

LA SILHOUETTE,

ALBUM LITHOGRAPHIQUE,

Beaux-Arts, Dessins, Mœurs, Théâtres, Caricatures.



1re Livraison.

Paris.

RUE DES FOSSÉS-SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, N. 24.

1829.

La Silhouette.

SONGE DROLATIQUE.

Le *Caricaturiste* était à l'affût, guettant, pour les saisir au passage, le vice et le ridicule qui fuyaient en l'apercevant, et allaient chercher un asile dans le terrier du Censeur Montbelliste, leur protecteur naturel, Si, de fortune, il en attrapait un, le censeur courait sus au chasseur et lui faisait lâcher prise. Le pauvre artiste était désolé, et dans son désespoir il ne lui restait plus, ne pouvant remplir sa gibecière à croquis bouffons, à *charges* politiques et morales, qu'à tracer sur les feuilles de son album des paysages innocens comme ceux de M. Dunouy, des héros comme le *Mars* de M. Guillemot ou le *Théodose* de M. Couder, des faces de grands seigneurs comme celles que lustre M. Kinson; il allait se mettre à l'œuvre (car encore ne faut-il pas rester sans rien faire) quand un monstre vint à lui; non pas un monstre comme les aime le bon M. Geoffroy-Saint-Hilaire, mais un de ces êtres fantastiques qu'Hofmann, le Berlinois, voyait dans ses rêves de poëte, quand il avait passé deux heures au cabaret.

« — Qui es-tu, bizarre animal, dit l'artiste surpris? d'où viens-tu avec ta tête de vieille femme, tes lunettes de sorcière, ta coiffure de dards empruntés au porc épic, tes mains à griffes, tes manches fashionables qui tiennent de la *Polignac* et de l'*imbécille*, ta croupe et tes pieds de bouc, ton sourire si cruel et ton allure si vive? Parle; comment t'appelle-t-on?

— La critique.

L'Artiste. — Tu es bien laide, ma mie!

La Critique. Je plais ainsi pourtant. On m'aime mieux rechignée et grondeuse que douce et jolie. Je vais vite et par bonds, et je sais qu'on me préfère à ma sœur la formaliste qui se manière en marchant comme une nymphe de l'Albane, froide et prétentieuse. Je parle franchement, et ne suis point comme cette Vérité timide qui a honte de sa nudité et fait la bégueule de peur d'effaroucher les délicats. Je dis tout ce que j'ai sur le cœur, le plus gaîment possible, et tu peux voir que cette bouche n'est pas habituée à grimacer un éloge de convenance. Je n'ai pas la parole courtisanesque, j'étais la muse de Courier. Je ne cache pas mes griffes sous des mitaines, et je ne sais pas ce que c'est que faire patte de velours à un méchant homme ou à un sot. J'ai de la politesse cependant; je suis femme de bonne compagnie...

L'Artiste. — Et tu médis.

La Critique. — Tant que je peux : cela me divertit; mais je ne calomnie jamais. Aussi vois mes ongles : les procureurs du Roi ne m'en ont pas rogné un seul : ils ne m'ont pas arraché un de mes cheveux de hérisson. Les seuls que j'ai perdus dans mes combats avec ces messieurs sont ceux que je leur ai lancés, et qui, dans l'annuaire de la magistrature, servent de sine's aux pages où se lisent les noms de maîtres Bellart, Marchangy, et tant d'autres également célèbres. J'ai vécu quelque temps en prison pour avoir fait la grimace à M. de Lajobardière; depuis mon élargissement, je porte toujours cette chaîne, témoignage de mon indépendance... Je viens me donner à toi; me veux-tu? Je te prêterai mes bonnes lunettes; un des traits de ma coiffure te servira de crayon; je me transporterai partout où tu auras besoin d'aller : spectacles, académies, salons politiques, bureaux d'esprit, ateliers, je te ferai tout visiter. Prends-moi pour ton califourchon. Allons, saute! A cheval, monsieur l'artiste! et tiens-toi bien.»

Et le monstre part au galop.

L'Artiste. — Où me mènes-tu, vieille fée, par ces chemins obscurs ?

La Critique. — Nous traversons le cerveau de M. de Bonald; nous venons de passer par la salle où M. Cousin enseigne l'âme, et nous allons chez un faiseur de miracles de ma connaissance qui te montrera des choses bizarres dont tu pourras tirer parti.

L'Artiste. — Un faiseur de miracles? bon Dieu !

La Critique. — Oui, le physicien de la congrégation ; celui qui fit la croix de Migné, à laquelle le pape Léon XII ne voulut pas croire, quoiqu'il ne fût pas libéral. C'est un homme habile que notre physicien, tu verras... Encore un pas et nous y sommes. »

Ils arrivent en effet dans une vaste salle, où s'agitaient par myriades des figures noires, de toutes les tailles, dans toutes les positions, qui avaient l'air d'être réunies pour quelque fête diabolique, et d'attendre le signal que devait leur donner le Collinet des enfers. A peine l'artiste et son conducteur sont entrés, que le grand branle commence avec un vacarme horrible ; mais bientôt le silence se rétablit, et chacun des acteurs de cette représentation fantastique reste en attitude, comme si venait de se renouveler, au profit du caricaturiste, la scène de la Belle au bois dormant.

« *La Critique.* — Eh bien ! que dis-tu de tout ceci, maître ?

L'Artiste. — Que c'est une énigme, dont tu vas me dire le mot sans doute. Je vois assez distinctement quelques personnages, mais le reste me paraît ressembler beaucoup à ces masses de nuages où l'imagination trouve tout ce qu'elle veut ; ou bien encore à ces jeux de la fumée sur un carton, et à ces caprices du pinceau à Sépia sur un garde-main, où nous nous ingénions à chercher des formes grotesques et des compositions qui ont tout au plus le mérite du tour de force.

La Critique. — Tout cela va s'éclaircir peu à peu ; regarde bien. D'abord ne reconnais-tu pas un homme à massue, à plumes américaines aux hanches et à la tête ?

L'Artiste. — Si nous étions au carnaval, je dirais que c'est un de ces sauvages d'abattoir qui promènent le bœuf gras.

La Critique. — C'est le *Zamore* du Théâtre-Français ; M. Lafon, unique et précieux vestige de la tragédie *rococote*....

L'Artiste. — Qui a fait une perte récente et douloureuse dans la personne de mademoiselle Duchesnois, et qui fut long-temps l'amour des bourgeois, grâces à mesdemoiselles Bourgoin et Volnais, à MM. Desmousseaux, Vanhove et Lacave.

La Critique. — C'est l'ancien régime des arts ; il lutte encore contre le nouveau, et veut s'imposer à nous par la puissance des subventions, les pétitions au Roi et les secours d'honnêtes classiques, que nous voyons aiguiser leurs traits sur la meule de Geoffroi, qui par malheur ne les rend pas fort piquans.

L'Artiste. — Ce vieillard qui a l'épée, l'habit français, la queue, et qui porte un grand portefeuille, quel est-il ?

La Critique. — L'ancien régime politique. Vois-le marcher comme don Quichotte, et se redresser fier de la conquête qu'il a faite du pouvoir. Cette grosse tête bizarre qui le suit, c'est le masque de Marforio, ou la liberté de la presse. Elle l'inquiète, l'irrite, tour à tour grave ou railleuse et toujours incommode pour lui. Le Héron aux ailes cassées qui est devant le ministère, représente cette gentillâtrerie provinciale dont la charte avait brisé les prétentions gothiques, et à qui le polignacisme a rendu l'espérance. Son large bec est déjà ouvert pour gober le fretin populaire.

L'Artiste. — Il me semble voir, au-dessus du Héron, une espèce d'Autruche qui fuit toute épouvantée.

La Critique. — C'est la personnification de cette classe respectable à la fois et ridicule, de citoyens timides qui ont peur d'une révolution impossible.

L'Artiste. — Ah ! voilà une danseuse ! Qu'elle est raide et maniérée !

La Critique. — Que dis-tu là, malheureux ? c'est le suprême de la grâce, de l'élégance, de l'expression. Nos juges des arts n'ont point assez d'éloges pour ce genre sublime; c'est la danse noble... Tu bâilles ? Tais-toi donc, si l'on t'entendait !... La danse noble, vois-tu, c'est une chose admirable ; c'est la danse comme la traduction de l'Enéide par Gaston est la poésie, comme

le tableau du Sacre est la peinture, comme les discours de M. Lally-Tolendal sont l'éloquence, comme la critique de M. Quatremère est la critique. Le contribuable donne cinq ou six cent mille francs à l'Opéra pour que le règne de la danse noble ne finisse pas ; car sans elle, il n'y aurait plus de plaisir possible. Cela fatigue le public, n'importe. On dit que c'est une des gloires des Français, parce que Louis XIV dansait des pas nobles ; et par vénération pour le roi du grand siècle on nous fait de la gloire le plus ennuyeusement du monde.

L'Artiste. — La danse noble est un art comme la tragédie à la façon de M. St-Prix. Il y a peut-être des gens qui y croient encore.

La Critique. — Oui, ceux qui en vivent grassement.

L'Artiste.—Les danseurs nobles devraient porter de la poudre, des paniers et une médaille de vétérance.

La Critique. — Tu pourrais donner les mêmes distinctions aux sculpteurs qui nous font des rois de France à la romaine, comme celui que tu vois devant nous.

L'Artiste. — C'est la danse noble de la statuaire, mais cela va finir sans doute.

La Critique.— Oh ! pas de sitôt ! Nous n'avons encore qu'un Louis XIII et un Louis XIV ; nous aurons un Louis XV et un autre Louis XIV; et tu verras que si l'on nous donne M. de Polignac en pied, on nous le déguisera en Solon. On a bien travesti, à Londres, lord Wellington en Achille !

L'Artiste. — C'est cela une excellente caricature ! Mais l'Angleterre est le pays classique de la *charge* ; on vient d'en faire une délicieuse, à Hyde-Parck, dans le palais de mylord-duc; tu sais.

La Critique. — Oui; on a peint à fresque la bataille de Waterloo et l'on a représenté sur le premier plan, M. de Wellington tenant d'une main un *laurier* et de l'autre un *bâton de maréchal de France* ; sur le second plan, on a montré Napoléon *fuyant* à toutes jambes *sans chapeau et sans bottes.*

L'Artiste. — M. de Wellington prend cela pour une délicate allégorie, pour une louange ingénieuse.

La Critique. — Et ses courtisans le prennent pour de l'histoire.

L'Artiste. — Dis-moi, quel est, près du cheval de nos César français et au-dessus de *la danse noble*, ce petit monsieur en ailes de pigeon et en épée, qui tend son chapeau comme pour demander l'aumône.

La Critique. — C'est un pauvre fou, auteur de dix brochures contradictoires, et qui enfin rentré dans le giron congréganiste demande la pairie en échange du titre de député, que les électeurs lui refusent. On ne lui fera pas même la charité d'un portefeuille ; et il en mourra de chagrin. C'était un conseiller de cour royale assez raisonnable, c'est un publiciste digne d'un cabanon dans le Bedlam ministériel.

L'Artiste. — Ce grec tout nu qui pose en Romulus?

La Critique. — C'est la peinture ultra-classique qui se dispute avec la peinture ultra-romantique.

L'Artiste.— Le classique fait le beau ; l'autre affecte de paraître laid. Le premier est sec, raide, maniéré, théâtral; le second n'est pas moins ridicule avec ses jambes tordues, son horrible figure, et les teintes ignobles de son fard qu'il prend pour de la couleur.

La Critique. — Vantera qui voudra les exagérations de naturel ou de style, le mépris de la forme ou le froid jansénisme du dessin, la grimace de la passion ou la niaise impassibilité des héros parodiés d'Homère ; pour moi, je ne saurais trouver bon ce qui est mauvais. Ici, des démons qui sont des anges ; là, des anges qui sont des démons ! De ce côté, des hommes, peuples ou rois, qui semblent sortir des mains du coiffeur et de la lingère, tant ils sont bien peignés, manchettés, enrubanés ; de l'autre une race d'êtres affreux qui, si le ciel leur donnait la vie pour un moment, nous effraieraient par le spectacle de leurs difformités; race que tous les lits orthopédiques du monde ne suffiraient point à redresser, tant l'artiste a pris de soin à nouer leurs vertèbres et à mal attacher leurs membres aux troncs ! A gauche, l'absence de toute poésie; à droite; une poésie en guerre avec le matériel de la peinture. Dans cette école, l'adoration sans intelligence, le culte aveugle de l'antiquité; dans l'autre une fureur de moyen âge qui va jusqu'à la barbarie ! Tout celà est faux, stupide et

bouffon; il faut en rire, et je ne sais pas qui m'en empêcherait. Art fossile, art follement novateur; système de pureté sans vie, système d'incorrection sans charme; je siffle tout ce qui est sifflable, et le public finit par faire chorus avec moi.

L'Artiste. — Siffles-tu aussi cet enfant à deux têtes que je vois dans la pirouette géométrique de la danse noble?

La Critique. — Certainement; parce qu'en lui je ne vois pas *Ritta-Christina*, mais M. Mangin qui n'a pas permis que le public put la visiter de peur qu'une controverse philosophique, sur l'unité ou la duplicité de l'âme du petit monstre, ne s'élevât dans les salons, et n'ébranlât la monarchie.

L'Artiste.—Ouf! la tête me tourne. Voilà que la moitié de ces figures se confondent ensemble et forment des masses incohérentes où je ne vois plus de traits. Je distingue encore cependant un gros homme à jambes de dindon, entre les deux écoles de peinture.

La Critique. — C'est le jésuitisme qui a avalé le budget.

L'Artiste. — Et ces lambeaux que surmonte une tête de vautour couronnée?

La Critique. — C'est don Miguel couvert de la pourpre portugaise; des animaux carnassiers le suivent. Tu remarques, en bas, une espèce de crocodille, c'est le parti de la vieille reine. Vois, à côté, des crapauds qui dansent, des scorpions qui font la culbute, des images infernales qui rient; c'est la gaîté des absolutistes. Le débris qui est sur le dos de don Miguel, c'est la constitution. Le fumeur qui est sur la queue du vautour, c'est le barbier Pirez, aujourd'hui vicomte de Quéluz.

L'Artiste. — Et qui a la croix d'honneur, dit on.

La Critique. — Passe pour la baleine; mais le barbier des marmitons de Juan VI, le compagnon et le ministre de don Miguel! Et à propos de croix d'honneur il faut que je te conte....

L'Artiste. — Prends garde; si nous sommes chez un congréganiste, M. Mangin saura tout.

La Critique. — Qu'importe....»

Elle allait laisser courir sa langue médisante et raconter comment certaines décorations ont été données au mois de novembre dernier, quand la fantasmagorie disparut. La dernière figure que put reconnaître l'artiste dans cette confusion fut celle d'une grosse écrevisse.

L'Artiste. — Qu'est-ce que cette écrevisse?

La Critique. — L'opinion rétrograde qui veut faire reculer la civilisation; mais tu vois qui la pousse: une main de géant armée d'une plume, c'est la liberté!

L'Artiste se frotta les yeux; il était à la place où l'avait pris la Critique, et les feuillets de son album étaient couverts de caricatures représentant les personnages que lui avait montrés la fée maligne. Il rassembla ces croquis et jeta son rêve drolatique sur une pierre de Munich, pour en faire la préface d'un nouveau journal.

A M. LE DUC DE G.......OFF,

AIDE-DE-CAMP DE S. M. L'EMPEREUR NICOLAS.

Je reçois à l'instant votre lettre, M. le duc, et je me hâte d'y répondre. L'honneur que vous me faites de me choisir pour directeur de votre conscience pittoresque, m'empêche fort, je vous l'avoue. Comment, il faut que je vous dise tout ce que vous devez rechercher en fait d'arts, tout ce que vous devez fuir! Savez-vous que les avis que je vais vous donner peuvent avoir des conséquences graves pour moi! Vous êtes riche, amateur passionné, vous achetez beaucoup de tableaux pour la belle galerie de votre palais de Moscou; tous les artistes à la porte de qui je ne vous dirai pas d'aller frapper me maudiront, comme les peuples maudissent les confesseurs de Rois qui préparent les volontés souveraines.

Mais enfin, risquons-nous, et tant pis vraiment pour qui sera mal satisfait de ma franchise! Les personnes sont en dehors des opinions qu'on peut avoir sur les talens. Je sais pourtant que, dans l'artiste, l'amour-propre c'est quelquefois l'homme tout entier: je joue donc gros jeu à vous écrire, M. le duc; car rien ne reste secret en ce monde, et bientôt, dans les ateliers, on saura que je suis votre cicerone, comme on sait dans les salons de Paris de qui M. de Latil est l'âme. La vérité vaut bien qu'on s'expose pour elle aux petites colères des vanités blessées; je me hasarde.

Je vais vous dire d'abord, Excellence, quels établissemens publics vous pouvez visiter.

N'allez pas au *Péristréphorama*; vous ne verriez là



Cam. Roqueplan.

Lith. de V. Ratier.

LE MESSAGE.



Henri Monnier. Lith. de V. Ratier.

SONGE DROLATIQUE.

que de la mauvaise peinture. La représentation du combat de Navarin est aussi infidèle qu'elle est grossièrement produite par la couleur et la perspective : une toile qui se roule et se déroule constamment ; des tableaux plus que médiocres et dans l'état d'usure où vous vîtes, il y a dix ans, les vieilles décorations du Théâtre-Français ; des effets faux et exagérés, et par-dessus tout cela, un explicateur qui prend des corvettes pour des vaisseaux et le Pyrée pour un homme : voilà ce que vous trouveriez au passage des Panoramas, sous le nom de Panorama mobile. Si vous voulez voir la bataille de Navarin, allez chez M. *Garneray*, qui en a fait une image très-exacte et l'on pourrait dire géographique ; allez chez M. *Ch. Langlois*, qui a composé davantage son sujet et en a fait un drame plein d'intérêt. M. *Gudin* n'a pas encore commencé son combat ; il ne se presse point : on ne sait pas à quelle époque aura lieu le salon qui devait s'ouvrir en 1830, et qu'on ajourne toujours, sous prétexte d'un manque d'argent. Vous savez, M. le duc, que le peuple paie plus d'un milliard d'impôts et quel usage on fait de cet immense revenu ! Il n'y a guère sur notre budget que 500,000 fr. de rente pour les anciens ministres ; c'est un encouragement à la vertu politique ; l'encouragement aux beaux-arts viendra peut-être un jour.

Autant je vous engage à ne pas voir le *Péristréphorama*, autant je vous recommande le *Diorama*. Le dernier ouvrage de M. *Daguerre*, vous plaira, j'en suis sûr. L'artiste a voulu représenter *le commencement du déluge* ; on a trouvé que cela était petit pour une si grande catastrophe ; peut-être a-t on eu raison. Mais en regardant le tableau, ne songez pas au déluge ; supprimez, par la pensée, l'arche qui n'a pu venir là que par un miracle ; ne voyez qu'une inondation dans un pays de hautes montagnes, et vous serez enchanté. C'est de la peinture excellente : les eaux, le ciel, les montagnes, sont supérieurement traités. Quant à la famille un peu mirmidonne, qui s'agite dans le fond de la vallée pour grandir les lignes et les masses du tableau, elle est assez dramatique ; mais, c'est le désespoir vu au microscope.

Je vous recommande, M, le duc, après le Diorama, *le panorama d'Alexandrie* exposé rue de Provence. *M. Eugène Isabey*, un de nos meilleurs peintres de marine, a exécuté cette *vue* qu'on vous donnera pour circulaire, mais qui ne l'est pas. Le mensonge des lignes courbes sur une surface plane est difficile à croire ; j'ai eu beau faire, je n'ai pu m'y laisser prendre ; vous serez peut-être plus heureux. Le ton du tableau de M. Isabey est superbe ; c'est la chaleur du ciel de l'Egypte ; ce sont les terres du vieil empire de Cléopâtre inondées de soleil. Les détails du premier plan, largement faits, par empâtement, sont pleins de vérité. Quelques petits tableaux, où l'on a eu l'heureuse idée de donner les points principaux du voyage de Naples à Alexandrie, sont dignes d'éloges. La mode n'est pas encore d'aller visiter le panorama d'Alexandrie, mais, comme les vrais amateurs de peinture y vont, les fashionables s'y rendront bientôt, parce qu'ils tiennent beaucoup à passer pour connaisseurs. C'est ainsi qu'ils courent à l'Opéra et au théâtre Italien.

Le musée Colbert, rue Vivienne, mérite votre attention. Je ne puis vous dire ce que je pense des différens ouvrages exposés dans cette galerie, libéralement ouverte au public : l'espace me manque ; mais, si vous le permettez, M. le duc, nous visiterons ensemble le nouveau musée que *M. Gaugain* a fondé dans l'intérêt bien entendu des artistes.

Vous voudriez, Excellence, que je vous introduisisse chez quelques-uns de nos peintres les plus distingués ; vous n'avez pas besoin d'être présenté, M. le duc, votre nom vous ouvrira toutes les portes. Ce n'est pas moi, d'ailleurs, qui pourrais vous présenter à *M. le baron Gérard*, que vous avez surtout le désir de connaître. Vous êtes grand seigneur, quelque grand seigneur français vous fera pénétrer dans le sanctuaire, d'où les profanes sont éloignés avec soin. Vous aurez beaucoup de plaisir à causer avec M. le baron Gérard, homme d'un esprit fin et délicat dont la conversation est pleine d'attraits. Vous avez été diplomate, vous entendrez très-bien le peintre du *Sacre*. Je ne sais si l'artiste célèbre vous montrera ses productions encore inédites ; son atelier est tout mystère. Cependant pressez-le un peu, et j'espère pour vous qu'il vous permettra de voir les choses qu'un visiteur vulgaire n'aurait pas la bonne fortune d'admirer. On parle beaucoup d'une *peste de Marseille* et d'un mort de dix-huit pouces qui paraît avoir six pieds ; c'est, m'a-t-on dit, une merveille de raccourci.

Une chose curieuse, que personne n'a vue encore, et qui est dans le coin de l'atelier politique de M. le baron Gérard, est surtout ce qu'il vous faudra demander la permission d'examiner. Je n'ai pas besoin de vous dire, puisqu'il s'agit d'un hommage rendu à Napoléon par M. le premier peintre du Roi, comment vous devez vous y prendre pour obtenir la faveur de cette communication ; vous savez inspirer la confiance, et vous avez réussi dans des entreprises plus difficiles. L'œuvre dont il s'agit est une gravure exécutée par *M. Garnier* ; elle représente *le tombeau de Bonaparte à Sainte-Hélène*. Quatre figures allégoriques, les mêmes qui ornaient au château des Tuleries le tableau de la *bataille d'Austerlitz*, et que M. Horace Vernet a eu l'obligeante attention d'emprunter à M. Gérard pour encadrer sa *bataille de Fontenoy*, qui remplace Austerlitz au plafond où vous l'avez vu en 1814 ; ces quatre figures, les meilleures assurément qu'ait produites le pinceau de l'auteur, servent comme de pendantifs à la composition du tombeau impérial. La Victoire, la Gloire, la Renommée et l'Histoire déroulent le paysage, que vous seul, peut-être, d'ici à quelques années, aurez le bonheur de voir. Je puis vous dire que cette grande page élégiaque est d'un

style élevé, et que le succès lui est assuré si M. le baron Gérard se décide à la mettre au jour. La planche de M. Garnier est faite depuis long-temps; le tirage de la gravure est achevé aussi. Vous allez me demander pourquoi on ne donne pas au public cette production intéressante; je ne puis vous rien dire de positif à cet égard. Je ne suis pas dans le secret, et je respecte les motifs qui font que M. Gérard hésite. Mais vous savez les cours et ce qu'il faut de prudence pour s'y tenir en bonne posture; vous connaissez les partis qui se divisent la France et ce qu'il est dangereux de faire quand on veut vivre bien avec eux? Rappelez-vous que M. le baron Gérard a fait le *Sacre* et que cette représentation tout aristocratique a déplu à la nation que le peintre avait oubliée. Une gravure d'opposition, publiée tout de suite après la production du tableau de Reims, n'aurait-elle pas eu l'air d'une flatterie pour le peuple? En même temps, n'était-ce pas une sorte d'outrage fait à de hautes puissances, que ce coup de bascule politique joué pour se raccommoder avec quelques opinions plébéiennes qu'on a mécontentées? C'est fort embarrassant, n'est-ce pas, M. le duc? La position négative est la bonne en ce cas. L'ouvrage est fait, voilà pour l'opposition; l'ouvrage est soigneusement caché, voilà pour l'autorité. Il en est de cela comme des bons mots de M. de Talleyrand: le spirituel satirique fait à la fois une épigramme contre le ministère et une plaisanterie contre le côté gauche; il y en a pour tous les goûts.

Un jour que vous ne serez pas en humeur d'aristocratiser, allez rue du Faubourg-Saint-Denis, dans la maison qui touche celle du *tambour major*; demandez M. *Sigalon*, un de nos artistes qui parlent le mieux de leur art, et qui ont le sentiment le plus élevé de la peinture. Vous aimez les choses larges et profondes; vous goûterez la *vision de saint Jérôme*; vous y trouverez, je crois, de la force, une grande manière et un style original. Il y a là quelque chose de Michel-Angesque qui vous saisira. Supposez ce tableau à la hauteur où il doit être placé, et vous me direz si le sujet n'est pas vu du côté poétique, si le ton n'est pas ferme et puissant, si ce n'est pas l'œuvre d'un homme de mérite? Je ne veux pas prétendre que la critique ne trouvera pas un défaut dans la composition de la figure ou dans le coloris; mais voyez si les fautes vous frappent à côté des beautés.

J'avais l'honneur de vous dire tout à l'heure que M. *Gudin* n'a pas commencé son tableau de *Navarin*; il a fait autre chose. Il vient de mettre la dernière main au *Naufrage du Columbus*. Le Columbus était un navire hollandais, ayant à bord plusieurs passagers: il fut surpris près du cap de Bonne-Espérance par un coup de vent terrible, qui le démâta de deux de ses mâts, et le laissa à la merci des flots soulevés. Il semblait qu'il n'y eût plus d'espoir pour l'équipage, quand un petit brick du commerce français, *la Julia* de Bordeaux, aperçut le Columbus, et se mit en devoir de le secourir. La tempête empêcha pendant cinq jours la Julia de lui envoyer ses embarcations ou de recevoir les siennes. Le capitaine bordelais ne se découragea pourtant pas; il suivit le Columbus, et finit par recueillir tous les Hollandais. Ce trait de dévouement est admirable; il a été récompensé. Je crois que M. Hesse a reçu la croix d'honneur. M. d'Haussez, qui était préfet de la Gironde quand le capitaine de la Julia revint à Bordeaux, pria M. Hyde de Neuville, alors ministre de la marine, de faire consacrer par la peinture le souvenir d'une action qui honore nos marins. Ce fut M. Gudin qui fut chargé de cette mission, que personne ne pouvait remplir mieux que lui. Vous verrez son tableau, monsieur le duc; le drame y est effrayant de vérité; la position du Columbus entre deux énormes lames fait frémir. Quand vous serez remis de la première émotion que ce spectacle vous aura causée, vous regarderez la peinture; vous louerez la transparence des eaux et leur forme, la couleur générale du tableau et le mouvement des figures.

A côté du *Columbus*, vous trouverez, sur un chevalet, une vue d'un petit port près de Bayeux; c'est du Claude Lorrain. Vous verrez encore d'autres tableaux commencés et de belles études; je vous recommande, entre autres choses, une *vue de Caen* d'un ton admirable. Vous êtes assez riche pour acheter cela; vous êtes bien heureux!

Cette lettre est longue, et j'ai encore cent nouvelles à vous donner; ce sera pour un autre jour, si vous me le permettez, monsieur le duc.

J'ai l'honneur, etc. A. Jal.

GRAND COUP D'ETAT

CONTRE UN PETIT RECUEIL.

Ils étaient tous assemblés, et vous croyez qu'il s'agissait de ces grandes révolutions dont vous parle le *Constitutionnel* chaque matin, et dont la *Gazette* vous donne les théories le soir. Non, de bien plus grands intérêts les avaient réunis; il s'agissait de conspirer contre un grand ennemi, contre le pauvre favori de la meilleure des princesses, contre un tout petit Recueil qui avait obtenu la faveur de se parer d'un écusson aux armes de France et de Naples, et d'être quelquefois l'écho de douces paroles.

Nos institutions étaient en péril, et ce que n'avaient pu faire la *Quotidienne*, la congrégation et ses suppôts, la *Mode* l'avait fait d'un seul coup; elle avait sapé la Charte.

Aussi, ils étaient assemblés pour écraser l'infâme.

Jupiter ébranlait la foudre pour tuer une souris.

Premier conseiller (tenant la plume). Nous disons donc, Messieurs, qu'il faut des motifs pour supprimer ou pour faire supprimer la faveur dont jouit le Recueil de la *Mode ;* hé ! bien : attendu....

Tous les conseillers répètent : Attendu.....

Premier conseiller. Attendu.,....

Tous les conseillers. Attendu que.....

Premier conseiller. Attendu que.....

(Tous les conseillers se caressent le menton. Il se fait une pause.)

Premier conseiller. J'attends que....

Deuxième conseiller : Attendu que la *Mode* s'est permis de nous nommer.....

Troisième conseiller : Mais nos noms sont aussi dans le Dictionnaire des vingt-cinq mille adresses, et dans l'Almanach royal ?

Tous les conseillers : Nous les citerons aussi à notre barre.

Deuxième conseiller : Attendu que le recueil, *la Mode*, a parlé de nous.....

Premier conseiller : Attendu qu'il a parlé de nos femmes.....

Troisième conseiller: Mais, Messieurs, dans l'Angleterre, dont nous sommes si enthousiastes, on ne parle seulement pas des robes, des mariages, des intrigues, des bals, des routs, mais encore, dans les recueils de ce genre, on donne les portraits des femmes les plus jolies, ce qui ne désespère que leurs rivales.

Premier conseiller: Le préopinant prétend qu'en l'Angleterre.... Ceci est une objection.

Deuxième conseiller : Attendu néanmoins qu'il a parlé de nous, placés dans une sphère où il ne devait pas atteindre.... Faites attention, Messieurs, comme je replace adroitement la question.

Troisième conseiller : Mais on n'a dit que du bien de vous.

Premier conseiller : Le préopinant prétend qu'on n'a dit que du bien de nous... Ceci est une objection.

Deuxième conseiller : Attendu qu'ils ont parlé de nos femmes.....

Troisième conseiller : Mais on ne leur a dit que de choses flatteuses.

Premier conseiller : Le préopinant prétend qu'on ne leur a dit que des choses flatteuses... Ceci est encore une objection.

Deuxième conseiller : C'est égal ; c'est déjà une inconvenance.

Troisième conseiller : Où est-elle ?

Tous ensemble, se regardant. Où, où, où, où, où ? (Un grand silence.)

Troisième conseiller : Où est-elle ?

Tous les conseillers se regardent.

Deuxième conseiller : Je demande la parole. Messieurs, de même que l'on peut dire qu'il fait chaud... de même que l'on peut dire qu'il fait chaud.... (Le troisième conseiller balbutie et reste muet.)

Premier conseiller : On peut dire également qu'il fait froid.

Deuxième conseiller : C'est précisément ce que j'ai voulu dire.

Premier conseiller : Pour continuer l'argument de mon très-honoré collègue, je disais donc que si l'on pouvait dire qu'il fait chaud, on pouvait dire également qu'il fait froid. Eh bien ! Messieurs, en admettant ce principe de toute justice du chaud et du froid, je vais m'en armer pour vous démontrer que si l'on a dit ceci, ceci, ceci, ceci sur nos nos femmes ; maintenant, et à bien plus forte raison, on pourrait dire, cela, cela, cela, cela, cela.

Tous les conseillers : Bravo ! bravo ! l'argument est irréfragable !

Troisième conseiller : C'est l'argument de polichinelle. Vous avez peur d'avoir peur.

Tous les conseillers : Et on ne guérit pas de la peur, surtout....

Troisième conseiller : En prenant la responsabilité des noms, les auteurs donnaient une garantie que vous allez perdre dorénavant ; en dédaignant l'éloge vous provoquez l'épigramme.

Premier conseiller : Le préopinant prétend qu'en dédaignant l'éloge vous provoqueriez l'épigramme.... Ceci n'est-il pas une objection ?.

Troisième conseiller : Malheureusement sans réplique ; mais vous m'y contraignez, et les deux jeunes rédacteurs recevront un factum où nous leur prouverons que nous aimons la Charte.

Tous les conseillers : Votre Charte est un mauvais argument.

Troisième conseiller : Mais aussi c'est un argument pour rire... Ensuite nous dirons qu'ils ont travesti, pour les ridiculiser, nos formes parlementaires ; ce qui n'est pas maladroit du tout.

Deuxième conseiller ; Ne parlons pas de ces choses-là.

Troisième conseiller : Vous ne voyez donc pas que nous les perdons en nous donnant un petit air légal dont nous avons grand besoin aujourd'hui.

Tous les conseillers : Allons ! point de formes parlementaires.

Deuxième conseiller : Aimez-vous mieux que l'on parle de vos femmes.

Tous les conseillers : Ceci est une vigoureuse objection. (Ils se décident.)

L'ultimatum reçu, nos deux jeunes gens répondirent non pas tant pour se justifier aux yeux des courtisans que pour déférer leur conduite à l'opinion qui ne se laisse jamais égarer par des insinuations, quelques perfides qu'elles soient.

Et après la lecture de cette réponse, tous les assistans de s'écrier :

Les journalistes sont des délits personnifiés...

Et un gros homme dans un coin, paraissant sortir

d'un sommeil épiménidique, répondait : Qu'on les jette à la Bastille !

— Ils ont calomnié les institutions que nous aimons tant....

Et le gros homme de redire qu'on les ensevelisse à la Bastille !

— Ils ont travesti nos formes parlementaires que nous adorons....

— Qu'on les enterre à la Bastille !

— Ils ont bouleversé ces institutions dont nous rafolons....

— Qu'on les fasse pourrir à la Bastille !

— Ils ont médit de la Charte....

— Qu'on les . . . . !

— Mais, mon cher ami, il n'y a plus de Bastille.

— Ah ! il n'y a plus de Bastille ?

— Et non, c'est un éléphant !

— Ah ! c'est un éléphant ! Eh bien, qu'on les jette à l'éléphant !

— Mais l'éléphant est en bronze.

— C'est égal.

(Un grand silence).

Et dans ces tendres souvenirs des temps de Bastille, de bastions et de châteaux forts, qui se faisaient jour à travers notre horizon de constitutionalité, si brumeux, si surchargé de tristes préjugés et de gothiques erreurs, on proférait toute sorte de menaces, quand on finit par s'apercevoir que c'était donner trop de temps à un cancan de cour, et que peut-être le moment n'est pas très-éloigné où l'invasion des mœurs étrangères légitimera la publicité des noms titrés, même à propos de mode.

Variétés.

M. HEIM.

La mort de M. Regnault laissait vacante une place à la quatrième classe de l'Institut; l'Académie des beaux-arts a nommé samedi dernier le remplaçant de l'auteur de l'*Education d'Achille*.

Aussitôt que la succession a été ouverte, des prétendans en grand nombre se sont présentés, se portant héritiers légitimes du peintre décédé. Sur la liste des candidats se lisaient les noms de MM. Blondel, Heim, Abel de Pujol, Drolling, Langlois, Granger, Léon Cogniet, Picot, Schnetz, Delorme, Guillemot et quelques autres.

M. Granger n'avait été porté à la candidature, si l'on en croit les *on dit*, que par l'influence de M. Ingres. M. Guillemot devait à une obligeante politesse de l'Académie la place qu'il occupait entre les concurrens. M. Schnetz avait été mis sur les rangs par un sentiment d'équité louable ; mais absent de Paris, il avait peu de chances pour le fauteuil. M. Delorme ne pouvait guère espérer d'être élu à moins que MM. Gérard, Gros, Ingres, Guérin, Galle, Lethiers, Bosio, Cartellier et les autres membres influens de l'Académie, ne fussent convertis à la peinture Doratique. Le talent de M. Langlois est bien déchu depuis huit ou neuf ans, et il avait trop de competiteurs redoutables pour être distingué par l'aréopage. Les académiciens se seraient donnés volontiers un confrère comme M. Drolling, s'il y avait eu plusieurs nominations à faire. M. Abel de Pujol pouvait croire qu'en mémoire de ses travaux importans on lui donnerait le droit de porter le laurier de soie verte sur son habit. L'espoir de M. Léon Cogniet devait être encore plus fondé, car, parmi les candidats, personne n'a un talent plus franc, plus solide et plus profond. M. Picot qui acquiert de nouveaux droits aux suffrages des pères conscrits des beaux-arts, par l'exécution d'un beau plafond au Louvre, et qui est aussi sur d'être un jour de l'Académie que MM. Delorme et Guillemot doivent craindre de n'en être point; M. Picot ne se plaindra pas d'être victime d'une injustice, quand M. Heim est nommé. M. Blondel a du talent ; il a produit des ouvrages considérables d'une composition ingénieuse, d'un style assez élevé, d'une couleur sage ; ouvrages qu'on voudrait peut-être un peu moins froids, en général, mais qu'on ne voudrait pas moins raisonnables ; il est élève de M. Regnault, et il semblait, dans l'ordre des convenances, que la succession de son maître lui fut acquise : son élévation au maréchalat de la peinture est encore ajournée, et peut-être a-t-il perdu les plus beaux avantages de sa position. M. Blondel est bien un homme académique, et il peut arriver cependant qu'il ne soit jamais de l'Institut pour avoir manqué cette occasion-ci. Quelque estime qu'on puisse avoir pour lui, il faut convenir que l'Académie a eu raison de lui préférer M. Heim, peintre énergique, qui remue le spectateur et qui a plusieurs des qualités excellentes qui font le grand artiste.

Il est beau pour M. Heim de l'avoir emporté sur messieurs Cogniet et Schnetz, qui étaient, soit dit sans partialité, ses véritables antagonistes. Quel qu'eût été celui de ces trois peintres que se fût adjoint l'Académie, l'opinion aurait dû être satisfaite. Elle approuve le choix qu'on a fait de M. Heim, elle n'eût certainement pas blâmé celui qu'on aurait fait de M. Blondel, en dehors de toute candidature ; mais la lice étant ouverte devant le public, les juges ont dû craindre de céder à des préventions d'amitié ou de convenances : ils ont été équitables, et ont dû éprouver le regret de ne pouvoir ouvrir leurs rangs à trois ou quatre des candidats. Mais l'Académie ne se recrute que par la mort ; c'est la loi de l'ancienneté des soldats appliquée aux artistes. Pour porter l'épaulette et le titre de membre de l'Institut, vous faut-il donc désirer le trépas de ceux qui marchent devant vous !

On peut être un bon peintre en dehors de l'Institut : on peut être un peintre médiocre quoiqu'on soit académicien ; témoin messieurs... ..; il ne faut nommer personne. C'est une consolation pour ceux qui attendent. A la place de M. Schnetz, par exemple, j'aimerais mieux rester M. Schnetz, que de changer d'habit et de talent avec tel monsieur brodé qui est entré aux Quatre-Nations, Paul-Louis Courier dirait crûment de quelle manière.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

ACADÉMIE FRANCAISE.

RESTAURATION DE MM. ARNAULT ET ÉTIENNE.

« Quoi ! sept degrés de froid, quatre discours, et vous avez le courage d'aller affronter cela ! »... Je dois dire que cette épigramme qui est tout au plus la cent millionnième qu'on ait faite contre l'Académie depuis un siècle et demi est d'un classique ; je l'ai prise pour ce qu'elle valait, et je suis allé grossir la foule qui se pressait à la porte des Quatre-Nations.

Depuis la réception de MM. de Quélen et Casimir Delavigne, l'affluence n'avait pas été aussi grande qu'elle l'était le 24 décembre dernier. C'est que ce n'était pas tout-à-fait une solemnité littéraire, comme une autre ; la légitimité académique devait voir ses droits proclamés par MM. Droz et Villemain, comme ils avaient été reconnus par le ministère Martignac ; on voulait savoir qu'elles protestations feraient les exilés, en rentrant à l'Institut, et dans quels termes l'Académie, par la voix de deux de ses directeurs, prendrait parti pour ses bannis qu'on lui rendait, après quatorze ans de séparation. Tout s'est passé à merveille sous ce rapport. MM. Arnault et Etienne ont parlé avec mesure et convenance de l'injuste ostracisme qui les avait frappés; ils n'ont point daté, l'un de 1799, l'autre de 1812, leurs discours de reprise de possession, et ils ont laissé à M. Villemain le soin de dire, par ce seul mot : *le talent est inamovible*, que la fureur d'un parti vainqueur avait bien pu attenter à l'inviolabilité de deux patriciens de la littérature, mais qu'aucun caprice ministériel n'avait eu le pouvoir de défaire ce qu'avait fait l'élection libre. Le public a très-bien accueilli protestations et consolations ; le reste, il l'a un peu moins applaudi.

Mais n'anticipons pas. Voyons la salle se remplir lentement, et attendons, avec tout le monde, les célébrités de l'empire qui vont venir sans doute orner le triomphe des honorables victimes de l'épuration politique de 1815. Aucune ne vient ! M. le duc de Bassano, que je cherche partout, n'est pas ici ; bouderait-il l'Académie qui lui a préféré M. de Lamartine? Pourquoi s'abstient-il ?...

Pendant qu'on fait des conjectures, la curiosité est excitée par l'arrivée de quelques-uns des membres des quatre académies, dont les noms passent de bouche en bouche, suivis d'exclamations diverses qui, heureusement, ne vont pas jusqu'aux oreilles de ceux qu'elles pourraient désagréablement surprendre. Pour passer le temps, on regarde les hommes et les habits.

«Ah ! M. Gros a coupé sa queue et a renoncé aux bottes à la Souvarow! — Quel est ce grand cordon rouge ? — Ce doit être M. le comte de Cessac, qui ne manque guère de mettre son grand ruban. — Et ce cordon noir? — C'est M. Fontaine, l'architecte, qui met très-rarement sa moire de St-Michel. — Ce Monsieur, dont la perruque frisée est sur le sommet de la tête, et qui sourit à ce petit homme bossu, qu'on vient d'introduire ? — C'est le respectable M. Geoffroy St-Hilaire. — Cette personne chauve qui vient de s'asseoir à l'extrémité du banc, où le factionnaire ne voulait pas laisser entrer tout-à-l'heure M. le comte Chaptal ? — C'est M. le duc de Caze. — Sur le banc, à votre gauche, vous voyez, en fracs bourgeois, MM. Boïeldieu, Catel et Chérubini. — Voilà M. Cuvier. — Oui, et c'est à peu près le seul des académiciens fonctionnaires qui soient à la séance ; il n'a pas craint de se compromettre avec les

ministres apparemment. — Là bas, M. Royer Collard; ici, M. Fourrier. — M. de Lally Tolendal, le voyez-vous? — Il ne viendra pas, monsieur, j'en suis sûr.— M. de Châteaubriand n'est point de la fête; c'est étonnant! — Il est peut-être à la cour royale où l'on juge, en ce moment, son ami, M. Bertin. — Remarquez-vous qu'il n'y a pas un prêtre dans la salle? — C'est vrai; je cherche M. de Montesquiou... — Il n'y vient jamais par un scrupule de délicatesse dont il faut lui savoir gré. C'est par ordonnance qu'il a été fait académicien, et il ne croit pas que cette consécration de coup d'état soit suffisante. — MM. d'Hermopolis et de Paris ne sont point ici. — Voulez-vous qu'ils voient rentrer deux libéraux; qu'ils entendent l'éloge d'un académicien qui s'est suicidé et d'un poète qui a joué la comédie?—Je ne vois, en habit laïe, dans cette tribune, qu'un secrétaire de M. Frayssinous; c'est le seul ecclésiastique que j'aperçoive dans cette enceinte, où les abbés abondaient le jour de la réception de M. de Montmorency. — Si vous découvrez quelque part M. de Vaublan, vous me le montrerez, n'est-ce pas?....»

Les réélus entrent à la suite du bureau de l'Académie. M. Arnault est vêtu de bleu; c'est le grave costume du poète tragique; M. Etienne a la culotte et le gilet blancs; c'est l'élégance du poète comique. Sa poitrine est veuve de décorations; le pouvoir a rendu M. Etienne à ses honneurs littéraires, et il n'a pas eu le bon goût de lui rendre sa croix! Député, académicien, journaliste de l'opposition, M. Etienne a eu le bon sens de ne la pas redemander; il attend encore cette réparation qui lui sera faite tôt ou tard, mais qu'il doit souhaiter peut-être d'autant moins, que les ministres, depuis long-temps ont fait tout ce qu'il fallait pour ne pas laisser de regrets à ceux qui n'ont pas la croix d'honneur et à ceux qui ne l'ont plus. M. Etienne siége en épée, comme autrefois siégeait toujours à la chambre des députés l'honorable M. de St-Aulaire. J'ai entendu dire, à côté de moi, que l'auteur des *deux Gendres* avait voulu, par la coquetterie de son costume, rappeler l'indélébilité de son caractère d'académicien élu sous l'empire, comme M. le sculpteur Cartellier date sa nomination à l'Institut par la forme républicaine de son habit brodé.

M. Arnault avait à faire l'éloge de Picard. Son discours est une très-longue notice biographique, écrite sans prétention, mais peu amusante; on espérait quelque chose de plus vif et de plus hardi de la part d'un écrivain qui a fait tant de bonnes épigrammes toute sa vie. Une vue élevée sur le directoire et *les capitulations de conscience*, un mouvement chaleureux sur l'union nécessaire des partis, après de si longs troubles civils, ont été justement applaudis.

M. Villemain n'a peut-être jamais été plus ingénieux que dans sa réponse à M. Arnault. De l'esprit, de la finesse, de l'âme, de l'éloquence, des appréciations équitables, du goût sans recherche, des traits gais et profonds, une louange délicate, une mesure parfaite dans la plainte à propos de l'exil de M. Arnault, une fermeté courageuse dans la peinture de l'état actuel de la France, offrant à l'Europe un spectacle dans *le laborieux progrès de ses libertés combattues* et dans sa lutte pour la conservation de *la charte*, *cet appui nécessaire de la dynastie*; telles sont les qualités qui ont frappé le public et ont valu à M. Villemain un nouveau triomphe, après tant d'autres triomphes du même genre.

M. Etienne a été littéraire. Auger, critique spirituel, mais sec, commentateur trop rarement au-dessus du sens exact d'un ouvrage, écrivain doué de ce goût qu'on appelle pur à l'Institut, parce qu'il ne se permet aucun des écarts du génie, était un assez mince sujet d'éloge, bien que ce fut un fort bon académicien. La question du classique et du romantique est venue au secours de M. Etienne; il l'a traitée avec esprit, je n'ai pas besoin de le dire. Il a appelé les poëtes du nouveau système, des *novateurs rétrogrades*, comme *le Mercure*, dans un de ses jours de mauvaise humeur avait appelé M. Cousin; il a parlé d'une *cabale qui se croit une école*; il a reproché aux auteurs de l'observance romantique de courir après l'inégalité pour attraper le génie... c'était une véritable déclaration de guerre. L'auditoire a ri; mais, de bonne foi, n'aurait-il pas été aussi vi-

vement égayé, si un spirituel écrivain du protestantisme littéraire avait fait des épigrammes contre le classique. Le classique est comme ce prince qui répondit à un courtisan qui lui disait : « Voyez que de monde pour votre entrée triomphale en cette ville! — Oui; mais je n'en tire pas vanité, il y en aurait autant si on me menait pendre. »

Le manifeste de M. Etienne était fort bien ; mais une chose manquait à l'Académie, comme elle manque dans nos temples chrétiens : la chaire du diable, la libre discussion. Pour que tout fut égal entre le classique et le romantique, il aurait fallu qu'un adversaire des doctrines de M. Etienne, un des hommes de *la cabale*, put se lever devant lui et répondre à une plaisanterie par une plaisanterie, à une qualification pour une autre ; alors seulement, le public eût été véritablement juge du différent. Mais la séance de l'Académie était comme les conférences de M. Frayssinous ; l'église classique parlait toute seule.

Le nom de *cabale*, donné à l'école nouvelle, est la plus grande dureté que M. Etienne ait dite ; elle me semble injuste. Les romantiques ont peut-être le tort de s'aimer trop entr'eux, mais la *camaraderie* est une chose bien innocente. A l'Institut, on devrait être indulgent pour les *camarades* ; la société du *déjeuner* a fait tant d'académiciens! Et puis, cette cabale, en quoi a-t-elle nui aux classiques ? L'a-t-on vu travailler à des chutes, faire des vers ridicules pour les prêter aux tragiques, selon M. de La Harpe, et jeter à l'avance de la défaveur sur un ouvrage qu'on va représenter? On fait cela contre M. Hugo, à propos d'*Hernani;* ce ne sont pas les romantiques qui le font apparemment, de quel parti est donc *la cabale*? M. Etienne, qui pouvait prendre la chose en plaisantant, a été là un peu trop sévère. Pourquoi de la rigueur où il ne fallait que de la raillerie? Le romantisme, après tout, n'est pas un crime ; et il semble que les réquisitoires lancés contre lui ne devraient avoir que le ton moqueur de la chanson.

Un trait fort beau, sur l'abyme que voyait toujours Pascal et où tomba Auger, a valu à M. Etienne les bravos des partisans des deux écoles littéraires. Ce qui est excellent, est excellent pour tout le monde.

M. Droz a répondu à M. Etienne. Il a été charmant quand il a lu le spirituel rapport écrit par M. Andrieux, sur le concours pour le prix Monthyon. M. Andrieux, craignant de n'être pas entendu, a prié son confrère de lire pour lui; mais de peur de compromettre sa conscience de secrétaire-général, il a articulé tout bas chacun des mots que prononçait M. Droz. On n'est pas plus scrupuleux dans l'accomplissement de ses devoirs!

A. Jal.

LE BOURGEOIS

DANS SES RAPPORTS AVEC LES ARTS.

Monsieur le rédacteur,

Les arts, vus du côté poétique, sont une bien belle chose! mais cette médaille à la séduisante effigie a un revers assez triste. Si le talent trouve son compte avec les esprits élevés, s'il rencontre la gloire et quelquefois les succès productifs, combien plus souvent a-t-il à gémir de ne se voir pas senti et de lutter contre la fortune aveugle? L'estime des amateurs éclairés, les suffrages des critiques judicieux, le bon placement de ses ouvrages, un petit morceau de ruban rouge, un long aunage de ruban noir, un siége à l'institut, je n'ajouterai pas le titre de baron ou de comte, voilà le beau côté de l'affaire du peintre ou du sculpteur; le silence ou le dénigrement des connaisseurs, la gêne pécuniaire et plus que tout cela, le *bourgeois*, voilà ses chagrins, ses tribulations, ses plaies.

Le bourgeois! vous connaissez cela, Monsieur? Vous savez ce que porte avec lui de dégoût pour l'artiste cet être à demi-organisé, qui vit très-bien de la vie animale, n'a ~~rien~~ de sentiment vif ou délicat pour rien de ce qui est bon ou beau; préfère un mauvais pont neuf à un air de Gluck, de Mozart ou de Rossini; estime plus M. Pixérécourt que Corneille, et met les figures brillantes de M. Wafflard bien au-dessus des vierges de Raphaël. Il y a dans le *bourgeois* quelque chose de négatif qui glace

et repousse. Devant un grand ouvrage, écoutez ce qu'il dira : « Dieu ! qu'il y a de coups de pinceau là-dedans ! ça à du coûter joliment cher, car il y a bien de la couleur ! Que le bois de ce fauteuil est bien imité ! » Mais, d'une belle expression, d'un coloris puissant et vrai, d'une composition savante et naturelle, pas un mot. Quel tourment ! et il faut, pour vivre, avoir des rapports avec ces gens là qui vous désenchantent de toutes les illusions de votre existence d'artiste, qui pèsent le marbre à la livre, mesurent la toile peinte en mètre carré, comme ils comptent les vers à la page.

Quant on n'est pas riche, force est bien de courir après le *pot au feu;* moi surtout, pauvre Rapin, livré à mon industrie par des parens, d'ailleurs fort respectables, qui ont les arts en mépris et voient dans le peintre un paresseux, parce qu'à la nuit tombante il quitte son ouvrage, tandis que le bonnetier fait encore des paquets de chaussettes et que l'épicier moud du poivre. Je suis obligé de chercher des portraits à faire avant l'heure de l'atelier et en cachette de mon maître. Je ne choisis pas, je ne suis pas difficile sur le prix, et c'est dans ce commerce que je vois ce qu'il y a de cruel dans les rapports du *bourgeois* avec les arts. Il y aurait de quoi en pleurer, s'il n'y avait de quoi en rire. Les choses vont quelquefois jusqu'à la bouffonnerie; voici, par exemple, ce qui est arrivé dernièrement.

Ma portière m'adresse un marchand de nouveautés ; « Je voudrais avoir mon portrait, monsieur. On dit que vous *attrapez* bien la ressemblance. — Quelquefois, monsieur. — Prenez-vous cher pour ça ? — Je n'ai pas acquis le droit de demander mille écus, et je ne suis encore qu'à cinquante francs. — Cinquante francs, de face? — Ou de profil, comme il vous plaira. — Oh ! le profil doit être moins cher, il n'y a qu'un œil. —Un œil ou deux c'est le même prix. — Et de quelle grandeur me ferez-vous ? — Grand comme nature. — Alors, si vous me faisiez plus petit, vous me laisseriez cela à meilleur marché. — Impossible. » Bref, j'entreprends le portrait. Le monsieur était horrible, j'ai le malheur de le faire si ressemblant qu'il a peur de lui-même, et me dit qu'il n'est pas content. Cependant, sa mère, dit-il, a envie d'avoir son portrait; et il faut vite lui en dépêcher une copie pour trente francs. Je m'y mets, et je *flatte* mon bourgeois, qui est enchanté. Vous croyez qu'il va me donner cinquante francs de la copie? Point. Il me dit : « ce portrait-ci est bien, je le prends et vous laisse l'autre pour votre compte: voilà quarante francs, vous devez être content j'espère, car je fais bien les choses ! »

Ce trait là n'est rien, en voici un autre. Une dame veut se faire peindre ; je lui dis mon prix, qui lui convient; mais elle se ravise. « J'ajouterai dix francs, et vous me ferez des mains. Je veux être représentée tricotant un bas bleu ; c'est pour mon fils que je me fais portraire, et ça lui fera plaisir, parce qu'il aime beaucoup les bas bleus que je lui tricote. » Être représentée tricotant un bas bleu, c'est une idée comme une autre; mais à tout prendre, c'est moins ridicule que de vouloir être peinte une lyre d'or à la main, les yeux en l'air, grimaçant l'inspiration et contrefaisant la Sapho; je consens donc à faire les mains et le bas bleu. Le portrait fini, je le rapporte. On est ravi ; et ce n'est pas pour ma flatter, mais vraiment ce n'était pas mal. Cependant le bonne dame regarde les mains ; j'avais dû en mettre une en raccourci, elle le remarque : « Ah ! dit-elle, vous avez fait la gauche plus courte que la droite, je paie pourtant autant l'une que l'autre. C'est peut-être parce que je ne vous ai ajouté que dix francs ! pour quinze, vous les auriez sûrement faites égales. Il fallait me dire çà franchement, avant de commencer ; j'ai les deux mains pareilles, et c'est désagréable que, dans mon portrait, vous m'ayez donné l'air d'une estropiée. »

Qu'auriez-vous répondu à cela, monsieur? J'ai pris mes soixante francs et je m'en suis allé. Connaissez-vous rien de plus plaisant et de plus répugnant à la fois? Eh bien, voilà *le bourgeois* en France ! En Italie, le peuple a de l'âme, de la sensibilité, de la chaleur ; on n'y connait pas *le bourgeois.* Le musicien, l'improvisateur, le peintre, y sont compris ; à Paris il n'y a que quelques hommes pour les comprendre. On n'entend point M. de Lamartine et M. Hugo ; on ne voit dans le poète Béranger qu'un faiseur de malices politiques, et un *membre du caveau* ; mais on admire les



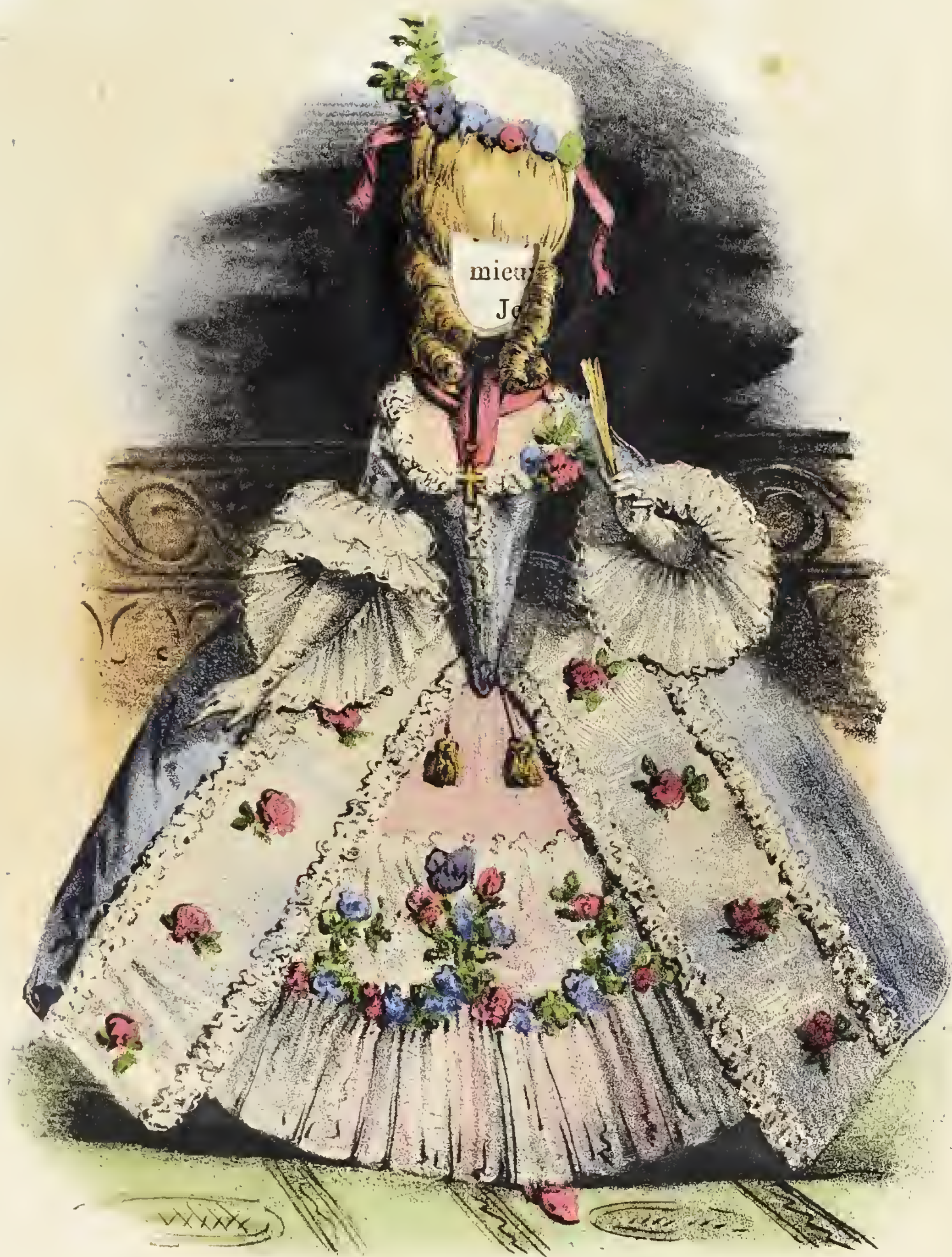
A. Devéria.

Lith de V. Ratier.

N° 3







Ch. Ph. Lith de l. Ratier. N° 4

MARQUISE

Coiffe au désir d'amour, ruban de cou à la Jeannette; robe de bal à la Raucourt.

peintres de l'école de Lyon! Encore si le gouvernement était intelligent dans sa protection! Mais il mérite, bien souvent aussi, qu'on le traite comme un bourgeois, car c'est souvent en bourgeois qu'il choisit et qu'il paie.

J'ai l'honneur, etc.

Un Rapin.

M. MARTIN ET SES BÊTES.

J'ai eu le cauchemar toute la nuit. Ne me parlez plus du *Smarra* de M. Charles Nodier, de la *Petite Vieille* de M. Victor Hugo! Tout cela est bien pâle, bien couleur de rose, auprès de ce que j'ai rêvé, de ce que j'ai vu. Tantôt, comme M. Caillié, j'arpentais le grand désert entre un ciel de feu et un sol brûlant, poursuivi par un énorme lion dont je sentais déjà derrière moi l'haleine enflammée. Quelques instans, il est vrai, nouveau Robinson, je me vis entouré d'un troupeau de paisibles lamas, que j'élevais innocemment avec une sollicitude digne de M. Poyféré de Cère ou d'une noble comtesse avantageusement connue pour le croisement des races; mais bientôt, en proie à de nouvelles transes, je fuyais devant une hyène terrible dont les cris faisaient sur moi le même effet que les trompettes françaises à Waterloo sur un général qui n'est pas Wellington. Déjà je me flattais d'échapper à cette nouvelle bête du Gévaudan (c'est l'hyène que je veux dire), quand, de tous côtés, autour de moi, débouchèrent de nouveaux ennemis. Tandis qu'un animal sauteur m'embarrassait les jambes, un crocodile élevait sa tête au-dessus du marais voisin, un tigre s'élançait d'un bond sur mes pas, et d'innombrables singes, perchés sur les arbres de la route, insultaient à ma détresse par leurs rires narquois, comme dit M. Villemain. La position n'était pas tenable: aussi je m'éveillai; c'est ce que j'avais de mieux à faire, et mon rêve finit comme un chapitre de Ducray Duménil. J'avais été hier soir à la ménagerie de M. Martin.

Vous tous donc qui aimez les émotions fortes; et qui n'aime pas les émotions fortes par le temps et la littérature qui courent? vous qui êtes sensibles aux charmes d'un cauchemar bien caractérisé, vous qui recherchez avec amour le terrible depuis le boulevard du Temple jusqu'à la place de Grève exclusivement ou inclusivement, allez chez M. Martin, et je vous promets des jouissances à faire dresser les cheveux sur la tête, des rêves bien noirs ou des nuits blanches, si mieux aimez.

Je ne voudrais pas cependant que mes aimables lectrices prissent tout cela au pied de la lettre. Je me hâte d'ajouter qu'on en est quitte pour la peur, et qu'il ne s'agit pas ici d'un ignoble spectacle, comme celui de la barrière du Combat. M. Martin est de bonne compagnie; j'en dirais presqu'autant de ces animaux. Son grand lama a toute la dignité d'un président du conseil des ministres; ses singes ont de la tenue, ses lions de de l'affabilité; son tigre est d'une grâce parfaite; sa hyène n'est que pétulante, et nos dames pourraient porter sous le bras son crocodile comme un épagneul. Cela n'empêche pas qu'on ne tremble quand on voit M. Martin tête à tête, dans un espace de six pieds carrés, avec cet animal dont Buffon a dit: « L'hyène est du naturel le » plus féroce; elle attaque les hommes, se défend du » lion, ne craint pas la panthère: quoique prise toute » petite, elle ne s'apprivoise jamais. » Après cela, osez désespérer de la modération de M. de la Bourdonnaye, de la fidélité de M. de Bourmont, de l'urbanité de M. Mangin! Qui sait même? M. Martin est homme, s'il l'entreprenait, à faire de don Miguel un petit prince doux et benin que ses parens pourraient appprocher avec un peu de précaution, et avec qui ses sujets pourraient vivre moyennant une bonne et solide constitution jetée entre eux et lui.

Sérieusement parlant, l'adresse et l'intrépidité de M. Martin font frémir à la fois de crainte et d'admiration. L'hyène tournant sans cesse autour de lui, semble toujours prête à le dévorer; à voir sa gueule béante, ses mouvemens rendus convulsifs par une férocité contrainte, vous croiriez qu'elle va faire payer cher à son hôte imprudent la témérité de sa visite; souvent même elle lui saisit les jambes ou les bras, mais un mot, un signe arrêtent ces démonstrations un

peu trop vives ou du moins les changent en une espèce de caresse équivoque qui ne rassure qu'à demi le spectateur. Quoi qu'il en soit, ces caresses sont tellement acharnées, cette modération est si visiblement précaire, que quand M. Martin passe dans la cage du lion l'on se sent plus à l'aise et l'on respire, avec lui peut-être. Là, en effet, plus d'assauts à réprimer, de mouvemens à contenir : d'une part, une obéissance grave et tranquille ; de l'autre, un empire calme et sûr de lui-même. Le lion, majestueusement docile, ne s'occupe de la présence de son maître que pour exécuter ses ordres avec une précision qui n'est jamais sans dignité. Même quand il passe et repasse dans un cerceau sans élan, par la seule force musculaire de ses membres, s'il n'a plus tout-à-fait l'indépendance du roi des forêts, il n'a rien non plus de la servilité du chien baladin ; et cependant en voyant ces pattes énormes, ces griffes redoutables, ces dents dont il laisse si complaisamment étaler la blancheur menaçante, on sent qu'il pourrait anéantir en un moment celui qu'il caresse avec tant de douceur. M. Martin s'asseoit sur son dos, l'embrasse, se fait lécher par lui et à son départ, laisse ouverte la porte que le lion renferme. Ce sont deux amis : c'est la *camaraderie* à sa plus haute puissance.

Non loin de là, et pour faire contraste, est un *camarade* qui ne supporte pas si patiemment sa captivité.

L'animal est en cage
Il en frémit de rage.

Il est vrai que quand il s'y laissa mettre il n'avait probablement pas le choix :

De servir les Bourbons
Sous le dueque d'Aumont.

Je ne dirai rien du singe capucin, ni du grand kangouroo, qui a une si singulière aptitude pour sauter : nos paillasses politiques lui font bien du tort ! ils nous ont blasés sur ce mérite là. Je ne parlerai pas non plus des autres merveilles que M. Martin offre chaque jour à l'admiration d'une nombreuse assemblée ; mais je recommande aux curieux surtout *l'heure ou les animaux prennent leur nourriture*. C'est alors que les amateurs se pressent dans la ménagerie de M. Martin, et justifient par leur affluence les plaintes de ce pauvre sociétaire du Théâtre-Français qui s'écriait :

L'éléphant vit en nous d'infortunés rivaux,
Et l'hyène de Martin fait tort à Marivaux.

MANON LESCAUT.

Quand un danseur obtient ce qui revenait à un calculateur ; quand un lettré de la force de M. Baron (de Montbel) ou de M. Guernon de Ranville arrive au trône universitaire que devait occuper un écrivain célèbre, un philosophe illustre, un grand poète, on se récrie ; l'opinion se soulève ; les journaux font leur devoir de censeurs publics, et le ridicule venge la raison de l'injure dont elle eut à rougir. Il y a dans ces débats quelque chose de moral, d'utile, de grand ; l'intérêt de la nation, celui des sciences, des lettres et des arts autorise même l'exagération de la plainte ; mais quand il s'agit d'un rôle dans un ballet, et de deux rivales se disputant un peu de ce qu'on veut bien avoir la bonté d'appeler de la gloire, la guerre est puérile, les cris : à l'iniquité ! sont risibles, et le public que l'on a distrait un moment des grandes affaires qui l'occupent, siffle toute cette parade qu'on a voulu faire solennelle. Qu'importe, dans un temps comme celui-ci, que Mme Montessu on Mlle Noblet représente *Manon Lescaut?* Ne dirait-on pas que cette rivalité doit avoir de l'influence sur les destinées d'une nation ?

M. Scribe fait un programme de ballet ; il compose le personnage de *Manon* et celui du chevalier *Desgrieux* autrement que ne l'avait conçu l'abbé Prevost ; il entend que Manon soit vive, spirituelle, frétillante ; que le chevalier soit gai, étourdi ; pourquoi ne le voudrait-on pas ? Un auteur ne pourra-t-il créer, que sous le bon plaisir des convenances de mesdames et de messieurs des coulisses ? Dans le monde on se figure que pour représenter Manon Lescaut il faudrait avoir la jolie figure de Mlle Legallois

et le talent profond de Mlle Bigottini, avec un peu de la grâce séduisante de Mlle Taglioni; Mlle Noblet, pas plus que Mme Montessu, n'est donc la danseuse-pantomime qu'on voudrait voir dans le rôle de Manon. Qu'importe alors que ce soit l'une ou l'autre? Si l'avantage est d'un côté, il est de celui de Mme Montessu; non qu'elle ait plus de sensibilité et de beauté que sa rivale, mais elle est l'actrice qui conviendrait le mieux à la création originale de M. Scribe.

L'avantage était là; le ballet sera-t-il joué? On dit que non. Des décorations ont été commeneécs, cependant; d'autres dépenses sont faites. Elles seront perdues; car, périsse l'Opéra plutôt que ce principe: « Mlle Noblet doit remplir le rôle de Manon Lescaut. » M. de Larochefoucault n'a pas, à ce qu'on prétend, tout le pouvoir qu'il faut pour empêcher que M. Scribe conserve le droit qu'il a de faire des rôles de son ballet ce qu'il veut; Mlle Noblet l'emportera, parce que le ministère intervient, et l'ouvrage ne sera pas offert au public!

Que *Manon Lescaut* soit ou ne soit pas donnée; qu'une misérable affaire de vanité nuise à un auteur qui mérite de grands égards, c'est une chose que nous aurions le droit de condamner en des termes sévères; mais nous voulons bien ne pas nous en oecuper, pour ne voir qu'une question de budget qui intéresse les contribuables.

Le ballet de M. Scribe pouvait réussir, et même on espérait un succès éclatant. L'Opéra devait attendre de deux à trois cent mille francs de recette, qui lui manqueront. Ajoutons à cette perte celle des décorations et autres objets de mise en scène déjà prêts, et comptons qu'un tiers environ de la subvention annuelle accordée par les chambres à l'*Académie royale de musique*, devra être employé à combler le *deficit* qu'une petite intrigue aura causé. De semblables fautes administratives devraient-elles être tolérées? Que fait donc l'autorité qui est chargée de surveiller l'Opéra? Est-elle si faible qu'elle doive céder à de mesquines considérations d'amour-propre? Il n'y a qu'un remède à ces folies qui compromettent une large part du budget des arts: Que les députés refusent l'énorme subvention de l'Opéra, et que l'Académie royale reste à des particuliers; le public sera alors tout-à-fait désintéressé, parce qu'il ne paiera plus les folies qu'on fait pour les beaux yeux de telle ou telle danseuse.

Variétés.

A cette livraison se trouve joint un travestissement de M. Ch. Philipon. Il est nécessaire pour l'optique de fermer un œil, en éloignant ou en rapprochant la lithographie de ses regards.

Ce travestissement paraîtra demain chez Aubert, éditeur, galerie Véro-Dodat.

*** M. Chelard, compositeur qui jouit d'une grande réputation en Allemagne, a donné, à l'Opéra-comique, une petite partition qui n'a pas obtenu de succès. M. Chelard a, dit-il, une cour d'appel à Munich; tant mieux. Les juges de première instance n'ont pas été favorables au musicien: ce qu'ils ont compris de son ouvrage, ils l'ont trouvé commun; ce qu'ils ont pu croire original, ils ne l'ont pas compris. Ils entendent cependant assez bien Mozart, Rossini, Boïeldieu, Auber, Chérubini! Les accompagnemens sont ce que l'on a remarqué dans le travail de M. Chelard; mais le public est plus sensible à un joli chant qu'à une savante orchestration. Il faut donc, pour réussir en France, que l'auteur change de système; qu'il chante pour Paris et qu'il écrive pour Munich.

*** Mlle Taglioni n'a pas encore reparu à l'Opéra. Dans *Guillaume Tell*, c'est Mlle Julia qui la remplace; pendant que cette danseuse exécute ses solos dans les pas de trois, les habitués de l'orchestre chantent, sur l'air de la Tyrolienne:

Mamzelle Julia
Ce n'est pas ça,
Ah! ah! ah! ah! etc.

Mais aussi pourquoi Mlle Julia, qui était agréable quand elle dansait comme Mlle Julia, veut-elle danser comme Mlle Taglioni? Pourquoi forcer son talent, ou plutôt pourquoi chercher à se faire imitateur? Où est la réputation d'artiste qui se soit faite par l'imitation? Campistron a-t-il gagné de la gloire à imiter Racine? Sont-ce les imitateurs de Ronsard qui réussiront aujourd'hui? Est-ce parce qu'ils ont imité, que Lamar-

tine, Béranger et Victor Hugo sont de grands poètes? Que font les serviles imitateurs de David et de Giotto? Charlet est admirable, Rossini est sublime, Mme Malibran est cantatrice puissante comme elle est actrice; ce sont des artistes inimitables, parce qu'ils n'ont imité personne. La plupart des imitateurs sont des parodistes; et il n'y a rien de plus minime dans les arts que la parodie sérieuse.

*** Les arts viennent de faire encore une conquête sur le temps. Madame Jacotot a terminé la copie qu'elle avait commencée, depuis trois ans, de l'*Atala* de Girodet. C'est un ouvrage admirable et plus satisfaisant peut-être que l'original, parce que tout y est dans cette heureuse harmonie dont le tableau de Girodet manquait un peu. Madame Jacotot a corrigé la crudité des tons verts du paysage qui donnait à toute la peinture un air fâcheux de sécheresse. La figure de Chactas, dans la traduction, est devenue plus vraie de ton qu'elle ne l'est dans le tableau. La tête du père Aubry est traitée avec une largeur qu'on semblait ne devoir pas attendre du procédé de la peinture sur porcelaine; mais, entre les mains de l'artiste habile, ce procédé a tellement agrandi ses moyens, qu'il n'y a plus de difficultés dont il ne puisse se rendre maître. Atala est d'une beauté parfaite; sa chair mourante, où je ne vois plus d'animation que celle de la vie céleste (idée poétique qui repousse toute décomposition, toute altération horrible); sa chair est d'un modelé moelleux et fin, d'autant mieux appréciable qu'il est en opposition avec les larges et fermes parties qui l'entourent, l'académie de Chactas, le vêtement du père Aubry, les terrains et les plantes du premier plan. On ne saurait trop louer cette copie de madame Jacotot; le talent qui s'y montre et le courage qu'elle suppose dans l'artiste, dont trois années de travail et l'épreuve de trois feux n'ont pas vaincu la patience, font de cet ouvrage une chose vraiment prodigieuse, surtout quand on songe qu'il fut presque entièrement détruit à l'une des premières cuissons. Madame Jacotot n'est pas un copiste ordinaire; elle crée en copiant. Visitez son atelier, vous y verrez des porcelaines d'après Raphaël, Holbein, Philippe de Champagne, Girodet, Gérard, et dans toutes ses traductions vous reconnaîtrez, avec sa fidélité à rendre le maître copié, une originalité merveilleuse. Les portraits que fait d'après nature madame Jacotot sont plus beaux que ses copies; ce qui prouve que son génie est autre encore que celui du traducteur. Elle sait voir ce qu'elle veut rendre, et si ses portraits sont supérieurs à ses autres ouvrages, c'est que la nature est plus belle que la peinture des plus grands maîtres.

*** On raconte que Madame, duchesse de Berry, étant allée visiter la belle *Galerie Bossange*, après avoir examiné avec beaucoup d'intérêt cet établissement remarquable, fut invitée par M. Bossange à entrer dans un petit salon particulier pour voir ce qu'il appelait ses *OEuvres complettes*. Madame y consentit; elle entra et trouva réunies vingt-deux personnes, enfans et petits-enfans de l'honorable libraire. Ce spectacle parut faire beaucoup de plaisir à la princesse, qui dit à M. Bossange les choses les plus obligeantes.

*** Pour perpétuer la mémoire d'un ministère dont la nation doit pleurer incessamment la perte, nous avions l'intention d'offrir à nos lecteurs un portrait de M. de Polignac. N'ayant pu nous procurer à Paris ni l'original ni la copie, nous nous sommes vus forcés d'ajourner cette publication, et nous venons d'écrire à Londres, où l'on nous assure que nous pourrons trouver l'un ou l'autre.

*** Trois *Album lithographiques* viennent de paraître, et concourent pour les cadeaux d'étrennes avec une foule de livres jolis comme le *Keepsake français*, par exemple. Ce sont les albums de MM. Charlet, Grenier et Camille Roqueplan. Il nous faudrait plus de trois colonnes de ce journal pour analyser les recueils que nous annonçons en les recommandant. Chacun de ces Albums s'adresse à un goût particulier; M. Roqueplan a voulu séduire les amateurs qui recherchent avant tout l'effet et la couleur. M. Grenier a voulu satisfaire ceux qui aiment la forme et l'esprit. Charlet, naïf, spirituel et coloriste, a pensé aux coureurs de caricatures; il a composé des scènes vraies et profondes, il a ajouté à ses dessins des textes piquans et originaux, il a fait enfin un recueil égal au meilleur de ceux qu'il publia les années précédentes, et c'est le plus bel éloge que nous en puissions faire. Nous ne dirons pas: prenez Charlet plutôt que Grenier; ou prenez Grenier de préférence à Roqueplan; nous conseillons aux amis des choses bonnes, vraies, comiques, de prendre les trois Albums. Il y a dans le cahier de M. Grenier de véritables chefs-d'œuvre de grâce sans affectation, d'esprit sans grossièreté; il y a dix-sept excellentes planches dans celui de Charlet; il y a beaucoup de talent dans les dessins de M. Roqueplan: choisisse donc qui voudra!

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

PANORAMA PROVINCIAL.

. . . . Je viens de l'enfer, mes frères, il est pavé de langues de femmes.

M. Guyon, mission de Besançon 1829.

Les cancans sont l'âme des petites villes. On se réunit ; on jacasse ; on médit. Les uns racontent ce qu'ils ont appris, les autres brodent, ou inventent. Celui-ci dit un peu plus que la vérité, celui-là un peu plus encore, un troisième donne un coup de pinceau, un quatrième en ajoute deux, et ainsi l'ébauche passant de main en main se trouve transformée en un petit tableau bien noir et bien compliqué. Les grands maîtres en ce genre sont le plus souvent les femmes, qui ont reçu du ciel l'influence secrète, le feu sacré, le génie inspirateur et diabolique de la *cancannerie*. Elles bavardent avec éloquence ; médisent avec abondance ; ont le coup d'œil sûr, la langue agile, la parole légère, et l'à-propos merveilleux.

Les cancans sont le cachet du département, le type de la province. Or, la province est tout entière dans les petites villes avec ses ridicules, ses manies, sa fatuité, sa bigoterie, et son inquisition tracassière. Avisez une commère, abordez hardiment le chapitre de la médisance, c'est-à-dire sautez à pieds joints par-dessus celui de la charité, placez-la dans son centre, et une fois que vous aurez donné le premier coup de branle à la roue, vous allez tourner, tourner à en perdre la tête, sautant de toit en toit, glissant d'alcôve en alcôve, rampant de conscience en conscience, nouveau Cléophas guidé par un autre Asmodée à travers le dédale des tracasseries, des mauvais ménages, des intrigues d'amour et des caquets d'antichambre ; c'est une galerie vivante de portraits, une exposition, un vrai *panorama* de province.

J'ai habité une petite ville pendant un an. Comme je compte sur l'indulgence de mes lectrices, je leur avouerai que, dans cet intervalle de temps, j'eus deux maîtresses. C'était bien assez, soit. Mais on m'en donna cinq, c'était trop. — Elles étaient là trois vieilles femmes ; la nièce du curé, la fille d'un vieux capitaine mort dans la campagne de Russie, et une veuve de procureur. La nièce du curé était longue et maigre, avec un nez pointu comme une aiguille de cathédrale, une bouche veuve de dents, et de grands yeux gris sans soucis. Elle ne m'a jamais pardonné la grimace que je fis la première fois que je l'entendis chanter. C'est qu'elle avait une voix aigre et criarde qui ne demandait qu'à faire la partie du contr'alto dans un concert de chats.

Il y avait quelques restes de beauté dans la figure de Mlle Mélanie Gérard, la fille du capitaine. Ce n'était pas sans intention qu'elle se coiffait habituellement en cheveux, car elle avait une magnifique chevelure noire. A cela, ajoutez une peau brune, des yeux brillans, et une taille qu'elle travaillait chaque matin à réduire à sa plus simple expression ; mais figurez-vous les proportions gigantesques d'une démarche masculine, l'expression dédaigneuse d'un regard hardi ; et vous aurez en détail la plus méchante, mais non pas la plus sotte *cancannière* de la petite ville de S....

Mme Caribeau, la veuve, était inférieure à *ces dames* sous le rapport moral. Son plus grand mérite était de parler beaucoup ; on ne manquait jamais de s'assembler deux fois la semaine chez elle : c'était là que se tenait le sabat.

Tantôt c'était le lieutenant de cavalerie qui faisait,

pendant la nuit, ses rondes de service sous les fenêtres de la femme du président du tribunal ; tantôt c'était monsieur le *substitut* qui ne bougeait de l'hôtel de la *sous-préfette* qu'il conduisait à la messe tous les dimanches. M. le *susbtitut* é ait un moyen-blond, à la figure bien nulle, au débit lent et prétentieux; à cheval sur le Code et sur les moyens de réprimer la licence de la presse. Il se croyait un *Montesquieu*, parce qu'il descendait en ligne directe d'un président à mortier au parlement de Bordeaux. Mme la *sous-préfette*, qui savait tout, je ne sais comment, apprit bientôt les bruits qui couraient par la ville sur sa liaison avec M. le substitut. Comme elle avait en horreur le mensonge et la calomnie, elle fut encore plus aimable qu'auparavant avec le cher magistrat qui, à dater de de ce jour-là, fit tous les soirs la partie d'échecs du sous-préfet.

Ce pauvre sous-préfet ! avec son gros nez rouge, sa face rebondie, et son répertoire de facéties de boulevard ! on l'avait affublé d'une marchande de modes dont le frère travaillait dans ses bureaux. Rose était la plus jolie femme de la ville, et la plus élégante;.... on ne le lui pardonnait pas. Au-delà, simple grisette au nez retroussé, à l'œil fripon, aux joues rosées, à la bouche vermeille : une fraîcheur de province. Elle avait fait son apprentissage dans le chef-lieu ; mais elle en savait aussi long que la petite fille la plus rusée de la rue Vivienne. Au fait, on ne s'est jamais avisé d'ériger un temple à la vertu dans l'arrière-boutique d'un magasin de modes. Aussi les langues des trois commères ne tarissaient pas sur le compte de Mlle Rose. Tantôt, en allant voir son frère dans son bureau, elle s'était trompée de porte, et était entrée dans le cabinet du sous-préfet ; comme si chacun n'était pas exposé à faire des méprises ! tantôt, à la sortie d'un bal masqué qu'on avait donné à la Redoute, pendant le carnaval, elle avait accepté la seconde place dans le cabriolet du notaire, qui n'était rentré chez lui que le lendemain matin. Un jour, citée comme témoin, elle avait comparu par-devant le juge d'instruction. Or, c'était un galant que le petit instructeur ! La chronique scandaleuse, qui en savait long, n'avait pas oublié de remarquer que la jolie Rose avait dû faire des révélations bien importantes, puisque le tête à tête avait duré trois heures. Que vous dirai-je, enfin ? J'ai eu la fatuité de croire qu'elle m'était restée fidèle pendant quatre mois! Il me semble que cela est fort raisonnable pour une grisette.

Ne voulait-on pas aussi me faire épouser Mlle Sophie D., une grande niaise, sans esprit et sans fortune, parce que ma mauvaise étoile avait voulu que je l'invitâsse trois fois à danser dans la même soirée. Deux jours après, je vis entrer chez moi son grand frère, qui venait, en tremblant, exiger l'explication de mes procédés envers sa sœur. J'eus pitié de lui, et nous déjeûnâmes ensemble; mais je me sentais entraîner par la force des circonstances ; et si, un changement de ministère ne m'eût rappelé dans la capitale, peut-être qu'aujourd'hui, Mlle Sophie serait..... Dieu vous préserve des nièces de curé, des cancans de petites villes, et des bals de province.

S. S.

BOUTADES. *

C'était le jour de l'an ; je traversais la rue du Temple semant çà et là des cartes de visites : tout à coup je me trouvai bloqué dans un carrefour de voitures, et force me fut d'attendre patiemment qu'une issue s'offrit à moi. Avance donc, Fanfan, disait brusquement à son fils un habitant du Marais qui paraissait regagner son domicile, avance donc ; et Fanfan, glaçon personnifié n'avançait guère. De vrai, il était habillé à la légère ; aucun vêtement superflu ne dérobait aux regards ses formes enfantines, et le père de le rudoyer. Fanfan, me dis-je, n'est pas l'objet de l'affection de cet homme.... Mais en signant l'acte de naissance du bambin, il a peut-être fait un faux !.... Son titre à la

* *La Silhouette* contient une planche lithographiée ayant pour titre Boutades. Elle est due au spirituel crayon de M. H. Gérard-Fontallard, auteur d'un recueil de *Bluettes*, publié par M. Dauty, éditeur, Palais-Royal, et qui obtient un grand succès dans les salons.

paternité !.... Qui sait? Fanfan est peut-être comme un vaudeville. « J'ai bien froid » , disait-il — « Moi , *j'ai chaud*, continuait le papa. En effet, il suait à grosses gouttes en traînant à sa suite Fanfan et sa petite fille dont la maussaderie et le verglas retenaient la marche. Elle était triste ; on lui avait acheté une poupée presque aussi simplement vêtue que son petit frère ; une poupée de la boutique à vingt-cinq sous. Le bourgeois du Marais , enfoncé dans ses habits, soutenait les pas de ses enfans , et de plus il portait le polichinelle , les ballons, la poupée et tous les joujoux de rigueur. Un bonnet de soie couvrait le front de l'heureux père, et il répétait sans cesse : Eh ! avance donc Fanfan.

Et moi , je continuai ma route au milieu des immenses redingotes , des cache-nez, des pelisses , des boas , qui se promenaient en tous sens ; car, en vérité, grâce au froid et plus encore à la mode, nos fashionnables, porte-manteaux ambulans , ne laissaient voir de leurs yeux que juste ce qu'il fallait pour se guider, ou à peu près.

⁂ Est-ce bien un patineur que M. Fontallard a voulu nous représenter dans l'une de ses *Boutades*... ? Oui, vraiment , c'est un jeune homme qui n'a point d'étrennes à donner ni à recevoir, qui ne sollicite aucun emploi , qui n'a aucune corvée dite d'obligation à remplir, et qui chaque année à cette époque , un peu plus tôt ou un peu plus tard , va mettre sa carte à la Glacière, chez son marchand de patins.... Mais, ô douleur physique et morale! lui , le plus adroit patineur; lui, que sa veste couleur écarlate signale à tous les spectateurs, il a heurté une pierre fixée dans la glace, et dans sa course trop imprudente il est tombé... et son genou qu'il console, semble donner un démenti à la ronde de la *Neige*. Mais c'est étonnant, personne ne le plaint ; on ne s'est pas empressé vers lui pour le relever. Je me suis donc trompé , ce n'est pas un patineur? Et non vraiment ! c'est le ministère.... Il s'est tenu , il se tient encore; souvent il a failli toucher la terre; mais, tout téméraire qu'il est, il marche vers sa chute. L'ouverture des chambres, voilà pour lui la pierre de notre patineur... Entre eux deux cependant quelle différence ! Celui-ci va tomber sur sa chaise; celui-là se partagera des fauteuils à la chambre des pairs ; l'un va payer lui-même sa guérison à son pharmacien, et nous, bienheureux contribuables , nous offrirons à la raison anti-sociale Pol..., Bour.... et compagnie , de bonnes rentes , pour fiches de consolation ; et voilà !

⁂ Le vieux marquis de C...... était retenu par la goutte sur sa chaise longue ; il avait fait interdire sa porte à la foule des visiteurs, et un petit nombre de personnes avait été admises à l'honneur de lui offrir leurs hommages. L'état major du clergé de Saint-Thomas-d'Aquin avait été présenté le premier; et par l'organe d'un de ses officiers , il avait souhaité au marquis que Dieu le tînt en sa sainte et digne garde, que sa sciatique le quittât, et qu'il fît de nombreuses aumônes à messieurs de l'église et de la fabrique de saint Thomas. La comtesse de L.... vint bientôt pour arracher son noble ami aux souffrances qu'il éprouvait ; jadis le marquis l'avait enlevée , et elle avait toujours conservé le souvenir de cette aimable espiéglerie. En se souhaitant mutuellement que le bonheur marquât pour eux chaque jour de l'année 1830, ils se rappelaient 1755 et leurs premiers amours , et la comtesse les redisait avec plaisir , avec feu ; ses yeux étaient brillans, son teint s'animait... Elle rougissait encore... grâce à son parfumeur. On avait parlé de la réce on au château , de la mercuriale reçue par les magistrats de la Cour Royale, du fameux mot *passez*, qu'une princesse avait adressé, pour toute réponse , au discours d'un président ; on avait arrêté le jour du baptême d'une protestante convertie au catholicisme dans l'hôtel de la duchesse de B...., et la jeune néophyte arriva pour présenter ses devoirs au marquis son protecteur.... Elle était restée seule chez le grand seigneur, et elle venait de quitter l'audience, lorsque son futur parrain , levant les yeux vers le ciel et rajustant sa figure , appela Mlle Juliette , son valet de chambre ordinaire : il lui commanda de se signer, afin

de recevoir plus saintement ses étrennes, et il lui donna un paroissien, ou plutôt ce fameux bréviaire, marchandise de fond du diocèse de Paris, que le diocèse vend 30 fr., dans l'intérêt de la religion ; en empêchant, et toujours dans le même intérêt, que cet ouvrage ne soit débité à plus bas prix.



ÉTUDE DE MŒURS PAR LES GANTS.

(Historique.)

Le lendemain du bal donné par la marquise de C..., nous nous trouvions réunis en petit comité dans le salon de la petite et spirituelle comtesse de S.... Plusieurs jeunes gens et quelques jeunes femmes étaient venus s'informer de la santé de la comtesse, qui n'avait point paru à cette brillante soirée.

L'entretien était peu animé. On se sentait encore des fatigues de la nuit. Une phrase banale jetée au hasard pour interrompre un silence monotone, amena la piquante conversation que je vais vous rapporter.

La baronne de Sp....., est arrivée de Suède, dit une dame ; elle m'a rapporté une paire de gants qui sont bien tout ce qu'il y a de plus frais et de plus commode tout à la fois.

— A propos de gants, dit une autre dame, n'est-il pas étonnant que par un tems aussi *maussade*, par un hiver si rigoureux, les jeunes gens ne portent que des couleurs claires. C'est une remarque que j'ai faite depuis quelques jours.

Eh quoi ! ma chère Emilie, dit la maîtresse de la maison, vous n'en devinez pas le motif ? Demandez-le à notre jeune lieutenant ; il vous dira : c'est qu'on veut mettre à profit les gants qui ont servi aux soirées de la veille.

— Madame a raison, s'écrièrent tous les hommes.

— La comtesse continua. — On nous a donné les mœurs et le caractère des individus par les traits de la figure ou la manière de mettre sa cravate ; ce serait une étude curieuse que celle du caractère et des actions, par l'inspection des gants, le lendemain d'un bal ou d'un rout !

Aussitôt, de vives instances furent adressées à la belle comtesse. Elle fut priée d'essayer elle-même cette étude. Nous assurâmes tous que nous avions, en effet, les gants dont nous nous étions servis la veille.

— Eh bien, reprit la comtesse.... Je ne vous promets pas des nuances aussi variées, des portraits aussi délicats que ceux de Lavater.... Mais.

— Ils seront du moins plus indulgens. — Ne vous y fiez pas, colonel ; je serai sévère, je vous le promets : et tenez, commençons par vous. Voyons vos gants.

— Les voici, dit le colonel, en avançant les mains.

— Le colonel les a beaucoup ménagés, dit une jeune personne, ils ne sont nullement salis.

— Est-ce un reproche de ne pas vous avoir fait danser, ma jolie cousine ? à mon âge, à trente-cinq ans, on ne danse plus.

— Oui, interrompit la comtesse, mais on joue. — Comment, vous pourriez croire que j'ai préféré ?...— Colonel ne vous défendez pas, ce n'est pas moi qui accuse, ce sont vos gants froissés, chiffonés tous les deux, quand l'adversaire de votre *teneur* tournait le roi ou faisait la vole.

Vous avez beaucoup perdu, colonel. — Voyez, un morceau a été emporté à votre gant gauche. — Mais, comtesse, ils étaient trop étroits. — L'excuse serait bonne si vous n'aviez pas la main droite plus forte.

Je suis battu, dit le colonel.

Pour moi, madame, dit le jeune Charles de M........., fils d'un pair de France, élève en droit, et élève de première année ! je ne crains pas vos reproches...... Il présentait ses mains.

Les gants, en dessus, ne portaient que l'empreinte de la fatigue, mais l'intérieur était taché de sueur en plusieurs endroits ... Quelques-uns des doigts étaient *grégis*, comme disaient les dames.

Etrennes



Le Marais.



1830.



Faub. St Germain



Chaussée d'Antin!



La Glacière

H. Gérard Fontallard.

Lith. de V. Ratier

N° 6.

BOUTADES



ASSEZ CAUSÉ

la fumée de tes discours me fait mal aux yeux

—Vous avez beaucoup dansé, dit la comtesse, c'est très-bien.... Mais trop souvent avec la même personne.

— Madame..., dit Charles, rougissant et balbutiant, qui vous le fait croire?

— Cette couleur tourterelle qui se mêle aux doigts de la main droite, et ne reparaît plus sur le gant gauche...

Charles de M....... rougit plus encore; la rougeur se comuniqua à la jolie cousine du colonel, qui se hâta de cacher ses mains sous les plis de son écharpe.

En ce moment le comte de S... entra dans le salon avec M. de V., jeune poète de la nouvelle école. Le comte de S... a une belle figure et de l'esprit. Il aime beaucoup sa femme... mais il est d'un caractère très-léger.

On instruisit les nouveaux venus du sujet de la conversation.

Le comte de S... s'approcha aussitôt. — Ne me direz-vous pas aussi mes péchés, habile prophétesse?

La comtesse prit ses mains, les examina long-temps attentivement, et peu à peu le sourire disparut de ses lèvres.

Vous n'avez pas joué, dit-elle. — Cela est vrai. — Vous n'avez pas dansé. — Cela est vrai. — Vous avez causé... long-temps. — Cela est vrai... — Avec une femme. — Cela est.... Mais, belle sorcière, ceci est une véritable confession. — Une confession, comte, non certes, car vous n'avouez plus, et moi j'accuse.

— Alors, c'est à vous de prouver. — La preuve n'est que trop facile. Voyez ce cercle noir qui entoure le doigt de votre gant gauche.... Vous avez joué avec la cassolette de la duchesse... Je pourrais la nommer; mais je dois me taire. Tandis que votre main droite pressait la sienne.

Mais mon gant droit? — Votre gant droit a été foulé aux pieds, sans doute pendant que vous pressiez cette main qu'on vous abandonnait. Voyez, le dessus en a conservé les marques.

— Pourquoi l'accuser, dit M. de V... il aura sali son gant en reconduisant sa sœur à sa voiture.

— Oh! ce n'était pas lui, dit le jeune lieutenant. Ce mot échappé, il eut voulu le retenir.

Ici, il y eut un silence de quelques instans, qui devenait embarassant pour tout le monde.

Enfin le comte le rompit. J'avoue mes torts, dit-il, mais je jure...

— Ne jure pas, mon ami, reprit la comtesse avec un sourire charmant; je connais ton amour, et... faisons la paix.

Quant à vous, monsieur, continua-t-elle, en se tournant vers le jeune officier, je n'ai pas besoin de voir vos gants. Il paraît que le camp de Lunéville et les bals du duc de Chartres ne vous ont pas fait oublier une passion qui n'est pas partagée!

Le lieutenant allait répondre... Mais il se contint par respect pour le frère de celle qu'il aime. Toutefois un souris d'incrédulité effleura ses lèvres.

— A vous, M. de V***. (C'était le jeune poète romantique.)

— Oh! M. de V*** ne danse pas, dit une dame. Il est attaqué d'une gastrite.

— Vous verrez qu'il y aura encore quelque *causerie* sentimentale.

— Bon Dieu! s'écrie la comtesse, en regardant les gants du poète : la gastrite exige-t-elle qu'on mange tant de bonbons; qu'on prenne tant de glaces, de punch..?

— Mais, madame. — Mais, monsieur, voyez les doigts de votre gant droit. Croirons-nous que ce sont les gants de ces dames qui ont sali ce corps *jaune* qui couvrait votre main, imprégné cette peau d'une liqueur *jaune*, et laissé ces taches *vertes*, ces taches *jaunes*, qui sentent la vanille et la pistache.

Le pauvre poète fut obligé de rire avec tout le monde et de convenir du fait.

— Vous êtes impitoyable, comtesse, interrompit le colonel : mais épargnez notre sexe. Ne forcerez-vous pas ces dames à quelque confession ?

— Colonel, vous savez qu'à la guerre on ne tire pas sur les alliés.

. . . .

LE CHIRURGIEN ROYAL.

On entendait des cris aigus, mêlés à de douloureux sanglots... Une femme était étendue par terre, et la gent curieuse s'attroupait autour d'elle.

— « Je vais mourir ! Ah ! mon Dieu, ayez pitié de moi ! j'ai les jambes cassées, et je sens dans ma poitrine comme des os brisés ! Maudit cheval !... »

En effet, un cheval, sur le pavé glacé du faubourg Saint-Honoré, avait fait un faux pas, et avait renversé en glissant, la malheureuse qui se désespérait, et se croyant en danger de mort, appelait à son secours Dieu, les saints et les hommes.

Parmi les gens qui entouraient cette femme blessée, chacun faisait de la pitié à sa manière ; les exclamations se succédaient dans le cercle ; c'était à qui donnerait, sur l'accident et les conséquences fatales qu'il pouvait avoir, des explications claires et appuyées de citations.

— « Par un tems si froid, disait l'un, les membres se rompent ni plus ni moins que du verre. »

— « Mais aussi, disait un autre, comment sort-on sans chaussons de lisières ?

—« Il s'agit bien de chaussons, ma foi ! cette femme n'est pas tombée d'elle-même ; c'est un cheval qui l'a renversée »

— « Le préfet de police devrait défendre aux chevaux de sortir par des tems semblables ! »

— Certainement, ces pauvres bêtes risquent aussi de se faire du mal ! »

— « Comment est-on assez imprudent pour ne pas se ranger des chevaux et des voitures ? On passe contre les maisons ! Une personne raisonnable, ne pas savoir ça ! Elle est bien à plaindre, mais il y a un peu de sa faute, au moins ! »

— « Oh ! elle n'en reviendra pas ; la frayeur et la froidure la tueront. J'ai vu une chose semblable en 1789, l'année du grand hiver. »

— « Parbleu, sans aller si loin, un de mes cousins a été renversé comme ça par la voiture d'une dame de condition, l'année dernière ; il a eu un bras cassé, qu'il en est estropié maintenant. Heureusement qu'il ne gelait qu'à 5 degrès ; plus froid, mon cousin serait mort, comme cette femme. »

— « Si on l'emportait quelque part, chez un apothicaire par exemple, on ferait mieux que la laisser sur la neige et la glace. Qui est-ce qui me donne un coup de main pour la transporter ?

—» Voulez-vous bien permettre avant, que je regarde si en effet madame est blessée dangereusement, dit un jeune homme en perçant la foule.

— » Ah ! Monsieur est médecin !

— » Voilà un médecin !

—» Place donc à M. le médecin !

— » Dieu, qu'il est jeune ce chirurgien ! Que c'est beau à cet âge d'avoir de la science ! Eh bien, j'aurais tout plein de confiance en lui ; sa figure me revient : voyez comme il a l'air entendu ! »

Le chirurgien examinait avec attention ; interrogeait la patiente, et s'efforçait de la rassurer :

— « Soyez tranquille, madame, le malheur est moins grave que vous ne le croyez. Il n'y a rien de fracturé aux jambes, aux cuisses ni aux bras ; aucune côte n'est rompue ; la clavicule seulement est cassée....

— » La clavicule cassée, dit une commère, je me suis laissé dire qu'on n'en guérissait pas ! Est-ce vrai, monsieur le médecin, qu'on n'en guérit pas de la clavicule ?

— » Que madame n'ait pas d'inquiétude, reprit le jeune docteur : on la traitera convenablement, et bientôt elle ne souffrira plus. Il faut songer au plus pressé et mettre un premier appareil. Nous n'avons rien de ce qui serait nécessaire pour faire quelque chose de définitif, mais avec un mouchoir on peut provisoirement disposer le bras d'une manière convenable. »

Le mouchoir est bientôt appliqué par l'opérateur qui met à son travail un zèle et une intelligence dont toute l'assistance est ravie. Le pansement achevé, on parle de faire venir un fiacre ; le chirurgien tire alors de sa poche une pièce d'or, la remet à la femme dont il est parvenu à calmer les craintes et les pleurs, et disparaît.

Que ce trait ait touché tous ceux qui en furent les témoins ; je n'ai pas besoin de le dire.

— « Mais quel est ce chirurgien si modeste, si humain et si charitable?

— « Personne ne le connaît?

— « Il n'est pas du quartier. »

Non, bonnes gens, il n'est pas de votre quartier, et vous ne le connaissez pas: je le connais, moi, mais je n'ai pas le droit de trahir son incognito et de vous dire son nom. Ce que je puis vous assurer, c'est que ce n'est pas un chirurgien; c'est un colonel de hussards. Il est d'une illustre naissance, et tient de son père que les vertus et les talens recommandent plus un homme que toutes les dignités ne pourraient faire. Il a étudié les lettres humaines dans un collége, comme le fils d'un simple bourgeois; il sait un peu d'anatomie et de médecine, car il a des notions de tout; enfin c'est un riche que son rang n'éblouit point, et qui n'estime la fortune qu'en raison du bien qu'elle lui permet de faire, et du loisir qu'elle lui donne d'achever une brillante éducation, dont l'exemple de son premier instituteur lui a fait comprendre toute l'importance. Le malheur ne l'atteindra jamais sans doute; mais il s'est préparé à tout événement, comme s'il devait se voir un jour le jouet de l'adversité.... Ai-je besoin d'être indiscret maintenant, et n'avez-vous pas nommé déjà celui qui est le héros de l'anecdote que je viens de vous raconter?

LE ROMAN DE MADAME MONTESSU.

Le nom de Mme Montessu n'est pas en toutes lettres sur la première page de ce roman; on lit seulement à la sixième ligne d'un titre coquettement arrangé : *par Mme M.;* le nombre des points qui suivent l'M gothique dit le reste à ceux qu'on a eu soin de mettre sur la voie.

Mais les sept points et l'initiale M ne sont-ils pas un leurre? Le livre est-il bien de Mme Montessu? Voyons si quelque chose pourra me faire reconnaître l'auteur, dont on a déguisé si maladroitement l'anonyme, ou dont on a si imprudemment compromis le nom.

La préface est une lettre de monsieur L. à Mme M.; monsieur L. dit que Mme M. est placée *haut* dans l'opinion publique par ses *talens* ; est-ce une allusion sous forme de jeu de mots? *Haut* rapproché de *talens*, peut-il faire comprendre qu'il s'agit de la vigueur et de la légèreté célèbres de la plus vive et de la plus sémillante des danseuses de 1825? Ce serait un moyen détourné, assez ingénieux peut-être, mais qui conviendrait mieux à une explication donnée dans un vaudeville, par Odry, qu'à la préface d'un roman. Monsieur L. parle de la bienfaisance de Mme M.; je sais plusieurs dames M. qui sont bienfaisantes, et cela me met terriblement dans l'embarras. L'épître de monsieur L. à Mme M. ne m'apprend donc rien; toutes les lettres de l'alphabet correspondraient ainsi entre elles, en vantant leur humanité et leurs talens, que si elles ne m'en disaient pas davantage, je ne devinerais point au nom de qui elles parlent.

Après la préface voyons le livre. Mais pourquoi voir le livre? Voici un renseignement positif. Le libraire m'a dit que l'ouvrage est de Mme Montessu ; que me faut-il de plus ! Il faut qu'un autre que le libraire m'assure que cette spirituelle danseuse est la femme d'esprit qui a écrit *le Salon*, *le Boudoir*, *le Théatre et l'Hospice* ; car je n'ai pas l'honneur de connaître Mme Montessu, et il y a un proverbe auquel je ne sais encore que Beaupré qui ait donné le plus formel démenti.

Un libraire qui me dit le nom caché de l'auteur d'un livre ne peut guère me prendre maintenant à ce panneau. Ladvocat ne m'a-t-il pas assuré que les *Mémoires de la Contemporaine* étaient tout entiers de Mme Ida de Saint-Elme? L'éditeur des *Chroniques de l'œil de bœuf* ne m'a-t-il pas affirmé qu'il m'apportait l'écrit d'une marquise de l'ancien régime, quand de son côté le véritable auteur venait me voir pour me dire que ce travail lui avait coûté beaucoup de soins et de peines? Ne m'a-t-on pas donné comme authentiques les *Mémoires de Mme du Barry*, ceux de Mme de Montespan, ceux du cardinal Dubois, et tant d'autres? Plus M. Moreau-Rozier a voulu me convaincre, moins je l'ai cru; je lui en demande pardon. S'il me donnait pour certaine toute autre chose, je le croirais; mais sur ce chapitre je ne saurais me laisser faire. Le

charlatanisme est peut-être nécessaire aujourd'hui pour réussir, mais il ne peut avoir pour complices ceux qui sont tous les jours dans les coulisses du théâtre où montent les auteurs pour tromper le public.

Je ne sais pas si le roman nouveau est de madame *M.......;* cela peut être; mais qu'il soit de Mme Montessu, je gagerais bien que non. Et tant mieux, vraiment, car il n'est pas bon. C'est ce qu'il y a de plus commun au monde depuis qu'on fait du romanesque. Figurez-vous une demoiselle Florida arrivant de Saint-Domingue au moment de la révolution, débarquant à Paris, où elle est successivement amie d'un ambassadeur, figurante, tragédienne, puis sœur hospitalière, et toujours vertueuse, bien que toujours amante. A côté de cette jeune fille, qui est, comme toutes les héroïnes de mélodrames et de romans, « le chef-d'œuvre de la nature, celle qui ferait l'ornement d'un trône, celle qui serait digne de fixer l'admiration de tous les hommes, » se trouvent trois individus taillés sur tous les patrons connus : un officier, le premier amour de Florida ; un diplomate, sa seconde passion ; et un prêtre, tour à tour officier municipal pendant la Terreur, mendiant pendant le Consulat, et grenadier sous l'Empire. L'auteur a beaucoup espéré sans doute, pour l'effet de son livre, de cette figure mystérieuse du prêtre, espèce d'ange gardien visible de Florida, dont le lecteur ne comprend ni la conduite, ni l'étrange passion. Mme M....... reçoit même, sur la composition de ce personnage, les complimens de monsieur L....; mais j'ai peur que le public soit un peu moins satisfait de l'obscurité dont l'ecclésiastique est enveloppé, que ne paraît l'être le galant éditeur de Mme M....... Deux ou trois situations du drame ne sont pas sans intérêt; mais elles sont plutôt indiquées que développées. Rien, au surplus, n'est développé dans ce livre; il y a quelques peintures trop longues des costumes de 1801 ; il n'y a que des ébauches de sentimens. C'est là surtout qu'on voit que *le salon*, *le boudoir*, *le théâtre et l'hospice* ne sont pas l'œuvre d'une femme : il y a, si je puis dire ainsi, des lieux communs de cœur ; mais de la délicatesse, de la vérité, de la profondeur d'observation, point.

Quant au style, il est quelquefois recherché, plus souvent sans force et sans finesse. Une femme qui écrirait ainsi, écrirait fort mal ; et je crois que Mme Montessu, si elle écrit, doit avoir plus de chaleur et de grâce, plus de nerf et de sensibilité. M. Rozier fait donc tort à cette dame, en lui donnant la responsabilité d'un ouvrage qu'elle aurait mieux fait, si elle s'était donné la peine d'y mettre la main. Monsieur L.... dit à Mme M....... que la publication du livre doit *retourner à sa gloire;* Mme Montessu ne sera peut-être pas de cet avis, et je suppose qu'elle réclamera contre cette gloire qu'on veut lui faire : elle le peut sans trop de vanité.

Le roman de Mme Montessu va nous valoir un déluge de petits livres de la même espèce. Puisque le monde a pu croire un instant que Mme Montessu a fait un roman, toutes ses camarades de l'Opéra feront le leur. Mlle Noblet publiera le sien tout de suite; elle ne voudra pas laisser long-temps à Mme Montessu l'avantage d'une célébrité littéraire qu'elle n'aurait pas elle-même.

Ce serait un grand scandale que Madame Montessu recueillît des applaudissemens à l'Académie royale de musique pour son reste d'agilité et de verve comique, et qu'on inscrivît encore son nom au Parnasse pour un travail littéraire, quand Mlle Noblet serait tout-à-fait oubliée!

Que les libraires ne perdent donc pas de temps! Qu'un roman par Mlle N *cinq étoiles* vienne lutter contre celui de Mme M. *sept points*, et la danse noble est sauvée ! Elle a besoin de ce petit reconfort, car elle est bien à plaindre maintenant. Elle se défend tant qu'elle peut. Si elle a succombé dans *Guillaume Tell* elle ne sera pas vaincue dans *Manon Lescaut*, qu'on ne donnera pas de peur de la désoler. Elle végétera ainsi pendant quelque temps, mais la défense de jouer *Manon Lescaut* sera pour elle, comme le 8 août 1829 pour le parti de l'ancien régime, une victoire qui n'aura pas de lendemain. La danse noble finira devant le parterre comme l'ancien régime devant la chambre.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n.14.

La Silhouette.

UNE HEURE AU LOUVRE.

(Samedi, 10 janvier 1830.)

Une marquise. C'était le dernier jour, et je me suis décidée. Le Vicomte m'avait envoyé des billets; mais je n'étais pas encore venue, par pique. Comprenez-vous, ma chère, qu'il ne m'ait pas fait prévenir du jour où le Roi viendrait voir l'exposition des produits de ses manufactures? Je lui ferai voir, à M. *le Chargé*, qu'on doit plus d'égards aux gens qui ne sont pas de tout le monde!

Une comtesse. Moi, je viens ici pour la troisième fois; j'adore ces choses-là.

Un officier. Madame la comtesse est un amateur distingué; on le dit partout.

La comtesse. Il est vrai qu'on ne juge guère dans nos salons que d'après moi. Quand je me mets en tête de faire une vogue à un artiste ou à une marchande de modes, j'y manque rarement. C'est moi qui ai fait la renommée de Mme d'Ivernois-Larochelle pour les toques, et de M. Ducis pour la peinture sentimentale et galante.

L'officier. Soyez donc notre guide, madame, et dites-nous ce qu'il faut que nous admirions. Ces vitraux, comment les trouvez-vous, et comment les devons-nous trouver?

La comtesse. Ce n'est pas mal; mais c'est bien loin des anciens vitraux, que la révolution a presque détruits partout.

La marquise. Ces couleurs me semblent assez belles. Est-ce qu'on a retrouvé le procédé qu'on disait perdu?

La comtesse. Certainement; le Roi donne une subvention à la manufacture de Sèvres: c'est pour qu'elle répare les pertes des arts. Quand le Souverain le veut, rien n'est impossible; Sa Majesté a dit qu'elle entendait qu'on retrouvât l'ancienne peinture sur verre, et on l'a retrouvée.

Un promeneur. J'en demande bien pardon à madame; mais elle se trompe; et, comme il est d'un honnête homme de ne pas laisser sans la combattre une erreur qui tend à se propager, je vous prie de me permettre de rectifier vos idées sur ce point.

La comtesse. Monsieur....

Le promeneur. Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; appelez-moi donc du nom que vous voudrez; mais souffrez que je vous désabuse sur le point des vitraux anciens et nouveaux. Les vitraux de Palissy, dont vous voyez le portrait au coin de ce joli vitrail, composé par M. Chenavard, et ceux des autres maîtres célèbres dans ce genre de travail, étaient des assemblages de petits morceaux de verre colorés, réunis par des attaches de plomb; ces morceaux de verre étaient toujours du ton de l'objet à la forme duquel ils contribuaient: une application de teintes noires, par derrière, faisait les ombres et donnait le relief aux corps dessinés par l'artiste. Aujourd'hui c'est différent; le verre est teint dans la masse, et la peinture agit sur sa surface, comme sur celle de la porcelaine, par la fusion. Les couleurs sont préparées *ad hoc*.

La comtesse. Cela se comprend de reste.

La marquise. Moi, je ne comprends pas du tout; mais je demanderai au Vicomte un billet pour aller à Sèvres voir travailler les ouvriers qui font les vitraux.

Le promeneur. Vous voulez dire les artistes.

La marquise. Artiste, ouvrier, comme vous voudrez; c'est la même chose. Y a-t-il des barons parmi eux?

Le promeneur. Non, madame.

La marquise. Ce n'est pas l'embarras, on baronise ces gens-là, je ne sais pas pourquoi! Excepté Gérard, qui est un homme présentable, à qui a-t-on donné des titres?.... N'est-il pas scandaleux qu'on ait fait baron M. Gros, qui a l'air d'un paysan, d'un sauvage? et M. Ternaux, n'est-ce pas risible? un marchand d'habits... Ah, bon Dieu, des faïences, façon anglaise! Les Anglais font bien mieux; il n'y a pas de comparaison.

La comtesse. Marquise, vous exagérez; ceci n'est pas méprisable, vraiment.

Le promeneur. Dites donc que c'est très-bien, madame. On fera peut-être encore mieux; mais c'est déjà un fort bon résultat.

L'officier. Est-ce que c'est la manufacture de Sèvres qui a fait ces théières, ces tasses et ces écritoires?

Le promeneur. Certainement, monsieur; et c'est peut-être, de tous les produits de l'établissement, celui qui mérite le plus d'être encouragé.

La marquise. Le Roi peut-il mettre son argent dans une entreprise de faïences?

Le promeneur. Madame, la subvention votée par les chambres est mieux employée là qu'à l'encouragement de travaux comme ce *secrétaire*, par exemple.

La marquise. Ah! monsieur, c'est pousser bien loin l'amour du paradoxe!

Le promeneur. Il n'y a pas de paradoxe, madame. A quoi servira ce meuble? A rien. Qui l'achetera? Personne. Ce n'est pas tout-à-fait du temps perdu, parce que c'est un objet d'art assez estimable; mais les poteries sont pour tout le monde; c'est une branche d'industrie très-utile, puisqu'elle nous dispensera d'aller chercher en Angleterre ce que nous trouverons chez nous. Ce qui profite à tous vaut mieux que ce qui profite à quelques-uns; la maxime est un peu roturière, mais elle est juste, et j'y persiste.

L'officier. Donc, à votre compte, monsieur, ces belles peintures sur porcelaines sont inutiles, et le Roi ne devrait pas subventionner les peintres qui les font?

Le promeneur. Distinguons. Il y a de ces peintures que je trouve utiles; d'autres me paraissent, au contraire, une dépense absolument mauvaise. Je ne demande pas mieux qu'on fasse beaucoup de portraits royaux; mais pourquoi en faire un si grand nombre? A quoi servira ce grand vase, qui est beau assurément? Que fera-t-on de ce Secrétaire dont nous parlions à l'instant?

La comtesse. Le Roi donnera les portraits; le vase ira dans un château royal dont il sera un ornement admirable; le secrétaire sera offert en présent à quelque souverain: croyez-vous que ce soit faire un mauvais usage de ces objets précieux?

Le promeneur. Croyez-vous, madame, que nous soyons assez riches pour faire de ces cadeaux-là? Les contribuables ne sont pas heureux, et d'ailleurs, il y tant de services publics qui réclament l'attention du gouvernement!... Quand l'art de la peinture sur porcelaine était dans l'enfance, il fallait le subventionner; maintenant, il est à son apogée; des professeurs sont formés, qui formeront à leur tour des élèves; le commerce aura donc de bonne peinture, désormais sans que le gouvernement y soit pour rien; c'est tout ce qu'il faut. Si la France était plus florissante, si nous n'avions point de dettes arriérées, si les emplois publics étaient moins rétribués, s'il n'y avait point de fonds secrets, si toutes les pensions étaient judicieusement réparties, et si aucun des citoyens qui ont droit aux récompenses ou aux encouragemens n'était oublié; nous pourrions songer à faire des choses de luxe. Jusque-là nous devons nous en tenir à l'essentiel. Il est utile, il est nécessaire que nous conservions le goût des arts en France; il faut pour cela que nous conservions les modèles créés par les maîtres. Les tableaux sont fragiles; le temps les altère et finit par les détruire. Pour préserver de leur ruine totale les œuvres du génie, autant qu'il est donné à une copie de le faire, nous avons la peinture sur porcelaine; reproduisons donc par ce procédé les belles choses que nous craignons de perdre; mais choisissons puisque nous ne pouvons pas tout conserver!

La marquise. Sous ce rapport on ne vous laisse rien à désirer; en porcelaine comme aux Gobelins, on ne fait guère que d'après le baron Gérard.

La comtesse. C'est qu'on ne saurait mieux choisir: M. Gérard est le premier peintre de France.

Le promeneur. Parce qu'il est le premier peintre du Roi, n'est-ce pas?

L'officier. Certainement, monsieur, et on ne peut dire le contraire que par esprit de libéralisme.

Le promeneur. Comme vous voudrez ; mais il y a des chefs-d'œuvre anciens qui mériteraient la préférence sur les chefs-d'œuvre de M. Gérard ; vous m'accorderez bien cela peut-être ?

La marquise. Peut-être. J'aime mieux, quant à moi, *la Sainte Thérèse* que tous les tableaux de Titien.

(Le promeneur fait une grimace.)

La comtesse. Qu'avez-vous donc, monsieur ?

Le promeneur. Ce n'est rien, madame. Vous arrive-t-il quelquefois de sentir vos dents comme agacées, quand on vous parle de verjus ? Eh bien, c'est ce qui vient de m'arriver à-peu-près. *La Sainte Thérèse* comparée à un Titien !... Tenez, ne parlons plus de cela ! J'en pourrais être malade pour la fin de la journée.

La comtesse. Cette copie de madame Ducluzeau n'est-elle pas excellente ?

Le promeneur. Excellente, non; bonne, je l'accorde: encore, y a-t-il bien des choses à dire. Voyez ces yeux, qui dans l'original sont déjà d'une grandeur exagérée, et que l'auteur a faits ainsi pour plaire aux belles dames qui croient que de grands yeux et une petite bouche sont le sublime de la beauté féminine ; Mme Ducluzeau les a faits plus grands encore ; et puis, ils sont bordés de scories noires. Les mains sont assez jolies, mais la couleur de la tête est encore moins vraie que dans l'original : jaune, lourd, commun. Chez M. Gérard c'était du plomb, ici c'est de la terre.

La comtesse. Vous êtes sévère, Monsieur !

Le promeneur. Non, madame; mais vous êtes indulgente.

La comtesse. Serez-vous aussi impitoyable pour cette *Atala* de Mme Jacotot?

Le promeneur. Je m'en garderai bien. Cette copie du meilleur ouvrage de Girodet est aussi parfaite que possible. Il y a loin de Mme Jacotot à Mme Ducluzeau, comme de Titien à Monsieur... vous savez, Madame ? Mme Jacotot est peintre dans toute la riche acception du mot ; Mme Ducluzeau est une femme de talent, voilà tout.

L'officier. Irons-nous voir les tapisseries ?

La comtesse. Oui, pour admirer les trois portraits de Sa Majesté, exécutés d'eprès les peintures de M. Gérard.

Le promeneur. Les accessoires sont très-bien rendus ; mais les têtes n'ont point le caractère des originaux. Ce sont des parodies et non des traductions ; M. Gérard ne sera pas content, et il aura raison; il est vrai que Lesueur dont voici la *Prise d'habit* n'aurait pas plus lieu d'être satisfait. Toutes ces têtes manquent de finesse, et nous donnent une fausse idée du style et du dessin des maîtres qu'on a voulu traduire.

La marquise. Monsieur est bien difficile ; rien ne peut le contenter ici. Selon lui, cette exposition est mauvaise.

Le promeneur. Vous m'avez mal compris, je le vois, Madame. Je trouve ici de très-bonnes choses, mais ce ne sont pas celles que vous estimez. C'est un tort de mon goût peut-être.

La comtesse. Vous allez faire le galant, pour qu'on vous pardonne.

Le promeneur. Non, je ne suis pas galant, mais je n'ai pas la manie d'imposer mon goût aux autres. Je dis ce que j'aime, mais je ne soutiens pas qu'on ait tort d'aimer ce que je n'aime point. Vous admirez *Sainte Thérèse*, j'admire *Atala ;* vous êtes charmée de trouver ici ce secrétaire, et moi, d'y rencontrer cette fayence plébéienne; vous êtes éprise de ces portraits des Gobelins, je suis content, moi, de ce tapis d'Aubusson et de ces meubles de la Savonnerie..... Voulez-vous que ce soit de ma part une originalité, une folie? J'y consens. J'ai bien l'honneur de vous saluer, et je vous demande pardon de vous avoir fait perdre une heure que vous alliez donner à l'enthousiasme.

LES FRANÇAIS AU MISSOURI.

Extrait d'un journal chiroquois.

Ceux de mes lecteurs qui ne connaissent pas *le Temps* (et cela peut arriver à de fort honnêtes gens, quoique ce journal présente par fois des faits, et des connaissances positives assez précieuses), ignorent peut-être qu'il s'imprime un journal chez les Chiroquois, peuplade du Nord de l'Amérique. En voici un extrait rapporté par un de mes amis, compatriote de M. de Villèle et grand voyageur qui est revenu à ce qu'il m'assure de New-York en douze jours. Ce morceau se trouvait entre une dissertation sur la Trinité par un néophyte Osage, et un traité fort curieux sur le goût de la chair des différens peuples, par un ancien du pays.

Du mois : Ah esciakiouska oni.
Dans la lune du Chevreuil qui jette ses cornes (fin décembre.)

« Depuis quelque temps on montre chez les Osages, nos voisins, des Français que la tempête a jetés sur ces côtes. Cette curiosité leur a fait abandonner les osselets, les jongleurs, et même la hache de guerre et le calumet de paix. On prétend, mais nous ne pouvons le croire, que certains *Sachems* du pays ne sont pas fâchés de les voir si occupés de ces étrangers, parce que, pendant ce temps, ils partagent, à leur manière, les peaux de castors, produits de la grande chasse qu'on fait tous les ans. Quoi qu'il en soit, c'est dans la plaine des Cansas qu'on montre ce spectacle curieux. Ce n'est pas la première fois qu'on voit des hommes de cette nation; mais ceux-là ont des tournures et des costumes si grotesques, qu'on vient pour eux de la rivière Rouge et du lac Winnepic. C'est le grand soldat, celui qui est dernièrement revenu d'Europe, qui fait l'explication. Parmi ces visages pâles, il y a une femme dont la chevelure arrêterait le Tomahawk d'un guerrier. Elle a le haut des bras passé dans des espèces de calebasses transparentes. On lui fait exécuter des danses de son pays; et quoique ce fût, dit-on, son métier, cela est bien loin de valoir la danse du Chichikoué. Il y a aussi deux jeunes hommes, dont l'un a la barbe et les cheveux taillés en pointe. Celui-là, qui se dit *Romantique* (le grand soldat prétend que c'est une peuplade de la France), a toujours l'air de rêver à quelque chose; l'autre, au contraire, qui est enveloppé dans je ne sais quelle peau bizarrement taillée, a l'air de ne penser à rien : c'est peut-être un *Classique*, autre peuplade ennemie de la première. Le premier déclame des vers dont quelques-uns nous ont paru se rapprocher, pour l'harmonie et la douceur, de nos poésies nationales; le second fredonne des airs bien inférieurs aux chansons des Muscogulges. Mais celui qui doit être incontestablement le premier en dignité parmi eux, est un grand homme à la démarche noble. Il a des habits verts tout couverts de bandes d'or, des plumes sur son chapeau, et porte une arme à son côté. Le grand soldat assure que c'est un général ou chef des guerriers, très-connu dans son pays par une nouvelle manière de marcher à l'ennemi. Aussi celui-là est-il plus respecté que les autres; c'est le seul à qui on ne fasse rien faire. Il s'acquitte fort bien de ce rôle, dont il paraît avoir beaucoup d'habitude. Du reste ils sont tous très-bien traités. La femme ne *travaille* guère que trois heures par jour, et les deux hommes, six. C'est peut-être un exercice un peu violent pour eux; toutefois, quand on sera las de les voir danser, chanter et déclamer, on ne les laissera pas mourir de faim pour cela. A moins qu'ils n'aiment mieux retourner dans leur pays, on leur donnera un Wigham, de la chair d'ours, des peaux de castors, et on leur dira : Vous nous avez amusés; maintenant reposez-vous, et vivez avec nous comme des frères; car nous sommes des sauvages, comme vous dites, et l'hospitalité est sacrée parmi nous. »

LE CENSEUR ET L'ARTISTE.

L'artiste a créé; le censeur va détruire : à chacun son génie!

Voilà l'homme de la congrégation qui met ses lunet-



Granville.

Lith. de V. Ratier
N° 8.

LA REVANCHE

ou les français au Missouri



A. Devéria. Lith. de [illegible]

Mme de LAVALETTE.

Souvenir de 1815

tes et ajuste aux verres grossissans de ses yeux de police des loupes à l'aide desquelles n'échappera pas la pensée la plus déliée ou le trait le plus fin. Que va-t-il examiner? Un *Lafontaine* lui tombe sous la main; attention!

Dans un *Lafontaine*, tout est dangereux, vers et vignettes. Quant aux vers, le censeur n'a pas à s'en occuper, c'est l'affaire de quelque délégué du père Rootham. C'est un jésuite de robe longue qui a mission d'expurger le fabuliste, et Dieu sait comment le bonhomme reviendra de cette visite d'épuration! Si le commis de M. de Montbel était compétent!... mais il l'est pour les gravures, et il va s'en donner.

Le recueil est devant lui; il lit le titre: *Morale en action des fables de Lafontaine*, collection de vignettes dessinées par *Henri Monnier*... « Ah! Henri Monnier! un petit séditieux qui fait des caricatures, qui se moque de tout le monde, qui se croit tout permis, sous prétexte qu'il a assez d'esprit et d'originalité! Nous allons voir! »

Et l'examen commence: « *Le Coq et la Perle.* Deux voleurs qui fouillent dans une malle, et qui, au lieu de bijoux, trouvent la Charte constitutionnelle. La Charte est donc une perle? Absurde libéralisme! nous nous moquons bien de la Charte vraiment! Défendons! Qu'importe que les journaux crient! Si l'on veut voir périr les idées constitutionnelles, faut-il arriver par gradation à cet heureux moment? Non, mais tout d'un coup. »

Continuons: « *Le Lion devenu vieux.* Oh! pour celui-là maître Henri Monnier, vous ne l'aurez plus!... Encore un Bonaparte, toujours des Bonaparte! Le voilà à Sainte-Hélène, et un officier anglais lui donne un coup de pied. A votre compte donc, insolent pamphlétaire, Bonaparte c'est le lion, et l'Anglais c'est l'âne! Mauvais faiseur de *charges*, insulter l'honorable Hudson-Lowe, un ami de M. de Wellington, qui est ami de M. de Polignac! Et vous voulez qu'on vous le permette! Non pas, s'il vous plaît! défendu. »

» Nous avons le feuillet: le *Renard et le Bouc*; je pourrais bien défendre aussi celle ci; mais on peut croire que le Bouc sur l'échelle est un membre de l'opposition, tandis que le Renard sur le fauteuil ministériel est un converti; c'est une épigramme de bon goût contre les libéraux, si on veut la voir de ce côté. La morale de cette vignette est que l'opposition est un puits où l'on ne doit pas descendre à la légère. Il y a bien un autre sens; mais celui-là m'absout de mon indulgence. Permis.

« A la suivante: Le *Renard et les Raisins*. Un Gascon voit un habit brodé sur un porte-manteau; il n'y peut atteindre, et dit avec fierté que ce costume de gentilhomme ou de ministre est bon pour un sot ambitieux. Cela ne peut toucher nos seigneurs et maîtres les Gascons; M. de Villèle a été ministre, et peut-être l'est-il encore un peu de fait; M. de Peyronnet a revêtu la simarre; M. Lainé et M. de Martignac ont passé par le ministère; M. de Montbel y est; ceci est donc tout au plus une petite malice par contre vérité. On peut la pardonner à l'auteur; les enfans de la Gascogne sont assez bien lotis pour être généreux. Mais voici un scrupule qui me vient: si c'était celui de pair? On a appelé M. Beugnot le *Tantale de la pairie*, l'allusion semble directe; mais le noble comte est de Bar-le-Duc, je crois, et s'il a été député de la Seine-inférieure, il n'est pas pour cela le renard normand dont parle La Fontaine; permettons donc à M. Monnier de rire aux dépens des ambitieux dupés.

» Ma bonté m'étonne, vraiment: deux *permis d'imprimer*! Monseigneur me grondera, mais la conscience l'emporte. D'ailleurs, j'ai condamné déjà deux vignettes, et si j'en trouve une troisième, on n'aura rien à dire; voyons. Parbleu, celle-ci: le *Rat qui s'est retiré du monde*. Un chanoine à table, buvant du vin de Champagne et souriant à un pâté; cela est indécent, intolérable, dans un siècle religieux et sous un ministère moral. Je ne dois pas souffrir une attaque aussi coupable contre ce qu'il y a de plus saint et sacré au monde. Henri Monnier mériterait qu'on lui appliquât la loi du sacrilége pour lui apprendre à représenter un chanoine plutôt qu'un dervis; il doit donc s'estimer bien heureux d'en être quitte pour une défense de publier sa diatribe contre notre pauvre clergé!... Défendons. »

Les trois planches furent biffées; mais l'artiste ap-

pela de la décision du censeur à la raison du ministre. M. de Montbel répondit qu'il avait pas le temps d'entendre des dessinateurs ; qu'il s'agissait bien de *morale en action* et de gravures dans un moment comme celui où nous sommes ; qu'il ne pouvait accorder d'audience à M. Henri Monnier, et qu'il fallait qu'on lui adressât un mémoire sur l'affaire dont il s'agit. Cette fin de non-recevoir est admirable. M. de Montbel ne peut pas recevoir un artiste ! Et pourquoi a-t-il cent mille francs de traitement ? N'est-ce pas pour écouter les réclamations des artistes aussi bien que les supplications et les ordres des gens de congrégation ? Encore un sujet de caricature ! M. Henri Monnier n'y manquera pas.



LE CLOVIS DE M. LEMERCIER.

Refaire *Mahomet* et *Tartufe* est une entreprise que bien des hommes, même parmi les plus *oseurs*, trouveraient au moins téméraire. M. Nep. Lemercier n'en a point été effrayé : il a voulu mettre au théâtre l'imposteur politique, et c'est avec des couleurs empruntées à Voltaire et à Molière qu'il a peint le tableau exposé, après vingt-neuf ans d'exécution, devant le parterre de la Comédie française, le jeudi 7 janvier 1830.

Mettez à la main d'un homme de talent le crayon de Raphaël et la palette de Véronèse ; dites-lui de faire avec ces instrumens d'autrui quelque chose qui rappelle *l'école d'Athènes* ou *les noces de Cana*, et vous verrez ce que produira l'artiste ! Voyez ce qu'a fait M. Lemercier ! un calque froid de la tragédie de Voltaire, une imitation ennuyeuse de la sublime comédie de Molière.

Clovis n'a pas réussi, et il ne pouvait réussir. C'est un hypocrite qui donne son secret à une espèce d'Omar ou de Narcisse, et qui dès-lors n'a plus d'intérêt pour nous.

Mahomet *se sent assez fort pour ne pas abuser* Zopire, et M. Lemercier a cru pouvoir faire de Clovis un autre Mahomet ; mais son Clovis n'est pas assez fort. D'ailleurs la confidence de Mahomet au vieillard qu'il veut séduire est-elle la meilleure conception de la pièce ? Il est permis d'en douter. Un imposteur qui dit qu'il est imposteur est un homme qui a besoin d'être bien brillant après, pour attacher : Mahomet l'est beaucoup sans doute ; il ne l'est cependant pas assez ; et Voltaire l'a bien senti quand il a porté à la fin du drame tout l'intérêt sur Zopire et Seïde.

Tartufe ne se démasque devant personne tant que dure l'action ; s'il trouve, chez Orgon, des gens qui ne soient pas ses dupes, au moins ne se fait-il pas un confident ; il ne dit à personne qui il est ; il ne se le dit pas même à lui, tout haut et devant nous : cette conception est profonde et vraie. M. Lemercier a préféré celle de Voltaire ; mais il en a tiré un parti médiocre.

Clovis est un grand discoureur qui fait de l'histoire et de la controverse avec Aurèle et Sigebert. Il débite un long monologue, qui malheureusement n'est pas le seul ; car, après celui-là, nous avons un monologue d'Aurèle, un monologue de Clodomir, un long *a parte* de Clovis, deux longues tirades de la *triste princesse*, et vingt autres longueurs aussi cruelles au pauvre spectateur. Pour de l'intérêt, il n'en est, dans la tragédie, d'aucune espèce, le style étant rarement au-dessus de la situation.

Une scène a produit quelque effet ; c'est celle où Sigebert supplie Clodomir de l'assassiner pour gagner les bonnes grâces de Clovis, qui, au rapport d'Aurèle, donnera volontiers la couronne au fils parricide. Vous voyez comme cela est naturel ! un père priant son fils de le tuer ! On m'a dit que cela est sublime, que c'est un grand dévoûment. Je ne suis pas touché de ce sentiment qui me semble faux.

Je me souviens qu'on cria à l'impossible quand on vit, dans *le Paria* de M. Casimir Delavigne, le vieux *Zarès* chercher à ravir *Idamore* au bonheur dont il jouit, pendant que lui, exilé, méprisé, parce qu'il est Paria, traîne une vie horrible au fond des bois. Cet égoïsme d'un vieillard qui ne veut pas que son fils soit puissant et estimé, quand lui est malheureux, me paraît naturel ; la cruauté de ce père qui veut emmener

Idamore au moment où il va épouser sa bien-aimée et monter au suprême pouvoir, ne me révolte pas du tout; je la trouve légitime. Tout ce qui suit de là est attachant. On peut plaindre l'amant de Néala; mais on pardonne volontiers à Zarès, parce qu'on sympathise avec ses haines, ses regrets et ses amères douleurs.

Sigebert n'est qu'un noble fou; il ordonne presque à Clodomir de venir le frapper, et il va se frapper dans un coin. C'est cette circonstance romanesque qui amène le dénouement. Clodomir dit à Clovis qu'il a tué Sigebert, et le roi franc l'envoie à la mort pour avoir poussé l'obéissance jusque-là : Clovis a parfaitement raison. Mais au moment où Clodomir est sous la hache, la triste princesse accourt, montre à Clovis un écrit que Sigebert a tracé avec son sang, et dans lequel il déclare qu'il s'est tué lui-même; Clovis révoque aussitôt l'ordre qu'il a donné de faire périr Clodomir; il n'est plus temps. La princesse, qui a d'abord injurié Clodomir, quand elle l'a cru parricide, et lui a jeté à la tête *les cent horreurs de la vie*, comme disent les bonnes gens, se perd en imprécations contre Clovis, dérobe assez adroitement un poignard à son confident, qui a eu soin de le sortir un peu de sa ceinture pour qu'elle le pût prendre plus à son aise, et se perce le sein; puis, suivant les traditions classiques, elle parle longuement avant de mourir. Clovis est alors déclaré roi à la place de Sigebert, et, le menteur qu'il est, il dit que son succès l'afflige!

Le succès de M. Lemercier n'aurait affligé personne; tout le monde, au contraire, l'aurait souhaité. M. Lemercier est un homme dont on honore le caractère. Comme citoyen, personne n'est plus digne d'estime; comme poète, qui pourrait ne pas lui rendre hommage? Il a fait *Pinto*, *Agamemnon*, *Frédégonde* et *la Panypocrisiade*. *Clovis* fut composé en 1801, et fait sur le patron des ouvrages classiques; cette forme ne convient pas à notre époque. Notre époque a peut-être tort; mais l'auteur qui, aujourd'hui, donne un ouvrage, doit penser qu'il sera jugé par les spectateurs d'aujourd'hui.

Il y a une chose excellente dans le *Clovis* de M. Lemercier, c'est l'intention. Le vainqueur de Tolbiac est encore une idole pour beaucoup de gens : M. Lemercier a voulu montrer que les historiens ont flatté le Sicambre; c'est l'image d'un faux dieu qu'il a brisée avec tout le courage de sa raison supérieure. Malheureusement la pièce ne devant pas rester long-temps au répertoire, l'avertissement qu'il a donné sera à peu près perdu. M. Viennet a été plus heureux à l'égard de *François Ier*; il a prouvé, dans une épître, que le prétendu restaurateur des lettres n'avait fait que continuer ses prédécesseurs, et son réquisitoire poétique contre le roi-troubadour a porté ses fruits.

Quelqu'un remarquait avec raison, le jour de la représentation de *Clovis*, que M. Lemercier est comme M. le baron Gros : romantique quand, dans les arts, tout était classique, le voilà classique maintenant qu'il y a des tendances aux formes nouvelles.

Variétés.

On a apprit, il y a trois jours, la mort de sir Thomas Lawrence, premier peintre du roi d'Angleterre. Cet artiste, qui jouissait à Paris comme à Londres d'une renommée très-grande, a succombé, dit-on, à une maladie inflammatoire dont la durée n'a pas été de plus de cinquante heures. Il était dans la force de son talent, et quoiqu'à la dernière exhibition de peinture, il eut été surpassé par Wolkic qui a exposé un admirable portrait en pied d'un schérif, il emporte au tombeau la réputation du plus habile peintre de portraits qu'ait eu l'Angleterre. La manière de Lawrence était vive, franche et spirituelle. On lui a rerproché de l'incorrection, un goût trop anglais dans l'ajustement des costumes, et quelques autres défauts que n'ont pas, à la vérité, ceux de nos peintres qui s'étaient faits les critiques de sir Thomas; mais que de qualités que nous voudrions voir dans ces dessinateurs corrects, dans ces gracieux arrangeurs de draperies et d'accessoires, et que Lawrence possédait à un degré supérieur! Ses têtes n'étaient pas toujours dans les plus belles lignes, mais comme elles étaient vivantes! Ce n'était ni du carton, ni du bois peint; quelquefois, c'était seulement des indications de plans par des touches senties; mais vues à l'effet, c'étaient des têtes vraies. Le charme de sa couleur est prodigieux. Nous avons entendu dire que tout cela est un pur *Lazzi*; à la bonne heure! Mais il y a tant de séduction dans ce mensonge, tant de grace dans cette harmonie

trompeuse, qu'il n'est personne qui ne s'y laisse prendre, excepté peut-être les artistes qu'un étroit esprit de vivacité nationale a rendu injustes envers un homme qu'il ne faut comparer ni à Titien, ni à Van Dyck, ni à aucun autre; mais qui est puissamment original et fort.

Pour ne parler que des choses que nous avons vues à Paris, qu'on nous dise quel portrait français est supérieur à celui du petit Lambton? Nommez un chef-d'œuvre à côté duquel celui-la ne puisse se soutenir? Il ne peut y avoir qu'un grand peintre qui ait fait ce morceau sublime; l'envie désordonnée de quelques hommes médiocres ne fait rien contre un ouvrage de ce mérite; elle vient se briser-là comme les dents du serpent sur la lime.

Sir Lawrence était chevalier de la Légion-d'Honneur; jamais décoration d'artiste ne fut placée, à l'étranger, mieux qu'à la boutonnière de ce peintre, qui a produit beaucoup, et beaucoup de beaux tableaux. Lawrence était fort à la mode à Londres; tous les *gens comme il faut* voulaient avoir leur portrait de la main du maître célèbre. On dit qu'il avait l'habitude de donner une séance, de faire payer la moitié du prix convenu pour le portrait, et de laisser ensuite longtemps inachevée l'œuvre commencée. Sa grande facilité expliquerait sa fortune. Il ne finissait que ce qui lui plaisait ou ce que de hautes convenances lui imposaient l'obligation d'achever. Sa succession rendra-t-elle les guinées données d'avance, ou seulement les ébauches? les *bourgeois* de Londres plaideront pour ravoir l'argent; les amateurs prendront ses esquisses.

⁂ La représentation au bénéfice de Mme Cinti-Damoreau a rapporté vingt mille francs à la jolie bénéficiaire. A Mlle Léontine Fay, qui représentait Nina, elle a valu de nombreux applaudissemens. Ce sont les deux faits importans à recueillir pour la chronique des théâtres, sur cette représentation extraordinaire. Que Mlle Fay ait bien joué le rôle établi par Mlle Bigottini avec tant de naturel, ce n'est point une merveille; Yelva et Louise nous avaient fait voir ce que peut exprimer de passion la belle et intelligente actrice du Gymnase. De là grâce, de la sensibilité, du charme, voilà ce qu'on attendait de Mlle Fay, qui a été autant au-dessus d'elle même, que Mlle Bigottini était au-dessus des danseuses qui prétendent lui succéder. Quelquefois Mlle Léontine s'est élevée à la hauteur de son modèle. C'est un succès véritable et qu'on a pourtant contesté. De petits intérêts de coterie ont empêché les critiques d'être unanimes sur un point, qui n'a pas trouvé parmi les nombreux spectateurs un seul dissident. Mlle Noblet voulait jouer le rôle de *Nina*, parce qu'elle est héritière de Mlle Bigottini; Mme Damoreau savait que sa recette devait s'accroître beaucoup si Mlle Fay le jouait, elle a tenu à Mlle Fay, et l'on peut parier que cette circonstance a valu cinq ou six mille francs de plus à Mme Cinti. De là, grand mécontentement chez Mlle Noblet. Comment faire pour empêcher Mlle Fay de venir déconsidérer par son talent vrai et profond, un talent arrangé, factice et maniéré? et l'on s'est mis en campagne. Nous ne dirons pas tout ce qui a été fait, mais supposez tout ce qu'une vanité blessée peut entreprendre, et vous serez encore loin de ce qu'on raconte. Des menées qui ne sont pas seulement ridicules ont compromis des noms que nous devons taire, parce que nous n'avons pas de preuves matérielles contre les personnes qui les portent. On a parlé d'argent offert, de menaces de destitutions, et d'autres actes de cette nature; nous n'affirmons pas qu'il soit vrai qu'on ait pu se méconnaître à ce point; mais nous ferons remarquer à ceux que cela intéresse particulièrement, qu'il suffit qu'on ait pu supposer des choses semblables, pour qu'il soit très-fâcheux, quand on exerce une des premières magistratures de l'état, de rester dans une position où l'on peut être soupçonné d'intrigues peu loyales et de misérables cabales de coulisses.

⁂ M. de Lap.... a donné, dimanche dernier, une soirée musicale à laquelle aucune autre ne pourra, de long-temps peut-être comparée. Quinze virtuoses du premier mérite s'étaient réunis pour cette fête lyrique dont ils ont rempli le délicieux programme avec une bonne grace exquise. Mmes Malibran, Sontag, Pisaroni, Cinti-Damoreau et Heinelfeter; MM. de Bériot, Donzelli, Levasseur, Zuchelli, Adolphe Nourrit, Santini, Dabadie, Graziani, Léon Halevy et deux ou trois autres artistes, se sont fait entendre dans ce concert, qu'on ne peut mieux louer, qu'en disant les noms des exécutans. La plus brillante société avait été conviée par M. V. de Lap... à ce splendide festin du dilettantisme. D'honorables députés, des pairs de France, des compositeurs célèbres, des officiers de distinction, des gens de lettres connus, un académicien, des femmes charmantes (parmi lesquelles on remarquait la belle Mme M..., que sa modestie n'a pas voulu faire entrer en rivalité avec les admirables cantatrices étrangères et françaises qui ont charmé l'auditoire), remplissaient le salon dont les aimables hôtes ont fait les honneurs en gens du meilleur goût. On a compté que le concert aurait coûté plus de cinq mille francs, si les artistes avaient mis cette fois leurs talens à prix; mais leur présence chez M. V. de Lap... était tout-à-fait gratuite; c'était un échange de bons procédés entre eux et M. de Lap...., propriétaire d'un des journaux les plus estimés.

⁂ M. le baron Rostchild fait faire des modifications importantes à son salon de réception. C'est sous la direction de MM. Duponchel et Piron que s'exécutent ces travaux. M. Picot est occupé à des peintures du genre de celles qui ornent les salons et les salles à manger de quelques-uns des artistes habitant la Nouvelle Athènes.

⁂ Malgré quelques situations et quelques phrases d'une morale un peu facile, *la Seconde Année*, de MM. Scribe et Mélesville, a obtenu mardi, au Théâtre de Madame, un succès dû à des détails gracieux, à des couplets spirituels et au jeu de Gontier et de Mlle Léontine Fay.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,

Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

Bien que nous ne partagions pas généralement toutes les opinions de l'auteur de la lettre ci-dessous, et qu'en particulier nous admirions le *génie* de Charlet, notre impartialité nous a fait un devoir d'insérer cette réponse.

LETTRE D'UN BOURGEOIS EN RÉPONSE A CELLE D'UN RAPIN. *

A M. le Rédacteur de la Silhouette.

Monsieur,

Je suis un épicier retiré; j'ai 8,000 livres de rente, que j'ai gagnées par quinze ans de travail, et je vis au Marais avec ma femme et mes enfans. Je suis donc bien, dans toute la force du terme, ce qu'on appelle *un bourgeois*, et pourtant, monsieur, vous le dirai-je, je ne crois pas qu'un portrait de profil, où il n'y a qu'un œil, coûte moins cher qu'un de face, où il y en a deux; surtout je ne laisserais jamais à un peintre un ouvrage de 50 fr., que je lui aurais commandé, parce que ce n'est pas là seulement du prosaïsme : c'est de la mauvaise foi. Ma femme, qui est aussi une franche bourgeoise, sait néanmoins ce que c'est qu'un raccourci. Elle tricote quelquefois des bas bleus; mais jamais il ne lui est venu à l'idée de se faire peindre dans cette occupation.

C'est à ce sujet que je prends la liberté de vous adresser une lettre. J'ai eu de la peine à m'y déterminer, je l'avoue, et cela pour deux raisons. D'abord je craignais que le peu d'habitude que j'ai d'écrire pour le public ne me donnât trop de désavantage vis-à-vis d'un injuste, mais spirituel adversaire. En effet, comme bien vous pensez, jamais ligne sortie de ma plume n'eut les honneurs de l'impression, excepté mes adresses de commerce et une lettre que j'écrivis un jour au *Constitutionnel*, qui avait estropié le nom de mon fils dans un article sur la distribution des prix du collége Charlemagne. Mais je me suis aperçu dernièrement dans une assemblée d'électeurs, où je portai la parole, au grand étonnement de tout le monde, et surtout au mien, qu'on dit toujours bien quand on sait bien ce qu'on veut dire, et je pense que, dans le même cas, on doit écrire de même. Un autre motif bien plus puissant me retenait : je craignais, et je le crains encore, qu'on ne prît ma lettre pour une plaisanterie, pour un cadre à article, pour un jeu d'esprit, c'est-à-dire pour quelque chose qui ne prouve rien; et qu'on ne me prît moi-même pour un confrère de M. Bonnin le bonnetier, dans la personne duquel *la Quotidienne* établit de temps en temps, d'une manière si commode et si victorieuse, que les commerçans et les libéraux sont des imbéciles. Voilà ce que je redoute le plus au monde, ce que je regarderais comme une injure plutôt que comme un éloge, ce qui a souvent arrêté sous ma plume un mot qui ne serait que juste pour un autre, mais qu'on est convenu de trouver trop élégant pour *un bourgeois*. Enfin, monsieur, j'ai une telle peur de passer pour un bel esprit, que vingt fois j'ai été tenté de parler comme M. le directeur du personnel, ou Mgr le ministre de l'instruction publique.

Je ne dirai pas, comme quelques-uns de mes confrères : Je suis fier d'être bourgeois! Il n'y a pas là de quoi être fier, pas plus que lorsqu'on est marquis ou baron. Mais je ferai observer en toute humilité à M. le

* Voyez le deuxième numéro de la Silhouette.

Rapin que les plaisanteries contre une classe utile et honorable ont bien baissé sur la place, témoin *le Bourgeois de Paris*, que l'on siffla aux Nouveautés, malgré le jeu de Potier; témoin *la Cour d'assises*, que l'on siffle au Gymnase, malgré l'esprit de M. Scribe; témoin enfin ce déluge d'épigrammes dont on accabla, et dont on accable encore dans le *Figaro*, journal que M. le Rapin doit connaître sans doute, MM. de Syrieis et de Saint-Chamans, qui s'étaient permis de parler avec mépris des épiciers. Pourquoi cela? C'est qu'*un bourgeois* aujourd'hui n'est plus ce qu'il était jadis; c'est-à-dire un pauvre diable dont n'avaient voulu ni les arts, ni le barreau, ni la littérature, ni même l'église, et qui ne voulait plus du commerce. Ainsi on devrait se dispenser à l'avenir de sarcasmes qui sentent l'œil de bœuf d'une lieue à la ronde, et pour lesquels il n'y a d'écho en France que dans *la Quotidienne*. Il ne faudrait pas dire que *le bourgeois est un être à demi organisé qui vit fort bien de la vie animale*, parce que ce n'est pas assez piquant pour être aussi impoli; d'ailleurs cela signifie, à ce qu'il me semble, que *le bourgeois* aime un bon dîner; je ne pense pas que ce soit chose qui déplaise à M. le Rapin... le bourgeois, il est vrai, aime beaucoup à dîner chez lui.... Il ne faudrait pas dire qu'*il n'a de sentiment vif et délicat pour rien de ce qui est bon ou beau*, car cela est démenti par ce qu'on a répété de tout temps sur la justesse du bon sens populaire; qu'*il estime plus M. de Pixérécourt que Corneille*, car si M. le Rapin allait aux Français, quand on joue du Corneille, il verrait qu'il y a plus de *bourgeois* que d'artistes et d'hommes de lettres. Quant à *préférer un mauvais pont neuf à un air de Gluck et de Rossini, et les vierges de M. Wafflard à celles de Raphaël*, je répondrai, sur le premier chef, que presque toujours ce dont on fait des ponts neufs aujourd'hui, ce sont des airs de Rossini, d'Auber et de Boïeldieu, défigurés, il est vrai; mais alors pourquoi ne pas croire que *le bourgeois* goûterait, chantés par de bons artistes et accompagnés par un bon orchestre, ces airs qui lui plaisent sur les orgues de Barbarie et hurlés par nos Ponchards de carrefour, si ses habitudes et ses moyens lui permettaient d'aller plus souvent aux Italiens et à l'Opéra? sur le second chef, que loin de s'engouer, comme certains connaisseurs en titre, pour des nouveautés brillantées au préjudice de réputations consacrées par le temps, *le bourgeois* mériterait plutôt le reproche contraire, celui de trop tenir à ses vieilles et classiques admirations. Ainsi, quoique les scènes de Charlet lui fassent le plus grand plaisir, il n'appellera peut-être pas Charlet un homme de génie, précisément par respect pour Raphaël et autres grands maîtres qu'on l'accuse de mépriser. Il ne faudrait pas dire que *le bourgeois* ne sent ni Béranger, ni Victor Hugo. Il comprend le premier toujours, et le second, quand il veut bien être compris. Il l'entend fort bien, quand il lit l'*Incendie de Rome* et *Moïse sauvé des eaux*; quand il lit les *Dijnns* et l'*Ode à la colonne*, il ne l'entend plus. Que celui qui est plus heureux lui jette la première pierre! Il ne faudrait pas dire enfin qu'*il y a dans le bourgeois quelque chose de négatif*, car cela ressemble un peu au reproche fait à Racine de ne pas *procéder par voie de cristallisation*: ce sont là de ces malheurs dont on ne meurt point, faute de les comprendre. Il y a bien en moi quelque chose de très-négatif, en ce sens que je nie la plupart des ridicules dont il plaît à M. le Rapin d'affubler les malheureux bourgeois, comme faux, surannés ou d'une exagération qui va jusqu'à la charge. Et, à ce propos, je l'étonnerais peut-être bien si je lui disais qu'un des plus grands plaisirs de ma famille est d'aller aux expositions, où nous avons admiré plus d'un tableau que je pourrais lui citer, et dont nous n'avons pas *compté les coups de pinceau*, tout comme nous nous sommes permis de trouver mauvais le Louis XIII de la place Royale, quoique peut-être, *à peser le marbre à la livre*, nous eussions dû en être assez contens. A la vérité, je ne suis pas initié aux mystères des ateliers de nos artistes. Je ne puis donc parler de ces chefs-d'œuvre que trois personnes ont vus sur trente qui les admirent; et encore, ne pourrais-je pas, comme d'autres, pour décrire les tableaux qui sont sur le chevalet de nos peintres, m'aider de la *Revue de Paris*, que je louerais dans l'occasion, parce que c'est la mode;

et pour ridiculiser les bourgeois qui se font peindre, me rappeler certaine lettre de l'*Hermite de la Chaussée-d'Antin*, par M. de Jouy, dont je me moquerais au besoin, toujours parce que c'est la mode?

Un Bourgeois.



DE LA BONHOMIE CHEZ LES GENS DE LETTRES.

DUCIS ET FLORIAN.

Pour me servir d'une forme désormais académique, il y a des auteurs au nom desquels on s'écrie : Les grands hommes ! Ce sont les Bossuet, les Montesquieu. Il y en a d'autres qui font dire d'eux : Les bonnes gens ! Ce sont les Fénélon, les Lafontaine. Vers la fin du dernier siècle, qui ne fut rien moins qu'un siècle de bonhomie, comme chacun sait, vécurent quatre littérateurs, tous unis par l'amitié, par l'amour des arts, des champs, de la poésie, de ce qu'il y a de plus pur et de plus doux en ce monde; tous rappelant par quelques traits, au milieu de la morgue philosophie du 18e siècle, cette candeur et cette simplicité dont Lafontaine et Fénélon avaient étonné la pompe courtisanesque du 17e. Phénomène bien rare en amitié, et surtout en littérature ! La chose est tellement inouie, que le mot manque pour l'exprimer. En effet, on dit bien une *paire* d'amis, plus rarement un *trio* d'amis; et puis c'est tout : l'Académie a cru que c'était tout ce qu'il fallait aux gens de lettres pour leur usage particulier. Lagrange-Chancel a bien parlé quelque part de

Quatre cœurs réunis par l'amour.

Mais c'est une périphrase, et encore convient-elle mieux au vocabulaire du piquet qu'à celui de l'amitié.

Quoi qu'il en soit, ces quatre amis étaient Ducis, Florian, Collin-Harleville et Andrieux. C'est dans cette petite société que s'était réfugiée la bonhomie si rare de tout temps parmi les gens de lettres et dont Andrieux est resté le seul représentant dans le nôtre, qui se pique pourtant de revenir à la nature. Là, comme dit Rousseau, on goûtait le plaisir de se sentir émouvoir un peu les entrailles et de se dire : Je suis encore homme! Là aussi quelquefois on s'amusait comme des enfans. Tantôt c'était Andrieux s'en allant à Maintenon tailler des espaliers avec Collin, une scène de l'*Optimiste* en poche. Tantôt c'était Ducis écrivant à Florian :

Nous devons fêter à loisir
Tous en chœur, à voix éclatante,
Quand l'herbe rit, quand l'oiseau chante,
Quand la nature est en désir,
Moi mon Guillaume Sakespir,
Et toi ton cher Michel Cervante.

Voici une anecdote que je tiens d'un homme qui avait connu personnellement Ducis. Ce dernier se promenait un jour sur le quai de la Mégisserie. Il s'arrêta devant les marionnettes qui, de temps immémorial, y ont élu leur domicile, et interrompant peut-être le monologue d'Hamlet, il se mit à prêter la plus sérieuse attention aux lazzis de Polichinelle. (M. Labourdonnaie déclinait alors *musa, la muse*). Tout à coup il devint distrait, son oreille et ses yeux étaient ailleurs. Près de lui, un orateur à la voix enrouée, invitait le public à passer derrière le rideau qui cachait une de ces optiques ambulantes, où pour deux sous on voit toutes les capitales du monde connu. Parbleu, se dit Ducis, il y a long-temps que je suis curieux de savoir ce qu'on voit là-dedans; et il jetait de ce côté un regard d'envie. L'homme à la voix rauque s'en aperçut, et jugea convenable d'ajouter à son : *Passez, messieurs* ! qui, là, comme ailleurs, est un peu sec, un argument *ad hominem : Vous y trouverez nombreuse et brillante société. Nombreuse* ! répétait Ducis, c'est ma foi vrai; mais *brillante* !.. Et ses yeux se portèrent sur le rideau qui, gonflé par les spectateurs qu'il cachait, ne laissait apercevoir que la partie inférieure de leurs jambes. Il en aperçut une couverte d'un bas de soie bien tiré, bien propre et terminé par un escarpin luisant orné de boucles d'or. Pour le coup, il a raison, s'écria-t-il

voilà une jambe honnête. Il me semble que je peux bien.... Qui diable le saura ? Et lançant autour de lui un regard rapide, il se glisse à la hâte derrière le rideau que soulève le harangueur triomphant. Au moment où il entre, un des curieux (c'est l'homme à la *jambe honnête*), quittant le verre où son œil est appliqué, se retourne.... O surprise! c'est Florian. Vous croyez peut-être qu'il va être étonné, honteux? Rien de tout cela. Pourquoi une idée qui lui est venue ne serait-elle pas venue à son ami; il le comprend, il le devine : Entrez donc, mon cher, s'écrie-t-il gaîment, vous avez manqué *la grande ville de Constantinople;* nous sommes à Pekin : c'est charmant : voyez plutôt! Et voilà l'auteur d'*Hamlet* et celui d'*Estelle*, le bras sur l'épaule l'un de l'autre, admirant, de la meilleure foi du monde, les merveilles qu'on leur présente. Je ne sais si je me trompe, mais, selon moi, le trait était digne d'arriver à Lafontaine, et d'être raconté par Andrieux.

B. R.

ALBUM DE M. GRÉNIER. *

M. Grénier est un des artistes les plus spirituels; il est peintre comme M. Andrieux est poète dans ses contes, comme Bouffé est comédien, comme Hoffmann était causeur, au bon temps de nos charmantes soirées du foyer de Feydeau.

Naturel, sans recherche de naïveté ou de profondeur, il compose des scènes vraies, qu'il fixe sur la toile ou la pierre avec un crayon heureusement correct. Ce qu'il a vu réellement, ou ce qui peut être, par analogie avec ce qu'il a observé, il le rend toujours bien.

Les choses simples et gracieuses sont celles qui lui conviennent le mieux; son imagination se monte rarement à la hauteur du drame tragique, et quand il aborde ce genre, il le traite avec conscience, mais timidité. Aussi, voyez-le veus représentant une mère qui a perdu son enfant, et qui devenue folle, court la campagne, une buche emmaillotée dans ses bras; il est juste, là comme ailleurs; mais il n'est pas aussi fort; il manque un peu de la puissance et du ressort qui commandent l'émotion.

Comparez à ce dessin de la *Pauvre Mère*, les jolies scènes familières où il est si fin et si aimable, et voyez la différence! Quel charme, dans ce tête à tête des *Deux amis*, où l'auteur nous montre un gros chien et un jeune enfant faisant acte de cette intime camaraderie dont le caractère du quadrupède doit avoir tout l'honneur! Quelle vérité dans le *Marchand forain, la Source* et le *Farceur de village*! Les *Petits orphelins*, la *Fille de basse-cour*, les *Petits jardiniers* sont des tableaux où la nature, prise sur le fait, est reproduite avec un accent naïf.

La précision dans les détails est un mérite qui doit compter pour quelque chose, quand elle ne dégénère pas en sécheresse et en *manière*; chez M. Grénier, elle est ce qu'il faudrait toujours qu'elle fut, un complément de la pensée et une grâce de l'exécution. C'est, en présence même des planches de l'Album que nous annonçons, qu'il faudrait louer l'auteur du *Petit artiste*, du *Farceur de village* et de *Il ne revient pas*; toute analyse est insuffisante pour faire comprendre ce qu'il y a de piquant, de gaîté et de sentiment dans ces trois petites compositions qui sont comme les trois points principaux du cercle où se limite le talent de M. Grénier.

Nous recommandons aux amateurs le recueil dont nous avons indiqué à peu près tous les sujets; il est charmant et il réunit deux raisons qui doivent le faire rechercher. Cette fois le mérite de l'ouvrage et le succès sont dans un juste rapport; c'est un fait assez curieux pour être consigné.

* Chez M. Motte, éditeur, rue des Marais, n° 13, faubourg St Germain.

UNE CARICATURE ANGLAISE. — MYLORD WELLINGTON.

On parle ici de la licence de la presse, de la témérité de nos faiseurs de caricatures; et ceux qui se plai-



L'AMOUR ET LE GARDE CHAMPÊTRE.



RÊVE.

gnent, surtout, ont vécu longtemps en Angleterre! si on avait en France seulement le quart de la liberté dont les dessinateurs et les journalistes usent à Londres, quelles clameurs ne jeteraient donc pas nos timides ministériels?

Demandez à M. de Polignac, qui est dans l'intimité de M. de Wellington, dans quels termes on parle de mylord-duc, de l'autre côté du détroit, et sous buels traits on le représente quelquefois! Eh! bien, les choses en vont-elles plus mal? Voit-on qu'il y ait des émeutes parce qu'on se sera moqué du premier ministre? Là, tous les moyens de plaintes sont autorisés; la caricature est un des plus en usages, et l'on ne songe pas plus à réprimer l'esprit de raillerie qu'à borner le droit d'examen et de discussion.

Autrefois l'épigramme gravée était, comme la chanson, une de nos franchises; aujourd'hui, il y a des juges correctionnels pour l'allusion et des censeurs pour la satire lithographiée!

Nous sommes encore bien loin des mœurs constitutionnelles de l'Angleterre, dont nous ne tenons que certaines idées politiques et certains hommes administratifs! mais un temps viendra où nous aurons sa liberté et non plus ses représentans dans nos affaires. Alors la caricature reprendra chez nous son caractère vif et amusant; nous ne l'aurons jamais violente, comme elle est quelquefois chez nos voisins; mais libre, elle sera un instrument puissant d'opposition.

Je ne crois pas que nous en venions jamais jusqu'à tracer des images où la considération personnelle du prince soit mise en question; il y a chez nous un sentiment des convenances qui vaut mieux que toutes les lois pour nous interdire les choses injurieuses à une personne auguste, heureusement en dehors de tous nos débats. Aussi, n'aurons-nous point de caricature du genre de celle qui nous est arrivée récemment de Londres, et dont je vais vous donner une idée.

Lord Wellington en est le sujet principal. Sa grâce est représentée devant une glace à la Psychée: elle essaie la couronne qui la coiffe comme un bonnet de coton. Sa figure a l'expression la plus bouffonne du monde. Auprès de mylord est, dans un berceau, le roi d'Angleterre, coiffé d'un bourrelet. Il joue comme un enfant avec des joujoux que le ministre a eu la bonté de lui donner. C'est un petit château qu'il s'amuse à construire; ce sont de petits soldats; c'est un yacht dans une corvette; ce sont des instrumens de chasse, etc.

L'ensemble de ce tableau grotesque est piquant. La caricature est là dans toute sa licence, aussi n'est-ce pas celle que la France produirait ou qu'elle aimerait si elle était libre. Il nous faut quelque chose de plus fin, de plus delicat pour nous plaire, et ce n'est guère que la haine naturelle, inspirée par la contrainte, qui pût nous faire sourire à la vue de quelques *charges* brutales qu'on fit courir naguères dans le monde.

Les épigrammes, les caricatures violentes, les libelles de mauvais goût ne seront jamais à craindre en France quand nous jouirons de la liberté, mais sous le règne de la censure ils pourront avoir un favorable accueil. C'est un moyen de vengeance qui n'est pas toujours innocent, mais qui est excusable peut-être. On proteste ici contre l'arbitraire avec des quatrains, des articles de journaux et la représentation comique des hommes qui nuisent à nos intérêts; à tout prendre, cela vaut mieux que les moyens mis en usage à Pétersbourg et ailleurs.

THÉATRE ITALIEN.

Au bénéfice de Mlle Sontag. — 1er acte de *Semiramide*; 2e de *Tancredi*.

Une indisposition subite de Mlle Heinefetter, qui, pour le dire en passant, est singulièrement malencontreuse dans le choix de ses jours de maladie, avait fait disparaître de l'affiche le 1er acte de *don Juan*, et avec lui, presque tout l'attrait de la représentation. Le nom seul de la bénéficiaire et de ses dignes émules avait suffi néanmoins pour attirer un nombreux auditoire, empressé de saluer à son départ, une des cantatrices les plus séduisantes qui aient paru depuis long-

temps sur la scène italienne. Il fallait, en effet, qu'il y eût dans le talent de Mlle Sontag un charme bien puissant pour faire oublier ses défauts, car elle en avait de grands, surtout dans les premiers temps de son séjour parmi nous. Les critiques lui reprochaient, et souvent avec justice, la froideur de son jeu, la monotonie de ses moyens d'effet, et pourtant le plus grondeur s'y trouvait pris tout le premier, et ne pouvait lui refuser un applaudissement. On sait quel pas immense elle a fait depuis, et à quelle hauteur elle s'est placée tout-à-coup, sans effort, sans études nouvelles, et par l'effet de sa seule volonté et l'adoption d'un meilleur système; et aujourd'hui qu'elle approche plus que jamais de la perfection, elle nous quitte, au moment où, après avoir supporté son apprentissage, nous commencions à jouir pleinement des dons merveilleux qu'elle tient de la nature; mais il paraît qu'en musique, comme en toute chose, notre destinée, à nous Français, est de travailler pour les autres et de tirer toujours les marrons du feu.

La représentation de lundi avait, comme la plupart des représentations à bénéfice, le défaut de manquer d'unité, et l'on sait par expérience qu'il en résulte presque toujours de la froideur; aussi le 1er acte de la *Semiramide* n'en a-t-il pas été tout-à-fait exempt; mais à partir du duo de la reine et d'Assur, que Mlle Sontag a rendu avec une incroyable énergie, la scène du trône, la finale, tout le reste a été *enlevé* avec une chaleur entraînante.

Le 2e acte de *Tancredi* a produit son effet accoutumé, quoiqu'il fût substitué au 1er de *don Juan*, et que la comparaison, si l'on eût eu le temps de la faire, n'eût peut-être pas été sans danger. Mais le talent de Mme Malibran et de Mlle Sontag a coupé court aux souvenirs et aux regrets. Il y a eu des fleurs, des couronnes, des applaudissemens, et tout le monde a dû être satisfait, excepté le public, qui perd une délicieuse cantatrice, dont l'absence d'ailleurs éloigne par contre-coup Mme Pisaroni de la scène, et entrave la partie la plus intéressante du répertoire.

Variétés.

*** Quatre paysans du Tyrol, deux hommes et deux femmes, sont venus en France pour faire entendre les chants de leurs montagnes. Ils ont paru sur le grand théâtre de Lyon, où ils ont reçu un très-favorable accueil; puis, ils se sont dirigés sur Paris. Arrivés depuis quelques jours, on les a vus lundi dernier à l'Opéra-Comique. Leurs costumes ont d'abord excité, parmi les spectateurs, un assez vif intérêt: c'était, si l'on peut dire ainsi, une mise en scène ingénieuse; on a ensuite examiné les individus. Les femmes ne sont pas ce que nous appelons belles ou jolies: les tailles courtes de leur corsage n'ajoutent point aux agrémens de leurs personnes. De gros ventres et de petites têtes rondes, surmontées d'un chapeau pointu, garni de fleurs, voilà les traits caractéristiques de ces figures villageoises qui ont fait peu de conquêtes au parterre. Des deux hommes, un ressemble beaucoup à Potier; son nez long et mince, est cependant moins détaché du visage que celui du célèbre comédien que nous venons de nommer; ainsi, vu de face, il serait pour le crayon de Granville un mouton mérinos. C'est celui-là qui chante la basse. L'autre est beaucoup mieux; il porte une paire de moustaches qui lui vont bien; il est d'une taille agréable, et toute sa personne a une expression assez spirituelle. Sa voix est celle du *ténore*, il s'en sert avec facilité et lui fait produire des sons harmoniques d'un charmant effet. Les sept morceaux qu'ont chantés les bergers tyroliens ont été beaucoup applaudis; ils sont presque tous très-jolis. Ce sont des choses natives, locales, d'un caractère original: on sent que la musique n'a point passé par là; ces mélodies simples, et d'un tour plein de grace, n'ont point été soumises aux règles de l'art pour se produire en quatuor. C'est de l'harmonie naturelle. Une de ces chansons, exécutée dans une situation convenable, au milieu d'un drame, obtiendrait certainement un succès populaire; mais il faudrait que des chanteurs de profession ne la gâtassent point. C'est naïvement que des chants vierges doivent être dits; des ornemens, de l'esprit, de la civilisation musicale, rendraient ridicule ce qui est délicieux de soi.

*** M. le baron Rotschild a voulu célébrer par un grand bal la victoire de l'emprunt; il a donné samedi dernier une soirée des plus brillantes. Tout ce qu'il y a de noble à la cour figurait sur les banquettes crépinées d'or du nouveau Samuel Bernard. On a compté qu'il y avait réunis dans le salon de l'*argentier* de l'Europe, autant de degrés de noblesse qu'il peut y avoir de centimes dans ce crédit de 240,000,000 de francs qu'on suppose être celui de M. Rotschild. Quelques grands seigneurs de bien fraîche date se pavanaient au milieu des vieux titres; et n'étaient pas les moins fiers. Un d'eux, gentilhomme de deux liards, comme l'appellerait un autre St-Simon, disait: » pour un marchand, cette fête est fort bien, ma foi! » M. Rotschild n'avait invité personne de la bourse et du commerce, on n'a vu chez lui ni un banquier; ni un agent de change, ni un fabricant. Il est bien entendu que les artistes avaient été éloignés comme faisant partie de ce profane vulgaire qu'un homme

de bon goût écarte avec soin ; un architecte seul était égaré dans cette assemblée de l'aristocratie. On a beaucoup dansé. Parmi les personnes de distinction qui brillaient au bal du prêteur sur gages des monarchies européennes, on a remarqué M. le vicomte Sosthènes de la Rochefoucault ; son costume était des plus étranges: il avait l'habit vert-pomme aux boutons de métal ; le gilet blanc, le pantalon collant en casimir blanc, et le chapeau à cornes garni de plumes blanches. Cette *mise* dit assez que c'était comme gentilhomme et représentant de l'Opéra que M. Sosthènes était au bal de M. Rotschild ; si c'eût été comme représentant de la France, sans doute il aurait pris un extérieur plus grave, plus plébeïen et un peu moins premier sujet de l'Académie royale de danse.

⁂ Nous empruntons à une lettre qui nous est adressée par un élève de Rome le passage suivant, que nous croyons devoir intéreser nos lecteurs. Il s'agit de M. Horace Vernet.

» Notre maître travaille beaucoup. Rome, qui l'avait » d'abord amusé, l'ennuie prodigieusement aujourd'hui, et » c'est dans une continuelle étude de l'art, qu'il trouve un » refuge contre le dégoût que lui inspire la ville éternelle, » bien qu'il y soit un personnage et que chacun s'empresse » à lui être agréable.

« Vous pensiez qu'Horace n'avait plus de progrès à faire » et qu'il avait produit tout ce qu'il avait de bon à produire, » vous serez donc bien étonnés quand vous verrez les trois » ouvrages qu'il a exécutés depuis qu'il s'est adonné à la vie » de l'atelier. Bientôt vous recevrez une étude remarquable, » dont le sujet, tout simple, est un bouvier conduisant ses » bœufs ; les figures sont dans les proportions de demi-na» ture ; il y une force et une conscience, un sentiment de » couleur et de verité locale !.... mais je ne veux pas vous » faire l'éloge de ce morceau que vous apprécierez certai» nement ce qu'il vaut ; il sera avant un mois dans les » mains de Jazet qui doit le graver à sa manière noire. Allez» le voir chez cet artiste, et dites-moi si votre opinion diffère » beaucoup de la mienne à cet égard.

« Vous souvenez-vous d'une *Judith* qui roulait l'atelier de » la rue de la Tour-des-Dames ? Il y avait dans cette esquisse » de belles parties ; M. Vernet vient de mettre en grand sur » la toile cette première pensée, qui loin de perdre à murir » sous le ciel de l'Italie y a gagné beaucoup.

« Un portrait du pape Pie VIII est le troisième ouvrage » de notre fécond directeur. Je n'ai pas vu ce tableau, mais » des camarades qui le connaissent m'en ont dit un bien que » je suis tout disposé à croire. Probablement le portrait et la » *Judith* iront en France, pour le salon prochain ; je saurai » par vous quel succès aura la peinture italienne du peintre » qui fut, tant qu'il resta à Paris, le peintre le plus français, » et qui est capable, en cinq années de séjour ici, de de» venir aussi italien sans cesser d'être lui.... »

⁂ M. Ingres vient de céder à M. le maire du dixième arrondissement l'atelier de peinture qu'il occupait dans le palais des Beaux-Arts, pour y établir *un chauffoir*.

⁂ « — Mon mari n'en sait rien, monsieur ; c'est une surprise que je lui ménage pour ses étrennes. Il m'a donné une montre, je veux lui donner mon portrait. Croyez-vous que vous me ferez bien ressemblante ? — Je l'espère, madame. — N'oubliez pas surtout ce signe sous l'œil, qu'il aime beaucoup, mon mari, depuis qu'il a vu je ne sais pas quelle carte faite par un nommé Lavater. — Je ferai le signe, soyez tranquille, madame. — Et en combien de séances m'attraperez-vous ? — J'espère que quatre suffiront. — Quatre, monsieur, c'est beaucoup. Je suis marchande, et il sera bien difficile que je sorte quatre fois dans une semaine, sans que mon mari me gronde. Dieu, monsieur, si mon mari allait se mettre le Diable en tête ! Si cette idée de portrait allait me faire faire mauvais ménage ! — Réfléchissez bien, madame, avant que nous ne commencions. — Décidément, je pourrai venir les quatre fois. Je dirai le premier jour que je vais à confesse ; je serai sensée retourner le second jour pour aller chercher l'absolution ; je parlerai de la messe pour le troisième jour, et le quatrième j'irai voir ma tante. Le pauvre cher ami, le tromper pour lui faire plaisir ! ce n'est pas mal, n'est-ce pas, monsieur le peintre ? — Non, madame, assurément l'intention justifie tout. » On se met à l'ouvrage et, le quatrième jour, le portrait de la bonne dame est achevé. — « Vous avez fini, monsieur ; je voudrais bien faire voir ça à quelqu'un pour savoir si je suis reconnaissable. — Mais, madame, montrez-le à qui vous voudrez. — J'ai un chien qui a de l'intelligence, sans comparaison, comme vous et moi ; j'ai envie de l'amener et le mettre devant cette peinture ; si elle me ressemble, il le saura dire par ses sauts et ses aboiemens. — Amenez-le, madame, et quoique les chiens ne soient pas d'ordinaire nos juges, je ne recuse pas monsieur....... — *Azor*, monsieur. — Va pour M. Azor. »

Le griffon vint, en effet, il vit le portrait, remua la queue, jappa deux ou trois fois, et la *bourgeoise* dit à l'artiste : « Mon» sieur, voilà vos soixante-dix francs ; je suis très-contente. » Azor m'a reconnu, et s'il a pu me reconnaître, mon mari » me reconnaîtra bien aussi. »

⁂ Un homme qui a long-temps vécu parmi les artistes, M. Lemétheyer, a conçu l'idée d'un cercle où se rassembleront, par abonnement, tous ceux qui cultivent les beaux-arts : un local vaste et commode a été disposé pour cet objet, hôtel Boufflers. Quatre salons dits, le 1er de littérature, le 2e des musiciens, le 3e des peintres, le 4e de billard, seront ouverts tous les jours aux abonnés, depuis dix heures du matin jusqu'à minuit, moyennant 15 fr. par trimestre. Nous reparlerons de cet intéressant établissement, dont l'ouverture, fixée au 1er février prochain, ne peut être que fort agréable à tous les artistes.

⁂ Un tableau d'histoire de Van-Dyck vient d'être acheté *quatre-vingts francs !* Ce morceau précieux, qui faisait partie du mobilier de l'ancien gouverneur des Tuileries fut pour son peu d'apparence et grâce à l'ignorance des héritiers, mis au prix de son cadre seulement, et vendu à une dame du faubourg Saint-Germain. Le marché à peine con-

clu, un amateur s'aperçut de la méprise et voulut le faire rompre, mais inutilement; alors il fit des propositions si avantageuses qu'elles donnèrent l'éveil à l'acquéreur. Examiné et reconnu pour être de Van-Dyck par plusieurs artistes distingués, ce tableau va être mis à l'enchère. Un gouvernement pouvant seul en faire l'achat il est à souhaiter que le notre ne laisse point échapper cette occasion d'en enrichir le Musée français.

*** Une antiquité curieuse vient d'être découverte en Angleterre. En fouillant dans les décombres d'un vieux monastère, on a trouvé une caricature en creux sur pierre, qui représente Henri VIII mangeant un moine.

*** Avec la saison des concerts, M. Choron a repris ses exercices de chant religieux. La bonne compagnie s'est donné rendez-vous à son institut, qui partage la faveur publique avec les réunions du Conservatoire. Je ne pense pas qu'il y ait à Paris de théâtre, où les chœurs puissent rivaliser d'ensemble et de précision avec ceux de M. Choron, dans les solos, nous avons distingué M. Clément, Mlles Bairès, Massy et Noël. Le directeur de ce bel établissement, pour rompre la monotonie qui pourrait résulter de l'étrangeté des oratorios allemands et italiens, qui n'en sont pas moins des chefs-d'œuvre, a eu l'heureuse idée de fouiller dans les archives des derniers siècles, et d'offrir en consolation à notre nationalité des intermèdes, tels que les cris de Paris sous François Ier, le chant de la bataille de Marignan, le chant des Oiseaux, etc.; déjà, on a redemandé le pronom *hic*, *hæc*, *hoc*, que le compositeur Carissini, maître de chapelle du pape, en 1650, a décliné en forme de quartetto madrigalesque, pour la plus grande satisfaction des amateurs du 19e siècle.

Il est question, de par le monde musical, du concert de M. Hiller, où Bériot a vraiment fait des prodiges rien n'égale son admirable talent; suavité de sons, justesse parfaite jusque dans ces notes si près du chevalet que les autres violonistes semblent abandonner à la Providence, et surtout staccato d'une prestesse et d'une fermeté qui n'appartiennent qu'à lui, telles sont les qualités qui l'ont fait vivement applaudir. On parle aussi de plusieurs concerts par souscription qui se sont élevés sur les débris de la réunion des amateurs du Wauxhall. Le Gymnase musical, dirigé par M. de Courcelles, s'est fait plusieurs fois remarquer par la réunion des artistes les plus habiles; dernièrement on y a distingué le jeune Massart, qui promet un talent du premier ordre sur le violon. M. Chelard, auteur de Macbeth, vient de créer un Athénée musical qui nous promet des merveilles pour la fin de l'hiver. Ajoutez à cela les improvisations du célèbre Moscheles, et en voilà assez, je crois, pour nous faire attendre patiemment l'arrivée de Paganini.

*** L'*Article de Journal*, représenté mardi soir à l'Odéon, a obtenu un petit succès bien innocent. Les honneurs de la soirée ont été pour le régisseur du théâtre, qui est venu, avec beaucoup d'aplomb, annoncer que l'auteur (M. Chéron, dont tous les journaux ont publié la mort récente) désirait garder l'anonyme.

*** On lisait il y a quelques mois sur la porte d'un monsieur qui cumule, dans une ville de Normandie, les fonctions de chef de la gendarmerie et celles d'inspecteur des digues, cette inscription, dont l'application eut sans doute bien fait rire Racine :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchans arrêter les complots.

*** Une jeune et jolie dame, qui a donné récemment, à la Chaussé-d'Antin, un bal brillant, a eu l'heureuse idée de faire payer les contredanses : le produit de cette recette, que deux beaux yeux sollicitaient des danseurs, est destiné à soulager, pendant l'hiver, les malheureux exposés aux rigueurs de la faim et du froid. Nous sommes persuadés que cet exemple trouvera, dans nos salons, de nombreux imitateurs.

*** Sous le titre d'*Illustrations du Cours de littérature de La Harpe*, M. A. Boblet publie une collection de quatre cents portraits destinés à l'ornement de cet ouvrage. S. A. R. Madame, duchesse de Berry a daigné honorer de sa souscription cette entreprise, qui ne peut manquer d'être favorablement accueillie. L'éditeur, connu par de longues et savantes recherches, en a confié l'exécution au talent d'un jeune artiste appelé à occuper dans son art un rang très-distingué. Jamais, en effet, la lihographie n'avait si heureusement rivalisé avec la gravure; ces portraits, d'une dimension à entrer dans les éditions de tous les formats, sont néanmoins tout à la fois d'une vigueur et d'un fini qui font le plus grand honneur au crayon de M. Julien. Déjà deux livraisons sont en vente: elles contiennent les portraits de La Harpe, Quinault, Sénèque, Benserade, Fénélon, Condorcet et ceux de Jodelle et Vauvenargues, qu'il était presqu'impossible de se procurer dans le commerce.

*** On vient de mettre en vente, chez Gardet, éditeur, quai Pelletier, n° 32, un ouvrage que doivent faire rechercher son utilité et son prix modique. Le Nécessaire du Voyageur ou Annuaire parisien pour 1830, obtiendra, cette année, le succès dont il a joui l'année dernière. Les hommes de cabinet, les gens d'affaires, les étrangers et les voyageurs accueilleront favorablement cette publication. Prix : 3 francs.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,

Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

NAPOLÉON ET LE DANSEUR DE CORDE.

PROVERBE.

LA PORTE DE TRIANON.

(2 Avril 1811.)

Un grenadier de la garde en faction. On n'entre pas !

Un danseur de corde. Pardon, militaire ; mais, voyez-vous, jé suis étranger, et j'aurais bien voulu me proméner un pétit peu dans lé Trianon.

Le grenadier. Pas possible, à moins que vous n'ayez une permission du grand maréchal du palais.

Le danseur de corde. Il est vrai dé dire qué jé n'ai pas dé permission, et que jé né connais pas le grand maréchal du palais ; mais jé suis artiste, et on m'avait dit.....

Le grenadier. Vous seriez M. Gérard lui-même, qu'a fait mon portrait dans le tableau d'Austerlic, je m'en vante, ou monsieur Talma que l'Empereur aime tant, que vous n'entreriez pas. Ne faites point un pas de plus, ou, sacrebleu ! le bec de ma clarinette vous chatouillerait les côtes.

Le danseur de corde. Bien, bien ! jé comprends, militaire ; c'est la consigne qui le veut.

Le grenadier. Justement. (*Il aperçoit l'Empereur se promenant dans l'allée qui mène à la grille.*) Cré pékin, veux tu ben t'en aller, ou je croise ! y m'fait causer c't-animal-là, et je va-t-être relevé de faction par quinze jours de salle de police.

(*L'Empereur arrive à la grille; le factionnaire lui présente les armes.*)

Napoléon. Que veut cet homme ?

Le grenadier, à qui l'Empereur a fait un signe. Mon général, c'est un individu qui veut forcer la consigne ; et avec cette tenue, encore !

Napoléon. Parle ; pourquoi résistais-tu au factionnaire ?

Le danseur de corde. Jé né résistais pas, général, jé né voulais rien forcer du tout ; jé démandais pour entrer afin qué dé mé promener seulement. C'est la vérité, comme jé m'appèle, en mon nom, Floréal Jolivet, dit Montignac, du pays qué jé suis né natif, dont j'en ai conservé même un peu l'assent.

Napoléon. Et, qui est-tu ? que fais-tu ? d'où viens-tu ? où vas-tu avec ton singulier costume ?

Le danseur de corde. Pardon, mon général ; mais, sauf votre respect, quoiqué j'aye la langue presque aussi agilé qué les jambes, jé né saurais répondre aussi vite comme vous intérrogez.

Napoléon. Eh ! tu aurais déjà répondu dix fois, sans ta manie de Gascon de faire des phrases.

Le danseur de corde. Lé Montignac, pour qué vous lé sachiez, il n'aimé point qu'on lui disé des mal-choses, non ; et pour n'en pas répondre, il s'en va. Adiu.

Napoléon souriant. Vous avez raison, M. Floréal Jolivet ; excusez-moi, je suis vif ; mais...

Le danseur de corde. Vif ! vif ! pardiu ! qui l'est plus qué nous autres dé la Dordogne ? Bons enfans, mais succeptibles en diable...C'est fini, et puisqué vous réconnaissez vos torts, général, voilà : qui je suis ? artiste ; ce qué jé fais ? jé dansé sur la corde, et d'une certaine manière, on s'en flatte ; d'où je viens ? dé Paris, où j'ai travaillé aux Champs-Lysées pour les fêtes du Roi dé Rome ; où je vas ? jé n'en saïs rien. Quant à mon costume, jé lé porte, parce qué jé n'en ai pas d'autre.

Napoléon. On ne fait donc pas fortune à danser sur la corde ?

Le danseur de corde. Non, sandiu ! Il faut avoir des protections dans notre état, commé dans lé votre. A Paris, jé voulais débuter chez Mme Saqui, impossible ; en province, c'est les préfets qui nous tourmentent. Après ça, entre nous autres deux, général, mon

public à moi, il est pauvre ; les droits réunis me font un tort, qué vous n'en avez pas d'idée ! Aussi, si jé connaissais l'Empéreur jé lui dirais joliment...

Napoléon. Et, que lui dirais-tu à l'Empereur ?

Le danseur de corde. Ma foi, jé lui dirais, à son nez de monarque, qué jé né suis pas content ; qué tout est pour lé militaire et lé faisur de vers, et rien pour les dansurs de cordes ; qué moi, jé lui suis tout autant dévoué que ses poètes et ses grénadiers ; qué j'ai fait, de bien bon cur des entréchats sur la damnée ficelle, pour la naissance du pétit bonhomme ; qué j'ai même manqué de m'y casser le cou par enthousiasme, et qué jé n'ai rien eu ; tandis qué lé *Journal de l'Empire*, il est plein des pensions données à des jé né sais pas qui, qui ont fait en rimes des beaux complimens, ou des *ployez* la tête en avant, sur lé parquet des Tuileries.

Napoléon. L'Empereur ne connaît certainement pas vos services.....

Le danseur de corde. C'est un escandale ! Aussi jé voulais entrer au Trianon pour lui causer un peu dé tout céla.

Napoléon. Il serait enchanté de vous connaître.

Le danseur de corde. Jé lé crois bien ! Jé sérais assez content dé ma part, dé faire sa connaissance ; jé ne l'ai jamais vu.

Napoléon. Je pourrai vous présenter à lui, s'il vient de ce côté.

Le danseur de corde. Cé n'est pas dé réfus, général.

Napoléon. Mais, si vous le voyez, que lui demanderez-vous ? de l'argent.

Le danseur de corde. Oh ! rien pour rien ; fi donc ! Je tendrai ici ma corde, je travaillerai : il est assez grand homme pour être connaissur, et s'il est content, jé passérai mon chapeau devant lui comme devant les autres.

Napoléon. N'aurez-vous pas autre chose à solliciter ?

Le danseur de corde. Si fait ; mais c'est diantrément délicat... Jé lé priérais dé mé donner, s'il est sale, son costume dé grandé cérémonie.

Napoléon. L'habit dé satin blanc ?

Le danseur de corde. Ah ! grand diu, qué ça férait bien mon affaire ! Son manteau, sa toque, sa tunique et son tricot de soie ; c'est tout-à-fait danseur dé corde, et ça remplacérait mon *chévalier* qué j'avais acheté à un acteur dé Pézénas et qué j'ai été obligé dé lé révendre il y a huit jours. Quel effet qué céla férait quand j'annoncérais sur mon affiche : « Le sieur Floréal Jolivet, dit Montignac, prémier funambule dé S. M. l'empéreur des Français, roi d'Italie, protectur dé la confédération du Rhin, médiatur dé la confédération Suisse, etc., aura l'honnur de danser la gavotte sur la corde roide, avec la permission de M. le maire, et avec un costume qué lédit empéreur lui a fait présent à son passage à Paris. » Céla voyez-vous, doublérait mes récettes !

Napoléon. Je crains que l'empereur ne vous refuse....

Le danseur de corde. Et pourquoi donc ? N'a-t-il pas donné dans lé temps à M. Chévalier dé la Porte-Saint-Martin, la rédingotte et lé pétit chapeau du Mont-Saint-Bernard ?

Napoléon. C'est vrai. Nous tâcherons de décider Napoléon.

Le danseur de corde. Oh ! dités-lui bien, je vous en prie, pour l'intéresser à moi, qué notre état est un bel état, mais terriblément dangéreux. Quand on est là haut, la tête peut tourner, et votre serviteur !.... Si l'on perd l'aplomb, tout est dit. J'ai vu la corde casser sous moi, et j'ai resté un an sans remonter. Le pauvre cher homme, jé né lui en souhaité pas autant.

Napoléon. Heureusement qu'il n'y a pas ce danger pour lui.

Le danseur de corde. Voulant diré par là qu'il ne montéra pas sur la corde ! Et sandiu, mon général, il y est. Ça va bien, oui ; Wagram, c'était son saut périlleux ; il l'a fait sans balancier, bon ! mais il né faut qu'un faux pas !.. Et puis, ténez, j'ai peur qué sa corde elle ne soit trop tendue.

Napoléon. Vous croyez....

Le danseur de corde. Oui, et qu'elle pourrait bien casser.

Le grenadier, à part. Insolent saltimbanque !

Napoléon. Est-ce que tu te mêlerais de prophétiser ?

Le danseur de corde. Jé n'ai pas de patente dé tireur dé cartes ; mais tout de même quand c'est si clair !....

Le grenadier. Misérable sauteur, attends ! Sire, permettez-moi d'embrocher ce joli cœur, qui se permet des propos dessur le compte de Votre Majesté. (*Il croise la bayonnette.*)

Napoléon. L'arme au bras, grenadier ! l'arme au bras !

Le grenadier. Mais, sire...

Napoléon. Silence.

Le danseur de corde. C'était l'Empéreur !... Ah pécore qué jé suis ! Sire, pardonnez-moi, oubliez qu'un bélitre... Il faut bien rire un peu ! lé Montignac il est jovial !...!

Napoléon. Maréchal Duroc, faites donner à cet homme dix louis, un fusil et un habit de fantassin. Qu'il soit enrégimenté ce soir.

Le danseur de corde. Sire, qué d'honnur et dé bonté.

(*L'empereur se retire.*)

Le danseur de corde au grenadier. Eh bien, camarade ! nous voilà maintenant tous les deux sous la corde pour l'empêcher de tomber, lui ! Attention aux mouvemens ; il est gros et la corde commence à s'user ! (*Il crie très-fort, de manière à être entendu par Napoléon qui s'éloigne avec quelques officiers :* Vive l'empereur !)

L'ILE D'ELBE.

LA PORTE D'UNE CANTINE.

(Février 1814.)

Le danseur de corde. A votre santé, mon ancien.

Le grenadier. Merci, camarade Jolivet. La drôle de rencontre tout de même ! Que diable es-tu devenu depuis ta visite de Trianon ?

Le danseur de corde. Jé suis parti pour la Russie, où j'ai manqué de geler ; jé suis révénu battre les Autrichiens et les Prussiens en Saxe, j'ai été battu en France, Talleyrand a trahi, et mé voilà à l'île d'Elbe.

Le grenadier. Paillasse impérial, veux-tu bien te taire ! viens-tu ici pour nous insulter.

Le danseur de corde. Oh ! qué nenni ! j'ai quitté lé pays parce qué jé n'ai pas voulu servir le nouveau gouvernement ; j'ai repris le tricot et le balancier, et j'allais à Florence pour récommencer ma fortune, quand le mauvais tems il a forcé notré vaisseau dé relâcher ici. J'étais curieux de voir si jé rétrouverais quelques anciens de la Bérézina et de Champaubert, et jé suis enchanté de vous rencontrer. Ah ! ça, et comment va-t-il, l'autre ?

Le grenadier. Pas mal ; mais la faction lui semble déjà bien longue.

Le danseur de corde. Et qui sait si ellé finira ?

Le grenadier. Le voilà qui rentre ; tu vois qu'y se porte assez gaillardement.

Le danseur de corde. Il a l'air de bonne humeur. Peut-il mé faire pincer encore, ici, comme il y a trois ans ?

Le grenadier. Gn'y a pas de danger.

Le danseur de corde. En ce cas. (*Il salue.*)

Napoléon saluant le grenadier. Eh bien ! mon brave, comment cela va-t-il ?

Le grenadier. Pas mal, sire, et de votre part ?

Napoléon. Tu t'ennuies, mon vieux camarade ! Ah ! ce n'est ici ni Vienne, ni Berlin, ni Paris.

Le grenadier. Ni le désert d'Egypte, mon général.

Le danseur de corde. Ni Trianon, sire.

Napoléon. Tiens ! te voilà bouffon !

Le danseur de corde. Vous mé réconnaissez, majesté ?

Napoléon. Je ne t'ai jamais oublié.

Le danseur de corde. Vous êtes bien bon ; il est vrai qué lé physique...

Napoléon. En montant dans ma voiture à Fontainebleau pour quitter l'empire et ma chère garde, je me suis rappelé tes avis-

Le danseur de corde. Ah ! sire, je vous avais bien dit qué votre corde casserait !

Napoléon. On peut la raccommoder.

Le danseur de corde. Jé né m'y fierais point ; ce n'est jamais solide.

Napoléon. Diable de gascon ! tiens (*il lui donne quelques pièces d'or*) je ne puis t'offrir le costume de danseur de corde que tu me demandas en 1811...

Le danseur de corde. Pardiu jé crois bien, sire i ils l'on vendu là bas dans votre défroque, et c'est mo qué jé l'ai acheté. J'y ai mis toute ma légitime.

Napoléon. Puisse-t-il te porter bonheur ?

Le danseur de corde. Si j'osais en échange...

Napoléon. Me donner quelque chose ? volontiers.

Le danseur de corde. Je vous prierais d'accepter... mon balancier, en cas qué si jamais le sort vous remonte sur la bienheureuse ficelle....

Napoléon. Je m'y tienne mieux, n'est-ce pas ?

Le danseur de corde. Pardon, sire, histoire de plaisanter un moment !

Napoléon. Allons, adieu ; bonne chance, Floréal Jolivet !

Le danseur de corde. Pour vous de même, sire.

PARIS.

UN CAFÉ.

(Juillet 1816.)

Le grenadier. Sacrebleu, finir comme ça !

Le danseur de corde lisant la Gazette de France. « Buonaparté s'est embarqué hier à Rochefort. On croit

le tyran prisonnier des Anglais... » Pauvré tyran ! mais aussi il n'a jamais voulu mé croire.

Le grenadier. Imbécille, c'est bien le moment de plaisanter !

Le danseur de corde. Ah ! jé né ris pas, grognard ; jé bisque. Et dire que je l'avais averti deux fois ! Ténez, règle générale, grenadier : *Ne tendez pas trop la corde si vous ne voulez pas qu'elle rompe ; et puis ne montez jamais sur une corde raccommodée si vous ne voulez pas tomber.*

A. Jal.



LES FASHIONABLES. *

PAR BREVET D'IMPORTATION ET DE PERFECTIONNEMENT.

Les fashionables, poupées à ressort, qui boivent, mangent et agissent comme des personnes naturelles. Ces petites machines, modelées sur le type de la beauté idéale, sont d'une perfection surprenante ; leurs yeux sont prodigieusement grands, leur nez est petit et leur bouche imperceptible ; quant aux genoux et aux pieds, on ne les verrait pas même si l'énorme beauté du mollet et des cuisses n'en faisait pas davantage remarquer la petitesse. Les fashionables parlent assez correctement, sauf un grasseyement aimable qui ajoûte à la gaîté qu'inspirent leurs gestes comiques et leur costume singulier. On peut les voir tous les jours, sans rétribution, de trois à quatre heures, au jardin des Tuileries, mais c'est dans la salle des Italiens et dans celle de l'Opéra que les amateurs sont à même de les admirer plus à l'aise. S'adresser pour les billets et la location des loges, aux bureaux de ces théâtres.

Les fashionables se transportent dans les salons où ils sont désirés.

De nombreux Prospectus, ornés de portraits, se distribuent chez M. Lamésangère, au *Petit Courier des Dames;* au bureau de *la Mode*, rue du Helder, n. 25, et à celui de *la Silhouette.* On les trouve également au magasin de *Caricatures*, passage Véro-Dodat.

* Voir la lithographie ci-jointe.

LES MATHÉMATIQUES

ET

LA GLACE EN 1830.

Un sage, je ne sais lequel, a dit, je ne sais où : « Dans tout ce que tu entreprends, occupe-toi bien moins de ce que tu veux faire que de ce que tu dois éviter. »

Il paraît que c'est d'après ce principe qu'agissaient les Egyptiens, les Grecs, les Romains et jusqu'à nos ancêtres les Gaulois dans la composition et la construction de leurs monumens ; aussi ces monumens ont-ils bravé les siècles et promettent-ils de les braver encore.

L'histoire nous montre chez ces peuples des écoles pour la jeunesse, mais nulle part nous ne découvrons la trace ou le souvenir de ces aggrégations se disant seules savantes, qui, de nos jours, tuent la science à coup de cahiers et étouffent l'art à force de nouveautés de vieille date.

Au commencement de ce siècle, un homme habile publia un petit livre ayant pour titre : de l'*Impuissance des mathématiques dans la construction des monumens.* Aussitôt MM. les mathématiciens de crier au scandale, à l'hérésie, au vandalisme. On controversa, mais rien ne fut décidé. Les partisans de l'opuscule remirent au tems à juger la question ; ils avaient en leur faveur Mansard, Ducerceau, Marie, Blondel et mille autres architectes.

Mais voici le grand juge qui s'est assis sur son trône de glace, et qui va interroger toutes les œuvres créées par messieurs des mathématiques depuis 12 ou 15 ans, et dont la bénignité des hivers avait respecté l'existence.

Il est peut-être fâcheux pour le jugement d'une aussi importante question, qu'il n'existe aucune *Biographie des ponts de la France*, dans laquelle on puisse trouver des notions certaines sur l'origine, la composition, les proportions, les matières, l'agencement, les fondations de ces édifices, la nature du sol qui les supporte,



Lith de Ve Ratier

NAPOLÉON ET LE DANSEUR DE CORDE.

Ça va bien; oui, Wagram, était son saut périlleux; il l'a fait sans balancier mais il ne faut qu'un faux pas! Et puis tenez, j'ai peur que sa corde ne soit trop tendue



LES FASHIONABLES

(Poupées à ressort par Brevet d'importation et de perfectionnement)

et sur les mathématiciens qui en ont conduit la construction. Ce seraient des pièces à ajouter à celles d'un procès qui se juge en 1830.

A défaut de Biographies, l'art invoque ici la plus grande publicité, et demande à MM. les journalistes d'inviter leurs correspondans de toute la France à leur donner, au fur et à mesure de la destruction des ponts que les glaces emporteront, une notice à peu près conforme au besoin qui vient d'être énoncé. Il en sortira une vérité que nous recommandons aux personnes qui se persuadent que le génie et les talens naissent et se concentrent dans les corps se disant savans, à l'exclusion de tout le reste du genre humain.

E. de M.

BEAUX-ARTS.

PEINTURE.

La Rentrée de la Procession, lithographiée par Léon Noël, d'après C. Roqueplan.

La peinture ne pouvait rester étrangère à la direction nouvelle imprimée à nos institutions, à notre littérature et à nos mœurs. A côté des admirateurs exclusifs de l'antique, se sont élevés de jeunes artistes, qui, secouant le joug académique et brisant les formes régulières et monumentales qu'on leur présentait comme types de la beauté, n'ont voulu d'autres modèles que la nature, d'autres règles que les inspirations de leur génie.

Dans le monde on se représente la peinture romantique, extravagante et forcée dans ses expressions, et toujours au-delà du naturel par l'exagération de toutes ses parties. Ces reproches auxquels certains ouvrages ont pu donner lieu s'adressent à l'artiste et non au genre; car mille exemples nous prouvent qu'il a fourni les productions les plus complètes et les plus achevées. Saisir la nature sous toutes ses formes et dans tous ses accidens, sacrifier tout à l'unité et à l'effet général de la composition, chercher cette couleur locale et poétique si éclatante dans les ouvrages de Rubens et de Paul Veronèse, voilà, je crois, les principes de la peinture romantique, telle que tout homme de génie la comprendra, et telle qu'elle sera admirée par tout le monde, même par les plus solides champions de l'école de David. Ce qu'elle a déjà produit a fondé sa gloire et nos plus belles espérances, aussi devons nous des éloges à ceux dont les heureux efforts tendent à la populariser.

La lithographie que nous annonçons, fait le plus grand honneur à M. Léon Noël, et donne un nouveau démenti à ceux qui prétendent que ce genre ne peut produire que des ouvrages confus et irréguliers. Il était facile, sans doute, de suivre un aussi beau modèle que le tableau de M. C. Roqueplan ; mais pour reproduire la peinture sur la pierre, il ne suffit pas d'être bon copiste, il faut saisir l'idée du peintre dans toutes ses nuances, s'emparer du sujet, se l'approprier, pour ainsi dire, et le récomposer de toutes pièces. Nous engageons beaucoup M. Léon Noël à continuer ses travaux qui se distinguent par le fini et la précision, car nous sommes d'autant plus fiers des progrès de nos jeunes lithographes, que nous avons besoin de leurs succès pour rivaliser dans ce genre avec l'Angleterre.

E. D.

CARPORAMA. *

Avez-vous vu le Carporama, me répétait depuis quelques jours un de mes voisins qui a déjà fait deux ou trois fois le tour du monde, et qui trouve sans goût ces excellentes pêches de France que les Anglais savourent ici avec tant de délices ?... Allez donc voir le Carporama !.. Lafontaine n'était pas plus enthousiasmé lorsqu'il poursuivait ses amis en leur disant : avez-vous lu Baruch ?... Lisez donc Baruch... Et je fus voir le Carporama... Qu'est-ce donc que le Carporama, disent déjà quelques lecteurs qui n'ont pas comme moi le bonheur de savoir sur le bout du doigt l'admirable livre des *Racines grecques*, si romantiquement rimé par feu

* Rue Grange-Batelière, n. 2.

Lancelot de Port-Royal. Répondrais-je que c'est un lieu où l'on voit des fruits ; oh ! non, l'on croirait que c'est une boutique de fruitier-oranger ou de confiseur. J'aime mieux dire un peu plus clairement : que c'est une exposition de fruits et de plantes des Indes, modelés d'après nature.

Franchement, malgré l'admiration, et peut-être à cause de l'admiration de mon voisin le navigateur, je n'avais pas une haute opinion de ce nouveau genre de spectacle. Je m'attendais à voir pour la centième fois une de ces imitations maladroites de la nature qui n'en sont véritablement que la parodie. Mais il est impossible d'être plus agréablement surpris que je le fus en entrant dans les salons de la rue Grange-Batelière. De tous côtés des feuilles et des fleurs qu'on serait tenté de cueillir, des fruits brillans ou veloutés, dont l'aspect appétissant fait venir l'eau à la bouche.

Ce n'est qu'en voyant cette charmante exposition que l'on peut croire tout ce que les voyageurs ont rapporté de la richesse et de la variété des productions végétales de ces brûlans climats, et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer de la fécondité de la nature, ou du talent, je dirai presque du génie de l'artiste qui a si bien su la reproduire. Un enfant de 13 à 14 ans demandait à son père comment on était parvenu à conserver tous ces fruits.

On voit encore, dans le même local, une foule de produits bizarres de l'industrie des peuples sauvages, des instrumens de musique, de danse, de sortilèges, des armes, des manuscrits, des costumes, des tissus et étoffes d'écorce d'arbre, etc., etc.

On assure que le gouvernement est dans l'intention d'acquérir cette collection, unique dans son genre, pour en enrichir le Musée d'histoire naturelle.

THÉATRE-FRANÇAIS.

Gustave-Adolphe, *ouvrage* en cinq actes, par M. Lucien Arnault.

Le sujet de cet *ouvrage* est la bataille de Lutzen; c'est bien encore l'assassinat de Gustave-Adolphe, et même, à la rigueur, le couronnement de Christine ; mais, dire à M. Arnault que sa pièce a trois sujets, trois actions, ce serait le blesser mortellement dans ses plus tendres affections, les grands principes, et n'y trouver ni sujet, ni action, c'est tout à la fois plus juste et moins offensant. Si pourtant on m'en demandait l'analyse, j'exposerais comment le roi de Suède se prépare au combat pendant quatre actes et demi ; comment il se fait soldat, comme Faliéro, pour reprendre sa couronne et la poser sur le front charmant d'une Christine de quinze ans (*historique*) ; comment il s'endort et se réveille au monologue d'un jeune fanatique qui vient lui tirer un coup de pistolet bourré avec des vers tragiques, et qui frappe tout juste à côté ; comment ce petit Jacques Clément, interrogé, condamné par son complice, va être fusillé dans la tente du roi (*unité de lieu*), quand celui-ci vient lui riposter en style de Cinna, et, de déiste qu'il était, en faire un protestant zélé ; comment Gustave, blessé mortellement, vient mourir en grands vers dans sa tente, à la manière d'Epaminondas ; comment un gros d'ennemis vaincus vient se rendre à son cadavre (*vie de Duguesclin*) ; comment le tout est accompagné de roulemens de tambour, de sentences pompeuses et de coups de canon (*couleur locale*); comment cela nous fait passer sous le règne consolant de Christine, etc.

Certes, il y a là dedans deux ou trois bouts de scènes assez bien faits, intéressans même, mais sans suite, sans originalité aucune, et puis, de passions point. Le seul caractère qui attache un instant est celui de l'assassin, mais il change à chaque acte, et le moyen de changer avec lui ? Qu'est-ce qu'un catholique qui médite de sang-froid le suicide ? Qui, plus tard, sur le point d'être fusillé, se sert de son poignard... pourquoi ?... Pour se couper une boucle de cheveux et l'envoyer à sa mère (*romantique*) par le caporal qui va commander le feu ? Je m'attendais que l'inspiré allait envoyer son poignard à sa mère... Qu'est-ce encore que?... Mais j'en demanderais trop à M. Arnault : pour des pièces taillées sur le patron de *Sylla*, de *Bélisaire* et de *Catherine de Médicis*, il n'est pas généreux de faire tant de questions indiscrètes.

Maintenant, deux mots de réponse, non pas à l'auteur, mais à ceux qui ont rendu compte de son *ouvrage l'Universel,* y a vu le catholicisme sacrifié au protestantisme; *La Quotidienne,* la résurrection de Bonaparte, et voilà selon eux, pourquoi il a réussi complètement. Pour mon compte, je n'y ai rien vu du tout et ne m'en rends pas moins compte du succès : il y des pièces qu'on ne siffle pas.

Mlle Beauchène est charmante dans le costume de Christine. Sa mère a une fort belle robe de velours vert. M. C.

Variétés.

MON COUSIN DUJARRET.

Air : *Toto-Carabo*,
ou *Ma Fortune etait mince.*

Le patron des bons drilles,
Qui tient entre ses mains
Les humains,
Dans toutes les familles
Permet qu'il en sorte un
Du commun,
Et voilà pourquoi
D' mes parens s'lon moi,
Mon cousin fut le roi;
Comme il courait (bis.)
Mon cousin Dujarret !

Voulant avoir pour belle,
De vingt ans environ
Un tendron,
Pour la trouver... d'moiselle,
Il parcourut Lisieux
Et Bagneux,
Cherbourg, Argentan
St-Lo, Carentan,
Point n'en vit et pourtant,. .
Comme il courait (bis.)
Mon cousin Dujarret.

Il fallut, comm' tout l' monde,
S'aller faire à Moscou
Casser l' cou;
Arrivés, l' canon gronde,
Et ce parent si cher
S' donn' de l'air.
Je l' vois voltiger ;
Bon Dieu, que l' danger
Rendait son pas léger;
Comme il courait (bis.)
Mon cousin Dujarret.

C'est lui qu'on vit naguère,
Dans un jour de valeur
Et d' malheur,
Portant nos plans de guerre,
Déserter proprement
L' régiment;
Et n'ignorant pas
Qu' la honte et l' trépas
Galopaient sur ses pas,
Comme il courait (bis.)
Mon cousin Dujarret.

Il obtint, sans mystère,
Un portefeuille aussi,
Dieu merci;
On n' donnait d' ministère,
A cette époqu' d'honneur
Et d' bonheur,
Qu'aux ambitieux
Courant, volant l' mieux,
Et vous savez, messieux,
Comme il courait (bis.)
Mon cousin Dujarret.

Un' chambre, peu servile,
Ayant voté le r'jet
Du budget,
D'puis cett' scène incivile,
L'aspect d'un libéral
Lui f'sait mal ;
Et lorsque l' destin
Plaçait sur son ch'min
Lafitte ou Benjamin,
Comme il courait (bis.)
Mon cousin Dujarret.

Dev'nu des moins ingambes
Dès qu'il vit de Caron
L'aviron ;
Le v'là qui tend ses jambes,
Il part ; et j' crus vraiment,
Un moment,
Qu' la faulx du trépas
Ne l'attrapp'rait pas,
Tant il allongeait l' pas ;
Comme il courait (bis.)
Mon cousin Dujarret.

*** C'était dimanche fête à l'Opéra : le désir d'admirer pour la dernière fois Mlle Sontag et d'applaudir de nouveau Mme Malibran, un bonne action jointe à un plaisir, la réunion brillante que promettait à l'avance un siége de vingt-quatre heures soutenu par le bureau de location, et une recette de 80,000 fr., tout devait faire de cette représentation au profit des pauvres une véritable solennité.... Un autre intérêt existait encore, car, par un enfantillage indigne de nos mœurs constitutionnelles, on avait bien voulu s'occuper de la question, presque discutée en conseil, de savoir si Sa Majesté assisterait ou non à cette soirée, et le Roi, qui comme ses sujets, avait payé son tribut à l'indigence, a paru dans sa loge, accompagné de M. le Dauphin et de Madame duchesse de Berri. Le second acte de *Tancredi* et le premier de *don Giovani* ont été exécutés dans la perfection. Le duo entre Tancrède et Aménaïde, et le trio des masques ont été couverts d'unanimes applaudissemens. Jamais peut-être Mlle Sontag et Mme Malibran n'avaient été mieux inspirées. Le jeu de ces deux femmes ravissantes a électrisé les acteurs et le public : chacun a fait son devoir. Mme Damoreau-Cinti dans Zerlina et dans Anaï, a su trouver encore des applaudissemens après la séduisante comtesse Rossi et la fille de Garcia. Le second acte de *Moïse* ou plutôt le divertissement a été accueilli, non avec froideur, mais avec la réserve que commandait la présence d'augustes spectateurs. Redemandée après le départ du Roi, Mlle Sontag est venue recevoir des fleurs et une couronne avec une modestie qui doublait son triomphe ; elle les a pressées sur son cœur ; elles y laisseront un souvenir. Les femmes rivalisaient de grace et de toilette; elles étaient en majorité dans la salle de l'Opéra; cela devait être puisqu'il s'agissait d'un appel à la bienfaisance.

*** Le concert donné vendredi dernier dans les magnifiques salons de M. Pape, par M. Pixis, avait attiré la foule. Les honneurs de cette fête musicale ont été pour la charmante Mlle Sontag, qui a chanté de manière à justifier les regrets unanimes qui vont l'accompagner dans la vie privée dont elle a préféré les paisibles jouissances à sa brillante couronne de cantatrice. Elle a enlevé tous les suffrages dans un air allemand composé par M. Pixis, et qu'elle a rendu avec un sentiment et un goût exquis, auxquels on voyait que l'amour de la patrie n'était pas étranger.

Obtenir quelques applaudissemens près de Mlle Sontag, n'était pas chose facile, et cependant nous devons une mention honorable à MM. Listz, Payer, et surtout à M. Ebner, qui a exécuté, avec talent et précision, une charmante polonaise de Mayseder. M. Conninx, qui a déjà fait ses preuves sur la flûte, est tombé cette fois dans un défaut que l'on ne saurait trop reprocher aux artistes qui se font entendre, autant pour leur propre gloire que pour les plaisirs du public. En musique, il ne suffit pas d'étonner par le triomphe des difficultés, il faut surtout chercher à plaire par la mélodie du chant, le choix d'un thême à la fois gracieux et original ; l'exécution est comme le complément de cette condition, *sine quâ non.*

Nous ne pouvons terminer sans féliciter M. Pape du nouveau degré de perfectionnement apporté à la confection de ses pianos, qui obtiennent à juste titre un succès universel.

Au concert de M. Pixis a succédé, mardi dernier, dans les mêmes salons de M. Pape, la seconde soirée musicale de M. Moschelès, dont les improvisations ont été accueillies avec enthousiasme par une assemblée aussi brillante que nombreuse. M. de Bériot, annoncé sur le programme, était l'objet d'une si vive impatience, qu'un duo d'instrumens à vent ayant voulu dédommager le public de l'absence imprévue du virtuose belge, quelques marques d'improbation se sont élevées, mais ont été aussitôt comprimées. Faisons des vœux pour que M. Moschelès indemnise bientôt les *dilettanti* de ce fâcheux désappointement, que son talent seul a pu faire oublier.

*** Aujourd'hui, à deux heures, le quatrième exercice public de chant de l'Institution royale de musique religieuse, dirigée par M. Choron. Pour complaire à MM. les amateurs, cet exercice sera entièrement conforme au second qui a été généralement redemandé. On a lieu d'espérer qu'il sera honoré de la présence d'augustes personnages.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,

Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

MUSÉE COLBERT.

S'il fallait prouver par un nouvel exemple qu'en France le gouvernement fait beaucoup de choses auxquelles il n'entend rien, et dont il ne peut se mêler sans soulever mille sujets de plainte, nous citerions les expositions publiques de peinture, de sculpture et de gravure. Écoutez les artistes : c'est d'abord une réclamation unanime contre la rareté de ces expositions, qui ne se renouvellent que tous les quatre ans au plus ; puis viennent les préférences dont jouissent certains privilégiés pour l'emplacement de leurs ouvrages, l'injustice ou l'ignorance du jury d'admission, les complaisances dont il est indispensable d'user envers les hauts et puissans seigneurs qui croient fermement protéger les arts, et cent autres abus. Cependant le gouvernement n'a pas le monopole des expositions ; Horace Vernet l'avait déjà victorieusement démontré ; eh bien, tant la routine est chose tenace et durable, personne ne s'était encore avisé de débarrasser nos peintres et nos sculpteurs, qui veulent mettre leurs productions sous les yeux du public, de la tutelle et du bon plaisir de M. le chargé des beaux-arts. A la fin s'est trouvé un homme qui a senti l'utilité et l'a-propos d'une exhibition permanente, et a ouvert une galerie toute à l'avantage des artistes : cet homme, c'est M. Gaugain ; cette galerie, c'est le musée Colbert.

Nous devons espérer que ce bel établissement prospérera. Si notre attente était déçue, il faudrait en accuser ceux-là même qui ont le premier intérêt à ce qu'elle soit remplie, et véritablement nous ne saurions alors à quel motif attribuer leur conduite. En effet, les curieux n'ont pas manqué jusqu'ici au musée Colbert, et nous y avons souvent rencontré ces riches amateurs qui sont dignes d'apprécier un beau travail et capables d'en donner le prix. Si donc certains artistes jugeaient inutile ou au-dessous de leur réputation d'exposer à la galerie de la rue Vivienne, nous leur dirions qu'ils se trompent doublement.

Ainsi n'ont point pensé MM. Delaroche, Roqueplan, Sigalon, Ingres, Scheffer, Delacroix, Gudin et autres. Il est vrai que *la Suite d'un duel*, de M. Delaroche ; l'*Espion*, de M. Roqueplan ; la *Locuste*, de M. Sigalon, et l'*OEdipe* de M. Ingres sont connus depuis assez long-temps. Le premier de ces tableaux dont nous dirions qu'il était le plus faible de tous ceux du même auteur qui brillaient au dernier salon, si quelque chose de faible pouvait sortir du pinceau de M. Delaroche, gagne ici par son voisinage, comme il perdait, il y a deux ans, comparé au *Massacre de la Saint-Barthélemy* et à *la Mort d'Elisabeth*. Les connaisseurs ont revu avec un nouveau plaisir la *Locuste* de M. Sigalon et surtout la belle figure de *Narcisse*, ainsi que l'*Espion* de M. Roqueplan, où le mérite d'une composition bien entendue se réunit à celui des expressions fortes et justes, de la couleur et même du dessin, si ce n'est pourtant dans la partie inférieure du corps de l'espion. Les avis ont été partagés sur le *Massacre de l'évéque de Liége*. Pour nous, il nous est difficile de reconnaître dans ce tableau toute la portée du talent incontestable de M. Delacroix. La scène se passe aux flambeaux et toutefois l'on hésite à décider si c'est une lumière factice ou celle du jour qui l'éclaire. Il nous semble, en outre, que la partie la plus intéressante d'une composition étant naturellement destinée à attirer les regards de préférence, c'est sur l'évêque et les personnages qui l'entourent que devrait tomber la plus vive lumière.

Ensuite nous aimons dans des cadres d'une dimension restreinte et où les figures n'ont pas plus de sept ou huit pouces, un travail soigné et ce fini dont l'absence peut rendre toute une page de peinture confuse et inintelligible. Ce travail et ce fini se font admirer, avec une touche franche, facile et spirituelle, dans deux tableaux de M. Scheffer, dont l'un retrace la *Mort de Géricault*, et l'autre une *Scène de l'Antiquaire.* Mais nous blâmerons dans ce dernier ouvrage la distribution de la lumière qui se répand par deux côtés différens, tandis que le milieu du tableau reste dans une teinte évidemment trop sombre pour y discerner aisément les figures que l'artiste y a représentées. A voir la tête de l'antiquaire, on entend les consolations qu'il adresse au malheureux pêcheur.

M. Boulanger a exposé deux portraits que l'on nous a beaucoup vantés. L'imitation de Lawrence, dont le portrait de la fille de M. Victor Hugo est si servile, qu'elle a sauté aux yeux des moins expérimentés ; et puis, cette petite fille, la terre sur laquelle elle est assise, les objets qui l'environnent, tout est si uniformément éclairé, que rien ne se détache, qu'aucune dégradation ne se laisse sentir. Après Lawrence, est-ce Rembrandt qui a servi de modèle à M. Boulanger pour son portrait d'un juge espagnol? Si nous avons deviné juste, le peintre flamand n'a pas mieux inspiré M. Boulanger que l'artiste anglais; et, pour le dire en passant, voilà deux exemples qui devraient bien délivrer notre jeune école de la propension à imiter, lorsque cette école a toutes les prétentions de la nouveauté et de l'originalité. Girodet n'a cherché à imiter personne dans ce portrait d'un nègre, auquel on donne le nom de *Toussaint Louverture*, et ce portrait est admirable de tous points ; car nous ne prêterons pas à l'auteur une idée qui lui est sûrement étrangère, en regardant comme une antithèse calculée le rapprochement de cette tête noire et du buste de Raynal en marbre blanc. Mais, au milieu de tous ces efforts plus ou moins bizarres pour fuir l'académique et le bas-relief, ce dont on peut savoir gré à nos jeunes artistes, nous ne voyons guère d'inspiration propre et créatrice. Que ce soit l'antique ou David, que ce soit Paolo Caliari, Rembrandt, Constable ou Lawrence qui vous servent de calque, vous n'avez, ni les uns ni les autres, le mérite de l'originalité !

Nous avons retrouvé dans une petite marine de M. Gudin la belle couleur qui, chez lui, semble un don de nature ; et nous sommes fâchés qu'il ne nous ait pas offert une composition plus riche. *La vue du palais des doges de Venise* a réveillé en nous les regrets douloureux auxquels nous a condamné la mort récente et prématurée de Bonnington. Nous devons néanmoins faire observer que le ciel de Venise est plus chaud et plus brillant. Bonington pouvait déjà lutter avec le Caneletto ; mais il était encore bien loin de Claude Lorrain.

Finissons notre revue en payant un légitime tribut d'éloges à M. David pour la tête de M. de Châteaubriand, dont vient de s'enrichir le musée Colbert. Il est impossible de reproduire la nature avec plus de fidélité, de vérité, de sentiment, avec une manière plus large et plus étudiée tout à la fois. Ne touchez pas à ce marbre ; peut-être fléchirait-il sous vos doigts, et le sentirez-vous palpiter, tant il a de délicatesse, de souplesse et de douceur. Heureux M. David d'offrir un tel hommage à M. de Châteaubriand ! Heureux le grand écrivain d'inspirer si bien un ciseau créateur !



UNE CHARGE.

SOUVENIR D'ATELIER.

David venait d'entreprendre son tableau de Sacre, l'atelier du grand peintre était alors au Louvre. Moi, artiste amateur, j'y remplissais les nobles fonctions de *rapin*. Déjà mes camarades étaient forts, qu'à peine je barbouillais ; ils faisaient des études, et je sonnais de la trompette ; ils travaillaient beaucoup, et je maniais fort bien le fleuret ; mais jamais je n'étais en arrière ni pour les parties d'artistes, ni pour les *charges*; aussi la plupart d'entre eux se sont-ils fait un nom, tandis que moi je suis resté rapin.

Un jour, l'heure du repas venait de sonner, et chacun

avait déposé le pinceau pour la flûte et le jambon. Assis sur un tambour, la bouche pleine et le couteau en main, j'étais dans cette disposition extatique où, pendant le mouvement des mâchoires, l'esprit s'arrête aux objets qui frappent les yeux. Mes regards se trouvèrent devant une muraille fraîchement construite en pierres de taille. En remarquant une d'une grandeur extraordinaire, je proposai de l'enlever pour voir ce qui était derrière, et aussitôt tous les couteaux grattant le ciment quadrangle me prouvèrent que ma proposition était au moins adoptée.

« Faire et défaire c'est toujours travailler, » nous répétait souvent David, dans ses paternelles exhortations, et l'enlèvement de la pierre récompensa bientôt notre persévérance. Elle laissait un grand vide qui donnait dans la cheminée du concierge, et nous vîmes, en avançant la tête, madame Ripaud écumant sa marmite. A cette découverte se présenta la nécessité d'une *charge*, et après bien des projets, il fut convenu qu'on enverrait le squelette de l'atelier goûter le bouillon de la famille Ripaud. Ce qui fut dit fut fait. Une corde est attachée à la place du cou de notre fluet personnage qui, après avoir râclé les murailles de ses côtes osseuses, vient frapper l'écumoire de la portière et prendre un bain de pieds dans son pot au feu.

Cette visite inattendue pensa faire mourir de peur notre pauvre concierge. Ce furent des cris à faire trembler la maison, et les mots de *spectre*, de *diable*, parvenus jusqu'à nous, nous instruisirent de la manière dont fut interprêtée la terrible apparition. Mais M. Ripaud, qui se disait philosophe parce qu'il avait lu *Candide*, et sa fille, qui ne croyait point aux revenans, essayèrent de calmer les craintes maternelles; puis Mlle Ripaud, laissant un moment l'eau de Cologne et l'éther, vint aussi pour écumer le pot qui, d'un caractère plus solide, était toujours resté en même place.

Le docile squelette en redescendant renouvela la même scène, avec variations et force embellissemens. Les cris aigus de la fille réveillèrent ceux de la mère; et toutes deux, effrayées, couraient çà et là, en se lamentant : M. Ripaud, un peu moins sûr de son courage, commença à craindre d'avoir peur, et ne sachant plus que devenir au milieu d'une famille qui le terrifiait, il se mit à appeler du secours de toute la puissance de ses poumons de portier.

Alors, ce furent les voisins, ce furent les passans, voire même plusieurs d'entre nous qui remplirent la loge, demandant la cause de tant de vacarme, et l'augmentant sans pouvoir obtenir de réponse. Enfin après bien du bruit, bien des cris, bien des conjectures, il fut décidé qu'un petit ramoneur monterait dans la cheminée, et avant son ascension, recommandation expresse lui fut faite d'avertir aussitôt qu'il verrait quelque chose. L'Africain postiche s'élance dans le vide, et toute la population de la loge, dans une anxiété facile à comprendre, de lui crier en chœur : « Ne vois-tu rien? » A quoi l'enfant répondait en solo : « Non, rien. »

Nous avions replacé notre pierre pour ne pas laisser apercevoir de jour, et l'oreille auprès, nous suivions la marche grimpante du petit Auvergnat. Il venait de répéter son « non, rien, » déjà pour la vingtième fois, lorsqu'il arriva devant l'ouverture. Nous l'enlevâmes, puis lui montrant une large tartine de confitures, nous lui fîmes signe d'entrer en silence dans notre atelier; il y consentit; et la pierre fut replacée à la hâte; les infatigables questionneurs redemandèrent encore : « Ne vois-tu rien. » Pour cette fois, de réponse point. Ah! pour le coup, nouveau tumulte dans la loge, nouvelles alarmes, conjectures peu rassurantes, et, par suite, nouvelle acquisition d'un Auvergnat pour tenter une seconde épreuve. Malheureusement, le petit bonhomme, instruit de la destinée vague de son prédécesseur, et ne souciant nullement d'être emporté par le diable, refusa de marcher. Il ne fallut rien moins que l'autorité de M. Ripaud, recouvert de son costume officiel, et ses menaces de le jeter dans le pot-au-feu, pour le forcer à s'aventurer dans les régions enfumées.

Il venait d'arriver contre notre pierre, lorsque nous l'enlevâmes de nouveau, en lui offrant, comme à l'autre, un motif d'attraction sous la forme d'une tartine. Mais il y répondit différemment. Effrayé par ce changement subit, il poussa d'effroyables cris. Ses hurlemens jetèrent l'épouvante chez la gent attendante du rez-de-chaussée. Cris en haut, cris en bas, ce devint

une extrême agitation, à la faveur de laquelle nous nous rendîmes maîtres du ramoneur rebelle, et la pierre reprit de nouveau sa place.

Le silence avait succédé à la rumeur générale chez M. Ripaud; mais la consternation était au comble. On ignorait le sort des deux ramoneurs; cependant les cris plus que bruyans du dernier faisaient supposer une fin au moins tragique. Conseil fut tenu. On renonça à une troisième épreuve, parce qu'on ne pouvait pas faire une aussi cruelle consommation d'Auvergnats, ni les envoyer ainsi, de gaîté de cœur, dans ce gouffre de l'humanité; l'on s'arrêta au parti de faire intervenir l'autorité, devant qui diables et follets, spectres et fantômes ont toujours échoué.

Ici finit la charge.

La première démarche du commissaire fut de s'informer où communiquait la cheminée, et sitôt après la réponse, il était dans notre atelier. Quel heureux sujet de *pochade* que l'arrivée du grave magistrat, conduit par M. Ripaud en grande tenue, et suivi de tout ce que sa loge pouvait contenir de curieux! D'abord, il voulut réprimander, mais notre excuse l'en empêcha. « M. le commissaire, lui dîmes-nous, vous ne pouvez nous blâmer d'avoir satisfait ces deux gaillards qui sont venus nous demander à déjeûner, par une issue peu ordinaire, il est vrai; ce qui, comme vous le voyez, ne les empêche pas de s'en acquitter fort bien. » Et en effet, les deux petits ramoneurs, assis par terre, au milieu de l'atelier, sous l'uniforme connu, et mangeant à se crever, achevaient le tableau. AA.

LOUIS XVIII. — LES TORTUES.

(Historique.)

L'immortel auteur de la Charte était gourmet. Il faisait de bonnes lois et d'excellens plats. Les unes et les autres étaient indigestes à qui ne savait pas les goûter. Témoin ce pauvre duc d'Escars; témoin aujourd'hui Monseigneur de Polignac, qui trouve, dit-on, que la Charte *est un fort méchant plat*,

> Et qui gâte à son gré tous les ragoûts qu'il donne.

Cet art culinaire, Louis XVIII l'avait appris et perfectionné dans la solitude d'Hartwell. C'était l'école de l'adversité... et de la cuisine. Non pas, et à Dieu ne plaise, que je veuille jeter du ridicule sur cette paisible retraite où vivait un roi de France! une auguste résignation, un courage plein de dignité, honorèrent l'héritier de nos rois aux yeux de l'Angleterre et de l'Europe; et d'ailleurs Louis XVIII n'avait-il pas su se faire de plus nobles loisirs? Les lettres charmaient les douleurs de l'époux malheureux *, du prince déchu. Au milieu de ses études, il donnait un souvenir à la France. Plus tard, il lui a donné la Charte, et il est mort au château des Tuileries. Son sort a été beau!

Revenons à l'anecdote que je veux conter. Louis XVIII avait un goût particulier pour les tortues!.. Les tortues! vont s'écrier mes aimables lectrices, qui préfèrent le *Code de la Toilette* au *Code des Gourmands*, une *galoppe* à une perdrix aux truffes, et qui ne se doutent pas de ce qu'il y a de délicieux, de suave dans une tortue, et puis *trahit sua quemque voluptas*, ce qui ne veut pas dire, *chacune prend son plaisir où elle le trouve*; la traduction ne plairait pas aux mamans ni aux maris.

Louis XVIII aimait donc les tortues. Un de ses anciens compagnons d'exil, le comte de P..., qui connaissait son goût, lui avait envoyé quatre des plus belles tortues qu'aient jamais produits les étangs du Languedoc. Ce fut le duc d'Escars, le premier maître d'hôtel, qui les reçut. Le duc était connaisseur: c'était, comme on sait, le collaborateur du royal Vatel. Il *travaillait* souvent avec le Roi. Il examine les tortues, et il laisse échapper un soupir. Il les verra servir sur la table royale, il les découpera peut-être, et lui.... Il tenait dans ses mains une tortue grasse, blanche, potelée; il la flatte, il la flaire. Enfin le démon l'emporte.... Je me trompe, il

(1) On sait que c'est à Hartwell, en 1811, que mourut l'épouse de Louis XVIII.



Gised

15 DÉGRÉS



Lith. de V. Ratier.

REPOS DANS LA CAMPAGNE.

emporte la tortue. Elle est déposée dans son laboratoire particulier; il la soigne de ses propres mains; il l'engraisse. Le friant larcin est avoué à deux amis intimes, gourmands aux palais délicats, dignes de savourer le mets qu'on leur prépare. Jour est pris, la duchesse est congédiée; c'était un dîner d'hommes, de garçons.

Malheureusement Louis XVIII était informé de tout, soit par la duchesse, piquée d'un congé peu galant, soit par une autre voie; il savait et le larcin, et l'invitation, et l'heure. La vengeance est le plaisir des rois... et des gourmands : le prince se vengea en homme d'esprit. Aussitôt ses mesures sont prises, son plan de campagne est dressé, et il attend la victoire avec l'anxiété du général qui voit en espérance le bâton de maréchal.

Le trio était réuni chez le duc d'Escars. La porte avait été sévèrement défendue. On était dans le petit salon. Quelques mets délicats préludent au mêts divin. Le duc verse à ses amis d'excellent chablis et la tortue est apportée... Quelle chaire!... quel parfum!... Une grave dissertation s'établit sur la manière de la couper. Tout-à-coup on annonce un message du Roi. Les portes s'ouvrent devant l'envoyé.

« Le Roi mandait au duc d'Escars que les tortues » envoyées par le comte de P.... étaient mortes. Il » priait le duc de lui envoyer SUR-LE-CHAMP celle qu'il » avait mise en réserve. »

Il fallut obéir.

LA SOIRÉE.

Cinq cents francs en une soirée! — Vingt contredanses de suite! — C'est un jeu fort amusant que l'écarté! — C'est une chose ravissante qu'un bal! — Madame Jodard, si nous donnions une soirée?... — Oui, mon ami. — On danserait au piano. — Oui, mon ami. — On jouerait à l'écarté dans notre chambre; en ôtant le lit, il y aurait de la place. — Oui, mon ami. — Les rafraîchissemens dans la cuisine, les manteaux sur le carré, derrière le paravent, et un quinquet dans l'escalier. — C'est charmant. Voilà qui est convenu : à quand le bal? — A samedi en huit. — Va pour samedi en huit.

M. Jodard est un honnête employé du Trésor, à cent louis par an. Le brave homme est tout fier d'avoir été invité à une soirée chez son chef de division, à la Chaussée-d'Antin, et la tête lui tourne parce que le hasard lui a fait gagner 500 fr. à un écarté où il s'est laissé entraîner.

Sa femme est une brune, assez jolie et fort coquette. Quelques fashionables l'ont trouvée gentille, l'ont invitée à danser, l'ont enivrée de leurs fades complimens, et la petite Jodard, qui a de la tournure et du jargon, s'est tirée passablement de la danse et de la conversation. Bref, voilà des gens ivres, des gens dont le cerveau fermente, bouillonne; l'un, parce qu'il a gagné une fois à l'écarté, s'imagine qu'il doit gagner toujours, et l'autre, qui est encore sous l'influence de la walse, brûle de danser du soir au matin.

Le ménage Jodard est affligé de six mille livres de rente, y compris la place au Trésor. Avec six mille livres de rente, on peut vivre; toutefois vivre chez soi, au coin du feu, avec beaucoup d'ordre et d'économie. Mais déjà madame Jodard ne rêve plus que bals et toilette, tandis que l'employé, portant plus loin ses vues, aspire les fumées d'une martingale, découvre des mines d'or sur le tapis vert d'une table d'écarté, et suppute les intérêts de sa fortune, là où sa folle moitié n'entrevoit qu'une source de nouveaux plaisirs. Aussi, se charge-t-il de régler la dépense de la soirée, et il le fait avec l'exactitude et la parcimonie la plus scrupuleuse. Tant pour l'éclairage et tant pour les rafraîchissemens; tant pour les pâtisseries et pour le punch, et pour la gratification au portier qui servira de laquais et endossera une vieille redingote de *monsieur*, en guise de livrée. Toute la question se réduit à un seul point. Il faut que le budget des recettes surpasse celui des dépenses. D'un côté, 150 fr. pour les frais de la soirée, et de l'autre 500 fr. de gain à l'écarté. Il y a bénéfice clair et net. *That is the question.* C'est là la question. Voyons comment elle va se résoudre?

Le lendemain, M. Jodard apporte de son bureau dix cahiers de papier à lettres, et de sa plus belle écriture il expédie sur papier ministériel, et en caractères moulés, les billets d'invitation qu'il jette à la petite poste, le tout aux frais du trésor et des invités.

Arrive le soir si impatiemment attendu. Le quinquet bien luisant inonde l'escalier d'huile et de lumière Mad. Jodard est ravissante, et ne se contient pas de joie. M. Jodard se frotte les mains, et fait dresser la table de jeu. Les fiacres et les cabriolets se pressent dans la rue; en quelques minutes le petit appartement est encombré. La jolie maîtresse de la maison s'assied au piano; M. Jodard se place à l'écarté, et la soirée commence. Il est dix heures.

— Cinq heures se sont écoulés. La petite pendule du salon a frappé trois coups, et au trot pesant de ses deux rosses morfondues, le dernier fiacre emmène un couple rétardataire. Restons dans l'appartement, et jouissons jusqu'à la fin du bonheur des deux époux. Qu'est-ce?... Mad. Jodard boude, tandis que son mari, pâle et les cheveux en désordre, se promène à grands pas, comme un homme désespéré... Hélas! la jolie Mad. Jodard n'a pas dansé une seule contredanse, et toute la soirée elle est restée assise devant le piano, parce que des deux dames qui devaient l'y remplacer, l'une était indisposée et n'a pas pu venir, la seconde était toujours invitée quand il s'agissait de faire danser les autres.

M. Jodard a perdu six cents francs, et il n'a pu refuser d'en prêter autant, en sa qualité de maître de la maison à une douzaine de jeunes gens qu'il ne connaît pas, et que probablement il ne reverra jamais. Douze cents francs! le huitième de son revenu! Un sémestre de ses appointemens!.... Allez donc, pauvres dupes, et courage!... Donnez des bals; dépensez votre argent pour amuser les autres; mettez-vous à la gêne pour le reste de l'année; le monde ne vous en saura pas plus de gré, et il aura raison, car votre conduite n'était que sottise, amour-propre et cupidité.

S. S.

LES PASSEPORTS ET LA GALANTERIE FRANÇAISE.

Calais, le 25 janvier 1830.

Figure-toi, ma chère lady Sheldon, un vieil employé, presque entièrement caché derrière une vaste table chargée de registres, portant perruque et lunettes, écrivant toujours et répondant par monosyllabes: Voila ce qu'on appelle ici *un secrétaire de la Mairie*. C'est à ce personnage qu'il a fallu m'adresser en arrivant à Calais pour obtenir un *passe-port*, espèce de laissez-passer, que l'autorité délivre à chaque voyageur, comme on en donne à la douane de Douvres pour chaque ballot de marchandise. On me remit donc une longue feuille de papier, moitié imprimée, moitié écrite, dans laquelle l'on me permettait de *circuler librement* de Calais à Paris. Cela était assez bien; mais sur un des côtés de la feuille, j'aperçus quelques indications dont je ne comprenais ni le sens ni le but; elles étaient ainsi conçues: *cheveux blonds*, *visage ovale*, *front ordinaire*, *yeux bleus*, *nez pointu*, *bouche moyenne*, *menton rond*, *teint pâle*, *taille de 4 pieds 9 pouces*. Cela ressemblait assez, comme tu le vois, à la manière dont on désigne, dans nos journaux, un chien ou un cheval perdu. — « Monsieur, dis-je au secrétaire, veuillez m'expliquer ce » que je lis à la marge de mon passeport. » Lui, sans lever la tête et écrivant: « Madame, dit-il, c'est votre » signalement, la description de votre personne, votre » portrait. » A ces mots je restai confondue. Mon portrait, ma chère amie! Quelle impudence! Qui reconnaîtrait à de pareils traits cette lady B., si brillante dans les salons d'Almack? *Front ordinaire*, *yeux bleus*, *menton rond*! Qu'est-ce que cela signifie? A qui cela ressemble-t-il? Parlerait-on autrement de la froide et insignifiante miss Menny? *Nez pointu!* Ne croirait-on pas que mon nez est un véritable cornet? et, grace au ciel, il est aquilin et d'assez jolie forme. *Bouche moyenne*! qu'en dis-tu? La mienne n'est-elle pas très-petite et fort gracieuse? Milord Seymour me l'a répété mille fois. Avec cela, pas un mot de mes dents, qui sont, sans contredit, des plus blanches et des mieux

rangées de tout Londres. Et ce *teint pâle* ! N'est-ce pas une horreur ? Moi, qui ai plus de couleurs qu'aucune blonde des trois royaumes ! Cela est connu de tout le monde ; mais il paraît qu'il faut aux Français cette grosse fraicheur des blondes allemandes. Et puis, ma taille de quatre pieds neuf pouces ? J'étais mesurée et toisée comme un soldat de milice !

« Monsieur, m'écriai-je, suis-je donc un voleur ou » un déserteur, pour que vous signaliez ainsi ma per» sonne ? Et d'ailleurs, cela ne me ressemble pas le » moins du monde ; il faut changer tout cela, ou je » ne prends pas ce passeport. » — « Comme il vous » plaira, madame, répond le secrétaire avec un sang» froid cruel, toujours écrivant et sans m'honorer » d'un regard ; on ne peut pas raturer un passeport ; si » vous n'en voulez pas, il faudra repartir pour l'An» gleterre. » Je t'assure que j'étais tentée de le prendre au mot. Etre obligée d'accepter une pareille description de ma personne ! Me voir signalée en France d'une manière aussi ridicule ! C'était une chose affreuse, une trahison, un guêt-à-pens ! Je suffoquais de dépit, et je me serais infailliblement trouvée mal, si j'avais vu quelque fauteuil où m'évanouir commodément.

Un jeune avocat de Paris, qui se trouvait là pour le même objet que moi, a cherché à me calmer, en m'assurant que le secrétaire m'avait traitée avec beaucoup de faveur ; qu'au lieu de faire de moi un portrait aussi banal, il aurait pu me dépeindre d'une manière fort désagréable. Il m'a donné à ce sujet des détails qui font frémir. Il parait qu'il existe dans ce pays plus de 40,000 de ces secrétaires ; ils ont un pouvoir discrétionnaire sur tous les visages qui touchent le sol français ; ils ont droit de les défigurer à leur gré, et d'en faire les peintures les plus affreuses. On cite telles dames à qui ils ont donné des cheveux roux, des yeux verts, et même une barbe naissante ! Et personne ne peut réformer ce qu'ils ont fait. Quelle arbitraire, ma chère amie ! quel despotisme ! quelle tyrannie ! et cela ce passe dans un pays civilisé, chez une nation libre, sous un gouvernement représentatif ! les membres des deux chambres n'ont donc ni femmes ni filles.

Recommande bien, ma chère amie, à miss Bennett, qui se croit si jolie, de ne pas venir ici ; le secrétaire trouverait, comme moi, qu'elle a la bouche trop grande, et les yeux trop petits. Je t'avoue que je voudrais bien voir le signalement de la sèche et prude mis Mekerdey, dans un passseport français ; ce serait une véritable scrcière de Walter-Scott. Quant à la bonne figure de mylord Blifell, on en ferait une enseigne pour la taverne *Gros-fumeur* dans Grow-Square, et M. Stephen, avec ses longues jambes et son cou en avant, ressemblerait assez à un héron.

J'ai réfléchi de nouveau à ces maudits signalemens, et j'ai trouvé un moyen de faire disparaître cet abus. Ce serait de remplacer tous ces vieux secrétaires par d'autres plus jeunes, de 18 à 25 ans ; d'attacher à chaque mairie un peintre en miniature, d'un talent distingué, chargé de peindre toute les dames qui demanderaient des passeports ; le portait tiendrait lieu de signalement. Rien de plus simple que cette idée, et de plus facile à exécuter. Dès que je serai arrivée à Paris, je m'occuperai de faire rédiger, en ce sens, une pétition que je ferai approuver et signer par les dames de la capitale, puis nous la présenterons aux deux chambres. Nul doute qu'elles n'accueillent une réclamation aussi bien fondée et ne s'empressent de faire disparaître de leur législation un abus si contraire à la galanterie française.

Ton amie, lady B....

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

L'Hôtellerie de Terracine, opéra comique en 3 actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber.

Une servante d'auberge, le soir, dans sa chambre, profère certaines exclamations admiratives en contemplant dans une glace ce qu'elle ne peut voir que là. Pour plus amples informations, nous renvoyons nos lecteurs au *Journal de Paris*, qui a bravement abordé le fait, et nos lectrices à la chronique musicale des *Débats*, qui en donne une édition *expurgata*. Le Narcisse fémi-

nin croit n'être entendu que de Dieu, comme on le dit assez ridiculement dans la pièce nouvelle ; mais les deux larrons ne sont pas loin. Ces messieurs, non contens de ce qu'ils ont vu, sortent de leur cachette, quand la pauvre fille est endormie, et emportent une somme considérable. La servante malheureuse et innocente, comme elles le sont dans les mélodrames, est accusée de vol et condamnée à mort : c'est de rigueur. Pendant qu'elle marche au supplice, un des curieux qui suivent le cortége s'avise, en véritable acteur d'opéra comique, de répéter les exclamations qu'il a entendues en petit comité. Sur la demande de la servante, il est arrêté, puis interrogé, puis pendu. Telle est la vieille anecdote sur laquelle M. Scribe a bâti sa pièce nouvelle, avec les modifications indispensables, comme on le pense bien. Déjà des auteurs ont annoncé qu'ils travaillaient sur la même donnée, et il ne faut pas désespérer de voir les principales actrices de nos théâtres procéder à leur toilette de nuit sur la scène, comme Mlle Prévost dans l'*Hôtellerie de Terracine*. A la bonne heure ; cela pourra prêter à des rapprochemens curieux ; mais, en attendant, disons que le canevas de M. Scribe est si faible, que les situations musicales ne savent ou s'y asseoir, et s'y perdent comme dans un crible. Diavolo ressemble à un bandit italien comme un bandit italien ressemble à Chollet, avec son sabre luisant et ses roulades de ténor. Milord et milady Kockburn sont des caricatures surannées, auxquelles on devrait bien renoncer, ne fût-ce que pour faire cesser les ridicules représailles auxquelles elles donnent lieu dans les pièces anglaises, où l'on ne voit jamais un personnage français dire deux mots de suite sans qu'il y ait entre parenthèses (*il rit*) ou (*il chante*). La seule scène musicale de la pièce est un hors-d'œuvre ; c'est celle de *Pâques fleuries*. Cela ne veut pas dire que ce chœur pittoresque, disposé avec tant d'adresse sur un chant de cloches indiqué par l'orchestre, soit le seul morceau remarquable de la partition. Il faut citer ensuite l'ouverture, pleine de contrastes habilement ménagés ; le quintetti du premier acte, qui malheureusement ressemble un peu au sextuor de la *Cenerentola* ; le trio des brigands, où les trois parties ne se font pas entendre assez distinctement, mais qui est rempli d'ailleurs de naturel et de vérité ; la fin de l'introduction : *On prétend qu'en ce voisinage* ; puis, à un rang inférieur, le trio qui commence, la finale qui termine le second acte, et le grand air de Chollet, qui du reste n'a guère la couleur convenable : voilà le bagage vraiment musical de la pièce. Quant à la ballade, l'air : *Je voulais bien*, la chansonnette que Diavolo entonne si mal à-propos dans la chambre où il vient se cacher la nuit, *guidé par le silence*, c'est de la musique de vaudeville. MM. Adam et de Béancourt font aussi bien que cela. En résumé, le *libretto*, singulier mélange de procédés mélodramatiques et de style musqué, est faible, littérairement et musicalement parlant. La musique est agréable et élégante ; mais, sauf un morceau capital sans originalité, et, selon nous, bien inférieur, sous ce rapport, à celle de *Fiorella*, partition trop peu appréciée, on revoit avec bonheur l'Italie, avec sa vie de mollesse et de superstition, de festins et de couvent. Citons parmi les acteurs, Chollet, qui chante et joue fort bien, brigandage à part, et Mlle Prévost, qui s'acquitte à merveille du rôle de Zerline.

B. R.

Variétés.

Mlle Taglioni a reparu, cette semaine, dans le ballet de la *Belle au bois dormant*. La dernière mesure du pas des Naïades était à peine terminée que des fleurs et des couronnes sont tombées aux pieds de cette séduisante danseuse. Il ne fallait rien moins que le talent de Mlle Taglioni pour nous consoler du départ de Mlle Sontag qui a laissé dans la mémoire des malheureux des souvenirs aussi durables que dans celle des *dilettanti*.

*** On assure qu'un bal par souscription, et dont l'idée appartiendrait à M. le duc de Chartres, aura lieu incessamment au profit des pauvres. Le prix des billets est de 25 fr. Quel sera le lieu de réunion assez vaste pour contenir les nombreux souscripteurs qui accueilleront cette heureuse idée ?

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

LA SAINTE-CÉCILE.

C'était le soir de la Sainte-Cécile. De tous côtés retentissaient dans les rues de Vienne des accords joyeux : des bruits confus d'instrumens descendaient du premier étage des élégans hôtels, et du haut des mansardes élevées; il n'y avait dans la ville si mince société musicale qui ne se crût obligée de fêter sa patrone, et de dépenser en son honneur tout ce qu'elle avait de souffle dans les poumons ou d'activité dans les doigts. On entendait même de distance en distance quelque instrument isolé rendant au fond de la chambre d'un étudiant une harmonie qu'on pouvait nommer aérienne, ou résonnant sous les doigts d'un artiste misanthrope qui payait son tribut solitaire à la solennité du jour. Du nombre de ces derniers était un pauvre joueur de clarinette, qui, logé dans un grenier, sur les bords du Danube, près du pont Rosomovski poussait des sons prolongés par les échos lointains du Prater. Georges Christmann avait connu des jours meilleurs. Dans sa jeunesse, il avait fait partie de l'orchestre du théâtre de la Cour, du temps que Mozart y avait fait représenter quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, souvenirs que Christmann caressait avec complaisance, et qui se reproduisaient fréquemment dans ses discours. Mais Mozart était parti ; l'âge était venu diminuer le souffle et ralentir les doigts de l'artiste émérite ; puis Rossini avec ses *crescendo* et ses déluges de notes ; puis des jeunes gens se jouant des difficultés et se moquant du pauvre Georges habitué à une allure musicale plus paisible. Un soir, l'un d'eux laissa échapper le mot *perruque* ! Georges dévissa son instrument, le remit dans sa poche de cuir et se retira. Le lendemain matin, il se présenta chez le régisseur, donna sa démission qu'il eut la douleur de voir accepter avec un empressement injurieux, se fit compter trois mois échus de ses appointemens, et se retira de l'ancien théâtre de sa gloire, où l'on ne savait plus respecter ni lui ni ses auteurs favoris. Cependant Christmann avait une femme et des enfans. Il s'estima heureux de trouver quelques courtauds de boutique ou quelques pauvres etudians qui voulussent bien lui donner un reichsthaler par mois pour prix de ses leçons. Encore ces moyens d'existence étaient-ils bien précaires. Ce jour-là même, le perruquier, son voisin, qui commençait à jouer passablement l'air : *Mein lieber Augustin*, était monté pour lui dire qu'il en savait assez, et que désormais, quand il le raserait, il n'y aurait plus lieu à compensation. C'était une triste nouvelle, aussi la famille était plus silencieuse qu'à l'ordinaire. Christmann, en fumant sa pipe, après le dîner, avait envoyé en l'air plus de bouffées qu'il n'était régulièrement nécessaire, et le pot de bière placé sur la table, devant lui, avait été vidé avec une distraction qui ne lui était pas habituelle. Tout-à-coup il s'écria : Femme ! c'est aujourd'hui la Sainte-Cécile, et, quoiqu'il arrive, il ne sera pas dit qu'un vieux musicien aura laissé passer ce jour, sans toucher un instrument. Enfans ! qu'on m'aille chercher ma clarinette ; je vais vous jouer ce rondeau de Stamitz, que vous aimez tant. Et les trois enfans se précipitèrent vers une vieille armoire en chêne, où reposait depuis deux jours l'instrument désigné. Ce fut l'aîné qui le saisit le premier, et l'apporta triomphant à son père. Le rondeau de Stamitz ! s'écrièrent les deux autres en sautant de joie; et Christmann, tout en ajustant son instrument, disait avec un soupir : Ce n'est pas ainsi que ce jour se passa en 1786. Je me rappelle que nous donnâmes une sérénade à M. Mozart. Il nous fit entrer, et nous soupâmes tous avec lui. Grand homme !.. C'était précisément

quelques jours après la première représentation de ses *Nozze di Figaro*. Je crois le voir encore ce soir-là. Le premier acte avait été exécuté indignement par les acteurs italiens, jaloux de voir un Allemand, un *tedesco*, comme ils disent, faire quelque chose de cette force-là. M. Mozart, désespéré, quitte le clavecin, court à la loge où étaient Joseph II et toute sa cour : Sire, dit-il, les chanteurs y mettent de la malveillance, ma pièce est perdue... permettez qu'on n'achève pas. L'empereur envoya un de ses officiers, pour signifier aux acteurs qu'ils eussent à bien chanter, faute de quoi ils iraient en prison le lendemain. Le second acte alla aux nues !... Et voilà comme un souverain doit se conduire, quand il a un peu de sentimens et d'oreille. Cependant l'instrument était en état; un vieux cahier oblong, relié en parchemin vert, avait été placé sur le pupître et ouvert à l'endroit du fameux rondeau, par le fils aîné qui se tint derrière son père avec un air d'intelligence, pour lui tourner la page. Georges toussa; sa femme prit son tricot, le second des enfans se mit à feuilleter les estampes d'une vieille Bible à fermoirs de cuivre, et le plus jeune prit la pipe de son père, sur laquelle il faisait mouvoir ses doigts comme s'il eût joué aussi de la clarinette; le rondeau commença. C'était un des morceaux favoris de Christmann. Il retrouva pour le jouer cette ancienne vigueur, cette netteté de sons dont il était si fier, lorsqu'aux jours de sa gloire il entendait, du coin obscur qu'il occupait à l'orchestre, éclater derrière lui et au-dessus de sa tête, les bravos de toute la salle, après quelque solo moëlleusement exécuté. Plus d'une fois ceux qui passaient sur le quai levèrent la tête vers la lucarne à demi-éclairée. Déjà le motif du rondeau était revenu deux fois, et Georges s'apprêtait à couronner le tout par une péroraison brillante, quand trois coups frappés à la porte et l'apparition qui s'ensuivit vinrent distraire l'attention des auditeurs; je dis des auditeurs, car Georges n'entendit rien, ne vit rien jusqu'à ce qu'il eut détaché énergiquement les trois notes des trois dernières mesures. Ce ne fut qu'alors qu'il leva les yeux, et ce qu'il vit ne l'étonna pas médiocrement : Un laquais en riche livrée se tenait debout derrière lui; les enfans le considéraient d'un œil curieux, et leur mère lui offrait avec force révérences un siége que celui-ci refusait par signes. Bravo, s'écria-t-il à la fin du morceau; je vois que je suis bien tombé. Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Christmann qui se confondait en excuses, veuillez me suivre; je vous conduirai quelque part où vous ne serez peut-être pas fâché d'être venu, et surtout n'oubliez pas votre clarinette. Georges hésite, veut faire des questions. Il m'est défendu de vous donner de plus amples explications; mais je vous le répète, vous ne regretterez pas votre course. Toute la famille ouvre les yeux : Georges prend son parti, met l'instrument dans sa poche, ils partent. A la porte est une voiture; l'obscurité ne permet pas à Georges de distinguer les armes gravées sur la portière. Ils montent lui et son guide et fouette cocher. Ils passent devant l'Hôtel-des-Invalides, traversent la Vienne; un peu plus loin l'ombre de la métropole et de sa tour gigantesque se dessine à leurs yeux; puis la façade du théâtre national, puis la place de parade, puis le *Kaiserlich Burg* (palais impérial). La voiture s'arrête à gauche devant une grande porte de granit : là ils descendent, ils sont dans le jardin impérial. Ils suivent quelque tems une allée latérale, trouvent une petite porte. Le laquais l'ouvre, recommande à son compagnon de ne pas manquer de le suivre; après avoir monté un escalier dans l'obscurité, ils se trouvent dans d'immenses galeries où Christmann, à la clarté de la lune, croit apercevoir des médailles et des statues. Enfin devant une dernière porte son guide lui dit : C'est là; il ouvre, et la surprise de Georges redouble. Il se trouve dans une salle ronde de moyenne grandeur, où quatre lustres répandent une clarté douce, mais abondante. Une trentaine de musiciens y sont réunis devant des pupîtres élégans. Ils sont occupés à prendre l'accord, et le *la* donné par les violons est répété par les cors, les hautbois et les flûtes. A peine a-t-il le temps de comparer les riches habillemens des symphonistes avec son costume modeste, qu'il est conduit par celui qui l'a amené devant un homme simplement vêtu qui, la tête penchée sur le manche d'une basse, interroge les sons que sa main droite en tire à l'aide de l'archet,

tandis que la gauche serre ou relâche les chevilles qui retiennent les cordes. Sur quelques mots que le laquais lui dit à l'oreille, il releva la tête. Christmann resta stupéfait : c'était l'empereur ! Il ne pouvait le méconnaître, car vingt fois il l'avait vu se promener à pied au Prater.

Vous jouez de la clarinette, Monsieur;..... votre nom? — Oui, sire, répond Christmann, qui crut devoir satisfaire à la première question. — Comment vous appelez-vous? reprit le prince en souriant. — Georges Christmann, sire — Eh bien, monsieur Georges, voulez-vous bien être des nôtres. Il nous manquait une clarinette, et j'ai chargé un de mes gens de nous amener la première qu'il entendrait dans les rues de Vienne. Je ne doute pas qu'il n'ait bien rencontré ; le gaillard a la main heureuse. — Sire, je ne sais,.... je n'ose.... — Allons, en place, et prenez le *la*. On lui désigna un pupitre devant lequel il s'assit tout tremblant. Son effroi diminua un peu quand il vit que le morceau qu'il s'agissait d'exécuter était la 20e symphonie d'Haydn, qu'il connaissait parfaitement, et qu'il avait quatorze mesures à compter. Il se hasarda à jeter quelques coups d'œil autour de lui ; il reconnut parmi les exécutans des barons, des diplomates et des princes de l'empire, un d'Esterhazy au violon, un Kaunitz à la quinte, et, derrière le fauteuil de l'empereur, qui tenait sa partie avec beaucoup d'aplomb, un jeune homme à la figure pâle, aux regards où sommeillait une fierté presque éteinte, rendant à son aïeul le même service que rendait naguères le fils de Christmann à son père : c'était le duc de Reichstadt. Quand vint l'*andante* du morceau, le prince exécuta son solo de violoncelle avec une précision remarquable, et Georges se rassurant par degrés, tâcha de ne pas rester au-dessous de ces illustres modèles. Le concert terminé, l'empereur s'approcha de Georges, et lui dit : « Monsieur Christmann, nous faisons de la musique tous les samedis ; je compte sur vous : mais il est juste que vous soyez indemnisé du dérangement que cela vous causera. Je sais que vous avez une femme et des enfans ; à partir de ce soir, chaque fois que vous viendrez ici, il vous sera compté 15 florins. » L'empereur était parti que Georges se confondait encore en remercîmens. Il se retira, non sans avoir touché la somme promise, et le soir, l'honnête Christmann, achevant un bon souper au coin de son foyer pétillant, disait à sa femme et à ses enfans émerveillés de son récit : « J'avais l'idée que le jour de la Ste-Cécile me porterait bonheur ! » B. R.

LA VALISE DE MANDRIN

OU

LES TROIS GÉNÉRATIONS.

Vous connaissez l'histoire de ce héros en herbe qui courut au supplice par le chemin que prennent les conquérans pour arriver à l'immortalité. On la trouve sur tous les quais, pêle-mêle avec les brochures de M. Cottu, autre maniaque, et les mandemens de nos éminences ; mais ce que vous ne savez pas, ce dont vous ne vous seriez jamais douté, c'est que la valise du bandit pût devenir une planche de salut pour la monarchie. Or, écoutez, bonnes gens, et admirez :

« Si je reviens, tu me rendras ma valise : si je » ne reviens pas, elle est à toi. » — Ces paroles de Mandrin fugitif s'adressaient à Margoton, l'hôtellière. Margoton était bien la meilleure pâte de femme qu'on pût trouver dans toute l'Auvergne. Buvant, riant, jurant du matin jusqu'au soir, chantant cantiques sacrés et romances des bagnes, faisant volontiers crédit, bref ne sachant rien refuser ; elle joignait à ces heureuses qualités une discrétion admirable qui avait fait de sa taverne le rendez-vous de tous les bandits de la frontière. C'était, dans le langage que Vidocq et nos mélodramaturges ont mis à la mode, une *mère des forçats*.

Tant que Mandrin vécut, elle conserva fidèlement le dépôt qu'il lui avait confié. Après sa mort, légalement constatée par le bourreau, elle ouvrit la valise et la trouva remplie de richesses. Grande fut sa joie, comm

bien vous le pensez ; mais plus grande encore fut bientôt son inquiétude. Les commensaux habituels de dame Margoton étaient gens à sentir l'or d'une lieue. Ce qui vient par la flûte... Un vol pouvait lui ravir les fruits du vol. Se voyant les moyens de jouer décemment le rôle d'honnête femme, Margoton conçut un profond dégoût pour sa vie passée. Nouvelle Madeleine, elle détesta les joyeuses erreurs de ses beaux jours, et, décidée à quitter *le sentier du vice*, comme dit l'abbé Guyon, elle se réfugia au Puy-de-Dôme, où elle épousa M. Mathieu, honnête fripier, qui joignait à cette qualité celles d'usurier et de marguillier.

Dans le rang honorable où Margoton s'est élevée, vous croyez qu'elle va trouver le bonheur? Hélas ! il n'en fut point ainsi. *Vanitas vanitatum* !!! Son mari était le plus vilain ladre qui jamais ait sali les bancs de l'*œuvre*. Tant et si bien il fit valoir les écus de Mandrin, que la valise eut bientôt besoin de succursales, et, d'un autre côté, il fit tant jeûner sa femme, pour le salut de son âme, qu'elle mourut d'inanition, en pleurant amèrement ses bandits, son cabaret, son indépendance et sa pauvreté. M. Mathieu, qui la suivit d'assez près au tombeau, ne regretta que la valise, et l'aurait emportée avec lui, dans l'autre monde, si la coutume d'Auvergne ne s'y fût opposée. Ainsi finit la première génération.

Ce triste hymen n'avait produit qu'un rejeton, Mathieu II, qui acheta des titres de noblesse, des chiens, des amis, des maîtresses et un marquisat. Grand chasseur, buveur intrépide, faisant des dettes, rossant créanciers et vilains, maugréant et sacrant mieux que ne l'avait jadis fait madame sa mère, il s'était si bien approprié les belles manières de la noblesse, qu'on lui eût volontiers donné trente quartiers de gentilhommerie. C'était du reste le meilleur enfant du monde, et, s'il fut généralement détesté de son vivant, maudit après sa mort, on ne doit en accuser que l'esprit de révolution qui soufflait déjà dès ce temps-là.

Mathieu III, son fils, est l'oracle, le génie du faubourg Saint-Germain. Or, le faubourg Saint-Germain étant le premier quartier de Paris, qui est la première ville de la France, qui est le premier royaume de l'Europe, qui est la première partie du monde connu, il s'ensuit nécessairement, sauf le respect dû aux rois, que Mathieu III est le premier homme du monde. Il était fort jeune encore, quand la révolution éclata ; mais dès-lors une voix secrète, une inspiration d'en haut, peut-être, vint lui révéler qu'il était appelé à sauver la monarchie. Rempli d'un généreux enthousiasme, cédant au Dieu qui l'agitait, il fut chercher à Coblentz une retraite paisible, où il pût méditer à son aise les moyens de mettre à fin cette héroïque entreprise. Chassé de Coblentz par la Marseillaise et le fracas des armes, il se réfugia à Vérone, à Mittau, à Hartwel, toujours méditant pour la monarchie. Enfin, avec l'aide de Dieu et des Cosaques, il revint en France, il restaura la monarchie, et se crut au terme de ses longs travaux.

Vaine espérance ! le sort lui réservait de nouveaux combats et de nouveaux lauriers. La révolution, un moment terrifiée, releva sa tête sanglante, et Mathieu III dut se remettre à méditer. Je ne dirai point tous les projets qu'enfanta son monarchique cerveau, et que des circonstances, indépendantes de toutes les combinaisons du génie, firent évanouir en fumée. Nous lui devons Labourdonnaye et Polignac : cela suffit à sa gloire ; mais la querelle élevée entre ces deux grands hommes compromettait le succès de l'audacieux coup d'état qui les avait élevés. Digne imitateur d'Abraham, il sacrifie une victime chérie, il abandonne Labourdonnaye, et parvient à réunir sous les drapeaux du noble prince les jésuites et les gendarmes, un moment divisés par la mésintelligence de leurs chefs. Le résultat de cette heureuse réconciliation est infaillible ; la monarchie sera sauvée, et, en remontant des effets aux causes, à qui devra-t-on son salut? à Mathieu III, c'est-à-dire, à la valise de Mandrin. Humilions-nous, mes frères, humilions-nous, et admirons les voies de la Providence.

Or, vous me demandez, cher lecteur, quel est ce Mathieu dont vous n'avez jamais entendu parler, et qui pourtant a fait de si grandes choses. Ce Mathieu est M. le marquis de ***terre, inconnu en France, mais bien connu en cour. Je faux, car il est bien connu dans le département du Puy-de-Dôme où tout le monde sait son origine, et le montrait au doigt, quand il fut commander l'élection de Berryer.

LE GÉNÉRAL ET LE PORTEUR D'EAU.

C'était un des jours de l'automne dernier. Un homme d'une cinquantaine d'années suivait pédestrement le côté droit de la rue Jocquelet. Une large redingote brune l'enveloppait ; il avait l'air d'un bon bourgeois de province. Un petit vieillard encore verd, portant lestement la bricole et tout l'attirail du porteur d'eau, le regarde, le regarde encore, et lui barre le passage.

— Qu'avez-vous donc, mon brave homme ? m'avez-vous assez considéré ?

— Non, par ma foi .. (avec un gros juron). Je ne t'ai pas assez reluqué. C'est bien toi, mon pauvre D... je te retrouve.

— Vous me connaissez, brave homme.

— Si je te connais? J'ai été dans le temps ton camarade de lit. As-tu donc oublié le voltigeur Michel ?

— Non parbleu, et je te revois avec plaisir ; touche là, mon pauvre Michel.

Deux camarades de régiment qui ne se sont pas vus depuis quarante ans, ne peuvent pas se quitter brusquement et sans renouer militairement connaissance ; le porteur d'eau était bavard et communicatif. La carrière militaire n'avait pas été pour lui le chemin de la fortune, et après avoir été, moyennant cinq sous par jour, un héros sous la république, le directoire, le consulat et l'empire, il était arrivé à la restauration avec une petite pension et assez de membres à son service pour porter la bricole et les seaux.

— C'est égal, ajouta Michel qui parlait toujours tout seul, ça n'empêche pas les sentimens, et le bonheur n'est pas toujours sous les beaux habits. Tiens, D...., quoique je m'y sois mis un peu tard, j'ai eu une jolie femme et j'ai de beaux enfans. Il faut que je te montre tout cela, après que nous aurons bu ensemble la bouteille de la reconnaissance.

— Bien volontiers, reprit le camarade de lit du porteur d'eau, si tu veux que je régale, allons chez toi, je veux trinquer avec ta femme et voir tes jolis enfans.

Il suivit alors le porteur d'eau qui avait repris sa narration, et ce dernier parlait encore lorsqu'ils arrivèrent ensemble à un sixième dont la porte s'ouvrit au premier coup de sonnette.

— Ce monsieur-là, dit Michel à sa femme en entrant, est mon camarade de lit d'avant la révolution. C'est une vieille connaissance, et il veut payer bouteille.

La bonne femme regardait le monsieur qui, fouillant à sa poche en tira cinq à six beaux louis d'or qu'il plaça sur la table en disant : « Allons, mère Michel, allez-nous chercher du bon. » La mère Michel regardait toujours le monsieur, et Michel de dire :

Il paraît que mon ancien camarade D ... a fait fortune.

— C'est vrai, reprit celui-ci en souriant. Tu es devenu porteur d'eau, mon pauvre Michel, et moi je suis lieutenant-général, comte, grand'croix de la Légion-d'Honneur, grand'croix de St-Louis, grand'-croix de ...., etc. Tu loges au sixième, et moi dans un beau château....

— Ah ! pardon ! pardon, mon général.

— Vas Michel, comme tu le disais tout à l'heure, ça n'empêche pas les sentimens, et je suis content d'avoir retrouvé mon ancien camarade de lit. Je t'attends demain rue de . . . ., n. . . . Je te ferai goûter de mon crû.

— Ah ! mon général.... mon général !

— Je t'attends à dix heures.

Le lendemain à onze heures, Michel avait trinqué avec le général B.... D......x, et retournait joyeusement chez lui la bourse assez bien garnie pour quitter la bricole pour le tonneau.

W.

UNE VUE DE TOURAINE.

En quittant le dôme vert des noyers, sous lesquels la poste de La Frillière est cachée, notre voiture fut entraînée avec une telle rapidité, qu'en moins d'une minute nous arrivâmes au pont bâti sur la Cise à son embouchure dans la Loire. Notre équipage s'arrêta là, car un trait venait de se briser.

Ainsi, par un effet du hasard, nous eûmes le loisir

de contempler un peu plus long-temps que nous ne l'eussions fait en passant, un des plus beaux sites que présentent les rives prestigieuses de la Loire.

A droite, nous embrassâmes d'un regard toutes les sinuosités décrites par la Cise, qui se roule comme un serpent argenté, dans l'herbe des prairies les plus opulentes, et auxquelles les premières pousses du printemps donnaient alors les vives couleurs de l'émeraude.

A notre gauche, la Loire nous apparut dans toute sa magnificence. Les innombrables facettes de quelques roulées, produites par une brise matinale un peu froide, réfléchissaient les scintillemens du soleil sur les vastes nappes que déploie cette majestueuse rivière. Puis çà et là des îles verdoyantes se succèdent dans l'étendue des eaux comme les chatons d'un collier. De l'autre côté du fleuve, les plus belles campagnes de la Touraine déroulent leurs trésors à perte de vue, car l'œil n'a, dans le lointain, d'autres bornes que les collines du Cher, dont les cimes, chargées de châteaux, dessinaient en ce moment des lignes lumineuses sur le transparent azur d'un beau ciel.

A travers le tendre feuillage des îles, au fond du tableau, Tours semble, comme Venise, sortir du sein des eaux; et les campanilles grises de sa vieille cathédrale s'élancent dans les airs où elles se confondaient alors avec les créations fantastiques de quelques nuages blanchâtres.

Mais, un peu au-delà du pont sur lequel notre voiture était arrêtée, nous aperçûmes devant nous, et tout le long de la Loire jusqu'à Tours, une chaîne de rochers qui, par une fantaisie de la nature, parait avoir été posée pour encaisser le fleuve. Cette longue barrière dont la Loire semble vouloir ronger la base, présente un spectacle qui doit toujours faire l'étonnement du voyageur. En effet, le village de Vouvray se trouve comme niché dans les gorges et les éboulemens de ces rochers qui commencent à décrire un coude en cet endroit; et, depuis Vouvray jusqu'à Tours, cette chaîne de montagnes, dont les anfractuosités ont quelque chose d'effrayant, est habitée par une population de vignerons. En plus d'un endroit, il n'y a pas moins de trois étages de demeures creusées dans le roc, et réunies par de dangereux escaliers taillés dans la pierre blanche. Au sommet d'un toit, une jeune fille en jupon rouge court à son jardin. La fumée d'une cheminée s'élève entre les sarmens et le pampre naissant d'une vigne. Des closiers labourent leurs champs perpendiculaires. Une vieille femme, tranquille sur un quartier de la roche éboulée, tourne son rouet sous les fleurs d'un amandier, et regarde passer les voyageurs à ses pieds, en souriant de leur effroi; car elle ne s'inquiète pas plus des crevasses du sol, que de la ruine pendante d'un vieux mur, dont les assises ne sont plus retenues que par les tortueuses racines d'un manteau de lierre. Le marteau des tonneliers fait retentir les voûtes de caves aériennes. Enfin, la terre est partout cultivée et partout féconde, là où la nature avait refusé de la terre.

Aussi rien n'est-il comparable, dans le cours de la Loire, au riche panorama que la Touraine présentait alors à nos yeux. Le triple tableau de cette scène, dont les aspects sont à peine indiqués, procure à l'âme un de ces spectacles qu'elle inscrit à jamais dans son souvenir; et, quand un poète en a joui, ses rêves doivent souvent lui en reconstruire fabuleusement les effets romantiques.

Au moment où notre voiture parvint sur le pont de la Cise, une douzaine de voiles blanches apparurent entre les îles de la Loire et donnèrent une nouvelle harmonie à ce site merveilleux. La senteur des saules, qui bordent le fleuve, ajoutait de pénétrans parfums au goût de la brise humide; les oiseaux faisaient entendre leurs mélodieux concerts; et le chant monotone d'un gardeur de chèvres y joignait une sorte de mélancolie, tandis que les cris des mariniers annonçaient une agitation lointaine. De molles vapeurs, capricieusement arrêtées autour des arbres de ce vaste paysage, y imprimaient une grâce indéfinissable. Enfin c'était la Touraine dans toute sa gloire, e printemps dans toute sa splendeur.





JE CROIS QU'IL EST UN PEU FERME.



V. Adam

Lith de V. Raber

POUR LES PAUVRES S'IL VOUS PLAIT.

POUR LES PAUVRES, S'IL VOUS PLAIT.*

N'avez-vous pas, comme moi, assisté, dans les environs de Paris, à un bal champêtre, lorsque, par une belle soirée d'automne, l'orchestre bruyant a donné le signal de la joie ? C'est là que tous les rangs sont confondus ; le plaisir rapproche les distances ; le commis-marchand et le clerc de notaire, l'étudiant en droit et l'apprenti banquier, tous sont égaux lorsque l'on a pris place pour la contredanse ; partagé entre mille sentimens divers à la vue de toutes ces beautés piquantes de tous les genres et de toutes les conditions qui, rangées sur des bancs circulaires, attendent, avec plus ou moins d'impatience, qu'une invitation se présente, n'avez-vous pas, comme moi, hésité à faire un choix? Mais déjà le chef d'orchestre, sous les armes, gourmandant de la voix et du geste ses artistes qui succombent à la fatigue, est prêt à partir ; soudain un homme au verbe haut, à la face réjouie, s'est ouvert un passage au milieu des nombreux quadrilles, et s'arrêtant devant chaque cavalier, a réclamé le prix auquel est attaché l'inestimable bonheur de fouler en cadence la terre unie de Sceaux ou d'Auteuil. Ne vous est-il pas arrivé, comme à moi, de maudire cet homme qui, pour une misérable somme de vingt-cinq à trente centimes, vient se jeter au milieu d'une conversation que vous entamiez à peine avec votre jolie danseuse. Oh ! quelle différence avec ces bals brillans comme cet hiver en a vu naître dans les plus beaux salons de la Chaussée-d'Antin. Là aussi, Collinet ou Weber a donné le signal ; chacun est en place, l'aristocratie et la finance, la bourse et le palais; les livrées du luxe ont succédé à la mise simple et élégante des bals d'été ; les lustres éblouissans ajoutent un nouvel éclat aux toilettes les plus recherchées; les fruits glacés ont circulé autour des riches banquettes, et la table verte a plié sous le poids de l'or et de l'argent; que si une jeune et jolie femme, une aumônière en main, et traversant la foule des danseurs, est venue à vous avec un sourire gracieux en vous disant d'une voix enchanteresse : *Pour les pauvres, s'il vous plaît*, vous vous êtes bien gardé d'un mouvement d'humeur, et si attrayante que fût votre danseuse, vous n'avez pas hésité à obéir à une si séduisante invitation.

Honneur à la femme qui a eu l'heureuse idée de frapper la bourse des riches de ce léger impôt ; au milieu des rigueurs d'un hiver qui a doublé le nombre des pauvres, une semblable innovation méritait d'être accueillie ; aussi personne n'a-t-il été sourd à ce premier appel de la bienfaisance. Reprends courage, famille infortunée qui habites les mansardes de ce brillant hôtel; tandis que la neige pénètre dans ton galetas à travers un toit qui n'est plus un obstacle aux intempéries de la saison, tandis que sous l'influence de quinze degrés de froid, tu grelottes toute la nuit sans trouver le repos dont tu as si grand besoin, tes oreilles sont frappées des sons joyeux de la musique du bal ; au premier étage on danse, on s'amuse ; mais au milieu des plaisirs, il y a une pensée qui est pour toi ; demain, au point du jour, tu auras du bois pour réchauffer tes membres engourdis ; le toit de la mansarde ne laissera plus passage au vent et à la pluie froide de l'hiver, tes maux seront réparés, et pour cela il n'a fallu qu'un mot, un seul mot, prononcé d'une voix douce par une jolie femme ; mais qui aurait pu résister à cette prière simple et touchante, que deux beaux yeux s'étaient chargé d'appuyer : *Pour les pauvres, s'il vous plaît.* E. D.

* Voir la lithographie ci-jointe.

THÉATRE ITALIEN.

BÉNÉFICE DE ZUCHELLI.

Les *Nozze di Figaro*, 3e acte de *Romeo et Giulietta*.

Lorsque *Don Giovanni* fut repris cet hiver, au bénéfice de Mlle Sontag, ce chef-d'œuvre fut la première fois assez froidement accueilli, et comme la mission des critiques est de tout expliquer, cette tiédeur du public reçut autant d'interprétations différentes qu'il y a de journaux à Paris. Suivant l'un, il en fallait accuser l'auditoire plus brillant que connaisseur des représentations à bénéfice, un autre plus clairvoyant et plus profond décidait que Mozart n'était plus à la hauteur du siècle, et il fut prouvé jusqu'à l'évidence que cette reprise ne pouvait réussir. Malheureusement, l'événement

osa démentir l'évidence et se révolter contre des arrêts si puissamment motivés. Voici encore aujourd'hui un beau sujet d'explications et de conjectures, car la représentation des *Noces de Figaro*, sans avoir été précisément froide, n'a pas produit tout l'effet qu'on espérait.

En raisonnerons-nous, n'en raisonnerons nous pas? Pour moi, je serais assez d'avis d'en raisonner, d'abord parce qu'autrement on aurait l'air de ne pas comprendre, ensuite parce qu'il faudrait avoir du malheur pour s'en tirer plus malheureusement que quelques confrères qui néanmoins en ont bien pris leur parti et n'en sont pas moins tranchans pour cela. Je crois donc que les *Noces de Figaro*, quoique remplies de beautés de premier ordre, ne peuvent guère obtenir aujourd'hui un succès d'enthousiasme, comme celui de *Don Juan* par exemple: ceci a besoin d'une explication un peu developpée.

Aujourd'hui, grâce à Rossini, c'est chose assez indifférente qu'un livret d'opéra. Pourvu qu'il offre quelques situations, et qu'il soit bien coupé pour la musique, c'est tout ce qu'on demande; que l'action marche ou ne marche pas, que les scènes s'enchaînent ou non, qu'il y ait intérêt et vraisemblance ou qu'il n'en soit pas question, rien de plus secondaire; c'est au compositeur à tout créer; aussi, si la plupart du temps son sujet ne le soutient pas, rarement vient-il à l'entraver. Quand le poème est bon, c'est tout profit, quand il ne l'est pas, ce n'est pas une excuse pour mal faire; il peut, libre dans son allure, s'écarter d'une fable insignifiante, concevoir et reconstruire à sa manière une situation intéressante mais mal présentée, et faire oublier aux spectateurs un drame dont les chanteurs du reste, ont soin de ne pas leur laisser entendre un mot, pour concentrer toute leur attention sur la traduction libre qu'il en a faite en langage musical. Du peu d'importance que le poème a conservé, il résulte qu'étant tout entier sacrifié à la musique, on a du moins cherché à le concevoir dans les conditions les plus favorables au compositeur; l'action peut bien languir, mais il faut que les morceaux se succèdent avec rapidité; les récitatifs occupent tous les jours moins de place et l'intérêt musical marche sans interruption et sans obstacle.

Il y a quarante ans, au contraire, la musique non encore émancipée, était au service de l'action dramatique, et ne paraissait destinée qu'à en faire valoir davantage les situations. L'auteur du poème était une puissance, il disposait son œuvre comme il aurait pu faire une comédie ou une tragédie, sans s'inquiéter de la musique, c'était au compositeur à se conformer. Si le sujet était intéressant, ce qui arrivait alors plus souvent, par la raison toute simple qu'on s'en occupait davantage, et que par hazard il se trouvât bien disposé pour le musicien, comme *D. Juan*, par exemple, il y avait là de quoi inspirer au génie d'un Mozart le plus beau modèle de musique dramatique qu'ait encore produit l'esprit humain; mais si malheureusement il se trouvait musicalement défectueux, le compositeur était obligé d'engager et de soutenir jusqu'à la fin de la pièce une lutte inégale, où l'excès du génie pouvait seul le faire triompher, telle est l'histoire des *Noces de Figaro*. La comédie de Beaumarchais est un chef-d'œuvre; aussi a-t-on scrupuleusement respecté l'agencement dramatique des scènes, on n'a rien voulu mutiler, ni faire le plus léger sacrifice au compositeur; qu'en est-il résulté? c'est que les situations musicales sont trop rares et trop précipitées; et que l'action ne marche qu'à travers d'interminables récitatifs devenus nécessaires, mais aussi insuffisans à remplacer la déclamation que le chant. Au milieu de nos habitudes modernes, c'est là le seul obstacle au grand succès de cet opéra; car dès qu'un chant se présente, dès que le compositeur peut se produire, quelle verve, quelle suavité, quel bonheur d'inspiration! Il a beau être pressé par l'action, quelque mesures lui suffisent; il sait se montrer admirable dans un temps et un espace donné. Que serait-ce donc s'il eut pu se développer librement et à intervalles moins clair semés? mais après chaque morceau, vous avez-là tout prêt un grand récitatif suffisamment long pour calmer l'effervescence de l'admirateur le plus frénétique. Voilà pour mon compte comment j'explique le succès un peu tiède de cette reprise. Ajouter à cela qu'on n'a pas le plaisir d'entendre chanter un seul petit air à la charmante Suzanne-Malibran, et que Zuchelli a le jeu trop lourd et la voix trop molle pour un bon Figaro; la comtesse Heinefetter mérite aussi une mention particulière pour l'admirable sang-froid qu'elle conserve dans des circonstances où toute autre aurait perdu la tête. Le troisième acte de Roméo, qui terminait la soirée, est venu heureusement ranimer l'auditoire; Mme Malibran y a déployé une énergie et une sensibilité rares, même en elle.

A. G.

Variétés.

*** Aujourd'hui, à 2 heures, aura lieu le 5e exercice de l'Institution royale de Musique religieuse. On y entendra un choix des plus beaux morceaux de *Judas Machabée*, et de la *Fête d'Alexandre*, une cantate de Mozart, non encore connue en France, et les *Cris de Paris* du temps de François Ier.

*** Les nouveaux propriétaires du restaurant Martin, MM. Maréchal et Lasalle, non contens de faire d'excellens pieds de mouton, veulent encore faire de bonnes actions. Ils donneront, le dimanche 14 courant, à 8 heure du soir, dans leur superbes salons de la place du Châtelet, à l'ancien veau qui tète, un bal paré et travesti, par souscription, au profit des indigens du 4e arrondissement.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

JEAN-GERMAIN DROUAIS.

Vers l'an 1788, il y avait, parmi les élèves de l'académie française de peinture à Rome, un jeune homme plein d'avenir. Brûlant du désir de se faire un nom, ne vivant que pour les arts, il était timide et embarrassé dans le monde où il aurait pu prétendre à tous les genres de succès, mais qu'il fuyait avec cette réserve craintive qui est la pudeur du génie. Les travaux et les veilles avaient altéré sa santé, et son front pâle portait l'empreinte de ce feu sacré qui féconde et qui dévore. C'était une de ces âmes d'artistes, ardentes et maladives, battant pleines de jeunesse dans un corps mourant, qui ne semblent faites que pour créer et puis mourir. Jean-Germain Drouais était de la famille des Michalon et des Gilbert, des André Chenier et des Bonnington. Insoucieux de sa personne et de l'opinion du monde, il avait fallu, dès son enfance, combattre en lui cette humeur indépendante et sauvage où le vulgaire ne voit que de l'inconvenance et quelquefois de la folie. Maintenant encore, ses amis faisaient tous les jours d'inutiles efforts pour l'arracher à son atelier et l'associer à leurs amusemens, moins pour avoir un compagnon de plaisir, que par intérêt pour sa santé languissante. Mais il se refusait avec douceur à toutes les distractions qu'on lui offrait, et si leurs instances devenaient trop vives, il avait recours, pour s'assurer la jouissance de sa laborieuse solitude, aux mêmes ruses que les jeunes gens emploient d'ordinaire pour échapper à la nécessité du travail.

On était alors à l'époque du carnaval, tems de plaisir et même de licence à Rome, où l'on cherche, dans cette image affaiblie des antiques saturnales un dédommagement à la contrainte et à la gravité, au moins extérieures, qui y règnent le reste de l'année. Du modeste logement qu'il occupait dans l'hôtel de l'académie, Drouais entendait les pas précipités et les cris confus des masques qui couraient le long du Corso. Ce mouvement, ce tumulte, loin d'être pour lui une distraction importune, semblaient alors plaire à son oreille, tandis qu'armé de la palette et du pinceau, il continuait un tableau commencé. Là aussi sur cette toile, s'agitait le peuple *, mais hideux et terrible, là aussi semblaient résonner ses mille voix, mais menaçantes et demandant du sang. L'artiste s'arrêtait de temps en temps, regardait son ouvrage et puis se remettait au travail. En ce moment des cris joyeux retentirent sur l'escalier; la porte s'ouvrit: un homme d'une quarantaine d'années précédait une troupe de jeunes gens qui se précipitèrent dans la chambre et envahirent le paisible atelier. C'étaient David et plusieurs jeunes artistes français. Drouais salua le premier et des serremens de main affectueux furent échangés avec les autres. — Bonjour, Drouais: toujours travaillant comme un rapin !... *La Révolte* avance-t-elle? — A propos de révolte, Messieurs, dit David, il faut que je vous dise que j'ai reçu des nouvelles de Paris. Savez-vous que le parlement a protesté contre le lit de justice tenu à Versailles; que d'Espremenil et Monsabert ont été arrêtés, et que l'on va décidément convoquer les états-généraux? — Ah ! M. David, grâce pour la politique ! parlez-nous peinture. — Eh bien ! apprenez qu'il y a certain *Philoctète*, venu de Rome, qui fait courir tout Paris rue Helvétius. — Drouais rougit, et ses jeunes rivaux s'écrièrent: Bravo! Messieurs, les Parisiens ont quelquefois du goût ! — Ah ça, mon cher, dit Michallon, jeune

* Drouais, quand il mourut, travaillait à un tableau représentant une révolte.

statuaire, ami intime de Drouais, voilà M. David qui nous amène tout exprès pour te décider à sortir. Il faut que tu viennes ce soir avec nous à une partie délicieuse que nous faisons au mont Testaccio : nous aurons avec nous la petite Zerline de l'Argentina, lui murmura-t-il à l'oreille, et de jolies transteverines. — Drouais sourit tristement : j'aimerais mieux, dit-il, le mont Janicule *, ou la pyramide de Cestius !... **— Allons, il ne s'agit pas de faire le sauvage ; tu as besoin de respirer le grand air. Voyez donc, Messieurs, cette mine pâle et cette barbe de huit jours. — Sur ma parole, dit un jeune peintre, il ne te manque, pour ressembler en tout point à un élève de l'académie de Berlin, que de fumer et de jurer par Albert Durer. — Ainsi, c'est décidé, tu viendras. — Mais...— Point de *mais*. — Je suis malade. — Raison de plus. — Je n'ai pas de quoi m'habiller. — Bon! un habit propre, un coup de rasoir, des faces un peu rajustées et tu seras superbe. Nous te faisons grâce encore de l'épée et de la bourse. — Je suis si faible, je ne pourrai marcher. — Nous te porterons. — David prit la parole : Mon cher ami, j'insiste fortement pour que vous accédiez à l'invitation de ces Messieurs ; il faut absolument vous distraire, si vous ne voulez pas compromettre votre santé. Il est bon de travailler.... — Mais, item, il faut vivre, dit Michallon, c'est pourquoi nous allons au dîner que nous donne M. Lagrenée ***, dîner que tu as refusé par parenthèse ; de là, nous revenons nous habiller, tu en feras autant, et à huit heures nous t'enlevons de gré ou de force. — Adopté, s'écria la troupe qui se retira, laissant le pauvre Drouais bien empêché. — Une joyeuse partie, de jolies femmes, se dit-il en secouant la tête d'un air mélancolique. Oh non ! tout cela n'est pas fait pour moi ! Il faut mériter la gloire avant de songer au plaisir. Mais quel prétexte leur donner ? — Et plus le pauvre jeune homme se tourmentait pour trouver une excuse plausible, moins son imagination lui en suggérait. Il était au martyre, et déjà les voix bruyantes de ses amis qui revenaient encore plus fous que le matin, retentissaient au bas de l'escalier, qu'il n'avait rien trouvé encore. Comment leur échapper ? que leur dire ? Ils s'attendent à le trouver prêt.... Dans son agitation, il jette les yeux sur un petit fragment de glace suspendu au-dessus de la cheminée. Une idée soudaine se présente à lui : il s'empare d'une paire de ciseaux qui se trouve sous sa main et se coupe à la hâte une de ces touffes de cheveux appelées *faces*, et qui allaient en s'allongeant à partir de chaque tempe. A peine a-t-il eu le temps de mettre dans sa poche la dépouille accusatrice, que les jeunes gens entrent. — Eh ! bien, partons-nous ? s'écrient-ils; mais ils s'arrêtent stupéfaits à la vue de cet air effaré et de cette chevelure écourtée. — Ah ! ça, est-ce un déguisement de carnaval ? — Mes amis, vous me voyez désespéré : en prenant la lumière pour m'habiller, je me suis brûlé une de mes faces. Je ne puis décemment paraître ainsi. — C'est singulier, observa Michallon ; cela n'a pas l'air d'avoir été brûlé. — J'ai découvert la mèche, dit un autre, en montrant quelque chose qu'il venait de ramasser. C'était en effet une mèche de cheveux que Drouais, dans sa précipitation, avait laissé tomber à terre ; et tous les jeunes gens d'éclater de rire. — C'est, dit Drouais embarrassé, que j'ai voulu faire disparaître les traces de la brûlure... — A d'autres ; nous te reconnaissons bien là ; tu as trouvé le secret d'être original parmi les artistes. Reste donc, puisque tu l'as mis dans ta tête ; nous te laissons ; il ne faut pas faire attendre les dames; mais tu manques une charmante partie ; et la troupe folâtre se retira en chantant... Le jeune peintre resta seul ; il écouta quelque tems le bruit lointain de leurs accens joyeux, qui s'éloignaient de plus en plus ; peut-être un soupir fut-il donné à ces plaisirs qu'ignorait sa jeunesse; mais bientôt reprenant la palette, il se remit au travail avec une espèce d'ardeur fiévreuse et convulsive. Le lendemain, les premiers feux du jour doraient la Croix-de-Saint-Pierre, et des groupes joyeux de danseurs paraissaient encore comme des ombres heureuses aux balcons de

* Le Tasse s'y fit porter avant de mourir.

** C'est là qu'on enterrait les artistes étrangers qui mouraient à Rome.

*** Alors directeur de l'Académie française de peinture à Rome.



L'HOTELLERIE



Le Salon.



Le Boudoir.



H. Gérard-Fontallard.

La Mansarde.



Lith. de V. Ratier

Soirée chez la portière.

LES ÉTAGES.

marbre des palais, et la lampe fidèle veillait encore dans l'atelier du jeune peintre. Mais quelques jours après, on vit un modeste convoi descendre le long du Corso et se diriger vers l'église de Sainte-Marie, *in viâ latâ*. Des jeunes gens, des artistes, des Français suivaient, tristes et la tête découverte. Parmi eux on remarquait Michallon, David et Lagrenée. C'étaient les dépouilles mortelles de Jean-Germain Drouais *.

* Ses amis se cotisèrent pour lui élever un tombeau, ouvrage de Michallon, qui se voit encore dans l'église de Sainte-Marie.

LES FIANÇAILLES.

Vienne. . . .

C'était une nuit du mois de février, après une représentation de *Don Giovani*. Le bruit des voitures se perdait dans le lointain sous les vastes portiques du Prado. Les lumières du théâtre disparaissaient successivement, et la lune grandissant, les ombres des formes humaines passaient rapidement et se dessinaient sur les murs. Adossé à une colonne, j'écoutais encore cette musique inspirée. Une voix m'appelant me fait tressaillir. Théodore, me dit Antonio, que faites-vous donc ? ne venez-vous pas chez le comte de Rosbach, le père de la belle dona Anna ; on célèbre cette nuit ses fiançailles avec le comte Rodolphe ! — C'était elle, m'écriai-je, sans répondre à Antonio ; oui, c'etait elle qui était près de nous dans cette loge où se cachait une jeune femme. Pauvre jeune fille, comme elle paraissait souffrir de ce qui se passait sur la scène. Je contemplais avec ravissement cette physionomie mobile et pure, où se peignaient tour à tour tous les sentimens exprimés par l'amante de Don Juan. Ses yeux disaient ce que la musique n'avait pu dire. Avec elle j'entendais mieux cet admirable chef-d'œuvre ; les sons passaient par son cœur avant d'arriver au mien, et pour la première fois j'ai bien compris tout le génie de Mozart. Pauvre jeune fille, l'ambitieux comte de Rosbach la sacrifie.... Etes-vous fou ? interrompait Antonio, vous parlez comme un amant... — Je ne répondais pas, Antonio me faisait pitié ; je pris sa main, je la passai sur ma tête presque dépouillée de cheveux. Marchons, dis-je, je veux la voir encore. Le palais était resplendissant. Je me trouvai dans de magnifiques appartemens où étincelaient des dorures, des pierres, des feux ondoyans. Je voyais s'agiter, se mêler des hommes, des femmes ornées de brillantes parures. Ils semblaient tous parler avec vivacité ; des voix humaines, des rires arrivaient à mon oreille. Je m'efforçais de comprendre ce qu'ils disaient : c'étaient pour moi des sons vagues, des mots vides de sens. Etaient-ce des créatures vivantes ? étais-je le jouet d'une illusion fantastique ? Le bruit me fatiguait, m'oppressait. . . Une jeune fille, qu'un cavalier élégamment vêtu conduisait par la main, vint se placer devant moi. C'était dona Anna. Je ne pouvais apercevoir sa figure ; mais le jeune homme lui parlait sans cesse, et il me semblait que les mains de dona Anna étaient agitées d'un léger tremblement. Au même instant, un cavalier, exactement vêtu comme l'autre, vint à passer près d'eux ; puis il s'éloigna rapidement, et je le perdis de vue.

La foule grossissant me rejeta à l'extrémité de l'appartement ; je poussai une porte que j'aperçus. L'éclat des lustres se reflétait dans une chambre solitaire et sombre où j'allai m'asseoir. Je voyais des ombres m'apparaître, des mains se quitter et se reprendre ; puis un rond immense tournoyer rapidement. Tout-à-coup le cercle fut rompu ; une femme entra dans la chambre où j'étais retiré, et se jeta sur un siége sans m'apercevoir. C'était encore dona Anna, la fille du comte de Rosbach, la fiancée de Rodolphe. Sa respiration était agitée, je sentais près de moi le souffle embaumé de son haleine, et il me semblait entendre les battemens de son cœur.... Pauvre jeune fille, répétais-je, et j'allais lui parler.... Une autre personne entra précipitamment.... Est-ce donc vous, Frédéric, dit dona Anna. — Frédéric ?... Oui, oui, c'est Frédéric... Il y eut un moment de silence. — O Frédéric, reprit

dona Anna; mon ami! pourquoi m'avez-vous cherchée en ces lieux? Pourquoi m'avez-vous poursuivie de vos cruels reproches pendant cette horrible fête où l'on célèbre les fiançailles de mon trépas! Oui, je serai l'épouse de votre frère... Ne savez-vous pas les ordres de mon père, sa colère, sa malédiction? N'a-t-il pas fallu me sacrifier à cette fortune, à ce grand nom que possédera ce frère odieux, et dont vous serez privé? On m'a vendue; ne savez-vous pas à quel prix; et s'abandonnant à ses regrets, elle retraçait vivement les souvenirs de leur enfance, leurs sermens, leur amour, leurs espérances trompées, leurs rêves de bonheur; et elle pressait, elle arrosait de larmes les mains de son silencieux compagnon. Pour moi, je n'osais me montrer; je n'osais respirer de peur de troubler ces touchantes paroles, cette douce harmonie de la douleur et de l'amour.

La porte s'ouvrit encore. Une voix appela dona Anna. La jeune fille poussa un cri déchirant.— Frédéric!.... s'écria-t-elle, ce n'était pas Frédéric. — Non, dit Rodolphe, se levant et s'avançant vers son frère l'épée à la main. Défends ta vie, dit-il, frémissant de rage. La surprise enchaînait mes sens. Dona Anna voulut se précipiter entre les deux frères; il n'était plus temps. Frédéric était tombé frappé d'un coup mortel. Rodolphe avait fui.

Dona Anna était penchée sur le corps de son amant; elle tenait sa tête dans ses bras; elle la couvrait d'ardens baisers, comme pour arrêter son âme prête à s'envoler. — Il faut aller chercher du secours, lui dis-je. — Non, murmura Frédéric; je veux mourir, mourir avec elle; et il fixait ses yeux sur dona Anna. — Oui, oui, dit-elle, sans paraître étonnée de me voir, nous allons mourir ensemble; cela est mieux. Une joie céleste brillait au milieu de ses larmes; sa figure pure et angélique, penchée sur le visage pâlissant de son amant, avait une expression indicible de douleur et de tendresse; les fleurs de sa tête se mêlaient aux cheveux ensanglantés de Frédéric. Les sons d'une musique vive et gaie, le bruit des danses arrivaient jusque dans cette chambre, où régnait la mort. Je m'arrachai à cette scène de deuil; le comte de Rosbach avait tout appris de Rodolphe; il accourait; je lui montrai de la main la porte et je m'éloignai. . . . .

. . . .

Les danses avaient cessé; un vaste silence régnait dans ces salles tout à l'heure si bruyantes. Je cherchai Antonio à la lueur des lustres mourans, dont les feux projetaient des formes bizarres... J'arrivai à la salle des joueurs. — Antonio, lui dis-je, *la fête est finie.....* Frédéric est tué, tué par son frère. — Qui s'est tué, s'écria un joueur? Avait-il perdu sa fortune? — C'est l'amour qui..... De bruyans éclats de rire accueillirent ces paroles. Je frissonnai d'horreur... Des domestiques apportaient des vins, du punch! Ils circulaient de rang en rang, et le jeu recommença.

Deux jours après, on déposait les restes de dona Anna de Rosbach et de Frédéric de Holstein dans les tombeaux de leurs ancêtres.

L'HOMME-MARCHANDISE.

Pope, Locke, Condillac, Cabanis et plusieurs autres philosophes ont envisagé l'homme comme un être intelligent et moral. Buffon a décrit éloquemment tous les détails de sa structure corporelle; J.-J. Rousseau, Montesquieu, Voltaire, Adisson l'ont montré dans ses rapports divers avec la société dont il fait partie. Aucun auteur n'a encore réfléchi sur sa valeur vénale et mercantile. L'homme-marchandise mérite cependant d'attirer les regards de l'observateur.

Croit-on, par hasard, que les côtes d'Afrique soient le seul marché où l'on trafique librement de l'espèce humaine? Ignore-t-on que la traite des blancs a aussi sa tolérance, sa police et ses conditions? Rien n'est plus vrai cependant. L'homme-marchandise a cours sur la place comme toutes les denrées; il se vend à prix d'or, se transmet par l'intermédiaire de courtiers, s'aliène à toujours, ou se loue pour un temps; on l'achète au comptant ou à terme, livrable à échéance fixe ou immédiatement. La seule différence qui existe entre les autres marchandises et celles dont nous parlons, c'est

qu'elle se vend d'autant mieux qu'elle est plus corrompue ; qu'elle a d'autant plus de prix qu'on lui reconnaît moins de valeur.

On vous dira en Allemagne ce que valent au juste cent mille âmes. Il n'existe pas à Francfort un courtier qui n'ait son tarif. Dix mille âmes des plaines fertiles du Palatinat en représentent plus de trente mille du sol sablonneux de la Westphalie. Les âmes de la rive gauche du Bas-Rhin sont très appréciées sur la rive droite ; il fut un temps où tout le monde voulait en avoir.

Le ministre Walpole est le premier qui introduisit en Angleterre l'usage de ce trafic, par lequel les guinées de la trésorerie s'échangent, à prix débattu, contre les sciences du parlement. Cette innovation merveilleuse n'a pas manqué de s'accréditer dans tous les pays commerçans et policés, et d'y prendre les diverses modifications imprimées par le besoin des circonstances. En France, par exemple, on sait ce qu'il en coûte par boule blanche, par discours et presque par opinion ; on se vend pieds et poings liés au fanatisme et à ses fureurs, à la gloriole des cordons et des croix ; on se vend aux caprices d'un ministère qui rêve la destruction de tout ce qu'il y a de sacré, de grand, de généreux ; on se vend aux truffes, aux sinécures, aux pensions ; d'autres, plus vils encore, se vendent, non pour signaler les abus de la religion, mais pour la ridiculiser et anéantir ainsi le seul frein du malheureux. Avant d'être acheté, on rampe souvent dans la boue ; mais c'est alors que l'œil de l'acquéreur apprécie l'excellence de l'homme-marchandise, et que celui-ci accroît le mépris qu'on lui porte, mais double, par compensation, sa valeur intrinsèque.

UN HOMME MALHEUREUX.

Il a cinq mille francs à dépenser par vingt-quatre heures, un peuple de valets est nuit et jour sur pied pour deviner ses besoins et obéir à ses ordres... Il n'a jamais pu ramasser son mouchoir, et s'il mange et boit lui-même c'est que personne ne peut lui épargner la peine de se substanter. On ne le sert que ganté, la vue d'une main nue lui inspire un sentiment de dégoût. Entouré de fournisseurs qui, chaque matin, viennent lui offrir le moyen de rendre à l'industrie une partie des millions qu'il doit à l'héritage de son père, le jeune comte, car il est jeune et comte, ne leur répond que par un léger signe de tête ; jamais il n'a fait entendre une voix d'homme à un homme qui vit du travail de ses mains ou des bénéfices d'un commerce honorable.

Une pensée unique l'occupe et fait le tourment de sa vie : « J'ai un million huit cent vingt-cinq mille francs à dépenser par année, comment y parviendrai-je jamais ? » Parmi les choses possibles, je mettrai en premier celle de manger une grande fortune : avec de l'imagination, ou deux ou trois bons vices, on est bien vite débarrassé du superflu et quelquefois même du nécessaire.

Mais le jeune comte n'a pas de vices, peu d'imagination et une seule maîtresse ; il la garde : ce serait un travail pour lui que d'en choisir une autre, et toute idée de travail l'effraie. Cependant il a découvert depuis quelque temps un motif de dépense journalier qui est d'un sybarite ingénieux. C'est de brûler chaque soir la robe, le chapeau, les gants, enfin, toute la parure de sa maîtresse, et comme elle est d'un grand prix, la parure, s'entend, le feu lui consume, par ce moyen, quinze ou dix-huit cents francs, qui, soit dit entre nous et sans fâcher son opulence, auraient singulièrement alimentés les chauffoirs publics s'ils eussent été convertis en bon bois de gravier. Le Crésus moderne eut atteint le même but : il voulait les réduire en cendres.

Sa susceptibilité est extrême pour ceux qui le coudoient, quand, pour se délasser des fatigues de la voiture, il veut bien permettre à ses jambes de se mouvoir et à ses chevaux de se reposer. Si vous avez eu le malheur de le heurter en passant auprès de lui, toutes les excuses que vous croirez devoir lui faire sont inutiles. Il n'écoutera aucune raison, il rentrera chez lui, et sur un geste, bien connu de son valet de chambre, celui-ci s'empressera de le débarrasser de l'habit souillé par le contact d'un étranger, et le feu fera justice du drap qui s'est laissé presser par un coude trop hardi... Et pourtant il y a des pauvres nus.

Qu'on ne l'accuse pas, malgré ses goûts incendiaires, de ne pas donner à ceux qui souffrent. Soixante mille francs envoyés aux bureaux de charité cet hiver témoignent en faveur de sa générosité. Il donnerait plus encore; mais il faudrait parler pour se faire obéir, et c'est une fatigue qu'il veut s'épargner.

Que si ce n'était aussi un travail de lire, on pourrait ici lui faire un budget où toute sa fortune passerait sans qu'il eut besoin de faire chaque soir un feu de joie des costumes de sa maitresse; mais si la dame est coquette, nous le pardonnerait-elle? Risquer d'être en butte au courroux d'une jolie femme ou de voir un lecteur s'endormir sur nos chiffres et nos raisonnemens, notre galanterie et notre amour-propre ne pourront jamais se résigner à braver ce double danger.

Pauvre riche!

POÉSIES

PAR CH. DOVALLE.*

Oh! quel avenir on donnait à cette vie de poète qui à vingt-deux ans avait vécu! Qu'ils étaient purs les battemens de ce cœur que la mort flétrit au milieu de pensées d'amour et de rêves de bonheur! Quelle destinée! Cependant, en traçant ces poésies où son âme douce et sensible s'exhale tout entière, Dovalle n'eut aucun pressentiment de sa triste fin.... Mais on oublie l'hiver quand brille la saison du printemps, et la muse de Dovalle ne semait que des fleurs sur ses pas. Les plus légères émotions suffisaient pour l'inspirer. La vue d'une rose dont un insecte dévore le sein, tous ces riens naïfs d'amant et de maîtresse, l'indiscrétion d'un écho, un regard, une parole de femme, les larmes de l'aurore dans le calice d'une fleur, tout enfin électrisait Dovalle; et cela, parce que son cœur avait conservé cette délicatesse exquise que le bruit d'une feuille ou le murmure d'un ruisseau émeuvent et tourmentent. On jugera Dovalle après avoir lu ses poésies, et plus d'une femme se dira peut-être: L'amour avait passé par le cœur de ce poète. Ce nouvel ouvrage sera recherché; l'intérêt qui se rattache à l'homme dont la vie a été si brusquement interrompue, et surtout le talent incontestable qui se révèle dans des compositions variées et empreintes d'un cachet original, assurent le succès de ce recueil, dont M. Victor Hugo a composé l'introduction.

L'auteur des *Orientales* ne pouvait payer d'une plus ingénieuse manière son tribut à la mémoire d'un jeune poète dont il apprécie avec justice et impartialité les rares défauts et les nombreuses qualités. Nous citerons le *Sylphe*; cette pièce de vers a mérité les éloges de M. Hugo: après lui pourrions-nous nous tromper?

* Un vol. in-8°. A Paris, chez Ladvocat, libraire, Palais-Royal.

LE SYLPHE.

Lenis aura.....
(OVID.)

L'aile ternie et de rosée humide,
Sylphe inconnu, parmi les fleurs couché,
Sous une feuille, invisible et timide,
J'aime à rester caché.

Le vent du soir me berce dans les roses;
Mais, quand la nuit abandonne les cieux,
Au jour ardent mes paupières sont closes:
Le jour blesse mes yeux.

Pauvre lutin, papillon éphémère
Ma vie, à moi, c'est mon obscurité!
Moi, bien souvent je dis: « C'est le mystère
» Qui fait la volupté! »

Et je m'endors dans les palais magiques
Que ma baguette élève au fond des bois;
Et dans l'azur des pâles véroniques,
Je laisse errer mes doigts.

Quand tout-à-coup l'éclatante fanfare
A mon oreille annonce le chasseur,
Dans les rameaux mon faible vol s'égare,
Et je tremble de peur.

Mais si parfois, jeune, rêveuse et belle,
Vient une femme, à l'heure où le jour fuit,
Avec la brise, amoureux, autour d'elle
Je voltige sans bruit.

J'aime à glisser, aux rayons d'une étoile,
Entre les cils qui bordent ses doux yeux;
J'aime à jouer dans les plis de son voile
Et dans ses longs cheveux.

Sur son beau sein quand son bouquet s'effeuille,
Quand à la tige elle arrache un bouton,
J'aime surtout à voler une feuille
Pour y tracer mon nom.....

Oh! respectez mes jeux et ma faiblesse,
Vous qui savez le secret de mon cœur!
Oh! laissez-moi, pour unique richesse,
De l'eau dans une fleur.

L'air frais du soir; au bois, une humble couche;
Un arbre vert pour me garder du jour....
Le sylphe, après, ne voudra qu'une bouche,
Pour y mourir d'amour!

IDALIE.

ÉPISODE DU BAL DE L'OPÉRA.

Vers l'angle formé par le boulevard Italien et les galeries de l'Opéra, est un antre qui bien que consacré à Vénus est assez improprement nommé Idalie; on ne parvient dans le sanctuaire de l'homonyme du fameux mont de l'île de Chypre qu'après avoir descendu une vingtaine de marches.

C'est dans ce souterrain, où le plaisir arrange les joyeux quadrilles, au ronflement continuel de deux énormes contrebasses, que l'étudiant et la grisette viennent dénouer une intrigue amoureuse commencée à la Grande-Chaumière, ou suivre auprès d'une nouvelle conquête un cours de galanterie qui durera jusqu'à ce que la belle saison repeuple les bals des environs de Paris.

Mardi dernier, alors que la file des voitures obstruant les avenues de l'Académie royale de Musique prouvait avec tant d'éclat que l'amour de l'humanité n'est pas encore éteint dans les hautes classes de la société, et qu'elles seront toujours prêtes à voler au secours du malheur tant qu'on les conduira à la bienfaisance par le chemin du plaisir, mardi, avons-nous dit, un fiacre, un modeste fiacre qui jurait de toute la malpropreté de sa caisse et de la maigreur de ses chevaux entre deux landaus richement armoriés, s'arrêta devant la galerie de l'Horloge; une dame légèrement vêtue d'une robe de gaze bleue et d'un berêt à fleurs en descendit, un monsieur en costume de bal lui donnait la main. A la manière dont ils demandaient leur chemin on voyait bien qu'ils étaient étrangers: « Suivez la foule », leur répondit l'Automedon en capote grise, forcé par le gendarme de suivre la file. Mais la foule, en se précipitant dans le passage de l'Opéra, se séparait en plusieurs parties; l'une continuait son chemin, l'autre s'arrêtait vers le premier tiers de la galerie et descendait dans un caveau dont l'entrée était ornée de larges affiches, de lampes et de gendarmes. A l'aspect de ces placards, de ces lumières, et surtout de ce factionnaire dont la tenue sévère indique toujours qu'il veille au maintien de la joie publique, nos étrangers se crurent arrivés au terme de leur voyage. Ils étaient à Idalie.

Bien que l'entrée de notre premier théâtre leur parut assez mesquine, l'harmonie d'une contredanse de Rossini qui pénétrait par un jour de souffrance, jusque sous les voûtes de la galerie, et plus encore la toilette indécemment recherchée de quelques jeunes femmes qui descendaient devant eux, les maintenait dans l'erreur où les renseignemens trop concis du cocher venait de les mettre, on entendit même le mari dire à sa femme: c'est bien ici, vois ces dames les épaules et la gorge découvertes; je te dis que c'est là que nous allons voir la meilleure société de Paris.

Ce n'est pas là ce qu'on nous avait promis, disait la dame en se promenant dans la cave déguisée sous le nom de bal; je n'ai pas vu les domestiques en livrée qui devaient nous annoncer en haut et en bas. —Je croyais que les dames de la cour avaient un meilleur ton, murmurait le mari, en passant près d'une table où une jeune femme n'avait pas jugé à propos de faire apporter un second verre bien qu'elle fût en tête à tête avec un cavalier. —Tu ne danseras pas, n'est-ce pas mon ami, reprit l'étrangère, faisant remarquer à son mari les manières aisées des danseurs d'un quadrille.—Non, je te le promets, ma chère amie, mais on étouffe ici.— Eh bien! demande un verre d'eau sucrée, les rafraîchissemens sont gratuits. — Tu appelles ça gratis,

un verre d'eau vingt-cinq francs? Cependant l'étranger se fait servir.

Parmi les plaisirs que l'étrangère avait cru pouvoir se promettre, le bonheur de se trouver auprès d'une princesse n'était pas celui qui flattait le moins son amour-propre, aussi, dès que le garçon eut déposé sur la table de marbre le plateau sur lequel étaient rangés la caraffe, le verre et le flacon de fleur d'orange, elle s'empressa de lui demander si les princesses n'étaient pas encore arrivées. — Des princesses, reprit le garçon en souriant avec ironie : il y en a ici tant qu'on en peut désirer, et il désigna du doigt la plupart des danseuses. Le mari fronça le sourcil, avala son verre d'eau et dit à sa femme : nous avons assez vu, partons. — Un moment, continua le garçon, vous oubliez de me payer mon verre d'eau. — Payer ; mais votre bal me coûte déjà 50 francs? certes, c'est bien raisonnable, et si ce n'était point le but louable de la souscription, je plaiderais pour qu'on me rendit mon argent. « A ce mot de souscription, le garçon devina que le consommateur était victime d'une mystification ou d'une méprise : « Où croyez-vous être, lui dit-il? Parbleu! à l'Opéra ; et je trouve, soit dit sans blesser l'illustre assemblée qu'un bienfait y attire, que je n'ai jamais vu de ma vie une si singulière compagnie. — Parlez plus bas, Monsieur, vous n'êtes ici ni avec des princes, ni avec des ducs et pairs, ceux qui nous entourent sont des *malins* qui pourraient bien vous faire repentir de votre erreur : pour aller à l'Opéra, il faut d'abord payer la consommation ; puis remonter dans la galerie, la suivre jusqu'au bout, tourner à main droite.. N'oubliez pas le garçon?

Nous n'avons pas besoin de dire si le couple étranger se hâta de sortir de la caverne en maudissant la grande affiche, les becs de gaz et jusqu'à l'estimable gendarme, causes innocentes de cette méprise.

Variétés.

*** Jeudi, 11 février, a eu lieu le cinquième exercice de M. Choron. Un vif intérêt de curiosité s'attachait à cette séance où l'on devait entendre, outre les morceaux connus de *Judas Machabée* et de la *Fête d'Alexandre*, deux compositions non encore entendues à Paris. La première est une cantate de Mozart, dont l'effet n'a pas été tel qu'on aurait pu s'y attendre, peut-être à cause de l'hésitation passagère qui a régné d'abord parmi les jeunes elèves, mais, à laquelle ont bientôt succédé cette franchise et cette netteté d'exécution que chacun leur connaît. MM. Beaucourt et Jansen ; Mlles Massy, Leblanc, et une jeune virtuose de huit à neuf ans nous ont paru mériter une mention spéciale. Mais, il faut le dire, le magnifique oratorio, la sublime cantate de Hœndel, n'étaient pas les principaux attraits de la séance. C'était maître Clément Jennequin qui devait en avoir tous les honneurs. Vous me demanderez peut-être ce que c'est que ce Clément Jennequin ; s'il est élève du Conservatoire, s'il a eu le premier prix de contrepoint ; s'il a un opéra reçu à l'Académie royale de musique. Rien de tout cela, attendu que ce *maestro* vivait il y a quelques trois cents ans sous François Ier, et à une époque où il n'était pas même question de Carissimi et de Palœstrina, ni de l'Académie royale ; néanmoins l'on criait déjà en France, ainsi que l'atteste évidemment la composition de maître Jennequin, laquelle n'est autre chose que les cris de Paris mis en musique. Il aurait été à désirer que M. Choron fît imprimer les paroles de ce morceau qui nous ont rappelé *les Crieries de Paris*, ouvrage de Guillaume de Villeneuve, souvent cité par Dulaure. Quant à la musique, elle est fort originale, et nous doutons qu'on fît mieux de nos jours sur un semblable texte, qui entraîne nécessairement un peu d'uniformité. Les basses dans le lointain ; les imitations fuguées y produisent le meilleur effet, et un *decrescendo* habilement ménagé termine de la manière la plus piquante ce morceau qui probablement sera redemandé.

*** *Bonardin dans la lune* a réussi à la Porte-Saint-Martin, grâce à un déluge de lazzis et de calembourgs. Cette pièce, dont le carnaval légitime le succès, et qui depuis longtemps faisait rire les Bordelais, est due à l'esprit d'Honore, qui remplit le rôle de Bonardin.

*** Le dernier concert donné à l'Hôtel-de-Ville par le Gymnase musical, avait attiré une brillante société. Tous les artistes ont rivalisé de zèle et de talent ; une quête au profit des pauvres a produit 500 fr., et le charme d'une bonne action a doublé les plaisirs de la soirée.

*** On dit que si M. Dudon n'est pas nommé il est décidé à *prendre* son parti.

*** M. A. Duval vient de jeter un mauvais *pamphlet* à la tête des spectateurs de l'Odéon.

*** Il vient de paraître, chez Janet et Cotelle, un nouveau Quadrille des Muses, contredanses et walse pour le piano ou pour orchestre ; par Constantin, et un quadrille sur les plus jolis motifs de *Mathilde de Shabran*, arrangé par le même.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

DES ARTISTES.

En France, l'esprit étouffe le sentiment. De ce vice national procèdent tous les malheurs que les arts y éprouvent. Nous comprenons à merveille l'art en lui-même, nous ne manquons pas d'une certaine habileté pour en apprécier les œuvres, mais nous ne les *sentons* pas. Nous allons aux bouffons, et au salon, parce que le veut la mode; nous applaudissons, nous dissertons avec goût, et nous sortons *Gros-Jean comme devant*. Sur cent personnes il serait difficile d'en compter quatre qui se soient laissées aller au charme d'un trio, d'une cavatine, ou qui aient trouvé, dans la musique, des fragmens épars de leur histoire, des pensées d'amour, de frais souvenirs de jeunesse, de suaves poésies. Enfin, presque tous ceux qui entrent au Musée y vont passer une revue, et c'est chose rare que de rencontrer un homme abîmé dans la contemplation d'une œuvre d'art. Cette instabilité d'esprit qui nous donne le mouvement pour but, cet amour du changement, et cette avidité de plaisirs oculaires, les devons-nous à la fatale rapidité avec laquelle notre climat nous fait vivre en quelque jours sous le ciel gris de l'Angleterre, sous les brumes du nord et sous le soleil éclatant de l'Italie? Je ne sais. Peut-être notre éducation nationale n'est-elle pas encore achevée, et le sentiment des arts ne s'est-il pas assez fortement développé dans nos mœurs? Peut-être avons-nous pris une habitude funeste en nous reposant sur les journaux du soin de juger les arts? Peut-être aussi les événemens qui ont séparé notre époque de la *renaissance* ont-ils tellement tourmenté notre patrie que rien n'y a pu éclore. Nous n'avons jamais eu le temps de nous abandonner à la paresseuse existence de l'artiste, au milieu de tant de guerres; si nous n'avons jamais compris les êtres doués de puissance créatrice, peut-être étaient-ils en désharmonie avec nos civilisations successives? Ces observations préliminaires nous ont été suggérées par le peu de respect qu'on a généralement en France pour les hommes auxquels la nation doit sa gloire.

Un homme qui dispose de la pensée, est un souverain. Les rois commandent aux nations pendant un temps donné, l'artiste commande à des siècles entiers; il change la face des choses, il jette une révolution en moule; il pèse sur le globe, il le façonne. Ainsi de Guttemberg, de Colomb, de Shwartz, de Descartes, de Raphaël, de Voltaire, de David. Tous étaient artistes, car ils créaient, ils appliquaient la pensée à une production nouvelle des forces humaines, à une combinaison neuve des élémens de la nature ou physique ou morale. Un artiste tient par un fil plus ou moins délié, par une accession plus ou moins intime au mouvement qui se prépare. Il est une partie nécessaire d'une immense machine, soit qu'il conserve une doctrine, soit qu'il fasse faire un progrès de plus à l'ensemble de l'art. Aussi le respect que nous accordons aux grands hommes morts ou aux chefs, doit-il revenir à ces courageux soldats auxquels il n'a manqué peut-être qu'une circonstance pour commander. D'où vient donc, en un siècle aussi éclairé que le nôtre paraît l'être, le dédain avec lequel on traite les artistes, poètes, peintres, musiciens, sculpteurs, architectes? Les rois leur jettent des croix, des rubans, hochets dont la valeur baisse tous les jours, distinctions qui n'ajoutent rien à l'artiste: il leur donne du prix,

plutôt qu'il n'en reçoit. Quant à l'argent, jamais les arts n'en ont moins obtenu du gouvernement. Ce mépris n'est pas nouveau. Louis XV, dans un souper, reçut un reproche du maréchal de Richelieu sur l'indifférence avec laquelle il traitait les hommes supérieurs de son règne ; il avait cité Catherine et le roi de Prusse.

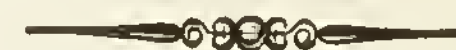
— J'aurais reçu, dit le roi, Voltaire, Montesquieu, Rousseau, d'Alembert, Vernet (Louis XV en compta une douzaine par ses doigts) ; il aurait fallu vivre avec ces *gens-là pair et compagnon* ! Puis, faisant un geste de dégoût : je passe parole au roi de Prusse, ajouta-t-il.

Depuis long-temps l'on avait oublié que Jules II logeait Raphaël dans son palais, que Léon X voulait le faire cardinal, et que jadis les rois traitaient de puissance à puissance avec les princes de la pensée. Napoléon qui, par goût ou par nécessité, n'aimait pas les gens capables d'imprimer un mouvement aux masses, connaissait cependant assez ses obligations d'empereur, pour offrir des millions et une sénatorerie à Canova, pour s'écrier au nom de Corneille, je l'eusse fait prince; pour nommer, en désespoir de cause, Lacépède, Neufchâteau, sénateurs; pour aller voir David, pour créer les prix décennaux; pour ordonner des monumens. D'où peut donc provenir l'insouciance qu'on professe pour les artistes? Faut-il en chercher les causes dans cette dispersion de lumières qui a fécondé l'esprit humain, le sol, les industries, et qui en multipliant les êtres chargés de la somme de science que possède un siècle, a rendu les phénomènes plus rares? Faut-il en demander raison au gouvernement constitutionnel? à ces quatre cents propriétaires, négocians ou avocats rassemblés qui ne concevront jamais qu'on doive envoyer cent mille fr. à un artiste, comme François Ier à Raphaël, lequel par reconnaissance faisait pour le roi de France, le seul tableau sorti tout entier de son pinceau? Faut-il en vouloir aux économistes qui demandent du pain pour tous et donnent le pas à la vapeur sur la couleur comme dirait Charlet? ou bien faut-il plutôt chercher les raisons de ce peu d'estime dans les mœurs, le caractère, les habitudes des artistes? Ont-ils tort de ne pas se conduire exactement comme un bonnetier de la rue Saint-Denis! ou l'industriel doit-il être blâmé de ne pas comprendre que les arts sont le costume d'une nation, et qu'alors un artiste vaut déjà un bonnetier.

Oublie-t-on que, depuis la fresque et la sculpture, histoire vivante, expression d'un temps, langage des peuples, jusqu'à la caricature, pour ne parler que d'un art, cet art est une puissance. Qui ne se rappelle cette estampe satirique apparue en 1815, où le régiment dont nous ne citerons même pas le nom, s'écriait, du sein des chaises où il était représenté : « Nous n'attendons plus que des hommes pour nous porter en avant! » Cette caricature a exercé une influence prodigieuse. Un pouvoir despotique tombe à moins quand il est malade. Peut-être, en examinant toutes ces causes et en discutant chaque détail, trouverait-on à présenter des considérations neuves sur la situation des artistes en France?... Nous essaierons.

LE VIEIL ARTISTE.

(*La suite au numéro prochain.*)



L'ARTISTE ET LE BROCANTEUR.

Vers le milieu du 17e siècle, la rue *Della Carità*, à Naples, était déjà, comme le Ghetto à Rome, le quartier spécial des juifs, qui, pour la plupart, cumulaient le double métier d'usuriers et de brocanteurs. Il n'était fils de famille, ruiné par ses parties en felouque à la grotte de Pausilippe avec les signorine Caterina ou Leonora ; il n'était pauvre peintre d'*ex voto* ou de madones, obligé de travailler pour les *rivenditori* en attendant les commandes des princes ou des cardinaux, qui ne vous eût enseigné la rue *Della Carità*. Parmi les échoppes pressées dans son étroite longueur, on distinguait celle de maître Abraham Giudeo, à un certain luxe de vieilleries qui en ornaient ou plutôt en encombraient l'entrée. Là étaient suspendues pêle-mêle des armures de Milan, des rapières de Bologne, des violons et des luths de Crémone et de Naples; mais ce qui

jouait le principal rôle dans le commerce et dans l'étalage de maître Giudeo, c'étaient les tableaux de toute espèce. Nul ne savait mieux que lui, sous une couche de fumée et de poussière, reconnaître la touche de quelque grand maître, ou dans l'essai d'un jeune artiste obscur et famélique, découvrir le germe d'un talent futur ; mais aussi nul ne savait mieux spéculer sur les besoins du vendeur, ni déprécier avec une indifférence plus désespérante l'ouvrage dont il devinait comme par instinct tout le mérite. Un soir, vers l'époque que nous avons indiquée, un jeune homme, sortant d'un misérable galetas où il avait travaillé toute la journée, s'acheminait vers la rue *Della Carità*, portant sous son manteau usé quelque chose qu'il cachait soigneusement. L'obscurité croissante permettait à peine de distinguer son costume extrêment modeste et ses traits fortement prononcés qui, sous une chevelure noire et épaisse, portaient l'empreinte d'une fierté presque sauvage. Si les femmes du peuple qui filaient en chantant devant la porte de leurs maisons avaient su que celui qu'elles voyaient passer en ce moment était l'auteur des *Canzonette* populaires alors si connues : *Dolce pace del cor mio*, et *Più che penso a tuoi*, elles n'auraient pas douté qu'il ne s'en allât, sa guitare sous son manteau, donner la sérénade à quelque Iris impitoyable.

Cependant, arrivé devant la boutique d'Abraham, il s'arrêta et finit par y entrer, non sans avoir hésité quelque temps. En suivant un étroit passage pratiqué entre des monceaux de vieilles armures et des remparts de vieux tableaux, il pénétra dans une espèce d'arrière-boutique où le guida la clarté d'une lampe suspendue au plafond. C'est là que l'enfant d'Israël, assis sur un large et antique fauteuil, s'occupait à compter sa recette de la journée, quand l'arrivée du jeune homme vint le distraire de cet important travail. — Qu'y a-t-il pour votre service, mon jeune maître? Vous le savez, les temps sont durs; les ducats de Naples s'en vont tous à nos seigneurs d'Espagne, qui aiment mieux donner leur pistoles à des courtisanes et à des *bravi* qu'à de pauvres gens comme moi, soit dit entre nous et sauf le respect dû au représentant de sa Majesté très-catholique.—Ici il ôta sa large toque.—C'est pourquoi, ajouta-t-il, si le but de votre visite est tel que je le soupçonne, vous avez agi prudemment en apportant avec vous quelque bon et valable gage, tel que celui qui est en ce moment sous votre manteau.—Vous vous trompez, répondit l'inconnu, en montrant un *quadretto* d'environ quatre palmes, je ne viens point pour emprunter, mais pour vendre, et voici ce que j'ai à vous proposer.—Ah! c'est différent; et le vieux brocanteur prit une loupe, à l'aide de laquelle il regarda attentivement le tableau que le jeune homme tenait devant lui, à la distance et dans le jour convenable. En vain l'artiste épiait d'un œil inquiet l'impression que son ouvrage produirait sur l'observateur exercé dont la physionomie immobile n'exprimait que l'attention. Il crut devoir prendre la parole pour en expliquer le sujet: c'est Agar et son fils dans le désert de Bersheba. — Sujet déjà traité par le sublime Guercino, dit Abraham.—Si vous connaissez son tableau, vous devez voir que le moment n'est pas le même, répartit le peintre; et d'ailleurs, qu'importe? ajouta-t-il avec fierté; il s'agit de savoir ce que le mien peut valoir.—C'est parler hardiment, mon jeune Raphaël, dit le vieillard avec un sourire ironique; il signor Spagnuoletto et le Cavalier Lanfranc ne diraient pas mieux; mais je ne crois pas que vous en soyez encore à vendre vos ouvrages aussi cher, et il jeta un coup d'œil significatif sur les vêtemens usés du jeune peintre. — Enfin, que me donnerez-vous de ce tableau, s'écria celui-ci avec impatience? — Hum!... j'aimerais mieux un Enfer, un Purgatoire ou un Martyre : on ne veut plus autre chose maintenant; et puis on ne reconnait là dedans la trace d'aucune des écoles à la mode, ni celle du Caravage, ni celle de Ribera... Dans quel système avez vous travaillé? — Dans aucun. — Mais enfin quel est votre maître, et à quelle école avez-vous étudié? — Mon maître, c'est la nature, mon école, celle du malheur!.. — Et il voulut reprendre le tableau que le juif examinait toujours. — Doucement!... Si l'on vous en offrait six ducats.... — Donnez, il est à vous. — Ce serait plus qu'il ne vaut; mais quatre, par exemple, me paraîtraient un prix raisonnable.—Un moment les traits du jeune homme étincelèrent lorsqu'il entendit le rusé

marchand se jouer du besoin qu'il avait trop laissé paraître; ses sourcils noirs se rapprochèrent d'une manière terrible, et sa main se dirigea vers un poignard suspendu à sa ceinture. En ce moment il avait quelque chose de ces chefs de *Banditti* des Abruzzes, à la physionomie pittoresque et sauvage. Mais il se calma aussitôt, et ses traits reprirent leur expression habituelle de sombre résignation; finissons, dit-il, gardez ce tableau et donnez-moi vos quatre ducats. — Le juif les compta un à un, paraissant les donner à regret, et le jeune peintre s'écriait, en regagnant son humble demeure: Dieu merci! voilà de quoi acheter de la toile et du pain!

Quelques jours après, un brillant équipage s'arrêta devant la boutique de maître Abraham Giudeo. C'était celui du célèbre cavalier Lanfranc qui revenait de l'église *Del Gesù*, où il travaillait à ces peintures qu'on admire encore. L'artiste désigna au vieil Abraham qui s'était empressé d'accourir à la portière, un tableau suspendu à sa porte parmi plusieurs autres: c'était celui de l'inconnu. Le vieux juif alla le décrocher d'un air empressé, en essuya la poussière avec sa large manche et le présenta à Lanfranc. Un bon ouvrage! seigneur Cavalier, ainsi que votre seigneurie a bien su le reconnaître. Admirez la couleur sauvage de ce désert, ces arbres brûlés par le soleil, ce ciel de feu... — De qui est ce tableau? — Je l'ignore, il m'a été vendu par un jeune homme qui s'en prétendait l'auteur. Le peintre chercha au bas du tableau et lut dans un coin le nom inconnu de *Salvatoriello*. L'ouvrage fut acheté au prix que le juif en voulut; mais néanmoins de longues années s'écoulèrent encore avant que l'obscur Salvatoriello travaillant à bas prix pour les *rivenditori* de Naples, devînt l'illustre Salvator Rosa, admiré de toute l'Europe et voyant les princes d'Italie se disputer l'honneur de payer à prix d'or ses ouvrages immortels.

UNE MASCARADE.

Les *incroyables* du 8 août se sont tous travestis. Ils ont pris part à nos modernes saturnales, ces hommes qui ont abusé de la permission d'être ridicules, ces hommes dont je me plairais à flétrir la conduite, si la *Silhouette* était riche d'un cautionnement, si elle ne craignait pas les dragonades du parquet, si surtout je ne voulais pas priver M. Levavasseur d'un de ces réquisitoires frappés à l'empreinte des harangues de carnaval qu'un honorable magistrat a supprimées naguère au profit de la morale et des chastes oreilles. Quel étonnant spectacle que celui offert par nos excellences sorties presque aussi difformes des mains du costumier de la cour que des presses du *Moniteur*! Qui n'aurait pas voulu voir la comédie dans le salon du prince de P....., oubliant dans une parade l'intérêt du grand drame qui se prépare? c'était M. B.... qui avait conçu cette folie pour faire diversion aux graves occupations du cabinet; c'était lui qui, du haut de ses six pieds, avait laissé tomber la facétieuse idée, accueillie à l'unanimité, c'est-à-dire comme devrait l'être le budget chez une bonne petite nation qui aurait de l'argent à donner et à perdre. Mais comme il voulait rire, le nouveau pair ne se déguisa pas: d'ailleurs, de ce qu'on tient une lettre close de pairie dans sa poche, il n'en résulte pas qu'on puisse y cacher le superflu de sa taille, et M. B...., en homme d'esprit, ne voulut pas risquer qu'on lui récitât: *Un héron au long bec*.... Car enfin l'interminable ministre d'état n'aime ni cette fable ni les allusions que de méchantes âmes y rencontrent....

Revenons au coup d'œil.... Il s'agissait de mettre à la torture l'imagination des spectateurs, en leur laissant deviner les noms des acteurs de cette scène burlesque. Mais comment ne pas reconnaître d'abord M. de P..... sous le costume de léopard terminé par une queue d'écrevisse. C'était bien la galanterie que devait montrer, pour l'Angleterre et pour l'ancien régime, un ami de milord-duc et le continuateur des vieilles doctrines. Tandis que son excellence se pavanait dans son brillant salon, M. de la marine entrait, précédé par un matelot du..... Pont-Royal, qui déployait une enseigne



Pour un sauvage il a des procédés



Lith de V. Ratier.

SALVATOR ROSA

Vendant son premier ouvrage à un brocanteur juif

où se lisaient ces mots tracés par M. de Marynhac :

Le tridant de Nepthune ait le sceptrr du monde...

Tout-à-coup une troupe de masques se précipita dans l'appartement : trente-sept ou trente-huit paillasses, des gobe-mouches, des émigrés, des mendians, un homme en costume dit de *voleuse*, une sainte Thérèse (M. Courvoisier) d'après le tableau de M. le baron Gérard, formaient ce bizarre cortége ; un malin et un officier anglais ouvraient la marche.

Un malin! un malin.... Ah! c'est M. Guernon. — Impossible, Messieurs, il est occupé à composer l'éloge du *ducque* de Lévis, pour prendre sa place à l'académie. — Qui a parlé de *prendre*? me voilà ; et c'est par cette exclamation que M. Du.... déchira lui-même le masque qui le couvrait.... — Une idée, s'écria M. Syrieys; comment sera costumé le collègue de l'Instruction publique? Une intrigue le *faira* damner. — M. Guernon, répondit un *domino* qui était dans la confidence du grand-maître, sera reconnu sur-le-champ ; il n'a fait que changer sa tête contre une de celles dont Granville a donné les heureux modèles. » Le malin n'était pas découvert.... Par malheur pour son imperturbable aplomb, une voiture d'enfans déguisés passa sur le boulevard.... Une fanfare militaire se fit entendre... Le malin trembla ; l'officier anglais se sauva à reculons, et chacun de se dire : Celui-ci, c'est le ministre de la guerre ; celui-là, le ministre des finances, le beau idéal de la peur ; car la trompette maudite venait de ressusciter deux épisodes bien connus de 1815 : M. de Ch.... fuyant devant Bonaparte jusque dans un camp autrichien, et M. de Bour.... prenant la queue de son cheval pour la bride.....

Parmi les acteurs inconnus, on remarquait encore un quadrupède d'une nature sauvage, au regard farouche, aux mouvemens brusques, et on se disait : Le vilain animal! Il murmure alors qu'une gracieuse caresse de main de femme devrait le flatter et l'adoucir : quel est-il donc? Est-ce un échappé de la ménagerie? est-ce un habitant de la préfecture de police? Et au moment où on s'arrêtait à cette dernière conjecture, où on nommait déjà M. M..., on vit le philantrope par jugement de la police correctionnelle, le fléau des afficheurs, rejeter le costume qui le couvrait ; on le vit apparaître au milieu de la foule, et plus impoli que son style épistolaire, M. le préfet fit comprendre qu'il n'avait pu cacher son naturel, et que M. Martin avait eu raison de dire : « Jamais je n'essaierai d'apprivoiser cet homme. »

Chacun s'était fait reconnaître ; on trouva plaisante l'idée de M. B.... qui, pour joindre l'utile à l'agréable, déclara au prince Jules qu'il avait devant lui ses plus fidèles serviteurs, ceux qui étaient prêts à le défendre *unguibus et rostro*, c'est-à-dire dans la salle à manger. Les figures de carton, le rouge, les mouches, les moustaches avaient disparu, et au moment où les membres de l'honorable assistance reprirent leurs figures naturelles, on ne voyait encore que des masques.

CARICATURE D'ÉTIQUETTE.

Si on trouvait dans les mémoires de St-Simon cette page :

« La marquise de Dreux-Brézé, la femme du grand-maître des cérémonies, donna un roût (c'était un nouveau mot venu d'Angleterre). Toute la *bonne* noblesse de France et quelques ambassadeurs étrangers avaient été invités. La duchesse de Saint-Simon avait reçu des premières une invitation. Ce devait être tout-à-fait bonne compagnie, je promis de l'y accompagner. Lors des apprêts de cette soirée, une difficulté imprévue se présenta. La cour de l'hôtel de Dreux-Brezé était trop étroite pour que les voitures pussent tourner, après avoir déposé les dames au bas du grand-escalier? Le cas était embarassant? Je fus appelé et consulté. Voici l'avis auquel on s'arrêta. Une tente serait dressée dans la cour ; les équipages s'arrêteraient à la porte extérieure, et les dames s'avanceraient entre deux rangées d'arbustes et de fleurs, sous l'abri de la tente. Un incident grave troubla la fête ; toutes les dames était déjà venues ; la femme de l'ambassadeur d'Angleterre arriva sur le tard. A la vue de la tente, elle déclara qu'elle n'entrerait pas, si sa voiture ne pouvait la descendre

au pied de l'escalier d'honneur. On vint annoncer cette nouvelle à la marquise de Dreux-Brezé. On tint conseil au milieu du salon. Fallait-il abattre la tente pour laisser pénétrer l'équipage de l'ambassadrice? Toutes les dames se récrièrent; je représentai fortement que la duchesse était entrée de cette manière, que l'ambassadrice n'étant pas même duchesse avait mauvaise grâce à cette exigence. Mon avis prévalut, on tint bon, et une réponse négative fut reportée à l'ambassadrice, qui furieuse et indignée, ordonna à son cocher de retourner à l'hôtel de l'ambassade. En apprenant son départ, des groupes se formèrent dans les salons. On se sépara discutant encore la question, et pendant plusieurs jours, ce fut le sujet de toutes les conversations du faubourg. »

Si, dis-je, on lisait cette page dans les mémoires de St-Simon, ne prendrait-on pas en pitié les grands seigneurs du dix-septième siècle qui attachaient tant d'importance à de si petites choses, on se croirait bien loin d'une pareille époque! Eh bien, le fait s'est passé il y a huit jours chez la marquise de Dreux-Brézé, et la femme de l'ambassadeur est lady Stuart.

Caricature du 17e siècle, caricature du 19e. *Unum et idem.*

LA CHAUSSÉE-D'ANTIN ET LA COURTILLE,

A PROPOS DU CARNAVAL.

Si jamais époque fut féconde en sujets de satire, et propice aux pinceaux du caricaturiste, c'est à coup sûr le carnaval. Que cet usage soit renouvelé des Grecs et des Romains, qu'il soit une imitation de leurs *Saturnales* et de leurs *Lupercales*, ou même une continuation de notre fête des *fous* et des *ânes*, peu nous importe: ce qu'il y a de plus positif, c'est que le peuple français, tant de fois proclamé le plus léger et le plus gai de la terre, semble avoir à cœur de justifier sa vieille renommée. C'est en vain que la révolution, avec ses idées philosophiques, voulait opérer la réforme de cette coutume que bien des gens appellent insensée; une ordonnance impériale lui rendit tout son éclat. Aujourd'hui le carnaval ne peut donner qu'un bien faible idée de ce qu'il était autrefois; cependant que de sujets se pressent encore sous le crayon de l'artiste, depuis les mœurs et les exagérations du grand monde jusqu'à la gaîté franche et quelquefois ignoble de la Courtille.

Cet hiver, la misère a été excessive; le nombre des pauvres ne peut entrer en compensation avec les dons nombreux, les quêtes, les aumônes de toute espèce, qui ont signalé la générosité des Parisiens; malgré cela, après plusieurs mois des plus cruelles privations, il se trouve dans le peuple des hommes qui ont tout oublié à l'approche des trois jours qui terminent le carnaval. Le bœuf gras a commencé sa promenade annuelle, et déjà une foule de masques a fait entendre autour de lui ces cris et ces exclamations, indices du bonheur et du plaisir.

Profitons de la licence du mardi gras, pour descendre incognito dans un des bals de la Courtille. Bon Dieu! Quel tapage! quel chaos! que de scènes populaires à la Charlet se succèdent autour de nous; on ne saurait y suffire. Assis à la même table, Turcs et bergères, sauvages et déesses, marquis et Pierrots, jetés pêle-mêle au milieu de la salle, trinquent gaîment au bruit de l'harmonie dubitative de la petite flute et des contrebasses, tandis qu'Arlequin, veuf de sa Colombine, et la redemandant aux échos du grand salon, finit par la découvrir, dans un coin obscur, en tête à tête avec un Jean-Jean de nouvelle fabrique, qui n'a plus trouvé de cruelle devant la bouteille de bière et les échaudés de la séduction. Une oreille chaste aurait beau jeu, au milieu de ces mille et une conversations engagées d'un bout à l'autre de la salle. Là, pour un instant, plus de gêne, plus de contrainte, le *tu* civique a remplacé les formes banales de la politesse française: on rit, on boit, on danse, en un mot on s'amuse.

Maintenant, transportons-nous un instant, si l'on veut bien nous recevoir, dans un des plus beaux salons de la Chaussée-d'Antin. Quel luxe! quel éclat! ces parures étincelantes d'or et de pierreries, ces toi-

lettes éblouissantes! combien de travail et d'argent elles ont dû coûter! Aussi n'a-t-on pas d'autre plaisir que de les admirer. Ici on se promène, on se montre, on se regarde; mais plus de ces réparties originales, de ces rires bruyans, de cette gaîté toute populaire : on dirait le foyer d'un théâtre, au moment où les acteurs, après avoir joué leur rôle, promènent, avant de rentrer dans leur loge, leur fatigue et leur ennui. De temps en temps, une caricature se rencontre; elle est presque toujours de bon goût, et fait heureusement diversion parmi ces costumes étrangers, ces personages historiques et ces figures du moyen âge; une gêne continuelle se manifeste sous ces brillans habits, et plus d'une fois le masque, en se soulevant, laisse apercevoir un long baillement, à moitié dissimulé; c'est là ce qu'on appelle un bal du bon ton. Pour moi, je préfère l'ivresse du peuple, c'est-à-dire celle du plaisir; c'est la bonne, a dit Figaro. En effet, comment ne pas rire en voyant cette femme de contrebande, qui a conservé ses bottes et dont un large chapeau cache à peine les épais favoris? L'expression de sa physionomie est bien dans la nature; il semblerait que sa bouche va réellement s'ouvrir pour répondre à ce masque qui lui offre un verre de vin : *Pour un sauvage il a des procédés* *.

E. D.

STATISTIQUE INDIVIDUELLE.

UN MAITRE D'ARMES.

. . . .
Enseignant le courage à dix sous par leçon.
ARNAULT.

Une! deux! tierce! quarte! Une! deux! fendez!... là, bien! Une! deux! parez!... — Holà! oh! là là! vous m'avez cassé le nez. —Eh bien! monsieur, restons-en là. Il y a des progrès sensibles : c'est aujourd'hui le dernier cachet; en voulez-vous vingt autres? — Oui, mais à condition que vous ne me casserez pas vingt fois le nez. — Certainement. D'ailleurs, votre masque sera raccommodé pour la prochaine fois. Et cependant, Monsieur, il est fort heureux que votre nez se soit trouvé là; car sans lui, ma foi, je vous abîmais la figure.....

A le voir ainsi avec son élève, l'œil en feu, l'épée brandissante, frappant énergiquement le sol, on dirait un homme en fureur, et il est le plus tranquille homme du monde; on le prendrait pour un génie en travail d'inspiration, et ce n'est qu'un homme de *cœur*, voilà tout. Or donc, une fois qu'il a dépouillé le susdit cœur ou plastron, ses larges gants et l'équivoque cothurne, ce n'est plus qu'un individu ordinaire, fort ordinaire même; tandis que, dans sa spécialité, il est utile et tout-à-fait indispensable à une civilisation bien ordonnée, où l'adresse, en fait d'armes, remplace le courage, rend l'insolence impunissable, et permet de passer une épée à travers corps de qui la voudrait châtier. Aussi, la plupart des dandys, fashionables, jeunes hommes du monde, ont-ils un maître d'armes, comme les femmes un médecin. Chaque matin, il vient pendant une heure leur allonger quelques horions pour le maintien des bons principes; et de même que le premier est aussi fatal à son client que la plus cruelle maladie, de même parfois le spadassin enlève en une leçon à son apprenti-brave l'œil ou le membre qu'il lui enseigne à garantir. Néanmoins, la réputation du maître y fait regarder souvent à deux fois aux courageux qui raisonnent avant de se mesurer avec l'élève.

Pour manier l'épée mieux que qui que ce soit, pour jouer artistement du bâton et souvent bien tambouriner, un maître d'armes n'est nullement étranger aux sentimens nobles et délicats. L'exemple suivant, du fait d'un professeur en réputation, pourra donner une idée favorable de la reconnaissance de ces messieurs, toujours en ce qui concerne la partie, c'est-à-dire en matière de coups d'espadon, de fleuret ou de bâton.

Un des miens amis, grand escrimeur par goût et par principe hygiénico-sanitaire, prend vingt cachets qu'il paie comptant. Après deux leçons, obligé de partir pour un petit voyage, il avertit son professeur et lu

* Voir la lithographie ci-jointe.

rend ses vingt cachets, sans en reprendre le montant. — Ah! Monsieur, s'écrie l'homme au fleuret, touché de ce procédé généreux, si jamais vous avez une affaire avec quelqu'un, faites-le moi savoir la veille, je vous prie! — A quoi bon? — A quoi bon, Monsieur! A ne pas vous faire estropier... tuer peut-être! — Et comment? — Voilà comment. La veille de la partie de mort, je me rends auprès du mécréant; je le pousse; il m'apostrophe, n'est-ce pas? Je le repousse, et il m'insulte. Alors, je m'aligne suivant les règles (ah! toujours les règles, par exemple), puis, faisant le moulinet, je le démantibule à coups de germanicus, et le mets dans l'impuissance de se présenter au rendez-vous le lendemain.

Mon ami partit d'un grand éclat de gros rire à cette burlesque protestation de dévoûment, et, comme en pareil cas, il aime à faire ses affaires lui-même, il remercia copieusement le bâtoniste-fleurétiste-tambouriniste de ses dispositions gesticulatives, le priant de réserver son chaleureux zèle pour ceux qui pouvaient avoir recours à de pareils moyens.

A A.

Variétés.

*** Si la sottise était exilée de la terre, a dit je ne sais quel écrivain, on la retrouverait dans la tête d'un censeur. Pendez-vous, censeurs passés et présens; Montbel, pends-toi, vous ne savez votre état ni les uns ni les autres: M. de Laurentie est votre maître à tous. Oui, Messieurs, ce scrupuleux rédacteur de *la Quotidienne* a refusé d'insérer dans son benin journal l'annonce de la *Silhouette* avec la vignette qui en fait le titre, parce qu'il a découvert, dans cette vignette, une espèce de petit bonhomme au chapeau pointu, qui a le malheur de ressembler à un frère ignorantin... Pends-toi, Montbel, tu n'aurais jamais deviné celui-là!...

*** Le *Sourd, ou l'Auberge pleine*, déjà transporté au théâtre de Madame, après avoir été réduit en un acte, a été joué cette semaine par les acteurs du Vaudeville. Arnal, chargé du rôle de d'Asnières avait une tâche très-difficile à remplir. Faire oublier Baptiste cadet, Brunet et enfin Legrand, qui tour à tour avaient fait valoir les lazzis et les charges de cette pièce, était chose impossible. Arnal s'est tiré de ce pas en homme habile; il a donné à son rôle une physionomie toute nouvelle, et sans se traîner sur les traces de ses devanciers, il a su obtenir des applaudissemens de bon aloi.

*** La *Sœur cadette* n'a obtenu lundi dernier qu'un succès contesté au théâtre de l'Odéon; les auteurs, qui sont MM. Fournier et Arnould, ont été nommés malgré quelque opposition.

*** Grâce à quelques changemens, aux magnifiques décorations de M. Gué, et surtout à la gentillesse de Mlle Eugénie Sauvage, *Ondine* pourra, pendant quelque temps, amuser les habitans du Marais.

*** *Hernani*, si impatiemment attendue par les classiques, et si indiscrètement prônée par les romantiques, nous est promise pour aujourd'hui.

*** Miss Smithson, que nous avons admirée à la salle Favart, est décidément engagée, pour douze représentations, au théâtre de l'Opéra-Comique, où elle va débuter dans les *Deux Mots* et dans *Jenny*.

*** Quoiqu'un journal ait dit que l'acteur Bouffé avait été victime des personnalités que certains jeunes gens ont bien voulu découvrir dans la pièce intitulée le *Bal champêtre au cinquième étage*, nous sommes fondés à démentir cette assertion. Nous saisissons cette occasion pour recommander à ces messieurs, cette même pièce, que M. Paul Banès, acquéreur du fonds de MM. Barthélemy et Selme jeune, agens dramatiques, vient de publier avec une jolie lithographie. Les bureaux de l'agence sont boulevard Montmartre, n. 8.

*** C'est par erreur que nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, que le *Pamphlet* représenté à l'Odéon était de M. A. Duval. La justice nous fait un devoir de rendre à M. G. Duval ce qui lui appartient.

*** Une statue colossale du Christ, exécutée en marbre par le célèbre scuplteur Danecker, à Stuttgard, vient d'arriver au château impérial de Czarkoezelo.

*** Les arts ont à déplorer une nouvelle perte; M. Odevaère, premier peintre du roi des Pays-Bas, est mort dernièrement à Bruxelles.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

THÉATRE-FRANÇAIS.

HERNANI.

— « Quel est donc ce Victor Hugo dont on parle tant? — » Oh! mon dieu, répondit l'autre en remuant dédaigneusement les lèvres, c'est un jeune homme qui ne manquait pas d'une certaine espèce de talent.... autrefois; car depuis deux ans ou à peu près, il s'est jeté, notez le fait, dans l'absurde par calcul, de telle sorte, qu'aujourd'hui c'est à faire horreur. Enfin imaginez vous qu'il a fait une pièce si mauvaise qu'elle dure quatre heures. Et puis le nom le moins connu, le plus barbare! Je crois, ma foi, qu'il commence par une *h* aspirée, c'est pire que *Childebrand*! Aussi s'en est-on moqué, comme de juste, dans un spirituel vaudeville : voulez-vous que je vous cite quelques tirades, quelques scènes de ce drame vraiment *romantique*?......»

Tel était le dialogue établi derrière moi l'autre jour à la Comédie Française, entre un jeune homme tout frais débarqué de sa province, et un de ses concitoyens, versé dans les belles lettres, qui rédige, à ce que m'apprit sa conversation, un journal de théâtres, fait des vaudevilles et fabrique des romans historiques, dans le genre de Walter Scott, comme il le disait à son naïf compagnon.

Elle a paru cette pièce qui *dure quatre heures* et malgré les parodies à l'avance, malgré le ridicule anticipé versé à pleines mains sur l'œuvre d'un jeune homme de génie, par des gens qui du reste peuvent dépenser hardiment du ridicule, sans craindre de s'appauvrir, nous avons entendu jeudi dernier le nom de Victor Hugo, proclamé au milieu du plus profond silence, puis salué par des milliers d'applaudissemens, sans qu'un seul sifflet soit venu protester contre ce triomphe que depuis deux mois tous les efforts d'une odieuse rivalité cherchaient à prévenir.

C'est qu'il y a dans le beau quelque chose qui impose même aux mauvais desseins et fait faire silence à la mauvaise foi. Devant le peuple excité, remué, travaillé par les tribuns, Scipion se présente, il parle, et les Romains, venus pour le juger, le suivent au Capitole.

Le problème est enfin résolu; ce problème depuis si long-temps posé et débattu, pour la solution duque on avait fait venir de Londres un mathématicien célèbre, nommé Williams Shakespeare, qui malgré tout son génie laissait encore la question indécise. Il s'agissait de savoir, si, au 19e siècle, le théâtre ne pourrai, pas conquérir son indépendance; car, pour le drame seul, 1789 n'avait pas sonné. La routine, à laquelle Français si légers, nous sommes plus soumis que nous n'affectons de le croire, l'amour exclusif de ce que nous avions aimé depuis notre enfance, une sorte de nationalité mesquine, nous faisait nous cramponner à nos vieilles admirations pour la plupart usées et vermoulues. Nous avions besoin du *fiat lux* d'un homme de génie. Vais-je faire l'analyse d'*Hernani*, de cette fable si compliquée et pourtant si claire; vous disséquer, vous mettre en lambeaux ce grand ouvrage, où une imagination éblouissante, tour à tour fraîche et profonde, lyrique et philosophique, semble user à son gré tantôt de la plume de Corneille, tantôt de celle de Molière, pour revêtir un fonds aussi invraisemblable peut-être, mais à coup sûr aussi touchant que celui de la *Folle journée*; non moins à l'aise dans le sublime que dans le familier, se jouant librement entre des scènes de délicieux amour, digne de Shakespeare, d'héroïsme castillan, digne du Cid, et le développement progressif d'une âme d'empereur; mélange souvent admirable du

réel et du fantastique, de l'épopée et de l'élégie, de la chronique et de l'ode.

Charles-Quint, comme l'histoire nous l'apprend, avait commencé sa vie de grand homme par une jeunesse de libertin : et il fallait nous faire voir la transition du libertin au grand homme, et l'ambition chassant peu à peu toutes les idées de légéreté et d'amour, qui avaient dominé le jeune prince : c'est là ce qui fait l'unité d'action dans le drame : ici, en effet, l'intérêt politique se rattache intimement à l'amour; ces deux sentimens sont en présence, et l'on devine quand on voit Charles-Quint succéder à don Carlos, que Hernani n'a plus d'autre rival que don Gomès. En épousant la toute puissance, le nouvel empereur renonce à dona Sol; aussi est-ce avec raison selon nous qu'il disparait au cinquième acte : toute l'affaire est entre Hernani et le vieux duc.

La nouvelle école s'était fait quelques conditions que nul jusqu'ici n'avait bien su remplir; ainsi elle voulait de la couleur locale, mais rarement on avait satisfait à cette juste exigence. Appellerons nous couleur locale ce badigeonage historique d'Henri III, plaqué après coup et tout entier de superficie ? Suffit-il donc de costumer à la mode du temps, pour ainsi dire, le caractère de son personnage ; ou ne faut-il pas que le caractère lui-même appartienne à l'époque qu'on veut ressusciter; qu'il soit, dans son essence intime, pétri des idées et des préjugés de son siècle?

Voyez don Gomès di Selva : ne nous semble-t-il pas réellemenf vivre au milieu de l'Espagne du 16e siècle, dans un château à tourelles crénelées et à pont levis? N'est-elle pas de son époque cette noble superstition d'honneur personnel et domestique, cette dévotion profonde qui éclate à chaque instant, cette générosité franche et naïve, ce respect tout chevaleresque de l'hospitalité?

Nous n'avons pas analysé Hernani, nous nous sommes contentés de jeter en passant quelques réflexions sur cette pièce dont tout le monde a déjà parlé et dont on parlera long-temps encore. Donner la table des matières de cette grande composition, c'eût été, selon nous, rendre un mauvais service à nos lecteurs ; faire ressortir toutes les beautés, c'eût été trop long. — N'y a t-il donc point de défauts? — Il y en a plusieurs. — De grands défauts ? — Sans doute ; mais ces défauts, il faut les accepter sans se plaindre, sous peine de voir disparaître toutes les beautés dont ils ne sont que l'exagération. Victor Hugo a cité quelque part cette vieille devise qui est de droit la sienne et et celle de tous les génies originaux : *Prends-moi tel que je suis.*

Après tout, ne vaut-il pas mieux être le Mont-Blanc avec cette ombre immense qu'il jette derrière lui, que le grain de sable avec son ombre aussi imperceptible que lui-même? Vienne midi, et vous verrez disparaître presqu'entièrement l'ombre de la grande montagne.

Nous serions trop facilement entraînés à parler de ces belles scènes entre Hernani et dona Sol, puis entre Hernani et don Carlos, puis encore entre Hernani et don Gomès ; nous ne parlerons plus de rien, pas même du monologue, ce morceau si remarquable parmi les plus remarquables morceaux de poésie contemporaine. Nous citerons seulement les derniers vers de la pièce qui ont inspiré le crayon de M. A. Devéria.

DON RUY *contemplant Hernani étendu à ses pieds.*

. . . . . . Mort !

DONA SOL *se soulevant à demi.*

Mort ! non pas ! nous dormons,
Il dort. C'est mon époux. Vois-tu ? nous nous aimons.
Nous sommes couchés là. C'est notre nuit de nôce.
Ne le réveillez pas, seigneur duc de Mendoce,
Il est las ! — Mon amour, tiens-toi vers moi tourné.
Plus près, plus près encor !......

(*Elle tombe.*)

DON RUY.

Morte !... Oh ! je suis damné !

(*Il se poignarde.*)

C'est une soirée dont nous nous souviendrons longtemps. Cette ivresse de tous, ces acclamations qui

semblaient saluer la naissance d'un théâtre national au 19e siècle, l'enthousiasme électrique avec lequel des amis fêtaient la première composition dramatique du plus grand de leurs amis, et tout à coup par un mouvement unanime et spontané les hommages qu'on adressait à Victor Hugo, offerts à sa jeune épouse ; tout cela dans ce siècle de froide raison où l'enthousiasme est flétri comme un ridicule, ou comme une folie, est de nature à laisser une profonde impression.

Les costumes et les décorations suffiraient pour attirer la foule au Théâtre-Français. Le jeu des acteurs, parmi lesquels il faut citer au premier rang Mlle Mars, nous prouve que les grands ouvrages trouveront et se feront toujours des interprètes dignes d'eux. Du reste, rien n'a manqué au succès, pas même le blâme du *Constitutionnel* et les injures de la *Gazette*.

C.

LA POLICE CORRECTIONNELLE.

C'est un spectacle tout comme un autre, et ce ne serait pas un des moins courus, si on pouvait acheter à la porte le droit d'y entrer. Si dans les grands jours on n'y pénètre qu'avec des billets délivrés par M. le président ou M. le procureur du Roi, comme il ne s'agit aujourd'hui que d'une audience ordinaire, nous entrerons sans peine. Voici certain escalier dérobé qui n'est connu que de quelques privilégiés.... Prenez place, belle dame; tirez votre flacon pour cause, baissez votre voile, car le jeune barreau est très-sujet aux distractions, et regardez de tous vos yeux !

— Quoi, c'est dans ce tout petit tribunal ?...

— Oui, belle dame, c'est ce tout petit tribunal, qui, dans cette toute petite enceinte, juge les grands écrivains et les petits voleurs, sans parler des vagabonds et des mendians que M. Mangin aime mieux envoyer légalement en prison que dans cette maison de refuge ouverte au malheur sous les auspices de la charité administrative de M. de Belleyme.

— Est-ce donc un écrivain qu'on juge en ce moment ?

— Je ne le pense pas ; mais permettez, je vais le demander à ce gros monsieur que vous voyez là-bas, et dont la mine épanouie.....

— Quel est ce gros monsieur ?

— C'est le marquis de C...., un des plus infatigables habitués du lieu. Il est à la police correctionnelle ce qu'est le général P.... à l'orchestre du Vaudeville.... Le bon marquis m'a mis au fait. Le jeune homme que vous voyez sur la sellette est un de ces industriels que les Anglais appellent *pickpocket*. Il en est à sa septième affaire.....

— Sa condamnation sera grave....

— Nous allons l'entendre prononcer à l'instant; mais pendant que les juges délibèrent, que l'avocat du prévenu s'essuie le front en recevant les félicitations des quatre stagiaires qui l'entourent, et que M. le procureur du roi prépare son réquisitoire pour l'affaire qui va suivre, examinons un peu le matériel du lieu et le personnel de l'assemblée... Jetez d'abord les yeux sur cette masse mouvante qui se tient debout et dont les divers groupes semblent formés de gens de connaissance.

— Il y a là-dedans de bien vilaines figures. J'ai vu de cela dans le second acte de *Newgate*.

— Cette masse, composée d'élémens hétérogènes, a long-temps fait queue à la porte pour entrer. Vous pouvez y voir des pauvres diables qui se pressent pour absorber du calorique aux dépens du fisc, des amateurs qui viennent étudier le Code pénal par application, et enfin des frères et amis qu'un intérêt de curiosité et de sympathie amène au dénoûment d'une pièce où ils ont joué un rôle plus ou moins actif.

— Je remarque, en effet, que le beau jeune homme dont on s'occupe en ce moment fait des signes d'intelligence à un individu en blouse bleue caché dans le groupe qui est près du poêle.

— Remarquez aussi que ce monsieur à frac bleu, boutons d'argent, a compris la pantomime. L'adroit sergent de ville va faire d'une pierre deux coups. Il vient de déposer contre l'auteur d'un vol. Il va, sans sortir d'ici, mettre la main sur son complice...... Mais prenez garde, et n'avancez pas si près de la balustrade qui nous sépare de la masse.

— Quel danger?....

— J'ai cru remarquer à mon tour qu'un habitué caressait des yeux la chaîne d'or qui serpente autour de votre cou.

— Quel est donc maintenant ce groupe bruyant, agité, qui jouit du privilége de l'escalier dérobé et semble traiter ce corridor en pays conquis?

— Parlons bas et pour cause, ce sont gens avec lesquels il ne faut pas se brouiller. Vous voyez là les représentans de la publicité.

— Ce sont les journalistes? Pourriez-vous aussi par l'entremise de votre noble marquis....

— Je suis au fait. Mais comme il ne s'agit aujourd'hui que d'une petite audience, les grandes puissances ont dédaigné d'envoyer ici leurs ambassadeurs. Je ne vois que la *Gazette des Tribunaux*.... (face réjouie, œil vif, faux toupet); elle cause amicalement avec le *Courrier des Tribunaux*, son rival, son ennemi mortel (joues creuses, air malade, nez très-long). Voici plus près de nous le *Journal de Paris* (joli brun, lunettes d'écailles), qui donne un billet d'Ambigu au *Journal du Commerce* (manteau bleu, l'air banquier). Voyez encore près de la porte le *Drapeau blanc* (tête pelée, face bourgeonnée, carrick d'escamoteur); il prend une prise de tabac dans la boîte du garçon de bureau. A sa droite est la *Gazette de France* (cheveux noirs, teint noir, cravate noire, mains noires); elle parle politique avec le marquis de C....

— Quel est donc votre marquis de C....? est-il journaliste?

— Il n'est ni journaliste, ni témoin, ni prévenu, ni plaignant. C'est un caractère à part. C'est l'homme de la police correctionnelle. Chaque année les magistrats changent de tribunal: le marquis de C.... ne change jamais. On est sûr de le trouver tous les jours ici de dix heures à quatre, étalé dans ce fauteuil placé près de la porte d'entrée. Il a des pleurs et des attendrissemens pour tous les réquisitoires politiques, des sympathies pour M. Mangin, des sourires pour les bons articles de lois repressives, des indignations pour toutes les libertés.... Il parle gouvernement avec la *Gazette de France*.

— Parlez-moi donc de mes voisins.

— Vous êtes parmi les plaignans et les témoins. Vous êtes entourée d'organes plus ou moins impartiaux de la vérité, à 25 et 40 sous par tête, selon l'âge et le sexe.

— Il y a dans cette classe de bien bonnes têtes.

— Ce sont les plaignans, vrais points de mire à filous. C'est ici le banc des dupes, comme c'est là-bas le banc des fripons.

— Vous ne m'avez pas encore parlé du barreau.

— Il est entièrement vide à l'exception de M. *Chicanneau*, qui est resté seul pour entendre la sentence de son client.... Vous souriez à ce nom. C'est celui ou approchant celui du légiste que vous avez devant vous.... Vous ne connaissez pas Me Chicanneau?.... C'est lui qui, il y a quelques jours, soutenait gravement qu'il n'est pas démontré légalement que Napoléon Bonaparte soit mort, et qui sommait le ministère public de lui en exhiber la preuve.... Mais, silence! voilà le président qui va prononcer la sentence.

— On n'entend rien. J'écoute en vain de toutes mes oreilles.

— C'est en vertu de la loi qui veut que tout jugement soit prononcé à haute voix. Le président d'aujourd'hui n'est pas le vrai président. C'est le plus âgé des juges qui remplace ce dernier en cas d'absence, et celui qui occupe en ce moment le fauteuil a la voix si cassée qu'on n'entend jamais une seule de ses paroles.

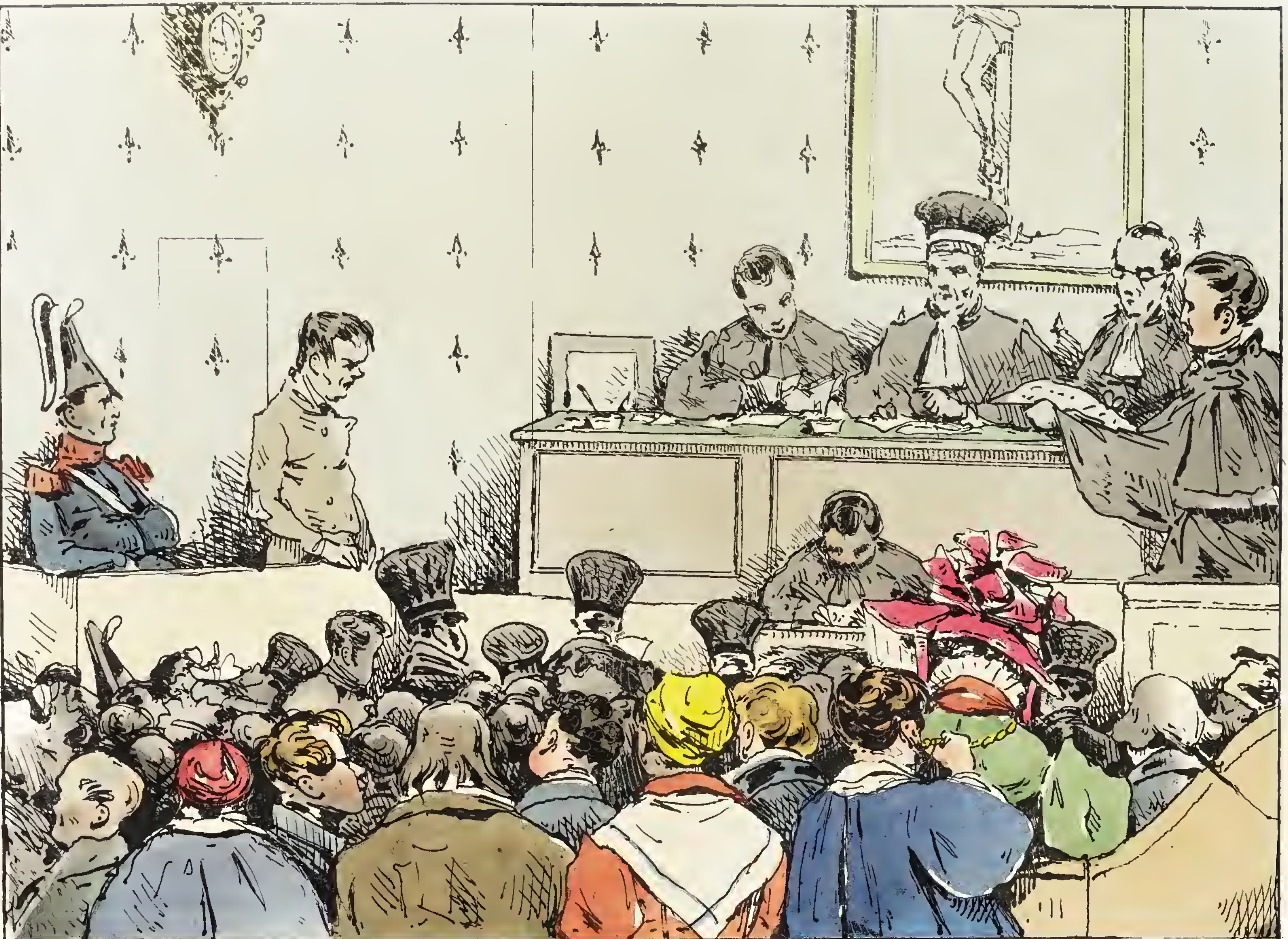
— Quelle est la peine du coupable?

— Je vais le demander au marquis de C.... qui l'a demandé à l'huissier, qui l'a demandé au greffier, qui l'a demandé à M. le président.... Le voleur est condamné à dix ans de prison, dix ans de surveillance de la haute police.... Mais qu'avez-vous, belle dame?

— Oh ciel! quel malheur! ma belle chaîne d'or... on vient de me la voler!

— Et votre voleur est bien loin.... Puissant effet de l'exemple!!!





Delacue. Lith. de V. Ratier.

UNE AUDIENCE DE POLICE CORRECTIONNELLE



Lith. de V. Ratier

HERNANI.

(Scène dernière)

LES PETITS MALHEURS.

On a écrit de fort belles choses sur les malheurs de la vie humaine. Sénèque, qui n'avait pas alors *perdu tout son argent*, comme le suppose Hector, s'est amusé à faire des *consolations* très-éloquentes dont le seul défaut est de n'avoir jamais consolé personne. Boëce du moins était de meilleure foi ; on sait son histoire : être premier ministre pendant quelques vingts ans, et au moment où l'on commence à s'y habituer, échanger le portefeuille contre une prison, voilà qui est dur et doit lui faire pardonner son gros volume *de la Consolation*, dont nous serions privés très-certainement si la pension de 12,000 francs aux excellences déchues avait été en usage dans ce siècle de barbarie. Demandez à M. de Villèle s'il lit Boëce : il a bien le temps, ma foi ! Il est en ce moment tout à l'agriculture et ne ressemble pas mal à ces *fainéans* d'Odry qui labourent la terre. Cependant je recommande cette lecture à M. de Guernon, quand il aura le temps ; dans quelques mois par exemple : ce sera une belle occasion pour apprendre le latin. Je vous fais grâce de tous les autres consolateurs en titre du genre humain, et je viens au fait. Pourquoi ces grands moralistes ont-ils si complétement perdu leur temps? parce que les malheurs contre lesquels ils ont cherché à nous affermir, sont extrêmement rares ou d'une nature trop relevée pour exciter une sympathie générale; parce qu'on ne lit pas pour se consoler quand on a perdu sa mère ; parce qu'une mère qui a perdu son enfant, loin de

Considérer Hécube et rendre grâce aux dieux,

pleure et ne *veut pas être consolée* ; parce qu'enfin la perte d'un portefeuille est un de ces malheurs aristocratiques qui ne sont pas donnés à tout le monde.

Il en est d'autres au contraire bien moins graves, bien moins poétiques, mais auxquels tout le monde est exposé chaque jour. On n'a jamais fait de livres sur ceux-là. Ce sont des riens, mais il n'en faut qu'une demi-douzaine comme cela, par jour, pour faire damner un honnête homme, et il y a tel millionnaire anglais qui ne s'est pas coupé la gorge pour autre chose. C'est ce que Walter-Scott appelle : *petty miseries of human life* ; c'est une tartine tombant invariablement du côté des confitures; c'est un col bien empesé qui se brise d'un côté au moment où vous entrez dans un bal et s'obstine à retomber sur la cravate, à la Bernardin de St-Pierre ou à la Benjamin Constant, en dépit de tous vos efforts pour lui donner une tournure moins patriarcale. Eh bien ! voilà un enfant et un jeune homme malheureux : car l'un sera forcé de faire le contraire de ce qu'il fait ordinairement, c'est-à-dire de manger le pain et de laisser les confitures ; l'autre est condamné à une nullité absolue pour toute la soirée. Le moyen d'être aimable avec un col qui ne se tient pas droit! Il n'est pas de Lovelace qui résistât à une pareille épreuve. Dansera-t-il ? non, car pour danser il faut se remuer et regarder sa danseuse, quoique quelques-uns aient presque trouvé le moyen d'échapper à ces deux conditions. Or, si son col est brisé du côté droit, on sent qu'il se gardera bien d'irriter par une pression indiscrète cette partie maladive ; si c'est du côté gauche, il craindra en appuyant à droite d'établir un malheureux pendant à cette première anomalie: ainsi dans les deux hypothèses, il faudra qu'il s'abstienne de tourner la tête sous peine de voir son col devenir semblable à un saule pleureur. Que fera-t-il ? il ira nécessairement à la bouillote ou à l'écarté : c'est la seule ressource ouverte à un honnête homme en pareil cas. Il perd une trentaine de francs : il n'y a pas là de quoi se pendre, direz-vous; mais il ne lui reste pas de quoi prendre une voiture, et il est forcé de retourner à pied, dans la boue, avec les souliers de bal, les bas à jour et le pantalon collant. Que sera-ce, si, rentré chez lui, au milieu de la nuit, il éteint sa bougie en refermant sa porte, s'il est obligé de chercher à tâtons un briquet phosphorique qu'il ne trouve pas, et de se déshabiller dans les ténèbres. En pareille circonstance, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de prendre toutes les pièces de son habillement, de les jeter à travers la chambre et de gagner son lit en renversant chaises, table, et en pourfendant tout ce qui se trouve sur son passage comme Ajax ses pourceaux et Don Quichotte ses moulins. Le lendemain matin, à son réveil, sa chambre est comme le vestiaire d'un théâtre bourgeois. L'habi noir est dans les cendres, le pantalon est allé se sus-

pendre à un clou qui ne le retient qu'au moyen d'un large acroc, la chemise nage dans la cuvette, et la cravate est tombée plus malheureusement encore. Si je voulais m'acharner sur ce pauvre jeune homme, je pourrais pousser plus loin cette nomenclature de fatalités, le représenter arrivant tard à son étude (je suppose que c'est un clerc d'avoué, pendant que je suis en train d'imaginer des malheurs), recevant *un savon*, se fâchant avec son patron, ancien ami de son père, et qui, dans quelques années, doit lui céder son étude et sa fille, jeune personne charmante et riche, comme le sont essentiellement (riches) toutes les filles d'avoué, etc., etc. Et tout cela pour un col qui ne se tenait pas droit, pour ce qu'un homme incapable d'apercevoir la portée des choses aurait appelé un *petit malheur*. B. R.

NAPOLÉON ET ISABEY.

(Traduit du *Court Journal.*) '

Je passai un matin chez le célèbre Isabey pour voir sa belle collection de portraits qui sont maintenant en grande partie devenus historiques. Je le trouvai dans son atelier, travaillant à ce magnifique tableau qui doit associer le nom de l'artiste à celui de la plupart des personnages les plus distingués de notre temps. (Cet ouvrage est maintenant presque généralement connu, grâce à la gravure.) Il représente la salle du congrès au moment où le duc de Wellington est introduit par le prince de Metternich.) Un moment, je me vis entouré des vivantes images de tout ce que Vienne renfermait alors d'illustrations et de beautés. Je vis le portrait du jeune Napoléon, qu'Isabey venait d'achever lorsque je le rencontrai pour la première fois à Schœnbrunn; celui du prince de Ligne, animé de toute la belle expression de l'original; et un portrait en pied de Napoléon lui-même, se promenant dans les jardins de la Malmaison. Il avait donc réellement l'habitude de se promener ainsi les bras croisés, dis-je à Isabey. Sans doute, répondit-il, et cette circonstance jointe à l'autre habitude non moins remarquable qu'il avait de baisser la tête, me devint fatale à une époque qui n'est pas bien éloignée. Sous le consulat, j'avais été dîner un jour à la Malmaison avec quelques jeunes aides-de-camp de Bonaparte. Après le dîner, nous allâmes sur l'esplanade qui est devant le château, pour jouer à saute-mouton : vous savez que c'était un de nos jeux de collége favoris : j'avais sauté par-dessus la tête de plusieurs de mes compagnons, lorsqu'un peu plus loin, sous une avenue d'arbres, j'en vis un autre qui semblait m'attendre dans la position requise. Pensant que je n'avais pas encore complété ma tâche, je pris mon élan, mais malheureusement je manquai mon affaire; je n'arrivai qu'à la hauteur de son cou, je jetai mon homme à bas et nous voilà roulant tous les deux sur le terrain à la distance de dix pieds au moins. De quelle horreur fus-je saisi, en découvrant que la victime de ma bévue malencontreuse n'était autre que Bonaparte lui-même. A cette époque, il n'avait pas encore rêvé à la possibilité d'une chute, et cette première leçon était de nature à élever son indignation au plus haut degré. Écumant de rage, il se releva, tira son épée, et si je ne m'étais montré meilleur coureur que sauteur, je ne doute pas qu'il ne m'eût fait un mauvais parti. Il me poursuivit jusqu'au fossé que je franchis lestement, et, heureusement pour moi, il ne jugea pas à propos de suivre mon exemple. Je marchai droit vers Paris, et telle était ma terreur que j'osai à peine regarder derrière moi, jusqu'à ce que je fusse arrivé aux portes des Tuileries. Je montai sur-le-champ aux appartemens de Mme Bonaparte, car les personnes du palais étaient habituées à m'admettre en tout temps. En voyant mon agitation, Joséphine conclut d'abord que j'étais porteur de mauvaises nouvelles. Je racontai mon aventure qui, en dépit de ma détresse, lui parut si irrésistiblement comique, qu'elle se mit à rire aux éclats. Lorsque cet acte de gaîté fut un peu calmé, elle promit, avec sa bonté de cœur naturelle, d'intercéder en ma faveur auprès du consul. Mais connaissant le tempérament irascible de son époux, elle me conseilla de me tenir à l'écart, jusqu'à ce qu'elle trouvât une occasion faborable de l'apaiser, ce qui n'était pas pour elle une tâche bien difficile, car Napoléon l'aimait alors tendre-

ment. Il faut avouer que sa douceur angélique lui donna toujours sur son époux un grand ascendant et que plus d'une fois elle trouva le moyen de détourner les actes de violence auquel l'aurait entraîné son caractère indomptable. En rentrant chez moi, je trouvai sur ma table un ordre de ne plus reparaître aux Tuileries, et ce fut durant ma retraite momentanée que je terminai le tableau qui est maintenant devant vos yeux. Mme Bonaparte, en le présentant au consul, obtint mon pardon et mon rappel à la cour. La première fois que Bonaparte me vit après cette affaire, ce fut dans les appartemens de Joséphine. S'approchant de moi avec bonté, il me frappa la joue en disant : Parbleu, Monsieur, quand on veut jouer un tour, on devrait tâcher de s'y prendre plus adroitement. — Mon Dieu, dit Joséphine, si vous aviez vu sa mine effarée, lorsqu'il se présenta devant moi, vous l'auriez cru assez puni pour son tour d'agilité manqué. Isabey racontait cette anecdote avec sa vivacité et sa gaîté naturelles, et il accompagnait son récit de gestes et d'attitudes si expressifs, que toute la scène semblait se passer sous mes yeux. Je m'imaginais voir Napoléon étendu à terre, puis se relevant pour assouvir sa rage, semblable à Jupiter lançant ses foudres en courroux. B. R.

LA JEUNE MARIÉE ET LES MENDIANTES.

La fleur d'oranger se balançait mollement sur sa tête, elle était pieusement agenouillée devant l'autel, son regard céleste se levait parfois sur la sainte image dont la chapelle était ornée, puis elle portait furtivement les yeux vers celui qui allait prononcer un serment qu'elle répétait déjà tout bas : comme elle rougissait !... Quel frémissement agitait jusqu'aux nerfs de ses doigts quand une pensée, qu'elle voulait éloigner, revenait sans cesse tourmenter sa pudique imagination. Je ne t'ai point interrogée, jeune vierge, tu ne m'as pas dit tout ce qui se passait alors en toi, mais j'ai cru le deviner ; il m'a semblé qu'il était un moment dans la vie d'une fiancée où, brillante des plus riches atours, elle oublie tout ce qui la fit rêver si long-temps ; sa robe de satin, la couronne qui orne ses cheveux, le miroir qui lui a répété cent fois qu'elle était jolie, ce n'est plus ce qui l'occupe ; les regards jaloux des femmes, les hommages des hommes ne peuvent plus flatter sa vanité ; car, en ce moment, elle n'entend plus que les paroles du prêtre, et peut-être même n'est-il qu'un mot qui puisse vibrer fortement à son oreille, et trouver un écho dans son cœur : c'est le *oui* que bientôt prononcera son époux.

Tandis qu'une famille joyeuse considérait l'heureux couple abrité sous le voile à franges d'or, et que là, derrière la grille de la chapelle, des curieux contemplaient ce tableau, un bourdonnement produit par le son de plusieurs voix rauques, attira mon attention.

1re *Mendiante.* Eh ! la Bisquet, regarde donc si c'est pas un meurtre de marier ça... C'est tout au plus si ça a seize ans.

2e *Mendiante.* Tiens, je me suis bien mariée à quinze aux théophilantropes, tu te rappelles pas.... Si bien que nous avons fait la noce *au Moulin de beurre*, c'était un mariage celui-là. Plus souvent que j'aurais voulu mettre une robe comme cette mariée-là en a une.

3e *Mendiante.* Pourtant on dit que c'est du calé.

2e *Mendiante.* Tu crois ça, la Fourbre, c'est des gausses ; tu ne vois pas qu'y n'ont que deux voitures, et de louage encore.

1re *Mendiante.* C'est tous crasseux... Mais, vois donc la mariée, elle regarde partout, le prêtre lui parle, et elle ne pleure seulement pas ; c'est pourtant M. le vicaire qui officie. Un homme qui dit toujours des paroles si sensibles !

2e *Mendiante.* C'est effronté, ces jeunes filles à présent... Hem ? Moi, je fondais ce jour-là, n'y a pas à dire, et pourtant c'était un mariage d'inclination.

1re *Mendiante.* Ecoute donc, elle a peut-être ses raisons pour être contente de se marier.

3e *Mendiante.* Veux-tu te taire ; si on t'entendait, on ne donnerait pas.

2e *Mendiante.* Je voudrais bien voir ça, je leur y ficherais de la boue sous le portail.

En ce moment le prêtre dit : *Dominus vobiscum*,

les mendiantes s'empressent de répondre : *Et cum spiritu tuo*. La cérémonie continue.

1re *Mendiante*. Son bouquet, est-il petit? ne dirait-on pas qu'elle a pleuré pour l'avoir... C'est du trente sous, de la rue aux Fers.

2e *Mendiante*. Et son voile qu'est tout fripé.

1re *Mendiante*. Pardi, c'est d'hasard, ça a été *décroché* hier au Temple.

3e *Mendiante*. Du tout, c'est neuf; mais c'est commun comme tout.

2e *Mendiante*. Dam! c'est comme le reste.

3e *Mendiante*. Eh bien! qu'est-ce que vous avez à dire, elle met ce qu'elle a, c'te pauvre enfant.

1re *Mendiante*. Au moins on ne fait pas son embarras; on se marie avec des chandeliers de bois, et on ne demande pas les coussins de velours quand on n'a rien.

2e *Mendiante*. Ou plutôt on ne se marie pas du tout; quand j'ai épousé Jérôme, mon sort était sûr; il avait déjà sa place de bon pauvre. Mais la jeunesse d'à-présent, ça ne réfléchit pas... ça aime mieux se mettre dans la misère...

Ici la conversation des mendiantes fut interrompue. On avait terminé la pieuse cérémonie, le suisse fit retentir sa lourde canne sur les dalles du parvis, et le groupe, qui s'était formé à la porte de la chapelle, s'ouvrit pour laisser passer les jeunes époux. « Ma bonne dame! — Ma belle mariée! — Mon petit ange! — Ma princesse! n'oubliez pas les bons pauvres de la paroisse, » répétèrent les hideuses créatures, en tendant des mains sales et décharnées, dans lesquelles la nouvelle épouse laissa tomber quelques pièces de menue-monnaie. Les pauvresses nous accompagnèrent jusqu'aux voitures, et quand les portières furent refermées, nous entendîmes ces femmes en haillons, dont la voix, le costume et le visage faisaient rêver aux sorcières de *Macbeth*, s'écrier de leur voix glapissante : « Toutes sortes de bénédictions, nous allons prier pour vous. » Puis elles entrèrent en jurant dans le cabaret voisin.

Michel Raymond.

Variétés.

*** La représentation au bénéfice de Lepeintre avait attiré une nombreuse et brillante assemblée. De long-temps on n'avait tant ri au Vaudeville. Le *Hussard de Felsheim* a été joué comme dans la nouveauté. La *Répétition générale*, parade sans prétention, a plus amusé que n'ont coutume de le faire les folies de ce genre. Odry, jouant un mélodrame à lui tout seul, a été sublime. Acteurs, spectateurs, bénéficiaire, chacun a dû être content. C'était une vraie fête de famille. Dire que les romances chantées par M. Panseron avec un accompagement de cor et de hautbois par M. Gallay et Brod, que le duo entre madame Malibran et Chollet ont été couverts d'applaudissemens, c'est donner le mot d'une énigme que tout le monde a devinée.

*** Avec Bocage, l'*Homme du Monde* a passé les ponts et sous le nom de *Selmar* cette pièce arrache maintenant des larmes aux spectateurs des boulevards. On ne peut que féliciter l'administration de cette double acquisition. Après Mlle Anaïs se faire applaudir dans le rôle d'Emma n'était pas chose facile, Mlle Juliette y est pourtant parvenue. Encore quelques recrues et quelques nouveautés, et ce théâtre doit prospérer.

*** *Henri V* a obtenu cette semaine au théâtre de la Bourse un succès dû en partie à la richesse de ses décors et de sa mise en scène; l'orchestre qui maintenant, grâce à d'utiles améliorations, fait honte à celui de Feydeau, a exécuté d'une manière remarquable plusieurs morceaux choisis dans les opéras de Meyerbeer, Spohr, Weber et *tutti quanti*. On a revu avec plaisir Volnys sous le costume de Henri V. Bouffé, chargé de représenter Falstaff, a été plus gai que son rôle. Les auteurs sont MM. Romieu et Alphonse.

*** On demandait au nouveau député de la Bretagne où il siégerait à la Chambre. — Comment, vous ne devinez pas ?.... — Et si vraiment ! Vous vous approcherez des *bancs dits* ministériels.

*** **SÉANCE ROYALE.**

Pour lors, tout le monde étant arrivé, il s'adressa à l'assistance, qui se tenait debout par respect, et après avoir engagé les uns à s'asseoir et permis aux autres d'en faire autant, il dit : . . . . (Voir le *Moniteur*.)

*** Odry, l'immortel boulanger des *Cuisinières*, disait hier en déjeûnant : Comme c'te couronne est montée! Y a trop de levain là dedans.

*** Le journal *le Cabinet de lecture* doit publier dans ses cinq plus prochains numéros le beau drame de *Hernani*.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

DES ARTISTES.

(SUITE.)

Nous commencerons par examiner les considérations qui sont en quelque sorte personnelles à l'artiste dans la question assez importante que nous avons soulevée relativement à la dignité des arts. Beaucoup de difficultés sociales viennent de l'artiste, car tout ce qui est conformé autrement que le vulgaire, froisse, gêne et contrarie le vulgaire.

Soit que l'artiste ait conquis son pouvoir par l'exercice d'une faculté commune à tous les hommes ; soit que la puissance dont il use vienne d'une difformité du cerveau, et que le génie soit une maladie humaine comme la perle est une infirmité de l'huître ; soit que sa vie serve de développement à un texte, à une pensée unique gravée en lui par Dieu, il est reconnu qu'il n'est pas lui-même dans le secret de son intelligence. Il opère sous l'empire de certaines circonstances, dont la réunion est un mystère. Il ne s'appartient pas. Il est le jouet d'une force éminemment capricieuse.

Tel jour, et sans qu'il le sache, un air souffle et tout se détend. Pour un empire, pour des millions, il ne toucherait pas son pinceau, il ne pétrirait pas un fragment de cire à mouler, il n'écrirait pas une ligne ; et s'il essaye, ce n'est pas lui qui tient le pinceau, la cire ou la plume, c'est un autre, c'est son double, son Sosie : celui qui monte à cheval, fait des calembourgs, a envie de boire, de dormir, et n'a d'esprit que pour inventer des extravagances.

Un soir, au milieu de la rue, un matin, en se levant ou au sein d'une joyeuse orgie, il arrive qu'un charbon ardent touche ce crâne, ces mains, cette langue ; tout à coup un mot réveille les idées ; elles naissent, grandissent, fermentent. Une tragédie, un tableau, une statue, une comédie, montrent leurs poignards, leurs couleurs, leurs contours, leurs lazzis. C'est une vision, aussi passagère, aussi brève que la vie et la mort ; c'est profond comme un précipice, sublime comme un bruissement de la mer ; c'est une richesse de couleur qui éblouit ; c'est un groupe digne de Pygmalion, une femme dont la possession tuerait même le cœur de Satan ; c'est une situation à faire rire un pulmonique expirant ; le travail est là, tenant tous ses fourneaux allumés ; le silence, la solitude ouvrent leurs trésors ; rien n'est impossible. Enfin, c'est l'extase de la conception voilant les déchirantes douleurs de l'enfantement.

Tel est l'artiste : humble instrument d'une volonté despotique, il obéit à un maître. Quand on le croit libre, il est esclave ; quand on le voit s'agiter, s'abandonner à la fougue de ses folies et de ses plaisirs, il est sans puissance et sans volonté, il est mort. Antithèse perpétuelle qui se trouve dans la majesté de son pouvoir comme dans le néant de sa vie : il est toujours un dieu ou toujours un cadavre.

Il existe une masse d'hommes qui spéculent sur les produits de la pensée. La plupart sont avides. On n'arrive jamais assez vîte à la réalisation d'une espérance chiffrée sur le papier. De là, des promesses faites par les artistes et rarement réalisées ; de là des accusations, parce que ces hommes d'argent ne conçoivent pas ces hommes de pensée. Les gens du monde se figurent qu'un artiste peut régulièrement créer comme un garçon de bureau époussette tous les matins les papiers de ses employés. De là aussi des misères.

En effet, une idée est souvent un trésor ; mais ces idées-là sont aussi rares que les mines de diamans le

sont dans l'étendue de notre globe : il faut les chercher long-temps, ou plutôt les attendre ; il faut voyager sur l'immense océan de la méditation et jeter la sonde. Une œuvre d'art est une idée tout aussi puissante que celle à laquelle on doit les loteries, que l'observation physique qui a doté le monde de la vapeur, que l'analyse physiologique au moyen de laquelle on a renoncé aux systèmes pour coordonner et comparer les faits. Ainsi tout va de pair dans tout ce qui procède de l'intelligence, et Napoléon est un aussi grand poète qu'Homère : il a fait de la poésie comme le second a livré des batailles. Châteaubriant est aussi grand peintre que Raphaël, et Poussin est aussi grand poète qu'André Chénier.

Or, pour l'homme plongé dans la sphère inconnue des choses qui n'existent pas pour le berger qui, en taillant une admirable figure de femme dans un morceau de bois, dit : « Je la découvre! » pour les artistes enfin le monde extérieur n'est rien. Ils racontent toujours avec infidélité ce qu'ils ont vu dans le monde merveilleux de la pensée. Le Corrège s'est enivré du bonheur d'admirer sa madone étincelante de beautés lumineuses bien long-temps avant de la rendre. Il vous l'a livrée, sultan dédaigneux, après en avoir joui délicieusement. Quand un poète, un peintre, un sculpteur donnent une vigoureuse réalité à l'une de leurs œuvres, c'est que l'intention avait lieu au moment même de la création. Les meilleurs ouvrages des artistes sont ceux-là, tandis que l'œuvre dont ils font le plus grand cas, est, au contraire, la plus mauvaise parce qu'ils ont trop vécu par avance avec leurs figures idéales. Ils ont trop bien senti pour traduire.

Il est difficile de rendre le bonheur que les artistes éprouvent à cette chasse des idées. L'on rapporte que Newton, s'étant mis à méditer un matin, fut trouvé, le lendemain à la même heure, dans la même attitude, et il croyoit être à la veille. L'on raconte un fait semblable de Lafontaine et de Cardan.

Ces plaisirs d'une extase, particulière aux artistes, sont donc, après l'instabilité capricieuse de leur puissance créatrice, la seconde cause qui leur attire la réprobation sociale des gens exacts. Dans ces heures de délire, pendant ces longues chasses, aucun soin humain ne les touche, aucune considération d'argent ne les émeut : ils oublient tout. Le mot de M. de Corbière était vrai en ce sens. Oui, il ne faut très-souvent à l'artiste « qu'un grenier et du pain. » Mais après ces longues marches de la pensée, après l'habitation de ces solitudes peuplées, de ces palais magiques, il est de tous les êtres celui qui a le plus besoin des ressources créées par la civilisation pour l'amusement des riches et des oisifs. Il lui faut une princesse Léonore qui, semblable à celle que Goëthe a mise auprès du Tasse, s'occupe de ses manteaux dorés, de sa collerette de dentelle. C'est à l'exercice immodéré de ce pouvoir d'extase, à la longue contemplation de leur but, que les grands artistes ont dû leur indigence.

S'il est une œuvre digne de la reconnaissance humaine, c'est le dévouemnt de quelques femmes qui se consacrèrent à veiller sur ces êtres glorieux, sur ces aveugles qui disposent du monde et n'ont pas de pain. Si Homère avait rencontré une Antigone, elle aurait partagé son immortalité. La Fornarina et Mme de La Sablière attendrissent tous les amis de Raphaël et de La Fontaine.

Ainsi en premier lieu, l'artiste n'est pas, selon l'expression de Richelieu, *un homme de suite*, et n'a pas cette respectable avidité de richesse qui anime toutes les pensées du marchand. S'il court après l'argent, c'est par un besoin du moment ; car l'avarice est la mort du génie : il faut dans l'âme d'un créateur trop de générosité pour qu'un sentiment aussi mesquin y trouve place. Son génie est un don perpétuel.

En second lieu, il est paresseux aux yeux du vulgaire ; ces deux bizarreries, conséquences nécessaires de l'exercice immodéré de la pensée, sont deux vices. Puis un homme de talent est presque toujours un homme du peuple. Le fils d'un millionnaire ou d'un patricien, bien pansé, bien nourri, accoutumé à vivre dans le luxe, est peu disposé à embrasser une carrière dont les difficultés rebutent. S'il a le sentiment des arts, ce sentiment s'émoussera dans les jouissances anticipées de la vie sociale. Alors les deux vices primitifs de

l'homme de talent deviennent d'autant plus hideux, qu'ils semblent, à raison de sa situation dans le monde, être le résultat de la paresse et d'une misère volontaire; car on nomme paresse, ses heures de travail, et son désintéressement lâcheté.

Mais ce n'est rien encore. Un homme habitué à faire de son âme un miroir où l'univers tout entier vient se réfléchir, où apparaissent à sa volonté les contrées et leurs mœurs, les hommes et leurs passions, manque nécessairement de cette espèce de logique, de cet entêtement que nous avons nommé *du caractère*. Il est un peu *catin* (qu'on me passe cette expression). Il se passionne comme un enfant pour tout ce qui le frappe. Il conçoit tout, il éprouve tout. Le vulgaire nomme fausseté de jugement cette faculté puissante de voir les deux côtés de la médaille humaine. Ainsi, l'artiste sera lâche dans un combat, courageux sur l'échafaud; il aimera avec idolâtrie et quittera sa maîtresse sans raison apparente; il dira naïvement sa pensée sur les choses les plus niaises que l'engouement, enthousiasme des sots, divinise; il sera volontiers l'homme de tous les gouvernemens ou un républicain sans joug. Il offrira dans ce que les hommes appellent *le caractère*, cette instabilité qui régit sa pensée créatrice; laissant volontiers son corps devenir le jouet des événemens humains, parce que son âme plane sans cesse. Il marche la tête dans le ciel et les pieds sur cette terre. C'est un enfant, c'est un géant. Quel triomphe pour les *gens de suite,* qui se lèvent avec l'idée fixe d'aller voir un homme mettre sa chemise, ou d'aller faire des bassesses chez un ministre, que ces contrastes perpétuels chez un homme de solitude pauvre et mal né. Ils attendront qu'il soit mort et roi pour suivre son cercueil.

Ce n'est pas tout. La pensée est une chose en quelque sorte contre nature. Dans les premiers âges du monde l'homme a été *tout extérieur.* Or, les arts sont l'abus de la pensée. Nous ne nous en apercevons pas parce que, semblables à des enfans de famille qui héritent d'une immense fortune sans se douter de la peine que leurs parens ont eue à l'amasser, nous avons recueilli les testamens de vingt siècles; mais nous ne devons pas perdre de vue, si nous voulons nous expliquer parfaitement l'artiste, ses malheurs et les bizarreries de sa cohabitation terrestre, que les arts ont quelque chose de surnaturel. Jamais l'œuvre la plus belle ne peut être comprise. Sa simplicité même repousse parce qu'il faut que l'admirateur ait le mot de l'énigme. Les jouissances prodiguées aux connaisseurs sont renfermées dans un temple, et le premier venu ne peut pas toujours dire : « *Sésame, ouvre-toi* ! »

Ainsi, pour exprimer d'une manière plus logique cette observation à laquelle ni les artistes ni les ignorans ne font assez d'attention, nous allons tâcher de montrer le but d'une œuvre d'art.

Quand Talma réunissait, en prononçant un mot, les ames de deux mille spectateurs dans l'effusion d'un même sentiment, ce mot était comme un immense symbole, c'était la réunion de tous les arts. Dans une seule expression, il résumait la poésie d'une situation épique. Il y avait là pour chaque imagination un tableau ou une histoire, des images réveillées, une sensation profonde. Ainsi est une œuvre d'art. Elle est, dans un petit espace, l'effrayante accumulation d'un monde entier de pensées, c'est une sorte de résumé. Or, les sots, et ils sont en majorité, ont la prétention de voir tout d'un coup une œuvre. Ils ne savent même pas le *Sésame ouvre-toi* ; mais ils admirent la porte. Aussi, que de braves gens ne vont qu'une fois aux Italiens ou au Musée, jurant qu'on ne les y rattrappera plus.

L'artiste dont la mission est de saisir les rapports les plus éloignés, de produire des effets prodigieux par le rapprochement de deux choses vulgaires, doit paraître déraisonner fort souvent. Là où tout un public voit du rouge, il voit du bleu. Il est tellement intime avec les causes secrètes qu'il s'applaudit d'un malheur, qu'il maudit une beauté; il loue un défaut et défend un crime; il a tous les symptômes de la folie, parce que les moyens qu'il emploie paraissent toujours aussi loin d'un but qu'ils en sont près. La France entière s'est moquée des coquilles de noix de Napoléon au camp de Boulogne, et quinze ans après nous comprîmes que l'Angleterre n'avait jamais été si près de sa perte. L'Europe entière n'a été dans le secret du plus hardi dessein de ce géant que quand il était tombé. Ainsi l'homme de talent peut ressembler

dix fois par jour à un niais. Des hommes qui brillent dans les salons prononcent qu'on ne peut en faire qu'un courtaut de boutique. Son esprit est presbyte ; il ne voit pas les petites choses auxquelles le monde donne tant d'importance et qui sont près de lui, tandis qu'il converse avec l'avenir. Alors sa femme le prend pour un sot.

TRAITÉ

SUR

L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE PEINTURE ;

PAR M. C***.

SE TOUVE AU PALAIS DES BEAUX-ARTS.

Qui le connaît?... personne ; et cependant cet ouvrage devrait faire la fortune de son éditeur, s'il était réellement à son adresse ; il est dédié à tous les indifférens en matière de beaux-arts.

C'est d'un bon arithméticien sans doute que d'élever les chiffres de ses bénéfices en raison du nombre des intéressés dans la spécialité que l'on exploite ; mais ce n'est pas d'un logicien habile que de fonder un succès sur l'émotion d'une classe que rien n'émeut.

Telle est l'histoire du livre que nous annonçons : à part deux exemplaires vendus, l'un à moi, journaliste bien digne, car j'achète et surtout je lis les ouvrages dont je rends compte ; l'autre, à un vieux bonhomme qui, parce qu'il est broyeur, veut que son fils soit peintre, je ne sache pas qu'on ait rien distrait de l'édition que l'auteur a confiée à son libraire.

Il y a pourtant mainte bonne chose à retenir de ce livre inconnu, et ce ne serait pas seulement charité, mais sagesse que de se procurer ce joli in-8°, où l'on trouve de solides raisonnemens appuyés par de charmantes vignettes ; ou, si l'on veut plutôt, de charmantes vignettes qui font pardonner à l'auteur l'esprit et la raison qu'il a mis dans son livre.

Feuilletons au hazard :

« Il ne peut y avoir deux religions diamétralement opposées sans que l'une des deux ne soit évidemment fausse ; il ne peut y avoir deux écoles qui diffèrent absolument de règles et de principes sans que l'une d'elles ne soit la bonne et l'autre la mauvaise.

» Alors que les vieux noms cessent d'être respectés et que le culte qu'on leur rendait depuis plusieurs siècles devient un sujet de dérision, l'artiste ne peut plus compter sur l'immortalité ; il se contente de l'engoûment, et l'art est perdu.

» Le goût comme la morale a des règles invariables et pour lesquelles il ne peut y avoir prescription.

» Jadis un grand artiste était plus qu'un roi ; l'archevêque sacrait le monarque vivant, un pape couronnait même le cadavre du peintre ; maintenant on fait l'artiste baron, puis on n'en parle plus.

» Vous voulez que la nation s'intéresse aux débats de vos deux écoles quand elle entend crier victoire des deux côtés ; elle sourit de pitié, comme au temps où pour la même bataille on chantait le *Te Deum* à Paris et à Saint-Pétersbourg.

» J'ai vu, dans le cabinet d'un homme de lettres qui comptait des amis dans tous les partis, le portrait du pape et celui de Luther, le buste de Louis XVIII et celui de Napoléon, le serment des Horaces de David et la ronde du Sabbat de Boulanger. Il croyait par ce moyen satisfaire à toutes les affections et mettre fin aux discussions qui s'élevaient entre les commensaux de son logis. A l'aspect de leurs dieux, ses amis cessèrent de discuter, mais il se disputèrent, se prirent aux cheveux, et s'il ne s'ensuivit pas mort d'homme, c'est que le maître de la maison eut le bon esprit de briser les bustes et de jeter les images au feu. Ainsi fait l'indifférent, ainsi fait la nation.

» Comme l'indifférence n'est pas l'antipathie, il est possible de bien vivre avec les deux écoles, témoin ce fait que je tiens d'un de nos plus spirituels caricaturistes. Invité à déjeûner avec un peintre qui jouissait d'une belle réputation avant la régénération des têtes du moyen-âge, il écoutait entre deux verres de Champagne les doléances de l'ex-illustration, quand l'un des séides de la religion du laid vint le trouver pour l'in-



Déjeunez avec le Classique, et dînez avec le Romantique,
il y a de fort bonnes choses à manger dans les deux écoles.

(Extrait d'un traité sur l'indifférence
*en matière de peinture, par C***)*



GRANDS PROJETS.

(Attitude calme et imposante)

Pour cette fois il n'y a plus à reculer.

viter à dîner. L'artiste, qui n'était venu chercher qu'une caricature, enchanté d'en trouver deux, esquissait en imagination la physionomie des originaux qu'il avait mis en présence sans le vouloir. Le héros de la nouvelle école prenait la méditation de l'artiste pour l'embarras d'un homme qui cherche une excuse polie pour faire passer un refus. Mais celui-ci accepta, se disant à part lui : *Déjeûnez avec le classique et dînez avec le romantique, il y a de fort bonnes choses à manger dans les deux écoles.* »

GRANDS PROJETS.

(Voir la lithographie ci-jointe.)

Quelle est cette nouvelle machine à canon ? Quel est cet homme - affût *à l'attitude calme et imposante?* où va-t-il ? Contre qui sera pointée cette pièce d'artillerie qu'il porte sous son bras ?.. Eh ! j'y suis... Il me souvient que récemment dans une réunion formée de sept à huit bonnes têtes, un homme disait : « Il est temps de venger l'offense qui a été faite à notre honneur (chose dont l'opinant parlait sans la connaître) : La guerre ! Messieurs, la guerre : que craignons-nous? Nous marcherons vers les ennemis ; sans doute un de leurs chefs sera prêt à se vendre, et moi j'achèterai la victoire. » Qui le croirait ? les membres de l'assemblée applaudirent au hardi projet, et on les entendit, vrais perroquets chamarrés d'ordres et d'arrogance, protégés par la censure, par un dogue au col bardé de fer, ou par M. M...., répéter après le maître : La guerre ! la guerre !.... Les insensés ! ils ne comprenaient pas que leur collègue abandonnait la cause commune, et qu'en parlant de guerre il voulait éviter ce nouveau combat, où la fuite est impossible, où la mâle éloquence est si funeste aux combattans, où il craignait de marcher seul et sans appui et de rougir à la vue de l'homme qui a jeté entre eux deux l'intervalle qui sépare l'honneur de la trahison. Ils n'ont pas compris..... ou pour plus de justice, ils ont immolé le héros qu'un déserteur seul honore ; ils n'ont pas voulu, par excès de pudeur, qu'il s'assît auprès d'eux avec sa honte et le mépris attaché à son nom. Ils ont accueilli son plan ; ils lui en ont confié la défense ; au moins ils ne le verront pas au pilori !.... Quelle attitude guerrière !.. Il se dit en restant en place : *il n'y a plus à reculer*, quoiqu'il sache par théorie et par pratique qu'on court aussi vite en arrière qu'en avant. *Il n'y a plus à reculer* ! ! ! Il prononçait aussi ces mots quand l'heure des funérailles de Waterloo n'était pas sonnée..., et il les répète aujourd'hui, et peut-être demain un barbare le fera ministre... Mais quels sont ces papiers qui débordent sa poche? sont-ce les cartes de campagne, ou les billets de banque destinés à payer les munitionnaires généraux et le prix d'une défection? Est-ce le plan de la route qu'il a déjà frayée devant lui et qui conduit à une espèce de gloire et de renom en passant par l'infamie ? Et tel est chez cet homme l'empire du naturel qu'au moment où il veut s'embarquer, il tourne le dos à un de ces bâtimens qui doivent porter sur une plage insalubre cent millions et vingt mille hommes que la peste attend aussi dans une attitude *calme et imposante ;* car c'est, à ce qu'il paraît, l'attitude de tous les fléaux, du typhus et du déshonneur.

CROQUIS PARISIENS.

LES DEUX LOGES GRILLÉES.

C'était par une soirée d'hiver, et d'énormes lettres sur l'affiche du théâtre de la Gaîté annonçaient une première représentation. Déjà la foule était entrée, lorsqu'un beau jeune homme se présenta au contrôle tenant à sa main un coupon de loge, et sous le bras une dame couverte d'un manteau de soie et dont la figure était cachée par un voile noir. Ils passèrent vivement, se firent ouvrir la baignoire n° 15, et la dame s'y précipita, tandis que le jeune homme jetait autour de lui des regards inquites. Il la suivit, la porte se ferma,

et le carreau de la loge se trouva bientôt masqué par le chapeau du jeune homme.

Quelques minutes après, un autre couple succéda au premier. Le cavalier était encore un jeune homme, et. chose singulière, un manteau et un voile dérobaient aussi aux yeux des contrôleurs les traits de sa compagne. Dès que les billets furent échangés, il courut à l'ouvreuse, et lui demanda avec empressement : Avez-vous une loge vide? — Oui, monsieur, le n. 16. — Ouvrez-nous. Pendant que la dame y entrait, son cavalier remit à l'ouvreuse une pièce de cinq francs accompagnée de cette recommandation : « Nous voulons être seuls ; ne mettez personne avec nous. » Seconde porte fermée, second carreau masqué.

L'ouverture s'achève, le rideau se lève et un profond silence s'établit aussitôt. Du parterre au paradis on regarde, on écoute, on attend. Mais tous les yeux ne sont pas fixés sur la décoration nouvelle, toutes les oreilles ne reçoivent pas la confidence du monologue de l'héroïne. Dans la baignoire n. 15, le beau jeune homme tient dans ses mains les mains de la dame, et la dévore de ses regards ; car pour lui aussi le rideau est levé, et son spectacle a commencé. Le rideau, c'était le voile noir qui n'était là que pour les autres ; son spectacle, c'était un sourire de maîtresse, ce sont des cheveux blonds, des yeux bleus, un air de tête languissant, et de l'amour dans tout cela. Comme je vous l'ai dit, il tient ses mains et la regarde. Elle lui parle, mais bien bas, bien bas : qu'importe? Il l'aime, il entendrait son silence.

— Ah ! si tu savais combien j'ai eu peur en descendant de ton cabriolet, en passant devant tout ce monde !

— Quel enfantillage ! nous sommes bien sûrs de lui, puisque c'est jour d'opéra. Ce serait bien la première fois qu'il y manquerait. D'ailleurs tu l'as vu partir.

— C'est égal, j'ai toujours peur.

Et les mains de se presser, et les regards de se chercher.

Il était écrit que ce jour-là la loge n. 16 ne le céderait en rien à sa voisine ; car là, comme à côté, on se regardait, on se rapprochait et on se parlait. Seulement je vous préviens que la dame était brune, plus grasse que l'autre, avec des yeux malins de grisette, et pourtant ce n'en était pas une. Voici à peu près la conversation du n. 16.

— Dis donc, Auguste, pendant que nous sommes ici, il me croit dans mon lit bien couverte, le front imbibé de vinaigre.... Ha ! ha ! ha ! que c'est drôle !

— Et lui, le vois-tu chez son ami Gerfant, assis à la table d'écarté, content comme un.....

— Par exemple, je t'en préviens, nous ne souperons pas, tu me ramèneras tout de suite après le spectacle.

— Pourquoi ça ? Il ne rentre jamais qu'à minuit... Que c'est affreux, Caroline ! Dans quelques heures il faudra nous séparer, mon bonheur s'arrêtera à la porte, et quand je pense qu'un autre !.... Que je suis malheureux !

Alors, par un mouvement de pitié bien naturel, la tête aux yeux noirs se pencha vers l'infortuné ; il en approche ses lèvres, il va effleurer cette joue compatissante.... Mais quel bruit ! c'est celui d'un baiser qui retentit à leurs oreilles.... Ils s'arrêtent stupéfaits, ne concevant pas comment l'effet a précédé la cause.

Un long éclat de rire s'élève du parterre, et toutes les têtes se retournent vers nos deux loges. Ce n'est pas tout. Un vaste monsieur, assis à la dernière banquette, et qui probablement n'aimait pas à être troublé dans ses plaisirs par ceux des autres, se lève gravement et s'écrie : « A la porte ! allez vous embrasser dehors. — Insolent ! sortez ! » Ces deux derniers mots ont été prononcés presque simultanément par deux voix différentes, et les deux visages de nos amoureux s'avancent courroucés vers le grand monsieur. — Non pas, répondit-il avec flegme, je suis venu pour voir la pièce, et je ne me dérangerai pas ; mais dans l'entr'acte, je suis à vous.

On se rasseoit et le calme se rétablit. Inutile de vous peindre l'effroi des deux dames, de vous répéter leurs remontrances. Passons.

Après quelques mots adressés à sa blonde amie, le jeune homme du n. 15 se lève, sort, et frappe légèrement à la porte du n. 16. La porte s'ouvre, on demande

un moment d'entretien, et voilà nos voisins face à face dans le corridor.

— Monsieur, dit le n. 15, vous venez de voir comme j'ai été insulté par cet homme.

— Comment, monsieur? répond le n. 16, mais c'est moi.

— Vous vous trompez ; et je vous avouerai franchement que le baiser est de moi.

— C'est possible ; mais j'en ai donné un aussi.

— C'est le mien qu'il a entendu.

— C'est le mien qu'il a vu.

— Puisqu'il en est ainsi, reprend le n. 15, nous sommes tous deux insultés. Mais comme il m'est impossible, par les motifs les plus graves, de répondre ici à cet homme, je vais me retirer à l'instant, et je venais vous adresser une prière. Veuillez lui parler et convenir du lieu, de l'heure et des armes. Voici ma carte. Vous me ferez part du rendez-vous de grand matin, et j'y serai exact. Ma conduite vous étonne, je le vois ; mais vous êtes homme d'honneur, je vous dois une entière confidence. Je suis aide-de-camp, monsieur, et je me trouve secrètement ici avec la femme de mon général.

— Eh ! mon Dieu, monsieur, s'écria le n. 16, presque ébahi, j'allais vous faire la même proposition. Je suis maître clerc, et j'ai amené en cachette au spectacle la femme de mon notaire. . . . .

. . . .

Philippe D.

M. DE BOURMONT ET LE DEY D'ALGER.

C'était un des jours de la semaine dernière ; M. de Bourmont avait accepté une invitation à dîner chez une dame dont n'est besoin que vous sachiez le nom. Déjà les vins les plus généreux avaient donné l'éveil à la gaîté des convives, déjà la douce exhalaison des truffes avait chatouillé l'odorat, puis le palais de son excellence. Après avoir tour-à-tour passé en revue la question des classiques et des romantiques, l'ouverture des chambres, la hyène de M. Martin et la nouvelle brochure de M. Cottu, la conversation roulait alors sur l'importante expédition qui se prépare ; chacun pesait déjà le pour et le contre, et tous s'étaient réunis pour exalter cette conception sublime échappée du cerveau de son excellence. Tout à coup la porte s'ouvre, un domestique de la maison entre et, s'approchant furtivement de sa maîtresse, lui glisse quelques mots à l'oreille.... — Mais avez-vous perdu la raison ! Comment voulez-vous que le.... — Pardon, Madame, c'est bien lui ; il demande à parler à M. de Bourmont. — Vous êtes fou, vous dis-je, jamais je n'oserai répéter à son excellence une pareille sottise.

Ce petit colloque avait fait sensation ; la dame, pressée de s'expliquer, apprend enfin à M. de Bourmont que le dey d'Alger lui fait demander un moment d'entretien. Chacun de s'étonner : on se regarde, on se pince les lèvres pour ne pas rire, enfin l'on finit par éclater. Le domestique, interpellé de nouveau, assure qu'un huissier du ministère vient de lui transmettre cette nouvelle, et s'empresse de rejeter loin de lui toute espèce de responsabilité. L'huissier est mandé aussitôt ; ce n'est pas une erreur, le dey d'Alger sollicite une entrevue de son excellence le ministre de la guerre. Il n'y a plus à reculer ; M. de Bourmont sort de table et se fait conduire près de S. H. Hussein-Bey, assez bonne pour venir elle-même à Paris débattre ses intérêts dans les bureaux du ministère.

Mais il s'agissait bien, ma foi, de la guerre et du dey d'Alger ! L'ennemi de M. de Bourmont n'était autre que M. Dedelay d'Agier, qui certes n'a rien de commun avec le chef des forbans d'Afrique, si ce n'est cette consonnance des noms, qui avait frappé l'huissier. Une pareille incartade était bien pardonnable à un pauvre diable qui depuis un mois n'entend plus parler que d'Alger et de son dey : aussi prit-on le parti d'en rire, et son excellence revint prendre sa place au banquet, jurant, mais un peu tard, que le dey d'Alger ne l'y prendrait plus.

E. D.

Variétés.

*** Le Vaudeville a joué samedi dernier, en vertu d'un jugement, *les Oubliettes*, pochade en deux actes, de MM. Masson et Bayard. C'est peut-être la première fois qu'on voit des auteurs amusans par autorité de justice. Cette plaisante caricature de la féodalité du 11e siècle, et quelquefois de la liberté du 19e, a complètement réussi, grâce à plusieurs situations fort gaies, à un dialogue piquant et bouffon et au jeu de Lepeintre et Arnal. Ces deux acteurs, dans des rôles évidemment tracés pour Odry et Vernet, ont constamment fait rire, quoique puisse dire certain journal, qui depuis quelque temps aboie après tout le monde pour faire voir qu'il existe encore.

*** *Peblo* ou *le Jardinier de Valence*, mélodrame en trois actes de MM. Saint-Amand et Jules Dulong, a obtenu jeudi dernier, à l'Ambigu, un succès brillant. Frédérick, chargé du rôle principal, prêtait l'appui de son talent à Mme Allan-Dorval, transfuge de la Porte-Saint-Martin, qui avait choisi pour ses débuts le personnage d'Héléna, jeune espagnole d'une vertu austère, qui se trouve amenée, par la complication des événemens, à recevoir chez elle un amant, puis encore un autre, à tuer un homme, puis à en faire tuer un autre au milieu des tortures, et enfin à entrer au couvent, le tout pour l'édification des amateurs du genre, chez qui il est passé en principe que la vertu doit toujours triompher. Plaisanterie à part, cette pièce renferme quelques situations neuves et intéressantes. On a remarqué au second acte un fort joli ballet de M. Blache. Rappelée après la représentation, Mme Dorval n'a pu se rendre aux désirs du public; les réglemens de police s'y opposaient.

*** La pièce représentée mardi soir au théâtre des Variétés, sous le titre d'un *Tour en Europe*, se refuse entièrement à l'analyse. C'est à peine si les noms de MM. Charles et Adolphe ont pu faire le tour de la salle.

*** Cette semaine, féconde en nouveautés dramatiques, a été témoin au théâtre de S. A. R. Madame, des débuts de Mme Allan-Ponchard, parente des deux acteurs dont elle porte les noms. Cette jeune actrice, déjà connue à Paris, où elle s'est montrée sur les scènes de l'Académie royale de musique et de l'Opéra-Comique, a été fort bien accueillie dans l'*Héritière* et la *Haine d'une emme*.

*** M. de Bourmont vient d'accorder à M. Syries de Mayrinhac la fourniture des *cuirs* pour l'armée d'expédition.

*** M. Grenier vient d'être nommé professeur de dessin de S. A. R. Mademoiselle : ce choix honore l'artiste qui en est l'objet, et prouve la protection éclairée que S. A. R. Madame accorde au talent.

*** Le Roi, pour donner à S. M. le Roi de Naples, pendant son séjour à Paris, une idée de la magnificence de nos fêtes, a l'intention de réunir à l'Opéra, et d'après les listes des dames patronesses, toutes les personnes qui ont souscrit pour le bal au profit des pauvres. Que de gens fiers de recevoir une lettre ainsi conçue : Le Roi invite M........ à venir passer la soirée le........ en son académie de musique, rue Lepelletier...... Il y aura un violon.

*** M. Lâche-à-Pied, qui commence à se rendre justice, attache maintenant sa croix sur son dos.

*** Il y aura bientôt cercle et jeux à la cour...... Gare aux joueurs, M. D.... sera là pour les *voler*, et M. de P...... pour retourner le roi.

*** A la dernière séance de la chambre des pairs, tous les ministres ont pâli devant l'éloquence de M. de Châteaubriant. Le noble pair faisait de nouveaux martyrs.

*** Sur le point d'entrer en campagne, et dans la crainte que l'adresse ne l'emporte sur la ruse, le ministère vient de se munir d'une arme à feu avec laquelle il fait depuis plusieurs jours un exercice qui rappelle ces mots :

Il arme les jésuites,
Il amorce les émigrés,
Il bourre les contribuables,
Il tue la Charte,
Il rate la popularité.

*** Le dernier concert donné à l'Hôtel-de-Ville par MM. les sociétaires du Gymnase musical, a réuni tous les suffrages. M. Gébauer et Mlle sa fille ont été accueillis par de vifs applaudissemens ; mais les honneurs de la soirée ont été pour un jeune homme, M. Amé, qui a exécuté avec un rare talent, un air danois pour le violon, du compositeur Meyseder.

*** Aujourd'hui 11 mars, *par ordre exprès*, aura lieu, à deux heures très-précises après-midi, le huitième exercice public de chant à l'Institution de musique religieuse, rue de Vaugirard, n° 69. On commencera par les *Cris de Paris* du temps de François Ier, par Clément Jennequin, dit *Clément non papa*, compositeur attaché au service de ce prince, demandés par S. A. R. On y exécutera pour la troisième fois le bel oratorio de *Samson*, d'Handel.

*** *Une culbute*, comédie ministérielle, dédiée à la congrégation, avec cette épigraphe : *Grand Dieu! le pied va lui glisser*, vient de paraître chez le libraire Levavasseur. L'à-propos et quelques vers heureux assurent le succès de cette bluette.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

CORRESPONDANCE.

A M. le rédacteur de la Silhouette.

Monsieur,

Quelqu'élégant que soit votre journal, il lui faut, avant d'arriver à vos lecteurs des salons, payer à la curiosité de la loge le tribut préalable que tout portier prélève chaque matin sur les journaux. C'est à cet usage, ou si l'on veut à cette usurpation, que je suis redevable du plaisir de lire tous les jeudis chez mon oncle le concierge au faubourg St-Germain, et de lire gratis, à la dérobée il est vrai, avec précaution et sans en couper les feuillets, chaque livraison de *la Silhouette*, ne vous étonnez donc pas, monsieur, de la liberté que je prends d'entrer avec vous en correspondance.

Depuis que j'ai vu dans votre feuille la lettre d'un simple rapin, puis la réponse de ce bon bourgeois, ancien épicier, je me suis senti de vives démangeaisons de vous écrire à mon tour, non pour évoquer de vieux et bien usés ridicules contre les épiciers, les bonnetiers, et tous les patentés en général qui (demandez plutôt à MM. de Polignac et consorts) ont beaucoup plus d'esprit et de tact qu'on ne leur en voudrait voir, mais pour réclamer contre une erreur commune aux *bourgeois* de toute classe, épiciers et avocats, bonnetiers et journalistes; erreur qui, en s'accréditant, devient une injustice contre un de nos artistes les plus distingués.

Et moi aussi, monsieur, je suis artiste dans mon genre; et ce genre, tout humble qu'il soit, ne laisse pas d'avoir quelque point de contact avec celui de l'artiste dont je me propose de vous entretenir. C'est à mon pinceau en effet qu'est confié le soin d'embellir l'extérieur de ces joyeux cabarets dont son crayon spirituel nous a retracé les scènes intérieures avec tant de verve et de vérité; mais bien que son confrère en Apollon, je ne me fais pas le détracteur d'un talent que je ne puis atteindre: il est vrai que je n'ai pas grand mérite à cela. Par le temps qui court, en effet, il n'est guère probable qu'un homme tel que Charlet (car c'est de lui que je veux parler) soit jamais de l'Institut, pas plus que Molière ne fut académicien; dût-il d'ailleurs y être appelé, il est bien moins probable encore que je sois jamais son concurrent, moi, chétif peintre de treilles de barreaux verts, de matelottes et de bons coings; il est donc tout simple que j'avoue hautement mon admiration pour un talent que je n'ai point de raison de jalouser, et atteint comme je le suis de *Charlétisme*, que je m'indigne de ne l'entendre presque jamais désigner autrement que par l'épithète inconvenante de *caricaturiste*.

En vérité, monsieur, depuis qu'on l'emploie avec aussi peu de discernement, j'ai tout-à-fait en horreur ce mot *caricature*. Avez-vous vu, me dit l'un, telle *caricature* de Charlet? Voyez, me dit l'autre, quelle charmante *caricature*! à quel point cet homme a su porter la *caricature*!....... et toujours *caricature*! Encore s'il ne me fallait entendre ce langage que de la part de ces *bourgeois* qui ont la bonhomie de se reconnaître pour tels, et dont les jugemens portés sans prétention et pour leur propre et privé compte, ne tirent pas à conséquence, peut-être en prendrais-je mon parti; mais quand je vois tomber dans le même abus d'expression les oracles quotidiens du bon goût, les distributeurs de la gloire par abonnemens, je ne puis m'empêcher de leur crier: Eh! de grâce, messieurs du *Globe* et du *Courrier des tribunaux*, etc., puisque vous voulez absolument parler d'arts dans vos feuilletons, ne sauriez-vous trouver un autre terme que *caricaturiste*

pour qualifier le dessinateur, de votre avis même, le plus spirituel, le plus moraliste, le plus profondément penseur de notre époque? Quoi! n'avez-vous dans votre dictionnaire que cet éternel *caricature*, pour désigner un dessin de 10 pouces sur 12 environ, imprimé sur quart de jésus; mais si mon voisin le maître d'école ne m'a pas trompé, l'Académie elle-même n'entend par ce mot que les productions informes de ces faiseurs de charges, qui n'observent la nature que pour en reproduire, en l'exagérant, ce qu'elle offre d'ignoble, de hideux même; qui ne s'attachent qu'à ses aberrations, pour en composer de fantaisie ces assemblages grotesques si goûtés des flâneurs de la rue du Coq.

Quelle comparaison pourriez-vous établir entre ces grimaciers de l'art du dessin, et l'artiste philosophe dont les productions rappellent avec tant de bonheur, tantôt la verve et la franche gaîté de Rabelais, quand elles nous transportent aux barrières de Paris, séjour de la joie populaire; tantôt la finesse et la bonhomie de Lafontaine quand elles nous retracent les jeux et le langage naïf de l'enfance. Qui, dans un genre plus élevé, sait unir la vérité d'observation de Molière, et sa connaissance profonde du cœur humain, à la délicatesse de tact, à la justesse d'expression de La Bruyère, à la chaleur entraînante de Jean-Jacques, et à la puissance dramatique de Shakespeare. Si une telle réunion de mérites doit s'exprimer par le titre de *caricaturiste*, il n'est pas d'homme de génie qui n'acceptât avec joie cette qualification, tout fier d'une telle *camaraderie*.

Mais, allez-vous dire, quel autre nom voulez-vous que l'on donne à un artiste qui ne peint pas? peut-on décorer du nom de *peintre* celui dont on n'a pas un tableau? Il ne peint pas, dites-vous; ôtez à Charlet ses pinceaux et jusqu'à ses crayons; laissez-lui seulement un mur blanc et un charbon, et si c'est peindre que rendre la nature avec vérité, chaleur et énergie, quels que soient d'ailleurs les moyens employés pour le faire, les *croquades* qu'il laissera sur ce mur seront plutôt encore des *peintures* que telles de ces grandes et froides toiles dont les couleurs éclatantes éblouissent seulement les yeux du vulgaire.

Eh! bourgeois, mon ami, que fait au mérite d'une œuvre du génie le procédé d'exécution? Une idée heureuse, une vraie et belle composition changent-elles de nature pour être rendues avec le crayon plutôt qu'avec le pinceau? Allons, parle; de quelle manière veux-tu être ému? à l'huile ou à l'eau forte, au burin ou à l'aquarelle?

Prenons, entre mille, deux exemples bien opposés. Qui ne connaît cette *caricature* de Charlet (puisque *caricature* il y a) intitulée le *Lendemain du Mardi gras*. Dans quel tableau à l'huile de 6 pieds sur 9, dans quel plafond même du Musée Charles X, trouverez-vous plus d'observations de mœurs une pensée plus profonde que dans cette composition de 6 pouces carrés à peu près? Et dans cette autre (toujours *caricature*) où un ancien militaire montre, sous sa veste de maréchal ferrant, l'étoile de l'honneur à deux jeunes conscrits qui s'inclinent devant lui à ces mots qu'il leur adresse: *J'ai vu le Nil et la Bérésina*!... Quelle profondeur d'idées! que de pensées viennent vous assaillir à ce seul titre! c'est un poème complet; vous informez-vous si vous êtes remué à l'aquarelle ou à l'encaustique, en gravure ou en lithographie? Vous êtes profondément ému et voilà tout. Ainsi, bien que vous n'ayez devant les yeux qu'un dessin lithographié, le premier but, le but le plus important de l'art est atteint, celui de toucher; et il l'est d'autant mieux qu'une exécution, telle qu'on ne la retrouve dans aucun autre artiste, vient ajouter encore au mérite de l'invention.

Pense-t-on donc que Wilkie n'eût pas toujours été Wilkie, si, au lieu de nous envoyer ces gravures délicieuses du *Jour de loyer*, *des Politiques de Village*, *de la Lecture du Testament*, *du Collin-Maillard*, etc., il en eût fait des lithographies moitié moins grandes? La finesse d'observation, la vérité d'action, de poses, d'expressions, n'eût-elle pas toujours été la même?

S'il n'en était pas ainsi, monsieur, la moindre de mes enseignes devrait donc avoir le pas sur les dessins de Charlet; car toutes, je vous le proteste, sont peintes à l'huile, et certaines parties même à plusieurs couches pour qu'elles durent davantage. Que diraient nos beaux esprits qui font et défont les réputations dans les salons, s'ils entendaient élever une telle prétention par

un pauvre diable tel que moi ? Force leur serait pourtant de l'accueillir sous peine d'inconséquence, ou de reconnaître avec moi qu'une œuvre bien pensée, un sujet heureusement trouvé qui excite les pleurs ou le fou rire, qui nous remue enfin, mérite même en lithographie un autre nom que celui de *caricature*, terme qu'il serait juste de réserver pour les œuvres de MM. tel et tel de la rue du Coq, dont les noms semblent jurer à côté de celui de Charlet dans le même article.

Si cette lettre, bien que venant d'un pauvre peintre d'enseignes, ne vous paraît pas trop indigne de figurer dans votre intéressant journal, je serai flatté de l'y retrouver jeudi prochain; dans le cas où vous jugeriez à propos de la publier, monsieur, je dois à la vérité de dire, afin de rendre à chacun ce qui est dû, que le fond seul m'en appartient, et que pour l'écriture, l'orthographe, les décorations et la mise en scène, elle est de mon compère le maître d'école, qui désire, comme moi, garder l'anonyme. Quelle qu'elle soit au reste, elle prouvera du moins une vérité trop peu sentie des artistes, c'est qu'il est encore plus facile de raisonner *peinture* que d'en faire.

Recevez, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération.

Saguet.

(C'est mon nom d'anonyme.)

LE LAPSUS LINGUÆ.

SCÈNES HISTORIQUES.

(Le cabinet d'une Excellence.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRÉCEPTEUR, L'EXCELLENCE.

Le Précepteur. Maintenant, Monseigneur, nous allons passer à la troisième conjugaison; celle-ci est en *oir*.

L'Excellence. Comment! il y en a de cette couleur-là aussi!

Le Précepteur. Ne plaisantons pas, Monseigneur; c'est demain que vous allez à la chambre; vous serez peut-être forcé de parler; prouvez au moins à vos ennemis que si vous n'aimez pas le français, ce n'est pas faute de le connaître. Finissons-en avec les verbes aujourd'hui.

L'Excellence. Les verbes! Mais c'est un propos d'hérétique que vous tenez là... A Rome nous n'en reconnaissons qu'un, et tout bon catholique ne doit pas en admettre davantage.

Le Précepteur. Vous n'y êtes pas; il ne s'agit point ici de croyance religieuse; mais d'un mot qui sert à désigner l'une des dix parties du discours. *(A part.)* Décidément, mon élève est un âne.

L'Excellence. A la bonne heure, nous pouvons nous entendre; autrement, si vous vous avisiez de vouloir ébranler ma foi... je vous dénoncerais à la Sorbonne... au parlement, partout; et je vous ferais brûler, vous et vos grammaires.

Le Précepteur. Il vous faudra des leçons d'histoire, Monseigneur, car vous n'êtes pas plus fort en chronologie qu'en conjugaisons; vous intervertissez l'ordre des temps.

L'Excellence. Je suis fort en politique, c'est tout ce qu'il faut à un homme comme moi..... Allons, voyons votre verbe en *oir*.

Le Précepteur. Voulez-vous *savoir*?

L'Excellence. A vous parler avec franchise, je ne l'estime pas beaucoup.

Le Précepteur. Eh bien! *devoir, vouloir, concevoir, prévoir*?

L'Excellence. Non, je préférerais *pouvoir*, je l'aime infiniment même; mais il n'en est peut-être pas?

Le Précepteur. Si fait, Monseigneur, commençons.

(Voir pour la fin de cette scène Restaut, Wailly, Lhomond, etc.)

L'Excellence conjugue jusqu'au moment où un huissier vient lui annoncer la visite de ses collègues elle fait sortir son précepteur par une porte dérobée, et ordonne à l'huissier de faire entrer ceux qui la demandent.

SCÈNE II.

L'EXCELLENCE, SES COLLÈGUES.

L'Excellence. Eh bien! Messieurs, quelles nouvelles?

1er *Collègue.* Nous vous dérangeons peut-être?

L'Exeellence. Du tout, je travaillais, j'étudiais le français.

2e *Collègue.* Vous êtes bien bon de vous occuper de lui; pour moi, il y a long-temps que je lui tourne le dos. Son caractère.....

L'Excellence. Il est vrai que le caractère est un peu fin; et quand on n'a pas de bons yeux, c'est désagréable.

3e *Collègue.* Oui, mais nous voyons loin, nous autres; le Français s'imagine que nous n'avons plus qu'à tomber, il veut nous dicter des lois : c'est lui qui doit céder à nos volontés.

L'Excellence. Parbleu, j'y pensais tout à l'heure en conjuguant. Nous sommes les maîtres; pourquoi ne *refairions*-nous pas la grammaire. Je m'entendrai là-dessus avec mon Syr..... qui a déjà quelques bonnes idées sur la réforme.

4e *Collègue.* Non, Messieurs, ne changeons rien à la langue française, que j'estime à cause de mes œuvres, et parlons un peu de la séance de demain.

L'Excellence. En parlant de parler, il paraît que je parlerai.

1er *Collègue.* Il le faudra bien.... On nous interrogera : nous aurons à répondre.

L'Excellence. Je le peux, je le puis, tu le peux, il le peut, nous le pouvons, vous le pouvez, ils le peuvent. Bon, je sais ma conjugaison..... Messieurs, je me dévoue : c'est moi qui dois parler.

1er *Collègue.* Il s'agira t de faire un discours adroit, un discours dont le public pourrait s'entretenir pendant quinze jours.

3e *Collègue.* Laissez-moi monter à la tribune; alors vous savez si mes ouvrages ont quelque durée, témoin mon Ode sur Bonaparte et le *ducque* d'Au...; il y a quelques années qu'elle existe, et pourtant elle jouit encore d'un succès de vogue.

1er *Collègue.* Il nous faudrait mieux encore, quelque chose de plus ridicule.

2e *Collègue.* De plus ridicule que Monsieur (*montrant l'excellence*), c'est Monsieur.

L'Excellence. Ah ça! et pourquoi tenons-nous au ridicule?

1er *Collègue.* Voila ce que c'est; nous avons besoin d'amuser la galerie si nous voulons gagner la partie que nous jouons. Jusqu'à présent on a inventé quelque stratagême pour dérouter les curieux qui enregistrent avec soin nos moindres actions. A la veille d'un événement, un grand politique qui veut cacher ses projets a le soin d'imaginer une adroite supercherie qui occupe les esprits : l'antiquité nous en fournit l'exemple; Alcibiade n'a-t-il pas coupé la queue à son chien?

L'Excellence. Oh! la pauvre bête!

2e *Collègue.* Sans aller chercher aussi loin... Sous Louis-le-Grand, par exemple, nous avons eu l'ambassade de Siam. Vous savez, des Siamois qui venaient de la province de Normandie.

3e *Collègue.* Bonaparte nous a donné le procès de Conaxa.

1er *Collègue.* Et les diables chez l'épicier de la barrière d'Enfer.

2e *Collègue.* Et Mme Manson et la tête de mort.

4e *Collègue.* Et la pluie d'or de la rue Montesquiou.

1er *Collègue.* Et les piqueurs... et les Osages. Toujours la queue du chien d'Alcibiade.

L'Excellence. Comment, tout ça? la queue du chien! Ah ça! il y avait donc de la magie dans cette queue là... C'est donc comme le pied de mouton de notre Martainville?

1er *Collègue.* Vous ne voyez pas que c'est une imitation de cette ruse admirable du fameux Athénien. Vous devez à présent avoir compris, mes chers collègues,



LE JOUR DE BARBE



Mr. LE PRINCE JULES DE POLIGNAC

qu'il faut imiter un exemple nécessaire à l'accomplissement de nos projets. (*A l'Excellence.*) C'est vous, cher collègue, qui vous chargerez de couper la queue..

L'Excellence. A un chien ! Du tout, ça ne se fait pas... Aux chevaux tant qu'on voudra, c'est l'usage en Angleterre.

2e *Collègue.* Non, pas cette ruse-là, mais une autre.

3e *Collègue.* Un *lapsus linguœ* à la tribune ne ferait pas mal, on ne s'occuperait pas d'autre chose pendant toute une semaine dans les journaux, et tandis qu'on relèverait notre façon de parler, nous pourrions agir.

4e *Collègue.* Adopté le *lapsus.*

L'Excellence. Expliquez-vous, je n'entends pas à demi mot.

1er *Collègue.* Eh bien ! montez à la tribune, faites ce que le peuple nomme un cuir.

L'Excellence. Ce n'est pas difficile, tenez, j'en ai un tout prêt... là... dans ma leçon de dictée, à ce que m'a dit mon percepteur, il l'a même trouvé trop fort.

4e *Collègue.* C'est justement ce qu'il nous faut, il ne sera jamais trop solide.

Tous. Voyons le cuir !

L'excellence. Le voilà : Je *puit* au besoin...

1er *Collègue.* Il est parfait.... embrassez-moi, vous êtes notre sauveur, les journaux et leurs lecteurs en auront pour un mois a retourner votre T pour en faire un S.

2e *Collègue.* Syr.... est vaincu.

Tous. Et les bonnes doctrines sont sauvées.

LA BAGUE ET LE BAL DE L'OPÉRA.

SOUVENIR DE CARNAVAL.

Alphonse alla au bal de l'Opéra; car, depuis longtemps, il avait un grand désir de voir un bal masqué; et, d'après ce qu'il en avait ouï dire au fond de sa province, il croyait voir l'Opéra tel qu'il a pu exister en 1770, quand les dames de la cour affluaient au foyer, et y jouaient, sous le masque et le domino, à peu près le même rôle que celui qu'elles ont abandonné depuis à une autre classe de femmes chez lesquelles la noblesse de la naissance n'excuse pas à propos les honteux écarts du vice.

Il fut d'abord tout surpris de ne trouver ni livrées brillantes, ni panneaux armoiriés. Quelques voitures sans écusson, des cabriolets de jeunes gens, des fiacres et des gendarmes à cheval, voilà tout ce qui annonçait qu'il y avait bal à l'Opéra. Sans doute, pensa-t-il, j'aurai devancé dans mon impatience l'heure à laquelle la haute société a coutume de venir. En attendant, il se promena dans les corridors déserts. De temps en temps, il est vrai, quelques masques, à la taille élégante, passaient rapidement auprès de lui; mais il y avait dans leur accent et dans leurs manières je ne sais quoi de repoussant qui inspirait le dégoût. Quelques hommes en habit noir, qui se promenaient, silencieusement et en bâillant, de long en large, ne parlaient pas davantage à son imagination.

Alphonse commençait à se lasser. Il entra dans une loge, s'y assit et allait céder à l'influence du sommeil lorsqu'un domino, à la démarche légère, à la voix tendre et féminine, vint s'asseoir à ses côtés. La conversation s'engage, s'anime, s'échauffe; Alphonse est sous le charme....... — « Seul, au milieu de Paris, avec votre inexpérience de jeune homme, sans un guide, sans une amie, sans une mère. Pauvre enfant ! ne vous étonnez pas si je tiens un langage aussi sérieux; mais à trente ans, une femme a vécu dans le monde, et le connaît; elle a vu ses piéges, ses dangers.... et d'ailleurs, l'intérêt que vous m'inspirez. — Mais vous me connaissez à peine, dit Alphonse. — Pas encore particulièrement, cependant ce n'est pas la première fois que nous nous voyons. — Quoi ! et où nous sommes-nous déjà rencontrés? — Consultez votre mémoire. Avez-vous déjà oublié les lieux où vous avez été depuis votre arrivée à Paris ? n'avez-vous encore été invité à aucune soirée, à aucun bal ? — Hier, chez M. Cremière, le banquier de mon père. — Et aucune des femmes qui s'y trouvaient n'a fixé particulièrement vos regards ? — Aucune. — Vous n'avez pas distingué une femme vêtue d'une robe bleue ? — Je ne

l'ai pas remarquée. » L'inconnue soupira. « Elle s'était donc bien cruellement trompée ! — D'où le savez-vous ? — Je le sais, que cela vous suffise. — Au nom du ciel ! quelle est cette femme ? qui êtes-vous, vous-même ? » Et en même temps, entraîné par un mouvement qu'il ne put réprimer, il souleva un coin du léger voile de soie noire qui couvrait le bas du visage de l'inconnue qui arrêta son bras assez tôt pour ne pas être démasquée, mais trop tard si son intention eût été réellement de cacher à Alphonse une bouche charmante et des dents d'ivoire qui ne lui permirent plus de douter qu'il parlait à une jeune et jolie femme.

—« N'êtes-vous donc qu'une tête légère, et est-ce là tout ce qu'une femme qui se livre à votre bonne foi peut attendre de vous? » Le son de sa voix était grave et lent comme si un sentiment douloureux oppressait son cœur. Elle fit un mouvement pour s'éloigner. — « Au nom du ciel, lui dit Alphonse, un mot, un seul mot. — Que me voulez-vous ? — Que vous me pardonniez un mouvement involontaire de curiosité. — Je vous pardonne, mais avouez que déjà vous m'avez cruellement puni de ma légéreté. — Quand vous reverrai-je ? — Je ne devrais jamais vous revoir. — Ayez pitié de moi, je vous en supplie. — Eh bien ! chez Cremière, un jour, je vous promets de me faire connaître. Ecoutez, portez-vous une bague ?—Oui.—Voici la mienne ; échangeons-les, et promettez-moi que vous ne quitterez jamais ce gage de mon amitié. Quand je pourrai sans danger me dévoiler à vous, vous verrez votre anneau briller à mon doigt.»

Alphonse était dans l'ivresse ; car il y avait dans le langage de l'inconnue, dans ses manières et dans la proposition même qu'elle lui fit d'échanger leurs bagues, je ne sais quoi de mystérieux qui transportait son imagination, et ne lui donnait pas même le temps de s'étonner de cette passion si vive qu'il avait inspirée à une femme qu'il n'avait jamais vue auparavant ; et puis, elle exerçait sur lui un ascendant étrange par le ton tantôt de supériorité et tantôt de prière auquel elle s'élevait et descendait alternativement, en changeant les inflexions de sa voix, de sorte qu'elle semblait d'abord le supplier de ne pas la compromettre, et que tout-à-coup, comme entraînée par la passion qui lui faisait oublier les convenances de son sexe, elle lui prit la main, la pressa affectueusement dans la sienne, et finit par en détacher l'anneau enrichi d'un diamant précieux qui ornait le doigt d'Alphonse, anneau auquel il attachait un grand prix, parce qu'il venait de sa mère, et dont en toute autre circonstance il ne se serait pas dessaisi aussi facilement, tandis qu'elle y substituait une bague d'une apparence beaucoup plus brillante. La tête n'y était plus. Le pauvre jeune homme, dans tout le délire de la passion, se penche vers elle, et va la presser dans ses bras. Elle se lève, ouvre la loge et disparaît rapidement dans les corridors.

Un mois s'est écoulé : Alphonse n'a pas manqué une seule des soirées du banquier Cremière. Son œil de feu erre de salon en salon. Mais toutes ses recherches ont été vaines ; toutes ses tentatives ont échoué ; toutes ses espérances se sont évanouies, et cependant il ne peut oublier cette femme dont l'air mystérieux, la voix tendre et le langage séduisant ont vivement ému son cœur.

Un jour qu'il était entré par hasard dans la boutique d'un joaillier, il lui prit fantaisie de faire estimer la bague qui, depuis le moment où elle fut donnée, n'avait jamais quitté son doigt.— « Ce diamant doit avoir une grande valeur ? Quel éclat ! quel feu !... — Plait-il, Monsieur. — Oui, ce diamant.... — Ce diamant.... est un *straz* !... — Cela n'est pas possible.— Il est facile de vous en convaincre. »

Alphonse est anéanti. Se peut-il que j'aie été réellement amoureux, s'écrie-t-il en se frappant le front, et de qui ?.... Allez donc au bal de l'Opéra !....

S. S.

M. LE PRINCE DE POLIGNAC.

Depuis que M. de Polignac, prince romain, est devenu ministre français par la grâce de sa femme lady Campbell, anglaise de naissance, on ne voit plus guère son excellence qu'à l'écurie ou à la chambre des dé-

putés : à l'écurie, parce que sa seigneurie vit beaucoup au milieu des chevaux, ainsi qu'il convient à un gentleman du haut parage ; à la chambre des députés, parce qu'il y faut venir, quand on a des comptes à rendre, et que nos députés n'entendent pas raison autrement. Or donc, avant-hier pour la première fois, j'ai vu M. de Polignac, non plus cet élégant fashionable de 1795, tel qu'il brillait dans Pall-Mall ou dans Chaving-Cross, avant la fameuse campagne du 3 nivôse, et tel qu'on peut le reconnaître dans le portrait ci-joint que nous tenons de bonne source ; mais pâle, mais défait, accablé sous le poids des cordons bleus, rouges, jaunes ou verts qui sillonnent sa poitrine et des dignités que le roi de France et le pape ont accumulées, comme à l'envi, sur sa tête.

Enfin sa voix s'est fait entendre, un peu sourde, il est vrai, quoique jadis elle ait été fraîche et sonore ; mais un prince romain ne parle pas comme les autres hommes, et c'est par là surtout qu'il doit se distinguer. Aussi M. de Polignac est-il monté fort gravement à cette tribune où il devait débiter de si belles *choses*, d'une manière si *simple* et si digne, que tout d'un coup chacun s'est pris à rire de plaisir, tant on avait hâte de l'entendre. Son chapeau à trois cornes, garni de plumes blanches, pendait négligemment à sa main qui pendait elle-même en dehors de la tribune, avec un laisser-aller vraiment délicieux ; un sourire moitié dédaigneux, moitié niais, courait sur ses lèvres, et l'on eût dit qu'il faisait à ces messieurs de la majorité beaucoup d'honneur de leur parler. Sa petite harangue a été courte et simple, comme il convient à un prince, haut baron, chevalier des ordres, grand chasseur au courre et au tir, et fort estimé du pape.

M. de Polignac est aujourd'hui un grand ministre de six pieds de long ; sa tête est ombragée de cheveux gris ; son grand nez aquilin paraît presque encaissé vans une double rangée de favoris immenses, et son habit, jadis ouvert avec noblesse, ne l'est plus aujourd'hui que pour laisser voir le cordon bleu du Saint-Esprit. Sa démarche est lente, et sa longue personne un peu décontenancée, du moins quand on le regarde, et on le regardait beaucoup avant-hier. Ses épaules sont un peu voûtées, mais elles portent une si forte tête et si pleine de cervelle ! Cette tête est si profondément préoccupée des intérêts de la France et de la royauté ! Les cheveux d'un simple mortel blanchiraient pour de moindres soucis : que penser donc de ceux de notre grand prince ? Donner un roi anglais à la Grèce, Alger à la chrétienté, au Portugal le bon roi don Miguel, et la France pour auxiliaire à Wellington ; remettre la traite en honneur, ressusciter les beaux jours de l'Œil-de-Bœuf et l'influence des marquises ; tout cela n'est pas l'*affaire* d'un instant, comme dit M. de Guernon, ou la *chose* d'un homme ordinaire. Aussi, M. de Polignac est-il un héros vraiment fort extraordinaire ; et comme sa double apparition à la chambre des députés doit le rendre désormais célèbre par son éloquence, autant qu'il l'était déjà par son génie diplomatique, nous avons cru remplir un devoir en donnant son portrait *avant* et *pendant*, en attendant *après*.

ACADÉMIE MINISTÉRIELLE.

LETTRES ET SCIENCES.

(Année 1830.)

Langue française et orthographe :
Professeur : M. DE POLIGNAC ;
Suppléant : M. DE MARYNHAC.

Eloquence parlementaire :
Professeur : M. DE RANVILLE ;
Suppléant : M. MONTBEL.

Civilité puérile et honnête :
Professeur : M. MANGIN ;
Suppléant : M. JOZON (de l'*Apostolique*).

Fidélité pratique :
Seul et unique professeur : M. DE BOURMONT.

Courage civil :
Professeur : M. DE CHABROL ;
Suppléant : M. BEUGNOT.

Génie :
(Ce cours n'aura pas lieu pendant l'année 1830.)

Mathématiques et économie politique :

Professeur : M. Dudon.

(Le professeur continuera à démontrer la théorie de la soustraction.)

Facéties politiques :

Professeurs : M. de la Boulaye ; M. Odry;

Suppléans : M. de Puymaurin, etc., etc., etc.
(Ce cours aura lieu tous les jours.)

Absurdité transcendante :

(17,676 candidats se disputent cette chaire, pour laquelle M. de Conny a les plus grandes chances.)

Fait à Paris, à l'Hôtel des Capucines.

Variétés.

⁂ « Je ne peux pas satisfaire l'honorable membre qui descend de cette *chambre* (pour tribune) : il m'est impossible de m'expliquer sur ces négociations, qui ne sont pas encore terminées, et je pui T assurer que si le principe de la légitimité est grand dans son cœur, il ne l'est pas moins dans le mien. »
(Eloquence d'un premier ministre du Roi de France, mars 1830.)

⁂ M. Syr.... veut attaquer M. de Pol..... en justice, il prétend qu'à la chambre il a le monopole des cuirs.

⁂ La chambre ne paraît pas disposée à vouloir s'*amender*.

⁂ Les auteurs de la *Convalescente* lui ont fait faire lundi une telle rechute, sur la scène du Vaudeville, qu'elle est morte pendant le cours de la soirée.

⁂ *Hernani*, comme pour justifier le brillant succès qu'il a obtenu au théâtre Français, ne pouvait manquer d'avoir les honneurs de la parodie; c'est le destin de tous les ouvrages d'un grand mérite. Plusieurs théâtres se préparent à entier en lice, et déjà la Porte-St-Martin a payé son tribut à la tragédie de M. Victor Hugo. La scène qui jadis donna naissance à Marie Jobard, de grotesque mémoire, était digne d'offrir au public la première parodie de *Hernani*. Plusieurs vers très-comiquement travestis out valu à cette pièce un succès à peu près complet. Honoré, don Pathos; Emile, Dégommé, et surtout Provost, N, I, Ni, ont joué aussi bien que ce genre parasite le comporte. Dona Parasol était confiée à Mme Zélie Paul, qui en a su tirer tout le parti possible.

⁂ *Zoë*, sous les traits de la charmante Jenny-Vertpré, a obtenu mardi au théâtre de Madame, un succès contre lequel ont en vain protesté quelques sifflets honteux. Ce vaudeville, de MM. Scribe et Mélesville, ne vaut pas à beaucoup près une foule des tableaux gracieux dus à l'association presque toujours heureuse de ces deux féconds auteurs. La donnée de l'ouvrage manque de vraisemblance, il n'est pas naturel qu'une demoiselle bien élevée prête un de ses nombreux adorateurs à une pauvre petite villageoise qui n'en peut trouver un seul. Cependant, le jeu si original de Legrand, celui de Paul et de Mlle Jenny-Vertpré, ont sauvé cette bluette, où d'ailleurs on rencontre quelques jolis couplets, des détails piquans et plusieurs airs fort bien choisis.

⁂ *Adrienne Lecouvreur* n'a pas obtenu vendredi dernier à l'Odéon les applaudissemens qu'elle arrachait à nos aïeux sur l'ancien théâtre de sa gloire. Des sifflets trop obstinés et des applaudissemens peut-être maladroits ont tour-à-tour précipité et retardé la chute d'un ouvrage, qui n'avait mérité ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Le maréchal de Saxe est l'amant d'Adrienne, des événemens politiques l'appellent à recevoir la couronne ducale de Courlande ; il va partir, abandonner sa maîtresse ; mais il a besoin de 40,000 écus, et ne peut les trouver. Qui les lui donne? La femme qu'il délaisse, préférant à son propre bonheur la gloire d'un amant ingrat, vend ses diamans, et, grâce à ce généreux sacrifice, Maurice peut régner. Tel est le trait d'histoire que MM. Valory et Béraud, connus d'ailleurs par des succès au théâtre, ont délayé dans trois actes d'un drame froid et languissant. Heureusement, grâce au zèle du directeur de notre second Théâtre Français, plusieurs pièces, sur lesquelles sont fondées de justes espérances, sont en ce moment à l'étude, et lorsque la *Fête de Néron* aura cessé d'attirer la foule, *Christine* la ramenera de nouveau à l'Odéon.

⁂ Aujourd'hui jeudi, 9e exercice de chant à l'institution de musique religieuse. *Samson*, oratorio de Hændel; entre la 1re et la 2e partie, on exécutera pour la dernière fois les *Cris de Paris* de Cl. Jennequin, et entre la 2e et la 3e *la Bataille de Marignan*, chant triomphal du même auteur, en l'honneur de François Ier.

Cette composition, exécutée à l'improviste au dernier exercice, a produit la plus vive sensation sur toute l'assemblée, qui a témoigné toute la satisfaction que lui causait cette surprise agréable.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n.14.

La Silhouette.

LES SERPENS.

Il fut un temps où, fatigués de la liberté des forêts, les animaux se réunirent en société. Il va sans dire que le lion fut le chef, qu'il se vit entouré de loups et de renards, qu'il eut des chiens pour le flatter, des singes et des perroquets pour le divertir, et mainte autre bête de distinction pour le conseiller, ou pour le tromper. Comme on ignorait encore le véritable but des sociétés, savoir celui de se faire mutuellement le plus de mal possible, pendant quelque temps tout se passa assez bien. Mais bientôt le serpent, cet ennemi de tout ce qui n'est pas lui, cet exécrable hypocrite qui se traîne sur le ventre pour mieux masquer sa perfide ambition, rampe dans l'obscurité et se glisse inaperçu jusqu'aux pieds du lion qu'il trouve enfin l'art de séduire. C'est de là, que, sous prétexte d'augmenter le respect des sujets envers leur illustre monarque, il répand son soufle empoisonné. Malheur à qui approche, s'il n'est serpent lui-même, eût-il le cœur plus froid que leur cœur, et couvert d'écailles plus dures que celles qui entourent leur corps! Bref, la cour n'est bientôt peuplée que de serpens : ils règnent sur le lion lui-même qui ne voit plus que par leurs yeux, grâce à leurs efforts pour empêcher la vérité de pénétrer jusqu'à lui. Ils ne tarderont pas à se débarrasser de celui qui n'est qu'un vain fantôme pour eux; mais, dans leur impatience, ils négligent des ménagemens nécessaires. Un repli encore et le lion était étouffé à l'insu de tout le monde; mais on le pique; il rugit, on accourt : le masque tombe et les traîtres sont bannis.

Que ne les a-t-on écrasés? Ils reviennent, ils mordent encore, et, chassés une nouvelle fois, ils violent une nouvelle fois la loi trop clémente. Le lion averti ne peut croire à tant d'audace; mais, dans sa sagesse, il demande qu'on s'en assure, et dès que la présence des traîtres ne laisse plus de doutes, malgré l'opposition des bêtes qui ignoraient l'histoire de leurs forfaits, il prononce un nouveau bannissement. Quelle injustice! s'écrient les amis des serpens. Quelle injustice! répètent les perroquets; les chasser sans même leur avoir donné le temps de mordre!... Le lion abuse de son pouvoir... Consolez-vous, pauvres serpens! consolez-vous, il reste encore des bêtes pour vous plaindre.

(*Traduction d'une fable italienne de* Galli.)

DE LA NOBLESSE.

Un vieil émigré de mes amis, bonhomme s'il en fut, sans intrigues, quoique gentilhomme, et m'accueillant bien malgré mon âge et mes idées *révolutionnaires*, me disait un jour que la Charte était remplie de contradictions : il ne concevait point, par exemple, la résurrection de la noblesse avec l'égalité devant la loi. Ce mot seul d'égalité sonnait mal à ses oreilles, et lui fesait regarder les images de ses aïeux. Quand on lui parlait de Louis XVIII, il levait les yeux au ciel, en laissant échapper un gros soupir. A la restauration, il ne s'est point montré aux Bourbons; il s'est caché dans la solitude de son vieux castel, qu'il a racheté et qu'il n'a point quitté un seul jour depuis sa rentrée en France en 1814. C'est là qu'il s'entoure des souvenirs du gracieux temps féodal; ayant divisé son petit domaine, il a plusieurs petits fermiers qu'il appelle ses vassaux, dont il est aimé et qu'il chérit en bon et di-

seigneur. Il reçoit souvent à sa table le curé, qui regrette la dîme et foudroie Voltaire et la révolution au potage, mais qui s'abandonne au dessert à des idées plus riantes. Il lit peu, ne se soncie guère des livres, est abonné à la *Quotidienne*, et va presque tous les jours à la chasse. Il a, malgré cela, la manie d'écrire, mais il ne consentirait jamais à se faire imprimer, de crainte sans doute de déroger; je me souviens de lui avoir entendu lire un long et beau chapitre sur l'*ingratitude des rois*. — Du reste, il sait bien que c'en est fait de l'ancien régime; il se résigne; et c'est par les illusions qu'il se console. Mais une de ses peines les plus vives est de voir la plupart de ses vieux amis d'émigration participer aux élections et siéger à la chambre; car la royauté avec une chambre des députés est encore une idée qui n'a pu se loger dans aucun coin de son cerveau.

Il y a bien des gens qui ressemblent à mon gentilhomme, à la bonté d'âme près qu'ils n'ont pas. Il est bien triste, en effet, qu'un gentilhomme ne puisse venir, avec ses laquais et sa meute, ravager le petit champ du vilain, et n'est-ce pas un scandale que le vilain, dans ce cas, invoquant la loi, soit sûr d'obtenir justice? Maints curés de village, qui dînent au château dont l'indemnité a relevé les gothiques tourelles, parlent encore au vilain des seigneurs de paroisse. — Le vilain ne croit plus le curé! il secoue la tête; il ne lui faut plus que l'évangile. — Il en est des seigneurs de paroisse comme des sorciers et des revenans: la révolution a tué tout cela, et pour jamais! — Croirait-on qu'il y a des gens qui ne s'en doutent pas?....

La noblesse aujourd'hui n'ayant plus de priviléges, n'est plus qu'une décoration. On voit, surtout à Paris et dans les grandes villes, des hommes qui portent cette décoration avec dignité, c'est-à-dire, qui ne croient pas que leur généalogie les dispense d'être affables, modestes, laborieux, justes, élevés à la hauteur de leur siècle, mais c'est le petit nombre, et la plupart sont jeunes, *enfans de la révolution*, dirait *la Gazette*. A côté de ces gentilshommes citoyens, s'agite une génération mourante, qui ne se croit pas pétrie de la boue commune; elle a conservé la poudre et les aîles de pigeon, porte haut le sourcil, faisant lire sur ses traits les souvenirs haineux de l'émigration, rêvant encore un fantôme irrévocablement évanoui, usant dans de misérables intrigues une vieillesse qui aurait tant besoin de repos!

Pauvres gens!... en dehors de leurs prétentions, ils sont risibles. Ils croient avoir répondu à tout, quand ils ont dit: « Le sang qui coule en mes veines! » — Misérables!... ignorez-vous que le premier de votre famille qui s'illustra fut un plébéien de mérite; et ne craignez-vous point qu'on ne vous jette ses vertus à la tête, pour écraser votre orgueil? — Le sang qui coule en vos veines!... Mais les chevaux aussi ont une généalogie:

Et la postérité d'Alfane et de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard.

Ah! si maître Nicolas Boileau, homme de sens et de courage, qui parlait ainsi à la cour de Louis XIV, pouvait revenir parmi nous, il verrait encore aujourd'hui bien des *rosses!*

C'est pour ces gens, qui ne comprennent rien à tout ce qui se passe, et dont tout le cœur s'accroche au passé, qu'on a fait la chanson suivante, qui est la parodie d'une romance fort connue de M. de Chateaubriand:

LES SOUVENIRS.

Combien j'ai douce souvenance
Du bon vieux temps de mon enfance!
Ma sœur qu'ils étaient beaux ces jours
De France!
Oui, ce temps sera mes amours
Toujours!

Dis-moi, te souvient-il, ma chère,
Du manoir de notre grand-père,
Du four banal, et du moulin
En pierre,
Où nous faisions moudre au vilain
Le grain?

Te souvient-il du mariage
De la rosière du village ?
Quand le seigneur ses droits prenait
D'usage ,
A la porte l'époux restait
Benet.

Quand les grenouilles en grand nombre
Croassaient durant la nuit sombre ,
Te souvient-il que nos vassaux ,
Dans l'ombre ,
Battaient au pied de nos créneaux
Les eaux ?

Pour un vieux lapin de garenne
Qu'un rustre prit sur son domaine,
Te souvient-il que, convaincu
Sans peine ,
Il fut , d'après l'arrêt rendu ,
Pendu ?

Qui nous rendra , dans la vieillesse ,
Nos priviléges de jeunesse ,
Que je réclame en nos journaux
Sans cesse ,
Avec tous nos droits féodaux
Si beaux !

La noblesse tombe en ruines; et l'esprit de corps chez les gentilshommes s'en va. Je connais une famille illustre abandonnée ; les membres qui la composent, rentrés dans les derniers rangs de la société , sont tous maçons, savetiers, etc. : l'un d'eux veut se faire domestique : il est recommandé à un noble opulent, qui, dans son vieux castel , croit être un homme important pour la monarchie. Il est reçu avec la distinction que réclame son origine, et congédié le plus poliment du monde. Savez-vous pourquoi l'on ne voulut point de ses services ? — Parce qu'on ne voulait point avoir un gentilhomme derrière son carrosse ! — Pauvre gentilhomme ! ta noblesse t'empêche donc de gagner du pain ! Il te faut, pour ne point mourir de faim, fuir le sol où tu es né , et chercher un lieu où tu pourras cacher ton nom , et rejeter ce maudit héritage de vanité dont tu es la victime ! Je t'ai vu dans mon chemin t'humilier à mon passage , et me tendre la main pour recevoir l'aumône!!

La noblesse fait des victimes d'un autre genre. Une jeune fille est recherchée en mariage par un vieux marquis et un jeune avocat. Son père, ancien émigré , repousse la roture jeune, belle , riche et vigoureuse , et livre sa fille trop docile à la noblesse décrépite, laide et presque indigente. Cet homme me fait pitié ! Par vanité , il a empoisonné le bonheur de sa fille et compromis sa vertu ! C'est le même qui répondait aux observations qu'on lui faisait : « Cinq cents ans de noblesse sans une seule tache de rotnre ! » — « Et moi, dit le père du jeune avocat, cinq cents ans de roture sans une seule tache de noblesse ! »

La réponse était laconique, la leçon sévère : la roture n'est jamais une tache, la noblesse en est une quelquefois....

— Il nous a dénoncés !

Quand l'ennoblira-t-on ?

UN VILAIN.

Lénore.

HISTOIRE FANTASTIQUE,

Traduite et imitée de la ballade de Burger.

Le soleil se levait radieux , et Lénore s'éveillait après un songe pénible... Wilhem, où es-tu ? dit-elle. Les plaines de Prague te voient-elles victorieux, ou la cruelle mort t'a-t-elle frappé?

Du grand Frédéric l'épée est suspendue au temple de la paix. Le soldat revient joyeux et cherche des yeux le clocher de son village , où l'attend son vieux père... Il va retrouver celle qu'il aime... Tout le monde est heureux, et tu ne viens pas tarir mes larmes !

L'infortunée Lénore soupire, se plaint, attend toujours, mais c'est en vain; Wilhem ne revient plus!... Désespérée, elle accuse la providence..... Sa mère inutilement la presse sur son cœur. — Ma fille, lui dit-elle, sache supporter les maux que le ciel t'envoie. — Ma mère, laissez-moi, répond la jeune fille égarée, que parlez-vous du ciel?... Avec Wilhem, oui, toujours le ciel, sans Wilhem, l'enfer!...

C'est ainsi que dans son désespoir elle osait provoquer l'anathème de celui qui peut tout. Elle meurtrissait son sein, et appelait la mort à grands cris...

Cependant la nuit s'avançait... il était tard, et les astres brillaient aux cieux. Le silence le plus profond régnait... Ecoutez... c'est le bruit d'un cavalier... il s'arrête... le marteau se lève... Il retombe et le coup fait tressaillir Lénore... Ecoutez... on parle... — « Ouvre-moi, Lénore; dors-tu, ma fiancée?... Mon absence ne te tient-elle pas éveillée pour gémir?... »

— C'est Wilhem, dit Lénore; et elle s'élance vers la grande porte du manoir. — C'est toi, mon ami, mon bien, que je t'ai pleuré!... Mes jours étaient sans repos, et mes nuits sans sommeil... Mais pourquoi tant tarder et laisser ainsi ta fiancée?...

— Parti de la Bohême lorsque la cloche de la nuit frappa la première heure, j'arrive près de toi, rapide comme la pensée... Il me faut repartir, le temps presse, viens avec moi, ô ma fiancée!...

— Il est si tard, mon ami, dit la jeune fille, le vent est si froid, la feuille des bois s'agite et tombe, et l'orage paraît s'approcher à grands pas; entre plutôt chez ton amie.

— Enfant! que fait la nuit, que font les vents? Je ne puis m'arrêter en ces lieux; mon noir coursier me presse; entends-tu la terre trembler sous ses pas? Viens, ne perds aucun instant; Lénore, monte en croupe, partons: encore cent milles à faire pour te mener à ton lit nuptial. — Quoi! rien ne peut t'arrêter, et cent milles à franchir, nous n'arriverons jamais!...

— Viens, te dis-je, partons; vois-tu ces vastes plaines qu'il nous faut traverser; partons... je suis rapide comme l'éclair qui déchire la nue! viens, le lit nuptial t'attend.

— Ta demeure est donc bien éloignée? ne peux-tu la laisser pour une autre?...

— Non! elle fut faite pour moi; elle est petite, à l'abri des frimats, et le sapin du nord l'entoure dans tous les sens.

— Mais dis, y tiendrons-nous tous deux? — Oui, tous deux!... Ne tarde donc plus, monte sur mon coursier, arrivons au festin, les convives sont là qui t'attendent, et la demeure tranquille est ouverte pour ma fiancée.

Sur la croupe du destrier Lénore s'est enfin élancée, et ses blanches mains entourent le corps de son ami. La terre résonne sous les pas du sombre coursier, qui de ses pieds poudreux fait jaillir l'étincelle bleuâtre. Dans leur vélocité, bientôt tout s'efface à leurs yeux; les plaines, les monts, les déserts silencieux, et les cités endormies. Ils franchissent tout, comme le nuage poussé par l'ouragan... La jeune fille serre encore plus le cavalier... — As-tu peur, Lénore? Vois-tu ces grandes ombres qui passent entre nous et la lune?.. Hurrah! les morts vont vite! Tu trembles, enfant; crains-tu les morts?... — Non, Wilhem, mais laisse les morts en repos. Ecoute plutôt les tristes sons qui se font entendre... et ces corbeaux avides, que nous veulent-ils?... Vois ce cercueil et cette procession qui se glissent sous l'ombre de ce nuage et qui paraissent nous précéder. Vois ces figures vaporeuses qui nous entourent.

Et ces êtres difformes et ondoyans qui semblent effleurer la terre, qui sont-ils?... — Ce sont, dit le noir cavalier, ceux qui ne dorment que lorsque le tonnerre gronde, qui ne rient que lorsque le faucon déchire la fauvette innocente, qui ne chantent et ne dansent que lorsque la timide vierge est entraînée dans la tombe, et qui s'inclinent seulement quand l'enfer rend ses arrêts.

— Écoute, dit Lénore, ils chantent: « Quand l'airain sonnera douze fois, tu seras dans la tombe!!! »
— Chef de l'hymne des morts, s'écrie Wilhem, célèbre notre hyménée, et bénis la fiancée; je la conduis au banquet solennel.

Tout-à-coup la lune brillante rompt brusquement ce nuage fantastique. Les chants ne se font plus entendre,

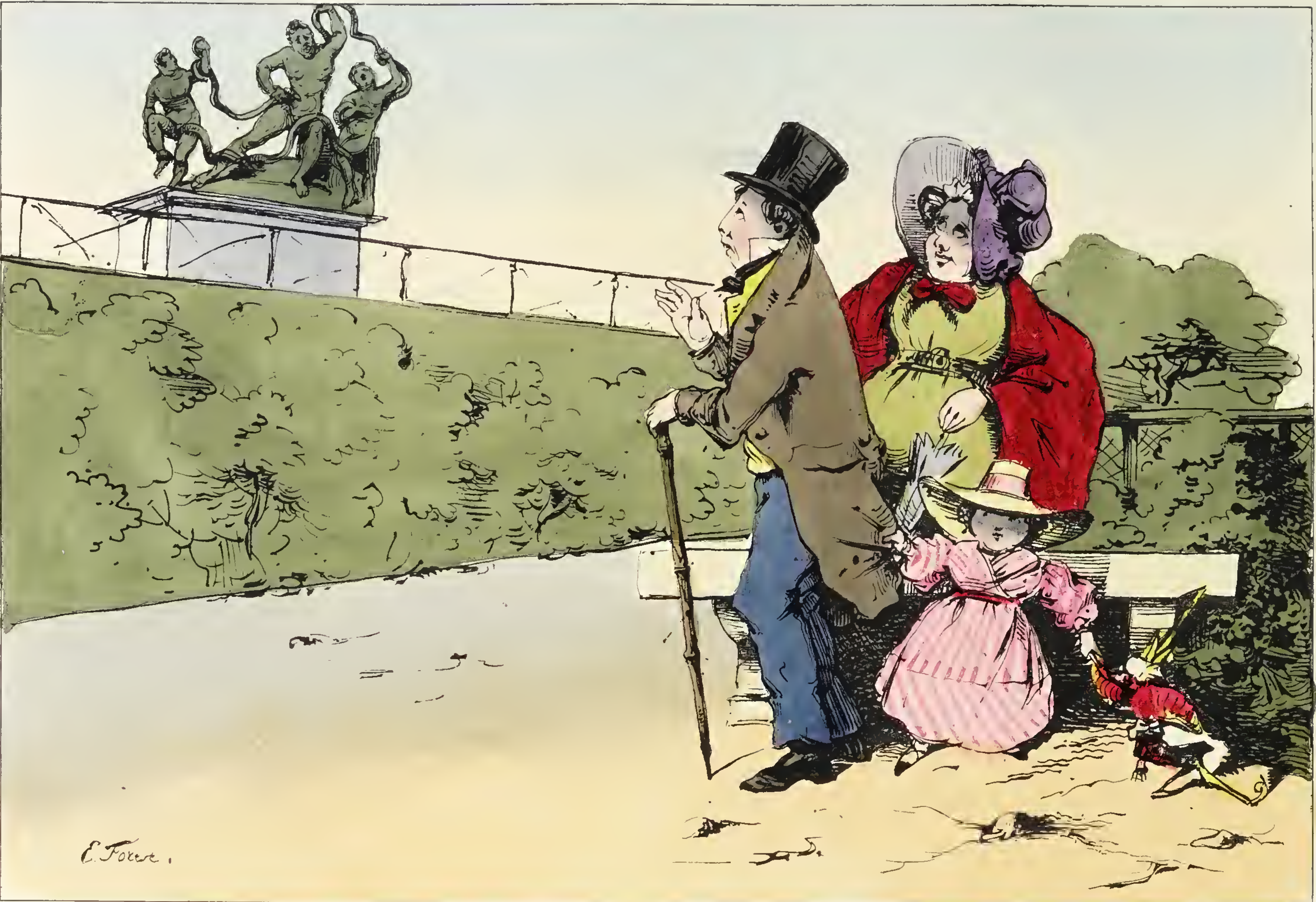


Lith de V. Ratier.

LÉNORE.

Hurrah!.... la lune éclaire et les morts vont vite....

Traduction du Bon de M
de la Ballade de Burger.



Lith. de V Ratier.

Ce m sieu a l'air d'avoir bien du désagrément avec ces anguilles

le cercueil s'évanouit, et le convoi qui précédait la fiancée disparaît dans la vapeur de l'horizon, comme la vision légère qui berce le sommeil du matin.

Le cavalier, de ses longs éperons, excite le coursier, qui effleure la terre... Hurrah! la lune éclaire, dit-il, et les morts vont vite... Tu trembles, enfant? crains-tu les morts? — Non, mon ami, mais laisse les morts dans leurs tombeaux.

— Vois-tu ce côteau, ma fiancée, sur son penchant, les fées dansent en rond. « Esprits d'enfer, accourez, » escortez la pompe de mes noces, vous danserez en- » core quand nous serons sur le lit d'hyménée. » Et de sa houssine le cavalier rapide flagelle l'infatigable coursier. Les astres semblent fuir et le vent est moins prompt dans sa course.

— Hurrah!... la lune éclaire et les morts vont vite... Allons, mon noir coursier, redouble d'efforts, le sablier va finir, je sens l'air qui fraîchit, mes membres se raidissent, nous voilà près du terme du voyage; allons, la lune éclaire encore, et les morts vont vite!... Arrivons; le lit nuptial est là...

Ils arrivent en effet, mais une énorme grille se présente comme un obstacle à leur course précipitée...

L'étrange cavalier, que rien ne surprend, d'un coup de houssine, renverse cet obstacle, qui s'écroule avec fracas. Ils entrent; ils sont au milieu des tombeaux!... C'était là que la mort habitait!... Le premier chant du coq se fait entendre... Quel prodige effrayant!... Le manteau du cavalier tombe sur le sol et laisse apercevoir un squelette épouvantable. La figure hideuse de la mort se montre décharnée et terrible. D'une main elle tient un sablier, et de l'autre son inexorable faulx. Lénore, pâle, échevelée, respirait à peine. La vie semblait l'entourer encore comme la flamme légère couronne le flambeau qui s'éteint. Elle sent son corps trembler et son cœur défaillir.

L'affreux coursier pousse un cri effroyable, la terre s'ébranle et s'entr'ouvre, tous les esprits infernaux sortent à l'instant de cet abîme... Lénore voit l'enfer, et sent briser sa vie... Elle disparaît aussitôt avec le démon qui la portait, et qui se précipite dans la demeure infernale!...

Et la lune pâle et douteuse éclairait cette scène fatale... et les esprits d'enfer dansaient en voyant s'accroître les âmes condamnées... et les morts, debout, écoutaient ces mots, qui retentissaient menaçans dans le vague des airs :

« Mortels, supportez avec résignation les maux qui » vous surviennent, et n'accusez jamais le Tout- » Puissant. »

LE BARON DE M.

(La balade de Lénore est devenue si populaire dans toute la Germanie que nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en donnant une traduction de ce morceau capital de Burger, digne rival d'Hoffmann. L'abondance de nos matériaux et la nécessité d'attendre la lithographie due au talent de M. Tony Johannot, nous ont forcé de retarder jusqu'à ce jour cette publication. Dans cet intervalle une traduction en vers a paru : c'est au public à juger et à choisir.)



CANDIDE,

NOTRE CONTEMPORAIN.

Qui l'aurait cru? ni vous, ni moi, ni bien d'autres. Pourtant il existe, je l'ai vu, entendu, et j'ai ri, quoiqu'il m'ait fait peine, piètrement accoutré qu'il était; une figure d'un blême luisant, une bouche niaise, de longues dents, une canne énorme, des jambes grêles et tremblantes, une grosse femme, une attitude bête, une jolie petite fille et des souliers non cirés. Pauvre homme! comme il était changé, lui que j'avais admiré, frais, jeune, le teint rosé, fier, et célibataire! à peine un peu plus d'un demi-siècle est écoulé, et le voilà! le voilà, ainsi fait, ainsi dégénéré! de riche devenu pauvre, de brillant, maigre et jaune, de grand seigneur, peuple, mais peuple rabougri, à vues rétrécies, trainard et routinier.

Oh! si nos moralistes à creuses doctrines, avaient aperçu mon homme, comme ils l'eussent saisi à deux mains et planté debout à deux pas devant eux, dissertant, discutant à perte de vue, certains de se faire ad-

mirer et comprendre! On bien, s'il fut tombé, par malheur dans le cabinet de travail d'un successeur de Voltaire ou de Racine, comme il eût tressailli d'aise à la vue de ces meubles gothiques, à ce parfum d'antiquité qu'il eût aspiré de toutes ses narines, à l'audition de ces nobles hémistiches bien ronflans, bien réguliers: comme il eût admiré, lui optimiste déclaré et imperturbable! Mieux encore, si, par fortune, il eût entendu les cris frénétiques de certains orateurs, la brutalité de celui-ci, les sottises de celui-là, les malédictions des uns, les bravades gasconnes des autres: tout lui eût semblé éloquence, urbanité, candeur, pieuse colère, audace généreuse. O Candide!

Mais tant de malheurs ne lui étaient pas réservés. Ces gens-là ne le regardaient en rien. Candide s'était fait étranger aux affaires du monde. De la politique, il n'en entendait parler que si, par hasard, ses fluctuations faisaient hausser le sucre ou baisser le café; de la tourmente littéraire, que ce qu'il en lisait en faisant ses cornets de papier; du progrès des lumières que deux ou trois mots, au plus, qui étaient arrivés à son oreille, un soir de grande débauche, qu'il avait été se placer à l'amphithéâtre des Variétés, et qu'Odry avait parlé de la méthode Jacotot et de M. Marle. Il est vrai de dire que durant quinze jours ces mots lui avaient trotté dans la tête, mais ne pouvant y trouver un sens raisonnable il s'était dit à la fin: N'y pensons plus, et, de fait, il n'y pensait plus du tout.

Tout ce que je viens de dire aboutit à ces mots: Candide était épicier, petit épicier de faubourg. N'allez pas lever les épaules par pitié et méprisante ironie: il n'avait pas voulu monter quand tous montaient, et comme on se moquait, autour de lui, de ceux qui restaient stationnaires, il était descendu.

Or, ce jour-là, c'était fête, et jour de printemps. Candide prit sa ronde femme sous le bras, sa petite fille par la main, et s'en fut à la quête de choses nouvelles, c'est à dire de nouveaux plaisirs.

Pour moi, je m'étais ennuié la veille, la veille de la veille, pendant huit jours. Le matin même j'étais d'humeur maussade; je baillais chez moi, je ne voulais pas sortir de peur de bailler dehors; cependant, sans dessein, je prends mon chapeau de castor, mes gants glacés, mon léger bambou, et je ne sais comment il se fit que tout d'un coup, je me trouvai au milieu des Tuileries, monotone et symétrique jardin que je n'aime pas. A quoi pensais-je donc qui ait pu me faire m'oublier à ce point? Je vous le dirai une autre fois.

Je m'étais arrêté machinalement à quelques pas de la statue de Diane chasseresse, et je regardai attentivement... un jeune homme et une jeune fille, assis sur le banc, à côté... sans doute ils parlaient d'amour, et je soupirai en détournant les yeux. Plus loin, un homme avec une grosse femme et une petite fille, un vivant anachronisme dans ces lieux élégans, s'arrêta devant le groupe de Laocoon; soit curiosité, soit indifférence, mon regard s'était fixé sur sa physionomie tant soit peu hétéroclite. Le bonhomme regardait de tous ses yeux, sa rotonde moitié souriait niaisement et sa petite fille tirait le pan de son habit. Mais lui, sans s'émouvoir regardait toujours. Soudain, voilà que son visage s'allonge de manière à former du sommet du front au bas du menton une courbe parfaite... ses yeux s'écarquillent, sa main droite est levée... tout son air est piteux; on dirait que, saisi d'admiration, il va pleurer sur le sort du père et des enfans infortunés... Mais les larmes s'arrêtent prêtes à couleur, et ces mots sortent de sa bouche: *Ce M'sieu doit avoir bien du désagrément avec ces anguilles.*

O Candide! m'écriai-je; c'était bien lui, il se retourne, me reconnut, et nous nous mîmes à rire, moi de lui, lui de tout.

Ch. de B.

THÉATRE ITALIEN.

AU BÉNÉFICE DES ARTISTES DE L'ORCHESTRE,

3e acte d'*Otello*, 1er et 2e des *Noces de Figaro*, 5e de *Roméo*.

L'Opéra italien ne marche plus depuis quelque temps que par représentations extraordinaires; chaque acteur, quels que soit son talent et la durée de ses ser-

vices, a droit à un bénéfice; c'est une convention faite : aussi joue-t-on, presque tous les lundis, par un extraordinaire qui est maintenant passé en coutume. C'était lundi le tour des musiciens de l'orchestre, dont les anciens services, sinon le zèle du moment, méritaient bien cette insuffisante indemnité. La composition du spectacle n'offrait rien de bien neuf, rien qui pût piquer bien vivement la curiosité; mais néanmoins l'attrait d'un plaisir certain, celui de voir Mme Malibran dans trois rôles différens, avait suffi pour remplir la salle. M. Grasset, le héros de la fête, était en grande tenue, gilet et cravate blancs, et l'on voyait à sa préoccupation et à l'activité inusitée qui se décélait dans tous ses mouvemens, qu'il préparait quelque chose d'extraordinaire. Effectivement, l'orchestre a dit l'ouverture d'*Otello*, comme dans son beau temps; un dernier reflet d'inspiration s'est même prolongé jusqu'à celle de *Figaro*, qui, cette année, n'avait pas encore été, je crois, exécutée avec autant d'aplomb.

Il n'y a plus rien à dire à la louange de Mme Malibran dans le rôle de Desdemona; c'est peut-être celui qui témoigne le plus hautement de la vérité et de la libre inspiration de son talent; car Mme Pasta avait laissé dans ce rôle des souvenirs redoutables et une tradition que l'autorité de son nom aurait sans doute imposée à une tragédienne moins créatrice que Mme Malibran. Toutefois, à côté de tant de beautés, il est une tache, une seule tache que la critique a déjà signalée, et qu'elle doit signaler encore, puisque seule elle fait un disparate choquant au milieu d'une perfection soutenue et souvent poussée jusqu'aux plus sublimes effets. Cette prière si simple, si expressive, *deh calma o Ciel*, pourquoi ne pas lui conserver un caractère de simplicité; pourquoi substituer deux passages de fantaisie à ces deux portions de gamme descendante qui se trouvent à la quatrième mesure, et qui semblent avoir été mises là plutôt pour achever l'expression que pour servir de trait banal et abandonné au caprice du moment. Mme Malibran me permettra de lui soumettre encore une observation sur ce même morceau. Il me semble qu'il tire une grande partie de son mérite de la symétrie du rythme dans lequel il est conçu, et que le retour régulier des mêmes formes est pour beaucoup dans la mélancolie profonde que respire cette prière; aussi lorsqu'on fait céder la mesure à chaque instant, que tantôt on insiste longtemps sur un passage, que tantôt on glisse légèrement sur un autre, il en résulte que tout le mouvement rythmique disparaît; qu'il n'y a plus là un air, un chant d'une allure déterminée et d'une progression sensible; ce n'est plus qu'un point d'orgue, dit, si l'on veut, avec une expressson pleine de charme, mais entaché néanmoins de tout le vague et de toute l'incertitude qui sépare un point d'orgue d'un chant régulier.

La délicieuse romance du page dans les *Noces de Figaro*, lui ont fourni l'occasion d'un véritable triomphe; sans atteindre peut-être la pureté délicieuse avec laquelle Mme Cinti chantait ce morceau, elle y a mis une expression, une vérité de nuances telle que l'auditoire enchanté a redemandé à grands cris qu'elle le repétât une seconde fois, et elle a cédé avec une complaisance d'autant plus méritoire qu'elle avait encore à paraître dans le troisième acte de *Roméo*; mais un tonnerre d'applaudissemens lui a prouvé qu'elle n'avait point affaire à des ingrats.

C'est une belle inspiration que ce troisième acte de *Romeo* et bien finement empreinte de tout le lugubre de la mort; mais aussi quel interprète que Mme Malibran! Quelle noble et touchante douleur, quels cris déchirans, quelle joie de mourir pour rejoindre celle qu'il a perdue! Le pathétique ne va pas plus loin : on sort triste et le cœur serré comme si la catastrophe était réelle; car ce sont là de ces émotions auxquelles on ne s'accoutume pas et qui la vingtième fois sont aussi puissantes que le premier jour.

A. G.

Variétés.

LA PROCESSION. — LES TAPISSERIES.

Un jour j'assistais, dans une ville du Midi, à une procession qui avait attiré un grand concours de curieux. Outre les pénitens de vingt couleurs, couverts de capuchons sales et hideux, on y voyait se promener, avec un aplomb imperturbable, des Madeleine, des Lazare ressuscités, des petits S. Jean, des Centurions et autres dévots masqués, qui rappelaient si bien les saturnales de l'ancienne Rome. Les maisons étaient décorées de tapisseries ; on sait que tous les sujets représentés sur la toile sont tirés de la fable ou de l'histoire ancienne. Combien il était risible d'entendre un érudit plébcïen expliquer à ses bénévoles auditeurs le sujet de chaque tableau.... Je me rappelle encore le texte de certaines explications.

Cousin, qu'est-ce que c'est que ce bel homme qui passe cette rivière, à la tête de tant de soldats ? (Alexandre franchissant le Granique.) — Mon ami, c'est le passage de la mer Rouge. — Mais voilà pourtant les deux rives. — Non vraiment; c'est que les eaux s'ouvrent. —Ah, ah, c'est juste.

— Ah ! dis donc quel est le cavalier qui lutte si vigoureusement avec ce monstre ? (Bellérophon combattant la chimère.) — Mon cher, c'est saint Michel terrassant le Diable.— Mais pourquoi ce cheval a-t-il des ailes ? — C'est que les chevaux du ciel en ont. — Oh ! c'est juste...... avançons. Nous diras-tu aussi que signifie ce monsieur qui cueille ces belles pommes (Hercule dans le jardin des Hespérides). — C'est Adam qui touche si les pommes sont mûres. — Tu plaisantes, Adam n'avait pas de barbe. — Erreur de nos peintres ; il en avait..... L'histoire d'Adam, vois-tu, est antérieure à l'invention des rasoirs. — Et le monstre qui est à ses pieds ? — C'est le serpent qui le guette. — Mais il est couvert de sang. — C'est qu'il s'est blessé exprès pour mieux jouer son rôle.—Voyez le rusé !....

La cicérone allait prouver à ses voisins que les amours de Mars et de Vénus étaient les premières caresses d'Adam et d'Eve, quand les indispensables gendarmes annoncèrent la tête de la procession, et pour la voir défiler, les interlocuteurs ne parlèrent plus du Musée en plein air.

OH! QUE NENNI! — HARNALI. — HERNANI.

Après la parodie du drame de M. Victor Huga, donnée à la Porte-Saint-Martin, sous le titre de *n, i, ni*, la Gaîté, le Vaudeville et les Variétés ont offert à leurs spectateurs le travestissement burlesque de la pièce donnée au Théâtre-Français. Moins heureux que MM. Carmouche et de Courcy, M. Durand, l'auteur d'*Oh! que nenni*, n'a pas trouvé grâce pour sa parodie, que le public de la Gaîté n'a peut-être pas comprise. Cependant, quelques couplets et le dénouement ont conjuré, jusques à la chute du rideau, l'orage qui menaçait d'éclater dès les premières scènes. La parodie représentée mardi sur le théâtre des Variétés, était destinée à un sort plus malencontreux encore. Malgré les efforts des acteurs, et surtout de Lhéric, habile parodiste de Firmin, Odry-Don Gomez n'a pas pu faire entendre le nom des auteurs d'*Hernani*, qui n'ont eu que quelques étincelles d'esprit.

M. Auguste de Lausanne vient de débuter dans la carrière du théâtre par une parodie sur le même sujet intitulée *Harnani* ou la *Contrainte par Cor*. Il a suivi pas à pas les scènes du drame de M. Hugo ; à l'exception du monologue qui est trop long, de quelques détails par trop grivois, et de l'enrouement inamovible de Fontenay, cette pièce a complétement réussi. Harnali-Arnal, Quasifol-Brohan et Commeilva-Lepeintre jeune, ont rivalisé de verve et de gaîté.

⁂ Nous avons remarqué à travers la fumée des coups de canon et de fusils, une idée assez dramatique dans la pièce représentée la semaine dernière au Cirque-Olympique, sous le titre de *Youly* ou *les Souliotes*. Cependant les Grecs et les Turcs, au théâtre sont un peu usés, et le succès de la pièce de MM. Henri et Minette Franconi, n'est-il dû, pour ainsi dire, qu'à la mise en scène toujours remarquable de M. Adolphe Franconi. Catte pièce retiendra néanmoins la foule au Cirque jusqu'à ce que le *Déluge* vienne l'inonder de spectateurs.

⁂ Au bruit d'un changement de ministère, M. Dud... a volé au château : il cherchait à prendre un portefeuille.

⁂ L'anagrame d'*Algériens* est *Galériens*.

⁂ On ne se demande plus pourquoi M. de Bo..... part pour Alger.

⁂ M. de Polig.... et M. Syricys sont désormais attachés l'un à l'autre par un lien de cuir.

⁂ *Stockolm, Rome et Fontainebleau*, trilogie sur la vie de Christine de Suède, tel est titre de la nouvelle pièce de M. Alexandre Dumas, qui doit être très-incessamment représentée à l'Odéon. Si le succès de cet ouvrage répond aux dépenses qui ont été faites pour le *monter*, Christine obtiendra long-temps la vogue. Les costumes et les décors ont coûté 30,000 fr.

L. Bellet.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

L'ATELIER.

M. Servin, l'un de nos artistes les plus distingués, conçut le premier l'idée d'ouvrir un atelier pour les jeunes personnes qui veulent prendre des leçons de peinture. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de mœurs pures, entièrement livré à son art. Il avait épousé par inclination la fille d'un général sans fortune.

D'abord les mères conduisirent elles-mêmes leurs filles chez le professeur; mais elles finirent par les y envoyer quand elles eurent bien connu ses principes et apprécié les soins qu'il mettait à mériter la confiance.

Il était entré dans le plan du peintre de n'accepter pour écolières que des demoiselles appartenant à des familles riches ou considérées, afin de n'avoir pas à subir de reproches sur la composition de son atelier. Il se refusait même à prendre les jeunes filles qui voulaient devenir artistes, et auxquelles il aurait fallu donner certains enseignemens sans lesquels il n'y a pas de talent possible en peinture.

Insensiblement, la prudence et la supériorité avec lesquelles il initiait ses élèves aux mystères de son art, la certitude où les mères étaient de savoir leurs filles en compagnie de jeunes personnes bien élevées, et la sécurité qu'inspiraient le caractère, les mœurs, le mariage de l'artiste, lui valurent dans les salons une flatteuse renommée. Quand une jeune fille manifestait le désir d'apprendre à peindre ou à dessiner, et que sa mère demandait conseil : — Envoyez-là chez Servin! — était la réponse que faisaient les peintres eux-mêmes.

Servin devint donc une nécessité, une autorité, une spécialité, une célébrité pour la peinture féminine, comme Herbault pour les chapeaux, Leroy pour les modes, Chevet pour les comestibles. Il était reconnu qu'une jeune femme qui avait pris des leçons chez Servin pouvait juger en dernier ressort les tableaux du Musée, faire supérieurement un portrait, copier une toile, et peindre un tableau de genre. Cet artiste suffisait ainsi à tous les besoins de l'aristocratie. Malgré les rapports qu'il avait avec les meilleurs maisons de Paris, il était indépendant, patriote, et il conservait avec tout le monde ce ton léger, spirituel, parfois ironique, et cette liberté de jugement qui distinguent les peintres.

Il avait poussé le scrupule de ses précautions jusques dans l'ordonnance du local destiné à ses écolières. L'entrée du grenier qui régnait au-dessus de ses appartemens avait été murée; et, pour parvenir à cette retraite aussi sacrée qu'un harem, il fallait monter par un escalier pratiqué dans l'intérieur de son logement. L'atelier, occupant tout le comble de la maison, avait ces proportions énormes qui surprennent toujours les curieux quand, arrivés à soixante pieds du sol, ils s'attendent à voir les artistes logés dans une gouttière. Cette espèce de galerie était profusément éclairée par d'immenses châssis garnis de ces grandes toiles vertes à l'aide desquelles les peintres disposent de la lumière. Une foule de caricatures, de têtes, faites au trait, avec la pointe d'un couteau, sur les murailles peintes en gris foncé, prouvait, sauf la différence de l'expression, que les filles les plus distinguées ont dans l'esprit autant de folie que les hommes. Un petite poêle et de grands tuyaux qui décrivaient un effroyable zig-zag, avant d'atteindre les hautes régions du toit, étaient l'infaillible ornement de cet atelier. Une planche, régnant autour des murs, soutenait les plus beaux modèles en plâtre

qui gisaient confusément placés, les uns blancs encore, les autres essuyés à demi, mais couverts pour la plupart d'une blonde poussière. Au-dessous de ce rayon, et çà et là, une tête de Niobé, pendue à un clou, montrait sa pose de douleur; une Vénus souriait; une main se présentait brusquement aux yeux comme celle d'un pauvre demandant l'aumône; puis quelques *écorchés*, jaunis par la fumée, avaient l'air de membres arrachés la veille à des cercueils. Enfin des tableaux, des dessins, des mannequins, des cadres sans toiles, et des toiles sans cadres, achevaient de donner à cette pièce irrégulière l'indéfinissable physionnomie d'un atelier : singulier mélange d'ornement et de nudité, de misère et de richesse, de soin et d'incurie, immense vaisseau où tout paraît petit, même l'homme. Il y a dans un atelier de peinture quelque chose qui sent la coulisse d'opéra : ce sont de vieux linges, des armures dorées, des lambeaux d'étoffe, des machines; puis il y a je ne sais quoi de grand, d'infini comme la pensée. Le génie et la mort sont là : la Diane, l'Apollon auprès d'un crâne ou d'un squelette; le beau et le désordre; la réalité et la poésie, de riches couleurs dans l'ombre; et souvent un drame qui semble crier dans le silence. Tout y est le symbole d'une tête d'artiste.

Au moment où commence cette histoire, le brillant soleil du mois de juillet illuminait l'atelier; et deux rayons capricieux le traversaient dans toute sa profondeur en y traçant de larges bandes d'or diaphanes où brillaient les grains d'une inévitable poussière.

Une douzaine de chevalets élevaient leur flèches aiguës, semblables à des mâts de vaisseau dans un port.

Dix jeunes filles animaient cette scène, par la variété de leurs physionomies, de leurs attitudes et par la différence de leurs toilettes. Les fortes ombres que jetaient les serges vertes disposées suivant les besoins de chaque chevalet produisaient une multitude de contrastes, de piquans effets de clair-obscur. C'était le plus beau de tous les tableaux de l'atelier.

Une jeune fille, blonde et candide, travaillait avec courage. Elle semblait prévoir le malheur. Elle était mise simplement. Elle se tenait loin de ses compagnes. Nulle ne la regardait, ne lui adressait la parole.

Elle était la plus jolie, la plus modeste, et la moins riche.

Deux groupes principaux, séparés l'un de l'autre, par une faible distance, indiquaient deux sociétés, deux esprits jusques dans cet atelier où les rangs et la fortune devaient être oubliés.

Assises ou debout, ces jeunes filles entourées de leurs boîtes à couleurs, jouant avec leurs pinceaux, ou les préparant, maniant leurs palettes, peignant, parlant, riant, chantant, abandonnées à leur naturel, laissant voir leur caractère, formaient un spectacle inconnu aux hommes.

Celle-ci, fière, hautaine, capricieuse, aux cheveux noirs, aux belles mains, lançait au hasard la flamme de ses regards. Celle-là, insouciante et gaie, le sourire sur les lèvres, les cheveux châtains, les mains blanches et délicates; vierge française, légère, sans arrière pensée, vivant de sa vie actuelle. Une autre, rêveuse, mélancolique, pâle, penchant la tête comme une fleur qui tombe. Sa voisine, au contraire, grande, indolente, aux habitudes musulmanes, l'œil long, noir, humide, parlant peu, mais songeant et regardant à la dérobée la tête d'Antinoüs. Une autre était au milieu d'elles, comme le *jocoso* d'une pièce espagnole, pleine d'esprit, de saillies, épigrammatique, les espionnant toutes d'un seul coup d'œil, les faisant rire, levant sans cesse une figure trop vive pour n'être pas jolie. Elle commandait au premier groupe des écolières. Il comprenait les filles de banquier, de notaire, de négociant; toutes riches; mais essuyant toutes les dédains imperceptibles, quoique poignans, que leur prodiguaient les autres jeunes personnes appartenant à l'aristocratie.

Ces dernières étaient gouvernées par la fille d'une marquise, petite créature fière d'avoir pour père un homme de cour, et revêtu d'une charge. Elle était blanche, fluette, maladive et aussi sotte que vaine. Elle voulait toujours paraître avoir compris du premier coup les observations du maître, et semblait travailler par grâce. Elle se servait d'un lorgnon, ne venait que très-parée, tard, et suppliait ses compagnes de parler bas. Ce second groupe était riche de tailles délicieuses,

de figures distinguées; mais les regards de ces jeunes filles n'avaient point de naïveté. Si leurs attitudes étaient élégantes, leurs mouvemens gracieux, les figures manquaient de franchise, et l'on devinait facilement qu'elles appartenaient à un monde où la politesse façonne de bonne heure les caractères, où l'abus des jouissances sociales tue les passions, et où les formules développent l'égoïsme.

Lorsque l'atelier était complet, que personne ne manquait à cette réunion, il y avait dans le nombre de ces jeunes filles, des têtes enfantines, des visages d'une pureté ravissante, des visages dont la bouche légèrement entr'ouverte laissait voir des dents vierges, un sourire de vierge. Alors l'atelier ne ressemblait pas à un sérail, mais à un groupe d'anges assis sur un nuage dans le ciel.

(Ce fragment est extrait d'un ouvrage inédit que le libraire Delaunay-Vallée, doit bientôt mettre en vente; nous pouvons répondre par avance du succès d'un ouvrage dû à la plume spirituelle et au talent de l'auteur de la *Physiologie du mariage*. (Deux volumes in-8. Prix, 15 f.)

LE FOU PAR AMOUR DE LA DANSE.

Il n'est pas une de nos jeunes lectrices qui n'ait dansé deux cents fois, au moins, dans le cours de cet hiver, la figure qu'on appelle la *trénis*, et aucune peut-être n'a entendu parler du célèbre et malheureux danseur qui la créa et lui donna son nom, il y a quelque trente ans.

En ce temps-là on ne connaissait en France ni les manches à gigot, ni les barbes à la Guiche, ni les claques; on ne jouait point à l'écarté; on allait au bal pour danser, non pour marcher; le jeté-battu était en honneur, et l'entrechat fort considéré. Vestris, *le Dieu de la danse*, régnait sans partage sur les divinités de l'Opéra, mais un de ses plus dignes émules recueillait tous les hommages des salons. Trénis était jeune, bel homme, mais d'une beauté de danseur un peu affectée, et si régulière qu'elle en était fade, à peu près comme les gravures du Journal des Modes. La danse était sa passion; il était né danseur, comme d'autres naissent poètes ou musiciens. Nos lectrices connaissent mieux que personne tout le charme de cet amusement; j'en sais qu'un bal occupe plusieurs jours, qui y rêvent la nuit, qui s'endorment à la fin d'une valse, et se réveillent au milieu d'une galoppade. Pour Trénis, la danse était l'affaire de tous les instans, l'unique objet de l'existence; la vie lui apparaissait sous la forme d'une contredanse continuelle. Aussi fallait-il le voir, au milieu d'un bal, la jambe tendue, le pied en dehors, l'œil animé, la tête haute, commander d'un regard l'attention et commencer une gavotte; on eût dit un inspiré, plus qu'un mortel. La danse achevée, il faisait le tour de l'assemblée, non pour recueillir des éloges, il était sûr de les mériter, et ne les exigeait point; mais il interrogeait chaque personne; il vous eût demandé « si vous l'aviez bien » vu; si vous étiez bien placé pour le suivre des yeux; » il eût été désolé si vous eussiez perdu un seul de ses » tortillés, ou de ses entrechats; » et cela, sans vanité, uniquement dans l'intérêt de vos plaisirs. Il y avait là si peu d'orgueil, une fatuité si naïve, qu'on ne pouvait lui en savoir mauvais gré; c'était comme un grand homme, plein de son génie, qui en parle avec une noble franchise, et s'estime librement ce qu'il vaut. Aussi l'admiration générale ne manquait jamais à ses brillans exploits. De jour en jour s'accroissait l'amour de son art; ce devint un véritable enthousiasme poussé jusqu'à l'intolérance: qui n'aimait pas la danse, lui semblait un homme mutilé, un être incomplet, qu'il prenait en mépris. On ne savait plus où s'arrêterait cette espèce de fureur, et ses amis s'en inquiétaient. Un jour, enfin, il arrive chez l'un d'eux, la chevelure en désordre, l'œil hagard: « Mon cher, s'écrie-t-il, il n'y a que la danse pour » l'homme; c'est elle qui le distingue de la brute; et » cependant on la néglige, on l'abandonne; c'est à moi » de la soutenir, d'en répandre l'amour et j'y veux con- » sacrer ma vie; » puis le voilà poursuivant, avec une véhémence de missionnaire convertisseur, l'éloge de la danse, et entremêlant ses paroles de balancés et d'entrechats. Son ami s'effraie de ce fanatisme extravagant, et le croyant saisi d'une fièvre chaude, cherche à le calmer, et le ramène chez lui. Un homme de l'art est appelé; mais sa visite eût fourni à Molière une bonne scène de comédie. Trénis voulut commencer sur lui son œuvre de conversion générale; à chaque question du médecin, il répondait par l'éloge de son art, et sans l'intervention de ceux qui étaient présens, le malade eût forcé le docteur à danser avec lui. On lui prodigua tous les soins de l'art et de l'amitié; mais tout fut inutile. La passion de la danse avait étouffé la raison, et toute l'intelligence de Trénis s'était usée en ronds de jambes et en balancés. Il fallut l'enfermer dans une maison de fous.

Il s'y crut conduit pour continuer sur ceux qui l'entouraient la régénération chorégraphique qui était son idée fixe. Libre de se promener à l'intérieur de la maison, avec tous ceux dont la folie n'était pas dangereuse, vous l'eussiez vu prêcher à ses compagnons d'infortune l'amour de la danse, et leur en enseigner les principes par ses discours et son exemple. Depuis ce temps j'ignore quelle a été la destinée de Trénis; toutefois, le nom de Trénis est resté attaché à la figure qu'il a crée, et

nous ne doutons pas qu'il n'aille à l'immortalité, avec la pastourelle, la chaîne anglaise et la queue du chat.

Demoiselles et dames, toutes savaient déjà qu'on s'enrhume au bal; M. Victor Hugo les avait menacées de fluxions de poitrine, dans une belle ballade, dont la moralité est qu'il faut bien s'envelopper dans sa pelisse; elles ignoraient, sans doute, que l'amour de la danse pouvait conduire à la folie. Je me serais fait scrupule de leur raconter cette histoire pendant la saison des bals; le malheur de Trénis aurait pu les attrister. Mais aujourd'hui, l'hiver achevé, je puis réclamer d'elles un souvenir de compassion pour l'homme infortuné qui contribua à varier leurs plaisirs et les figures de la contredanse.



UN JÉSUITE.



LA QUERELLE.



UN CAFÉ.

Je vous dis que c'est à moi la pose!!!!

CROQUIS PARISIENS.

MADAME PICARD ET MADEMOISELLE DAUPHIN.

Midi. — Elle était à pied, comme une simple bourgeoise, quoiqu'elle fût comtesse et femme de directeur-général. Une douillette de soie puce, un châle noir et un chapeau de velours, c'était toute sa toilette. Un domestique la suivait, portant son Eucologe. Arrivée à la grille de l'Assomption, elle traversa la cour avec un maintien réservé, monta les marches du saint lieu, et la porte de toile verte se referma sur elle.

Son prie-dieu l'attendait près du chœur, au milieu des chaises particulières louées à l'année par la piété aristocratique et la dévotion de la haute propriété. A peine se fut-elle assise sur le velours d'Utrech, qu'une petite vieille, au bonnet bien plissé, au tablier de soie, s'élança d'un coin de l'église, et vint lui faire une profonde révérence.

— Ah ! bonjour, madame Picard, dit la femme du directeur-général avec un léger sourire.

— Je suis bien la vôtre, madame ; et votre santé? J'espère que vous n'avez pas été malade. J'ai été bien inquiète hier, ne vous voyant pas au sermon de M. l'abbé Baronnat.

— J'étais un peu indisposée ; et puis, nous avions du monde à dîner : j'aurais été obligée de partir avant la fin, ce qui est un crève-cœur affreux..... d'autant plus qu'on se fait regarder par tout le monde.

— Ce n'est pas un grand danger, quand on est jeune et jolie comme madame.

— Vous êtes une flatteuse, madame Picard ; vous me parlez comme un chef de bureau. Mais revenons à ce cher abbé. A-t-il été bien beau ?

— Superbe, madame, un ange, quoi ! malheureusement il était un peu enrhumé, il toussait dans les beaux momens ; ce qui a un peu nui aux effets.

— C'est fâcheux. Et comment se portent tous ces messieurs ?

— Madame est bien bonne. Tous ces messieurs se portent à merveille ; mais le reste de la sacristie a du malheur. Hier le suisse s'est donné une entorse en posant des rideaux à sa fenêtre ; Augustin, notre premier enfant de chœur, a une fluxion à la joue gauche, et on doit appliquer ce soir vingt sangsues au sacristain.

— Ah ! mon Dieu ! que de malades !.... Ah ! ça, parle-t-on toujours de la nomination de notre curé à l'évêché vacant ?

Madame Picard s'apprêtait à répondre, quand les regards de la charmante dévote tombèrent sur un jeune homme debout à quelques pas de sa place. A cette vue, une vive rougeur colora son visage, qui se baissa aussitôt sur l'Eucologe.... Elle l'avait ouvert au hasard.

Ce mouvement arrêta les paroles sur les lèvres de madame Picard. Elle regarde le jeune homme, puis la dame, réfléchit un instant, et enfin retourna silencieusement à son coin.

Sept heures. — Un élégant coupé s'arrêta aux portes de l'Opéra. Elle en descendit, brillante de parures, et, montant d'un pied léger le large escalier, s'arrêta devant une loge du premier rang. Aussitôt, Mlle Dauphin, qui lisait sur son comptoir *Mon voisin Raymond*, posa le livre entr'ouvert, se munit d'un sourire et d'un petit banc, le tout préparé à l'avance, et courut ouvrir la loge.

— Ah ! mon Dieu, madame, excusez si je vous ai fait attendre... Mais, madame, n'ayant pas coutume d'arriver au commencement....

— C'est vrai, mais j'ai manqué lundi et mercredi : je désirerais causer un peu. Qu'y a-t-il de nouveau ?

— Pas grand'chose. Vous savez, madame, que c'est assez rare à l'Opéra.

— Mais *François Ier à Chambord?*

— Si madame veut prendre ça pour du nouveau....

— Non ; parlez-moi plutôt de ce qui se passe là, derrière.

Et sa blanche main indiquait le rideau.

— Dame ! j'ai entendu causer d'une querelle entre le général Cl....... et M. Lubert. Mais c'est si commun, que je n'y ai pas fait attention. J'ai entendu dire aussi que M. Levasseur avait un gros rhume.. et vous savez comme ça fait tort aux effets.

— Oui, c'est ce qu'on me disait ce matin. Et Jenny, la petite blonde du corps de ballet, est-elle mère enfin ?

— Non, madame. Croiriez-vous qu'elle paraît encore ce soir ? Une jeune femme qui est dans son neuvième mois !.... Et ça, pour faire comme madame Montessu qui a joué *la Somnambule* jusqu'au dernier moment. Si c'est pas une horreur !... Et puis, elle tient à surveiller un monsieur, qui ne quitte pas le balcon. Un petit brun qui a des moustaches et ses entrées.

En ce moment, une personne s'arrêta derrière mademoiselle Dauphin. Celle-ci recula d'un pas, et un jeune homme en toilette de bal entra dans la loge. La blanche main lui fut tendue, et un tendre *bonsoir, mon ami*, lui fut adressé d'une voix émue. C'était probablement la consigne de mademoiselle Dauphin ; car elle ferma la porte d'un air discret et retourna à *Mon voisin Raymond*.....

Eh bien ! mesdames, duchesses, marquises, baronnes, femmes de députés, de banquiers, de notaires, de rentiers, vous en êtes toutes là : madame Picard le matin, mademoiselle Dauphin le soir.

— Mais, me répondrez-vous, qu'y trouvez-vous de si mal ?

— Rien. Seulement dans ce que je vous ai raconté il y a quelque chose qui ne me va pas, qui me contriste.

— Quoi ? le contraste de l'église et du théâtre ?

— Nullement.

— Serait-ce plutôt la rencontre du jeune homme dans le saint-lieu ?

— Pas davantage. Ce qui me mécontente, et ce que j'ai oublié de vous dire, c'est que....

— Vous hésitez ?

— C'est que... le jeune homme de l'Opéra n'était pas celui de l'Assomption.

PHILIPPE D.

THÉATRE ROYALE DE L'ODÉON.

Stockholm, Fontainebleau et Rome, trilogie dramatique sur la vie de Christine.

C'est une chose remarquable que l'empressement du public pour suivre les innovations de la jeune littérature. Vous voyez de nombreux équipages assiéger les bureaux de théâtre, huit jours avant la première représentation d'une pièce *neuve* ; et le jour venu de juger, vous envisagez tout-à-la-fois un ouvrage encore inconnu, et la galerie pittoresque de toutes les illustrations contemporaines.

Telle était la réunion d'hier, et la salle de l'Odéon offrait de tous côtés un coup d'œil enchanteur, sauf à quelques places du parterre et des dernières galeries, où une malveillance décidée s'est manifestée au lever du rideau, et ne s'est pas démentie jusqu'à la fin de la pièce. Mais, si quelques sifflets ont été injustes, il faut dire aussi qu'à ce vers, assez bien amené à propos des intrigues de Richelieu contre Corneille :

Que fait Paris ?
Paris, siffle l'Académie.

à ce vers, dis-je, les applaudissemens eussent dû être moins bruyans ou étouffés, pour hier au moins, en présence de Lamartine.... Je viens à la pièce nouvelle.

Le drame de Henri III m'avait révélé un talent éminemment dramatique, un poète élégant, spirituel, passionné, rêveur même, un de ces êtres fantastiques dont les malheurs réels ou imaginaires font aimer la vie comme un bonheur. Ce n'était ni la profondeur de passion et de pensée, ni la hauteur de vues, ni le brillant et la fraîcheur du coloris qui caractérisent les auteurs de Cromwell, de Cinq-Mars, d'Eloa et des Orientales ; mais une sensibilité, en quelque sorte plus humaine, moins intime, plus communicative, et, par cela même, entraînante à la scène. Aussi me sentais-je bien disposé à pleurer sur cette Christine à l'ame d'homme, au cœur de femme, sur cette jeune reine que je voyais déjà sacrifier tour à tour sa gloire à son amour, son amour à sa gloire, se jouer avec une cou-

ronne et un poignard ; puis, redemander son trône, son amant...; puis, secouant les illusions pour les remords, mourir aux bras d'un prêtre, et glisser dans la tombe sa main ensanglantée dans celle d'un spectre sanglant : voilà les tableaux rians et sombres que m'offre l'histoire ; et ils allaient se dérouler devant moi, à travers le prisme d'une ame tendre et fantastique, du moins je le croyais.

Mais, il faut bien le dire, M. Dumas a souvent affaibli et décoloré l'histoire, n'y a que bien rarement ajouté avec bonheur, et pourtant son ouvrage est remarquable et c'est un pas de plus que vient de faire la nouvelle école. On trouve ça et là quelques discours, quelques méditations sonores et ampoulés ; la coupe du vers n'est pas assez libre peut-être, et l'intérêt dramatique en souffre toujours. En revanche, on rencontre des scènes admirables, des couplets charmans, et surtout un rôle délicieux, presque d'un bout a l'autre, celui de la jeune Paula. Il n'est personne qui ne connaisse assez la vie de Christine, pour me dispenser de l'analyse de la pièce ; mais ce que je voudrais dire, et ce que je ne puis analyser, ce qu'on ne sentira qu'au théâtre, et en le voyant, c'est cette pauvre petite Paula, déguisée en page, s'attachant aux pas du perfide Monaldeschi, l'aimant malgré lui, puis venant le retrouver pour se donner la mort avec lui, et reparaissant dans la vie comme pour prier sur deux tombes, celle de son amant et celle de sa rivale. C'est le page de Henri III, mais plus attachant, plus délicieux encore. Malheureusement c'est, avec Sentinelli peut-être, le seul caractère bien conçu, bien suivi et intéressant de la pièce. Monaldeschi n'est qu'un misérable qui n'inspire aucun intérêt, pas même celui du crime, et Christine est faiblement peinte, faiblement comprise ; tel est du moins l'effet qu'a produit sur moi une première représentation.

Le public a si impatiemment écouté l'épilogue que l'auteur, assure-t-on, s'est cru obligé d'en faire la suppression. Je ne saurais approuver ce sacrifice, qui me semble une complaisance poussée beaucoup trop loin. Il y avait dans cet épilogue quelques longueurs, mais en revanche de grandes beautés qu'on n'a point apprécié, parce qu'elles n'ont pas été entendues à cause du bruit.

Les acteurs ont joué avec ensemble et ont bien senti leurs rôles. Tout l'honneur reste, cependant, à la charmant Mlle Noblet, qui a créé le rôle de Paula aussi bien que l'auteur l'a conçu et c'est dire beaucoup. Lokroi et Ligier ont fait preuve de talent, et Mlle George a eu de très-beaux momens. Les costumes sont fort riches et de bon goût, les décorations du plus grand effet. La Fête de Néron n'aura pas seul maintenant le privilége d'attirer la foule a l'Odéon.

Variétés.

Un accident arrivé à la pierre lithographiée représentant Lénore, a été cause de la défectuosité des épreuves ; jaloux de tenir leurs engagemens, les propriétaires de la *Silhouette* s'empressent d'envoyer à leurs abonnés de nouvelles épreuves faites sur un nouveau dessin.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS.

Le Mariage aux neuf Femmes.

Robert est un brave marin, assez facile à séduire, à ce qu'il paraît ; car il n'est pas encore vieux, et, sur neuf sols différens, il a épousé neuf femmes. La Hollande, la Chine, la Grèce, la Normandie, etc., lui ont tour-à-tour fourni une épouse, mais après avoir essayé les mérites de chacune, il s'en est dégoûté, et se croit bien tranquille au Mexique où il est venu se fixer, lorsque neuf assignations lui tombent sur le corps. Ce sont ces dames irritées qui réclament leur bien. Il ne s'agit de rien moins que de la pendaison, mais le tribunal, dans sa clémence, le condamne à vivre avec les neuf beautés dans l'île Saint-Nicolas. C'est, comme dit un personnage de la pièce, le *maximum* de la peine. Neuf femmes, bon Dieu, tant de gens peuvent à peine en garder une! Le pauvre Robert ne sait bientôt plus où donner de la tête ; c'est une vraie tour de Babel : on se l'arrache ; chacune de ces dames le martyrise par amour et par jalousie, nulle ne veut servir les autres; enfin rien ne se fait dans la maison, tant et si bien que Robert, qui n'est pas encore guéri de son goût pour le mariage, plante là toutes ces dames, et, profitant d'un bon vent, venu fort à propos, s'enfuit en France avec une petite

suivante mexicaine : cette donnée était assez plaisante et pouvait fournir quelques détails comiques; mais les auteurs ont sans doute compté sur la verve de Philippe et sur la variété des costumes de femme, car ils ont été peu prodigues d'esprit. Cependant nous devons dire que la pièce a fait rire assez souvent le public qui, tout occupé à considérer ce ménage mosaïqué, ces parures cosmopolites, s'est montré fort indulgent. Mlle Déjazet portait un costume d'un goût exquis.

*** La représentation au bénéfice de Féréol, donnée samedi dernier, avait attiré nombreuse et brillante société. C'était d'ailleurs une nouveauté assez piquante qu'une représentation à l'Opéra Comique, où l'on voyait à peine deux ou trois chanteurs de ce théâtre, y compris le bénéficiaire, et encore remplissaient-ils, comme on dit, un bout de rôle. Le deuxième et le troisième actes du *Mariage de Figaro* ont été écoutés assez froidement, et, il faut le dire, assez froidement joués. Madame Pradher, qui s'était chargée du rôle de Chérubin était pourtant un charmant petit page, non plus espiègle comme à la rue de Richelieu, mais tendre et mélancolique. Elle a chanté avec une grâce touchante la fameuse romance, *Mon cœur soupire*.—Au *Mariage de Figaro* a succédé le *Bouffe et le Tailleur*, bleuette sans esprit du vieux répertoire, mais qui, dans cette circonstance, était rajeunie par le talent de ceux à qui elle était confiée. Adolphe Nourrit a joué le rôle du Bouffe avec esprit et originalité; dans sa scène avec Célestine (madame Cinti-Damoreau), il a ajouté plusieurs morceaux de chant qui ont été dits par ces deux habiles virtuoses avec un talent, une verve admirables, et ont excité de vifs applaudissemens et l'enthousiasme du parterre de Feydeau, peu enthousiaste de sa nature.

Mais l'attrait le plus piquant de cette soirée, c'était le ballet de *Nina*, dans lequel mademoiselle Léontine Fay devait renouveler une épreuve déjà couronnée d'un succès si éclatant au grand Opéra. Son beau talent ne s'est point démenti, elle a rendu avec une vérité déchirante la folie de cette jeune fille trompée tout à coup dans ses espérances d'amour et de bonheur, et trompée par son père. Ce n'étaient point les poses étudiées d'une danseuse; c'était une amante que la perte de son amant a rendu folle; qu'un baiser de son amant rend à la raison; toujours gracieuse, même dans son délire; pleine de pudeur, même dans ses transports. Voilà un talent qui grandit pour la nouvelle école dramatique! Nous l'attendons à la rue de Richelieu.

*** Le *Mariage du défunt* a obtenu, ces jours derniers, à l'Ambigu-Comique, un succès complet. Un fonds assez pâle, mais heureusement racheté par des détails gais et spirituels, qui ont fait oublier certaine ressemblance avec Théobald et les Héritiers de M. de Crac, voilà ce que nous y avons remarqué. Les couplets, surtout, dont plusieurs ont eu les honneurs du *bis*, suffisent pour assurer à cette bluette une existence longue et honorable.

*** Les *Accidens* ont eu le bonheur d'être joués samedi à la Gaîté, pendant l'entrée du public : à peine si on a pu entendre le nom de l'auteur, M. Athanase, que nous ne féliciterons pas, non plus que l'administration, à laquelle il ne faudrait pas souvent des *Accidens* de ce genre-là pour faire oublier le succès d'Ondine.

*** Nous garantissons comme historique le fait suivant : Dans un dîner auquel assistaient M. Dud.. et M. Ség...., celui-ci exprimait des idées franchement constitutionnelles, lorsque le député s'écria : « J'ai chassé il y a huit jours un valet qui tenait de semblables discours, » et, comme on faisait remarquer à M. Ség.... la violence de cette sortie, l'honorable magistrat repartit : « Je ne réponds aux voleurs qu'à la Cour d'assises. »

*** M. Delavau vient d'être nommé premier président de la cour royale d'Orléans : on aurait mieux fait de laisser l'ancien préfet de police dans une basse-cour.

*** Les animaux de la ménagerie de M. Martin ont tenu conseil mercredi. M. Guer.... est entré au moment de la délibération, et s'est excusé de l'indiscrétion, en disant : *Ce n'est qu'une bête de plus.*

*** Les soirées musicales de MM. Bohrer continuent d'attirer dans les salons de M. Pape l'élite des artistes et des amateurs. A la soirée qui a eu lieu dimanche, on a principalement distingué des variations sur un air du concert à la cour, délicieusement exécutées par M. Max. Bohrer, et un quatuor, dernier ouvrage de Bethoven, morceau original quelquefois jusqu'à la bizarrerie, mais plein de verve et dont la seconde partie est admirable d'harmonie; enfin, un duo pour violon et violoncelle, composé et exécuté par les frères Bohrer, a dignement terminé cette soirée qui, malheureusement, est l'avant-dernière.

*** *Fido et Bianco* continuent à attirer tous les soirs, un grand nombre d'amateurs : chacun sort émerveillé de l'intelligence de ces deux quadrupèdes, et l'on se demande ce que l'on doit le plus admirer, ou de la patience du maître, ou de la docilité des élèves.

L. Bellet.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

LA CHASSE-GALERIT.

LÉGENDE POITEVINE.

Et ils s'assirent tous autour de l'immense foyer, les soldats aux meilleures places, le maître du Tournebride à côté d'eux, les vilains où ils purent. C'était alors le bon temps de la sainte ligue.

Or, ce jour-là, les guisards avaient rossé messires les huguenots, et une compagnie de vingt hommes occupait, le soir, le Tournebride du seigneur de la Pommeraie.

C'était un gaillard de bonne mine que le sergent Christophe! satané batailleur, ne craignant Dieu ni Diable, buvant sec, ferme à l'assaut; il portait moustaches de six pouces, et avait, quinze jours en deçà, brûlé la chaumière et coupé la tête d'un paysan qui ne voulait pas lui laisser sa femme.

— Le vin est bon, dit-il; or ça, mes amis, buvons, et je vais vous raconter une gaie histoire. Écoutez, je commence :

En ce moment, maître Brillant, l'hôte du Tournebride fit un bond sur la sellette qui le supportait, car le bonhomme, malgré son habitude de vivre avec soudards et gens de cœur, ne logeait en le sien que craintives idées et couardise... Il sauta donc sur la sellette, et puis : Holà! dit-il, que le Seigneur Dieu nous protège!

—Par la mordieu! Qu'as-tu? lui dit le sergent Christophe, en lui frappant de sa main gauche sur l'abdomen, tandis que de la droite, il se portait à la bouche un verre plein, à celle fin de mouiller les paroles et de les faire couler plus abondamment.

Mais ce n'était sans raison que maître Brillant avait eu peur... Les vilains se serraient les uns contre les autres, malgré les bourrades des soudards, car le tonnerre faisait grand fracas, les vitres tremblaient, le ciel flamboyait d'éclairs; une averse tombait sur la toiture un peu délabrée, et l'hôte mal aguerri se signait à chaque retentissement, à chaque éclair, croyant déjà ouïr sa maison s'écrouler, et se mourait par avance.

— Ce fut une rude affaire que la journée de Montcontour, dit après cela Christophe, en essuyant sa moustache, et en élevant la voix comme pour dominer le bruit de l'orage. Maugrebleu! le petit Navarrois se comporta en vrai démon; pour mon compte, si bien donnai de l'arquebusade tout le jour, que le soir, fatigués, une vingtaine d'autres et moi.... Eh! tu y étais Philippe, tu dois t'en souvenir. » Philippe fit un signe d'affirmation, et le tonnerre continua à gronder.

— Que le diable emporte ce fracas étourdissant, reprit le sergent qui avait bu une nouvelle rasade. Je crois que le tonnerre est huguenot; sans cela, se tairait, pour donner licence de parler à nous autres bons ligueurs et serviteurs de Dieu. Où était mon histoire? Si bien donc qu'accablés de lassitude, ce fut pour nous un grand travail de chasser de leur village un bon nombre de vilains se mutinant; après quoi, bien repu, quoique fût jeûne pour moi, qui avais fait ce vœu à mon bienheureux patron si me retirais de la mêlée la vie sauve, allai m'étendre dans un bon lit, ayant fait ma prière, comme doit faire tout bon et humble chrétien. Mais voilà que me mis à penser qu'il y avait dans la chambre à côté une jolie et avenante fille, laquelle y avais fait rester, en chassant son père hors sa maison; voilà que je m'en vas vers elle, lui parlant pour l'éveiller... elle se met alors à pousser cris et soupirs, et bientôt larmes et sanglots lui coupent la parole. Voulant la

consoler du mieux que je pourrais, je lui demandai si elle n'était point huguenote... Elle répondit que non, sans ça... et ma foi!... C'était jour de jeûne... Mais, monseigneur le pape m'avait donné six indulgences pour autant de calvinistes qu'avais envoyés à messire Satan.

Christophe achevait à peine, qu'un violent coup de tonnerre ébranla l'antique édifice jusqu'en ses fondemens. Christophe et ses compagnons burent encore un coup en riant de souvenance; les vilains et l'hôte terrifiés par la peur n'osaient bouger. Le couvre-feu sonna. Fallut se séparer. Brillant éteignit la torche de résine brûlant dans l'âtre, et Christophe, tout chancelant sur les jambes, ouvrit la porte, et sortit. L'orage avait cessé, plus ne grondait le tonnerre, mais de larges gouttes d'eau tombaient, que ne sentait point le sergent, excité par les rasades qu'il avait bues, et riant encore de la manière dont il avait fini la journée de Montcontour. Seulement il n'y voyait pas, attendu que fort noire était la nuit, et n'en allait pas moins, parce qu'à telle heure son capitaine l'avait mandé pour un coup de main d'où butin devait lui venir, et ne voulait y manquer.

Il cheminait donc aussi vivement que pouvaient ses jambes fatiguées, pensant toujours à la jolie fille qui point n'était huguenote, quand tout-à-coup s'entendit par les airs un grand charivari de voix confuses et mêlées. C'étaient des cris d'oiseaux, des aboiemens de chiens, des miaulemens de chats: une armée entière d'animaux criant semblait voyager dans les nuages. C'était un son lugubre pour le sergent qui ne pensait qu'à soi; aussi s'arrêta-t-il court. Le vacarme redoublait tant et tant qu'il croyait l'entendre de toutes parts à ses oreilles, et alors eut peur le vaillant Christophe. De regarder dans l'air, et de tirer un coup de pertuisane, pour disperser ces animaux malfaisans, pas de moyen : la nuit était trop sombre. La main droite du sergent fit machinalement le signe de la croix, car, en ce moment, il lui vint en mémoire que ce fracas qu'il entendait pouvait fort bien être la *Chasse-galerit*, promenade, par les airs, d'une nuée de démons et d'âmes maudites. Plus ne songeait alors à la fille point huguenote; tremblait comme, peu d'instans en deçà, tremblaient vilains au bruit du tonnerre; il lui semblait être au milieu de l'enfer où les damnés beuglent comme veaux, rugissent comme lions et crient comme oiseaux de nuit.

Oh ! alors se repentit fort le sergent christophe d'avoir parlé tant joyeusement en cette soirée, et malgré les cinq indulgences de Monseigneur le Pape, qui lui restaient encore, il se disposa à fuir le tintamarre qui le poursuivait ; mais ne purent ses jambes le porter : il resta cloué au sol, de même que par sortilège et magie. Alors une voix se fit entendre qui dit : « Veux-tu venir avec nous ? » Nenni, pensait en son cœur le sergent, mais tout haut ne disant mot. « Veux-tu venir avec nous? répéta la voix ; et tout à coup la nuit s'en alla, et une grande clarté, qui pourtant n'était pas le jour, parut.

Alors Christophe, dévotieux ligueur qu'il était, se ressouvint d'un moyen bon à chasser l'esprit mauvais. Avec le canon de sa pertuisane, il traça, sur le chemin une croix qu'il entoura d'un cercle ; puis planta son arme au milieu, et s'appuya dessus. Mais voilà qu'un beau pigeon blanc vint s'abattre sur sa tête, le becquetant comme eût fait colombe. Monseigneur Saint-Christophe, ayez pitié de moi, dit tout haut le sergent. Alors il porta la main au beau pigeon blanc ; la nuit revint noire, et dans l'air s'entendit un cri, comme on n'en entendit jamais de pareil, un seul cri formé de tous les cris de ces animaux lugubres, qui pour lors s'en allèrent, et si eût été là quelque être vivant, eût senti une fumée épaisse et une odeur de de roussi à avoir des nausées.

Et le lendemain, quand furent éveillés, les soudards demandèrent le sergent Christophe, pour ce qu'il avait habitude de se lever de bon matin.... On alla à son lit, point n'y était. Mais, comme ils avaient souvenance de l'avoir entendu prononcer le nom du capitaine, lequel demeurait au manoir du sire de la Pommeraie, ils y allèrent ; mais, à moitié chemin, trouvèrent une place noire... deçà et delà se voyaient quelques lambeaux de vêtemens déchirés et sentant fort mal ; à trois pas de là gisait par terre le canon d'une pertuisane sur lequel se lisait le nom de Christophe. Et

s'enfuirent les camarades du malheureux sergent, devinant son destin malencontreux, et se remémorant, chacun à part soi, car nul n'osait parler, la soirée de la vallée, et la nuit d'après la bataille de Montcontour.

Ch. de B.

LE RIDEAU PAR SOUSCRIPTION.

Il est jeune et artiste : jugez quel sac à contradictions humaines. Sans fortune encore, mais ayant des parens riches, il se croit opulent. Il consomme et eux paient : C'est dans l'ordre ; et, comme il est naturellement généreux, il n'épargne pas plus leur avoir que le sien... s'il en avait. Il emprunte d'un côté et il prête d'un autre. On ne lui rend pas, alors lui ne rembourse jamais. Cependant la balance l'établit débiteur, ce qui est une injustice du sort, et les procureurs, les gendarmes civils, qui en sont la preuve, le fatiguent parfois de leur morale incommode, jusqu'à ce qu'il écrive à ses chers parens « qu'il a un tibia sur le marche-pied de la *diligence du commerce*, allant de Paris à la rue de la Clé. »

On a des égards pour des parens qu'on aime. Aussi, avant d'arriver à de telles extrémités, doit-on employer d'abord tous les moyens honnêtes pour les éviter. C'est ce que ne manque pas de faire notre gaillard, qui entend le sentiment comme Syrieys entend le cuir. A-t-il un échec à réparer ? Vite, il vend ses livres, son mobilier, sa garderobe ; le tailleur et le bottier viennent lui prendre la mesure d'innombrables habits et chaussures qu'il ne mettra jamais ; et quand enfin les bons parens sont priés d'intervenir, c'est pour payer le triple ou le quatruple de ce qu'il aurait fallu dès l'origine. — Mais ce n'est pas de sa faute ! le pauvre garçon n'aggrave le mal que pour bien, que par égard. Le sentiment l'étouffe !

Dans un de ces accès de suffocation morale, il s'était retiré aux Champs-Elysées, cette Sibérie de notre belle Lutèce. C'est vous dire qu'une grande catastrophe et ses suites avaient précédé l'exil. Le fait est qu'elle avait été terrible. Il patissait de ses tristes effets ; et comme il n'avait point de rideaux à sa croisée, l'influence s'en étendait jusque chez les locataires ses voisins.

Il avait contracté une habitude de garçon : celle de se draper chez lui, pendant l'été, de la manière la plus fraîchement commode. Bien frisé, bien cravaté, bien botté, les fenêtres toutes grandes ouvertes, mais sans plus d'autre vêtement, culotte, il remplissait toutes les fonctions d'une vie de jeune homme. Fumant sa pipe, lisant son roman, pinçant de la guitare, prenant l'air, gesticulant sa leçon d'armes, c'était toujours croisée ouverte et sans rideau. c'est-à-dire à peu près tout comme s'il se fût livré, en costume de jaconat, à ses exercices gymnastico-champêtres, chez chacun des nombreux voisins habitant la maison qui faisait face à la sienne.

Aussi, depuis son arrivée au paisible séjour, était-ce grand scandale dans tout le quartier. L'écho jadis muet de l'allée des Veuves retentissait maintenant des plaintes qu'excitait la tenue légère du troubadour sans culotes. — Le mauvais exemple excite la curiosité. Tout le jour, les maris-façades couraient aux carreaux, pour en arracher leurs moitiés. Déjà le portier, ambassadeur impromptu, avait été chargé d'adresser des remontrances diplomatico-morales ; mais il n'avait pas été accrédité, et les négociations en étaient restées là. L'on parlait même d'une députation des trois ordres, représentés par le bedeau, l'adjoint et le garde-champêtre, lorsque M. Lijobard, père de famille, électeur, homme capable et partie intéressée, ne craignit pas de compromettre son caractère d'épicier, en risquant une entrevue, comme dernier moyen pacifique.

Par un beau dimanche matin, l'on frappe à la porte de notre artiste.—Entrez.—Alors paraît M. Lijobard, avec l'air de gravité que donnent 60 ans d'une existence régulièrement nulle. Monsieur, dit l'honorable épicier, je suis M. Lijobard, pour vous servir. — Ah ! enchanté d'avoir l'honneur de faire votre connaissance.... Veuillez bien vous asseoir..... Pas sur ma bergère, s'il vous plaît, car je la garde, n'usant pas du crin. Cela pique...—Mais, monsieur, je vous

dérange peut-être? Vous étiez en train de vous habiller, je crois?—Non, non, je suis habillé, il y a longtemps.—Mais vous n'avez pas de culotte? — Je n'en porte jamais. — Comment! jamais? — Non, je mets des pantalons.—Ah! ah! c'est un calembourg très-judicieux. Eh bien! alors, vous alliez passer votre pantalon?— Du tout. Je n'en use pas chez moi. — Parce que?... — D'abord, parce que c'est une économie; ensuite, parce qu'un pantalon est une superfluité. Adam, Abel, Joseph, Esaü n'en portaient pas. C'est un des effets de la corruption du siècle. — C'est très-judicieux, monsieur, c'est comme les calottes grecques; mais au moins tous ces gens-là avaient des rideaux à leur fenêtre, et vous devriez bien en avoir aussi, pour la moralité en général et le bon ordre en particulier. —Pourquoi donc faire, monsieur Lijobard? Pour borner mon horizon visuel, me couper la respiration? Je n'en ai pas besoin.—Pour qu'on ne voie pas tout ce que vous faites chez vous. — Ça m'est égal.—Alors, monsieur, pour vos voisins.—Pourquoi regardent-ils?—C'est très-judicieux, monsieur; mais ce ne sont pas les voisins qui regardent. Ce sont les voisines... — Eh bien! Elles ne voient que des choses fort recommandables par elles-mêmes. Une peau très-blanche, une jambe superbe, un mollet plein d'expression... —Oh! c'est très-judicieux. Je ne dis pas le contraire. Mais cela porte à étudier prématurément des effets et des causes, et, au nom de plusieurs communautés en alarme, je viens solliciter l'apposition d'un rideau, limite des vies privées et des perspectives particulières. — Respectable Lijobard, vous que la France s'honore de compter au nombre de ses électeurs, vous n'ignorez pas que votre demande est attentatoire au droit de liberté individuelle. Moi, j'aime mon indépendance comme un pierrot, et suis prêt à la défendre comme un Grec. Mais j'estime votre patriotisme de terroir, et de cette chère indépendance, je vous en ferais volontiers le sacrifice en calicot, si la mauvaise situation de mes finances ne s'opposait pas pour l'instant à une acquisition de ce genre. — Pour quatre francs seulement vous en serez quitte.— Quatre francs! Je le crois pardieu bien, vénérable Lijobard. Mais avec quatre francs, j'ai de quoi avoir un dîner, ou deux billets de spectacle, ou quatre glaces, ou six bavaroises, ou huit bouteilles de bière. Jugez que de moyens de séduction, que d'embûches sentimentales, dans la modique somme de quatre francs! Et pour moi, je préférerai toujours le sentiment au calicot.

L'argument était clair, irréfragable, sans réplique. Aussi, sans répliquer, le bon Lijobard se retira battu, sans être abattu, car à l'adversité résiste un grand caractère. Le mal avait une excuse, mais n'était point irréparable; Lijobard le répara. Animé par l'amour du bien général, il se transporta aussitôt chez tous les locataires ses voisins, leur raconta sa mission au milieu des acclamations de leur reconnaissance admirative; et, ayant annoncé son résultat infructueux, il proposa d'achever l'œuvre de son éloquence, au moyen d'une souscription pour l'achat d'un rideau moral. Les femmes n'y voulurent pas contribuer; mais les maris s'empressèrent de donner leur quote-part. La collecte fournit un total de trois cent-quinze centimes quêtés à cinq étages; Lijobard completta le prix exigé, et le lendemain, accompagné de tous les maris souscripteurs et d'un tapissier, il vint offrir à notre jeune artiste un ample et vaste rideau qui fut posé sur-le-champ.

En mémoire de cette mesure d'ordre public, on a fait précéder le nom de Lijobard de l'honorable épithète de *Philantrope*; mais l'écho de l'allée des Veuves redit toujours... Jobard. A. A.

LES GRISETTES.

ESQUISSE DE MOEURS.

Si l'amour est un dieu,
C'est près d'une fillette.

BÉRANGER.

Que j'aime à voir, sur la brune, la grisette, au pied furtif, au petit bonnet rond, à la robe écourtée, glisser, comme une ombre, le long des maisons. Ce n'est qu'à Paris que l'on rencontre cette tournure séduisante, cette simplicité sans affectation que bien souvent nos



A. Devéria

Lith. de V. Ratier

Eh bien! j'en ai pitié, mon père... qu'on l'achève

(Stokholm et Fontainebleau)
Acte 5, scène dernière.



S. Scheffer — Lith. de V. Ratier.

Encore une larme ici; sur injustes soupçons ça fera bien.

élégans ont enviée sans pouvoir l'imiter. Comme elle marche légèrement; n'y a-t-il pas dans son allure quelque chose de fantastique? Eh bien ! non contente d'être jolie, est-ce que par hasard elle serait sage? Voyez plutôt quel détour elle fait pour éviter cet ennuyeux personnage qui la poursuit; sans doute, en sortant du magasin, elle s'empresse de rentrer au foyer paternel où elle est impatiemment attendue. Pauvre jeune fille! comme je l'aurais mal jugée cependant! J'ai pour habitude de ne croire pas plus à la vertu d'une grisette, qu'à la croix de Migné et à la bravoure de M. de B....... Le monde est ainsi fait, en dépit du proverbe latin : *Errare*.... fi! des préjugés de l'espèce humaine !

Oh! oh! qu'est-ce ceci? au détour d'une rue, un jeune homme qui l'aborde assez cavalièrement; il paraît que ce n'est pas la première fois qu'on se rencontre; un bras est offert et assitôt accepté; je ne me trompe pas, c'est Eugène; oui, c'est bien lui, un étudiant en médecine que ses parens ont envoyé à Paris, avec une pension de cent francs par mois pour suivre les cours de l'école. Peste ! comme il profite !

Ah çà, mais, j'y pense, comment est-il parvenu à faire la connaissance de cette jeune fille? Tandis qu'entourée de ses compagnes, elle s'occupe tout le jour de travaux à l'aiguille, un rideau jaune négligemment entr'ouvert, permet à l'œil scrutateur de s'égarer à travers les vitres, au milieu de cet asile de la gentillesse et de la grâce. Voyez quelle activité règne autour de ces comptoirs : une dame du grand monde vient de faire une commande pour laquelle il n'y a pas un instant à perdre; mais, tout en travaillant, cela n'empêche pas de causer, de chanter : vite un conte bien sombre, une ronde, on s'amuse tout en préparant ces vêtemens de fête, sous lesquels on cherchera peut-être en vain la joie et le bonheur. Soudain vient à passer un jeune élégant, le fils du banquier qui habite l'hôtel voisin; plus d'un regard s'est levé furtivement sur lui, il est riche et cependant il n'a pu obtenir cette légère faveur de celle qu'il préfère; ah! c'est que, sans doute, ce monsieur qui, quoique déjà sur le retour, est vêtu, à la dernière mode, des habits les plus riches et les plus ridicules, et contemple à son aise, le lorgnon à la main, les précieux trésors que renferme le magasin, a été plus heureux; non vraiment: mais un jeune homme d'une figure agréable et d'une mise assez simple se présente, c'est Eugène: on lève subitement la tête, une vive rougeur colore les joues les plus charmantes, un coup-d'œil est échangé et Eugène passe.

Voyez un peu jusqu'où va le caprice d'une femme. Quoiqu'entourée d'hommages et de séductions de toute espèce, notre grisette préfère un étudiant; je voudrais bien vous dire pour quelle raison, mais je ne suis pas expert en matière de physiologie, et d'ailleurs je ne fais qu'une esquisse.

Par une belle soirée d'été, un dimanche, tout le magasin entassé dans deux ou trois citadines, a pris la direction de la barrière du Mont-Parnasse. Nos jeunes gens se sont rencontrés à la Chaumière : on a dansé, on s'est promené ensemble, on a causé; une connaissance se fait si vite entre une contredanse et une visite aux montagnes Suisses, et deux jours après, à la brune au détour d'une rue.... Fiez-vous donc à la vertu des grisettes!

Après tout ne vaut-il pas mieux que mon épigraphe soit réalisé; c'est plus gai si ce n'est pas plus moral. En effet, voyez le matin, dans la chambre de l'étudiant, la grisette en jupon court, car elle n'a qu'une robe qu'il faut ménager; elle achève de préparer le déjeûner qu'elle pose sur une table entre un violon et une tête de mort. Quel plaisir! le bonheur dans une mansarde, celui dont l'amour a fait tous les frais n'est-il pas préférable à tous les bijous et les cachemires du fils de ce riche banquier? Mais cela ne peut toujours durer: la semaine se passe et déjà Eugène commence à bailler ou à réfléchir; bientôt arrive le cortège des reproches, des querelles, et par suite, des raccommodemens, qui sont encore du bonheur; jusqu'à ce que la jalousie s'en mêle, alors on a recours aux grands moyens. — « Le perfide! déjà!... il m'oublie et cependant ai-je un seul tort à me reprocher!... Oh non certainement! Ce n'est pas ma faute si ses amis me font la cour; je ne peux pas les empêcher de me trouver aimable. » On a recours à l'amitié. « Ma chère, c'est un monstre! il ne m'aime

plus! mais du moins je ne veux pas qu'en me quittant il puisse croire.... Je veux lui écrire. » Vite on s'enferme dans la chambrette, on saisit la plume: « cela va bien, il ne pourra y résister.... du pathétique!... Mais quand on est de sang froid, comment faire!.. une larme viendrait si à propos; vîte une caraffe... Je le vois déjà à mes pieds!... L'infidèle... Pleurons! oh oui! pleurons... *Encore une larme* sur INJUSTES SOUPÇONS; *ça fera bien.* (Voir la lithographie ci-jointe.)

Oh! la rusée! qui l'aurait cru, en voyant cette tournure si gentille, ce minois si naïf!.. Fiez-vous donc aux apparences! il n'y a qu'un amant pour s'y laisser prendre, aussi pardonne-t-il aisément, et à la suite d'une légère explication, la paix est faite.

Chez eux la haine est sans force;
Car tous deux, de leur plein gré,
Pour se passer du divorce
Se sont passés du curé.

E. D.

THÉATRE ITALIEN.

AU BÉNÉFICE DE MADAME MALIBRAN.

Une scène de *Pimmalione*, *Tancredi*.

S'il était besoin de démontrer que les représentations à bénéfice sont un moyen usé et que le public est las de toutes ces solennités coûteuses, je n'en voudrais d'autre preuve que le peu d'empressement avec lequel il a répondu à l'appel de Mme Malibran; et pourtant c'était la dernière fois, la représentation d'adieu. De long-temps peut-être ne pourrons-nous entendre l'admirable cantatrice qui depuis trois ans a su fixer l'inconstance parisienne, et qui voudra sans doute faire consacrer par l'Italie et l'Allemagne l'admiration que lui ont vouée la France et l'Angleterre. Si donc jamais les absens eurent tort, ce fut samedi; puisse la relation du plaisir qu'ils ont laissé échapper suffire à l'expiation de leur faute!

Une scène de *Pimmalione d'Asioli* commençait le spectacle, scène malheureusement trop courte pour être complètement appréciée à une première audition; car en musique, il faut le temps d'écouter; ce n'est pas comme la poésie dont l'expression plus précise n'a besoin que d'un instant pour agir sur les esprits, et qui souvent même a d'autant plus de force qu'elle est plus avare de mots, et que la pensée plus concentrée et dégagée de tout cortège inutile se présente plus libre et plus rapide et ne'mprunte juste à la parole que ce qu'il lui faut pour se transmettre aux intelligences. Mais dans le langage musical la même concision n'est pas possible; ce ne sont plus des idées, mais des sentimens qu'on représente; l'expression plus vague a besoin de développemens plus nombreux; il faut la réunion de plusieurs sons, de plusieurs phrases, pour former un sens, et ce n'est que par le retour symétrique des mêmes formes que l'attention captivée reçoit insensiblement l'impression que l'auteur a voulu produire; or cette scène ne durant que six ou sept minutes, tout est terminé avant que le spectateur, si du moins une première audition ne lui a rendu sa tâche plus facile, puisse entrer complètement dans l'esprit du morceau, et saisir toutes les intentions du compositeur. Néanmoins on a pu juger de tout l'effet que produirait cette scène, si le public l'entendait une seconde fois, chantée surtout avec l'entraînement et l'intelligence musicale dont Mme Malibran a fait preuve dans ce morceau. Il est impossible de mieux sentir et de mieux rendre le caractère simple et passionné de cette ancienne musique. Pourquoi faut-il que Mme Malibran nous quitte après nous avoir imparfaitement initiés au secret de ces beautés nouvelles pour nous, et incertains si nous pourrons de long-temps retrouver des interprètes pour des productions telles que *Pimmalione*, *Romeo*, et toute cette ancienne école qu'elle comprend aussi bien que la nouvelle.

Qnuand on a entendu Tancredi joué par mesdames Sontag et Malibran, il faut une certaine assurance pour retourner le voir privé du secours de l'une de ces inimitables cantatrices, et ne pas craindre de gâter ses souvenirs; c'est peut-être là ce qui avait refroidi le zèle des dilettanti absens. Et pourtant le nom de madame Damoreau eut dû rassurer les scrupules des consciences les plus timorées, et des plus fermes admirateurs de Mlle Sontag. En effet, quand on possède la pureté, l'élégance, l'aplomb, la grâce infinie de Mme Damoreau, on peut affronter toutes les comparaisons qui ne porteront que sur le talent lui-même; quant à la richesse, à l'étendue, à l'éclat de la voix, il faut l'avouer, la différence ne se peut dissimuler, et si, dans les solos, ce désavantage se rachète par le charme et la perfection d'exécution, il n'en est pas de même des morceaux d'ensemble où l'on pouvait regretter cette voix onduleuse et puissante de l'autre Aménaïde qui dominait tout sans efforts et ressortait toujours distincte du milieu de toutes les parties accessoires. Dans les duo même, et particulièrement dans les allegro, la voix douce et pure, mais un peu faible, de madame Damoreau, ne paraissait pas en état de lutter contre une basse aussi formidable que Mme Malibran; il n'y avait pas parité de moyens; dans les momens passionnés la seconde partie écrasait quelquefois la première, et

l'on éprouve tant de plaisir à entendre Mme Damoreau, qu'on nous excusera de ne l'avoir pas toujours assez entendue.

Quant à Mme Malibran, le plus bel éloge qu'on puisse lui donner, c'est de dire qu'elle s'est montrée digne d'elle même, et qu'il était impossible de nous faire plus vivement sentir la perte que nous faisons. Les journaux quotidiens ont déjà appris à nos lecteurs la chute affreuse que cette jeune cantatrice a fait au commencement du second acte par une trappe laissée entr'ouverte, et le courage héroïque avec lequel, résistant à la douleur et à l'étourdissement d'un coup dont la violence avait brisé son casque, elle est venue achever son rôle sans même souffrir qu'on en avertît le public, dont certes elle n'avait pas besoin de réclamer l'indulgence, mais qui aurait pris une part bien vive à un événement aussi fatal, et dont l'intérêt qu'un pareil courage inspire, aurait, s'il eût été possible, redoublé l'enthousiasme. Rappelée après la pièce, elle a reparu accompagnée de Mme Damoreau, qui, ramassant les couronnes qui pleuvaient de tous côtés, les a posées sur la tête de sa jeune émule, en accompagnant cette action d'un embrassement cordial, et s'est aussitôt dérobée à l'hommage que Mme Malibran voulait lui faire de couronnes qu'elles avaient toutes deux si bien méritées.

Variétés.

Le dernier numéro de *la Silhouette*, qui contenait une vignette représentant un jésuite, a été saisi à la requête de M. le procureur du Roi.

Le succès soutenu de la pièce de M. Dumas nous est garant que nous n'arriverons pas trop tard pour offrir à nos lecteurs la lithographie qui devait accompagner le compte rendu de ce beau drame, et que le manque de temps nous a empêché de joindre à la précédente livraison. L'artiste a reproduit la dernière scène du 5e acte, qui a été si vivement applaudie.

MONADELSCHI *tombant.*

A moi mon père!....

LE PÈRE LEBEL.

Grâce!

PAULA *se soulevant et retombant.*

Grâce!....

LE PÈRE LEBEL.

Il ne peut se traîner à vos pieds que j'embrasse.
Vous le voyez.... il est mourant.... ensanglanté.
Au nom du Dieu vivant que votre majesté
Daigne à ce malheureux accorder quelque trève.....

CHRISTINE *posant la main sur le cœur de Paula et la trouvant morte.*

Eh bien!... j'en ai pitié mon père... qu'on l'achève!...

*** *Shylock*, mélodrame en trois actes, a complètement réussi vendredi dernier à la Porte-St-Martin. Les auteurs sont MM. Dulac et Bonneville. Nous rendrons compte de cet ouvrage dans le prochain numéro, en publiant une lithographie sur une des principales scènes de cet ouvrage remarquable.

*** Sous le titre de l'*Assurance, ou le Coucher de la Mariée*, le Théâtre de Madame a offert jeudi dernier à ses actionnaires une bluette-prospectus de la compagnie d'assurance sur la vie des hommes, en forme de vaudeville, assez pâle du reste, et pour lequel, ni la gentillesse de Mlle Jenny-Vertpré, ni le jeu de Legrand, de Numa et d'Allan n'ont pu trouver grâce. Quelques scènes un peu graveleuses ont surtout, à la fin du second acte, provoqué des marques d'improbation qui n'ont cependant pas empêché Allan de nommer M. Félix, c'est-à-dire un auteur connu par de brillans succès, et qui, grâce à une laborieuse collaboration, a si souvent justifié le nom qu'il s'était choisi.

*** A l'approche de la belle saison, les théâtres redoublent d'efforts pour retenir dans leurs salles le public, qui déjà s'apprête à chercher d'autres plaisirs. Les pièces nouvelles, mais non pas *neuves*, surgissent de tous côtés, et le pauvre journaliste harassé ne sait plus où donner de la tête et demande merci.—Malgré le jeu de Bernard-Léon, celui d'Arnal et la rentrée de Lafont, l'idole des habituées du Vaudeville, *Arwed* n'a obtenu qu'un succès d'indifférence. Ce drame, calqué sur le *Chevalier de Canolle*, comédie qui eut, il y a quelques quinze ans, le privilège de faire courir tout Paris à l'Odéon, a été accueilli comme une ancienne connaissance. Seulement, moins scrupuleux que leur devancier, qui n'avait pas ensanglanté le dénoûment d'une pièce représentée sur la terre classique des drames et des tragédies, MM. Etienne, Varin et Desvergers n'ont pas reculé devant une catastrophe destinée à faire plus d'une fois frémir les antiques prosélytes de Momus et d'Arlequin.

*** C'est un genre bien vieux, bien usé que celui des pastorales, même lorsqu'Odry leur prête l'appui de ses charges originales et de ses grands airs d'opéra, qu'il sait si bien chanter et embellir de roulades à sa façon. Aussi, malgré tous les efforts du *joli Faucheur*, la *Mariée à l'encan*

n'a-t-elle obtenu, aux Variétés, qu'un succès horriblement contesté : à peine avons nous pu recueillir le nom des auteurs, MM. Félix et Dutlot. Il y en a, dit-on, un troisième, homme de beaucoup d'esprit; du moins l'a-t-il prouvé en gardant l'anonyme.

*** La reprise de l'*Auberge des Adrets* avait attiré samedi dernier à l'Ambigu, nombreuse affluence. Frédérick, dans le rôle de Macaire, qu'il avait créé; Serres, dans celui de Bertrand, ont enlevé tous les suffrages. On a surtout applaudi la walse de Méphistophelès, ajoutée au ballet du premier acte, et fort bien adaptée à la situation et à l'esprit du personnage que représente Frédérick. Le mot mystérieux qu'il glisse à l'oreille du brigadier de gendarmerie, et la poignée de main qui s'en suit ont été accueillis par trois salves d'applaudissemens. Au total, ce mélodrame comique aidera puissamment *Peblo* à conserver quelque influence sur les recettes.

*** Ce soir, à huit heures, MM. Bohrer frères donneront dans les salons de M. Pape, rue de Valois, n. 10, leur 6e et dernier concert. Les nombreux amateurs du beau talent de ces deux artistes ne manqueront pas à l'appel.

*** *Le Musée cosmopolite* de M. Mazzara, rue de Provence, continue d'attirer les curieux; S. A. R. Mademoiselle a daigné l'honorer récemment de sa visite. On annonce un nouveau point de vue comme devant paraître bientôt. Il sera bien beau s'il doit surpasser celui qu'on admire maintenant.

*** La liberté individuelle est certainement une précieuse chose, et cependant que de personnes ignorent les moyens de la conserver intacte! Dans un petit ouvrage à la portée de toutes les intelligences et de toutes les fortunes, M. Franque, jeune avocat déjà distingué, vient d'apprendre à tout un chacun ses droits et ses devoirs pour jouir toujours de cette liberté si chère. Nous ne saurions trop recommander un tel livre à nos lecteurs.

*** M. le comte de La Bouillerie, intendant-général de la maison du roi, vient de faire souscrire pour les bibliothèques particulières du roi aux *Illustrations du Cours de Littérature* de La Harpe, publiées par A. Boblet et lithographiées par Julien.

MODES.

Moqueuse par goût et par destination, la *Sillouette* s'était bien promis de ne jamais s'occuper de modes et de parures autrement que pour les sacrifier sur l'autel du dieu du sourire. Nous attendions avec impatience les grotesques cavalcades de Long-Champ, ces kirielles interminables d'équipages garnis de risibles toilettes et d'étonnantes figures. Philipon était là armé de son impitoyable crayon, mitonnant quelque *mode de l'année prochaine*, lorsqu'une singulière fatalité vint renverser tous nos goguenards projets : Trénis devint fou par amour pour la danse, et le nôtre l'est devenu par amour pour la mode : le fait est curieux et vaut la peine d'être conté.

Or donc, il détournait le coin formé par la rue *Saint-Honoré* et celle du *Rempart*, les mains dans ses poches, en flaneur : un magasin de nouveautés, celui de Léonide, frappe ses regards; à cet aspect une infernale pensée surgit dans son âme. Car, si maintenant il raffole de toilette, alors il avait pour elle une antipathie portée jusqu'à la haine. C'était presque le second tome de l'homme à la longue barbe. Il entre, et le voilà fesant, avec un sang-feoid imperturbables, déployer les étoffes les plus fraîches et les plus gracieuses; il cherche dans sa tête les noms les plus bizarres et les plus anciens, il en invente même, car son plan est de faire enrager les commis; mais désappointement.

Tout ce qu'il demande on le lui présente : cachemires, écharpes, dentelles, foulards, mousselines, gazes, crèpes, etc.; pour chaque nouveau caprice un nouvel objet plus charmant que le premier, pour chaque nouvelle exigence une prévenance nouvelle; le maître, la maîtresse, les commis, chacun dans la maison rivalise de soins et de politesses excepté peut-être de nombreuses glaces qui répètent de tout côtés à notre tant soit peu cynique collaborateur que sa toilette des plus négligées jure avec l'éclat et la fraîcheur de tout ce qui l'entoure. Une rougeur subite lui monte au front; de dépit, il achète, il achète tant et si bien que le voilà forcé de devenir élégant pour employer toute ses emplettes. Une fois lancé il ne peut plus s'arrêter, il cède au torrent et maintenant la mode le compte parmi ses plus fanatiques adorateurs. Blin, le seul homme qui comprenne la coupe d'un habit, et qui n'a plus de rival, lui offre maintenant les élégans produits de ses magasins; Walker lui fournit ses gants et ses cravattes, et Bandoni ses chapeaux si admirablement légers.

La *Mode* lui a fait, dit-on, des propositions comme rédacteur. Le *Mercure des Salons*, le *Follet* et le *Lys*, se le disputent. Nous l'abandonnons à son malheureux sort.

CONCLUSION ET MORALE.

Maris, défiez-vous des magasins de Léonide.

L. Bellet.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

UNE AUTRE EXPÉDITION.

(La scène se passe à l'hôtel du ministère des affaires-étrangères.)

M. de Polignac. Enfin, messieurs, j'ai pris une attitude : maintenant je ne puis plus reculer. J'ai long-temps ;... j'ai long-temps ;... j'ai long-temps... Ah! mon Dieu! diable de séjour en Angleterre, j'ai perdu presque la parole ; et pourtant je pui-T-assurer...

M. Guernon (vivement.) Pardon, monseigneur ; mais, puisque nous sommes ici en famille, je vous *fairai* remarquer que vous avez commis une faute *orthopédique*....

M. Berryer. Son Excellence est d'une famille noble ; a-t-elle besoin de *parler français*? Aujourd'hui le commerçant parle comme un pair de France : c'est un tort.

M. de Montbel. Bravo!... bravo! Il est excellent.

M. de Polignac relit deux ou trois fois un petit manuscrit qu'il tient à la main, puis il s'exprime en ces termes .

« Messieurs, l'objet de la réunion est de nous occuper de nous individuellement. En ma qualité de président du conseil, je viens vous soumettre une proposition : la vertu bien entendue,.... la vertu bien entendue,... la vertu... (il jette les yeux sur son manuscrit, et continue) la reconnaissance bien entendue est une vertu assez rare ; prouvons à la France qu'elle peut entrer au conseil un portefeuille sous le bras.

M. Berryer. C'est charmant!

M. de Polignac. Vous le savez : quand je montai *à la chambre*.

M. Guernon. Dites donc quand je montai *à la tribune*.

M. de Montbel. *A la tribune! à la chambre!* qu'est-ce que cela fait · on ne dira bientôt plus ni l'un ni l'autre

M. de Polignac. Si vous *m'interloquez* toujours ainsi, je déclare renoncer à la parole ; je la cède à M. de Montbel ; il étudie depuis plus long-temps que moi : peut-être alors pourra-t-il mieux *converser*.

M. de Montbel. Excellence, c'est beaucoup trop d'honneur pour moi ; mais enfin, puisque vous l'ordonnez, je m'en vais m'expliquer *carente calamo*. Je demande seulement votre indulgence ; je commence : Messieurs, la victoire que nous venons de remporter sur les ennemis du ministère me donne confiance, assurance, protection. Je dois d'abord vous entretenir de l'expédition maritime. Nos phalanges victorieuses vont faire voile ; le *brave* qui les commande saura triompher des obstacles. Aussi, j'aime à croire qu'aucune voix ne s'élèvera plus contre cette expédition. L'union fait la force : soyons unis.

M. de Bourmont. Je réponds de la victoire, quel que soit le nombre de nos ennemis.

M. d'Haussez C'est bien ; mais le soleil, comment le combattre, au mois de juin surtout.

M. de Bourmont. Je resterai à l'ombre ; et pour les voltigeurs j'aurai des parasols. (On rit.)

M. de Polignac. Ainsi, tout est convenu, arrêté ; il ne s'agit plus que de régler quelques petits arrangemens. Notre intention est de faire entrer M. Berryer au ministère.

M. d'Haussez (vivement). Quels sont ses titres ?

M. de Polignac. Il ne craindra pas de vous les faire connaître. Je vais procéder à son interrogatoire : Quels sont vos noms monarchiques et religieux ?

Réponse : Jean-Chrysostôme-Barnabé Berryer, actionnaire de la Quotidienne.

M. de Polignac. Ensuite.

M. Berryer. Rédacteur de la Quotidienne.

M. de Polignac. Très-bien. Etes-vous lié avec MM. de Genoude et Martainville ?

M. Berryer. Je reçois d'eux des leçons d'économie politique. M. Amy m'enseigne le droit électoral.

M. de Polignac. C'est assez pour moi, mais, pour ces messieurs, expliquez tous vos titres.

M. Berryer. Chargé de défendre la mémoire de La Chalotais, je l'ai insultée.

M. Guernon. Dignus es intrare in nostrum doctum corporem.

M. de Montbel. Ah ! pour un ministre de l'instruction publique, vous avez fait un *aphorisme* ou *barbarisme. Doctum nostrum corporem* n'est pas français ; j'ai lu ce matin dans un livre de langue, que mon maître avait laissé sur la table, *docto nostro corpore.* Je ne sais pourquoi c'est ainsi ; mais enfin il y a faute de part ou d'autre ; il faut qu'on me l'explique....

M. Guernon. Mais cette discussion est inutile ; car je ne pense pas qu'il y ait opposition à l'initiation de M. Berryer.

M. de Bourmont. Un instant, messieurs, sans doute personne plus que moi n'a le désir de voir M. Berryer au ministère ; mais il est, vous le savez, une qualité essentielle pour avoir droit à l'entrée du conseil, c'est un front pur et sans reproches ; un ministre ne doit pas même être soupçonné. Or, avant de prononcer l'admission de M. Berryer, il est une question que je demanderai la permission de lui faire. Jean-Chrisostôme-Barnabé Berryer, est-il vrai que vous ayez reçu un soufflet au Gymnase ?

M. Berryer. Oui, le fait est vrai ; mais j'avais l'intention de le rendre.

M. de Bourmont. Ce n'est pas assez ; il fallait vous battre.

M. Berryer. Je l'ai voulu ; mais la police, instruite je ne sais comment, a mis ses agens sur nos traces, et deux fois, au moment où nous allions prendre position, nous avons été empêchés.

M. de Bourmont. Ainsi, monsieur, vous restez avec un soufflet. Je le demande maintenant : ne devrions-nous pas rougir de vous voir siéger à nos côtés ?

M. Berryer. Le reproche est peut-être juste ; mais il est mal placé dans votre bouche ; car on vous a signalé comme un traître, et vous ne vous êtes pas battu.

M. de Bourmont. Ainsi, monsieur, vous partagez le préjugé des libéraux.

M. Berryer. Non ; je me mets au-dessus des préjugés ; mais enfin un traître se paie, et n'est pas récompensé par les honneurs.

M. de Bourmont. Enfin, trève de reproches ; les guerres intestines, vous le savez, sont mortelles, et, une fois divisé, le ministère tombera. Écoutez donc ce que je propose. En ce moment on prépare la guerre d'Alger ; elle a pour cause un soufflet. Qui s'oppose à ce qu'une expédition soit faite contre les rédacteurs du *Constitutionnel* ? Par ce moyen nous réalisons le chef-d'œuvre de morale dont nous parle *Figaro*, en servant l'intérêt public et l'intérêt privé.

M. de Polignac. Bravo ! bravo ! Je vote des remercîmens à M. de Bourmont !

Tous. Adopté ! Vive M. de Bourmont !

M. de Montbel. Oui ; mais les moyens d'exécution ?

M. de Polignac. N'avons-nous pas la gendarmerie.

M. Guernon. Une idée ; sans déployer toute la force armée, on peut obtenir vengeance. M. de Peyronnet est de nouveau lié avec Chodruc Duclos ; il lui a envoyé, il y a peu de jours, un pantalon de nankin et une paire de chaussons de lisières.

M. Berryer. Et un chapeau à longs poils.

M. Guernon. Alors il n'y a plus de difficultés ; M. de Peyronnet fait venir Chodruc Duclos, et lui dit : « Mon ami, il s'agit de chercher querelle à tous les rédacteurs du *Constitutionnel*, et de te battre avec eux. » L'homme à la longue barbe fait des armes la veille, et, nouveau *don Quichotte*, il redresse les torts de tous ces messieurs.

M. Berryer. J'accepte; et si l'expédition tourne à bien, je me charge de donner une redingote à Chodruc.

M. de Polignac. La séance est levée.

VOYAGE POUR L'ÉTERNITÉ.

Service général des Omnibus accélérés, départ à toute heure et pour tous les points du globe. Album funéraire, par Grandville, 6 caricatures. Prix 5 fr. Paris, Aubert, passage Véro-Dodat.

Où croyez-vous aller en suivant cette prestigieuse et céleste créature, au pied léger, au châle onduleux, dont les plis bombés accusent des formes ravissantes? Elle étincelle de fraîcheur, elle sourit, elle voltige, elle ressemble à une flamme, elle passe rapide, brillante. Eh bien?...—Elle vous entraîne à la MORT.

Que croyez-vous voir dans la personne de ce gros garçon, joufflu, prosaïque, au nez rond, aux cheveux plats, au pied large, largement chaussé dans une large botte, qui divise des paquets d'assa-fétida, et qui, drogue lui-même, vit au milieu des drogues?—C'est un garçon apothicaire, un élève en pharmacie?—Non, c'est une Erreur, une personnification de l'erreur; c'est la MORT dans une ordonnance médicale, comme une faillite se trouve dans une addition mal faite.

Le champagne mousse, les convives crient, le ministre se fait une chambre complaisante, le député se fait ministre, l'électeur député, le prolétaire électeur. La vie apparaît magnifique, en ce moment de délire gastronomique. En effet, le dessert est un des plus fermes bâtons de l'échelle au moyen de laquelle Jacob voulait monter au ciel. Alors, il n'y a pas de spéculation qui ne réussisse, d'amour qui résiste, d'amitié qui ne soit douce. Les femmes, les vins, les mets, tout est fondant, liquoreux, amoureux, toutes les puissances vitales grandissent. Eh bien, la MORT est là, un bonnet de coton sur l'oreille qu'elle n'a pas, et apportant des champignons.

— Clic, clac, pif, kit, kit, o hé, hup, xi, baoûnd; a dit Nodier dans le *Roi de Bohême*. Admirable onomotapée postillonesque dont l'oreille est frappée au moment où l'on aperçoit le clocher de Vendreville (ou tout autre clocher), lieu chéri, où vous avez joué sous un poirier, où vous avez élevé des châteaux de boue, et arrosé des branches d'arbres qui ne poussaient pas!... Vous êtes en proie à une de ces douces rêveries dans lesquelles vous plongent le mouvement voluptueusement oscillatoire d'une rapide voiture. Ce sont les plus frais tableaux de votre existence qui vous apparaissent. Ils fuient comme les ravissans aspects d'un mirage, au moment où vous atteignez le but de votre voyage. Si vous viviez dans le passé, ou peut-être dans l'avenir, toute cette fantasmagorie disparait devant le bonheur présent, vous arrivez.... Mais il y a là une pierre, un fossé, le postillon vous a mené au cercueil.

Mais vous êtes-vous jamais trouvé, après un dîner corsé, pesant comme un serpent boa, couché sur un doux canapé, devant un feu qui chatouille et lubrifie toutes les fibres. L'esprit a succombé sous la matière, sous cette riche et vigoureuse matière qui triomphe de toutes les idéalités allemandes. Nargue de l'intelligence!... Vous êtes pour cette vie en dehors, avec ses cent mille livres de rente, ses chevaux, ses voitures brillantes, ses suaves musiques, ses triomphes d'amour-propre qui écrasent les jouissances de l'âme. C'est la terre qui insulte au ciel. La conscience et les sentimens purs sont sacrifiés à des crachats, à des rubans rouges. Vous digérez, tout va bien! Vous vous moquez de tout. Vous êtes le symbole de toute philosophie; car toute la question entre Spinosa et Mallebranche est posée, quand on met un ventre truffé devant un bon feu, et un livre sur l'immortalité de l'âme à terre. Eh bien vous êtes là pensant à la richesse de votre organisation palpitante, tout à coup la MORT arrive sous forme d'indigestion.

Que diable chantent donc les fabricans d'odes, de méditations, de sermons, en nous prétendant que la mort est chose triste? Où donc a-t-on vu qu'on doive la représenter comme un squelette, comme un épou-

vantail, avec des larmes, des cierges, des prêtres, des urnes. La mort est, la plupart du temps, chose gaie, rieuse, douce. Il y a deux morts : celle des jeunes gens, couronnée de roses, tenant un verre de champagne, assise sur un canapé, se laissant long-temps courtiser, agaçante comme une courtisanne. Puis la mort des vieillards, noire comme don Gomez dans *Hernani*, hideuse comme la décrépitude, sale comme un égoût. La Mort, sous la figure d'une vieille garde qui vous ôte une chemise et vous refroidit quand vous avez besoin d'une chaleur céleste. Un homme naît avec une jolie figure ou laid comme un Osage, et l'on meurt bien ou mal, voilà toute la question. Mourir jeune, c'est se trouver en bonne fortune.

Telle est l'analyse du délicieux album de M. Grandville. Nous en avons faiblement traduit la spirituelle moralité, les tableaux comiques. De la profondeur philosophique et de la caricature, voilà ce qu'on ne fait qu'en France et qu'à Paris. M. Grandville avait donné de la bêtise aux hommes, de l'esprit aux animaux, il vient de donner de la gaîeté à la MORT.



LONGCHAMPS.

C'était une bien digne institution que ce saint pèlerinage qui mena pour la première fois nos ancêtres à Longchamps. Si les fashionables du moyen âge étaient tentés, pendant les deux jours les plus lugubres de l'année chrétienne, d'aller faire leurs dévotions au saint monastère, construit au fond du bois de Boulogne, ce n'était assurément pas dans un équipage brillant, dans des habits de fête et au milieu d'une cohue de curieux et de gendarmes. Mais dans ce bien heureux siècle, où tout s'invente ou se perfectionne, depuis les machines à vapeur et le romantisme, jusqu'à la vaccine et la race de Loyola, cette longue promenade n'est plus qu'un nouveau témoignage de l'indifférence des Parisiens en matière de religion. Longchamps est devenu le bazar de la mode, c'est-à-dire du ridicule, partant d'une source inépuisable de critique.

J'étais donc à Longchamps, moi troisième, en ma qualité de journaliste, étalé dans un bon cabriolet, en compagnie de deux artistes, lesquels armés de leurs redoutables crayons se tenaient à l'affût des sujets de caricature qui s'offraient à leurs regards ; aussi n'avaient-ils que l'embarras du choix entre les promeneurs, les gens à équipage, les bons gendarmes et le théâtre ambulant de Polichinelle. Pour moi, balancé mollement par le mouvement uniforme de notre Phaëton, je me berçais dans une douce extase, trop douce peut-être, puisque, pour ne pas y succomber, je commençais à maudire la paresse de notre coursier et la lenteur du tableau qui se déroulait à nos yeux ; quand je dis nos yeux, dans ce moment là, mon horison visuel était borné par un wiski léger qui nous précédait et dans lequel on distinguait une taille charmante, des formes enchanteresses, des bijoux, une toilette très-riche et très-agréablement portée.... J'ai le défaut d'être curieux ; aussi n'eus-je de repos qu'après avoir appris, de quelle manière ? Peu vous importe, c'est mon secret.... que la jeune dame d'une beauté et d'une parure si éblouissantes, était... Comment dirai-je cela ? C'est délicat, il s'agit de ne pas se brouiller avec MM. de l'archevêché ; était... J'y suis... La *cousine* d'un certain curé bien connu dans Paris.

Peste ! M. le curé, vous avez là une bien jolie cousine ! Je vous avoue sincèrement qu'un instant jaloux de votre parenté, je rêvais aux moyens de la faire oublier, lors que je fus averti que lutter avec un cousin tel que M. le curé, n'était pas chose facile. On me cita dix élégans qui à coup sûr sont loin de l'éclipser, et sans parler de la blancheur de ses mains et de son admirable talent au prône de sa paroisse, je me fis énumérer mille autres petits agrémens qui ne sont pas à dédaigner. Je n'en veux pas d'autre preuve que sa dernière promenade au bois de V.... M. le curé ne se contente pas d'avoir une jolie cousine ; il a aussi une belle jument, bien vive, bien fringante, et servant à deux fins. Accablé de la chaleur prématurée que nous éprouvâmes il y a une quinzaine de jours, M. le curé fit dételer sa jument pour chevaucher à travers bois et distiller à son aise la fraîcheur des atomes de l'air qui



Ziegler

Lith de V Ratier.

LECTURE DES CONTES FANTASTIQUES

LONGCHAMPS



Lith de V. Ratier

Des Poupées sur des chaises, des Mañequins chargés de faux cols, de faux cheveux; de faux attraits; des habits ridicules étalés dans des voitures, sur des chevaux ou traînés dans la boue.................... voilà Longchamps!

l'environnait : mais peu faite à un pareil fardeau, la bête capricieuse ne s'avisa-t-elle pas d'emporter son cavalier improvisé, plus loin qu'il n'eût voulu aller; de là, dommages et intérêts que, sans respect pour la sainteté du coupable, le propriétaire de certain enclos se fit rembourser par le cousin... de la belle cousine, laquelle, en dépit de ce petit désagrément, n'en faisait pas moins à Longchamps les honneurs de la fortune de l'église et du patrimoine de Saint-Pierre.

Mais je m'aperçois que je suis bien loin de mon sujet. Quelle digression, bon Dieu ! comment en suis-je venu à parler d'un curé à propos de Longchamps?... Il est ma foi passé le temps où cette promenade avait pour but un œuvre de piété et de mortification; aussi, ami lecteur, si vous tenez absolument à savoir ce qu'est Longchamps par le temps qui court, je vous renverrai à mes deux compagnons, qui vous répondront succintement par cette définition toute philosophique : *Des poupées sur des chaises, des mannequins chargés de faux cols, de faux cheveux, de faux attraits; des habits ridicules étalés dans des voitures, sur des chevaux ou traînés dans la boue.... Voilà Longchamps* !

E. D.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.

Shylock, mélodrame en 3 actes de MM. Dulac, Bonneville et Alboize.

De tous les drames que Shakespeare a marqué du sceau de son bizarre génie, le marchand de Venise est sans contredit celui où domine le plus d'intérêt dramatique, intérêt qui procède de l'horreur du sujet et des principales situations. Le *Shylock* de la Porte-Saint-Martin est plutôt une imitation qu'une traduction de l'œuvre du poète anglais. Il faut convenir que si les auteurs ont cru devoir retrancher plusieurs personnages qui ne se lient pas intimement à l'action, ils ont donné au caractère de Shylock plus d'énergie que ne lui en avait prêté Shakespeare. On conçoit que ce juif avide, trompé dans ses affections d'époux et de père, objet à la fois de mépris et de haine pour les chrétiens, soit animé contre les ennemis de sa famille et de sa religion de la soif de la plus terrible vengeance; on conçoit que cet homme qui, par ses immenses richesses, tient entre ses mains le salut de la république, impose au doge les lois d'un marché sanglant : ce caractère, quelque horrible qu'il soit, est bien plus près de la nature. Ce que nous ne pardonnons pas aussi aisément aux nouveaux imitateurs, c'est la folie de ce jeune homme qui signe aveuglément un contrat dont toute idée humaine doit repousser l'exécution, et qui en accepte les conséquences. Au moins dans Shakespeare, ne prend-il pas d'abord la chose au sérieux, ce qui me paraît plus vraisemblable.

Il est impossible de voir au théâtre plus d'horreurs rassemblées dans l'espace de trois actes et se succédant avec plus de rapidité. D'abord un enlèvement, une tempête; puis, au second acte, la chambre d'une morte, un enterrement; au troisième, le repaire des juifs, leurs conciliabules secrets et le tribunal du doge, qui nous a valu un superbe décor de M. Cicéri; enfin la vengeance du juif, qui, les mains couvertes du sang de sa victime, passe immédiatement entre celles du bourreau. On nous a assuré qu'il existait un premier dénoûment bien autrement effrayant que celui qu'on a cru devoir nous offrir. La vue de la salle des tortures, avec tous ses agrémens, et la balance du bourreau qui devait peser sur la scène cette chair humaine exigée par la vengeance du juif : certes en voilà plus qu'il n'en faut pour faire réfléchir un comité qui n'est pas entièrement composé de cannibales : aussi a-t-on jugé qu'il n'était pas encore temps d'offrir au public un spectacle aussi shakespearien; son éducation romantique n'est pas encore entièrement faite : mais, jaloux de contribuer à en faciliter les progrès, nous nous proposons de choisir parmi les scènes les plus belles, c'est-à-dire les plus horribles de ce mélodrame, un sujet de lithographie que nous puissions offrir en échantillon à nos aimables lectrices.

Nous devons les plus grands éloges à l'acteur Bocage, qui a rendu, aussi bien que ses moyens fatigués par



une maladie de poitrine le permettaient, le personnage du nouveau Shylock, qui n'est plus celui de Shakespeare, et qui ressemble plutôt, si je ne me trompe, au Juif Isaac, du roman d'*Ivanhoé*. Quoi qu'il en soit, cette imitation fait le plus grand honneur et aux auteurs et à l'acteur, à qui le parterre a voulu témoigner sa satisfaction. Ce n'est qu'après bien des pourparlers entre le public et le commissaire de police que Bocage a terminé la discussion, en venant, à la place de Moëssard, faire entendre le nom des auteurs; mais, dans le même instant, au fond du théâtre, au pied de l'escalier des géans et du lion de Venise, on a vu se dessiner la forme du commissaire, suivi d'un de ses alguazils. On a craint un instant pour la liberté de Bocage, qui, à peine hors des mains du bourreau, passait entre celles de la police; mais le dénoûment de cet autre drame s'est passé le plus tranquillement du monde, et Shylock poursuit chaque soir, devant une brillante assemblée, le cours du succès le plus beau et le plus productif.

E. D.

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE,

PAR M. H. DE BALZAC.

Cet ouvrage, dont nous avons récemment extrait l'article intitulé *l'Atelier*, a paru mardi dernier chez les libraires Mame et Delaunay Vallée. Pour toute recommandation, nous nous bornerons à en citer le passage suivant; c'est le plus bel éloge que nous puissions faire de ce livre, dans lequel on remarque une rare profondeur d'observation et des intentions comiques.

« Augustine était arrivée au dernier degré du malheur; elle se repentait d'avoir uni sa destinée à celle d'un artiste. Elle crut, dans l'innocence de son âme, qu'elle trouverait des consolations auprès de ses vieux parens, et un jour elle se dirigea vers l'hôtel de son père, pour lui demander des conseils.

Les vieilles gens ont un faible pour les confidences matrimoniales, et madame Guillaume, surtout, voulut être instruite des plus légers détails d'une vie étrange, qui, pour elle, avait quelque chose de fabuleux. Les voyages du baron de La Hontan, qu'elle commençait toujours sans jamais les achever, ne lui apprirent rien de plus inouï sur les sauvages du Canada.

— Comment, mon enfant, ton mari s'enferme avec des femmes toutes nues, et tu as la simplicité de croire que c'est pour dessiner!...

A cette exclamation, la grand'mère, posant ses lunettes sur une petite travailleuse, secoua ses jupons et plaça ses mains jointes sur ses genoux élevés par une chaufferette, son piédestal favori.

— Mais, ma mère, tous les peintres sont obligés d'avoir des modèles.

— Il s'est bien gardé de nous dire tout cela quand il t'a demandée en mariage! Si je l'avais su, je n'aurais pas donné ma fille à un homme qui fait un pareil métier... La religion défend cela : çà n'est pas moral. Et à quelle heure nous disais-tu donc qu'il rentre chez lui?

— Mais, à une heure, deux heures....

Là, les deux époux se regardèrent avec un profond étonnement.

— Il joue donc, dit M. Guillaume; car il n'y avait que les joueurs qui, de mon temps, rentrassent si tard.

Augustine fit une petite moue qui repoussait cette accusation.

— Il doit te faire passer de cruelles nuits à l'attendre, reprit madame Guillaume; mais non, tu te couches, n'est-ce pas, et quand il a perdu, il te réveille?

— Non, ma mère, il est au contraire quelquefois très-gai. Assez souvent même quand il fait beau, il me propose de me lever, pour aller dans les bois...

— Dans les bois?... à ces heures-là! Tu as donc un bien petit appartement qu'il n'a pas assez de sa chambre, de ses salons, et qu'il lui faille ainsi courir pour... mais c'est pour t'enrhumer, le scélérat, qu'il te propose ces parties-là!... Il veut se débarrasser de toi... A-t-on jamais vu un homme établi, et qui a un commerce tranquille, galoper comme un loup-garou?...

— Mais, ma mère, vous ne comprenez donc pas que,

pour développer son talent, il a besoin d'exaltation. Il aime beaucoup ces sortes de scènes qui...

— Ah ! je lui en ferai de belles, des scènes, moi !... s'écria madame Guillaume. Comment peux-tu garder des ménagemens avec un homme pareil ? D'abord, je n'aime pas qu'il ne boive que de l'eau, et qu'il ait tant de répugnance à voir les femmes manger. Quel singulier genre ! Mais c'est fou. Tout ce que tu nous en as dit n'est pas possible. Un homme ne peut pas sortir de sa maison sans souffler mot et ne revenir que dix jours après. Il te dit qu'il a été à Dieppe pour peindre la mer... Est-ce qu'on peint la mer ?... Il te fait des contes à dormir debout.

Augustine ouvrit la bouche pour défendre son mari ; mais madame Guillaume lui imposa silence par un geste de main auquel elle obéit par un reste d'habitude, et sa mère s'écria d'un ton sec :

— Tiens, ne me parle pas de cet homme-là ! Il n'a jamais mis le pied dans une église que pour te voir et pour t'épouser : or, les gens sans religion sont capables de tout. Est-ce que M. Guillaume s'est jamais avisé de me cacher quelque chose... de rester des trois jours sans me dire ouf, et ensuite de babiller comme une pie borgne, ainsi que le fait ton mari ?

— Ma chère mère, vous jugez trop sévèrement les gens supérieurs ; s'ils avaient des idées semblables à celles des autres, ce ne seraient plus des gens de talent.

—Eh bien, que les gens de talent restent chez eux et ne se marient pas ! Comment, un homme à talent rendra sa femme malheureuse, et parce qu'il a du talent, ce sera bien ! Talent, talent !... Il n'y a pas de talent à dire comme lui blanc et noir à toute minute ; à couper la parole aux gens ; à battre du tambour chez soi ; à ne jamais vous laisser savoir sur quel pied danser ; à forcer une femme d'attendre pour s'amuser que les idées de monsieur soient gaies, et à vouloir qu'elle soit triste, si l'on est triste...

— Mais, ma mère, le propre de ces imaginations-là, c'est d'être...

— Qu'est-ce que c'est que ces imaginations-là ?... reprit madame Guillaume en interrompant sa fille. Il en a de belles, ma foi. Qu'est-ce qu'un homme auquel il prend tout à coup, sans consulter le médecin, la fantaisie de ne manger que des légumes ; encore, si c'était par religion, cela lui servirait à quelque chose ; mais il n'en a pas plus qu'un huguenot. A-t-on jamais vu un homme aimer, comme lui, les chevaux plus que son prochain ; se faire friser les cheveux comme un payen ; coucher des statues sous de la mousseline ; faire fermer ses fenêtres le jour pour travailler à la lampe ?.. Tiens, laisse-moi, s'il n'était pas si immoral, ce serait un homme à mettre aux petites-maisons. Consulte M. Charbonneau, le vicaire de Saint-Sulpice, et demande-lui ce qu'il pense de tout cela, il te dira que ton mari ne se conduit pas comme un chrétien...

— Oh ! ma mère, pouvez-vous croire cela ?...

—Oui, je le crois !... C'est parce que tu l'as aimé que tu n'aperçois rien de ces choses-là. Mais même dans les premiers temps de son mariage je me souviens de l'avoir rencontré aux Champs-Elysées. Il était à cheval. Eh bien, il galopait par moment ventre à terre, et puis il s'arrêtait pour aller au pas ; je t'assure que je me suis dit alors : Voilà un homme qui n'a pas de jugement.

— Ah ! s'écria monsieur Guillaume en se frottant les mains, comme j'ai bien fait de t'avoir mariée séparée de biens avec cet original-là !

Mais quand Augustine eut l'imprudence de raconter les griefs véritables qu'elle avait à exposer contre son mari, les deux vieillards restèrent muets d'indignation. Le mot de divorce fut bientôt prononcé par madame Guillaume. A ce mot de divorce, l'inactif négociant fut comme réveillé.

Stimulé par l'amour qu'il avait pour sa fille, et un peu aussi par l'agitation qu'un procès allait donner à sa vie sans occupation et sans événemens, M. Guillaume prit la parole. Il se mit à la tête de la demande en divorce, la dirigea, plaida presque, et offrit à sa fille de se charger de tous les frais, de voir les juges, les avoués, les avocats, de remuer ciel et terre. Mais madame de Sommervieux effrayée refusa les services de son père, et dit qu'elle ne voulait pas se séparer de son mari, dût-elle être dix fois plus malheureuse encore. Augus-

tine ne parla plus de ses chagrins. Après avoir été accablée par ses parens de tous ces petits soins muets et consolateurs par lesquels les deux vieillards essayèrent de la dédommager, mais en vain, de ses peines de cœur, elle se retira convaincue de l'inutilité, du danger même qu'il y avait à faire juger les hommes supérieurs par des esprits faibles. Elle apprit qu'une femme devait cacher, même à ses parens, ces malheurs pour lesquels le monde n'a point de sympathies. Les orages et les souffrances des sphères élevées ne peuvent être appréciés que par les nobles esprits qui les habitent ; et, en tout, nous ne pouvons être jugés que par nos pairs.

Variétés.

*** La monarchique *Gazette* qui fait aussi des charges ! On y lisait mardi ces mots : « *Hier soir, un grand nombre de maisons particulières ont été illuminées.*

*** Nous empruntons au *Lys* l'article suivant :

» Un négociant de Marseille fait en ce moment armer un beau brick à trois mâts, qui ira rallier dans les eaux d'Alger, l'escadre de M. l'amiral Duperré, et dont l'intérieur sera disposé en cuisines, salons et cabinets. Un café restaurant y sera établi pour le service de la flotte du blocus. Quelques chambres seront même ménagées à bord pour loger les curieux qui voudraient assister sans danger au bombardement. Un bombardement, peste ! cela ne se voit pas tous les jours ! Vite, en route curieux et curieuses, pressez-vous, M. de B..... va vous montrer tout cela *sans danger.... Sans danger*, allons M. D...., M. B...., M. S...., *sans danger*, entendez-vous ; il y aura des cuisines, entrez M. Piet, des cabinets particuliers, entrez messieurs, entrez mesdames.... *Sans danger*, à moins toutefois qu'une belle canonnade algérienne ne vienne rappeler à qui de droit ce vieux dicton.

Ne vendez pas la peau de l'ours,
Avant de l'avoir mis à terre.

Le cabinet le plus riche en tableaux de Hormigton, en études de Géricault, et en dessins de Chuslet et des autres artistes modernes les plus distingués, est en vente par la mort de M. Coutan qui l'avait formé avec un goût exquis. Nous avons voulu revoir pour la dernière fois cette collection qui va se diviser, et dont une partie, peut-être, sera perdue pour nous, car les Constables et les Honingtons sont convoités, dit-on, par quelques Anglais qui projettent de nous les enlever. Espérons que nos amateurs ne le souffrirons pas, et faisons des vœux surtout, pour que les charmans ouvrages de Charlet, le Béranger de la peinture, ne quittent pas Paris. Nous recommandons encore, à ceux de nos abonnés qui seront assez heureux pour pouvoir entrer dans la lice qui va souvrir lundi, les tableaux et les dessins de MM. Bellangé, Decampo, Juhel, Michallon, Scheffer et H. Vernet. Tout annonce que le combat sera long et la victoire chèrement disputée.

*** *Les Lettres d'Hartwel, ou Correspondance politique et privée de Louis XVIII*, obtiennent un succès que faisaient présager le nom de leur auteur, et la conviction où chacun était que ces lettres avaient été écrites sans restriction, sous la seule influence de l'intimité. Sous le rapport littéraire, cette correspondance offre, comme le *Voyage à Coblentz*, une grande simplicité de style qui n'est pas dépourvue néanmoins d'élégance ; mais on voit que l'auteur a voulu avant tout être vrai, et qu'il n'a pas pu chercher à déguiser son opinion sous des phrases spécieuses ou à double sens. Peut-être ignorait-il que ces lettres tomberaient un jour dans le domaine public ; peut-être aussi le besoin de manifester franchement sa pensée avait-il été au-dessus de l'importance que ses jugemens pouvaient avoir pour l'histoire... N'importe... L'histoire profitera de ces quelques pages que Louis XVIII adressait à son plus cher ami ; et peut-être en retracera-t-elle quelques fragmens pour prouver que le cœur de l'auteur de la Charte était ouvert aux plus vives affections... Nous voudrions citer une de ces lettres, mais l'espace nous manque, nous nous contenterons de rappeler, au sujet de la naissance du roi de Rome, le passage suivant :

« Voilà donc un poupon dans la famille Napoléone ! » Qu'il soit sorti des flancs de la malheureuse archiduchesse, » ou entré chez elle par la porte de sa chambre, peu m'en » chaut. Beaucoup de gens regardent cet événement com- » me fort important ; je ne puis être de leur avis, et voici » mon dilemme : si Dieu a condamné le monde, Bonaparte » ne manquera pas de successeur ; si, au contraire, la co- » lère divine s'apaise, toute la marmaille du monde n'em- » pêchera pas l'édifice d'iniquité de s'écrouler. » — 1 vol. in-8°, Paris, Jules Lefèbvre et compagnie, libraires.

V. Rattier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

DES ARTISTES.

(*Troisième et dernier article.*)

Le laps de temps qui s'est écoulé entre la publication de nos premiers articles et celui-ci, nous oblige à en résumer, pour ainsi dire, la substance, en peu de mots.

Nous avons d'abord essayé de faire apercevoir combien était large et durable la puissance de l'artiste, accusant en même temps avec franchise l'état de dénuement dans lequel il passe sa vie de travail et de douleur : méconnu la plupart du temps ; pauvre et riche; critiquant et critiqué; plein de force et lassé; porté en triomphe et rebuté.

Puis, nous avons recherché: 1° les causes du dédain que lui témoignent les grands qui le redoutent, parce que l'aristocratie et le pouvoir du talent sont bien plus réels que l'aristocratie des noms et la puissance matérielle; 2° les raisons de l'insouciance dont l'accablent et les intelligences rétrécies qui ne comprennent pas sa haute mission, et les hommes vulgaires qui le craignent, et les gens religieux qui le proscrivent.

Nous avons tâché de démontrer, en considérant l'artiste tour à tour comme créateur et comme créature, qu'il était déjà lui-même un grand obstacle à son aggrégation sociale. Tout repousse un homme dont le rapide passage au milieu du monde y froisse les êtres, les choses et les idées. La morale de ces observations peut se résoudre par un mot : *Un grand homme doit être malheureux*. Aussi, chez lui, la résignation est elle une vertu sublime. Sous ce rapport le Christ en est le plus admirable modèle. Cet homme gagnant la Mort pour prix de la divine lumière qu'il répand sur la terre et montant sur une croix où l'homme va se changer un Dieu, offre un spectacle immense : il y a là plus qu'une religion ; c'est un type éternel de la gloire humaine. Le Dante en exil, Cervantes à l'hôpital, Milton dans une chaumière, le Corrège expirant de fatigue sous le poids d'une somme en cuivre, le Poussin ignoré, Napoléon à Ste-Hélène, sont des images du grand et divin tableau que présente le Christ sur la croix, mourant pour renaître, laissant sa dépouille mortelle pour régner dans les cieux. Homme et Dieu: homme d'abord, Dieu après; homme, pour le plus grand nombre; Dieu, pour quelques fidèles ; peu compris, puis tout à coup adoré ; enfin ne devenant Dieu que quand il s'est baptisé dans son sang.

En poursuivant l'analyse des causes qui font réprouver l'artiste, nous en trouverons une qui suffirait pour le faire exclure du monde extérieur où il vit. En effet, avant tout, un artiste est l'apôtre de quelque vérité, l'organe du Très-Haut qui se sert de lui, pour donner un développement nouveau à l'œuvre que nous accomplissons tous aveuglément. Or, l'histoire de l'esprit humain, est unanime sur la répulsion vive, sur la révolte qu'excitent les nouvelles découvertes, les vérités, et les principes les plus influens sur la destinée de l'humanité. La masse de sots qui occupe le haut du pavé décrete qu'il y a des vérités nuisibles, comme si la révélation d'une idée neuve, n'était pas l'effet de la volonté divine; et comme si le mal lui-même n'entrait pas dans son plan comme un bien, invisible à nos faibles yeux. Alors toute la colère des passions tombe sur l'artiste, sur le créateur, sur l'instrument. L'homme qui s'est refusé aux vérités chrétiennes et qui les a roulées dans des flots de sang, combat les saines idées d'un philosophe qui développe l'Evangile, d'un poète qui coordonne la littérature de son pays aux principes d'une croyance nationale, d'un peintre qui restaure une école, d'un physicien qui redresse une erreur, d'un génie qui détrône la stupidité

d'un enseignement immémorial dans sa routine. Aussi, de cet apostolat, de cette conviction intime, il résulte une accusation grave que presque tous les gens irréfléchis portent contre les gens de talent.

A entendre les niais, tous les artistes sont jaloux les uns des autres. Si un artiste était roi, il enverrait à l'échafaud ses ennemis, comme Calvin brûlait Servet tout en criant contre les persécutions de l'église. Mais un artiste est une religion. Comme le prêtre, il serait l'opprobre de l'humanité s'il n'avait pas la foi. S'il ne croit pas en lui-même, il n'est pas homme de génie.

—Elle tourne !... disait Galilée en s'agenouillant devant ses juges.

Ainsi l'amour-propre excessif des artistes est leur fortune; leurs haines sont des vertus; leurs inimitiés scientifiques, leurs disputes littéraires sont des croyances d'où procède leur talent. S'ils médisent les uns des autres, une sensation vraie les réunit bien promptement. Si leur premier sentiment est l'envie, cette envie est la preuve de leur passion pour l'art; mais bientôt ils écoutent une voix intérieure, forte et juste qui leur dicte d'équitables sentences et de conciencieuses admirations. Par malheur les gens superficiels et les *malins*, les fashionables qui n'aiment qu'à rire, les impuissans qui sont heureux quand ils accusent, se sont emparés de leurs fautes; et, des discussions les moins vives que les artistes aient entr'eux, il résulte un argument que les gens du monde traduisent ainsi : — Comment voulez-vous qu'on écoute des gens qui ne s'entendent pas....

Aussi, de cet axiôme qui sert de contenance à la médiocrité, dérive un autre malheur contre lequel le véritable artiste lutte sans cesse. En effet, le public, gent moutonnière, prend l'habitude de suivre les arrêts de cette conscience stupide décorée du nom de : *vox populi*. De même qu'en politique, en littérature ou en morale, un homme adroit formule un système, une idée, un fait, par un mot qui sert de science et de raison suprême aux masses; de même, dans les arts, il faut, aux prétendus connaisseurs, des chefs-d'œuvre convenus, des admirations sur parole. Ainsi, le vulgaire sait qu'il ne se trompe pas en louant Gérard, il l'exalte comme il exaltait Boucher; mais qu'un homme de talent surgisse dans un coin, et vienne armé d'une œuvre large et puissante qui change en apparence le galbe adopté!.. Pour celui-là! pas la moindre attention. S'il n'arrive pas avec sa grosse caisse, son paillasse, ses lazzis et une enseigne, il risque de mourir de faim et de misère seul avec sa muse. Le bourgeois passera devant une statue, un tableau, un drame, aussi froidement que devant un corps-de-garde; et si un vrai connaisseur l'arrête et cherche à l'enthousiasmer, il est homme à convaincre les arts d'être indéfinissables. Il veut absolument qu'il y ait *quelque chose* au fond de tout cela. — Qu'est-ce que cela prouve ? dira-t-il à l'instar d'un mathématicien célèbre.

Alors, outre les obstacles que tous ses défauts et ses qualités créent à l'artiste dans le monde, il a encore contre lui, l'art même : si ce n'est pas sa personne, ce sera sa religion qui le fera excommunier.

Comment la poésie peut-elle se faire jour, comment le poète peut-il être salué comme un homme extraordinaire, quand son art est soumis à l'intelligence de tous, quand il subit les rebuffades de toutes les âmes, qu'il est astreint à se servir d'un langage vulgaire pour expliquer des mystères dont le sens est tout intellectuel. Comment faire comprendre à une masse ignorante qu'il y a une poésie indépendante d'une idée, et qui ne gît que dans les mots, dans une musique verbale, dans une succession de consonnes et de voyelles; puis, qu'il y a aussi une poésie d'idées, qui peut se passer de ce qui constitue la poésie de mots. Ainsi,

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur,

ou bien,

Par tout ce qu'il y a de plus sacré, messieurs les jurés, je suis innocent,

sont deux phrases exactement semblables quant à l'idée. L'une est de la poésie : elle est mélodieuse, elle a du nombre, elle séduit, elle charme. Il y a dans ces mots une sublimité que le travail y a imprimée. L'autre phrase semble vulgaire.

Maintenant faites prononcer par un Anglais : *Lei*

jour naie pas plous pour kè lei faound dé mon quer.
Il n'existe plus rien.

Vienne Talma donnant à cette phrase : —Par ce qu'il y a de plus sacré au monde, messieurs les jurés, je suis innocent!..—Un rythme particulier: qu'il garde toutes les richesses de la voix humaine pour les derniers mots; que ces mots soient accompagnés d'un geste; qu'en jettant l'invocation qui commence la phrase, il regarde le ciel, vers lequel il aura levé la main ; et, que ces mots —Messieurs les jurés ! — aillent réveiller dans le cœur, par un ton pénétrant, les liens qui unissent les hommes à la vie, il y aura une immense poésie dans cette phrase. Enfin il peut y avoir tel drame dont cette phrase soit le nœud. Elle peut devenir poétique par *juxtà*-position.

Il en est de la peinture comme de la poésie, comme de tous les arts ; elle se constitue de plusieurs qualités : la couleur, la composition, l'expression. Un artiste est déjà grand quand il porte à la perfection l'un de ces principes du beau, et il n'a été donné à aucun de les réunir tous au même degré.

Un peintre d'Italie concevra de vous peindre la Vierge sur terre, comme si elle était au ciel. Le fond du tableau sera tout azur. Sa figure puissamment illuminée aura une idéalité dûe à ces accessoires. Ce sera le repos parfait du bonheur, l'âme paisible, une douceur ravissante. Vous vous égarerez dans le dédale de vos pensées, sans but. C'est un voyage sans fin, délicieux et vague.

Rubens vous la fera voir magnifiquement vêtue, tout est coloré, vivant, vous avez touché cette chair, vous admirez la puissance et la richesse, c'est la reine du monde. Vous pensez au pouvoir, vous voudriez cette femme.

Rembrandt plongera la mère du Sauveur dans l'obscurité d'une cabane. L'ombre et la lumière y seront si puissamment vraies, il y aura une telle réalité dans ces traits, dans ces actes de la vie commune, que séduit, vous resterez devant ce tableau, songeant à votre mère, et au soir où vous la surprîtes dans l'ombre et le silence.

Mignard fait une Vierge. Elle est si jolie, si spirituelle, que vous souriez en vous souvenant d'une maîtresse que vous eûtes dans votre jeunesse.

Comment un artiste peut-il espérer que ces nuances fines et délicates seront saisies? Est-ce aux gens occupés de fortunes, de plaisirs, de commerce, de gouvernement, qu'on pourra persuader que tant d'œuvres dissemblables ont atteint séparément le but de l'art. Parlez donc ainsi à des esprits qui sont incessamment en proie à la manie de l'uniformité, qui veulent une même loi pour tous, comme un même habit, une même couleur, une même doctrine, qui conçoivent la société comme un grand régiment? Les uns exigent que tous les poètes soient des Racine, parce que Jean Racine a existé, tandis qu'il faut conclure de son existence contre l'imitation de sa manière; etc., etc. Malgré le peu de développement que nous avons donné à nos idées, contraint que nous étions par le cadre du journal, nous espérons avoir en quelque sorte démontré quelques vérités importantes au bonheur des artistes, et qui pourraient être réduites en axiome. Ainsi, tout homme doué par le travail, ou par la nature, du pouvoir de créer, devrait ne jamais oublier *de cultiver l'art pour l'art lui-même*; ne pas lui demander d'autres plaisirs que ceux qu'il donne, d'autres trésors que ceux qu'il verse dans le silence et la solitude. Enfin, un grand artiste devrait toujours laisser sa supériorité à la porte quand il entre dans le monde, et ne pas prendre sa défense lui-même, car, outre le TEMS, il y a au-dessus de nous un auxiliaire plus puissant que nous. *Produire et combattre* sont deux vies humaines, et nous ne sommes jamais assez forts pour accomplir deux destinées.

Les sauvages et les peuples qui se rapprochent le plus de l'état de nature sont bien plus grands dans leurs rapports avec les hommes supérieurs, que les nations les plus civilisées. Chez eux, les êtres *à seconde vue*, les bardes, les improvisateurs sont regardés comme des créatures privilégiées. Leurs artistes ont une place au festin, sont protégés par tous, leurs plaisirs sont respectés, leur sommeil et leur vieillesse également. Ce phénomène est rare chez une nation civilisée, et le plus souvent quand une lumière brille, on accourt l'éteindre ; car on la prend pour un incendie.

GALERIE PHYSIOLOGIQUE.

L'ÉPICIER.

Être sublime ! être incompréhensible, source de douceur et de vie, de lumière et de plaisir, modèle de résignation ! O épicier, tu es tout cela, et ce qui est le comble de tes perfections, tu es tout cela, sans t'en douter ! Tu es épicier par instinct, par vocation, par intérêt, et néanmoins tu es un chef-d'œuvre de bonne grâce et de bonté, plus juste que tes balances, plus vigilant que le jour, plus constant au comptoir qu'un lycéen en amour. O épicier, tu serais le roi des hommes, si tu n'était pas sujet à faire faillite !

Je n'ai jamais passé devant la sacro-sainte boutique d'un épicier, tel chétif, tel rebutant, tel crasseux, tel mal *casquetté* qu'il pût être, sans élancer vers lui, mentalement, cette prière sociale d'un cœur plein de reconnaissance. Je laisse aller un mort, un évêque, un roi, sans leur ôter mon chapeau ; mais je salue toujours avec respect un épicier ; et je lui parle avec déférence, à l'imitation du *Constitutionnel.*

Cette religion épicéennne vient d'une conviction profonde, et peut-être, sera-t-elle partagée par ceux qui voudront lire l'analyse physiologique à laquelle nous allons soumettre la personne et la figure de l'épicier.

Il y a des gens qui, du haut des banquettes bleues de la chambre héréditaire, ont dit-*épicier* !... comme on dit *raca* ! Il y a un homme en horreur à la nation française qui, à la tribune, a essayé de déconsidérer l'épicier... Enfin, il y a des artistes qui disent : — Vous êtes des épiciers ! comme pour exprimer le dernier degré du mépris.

Voyons, finissons-en avec tous les détracteurs de l'épicerie ! — Est-ce parce que l'épicier a toujours un pantalon brun-rouge, des bas bleus, de larges souliers, une casquette de fausse loutre garnie d'un galon d'argent noirci, et porte un tablier dont la pointe triangulaire arrive sur son plexus solaire, que vous maudissez un épicier ? mais alors, il faudrait repousser l'artiste en blouse, et tous les hommes de travail. Est-ce parce qu'un épicier est censé ne jamais penser? Aujourd'hui un épicier lit Voltaire, et met dans son salon les gravures du Soldat laboureur et l'attaque de la barrière de Clichy, prouvant ainsi que la poésie et les beaux-arts ne lui sont point inconnus. Il admire Paul de Kock et Victor Ducange, pleure au mélodrame, va souvent aux Français, et comprend Hernani. Trouvez-moi beaucoup de citoyens français qui soient à cette hauteur ? Enfin, comme beaucoup de bibliographes, il connaît le nom d'une foule d'ouvrages qui ont défilé devant lui, feuille à feuille.

Serait-ce donc parce que l'épicier travaille qu'il serait dédaigné ! Malheureux !... Devenons sauvages, Mohicans, Espagnols, fainéans, si cela est ; car toute civilisation repose sur LE TRAVAIL.

Mais, que ces considérations sont mesquines devant le tableau synoptique des propriétés de l'épicier !...

Grand seigneur, vous fondez un village; spéculateur, vous bâtissez un quartier. Vous avez construit des maisons, vous avez élevé une église, vous trouvez des des habitans, vous ramassez un pédagogue, vous fabriquez enfin une civilisation, comme on fait une tourte : il y a des champignons, une patte de poulet, des boulettes et une écrevisse ; un presbytère, des adjoints, un maire et des administrés... Eh bien ! votre microcosme n'a pas figure de nation tant qu'il n'y aura pas là, le plus puissant de tous les liens sociaux, le plus fort de tous les nœuds... — Un épicier ! Si vous tardiez à planter un épicier au milieu de la rue principale, comme vous avez planté une croix au sein de la cité, tout déserterait. Le pain, la viande, les meubles, les tailleurs, les prêtres et les gouvernemens viennent ; mais, il faut que l'épicier soit là, reste là, jour et nuit, à toute heure.

De cette boutique procède une admirable *triplicité phénoménale*, dirait M. V. Cousin, ou une trilogie céleste, s'il faut parler le langage de la nouvelle école ; et cette trilogie, cette triplicité, ce triangle, ce delta, c'est : le thé, le café, le chocolat, triple essence des déjeuners modernes, source de toutes les jouissances antédînatoires.

De là procèdent l'huile à brûler, la bougie et la chandelle, autre triplicité phénoménale, source de lumière.

De là procèdent le sel, le poivre et le piment, autre trilogie.



F. Delarue del.t Lith. de V. Ratier.

1.re Loge d'un théâtre.



COMBAT SINGULIER SINGULIER COMBAT

Le sucre, la réglisse et le miel, autre triplicité.

Ce serait chose fastidieuse que de vous démontrer que, véritable unité à trois angles, tout se déduit, en épicerie, par une triple production, en réponse à un besoin; ainsi, littérairement parlant, l'épicier est une trilogie; religieusement parlant, c'est une image de la trinité; philosophiquement, c'est une triplicité phénoménale perpétuelle; politiquement, il représente les trois pouvoirs, et devant tous, c'est l'unité.

L'épicier est le lien commun de tous nos besoins, et se rattache nécessairement à tous les détails d'une vie humaine, de même que la mémoire est l'essence de tous les arts.

— Une plume et de l'encre!... dit un poète. — Monsieur, il y a un épicier au coin de la rue.

— J'ai perdu! je veux me brûler la cervelle! — De la poudre et des balles? — Monsieur, l'épicier en vend.

— Bah! je vais tout regagner, des cartes! des cartes! mon palais pour des cartes! ... — Monsieur l'épicier.

— Oh! fumer... oh! voir un cigare de la Havane, se consumer lentement à deux doigts de mes lèvres, en me versant de douces rêveries, se résolvant en fumée, image de l'amour... — L'épicier.

— Je voudrais donner à Clara un déjeûner fin... beurre de Bretagne, thé Pekao, terrine de Nérac truffée... — L épicier.

— O pauvre Clara, voilà ta robe comme une feuille d'automne sur laquelle un paysan a marché.... — L'épicier apparaît avec son savon de Marseille, son empois bleu, et voire un fer!...

— Oh! une longue veille, une insomnie! qui peut la dissiper, si ce n'est toi, célèbre et miraculeux Fumade! Toi dont les rouleaux rouges feront arriver ton nom jusqu'à Tornéo! — L'épicier.

— Enfant, l'épicier te vend des billes d'agathe, aussi jolies que tes yeux brillans, des soleils aussi infatigables à tourner que tu l'es à courir, de la ficelle pour tes cerfs-volans et le cerf-volant lui-même. Vieil invalide, il te vendra le tabac éternel que tu fais passer de ton mouchoir dans ta tabatière, et de ta tabatière à ton mouchoir; car le tabac, le nez et le mouchoir d'un invalide, sont une image de l'infini, aussi bien qu'un serpent qui se mord la queue, et mieux que cela, l'épicier te vendra la roquille d'eau de vie qui t'aide à endormir tes douleurs. L'épicier vend l'hostie et les cierges au prêtre, l'abécédaire et les plumes au maître d'école, les dragées au parrain, du savon à la mariée, de la liqueur à l'époux, du papier à l'électeur, des fusées au député, je ne sais pas ce qu'il ne vend pas... Il vend des drogues qui donnent la mort et des spécifiques qui rendent la santé. Il s'est vendu lui-même au public comme une âme à Satan. Il est l'alpha et l'oméga de toute société humaine. Vous ne pouvez pas faire une lieue, un crime, une bonne action, un repas, une œuvre d'art, une orgie, une maîtresse, sans avoir recours à la toute-puissance de l'épicier. C'est la civilisation en boutique, la société en cornet, la nécessité armée de pied en cap. C'est l'encyclopédie en action, c'est la vie elle-même distribuée en tiroirs, en bouteilles, en sachets, en bocaux. Je préfère la protection d'un épicier à celle d'un roi. Soyez abandonné de tout, même de Dieu, s'il vous reste un épicier pour ami, vous vivrez chez lui comme le rat dans son fromage. Aussi — « nous tenons tout!.. » vous disent-ils avec juste orgueil. Alors quand vous lirez en lettres d'or: *Un tel*, épicier du roi, demandez-vous avec terreur, qui est plus souverain, ou du roi de l'épicier ou de l'épicier du roi.

Et c'est ce rouage indispensable de notre machine sociale, c'est cet homme-pivot, c'est cette tranquille créature, c'est ce philosophe-pratique, cette triplicité industrielle, que l'on ose prendre comme le type de la bêtise! .... O hommes! pairs de France, députés, artistes, écrivains, jusques à quand mépriserons-nous ce qui est utile, et honorerons-nous ce qui est oisif, pourri, inutile!

Mais, sous le rapport de l'urbanité, de la bonté, de la charité, autre triplicité morale, qui oserait ici-bas se comparer à l'épicier et surtout à l'épicier parisien, modèle éternel des épiciers européens, américains, asiatiques et africains?

Demandez-lui votre chemin ?... Quand même il pleuvrait, il vous l'indique, fait quelques pas hors de son auvent, se mouille, vous pilote, et vous suit de

l'œil comme Dédale faisait pour son fils Icare, et il semble vous dire : va, fantassin! — *I, care.*

Qu'une femme se trouve mal au coin de la borne, il ne refusera jamais un verre de vin, un morceau de sucre.

Quant à la politesse... elle est fabuleuse. Non cette politesse de salon, pleine de formules, vide d'intentions, riche en dehors, pauvre en dedans; mais une politesse basée sur l'intérêt, une politesse vraie, corsée. Un épicier sourit toujours comme un notaire qui croit faire un acte; bref, il est moins rare de trouver un épicier gracieux, qu'une femme bien faite.

Si cet homme-là n'habillait pas son fils en lancier; s'il n'allait pas à une campagne dont le jardin a deux perches, et dans une cariole d'osier; s'il n'avait pas dans son salon une pendule sous verre qui représente un amour sortant d'une coque d'œuf; si ses meubles n'étaient pas couverts en velours d'Utrecht et les rideaux de son lit en calicot jaune, ce serait le prototype du *bien*, du *beau*, de *l'utile*; ce serait le citoyen par excellence! Mais qu'y a-t-il de parfait dans cette vallée de misère?



EXPOSITION

DES TABLEAUX DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS.

La Société des amis des arts fait en ce moment l'exposition des tableaux, dessins et gravures qu'elle destine à ses souscripteurs : nous saisissons cette occasion de dire quelques mots sur la société elle-même. Sa fondation date depuis assez long-temps pour qu'il soit permis d'examiner aujourd'hui le bien qu'elle peut produire, et si réellement elle justifie son titre.

Les arts ont-ils une mission à remplir, une action directoriale à exercer, un but social à atteindre? Personne ne le conteste. Quelques particuliers qu'il faut louer d'ailleurs de leurs bonnes intentions, forment, sous le patronage d'un nom auguste, une société sans vues pour l'avenir, sans effets pour le présent, et constituée dans des intérêts purement individuels. La différence qui existe entre l'ami des arts et l'amateur des produits de quelques-unes de leurs spécialités est immense : on est artiste par la pensée, et ouvrier par l'exécution; la pensée de l'artiste digne de ce nom a toujours une tendance vers l'avenir qui promet sans cesse un meilleur état de choses; les sensations qu'il doit exciter en nous doivent être de nature à nous rendre meilleurs. L'artiste ne voit que l'humanité, le manœuvre voit l'argent.

La Société des amis des arts ne saurait donc remplacer le gouvernement dans la direction morale des artistes; elle ne commande pas, elle achète, et l'objet est toujours subordonné à la question du prix; aussi nous ne nous rappelons pas d'avoir vu, dans les expositions annuelles de cette société, rien qui sortît des conditions que les gens du monde exigent ordinairement dans les meubles de leurs appartemens : la dimension, la forme, le joli, le poli, l'entourage, le grâcieux dans la partie technique. Que faut-il de plus pour une loterie? — Ne riez pas, le fait est sérieux; et l'espoir de posséder un petit tableau qui vous plaît, parce que vous avez sa place, un pied trois pouces, vous conduit à posséder une aquarelle que vous n'aimez pas, ou, en gravure, le portrait de Madame duchesse de Berri que vous avez déjà gagné à trois loteries particulières. Lorsque le hasard entre pour quelque chose dans une combinaison de société, le pronostic est facile à faire.

Cependant comme vue secondaire, comme un moyen d'encouragement pour les jeunes gens, le but de la société des amis des arts est louable, elle peut presque rivaliser avec le musée Colbert. Quand le gouvernement recule les époques de grandes expositions, les expositions de bazar ont cela d'utile qu'elles facilitent les rapports entre le public qui se passe volontiers des choses dont il n'éprouve pas le besoin et les fabricans de tableaux, de dessins et de gravures, qui sentent de plus en plus la nécessité de vendre le produit de leurs mains.

Une première et courte visite à l'exposition de la *Société des Amis des arts*, a suffi pour nous convaincre, en 1830 de la vérité d'une opinion que nous avions,

conçue en 1819 : l'intérêt des souscripteurs sera toujours préféré à celui des jeunes peintres, on sollicitera auprès des hommes à réputation quelques petits tableaux indignes d'eux, sans qu'on songe à monter dans dans les ateliers pour y guetter les essais des talens naissans. C'est ainsi qu'on trouve dans chaque exposition de la société un tableau de M. Granet acheté très-cher à Rome, sans doute pour encourager les artistes de Paris. A l'exception du tableau de ce peintre, inscrit sous le numéro 19 et représentant l'intérieur de son atelier, de deux tableaux de M. Decaisne, d'une marine et de quelques aquarelles, il est impossible de faire un plus mauvais choix. Cette exposition n'attirera pas grand nombre de souscripteurs.

THÉATRE-ITALIEN.

REPRÉSENTATIONS ALLEMANDES. — POUR L'OUVERTURE, FREYSCHUTZ.

Bons Parisiens, nation éventée, blasée, ennuyée, vous qui n'avez, dit-on, ni goût, ni observation, ni principes, Bourgeois trop peu appréciés, dont l'incurable indifférence fait le désespoir des *rapins* et provoque leurs injustes attaques, permettez-moi de m'incliner devant vous, et de vous demander par quel merveilleux instinct, par quelle lumineuse révélation d'en haut, vous avez su, vous ignorans, conserver, au milieu du tumulte des discussions, une insouciante et imperturbable neutralité (les malveillans disent nullité, mais c'est égal), et garder toute votre sympathie, toute votre admiration pour les seules choses restées vraiment belles et en dehors de toutes les petites conspirations d'amour-propre? Peu émerveillés de la majestueuse insignifiance de notre train-train constitutionnel, de l'éloquence de nos inviolables ministres, de la haute et inutile sagesse de nos honorables, non plus que de la maussade et sempiternelle polémique de nos *grands confrères*, vous laissez passer également, indifférens spectateurs, les discussions de légitimité entre la vieille et la petite école, entre les conservateurs des bons principes et les inventeurs *in partibus* qui se repaissent à l'avance des fumées de leur gloire à venir; en vain l'enthousiaste indigné vous crie-t-il. *Applaudis donc, canaille*! sans vous formaliser de cet appel un peu vif à votre sensibilité, vous laissez-là s'accommoder les ridicules de l'ancien régime et les mystifications du nouveau, ce *polisson* de Racine avec l'homme au large front, les beaux gaillards bien fendus de l'ancienne peinture avec les barbouillages de la nouvelle, et prenant vos gants et votre chapeau, vous vous acheminez vers Favart où vous entrez, ou bien vers le Conservatoire où vous n'entrez pas, parce qu'il n'y a plus de billets, et là, mollement assis sur une banquette, renversé sur votre dossier, si vous en avez un, vous vous recueillez, vous écoutez, vous savourez Weber ou Rossini, Beethoven ou Mozart, tous hommes de génie, non de la même école, il est vrai, mais ne se disputant pas la préséance, et se partageant en frères votre admiration et vos applaudissemens; et puis, Mad. Malibran, Mlle Sontag, l'orchestre du Conservatoire; chaque talent, chaque genre est apprécié. Oui, il y a dans cette préférence, dans cette popularité de la musique quelque chose qui suffirait pour réhabiliter le goût du public parisien; car en effet, c'est le seul art maintenant florissant, le seul où les anciens auteurs soient toujours sentis, et où les inventeurs aient inventé. Pourquoi la musique a-t-elle seule échappé à la fatalité qui pèse sur tous les autres arts? c'est une question curieuse, et sur laquelle je ferai peut-être un gros traité quelque jour, mais comme alors il serait sans doute un peu tard pour rendre compte de l'ouverture du théâtre Allemand, je n'attendrai pas jusque-là.

Vous connaissez le *Freyschutz*, vous avez vu deux ou trois cents fois à l'Odéon *Robin des Bois*, qui est à peu près la même chose, j'aurai donc peu de chose à vous en dire; je ne vous apprendrai pas non plus qu'Haitzinger a une voix superbe et Mme Ficher aussi, car vous le savez aussi bien que moi. Vous devez savoir aussi que les choristes allemands chantent admirablement, néanmoins comme ceci n'est pas ordinaire, peut-être sera-t-il bon de le répéter; ainsi, si par hasard vous connaissiez un choriste des Italiens ou de l'Opéra, je ne

parle pas de ceux de Feydeau, ce sont des réprouvés, dites-lui de ma part que des choristes allemands ne sont pas des automates rangés en haie, immobiles, chantant à contre-temps tout un morceau, bien moins occupés de la scène que de l'archet du chef d'orchestre, et dont malheureusement les yeux ne valent pas mieux que les oreilles; dites-lui qu'un choriste allemand est un homme, non une machine, qu'il est en scène; qu'il sent la musique, chante avec chaleur et justesse, et en mesure, que tous s'entendent bien ensemble et nuancent parfaitement les *piano* et les *forte*. Le choriste français, votre ami, ne voudra peut-être pas le croire, en ce cas conduisez-le plutôt vous-même par les oreilles, à vos frais, s'il le faut; qu'il entende, qu'il se corrige et vous aurez bien mérité de la patrie.

La troupe allemande est jusqu'ici celle de l'an passé, ni plus ni moins, mais on annonce quatre ou cinq débuts marquans qui doivent élever au plus haut la prospérité du théâtre Allemand, surtout si l'on songe que le répertoire est très-varié, et que l'orchestre, renforcé de quelques symphonistes allemands, exécute avec assez de chaleur, ce qui semble d'autant meilleur aux habitués de Favart, que l'orchestre italien ne les a pas gâtés cette année.

Variétés.

*** Le drame, représenté lundi pour la première fois sur le théâtre de Madame, a obtenu le plus brillant succès. Analyser *Philippe*, serait l'attaquer par son côté faible, et je suis trop généreux pour livrer, sans défense, au jugement du public, une action, invraisemblable il est vrai; mais semée d'une foule de traits charmans, qui émeuvent ravissent, enlèvent, et qu'il est impossible de rendre.. Allez voir *Philippe*, et si on vous demande une analyse, vous direz comme moi : allez voir *Philippe*.

Quand on a suivi Gonthier dans tout le cours de la pièce, quand on a pleuré avec ce père infortuné, qui pendant vingt-cinq ans consent à passer pour le serviteur de celui qu'il brûle de nommer son fils, quand on a frémi des reproches déchirans qu'il adresse à l'orgueilleuse qui rougit du nom de mère, qui, pour conserver le vain titre de demoiselle s'arrache aux embrassemens d'un fils qu'elle pourrait avouer.... on pleure.... et on ne fait pas d'analyse.

Mme Grévedon, que par parenthèse on ne devrait jamais faire chanter, a parfaitement bien secondé Gonthier (Philippe), qui est venu livrer aux unanimes applaudissemens les noms de MM. Scribe, Melesville et Bayard.

*** L'*École du Pauvre*, donnée cette semaine à l'Odéon, nous paraît être une *école* de la part de l'administration de ce théâtre. Aucun intérêt, nulle action, un caractère de *faubourien*, tout au plus digne des boulevards, voilà ce qu'on trouve dans cette pièce que le directeur doit s'empresser de retrancher de l'affiche par égard pour ses habitués. Il est juste de dire, cependant, que Mlle Noblet a su plusieurs fois, dans un rôle un peu moins mauvais que les autres, arracher des applaudissemens que lui méritent sa grâce et sa gentillesse.

*** *Les quadrilles historiques* n'ont pas obtenu aux Variétés, dans le *Bal de l'Avoué*, le succès dont ils ont joui cet hiver dans les salons de la capitale. Le jeu de Brunet et Vernet, qui s'efforçaient de faire rire dans de mauvais rôles, la richesse des costumes, n'ont pu faire oublier aux spectateurs la vétusté du sujet, le mauvais goût des plaisanteries et la pauvreté des couplets. Pourquoi faut-il que notre conscience nous force à être si sévère envers un théâtre qui fait tant d'efforts pour plaire au public. Les auteurs sont d'ailleurs des jeunes gens. MM. Roche et Duflot peuvent se venger.

*** Grâce au jeu piquant de Mme Leménil, qu'on regrette de ne pas voir sur une scène plus élevée, *les Demoiselles* font rire chaque soir au théâtre de la Gaîté, ces mêmes bourgeois qui tremblaient naguère en lisant dans la *Gazette des Tribunaux*, le récit des prouesses de ces brigands d'un nouveau genre.

*** Aborder le rôle de Shaylock après Bocage était une tentative dangereuse, Auguste, acteur qui n'est point assez apprecié, s'est acquitté avec bonheur de cette tâche : de justes applaudissemens l'ont récompensé de ses efforts.

*** Un professeur de droit, homme de beaucoup d'esprit mais qui a le tort de chercher à embarrasser les élèves qu'il examine, interrogeait dernièrement un jeune candidat sur les baux à cheptel. Monsieur, lui dit-il, supposez que j'aie en cheptel un troupeau d'ânes, comment devrais-je l'administrer : *En bon père de famille*, reprit le disciple de Cujas.

V. Rattier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

MŒURS POCHÉES.

(Dimanche dernier aux Tuileries.)

Le temps était superbe. Le devoir ni le plaisir ne m'appelaient ailleurs, je fus aux Tuileries. Le dimanche est presque un événement dans ce jardin : pour les uns, parce que c'est le seul jour où, décemment, ils ne peuvent y aller; pour d'autres, parce que c'est le seul jour où ils y aillent. Le fait est que, pour tous de même, cet événement n'arrive qu'une fois la semaine.

Me voilà donc seul, observateur par instinct, critique par désœuvrement, détaillant les élémens de la civilisation endimanchée.

D'abord, devant le trottoir qui précède la grille, point de ces riches équipages, de ces chevaux impatiens, qui, échantillons d'opulence, indiquent à l'avance quelle sorte de promeneurs parcourt la royale enceinte. Mais à leur place, des groupes arrêtés, de la foule pressée, de la cohue déjà. Les sentinelles n'étaient point alors, comme les autres jours, dans cette extatique indifférence qui constitue le décorum militaire. Loin de se promener, elles et leurs bagages avec cette régularité symétrique que dérange rarement l'apparition de quelque officier, elles étaient là se multipliant du geste et de la voix, arrêtant tabliers, casquettes et paquets, et expliquant à un Anglais, l'une en suisse et l'autre en breton, comme quoi son grand chien de Terre-Neuve ne pouvait le suivre sans une préalable formalité : une chaîne au col ou une baïonnette à travers le corps.

Au-dessus du grand escalier, sur la terrasse des Feuillans, balcon habituel des chasseurs, grooms et jockeis, point de ces livrées impérieuses, servitude en bariolage, cartes de visites animées des maîtres qu'elles représentent : toujours de la foule, sur l'escalier même, où existe une complète stagnation de bipèdes, le tout parce qu'une mère, trop vive pour différer jusque chez elle la bourgeoise indignation qui la suffoque, bat comme plâtre sa progéniture glapissante dont le pied imitant par mégarde la main qui retient sa robe y a occasionné une brusque cessation de continuité.

Enfin, me voilà parvenu non sans peine dans la grande allée. C'est là que les yeux, les narines, les oreilles les plus exercés, ne pourraient analyser les ridicules d'une foule dont chaque membre réunit ambitieusement plusieurs à lui tout seul. La contenance, la démarche avec accessoires, tels qu'ombrelles, parapluies ou carlins ; la conversation avec ses agrémens, telle que gros calembourg ou dissertations culinaires ; l'accoutrement avec ses variantes; voilà bien des sujets de divertissante occupation pour un désœuvré ! L'incertitude de la saison jette le plus burlesque contraste dans les toilettes des promeneuses : les unes, craignant les rhumes, sont couvertes de fourrures, et sous les rayons chaleureux d'un soleil passager, elles prétendent *qu'il fait encore un peu frais*! Les autres, en costumes légers et tout-à-fait champêtres, affrontent bravement les bourrasques d'un temps capricieux, et quant à tous ces divers chapeaux qui se rencontrent partout, mais dont la forme n'est dans aucun magasin, ils feraient supposer que l'industrie en est arrivée au point de confectionner les modes par procédés mécaniques ou à vapeur.

Pour échapper à ce tourbillon hétéroclite, je me dirige vers un autre point moins fréquenté, sans être désert comme les petits bois où errent mystérieusement

quelques couples timides ; je m'achemine vers la petite Provence. Le jardin des Tuileries est grand, bien distribué ; et c'est dans une même allée cependant que le monde se promène. On y est gêné, pressé, poussé, écrasé, foulé ; c'est égal. On a la douce satisfaction d'y rencontrer du monde, et partout des caricatures, de médire du prochain ; c'est charmant ! A la petite Provence, au contraire, un abri contre le vent, un tapis de verdure sous les yeux et la douce chaleur d'un premier soleil, voilà qui convient parfaitement aux rhumatismes et aux culbutes. Aussi n'y voit-on que des vieillards et des marmots, c'est-à-dire ceux qui ne connaissent point encore le monde et ceux qui le fuient. La joie enfantine avec ses cris est un peu étourdissante, il est vrai ; mais elle offre l'image d'un commencement de bonheur. Parfois encore, tandis que, pour son plaisir, ou dans l'intérêt de l'art, on détaille les traits délicats d'une jolie bonne d'enfant, on reçoit bien une balle sur le nez, un cerceau à travers les jambes, ou du sable dans les yeux ; après tout, chaque chose a ses inconvéniens, et ces derniers ne sont rien en comparaison de ceux du grand monde.

Arrivé à la petite Provence, sujet de ces réflexions, les petits cris de l'aimable enfance se trouvèrent changés en véritables hurlemens, comme leurs jeux innocens en combats à outrance ; une douzaine de solides adolescens, placés au sommet de la butte, en repoussent autant d'assaillans avec une vigueur fatale à plus d'un habit et à plus d'une mâchoire. Les batailleurs se cherchent et s'accrochent, les taloches circulent, les vainqueurs crient, les vaincus piaillent, une poussée arrive, et la pente refusant un appui, tous crient, tombent et roulent au préjudice des caboches et des pantalons. — Appuyé sur une balustrade, il est un spectateur que cette mêlée semble intéresser au plus haut point : c'est M. Bouilly, le Berquin de l'époque ; dans le premier conte à ses jeunes amis, il aura su tourner au profit de la morale et de la vertu tous les coups de poings si généreusement distribués devant lui.

Ayant assez des Tuileries pour ce jour-là, et même pour plusieurs dimanches, je traversai rapidement les terrasses pour les quitter ; comme j'allais en sortir, arrive un élégant cabriolet. Une jolie petite femme, toute frémissante de son orgueilleuse toilette, en descend légèrement avec un fashionable ; celui-ci me voit et me salue, je le regarde en en faisant autant... C'étaient mon tailleur et madame son épouse ! A. A.

SOUVENIR D'ITALIE.

Brescia, ...

Tu sais combien, mon cher ami, dans nos longues causeries d'hiver, tout pleins d'une lecture de Walter-Scott qui venait de ressusciter devant nous quelque caractère antique, nous avons maudit de bon cœur les progrès de la civilisation qui aplatit avec tant de soin nos mœurs et tue si bien la poésie et les beaux-arts, remplaçant tout ce qu'il y a de fort, d'intime, d'individuel dans l'homme, par je ne sais quelle perfection monotone, quelle ennuyeuse uniformité. — « Honni soit qui mal y pense. » En Italie, au moins, la civilisation n'a pas pu passer son niveau sur la rudesse des caractères, ni, comme Tarquin, abattre tout ce qui se permet de se mettre en saillie ; elle n'a pas encore coulé dans le même moule tous les cœurs, toutes les imaginations. Gulliver n'est pas encore forcé d'entrer, bon gré mal gré, dans les pantalons d'un Lilliputien. Tout cela, il faut l'espérer ou le craindre, arrivera avec le temps. En attendant, voici une histoire qui m'a fort intéressé, et que m'a racontée l'autre jour mon hôte de Brescia.

Vers 18.. il y avait dans cette ville un comte B*** dont l'énergie rappelle le moyen-âge. Caractère turbulent, ardent, impétueux ; assez d'audace pour tout entreprendre ; assez de courage pour ne rien craindre ; assez d'adresse pour se tirer toujours d'affaire : mettez-le sur le trône, ce sera peut-être un héros ! Particulier, ce n'est qu'un coureur d'aventures, qui n'a rien de mieux à faire que de dissiper sa fortune en dépenses singulières, pour faire des folies pour une femme, enfin, à

tuer ses rivaux. C'est à cela qu'il gaspilla toute son énergie. Un homme regardant sa maîtresse, comme il lui donnait le bras : « Abaisse les yeux, lui crie-t-il. » L'autre continuant à la regarder fixement, il prend son pistolet, et lui brûle la cervelle, en plein jour, en pleine rue, puis continue son chemin. De petits écarts de ce genre n'étaient que des peccadilles pour un homme riche et puissant. Mais un soir ne voilà-t-il pas qu'il s'avise de tuer un parent d'un noble Vénitien ? Il fut arrêté et jeté, à Venise, dans la fameuse prison à côte du *Ponte dei Susperi*. Le comte était bel homme et très-éloquent. Il essaya, pour se distraire, de séduire la femme du geôlier. Il réussissait déjà dans son entreprise quand, malheureusement, le mari, qui pour un geolier avait des principes et de l'honneur, s'aperçut de l'intrigue, et, trouvant fort mauvaise la conduite de son prisonnier, le resserra étroitement et le chargea de chaînes. Le comte eut par là occasion de parler au geôlier, et enfin, dans les fers, au secret, sans argent, il le séduisit. Chaque jour cet homme venait passer une heure, deux heures avec son prisonnier. Un jour le comte dit au geolier : « Ce qui me tourmente, c'est que je suis comme vous, j'ai de l'honneur, pendant que je suis ici à pourrir dans les fers, mon ennemi se pavane à Brescia. Ah ! si je pouvais seulement le tuer, et puis mourir.... » De si beaux sentimens touchèrent le geôlier qui lui dit : « Je vous donne votre liberté pendant cent heures. » Le comte lui saute au cou. Il sort de la prison un vendredi soir. Une gondole le passe à Mestre. Une sédiole l'attendait avec des relais. Il arrive à Brescia à trois heures après midi, et se poste à la porte de l'église. Son ennemi sort après vêpres. Il le tue au milieu de la foule d'un coup de carabine. Il remonte en sédiole et rentre en prison le mardi soir. La seigneurie de Venise reçoit bientôt le rapport de ce nouvel assassinat. On fait venir le comte qui paraît, pouvant à peine se traîner, tant il est affaibli. On lui lit le rapport. Combien de témoins ont signé cette nouvelle calomnie, dit-il, d'une voix sépulcrale ? — Plus de deux cents.— Vos Excellences savent pourtant que dimanche dernier, jour de l'assassinat, j'étais dans dans cette maudite prison. Vous voyez le nombre de mes ennemis. » Cette raison ébranla quelques vieux juges. Les jeunes favorisaient le comte comme un homme extraordinaire, et bientôt à cause de ce nouvel assassinat, il fut mis en liberté. Un an après, le geôlier reçut, par la main d'un prêtre 180,000 liv. *veneti* (90,000 fr.).

LA BAISSE DES PRIX.

Paris a, dans ce moment, une physionomie toute particulière ; on y rencontre de tous côtés des figures étranges, des tournures grotesques, des toilettes extravagantes, des regards étonnés, des nez en l'air et des fronts que la peur des voitures roulantes sillonne tout-à-coup avant l'âge.

C'est de province que nous vient ce surcroît de population : les députés s'en retournent, les électeurs arrivent avec femme, enfans et bagage. Mais quelle circonstance importante nous vaut cette visite inopinée, serait-ce la guerre d'Alger ? Qu'on l'approuve ou qu'on la blâme, le ministère est aussi ferme en ses desseins qu'un esprit fort, et d'ailleurs, nos bons et honnêtes habitans de France sont accoutumés à laisser tout faire pourvu qu'on les laisse tout dire ; serait-ce Longchamp ? Longchamp vient chaque année, comme les affaires et les besoins, et la poste se charge quotidiennement de toutes les iniquités en fait de modes de littérature et de commerce. Le mot de l'énigme, c'est la baisse des prix dans les entreprises de messageries. Quelle belle chose que la concurrence ! Dix maisons rivales se ruinent face à face, à qui mieux mieux, et si quelque loyal voisin Robert de l'économie politique se hasarde à proférer de sages paroles et des avis prudens, chacune de lui répondre : « De quoi vous mêlez-vous, il me plaît d'être battue. Nos millions sont à nous. » A quoi l'on peut hardiment répondre : « C'est une question. » — Nous le résoudrons quelque beau jour.

Ne voyons-nous pas les rues de Paris tapissées de larges placards de couleurs diverses, qui tentent par la modicité du prix, les petits rentiers de la grand'ville,



voire les boutiquiers les plus sédentaires? c'est le moment d'effectuer enfin les projets depuis si long-temps conçus d'aller voir la mer, ou la Touraine, ou la Bourgogne, ou quelque bourg lointain. Tandis que les Parisiens balancent, les provinciaux les plus pressés se hâtent de profiter, d'autres espèrent une nouvelle diminution ; les plus riches comptent même qu'on en viendra à payer les voyageurs.

Or, l'éternelle vérité du proverbe : « Ce qui fait le » mal de l'un, fait le bien de l'autre » reçoit une application des plus rigoureuses : *Lafitte et Caillard*, *Armand*, *Lecomte et compagnie*; *les Messageries royales*, etc., amènent à grands frais la province à Paris; la civilisation s'infiltre dans ces nouveaux venus, et, ô Providence! tous les oripeaux qui, depuis dix ans, jaunissaient au fond des magasins trouvent de généreux amateurs, tant le bon marché a d'empire sur les gens économes. L'économie, on le sait, lutte en province contre la vanité; comment ne pas tirer parti d'une occasion qui concilie ces deux mortelles ennemies.

Mais quand la journée s'est passée à flâner de bazar en bazar, de boutique en boutique où l'on a tant vu, tant marchandé et tant acheté ; quand on a trois fois monté dans les tricycles pour abréger les courses ; quand les averses ont obligé la famille provinciale à se réfugier dans un café, car la mère et la fille ont leur robe de soie et le chapeau acheté la veille ; car le père et le fils ont leur habit neuf et des bas blancs, et après tout, il vaut mieux boire ou manger quelque chose, ce qui profite toujours, que de faner des vêtemens fort chers ; quand on a déposé les cannes, ombrelles ou parapluies à la porte d'un musée; quand, outre le passeport, il a fallu présenter au concierge d'une galerie ou d'une bibliothèque de ces argumens qui légalisent tout ; quand on a dîné à *deux francs par tête*, et qu'on a vu les perruques des acteurs du haut des troisièmes loges de l'Opéra-Comique ; quand on s'est extasié pour la millième fois sur la modicité des prix de tout, et qu'on tire une ligne sous la colonne des dépenses, on obtient pour résultat qu'à commencer par les diligences et à finir par le droit de péage sur les ponts et sur les ruisseaux grossis, c'est le bon marché qui ruine.

— La baisse des prix! la baisse des prix! murmure tout bas le voyageur en ouvrant le journal ou en cheminant dans Paris... hâtons-nous de partir, car pour peu que les prix baissent encore nous nous verrons forcés de retourner à pied, mes enfans, ma femme et moi.

Suivrons nous en province le bourgeois de Paris que la baisse des prix a fait sortir de sa vie économique? Ce sont bien d'autres cris! les aubergistes le rançonnent; les pauvres et les conducteurs l'étourdissent; il ne retrouve ses habitudes qu'en luttant avec des *gentelmen* qui payent tout au poids de l'or, mais il a le bonheur d'aller acheter un pâté de foie gras à Strasbourg, de boire du vin de Champagne à Rheims, de manger des rillettes à Tours et de se munir d'un canif à Moulins, le tout au double du prix ordinaire de Paris: n'est-ce pas le cas de rappeler ces vers de Gresset :

« Dans maint auteur de science profonde
« J'ai vu qu'on perd a trop courir le monde. »

CHARBONNIER EST MAITRE CHEZ SOI.

Art. 1er. Les Français sont égaux devant la loi.

Art. 9. Toutes les propriétés sont inviolables sans aucune exception.

Charte constitutionnelle.

C'était par une de nos belles matinées; le cœur tout jovial et dispos, parce qu'il avait fait un petit rêve féodal fort réjouissant, il mit ses guêtres britanniques, prit son fusil d'Angleterre, siffla son chien Pitt, contemporain et homonyme du célèbre anglais, et, gibecière au côté, casquette en tête, il s'en fut courageusement détruire d'inoffensifs lapins, ce qui est vraiment sur terre la



Lith de V. Ratier

Charbonnier est maître chez soi



Oct. Tass[illegible] — Lith. de V. Ratier

Il n'est plus tems! Bassiano, la sixième heure a sonn[illegible]
me verras maintenant qu'au tribunal du Doge, armé d'un couteau

(Shylock, Acte 2e Scène dernière)

consolante image du beau, du bien, du parfait, car c'est l'arbitraire du pouvoir, l'abus de la force, enfin de l'absolutisme première qualité.

En conséquence, le voilà donc guerroyant noblement, aux risques et périls de Pitt. Sans aller plus loin, il faut d'abord vous dire que la Restauration a été injuste envers lui (non pas Pitt), comme envers tant d'autres, sans nous compter. C'est une des demi-victimes de la terreur. Avant, il avait manoir à fossés, nombreuses meutes, et gens payant dîme, ce qui était bien; Pendant, il n'avait rien, ce qui était peu; Après, au lieu d'avoir le double, ce qui serait juste, comme récompense de son patriotisme en Angleterre, il n'a plus qu'un seul chien, une seule maison sans fossés ni bastions, et un seul champ de plusieurs arpens. D'après cela, M. le marquis, car c'est d'un marquis q'uil s'agit, se trouva bientôt hors ses terres, emporté par un lapin rebelle, qui, possédant son Code sur le bout du doigt, vivait depuis fort long-temps à l'abri de la législation, parce qu'il avait élu domicile aux confins de deux propriétés limitrophes, pour émigrer alternativement sur l'une ou sur l'autre d'après le vent du danger. De la sorte, ce brave lapin, fort de son droit, croyait se pouvoir soustraire au bon plaisir de Pitt et de son maître, sans égard pour leur rang ni leur origine. Mais pareille bagatelle ne pouvait arrêter l'entreprenant marquis, et, s'inquiétant fort peu de ce que pourrait en penser le lapin, peut-être même le propriétaire, il poussa de l'avant pour punir le premier, quitte ensuite à se faire assommer par le second.

Ainsi, lapin sautant, marquis courant, Pit thaletant, survint le maître du lieu avec deux doguins de taille. Loin d'être *honoré*, comme le marquis s'y attendait, des dévastations par lui faites, le roturier montra mine mécontente, ce qui était déjà prendre liberté assez grande; mais quand, le jarret tendu, l'index *idem*, et la tête haute, le vilain dit arrogamment: *Charbonnier est maître chez soi*! ce qu'au reste, il offrait de prouver par l'exhibition de l'art. 9 de la Charte..... Oh! alors, le fier marquis perdit son imposant équilibre et désespéra tout-à-fait du salut de la monarchie. Même il jugea prudent de se retirer, croyant inutile à son salut de se faire étrangler avec Pitt par un acquéreur de biens nationaux et ses deux chiens à faces de septembriseurs.

Aujourd'hui, M. le marquis fait ses malles: il repart pour l'Angleterre, ne pouvant se résoudre, lui, gentillâtre bon français, à être régi par une constitution assez triviale, assez anti-monarchique, anti-nobilaire et grammaticale, pour qu'un de ses articles porte: *Charbonnier est maître chez soi*! A. A.

LE SOUVERAIN MAUVAIS SUJET.

Il ne s'agit point ici d'un de ces puissans rois qui commandent à trente ou quarante millions de sujets, nous savons les respecter, comme il convient à un journaliste élevé dans la crainte de Dieu et de M. le procureur du Roi. Mais bien loin au-dessous d'eux, il est des princes qui ne gouvernent que trois ou quatre cent mille hommes; ceux-là sans doute ne sont pas de si haute condition, qu'on n'en puisse dire quelques mots sans avoir déposé cent mille francs de cautionnement; et M. Levavasseur n'étend pas sa main protectrice snr les souverains de la petite propriété.

Celui dont nous voulons parler est le duc de Brunswick, qui gouverne quelques cent mille sujets, et a presque autant de revenus que M. Lafitte. Avec cela, je pense, on ne fait pas grande figure dans le monde, et ce n'est guère qu'une honnête médiocrité de prince. Quand le duc succéda à son père, il était trop jeune pour se gouverner lui-même, et il fut arrêté que le roi d'Angleterre, son oncle, aurait le gouvernement de sa personne et de ses états pendant quatre années. Ce temps écoulé, le tuteur jugeant son neveu trop peu raisonnable pour l'abandonner à lui-même, prolongea la tutelle de quatre années. Mais le pupille, persuadé sans doute qu'on pouvait régner sans avoir beaucoup de raison, se dépita fort de voir retarder son émancipation, comme ferait une de nos jeunes

lectrices que sa maman refuserait de conduire au bal avant dix-huit ans. Aussi à peine eut-il été mis en possession du pouvoir, qu'il éclata en plaintes contre son oncle, l'accusant, entre autres choses, d'avoir fort peu soigné son éducation. Ici intervint un noble comte allemand, ex-gouverneur du jeune duc, qui, dans une lourde brochure, voulut justifier le royal tuteur et prouver que rien n'avait manqué à l'éducation du pupille. Le duc, irrité de la contradiction, jura sa parole d'honneur qu'il était fort mal élevé, et qu'il le ferait bien voir; que d'ailleurs son ex-gouverneur était un pédant ennuyeux; puis aussitôt il cassa tout ce qu'avait fait son oncle, annula tous les actes émanés de lui, et n'épargnant pas même le gouvernement représentatif qu'avait établi le roi d'Angleterre, il défendit à tous ses ministres et à tous les employés d'avoir ni relation, ni correspondance avec les représentans.

On conçoit qu'un pareil manque de respect envers l'illustre tuteur était une grave injure à la majesté royale; aussi la diète germanique voulut décider cette affaire. Après mûre délibération, on donna raison au plus puissant, et il fut signifié au pupille qu'il eût à faire des excuses à son ex-tuteur, faute de quoi trente mille saxons entreraient sur ses terres, et le contraindraient à exécuter le jugement. La cause devenait sérieuse et l'alternative embarassante. Descendre à des excuses, c'était trop de honte; d'un autre côté, comment résister à trente mille hommes? Je me rappelle qu'au collége, placé aussi entre des excuses humiliantes et deux jours de prison, je ne vis rien de mieux à faire que de prendre la fuite. Le duc de Brunswick conçut la même résolution, et emportant or et diamans, il a pris la poste, et quitté ses états en fugitif.

Or maintenant la diète germanique ne sait plus contre qui envoyer ses trente mille hommes; l'injure faite au roi d'Angleterre n'est pas réparée; les Brunswickois se passent de souverain et s'en trouvent fort bien, ce qui est d'un grand scandale et d'un fort mauvris exemple. Cependant le jeune duc est arrivé à Paris, s'est établi à l'hôtel Meurice, et dépense son temps et son argent en enfant prodigue. On peut le voir aux Tuileries, au bois de Boulogne, aux spectacles, à la ménagerie de M. Martin, chez les chiens savans, partout où l'on trouve du plaisir, narguant la diète, oubliant ses sujets et maudissant son oncle. Mais de tout ceci qu'elle sera la fin? La diète demandera-t-elle au roi de France l'extradition du souverain contumace, et sera-t-il conduit de brigade en brigade, entre deux gendarmes jusque sur son trône ducal, pour gouverner de gré ou de force? Sans qu'on en vienne aux mesures de rigueur, tout se terminera bientôt à-peu-près comme dans un vaudeville. Le vie de prince coûte cher à Paris, les ressources du jeune duc vont s'épuiser; il empruntera, fera des lettres de chances, les échéances arriveront; le tribunal de commerce, Sainte-Pélagie savent mettre à la raison les plus mauvaises têtes du monde. Le neveu, pris par la famine, promettra de s'amender, fera des excuses, et se mariera; l'oncle pardonnera; mais ne paiera pas les dettes; ceci regarde les Brunswickois, trop heureux de recouvrer à ce prix leur souverain, et de contribuer en quelque chose à la réconciliation des deux princes.

THÉATRE-ITALIEN.

REPRÉSENTATIONS ALLEMANDES. — *Faust*, musique de Spohr.

Je ne sais trop s'il existe au monde un sujet plus musical que celui de *Faust*. Cet homme, qui, après avoir atteint les limites de la science, en reconnaît tout le néant, et qui, sollicité sans cesse par ses vastes désirs, se livre à l'esprit du mal pour apaiser, coûte qui coûte, cette soif dévorante; ses aventures, sa passion pour l'innocente Marguerite, cette lutte continuelle entre ses désirs et ses remords; et, non loin de là, Méphistophélès, le génie du mal, souriant d'un rire infernal aux angoisses de sa victime, et conservant toujours, dans son rôle subalterne, cette supériorité caustique et amère qui fait le désespoir de Faust; cette fatalité ir-

résistible qui pousse le malheureux d'abîme en abîme; la confiance et la candeur de Marguerite opposée à la perversité froide et calculée du mauvais génie; et enfin cet esprit de prestige et de fascination, cette influence mystérieuse et surnaturelle dont tout le sujet est comme pénétré: tout cela, dis-je, offre au musicien le texte le plus riche, le plus fécond, de créations hardies et pittoresques. Quand on songe au parti que Mozart a su tirer de don Juan, sujet incontestablement moins heureux, et où cette empreinte de la fatalité qui suit le héros jusqu'au dénoûment est l'œuvre du compositeur, on se demande ce que n'eût pas fait un pareil homme, s'il lui fût tombé entre les mains un poëme comme celui de *Faust*, où les combinaisons les plus dramatiques, les sentimens les plus contrastans, sont mis en œuvre sous l'empire et en présence de cette puissance infernale qui se mêle à tout et domine tout le sujet.

Hélas! Mozart est mort, et n'est point remplacé.

Voyons toutefois ce qu'on a fait après lui, et, avant tout, pour être juste, voyons ce qu'on a pu faire. Le plus grand tort du compositeur, M. Spohr, est, sans contredit, d'avoir accepté un poëme aussi nul, aussi défiguré, et qui du *Faust* de Goëthe n'a rien conservé que le nom. Toute la couleur, tout le caractère du sujet a disparu. De Marguerite, il n'en est pas question; quant à Faust, ce n'est plus le ci-devant docteur dégoûté de la science; c'est un coureur d'aventures, un Joconde ou tout autre, qui s'embarque dans une intrigue avec une princesse kunégonde, épouse d'un certain comte Hugo, tué en duel par Faust à la fin du second acte, au grand déplaisir des spectateurs; car ce comte Hugo a une superbe voix de ténor, chante mieux que tous les autres, et étant tué au second acte, il faut par conséquent renoncer à l'entendre dans le troisième.

Avec un pareil *libretto*, on ne pouvait pas exiger une musique vive, saillante, originale; et, bien qu'elle soit infiniment supérieure au sujet, on dirait que le compositeur s'est laissé un peu endormir par son poëme; il y a bien çà et là quelques beaux morceaux, mais le style de l'ouvrage est généralement lourd; l'orchestre, traité avec une science allemande, ne produit pourtant que peu d'effet: l'usage trop rare des instrumens à vent donne à cette musique quelque chose d'ancien, et qui pis est, de sourd; car, employant à peu près exclusivement les instrumens à cordes, M. Spohr ne semble point avoir cherché à en faire valoir toutes les ressources. Il a presque toujours écrit pour le *medium* de ces instrumens; en sorte que rien ne se détache, et que beaucoup de choses distinguées glissent dans l'ombre et échappent, faute d'avoir été placées dans un jour favorable. En résumé, cet opéra n'a eu que peu de succès: c'est un sujet encore tout neuf; car celui que M. Spohr a traité n'est pas *Faust*. Il eût fallu, pour qu'il se sauvât de l'absurdité de son poëme, créer, comme Rossini, en dehors de la fable, et se rejeter sur les épisodes et les choses secondaires; c'est ce qu'il n'a point fait. Les Allemands, dit-on, aiment beaucoup cet opéra; néanmoins je doute qu'il réussisse jamais beaucoup de ce côté du Rhin.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Danilowa, drame lyrique en 3 actes, par MM. Vial et Paul Duport; musique de M. Adolphe Adam.

Sous le règne de l'impératrice Catherine II, une jeune esclave *prêtée* par un boÿard à une riche Française, a été enlevée par elle, et grâce à ses soins, a reçu une brillante éducation. De retour en Russie, ses talens l'ont rendue chère à Catherine, et l'artiste est admise dans l'intimité de l'impératrice; mais un jour, dans une partie sur la glace, le traîneau qui les portait toutes deux est renversé; un seigneur s'élance, et, sans égards pour sa souveraine, ne songe d'abord qu'au danger qui menace l'artiste. Le prix de cette audacieuse préférence doit être une disgrâce pour Danilowa; mais le comte Woronski, son libérateur, en dépit de l'amour qu'il a inspiré à sa cousine, la princesse Sélomir, dédommagera l'artiste en lui offrant son cœur et sa main. Sélomir se présente au milieu d'une fête, au palais de Woronski, maîtresse d'un

décret qui doit la venger de ses dédains. Un procès l'a rendue propriétaire du château et de ses dépendances; grâce à un certain Toukouzof, chef des esclaves, elle a découvert que Danilowa lui appartenait comme serve par droit de naissance, et vient la réclamer au milieu des dames et des courtisans, qui s'éloignent d'elle avec empressement.

Sélomir, plutôt que de renoncer à sa vengeance, consent à abandonner ses droits au titre de dame d'honneur de l'impératrice, que Danilowa s'était chargée, au temps de sa faveur, de solliciter pour elle. Eliska, jeune amie de l'artiste, possède depuis deux jours la décision de Catherine, qu'elle parvient enfin à remettre aux mains de Danilowa. Le cachet est brisé; ce n'est pas Sélomir, c'est sa rivale qui est nommée dame d'honneur; et comme d'après les termes d'un ukase impérial, l'ennoblissement donne la liberté, Danilowa échappe à la vengeance de Sélomir.

Tel est le sujet tant soit peu romanesque de ce drame, qui semble avoir été écrit sous l'influence des lieux glacés où l'on a placé la scène. Le défaut d'intérêt et de situations musicales se fait sentir à chaque pas; et certes, si quelqu'un doit se plaindre, c'est à coup sûr M. Adam, qui aurait eu le droit d'attendre un poëme un peu moins nul des auteurs à qui nous devons *le Mari et l'Amant* et *Marie Mignot*. L'ouverture a réuni tous les suffrages; on y distingue deux jolis motifs russes, qui annoncent d'une manière heureuse le lieu de la scène. Les morceaux d'ensemble et les chœurs sont en général assez faibles; cependant le finale du second acte mérite des éloges. La rentrée de Mme Lemonnier faisait de cette représentation une véritable solennité dramatique: elle a été revue avec plaisir et parfaitement secondée par ses camarades, Moreau-Sainti, Lemonnier et Féréol. Mme Pradher a fort bien joué le rôle de Danilowa; mais les honneurs de la soirée ont été pour Mme Casimir, qui a supérieurement chanté son grand air du premier acte, et ce joli nocturne à deux voix, si plein d'originalité et de verve, qui a été redemandé et applaudi avec enthousiasme. Il est malheureux pour M. Adam que ce soit précisément le seul morceau qui soit étranger à la pièce, et d'ailleurs presqu'entièrement vocalisé, ce qui dispense le compositeur d'adapter sa musique aux paroles. Les auteurs ont été nommés sans opposition; et tout en faisant la part de la critique, nous ne serions pas étonnés de voir le gracieux compositeur à qui nous devons déjà *Pierre et Catherine*, inscrire un jour son nom entre ceux des Grétry et des Boïeldieu.

E. D.

Variétés.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS.

Première représentation de *Raphaël*.

Ce drame a été fait par M. Théonlon, avec la nouvelle intitulée l'*Occasion*, que M. P. Mérimée a publié dans la *Revue de Paris*. Ainsi, toute analyse est superflue. Nous nous bornerons à dire que la pièce a réussi. Le rôle de Raphaël est trop court, et Gobert, pour qui ce drame était composé n'a eu que peu d'occasion de déployer son talent. Il a manqué de souplesse. Mme Albert a divinement chanté. On voit à la fin de cette pièce une décoration qui attirerait tout Paris, quand même il n'y aurait pas dans le troisième acte, *un dernier jour de condamné*, à faire pleurer des gendarmes. Enfin, pour la première fois on a permis d'entendre à la scène des orgues et des chants religieux. C'est une conquête. L'administration a monté la pièce avec un luxe de décor, qui lui fait honneur. Nous avons remarqué l'ouverture; elle est originale! Néanmoins ce succès est un de ceux sur lesquels un administrateur ne doit pas s'endormir.

*** Un concert, dont la composition paraît attrayante, sera donné ce soir, dans les salons de M. Erard, rue du Mail, n. 13. Le bénéficiaire, M. Charles Schunke, pianiste, fort distingué, a réuni pour cette soirée musicale, qui promet du plaisir aux dilettantes, une partie des artistes de la capitale, jouissant à bon titre des faveurs du public. Le prix d'entrée pour une personne est de 10 fr. — On trouve des billets chez tous les marchands de musique.

V. Ratier

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

GALERIE PHYSIOLOGIQUE.

LE CHARLATAN.

J'entrai dans une cabane dont les murs laissaient apercevoir des pièces de bois, frêles, unies par une espèce de torchis composé de paille et de terre rougeâtre. La porte était décorée d'une grosse couronne de chêne, suspendue à un bâton noueux par un cordon de cuir. Cette couronne de branches naturelles et fraîchement coupées servait d'enseigne. A dix lieues à la ronde, nous n'aurions pas, Félix et moi, trouvé d'auberge aussi bien fournie que l'était celle-là.

Une grande et vaste salle s'offrit à nos regards. Elle occupait tout le rez-de-chaussée. On montait dans le grenier par un escalier de bois assez grossièrement fait. Ce grenier contenait deux lits. Après les avoir vus, nous prîmes la résolution de dormir dans notre voiture ou de nous promener pendant la nuit. L'aubergiste et sa femme couchaient sur un grabat couvert en serge verte et placé dans un coin de la grande salle. On y buvait, on y mangeait devant de longues tables garnies de bancs; et l'on y faisait la cuisine. Que n'y faisait-on pas?...

Quoiqu'il fît encore un peu de jour, la fumée des pipes empêchait de voir les objets, et jamais romancier n'inventa de spectacle plus fantastique.

A travers un brouillard bleuâtre, trois chandelles de résine aussi minces que le petit doigt, éclairaient faiblement un gros homme à triple menton, coiffé d'un bonnet de coton, la pipe à la bouche, assis sur une escabelle, immobile, noir et sale. C'était l'hôte.

Devant le foyer, une petite femme, jaune comme un cierge, ronde comme une tonne, battait des œufs dans une poêle, et criait à tue-tête après sa fille qui tardait à lui apporter du beurre :

— Ah çà, viens-tu, Cataud? Cataud! ces messieurs ont faim!

A l'une des tables étaient trois hommes qui jouaient aux cartes. De ma vie je n'oublierai cette scène. Quant aux cartes, je me contenterai de dire qu'il fallait de l'instinct pour en deviner les couleurs sous l'enduit hydrofuge qui les couvrait. Mais les trois hommes!.... Le premier était d'une haute stature, sec et nerveux. Il avait une forêt de cheveux noirs, assez sales, et retombant en grosses boucles sur ses épaules, où ils avaient circulairement tracé une couche de graisse luisante. Son front était cuivré, mais on voyait qu'il avait été blanc. Son crâne large et protubérant, annonçait la puissance. Sous deux sourcils très-fournis, ses yeux noirs et petits ressemblaient à deux pointes de feu. Il avait une barbe fort épaisse, et un teint bronzé. Ses mains étaient assez bien faites; mais on aurait juré que c'était un homme de couleur. Il avait une vivacité de gestes qui semblait véritablement surnaturelle. Il portait un habit rouge tout usé et qui avait sans doute appartenu à un mousquetaire de la maison du Roi, car c'était un uniforme.

— A toi, Titi! s'écria-t-il d'une voix enrouée et sans faire attention à nous.

Titi hésitait à jouer. Titi était une petite femme dont la figure plombée conservait des lignes si harmonieuses, qu'on devinait facilement qu'elle avait dû être belle. Ses cheveux noirs étaient assez bien arrangés; mais il y avait dans sa coiffure des roses artificielles et des ornemens en canetille dédorée, qui lui donnaient l'air d'une poupée. Ses joues étaient couvertes de taches de rousseur si nombreuses que sa

figure avait une vague ressemblance avec un abricot piqueté. Elle portait une robe de mousseline blanche brodée en chenille dont le corsage permettait d'apercevoir une gorge trop souvent exposée au soleil pour qu'elle fût attrayante. Enfin, ses bras nus, ressemblaient à ceux d'un homme. Elle jeta une carte.

—A toi! Louloup! s'écria de nouveau l'homme rouge.

Louloup était un petit homme, carré de base comme de hauteur; véritable cube de chair humaine. Il portait des vêtemens qui n'avaient plus aucune couleur. Sa figure était celle d'un cosaque, mais d'un cosaque puant et hideux. Ses cheveux, lustrés et crêpus, auraient pu servir de brosse. Louloup gagna; et alors, avec la précipitation d'une bête féroce qui saute sur sa proie, il jetta sa large main couverte de poils sur trois gros sous.

Ce groupe original nous intéressa. Quand nous nous fûmes habitués à l'atmosphère odieuse qui nous entourait, nous découvrîmes entre, le mur et le banc où le grand homme rouge était assis à côté de Titi, une grosse caisse, une clarinette et des cymbales qui ne nous laissèrent plus de doutes sur la profession de ces trois personnes.

— Vous devez faire bien peu d'argent au milieu de la Sologne?... dis-je à Titi.

— Il y a des imbécilles partout! me répondit le chef, en me toisant d'un air goguenard.

— Diable! il faut que vous soyez bien savant pour rire vous-même de votre métier!... repris-je.

— Je ne connais personne qui soit plus fort que moi! dit-il en battant les cartes avec une prétention à la grâce, digne de ces farauds d'estaminet si bien rendus par Bellangé, dans ses caricatures.

— A quel jeu? demandai-je.

— A tous!...

Et il mouille son pouce pour distribuer les cartes.

— Vous devez être célèbre? repris-je.

— Un peu, mon fi.... Allez demander, depuis la mer jusqu'en haut de la Loire, des nouvelles de Lahyène!... Oh! le moindre paysan ôtera son bonnet comme quand on dit à l'église *Notre Seigneur*.

— Mon Dieu! que je souffre! s'écria Félix.

— Monsieur est malade?... demanda Lahyène en me lançant un regard plein de malice.

— Il s'est foulé le pied en voulant sauter hors de la calèche, au moment où la roue s'est cassée.

— Allons, Titi! allons, Louloup! s'écria le charlatan. A l'ouvrage, mes bijoux!

Puis se tournant vers Félix :

— Monsieur veut-il permettre que nous le guérissions? ajouta-t-il.

— Quelle charge!... dit Félix.

— Allons! laisse-toi faire! m'écriai-je.

— Monsieur, reprit froidement Lahyène, sur mon honneur, vous allez être guéri...

Titi et Louloup saisirent mon compagnon de voyage et le placèrent dans un fauteuil de dentiste qui faisait partie de leur équipage, ils mirent sa jambe sur un escabelle et allèrent chercher les lumières.

L'hôte se leva. Sa femme et sa fille accoururent, ainsi que deux ou trois paysans qui buvaient et fumaient. Ce groupe attentif, dont toutes les têtes stupides étaient rangées en demi cercle, avait quelque chose de biblique. Ces créatures presque sauvages ressemblaient aux bergers hébreux agenouillés devant la crèche. Tous les yeux étaient ouverts et fixés sur Félix, qui souriait; et toutes les bouches béantes. Il régnait un silence imposant. A travers le brouillard, les trois oribus dessinaient une auréole au-dessus de la tête de Lahyène dont l'habit rouge et les dorures tranchait vivement sur cette masse.

Le charlatan regardait fixément Félix, dont, au bout de quelques minutes, le rire cessa tout-à-coup. Titi déboucha une fiole oblongue, et versa sur le cou de pied de mon ami une partie du liquide qu'elle contenait; puis elle en présenta le reste au patient, comme pour le lui faire boire. Il hésita.

— Ah çà, dis-je à l'opérateur, il peut avaler ta drogue en toute sûreté?

Lahyène se mit à sourire d'un air profondément sardonique.

Félix but.

Alors le charlatan regarda le pied malade, y porta

les mains, en fit jouer les muscles et les tendons, et le secoua en disant à mon compagnon :

— Vous êtes guéri ;... levez-vous.

Félix se leva, marcha, et me dit, tout étonné :

— Je ne souffre plus !... Voilà qui est drôle !..

— Drôle ! reprit Lahyène d'un ton railleur, vous êtes reconnaissant comme un duc et pair !.....

Les paysans, l'hôte, l'hôtesse et sa fille, firent entendre un murmure d'admiration. Quant à l'opérateur, il se remit à sa place, en disant à Titi et à Louloup :

—Achevons la partie.

Les paysans touchaient alternativement le fauteuil, l'escabelle, la fiole vide, et regardaient d'un air crédule l'opérateur, qui ne semblait pas faire attention à leur étonnement.

Bientôt les buveurs sortirent et allèrent sans doute semer la nouvelle de ce miracle dans toutes les veillées du pays. Quant à l'hôtesse, elle laissa brûler notre omelette. Sa fille resta immobile. Le père se remit à fumer tranquillement. A le voir, on devinait que c'était un homme convaincu du pouvoir de Lahyène.

Félix tira sa bourse en demandant au charlatan ce qu'il lui devait.

— Dame ! le prix de la bouteille d'*eau souveraine* !..

— Quinze sous, s'écria Titi.

— Monsieur est un bourgeois !.. dit sentencieusement Lahyène. Laisse-le payer comme il l'entendra.

Félix jetta un napoléon sur la table.

— Ah ! ah ! je vais m'acheter une robe ! s'écria Titi.

— Non, je veux avoir une pipe ! reprit le charlatan en se saisissant de la pièce.

— Il faut faire repeindre notre tableau, dit Louloup qui sauta sur la main de l'opérateur.

— Ah çà ! voulez-vous me *constituer* la paix ! s'écria Lahyène.

— Lâche la pièce ! s'écrièrent à la fois Louloup et Titi.

— Vous voulez rire, mes bijoux ?...

Ce débat amena une lutte entre Titi, Louloup et Lahyène. Malgré la force prodigieuse de l'athlétique Louloup et de Titi qui mordait Lahyène, ce dernier étendit à ses pieds ses deux associés, qui crièrent comme des chiens sur la patte desquels on a marché.

— Ça fait de la peine de voir des gens pareils se battre comme nous autres !... dit l'aubergiste en soupirant.

A quoi bon vous disputer ? dit Félix, qui riait de tout son cœur ; voilà un autre napoléon, belle Titi !.. — Et toi, noble Louloup, voilà dix francs. Quant à ton tableau, mon maître, ajouta-t-il en désignant une vieille toile sur laquelle étaient grossièrement peints Adam et Ève dans le paradis terrestre, je vous le restaurerai moi-même.

— Oh ! si monsieur voulait me faire à la place de ces farceurs-là un gros serpent à sonnettes, contre lequel un Nègre se défendrait, il me rendrait bien service.

— Volontiers !

— Ah ! ah ! Titi, Louloup !.. s'écria-t-il en leur donnant des coups de poings à tuer un rhinocéros ; notre fortune est faite ! . Du vin, père Laflèche ! du vin, nous allons joliment rire et boire !

Et ces trois créatures bizarres qui venaient de jouer un jeu à s'enfoncer les côtes, se serrèrent cordialement la main, et trinquèrent à leur fortune future.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES PREMIÈRES LOGES ET LE PARADIS.

ÉTUDES DE MOEURS.

Je me suis souvent demandé, en voyant cette foule qui encombre nos salles de spectacles depuis le parterre jusqu'au paradis, combien il y avait de personnes dans ce nombre qui venaient pour voir la pièce. Vous communiquer cette réflexion c'est déjà vous dire que je ne m'en occupe pas beaucoup moi-même. Je l'avoue, à nos drames si gais, à nos vaudevilles si tristes, je préfère de beaucoup l'aspect mouvant et varié que présente la salle, le contraste des premières places et des

dernières, et, à voir les scènes glaciales qui se succèdent sur les planches, il m'arrive souvent de dire, comme ce paysan qui allait pour la première fois au spectacle : « Ces messieurs causent de leurs affaires, » et de me tourner de l'autre côté.

Pour en venir à l'espèce de soustraction dont je parlais tout à l'heure, combien en trouvera-t-on aux premières loges qui viennent pour regarder et entendre plutôt que pour être regardés et entendus? Sera-ce cette dame à l'élégant corsage rose, au béret jaune, aux manches qui devraient payer au moins demi-place? ai-je besoin de vous dire qu'elle vient se faire admirer ou plutôt faire admirer sa couturière? Sera-ce ce monsieur qui se sauve en faisant triste mine? Eh! ne voyez-vous pas que c'est l'auteur qui était venu comme un simple mortel se mêler au public pour mieux jouir de son triomphe, et qui, au premier coup de sifflet, se dérobe aux aigus symptômes d'une ovation négative? Et cet autre qui fait un si fréquent usage de sa lorgnette ; il regarde du côté de la scène, me direz-vous? Il est vrai : mais c'est pour voir la danseuse avec qui il a rendez-vous après le ballet. Et pourtant sa fiancée est auprès de lui, naïve et modeste, et sa belle-mère, bonne bourgeoise de la rue Saint-Denis, que vous *reconnaissez à sa rotondité et à sa mine réjouie*, *regarde de tous ses yeux*, *écoute de toutes ses oreilles*, bien décidée à en avoir pour son argent. N'apercevez-vous pas à gauche un gros monsieur qui sourit d'un air de bonne humeur? vous croyez peut-être que c'est parce qu'il écoute la tragédie ; vous n'y êtes pas; il songe à une opération de banque qu'il a faite le matin. Je ne vous parlerai pas de celui qui dort, j'aurais trop beau jeu à vous prouver qu'il n'écoute pas la pièce, quoique ce soit une preuve excellente qu'il l'a écoutée. Où chercherai-je donc des auditeurs consciencieux? faut-il redescendre? immédiatement au-dessous je trouverai les loges grillées. Je ne sache pas qu'on s'y occupe beaucoup de spectacle. Quant au parterre j'y retrouve la *jeunesse puissante* d'Hernani, et les chevaliers du lustre, et les cabales d'auteur contre auteur; tout cela plaudit et siffle, mais n'écoute pas.

Remontons : voici les secondes loges, puis les troisièmes; mêmes ridicules qu'aux premières, dans une proportion décroissante cependant. Je vois bien qu'il faut monter jusqu'au paradis. Ouf! Oh! quelle différence, si nous portons nos regards sur les dernières loges, vulgairement appelées le paradis, ce qui certes ne veut pas dire qu'il ait la moindre ressemblance avec aucun des paradis connus, voire même celui de Mahomet, si ce n'est cependant la hauteur où l'on s'accorde généralement à les placer. Ici plus de fleurs artificielles, d'éventails, de gants musqués et de lorgnons; la proscription la plus complète menace tout ce qui ne porte pas bonnet, blouse ou casquette. A cette forte odeur d'ail qui vous saisit à la gorge, on reconnaît aisément que, sur la foule des individus entassés dans ce sombre asile, plus d'un, pour ne pas perdre un seul instant du plaisir qu'il s'était peut-être promis depuis huit jours de travail, a emporté son frugal repas qu'il expédie dans un entr'acte. D'autres, accablés par la chaleur, se débarrassent de leurs habits, que le décorum ne les force pas de conserver ; et malheur au voisin, s'il profère une plainte. De loin le paradis ressemble assez aux fenêtres grillées des prisons de Bicêtre ; et, ainsi que l'on voit les détenus se venger sur les visiteurs de cette liberté dont ils ne peuvent jouir eux-mêmes, il semble que les habitués des dernières loges s'en prennent aux riches du luxe qu'ils étalent à leurs yeux. Mieux vaudrait pour vous, si vous avez encouru leur colère, avoir affaire aux agens de M. Mangin ou aux représentans de sa justice : le paradis ne vous fera pas grâce que vous n'ayez quitté la partie, à moins que vous n'aimiez mieux vous dévouer à toutes ses vengeances, depuis les apostrophes les plus grossières jusqu'aux noyaux de cerise et aux pommes crues inclusivement. Le paradis s'est arrogé le droit de juger en dernier ressort et la scène et la salle. Ses arrêtés, pour être un peu énergiques, n'en sont pas toujours moins justes et moins décisifs, souvent il a dicté des lois aux autres spectateurs, paraissant rappeler par son acharnement et sa persévérance, ce cri des Romains de l'empire : *Panem et circenses!*



F. Delarue, del.

Lith. de V Ratier.

LE PARADIS.



Lith de V. Ratier

Oui m'ame Taupin, la quotidienne dit que nous v'la retombés dans les sans-culottes. . . . fi l'horreur !!

AGONIE BRITANNIQUE.

Toutes les sociétés bipèdes, quadrupèdes et rampantes, viennent d'être plongées dans la douleur par la perte qu'elles ont faites d'un de leurs membres les plus élevés, la Giraffe anglaise. Ce superbe animal, qui conserva toutes ses facultés jusqu'au moment où il les perdit, en fit un persévérant usage, et on a trouvé dans ses papiers une lettre inachevée pour sa chère cousine, la Giraffe française : c'est au milieu de cette occupation que le trépas est venu la surprendre, car, comme Lapalisse, elle vivait encore un peu quelques instans avant de ne plus vivre du tout.

Hyde-Parck, 3 mai 1830.

Ma chère petite cousine, (sentimentalement parlant).

Vous ne m'en voudrez pas d'avoir été si long-temps sans vous écrire, quand vous saurez ce qui m'a privée de ce charme (style local). Mais aujourd'hui, je mets la main à la plume (style exact). Sachez donc qu'il y a quelques jours, entourée comme à l'ordinaire des curieux et des quelques sujets, bœufs, moutons et chiens, qu'on m'a alloués, comme à vous, pour nous distraire en les gratifiant par-ci par-là des ruades que nous voulons bien nous donner la peine de leur lancer, j'apprends par les journaux que je suis extrêmement malade. Formalisée, comme vous devez penser, de ne pas savoir ces choses-là au moins la première, je n'y pris garde; le lendemain, j'apprends, toujours par la même voie, que je vais un peu mieux, ce que je trouvai fort heureux; mais le troisième jour... Oh! énorme indignation! le troisième jour, je lis dans l'un de vos journaux gaulois que je suis ce qu'en français vous appelez... MORTE! Ah! alors, ma gracieuse cousine, ma colère fut si *conséquente*, comme dirait le fabricant de votre charmant collier, que je manquai être asphixiée par une suffocation sanguine : mes quatre superbes jambes ployèrent, je faillis, je tombai, et je crains de ne jamais me relever. S'il devait en être ainsi, cousine, veuillez, je vous prie, administrer, de main de maître, un bon coup de pied au bipède-écrivain qui m'aura ainsi tuée. Ne l'oubliez pas, cousine; je vous le rendrai, soyez-en sûre, si je le puis, un jour.

Maintenant, parlons un peu d'autre chose que de moi.... holà! la colique!... Que dites-vous, bonne petite, de l'expédition qu'on prépare dans votre nouvelle patrie? Vous souvient-il, lorsque nous fîmes cette traversée en captives, de quel affreux mal de cœur nous fûmes tourmentées, et quel en fut le résultat? Ce doit être un plaisant spectacle que 35,000 bipèdes en proie à ce bouleversement stomachique. Il suffirait peut-être pour dégoûter de la partie les plus intrépides Algériens et les faire se sauver à toutes jambes; mais il paraît que ces messieurs ne sont pas du tout dans l'intention de se laisser approcher, car.... oh! la crampe!...... car, ici, nous leur envoyons des garde-distances, sous la forme de pièces de quarante-huit. A cet égard, toutes vos feuilles gauloises rivalisent d'activité pour dénigrer M. Wellington. Il est vrai que, rentrant dans la catégorie des grands bipèdes de l'époque, il n'y voit pas plus loin que le bout de son nez, mais ce nez, véritable éminence entre toutes les protubérances humaines, dépassant toutes les limites nazales observées jusqu'à ce jour, place sa seigneurie sur une ligne exceptionnelle et faite exprès pour lui. ...Ah! la respiration! ah! ah!... Comme ce fameux poignard, *dont le manche est à Rome et la pointe partout*, le nez du noble lord se trouve partout où un nez peut diplomatiquement se fourrer. Nous savons cela, nous, cousine, nous qui voyons de haut parce que nous sommes plus élevées que le vulgaire. ... Oh! ma queue me fait-elle souffrir!...

Du reste, cousine, on ne doit pas, chez vous, être jaloux à cet égard. En fait d'originaux à deux pattes, il y a concurrence partout, mais chez vous, il y a luxe. Je vous en félicite, d'après l'excellente raison qu'on m'a donnée de la transformation des Courv..., des Montb..., des Polig... en jokos-d'état. C'est que la révolution menaçant de tout envahir, il fallait bien lui opposer des *bornes*... Ah! ah! la tête!.. Mais revenons à l'expédition, pour vous complimenter sur

une amélioration belliqueuse qui fait ici, terre classique des mécaniques et du charbon de terre, le sujet de toutes les admirations. Je ne vous parle pas du bateau à vapeur qui, toutes les 36 heures, apportera d'Alger à Toulon des nouvelles de victoires et des principes de peste première qualité, c'est déjà très-joli ; mais je veux admirer aussi la fameuse invention due au célèbre Lemare, ce citoyen-cafetière qui, pour la patrie, a consumé son existence en ébullition. J'ai appris avec stupéfaction qu'il avait tiré de son cerveau (style figuré) 100,000 petites marmites de la plus complaisante commodité. Adaptées au dos de chacun des conquérans à deux pieds, sans plumes, elle cuira la pâtée de chacun, sans qu'il soit besoin d'alimenter le combustible, d'écumer le pôt, et autres exigences semblables. Au contraire, chaque bipède marchera au siège tambour battant, fourneau allumé; il se trouvera entre deux feux, celui de l'ennemi et celui de la cuisine; par exemple, il évitera de se trémousser trop fort, de faire de l'héroïsme gesticulatif, de peur de répandre la soupe ; mais pendant l'action elle se mitonnera, puis après il la mangera... pour peu qu'il lui reste seulement la tête. Ah! délicieuse et succulente idée! sans doute qu'on dispensera Bour... d'être général-marmite, parce que... Oh! le dos!.. Ah! les reins.. les oreilles.. Ah!. eh!. hi!. ho!. hu!. . . . .

Le malheur veut que ce soit précisément à un passage explicatif que la Girafe ait été frappée du harpon de la mort. Cet intéressant sujet, qui écrivait fort joliment, comme on a pu s'en convaincre par ce fragment agonisant, a usé beaucoup d'encre et de papier dans le cours de son existence à quatre pattes, et, en ce moment, son compatriote le grand lion aux yeux hagards, aux cheveux hérissés, rassemble les nombreux documens laissés par elle, pour les publier sous le titre de : *Mémoires de la Girafe d'Angleterre.*

STATISTIQUE INDIVIDUELLE.

LE SOLDAT.

Né pour être homme,
Et devenir soldat!!!

Ah ! me suis-je souvent dit, dans un de ces courts instans d'*a parte*, de réflexions vagabondes, si, dès les premiers jours de la création, la garantie de la vie de l'homme avait pu être adjugée à forfait, et devenir, comme les maisons, les navires, les chevaux, l'objet d'une assurance particulière, je crois que les plus intrépides spéculateurs auraient reculé devant l'obligation de remplacer chaque mortel quittant vie, pour en maintenir l'espèce dans une honnête proportion.

En effet, quand on songe aux inconvéniens, accidens, maladies, calamités de tous genres, auxquelles l'homme est sans cesse exposé dans le cours de son existence, il semble difficile qu'il puisse arriver à l'âge mûr ; et, quand on pense aussi qu'un coup de poing, d'épée, de pistolet ou de canon, choses qui se rencontrent tous les jours dans le monde, peut y mettre terme; on ne conçoit pas comment l'humanité est parvenue au prodigieux point d'accroissement où elle est arrivée. Fort heureusement que les hommes ont la précaution d'en prévenir l'excès, en organisant de temps à autre quelques boucheries salutaires et édifiantes, comme le massacre des innocens, la Saint-Barthélemy, les croisades, les mariages républicains, les guerres civiles ou religieuses, la campagne d'Alger et autres gentillesses du même genre.

Chez un peuple modèle en civilisation, qui fait tout pour le mieux, qui possède d'admirables institutions, il faut aussi régulariser le système de destruction. On ne peut pas envoyer à la guerre un bureaucrate, un musicien, un histrion. il faut donc destiner spécialement une classe d'hommes à cette branche intéressante de prospérité. Au premier abord, il semble que tous les bossus, les borgnes, les bancals, tous ceux disgraciés de la nature, enfin, seraient suffisamment convenables pour devenir *chair à canon*, tandis que les plus beaux hommes, indispensables pour bien remplir les fonctions à l'intérieur, et surtout pour embellir la race, devraient rester paisibles dans leurs foyers et s'y adonner à la reproduction légale. – Eh! bien! loin de là, chez toutes les nations également, on choisit au contraire les gaillards les plus jeunes, les plus grands, les plus dispos, et on les envoie à la guerre avec accompagnement de tambours et clarinettes, pour s'y faire tuer en variations!

Il fut un temps où passablement de désœuvrés vinrent volontairement s'enrôler pour exercer le noble métier de héros. Par la suite cependant, on en a trouvé

le nombre trop insuffisant, vu la grande consommation ; puis les progrès des lumières, éclairant chaque jour davantage les hommes sur leurs vrais intérêts, on a judicieusement pensé qu'ils pourraient bien finir par renoncer au plaisir de se faire estropier pour ce qui ne les regarde nullement, et on y a mis bon ordre. C'était alors en France le règne du niveau, la mode de l'égalité parmi les citoyens ; quelques enthousiastes exposaient volontiers leurs individus à l'épreuve du fer et des boulets ; vite on a décidé que, pour le plus grand bonheur général, tous indistinctemant, seraient soumis à cette préalable formalité. Depuis lors, tous les bons Français se sont conformés à cette règle de philantropie universelle, et bien qu'ils achètent à un prix exorbitant des *soldats rouges* qui devraient les remplacer, ils n'en sont point exempts.

Ainsi, dans toutes les classes de la société, surtout dans les moins opulentes, dès qu'un garçon est venu combler les vœux de toute une famille, on s'en réjouit, on l'élève à grand peine, et, à chaque soin nouveau, à chaque nouvelle caresse qu'on lui prodigue, on a toujours devant les yeux la douce et consolante perspective de le voir un jour emporté par un biscaïen, si l'on n'a pas de quoi payer quelqu'un qui, en pareil cas, ait l'obligeance de se mettre à sa place. On passe tout le temps de son enfance à le fustiger, à le claquer, pour lui inculquer des sentimens honnêtes ; celui de son adolescence à le moraliser, à l'instruire, et, quand le garçon a coûté beaucoup de soins, de peines et d'argent, quand, parvenu à l'âge de la force, il peut produire à son tour, alors arrivent tambour, sac et clarinette de cinq pieds, puis s'ouvre devant lui la carrière héroïque.

Ici commence une nouvelle vie, celle du conscrit, et avec elle s'évanouissent les rêves imaginaires des droits de l'homme, de liberté individuelle, de sujet indépendant. Il a abjuré tout cela pour être apprenti-héros, et Dieu sait quelle profession ! C'est un homme maintenant à part, qui n'a plus ni opinion, ni volonté, qui ne s'appartient plus, qui ne peut même plus disposer à son gré de ses bras, de ses cheveux et de ses jambes, désormais au service de l'état. Ce qui doit le consoler, par exemple, c'est qu'il n'est pas le seul dans cette position tant soit peu gênante, et que c'est par cent mille qu'on en compte le nombre dans chaque pays honnêtement civilisé.

Dès le jour on fait lever le héros, et, depuis le matin jusqu'au soir, on le fait aller en avant, en arrière, tourner à droite, tourner à gauche, exposé au soleil qui brûle, à la pluie qui mouille, au vent qui défrise, chargé d'un fusil, d'un sabre, d'un schakot, d'une giberne et d'un sac qui le fatiguent horriblement. Il a beau dire que le métier de héros ne lui convient pas du tout, qu'il aime mieux retourner à la charrue, que sa santé dépérit ; on lui rit au nez et on le met à la salle de police. Si cet hygiénique séjour ne lui a pas réconforté le tempérament, et que, persistant dans son opinion première, le héros s'achemine paisiblement vers ses foyers, vîte, d'autres héros lui courent après, le ramènent au régiment, où, sans vouloir comprendre qu'il s'en allait par horreur de l'esclavage, on le condamne à promener un boulet pendant cinq ou dix ans. Aussi, est-il rare de voir un conscrit user ainsi de sa portion de liberté animale pour retourner chez lui ; mais il est certain que, s'ils ne le font pas tous, c'est plutôt par peur des résultats que par amour du métier.

En ses glorieuses qualités de *soutien du trône*, de *défenseur de la patrie*, de *héros* enfin, le soldat semble devoir être traité, sinon mieux, au moins aussi bien que les autres citoyens. Chez plusieurs nations très-policées de l'Europe, le soldat est mené au *knout*, *à la bastonnade*, singulier châtiment pour un héros, et qui peut faire mal supposer des autres avantages de sa profession. En France, où l'on est plus poli, plus civil, le soldat est traité d'une manière analogue à la dignité de l'homme : les galères ou la mort ; il n'y a pas de milieu. Au surplus, il est bien mis, bien équipé, parce qu'il ne serait pas convenable de voir les gens du Roi avec des trous aux coudes ; il est largement nourri, parce qu'en matière culinaire par entreprise, la quantité tient lieu de la qualité ; le reste, c'est son affaire. Le soldat de la ligne a un sou net par jour pour divertir son héroïsme à dix-huit francs par an ; c'est le moyen qu'il n'abuse pas des richesses ; car, pour s'amuser une bonne fois, il faut d'abord qu'il économise les revenus de deux ou trois années. Le dimanche, on lui donne un beau sabre pour s'aller promener ; eh bien ! s'il s'en sert, seulement pour couper les oreilles à un *péquin*, on le punit : oh ! injustice ! En France, et surtout en Angleterre, quand un cheval lance, sans motif, une ruade à son maître, on le cingle, mais doucement de peur de le blesser ; ici, quand un héros vexé répond à son caporal par un geste, douze balles de plomb dans la cervelle lui redressent aussitôt le jugement et le mettent dans l'impossibilité de recommencer. L'enthousiasme même, cet épanchement nécessaire à la santé de tout bon citoyen, est interdit au héros, devant son souverain, aux risques des suites funestes d'une émotion rentrée. Le plus haut degré d'indifférence décide de sa bonne qualité, l'insouciance est son régime, le devoir lui interdit le raisonnement ; pour lui, le meilleur argument c'est la baïonnette, la plus saine logique, une pièce de quarante-huit. Aussi, lorsqu'il est en fonctions destructives, le cœur préparé à tout événement et le corps à tout accident, le héros y va-t-il d'estoc et de taille. Armé de philosophie et de munitions, il frappe comme un sourd tant qu'il n'est pas frappé, et après une *bonne* mêlée, quand un vaste terrain est couvert de cadavres, de lambeaux épars et de membres palpitans, alors tous les héros encore ingambes reprennent joyeusement leurs rangs éclaircis aux sons de cet air guerrier que M. Scribe



est venu tout exprès au monde pour appliquer fort judicieusement à la profession de l'homme-fusil :

Ah ! quel plaisir d'être soldat ! (*bis et etc.*).

A. Audibert.

THÉATRE-ALLEMAND.

BIBIANA, MUSIQUE DE M. PIXIS.

Jusqu'à ce jour, le théâtre allemand n'a point été heureux : l'absence prolongée des premiers sujets a nui au succès des représentations déjà données, et a laissé tomber entièrement des pièces, qui, sans être destinées peut-être à fournir une longue carrière, auraient pu du moins se soutenir quelque temps avec honneur. Toutefois, si des pièces jouées jusqu'ici, le *Freischutz* seul a obtenu un succès durable, il est à croire que l'avenir réparera les malheurs du passé, car nous avons derrière nous une imposante réserve : Mme Schrœder, si impatiemment attendue, et Voltereck, débutent prochainement ; et *l'Enlèvement du Sérail*, *la Flûte enchantée*, *Oberon*, *Fidelio* sont là pour réparer les échecs de *Faust*, du *Sacrifice interrompu*, et le succès un peu froid de *Bibiana*.

Nous ferons grâce à nos lecteurs du *libretto* de ce dernier opéra : comme tous les poëmes d'opéra allemand, il est d'une absurdité complète ; le nœud, l'intrigue, n'ont pas la moindre vraisemblance ; à cela près, il y a des situations, du romanesque, du clair de lune et des brigands, et en somme, un compositeur habile pouvait tirer parti avec avantage d'une fable comme celle là. M. Pixis, l'auteur de la musique, n'était encore connu en France que par de fort jolies compositions pour le piano, et bien qu'il y ait loin de la musique de piano à la musique dramatique, son talent reconnu avait donné des espérances qui n'ont été ni complètement trompées ni complètement satisfaites.

Il y a dans *Bibiana* nombre de morceaux distingués, entr'autres le final du second acte qui sort de ligne à tous égards, on rencontre dans la partition des effets habilement ménagés, et dans l'agencement des parties, et de l'orchestre surtout, il est impossible de méconnaître un savoir et une entente vraiment rares. Le seul reproche qu'on pourrait légitimement adresser à M. Pixis, c'est la difficulté des parties vocales, qui, quelquefois, semblent plutôt écrites pour des clarinettes que pour des voix, difficulté, du reste, toute gratuite et perdue pour l'effet ; car, ce ne sont plus ces traits rapides de la musique italienne dont la brillante exécution peut séduire, mais des intervalles éloignés et d'une intonation difficile qu'il faut saisir au vol, pour ainsi dire, dans un mouvement rapide ; aussi, suis-je persuadé que si Mme Fischer a chanté faux samedi presque tous ses morceaux, la faute en est moins à elle qu'au compositeur ; d'ailleurs, elle faisait tant d'efforts, se donnait tant de mal, qu'en vérité un auteur devrait se faire conscience de tourmenter ainsi ses malheureux interprètes.

Un autre reproche à faire, mais plus capital que le premier, c'est une certaine absence de charme et de facilité ; il semble que les chants soient plutôt calculés qu'inspirés, et pour des auditeurs gâtés comme nous le sommes en fait de facilité, c'est là un véritable pêché mortel. Peu de verve et d'abandon : nous voyons un homme habile, maître de son affaire, qui dispose son plan sans jamais se laisser entraîner par son imagination ; on aimerait mieux quelques écarts et plus de vivacité. Du reste, c'est un ouvrage qui ne peut que gagner à une seconde audition, car alors, familiarisés déjà avec le style de l'auteur, l'attention est plus facile et moins fatigante. Toutefois, nous le répétons, tout ceci n'est bon que comme pierre d'attente, et, si l'on veut s'emparer définitivement du public, il faut lui montrer et les chefs-d'œuvre du répertoire et les deux héros de la troupe.

Variétés.

⁂ *Manon Lescaut*, si impatiemment attendue, a enfin paru.

M. Scribe n'a pas cette fois embelli son poëme de tous ces petits détails dont il est si prodigue ; mais, heureusement, la mise en scène est venue à son secours ; tout le monde ira voir le tableau piquant de l'allée des Maronniers du Palais-Royal, en 1750, ainsi que la représentation d'un ballet avant la révolution ; rien de plus plaisant que cet amour en perruque poudrée et en culotte de satin rose, ces grâces avec des paniers, et ces bergers frisés à l'oiseau royal. Ferdinand et Mme Montessu se sont surpassés dans les rôles de Desgrieux et de Manon Lescaut, et Mlle Taglioni nous a donné une haute opinion de la danse des esclaves du Nouveau-Monde. La musique a été arrangée avec beaucoup de talent par M. Halevy ; M. Ciceri a peint les décors, et M. Aumes a seule accepté la responsabilité du *libretto*.

⁂ Depuis huit jour, *Tristino*, à l'Ambigu, et le *Voyage en Suisse*, aux Variétés, luttent en vain contre l'ennemi mortel des théâtres, la chaleur. Le Vaudeville fait débuter Mlle Atala ; la porte St.-Martin reprend les *Petits Protecteurs* et l'*Insouciant* ; l'Ambigu, *Stanislas* et le *Fou* ; la Gaîté prépare la *Pensionnaire anglaise*, pendant ce temps l'Odéon donne *ma Femme et ma Place*, charmant pastiche, dans lequel MM. Bayard et Gustave de Wailly ont prouvé qu'il ne faut que de l'esprit pour nous faire rire encore même avec des sujets déjà traités, et même à l'Odéon.

V. Ratier

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

UN MOINE AU TREIZIÈME SIÈCLE.

Fra Cosimo, dit l'abbé, un pécheur va mourir dans l'*in-pace*, allez l'entendre, l'exhorter au repentir, au pardon des injures et l'absoudre au nom de Dieu.

— *Amen*, répondit le frère.

L'abbé traça dévotement un signe de croix aux regards du moine, puis il abaissa ses yeux sur un livre entr'ouvert devant lui.

Le moine plaça sa lampe dans une lanterne, prit un trousseau de clés, et sortit.

La nuit était calme et la lune brillante : elle formait sur l'Adriatique une colonne argentée qui semblait unir le promontoire d'Ancône à quelques rochers de la rive Dalmate ; sa clarté blanchissait les ogives dentelées dont l'ombre traçait sous les voûtes du cloître des dessins noirs aux bizarres contours ; elle plongeait dans la cellule des frères un rayon curieux qui se reposait sur des fronts endormis ; elle éclairait par intervalles la spirale des escaliers, et, dans le caveau funèbre où gisaient les hauts dignitaires de l'abbaye, elle marquait de quelques lignes blanches les angles aigus de leurs tombes.

Fra Cosimo, en sortant de la chambre de l'abbé, pensait moins à la sublimité du caractère dont il venait d'être revêtu par son supérieur, qu'à sa propre destinée.

— Il parle, et j'obéis, pensait-il, lui que j'ai vu vassal d'un de mes vassaux ; mais, c'est une des lumières de la sainte église, et, comme Dieu, né dans la misère. Il est venu prouver la loi : *Les premiers seront les derniers*. Moi, le plus puissant des comtes d'Italie, ne suis-je pas le plus indigne des serviteurs de Dieu ; puis-je m'élever à la haute science de tous les cénobites de ce monastère, quand je sais à peine tracer mon nom sur un parchemin ? Pourquoi le murmure souillerait-il ma bouche dans cet asile de mon choix, dans cette paisible retraite où je me repose des fatigues du pouvoir et du pesant fardeau de la renommée ? Qu'ai-je su faire pour le bonheur des peuples que mon droit de naissance avait soumis à ma volonté ? La guerre ! j'ai tué, j'ai tué... mon bras s'est lassé, et mes yeux n'ont plus trouvé de charme à voir un camp de morts, et je n'ai plus souri à cette pensée : Ce sont des Guelfes... C'est une chose étrange que le cœur de l'homme.

Les traits du moine annonçaient, en effet, qu'il s'était endurci au métier des armes ; le froc de bure qui le couvrait ne pouvait voiler entièrement son maintien contracté sous la pesante armure ; il portait son trousseau de clés comme il avait coutume de tenir la hache d'arme ou la pertuisane, en attendant l'approche de l'ennemi.

Il marchait vers un mourant et sa pensée était au monde, et il voyait se retracer dans le vague de l'obscurité les scènes tumultueuses de sa vie.

— Quelle bannière triomphe en ce moment, se disait-il, est-ce celle de l'empire que j'ai tant de fois plantée sur toutes les tourelles de la Romagne ? Est-ce celle de l'église que Malatesta défendit si long-temps et si vaillamment contre mes armes ? Et Ranieri de Carpegna passe-t-il encore d'un camp à l'autre, selon les chances de succès ? Et Ramberto trompe-t-il encore le bon archevêque de Ravennes et le ministre impérial ?... Ah ! le monde ! qui me dira des nouvelles du monde ?

Son pied heurta un objet qui roula en rendant un son bizarre : c'était un crâne humain qui se trouvait placé au-dessous d'un crucifix de bois.

— La mort m'appelle là-bas, se dit-il, allons, et soyons digne de conduire à l'éternité le pécheur qui m'attend.

La sombre prison retentissait de la plainte du mourant.

— Parle, mon fils, crois-tu en Dieu?

— Oui, mon père, quoique je l'aie souvent offensé.

— Crois-tu en notre sainte mère l'Église?

— Oui, mon père, quoique j'aie porté les armes contre elle.

— Ah! ah! mon fils, tu est guerrier, tu es Gibelin; et sous quel chef as-tu combattu?

— Sous Guido de Montefeltre.

— Et comment meurs-tu dans un cachot?

— J'ai voulu faire ma paix avec le pape..... j'ai servi.....

— Le parti Guelfe!

— Pour rentrer dans la voie du seigneur...

— Et t'attirer les bonnes grâces des hommes : allons, parle.

— J'ai tué...

— C'est le métier de la guerre.

— J'ai enlevé femmes et filles...

— C'est le loisir de la guerre.

— J'ai profité des richesses d'autrui...

— C'est le fruit de la guerre.

— J'ai vendu le sang, mon parti, mon chef.

— Guido! le comte! Guido de Montefeltre! traitre! vil spadassin! Guido de Montefeltre?

— C'était l'horreur de l'église...

— Et tu le servais!

— Hélas! depuis deux ans, j'expie dans les fers le tort de n'avoir pu le frapper de mon épée.

— Et tu vas mourir!...

— Une prière, un pardon, mon père...

— Ton nom?

— Ramberto de Verruchio.

— Toi Ramberto! et tu vas mourir!...

— Hélas! ah! mon père...

— Tu vas mourir! Qui t'aurait reconnu, toi, l'ami de Philippe de Ravennes, toi qui livras Parcitade de Parcitadi à nos ennemis!...

— Dieu tout puissant! quelle voix! c'est l'enfer qui l'a fait entendre... Est-ce toi, Guido, sous ce froc? est-ce toi qui viens doubler mes remords et mes maux?

— Oui, Dieu m'envoie pour t'entendre et t'absoudre.

— Pitié! Guido! grâce!

— Je n'ai pas d'épée, je n'ai pas de poignard..... mais tout morceau de fer devient une arme noble pour se venger d'un ennemi... Repens-toi...

— Pardon, Guido!

— Je te pardonne.

Et, rassemblant les grosses clés qui composaient le trousseau, il en frappa la tête du moribond d'un coup terrible.

— Déjà mort, dit-il en le regardant, déjà mort..... mais, il a langui deux ans.

Puis, s'agenouillant, il récita le *De profundis*.

AUGER.

DOUBLES VISAGES.

Voyez-vous cet homme à la mine arrogante, aux airs renversés? Comme il se redresse et se rejette en arrière à proportion que le pauvre diable qui le sollicite s'incline plus profondément devant lui. M. Dumas dirait qu'ils ont l'air de deux guillemets. Ecoutez parler son visage. N'y lisez-vous pas tout ce que la protection a d'insolence, tout ce que la faveur a de dédaigneux, ou le refus d'amer et de méprisant. C'est M. de Corbière parlant à un homme de lettres, ou M. de Saint-Chamans à un épicier! C'est la morgue personnifiée.

Regardez maintenant de cet autre côté : en voilà un dont Ovide n'aurait pas dit : *os homini sublime dedit.* Il n'a jamais regardé ses supérieurs plus haut que le genou; son épine dorsale est une charnière qui tend à se refermer. Il a reculé les bornes de l'obséquiosité; il est descendu plus bas que l'abjection. C'est un de ces hommes dont on a dit: On les chasse, ils se retournent; on leur pousse la porte, ils heurtent de nouveau. Il fau-

drait les battre et les battre jusqu'au sang ; encore diraient-ils : Frappe, mais accorde. On leur crache à la figure, on l'essuie avec son pied, et ils vous remercient. C'est l'idéal de la bassesse.

Eh bien ! ces deux natures opposées sont réunies dans un même individu ; ces deux visages si différens se trouvent sur les mêmes épaules ; ces deux hommes n'en font qu'un : *arrogant devant un inférieur, humble devant un supérieur*, voilà le mot de l'énigme. Concavité d'un côté, convexité de l'autre, c'est dans l'ordre ; et tel fait la révérence à celui qui le protége, qui, du même mouvement, alonge un coup de pied à celui qui le sollicite. Aussi voyez, si le premier a un double menton, le second a le nez double en longueur. O Janus, je cherche en vain le temple que devraient t'élever tes adorateurs bicéphales. Ce sous-préfet si hautain avec le maire, si souple devant le préfet ou l'évêque : double visage ! Ce chef de division qui se venge sur ses employés des airs de hauteur du ministre : double visage ! ce valet titré qui déverse sur son valet à livrée toute la mauvaise humeur d'une ambition rebutée : double visage. Parcourez l'échelle sociale, depuis l'archevêque jusqu'au bedeau, depuis le ministre jusqu'au garde-champêtre, et vous trouverez que c'est presque toujours des mêmes individus qu'il faut dire :

Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes !



STATISTIQUE MORALE DES HABITANS DU GLOBE.

Puisqu'on a porté la précision mathématique jusqu'à estimer qu'il y a, dans tel département de France, *huit cent cinquante-sept* moutons, et non pas *huit cent soixante*, il m'est bien permis, je crois, de ranger les hommes par classes, et d'estimer, à quelques centaines, à quelques millions près, combien d'individus renferme chaque classe. Je prie donc les lecteurs de ne pas m'en vouloir, s'il m'arrivait de faire une petite erreur d'un ou deux millions : l'important est que je parvienne à faire mon total, et j'opère.

La terre est peuplée d'environ huit cent millions cinq cents habitans d'espèces différentes, ci 800,000,500.

L'espèce la plus commune se compose d'hommes assez passifs pour faire aisément abstraction de leur moi, ou, pour mieux dire, de leurs propres idées, dans la conversation et les rapports sociaux en général ; consultant les yeux d'autrui pour savoir s'ils ouvriront la bouche, s'ils diront oui ou non. Ce sont des gens aimables, de bonnes gens. Ils se laissent aller au courant, plaisent à la foule des femmes, et en obtiennent même de l'amour, car il y a sympathie entre eux ; ce que l'un appelle de l'amour est aussi de l'amour pour l'autre, et suffit pour remplir son cœur. — Etres négatifs, ci 500,000,000.

Il est une espèce, qui n'est ni la plus inutile, ni la plus passive, ni la plus méprisable, mais bien certainement la plus misérable de toutes ; on dirait que, chez les hommes de cette classe, le cœur ne bat pas. Ils ont peu d'esprit, très-peu d'âme (encore prétendent-ils n'en point avoir du tout) ; mais, en revanche, ils se distinguent par une délicatesse des sens, dont rien n'approche ; aussi ont-ils soin de tout matérialiser : ils calculent tout et ne comprennent que ce qu'ils voient, entendent, goûtent, et ce qu'ils peuvent exprimer par chiffres. Si je fais quelque chose pour eux dans ce chapitre, je les supplie de ne pas le porter en compte ; car je ne prétends pas m'ouvrir chez eux un crédit de reconnaissance, dût-on me payer 10 pour 100 de mes débours. Ces gens-là ne sont utiles que pour solde, ou par spéculation. Il faut s'en servir comme d'un fiacre ou d'une lorgnette de louage, à l'heure et à la minute. Leurs femmes sont exactes comme eux, travaillent jour et nuit, et n'ont ni le temps ni la tentation de les tromper ; on appelle cela des femmes fidèles, vertueuses. Ils vivent de malades ou de valeurs en compte. — Etres positifs, ci 90,000,000.

A une autre espèce appartiennent les hommes les plus misérables. Non moins faibles d'âme et de cœur, ils ont un beau côté, l'esprit, et se composent, avec ce qu'ils dérobent aux autres, un vernis d'ingénieuseté, d'élégance, de coquetterie piquante et maligne, sous

lequel ils s'introduisent, se faufilent partout, séduisent, corrompent la multitude, et s'élèvent quelquefois très-haut. Hypocrites subalternes, ils ont recours aux moyens les plus bas pour réussir dans leurs projets les plus étroits. Ils sont bien vus de presque toutes les femmes, adulés d'un grand nombre, mais n'en sont guère aimés que par vanité, parce que, chez ces gens là, coquetterie et amour, c'est tout un. Ils font métier de découvrir le secret des familles, des nations ; et, une fois la mine découverte, ils obtiennent le pillage ou mettent le feu à la mèche. On a vu de ces petits hommes se rendre maîtres pour un temps des plus grands génies ; ce sont des chenilles qui rongent tout, et s'attachent de préférence aux grands arbres, pourvu qu'ils portent des fruits. — Etres mixtes, ci 180,000,000

D'autres possèdent au plus haut degré toutes les qualités de l'esprit et de l'âme, ils pèchent par le cœur. Ces hommes sont un fléau pour les femmes, qu'ils réussissent souvent à tromper ; car ils n'aiment guère que par vanité ou par curiosité. Ils leur inspirent rarement une passion violente et soutenue, mais leur imposent généralement à force d'esprit et de profondeur. Ce sont de sublimes hypocrites que n'arrête ni le déshonneur ni le crime ; mais leurs desseins sont vastes et mènent toujours à de grands résultats. S'élevant contre les préjugés avec d'autant plus de force qu'ils en sentent moins le besoin pour eux, ils tracent un large sillon sur le sol de la civilisation, donnent leur nom au siècle qui les voit naître, et la postérité, qui les juge en dernier ressort, leur décerne le titre de génies. Chose étrange ! ce sont les hommes qui rendent le plus de services à l'humanité, et ils se retranchent toujours dans le plus parfait égoïsme ; ils commencent toutes leurs phrases par *je*, et les finissent toutes par *moi*. — Etres métaphysiques positifs, ci 500.

Certains hommes, naturellement impressionnables, et en même temps vifs ou spirituels, plaisent ou déplaisent au premier abord, pourvu qu'ils se sentent à leur place, et trouvent sans effort le moyen d'intéresser, de charmer les femmes, et de s'en faire aimer passionnément. Ils donnent en dot à leurs femmes une vie toute d'aventures, toute dramatique et romanesque. Ils portent le bonheur comme le malheur, en essence : il s'évapore promptement ou fait éclater le vase. Ces hommes, dont beaucoup sont loin d'être poètes, ont cependant une âme toute poétique; leur imagination revêt tout des plus magiques, des plus vives couleurs ; ils ont même une grande profondeur de pensée, mais elle ne perce qu'à travers une foule d'extravagances apparentes, où leur verve spirituelle et satyrique se joue avec leurs inspirations poétiques. C'est à cette classe d'hommes qu'appartiennent presque tous les artistes. On n'y rencontre point d'hypocrites et de courtisans : ils sont constamment francs, probes, dévoués, en un mot, ils vivent tout en dehors. La douleur les frappe subitement, violemment, et, pour peu que le sommeil et les rêves dorés arrivent trop tard, ils ne trouvent plus personne... Bien souvent on dirait, à les voir, qu'ils sont plongés dans la plus lâche apathie, parce qu'ils s'abandonnent au courant de leur bizarre imagination, qu'ils sommeillent toujours légèrement, boivent étourdiment de tous les plaisirs, ne s'enivrent jamais complètement, et se réveillent à peine pour mourir. C'est chez eux qu'on trouve le plus d'originalité piquante, de verve passionnée ; ils savent jeter sur l'existence un vernis qui la rend plus douce, plus coulante ; ce sont les véritables génies de la vie. — Êtres fantastiques, ci 20,000,000

Vous trouverez çà et là des hommes calmes, réfléchis, et dont le sang bouillonne sans cesse ; dont l'âme voit tout à travers le prisme de l'imagination, dont chaque pensée passe de la tête au cœur, s'y trempe de sentiment, et jaillit comme d'une source fraîche et limpide. Chez eux toute la vie est au cœur, toute la force dans l'âme; s'ils sont piquans et spirituels, ce n'est que par moment ; et leur gaité n'est qu'une sorte d'ironie amère; leur rire, un rire convulsif; car, ils ne savent qu'aimer et sourire, consoler et pleurer. Leur élément est la solitude et la mélancolie. Ils voudraient ne pas toucher la terre, et cherchent continuellement à l'oublier. Le plus souvent on ne les trouve point aimables,



Ziegler

Lith. de V. Ratier.

LE MOINE.

DOUBLES VISAGES.



C. J. Traviès.

Lith. de V. Ratier

Arrogant envers un inférieur, humble devant un supérieur.

parce qu'ils ne sympathisent qu'avec un très-petit nombre d'hommes. Il est peu de femmes auxquelles ils inspirent un intérêt profond; mais, entraînées vers eux, ce n'est qu'avec un pressentiment funeste qu'elles s'y attachent; encore faut-il qu'elles aient une âme à comprendre tout ce qu'ils peuvent donner de bonheur, et on trouve infiniment peu de femmes qui soient dignes d'eux : aussi sont-ils presque toujours malheureux dans leurs affections. Ces hommes ne cessent jamais d'aimer; ainsi qu'un flambeau incliné, ils brûlent trop pour brûler long-temps. Mais ils vivent toujours dans la postérité; ils trouvent toujours symphatie, amour : ce sont les génies du cœur. — Etres poétiques purs, ci 10,000,000

800,000,500.

DU GENDARME.

Après la crise révolutionnaire, lorsque le pouvoir fut reconstitué sur de nouvelles bases, il lui fallait des agens; mais la France régénérée demandait une milice en harmonie avec ses institutions, et qui n'eût rien de commun avec la maréchaussée de l'ancien régime. Du sentiment de ce besoin naquit le gendarme; le gendarme est fils de la révolution et des idées nouvelles; il est l'expression de la société moderne; comme elle, il est fort et calme. Il n'est point armé, comme le watchman de Londres, d'un simple bâton, et sans défense contre les malfaiteurs; il ne porte pas non plus, comme le licteur de l'ancienne Rome, les verges et la hache du bourreau : il est armé du sabre en signe de sa force; mais son influence et son pouvoir, il les doit surtout à l'autorité de sa mission, à la gravité du caractère dont il est revêtu.

En effet, le gendarme est l'organe de la loi, ou plutôt il est la loi animée, la loi en habit bleu et en chapeau à cornes, la loi qui a pris un corps, des bras et des jambes, pour se rendre sensible à la vue, à l'ouïe, au toucher, quand l'esprit l'oublie ou l'ignore. Vous voulez voyager, vous n'êtes ni voleur, ni déserteur et vous montez en diligence sans songer à prendre un passeport.... le gendarme vous rencontre et vous *empoigne* : cela vous rappelle qu'on ne peut aller de Paris à Orléans sans la permission du commissaire et de M. Mangin. Vous ne savez pas lire, une supposition; vous ne connaissez pas le Code pénal; vous êtes sans argent, sans ouvrage, et vous avez faim; vous demandez du pain... le gendarme vous met la main sur le collet, ce qui vous apprend qu'en France, quand on n'a pas de quoi manger, il faut mourir de faim, sous peine d'aller en prison.

Or, quelle réunion de qualités ne faut-il pas pour remplir de si importantes fonctions? D'abord, le gendarme doit savoir l'orthographe aussi bien que M. Marle, car il écrit des rapports; il doit connaître sa langue comme M. de Mayrinhac, car il parle souvent en public; il doit être plein de sagacité, car il reconnaît un voleur à la physionomie, et découvre le crime au flairé. Mais, il est une qualité qu'il doit posséder avant toutes les autres, et qu'aucune ne peut suppléer. Soyez noble comme M. de P.......c, déserteur comme M. de B......t, grossier comme M. M....n, plaisant comme M. C.....y, vous pourrez aspirer aux premiers emplois, vous serez président du conseil, ministre de la guerre, préfet de police, député, mais vous ne serez pas gendarme, si vous n'avez encore la patience, non pas cette patience triviale qui n'est que faiblesse de corps ou mollesse d'esprit, mais une patience forte, raisonnée, intelligente, philosophique, dont le genre humain avait perdu le secret depuis Socrate et Epictète, et que le gendarme a retrouvée.

Car, qui peut se vanter d'être doué de patience au même degré que le gendarme? Au milieu de la multitude, pour quel autre sont les railleries, les moqueries, les huées, les injures et l'ironique sobriquet de *Bon gendarme*? A tout cela qu'oppose-t-il? une impassibilité stoïque ou, tout au plus, l'inoffensif : « Rangez-vous! en arrière! » Le jour où l'on joua, pour la première fois, *Stockholm et Fontainebleau*, une foule immense se pressait aux portes, un gendarme était chargé de modérer une curiosité trop impétueuse. Mais, bientôt la consigne fut méconnue, les barrières brisées, et la foule se précipita violemment dans le théâtre. J'ai vu le gendarme, foulé, pressé, heurté, presque renver-

sé; et il était armé d'un fusil, et il n'a pas donné une bourrade, il n'a pas proféré une plainte, pas un mot d'humeur contre le romantisme, ou de reconnaissance pour les tragédies classiques qui ne lui valurent jamais de pareilles tribulations. Il semblait comprendre cette impétuosité du public, cette violente soif de trilogie que rien ne pouvait comprimer. Quel romantique eût consenti à souffrir autant et avec tant de patience en l'honneur de la camaraderie?

Le gendarme à cheval est une variété de l'espèce gendarme. C'est un tout composé de deux parties superposées, un homme et un cheval; c'est le Centaure de la civilisation; de ces deux parties, celle-là même qui paraît la moins capable d'intelligence, possède certaines qualités qu'on ne retrouve point ailleurs. Placez un hussard ou un cuirassier au milieu d'un foule qui se presse et s'agite; combien de jambes cassées, de membres meurtris! car, quels ménagemens attendre d'un cheval élevé au camp et apportant dans les villes ses habitudes militaires? Au lieu de cela, mettez un gendarme à cheval, et vous ne verrez pas un pied écrasé, pas une personne froissée; c'est que ce cheval a de la tenue; c'est qu'il comprend sa position; qu'il sait quels égards on doit à des citoyens.

Toutefois, il faut l'avouer, le gendarme n'est pas populaire, la masse ne l'a pas encore compris; elle y arrivera, sans doute, Dieu aidant et le progrès des lumières; et déjà tous les esprits intelligens estiment le gendarme et l'apprécient; déjà il est pour nous un besoin, artificiel, si l'on veut, mais enraciné, mais passé dans le sang, comme le besoin du café et du tabac; nous le voulons, nous le désirons partout.

Un sermon pathétique doit-il attirer la foule des fidèles? un gendarme facilite à la piété l'approche de l'église.

Que le jour de l'an nous appelle chez Berthellemot, nous trouvons les dragées et le sucre de pomme sous la protection d'un gendarme.

Vous concevez un spectacle sans acteurs, sans spectateurs, mais non pas sans gendarme.

Vous avez de beaux salons, vous y réunissez de jolies danseuses, de brillans danseurs avec l'orchestre de Tolbecque; vous aurez un bal, mais il y manquera ce quelque chose qui fait qu'on en parle, qui lui donne la notoriété, l'authenticité... c'est, à la porte, un gendarme entre deux lampions. Un bal sans gendarme, c'est du vin qui n'est pas cacheté.

Oui, nous aimons le gendarme; mais, pour tout dire, ne nous le prodigue-t-on pas avec une libéralité mal entendue? J'ai vu, dans des bals champêtres, autant de gendarmes que de danseurs; j'ai vu, à Longchamp, par une pluie battante, d'innombrables pelotons de gendarmes, et pas un promeneur; j'ai vu, au carnaval, sur les boulevards, plus de gendarmes que de masques. Or, c'est là du luxe, de la profusion. Plus une chose a de prix, plus il faut la ménager. O vous, qui avez disposition du gendarme, sachez l'économiser, ou le dépenser avec plus de prudence. On se lasse des meilleures choses, quand on les retrouve trop souvent; on se lasse même du pâté d'anguille. Et, quel reproche n'auriez-vous point à vous faire, si vous nous blâsiez sur le gendarme, si vous lui faisiez perdre, à force de le prodiguer, tout ce qu'il a de piquant et de savoureux.

MADAME TOUTENDIEU.

Madame Doctrovée-Balbine Toutendieu est une petite femme de cinquante-huit ans, toute ronde, au teint fleuri et reposé, à la mine béate, à l'air empressé, mais digne, au bavardage mystique: dans sa bouche le *cancan* a quelque chose de catholique, apostolique et romain. C'est un type qui doit prendre sa place entre la portière et la dévote pure. Mme Toutendieu est loueuse de chaises à l'église des Missions Étrangères. Il faut la voir le dimanche, à l'heure de la grand'messe, remplir avec une dignité tempérée par la grâce ses fonctions semi-sacerdotales! Elle est partout, elle voit tout. César ne savait que le nom de ses soldats, Mme Toutendieu connaît le rang et les principes de tous ses paroissiens; elle sait à un pouce d'inclinaison près le degré de considération qui est dû à chacun d'eux. Examinez avec quel tact exquis elle présente la

chaise à la duchesse en se baissant jusqu'à terre, à la marquise en s'inclinant, à la vicomtesse avec un léger mouvement de tête, et comme elle passe fière devant la femme de ce député libéral qui a voté l'adresse, et que M. le curé a signalé dernièrement en chaire à l'animadversion des fidèles, comme étant évidemment la bête de l'apocalypse. Personne ne tend la main avec plus d'aisance dans un siècle où ce talent court les rues, pas même M. l'abbé Desmazures quand il quête pour les Lazaristes; personne ne paie la rétribution obligée d'un plus grâcieux salut, pas même M. le curé de St-Etienne, quand on lui donne des pièces blanches. Et ne croyez pas que la considération qui s'attache à Mme Toutendieu ait pour limites la durée de la messe ou le portail de l'église. Comme l'odeur de l'encens, un parfum de sainteté la suit dans la vie civile. Cette maison sent comme un baume dans toute l'Europe, disait Brillat Savarin de je ne sais quel établissement gastronomique. On peut dire que Mme Toutendieu sent comme un baume dans tout le faubourg St-Germain. A l'instar des grandes dames du quartier, elle a des conférences composées de ce qu'il y a de mieux en femmes de chambre religieuses et monarchiques. Elle aurait même eu l'hiver dernier son sermon de société, si son neveu, le petit séminariste de Saint-Sulpice, qui s'était pourtant préparé de longue main à cette mémorable soirée, à grand renfort de Massillon et de saint Augustin, ne fût resté court au troisième mot, comme Dominus Sampson la première fois qu'il monta en chaire. Là, on lit la *Quotidienne*, la vie de saint Ignace, le Labruyère des domestiques, par madame de Genlis, enfin, on se mortifie l'esprit de toutes les manières. Là, on s'occupe un peu de Dieu et beaucoup du prochain. On y passe en revue toutes les notabilités du quartier : heureux qui peut sortir pur de cet examen! Mais, depuis quelque temps, ces pieuses assemblées ont cessé, et de la rue de Varenne à la rue Taranne, des missions à la barrière d'Enfer, ressort du tribunal de ces dames; on s'est étonné de ne plus savoir la chronique édifiante du quartier. Le dimanche, on a pu remarquer que Mme Toutendieu avait perdu cet air de béatitude qui la suivait dans l'exercice de ses fonctions : plus de sourire, plus de gracieuses avances, plus d'onction; mais un air sombre, un bonnet mal plissé, une préoccupation telle qu'une fois, assure-t-on, elle a passé devant l'autel sans faire la révérence obligée. D'où vient ce changement? *Musa, mihi causas memora*... Hélas! faut-il s'étonner de ses distractions? Vous ne voyez que la moitié d'elle-même à l'église des Missions, l'autre est enchaînée au boulevard du Mont-Parnasse et pousse des aboiemens plaintifs. Pauvre Tobie, l'honneur de ton espèce, qui partage avec Dieu, les serins, les chats et la médisance, le privilège de consoler les vieilles filles! Intéressant épagneul! tu languis loin de ta maîtresse, que dis-je? de ta seconde mère! Tu réclames en vain ta toilette quotidienne et les genoux accoutumés. Soumis à une régime sévère, tu soupires en pensant à la soupe délicate, à la pâtée savoureuse, aux gimblettes friandes. Pauvre Tobie!... mais, peut-être, aigri par tes ennuis, accuses-tu celle qui a pu se séparer de toi? Ingrat! tu ne sais pas ce qu'il lui en a coûté pour consommer ce douloureux sacrifice, pour t'abandonner aux mains de M. André, chargé de rétablir ta santé altérée par les austérités du carême. Mais, sa sollicitude te suit dans ce lieu d'épreuves. Avant de te quitter, sa prévoyance a pourvu au salut de ton corps, je dirais presque de ton âme. Les derniers mots à l'Esculape, aux soins duquel elle te confiait n'ont-ils pas été : *Surtout, monsieur, pas de viande le vendredi!*

NOUVELLES DES THÉATRES.

Jeudi dernier ont eu lieu, dans le *Freischutz*, au théâtre Allemand, les débuts de M. Woltereck et de Mme Schrœder Devrient. Le premier nous a paru n'avoir qu'une basse fort ordinaire, déjà même il n'en est plus question; quant à sa compagne, elle a tenu tout ce qu'on avait promis en son nom, et Paris possède encore une admirable cantatrice. Mais c'est surtout dans *Fidelio*, dont la première représentation a eu lieu le surlendemain, que Mme Schrœder a enlevé tous les suffrages. La superbe partition de Bethowen, exécutée avec un rare talent par cette dame, par Haitzinger et

par des chœurs qu'on ne saurait trop louer, a produit le plus grand effet. Le final, unanimement redemandé, a été recommencé aux applaudissemens universels, malgré l'absence de quelques exécutans qui avaient déjà plié bagage. C'est peut-être le premier exemple d'un pareil enthousiasme en France.

*** En voyant sur l'affiche du Vaudeville les noms de Lepeintre, de Lafont et de Mlle Dussert, on devait s'attendre à trouver dans *le Dernier jour de deuil*, une de ces charmantes compositions comme Gontier, Paul et Mme Théodore, en ont tant fait réussir au théâtre Bonne-Nouvelle; au lieu de cela, un jeune veuf et une jeune veuve, comme on en voit partout et nulle part, qui jurent de ne pas se remarier et qui se remarient au bout d'une demi-heure, par les soins d'un officieux qui manie des 200,000 francs comme des écus de cent sous; des scènes sans suite, sans gaîté et sans naturel: Lepeintre, abîmé sous un rôle fort équivoque; Lafont, aussi fade que le sien; Mme Dussert, qui, depuis qu'elle a épousé un musicien, chante plus faux que de coutume, minaude comme de plus belle, change de robes, de chapeaux et de bonnets à toute minute, et joue pour ainsi dire à coups de toilette. Les coupables sont MM. Varin et Desvergers. Ces messieurs ont déjà donné dernièrement *Arwed*. Il y a récidive: vite, M. Arago, une *Marie Mignot*.

*** *Le Bigame*, représenté le même soir au théâtre de la Porte-Saint-Martin, a reçu du public un accueil assez insignifiant. Cette pièce présente quelques situations dramatiques, mais qui ne sont pas convenablement développées. Mme Adolphe, transfuge de la Gaîté, débutait par le rôle de Toinette, la première femme du héros; elle s'en est acquittée avec talent. Somme toute, succès négatif sur lequel M. Crosnier ne doit pas se reposer s'il veut recueillir bientôt le fruit de ses constans efforts.

*** L'*Auberge d'Auray* a obtenu mardi, à Feydeau, un brillant succès; et pourtant ce n'est, ni un opéra-comique, car il y a moins de musique, et de moins bonne musique que dans tel vaudeville nouveau; ni une comédie, car *le libretto* est plus ridicule cent fois que celui de tel mélodrame ancien. Mais c'est une pièce que tout Paris voudra voir, car miss Mithson y joue en anglais, avec cette sensibilité exquise, cette âme, ce pathétique, que chacun lui connaît, le rôle d'une jeune anglaise; et vraiment, après avoir admiré cette délicieuse actrice, on ne se sent pas le courage de reprocher à MM. Moreau et d'Epagny la nullité de leur drame, à MM. Hérold et Carafa, la faiblesse de leur musique: on songe plutôt à les remercier d'avoir bien voulu sacrifier leur amour-propre, pour nous faire jouir plus promptement d'un talent si remarquable.

*** Sous le titre assez piquant des *Trois Couchées*, les Variétés ont donné mardi une pièce reçue à grands coups de sifflets par le petit nombre de spectateurs assez intrépides pour se rendre encore dans un théâtre qui semble depuis long-temps s'être endurci aux chutes. Les auteurs désirant garder l'anonyme, Vernet est venu nommer MM. Roche et Henry.—M. Dartois prend, dit-on, décidément les rênes de l'administration; il aura beaucoup à faire pour réparer les bévues de ses prédécesseurs. Nous lui souhaitons des acteurs qui ressemblent à Vernet et Odry, des actrices qui ne ressemblent ni à Mme Maria, ni à Mme Jolivet, des auteurs qui aient de l'esprit, et des pièces qui ne ressemblent pas à celle de mardi.

*** *La Pensionnaire de Tonnington* est une jeune et jolie personne, sans parens et sans fortune, qui devient la victime d'un ministre du roi Henri VIII, grâce à l'entremise d'une grande dame et d'un favori de milord duc. Telle est la première donnée de cette pièce, qui rappelle tant soit peu *la Maison du Faubourg* et autres gentillesses de tous les Lovelace et les Richelieu du monde. Quant à l'intrigue et aux moyens dramatiques, c'est, au premier acte, le vaudeville de *Léonide* dramatisé, et au dénoûment, la *Vingtième Répétition des Folies et Hydrophobies*, qui ont pendant si long-temps fait pleurer et frémir les amateurs d'émotions romantiques. Cependant il est juste de dire que le nouveau drame de M. V. Ducange est en ce genre une production remarquable, tant par la correction du style que par les nombreuses innovations qu'il semble avoir entreprises pour se soustraire au joug de la routine. L'intérieur du couvent est un tableau plein de fraîcheur et de grâce. On retrouve, au second acte, quelques-unes de ces scènes qu'on n'a été jusqu'ici chercher qu'au théâtre de Madame. Le rôle de la jeune pensionnaire fait le plus grand honneur à Mlle Eugénie Sauvage; son jeu simple et naïf nous a prouvé que les scènes du salon pouvaient trouver des interprètes autre part qu'au boulevard Bonne-Nouvelle.

Le public de la première représentation a dû comprendre l'intention des auteurs; mais dès le lendemain ce n'est déjà plus le même; les habitués de la Gaîté, bons bourgeois du Marais, habitans du faubourg, reprennent tous leurs droits; nous ne saurions prédire le sort de ce drame qui d'ailleurs est bien loin d'être parfait; le troisième acte surtout est beaucoup trop long. Du courage, M. Ducange, coupez, coupez, coupez encore, et, à coup sûr, votre succès n'en sera pas moins complet.

V. Ratier

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

MŒURS AQUATIQUES.

Que croyez-vous que Grandville ait voulu faire ? demandais-je à un membre de la chambre des députés.

— Ça, dit-il en regardant, c'est l'ordonnance sur la dissolution. Cela représente la France et le ministère.

— Qui est la France ?

— Parbleu, c'est la grenouille, répondit-il.

— Qu'en pensez-vous, M. le comte, dis-je à un pair de France ?

— Mais M. le député se trompe, c'est le départ de notre flotte pour Alger. La France cherche à retenir sa marine.

— Eh bien vous êtes dans l'erreur, reprit un ancien bénédictin : c'est un jésuite et la France au dix-neuvième siècle.

— Bah ! dit un publiciste, c'est le refus de l'impôt, car en tout temps la grenouille a été l'emblême de notre bourse, et le rat est un percepteur.

— Non, dit un journaliste, c'est l'*Universel* et sa seule abonnée.

— Messieurs, dit un homme grave, c'est un bon citoyen empêchant un suicide.

— Ne serait-ce pas plutôt un médecin qui cherche à retenir la pituite ?... dit un dame âgée.

— Madame, je crois que cela représente la contrainte par corps, reprit un négociant.

— Dieu, pouvez-vous vous abuser à ce point! Vous n'avez que vos idées en tête !......... s'écria M. Vienne... C'est la scène du canapé entre Christine et Monaldeschi !...

— Non, dit un acteur, c'est Mlle Mars se retirant du théâtre, et retenue par un amateur.

— Hé ! vous ne voyez pas que c'est un député désirant la pairie, reprit un ancien secrétaire-général.

— M. J.. le classique s'avance, sourit et dit : C'est Apollon et Daphné.

Un peintre qui veut faire école se mit à rire en répliquant : Ce sont des académies !

Un magistrat qui contemplait la caricature depuis un instant, impose silence en disant : C'est une allusion à l'ordonnance de M. Mangin sur ces demoiselles. Le rat est un gendarme.

— Ça, dit M. G... St-Hil...., c'est un rat-bicéphale.

M. B.....y, moraliste de l'enfance, s'écrie : Eh ! Messieurs, c'est un père retenant sa fille unique qui joue imprudemment au fond d'une onde claire...

— Ça ! dit un professeur de philosophie, c'est *l'appétition de l'unité dans l'infini* ! *un dualisme*, *la réalité de l'identité*.

— Ah bah ! s'écria M. B. C. vous êtes singuliers ! c'est Corinne improvisant au bord de la mer.

— Ou peut-être la liberté de la presse et le pouvoir, lui fit observer un avocat.

— Peut-être la régence de dona Maria dans l'île de Terceire et lord Wellington, s'écria un diplomate.

— Ne serait-ce pas un vieux rentier qui veut épouser une veuve, demanda une dame.

— Maman, dit une jeune fille, l'estampe est peut-être faite pour dire qu'il faut des époux assortis.

—Pardonnez-moi, mademoiselle, répondit un professeur, ceci est la *méthode Jacotot* ; la caricature prouve que *tout est dans tout*.

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur de *la Silhouette*.

Monsicur,

En dépit des épigrammes, des caricatures et de l'inconvénient bien autrement grave d'avoir quelque point de ressemblanee avec M. de Corbière ; je suis bouquiniste, j'aime les bouquins, je bouquine avec amour. Las de voir tourner en ridicule un goût aussi innocent, sourcc de si pures jouissances, j'ai résolu, comme les anciens martyrs, de professer mon culte à la faee des bourreaux, c'est-à-dire des rieurs, et, dans cette héroïque détermination, c'est à votre journal que je m'adresse, c'est-à-dire au centre de la malignité moulée ou lithographiée, dussé-je me voir, dans le prochain numéro, *métaphorisé* par M. Grandville, habille de basane, et affublé d'un frontispiee par-devant et d'un dos à nerfs par-derrière.

Et d'abord, connaît-on bien le bouquiniste? Sait-on à quelles conditions on peut se parer de ce titre? Le bouquiniste est un être à part à la formation duquel doivent concourir mille convenances de fortune, de position, de rang, de santé, etc.; avant tout, c'est essentiellement un homme qui n'a rien à faire : vous voyez que cela exclut déjà bien du monde ; mais, si j'ajoute qu'il est toujours oecupé, cela en exclut bien plus encore. C'est un garçon ou un homme veuf ; une femme, des enfans, un ménage, tout cela est incompatible avec les devoirs qui lui sont imposés. Il va sans dire qu'il doit avoir bon pied, bon œil ; assez d'aisanee pour n'être jamais réduit à négliger ou à remettre ce que nous appelons *une occasion* : car, pour celles-là aussi, il n'y a pas de lendemain ; mais, surtout, qu'il se garde bien d'avoir 10,000 fr. de rentes : dans ce cas, il pourra être un heureux du siècle, avec équipage (le moyen de bouquiner en voiture!) être abonné aux bouffes, bibliomane peut-être; bouquiniste, jamais!

L'être en qui la nature s'est plu à réunir toutes ces conditions n'est pas par cela même bouquiniste. Il faut que le feu sacré, comme dans l'homme de Prométhée, vienne animer ces élémens divers. Il faut que la grâce d'état descende sur lui, que la passion des vieux livres l'agite, que la monomanie des bouquins le subjugue. Alors il n'a qu'à obéir au besoin qui le presse : son rôle est beau ; sa marche est traeée. C'est pour lui que les parapets des quais, les cours du Louvre, les étalages des boulevards, déployent leurs rayons en plein vent. C'est pour lui que Dabin et Cordier réservent leurs poudreux trésors. Dans ses courses investigatrices il passe en revue les productions de tous les siècles, il feuillète la pensée humaine dans tous les formats : c'est une fantasmagorie en mille tableaux, qui ne s'épuise jamais. Ici, ce sont les classiques grecs ou latins à la couverture de parchemin enfumé, au parfum d'antiquité. Heureux si dans le nombre viennent à lui apparaître l'*Euripide*, *de Barnes ;* l'*Anacréon*, *de Brunck ;* l'*Horace*, *de Bond!* Là se présentent les innombrables productions du Moyen-Age, les Géographies, les Histoires universelles en latin, ouvrages de quelque moine qui a passé sa vie à faire de gros volumes dont personne ne veut maintenant pour 10 sous; les petits in-32 d'Elzevir ou de Jansson au format exigu, aux caractères microseopiques avec le portique à statues pour frontispice et le titre au milieu. Je n'essaierai pas de vous décrire ses transports s'il a le bonheur de rencontrer une de ces impressions illisibles, premiers essais de l'imprimerie naissante, à la fin desquelles on lit : *Impressum est præsens opus per Johannem Schœffer, nepotem Johannis Faust ;* telles que les *Conséquences de Martin Magistri*, ou l'*Onomasticon Othonis Brunsfellii*, etc. ; puis, ce sont les Bibles et les Chroniques aux fermoirs en cuivre, aux lettres gothiques, aux majuscules enluminées, les vieux livres français *qui se vendent en la grand'salle du Palais, au premier pillier; en la boutique de Galliot Dupré, libraire juré de l'Université de Paris.*

Je ne parle pas des livres étrangers que le véritable connaisseur reconnaît sans peine, pour anglais, à leur reliure solide et bien confectionnée ; pour espagnols, à leur couverture mouchetée et au titre imprimé sur le dos en lettres mal tournées et inégales.

Souvent aussi le bouquiniste se plaît à rechercher l'histoire de tous ces volumes, qui, de tant de lieux dif-

férens, après tant de fortunes diverses, sont venus s'entasser pêle-mêle dans la boîte du revendeur. Cet *Eucologe* à côté du *Cuisinier français*, ce *Parfait Confiseur* qui semble donner la main au *Catéchisme de Montpellier* ont à coup sûr appartenu à une vieille fille dont ils composaient toute la bibliothèque et chez laquelle ils reposèrent près de soixante ans dans la toilette de bois de rose noirci. Ce Faublas complet, ce volume dépareillé des Institutes expliquées par Ducaurroy, ont été vendus hier par un étudiant qui avait une loge grillée à payer le soir. Voici un *Racine* avec les *Commentaires de La Harpe;* les *Principes de littérature, par Lebatteux*; les *Contes Moraux, de M. de Marmontel, l'un des quarante de l'Académie française :* c'est la défroque d'un classique. Non loin de là, le *Chant du sacre, par M. de Lamartine*; les *Mélodies poétiques, par M. Pauthier de Censay*, et la *Fiancée de Benarès, par M. Philarète Chasles*, étalent aux yeux leur couverture enluminée, leur encadrement élégant, ou leur vignette vaporeuse, et montrent que la littérature romantique est aussi représentée dans ce père Lachaise de la littérature. Quant aux *Contes bleus, de M. Cottu*, que je vois jetés négligemment sur le dos de leurs camarades, et, brochant sur le tout, je ne dirai pas de quelle bibliothèque ils sortent; car, hélas! M. Cottu n'a jamais fait qu'un saut..... de l'imprimeur chez le revendeur.

Mais je m'arrête, car je m'aperçois que si j'en croyais ma verve complaisante, je ferais, comme l'abbé Velly, dans sa grande histoire de France, dont je travaille depuis vingt ans à réunir tous les volumes; je n'en finirais pas. Aussi bien je décris là des jouissances que toutes les âmes ne sont pas faites pour sentir. Ceux-là seuls me comprendront, qui ont passé de longues journées au soleil des quais, à l'ombre des boulevards, feuilletant vingt livres sans en acheter un. Puissent-ils se reconnaître à ces traits, et s'écrier dans un noble enthousiasme : *Anch' io sono*!.....

Un Bouquiniste.

LE DINER.

Il sortait tout frais émoulu des bancs de son collége; il devait donc être ignorant des choses du monde, mais, durant ces longs jours de travail et de réclusion, il lui était survenu des pensées bizarres qui, traversant son cerveau comme un fer brûlant, venaient tomber lourdement sur son cœur qui s'embrasait. Un bruit du monde réel lui était arrivé sur les mœurs et la galanterie de nos jours, un soir que de la fenêtre de son dortoir il avait entendu une jeune fille chanter des couplets qui le firent rougir. Mais peu à peu, ces idées qui l'accablaient d'abord, il les envisagea sous un aspect riant; il était tourmenté du désir d'avoir, lui aussi, une maîtresse, et puis il avait lu, en cachette, un roman de M. Paul de Kock.

Voilà que n'ayant pu réussir dans le monde, il était descendu dans une sphère inférieure, et que le premier jour où il put dire : Elle est à moi! fut le plus beau jour de sa vie. Ensuite, il se lassa, et après, l'inconstance et les plaisirs en partie double. Bref, c'était un modèle d'impertinence, de suffisance, de confiance en soi, et d'audace galante : il est vrai de dire qu'il avait 20 ans et de longs cheveux noirs bouclés.

Il revenait du bois de Boulogne, pédestrement, car tous les jolis garçons n'ont pas de tylburis, et il descendait, mélancolique, la grande allée des Champs-Élysées.

Je dis mélancolique, et c'était contre son habitude : mais tous les jours, en amour comme en guerre, ne sont pas jours de victoire, et celui-là précisément, il lui était arrivé de faire une longue course inutile. Il était d'une humeur maussade, et avait juré combat à mort à la première femme qu'il rencontrerait.

Il en trouva une. Elle était assise, solitaire, dans une allée latérale, abritant sa blonde tête contre les rayons du soleil à l'aide d'une ombrelle à la Chinoise. De vous dire si elle était jolie, il n'est pas besoin, je pense : seulement, elle avait une taille élancée, un peu cambrée et de tout petits pieds.

Quand notre amoureux l'eut regardée, il se dit à lui-même : voilà! Puis il s'approcha d'elle, et lui lança un

second coup-d'œil, et alors il lui découvrit un tel air de distinction, tant de grâce jeune et naïve dans toute sa personne, tant d'élégance et de douce fierté sur sa physionomie, qu'il resta interdit d'abord, et ne sut à quel moyen avoir recours pour entamer la conversation.

Il prit le parti de s'asseoir tout près d'elle, et puis les exclamations ordinaires sur la beauté du temps, thème donné et rempli d'avance, monotones et insipides répétitions. Mais allez donc dire aux gens qui font la cour de ne pas commencer par le ridicule! Comme si tout ne devait pas être lieu commun dans la galanterie qui ne vit que de lieux communs, et qui elle-même des lieux communs est le plus vide et le plus plat. Mais qu'importe!

Si l'on voulait ne dire que des choses spirituelles, on risquerait bien souvent de garder le silence; car rien ne coupe la parole à l'esprit comme deux yeux qui vous embrasent le cœur, à moins qu'on en soit arrivé au point de ne plus rien ressentir, et je vous ai dit que notre héros d'amourettes avait vingt ans. Ajoutez à cela qu'au bout d'un quart-d'heure, lui, qui voulait faire une victime, il sentit qu'il avait réussi; seulement la victime c'était lui-même.

Après tout, dans ces occasions-là, il vaut encore mieux dire des riens, dût-on tomber dans la niaiserie, que de ne rien dire. C'est ce qu'il sentait, et les lieux communs d'aller leur train.

Quelques instans s'étaient passés de la sorte, et la dame s'était souvent cachée sous son éventail, je ne sais pourquoi. Enfin, elle se lève et veut partir; il offre son bras, on accepte.

Oh alors! plus de timidité, plus de crainte d'enfant! Plus sûr de lui, il s'élance, fait l'aimable, risque une déclaration qui paraît bien reçue. Il est à l'apogée du bonheur. — Si madame voulait combler tous mes vœux, elle accepterait..... — Vous êtes très-aimable, monsieur...... ; et l'espiègle mit encore son éventail devant sa jolie figure. Puis tout à coup : Voudriez-vous avoir la bonté, monsieur, de me conduire jusqu'à ma voiture qui est là sur la place XV? A ce mot de voiture, le jeune homme fit un geste de surprise et de grande joie.

Arrivés devant l'élégant coupé : — Si vous vouliez m'accompagner, monsieur...... — Comment donc, madame, certainement. Voilà une de ces phrases toutes faites, qui se trouvent aussi bien dans la bouche d'un sot que dans celle d'un homme d'esprit; aussi sur les lèvres de la jeune dame apparut un sourire imperceptible à l'expression indéfinissable. Mais le jeune homme ne s'en aperçut pas.

Il était dans le ciel; lui! Une voiture! Une femme charmante, qui l'invitait à l'accompagner! ... quelle conquête! — Cocher, à l'hôtel, dit la voix douce et sonore... De mieux en mieux, pensa l'étourdi amoureux.

Je ne sais ce qui se passa dans l'esprit de la jolie femme; un nuage d'indécision passa soudainement sur son front pur; mais, tout à coup, après un geste intraduisible, la sérénité ramena le calme habituel sur ses traits un instant rembrunis.

Vous dire se qui se passe d'extravagantes pensées, de délire présomptueux, dans cette âme d'ardent jeune homme, durant le trajet de la place Louis XV à la rue Saint-Dominique, au noble faubourg, ce ne serait pas chose facile; il se voyait déjà régnant en maître dans un boudoir élégant, dans de brillans salons..... Il était ivre d'espoir et de bonheur.... La tête lui tournait. Une veuve, pensait-il.... C'est extraordinaire! Toutes les fois qu'une femme inconnue encourage une déclaration et ne se montre pas cruelle tout de suite : C'est une veuve ! dit-on.... Bizarreries.

Une veuve donc, pensait-il.... Mais sa réflexion fut coupée court par l'entrée de la voiture dans la cour.... Le jeune homme examina de tous ses yeux.... Un hôtel magnifique !

Elle présente sa main, il la prend.... Ils montent d'abord dans une salle à manger fraîche et confortable; ensuite un salon.... Mais plusieurs personnes réunies.

— « Mon ami, dit la jeune dame à un monsieur d'un certain âge, en montrant son cavalier; en ce moment il y avait sur sa figure une expression d'ironie douce à la fois et cruelle.... Mon ami, je te présente monsieur, qui me trouvant seule aux Champs-Élysées,



Lith. de Langlumé

Promenade militaire



Grandville — Lith. de V. Ratier

Mœurs aquatiques.

UN RAPT.

a eu la bonté de m'offrir un dîner au café Anglais. J'ai pensé que tu ne m'en voudrais pas si je lui offrais de partager le nôtre. » Le mari s'inclina.

L'amoureux était rudement redescendu sur la terre... Il avait perdu contenance... Il salua à droite et à gauche, puis, s'esquivant, il renverse trois chaises. Il n'avait pas encore passé la salle à manger, qu'il entendit des rires éclatans.... Il s'enfuit rouge et furieux.

D'un mois il ne revint aux Champs-Élysées.

Ch. de B.

EST-ELLE BRUNE ? EST-ELLE BLONDE ?

CHAPITRE XIX.

Le temps est beau, me dit un jour Antonio, en entrant dans ma chambre, allons promener.

Je le veux bien.

Où allons-nous ?

Au diable la question ! m'écriai-je, je ne puis souffrir les machines. N'est-ce pas un être plaisamment organisé pour son malheur que celui qui ne peut rien faire sans qu'il se soit auparavant bien consulté ? Voici une montre de Bréguet qui marque trois heures, dans soixante minutes elle en marquera quatre, et ainsi de suite d'heure en heure. Or quel mérite pour un homme de ressembler à une montre. Qui prétend m'imprimer ce mouvement régulier d'oscillation ? Prends-y garde, Antonio, cela sort de mes habitudes, et je n'aime pas....

Tu as donc des habitudes, M. le philosophe du hasard. — Sortons, m'écriai-je d'un ton de voix brusque, car je sentais que mon sang commençait à s'échauffer. J'aime bien Antonio, mais il y a des momens où je lui briserais la tête contre les murailles. Je me tuerais ensuite, mais d'abord cela me ferait du bien. Voilà une pensée qui est entrée, je ne sais comment, dans mon cerveau en descendant l'escalier. Il n'y a rien de tel que de descendre ou de gravir les marches d'un escalier pour chasser une mauvaise pensée. Il faut lever le pied ou le baisser, étendre la main jusqu'à la rampe, regarder devant soi, sous peine de rouler du haut en bas et de se casser les reins. Toute réflexion faite, celui qui a inventé les escaliers, a rendu un grand service à l'humanité, et notre siècle philantrope lui devrait élever des statues.

Un coquin qui demeure au cinquième étage sort de chez lui pour commettre un crime. Sa démarche est rapide et incertaine ; ses yeux sont troublés par le meurtre ; il ne voit pas, le scélérat, qu'il y a des marches à descendre, et le voilà qui roule, roule... jusqu'à ce qu'il se soit enfoncé les côtes, ou bien cassé quelque bras ou quelque jambe ; on le reporte dans son lit, où il reste pendant trois mois, et, pendant cet intervalle, sa victime se promène avec sûreté dans les rues.

A présent que ma mauvaise humeur est calmée, je passe mon bras dans celui d'Antonio, qui ne dit rien, nous tournons à droite ou à gauche, je ne saurais dire lequel, et nous cheminons. Le soleil verse des flots de lumière, et blanchit les murailles du vieux Louvre. L'eau qui tremble resplendit comme un diamant sur un front blanc de femme. Que la nature est riante au retour du printemps ! C'est le jeune ami qu'on revoit après neuf mois d'absence, mais l'absence ne l'a pas vieilli, et sa chaleur douce et vivifiante se communique à nos membres glacés. Merci, beau soleil, et sois le bienvenu ! Viens frapper à ma fenêtre et je te l'ouvrirai ! Quand l'instant de la mort sera venu, je veux m'endormir éternellement dans un de tes rayons.

Les femmes me semblent plus jolies et plus gracieuses. Ce n'est pas l'imagination qui me les fait ainsi, mais la réalité. Une femme coquette ne devrait jamais sortir quand il fait du brouillard. Ce gaz méphytique et épais qui caresse le cou et le noircit en le caressant ; cette vapeur sombre qui donne des rhumes, enlaidit les femmes d'une manière singulière. Allez donc dire à une femme qui est enrhumée du cerveau : « Madame, vous êtes charmante ! » Et elle éternuera à votre barbe. Fi des femmes enchifrenées ! J'aimerais mieux une duègne bien scintillante dans un bal, et cependant c'est une des plus grandes erreurs de la vanité humaine de penser que les femmes soient plus jolies dans un salon qu'à la promenade.



Depuis quelques minutes, la conversation avait cessé entre Antonio et moi, nos yeux et nos esprits étaient distraits par le même objet, et cet objet, c'était un bas blanc. Mais, je vous plains du fond de mon âme, si vous n'avez jamais éprouvé le sentiment de la jouissance divine, ravissante, extatique, dans lequel la vue d'un bas bien blanc sur une jambe mignonne de jeune fille peut plonger un cœur sensible ; à moins que vous ne soyez aveugle, à moins que la nature ne vous ait refusé le plus précieux de ses dons, à moins que vous ne soyez idiot et stupide, je vous plains. Oui, je vous plains, car on peut être idiot, stupide et aveugle, ce qui est quelquefois un malheur ; mais ne pas sentir l'influence d'un bas blanc, ne pas éprouver ce frémissement délicieux, cette volupté haletante dans laquelle se fond une imagination de jeune homme, c'est..... c'est..... faites-moi le plaisir, monsieur, de me dire à quelle espèce d'animaux vous pouvez appartenir.

Elle allait, allait toujours..... et toujours nous la suivions. Un pas léger, de la grâce, une jolie tournure, une robe qui s'en va de droite et de gauche légèrement enflée par le vent, un schall élégant sur des épaules qui doivent être charmantes, c'est un oiseau, un sylphe ; je ne sais quoi d'enchanteur nous attire vers elle, mais nous cédons à l'influence magique ; nous voilà donc comme deux étourdis après les pas d'une femme que nous ne connaissons pas, mais notre curiosité est excitée, et en faut-il davantage à un cœur de jeune homme pour franchir tous les obstacles?

C'est une blonde charmante, me dit Antonio.

Arrière.... c'est une brune.—C'est une blonde.—C'est une brune. — Vois donc cet air de langueur. — Je ne vois que certaine vivacité pétulante.... c'est une brune.

Est-ce une brune? est-ce une blonde? cette question est plus importante qu'elle ne le paraît au premier abord, et il en est ainsi de toutes les choses humaines. Je suis si parfaitement convaincu de cette vérité que j'ai pris le parti de vivre à ma guise, mais de ne jamais me presser d'imposer mon jugement aux autres, persuadé qu'ils peuvent avoir raison comme je puis ne pas avoir tort. Dans la vie, au reste, il n'y a rien d'indifférent; car ce qui ne plaît pas à celui-ci enchante celui-là, et puis il arrive que chaque chose nous ravit quand elle vient à sa place; car je ne dois pas assurer que le goût d'aujourd'hui sera celui de demain. Aussi, à mon sens, les plus grands philosophes font les dandys qui changent d'habit tous les jours, et qui sont sans cesse contens d'eux-mêmes, ce qui prouve évidemment qu'ils ne manquent pas jusqu'à un certain point d'une rare complaisance de caractère.

J'en reviens à cette femme qui s'en va trottant devant nous.... Est-elle brune? est-elle blonde?... Je raffolle des brunes, car elles sont vives, folâtres, spirituelles, passionnées, et cependant je n'ai jamais réussi qu'auprès des blondes. Les blondes sont tendres, sensibles, délicates, fidèles. On dit qu'elles sont moins coquettes que les brunes. Rien n'est beau comme un œil bleu, et presque toutes les femmes blondes ont les yeux bleus, la peau blanche comme du satin, et ces mains potelées dont je raffolle. Décidément, j'idolâtre les femmes brunes.

Je soutiens que c'est une brune. Antonio bat du pied, et veut parier qu'elle est blonde. — Un déjeûner. —Va pour le déjeûner.—Nous nous avançons...Maudit démon d'enfer! le sylphe, l'ange, la gracieuse apparition, l'émanation idéale.... c'était une rousse!

S. S.

DIORAMA.

VUE DE PARIS, PRISE DE MONTMARTRE, PEINTE PAR

M. DAGUERRE.

Après avoir parcouru l'Italie, la Suisse et l'Angleterre, MM. Bouton et Daguerre sont revenus en France, où déjà ils avaient fait quelques excursions. Au beau tableau de Campo-Santo de Pise qui vu partir pour Londres, a succédé une vue de Paris, prise de Montmartre. Nous ne pouvons que féliciter M. Daguerre d'avoir essayé de lutter contre les écueils sans

nombre qu'un pareil choix devait présenter; jamais son talent n'atteignit un si haut degré de perfection. Déjà la vue de Rouen et celle de Brest avaient offert à la critique un champ d'autant plus vaste que la plupart des visiteurs connaissaient l'original, et l'on sait que rien n'est plus funeste à l'art que cette comparaison, surtout lorsqu'elle est immédiate; aussi fallait-il le courage et le talent de M. Daguerre pour placer sa nouvelle production à côté d'un si grand modèle. Le succès doit couronner ses efforts; tout Paris ira voir la grande ville se développer sur la toile du Diorama, et la critique restera muette au milieu des suffrages universels.

Une partie de la butte Montmartre occupe la gauche du tableau; au delà d'un moulin qui est sur le premier plan, on aperçoit le télégraphe et l'obélisque élevé en 1736 pour servir d'alignement à la méridienne de Paris. Dans le fond, la vue embrasse toute la capitale, depuis le dôme de l'hopital et le labyrinthe du Jardin du Roi, jusqu'au pont de Grenelle et à la barrière de Clichy. L'œil s'égare au milieu de ces édifices somptueux et gigantesques qui élèvent, de distance en distance, une tête altière au dessus de cette quantité innombrable de maisons. D'abord enveloppé sous une vapeur blanchâtre, que l'artiste est parvenu à reproduire d'une manière admirable, on les voit peu à peu se dessiner sur l'horison et apparaître aux spectateurs, surpris de retrouver ce ton local, cette couleur grise, cette enveloppe brumeuse qui est bien celle de la nature. Les brouillards qui s'élèvent au dessus de la ville aident à suivre ces détours sinueux que forme la Seine en traversant les différens quartiers de Paris. Les premiers plans du tableau, plus éclairés, contre la coutume, que le fond, sont occupés par les pâturages qui sont au pied de la butte, les boulevards extérieurs et les terres rougeâtres de Montmartre; on distingue le chemin qui conduit au village en passant derrière le moulin.

Le seul reproche que l'on ait adressé à M. Daguerre, c'est l'emploi de cette couleur tranchante du terrain, qui forme un si grand contraste avec l'aspect grisâtre de la capitale; il fallait bien laisser quelque chose à la critique, qui, du reste, ne trouvera pas cette fois beaucoup d'échos. La vue de Paris est destinée à un succès de vogue, c'est-à-dire d'argent; il est impossible de pousser plus loin l'art de l'imitation, et je ne veux pas parler ici de l'aspect du tableau sous le rapport mécanique; grâce à une multitude de lignes tracées méthodiquement, il est facile de créer une perspective, mais cet effet magique des vapeurs qui semblent se balancer imperceptiblement, ces nuages qui donnent passage à la lumière à travers des déchirures aussi hardies que belles, voilà ce qui appartient à M. Daguerre, ce qui n'est dû qu'aux immenses ressources de son talent comme coloriste.

BALLADE ALGÉRIENNE.

Air : *C'est l'amour*, etc.

C'est B.... B.... B....
Qui tromp' tout l' monde
A la ronde,
C'est B.... B.... B....
Qui va mériter l' bâton.

Quel est l' guerrier qui de la gloire
Désirant enfin la faveur,
Pour s'assurer une victoire
Passa du côté du vainqueur ?
Qui, par excès de zèle,
Sur les remparts d'Alger,
Va combattr' l'infidèle
Sans songer au danger ?
C'est B.... B.... B...., etc.

Qui sur la mer en diligence
Vient de passer tout récemment ?
Qui dans Toulon bientôt, je pense,
Reviendra prendre un logement ?

Qui pour grand' récompense,
Quand l' Maure aura cédé,
N' veut rapporter en France
Qu' les oreilles d'un beau dey ?
C'est B.... B.... B...., etc.

Qui va nous revenir d'Afrique,
Escorté de ses quatre fils,
De grands léopards en barrique,
Et de petits boas confits ?
Qui court en Barbarie,
Pour augmenter l'éclat
De la ménagerie
Et du conseil d'état ?
C'est B.... B.... B...., etc.

Variétés.

⁂ Le mélodrame de *Trente ans, ou la Vie d'un Joueur*, dont une centaine de représentations n'a pu épuiser la vogue, a été donné pour la première fois au théâtre de l'Ambigu-Comique, à la fin de la semaine dernière. Frédéric et Mme Dorval avaient conservé leurs rôles, pour lesquels ils semblent avoir fait des études nouvelles. Le personnage de Warner, que Meynier représentait avec beaucoup de talent, a été confié à Walter, jeune acteur, qui s'efforce chaque jour de mériter les suffrages du public. Cette reprise a fait généralement plaisir, il y avait foule, et tout fait présager que la *Vie d'un Joueur* luttera longtemps encore avec le *Couvent de Tonnington* pour attirer les amateurs, que n'effrayent pas les ardeurs de la canicule.

⁂ M. Martin partage avec son voisin Philippe la faveur du public, et chaque soir le trop plein de la petite salle Bonne-Nouvelle se rejette sur la hyène et sur le fils de Cobourg, et au lieu des pleurs qu'il était allé demander à Gontier, se contente des émotions terribles que lui procure la ménagerie. Allons, dépêchez-vous, M. Martin, de tendre vos filets à nos bons Parisiens, car M. de Bourmont fait voile pour Alger, la patrie de votre famille, et à son retour gare la concurrence.

⁂ On a répandu depuis quelques jours le prospectus d'un nouveau journal intitulé *Journal des Tombeaux*. Les principaux actionnaires sont, dit-on, des médecins avantageusement connus, quelques pharmaciens, six croquemorts, et tous les employés des pompes funèbres. On assure que, pour justifier son titre, le journal est mort avant de paraître.

⁂ Parmi *les soins à observer pour la conservation de la santé en Afrique*, récemment mis à l'ordre du jour, nous avons remarqué la disposition suivante : Art. 4. Ne boire de vin qu'avec modération, et mêlé d'eau. Il paraît que M. de B..... veut mettre de l'eau dans son vin.

L'art. 7 enjoint de ne pas boire d'eau de mare sans la passer dans un mouchoir, pour éviter d'avaler des sangsues. Si la France eut pris cette salutaire précaution, elle ne serait pas maintenant sucée par messieurs tels et tels. C'est un article a ajouter au *Manuel électoral.*

⁂ La *Revue des deux mondes*, qui se fait remarquer par un intérêt toujours croissant, vient de commencer le développement du plan d'extension que lui traçait son vaste cadre.

Nul doute qu'avec son organisation et ses collaborateurs actuels, elle n'atteigne bientôt le plus haut point de considération scientifique et littéraire.

V. Ratier

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

MANON ET MARGUERITE,

OU

LE BONHEUR.

C'est une singulière chose que le bonheur! il me semble que chacun a le sien qui lui est propre, et qui ne ressemble en rien à celui de son voisin. Chaque matin, nous nous mettons à l'œuvre pour construire cet édifice dont la durée n'égale pas toujours celle de la journée, et que nous recommençons le lendemain avec une patience que l'on peut assimiler, pour son objet comme pour son utilité, à celle des enfans qui bâtissent des châteaux de cartes. Je fais souvent cette réflexion, mais plus souvent encore je fais mes châteaux de cartes; l'un s'est-il éeroulé, vite j'en élève un autre, et, si je suis rarement dédommagé par le succès, je le suis toujours par l'espoir. Ainsi, mon but n'est jamais complètement rempli ni manqué, et c'est ce qui explique mon imperturbable persévérance. Je ne néglige rien, je n'affecte point un superbe dédain pour les objets d'une trop petite importance. Il n'en est pas pour moi de cette espèce, partout je cherche et souvent je trouve des impressions, des sensations : j'ai même presque toujours éprouvé que les plus profondes provenaient des causes les plus légères et les plus communes.

Je ne suis point ce qu'on appelle un penseur, mais un *rêveur*. Ma vie se passe dans cet état habituel et délicieux qui tient tout à la fois du réveil et du sommeil, et qui dispose mon esprit à saisir au même instant toutes les idées qui se présentent à lui. Peu lui importe qu'elles soient contradietoires. L'essentiel est qu'elles l'occupent, et surtout qu'elles lui offrent sa chance favorite : sur ce point je suis entièrement de l'avis de Jean-Jacques Rousseau : « *Le pays des chimères est, en ce monde, le seul digne d'être habité.* »

Jamais peut-être mon imagination ne s'y était trouvée laneée plus avant qu'hier, dans la matinée. Je venais de me réveiller et déjà je me rappelais que c'était le jour de ma fête, lorsque mon vieux Charles entra dans ma chambre et ouvrit mes volets. Au même instant les rayons du soleil vinrent frapper sur mon lit, et je me mis à contempler les milliers d'images mobiles de son disque qui se dessinaient à travers les feuilles du marronnier placé devant ma fenêtre. Je n'assurerais pas que ce spectaele ait fait naître mes réflexions, mais les *rêveurs* comprendront facilement comment cette sensation purement physique, se joignant à la situation d'esprit dont j'ai parlé, se convertit en la plus délicieuse des émotions. Je me levai heureux, et ce bonheur, venu si rapidement, ne fut pas cependant sans durée. Il se prolongea surtout pendant mon déjeûner. Je prenais ma tasse de café, et je parcourais le journal d'un air assez distrait, lorsque du coin de l'œil j'aperçus le mouvement de Charles qui s'avançait vers moi avec une certaine solennité. Je n'eus pas de peine à deviner son intention, et je déposai aussitôt la gazette sur la table. Mais, lorsque je fixai mes yeux sur le pauvre garçon, il demeura interdit, et fit aussitôt un pas en arrière. Je jetai de nouveau les yeux sur mon journal, pour ne pas augmenter son embarras, et j'attendis patiemment qu'il reprît courage. Malheureusement mon attente fut vaine. Les essais qu'il fit à trois ou quatre reprises n'eurent pas plus de succès que le premier, et, j'eus beau rester les yeux cloués sur la feuille que je ne lisais pas, il ne put jamais se décider à

rompre le silence, et prit le parti de se retirer en poussant un long soupir. Dans ce moment j'eus presque envie de le rappeler, et je ne sais ce qui me retint. Ce ne fut certainement pas l'orgueil; je n'ai jamais eu à me reprocher ce sentiment vis-à-vis personne. Avec Charles il me serait impossible. S'il ne voit que la distance que nos positions actuelles établissent entre nous, je n'oublie pas qu'il a servi sous mes ordres, que nous avons souvent bivouaqué ensemble, que devant l'ennemi le soldat devient l'égal et le camarade de son capitaine, et que, le jour d'une bataille, ce ne sont pas les épaulettes mais le courage, qui déterminent les rangs. Aussi je ne le laissai aller que pour me livrer plus à mon aise à tous les sentimens que cette petite scène venait d'éveiller en mon âme. Ce colloque muet, qui avait eu lieu entre Charles et moi, avait pénétré jusqu'au fond de mon cœur, et je doute que les paroles de mon bon vieux camarade eussent pu ajouter quelque chose à la douce émotion dont je me sentais attendri. Je m'y abandonnai donc avec délices, et cet état durait depuis assez long-temps, lorsque je fus tiré brusquement de ma rêverie, par le bruit que produisit dans l'antichambre une chûte de verres et de porcelaines. Je me lève aussitôt, j'ouvre la porte, et j'aperçois Charles que la consternation tenait immobile au milieu des débris qui l'entouraient. C'était mon beau cabaret de porcelaine de Sèvres ! Il faut que je l'avoue ; je ne pus me défendre d'un premier mouvement de colère à la vue d'un malheur qui devenait irréparable. Il y avait long-temps que je possédais ces superbes tasses, et je ne suis plus dans l'âge où l'on sacrifie sans peine le nécessaire à la vanité; j'ai perdu le goût des fantaisies, et je n'en attache peut-être que plus de prix à ce qui me reste de celles que j'ai eues autrefois. C'est un faible qui m'est commun avec tous les vieillards, et qui se manifeste souvent sur des points bien autrement importans. Tel, par exemple, qui rougirait le plus que certains vices souillassent ses cheveux blancs, ne perd pas toujours l'occasion de rappeler que ces mêmes vices ont donné à sa jeunesse une célébrité qu'il condamne et que cependant il cite avec une secrète complaisance. Quoi qu'il en soit, je parvins à réprimer un sentiment dans lequel, après tout, il entrait bien un peu d'avarice, et je ne songeai plus qu'à rassurer et à consoler celui qui causait mes regrets. Mais cette généreuse résolution ne tint pas contre la nouvelle remarque que je fis en jetant les yeux sur lui. «Et mon bol aussi ! » m'écriai-je avec l'accent d'une indignation dont je ne fus plus le maître, et, en effet, il en tenait encore un morceau à la main « malheureux !..—Ah, mon bon maître, mon colonel,» me dit Charles d'un ton où régnaient à la fois la franchise et le désespoir. « Je voudrais au prix d'un de mes membres réparer ma fatale maladresse : pardonnez. — Non, non,»répétai-je, en lui lançant un regard furieux, et je rentrai dans ma chambre dont je jetai la porte de toute ma force. Seul, je me promenai long-temps en proie à la plus vive agitation. J'étais hors de moi. Il me fut impossible de rester davantage dans cet état. Je sonnai. Charles parut. « Je veux m'habiller, lui dis-je. Il faut que je sorte, et je ne rentrerai pas de la journée. » Je ne pouvais rien dire de plus mortifiant pour lui. Je le savais, et, dans ma colère, je m'en applaudissais. Je me doutais bien que cette année, comme les précédentes, il avait voulu me ménager une surprise, en allant inviter à mon insu quelques anciens officiers de mon régiment pour qu'ils vinssent dîner avec moi, et je me faisais un plaisir de la peine qu'il allait éprouver. « Monsieur n'y pense pas, me dit-il, c'est aujourd'hui... » mais il s'arrêta et n'osa en dire davantage. Je m'empressai d'achever ma toilette, et je partis.

Dès que je fus dans la rue, ma colère sembla d'abord se ranimer. « Mon bol, répétai-je avec douleur, c'est tout ce qui me restait d'elle. Voilà trente ans que je l'avais perdue, je la perds aujourd'hui de nouveau. Et il le savait ! et il veut que je lui pardonne ! Jamais.» J'avais à peine prononcé ce mot qu'un nouvel ordre d'idées se présentait à mon esprit. Je me rappelai que le bol, serré avec le plus grand soin pendant tout le cours de l'année, n'était tiré de l'étui qui le renfermait que le jour de ma fête, et pour servir le punch à mes amis. C'était dans ces préparatifs, et peut-être même par la nécessité du mystère avec lequel il les faisait, qu'était arrivé l'événement dont je faisais un crime au pauvre Charles. Etait-ce juste ? je n'osais ré-

pondre à cette question. D'ailleurs comment retourner à la maison sans motif, sans prétexte même, et après avoir annoncé d'une manière aussi formelle que je n'y reviendrais pas ? La perplexité dans laquelle je me trouvais ne me permettait de m'arrêter à aucun parti. Une fausse honte m'éloignait de chez moi, mon agitation m'aurait rendu importune la présence d'un ami. Je parcourais les rues sans but, et dans la fluctuation des idées dont j'étais assailli, j'avais fini par être plus mécontent de moi-même que de Charles. « Voilà donc, me disais-je, ce qu'est devenu tout ce bonheur que je m'étais promis en commençant la journée ! La destruction d'une porcelaine a entraîné la sienne : il n'était pas moins fragile qu'elle. »

Cette première réflexion en avait amené d'autres, et toutes me conduisirent à cette conclusion que le bonheur dépendait pour chacun de nous de la manière dont il le comprenait; que le plus souvent il arrivait que nous le faisions et défaisions au gré de notre imagination, et que ce que nous appelions hasard ou fortune n'était à le bien considérer que les diverses modifications de nos caractères particuliers. Tandis que je m'enfonçais ainsi dans mes méditations philosophiques, le mot de bonheur vint frapper mes oreilles, et, ce qui excita vivement mon attention, ce fut surtout la personne qui le prononça. C'était une bonne femme de campagne d'une quarantaine d'années environ. Il n'y avait qu'elle et moi dans la rue (c'était la rue de l'Arcade); elle parlait à voix basse, et je crus d'abord qu'à mon exemple elle s'entretenait avec elle-même, mais j'eus bientôt occasion de reconnaître qu'elle était engagée dans une véritable conversation, et l'on ne va pas tarder à savoir quel était son interlocuteur, si cependant on peut donner ce nom à un personnage muet qui se contente d'écouter. Quant à moi, placé à une certaine distance, je ne pus jamais entendre que deux mots, celui de bonheur, ainsi que je l'ai déjà dit, et celui de Manon. Ce dernier mot qu'accompagnait toujours un ton de voix caressant, s'adressait à une ânesse chargée de fleurs et que la bonne femme conduisait par la bride. Elle ne pressait le pas de sa bête ni par des coups ni même par la voix, elle s'arrêtait au contraire de temps en temps, et l'on voyait, à l'air de compassion qu'elle jetait alors sur la charge de Manon, qu'elle regrettait de ne pouvoir en alléger le fardeau : lorsqu'elle fut arrivée devant la porte du chantier qui donne dans la rue de la Madeleine, elle parut frappée de l'idée que ce chantier devait abréger de beaucoup le chemin qu'elle avait à suivre. Enchantée de cette découverte, et l'on devine déjà pour qui, elle s'approcha de la femme qui en garde l'entrée, et d'une voix suppliante : « Madame, lui dit-elle, en tirant à elle Manon, je vous en prie, permettez-*nous* de passer. — Ce n'est pas ici un passage, » répondit la gardienne, d'un ton aigre et maussade. Ce refus et la grossièreté qui l'accompagnait n'arrachèrent pas une seule plainte à la villageoise. Elle témoigna plus de consternation que d'humeur, et n'insista pas. « Eh bien, dit-elle, (1) en se retournant tristement vers son ânesse, ne te l'avais-je pas bien dit, ma pauvre Manon ? Je voulais t'éviter du chemin. Tu es si lasse, et moi aussi ! Allons, faut prendre son parti, faut pas se décourager..... C'est pourtant bien dur ! courir depuis deux heures du matin, et n'avoir rien gagné ! sommes-nous à plaindre d'avoir tant de mal ! Y en a d'autres qu'ont tant de bonheur ! » en prononçant ce dernier mot pour la dixième fois, ses regards se portèrent sur moi. Il était évident qu'à ses yeux je faisais partie de ces *autres* dont elle parlait, et la comparaison que je faisais intérieurement entre nos deux positions, me prouvait trop qu'elle avait raison. Cependant il était pénible pour moi d'être un objet d'envie. Ses réflexions me faisaient apprécier ma situation ; j'éprouvais en revanche le besoin de lui rendre la sienne supportable. « Ma bonne, lui dis-je, toutes les personnes qui paraissent heureuses ne le sont pas. — Ah ! c'est vrai, mais peut-être aussi, celles-là sont par trop difficiles. Moi, je ne le suis guères. Je veux bien *nous* lever avant le jour, courir tout Paris avec Manon, et ne rentrer que le soir, n'en pouvant plus ni l'une ni l'autre ; mais je voudrais trouver en arrivant un peu de pain pour

(1) L'auteur de cet article atteste la sincérité de la conversation qui suit. Elle a été tenue il y a quelques jours à l'endroit indiqué. Pas un mot n'y a été changé.

moi, et de l'avoine pour elle, tout son content. Je n'ai plus qu'elle, voyez-vous : c'est toute ma fortune, toute ma compagnie.» Puis se redressant avec une sorte de fierté, « Je n'ai pas toujours été pauvre. Une fois dans ma vie, j'ai eu quatre cents francs. Not'curé nous dit au prône qu'il ne faut pas murmurer, que l'autre monde vaut mieux que celui-ci. Je l'espère, mais....... »

Ici elle fit une pause. J'en profitai pour lui témoigner de l'intérêt, et j'ajoutai : «Oui, bien certainement, on recevra dans le ciel la récompense de tous les maux que l'on aura supportés sur la terre avec résignation ; cette pensée est consolante. »

« Consolante ! Ah oui, dit-elle, en levant les yeux au ciel. Consolante.... pour moi, Marguerite.... Mais ma pauvre Manon !.... »

Elle se tut, et j'imitai son exemple. Qu'avais-je à lui répondre ? Cependant elle continuait de marcher, et je la suivis machinalement. Tout-à-coup, et lorsque nous nous trouvâmes au détour de la rue de la Ville-l'Evêque, où est située ma demeure, il me vint une idée que je résolus de réaliser à l'instant même : « Bonne Marguerite, lui dis-je, suivez-moi ; et en même temps je passai devant elle et m'acheminai vers ma maison, en ayant soin toutefois de ne pas aller trop vite, par égard pour Manon.

J'aurais peine à exprimer ce qui se passait alors dans mon esprit. Jamais je n'ai été plus heureux. D'abord, j'allais faire une bonne action, et ensuite je trouvais une occasion toute naturelle de rentrer, sans avoir l'air de revenir sur ma première détermination. Mon cœur et ma fierté étaient également satisfaits. Aussi la vue de Charles ne me causa-t-elle aucun embarras. Je l'aperçus sur le seuil de la porte, où peut-être il guettait mon retour. « Dépêchez-vous, lui dis-je, aidez cette bonne femme à placer dans le jardin tous ces pots de fleurs.—Comment ! tous s'écria Marguerite, et sa joie se manifesta par les plus vifs transports.—Charles, ajoutai-je, vous ferez dîner Marguerite avec vous, et vous n'oublierez pas de donner de l'avoine à Manon, *et tout son content.* » La pauvre femme, en entendant cet ordre, se passa la main sur les yeux, comme pour s'assurer que ce n'était point un rêve. « Ce n'est pas tout lui dis-je, à présent, Marguerite, vous connaissez le chemin de ma maison, revenez-y toutes les fois que vous n'aurez pu vendre toute la charge de Manon. Je retiens d'avance tout ce qui vous restera.—Ah ! mon cher monsieur, s'écria Marguerite, je me plaignais tout à l'heure *de notre malheur*, je parie en ce moment qu'il n'existe pas un être plus heureux que moi sur la terre. —Vous perdriez, lui dis-je, j'en connais un qui l'est mille fois davantage. »



LE PEUPLE ET L'HISTOIRE DE FRANCE.

M. Hocquart était un simple ouvrier imprimeur qui eut un jour ce que beaucoup de grands personnages attendent toute leur vie : une idée. Ne vous y trompez pas, une idée est une chose rare. Elles se comptent dans un siècle. Les omnibus sont une idée en matière industrielle ; la Charte a été une idée en politique. Il est vrai que Pascal et la révolution ont bien un peu aidé les deux inventeurs, mais c'est égal. M. Hocquart a fait sa fortune avec son idée : tant mieux pour lui : je ne connais pas de moyen plus légitime de s'enrichir. Mais en même temps par sa publication d'historiens à 12 sous le volume, il a rendu un immense service à l'instruction populaire, et c'est là le fait que je veux signaler. On ne s'imagine pas dans nos salons quelle prodigieuse quantité de ces petits in-18 se distribue chaque jour dans les boutiques et dans les ateliers de la capitale, sans parler des envois en province, et quelle masse de lumières ils répandent. C'est le lundi que la distribution commence, et elle se prolonge tout le reste de la semaine. Les porteurs se partagent les différens quartiers. Ils entrent dans les boutiques et les filatures, montent dans les ateliers du faubourg Saint-Antoine, grimpent au sixième étage du faubourg Saint-Marceau. Il faut voir avec quelle ardeur le volume est attendu, et reçu enfin en échange des 12 sous économisés tout exprès. Il a donc fallu moins manger la veille pour payer la souscription du lendemain : c'est tout profit ; et ce n'est pas là comme chez



Lith de V. Ratier

'Comme elle nous fixque !... parle z'y donc Capon !'



Lith de V. Ratier

Pauvre Manon je voulais t'éviter du chemin ! Nous sommes si lasses !

les riches, où le plus souvent l'on met ses souscriptions dans sa bibliothèque pour n'y toucher de long-temps. A peine reçu, le volume est dévoré, et le lendemain ce sont des commentaires à l'atelier sur ce qu'on a lu la veille au soir en famille. « — Dis donc, Louis, as-tu lu le premier volume de la suite : c'est du soigné, quand il parle des montagnards et des girondins, comme c'est dicté, vous avez vu tout ça, vous, père Gachette. — Oui, que je l'ai vu, mais il ne dit pas tout, allez : si je vous disais qu'on buvait du sang en cuiller à pot sur la place de Grève. — Ah bah ! laissez-donc, à quoi qu'ça servirait ? C'est comme maintenant le comité directeur, vous voulez nous faire croire qu'il mange de la chair humaine. — Moi je n'en suis qu'à Saint-Louis. Je l'aime bien quand il rend la justice au pied d'un arbre, et quand il bat les Anglais à Taillebourg, mais quand il fait percer la langue avec un fer rouge à ceux qui juraient le nom de Dieu, ça me paraît un peu violent. Nous aurions eu la langue comme une écumoire dans ce temps-là. Et puis il y a encore ses croisades, qui étaient de fameuses brioches, quoiqu'il se battait bien, c'est une justice à lui rendre. La dernière, surtout, c'est drôle, on dirait la guerre d'Alger : regardez donc ce qu'on en dit (il tire de sa poche un volume d'Anquetil et lit) : « L'enthousiasme gagna même au dehors. Edouard, fils du roi d'Angleterre, leva de belles troupes moyennant 30,000 marcs d'argent que Louis lui prêta (ils sont toujours malins les Anglais).... Ce cortége moitié pieux, moitié galant, partit de Marseille sur la fin de mars, temps peu propre à commencer une expédition dans un pays où on allait trouver des chaleurs ardentes et des sables brûlants. L'armée entière débarqua..... (C'est pas encore fait, çà..... Ah !..... vous allez voir.) L'air étouffant et les exhalaisons pestilentielles commencèrent à répandre des maladies dans l'armée : le flux de sang, les fièvres chaudes, la dyssenterie. (C'est amusant.) Les Français étaient sans cesse harcelés par les Africains, les battaient, à la vérité, mais se ruinaient par leurs victoires. Le siége, que continuaient les corps détachés de l'armée, n'avançait pas. (Hein ? comme c'est çà.) La contagion se répandit, elle atteignit les chefs..... On compte que l'armée diminua de moitié en un mois. » Enfin, Louis finit par la gober. Nous verrons si l'autre sera plus malin. C'était un brave homme au fond. Il disait à ses soldats : « Il est naturel, comme votre chef, que je marche le premier, (Bourmont dira çà en revenant.) Et, à son fils : « Ne mets sur ton peuple de tailles et de subsides que les moins onéreux qu'il te sera possible, et seulement pour des affaires très-pressantes. » Il paraît qu'au jour d'aujourd'hui, il y a toujours des affaires.... (On entend sonner trois heures.) « Ah ! vlà trois heures ; c'est une autre histoire, çà : A l'ouvrage, et, comme dit le *Constitutionnel*, la suite au numéro prochain. »

AU LUXEMBOURG.

Loin, loin le royal jardin des Tuileries, aux larges allées, au plan symétrique, où pas un coin n'est pour se cacher aux regards, dans cet endroit où il n'y a que des yeux, car, que vient-on faire là ? voir et être vu ! Loin ces alignemens si exacts, ces grands arbres si bien taillés..... tout cela est si décent, toujours et toujours si beau, qui c'en devient ennuyeux. Rien ne fatigue comme la monotonie, même celle du beau.

Oh ! le Luxembourg avec ses incidens de terrain pittoresques, ses aspects variés, sa vallée, sa colline, son bois frais et sombre, et ses statues dégradées, et ses promeneurs si divers de tournures, de costumes et de conversations ! oh ! le matin, quand le soleil se lève, venir admirer le resplendissant dôme des invalides, le premier frappé des rayons dorés, respirer un air si pur qu'on se croirait dans un riant verger de Touraine ou de Normandie ; oh ! mieux que tout cela encore : suivre à pas lents la marche furtive de la grisette matinale, ou de la belle et jeune artiste, venant, aux vivifiantes exhalaisons du printemps, rajeunir le timbre de sa voix fatiguée par les travaux de la veille. Oh ! la voir blanche et pâle, elle dont on a admiré l'éclat, et, timide, se contenter de sa vue et des paroles douces qui sortent de sa bouche, quand, naguère, on a tressailli à ses accens passionnés qui font vivre les énergiques créations du

drame moderne! Et puis, se souvenir, dans son cœur, du moment où l'on a frémi, du mot qui vous a fait pleurer; et puis encore, faire dans son âme de jeune homme, tout un roman, tout un drame, mais avec de douces couleurs, avec de gracieux incidens, un drame d'amour.

D'ailleurs, n'avez-vous pas un carré impénétrable aux rayons du midi où vous pouvez rêver, vous isolant de la vie réelle qui s'agite à cent pas de vous? Lassé de vos songes ou de votre lecture, n'avez-vous pas là, sous les yeux, les spectacles les plus divers, les plus curieux dont vous pouvez jouir, spectateur inattendu, tout à votre aise? On ne compte pas sur vous; les acteurs se promènent tranquilles, s'inquiétant peu des sifflets ou des bravos, pourvu que la pièce marche vite au dénouement. Venez, arrêtez-vous à tout moment, l'on commence..... et vous ne paierez pas!

C'est dimanche, grande est la foule, et la confusion des toilettes. La grisette et l'étudiant, la belle dame et son laquais qui la suit, la maîtresse de magasin et son garçon, l'ouvrière et l'artisan pauvre et joyeux, la bonne d'enfans et le conscrit!.....

J'aime un conscrit avec sa face large et son air qu'on appellerait niaisement naïf, si l'on voulait lui faire un compliment. O Jean-Jean, type admirable de la bêtise qui s'est faite homme! Oui, Jean-Jean, je ne puis te voir sans qu'une inspiration indicible de folle joie vienne dilater les poumons de ton serviteur.

D'autant plus, qu'à mon sens, tout être vivant représente une idée en tout ou en partie. Il y en a, qui, pâles contre-épreuves d'un original perdu, sont insaisissables à l'idéalisation; de ceux-là, il en faut vingt, cinquante, cent pour une idée..... ce sont des synonymes de rien, des machines qui marchent et qui mangent, et on appelle cela des hommes! Mais lui, le conscrit! il a sa spécialité, son moule particulier. Un conscrit, c'est la niaiserie bonne et joyeuse. Et puis, il a ses espèces: la timidité et la malice, mais cette malice est toujours niaise, seulement elle est plus grotesque. O Jean-Jean, à toi le sceptre du ridicule, des désappointemens, des projets sans paroles, et aussi de l'audace dans le conseil, du rire bête et des coups de coude donnés à un camarade pour l'exciter à être plus brave que toi. A toi, Jean-Jean, une place superbe dans ces catégories des représentans d'idées..... à toi qui pourtant n'es ni de l'Académie, ni de l'Athénée, qui n'es ni classique, ni romantique, ni vaudevilliste, à toi qui vis avec un sou par jour et dont le courage est peut-être aussi problématique que la capacité administrative de nos excellences.

Voyez! les deux espèces sont en présence. Une conquête est à faire; une sémillante bonne d'enfans, n'attendant peut-être qu'une parole pour promettre le premier bouillon de l'amour, lance un regard provocateur à un conscrit, debout à trois pas devant elle, et divisé en deux.... Celui-ci, timide, n'ose même pas regarder, celui-là, le pousse et lui dit, en ricanant: *Comme elle nous fisque! parle-z-y donc, capon!*

Mais l'autre mord dans un morceau de bois, et ne fait pas un mouvement. Un instant après, ils sont passés..... la niaiserie timide l'a emporté, la malice grotesque a fui, les deux natures se sont confondues, le conscrit marche dans son unité..... la bonne d'enfans le suit d'un œil accusant le regret.... C'est le dénouement. Le drame est joué. A d'autres!

Ch. de B.

THÉATRE-ALLEMAND.

Oberon, musique de Weber.

Enfin Oberon a paru, Oberon si impatiemment attendu par les amateurs de la musique allemande, et en particulier par les admirateurs du talent de Weber. Aussi y avait-il foule, et, grâce à l'avant-goût donné aux habitués de l'Odéon, par l'admirable partition de Robin des bois, était-il facile d'apercevoir que le public de ce jour n'était pas celui qui d'ordinaire vient promener à la salle Favart le ton du luxe et de la mode; des marques bruyantes d'improbation ayant accueilli la longueur des entr'actes, elles ont aussitôt été comprimées par des *chut* aristocratiques; car là, comme à l'Opéra, il est permis d'être satisfait; mais si, malgré la meilleure volonté du monde, on ne peut y parvenir, il faut, dans ce dernier cas, suivre le précepte que le Chiffonnier a tant de fois donné au public des Variétés.

Il faut convenir que nos voisins d'outre-Rhin ne sont pas bien difficiles sur la fable que les auteurs des *libretti* leur imposent. Après avoir suivi le cours des représentations allemandes, cherchez donc querelle, si vous en avez le courage, à MM. Planard, Scribe et Cᵉ. Il n'en eût pas été d'assez hardi parmi eux pour oser nous offrir les aventures merveilleuses de ce serviteur de Charlemagne, Huon de Bordeaux, condamné par son noble maître à aller, en manière de pénitence, à Bagdad, auprès du calife Haroun-al-Raschid, poignarder la personne qui se trouvera à sa droite dans la salle du conseil, et ensuite à enlever sa fille, ce qui démontre évidemment la sagesse de l'empereur Carlovingien. Huon, aidé de son valet Jasmin et d'un cor magique qui ressemble furieusement à celui d'Hernani, vient à bout de cette périlleuse entreprise, et, malgré une foule de circonstances plus ou moins désagréables, finit par être uni à la belle Résia; ce qui fait qu'Oberon, roi des fées et des génies de ce siècle-là, et séparé de son épouse par un serment, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un couple infiniment fidèle, est aussi réuni à la reine Titania, à la grande satisfaction de tout un chacun; après quoi, l'on chante que les troubadours rediront, pendant longues années, l'histoire de la belle Résia et de l'intrépide Huon.

Weber ne s'est pas laissé effrayer par la profondeur de cette invention lyrique; et si le poème est un chef-d'œuvre d'absurdité et de platitude, en revanche la musique en est un d'expression et d'harmonie. L'ouverture est déjà connue à Paris; chaque soir le théâtre des Nouveautés en donne un échantillon à ses habitués; les instrumens à vent qui dominent dans l'adagio, ont failli compromettre l'ensemble; les trompettes surtout ont été accueillies par un hourah universel. Le final du premier acte a été redemandé, et Mme Schrœder Devrient peut réclamer à juste titre sa part de ce brillant succès. Le chant des syrènes qui termine le second acte n'est plus nouveau; on l'a entendu dans *Henri V et ses Compagnons*, au théâtre des Nouveautés. Au troisième acte, nous avons distingué un chœur de chasseurs, qui, sans ressembler à celui de *Robin des Bois*, est d'un effet admirable, et un duo chanté par Mme Schmidt et Wieser. Donner des éloges aux choristes serait superflu: on a tout dit à cet égard. Mme Schrœder, parfaitement secondée par Haitzinger, a fait preuve du plus beau talent. En somme, *Oberon* a obtenu un brillant succès; et le célèbre compositeur du *Freyschutz* est resté à la hauteur de sa réputation.

Variétés.

*** La représentation extraordinaire au bénéfice de M. Champein, l'auteur de la *Mélomanie*, a eu lieu cette semaine au théâtre de Madame, peu habitué à de pareilles solennités. *Valérie*, sous les traits de Mme Moreau-Sinti, a prouvé que la comédie avait de bons interprètes ailleurs encore qu'au Théâtre-Français, dont la morgue empêchait les sociétaires de se montrer sur un théâtre secondaire. *Philippe* est venu ensuite avec son cortége habituel de pleurs et de bravos; puis le *Bouffe et le Tailleur*, joué par Nourrit, Féréol, Boulard et Mme Damoreau-Cinti, réunion de talens qui dispense d'en faire l'éloge. La Mazourka, dansée par Mazilier et Mlle Pauline Leroux, un divertissement, dans lequel Paul, Mme Montessu et Mlle Taglioni, brillaient à la fois, enfin le violon de M. Mazas et le hautbois de Brod complétaient cette brillante soirée, à laquelle il ne manquait que la présence de MADAME, retenue au château par un bal qui avait lieu chez elle.

*** Qui ne connaît *Mme Grégoire*, cette séduisante cabaretière immortalisée par Béranger. Jaloux de rendre cette chère dame plus *populaire*, si c'est possible, MM. Charles et Dupeuty nous l'ont montrée ces jours derniers sur la scène du Vaudeville, non plus tout-à-fait si egrillarde et si leste que dans la chanson, mais toujours fort avenante. Le sergent Bellerose (Lafont) dans une scène de racoleur, empruntée aux mémoires de l'illustre M. Vidocq, a beaucoup fait rire par une foule de mots plaisans et plaisamment lancés. Mlle Dussert est toujours une des plus jolies femmes de Paris; mais, au nom du ciel, un peu moins de grimaces dans le jeu et un peu plus de justesse dans la voix.

*** Veuf d'une créature angélique, M. Auguste ne veut plus entendre parler des femmes; Mme veuve de Verneuil se trouve mal à l'aspect d'un homme. Ces deux singuliers personnages se rencontrent chez un parent commun, et les voilà qui s'adorent, au grand contentement d'une espèce d'imbécille à qui sa maman a défendu de se marier avant M. Auguste, son frère de lait. Si *Haine aux femmes*, *les Inconsolables* et *le Dernier jour de Deuil*, ont fait les frais de cette nouveauté, Paul en a fait le succès par sa gaîté et son comique, trop exagéré cependant. Pour une jolie femme, Mme Mazurier a un grand défaut, c'est de s'habiller comme elle joue, c'est-à-dire fort mal.

*** Une comédie en trois actes et en vers, représentée ces jours derniers à l'Odéon, sous le titre du *Vieux Mari*, est l'erreur d'un homme d'esprit, qui a commis la faute encore bien plus grande de livrer son nom au public. *L'Ecole des Vieillards*, et vingt pièces à la suite nous avaient déjà montré les situations et presque l'intrigue de la comédie nouvelle. Cependant, on y rencontre çà et là de ces traits d'observation et d'esprit que M. Delaville a semé à profusion dans le *Roman* et le *Folliculaire*.

*** *Le Quai aux fleurs* n'a pas fait *flores*, mardi, aux Variétés. Malgré les efforts d'Odry, cette pièce, qui pourrait bien cependant se relever aux représentations suivantes, n'a pu trouver grâce devant le public, fatigué depuis si long-temps. Il ne faut en vouloir néanmoins ni aux auteurs, qui en sont à leur début, ni à M. Dartois, qui remplissait une obligation. C'est le dernier lambeau d'un funeste héritage.

*** Depuis samedi, Potier a donné au théâtre de la Porte-Saint Martin, trois représentations vraiment *extraordinaires* par le temps qui court, car la salle était pleine jusqu'au comble. *Le Jeune Verther*, *le père Sournois*, et *le*



Bourgmestre de Saardam, ont fait tour à tour pâmer de rire la foule nombreuse qu'avait attiré une occasion devenue si rare. Potier toujours, quoique différemment comique, est toujours inimitable. M. Honoré aura-t-il le courage de nous le prouver encore long-temps? M. Crosnier ne pourrait-il pas aussi se délivrer d'une espèce d'*Hymen* qui chante faux, joue faux, et ne peut faire un pas sans se marcher sur les doigts.

⁂ Le *Déluge* avait attiré hier au Cirque-Olympique des *flots* de spectateurs. Cet admirable tableau a obtenu le plus brillant succès. La foule *inondera* la salle pendant six mois et plus.

⁂ Mardi on jouait au Vaudeville le *Brigand Napolitain*. On a fait répéter à Lepeintre un couplet qui finissait ainsi :

Cet homme vrai fléau
Qu'on voit toujours r'venir sur l'eau,
Que d'imposteurs,
De trompeurs, etc.

Quelqu'un prétend avoir vu M. de Peyronnet applaudissant dans une baignoire.

⁂ Pendant que Mr de B.......t attend impatiemment le moment d'abandonner la France pour Alger, pendant que le *fils de l'homme* végète à Vienne auprès de son grand-papa, pendant que M. Barthélemy languit à Sainte-Pélagie, M. Guillebert, receveur de l'enregistrement, lui rappelle dans une missive mathématique que, pour jouir des douceurs de la captivité, il a contracté envers l'état une petite dette de 1,181 fr. 45 cent.; M. Barthélemy, honnête poète, qui a de moins en argent ce qu'il a de plus en imagination, répond à M. Guillebert, comme naguère il avait fait à M. Menjaud, natif de Dammartin, en vers, mais cette fois avec plus de bonheur; car, s'il a perdu son procès, le public a fait honneur à la traite tirée sur lui, et nous arriverons à peine assez à temps pour annoncer que la première édition de la *Bourse et la Prison* tire à sa fin. Le jeune poète n'aurait pas dû oublier cependant que Béranger a fait plus d'odes que de chansons, et que ses chansons vivront plus que bien des poëmes. Les *dettiers* ne lui pardonneront pas non plus quelques coups de plume un peu violens.

⁂ Sous le titre de *Fanfan le troubadour à la représentation de Hernani*, un jeune homme vient de publier un spirituel pot-pourri, comme Désaugiers en faisait dans son bon temps. L'auteur serait dans le cas de remettre ce genre à la mode, s'il pouvait y revenir.

CARICATURES DE LA SEMAINE,

PAR TOUT LE MONDE.

> Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, que Napoléon, que personne; ce quelqu'un, c'est tout le monde.

M. de Polignac vient de faire l'impossible, et cependant on ne le croit capable de rien. On a une bien autre opinion de M. de Peyronnet : on le croit capable de tout.

— M. Capelle est envoyé au *travaux publics*. Est-ce pour sa fuite de Genève, en 1814, ou pour ses belles manœuvres électorales? En tout cas, il se félicite d'être monté sur un plus grand théâtre. Ah, Floridor, Floridor!

— M. de Montbel est arrivé à la troisième station du calvaire ministériel.

— Le roi d'Angleterre ne s'est jamais si bien porté que depuis qu'on l'a fait mourir tant de fois.

— Aussitôt la création du ministère des *travaux publics*, il y a eu convocation de tous les membres des diverses corporations employés aux monumens de l'état. Elle a offert la vivifiante réunion de 3 maçons triomphateurs pour l'Etoile, de 2 scieurs de long pour la Madeleine, de 2 vitriers pour le Louvre et d'un badigeonneur pour la fontaine de l'Eléphant.

— Dis-donc, Duclos? Peyronnet reministre! allons, mon ami, fais-toi beau.

— M. Dudon est redevenu une des parties prenantes du trésor.

— On voit que la magistrature devient inflexible; on a mis un *Rocher* conseiller à la cour cassation.

— M. Martainville vient de vendre le *Drapeau blanc*. — N'en a-t-il jamais vendu d'autres?

— L'anagrame d'Alger est Régal. — C'est de bon augure. L'expédition ne sera qu'un déjeûner pour l'armée française.

— M. de Chabrol a compris dignement qu'on le trompait indignement, mais ne devait-il pas se réserver pour sa retraite, au moins un bureau de tabac....... *à fumer*.

— On dit que M. le baron Capelle va faire changer son nom en celui de baron Chapelle.

— Par arrêt de la cour royale M. Bouquet est un mari *acquitté*, mais le ministère PUBLIC prétend qu'il est à *garder*.

— Il est plus facile de devenir ministre de la marine sans être marin que député sans être constitutionnel. — Avis à M. d'Haussez.

— On prétend qu'un de nos députés les plus *conséquens*, s'écriait ces jours derniers : ah! si j'allais à l'expédition, j'aurais bien soin de mettre un mouchoir sur ma bouche pour boire, car il serait si désagréable d'avaler une girafe ou un requin!

— Plusieurs préfets vont intenter une action contre M. de P....... qui, dans une circulaire, les a assurés de sa considération distinguée.

— Un journal anglais paraît très-satisfait de la conduite de nos ministres à l'égard d'Alger. Il faut bien que quelqu'un soit content d'eux.

— On écrivait ces jours derniers de Toulon : « Il est arrivé ici venant de Paris, cinq ou six aérostats. » Est-ce que le blocus d'Alger ne serait qu'un projet en l'air?

V. Ratier

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

JEUX FLORAUX.

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX.

(Tirage du 31 mai.)

J'en vois d'ici qui pensent que je vais leur parler de Toulouse, de son Capitole, de sa Clémence Isaure..... En vérité, je m'occupe bien de cela! Ce sont des vieilleries que j'abandonne au *Moniteur*, au *Mercure de France*, et à la *Revue* dite *de Paris*. — Il s'agit d'une cérémonie fort curieuse, dont il est bruit dans tous les salons et que tout le monde traite de fable, de mystification, etc. Au fond, j'ignore moi-même s'il y a du vrai ou ce qu'il y a de vrai là dedans, et je me bornerai à résumer les différentes versions et les propos divers qui circulent à ce sujet.

Un des ministres aurait, dit-on, imaginé, pour divertir le roi François I[er], d'emprunter cent mille francs au budget de 1832, et de distribuer des prix aux poètes qui ont chanté depuis la restauration. Cette proposition aurait été accueillie avec acclamation, et l'on aurait aussitôt formé un jury composé de MM. de Guernon Ranville, Syries de Mayrinhac et Dudon. M. de Guernon-Ranville aurait été élu président comme partie en cause, M. Syries de Mayrinhac aurait trouvé la question trop *conséquente* pour lui, et, vu l'exiguité du capital à distribuer; M. Dudon aurait déclaré que sa conscience ne lui permettait pas d'y *prendre* part.

M. Frayssinous aurait proposé de distribuer de simples fleurs d'or, et de donner aux pauvres le surplus de l'allocation. Cette proposition charitable aurait réuni tous les suffrages, excepté un, c'est à savoir, dit-on, celui du préopinant. M. de Puymaurin aurait fortement appuyé l'honorable M. de Frayssinous, par un motif bien différent, suivant certains récits, c'est-à-dire, pour dénoncer les lauréats que la misère réduirait à faire fondre leurs fleurs à la Monnaie. Quoi qu'il en soit, la proposition de M. de Frayssinous aurait été adoptée, et on aurait passé outre à la discussion relative aux fonctions du jury.

M. Aguado se serait levé le premier pour offrir de s'en rapporter à M. Philarète-Châles ou à la *Revue* dite *de Paris*. *Le Mercure* aurait écarté sa sœur cadette, et réclamé énergiquement son droit d'aînesse; M. de Peyronnet l'aurait éloquemment appuyé, et aurait conclu à ce qu'on fît mander immédiatement M. A. Pichot, traducteur de lord Byron. M. de Polignac se serait levé seul pour le préopinant. M. Dudon aurait voté pour que les rédacteurs du *Voleur* fussent pris pour arbitres. M. Piet s'en serait rapporté au directeur du *Gastronome*, et l'assemblée entière se serait levée pour cette dernière proposition, lorsque tout-à-coup M. Frayssinous aurait pris gravement la parole pour demander qu'on envoyât chercher l'Académie française en chaise à porteur; mais M. de Guernon Ranville s'y serait opposé, vu que le mot *ducque* n'est pas dans le Dictionnaire de l'académie. Sur quoi, M. baron de Montbel aurait demandé que la distribution fût remise à trois jours et qu'on envoyât chercher par le télégraphe (M. Mangin aurait ajouté: avec une escorte de quatre gendarmes d'élite), MM. les maîtres ès-jeux floraux de Toulouse, lesquels se rendraient sur-le-champ à Paris (sous l'escorte desdits quatre gendarmes d'élite, aurait ajouté M. Mangin), et se constitueraient en jury à l'effet de procéder à ladite distribution. Cette proposition aurait été rejetée attendu que la ligne télégraphique



aurait été brûlée. Un membre inconnu aurait proposé d'envoyer un mandat d'amener à l'institut de Tembouctou ; mais M. de Polignac aurait fait observer que cette ville n'existe pas sur les cartes géographiques de Londres, et on aurait décliné la compétence de l'Institut Tembouctouais.

Dans cet état, M. de Puymaurin aurait offert, pour plus de justice et d'impartialité, de faire une bonne loterie et de donner à tous les candidats un billet gagnant. M. de Peyronnet se serait élevé avec chaleur contre la proposition de l'honorable préopinant, et aurait offert de s'en rapporter au jugement de Dieu, comme cela se pratiquait au bon temps de Philippe de Valois, de Charles VI, de François Ier, jusqu'à la décadence des mœurs et de la religion sous Henri IV ; en conséquence, de réunir tous les champions poétiques, la dague au poing, dans la vallée des Menus-Plaisirs, et de couronner les survivans. M. Berryer aurait objecté qu'un duel aussi éclatant serait une poignée de main donnée à la populace et un soufflet à la chambre haute. Conséquemment, il aurait voté pour la proposition de M. de Puymaurin comme tendant également à s'en rapporter au jugement de Dieu. M. de Polignac aurait ajouté que la proposition de l'honorable M. de Peyronnet exposerait les vainqueurs à l'exil, aux termes du *Duel bill*, et il aurait voté pour la proposition de l'honorable M. de Puymaurin ; sur quoi l'honorable M. de Peyronnet lui aurait lancé des regards furieux.

Enfin, la loterie aurait été adoptée et le tirage remis au lendemain 31 mai. M. le baron Capelle aurait été chargé de la confection des listes, vu son habileté à manier la matière électorale, et, sur l'avis de M. de Peyronnet, il lui aurait été enjoint de faire ce que *l'équité ordonne en termes précis, et de faire avec opportunité tout ce qu'elle ne défend pas expressément.*

On se serait assemblé le lendemain, et, en présence d'augustes personnages, sans que personne portât la main dans l'urne, et à l'aide d'une machine à vapeur, au tirage des prix, c'est-à-dire des fleurs d'or, lesquelles fleurs d'or seraient échues ainsi qu'il suit :

A MM.

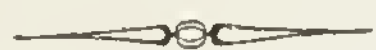
Alissan de Chazet,	le Lierre.
Ancelot,	le Gui.
Baour-Lormian (1),	le Tournesol.
Barthélemy et Méry,	le Laurier.
Béranger,	l'Immortelle.
Bignon,	le Champignon.
Danglemont,	le Chiendent.
De Guernon-Ranville,	le Chardon.
De Lamartine,	le Lis.
Delavigne,	le Chêne.
Delatouche,	la Jalousie.
Delorme (Joseph),	le Souci.
De Musset,	le Narcisse.
De Rességuier,	le Réséda.
Desbordes-Valmore, (Mad.)	la Rose.
Deschamps (Em.),	le Seringat.
Devigny (Alf.),	l'Amaranthe.
Dumas (Alex.),	le Myrthe.
Gay (Mlle Delphine),	la Fleur d'oranger.
Guiraud,	le Saule pleureur.
Hugo (V.)	le Cèdre.
De Marcellus,	l'Ail.
Mercœur (Mlle Elisa),	la Pervenche.
Nodier,	le Rameau d'or.
Perceval de Grandmaison,	le Pavot.
Soumet,	l'Églantine.
Tastu (madame),	la Violette.

L'assemblée entière aurait été fort mécontente de ce résultat ; M. Mayrinhac aurait prétendu que certains noms avaient été mis frauduleusement sur la liste ; que la loterie avait jugé-z-avec beaucoup de partialité ; qu'enfin on avait fait-z-une omission *conséquente* sur cette liste en n'y portant pas le nom de son honorable ami M. Benoît, auteur de la célèbre romance *La belle et tendre Imogine*.

Il paraîtrait aussi que plusieurs lauréats auraient re-

(1) On aurait prétendu qu'il n'avait chanté que sous l'empire, mais il aurait été reconnu qu'il avait chanté depuis la restauration, et, en conséquence, on l'aurait maintenu sur la liste.

jeté les fleurs ministérielles ; que d'autres auraient protesté contre la loterie et l'auraient déclarée injuste, en présence de M. de Puymaurin, qui en aurait beaucoup ri, et de LL. MM. Napolitaines qui auraient trouvé tout cela fort piquant. On assure..... mais en bonne foi je ne puis croire qu'il y ait un mot de vrai là dedans, et j'espère que le lecteur me fera grâce du reste.



PHYSIOLOGIE DE LA TOILETTE.

DE LA CRAVATE,

CONSIDÉRÉE EN ELLE-MÊME ET DANS SES RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ ET LES INDIVIDUS.

> Une cravate bien mise répand comme un parfum exquis dans toute la toilette ; elle est à la toilette ce que la truffe est à un dîner.

La révolution fut, pour la toilette comme pour l'ordre civil et politique, un temps de crise et d'anarchie ; elle amena pour la cravate en particulier un de ces changemens organiques qui viennent, à des siècles d'intervalle, renouveler la face des choses. Sous l'ancien régime, chaque classe de la société avait son costume; on reconnaissait à l'habit le seigneur, le bourgeois, l'artisan. Alors la cravate (si l'on peut donner ce nom au col de mousseline et au morceau de dentelle dont nos pères enveloppaient leurs cous) n'était rien qu'un vêtement nécessaire, d'étoffe plus ou moins riche, mais sans considération, comme sans importance personnelle. Enfin les Français devinrent tous égaux dans leurs droits, et aussi dans leur toilette, et la différence dans l'étoffe ou la coupe des habits ne distingua plus les conditions. Comment alors se reconnaître au milieu de cette uniformité? Par quel signe extérieur distinguer le rang de chaque individu ? Dès lors était réservée à la cravate une destinée nouvelle : de ce jour elle est née à la vie publique, elle a acquis une importance sociale; car elle fut appelée à rétablir les nuances entièrement effacées dans la toilette ; elle devint le criterium auquel on reconnaîtrait l'homme comme il faut et l'homme sans éducation.

En effet, de toutes les parties de la toilette, la cravate est la seule qui appartienne à l'homme, la seule où se trouve l'individualité. De votre chapeau, de votre habit, de vos bottes, tout le mérite revient au chapelier, au tailleur, au bottier, qui vous les ont livrés dans tout leur éclat; vous n'y avez rien mis du vôtre. Mais, pour la cravate, vous n'avez ni aide, ni appui ; vous êtes abandonné à vous-même ; c'est en vous qu'il faut trouver toutes vos ressources. La blanchisseuse vous livre un morceau de batiste empesé; selon ce que vous savez faire, vous en tirerez parti : c'est le bloc de marbre entre les mains de Phidias ou d'un tailleur de pierres. Tant vaut l'homme, tant vaut la cravate. Et, à vrai dire, la cravate c'est l'homme; c'est par elle que l'homme se révèle et se manifeste.

Aussi est-ce une chose reconnue aujourd'hui de tous les esprits qui réfléchissent, que par la cravate on peut juger celui qui la porte, et que, pour connaître un homme, il suffit de jeter un coup d'œil sur cette partie de lui-même qui unit la tête à la poitrine.

Ainsi, cette cravate empesée, raide, droite, sans un pli, au nœud plat, carré, symétrique, comme si le compas du géomètre y avait passé, vous annonce un homme exact, sec, égoïste.

Cette cravate en mousseline claire, sans empois, onduleuse, avec une rosette bouffante et prétentieuse,... c'est un parleur élégant, diffus, fade ; un noticier.

Cette cravate en batiste, ni trop élevée, ni trop basse, assez lâche pour laisser au cou et à la tête toute la liberté de leurs mouvemens, avec un nœud grâcieux, mais naïf et simple,... c'est un poète élégiaque.

Je m'arrête, pour ne pas déflorer en quelques lignes un sujet digne d'inspirer des volumes, tant il a d'intérêt, d'étendue et d'importance.

Considérés sous le rapport de la cravate, les hommes se divisent naturellement en trois grandes catégories.

D'abord, pour commencer par celle qui mérite le

moins notre attention, se présente cette classe nombreuse d'hommes qui portent la cravate sans la sentir, ni la comprendre, qui chaque matin tournent un morceau d'étoffe autour de leur cou, comme on fait d'une corde ; puis, tout le jour, se promènent, mangent, vaquent à leurs affaires, et le soir, se couchent et s'endorment, sans scrupule, sans remords, parfaitement satisfaits d'eux-mêmes, comme si leur cravate eût été mise le mieux du monde. Gens sans actualité, continuant le 18e siècle au milieu du 19e ; anachronismes vivans, trop nombreux, hélas ! à la honte du siècle de lumière, et que nous ne mentionnons ici que pour mémoire ; car, relativement à la cravate, ce sont des êtres négatifs.

Au-dessus d'eux immédiatement viennent ceux qui entrevoient ce qu'il y a de bien dans la cravate et ce qu'on en peut faire, mais qui, n'en pouvant tirer aucun parti par eux-mêmes, sont réduits à copier autrui. Esprits étroits, stériles, sans imagination, sans une seule idée à eux, ils étudient chaque jour le nœud qu'ils reproduiront le lendemain. Quelle estime faire de ce *servum pecus* de la cravate ? Je les comparerai à ces hommes frivoles qui cherchent chaque matin, dans les gazettes, les idées qu'ils auront toute la journée, ou aux mendians qui vivent des charités d'autrui.

Au premier rang enfin se placent ces hommes forts et solides par eux-mêmes, qui sentent et comprennent la cravate, qui la comprennent dans ce qu'elle a d'essentiel et d'intime, avec cette énergie d'intelligence, cette puissance de génie, départies à ces mortels privilégiés *quos æquus amavit Jupiter*. Ceux-là n'ont ni maîtres, ni modèles ; ils trouvent en eux de grandes, de nobles ressources ; ils n'écoutent qu'eux-mêmes ; ils sont véritablement créateurs.

Car la cravate ne vit que d'originalité et de naïveté ; l'imitation, l'assujétissement aux règles la décolorent, la glacent, la tuent. Ce n'est ni par étude, ni par travail qu'on arrive à bien ; c'est spontanément, c'est d'instinct, d'inspiration que se met la cravate. Une cravate bien mise, c'est un de ces traits de génie qui se sentent, s'admirent, mais ne s'analysent, ni ne s'enseignent. Aussi, j'ose le dire avec toute la force de la conviction, la cravate est romantique dans son essence ; du jour où elle subira des règles générales, des principes fixes, elle aura cessé d'exister.

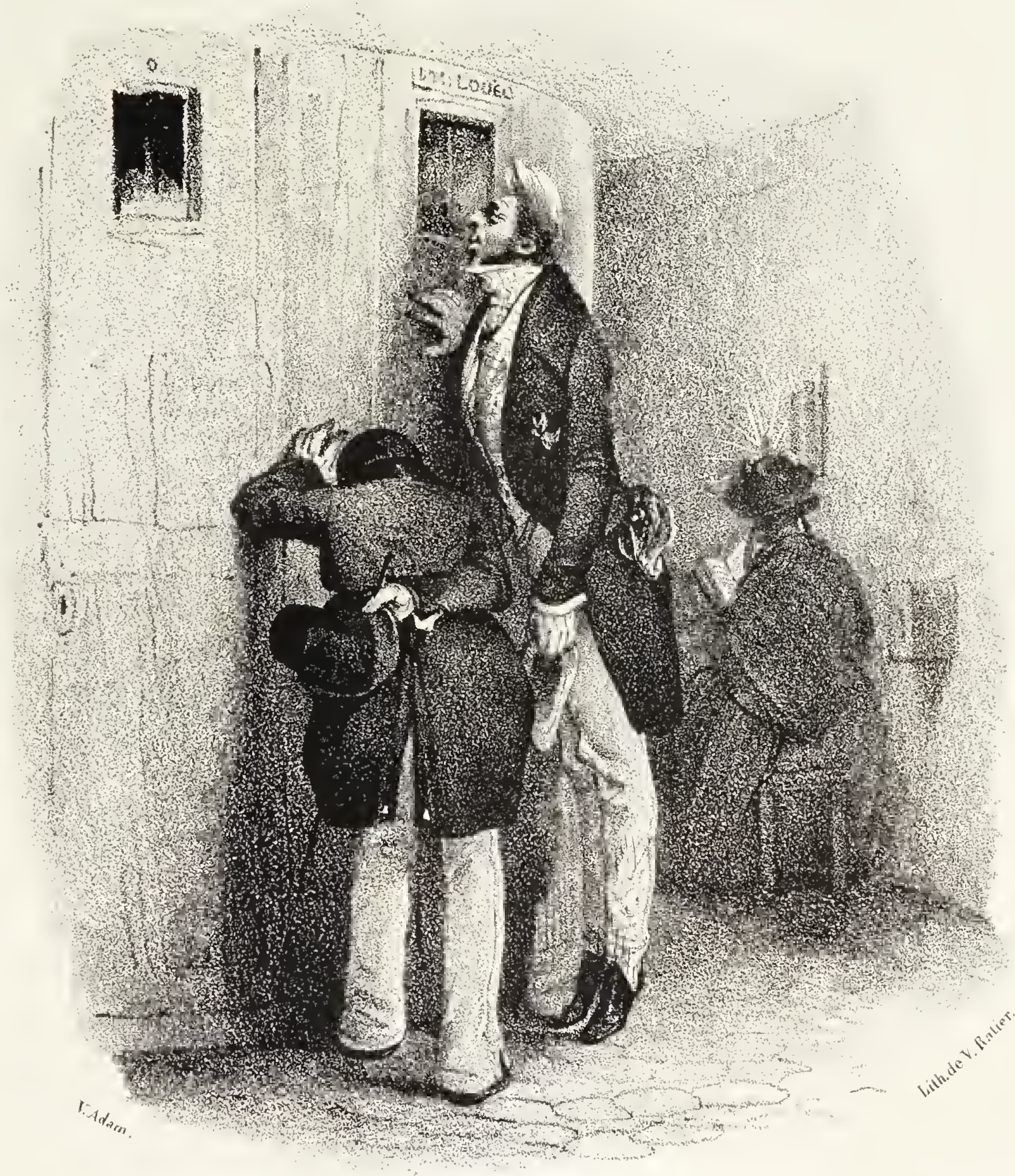
Et cependant il s'est trouvé de par le monde un baron de l'Empesé, qui a publié *l'Art de mettre sa cravate ! Art* et *cravate*, voilà de ces mots qui hurlent de se voir accouplés. Quelle confusion d'idées, et comme on juge un homme par un pareil trait ! Aussi faut-il le voir, ce baron de l'Empesé, avec son col en pointe, sa cravate droite comme un carton, son nœud sec et plat, les bouts ramassés en avant et attachés avec une épingle ; enfin tout ce qui se peut imaginer de plus *rococo*. Et son livre ! c'est à faire naître un ris inextinguible. Des divisions, des séparations de genres, des classifications, des prohibitions, toute une législation aristotélique, un véritable Code à la Boileau. Voilà comme on prépare des entraves au génie, comme on l'emmaillotte des langes de la routine, comme on fournit des argumens et des textes à la médiocrité, comme on pervertirait le goût public, s'il ne se trouvait des esprits fermes pour braver de ridicules obstacles, pour marcher en avant d'un pas assuré, et maintenir la cravate dans sa liberté native et dans son éclat.

Parmi eux, nous citerons un seul exemple, qui est des plus illustres, et qu'il sera toujours honorable de suivre. M. le prince de R...., aujourd'hui archevêque et cardinal, fut long-temps la gloire de la cravate. Vous ne l'eussiez pas vu défaire, essayer, recommencer à plusieurs reprises le nœud d'une même cravate. Il mettait dans cette partie de la toilette une ampleur, un grandiose qu'un petit esprit ne saurait comprendre. Vingt cravates étaient préparées devant lui ; il en prenait une, la mettait à son cou et la nouait d'une main sûre qui ne connaissait pas l'hésitation. Le nœud lui déplaisait-il ? il jetait la première cravate, en prenait une autre. Quelquefois il en essayait jusqu'à dix, quinze, avant d'être satisfait de son œuvre ; car la cravate, expression de la pensée comme le style, est souvent rebelle comme lui. Mais quand il était parvenu à reproduire dans sa cravate ce type sans pareil qu'il avait dans l'esprit, on admirait, on s'extasiait.



Lith. de V Ratier.

Le rapprochement difficile.



COULOIR DES 5èmes

Son âme était passée dans le tissu léger, et s'y manifestait toute entière. On y voyait cette aisance, cette liberté d'esprit, sans laquelle il n'est pas d'originalité, et surtout cette chaleur d'âme, ce feu brûlant qui se développa plus tard en zèle religieux, et devint une vocation au cardinalat. E. B.

M. MANGIN ET LES DEMOISELLES.

Grâces aux grands génies qui nous gouvernent, Paris n'a plus rien à envier aux plus belles villes d'Italie. Salubrité, sûreté, commodité, moralité, prospérité; tout cela vraiment a fort bon air. L'étranger qui vient nous visiter doit être bien trompé dans son attente, si par hasard, et la chose est possible, notre vieille réputation l'attirait, en amateur curieux, dans la moderne Babylonne. Aussi, pour peu qu'il n'entende pas le français, son édification doit être complète touchant notre réforme, tant les apparences nous sont favorables.

Nous avions depuis long-temps des édifices remarquables, des places publiques ornées de statues, de colonnes et de fontaines, mais une trop grande licence de mœurs. Maintenant nos rues sont balayées, déblayées, arrosées, éclairées; nos cafés et nos magasins sont dorés; nos citadins sont parés; nos mœurs sont épurées: les ordonnances de police ont la vertu des fées dans les progrès de l'art social.

Les fiacres, les bureaux de loterie, les maisons de jeu et les commissaires de police ont des lanternes qui les recommandent la nuit à l'attention des passans; les lieux de prostitution vont jouir, dit-on, du même privilége: c'est de toute justice. Il y a donc, dans le bruit que le menu fretin de la littérature ne cesse de faire depuis l'ordonnance qui interdit à ces demoiselles le droit de prendre l'air, la nuit, dans les rues, une malveillance incontestable. L'ordonnance de M. Mangin est à l'avantage de tout le monde et des demoiselles en particulier. N'était-ce pas pitié, dans un siècle éclairé par la philantropie, de voir ces enseignes vivantes, exposées dans leur nudité à l'intempérie des saisons, et souvent même aux capricieux outrages des plus fidèles adorateurs de leurs charmes? N'était-ce pas une faveur au moins étrange que cet étalage de boutique s'étendant quelquefois plus avant sur la voie publique que les règlemens de police ne le tolèrent pour d'autres commerces? N'était-ce pas enfin une anomalie choquante avec les mœurs décentes, que des esprits mal intentionnés appellent hypocrisie? Il faut qu'il y ait harmonie dans l'action gouvernementale. Si nos hommes d'état ne peuvent changer au fond la perversité de la nature humaine, ils ont raison de l'organiser dans l'intérêt de leur système social. L'administration doit protection à toutes les classes qui contribuent pécuniairement à son existence; elle doit aussi les diriger dans la voie du perfectionnement. Les priviléges, les patentes, les lanternes, les plaques, les numéros et les médailles, sont soumis à la juridiction immédiate des ordonnances; le droit d'exercer une profession ne s'accorde qu'à cette condition; l'*extérieur* forme le domaine de la police, et la police de M. Mangin améliore *extérieurement.*

Quel homme sensé oserait nier l'amélioration successive des mœurs extérieures, en voyant la transformation qui s'opère chaque jour extérieurement dans tous les rangs de la société? Salutaire effet de la prudence et de la sagesse de nos grands hommes! Semblables à ces empiriques dont les remèdes secrets font disparaître tout à coup les maladies de peau, ils enferment, j'en conviens, le loup dans la bergerie; les progrès du mal seront, plus tard, prompts et violens: mais, pour le moment, il suffit de ne pas voir les taches: aux yeux de beaucoup de gens, les apparences de la santé font croire à la santé. En vérité, nous avons l'air bien portans; c'est plaisir que de nous voir.

Autrefois l'abjection morale perçait à l'épiderme, et, à l'exception de quelques êtres privilégiés, couverts du manteau de la naissance et de la faveur, on recevait à l'aspect du vice le sentiment de la crainte: le vice était une extrémité sociale, un exil; car il avait sa livrée, son allure, son langage, ses quartiers; l'inconduite, d'un côté, la misère, d'un autre, amenaient des recrues: on ne se relevait pas de la

chute ; il n'y avait plus aucune illusion consolante dans cette dégradation. Aujourd'hui nos civilisateurs de la surface humaine ont voulu que l'amélioration eût l'air d'être générale ; ils ont appelé au bien-être progressif de la société tous ceux que la société avait intérêt à marquer d'un stigmate, et la réforme extérieure a nécessité des transformations.

Dans cette palingénésie individuelle, le vagabond connaît toutes les douceurs du *chez soi* ; il a les honneurs du luxe et les illusions de l'homme social qui respecte les lois. L'escroc exerce, sous des dehors séduisans, ses talens avec une plus grande sécurité ; grâce à son ajustement d'emprunt et au prisme d'une gaze, la courtisanne, tout étonnée des marques de déférence qu'on lui témoigne dans nos jardins et sur nos boulevards, se croit une femme honnête, comme le garnement qui lui sert de maintien et de passeport peut aussi, à la rigueur, s'imaginer qu'un habit pincé et une cravate sans col donnent l'air comme il faut. Les oisifs sont trompés à les voir ; les difficultés apparentes stimulent les désirs : c'est une victoire à remporter ; cette seule idée donne du prix à des charmes qu'on eût méprisés naguère avec un abord plus facile. Et l'imagination, cette folle compagne de l'oisiveté, à combien de conjectures ne se trouve-t-elle pas livrée ! La bonne opinion si naturelle qu'on a de soi fait rêver aussitôt, dans l'œillade lancée à la dérobée, quelque chose d'involontaire et de sympathique. Il faut donc chercher à tromper la surveillance du mari, du frère ou de l'ami qui gêne une intelligence si subite. Les regards, les soupirs, ont un langage éloquent ; l'argus est préoccupé, il a même une affaire indispensable, il ne sera que deux minutes, et la belle reste seule sur la chaise, auprès de laquelle le soupirant s'asseoit aussitôt..... Ah ! monsieur Mangin ! c'est à vous que nos chercheurs d'aventures doivent de ressentir tous les mouvemens secrets de l'âme qui, dans les romans, forment ce qu'on nomme une passion. Que vont devenir nos peintres de mœurs, nos Paul de Kock, nos Ricard ? Si tous les désœuvrés font des romans en réalité, personne n'aura plus le temps d'en lire. Quoi qu'il en soit, c'est au sage magistrat que nous venons de citer qu'on doit la tendance psycologique qui s'empare en ce moment de ces demoiselles et de leurs adorateurs. Cette amélioration morale et physique influera nécessairement sur une importante transformation : les dernières années du règne de Louis XIV préparaient la régence.

Mais, quoi qu'on puisse en dire, il y a corrélation entre les beaux vêtemens et les beaux sentimens, comme le père procède du fils. Les habits font les mœurs, comme les apparences font la prospérité des gens superficiels : tout va donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ; nos hommes d'état l'ont dit et le redisent encore. A.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Elle était jeune et belle ; le théâtre la comptait parmi ses coryphées les plus piquantes. Un soir, au balcon, une lorgnette indiscrète lui avait révélé le pouvoir de ses charmes, et elle aussi avait goûté cette existence entourée de tout le prestige de la richesse et du bonheur ; mais hélas ! il n'y a pas de printemps sans hiver : le jour de la détresse est arrivé avec les années ; l'illusion a cessé, les amans ont fui avec les attraits. Celle qui a vu sa jeunesse passer comme un doux rêve au milieu des plaisirs et de l'insouciance, n'a plus qu'un couloir pour retraite. Triste réaction des choses d'ici bas !

Six heures ont sonné et cette créature ne s'appartient plus. Par une de ces bizarreries aujourd'hui si communes, peut-être elle a quitté l'église où elle lève un impôt sur la fatigue des fidèles, pour donner au théâtre le reste d'une journée commencée au pied de l'autel. Une fois armée de cette clé mystérieuse à l'aide de laquelle s'ouvrira le sanctuaire du plaisir, ce n'est plus la même femme, elle a fait abnégation de son caractère de la matinée. Elle connaît toute l'importance des fonctions qui lui ont été confiées ; d'un coup d'œil elle mesure l'étendue de son empire, car une ouvreuse est une puissance. Soyez l'ami d'un directeur, d'un auteur ou d'un acteur, et dans cette salle immense vous ne trouverez pas une place qui vous convienne, si vous avez

négligé les bonnes grâces de l'ouvreuse. Mais au contraire, que vous ayez eu le bonheur ou plutôt le bon esprit de lui plaire, du plus loin qu'elle vous apercevra, elle quittera sa lecture favorite, *la Portière* ou *Mon voisin Raymond*, et vous abordera d'un air qu'elle tâchera de rendre aimable avec le sourire et le petit banc obligés.

Oh ! que de précieuses qualités ne faut-il pas réunir pour accomplir dignement une tâche aussi importante ! Saurait-on prodiguer trop d'éloges à ce tact, à cette finesse, et surtout à ce sublime talent d'observation qu'il faut sans cesse y déployer ; car il y a, dans l'exercice de ces fonctions, mille nuances qui caractérisent le véritable mérite. Les égards, sous quelque forme qu'ils se présentent, ne sont pas les mêmes pour tout le monde : par exemple, accueillir l'actionnaire avec un profond respect, le journaliste avec empressement, ne pas trop rudoyer le public payant, deviner à demi-mot l'élégante et la grisette, le commis et le banquier, l'artiste et l'homme de loi, et savoir mettre à profit toutes les ressources que certaines places privilégiées présentent à son intelligence, voilà ce qui constitue l'importance, l'utilité de ses attributions. On peut bien renverser une direction, éloigner un comédien, faire tomber une pièce ; mais l'ouvreuse est là, toujours inamovible et inaccessible à la cabale ; les générations passent, se succèdent ; mais elle reste, véritable répertoire, chronique personnifiée. Elle pourrait au besoin vous instruire de tout ce qu'on fait derrière le rideau et même au-delà : nourrie dans le sérail, elle en sait les détours. On se passera d'un directeur, d'une pièce, d'un acteur, d'un public même, mais d'une ouvreuse, jamais ! Elle est comme la condition indispensable de la perfectibilité d'un théâtre.

RAPPROCHEMENT IMPOSSIBLE.

Il n'en est pas ! s'écrient déjà certaines personnes qui, depuis la création du ministère *antipathique*, ne doutent plus de rien. Je l'avouerai, en voyant remonter sur l'eau le beau grenadier, le célèbre bretteur, j'étais presque de leur avis. Et cependant, malgré ces naïves idées sur la sympathie universelle, malgré les touchantes utopies de feu ce bon abbé de Saint-Pierre sur la paix générale, et sans compter l'éléphant et le rhinocéros si plaisamment retracés par notre spirituel Granville, ici-bas que d'hommes, que d'idées, que de choses aussi impossibles à rapprocher que deux lignes parallèles à réunir.

La Charte et M. de Polignac. — Un actionnaire et un dividende. — M. Racine et Victor Hugo. — Le gaz et les épiciers. — Le public et les Variétés.... Rapprochement impossible.

Le sens commun et la censure. — La probité et M. D.... — L'honneur et M. de B....... — M. de Syr... et la grammaire. — Chodruc et un habit neuf..... Rapprochement impossible.

Ces demoiselles et M. Mangin. — La Grèce et un roi. — La raison et M. Cousin. — Une césure et M. Alfred de Musset. — Messire et madame de P...... Rapprochement impossible.

La *Gazette* et le *Courrier*. — Un bossu et une bossue. — L'argent et l'esprit. — Foutan et un galérien. — Le *Drapeau blanc* et des abonnés... Rapprochement impossible.

M. Benjamin Constant et M. de Laboulaye. — Jozon et la tolérance. — Les médecins et la santé. — Les modistes et la vertu. — M. Beugnot et un portefeuille..... Rapprochement impossible.

Je n'en finirais pas si, nouveau baron Dupin, je voulais faire une statistique exacte et complète de tout ce qui hurle, rien qu'à l'idée d'un rapprochement et quand les chiens et les chats, le noir et le blanc, l'eau et le feu ne serait pas à ma disposition pour prouver les nombreuses antipathies de la nature, les rapprochemens impossibles qui pourrait se refuser à l'évidence de cette dernière preuve ; le ministère et la nation.

CARICATURES DE LA SEMAINE,

PAR TOUT LE MONDE.

Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, que Napoléon, que personne; ce quelqu'un, c'est tout le monde.

— « Tuez votre père, tuez votre mère, tuez vos frères, » tuez vos sœurs : venez au tribunal de la pénitence; fussiez- » vous aussi rouge que de l'écarlate, vous en sortirez aussi » blancs que neige. » (*Instruction paternelle d'un jeune prêtre desservant de la commune de V......, canton de Ligny.*)

— On désire se procurer deux candidats ministériels pour les colléges électoraux d'Auxerre et de Villeneuve-le-Roi. Jusqu'à ce jour, malgré les plus actives sollicitations, on n'a pu trouver d'amateurs. On fera de grands avantages à ceux qui porteront l'abnégation jusqu'à accepter ces fonctions dans lesquelles ils trouveront, il est vrai, peu d'honneur mais quelques petites compensations. Il est incroyable que, lorsque M. de Villèle a trouvé même des censeurs on ne puisse rencontrer dans le département de l'Yonne deux féaux qui consentent à se dévouer à monseigneur de Polignac et à messire de Peyronnet. S'adresser *franco* à l'hôtel de la préfecture à Auxerre.

Si par hazard d'autres arrondissemens ou le grand collége avaient des sujets doubles, ils sont instamment priés de les indiquer à l'adresse ci-dessus. (*Mémorial de l'Yonne.*)

SUCCESSION VACANTE.

A vendre, expressément au comptant.

Un joli petit royaume dans une des plus belles contrées de l'Europe. Ce domaine, nouvellement restauré par M. le général Maison, par M. le colonel Fabvier et M. le comte Capo-d'Istrias, est dans une position très-avantageuse, à peu de distance d'une grande ville abondamment pourvue et *peste, tiphus, sabres, etc.*

S'adresser, pour plus amples renseignemens, à M. le maréchal de Waterloo à Londres.

Et à Paris, chez M. Jules de P......., *agent britannique* en France, boulevart des Capucines.

— Vous qui vous occupez beaucoup de politique, vous iriez sans doute vous placer au côté gauche, si vous étiez député?—Oh! non, monsieur.—Comment donc, vous qui êtes libéral! Et pourquoi cela? — Parce que je n'ai pas assez d'esprit. (*Historique.*)

— *Bulletin.* — Le roi a passé une bonne nuit, seulement il a été oppressé. Un jour on dira : Le roi a passé une meilleure nuit, seulement il est mort sur les deux heures du matin.

— Ah ça, disait Odry, si nos ministres y vont toujours comme ça, comment donc fera le dernier quand il se sera défait de l'avant dernier?

— M. le marquis de Vaulchier veut changer les *douaniers* en *contrebandiers* électoraux.

— Le ministère actuel est toujours le même ministère, comme le couteau de Jeannot; mais le manche et la lame changent souvent, il n'y a que M. de Polignac et Jeannot qui ne changent pas.

— Le docteur Harford doit être prochainement déclaré le plus grand synonimiste des trois royaumes, en récompense de ses bulletins.

— Les Peyronnet, les Villèle et les Corbière, qui ont passé au ministère, n'ont eu d'autre but, dit *Jozon l'Apostolique*, que de remplir leurs coffres, d'accumuler sur leur tête les dignités, les honneurs et de satisfaire leur *ambition*, et quelques-uns leur *libertinage*.—Pas si bête, M. Jozon.

— Pour voir des pièces comme la dernière nouveauté de l'Opéra-Comique, le public aime mieux *attendre* que *courir*.

— M. Rosemare, jeune acteur dont le talent sera grand s'il égale sa passion pour l'art qu'il cultive, est engagé à l'Odéon dans l'emploi des jeunes premiers rôles, dont Ligier ne peut seul supporter tout le poids.

— La *Gazette assure* que M. de Polignac veut *assurer* la France contre les incendies. Ce ne sera pas l'*assurance* du Phénix.

— Les collègues de M. Cap.. avaient commencé à le craindre, mais M. de Tall... les a tranquillisés, en leur représentant qu'il n'avait jamais *joué* les niais.

— M. Dudon n'a pas été invité au Palais-Royal; on craignait qu'il ne *prît* trop de glaces.

— M. de Peyronnet constitutionnel! — Le loup se fait donc berger? — Non, c'est le matelot qui fait un serment pendant la tempête.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,

Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

AMPHIGOURI

SUR

LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER DE LA SILHOUETTE.

Monsieur le Rédacteur,

C'est parfois quelque chose de bien drôle qu'un rêve ! Platon en fit un qui ne se réalisera jamais : à côté de sa République, il faut placer le Royaume des Troglodites, l'Isle d'Eldorado, l'Émile et l'Utopie de l'excellent abbé de Saint-Pierre. Il y a quarante ans, les Français en firent un digne de leur grandeur et de leur caractère ; bientôt un nouveau Tamerlan, ou Timour-Lan, promena son glaive sur la tête des rois et les crut soumis parce qu'ils s'inclinaient devant lui ; le destin brisa le glaive ; le héros se réveilla pour s'endormir du sommeil du néant, et il ne lui resta de quinze années de grandeur et de gloire que quelques lambeaux de drapeaux qui attestaient par le sang dont ils étaient encore imprégnés ce que ses victoires avaient coûté au monde, à son peuple, à l'humanité. Quelques jours se sont à peine écoulés, et il ne reste plus de traces de ces lambeaux qui couvrirent l'immense rocher qui lui servit de sarcophage. A ce foudre de guerre succéda un prince plus pacifique : celui-là avait aussi fait un rêve ; il était père d'une fille adorable, bienveillante, généreuse ; il voulut en faire tout à-la-fois la mère et l'épouse de son peuple... Fille infortunée ! elle se trouva livrée à des barbares qui ne s'occupaient que de lui faire subir la première destinée de son père ! Il y a quelques jours rêvant à tout cela, je sentis mes paupières s'appesantir, mon sang se portait avec violence à mon cerveau, et je m'endormis au milieu d'une agitation réelle et du trouble dans lequel ces réflexions m'avaient jeté.

A peine livré au sommeil, d'autres idées se présentèrent à mon esprit ; alors les idées sont l'ombre, ou, si vous le voulez, la *silhouette* de celles qui nous ont frappés quand nous étions éveillés ; et en effet elles me présentaient dans ce moment la table des matières du tome premier de votre journal ; mais elles ne m'apparaissaient plus aussi incohérentes ; ce n'étaient plus des œuvres détachées ; en réunissant les mots, elles présentaient un ensemble. Le voici, monsieur, tel qu'il m'est apparu : *Songe drolatique...* Il s'en fait un bien bizarre actuellement sans doute, me suis-je dit ; il donne naissance à beaucoup de *lettres*, qui ne sont point écrites par M. Jal ; peut-être qu'elles mitonnent un *coup d'état* ; mais ce sont là les *variétés* de nos puissans du jour. Combien de *messages* ils doivent mettre en campagne ! Fort peu certainement auprès de l'*Académie française*, elle ne s'occupe guère de la *restauration*, mais beaucoup auprès de nos *bourgeois*, qu'on serait bien aise de voir moins *en rapport avec les arts* et un peu plus avec les *bêtes de M. Martin*. J'interrogeais une espèce de *Manon-Lescaut*, dégoûtée de faire la marquise, et cherchant le *repos* dans un *panorama provincial*, loin des *boutades* des courtisans. A ses côtés marchait un vieux soldat encore noirci par le soleil de l'Egypte ; ses regards suivaient un orateur tombé et baffoué, et il marmotait tout bas et en grommelant : *Assez causé ; la fumée de tes discours me fait mal aux yeux*. Il ajoutait, en élevant la voix : Va passer une *heure au Louvre*, d'où tu sortiras pour être sifflé, comme les *Français au Missouri*, comme un *censeur*, ou comme le *Clovis*

de Lemercier. Mais je crois apercevoir *Mme de la Valette?* Ah! ce nom fait du bien; il rafraîchit le le cœur; ce dévoûment fut digne de l'âme brûlante d'une femme. Oui, noble comtesse, *le bon bourgeois* parlera long-temps de vous dans ses *lettres*: l'écrivain vous louera avec *bonhomie*, tandis qu'il repoussera l'*album* du beau *grenadier*, à moins que ce ne soit pour y tracer une *caricature* digne de l'indépendance anglaise ou de la haine et de la vengeance de l'Italien. Mais, hélas! ce n'est qu'un *rêve*; mes yeux se dessillent: à la place du héros d'Austerlitz, je ne vois plus que des *danseurs de corde;* des *fashionables* remplacent *Colbert*. Ce ne sont partout que de tristes *charges*; des *tortues*, ou plutôt des écrevisses, sont à la suite du sage de Mittau; les *soirées* ne sont que des spoliations; la *galanterie française* est celle d'un préposé aux *passeports*, et *M. de Polignac* est à 15 *degrés* au-dessous de zéro.

O siècle! ô mœurs! *Sainte-Cécile* est menacée par des *Mandrins*; partout on ne voit que des gens trompés et déçus; on est obligé de *solliciter pour les pauvres*, et l'or est jeté à pleines mains pour le *bénéfice* d'un comédien; *l'homme est une marchandise*; les *fiançailles* sont une *mascarade*; la mode n'est qu'une *caricature d'étiquette*; la *Chaussée-d'Antin* adopte les *mœurs* de la *Courtille*, et la conversation ressemble à un proverbe de *carnaval*. Pauvre France! Jadis tes filles, tes femmes étaient honorées, recherchées, adorées; aujourd'hui plus de mariages sans calcul; les contrats sont un vrai bulletin de *mendicité*. Ton théâtre, il est érigé en succursale de la *police correctionnelle*, de Bicêtre ou de Charenton; tes *artistes*, ils ont fait naître le *traité de l'indifférence en matière de peinture*; de grands mots, de grandes phrases, de grands dessins, il est vrai; mais de petits écrits, de sots discours, de petits *croquis*, des scènes de *loge grillée*, des *barbes* sales d'israélites; enfin *M. de Bourmont et le dey d'Alger!....*

LE FRUIT DÉFENDU.

Ah! ah! mon petit lapin, j' vous y prends! s'écrie le garde-champêtre, véritable Cerbère aux attributions et à la tête de chien, en saisissant par les oreilles un petit voleur de choux et de raisin. « Une correction exemplaire vous apprendra à toucher au fruit défendu. » Papa Lapin paiera l'amende, et le petit, touché de cette leçon sévère, recommencera le lendemain de plus belle. Tel est, pour nous tous, pauvres humains, grands et petits, forts et faibles, l'attrait du fruit défendu!

De toute éternité, il s'est trouvé dans ce bas monde des lapins pour manger les choux d'autrui et des chiens pour les garder. A part tous les apologues plus ou moins spirituels que la mythologie et la fable ont créés à notre usage personnel, n'a-t-on pas bercé notre enfance d'une aventure ou plutôt d'un dogme qui fait article de foi, lequel nous affirme que tous les maux qui assiègent notre misérable espèce humaine sont dus à la désobéissance et à la gourmandise de nos premiers parens. Le premier fruit défendu, qui fut la source de tant d'accidens et de malheurs, ce fruit auquel nous devons la mort, la vieillesse, les maladies, les guerres, la famine, la peste, la.... que sais-je?..... les meurtriers, les conquérans, les voleurs et les jésuites, le déluge, les plaies d'Egypte et les sept plaies de M. Salabéry, la guerre de Troye, l'invasion des barbares, la poudre à canon et la révolution, Alexandre, César, Attila, Napoléon et le comité directeur, le... la... les...., etc.; ce fruit, dis-je, était une pomme. A ce mot je vois sourire plus d'un Normand. Quoi! pour avoir dérobé une pomme?... Oui, mais quelle pomme! De nos jours on n'est plus damné pour cela, et nous pouvons dépouiller les pommiers, sans craindre de plus grands malheurs, que ceux de la police correctionnelle.

Malgré le châtiment tant soit peu sévère infligé à la postérité des premiers hommes, il semble que ce doux penchant vers le fruit défendu nous ait été légué avec le reste. Nous naissons, entachés du péché originel; aussi à peine avons-nous atteint l'âge de raison, que

déjà le naturel qui perce avec plus ou moins de violence, se déguise honnêtement dans nos habitudes enfantines sous le nom de *niches*. Le fouet accueille quelquefois ces aimables dispositions, mais plus souvent les dragées et les caresses. Nous grandissons, et chaque individu, à raison de la portion de ce sang originel qui coule dans ses veines, manifeste ce qu'on appelle sa vocation ; les uns, par exagération, se font voleurs de grands chemin, forbans ou pirates ; il y a du moins de la franchise. D'autres pour se déguiser se font usuriers, procureurs, huissiers, etc... Mais j'ai quelque peur de m'éloigner de la question ; il s'agit de fruit défendu, et celui que l'on acquiert par cette dernière voie est de bonne prise. En effet, si la fin justifie les moyens, ne voyons-nous pas ceux-ci arriver tranquillement à leur dernière heure, au milieu des plaisirs, des richesses et de la considération qui en est inséparable, tandis que les autres, arrêtés en chemin, vont droit à la place de Grève ou à Rochefort : ce que c'est cependant que l'héritage de ce malheureux naturel, du plus au moins !

Mais aussi pourquoi y a-t-il une propriété ? Avec nos dispositions bien connues, n'est-ce pas doubler l péril, multiplier les séductions ? car, enfin, nos premiers parens ont bien prouvé qu'avec une défense bien formelle, on n'obtenait tôt ou tard qu'une désobéissance bien caractérisée. Heureux résultat qui fait voir combien est enraciné chez nous ce goût pour le fruit défendu. Demandez à ce docteur qui supprime les vivres à ses malades, à ce douanier qui a droit de péage sur les denrées et les étoffes du plus haut prix, à ce législateur qui enfante une loi contre les duels ; demandez surtout à ces jeunes gens qui s'aiment d'amour tendre, et qu'un certain jour le père surprend dans un certain moment : *Ah, ah ! mon petit lapin, je vous y prends*, dit-il au jeune homme, ce qui veut dire : Mon cher ami, vous ne sortirez d'ici que pour aller chez le notaire, à moins que vous n'aimiez mieux en sortir par la fenêtre. Le moyen de résister à une si aimable invitation ? Bien heureux encore d'avoir un choix à faire.

Quel est celui d'entre nous qui peut se vanter d'avoir toujours résisté aux douceurs du fruit défendu ! Je persiste à croire que partout et à tout instant, il s'en fait une effroyable consommation. Dans un royaume bien organisé, n'y a-t-il pas une armée de bons et vrais limiers, classés par corps et brigades, aux ordres d'un limier en chef, et chargés dans l'intérêt de l'ordre et de l'obéissance, de veiller aux dégâts commis par les lapins, d'en arrêter les effets et les causes, et même, au besoin, d'en faire naître pour les étouffer plus tard, à la grande satisfaction et édification des louangeurs et des admirateurs à longues oreilles ; ce qui prouve évidemment que depuis notre père à tous, jusqu'au petit voleur de choux et de raisins, depuis l'ange chargé de la police du paradis terrestre jusqu'à M. M....., investi en droite ligne de son héritage, le monde est, à quelques modifications près, un mélange immense de chiens, qui gardent le fruit défendu, et de lapins qui le convoitent.

CROQUIS D'ATELIER.

LES MODÈLES.

(GALERIE HISTORIQUE ET PHYSIOLOGIQUE.)

Vois-tu ce double-dos qui posait pour la bosse ?
Et ce nain de trois pieds pour sa tête de deux ?
Ce borgne pour le nez, cet Hercule hideux
Pour le torse ?... Vois-tu s'élever, là, sans niche,
Entre nos chevalets, ce piédestal postiche
Où Marie étala ses charmes au rapin
A quinze ans, pour de l'or, à trente, pour du pain ?
Où, jeune, vint poser pour l'amour, et puis, vieille,
Pour la mort, cette Anna, qui grimait à merveille ?
Et Lise pour la jambe ; et Clara pour la main
Et le bras ; et Manon, la vierge, pour le sein ?...
— Allons, baisse les yeux, rougis... vas-tu pas rire,
Morbleu, combien de fois faudra-t-il te le dire ?...
Et ses yeux se baissaient aussitôt, mais de peur,
Et nous prenions cela, nous, pour de la pudeur !
Pauvre nature humaine !!..

ÉPITRE A CH. PHILIPPON.

S'il est de la nature de l'homme d'être imparfait et borné dans toutes ses facultés, dans toutes ses qualités physiques et morales, il est du moins une sorte de



perfection humaine dont nous apportons le germe en naissant, mais qui n'existe et ne se développe jamais avec éclat que sur un seul point, que dans une spécialité. C'est une chose remarquable en effet que les gens médiocres prétendent ordinairement à toutes les perfections, combattent pour toutes les gloires et n'en méritent aucune. Il n'est donné qu'à l'homme de génie de mourir sur le champ de bataille où il remporta sa première victoire.....

Mais je ne veux parler ici que des perfections physiques, et je laisse au lecteur à en tirer telle conclusion que bon lui semblera.

Qu'une personne ait des traits réguliers, soit grande, bien prise, marche bien, danse bien, représente bien, se présente bien, on dira : *Elle est bien*; rien de plus. Qu'elle pèche par quelque irrégularité dans les traits, par un léger strabisme, je suppose, eh bien, pour peu que ses yeux soient noirs, ses cheveux plus noirs encore, son nez relevé sans être camus, son menton bien arrondi et creusé en fossette, ses épaules dégagées, sa taille svelte, ses mouvemens libres et faciles, on la trouvera fort piquante : elle sortira de la foule, et attirera cent fois plus les regards que celle dont on dit en passant : *Elle est bien.* Qu'avec la bouche mal fendue, le nez long et les pommettes saillantes, une femme ait le teint blanc, le visage ovale, le profil droit, le front élégamment arrondi, les sourcils bien arqués, les yeux grands et ouverts en amande, vous direz : *Elle est belle comme un ange*; et si jamais vous venez à l'aimer, vous en perdrez la tête! — Voyez cet homme dont toutes les femmes raffolent en secret : il a le nez gros, les lèvres épaisses, le pied large, les gestes et la parole brusques et rapides; mais il a un front large et élevé, des cheveux longs et bouclés qu'il renverse au hasard du revers de la main, un regard vif et pénétrant, un profil droit, des muscles bien dessinés, une taille élancée, des jambes bien tournées, de l'aisance, et surtout ce naturel, ce laisser-aller ravissant que vous ne trouverez jamais dans un homme plus façonné, plus régulièrement beau, plus classique, en un mot, et dont on dit, comme d'une tragédie ou d'un tableau de David : *C'est parfait, sublime... fade et ennuyeux.* Car, être parfait, pour nous autres hommes, c'est tout au plus n'avoir aucune qualité, aucun défaut dominant, ou, comme je l'ai dit plus haut, c'est être en tout égal en tout médiocre; et rien n'est plus insipide, plus faux que la *perfection académique*, parce que là où elle existe, l'homme moral n'a ni force ni originalité, l'homme physique, ni vie ni physionomie : chez lui, les bosses cranologiques ont disparu; sa tête est plate, son front est plat, son esprit est plat, toute sa personne est plate; seulement, à force de reposer sur une table ou dans un fauteuil, l'abdomen se développe chez lui en raison inverse de ses facultés intellectuelles.

Cette prétendue perfection, que j'appelle *perfection académique* ne se rencontre jamais chez les personnages les plus remarquables, sous certains rapports, par leurs beautés ou leurs talents. Ainsi, par exemple, on a beaucoup vanté les bras et les jambes de Mme la duchesse de B..., et de Mlle Duchesnois, la tête et la voix de Mme la baronne R... et de Mlle Mars, eh bien, renversez la proposition, et vous en ferez un sophisme, pour ne pas dire une épigramme. Mais, où peut le mieux s'étudier ce bizarre mélange de perfections et de défauts, c'est chez cette classe d'individus que nous appelons *modèles*, de même que nos confrères de l'École de médecine, désignent, sous la dénomination générale de *sujets*, les corps qu'ils dissèquent; et nous avons des *modèles dégoûtans et curieux* comme ils ont leurs *cadavres intéressans*. Or, quinze ans d'atelier m'ont donné à cet égard une expérience que d'autres appelleraient érudition, et il m'a semblé que ce serait un tableau tout à la fois piquant et instructif que la *Galerie historique et physiologique* des modèles les plus célèbres qui existent ou aient existé. Mais il convient, avant tout, d'expliquer clairement à ceux qui ne le sauraient pas ce que c'est qu'un modèle, et la manière de s'en servir.

Le *modèle* ou mannequin vivant, mâle et femelle est un être amphibie, c'est-à-dire, qu'il vit tour à tour et indifféremment nu et habillé. Physiquement et moralement parlant, il est de sa nature extrêmement souple et docile. C'est l'animal le plus doux, le plus patient, le plus intelligent qui existe; il donne la patte, se



Hardi! chippe!



Ah! ah! mon petit Lapin, j'vous y prend!

lève, s'accroupit, s'assied, s'agenouille, se couche, rit, pleure, bâille avec une grâce merveilleuse. Il possède toutes les passions au suprême degré et les rend avec une vérité singulière dans sa partie, savoir avec les sourcils, les yeux, la bouche, les dents, les pattes de devant ou de derrière, suivant qu'il pose pour la tête ou pour le corps, pour un membre ou pour l'autre, pour un trait ou pour un autre.

Il en est de cet animal comme du chien de chasse. Pour peu qu'il soit de race et bien dressé, il vaut son pesant d'or; indocile et mal dressé on n'en donne pas deux sous par heure. La femelle a de plus, comme le dit fort bien l'auteur de l'*Épître à Philippon*, le triste avantage de poser

A quinze ans, pour de l'or, à trente, pour du pain.

Mais, par bonheur, celles qui font ce métier cumulent presque toujours, meurent ordinairement fort jeunes, et vont poser pour la dernière fois à l'École de médecine..... voilà pour la nature et les qualités du *modèle*.

Et, maintenant, la manière de s'en servir est fort simple : vous prenez un de ces animaux, mâle ou femelle, suivant la circonstance; vous le déshabillez ou l'habillez, ou le drapez, selon l'usage que vous en voulez faire; vous le faites s'asseoir sur son trône de sapin, se lever, tendre les bras, s'agenouiller, s'accroupir, lever ou baisser les yeux; rire, pleurer ou bâiller, suivant l'exigence; puis, s'il a le malheur de se fatiguer, de remuer, vous jurez, vous lui jetez vos brosses, votre palette, votre tabouret à la tête, sauf les distinctions de charmes, de sexe ou d'âge...... Voilà tout.

HARDI, CHIPPE !

Il semble que ce soit aujourd'hui le mot de guerre de tout le monde, depuis le bambin dérobant le friand gâteau qu'un niais expose à son regard avide, jusqu'à M. D... convoitant le portefeuille des finances : depuis cet étudiant subtilisant la *passion* de son camarade, jusqu'à ce ministre audacieux s'introduisant en maître dans la couche fraternelle; depuis la grisette agaçant le *bienfaiteur* d'une amie, jusqu'à la danseuse ou la grande dame séduisant le banquier ou le prince d'une rivale; depuis le *Voleur*, copiant des volumes, jusqu'à M. de Bourmont s'emparant des plans et de la place de M. le duc de Raguse. Ne les voyons-nous pas tous s'encourager les uns les autres, en répétant à qui mieux mieux : *Hardi, chippe* !

Qui se fût jamais douté qu'il dût un jour retentir contre nous ce cri fatal, contre nous pauvrets, riant de tout, vivant de peu, possédant moins encore. Il a été prononcé, cependant; et par qui, grand Dieu ! par un ministre, par un puissant ministre. Le trait est peu généreux de sa part; car sans compter qu'il a déjà fait un chemin passablement rapide, de *deplorable* étant en deux ans devenu *exécrable*, pour lui, que d'autres et nombreux moyens d'arriver au haut de la roue de fortune, qui manquent à d'infortunés journalistes vivant huit jours sur la chûte d'une œuvre classique, ou sur un discours de M. de Polignac ! Le fait est tout récent, et vaut la peine d'être conté.

Désireux de rendre aussi un service à la monarchie, stimulés par l'exemple de l'*Universel*, depuis quelque temps nous nous étions mis à la recherche du comité-directeur, flairant la conspiration dix lieues à la ronde. Enfin nos démarches avaient été couronnées de succès, notre zèle allait être récompensé. Oui, nous l'avions trouvé cet infame comité-directeur; nous savions son adresse, son numéro, son étage souterrain, à travers un soupirail nous l'avions vu se livrer à ses repas de cannibales, se rouler sur l'or, se vautrer dans le sang des enfans. Nous avions vu ses infernaux serviteurs, ses victimes appendues à la muraille ; nous l'avions entendu chanter ses horribles refrains. Comme nous, témoin de ces scènes d'horreur, un jeune artiste, bouillant encore d'indignation, les avait retracées sur la pierre; par ce moyen l'affreux mystère était enfin dévoilé, et, sans sortir de chez soi, toute la France pouvait voir UNE SÉANCE DU COMITÉ-DIRECTEUR, portée à domicile : la monarchie était sauvée, et notre fortune faite.

O revers inattendu ! Pour être livré aux regards de nos abonnés, le dessin a besoin d'une petite formalité préalable; il faut qu'un censeur l'examine, qu'il n'y trouve rien contre les mœurs, contre la religion, contre le Roi, contre les princes, contre les princesses, contre les ministres, contre les prêtres, contre les nobles, contre l'Académie, contre les différentes classes de la société, rien enfin contre qui ou quoi que ce soit. Nous ne dénonçions que d'infames *libéraux* ; aucun sujet de crainte. Mais, ô désappointement ! Furieux sans doute de se voir devancé, jaloux du monopole des conspirations et du haut espionnage, le ministre-censeur aperçoit notre lithographie. *Hardi ! chippe* ! s'écrie-t-il; et de tous côtés, chefs, sous-chefs, commis et garçons font redire aux échos du ministère ce cri d'envie et de spoliation : *Hardi ! chippe* !

Mais, s'ils ont pu tromper une partie de nos espérances, ils n'ont pu tout nous ravir : un morceau précieux nous reste pour établir nos droits à la priorité de la découverte : c'est la cantate chantée au dessert dans la dernière séance du comité-directeur. Nous allons la donner ici, priant nos confrères les journalistes de vouloir bien la répandre le plus possible pour prémunir à jamais la France contre les odieuses menées de cette atroce association, et nous recommandant d'avance à la générosité du ministre qui sera chargé de payer ces dénonciations courageuses.

CANTATE.

BENJAMIN CONSTANT, LAFAYETTE, LAFITTE, LE CONSPIRATEUR DE PITHIVIERS (1).

(Ils sont à table, mangeant de la chaire humaine et buvant du sang pour révolutionner l'Europe.)

CHOEUR.

Carbonar , Négros, Indépendans,
Du Comité le banquet vous appelle :
Retrempons dans le sang une France nouvelle,
Régénérons le siècle en mangeant les enfans !

BENJAMIN CONSTANT.

Mangeons, buvons ! la lampe sépulcrale
Reflète sur les mets sa lueur infernale.
Ministres d'aujourd'hui qui tomberez demain,
Savez-vous le parfum de ces viandes humaines,
Et le bouquet du sang qui coulait dans ces veines ?
L'esclave n'est pas fait pour un pareil festin ;
Le vin est pour sa soif, la truffe pour sa faim.
La liberté ne boit que le sang de l'enfance :
Le sang est l'âme du scrutin
Et le lait de l'indépendance.

CHOEUR.

Carbonari, Négros, Indépendans,
Du Comité le banquet vous appelle :
Retrempons dans le sang une France nouvelle,
Régénérons le siècle en mangeant les enfans.

(1) On sait que la police vient de découvrir une grande conspiration à Pithiviers, ville si renommée pour la pâtisserie et les brioches qu'on y fait.

LAFAYETTE.

Qui nous rendra l'époque en carnage féconde,
Où le sang des tyrans rajeunissait un monde ?
L'esclavage apprenait à secouer ses fers :
Pour briser ses liens nous traversions les mers.
Dieu ! quels ruisseaux de sang, versés par la victoire,
Arrosaient de Colomb le sol régénéré !
Le sang ne coûtait rien, on se baissait pour boire,
Et l'on était désaltéré.
L'Europe en profitait et la France assoupie
Sortait de son sommeil.
La liberté, le sang et la philantropie
Commençaient son réveil.
Le monde était à nous : des victimes humaines
Composaient nos festins.
D'un sang toujours vermeil nos caves étaient pleines :
On s'en lavait les mains.
Amis, cet âge d'or va refleurir en France ;
Que cet espoir est doux !
En attendant le jour de cette renaissance,
Amis, enivrons-nous !
Nains, verse-nous du sang : nous en boirons à l'aise.
Il est vieux : c'est du mil sept cent quatre-vingt-treize.

CHOEUR.

Carbonari, Negros, indépendans,
Du Comité le banquet vous appelle :
Retrempons dans le sang une France nouvelle
Régénérons le siècle en mangeant les enfans !

LAFITTE.

Amis, faut-il de l'or ? mes caves en sont pleines.
Demandez : voulez-vous deux ou trois millions ?
J'ai votre affaire là. Les maisons souveraines
Qui voudront résister, nous les achèterons.
Rotschild avait raison, même ardeur me transporte :
Il me faut un royaume, ou le diable m'emporte !
Quand Reischtadt par nos soins sera roi, je prétend
Avoir pour pot-de-vin quelque trône vacant.
Voyons en attendant... Ça, pour la Normandie
Que nous faisons brûler, comme on sait, nous disons

Cent mille francs..... Angot (1) avec son incendie,
Mucius-Scevola de Basse-Normandie,
Me ruine, entre nous : pour tromper les soupçons,
Brûler tout ce qu'il a!.. c'est adroit, il s'en pique;
Si je ne payais pas, ce serait héroïque.
Et vous, de Pithiviers hardi conspirateur,
Convenons de nos faits : vous allez à Chilleur (2) :
Travaillez les esprits et gare aux bons gendarmes!
Vous avez de l'argent : nous enverrons des armes
Et des tranches d'orange... (3) Ouf! dans ces temps maudits,
Les conspirations sont vraiment hors de prix!
Çà mangeons et buvons. Goûte, cher Lafayette
Ce tibia si tendre : il est à la poulette,
De ce fètus confit je réclame un morceau;
De Geoffroi St-Hilaire, amis, c'est un cadeau.
Garçon, pour Benjamin, crânes à la brochette.
C'est moi qui paie, amis, j'ai bon dos, mangez bien.
Veufs de Piet, leur appui tutélaire,
Que les dîners du ministère
Pâlissent tous devant le mien.
Oui, notre victoire est certaine,
Tremblez, Polignac et consorts!
Nains orgueilleux, vous êtes morts :
Le Comité se fait Croquemitaine.

CHŒUR.

Carbonari, Negros, Indépendans,
Du Comité le banquet vous appelle :
Retrempons dans le sang une France nouvelle
Régénérons le siècle en mangeant les enfans! V. R.

---

(1) On sait que M. Angot, un des 221, a perdu 100,000 f. dans les incendies de Normandie, le tout pour faire croire que les libéraux n'y sont pour rien. Mais ils sont si fins!.... et puis, ce n'est pas malin : tout cela lui est remboursé par le comité directeur; car, vous êtes libéral, une supposition, vous avez besoin d'argent, vous écrivez au comité directeur, le lendemain M. Lafitte vous envoie 500,000 francs par un commissionnaire.

(2) C'est à Chilleur que le conspirateur tourangeau a été arrêté.

(3) Les libéraux poussent la dissimulation jusqu'à se servir de tranches d'orange en guise de cocardes tricolores, et puis, quand la *Quotidienne* découvre leur conspiration, ils prétendent qu'ils ne conspirent pas sous prétexte que ce n'est pas avec çà qu'on échauffe les esprits.

NOUVELLES DES THÉATRES.

*** Vous êtes un cuistre; vous recevez un soufflet d'un jeune homme qui vous laisse son adresse; survient un autre éventé qui vous donne un autre soufflet, parce que vous ne voulez pas lui rendre le sac de sa maîtresse, que vous avez trouvé. Alors vous lui donnez la carte de votre premier aggresseur. Les deux étourdis vont se mesurer sans s'être jamais vus; vous passez, on vous prend pour témoin; vous payez de front; on vous reconnaît, vous êtes berné, et vous avez joué la pièce donnée à l'Ambigu sous le titre des *Deux soufflets*. C'est drôle; mais c'est un peu ignoble.

M. Berryer, m'a-t-on assuré, assistait à la première représentation : il a beaucoup ri. Quelques méchans prétendaient qu'il était le héros et l'auteur de la pièce.

*** Après tant de mauvaises *brioches* servies au public par la précédente direction, le théâtre des Variétés a voulu prendre sa revanche; et cette fois brioche n'est plus synonyme de *boulette*. Pour ne pas dégoûter le parterre en lui offrant les brioches de toute espèce que pétrissent chaque jour de méchans *gâte-sauces*, les auteurs de cette nouvelle parade s'en sont tenus aux *brioches romantiques*. *Brioches classiques*, c'eût été trop long et trop ennuyeux! Le *Pâtissier anglais* pourra devenir une rivalité pour l'illustre *Félix*. Heureux M. Dartois, s'il ne fait jamais que de ces *brioches*-là!

*** Un voyageur anglais doit la vie à un montagnard suisse; il est reconnaissant : chose étrange! Il a amené sur les bords de la Tamise son bienfaiteur et sa famille; il les croit heureux, lorsqu'il découvre qu'un profond chagrin s'est emparé de leur jeune fille : Elle regrette son pays, se dit-il; vite, un chalet.... et la jeune fille pleure plus fort. Un jour, son dernier jour être, le son d'un galoubet vient frapper l'oreille de *la folle par amour*. C'est lui! s'écrie-t-elle; et grâce à cette aimable surprise du généreux milord, elle ne pleura plus. Ce libretto archi-pastoral a inspiré à Weigel une musique pastorale, trop pastorale pour nous peut-être, que Mme Devrient a su réchauffer de son beau talent. Elle n'a pas été si heureuse pour *Cordelia*, dont on a trouvé, mardi, la musique plus bizarre qu'originale. Heureusement *Oberon* était là avec ses chœurs admirables!

*** Le *Marchand de Venise*, représenté ces jours derniers à l'Odéon, est encore une assez pâle imitation du drame de Sakespeare. L'auteur, M. de Lamarche, ne manque cependant ni de naturel, ni d'énergie; il peut prétendre à des succès au théâtre.

CARICATURES DE LA SEMAINE,

PAR TOUT LE MONDE.

Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, que Napoléon, que personne ce quelqu'un, c'est tout le monde.

GAUCHE.

⁂ On annonce une éclipse prochaine du soleil de Waterloo à Londres.

⁂ La *Quotidienne*, demandant ces jours derniers des éclaircissemens à M. Sébastiani, ajoutait : Nous publierons ces renseignemens avec une exactitude et une impartialité consciencieuse : une fois n'est pas coutume !

⁂ Quelles formes ne prend pas la flatterie? tous les journaux de modes répètent depuis quelques jours que le *gros de Naples* est de mise partout.

⁂ Camarades, disait un colonel à son régiment, il s'agit de nommer le général Bonaparte *consul à vie*; les voix sont libres, très-libres, et je ferai fusiller à la tête du régiment le premier qui ne votera pas pour lui..... Vive la liberté.

⁂ M. Beugnot a présenté aussi sa circulaire électorale à M. de Polignac, mais celui-ci lui a dit, en la lui rendant, et en le toisant dédaigneusement. Vous êtes, mon cher, beaucoup trop long.

⁂ M. de Bourmont dit aux Algériens : *Votre sainte religion* ; voyez donc, messieurs les évêques qui venez de prier pour lui, est-ce qu'il voudrait aussi déserter la religion catholique.

⁂ On s'étonne de voir M. de Bourmont se faire Mahométan, après tout, croyait-on qu'il fût réellement Français ?

⁂ Récompense honnête à celui qui voudra être roi de la Grèce. — Ah ! si M. Cottu n'était pas si maigre !

⁂ L'ouvrier de la barrière de l'Etoile vient, dit-on, d'être nommé secrétaire-général du ministère des travaux publics.

⁂ Depuis la nomination de M. de Peyronnet, toute la France est en *garde*.

⁂ MM. les propriétaires gérans et RÉDACTEURS du *Cabinet de lecture*, du *Pirate* et des deux *Voleurs*, se pressaient mardi à la police correctionnelle pour assister aux débats entre M. Darthenay, l'un d'eux, et M. Mesnier. « Est-ce que M. Darthenay va s'asseoir sur le banc de accusés, demanda Me Dupont. » — Pourquoi non, répondit une voix, n'est-ce pas un *Voleur?*

⁂ Villèle aux finances, s'écriait hier un honnête rentier, je suis mort !

⁂ Les électeurs ministériels de Cherbourg désirent servir à M. de Polignac un plat de son goût, ils veulent nommer M. *Avoyne*.

⁂ Le *Courrier des Electeurs* racontait dernièrement que M. de Bourmont a pipé et triché le duc de Raguse, auquel était promis le commandement contre Alger : à trompeur trompeur et demi.

⁂ Le fils de l'intendant de police de Madrid, âgé de 13 ans, a ouvert le ventre avec son canif à un enfant de son âge, puis il est allé se laver tranquillement les mains à une fontaine publique. Bons et gentils petits espagnols, on voit bien que votre enfance n'est pas gâtée par des idées libérales et par l'enseignement mutuel.

DROITE.

⁂ On assure que le baron Charles Dupin parcourt les départemens en dressant une statistique morale, physique et financière des demoiselles à marier. L'honorable savant cherche une épouse et une dot, et il veut l'obtenir algébriquement par A plus B.

⁂ La chambre est morte d'une indigestion d'ordonnances.

⁂ Le *Journal de Paris*, à qui M. Mangin vient d'écrire de bonne encre, se plaint que ce magistrat ne lui ait point parlé poliment ; comme si l'on était tenu d'adresser des madrigaux à des *fashionnables* de la trempe de M. Bavoux. *Avec qui se sert de la brosse, il faut se servir de l'étrille.*
(*Drapeau blanc.*)

⁂ La gloire de l'empire est extraordinaire et l'extraordinaire fait exception parmi les hommes. (*Drapeau blanc.*)

⁂ En faisant ses lettres contre Coblentz, M. de Pradt oublie qu'avant d'être l'aumônier du *dieu Mars*, il fut longtemps l'aumônier de l'armée des princes, et que, cette armée dissoute, il fut le *Pierre l'Ermite* d'une croisade contre les Jacobins français.

⁂ Le duc d'Orléans a donné une fête au roi de Naples, au Palais-Royal. Il y a eu grand dîner et des danses. Le roi Charles X y a assisté. Benjamin Constant, Sébastiani, Casimir Perrier, Dupin aîné, Viennet et *autres de ce genre* invités à la fête y ont figuré. Nous le disons avec douleur, on faisait ainsi au commencement de la révolution ; on dînait, on dansait au Palais-Royal, tandis que les incendies et les assassinats ravageaient les provinces. Ce n'est pas par des banquets et par des danses que l'on apaise la colère de Dieu ; ce n'est pas en fraternisant avec les ennemis de Dieu, les francs-maçons et les révolutionnaires, que l'on échappera aux justes vengeances d'un Dieu irrité. (*L'Apostolique.*)

⁂ Le prince Léopold refuse le trône de la Grèce ; c'est l'ambition qui abdique.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

LES THÉATRES D'ENFANS.

ÉTUDES DE MOEURS.

Un certain abbé Delille, dont le nom est presque inconnu de la génération actuelle, mais qui jouissait d'une grande réputation il y a quelques trente ans, a dit que l'*homme tout entier est caché dans l'enfance*. Si l'assertion était juste, il y aurait sans doute du profit à étudier les mœurs de cet âge. Malheureusement l'enfant n'est lui-même que loin des regards de ceux qu'il craint comme ses supérieurs, et c'est dans ses jeux qu'il faut guetter des traits qui peuvent indiquer quelques probabilités sur le caractère de l'homme, quelques conjectures au moins très-problématiques sur l'avenir; mais il existe un charme bien réel à voir se manifester les impressions continuellement nouvelles, les émotions franches de ces êtres impatiens d'avancer dans la vie, et j'aime à les observer dans les lieux destinés à leurs plaisirs.

Nous ne sommes plus au temps où l'enfance n'avait pour spectacles que polichinelle et la lanterne magique,

Opéra sur roulette et qu'on porte à dos d'homme.

Les ombres chinoises de Séraphin et les tableaux mécaniques de M. Pierre ont servi de transition; et aujourd'hui, siècle de perfectionnement, des théâtres se sont élevés, proportions gardées, pour les petits futurs citoyens de l'un et l'autre sexe, dont on veut récompenser la bonne conduite.

Il y a déjà quelques années que M. Comte, autrefois simple physicien et ventriloque habile, connu seulement par son adresse à escamoter des roses ou à faire une omelette dans un chapeau, fonda, nouveau Cécrops, dans le passage des Panoramas, une petite colonie dramatique; et, avec la permission des autres puissances qui n'en conçurent pas de jalousie, se déclara tout à coup souverain indépendant. Depuis, par l'effet des vicissitudes humaines, ce petit royaume fut transféré passage Choiseul, et, plus tard, le passage de l'Opéra vit éclore aussi l'œuf de M. Joly, qui contenait tout l'ancien répertoire du Vaudeville en personnages de cinq pouces et quelques lignes, agissant et parlant ni plus ni moins mal qu'à la rue de Chartres, ce qui est toujours très-flatteur.

Dans cet état de création nouvelle d'un côté, et de prolongation d'un genre suranné de l'autre, les mœurs méritent d'être observées; et si, par hasard, quelques-uns de nos lecteurs n'ont pas encore visité ces pays, ils permettront sans doute à un voyageur digne de foi de les leur faire connaître ici par quelques détails véridiques.

Il n'en va pas là comme dans nos grands théâtres, royaumes malheureux, déchirés par les dissentions intestines, où les prétentions de l'un, les caprices de l'autre, les indispositions de monsieur, la retraite forcée de madame, gênent la marche des affaires et entravent les meilleures intentions du gouvernement. Si chez M. Comte les choses sont déjà tellement bien réglées qu'on n'y connaît presque pas les discordes civiles, chez M. Joly, je puis assurer qu'elles y sont tout-à-fait inconnues. D'abord, chez le premier, les artistes y sont tous à peu près de la même force et de la même taille, ce qui prévient les jalousies; peut-être ont-ils aussi des prétentions, mais du moins elles ne sont pas exagérées et ne s'élèvent guère plus haut qu'une meringue ou une jatte de crême. De plus, les acteurs,

étrangers aux maladies feintes, n'y redoutent que la coqueluche et la petite-vérole volante, et, chose importante pour une administration, les actrices n'y connaissent pas ces indispositions momentanées, qui ailleurs ont donné lieu à de si singuliers procès. Chez le second tout y est bien mieux encore, chacun y jouit d'une santé de fer, jamais d'indigestion, quoique Arlequin soit fort gourmand de macaroni ; aussi peut-il boire plusieurs bouteilles de vin sans en avoir la tête plus pesante et l'esprit moins subtil. Combien de ventrus doivent envier l'estomac qu'on y offre chaque soir aux méditations des éligibles.

Dans les états paisibles que régissent MM. Comte et Joly, point de ces sifflets impitoyables qui font trembler sur leurs trônes des monarques bien plus puissans qu'eux; vous n'y voyez jamais deux cabales ennemies, acharnées l'une contre l'autre, se disputer la chute ou la réussite d'un ouvrage. Productions de peu de conséquence, les pièces de ces modestes répertoires passent à peu près inaperçues de la critique. Les acteurs n'ourdissent pas non plus d'intrigues pour affliger un camarade :

Tant de fiel n'entre pas dans l'âme des enfans ;

Et moins encore dans celle des artistes du théâtre de Joly. A vrai dire on n'y fait guère d'opposition, chose rare aujourd'hui ; tout s'y passe en famille et le plus pacifiquement du monde. Quant aux applaudissemens, car on applaudit aussi dans la salle de M. Comte et dans celle du passage de l'Opéra, ils y sont d'une nature particulière, aussi vifs, mais moins bruyans qu'ailleurs ; et le trépignement qui fait, comme on sait, partie notable de ce grand art qui s'exerce sous le lustre, y est formellement interdit, attendu que les pieds des spectateurs n'atteignent pas le plancher de la salle.

Là, les enfans sont les maîtres ; ils sont sur leur terrain, dans leur domaine. En tout autre lieu, vous les voyez timides et craintifs, attendant pour risquer leurs petites espiègleries qu'on les encourage d'un regard. Au passage Choiseul, comme chez M. Joly, ils lèvent fièrement la tête et se mettent tout-à-fait à leur aise ; ils sentent qu'ils sont chez eux. Aussi les meilleures places leur sont-elles réservées ; le devant des banquettes, les premiers rangs de loge leur appartiennent ; et quant aux grandes personnes, qui ne sont admises que par tolérance et comme des étrangers qui viennent visiter le pays, elles se tiennent modestement en arrière. Il en est de même des coiffures élevées de nos dames, qui ailleurs excitent tant de sourdes plaintes et tant de mécontentemens mal dissimulés, elles sont reléguées au fond des loges, comme en vertu d'un réglement du lieu, et l'on ne peut en vérité blâmer la sévérité de cette mesure, si l'on veut bien songer qu'une demi-douzaine de ces immenses chapeaux, avec leurs accompagnemens de plumes en aigrettes, suffiraient presque pour remplir les petites salles dont il s'agit.

La gaîté vive, l'insubordination du public sont aussi choses remarquables. Avez-vous quelquefois entendu dans nos grands théâtres, si quelque indiscret se mouche, adresse quelques mots à sont voisin, ou trouble de quelque façon le silence religieux qui s'y garde, les *chuts* énergiques qui rappellent aussitôt à l'ordre le malencontreux interrupteur ? Il n'en est pas ainsi chez M. Comte. De même que dans les vastes salles d'Italie, où l'on boit, où l'on mange, où l'on fait tout autre chose que d'écouter, là aussi on n'observe qu'un demi-silence ; les spectateurs s'y considèrent comme en récréation, et l'on ne peut guère imposer de frein à la pétulance de ce petit parterre même durant la représentation. Chez M. Joly, au contraire, le silence le plus profond règne sans interruption, et l'on peut expliquer ce contraste par les effets d'acoustique : au passage Choiseul, les acteurs, grandis par l'illusion de la scène, trahissent leur âge surtout par la faiblesse de leur voix ; au passage de l'Opéra ce sont des voix d'hommes qui parlent pour des acteurs presqu'imperceptibles, de là un étonnement qui n'influe pas seulement sur l'esprit des petits auditeurs : tous l'éprouvent.

Tout va bien jusqu'ici ; la physionomie des petites salles est vive et animée, et l'on s'y amuse autant et plus peut-être que dans les grandes ; mais si, quittant

ce gai public, nous entrons dans l'intérieur des coulisses, bien d'autres idées s'emparent de nous. Là, nous voyons des victimes qu'il faut plaindre, ici des automates pendus à leur clou pour nous faire encore rire; d'un côté on aperçoit un pauvre enfant dépouillé de sa figure naïve, barbouillé de rouge, sa petite taille cachée sous un habit brodé, récitant un rôle qu'il ne comprend pas, et s'accoutumant à un avenir de fausseté et de dissipation; de l'autre l'ancien répertoire du Vaudedille immobile, sans pensée et dormant de son sommeil de bois. Or, pour tirer une moralité de tout ce bavardage, il faut voir dans ces deux théâtres, d'une part l'image fidèle de la direction actuelle de la société, d'autre part celle que les champions du passé font mouvoir encore par instant, et qui retombe dans son impuissance dès que le directeur se retire.

A.

AGIB LE RENÉGAT

AU

DEY D'ALGER HUSSEIN-PACHA.

De Paris, le 15 de la lune de ***.

Ange de Mahomet, glorieuse merveille,
Esprit de diamant, lumière d'équité,
Seigneur, puisse ma voix monter à ton oreille
Et de ton trône d'or sauver la majesté.
Mon cœur saigne et se trouble à l'aspect des misères
Qu'un génie infernal amasse sur mes frères.
Maître de leur vaillance, arbitre de leur sort,
L'avenir de ton peuple est encor dans ta bouche;
Un mot va leur donner ou la vie ou la mort.
Tu le sais; et pourtant ton courage farouche,
S'endort sur leur destin, dans la sécurité
D'une majestueuse impassibilité.
De tes jeunes beautés un essaim t'environne;
Et dans l'ambre aspirant un parfum monotone,
Tu gardes le sérail, cependant que les eaux
D'un lointain ennemi t'apportent les vaisseaux.
Écoute, et sur un trait juge le ministère :

D'un politique avis la rumeur mensongère
Te fait riche en trésors, en armes, en coursiers,
Tu traînes au combat deux cent mille guerriers,
Par dix mille canons tu lances le tonnerre....
Enfin, si ton oreille entendait tous les bruits
Qui sur Ta Majesté circulent dans Paris,
Sa gravité, je crois, se surprendrait à rire.

Montre-nous les soutiens de ce puissant empire :
Quelques vieux bâtimens, des forts démantelés,
Un reste de forbans par les flots mutilés.
De quel œil verront-ils ces hordes innombrables
Qui du sol africain vont inonder les sables?
La mer roule déjà cinquante mille Francs.

Encor, si Charles-Dix, pour venger sa querelle,
Avait donné pour chef à ces loups dévorans
La girafe peureuse, ou la douce gazelle....
Mais, apprends ton malheur; écoute, si tu peux,
Sans frémir! Du soudan la suprême sagesse
A fait choix d'un guerrier fidèle, audacieux.
La foudre est dans sa main; l'éclair est dans ses yeux.
A la pointe du glaive il conquit sa noblesse.
Sais-tu que ce héros est la même vertu,
Et le miroir des preux?... Franchement, le sais-tu?...
Non, tu ne le sais pas... Eh bien, prends *la Gazette*,
Tu verras de ses faits une histoire complète.
Lion impétueux, rusé caméléon,
Lui seul à Waterloo battit Napoléon...
On le dit. Au soudan il a promis ta tête :
Il n'a jamais menti, tu peux la tenir prête.

Que vois-je, ô ma patrie, ô mes concitoyens!
(Ce spectacle sans doute a droit de me surprendre...)
Mon Seigneur expirant dans son palais en cendre!
Son coursier favori monté par des chrétiens!

Le sublime turban foulé dans la poussière,
Ou traîné sur le front de quelque vivandière!
Son sérail qui succombe aux caresses des Francs,
Et la jeune Fatmé, le charme de ses ans,
Entre les bras du chef de l'armée ennemie,
(Car on le dit porté pour la galanterie.)
Regrettant les baisers du beau dey son époux!

Aussi, pourquoi ta main trop vive en son courroux
A-t-elle d'un affront peut-être involontaire
Flétri publiquement la face consulaire?
Ton sexe t'a perdu dans ce fatal moment:
Ces vengeances chez nous n'appartiennent qu'aux belles.
Sous le nom d'éventail, ce léger instrument
Fait à l'heureux coupable aimer le châtiment.
Ton ennemi lui-même a trouvé des cruelles,
Et, par leurs jolis doigts l'éventail agité
A souvent de ses feux puni la liberté.

Mais revenons à toi, seigneur. Si ton courage
Veut braver les humains et conjurer l'orage,
Apprends qu'Allah lui-même et la vierge et les saints
Du farouche aggresseur secondent les desseins.
Les puissances du ciel tour à tour invoquées
Ont conspiré pour lui dans toutes les mosquées.
Offre leur ton encens: On oubliera le sien.
Ta sagesse m'entend... Sois homme... Sois chrétien.
Le régime en est doux... Jeûne, fais pénitence;
Aux désirs de la chair commande l'abstinence;
Confesse tes péchés; surtout, dans tes états
Établis des couvens de moines et de filles;
Attache un directeur à toutes les familles.
Les navires des Francs, d'ailleurs, n'en manquent pas:
Un t'en avancera la majeure partie.
Parle, avec Charles-Dix on te réconcilie.
Parle, faut-il compter sur ta conversion?
D'agnus, de chapelets la flotte couronnée,
Repassant de nouveau la Méditerranée,
T'apportera bientôt toute une mission,
De prêtres et de saints une collection,
De qui les doigts bénits t'imposant le baptême
Régiront ton sérail et ton peuple, et toi-même.
De la religion ineffables douceurs!
La congrégation attend le néophyte....
Le sort en est jeté, tu seras jésuite.
Sais-tu que les premiers furent des empereurs,
Que les rois le sont tous, qu'un secret privilége
Les enrôle au berceau dans le sacré collége....
Il lui manquait encore un dey... Le noble Hussein
Va réclamer l'honneur d'être admis dans son sein!

Mais, quoi! sur un vain bruit semé par le *Corsaire*, *
Tu nourris dans ton cœur l'espoir imaginaire
Que le chef des chrétiens deviendra musulman,
Et qu'il a sur sa tête essayé le turban.
Le *Drapeau*, la *Gazette* assurent le contraire.
Crois-tu que de sa foi déserteur volontaire
Ce héros, qui jamais n'a déserté l'honneur,
Se laisserait séduire à ton culte imposteur?
Non, non. Avant de voir le noble capitaine
A la place du Christ adorer Mahomet,
Pour porter le croissant abjurer le plumet,
Tu verras se mêler le Nil avec la Seine,
Le Juif boire à la source avec le Musulman,
Et les ânes d'Alger expliquer le Coran.

Ainsi, ta volonté, seigneur, est un oracle.
Pour conserver ton peuple accepte le vrai Dieu.
En attendant du Ciel la grâce et le miracle,
Qu'Allah te garde en paix et te protége!... Adieu.

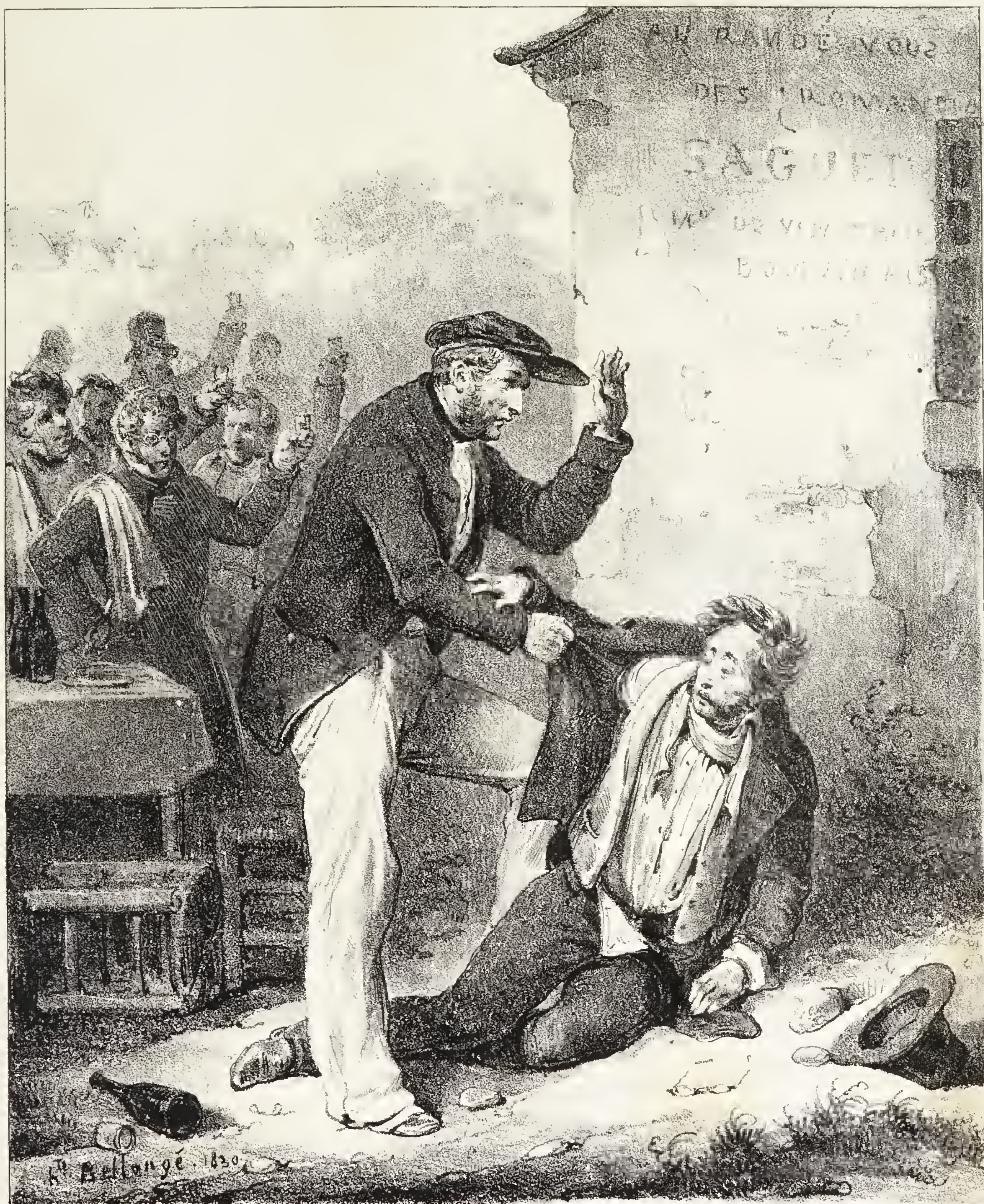
---

* Personne n'ignore que le dey est abonné à tous les journaux de Paris, qui lui viennent régulièrement par les contrebandiers de Toulon.



Henri Monnier. Lith de V Ratier

SOUVENIR D'ALGER



Lith. de V. Ratier.

(Chœur de Vestales) *De ton ardeur, auguste victime!*

(Le Grand prêtre) *J'ai connu le malheur et j'y sais compâtir*

ETUDES

DE PHILOSOPHIE MORALE

SUR

LES HABITANS DU JARDIN DES PLANTES.

J'étais allé à Ste-Pélagie visiter un de ces écrivains qui y subissent les arrêts ; je l'avais trouvé plus calme, plus à lui-même, plus naturel que je ne l'avais vu dans le monde, et dans notre conversation d'une heure j'avais observé certaines parties de son caractère qui jusque là m'avaient échappé. Je compris sur-le-champ quels avantages offre Ste-Pélagie pour l'étude des caractères. Dans le monde, l'homme sans cesse exposé à des impressions extérieures, est distrait, agité, modifié par tout ce qui l'entoure; en prison, au contraire, séparé de tout ce qui lui est étranger, il est plus complètement, plus constamment lui-même. Son âme n'est plus émue, troublée par mille événemens journaliers; elle est au repos, elle se livre à qui l'étudie. L'homme à Ste-Pélagie, c'est le papillon fixé dans un cadre par une épingle, dont le naturaliste observe à loisir et sans obstacles la forme et les couleurs.

En sortant de Ste-Pélagie, je traversai le Jardin des Plantes; là il est aussi des êtres que le bon plaisir, à défaut de lois et d'arrêts, retient sous les barreaux : je songeai à profiter de la position de ces autres prisonniers pour étudier leurs caractères, et y découvrir quelques parties inconnues aux naturalistes. Mes observations n'ont pas été tout à fait sans fruit.

Ainsi les naturalistes vous diront que l'ours aime la solitude, qu'il ne craint pas le danger, qu'il est très-susceptible de colère; moi j'ajouterai que c'est un animal opiniâtre, à tête dure, à idée fixe. Avec tant soit peu d'intelligence, l'ours du Jardin des Plantes aurait lu sur la porte de sa loge l'inscription de l'enfer du Dante, *Voi che intrate, lasciate ogni speranza;* car on ne sort de là que pour aller au muséum, en passant par les mains de l'empailleur. Eh bien! notre ours ne songe qu'à la liberté, et s'imagine sans cesse qu'il va la recouvrer. Sa vie est une promenade circulaire continuelle; il passe sa tête entre tous les barreaux, flaire chaque ouverture, comme si la moindre fente allait lui ouvrir les champs. Il ne comprend nullement sa position. L'ours dans sa prison est comme nos vieux émigrés au milieu du gouvernement représentatif; il n'a rien oublié ni rien appris.

M. de Buffon a évidemment calomnié le tigre, quand il a dit qu'il n'a d'autre caractère que celui d'une basse méchanceté et d'une insatiable cruauté; qu'il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle. Voilà de nos jugemens téméraires et précipités! M. de Buffon n'avait pas observé le tigre en prison. J'ai vu celui que nous possédons, couché sur le ventre, la poitrine et la tête relevées; il est calme et tranquille; le bruit qui se fait près de lui, le pain qu'on lui jette ne peuvent l'émouvoir; il semble mépriser les hommes qui le tiennent prisonnier, et ceux qui l'admirent. Certes, cette résignation forte et dédaigneuse suppose quelque chose de plus que l'instinct de la cruauté; cette attitude digne, noble, un peu hautaine, qui ferait honneur à bien des hommes, montre dans le tigre une grande solidité d'esprit, un grand fonds de philosophie.

L'éléphant fait avec le tigre un frappant contraste. Dans son gros corps, son énorme masse, l'éléphant n'a qu'un petit esprit, des sentimens bas et mesquins. Il reçoit avec reconnaissance tout ce qu'on lui donne; il le mange avec avidité; herbe, feuilles, pain, gâteaux, tout lui est bon. Il avance sa trompe pour demander; il demande toujours et avec un air de soumission et d'humilité qui appelle le mépris; il donnerait des leçons à nos solliciteurs les plus intrépides, à nos cumulards les plus éhontés.

A côté de l'éléphant est la girafe. La girafe est, dans sa position actuelle, une grande idée morale, un éloquent enseignement philosophique. Chacun sait qu'envoyée en présent à notre roi, des académiciens allèrent à sa rencontre et lui servirent de garde d'honneur; pendant des mois entiers elle occupa tous les esprits, fut visitée par tout Paris; deux esclaves noirs la promenaient dans ses audiences publiques; la littérature, le théâtre, la lithographie, la mode, exploitèrent sa célébrité. Quel nom enfin eut plus de retentissement? quel



animal eut jamais plus de popularité? — Mais, que dit Salomon? « Vanité des vanités, tout n'est que vanité. » Que dit l'antiquité? «La gloire n'est que fumée.» Or tout ce que le sage roi, tout ce que les philosophes ont dit de plus fort sur le néant de la renommée, la girafe en est un éloquent résumé, une preuve vivante; car aujourd'hui on la dédaigne, on l'oublie; elle n'est plus visitée que par le provincial arriéré, la bonne d'enfans désœuvrée, et le Jean-Jean simple et naïf. A cette leçon frappante, bien des hommes devraient s'instruire et prévoir le sort qui les attend. Ainsi tel est aujourd'hui président du conseil des ministres; lui aussi depuis plusieurs mois occupe tous les esprits : la girafe n'avait pas fourni plus de sujets de conversations, de déclamations éloquentes, de spirituelles épigrammes; encore quelques jours, et lui aussi sera oublié comme la girafe !

Jetons un coup-d'œil sur la fosse qu'occupait autrefois le célèbre Martin. C'est là que se trouve tout ce que le Jardin des Plantes a de pathétique et de sentimental. Là habite une intéressante famille, une mère et ses deux petits. Dans cette triste et étroite demeure, trois cœurs d'ours s'épanchent avec effusion et sans contrainte. On voit les deux jeunes frères se livrer gaiement aux amusemens de leur âge, se poursuivre, sauter à l'envi, lutter ensemble; leur mère contemple avec joie leurs jeux enfantins, y prend part elle-même, puis elle se couche, attire ses petits à elle, les serre dans ses pattes et leur fait mille caresses. Craint-elle qu'ils ne fassent quelques dangereux efforts? elle s'y oppose avec sollicitude. Essaient-ils leur jeunes forces en grimpant à l'arbre? elle vient s'étendre au pied, afin que s'ils tombent, son corps les garantisse des dangers de la chûte. Figurez-vous enfin tout ce que la tendresse d'une mère, tout ce que l'affection fraternelle ont de plus touchant. Aussi de nombreux spectateurs s'empressent à ces charmantes scènes; les environs de la fosse sont encombrés; on fait queue, on attend son tour pour voir (*historique*). Peut-être nos lecteurs du quartier de la banque et du noble faubourg s'étonneront d'un pareil empressement, et ne comprendront pas ce qu'un tel spectacle a d'intéressant. Je m'en afflige pour eux, je les plains de cette sécheresse de cœur qui repousse toute émotion naturelle. Mais dans le voisinage du Jardin des Plantes est ce quartier respectable dont la place Royale est le centre, où s'est réfugiée la sensibilité bourgeoise. Là se trouvent des cœurs simples et naïfs, pour qui l'intérêt et les préjugés d'orgueil n'ont pas détruit les liens du sang et les affections de famille. Ceux-là iront toujours voir l'ourse et ses petits, parce qu'ils sympathisent avec tous les sentimens honnêtes et naturels, parce que pour eux la vue d'une famille unie, le spectacle du bonheur domestique est toujours rempli de charme.

Je m'arrête, pour ne point fatiguer mes lecteurs. J'ai toujours pensé que c'était à petites doses qu'il fallait offrir la philosophie à l'esprit humain. B.

UN AUTEL A NAPOLÉON

Et, dans la solitude, à chaque bruit trompeur,
Lorsque revient la nuit, qu'éprouvez-vous?
J'ai peur.

Al. Dumas.

Ne dirait-on pas, à voir le mystère dont ils cherchent à envelopper tout ce qui peut rappeler Napoléon, que les agens du pouvoir ont peur de son ombre? Ne semblerait-il pas que, résolus de frapper de mort la monarchie, si toutefois la monarchie peut périr, ils ont déjà le frisson du crime, et croient voir se lever terrible devant eux le spectre de la souveraineté?

Je faisais hier cette réflexion à propos d'une charmante lithographie de Bellangé, retenue à la direction, c'est-à-dire à la censure des estampes, lorsque passant par hasard devant un des petits reposoirs d'enfans dont Paris fourmille le jour de la Fête-Dieu, je vis un agent de police arrêté, l'œil fixe devant cet autel improvisé. Comme il jetait sur les pauvres enfans un regard assez sévère et les intimidait au point qu'ils n'osaient continuer leur quête, je cherchai à découvrir sur

quoi le chien était en arrêt. Alors je vis, précisément au milieu de l'autel et à la place de l'ostensoir, un de ces bustes en plâtre qu'on appelle Napoléon parcequ'ils ont un lampion sur la tête et les bras croisés sur la poitrine. L'empereur avait autour de lui des officiers, des gendarmes, des prêtres et à son côté le pape, mais le pape n'était pas Pie VII, et Napoléon était réprésenté en costume de simple grenadier. Ce n'était donc pas une nouvelle représentation du sacre qu'on avait voulu donner au public, et il faudrait un procureur du roi de la trempe de M. M..... pour se charger d'interpréter la loi et d'emprisonner des enfans qu'un amusement religieux ou au moins innocent avait exposés à ses rigueurs.

Cependant mon homme était toujours en arrêt. Au fait, il a raison peut-être, me dis-je en poursuivant mon chemin : il y a délit flagrant, il y a un crime aux yeux de ceux à qui nous demandons la liberté selon la charte et qui nous soupçonnent de regretter le bon plaisir du grand homme !.. *un autel à Napoléon* !.. il y a crime suivant le code de certain juge de paix, grand rhéteur de canton. Hardi ! chippe ! mon fidèle agent, et ta fortune est faite, et appliquant ici l'espèce des boules de neige , le magistrat prononcerait.

« Attendu que les prévenus, quoique dans l'adolescence, ont, par une réunion préméditée, insulté prématurément à la religion et provoqué à la haine du gouvernement ; que cette conduite scandaleuse dans un si bas âge, deviendrait le germe de tous les vices dans un âge plus avancé, et qui, si elle n'était promptement et sévèrement réprimée, propagerait dans la société d'implacables ennemis de l'autel et du trône ; que l'ordre public, dans tous les gouvernemens , n'a été souvent troublé et la patrie mise en danger que par une jeunesse élevée dans la licence , le libertinage et l'immoralité. Que cette vérité sort des révolutions sanguinaires qui , depuis trente ans attaquent la divinité, ébranlent les empires , détruisent l'ordre social, enfantent les conspirations, aiguisent les poignards, *soufflent les incendies*, élèvent les échafauds et rougissent la terre et l'onde du sang des victimes...

« Par tous ces motifs, condamnons les délinquans à un an et un jour d'emprisonnement ; ordonnons en conséquence qu'ils seront immédiatement transférés à Poissy ; confirmons et déclarons bonne et valable la saisie pratiquée sur les dits délinquans et les condamnons aux dépens.....»

Mais, tandis que je rendais cet arrêt, l'agent de police avait levé le sien et les enfans continuaient leur quête. Moins éloquent que le magistrat, il avait un peu plus de bon sens : *Dans le royaume des aveugles , les borgnes sont rois.*

Variétés.

⁂ Les gérans de la *Silhouette* comparaîtront demain vendredi , à neuf heures du matin , devant la sixième chambre du tribunal de la Seine, jugeant en police correctionnelle , comme prévenus d'*avoir commis par le sujet d'un dessin intitulé* UN JÉSUITE , *inséré à la page* 12 *de la deuxième livraison du deuxième volume dudit journal , et auquel l'auteur a eu l'intention évidente de donner d'une manière grotesque et insultante des traits de ressemblance avec sa Majesté* CHARLES X , *le délit d'offense envers la personne du Roi*, *lequel est prévu et puni par les articles* 1 *et* 9 *de la loi du* 17 *mai et par l'art.* 14 *de la loi du* 18 *juillet* 1828.

⁂ Nous promettons à nos lecteurs de leur donner les *Souvenirs d'Alger*, dès que l'artiste aura terminé son album.

⁂ Haitzinger a reçu , mardi , le prix de son talent et de ses efforts. L'*Enlèvement du Sérail* lui a valu de nombreux applaudissemens. Il a rendu d'une manière très-comique la scène d'ivresse , la principale de cette petite débauche du grand Mozart. Sous les traits de Mme Heumann Haitzinger, on a vu avec assez de plaisir, pour une comédie anglo-saxonne , une espèce de jeune femme colère ; enfin *Fidelio* a dignement terminé une soirée dont le public et le bénéficiaire paraissaient également satisfaits.

⁂ Or, en ce temps-là, M. Ivan était serf du comte Lomoiska, noble polonais, qui lui promit en mourant la main de sa fille , vu ses vertus et son courage , comme cela se pratique toujours dans un mélodrame bien entendu. Mais ne voilà-t-il pas que Mlle Anna Lomoiska,

s'avise de devenir jalouse, et pour se faire chérir de celui quelle croit infidèle, lui fait appliquer un bonne bastonnade. Ivan qui trouve ce procédé un peu trop conjugal, court comme un fou à travers les forêts, y rencontre des brigands de sa connaissance, à la tête desquels il vient envahir le château de sa fiancée, qui implore en vain son pardon, et pour terminer dignement la pièce se fait sauter la cervelle. Aussi bien fait-il. Pourquoi en se mariant vouloir rentrer dans la classe des *cerfs*, quand une main généreuse l'en avait retiré.

Cette gentille composition a égayé, mardi soir, les nombreux spectateurs que la juste réputation d'un académicien avait attirés à l'Ambigu. Si M. Lemercier est auteur des *Serfs Polonais*, il l'est toujours de *Pinto*, compensation.

*** On a calculé que, suivant les journaux anglais et les lettres de Londres, le roi Georges est déjà mort vingt trois fois depuis le commencement de sa maladie.

*** Un menuisier, témoin dans une affaire, se présente le 13 de ce mois devant la cour d'assises avec quelques papiers. Le président lui ayant fait observer que sa déposition devait être orale et non écrite; « monsieur, a-t-il répondu, c'est mes adresses que j'apportais pour vous les remettre ainsi qu'à ces messieurs, s'ils avaient besoin de moi.

*** En 1827 M. Cadet Gassicourt remettait au président du collége électoral son bulletin rigoureusement fermé; le facétieux président faisant allusion à la profession de pharmacien qu'exerce l'électeur, lui dit : « Eh! monsieur, vous pliez votre billet comme une ordonnance.—Oui, monsieur, répondit M. Cadet Gassicourt c'est un ordonnance pour faire évacuer le bureau. » — Le même électeur prépare d'amères pillules au ministère pour le 23 juin et pour le 3 juillet.

CARICATURES DE LA SEMAINE.

PAR TOUT LE MONDE.

> Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, que Napoléon, que personne, ce quelqu'un, c'est tout le monde.

GAUCHE.

*** Le prince de Polignac est un autre Philippe II qui, apprenant le naufrage de toute une flotte, s'écriait : *Je ne croyais pas avoir à faire aux élémens.*

*** La signature de M. Mangin est presque illisible. Si cette initiale est une M, dit le *Corsaire*, à coup sûr on ne s'écriera pas : *Qu'elle belle M.*

*** Le général Donnadieu se pavane dans les rues d'Angers. Se croit-il encore à Grenoble? — S'il n'est pas un bon général, c'est du moins un homme à faire peur.

*** La *Gazette* est heureusement accouchée d'une conspiration; la mère et l'enfant se portent bien.

*** M. d'Haussez se faisait expliquer ce que c'est qu'un mât de misaine. — Que S. Exc. se figure M. Beugnot, lui répondit-on.

*** M. Syrieys de Mayrinhac vient de s'abonner au *Tan.*

*** S. Exc. n'admet que deux principes en morale et en politique : *La corruption et la dissolution.*

*** M. d'Hozier et d'autres érudits, viennent de découvrir que le pigeon de la *Quotidienne* descend en droite ligne de celui qui apporta jadis la Sainte-Ampoule.

*** Le ministère ne reçoit que de bonnes nouvelles, il les fait lui-même pour être plus sûr.

*** Messieurs et dames, regardez bien, voilà le ministère à cheval pour la parade. Tudieu, que M. de Polignac est beau. — Et M. de Latil, que vous voyez par derrière, n'est-il pas encor beau?

*** Grâce à M. de Polignac, la proclamation royale porte l'empreinte d'un sceau.

*** M. Martainville, en reprenant le *Drapeau blanc*, assure qu'il est rendu aux mains dignes de le porter. — Il mettra donc des gants.

*** Les faux électeurs, déférés à la cour royale, se flattent qu'ils y trouveront un *ami.*

*** La déclaration du prince Léopold est loin d'être un billet doux pour la sainte alliance.

*** M. Dudon est arrivé à Boulogne..... Il est homme à prendre les bains.

DROITE.

*** On dit que le dey d'Alger vient d'être reçu en comité secret, vice-président de la société : *Aide-toi, le Ciel t'aidera.*

*** Levez les yeux sur les incendies qui désolent la France; voilà comme les libéraux entendent les *lumières.*

(*L'évêque de Seez.*)

*** Jérôme Bonaparte est, par son mariage avec une princesse de Wurtemberg, le vingt-neuvième héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. Il a probablement le temps d'attendre, mais enfin il peut arriver.

*** Le roi d'Angleterre paraît décidé à conserver son *statu quo.*

*** On a fait des offres à Mlle Georges pour qu'elle veuille bien lester un bâtiment de l'Etat.

*** La *Gazette des Tribunaux*, disait la gentille Mlle D..., est bien mauvaise aujourd'hui; il n'y a pas seulement un pauvre assassinat.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette paraît par Livraisons tous les Jeudis.

Chaque Livraison, composée d'une feuille, papier vélin satiné, in-4°, imprimée à deux colonnes, est accompagnée de deux Lithographies.

Treize Livraisons formeront tous les trois mois un Album.

Le Prix, port franc, est ainsi fixé :

	3 MOIS ou 13 livrais.	6 MOIS ou 26 livrais.	UN AN ou 52 livrais.
Pour Paris	14 fr.	27 fr.	52 fr.
Pour les Départemens	15	29	56
Pour l'Étranger	16	30	60

On Souscrit :

A PARIS, au Bureau de la Silhouette, rue des Fossés-St-Germain-l'Auxerrois, n° 24 ;
Chez Aubert, Éditeur, galerie Véro-Dodat.

A LONDRES, chez Tilst, fleet Stred.

A BRUXELLES, chez M. Dewasme-Plétinckx.

A GENÈVE, chez Barbezat.

A STRASBOURG, pour l'Allemagne et tous les départemens de l'Est, chez M. Alexandre, directeur des Salons littéraires.

Chaque Livraison est tirée à 50 exemplaires sur papier vélin blanc, ou gris. Le prix de l'abonnement à cette collection, avec les Lithographies sur papier de chine, est de 100 francs par an.

Tous les paquets et envois d'argent doivent être adressés franc de port, au Directeur du Journal.

Imprimerie de Selligue,
rue des Jeûneurs, n. 14.

LA SILHOUETTE,

JOURNAL DES CARICATURES,

Beaux-Arts, Dessins, Mœurs, Théâtres, etc.



3e VOLUME.

3e Livraison. = 8 Juillet.

Paris,

RUE DES FOSSÉS-SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, N° 24.

1830.

TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.

SECOND VOLUME.

LA SILHOUETTE,

JOURNAL DES CARICATURES,

Beaux-Arts, Dessins, Mœurs, Théâtres, etc.



3e VOLUME.

Paris,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, No 28.

1830.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

La Silhouette.

LA SILHOUETTE SÉDITIEUSE.

C'est une terrible chose que la nécessité de changer ses habitudes! La *Silhoutte* n'est guère accoutumée à regarder son monde que de profil, surtout dans ce siècle où les masques abondent, où les gens, tant par imitation que par calcul et par intérêt, aiment à cacher leurs visages; pourtant force lui va être, à cette pauvre *Silhouette*, de regarder en face MM. du parquet. Cette fois il n'y aura pas de quoi rire. Au nom seul de procureur du Roi, M. Jacotot sentirait affluer dans son cerveau les idées de fiscalité, de déclamations, d'accusations, d'huissiers, de geôliers, guichetiers, barreaux, détention, prison, amendes et gendarmes; il en est de même pour la *Silhoutte.* La voilà condamnée aux fourches caudines des réquisitoires; gatée longtemps par les grâces des salons, par les cajoleries du boudoir, enivrée par les parfums qui s'exhalent des toilettes de nos fashionables et des belles, elle se croyait au Capitole, et la voilà sur le sommet de la roche Tarpéienne! Pauvre écrivain, adieu ta gaîté! tu ne dois plus attendre qu'angoisses, et si tu te fais des affaires avec la justice, comme a dit feu Paul Louis, *tu ne mangeras plus pain qui te profite.* Qu'as-tu fait pourtant à ce M. Menjaud, si bon quand il ne noircissait point de papier-réquisitoire? Il ne te connaît point; tu ne l'as jamais vu, et tu te passerais aisément de faire sa connaissance. Il n'y a guère d'analogie entre la plume de Thémis et ton crayon. C'est sur l'airain qu'elle grave ses arrêts qui seront exécutés au milieu des larmes, des sabres et des menottes; les tiens sont à peine esquissés sur des feuilles légères qui iront voltiger un instant au milieu des fleurs et des colifichets de la mode pour se perdre dans des tourbillons de fumée d'ambre et de pastilles du sérail.

Il est avec le ciel des accommodemens, eh bien! point de rancune; entendons-nous; *Jean de Lagny*, n'ayez point *tant hâte;* nous sommes de bonnes gens, nous autres petits écrivains; nous ne vous contestons nullement votre caractère; nous ne jalousons point les grandeurs de la magistrature : un petit frac, un gilet ouvert, une chemise à larges plis et bien apparente, nous plaisent mieux qu'une large robe noire avec ou sans chausse, et qu'un rabat plissé, sortît-il des mains même de la noble déesse qui préside à vos élucubrations....

Mais pardon, je bavarde comme une gazette ou comme des clercs d'avoués en pique-nique; entendons-nous et réglons nos comptes. Vous prétendez que nous avons offensé la personne sacrée de notre auguste monarque. Ah! convenez-en, ce n'est pas sérieusement que vous nous accusez. Songez que d'abord nous n'avons jamais fait l'odieux métier de braconniers; que nous n'avons point servi sous l'usurpateur; que nous n'avons été ni à Austerlitz ni à Marengo, ce dont pourtant nous ne serions peut-être point fâchés; que nous n'avons jamais vu le soleil des Pyramides; que jamais, dans nos mains, n'éclata de *pétard insolent*; qu'attendu leur qualité de femmes, nous n'avons jamais plaisanté nos douairières; qu'enfin nous n'avons point voté l'adresse, ce qui n'est pas légère peccadille par le temps qui court. Jusqu'à présent nous n'avons point exhumé la mémoire de ces rois auxquels des écrivains irrévérencieux ont ajouté les épithètes d'*imbécilles*, de *fainéans*, de *cruels*, etc., etc., etc.; nous avons seulement crayonné une petite tête; le hasard a voulu qu'elle offrît, à ce que

vous dites, des traits augustes que nous révérons; au bas est inscrit *jésuite*, et vous criez haro! mais tout doux; nous ne sommes point de la race des Atrides, vous le savez bien; nous ne sommes point des vampires, car nous n'avons jamais assisté au banquet sanglant de l'antropophagiste comité-directeur; encore une fois donc entendons-nous; mais permettez-nous un petit dilemne, rien qu'un seul, et nous nous en tiendrons là en attendant votre réponse.

Nous disons donc : ou le titre de jésuite est une flétrissure, ou il n'en est pas une; ou c'est une dénomination honorable, ou c'est encore honte de la mériter. Or, si cette qualification, si ce titre, ne sont ni une honte, ni une flétrissure, nous ne dirons pas que vos soupçons, que votre accusation sont seuls une injure, nous ne les taxerons pas même de maladresse, d'inconvenance, de tous ces termes qu'emploieraient des gens moins bien élevés et surtout moins modérés que nous, mais nous dirons, avec le célèbre auteur de la loi *d'amour*, car il a du bon dans sa faconde, que votre accusation, que vos soupçons sont *inopportuns*. Que si pourtant ce *Trisyllabe* était séditieux, révolutionnaire, jacobin, terroriste et que sais-je! alors ce serait différent... mais alors aussi prenez-y bien garde! notre procès serait le procès de ces bons jésuites; notre condamnation serait pour eux un second arrêt de 1762, et grand deuil pour nos cuisiniers si pouvait se perdre l'espèce des dindons.

Mais vous nous rendrez trop de justice, vous n'oublierez point que les rédacteurs et dessinateurs de la *Silhouette* ne sont que des fous cherchant dans leur gaîté vagabonde à ramasser quelque bribes sur les traces de Callot, qu'ils sont inoffensifs comme des agneaux, et qu'un crayon de lithographe ne peut jamais remplacer le poignard de Ravaillac ni le couteau de Jean-Châtel. Un peu de noir ne fournira jamais une machine infernale, et quelque loupe qu'on prenne, on ne pourra découvrir que des plumes puissent, comme les dents de Cadmus, se métamorphoser en une armée de combattans.

Sur ce, estimable M. Menjaud, digne émule des Marchangy et des Broë, nous avons pleine confiance en vos réflexions; vous daignerez vous ressouvenir que nous n'avons point réveillé les assertions de ce certain Montlosier damné à tout jamais, puisqu'il a signalé tous les jésuites, dénoncé le parti-prêtre; vous daignerez vous ressouvenir enfin que nous vous supposons un homme d'esprit et de tête, entraînant comme Bossuet, éloquent comme Cicéron, subtil comme Scot, mais que pourtant vous n'êtes pas à nos yeux. tout *compétent* que vous êtes,

« Cet homme impitoyable et qui, par son adresse,
« Eût fait mettre en prison les sept sages de la Grèce.»

SIR BUDGET.

Donnez... donnez toujours... donnez encore.

Personnifier le Budget est certainement une idée à la fois heureuse et vraie. Si la patrie des banquiers, des financiers, est toute dans leur caisse; l'Etat, le ministère, la gloire nationale, l'industrie, le commerce, le succès des batailles, selon certains temps et surtout selon certains hommes, le culte et le trône même, sont dans le Budget.

Aussi avons-nous vu nos thaumaturges politiques, nos douairières, nos châtelains, et *tutti quanti*, jeter les hauts cris devant les appréhensions du refus du Budget.

Cher Budget! féconde poule aux œufs d'or, pierre philosophale des alchimistes ministériels, avec quelle tendresse ils te caressent, te choient, te suivent des yeux, t'appellent, te flattent!..... Pauvre mouton, comme il est doux pour eux de te tondre et de partager ta toison!

Tu fais la joie, toute la sollicitude de nos Jason administratifs, belligérans, *écrivaillans*, cathéchisans: que n'es-tu une Sainte-Ampoule! ce peuple insolent, qui prétend te régler, te rogner, te réduire, verrait beau jeu... En vérité, c'est l'*abomination de la déso*

tion! Est-ce qu'un Etat peut vivre sans Budget? avec vos *gouvernemens à bon marché*, phrase digne tout au plus d'un colporteur, est-ce qu'il serait possible d'entretenir le luxe des cours, des grands, la pompe, l'éclat et la dignité du trône? Sans argent bâtirait-on des monumens publics, des temples, des chapelles, ferait-on des missions? Sans argent connaîtrait-on le secret des familles, des cabinets étrangers? Sans argent, peuple avide de pain et de spectacle, aurais-tu des théâtres, des fêtes, des curées publiques à jour fixe, une police, des suisses et des bons gendarmes? Sans argent, les Walpool passés et présens, auraient-ils le tarif des consciences, pourraient-ils diriger les élections? Vous parlerez, je le sais, de probité, de loyauté, de légalité, d'honneur... Mais on l'a dit il y a long-temps :

..... Sans argent l'honneur n'est qu'une maladie.

D'où il faut conclure que si *l'or est le nerf de l'intrigue*, il est l'âme, la cheville ouvrière des gouvernemens civilisés. Un Budget, par conséquent, est la chose la plus utile, la plus indispensable, le principe vital des Etats, et surtout des ministres.

Que manque-t-il à don Miguel pour transformer son usurpation en légitimité? Un Budget. Si le transfuge de Waterloo commande sur les côtes d'Afrique, s'il désire le bâton de maréchal, c'est grâce au Budget. Si Peyronnet est redevenu ministre; si Chabrol regrette de ne plus l'être; si Dudon et Berryer aspirent à le devenir, c'est parce qu'il existe un Budget. Que demandent tous les rois de l'Europe? Qui a donné naissance, dans les Pays-Bas, à l'impôt sur la mouture, à la proscription des Jésuites? C'est la nécessité d'un Budget. Pourquoi jalouse-t-on la pairie, des emplois, des grades, des sinécures, des titres de conseiller-d'état, etc., etc.? C'est parce qu'il existe un Budget. Pourquoi, enfin, la direction de la librairie, qui n'a point voulu autoriser la *Séance du comité directeur*, mangeant des petits enfans et buvant du sang, comme Louis XI, a-t-elle permis notre sir Budget? C'est qu'elle a senti, reconnu, qu'elle devait prêcher d'exemple, et que tout ce qui est Budget devait toujours *passer*. Au surplus, ne voyons point là de *concession;* c'est une justice que nous devons rendre, messieurs les *éplucheurs* de l'administration; nous sommes convaincus, de reste, qu'ils obéissent très-docilement à leurs instructions, quand ils ne les outrepassent point.

Dans le *laissez-passer* de la direction, il y a donc de la prévision, de la sagesse, un précédent réfléchi et profondément calculé. Elle a reconnu, cette bénigne administration, que nous étions entrés parfaitement dans sa pensée, et que nous devenions pour elle, dans cette circonstance, d'utiles et précieux auxiliaires, une avant-garde *recommandable*.

Nous avons peint, il est vrai, notre noble excellence sous des traits un peu amaigris; sa taille est tant soit peu étriquée, affaissée, mais les affaires d'un ministre, l'énorme valise remplie d'or qui charge ses épaules, le sac qui lui sert de bonnet, ses poches pleines, car un ministre doit toujours avoir ses poches pleines, ne sont pas un léger fardeau. Si l'on juge sa démarche gênée, c'est qu'un portefeuille embarrasse un peu plus qu'une sabredache...

Somme totale, notre portrait est très-ressemblant, et calqué sur une *Excellence-modèle*. Cette figure décharnée, ces yeux flétris, cette plume, véritable étendard de la classe plumitive, panache bureaucratique, cette main sèche et squelettique, ces doigts pointus comme la serre du vautour, ces jambes à la Potier, annoncent un homme usé, moins par les plaisirs que par le travail. Dans sa bouche, quelle expression! et dans ses paroles, ne voyez-vous pas un zèle qui ne se lasse jamais? Il est suivi d'un cortège de valets.... L'amour de l'or a levé bien des scrupules, et des titrés ne rougissent pas de marcher à la suite de la valetaille. On voit à la grosseur, à la plénitude des sacs, qu'il vient de moissonner chez l'opulence; mais la force de l'habitude, l'amour du bien public, la seule chose qu'il puisse vouloir, l'intérêt de l'État le réveillent, le rechauffent, le raniment, et il sollicite le denier de la

misère, certain qu'il sera aussi agréable que la pièce d'or du riche.

Vous blâmerez peut-être, lecteur malveillant, cette incurie qui sème l'or, et le laisse se perdre avec une sorte d'indifférence, de prodigalité ; mais vous connaissez ceux qui sont à la suite des ministres, qui sollicitent, mendient sans cesse, et il faut bien ménager un peu leur amour-propre.... Et d'ailleurs le devoir d'un ministre est moins de connaître par où et comment les trésors de l'État disparaissent que de savoir se les procurer. Sa véritable, son unique, son éternelle devise doit être, pudeur et honte à part : *Donnez....., donnez toujours....... donnez encore.*

Le vieillard auquel Notre Excellence s'adresse pourrait bien, dans l'intention du dessinateur, retracer, sous les traits d'un infortuné, ce pauvre peuple si pressuré, si malheureux, si déshérité de son agriculture, de son industrie, réduit à la besace...... L'artiste pourrait bien encore avoir voulu indiquer sous les traits de cette autre Antigone, *ce génie protecteur* de la France qui dit qu'il arrive enfin un terme où il peut refuser..... Mais le peuple n'est-il pas un *être taillable et corvéable à merci et miséricorde?.....* Les peuples!..... ils ne sont qu'une race de Parias !

UN HOMONYME.

Monsieur le Rédacteur,

C'est un grand malheur, en vérité! il y a de quoi devenir fou, sage, tout ce qu'on voudra.... classique même; vous voyez que je mets les choses au pire. Et si je dis classique, ce n'est pas sans raison; car, avec ce Sosie inconnu et dont vous portez cependant les faits et gestes comme s'ils vous étaient propres, le moyen de s'élever au-dessus des choses de ce monde, de se faire artiste, un jour, une heure, un instant! le moyen d'échapper à la vie réelle qui vous pousse, vous presse, vous étouffe! c'est un mal sans remède, un mal inhérent à votre individu, un mal de naissance, qui ne cessera qu'à la mort de l'un des deux. Force vous est de le garder, et si, par hasard, vous avez réussi à vous isoler des bruits de la terre, de retomber avec regret dans la grossière existence du vulgaire, comme si vous-même vous étiez animé du même souffle bannal qui fait vivre tous les êtres, sans distinction des qualités et des pensées qu'ils renferment en eux, une seule consolation vous reste alors ; c'est de maudire le génie infernal qui tantôt vous prend sur ses épaules pour se grandir, tantôt se hisse sur les vôtres pour vous écraser.

Eh bien donc! malédiction sur tout Sosie! sur tout double! Et ici, ce n'est pas en mon nom seul que je parle, je parle et je maudis au nom de tous ceux qui en ont, au vôtre, si vous en avez. Malédiction sur la langue, pauvre et stérile qui ne permet pas à chacun d'avoir un nom à soi que personne ne puisse contester. Malédiction sur les inventeurs primitifs de tous ces noms qui courent les rues et qui donnent lieu aux rapprochemens les plus désagréables! Quoi! dans une famille chaque membre ajoutera à son nom générique un nom nouveau, comme marque distinctive, et dans le monde, n'importe où vous irez, vous serez exposé à rencontrer un homme portant exactement, et sans qu'il y manque une lettre, votre nom qu'il aura sali par une vilaine action. En vérité, si la police s'y entendait, ne devrait-elle pas y mettre ordre?

Car, rien n'est insupportable comme un homonyme. Vous êtes le plus tranquille et le plus pacifique des êtres; lui peut être tracassier et brouillon; de là des querelles, des duels... Et que l'on apprenne que M. *** s'est battu, vite les amis accourent, les parens se désolent, et jugez comme c'est agréable quand on a l'âme sensible et qu'on aime ses amis.

Il n'est pas déshonorant d'avoir des dettes; mais, comme dit Sagnarelle, il y a *fagots et fagots*; il y a *dettes et dettes.* Votre homonyme peut en faire du genre de celles qui ne s'avouent pas. Vous arrivez, on ne vous a pas encore vu ; mais, sur votre nom seul, on se propose de vous happer, et de ne vous laisser partir qu'après que vous aurez dûment acquitté ce que



SIR BUDJET

Donnez. . . . donnez toujours . . . . donnez encore.



Petit matou!

vous ne devez pas. De là, des propos, des quolibets, et vous voilà une mauvaise réputation toute trouvée. Je vous le demande, n'y a-t-il pas là violation du droit des gens et du droit civil? C'est un abus de personnes, une supposition de noms toute à votre désavantage.

Autre agrément : vous avez le bonheur de manier le pinceau, ou le malheur de travailler de la plume, comme disait Figaro. Eh bien! vous produisez, c'est à quoi est exposé tout bipède appelé artiste ou homme de lettres. Tout-à-coup votre homonyme prend pour son compte ce que vous avez fait; ou bien, il est dans le même cas que vous, il peint ou il écrit, alors vous passerez pour le père de ses enfans; ce qui ne laisse pas d'avoir son mauvais côté, attendu que, si l'on est père d'enfans laids et mal tournés, on est enchanté que nul ne se mêle d'en augmenter le nombre, et, si le contraire arrive, on aime à en garder pour soi seul tout l'honneur. Il y a là violation du droit de propriété, suivant le Code et le sens commun.

Et notez que ce ne sont ici que trois cas pris au hasard, il y en a cent, il y en a mille, où un homonyme peut faire du tort; il n'en est pas un seul où il puisse servir, car je suppose qu'un homme d'honneur n'aime pas à se parer des plumes du paon.

Il y aurait une série de caricatures piquantes à exposer chez Martinet, où l'on signalerait tous les dangers de l'homonymie. Je les recommande aux pinceaux spirituels des Granville, des Monnier et des Fontallard.

Quant à vous, M. le rédacteur, j'espère vous avoir rangé de mon avis; mais, si par hasard il vous restait quelques doutes, figurez-vous tout-à-coup que vous vous appelez Dudon ou Bourmont, et dites-moi si cela vous ferait plaisir.

Ch. de B.

L'AFFICHE.

L'affiche est un des nombreux perfectionnemens de notre brillante civilisation, un de ces besoins qui naissent de la présence des choses les plus futiles, mais que l'usage a rendues indispensables. Ainsi, du temps d'Adam et Eve, on n'en vivait pas moins fort agréablement sans affiche, parce qu'on n'avait ni chien à siffler, ni bracelet à perdre, ni maison à vendre, ni murs pour placarder. Mais une fois le principe admis, c'est vraiment une nécessité. Ce n'était point assez d'annoncer les bénéfices de l'industrie, ou les pertes de la société dans les gazettes, de vive voix, au son de la trompette ou du tambour, non. On a encore songé à l'écrire sur les murs, et alors vite un cours de littérature en plein air; on a fait de l'éloquence persuasive en grosses lettres; et tous les citadins de regarder, de s'extasier au préjudice de leur sûreté personnelle; car, entraînés par un intérêt majuscule, bruit, éclaboussures; cris de *gare donc!* rien ne pouvait les rappeler à eux. Enfin, l'expérience les a éclairés; et, après avoir été bien heurtés, coudoyés, endommagés, et, qui plus est, trompés par de fallacieuses annonces, ils n'ont plus regardé, et devant elles indifféremment ils passaient, au grand étonnement des entrepreneurs d'admiration publique. Que faire alors pour ramener cette foule inconstante? — Des majuscules? Ça s'était déjà vu. — Du beau style? on en avait déjà fait!!! — Ah! mais des caractères *majusculo-monstrueux*, en noir, en rouge, en bleu, de toutes couleurs enfin? Des hommes, des voitures, des guérites, transformés en affiches? jamais ceci n'avait été exploité. En avant donc les grands moyens : le crayon et ses traits satiriques, le burin et le cuivre, du style et des points d'exclamation, puis des lettres...... oh! des lettres qu'on aperçoive d'une lieue loin. Ensuite, prodigalité distributive, duplication, triplication, multiplication dans le système de publicité, tant et si bien ma foi, qu'aujourd'hui le piéton lit tout un prospectus au pas de course, et que du haut du tilbury rapide, le fashionable attrape deux ou trois titres au vol.

Arrivée à ce point de prospérité, l'affiche, cette muette clarinette de la Renommée, est devenue un prétexte d'injustice et d'arbitraire. Le gouvernement s'est arrogé le droit de faire seul de la publicité sur papier blanc : aussi blanc et noir, noir et blanc, c'est tout

ce qu'on y voit; ensuite, il s'est adjugé la propriété de ce que d'autres s'étaient permis de créer, et il en a gracieusement concédé le monopole aux dépens de cinquante pères de famille. Heureusement, par exemple, il s'est chargé de jeter, par ses productions, quelques variétés amusantes dans cette bibliothèque populaire, parfois sombre dans ses couleurs. Ainsi, partout les noms des maux de l'espèce humaine, inconnus à quelques uns, effrayans pour beaucoup, viennent attrister la vue, parce qu'il n'y a pas là grand'matière à caricature. Mais M. *Martin et son aimable hyène*, mais *l'ami du cuir*, *le beaume balsamique*, *le pédicure*, et *l'eau pour les cheveux*, voilà des spécialités récréatives; puis après viennent les mélanges et leurs bizarreries; le tirage à la conscription et le Code de la liberté individuelle, les chiens perdus et les chiens trouvés, un ouvrage de Madrolle et la *Silhouette*, le combat de taureaux, la proclamation aux Français, et les diligences au rabais; voilà qui excite l'imaginative! alors on ne peut plus résister. — On veut lire, on s'approche, et.... il n'y a qu'un inconvénient, c'est que l'annonce soporifique d'une *maison à vendre* couvre totalement ce que vous voulez voir, attendu que les murs de la capitale ne pouvant plus suffire à l'analyse des produits de l'industrie indigène, les colleurs croient fort légitimement gagner leur salaire en mettant l'une sur l'autre les affiches à eux confiées pour la plus grande publicité possible! Et ici, mieux qu'ailleurs, se présente le tableau trivial de la vie. Semblables aux humains, les affiches se pressent l'une sur l'autre pour s'élever au détriment commun, jusqu'à ce qu'un chiffonnier, image du temps, armé de son crochet, qui simule admirablement une faux, les fasse toutes ensemble tomber sous l'égalité de ses coups. Car, comme chacun sait :

Vainqueurs et vaincus,
Tout est fricot pour le diable.

A. A.

Variétés.

— La cause de la *Silhouette*, appelée vendredi dernier à la sixième chambre a été remise à demain. M. Menjaud de Dammartin portera la parole; les gérans du Journal seront défendus par Me Chaix-d'Estanges et Me Wollis.

— Lundi soir, aux approches de la nuit, et tandis que, réunis dans l'église St-Etienne de Bordeaux, les fidèles attendaient la bénédiction, une vive rumeur éclata dans l'assemblée, et l'office se trouva brusquement interrompu.—Nous avons vu, bien vu...—Quoi? — Un homme. — Où? — Daus les galeries du haut de l'église. — Qelle sorte d'homme? — Grand, vêtu d'un pantalon blanc; il paraissait vouloir se cacher.

Et l'alarme de se répandre, et les langues de marcher, et les têtes de trotter, trotter, et M. le curé, et M. le suisse, et M. le bedeau de marcher tout de suite à l'escalier qui conduit aux galeries. M. le curé veut y monter le premier, il va y monter seul... — Dieu! M. le curé, si c'est un incendiaire ou un voleur? —Je le saisirai! — Si c'est le malin esprit? — Je l'exorciserai!

La porte s'ouvre tout-à-coup : un long cri poussé par les assistans est répété par les échos du temple, au moment où apparaît le voleur, incendiaire ou malin esprit... C'était tout bonnement un horloger qui, en allant régler l'horloge de la paroisse, avait dérangé l'imagination des paroissiennes, à tel point que l'on assure que le cœur de plus d'une faisait encore tic-tac long-temps après la certitude acquise qu'un horloger n'est pas un diable, et que M. le curé n'avait aucun danger à courir.

— De *l'épée*, du *chausson* ou du *bâton*, quelle est la meilleure ou la plus noble manière de tuer un homme? Bien serais-je embarrassé de vous le dire, tant je suis, moi, pacifique, ennemi des duels et des rixes quelconques. Les auteurs de la pièce nouvelle, en nous faisant assister mardi soir aux diverses évolutions de

trois maîtres en fait d'arme, de bâton et de chausson, ont voulu sans doute montrer à tout un chacun les ressources de ces beaux-arts. Mais je doute qu'ils leur fassent beaucoup de prosélytes ; le métier de tueur d'hommes, par quelque procédé que ce soit, a beaucoup perdu de nos jours; surtout depuis que M. de Peyronnet s'en est mêlé, tout homme qui se respecte un peu ne peut plus se battre. Quelques scènes assez plaisantes, plusieurs beaucoup trop ignobles, même pour les Variétés; une leçon d'armes et une de *savatte;* une déclaration télégraphique, des expressions hideuses, une grisette et un apothicaire; Odry et Vernet, Flore et Mme Godard dite Herfort, de gros rires et de nombreux sifflets, MM. Barthélemy, Léon et Lhéric, voilà la charpente, le style, les moyens, les personnages, les acteurs, l'histoire et les auteurs de la pièce nouvelle.

— Comme le héros de *la Confession*, au moment d'entrer dans la couche nuptiale Gustave a *oublié* le nom de sa fiancée, comme Anna, Euphémie boude. Le jeune époux se désole, car sa femme ne veut l'admettre auprès d'elle que lorsqu'il l'aura appelée de ce doux nom de demoiselle qu'il lui prodiguait si amoureusement le matin. C'est en vain qu'il s'efforce; vingt noms oubliés vingt fois se retrouvent dans sa bouche ; aucun n'est celui qu'il faut. Enfin un billet tracé par une ancienne maîtresse vient le tirer d'embarras : l'orchestre joue: *viens, gentille dame*, Lafont enlace de ses bras Mlle Brohan, et la toile tombe au bruit des applaudissemens du public, qui a trouvé que le sujet était aussi invraisemblable qu'original; que les couplets étaient faibles et le dialogue spirituel; que la pièce était amusante pour les messieurs et pour les dames, mais peu orthodoxe pour les demoiselles; que les acteurs, même Lafont, et surtout le petit Lepeintre, avaient fort bien joué, et qu'en somme cette gracieuse bluette ne pouvait qu'ajouter à la juste réputation de M. Paulin et à la fortune renaissante du Vaudeville.

— Pécher par zèle est si rare de nos jours qu'en vérité on n'a pas la force d'en faire le reproche. Jaloux de varier nos jouissances en nous faisant connaître leurs richesses musicales, les chanteurs allemands ne laissent pas s'écouler une semaine sans donner une et même deux premières représentations. Il n'est donc pas étonnant que l'exécution de la *Fiancée du brigand* rapetissée à notre usage ait été généralement faible mardi. Les chœurs ont néanmoins soutenu leur étonnante réputation. Oberon a fourni à Haitzinger et à Mad. Devrient l'occasion de faire admirer encore leur beau talent dont, hélas ! nous serons trop tôt privés. Pour augmenter et charmer tout à la fois nos regrets, ces deux artistes paraîtront ce soir dans le *Freischutz* qu'ils ont chanté avec une supérioté si remarquable, et dans *Fidelio*, qui sera joué pour la dernière fois. Cette représentation a lieu au bénéfice de madame Devrient, tous les dilettante se sont donné rendez-vous à la salle Favart, il est si agréable d'entendre de l'excellente musique et d'excellens chanteurs, tout en donnant un témoignage de reconnaissance.

— C'est le diable en personne qui s'avise un beau jour de mener sa femme et ses enfans à la représentation d'un chef-d'œuvre romantique. La toile se lève, et pendant trois longs actes, les meurtres, les apparitions, les suicides se succèdent avec une rapidité effrayante. Les deux écoles en présence sont prêtes à en venir aux mains pendant les entr'actes, mais le public de la Gaîté tant soit peu fatigué de cette longue mystification, se fâche tout rouge, et personne ne cherche à savoir qui a pu se rendre coupable de tels *Massacres*.

— Malgré les mutilations odieuses de l'odieuse censure, la nuit du duc de Montfort est vue et surtout entendue chaque soir avec plaisir par les spectateurs du théâtre de la Bourse. Il faudrait beaucoup plus de place que la Silhouette n'en peut accorder à un vaudeville, pour rendre compte d'une intrigue aussi embrouillée et devenue aussi obscure par des changemens et des retranchemens ridicules. Qu'il nous suffise de dire que Bouffé, Mme Albert et Mlle Dejazet sont les interprêtes de ce badinage aussi spirituel qu'il se peut, eu égard aux mains barbares entre lesquelles il a passé avant de se produire au grand jour. Si quelque malicieux habitué trouvait



les autres acteurs un peu faibles, qu'il se souvienne qu'à la *nuit* tous les chats sont gris.

—Décidément M. Mangin va se trouver embarrassé; il se met *les deux camps* sur les bras : classiques et romantiques viennent d'être l'objet de sa proscription. Il a fait saisir la *tabatière électorale*, et voilà les 221 appréhendés au corps, empaquetés, garottés, fiscelés, verbalisés... M. le préfet ne veut ni d'un soleil, radieux emblême des lumières à l'ordre du jour, ni de la lune dans son dernier quartier, se perdant dans une atmosphère rembrunie, chargée de nuages, et menaçant de nous laisser dans les ténèbres : il se trouvait pourtant ici en bonne compagnie, au milieu des 181.... Oh!...,
« Lorsque notre haine est trop vive, elle nous met au-
» dessous de ceux que nous haïssons: »

— En vente, chez tous les marchands de nouveautés une brochure in-8°, intitulée : *De l'Influence du gros de Naples sur le bonheur des peuples*. Prix : 2 fr.

CARICATURES DE LA SEMAINE.

PAR TOUT LE MONDE.

Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, que Napoléon, que personne, ce quelqu'un, c'est tout le monde.

GAUCHE.

⁂ M. de Bonald, nommé président à Rhodez, est, dit-on, accompagné d'un truchemau pour traduire ses discours aux électeurs.

⁂ M. de Corbière est un président à dormir debout, les faux électeurs n'ont pas à craindre qu'il ait les yeux ouverts sur leurs manœuvres.

⁂ Le fameux *stentor* des ventrus, le baron d'*Anthès*, se présente comme candidat aux élections du Haut-Rhin. Odry prétend qu'il sera probablement élu, parce qu'il a *beaucoup de voix*.

⁂ S'il faut en croire ses amis, M. Berryer est un *aigle*, il aimerait mieux être *duc*.

⁂ Ce n'est plus un pigeon qui apporte les nouvelles d'Alger, c'est un Merle qui s'est chargé du bulletin.

⁂ On lit dans le *Drapeau blanc* un article intitulé *Réponse à un abonné*, lisez : réponse à notre abonné.

⁂ Le ministère est malade, on craint qu'il ne se rétablisse point avec le bouillon que les électeurs vont lui donner.

⁂ Don Miguel s'amuse à jouer la comédie sur le théâtre de son palais : il vient d'y remplir le rôle de Don Quichotte dans une pièce de ce nom. Il paraît que décidément il a pris Néron pour son modèle.

⁂ Il faut que M. Syrieys soit d'une ancienne noblesse! il est couvert de parchemins.

⁂ Un journal prétend que l'armée a frémi à l'aspect d'un boulet tombé près du talon de M. de B... Qu'y avait-il donc d'étonnant à voir un boulet aux pieds du déserteur de Waterloo ?

⁂ Qu'est-ce que la proclamation contre-signée Polinac ? Ce sont les derniers accents *d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint*.

⁂ M. de Montbel est ministre malgré lui, s'est le Sganarelle du ministère.

⁂ M. Martainville déclare qu'il regarde tous ses abonnés comme ses amis. Quel honneur pour ces messieurs!

⁂ On répétait ces jours derniers ce mot de M. Polignac : « Montbel était trop timide, Peyronnet, à la bonne heure; c'est une mouche cantharide que je viens d'appliquer aux électeurs! — Mais que nous empêcherons de mordre, répondit un des auditeurs. »

⁂ Influence des petites causes dans les grands événemens : les oies ont sauvé le capitole, et une demi-douzaine de grues peuvent causer une révolution en France.

⁂ Le *Drapeau blanc* parle d'une *traite* tirée des côtes d'Afrique sur les électeurs; c'est la traite des *noirs*, la France ne l'acceptera pas.

⁂ Montaigne rapporte qu'un Turc étant en grand péril de se noyer, voulut s'aider de toute espèce de cordes, et offrir un cierge à Notre-Dame. M. de Peyronnet a bien certainement lu *Montaigne* ou voyagé en Turquie.

DROIT.

⁂ MM. des Débats sont romantiques comme ils sont révolutionnaires, par ordre.

⁂ Tout se perfectionne; nous ne connaissions encore que les *pataches électorales*; mais nous allons avoir aussi des *vinaigrettes*. Un des agens de la société *Aide-toi* vient de se charger de faire voiturer un électeur impotent dans une *chaise à porteurs*.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

PROCÈS DE LA SILHOUETTE.

Lorsque, il y a quelque temps, moi, pauvre *Silhouette*, journal des caricatures, j'allai tailler mes crayons à la police correctionnelle(1). J'étais bien loin de me douter que quelques mois après j'aurais à figurer comme partie nécessaire sur cette scène, dont je m'étais amusé à vous esquisser le tableau. C'est cependant ce qui m'est advenu vendredi dernier en vertu de bonne assignation à moi délivrée par le ministère de Guillaume, Huissier.

Deux gros délits bien conditionnés, dont un pouvait m'envoyer rejoindre M. Fontan à Poissy, m'amenaient devant MM. Lefebvre, Delamarnière, Mathias, Hua et Gachon. Ces deux gros délits, séparément et distinctement libellés sur assignation particulière, sont ceux d'offense envers la personne du Roi et de publication de gravure non autorisée. Vous désirez, sans doute, cher lecteur, savoir comment j'ai pu m'en rendre coupable. Rien de plus facile : prenez la seconde livraison de mon second volume.— C'est bien.—Cherchez page 12..... très bien : vous y voilà. — Vous avez là mes deux gros délits devant les yeux.—Vous ne comprenez pas? — C'est pourtant bien clair, à ce qu'assure M. le procureur du Roi. Mes deux gros délits sont dans ce portrait de jésuite dont la vue excite encore votre rire. — Ne riez donc pas, cher lecteur! C'est très sérieux. — Vous croiriez rire d'un jésuite et pouvoir vous en donner à cœur joie. Prenez garde, si M. Billot, le procureur du Roi, ou l'un de ses substituts, ou l'un des 52 commissaires de police de Paris, ses zélés auxiliaires, vous voyaient, vous pourriez bien venir me rejoindre sur la sellette. Ce portrait de jésuite, où vous ne voyez qu'une caricature fort innocente, où vous ne trouvez qu'un portrait de fantaisie, où peut-être vous avez mis tout naturellement le nom de M. l'abbé Guy.., du père Lor..... de M.Lev........ de MM. tels et tels....Ce portrait, c'est celui du Roi. Vous regardez encore et vous ne comprenez pas. Regardez, regardez toujours, et avec un peu de confiance dans la diagnostique de MM. les gens du Roi, avec un peu de facilité dans la conviction, vous n'aurez plus de doute, ou bien, si vous en avez encore, je ferai des vœux ardens pour vous avoir pour juges, parce qu'un juge s'abstient toujours quand il doute.

C'est ce petit portrait qui m'a donné vendredi mes grandes entrées au tribunal. En obéissant à la voix de l'huissier qui appelait mon nom je me suis rappelé que j'avais l'extrême honneur de succéder sur la sellette à M. de Madrolle. J'étais toute fière d'avoir trouvé ce rapprochement. On avait donné une chaise à M. Madrolle qui s'honore sans doute d'être jésuite; on me fit asseoir sur le banc des prévenus pour avoir fait une caricature de jésuite, ce qui prouve, soit dit en passant, qu'on protège les jésuites et qu'on est poli avec eux, du moins à la police correctionnelle.

J'étais d'abord toute honteuse et toute craintive; car, bien que je sois d'humeur assez légère et que mes goûts me portent peu à la réflexion, j'avais entendu dire qu'on vous mène bien loin avec le système des interprétations, ajoutez à cela qu'un bon gendarme était venu s'asseoir à mes côtés. Toutefois je me remis : le gendarme extrêmement affable de son naturel, m'assura qu'il n'avait rien à démêler pour le présent avec moi; il se leva bientôt, me quitta, l'affaire fut appelée et je fus mise en présence de l'accusation.

(1) Voyez 11e livraison, 1er volume.

M. le président qui (si j'en dois croire les bruits du lieu) n'avait pas plus reconnu que vous le portrait du Roi dans ce portrait de jésuite, m'interrogea avec bonté. Il semblait goûter mes explications et les trouver suffisantes pour éclaircir le point de fait ; mais il n'en était pas ainsi du juge placé à sa gauche ; c'était à chaque instant question nouvelle, objection imprévue, argument contradictoire... On m'a depuis expliqué la cause de cette insistance. La conviction de ce juge était pleine et entière. Il a été vingt ans procureur du Roi à Reims.

Je me bornai à répondre que j'avais dessiné un portrait de jésuite, que je n'avais voulu faire qu'un jésuite, que je n'avais pas fait le jésuite beau parce que je ne trouve rien de plus laid qu'un jésuite, que je n'avais pas mis de nom au jésuite, que le ministère public seul mettait un nom au jésuite. Je fis ensuite de fort beaux raisonnemens pour prouver que rien n'établissait que j'eusse vu autre chose qu'un jésuite, que la saisie du numéro n'avait été faite que long-temps après son apparition, que l'illustre M. de Montbel, qui, en sa qualité de ministre, approche chaque jour Sa Majesté, avait gardé quatre jours le portrait chez lui sans y voir autre chose qu'un jésuite. J'ajoutai encore bien d'autres raisons qui me semblaient toutes meilleures les unes que les autres, et je repris ma place, fort contente de moi et persuadée que j'avais convaincu mes juges et même M. le procureur du Roi. Il n'en était malheureusement rien. Celui-ci parla dix minutes. Son réquisitoire peut se traduire en peu de mots. « Je suis convaincu de la culpabilité, voyez MM. et jugez. Il est impossible de dire que ce n'est pas le portrait du Roi qu'on a voulu faire. C'est frappant. Ce qui prouve encore qu'on a voulu représenter le monarque d'une manière grotesque et insultante, c'est qu'on a mis dessous *Un Jésuite*. Le Roi a été outragé et la loi punit l'outrage au Roi de six mois à cinq ans de prison, de 500 f. 10,000 fr. d'amende. »

Je frissonnai et je fis un saut sur un banc. Cinq ans!.. Dix mille francs ! ! ! Je jetai un dernier regard d'espoir vers le banc des avocats où se trouvaient Me Chaix d'Estange et Wollis, qui s'étaient chargés de ma défense. C'était sans doute trop d'un pour détruire la prévention. Me Wollis suffit seul à cette tâche, au dire de tous les auditeurs, au dire même de M. l'avocat du Roi, qui le paya par un compliment du zèle qu'il avait mis à me défendre. J'étais toute tranquillisée, toute contente; l'un de mes représentans, M. Bellet complétta ma défense, et je n'avais plus aucune crainte.

Voyez cependant mon malheur. Après 1 heure 1/2 de délibération. Le tribunal rendit le jugement suivant qu'il m'a condamné à insérer dans ma feuille.

«En ce qui touche le défaut d'autorisation :

Attendu que la gravure incriminée fait partie d'un ouvrage qui n'est assujetti, par la loi du 21 octobre 1814, à d'autres formalités de la part de l'imprimeur qu'à celle d'une déclaration préalable ;

En ce qui touche l'offense au Roi :

Attendu que la gravure incriminée est offensante pour la personne du Roi ;

Attendu que Ratier n'a pas concouru à la publication ;

Le Tribunal renvoie Ratier de la plainte, et condamne Bellet, par application des art. 1 et 9 de la loi du 17 mai 1819, à six mois de prison et 1000 fr. d'amende. »

LES ANES.

Arrectis auribus... intenti que ora tenebant.

Le lecteur va peut-être, à l'aspect de notre lithographie, crier au scandale, à la personnalité, appeler sur notre tête les foudres vengeresses de MM. du parquet; mais n'allons pas si vite, et ne faisons pas de nos aimables salons le repaire d'une sainte Hermandad. Nous déclarons professer la plus haute estime pour M. Jacotot, nous lui tenons compte de ses efforts pour les progrès de l'enseignement, nous approuvons les *bases* de sa méthode, et si nous avons ici croqué un *âne*, c'est moins pour lui faire injure que pour indiquer qu'il donnerait du talent à l'âne le plus renforcé. Voilà notre profes-

sion de foi, et certe elle nous excuse suffisamment. Mais au surplus, voudrait-on prendre la chose du mauvais côté, qu'y aurait-il encore de si blâmable? Quand l'Éternel créa le genre humain, il créa aussi les ânes, et c'est l'une des espèces qui a le plus multiplié, qui a échappé aux révolutions du globe, au terrible déluge, qui confirme l'axiôme de l'écriture: *Beati pauperes spiritu...* Cet animal fut la bête de prédilection de notre père commun; à l'ânesse que possédait Balaam, il fit le don de la parole, qu'il a refusée à plus d'une notabilité, comme nous l'avons vu tout récemment; plus tard le Rédempteur du genre humain choisit un âne pour faire son entrée solennelle dans Jérusalem, et, certes, il a laissé un nom, une mémoire, une doctrine et des exemples que n'effaceront ni nos évêques, ni nos cardinaux, voire même nos papes avec leurs calèches, toute la pompe de leurs équipages et le faste de leur suite. L'âne d'Apulée fut le Chrysostôme de son espèce; on en rencontre un dans *Les Mille et une Nuits*, qui n'est pas si bête; Lafontaine n'a pas dédaigné de faire parler ce docile et tant utile animal; et comme le dit une vieille chanson, dont voici un fragment:

L'âne eut jadis sa fête en France,
Ah! si ce bon temps revenait!
A combien de gens d'importance,
Il faudrait offrir un bouquet!

Voilà certes des titres à l'estime et à la vénérations publiques qui en valent bien d'autres. Vu le rôle qu'ont joué les ânes dans ce bas monde, celui qu'ils jouent encore, et que sans doute ils joueront long-temps, nous serions presque tentés de penser que Pégase ne pouvant convenir à nos romantiques, comme trop classique, il peut très-bien se faire qu'ils prennent un âne pour hyppogrife. Regardez un peu celui que nous offrons à vos regards, cher lecteur! Dépouillez-vou un instant de toute prévention! Considérez-le sans pas sions! Eh! bien n'a-t-il pas un air inspiré? Examinez avec attention son œil fixe, cette bouche *mollement* entrouverte... des méchans n'y verraient qu'un baillement prolongé, ils diraient qu'il a l'air de venir d'entendre un discours académique, ou tout autre discours qui n'a pu être terminé par l'orateur; pas du tout: c'est l'attitude de la préocupation d'une grande pensée, celle de l'extase, il éprouve une sorte de béatitude, ou, si vous l'aimez-mieux, il est sous l'influence d'un phénomène psycologique. Tout son être est passé dans sa tête; Diderot s'écoutait parler, il en fait autant, et j'en ai la preuve dans cette oreille qui s'est avancée, penchée pour saisir la dernière expression, tandis que l'autre est allée recueillir les applaudissemens. Cieu n'est *inopportun* dans les contours de cette tête; la contraction de sa lèvre supérieure, en laissant voir son large ratelier, indique le sourire de la satisfaction de l'orateur, et vous en connaissez comme moi qui, après avoir parlé, n'ont ri que du bout des dents. Son cou est encore gonflé comme s'il venait de prononcer un discours où il se serait agi du salut de la gent asine; mais il se repose enfin, et, dans son gracieux laissez-aller, il s'est appuyé sur un bras, tandis que l'autre est comme abandonné sur un membre inférieur. On le voit bien; ce bras a rempli une pantomime correspondante au discours. Voyez à ses pieds une devise digne en tout point du progrès des lumières: *Tout homme peut tout...* Langage de la présomption et signe de l'ignorance, allez-vous vous écrier; tout beau, encore une fois, cher lecteur; abstenez-vons jusqu'à ce que vous ayez exploré bon nombre de nos grandeurs, et vous prononcerez après.

J'ai entendu des malveillans qui disaient: c'est un Bridoison moderne; d'autres qui affirmaient que c'était un détracteur du savant Broussais, d'autres, se croyant OEdipe plus pénétrans, prétendaient que c'était un masque qui déguisait les rédacteurs de la *Quotidienne*, Genoude et *tutti quanti*, ou bien l'ultramontanisme se reposant au pied des Apennins et se disposant à happer sa proie; d'autres y reconnaissaient le premier ministre de Mahmoud, l'entêté directeur de don Miguel, un ancien membre de la classique université, la vieille Faculté... que n'y trouvaient-ils pas?... Au milieu de ce conflit d'opinions et de jugemens divers, j'ai laissé chacun voir par ses



yeux, et je m'en suis tenu à ma pensée. Je n'y ai vu que l'emblême de la puissance d'une bonne méthode, laquelle, entre les mains même des plus ignorans, peut produire les plus grands fruits, ainsi que l'âne de Vaucanson qui fabriquait malgré lui les plus belles tapisseries. Or, *tout étant dans tout*, il n'y aura rien d'étonnant à ce qu'un âne enseigne la mécanique, la musique, la géomètrie, l'éloquence, etc., etc., cela n'est pas nouveau. Un âne peut très-bien donner des leçons de politique, de stratégie, de navigation; s'il se trouvait des dissidens, je suis certain que j'aurais plus de trente Excellences de mon côté, car sur tous ces points, on ne peut douter qu'elles ne soient pour la plupart, convaincues de l'efficacité de la méthode Jacotot, où en seraient-elles sans cela? Sans ce point unique au quel se rattachent et d'où découlent toutes les sciences, pourraient-elles remplir les ministères divers par lesquels on les fait passer? Peut-être différeraient-elles un peu sur le principe de l'*égalité des intelligences*, car il n'est guères possible qu'un petit marchand de la rue St.-Denis, ait la cervelle comme un titré du noble faubourg, mais ne disputons pas pour si peu de chose; nous ne sommes pas du ministère et nous pouvons faire des *concessions*.

Je n'insisterai donc pas davantage pour justifier le choix du judicieux et spirituel auteur de notre lithographie; j'en ai dit suffisamment pour établir son opinion et la nôtre relativement au savant professeur de Louvain, car on voit bien de reste que, par M. Jacotot l'âne devient homme.

Si j'ai pu avoir une autre pensée, je permets que l'on dise que c'est moi qui ai posé. C.

MONOLOGUE DU CACHEMIRE.

Un paquet à mon adresse! un gros paquet venant de Marseille! Voyons... le cœur me bat... l'adresse est de la main d'Édouard, il m'écrit d'Alger; que peut-il m'envoyer? Si c'était... Folle que je suis! Voyons vite, voyons.

Ah!... je l'avais deviné, c'est un cachemire!... Oui, c'en est bien un. Après des années d'espoir, de désirs, de craintes, d'impatience, je le tiens, le voilà... je le tiens. Quelle finesse de tissu! quelles couleurs! quel éclat! quels dessins! Mon beau cachemire, nous ne nous quitterons plus.

L'ai-je assez désiré! Je crois que j'y songeais dès le berceau. Quand j'en apercevais un sur les épaules de quelque orgueilleuse, il me semblait que c'était un vol qu'elle m'avait fait, La nuit, dans mes rèves, toujours un cachemire se présentait à moi pour me remplir d'une joie que le réveil, hélas! emportait bien vite avec lui.

Aussi, pour l'obtenir, que de corvées, de sacrifices! Il me coûte bien cher; mais je le tiens. Par combien de complaisances n'ai-je pas essayé de m'en assurer la possession! Que de larmes feintes, que de joies étudiées!... Et jusqu'à ce jour tout cela était demeuré sans fruit. Tous ces jeunes gens, si amoureux à les entendre, que j'ai distingués depuis trois ou quatre ans, connaissaient la vivacité de mes désirs et pas un, non pas un, n'a voulu, par un cadeau tant souhaité, s'assurer une tendresse inaltérable. L'employé!.. il n'est pas riche; le légiste se disait en puissance de parens; le peintre... Oh! celui-là je ne lui demandais rien; le médecin me soutenait que j'étais sous l'empire d'une idée fixe. Petit Carabin! une idée fixe! Eh bien, c'est maintenant une réalité.

Mon beau cachemire, mon trésor!... Oui, je veux m'en parer aujourd'hui, à l'instant même; je ne retarderai pas mon triomphe d'une minute. Zoé, Clotilde, Paméla, vont en étouffer de dépit. Elles se croient plus jolies, plus aimables, plus adroites que moi. Allons, mesdemoiselles, s'il en est ainsi, avec tant de beauté, d'amabilité, d'adresse, essayez; ayez un cachemire, il est temps, ou bien, si vous n'êtes pas assez habiles pour l'obtenir, contentez-vous du mérinos et de la bourre de soie.

Ce cher Edouard! m'envoyer un cachemire et me l'envoyer de si loin! C'était d'Alger que je devais le recevoir. Mais vraiment il a bien fait. Depuis six semaines qu'il m'a quittée; le temps commençait à me paraître long. Je n'aime pas la solitude, et l'absence,

Effets merveilleux de la Méthode universelle



Lith de V. Ratier.

Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé.
Je le rendrai maître passé.



C. Scheffer. Lith. de V. Ratier.

MONOLOGUE DU CACHEMIRE.

Enfin ! . j'en ai donc un ! . l'ai-je assez désiré ! . . ah . . . . que de peines, de corvées, de sacrifices ! . . il me coute bien cher . . mais je le tiens ! . . et puisque, ne ferait-on pas pour ce qu'on aime !

l'ennui, les occasions... Mais ce cachemire qui vient de lui, qui vient de si loin, c'est presque lui-même, c'est une société. Oh ! mon cher Edouard! mon beau cachemire!... Je crois que j'en deviendrai folle.

Mais j'y pense, comment se l'est-il procuré? Un sous-lieutenant ne roule pas sur l'or; et puis, je n'ai pas entendu dire qu'il y eût des fabriques de cachemire sur la côte d'Alger. Serait-ce un cadeau de quelque Circassienne dont il aurait enfoncé le sérail? Si je le savais... Mais qu'importe ! c'est un cachemire. Cela excuse tout. D'ailleurs, ils sont encore au bord de la mer; le bulletin le dit, et le bulletin, c'est l'Evangile. Vous verrez que ce sera le turban de quelque *colonel* turc dont il aura coupé la tête; car il esr brave, mon Edouard. C'est cela, c'est cela même, je n'en doute plus. Allons, gai, M. le Turc; à nous le turban; nous vous laissons tout le reste.

Voyons, que je le regarde encore! Oh je l'ai dit, j'en deviendrai folle. Mais aussi, c'est un cachemire, un superbe cachemire, un cachemire plus beau peut-être que je n'avais osé le désirer. Oh mon cher Edouard! mon beau cachemire! que je vais t'admirer, te choyer, te chérir!... Ah! que ne ferait-on pas pour ce qu'on aime!

CHAPITRE PHILOSOPHICO-HYGIÉNIQUE.

COMME QUOI LE MINISTÈRE PEYRO-POLIGNACISTE EST EXCELLENT POUR LA SANTÉ.

To be or not to be....

Je suis de ces êtres qu'on appelle optimistes. Je trouve tout pour le mieux dans ce meilleur des mondes possibles. Aussi, violente était ma surprise d'entendre crier et se lamenter autour moi tant et tant de gens, que les oreilles m'en cornaient. Or un jour je voulus en finir, je leur dis : qu'avez-vous ? Ils me répondirent, nous sommes déceptionnés et vexés par les hommes du 8 août. Lors j'appris ce que c'était que ces hommes, et tant m'amusai du récit que j'en ris à gorge déployée au scandale de chacun. Il y avait une kirielle de noms si baroques, d'aventures si bizarres! Je me croyais aux cabanons de Bicêtre, et je me dis : après tout, pourquoi craindre ceux qui sont nés pour nous égaudir? O hommes! vous vous plaignez, soit; mais supposons que tout se meuve à votre guise sur la machine terrestre, que tous soient bons, tolérans, honnêtes, sachant parlant et écrivant leur langue; que tous soient aptes aux emplois qu'ils occupent, point intrigans, point serviles, point rampans; eh bien alors, je vous le dis, Messieurs, ce serait à n'y pas tenir. Autant vaudrait-il être frappé d'apoplexie foudroyante. Adieu en effet à tout jamais, adieu le coup-d'œil des grandes menées congréganistes, coup-d'œil aussi curieux que celui des grandes eaux à Versailles; adieu les aménités de Jozon dit l'Apostolique, plus de Syrieys, plus de Marle, toutes choses si divertissantes! plus de vols exécutés si gracieusement par M. D...n, cet artiste incomparable qui *fait* un ruban, une place, avec autant de facilité que M. Vidocq *ferait* un mouchoir, qui vous avale une sinécure avec autant de prestesse qu'un crocodile avale un caporal. Plus de demi-cercles si élégament décrits par M. B.....t, ce dromadaire commercial dont l'épine dorsale est aussi mobile que celle du serpent à sonnettes; plus de fonctionnaires bipèdes, léchant la main d'une excellence-cornac avec au moins, autant de docilité que l'hyène de M. Martin. Bref, rien, plus rien qu'une monotonie désolante, qu'un effrayant ennui? Or savez-vous ce que c'est que l'ennui, et savez-vous ce qu'il peut? Il peut saper les gouvernemens, engendrer les révolutions, et même donner aux citoyens d'affreux maux de tête. Je vous le dis, défiez-vous en; il est comme le fluide magnétique, on n'a pu encore ni le définir ni le décomposer. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il est insipide et prodigieusement subtil. Il se glisse partout, prend tous les visages, revêt tous les costumes; c'est le Protée du dixneuvième siècle; c'est la réalité d'une fiction. Allez à Charenton, vous l'y trouverez sous les traits et le parapluie de M. Cottu. Au bagne, il est, dans les poches de M. M.....; dans votre chambre à coucher, regardez sur le lit de votre femme; il est coiffé du foulard de M. Cap.....,

enfin, si jamais vous rencontrez M. Arnault, M. Parseval, ou un rédacteur de l'*Universel*, gardez-vous bien de les aborder, encore moins de leur serrer la main; pour peu que vous teniez à votre bien être fuyez-les comme des pestiférés : outre l'ennui, vous courriez encore avec ces gens-là le risque d'être atteint de la rage de faire des tragédies; des poëmes en douze chants, et de bien mauvais articles. Et je suis forcé de le dire, le mal alors serait sans remède, il faudrait y succomber ou vous suicider. Que si l'ennui est chose si terrible, chose dont on ne saurait trop se garantir, oyez les symptômes et puis les médicamens.

Figurez-vous un Français quelconque, mâle ou femelle, qui se lève à neuf heures, dîne à quatre, se couche à neuf, un être qui éprouve des besoins à heure fixe, et qui les satisfait dans un temps donné; un être qui obéit à l'habitude aussi servilement que le forçat au garde-chiourme, ou le préfet à la circulaire ministérielle, un être dont l'existence est soumise à deux influences immédiates et uniques, celles de l'horloge et du calendrier; un être enfin veuf de passions vives, et chez qui le centre de gravité passe continuellement par la verticale; soyez sûr, dis-je, qu'un tel être est radicalement infecté de l'ennui. Or cet homme pourrait malheureusement passer pour le député de la masse; il la représente en grande partie. Quoiqu'il en soit, pour opérer sa guérison, il ne faut qu'une commotion vigoureuse : une jambe cassée, quelques côtes enfoncées feraient merveilles, n'était peut être l'impolitesse du remède. En cette occurrence force vous sera d'en revenir à mon opinion, *l'optimisme*, et par suite de convenir que tout ici bas est pour le mieux, même le ministère du 8 août. En effet, vienne une seconde édition de la fusillade de la rue Saint-Denis, et la commotion est toute trouvée, viennent des événemens à Angers, viennent des destitutions, des élections révolutionnaires, viennent des ordonnances demicides, liberticides, légicides, vienne une autre dissolution de la chambre, et voilà autant d'autres commotions non moins infaillibles qu'instantanées. Qu'en résultera-t-il pour vous, une copieuse provision de mieux être, un sentiment du *to be* plus confortable. Et à qui les honneurs de la cure? A ces gens du 8 août, objets de votre mauvaise humeur, à ce ministère Peyro-polignaciste, qui, non content de vous réjouir et de vous faire par fois pâmer d'aise par ses gambades et ses sauts périlleux, vous rend encore la vie et la santé par ses prouesses et ses *coups de collier*! et vous n'êtes point satisfaits! Allez, vous êtes des ingrats. Or sus, à genoux, à genoux, sans plus tarder! courbez la tête! chantez trois fois des litanies en l'honneur de MM. de Bourmont, Peyronnet, Polignac, et retenez bien cette morale :

En fait de sangsues, de saignées, de purgatifs, et autres médicamens analogues, les ministres, les congréganistes, les fonctionnaires, sont encore ce qu'il y a de plus efficace; d'où j'en reviens, pour la troisième fois, à mon adage favori, *qu'ici bas tout est pour le mieux*.

M. DUDON ET SON VALET-DE-CHAMBRE.

FRITZ. — Comment se porte Monsieur, ce matin?

M. DUDON. — Assez bien; j'ai *pris* un peu de repos.

FRITZ. — Monsieur sortira-t-il avant le déjeuner?

M. DUDON. — Oui, je *prendrai* l'air; cela me fera du bien.

FRITZ. — Je ferai observer à Monsieur que le temps n'est pas sûr.

M. DUDON. — Je *prendrai* une voiture.

FRITZ. — Quel chemin Monsieur veut-il suivre?

M. DUDON. — Je vais gagner les Petits-Pères; de là je *prends*... la Banque... le Palais-Royal... les Tuileries... la chambre... et le ministère où je m'arrêterai.

FRITZ. — Monsieur y restera-t-il long-temps?

M. DUDON. — Comment long-temps! mais j'espère bien.

FRITZ. — Monsieur compte donc y prendre son déjeuner?

M. DUDON. — Mon déjeuner! que diable me chantes-tu? tu te moques de moi! Je compte bien y *prendre* autre chose!!!

FRITZ. — Ah, je croyais que Monsieur voulait simplement faire un tour : mais il parait que...

M. DUDON. — Hein!... Qu'est-ce... M. Fritz, vous devenez bavard, et il est étrange que je *prenne* la peine de vous répondre.

FRITZ. — Ah, Monsieur me pardonnera; je n'ai pas manqué à Monsieur, Monsieur sait que je lui suis fidèle

et dévoué, je désirais seulement avoir les ordres de Monsieur, et je *prenais* la liberté ..

M. DUDON. — Chut! cela me regarde... Mêlez-vous de vos affaires : allez.

FRITZ. — Je vois que j'ai déplu à Monsieur, et cependant je *prends* le ciel à....

M. DUDON. — Encore! a-t-on vu ce maraud qui *prend* le ciel!... Il vous appartient bien... Je ne porte pas mes vues si haut moi!...

FRITZ. — Pardon, Monsieur, je me retire. J'étais seulement venu pour rendre...

M. DUDON, *vivement*.. — Hein?

FRITZ. — Mes comptes à Monsieur.

M. DUDON, *furieux*. — Coquin! si tu as jamais le malheur de me parler de rendre et de *rendre* des comptes surtout...

FRITZ, *effrayé*. — Encore fallait-il *prendre*.

M. DUDON, *se radoucissant*. — Eh! bien quoi?

FRITZ. — Les ordres de Monsieur.

M. DUDON. — Ecoute, Fritz, tu sais que je *prends* facilement la mouche. Mesure tes expressions à l'avenir, je connais ton attachement, et quand je te *pris* à mon service, je savais que je *prenais* un honnête garçon. Je veux ton bien, mon ami, car je veux le bien de tous ceux qui m'approchent. Reviens dans un quart d'heure et je te donnerai... mes ordres.

TH. V.

Variétés.

Si j'étais auteur, que je n'eusse point ou plus d'esprit, et que cependant j'eusse besoin ou envie d'argent, je prendrais la plume et j'écrirais. 1er ACTE. — Paulin va épouser Juliette; mais avant il doit tirer à la conscription..... Paf...., le n° 7. Il ne partira pas cependant. Tout le village qui l'aime se cotise et lui achète pour remplaçant : qui? Bertrand, son rival, espèce de *sournois*. — 2e ACTE. — Paulin se marie, Bertrand déserte, Paulin est obligé de rejoindre, Juliette pleure, Bertrand veut l'enlever, Paulin revient, Bertrand est arrêté et la pièce est finie. Au milieu de cette fable neuve et intéressante, je jeterais deux caractères neufs et intéressans aussi. Champein, forgeron, devenu héros à cinq sous par jour pendant cinq mois, plus Clairotte, jeune niaise brûlant d'envie de se marier. Je mettrais dans leur bouche mille facéties de bon ou de mauvais ton : puis, je dirais au directeur : faites-moi l'amitié de monter mon *Sournois*; au chef d'orchestre, faites-moi une ouverture avec cinquante mesures de Rossini, force fifres et tambours; aux acteurs, voilà vos rôles, faites en ce que vous pourrez, mais je prendrais Paul à part, et je lui dirais : jouez-moi Champein, criez bien fort, donnez beaucoup de coups de pieds, et chargez, mais chargez cent fois plus que vous ne faites ordinairement, ce qui n'est déjà pas mal. Paul, en véritable sous-préfet, ferait cent fois plus que je ne lui aurais dit; le public, tout en haussant les épaules, rirait pendant une heure à gorge déployée. Alors, moi, je me dirais, j'ai fait une pièce absurde, le public est bien aimable de rire de semblables sottises, Paul est un plaisant bouffon, et ma bourse va se remplir.

— Potier qui, dans son *emploi*, a toujours conservé la première *place*, n'a pas eu besoin de *solliciter* long-temps les bravos des spectateurs. A son apparition, l'*Espérance* a été accueilli par un fou rire qui n'a pas cessé jusqu'à la fin de la pièce. Il a un art plus difficile que celui d'obtenir des places, c'est celui de les garder.

— Le spectacle curieux de la *Foire Saint-Germain*, et deux décorations d'un bel effet, attireront encore quelques soirs à l'Odéon le public, que ne pourra néanmoins retenir long-temps cette pauvre *Manon-Lescaut*, défigurée par MM. Carmouche et de Courcy.

— *Françoise de Rimini* n'a obtenu aux Français qu'un succès contesté. On a nommé M. *Gustave Drouineau*, auteur de *Rienzi*.

—Un Anglais a fait construire un moulin sur la rivière Thees; il a la forme d'un homme couché sur le ventre, et l'eau lui tombe dans la bouche, en passant par un canal qui a la figure d'une bouteille; les dents servent d'égrilloir. Dans le ventre est le moulin même avec les roues. Le propriétaire habite dans la tête, et les yeux lui servent de fenêtres. Les cloches sont suspendues dans les oreilles; les ouvriers sont logés dans les mains. Les chevaux les bœufs et les voitures sont dans les cuisses et les jambes.

— On vient d'empêcher la publication d'une caricature représentant MM. Colomb et d'Efliat, *avant et après la lettre*.

ANAGRAMMES.

« Dans la phrase suivante :

A Bourmont, général en chef.

On trouve :

En bon chef on meurt à Alger..

Dans cette autre ;

Que veut-il le sieur Dudon, *le ministre d'état?*

On trouve :

Tudieu! le sinistre don, et que de mal il veut!

CARICATURES DE LA SEMAINE.

PAR TOUT LE MONDE.

Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, que Napoléon, que personne, ce quelqu'un, c'est tout le monde.

GAUCHE.

*** Le ministère n'aura plus assez de zéros pour faire un milliard.

*** L'honorable M. Cottu avait demandé à présider l'arrondissement électoral de Charenton, mais on l'a trouvé trop fort.

*** Le télégraphe joue beaucoup pour le ministère, mais il ne gagne pas.

*** Comme on disait à Son Excellence que la plupart des bureaux étaient renversés : « Ah ! mon Dieu, s'est-elle écriée, et mon portefeuille qui est dessus ! »

*** Quel coup de pied les ministres ont reçu dans l'*aisne* Il leur prépare de grands maux de ventre.

*** On va frapper une médaille en l'honneur de M. de B. : Elle aura deux faces.

*** A la séance de l'Académie Française, de mardi dernier, M. de Peyronnet est venu se mettre modestement au-dessus de Sully ; jamais ce grand ministre n'eût rien qui lui pesât plus sur les épaules.

*** Les électeurs de Montbrison ont choisi pour leur député M. de Chantelause ; celui-ci leur a promis que tout en s'occupant des sceaux il penserait à eux.

*** M. Peyronnet veut destituer tous les télégraphes du royaume pour les nouvelles libérales qu'ils ont données ces jours derniers. M. Beugnot les remplacera par *intérim*.

*** Le ministre de la marine a échoué partout.

*** M. de Madrolles, suivi de frères ignorantins, doit conduire le deuil prochain des ministres.

*** Joson est revenu enragé ; il s'est mordu la langue.

*** Colomb a découvert un monde; sans certain scandale, le monde n'aurait jamais découvert M. Colomb.

*** Le prince de Metternich donne de grands dîners dans sa terre de Johannisberg, à tous les diplomates qui résident à Francfort. Son Excellence voudrait, à force d'indigestions, détruire toutes les constitutions.

*** Que M. de Polignac est louable ! Il vient d'aller recevoir de bonnes leçons dans les collèges.

*** Malgré les pressantes sollicitations de ses amis, M. d'Haussez est décidé à aller aux fêtes de St Cloud par le bateau à vapeur.

*** M. de Villèle veut encore être ministre. Mais où le mettrait-on ? Il ne serait pas moins ridicule à l'intérieur qu'à l'extérieur.

*** Il paraît que M. de Bourmont craint la canicule sur le rivage d'Afrique; on parle de son prochain retour. Son Excellence craint le feu comme l'eau.

*** M. de Polignac apprenant la belle conduite des capucins de Marseille, a fait vœu de ne plus manger en salade que de la barbe de capucin.

*** M. de Peyronnet, ayant promis de mener les électeurs par le nez, vient de faire saisir les tabatières électorales.

*** M. de Villèle a répété les lugubres paroles prononcées en 1814 par Napoléon : « Mes vieux grognards fondent comme de la neige. »

*** Quelqu'un demandait à M. D. s'il connaissait le piquet voleur ? N'ayant entendu que le dernier mot, il s'est écrié : Point de personnalités, s'il vous plaît !

DROITE.

*** M. Charles Dupin n'a pas été réélu à Castres. Les départemens qu'ils a marqués d'un point *noir* veulent redevenir blancs.

*** M. Benjamin Constant vient d'être élu dans l'Alsace, C'est une preuve de bon voisinage que les Alsaciens devaient aux Suisses.

*** M. Sébastiani est, dit-on, fils d'un tonnelier Corse. C'est pour cela qu'il a du succès dans les cercles.

*** Dans la famille hérétique qui règne en Angleterre, il y a toujours quelqu'un de ses membres *possédé-énergumène*. Le roi George III est mort dans cet état, et le duc de Clarence, son fils, héritier présomptif de la couronne, a eu plusieurs attaques de *possession*. Le seul remède à ce mal, ce sont les exorcismes qui n'ont d'efficacité que dans l'église catholique, apostolique et romaine, les ministres hérétiques n'ayant aucun pouvoir sur Satan, puisqu'ils sont eux-mêmes *possédés spirituellement*.

Joson l'Apostolique.

*** Vite, vite, un prévôt, un gouverneur, un syndic, qui forme un conseil de ville, qui sera nommé conseil de la prévôté, et *poursuivra* et *exécutera* brièvement tous les criminels révoltés ; c'est-à-dire la troupe de factieux; connus sous le nom de jacobins (libéraux). Tous les clubs seront mastiqués et les loges de francs-maçons fermées ; les cafetiers seront responsables des propos qui seront tenus chez eux ; défense sera faite de politiquer dans ces tanières. et tous les spectacles seront supprimés. Il faut exterminer les jacobins, voilà l'essentiel ; ne craignez rien de Lafayette, il est lié comme tous ses complices; nous l'avons vu coiffé comme il doit l'être un jour, de deux cornes comme le diable. *Toujours Joson.*

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

LES GRANDES MARIONNETTES.

« Approchez, Messieurs et Mesdames, venez voir un spectacle curieux et intéressant; ce sont les grandes marionnettes, dirigées par le célèbre, le fameux Cadet d'Irlande, si connu en Europe. Approchez et vous ne regretterez pas votre temps. »

A cette gracieuse invitation de Paillasse, un cercle de spectateurs s'était formé autour du théâtre en plein vent, où le grand Cadet, la flûte à la main, le tambour à la ceinture, le parapluie sous le bras, un énorme sabre au côté, et je ne sais quel bâton et quelle petite tête dans sa poche, se tenait prêt à satisfaire la curiosité des amateurs. Enfin, la foule ayant paru assez nombreuse, Cadet souffla dans sa flûte, battit son tambour, remua le genou, les marionnettes s'agitèrent et le spectacle commença.

PAILLASSE.

» Le premier personnage que vous voyez, Messieurs et Mesdames, joue un grand rôle dans le monde; c'est de lui que dépend la fortune de M. Cadet. Il avait un prédécesseur qui vient de mourir, ce qui fait que vous ne le trouverez pas parmi nos danseurs; mais quoique celui-ci soit assez mal portant lui-même pour que nous ayons cru devoir l'envelopper d'un carrick, M. Cadet ne l'en exerce pas moins à la danse, dans l'espoir d'en tirer un aussi bon parti que de son prédécesseur.

CADET D'IRLANDE (*l'interrompant*).

» Passez, passez, Paillasse. Le public n'a pas besoin de vos réflexions.

PAILLASSE.

» La dame qui vient ensuite est du même pays. Elle est vieille, comme vous le voyez; elle est de plus immensément riche, quinteuse, bizarre, ambitieuse et tyrannique. Depuis la mort du grand personnage, dont je vous parlais tout-à-l'heure, elle voudrait faire la revêche; mais elle a beau crier, il faut qu'elle danse et elle dansera.

UN SPECTATEUR.

» Allons, Paillasse, laisse là ta vieille, elle nous ennuie; parle nous plutôt du gros homme en turban que je vois près d'elle.

PAILLASSE.

» Le gros homme! eh bien! ne le connaissez-vous pas? C'est le Dey d'Alger. Il ne danse pas mal, mais depuis quelque temps il manque d'aplomb; il a peine à se tenir sur ses jambes. Allons du courage, milord d'Alger: vous avez affaire à forte partie. Il ne s'agit plus d'éventail, ni de chasse-mouche, une épée morbleu! ou plutôt un bon sabre de damas, et qu'on se tienne ferme! »

Ici, le grand Cadet, pour seconder Paillasse et ôter le Dey de sa mauvaise position, raidit brusquement la ficelle; mais il paraît qu'il la tira trop fort, car le Dey perdit la tête et fit la culbute au même instant.

SPECTATEURS.

« Bravo! bravo! le voilà renversé! oh! qu'il est drôle! il danse la tête en bas!

CADET.

» Renversé! mon Dey! je ne veux pas cela, je ne le veux pas! Paillasse, remettez-le sur ses jambes et veillez à ce qu'il s'y tienne.

PAILLASSE.

» La belle commission! comme si cela se pouvait!...

Vous voyez ensuite un Grec, Messieurs. Je ne crois pas qu'il ait le cœur à la danse; mais il y aurait tant de choses à dire sur son compte que je préfère ne rien dire à mal parler. D'ailleurs on me défend les réflexions.

CADET.

» Et l'on a raison : il ne vous appartient pas de réfléchir.

UN SPECTATEUR.

» Et ce gros vilain trapu qui est au bout de la ficelle! n'as-tu rien à nous en dire, mon ami Paillasse?

PAILLASSE.

» Doucement, bride en main; c'est un roi du midi, à ce qu'il prétend, du moins.

LE SPECTATEUR.

» Un roi! tu te moques de nous! Les rois sont-ils vêtus comme cela?

PAILLASSE.

» Oh! par-dessous il est tout or et tout broderies; mais comme cela est taché de sang, il a bien fallu un manteau pour le cacher. Vous voyez que le personnage n'est pas commode : il égratigne ses voisins, ou leur lance en dansant des coups de pieds faute de mieux, et pourtant on le laisse faire, parce que cela est nécessaire à sa santé; s'il ne tourmentait personne, il mourrait demain.

LE SPECTATEUR.

» Et tu n'étrangles pas ce coquin là!

PAILLASSE.

» Pourquoi? Il faut que tout le monde vive.

Paillasse continua à passer en revue les grandes marionnettes du fameux Cadet jusqu'à ce que la liste en fût épuisée, et déjà la foule commençait à s'écouler, quand une voix s'élevant tout-à-coup arrêta les spectateurs qui s'éloignaient.

UN SPECTATEUR.

» Eh! dis donc, Paillasse, pourquoi ne nous as-tu pas montré de Français dans tes marionnettes?

PAILLASSE.

» Des Français! Nous en avions bien un, et un beau, et un prince encore! mais, quoique sa tête soit en France (et sa tête, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux), comme il a un pied en Angleterre et l'autre à Rome, nous avons craint que, malgré sa terminaison gasconne, il ne vous parût pas assez Français. D'ailleurs, dans le moment actuel, il est tracassé par les médecins. Il s'est avisé mal à propos d'en changer, et sur quatre qu'il consulte, trois lui disent qu'il n'en reviendra pas. En voilà déjà près de deux cents contre lui. On parle même de lui faire avaler trois cents pilules! trois cents pilules, à un homme qui préférerait quatre cent trente-deux boulettes......, si toutefois elles ne signifiaient rien!

LE SPECTATEUR.

» Eh bien! à défaut de ton prince, dont nous nous passerons bien, montre-nous d'autres Français; les Français sont toujours bons à voir.

CADET, *vivement.*

» Non, Messieurs, non, vous n'en verrez pas. J'ai à me plaindre d'eux depuis un temps, beaucoup à me plaindre, et je les tiendrai à l'écart tant que je pourrai, sans qu'il soit besoin de vous dire pourquoi.

PAILLASSE, *aux spectateurs qui s'en vont.*

» Il ne veut pas vous le dire, mais vous le saurez malgré lui : car il m'est avis que la *Silhouette* vous en parlera dans son prochain numéro. »

BOUTADES ET MISANTHROPIE.

C'était au milieu de l'été, à six heures du soir; le ciel était brumeux, l'atmosphère froide et humide, on eût dit une journée d'hiver, moins la blanche neige, moins la glace étincelante aux rayons du soleil, moins les patineurs et les traîneaux sur la Seine, moins les rires et la gaîté bruyante des assistans, moins l'activité

et la marche empressée des passans et des promeneurs. Ce jour-là, dis-je, tout était morne et silencieux ; on ne rencontrait que des figures pâles et maigres, des physionomies tristes et *souffreteuses*. De larges schals voilaient la taille des femmes, les hommes étaient vêtus de couleurs noires et brunes. On aurait cru que tous venaient de perdre une nièce ou une sœur, un parent ou un ami. On allait, on venait sans se regarder, et la tête baissée ; il semblait que l'âme de chacun fût à ses pieds, que toutes ses pensées fussent à terre.

Pour moi, je marchais vite, bien vite, peu en peine des coudoiemens et des éclaboussures, mais agité d'un violent accès de mauvaise humeur, de misanthropie, de critique âpre et dédaigneuse. J'avais un transport convulsif de *spleen* britannique. Tout le monde me paraissait laid ou ridicule, j'étais entouré de fats, de fripons. Mon imagination ne glissait dans les salons superbes du premier que pour s'indigner de l'orgueilleuse fausseté, de la servile hauteur de ces bipèdes, pétris de bassesse et de boue que par anti-phrase sans doute on intitule des *grands* ; dans la mansarde du sixième, que pour y trouver des êtres petits et repoussans, enlaidis, et rapetissés encore par l'ingratitude de leur position sociale. Ainsi, d'une part, le vice fastueusement et impudemment étalé ; de l'autre, la corruption exploitée dans ses crapuleux détails. Ici le conquérant, là le filou.

Plongé dans ces réflexions amères, j'allais depuis long-temps sans savoir où, sans rien voir, sans rien sentir, existant par la pensée, mais n'existant plus par l'ouie ni par la vue. Une rude secousse vint enfin me tirer violemment de mon état de machine, et me rappeler que j'étais homme. Une main vigoureuse avait saisi mon collet d'habit, et me secouait de force à briser des membres plus robustes que les miens. Je crus reconnaître les formes polies, et surtout le poignet amical et bienveillant d'un des satellites de M. Mangin. Je m'étais tromoé, je me trouvais place Louis XVI ; j'étais allé donner du nez dans les roues d'un *coucou*, et l'officieux cocher m'invitait gracieusement à compléter le troisième *lapin*. Au diable ! vous et votre lapin ! m'écriai-je, en me débarrassant vivement, mais non sans avarie pour ma toilette ; et je m'échappai à pas précipités. *En lapin* ! et pour vous faire monter *en lapin* un rustre vous maltraite sous forme de prévenance ; il risque de vous casser bras et jambe ; et encore si c'était tout ! mais combien de fois ce même rustre, aux yeux de qui tous les passans sont égaux, n'a-t-il pas brusquement interpellé un philosophe, un poète, que sais-je ? Combien de fois n'a-t-il pas arraché l'un à ses pensées, s'il en avait ! combien de fois n'a-t-il pas brisé l'édifice des illusions dont se berçait l'imagination de l'autre ! Tous deux se sont vus rejetés sur un pavé fangeux, quand peut-être leur âme pla nait dans les airs, quand peut-être ils étaient dans le ciel ! misérable cocher ! ! Et qui le pousse à ces hideux excès ? la soif de quelques sous. Il tuerait pour en avoir. C'est que son loueur est exigeant. Car ces ais disjoints qui figurent une voiture, ils ne sont point à lui. Cette haridelle efflanquée, qu'il appelle un cheval, elle n'est point à lui. Un autre est le maître de tout cela ; et cet autre aussi est vil et méprisable, traitant son conducteur comme celui-ci traite les passans. Mais le conducteur est un valet, c'est *le petit d'un petit*.

Eh quoi ! les hommes ne sont-ils pas tous petits ! n'ont-ils pas tous la même taille, taille de crapauds et de reptiles ? Oui, mais dans l'orgueil de leur bassesse ils se divisent, ils se distinguent, ils se classent. C'est une ménagerie. L'hyène est séparée de l'ours, le lion se trouve loin du tigre. Voyez, à une heure du matin, aux portes d'un brillant hôtel, ces voitures de toute espèce qui se pressent, qui se heurtent, ces laquais qui courent, ces gendarmes qui crient. Il y a une soirée, un bal. On rit, on boit, on danse, on dépense sa vie ; la fraîcheur, la jeunesse, sont escomptées à gros intérêts ; tous paraissent égaux, mais ils ne le sont pas. Le plaisir confond jusqu'à demain les distances, mais à demain la ligne de démarcation. Cette nuit, le ministre cause amicalement avec le préfet, demain le préfet sera destitué. Le noble duc fait cette nuit la cour à la petite bourgeoise, demain la petite bourgeoise n'obtiendra pas un salut du noble duc. La vieille marquise supplie un avocat de l'honorer de ses visites, demain l'avocat sera éconduit. C'est que le duc est

un *grand*, le préfet un *moyen*, l'avocat un *petit.*

Descendez maintenant avec moi dans la cour, et voyez les gens, les équipages : cet énorme cocher chargé de fourrures et de galons dorés, dont le ventre incommensurable déborde son siége, dont la figure, vue de profil, n'offre que l'immobile gravité d'un nez : ce cocher, c'est *le petit d'un grand.* Cet autre, moins gras, dont la livrée est plus légère, dont tous les traits sont visibles de quelque point qu'on les considère: c'est *le petit d'un moyen.* Quant à ce troisième, que vous apercevez là-bas, descendu de son siége, ouvrant la portière d'un char numéroté, et présentant de l'avoine à ses coursiers chétifs et amaigris, vous le connaissez: c'est le *petit d'un petit*, le second volume du cocher de *coucou*, plus la civilisation.

Maîtres et valets, grands et moyens, vous êtes tous *petits*, tous corrompus, tous vicieux! Les apparences, voilà ce qui vous distingue. Heureux quand elles sont pour vous; heureux quand votre aspect n'est ni maussade, ni ridicule; car alors il fait reculer ou il fait rire. Au pis aller, j'aimerais mieux passer pour repoussant que d'être aimable comme ce monsieur qui, avec ses quarante-cinq ans, sa figure vieille, sa toilette outrée, fait pourtant les délices des femmes; qui ne marche qu'escorté d'un sérail, qu'on rencontre avec un sérail au spectacle, avec un sérail dans les promenades. Ce monsieur, c'est *le coq du quartier.*

Si j'étais femme, j'aimerais mieux être maussade que timide et gracieuse comme cette jeune beauté de trente-six ans, qui rougit, minaude, se pince les lèvres avant de chanter, se fait prier pour pincer de la guitare, le tout afin de pincer un mari.....

J'allais toujours, et mes réflexions continuaient ainsi depuis la place Louis XVI; mais comme on ne peut pas toujours réfléchir ni toujours marcher, je profitai de la proximité de ma demeure, je rentrai et je me couchai. La nuit fut passable.

Le lendemain, le temps était beau, le ciel bleu. Cette fois, les dames portaient des écharpes et des robes blanches, les hommes avaient des habits bleus et des chapeaux gris. Moi, j'étais riant, dispos; je me promenais sur le boulevard, en homme qui sait jouir des délices d'une journée d'été, m'arrêtant à chaque pas, puisant de la vie dans le mouvement qui m'environnait, du bonheur dans cette variété mobile d'individus de tout genre, de laquais, de marchands, de cabriolets. Je humais ainsi une félicité à la portée de toutes les bourses, mais non de toutes les intelligences, lorsque mes yeux tombèrent sur la caricature de M. Fontallard. C'était la traduction spirituelle et littérale de mes boutades de la veille; ma bonne humeur en était la critique.



DE LA NÉCESSITÉ D'UNE LÉGISLATION CANINE.

Il est dans la société un des membres qui la composent remarquable par ses qualités personnelles, par son utilité générale, estimable sous plusieurs rapports : cet individu, c'est le chien. Aussi, cet être intéressant a-t-il eu ses adorateurs, ses séïdes, ses chantres, surtout à l'époque de l'émigration où la fidélité était de circonstance. Depuis que le degré de ce sentiment délicat a diminué d'intensité, sa valeur a augmenté en proportion; mais ceux qui en font leur état, comme le caniche, sont devenus en haine à ceux qui en font leur antipathie, comme Bourm... et compagnie. Voilà justement la position dans laquelle le chien se trouve aujourd'hui vis-à-vis du gouvernement.

M. Mangin, qui déjà s'est mis à dos une bonne portion de bipèdes mâles et femelles, vient, par un nouvel accès de jovialité administrative, d'exciter l'indignation de toute âme à quatre pattes. Une ordonnance exécutoire aujourd'hui porte que : « outre la laisse et la muselière, tout chien doit avoir un collier en cuir avec une plaque de métal, sur laquelle seront gravés *en caractères lisibles*, les nom et demeure de la personne à laquelle il appartiendra. »

Ainsi donc, cette fraction si respectable de la société sera tourmentée dans les moindres détails de son existence! Le chien qui vit avec l'homme et partage ses travaux, le chien qu'on fait cheval, qu'on fait domesti-



LES MARIONNETTES



Tigre.

John.



Petit d'un moyen



Petit d'un petit.



Petits d'un grand

BOUTADES.



H. Gérard — Fontallard invt

Mr Soirée-Cherche-Place



Le Coq du quartier dans une baignoire..



Lith de V Ratier

Melle Guitare... voudrait bien pincer un mari !!!

que, qu'on fait contrebandier, algébriste, artilleur ou géographe, le chien qui a fourni matière à deux volumes d'actions célèbres, le chien enfin qui remplit plusieurs des fonctions du citoyen ne pourra pas jouir de quelques-uns de ses priviléges! Il est temps de défendre ses droits méconnus, car le silence augmente le nombre des victimes, restreint la limite des franchises et fait s'évaporer l'indépendance.

Examinons la décadence graduelle de la liberté canine et nous en aurons la preuve.

Le caniche, autrefois bon bourgeois, allant au restaurant, au spectacle, admis dans les meilleurs cercles, pouvait librement circuler dans Paris. Un beau jour, une ordonnance ennemie de la liberté individuelle lui impose la muselière ou la boulette; le chien étouffe ou meurt, mais ne dit mot, c'est le sublime de l'obéissance passive. — Une fois ce premier pas fait dans la carrière de l'arbitraire, on voit le chien, être inoffensif et paisible, exclu des promenades, des courses, des revues; bientôt la laisse vient confirmer l'affreux esclavage sur lequel il pouvait s'abuser encore; la persécution et ses désastres l'accablent : sous la dictature Delavau, une Saint-Barthélemy canine est organisée rue Guénégaud, et la voix éloquente du sensible M. Puymaurin proteste à la tribune contre de tels massacres; enfin aujourd'hui, on veut forcer le chien à porter écrit sur son cou, et *en caractères lisibles*, encore, l'historique abrégé de sa position sociale, de sa vie privée. Cette mesure est pour la classe qu'elle atteint le comble de l'injure, parce que ses conséquences sont toutes morales. Par cette apparente méfiance, on déconsidère le chien, on le désigne à la réprobation. Et quel moment a-t-on choisi pour accomplir un pareil dessein? Celui où, faisant preuve du plus patriotique dévoûment, le corps de ces respectables animaux vient de sacrifier un détachement de ses membres, qui, à leur péril, goûteront les eaux des citernes d'Alger afin de diminuer pour nos soldats l'amertume de cette expédition.

Compatissant par nature, le chien s'adonne volontiers au malheur; sociable par goût, il se livre à la fréquentation de ses semblables : autrefois, pour peu qu'il fût bien peigné et d'une honnête tenue, le chien de l'aveugle pouvait, pendant les instans lucides de son maître, se glisser jusqu'au sein de l'aristocratie canine, et la charmant par son amabilité, profiter de son superflu; au lieu qu'à présent, grâce à ses nom et profession inscrits sur son cou, *en caractères lisibles*, le chien du malheur se verra repoussé par ceux de sa race, outragé dans ses affections, blessé dans ses intérêts.

Cette dernière considération est même de la plus haute importance, car le chien démocrate étant en majorité, qui l'empêche de se porter à un moyen violent, dont les résultats deviendraient funestes pour les hommes eux-mêmes. Si, par exemple, le chien exaspéré se disait un jour dans un monologue sinistre : « Que » fais-je au milieu de cette civilisation assourdissante de » mots et pauvre d'effets, où je serai contraint de passer ma vie sur deux pattes seulement pour tromper » l'acharnement d'une police coupable; où l'on n'abat » la tête d'un bipède que lorsqu'il a détruit quelque « existence, et où préventivement l'on emprisonne la » mienne, de peur seulement que je ne morde; où le » bipède voyage librement les mains dans ses poches, » tandis que moi je n'ai qu'une ficelle qui m'étrangle; » où des bipèdes sont comblés d'honneurs parce qu'ils » ont trahi, et où je reçois des coups de pieds pour » prix de ma fidélité. Que fais-je?—Triste figure, avec » une muselière. — Que faire? — Je ne me suiciderai « pas, car dans notre catégorie animale, nous ne sommes pas assez bêtes pour ça, non; mais j'émigrerai, » j'abandonnerai la terre ingrate, et j'irai choisir l'une » de celles où l'on apprécie mieux mon noble caractère. »

Si la gent canine, depuis le mâtin jusqu'au roquet inclusivement, tenait également ce langage, et effectuait cette même détermination, quel effroyable désordre ne bouleverserait pas l'humanité? Qui remplacerait un vide effrayant pour elle? Alors on verrait l'aveugle sans guide courir à sa perte en courant après son chien. — La propriété du citoyen serait en proie à l'audace des malfaiteurs qui, comme on sait, redoutent le chien à l'instar du gendarme royal.—L'épicier en serait réduit à traîner lui-même l'élégante cariole, où,

le dimanche, se carre majestueusement l'héritier présomptif du comptoir. — Et le chasseur, donc! tout de passion et de fanatisme, ne concevant pas d'existence possible sans meute, d'harmonie sans aboiemens; qui, pour lui, remplirait la déplorable lacune? Il faudra donc qu'à lui seul, il dépiste, tire, cherche et ramasse le gibier; alouette ou sanglier indifféremment! Et pour peu qu'un monarque soit animé de cette belle ardeur de carnage, comme des sujets bien élevés ne pourraient souffrir qu'il compromît son décorum, les mieux pensans finiraient par être parqués à la grande vénerie et répartis en meute, stigmatisés par le bruit du cor et les meurtrissures du fouet.—Reste maintenant la classe des êtres sensibles, de ces gens dont le bonheur est basé sur la possession d'un ou plusieurs quadrupèdes, suivant la grosseur de leur bosse d'affection, et qui, se trouvant livrés au plus violent désespoir, pourraient en rendre passibles ceux qui l'auraient causé. Quel puissant avertissement que la condamnation récente aux travaux perpétuels de cet habitant de Tournus, qui poignarda son voisin pour avoir tué son chat; et, il y a six années, ce mémorable arrêt, reçu aux acclamations de tout l'auditoire, qui punissait de cinq ans d'emprisonnement un chiffonnier convaincu de meurtre sur la personne d'un caniche.

Non, un pareil ordre de choses ne peut pas exister sous un régime constitutionnel; d'abord, il est attentatoire à la liberté individuelle; ensuite, il est un acheminement sensible vers ce temps d'arbitraire où une partie de la nation ne pouvait se costumer que suivant le bon plaisir de l'autre. Quoi! le 8 juillet, on verra le chien, né libre, revêtu de la livrée de la servitude, marquée *en caractères lisibles*; on verra le chien égaré, déjà effrayé par les voitures, écrasé par les piétons, empoigné encore par les limiers de la police, et ramené à un maître que la crainte d'une amende peut faire déroger aux bons sentimens, et méconnaître les devoirs de la possession! Et, au fait, qui peut m'empêcher, moi, de lancer dans la circulation vingt chiens aux nom et adresse de M. Mangin, et de l'exposer ainsi, lui qui ne peut pas les sentir, à se voir tous les quarts d'heure apporter une antipathie de taille, forme ou race différentes! Et alors, quel tumulte et quelle désolation qu'une masse de chiens, devenus chaque jour orphelins, colportés, reniés, repoussés, sans état, sans asile et sans dépôt de mendicité pour les recueillir.

Voilà qui mérite un examen sérieux, qui réclame une amélioration prompte; car, lorsqu'on a affranchi des nègres, et qu'on a émancipé des esclaves, on ne peut refuser appui et secours à cette classe supérieure, où se trouvent des *Fido*, des *Bianco* qui, au billard, font la bille par dessous la jambe aussi bien que monseigneur d'Hermopolis, et, à l'écarté, la vole aussi bien que M. Dudon.

A. A.

philantrope en général
et cunophile en particulier.

PHYSIOLOGIE DE LA TOILETTE.

DES HABITS REMBOURRÉS.

Les meilleurs esprits de nos jours réclament une réforme dans la toilette; mais je ne sache pas que jusqu'ici personne ait indiqué l'abus d'où naissent tous les autres, le vice fondamental qu'il faut corriger avant d'espérer aucune amélioration; je veux dire l'ignorance complète où est le tailleur de l'importance de sa profession. Bien peu, sous ce rapport, s'élèvent au-dessus de l'artisan, tous, ou peu s'en faut, font un habit, comme d'autres font des chaises et des tables. Et cependant, depuis que l'homme est sorti de l'état sauvage pour vivre en société, de quelle grave fonction se trouve chargé le tailleur! Qu'on se figure aujourd'hui un homme nu, ses semblables le fuient, la société le repousse, il est condamné à vivre isolé, à retourner à l'état sauvage. Car qui dit *homme*, dans la civilisation, dit *homme habillé*; l'homme sorti nu des mains de la nature, est inachevé, pour l'ordre de choses où nous vivons; c'est le tailleur qui est appelé à le compléter. Nous ne pouvons entrer dans le monde, y accomplir notre destinée qu'à la condition de passer

par ses mains; aussi, à peine sommes-nous jetés dans la vie, qu'il nous saisit, nous suit toujours, nous retient et nous enserre par tous les côtés; nous ne lui échappons que pour entrer dans notre lit de mort. Et quel tailleur a jamais réfléchi à l'importance de pareilles fonctions? Quel a jamais songé combien le sort d'un homme était étroitement lié à son habillement? Voyez-les dans les rues, se rendant chez leurs pratiques, auraient-ils si peu de noblesse et de dignité, s'ils comprenaient que dans leur foulard, sous leur bras, ils portent un des élémens les plus essentiels d'une destinée d'homme? Or, s'ils ne sentent point l'importance de leur profession, quelles études, quels soins, quels progrès pouvons-nous espérer d'eux? quelle perfection attendre jamais de leurs travaux? Ainsi donc, pour quiconque désire sincèrement la régénération de la toilette, la première chose, c'est de faire sentir aux tailleurs toute la gravité de leurs fonctions; qu'ils comprennent que, forcés d'avoir sans cesse recours à leur art, nous avons de grands devoirs à exiger d'eux; qu'appelés par la société à revêtir le corps humain, tous leurs travaux, tous leurs efforts doivent tendre à en faire ressortir la grâce et la beauté. Alors seulement ils s'élèveront jusqu'aux grands principes qui dominent leur art, ils en étudieront avec ardeur toutes les ressources, ils se feront hommes de conscience; et bientôt nous verrons disparaître ces vêtemens sans goût qui rendent l'homme difforme ou ridicule, et la toilette marchera d'un pas rapide vers la réforme où elle aspire.

Peut-être quelque jour traiterons-nous *ex-professo* de cette réforme; aujourd'hui nous n'en toucherons qu'une partie, nous n'attaquerons qu'un seul abus, mais grossier, et dont la persistance est toujours pour nous un grave sujet d'étonnement. Ces habits à collets et à revers rembourrés, drap au dehors, carton en dedans, ne sont-ils pas le produit de la plus étrange aberration d'esprit? Quel tailleur eût jamais imaginé d'affubler un homme d'un attirail si lourd, si disgracieux, s'il eût eu quelque sentiment du beau? Que quelqu'un vous conseille de renoncer à tout ce que vous pouvez avoir de grâce et d'aisance, pour prendre un air de raideur et de gène, vous croirez qu'il a perdu le sens; car, sans l'aisance et la grâce, que reste-t-il à la beauté? Eh bien! ce que cet homme vous conseillerait, vous le faites de vous-mêmes, vous qui mettez un habit bourré de grosse toile et de laine. Ayez en effet autour du cou un collet aussi épais, aussi compacte, aussi dur que le collier d'un cheval; au-devant de la poitrine, deux sortes d'ouvrages avancés, bombés en hémisphères, fermes, solides, et qui ne sauraient fléchir à moins d'un coup de poing; puis, avec cela, essayez de donner quelque souplesse à vos bras, quelque grâce à votre corps: vous aurez toujours l'air raide, guindé et lourd comme l'habit qui vous couvre. Pour moi, je suis encore à concevoir comment deux hommes ainsi vêtus peuvent se regarder sans rire. Un habit souple et flexible, au contraire, gracieux par lui-même, ne peut que donner une nouvelle grâce au corps; il en suit tous les mouvemens; il prend toutes les formes qu'on lui veut donner. Je ne veux point agiter ici l'importante et difficile question de savoir si l'habit doit se porter ouvert ou fermé sur la poitrine, ni décider entre le style épanoui et le style boutonné; quoi qu'il en soit du mérite de ces deux genres, il est incontestable que l'habit sans bourre n'a d'engagement exclusif avec aucun des deux, et qu'il convient, sous tous les points, à l'un et à l'autre. Aimez-vous à avoir la poitrine à découvert, vous rejetez sur vos épaules vos revers sans bourrures, ils s'y tiendront renversés. Voulez-vous que la chemise et le gilet soient entièrement cachés: votre habit souple et flexible se boutonne avec aisance, et vous n'aurez point la poitrine flanquée d'un cuirasse piquée et rembourrée comme le plastron d'un maître d'armes.

(*La suite au prochain numéro.*)

Variétés.

⁂ Le lendemain de la décision qui l'a condamnée, *la Silhouette* circulait de loge en loge au théâtre des Variétés. C'est le roi, disait l'un; ce n'est pas lui, disait l'autre; quelqu'un se contenta de répliquer: *il y a jugement.*



⁂ Les deux Jugemens.—1er. Attendu que Pierre... est atteint et convaincu d'avoir maltraité la dame.., en lui portant un grand coup de pied dans le ventre : le condamnons en 25 fr. d'amende (1).

2e. Attendu que *la Silhouette* est atteinte et convaincue d'avoir fait un petit dessin grotesque, la condamnons à 1000 fr. d'amende et 6 mois de prison.

A ce compte, et prison à part, il est évident qu'un coup de crayon de *la Silhouette* est estimé, au parquet, valoir 40 coups de pieds donnés au beau sexe par un butor de la façon de Pierre.

⁂ Épris des grâces et de la légèreté d'une jeune danseuse, Frédéric d'Elmont finit par la trouver trop légère. Désolé de cette découverte, il se croit inconsolable et entreprend *un voyage de désespoir*.

On ne meurt pas d'amour cependant; Frédéric ne va pas loin pour en acquérir la preuve. A l'entrée du faubourg Saint-Antoine, où sa chaise casse, à Charenton où se trouve le premier relais, notre inconsolable revoit d'anciennes connaissances : Victorine, mariée depuis long-temps à un limonadier ; Laurette, sur le point de devenir madame Coquart. — Vous ne m'aimiez donc pas ?.... Beaucoup..... mais.... tout s'efface, jusqu'au souvenir. Il part.... et quelques heures après, on le revoit plus heureux que jamais, amenant en triomphe à l'Opéra une jeune debutante qu'il a rencontrée sur sa route, et qui cette fois sera fidèle... comme on l'est à Paris.

Arnal-Coquart a sauvé la pièce, que le public trouvait un peu longue pour un fond si léger, et nous ne doutons pas que si MM. Masson et Philippe suppriment quelques plaisanteries de mauvais ton, leur Frédéric fasse un heureux *Voyage*.

⁂ Le *sieur* Frédéric (et nous ne disons pas Frédéric, parce qu'il ne s'agit pas d'un grand talent) a, dit-on, rompu son engagement avec l'Ambigu. Il va donner des représentations en province, d'où il reviendra pour entrer à l'Odéon. Le journal des caricatures y sera souvent.

⁂ M. le prince de Saxe-Cobourg, dans un accès de reconnaissance pour le duc de Wellington, qui avait voulu lui donner un trône, vient de lui envoyer une balle dans la cervelle.

⁂ La direction de la librairie a refusé son autorisation pour une estampe intitulée *Dépêche télégraphique*. C'était la grimace de M. de Polignac, au commis qui lui apporte le résultat des élections avec ce chiffre en gros caractères : 221.

(1) Jugement qui a précédé celui prononcé contre *la Silhouette*.

CARICATURES DE LA SEMAINE.

PAR TOUT LE MONDE.

⁂ M. Capelle prétend que le procureur du roi Boudet, en traitant si mal les comédiens, a fait une *fausse sortie*.

⁂ Dans tous les bulletins de la guerre d'Afrique, il y a des *décorations*; M. Merle traite cela comme un mélodrame à grand spectacle.

⁂ On a vu hier un noble candidat à la députation prendre quatre petits verres d'eau-de-vie pour obtenir la voix d'un limonadier. (*Historique*.)

⁂ M. Dudon est lancé de nouveau. Dieu sait où s'arrêtera son *vol*.

⁂ Quelqu'un demandait dans un café si la place du dey d'Alger était une place bien lucrative ? — Je n'en sais rien, dit un plaisant, mais, ce qui est certain, c'est qu'il y a en ce moment des *deys appointés*.

⁂ Quoi ! s'écriait hier Odry, l'aga algérien s'est sauvé, et a laissé sa *tente* au pouvoir des Français ! Mauvais neveu !

⁂ M. Joson s'est écrié : Si j'avais le *cens*, je serais Electeur aussi! M. Joson ne sera jamais Electeur.

⁂ Quand M. le substitut Boudet a dit que les comédiens étaient dehors de la société, il était *dedans*.

⁂ La nomination de ce pauvre ministre de la marine est tombée dans l'eau.

⁂ Le prince Frédéric, neveu du roi de Prusse, veut le trône de la Grèce. En envoyant nos troupes en Morée, nous aurons travaillé pour le roi de Prusse.

⁂ Un Arabe transfuge s'étant prosterné devant M. de Bourmont, le général l'a relevé, en lui disant d'un ton pénétré : « Ne suis-je pas un homme comme vous ? »

⁂ Joson-l'Apostolique vient de boire un verre d'eau, ce qui a rassuré pour un moment ses voisins.

⁂ Le ministre de la marine est stupéfait des pluies continuelles dont nous sommes inondés ; il n'avait jamais vu tant d'eau.

⁂ Les députés voteront les contributions indirectes, disait M. Peyronnet ; ils sont les élus des *droits réunis*.

⁂ M. de Polignac a dit hier à Saint-Cloud : « Cette » année, il n'y aura point de discours, la chambre est trop » *gauche*, elle nous ferait encore quelque *maladresse*.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

PHYSIOLOGIE DE LA TOILETTE

DES HABITS REMBOURRÉS.

(*Suite et fin.*)

Si le système que je soutiens avait besoin de l'appui de quelque autorité, je pourrais citer l'exemple d'une nation entière, de l'Angleterre, cette terre classique des habits souples et sans bourrures. Peut-être quelques esprits étroits vont-ils m'accuser ici de manquer de nationalité, parce que je vais chercher mes modèles hors de mon pays. Mais je repousse les sots préjugés de haines nationales qui ne nous permettraient pas d'imiter ce qui est bien en quelque lieu qu'il soit. Tous les peuples sont frères, la philosophie l'a proclamé, et s'ils sont encore séparés par des barrières factices, peut-être la toilette est-elle appelée à renverser ces barrières; peut-être est-ce par des rapprochemens dans le costume que commencera la fusion; peut-être les peuples se traiteront en frères, quand l'habillement ne les distinguera plus. Le sultan Mahmoud, par un instinct de génie, semble avoir senti cette vérité, lui qui, voulant incorporer son peuple à l'Europe, a commencé par le revêtir du frac européen.

Au reste, il ne faudrait pas remonter bien haut dans notre histoire pour y trouver l'habit sans bourrures dans tout son éclat. Qui ne connaît la souplesse de ce vêtement sous le directoire et le consulat! Alors, les habits étaient aussi éloignés de toute roideur que les mœurs. Comment donc de ce qui était bien avons-nous rétrogradé vers ce qui était mal? comment l'habit bourré est-il venu à prévaloir? J'ai consulté sur ce point un homme érudit en cette matière : s'il faut l'en croire, cette mode daterait de 1815 : c'est aux poitrines rembourrées des officiers russes de l'armée alliée que nous aurions emprunté nos bourrures; selon lui, ce serait un des plus funestes effets de l'invasion. Le manque d'originalité, qui fait la honte du caractère français, notre défaut de goût et d'habileté dans l'imitation, rendent cette origine assez probable. Toutefois, sans en contester la réalité; je ne veux voir là qu'une cause seconde et accidentelle, et je pense qu'il faut se placer dans un point de vue plus élevé pour découvrir la véritable cause, la raison philosophique.

En effet, dans l'état actuel des choses, la bourrure des habits n'est point un fait isolé, sans analogie; elle me semble avoir sa cause dans un fait général du même genre, dans une certaine roideur qu'on remarque de toutes parts autour de nous, dans les mœurs, dans les lettres, dans les arts. Cette grosse toile gommée qui sert à rendre si fermes nos revers d'habits, s'appelle, en langue technique, du *bougran;* c'est le *bougran* qui donne aux choses simples et aisées en elles-mêmes une roideur artificielle. Eh bien, de tous côtés, sous mille noms, sous mille formes différentes, nous retrouvons le bougran.

Ce respect des convenances, cette hypocrisie puritaine qui pare les dehors sans améliorer les mœurs, c'est du bougran moral.

Cette empreinte politique qui s'applique à tout ce qui nous entoure, qui répand partout un froid ennui..... bougran constitutionnel.

Ces esprits consciencieux, solides, judicieux, mais ayant un vocabulaire à eux, parlant un langage scientifique, souvent obscur, prononçant avec morgue et d'un ton tranchant..... Bougran philosophique.

La tragédie classique avec ses héros tout d'une pièce, et ses tirades à effet..... Bougran dramatique.

Ces écrivains corrects et purs, mais lourds et empesés..... Bougran académique.

Ces tableaux à personnages si bien taillés, si bien fendus; si bien posés..... Bougran de la peinture.

La danse noble avec ses poses lourdes, ses mouvemens apprêtés, ses ritournelles de pirouettes..... Bougran chorégraphique. Mettez un peu de bougran dans les membres de mademoiselle Taglioni, c'en est fait de son divin talent.

Je serais entraîné trop loin si je voulais poursuivre cette énumération. J'en ai dit assez pour montrer que les bourrures des habits tiennent à un fait général et périront avec lui. Déjà une guerre lui est universellement déclarée; de tous côtés le bougran est battu en brêche. En littérature, en peinture, une nouvelle école combat avec ardeur pour la réforme. La régénération de la toilette a aussi de fervens apôtres. Tous les bons esprits ont rejeté les habits bourrés; je ne sais si puis me féliciter d'avoir converti quelques retardataires: Dans tout ce qui tient au sentiment du beau, comment convaincre? Beaucoup peut-être s'écrieront, après m'avoir lu, *qu'est-ce que cela prouve?* A cela je n'ai rien à répondre. Par quels argumens établir que telle chose est pleine de grâce, que telle autre est lourde et pesante? Je n'ai pu que dire : ouvrez les yeux et regardez. Celui qui n'a point vu, c'est qu'il manque d'un sixième sens. Je le plains; mais je n'y puis que faire.

Heureusement, c'est une loi de l'ordre moral, que les esprits intelligens et éclairés marchent en avant et indiquent la route; la masse les suit bon gré malgré, plus ou moins vite; elle adopte ce qui est bien, et le pratique souvent à son insu, sans le comprendre. Fions-nous donc au temps et à la marche nécessaire des choses pour établir et achever l'édifice des idées nouvelles en toilette. Déjà des mains habiles en préparent et assemblent les matériaux; heureux si je puis dire aussi, moi chétif, que j'ai apporté une pierre toute taillée au seuil du temple. B.

LES FAMEUX VAINQUEURS,

OU

L'AMOUR ET LA BOISSON,

Scènes contemporaines.

(L'intérieur du harem à Alger.)

DEUX ODALISQUES.

ZORAÏDE A ZULÉMA. -- Laisse donc, ma chère, il n'est plus temps d'avoir des incertitudes; ils vont venir, tout est dit... D'ailleurs des français, c'est gentil comme tout. . tu verras... je m'y connaîs.. tu sais... il n'y a pas d'eunuques dans ce pays là... N'entends-tu rien?... si, des pas... ce sont nos vainqueurs.

(*On frappe; Zoraïde va ouvrir une petite porte cachée sous une tenture. Entrent Pacot et Dumanet, le schako en tête, le sac sur le dos.*

PACOT. — Arrive donc, Dumanet... cré coquin, nous y v'là... c'est nos particulières...

DUMANET. — T'es-hardi, toi Pacot. Quoiqu'y faut dire et faire.

PACOT. — Avance toujours. Pour ce qui est de dire je m'en charge... Quand y faudra agir, ça t'viendra.

DUMANET. — Suffit, mais j'ose pas...

PACOT. — Imbécille! t'as bien essuyé le premier coup-de-feu... ça n'est que l'second.

ZULÉMA A ZORAÏDE. — Sont-ils drôles!

PACOT, *s'avançant.* — Odalixes subtilisantes... Vainqueuses finies... Voilà! (*à Zuléma.*) Troupière de mon cœur! (*il lui prend la main et l'embrasse.*) En v'là une fameuse déclaration. (*à Dumanet.*) A toi l'autre.

DUMANET. — Suffit. (*Il prend la main de Zoraïde et lui tire les doigts.*) Tiens elle ressemble à Mariotte, la fille à Nicole Picheux... Jolie tout de même... Sensible!...

ZULÉMA. — Ils sont gentils!

ZORAÏDE. — Je te le disais bien.

DUMANET. — Ah! ça mais, dis donc Pacot, Si j'mettions bas l'équipage, l'sac, l'schako, tout l'tremblement? qu'en dis-tu?

Pacot. — C'est rationel... (*Déposant ses effets*) qu'il fait un chaud terribe sous c'chien d'enragé d'tropique. (*Aux dames.*) Excusez toujours.

Dumanet. — Quoique j'allons faire à c'te heure?

Pacot. — Rire, donc, tiens... nous amuser... nous raffraîchir... Pas vrai, les petites mères,.. J'connais qu'ça, moi, l'amour et la boisson...

(*Les femmes sortent un instant; l'une apporte des bouteilles, l'autre des fruits, des gâteaux; un esclave les suit apportant un vase dans lequel fume l'encens.*)

Dumanet *à Zoraïde qui veut traîner une table au milieu de la galerie.* — Laissez donc, la belle, j'suis bon là.

Zoraïde. — Est-il galant, aimable!

(*Il se mettent à table, Dumanet se jette sur les gâteaux.*)

Pacot, *débouchant une bouteille et versant à la ronde.* — Tiens v'là de c'petit vin qui mousse qu'on n'peut pas en approcher cheuz nous, à moins que d'avoir la pièce cent sous... Connais-tu Dumanet... l'Champagne... (*Après avoir bu.*) Fûté l'vin...

Dumanet. — Suffit. (*Il avale coup sur coup plusieurs verres.*) Soigné!... qué qu'on disait donc, vous autres; que l'dey ne s'gargarisait jamais avec l'vin... Pompeur d'eau... l'dey! Ouiche, pas mal... le pus souvent... (*Il boit encore.*) Il m'fait encore l'effet d'un fameuse grenouille manquée, votre dey!. (*à Zoraïde.*) Et vous, ma proie, car vous êtes not' proie... y a pas à dire...

Pacot. — Est-il bavard, lui qu'était si taciturne en arrivant. (*Il boit.*)

Dumanet. — J'parierais qu'il vous a embrassée pas mal de fois encore... la p'tite... faut que je fasse comme lui.

Zoraïde *se défendant.* — Est-il devenu entreprenant, lui tout à l'heure si timide!

Dumanet. — C'est la victoire, les beaux yeux et le Champagne... (*Il boit.*)

Pacot. — Silence, Dumanet. Ainsi v'là qu'est dit et conclu... nous vous enlevons, mes poulettes, nous vous emmenons avec nous ousque vous serez bien heureuses.

Dumanet. — Heureuses qu'on peut pas dire... suffit...

Zuléma. — Si nous buvions du Chype maintenant.

Dumanet. — Le Chype aussi, tout... quoi!.. (*Il en boit un verre.*) Faut que j'l'embrasse... (*Il embrasse Zoraïde.*) Ça y est! fameux!... (*Il boit.*)

Pacot. — Buvons!... Pas d'vin... un corps sans âme... allons, les enfans... d'aut'Champagne, d'aut'-Chype...

Zuléma. — Il n'y en a plus... Partons plutôt...

Zoraïde. — Oui, oui... partons... ça vaudra mieux.

Dumanet. — Un instant donc, conscrits, attendez vos chefs d'file... tiens, Pacot, v'là un trésor que j'd'écouvre... autre bouteille qu'ell' voulait m'subtiliser... à ta santé (*versant*), à not' trillomphe... beau l'trillomphe!... (*Il boit.*) Vous aussi, les p'tites, buvez!...

Les deux femmes. — Non, nous en avons assez...

Dumanet. — Pas d'raisons! c'est dit... on boira... viens ici toi, Mor..

Zoraïde. — Je m'appelle Zoraïde.

Dumanet. — Du tout... j'veux qu'tu t'appelles Torchica... (*Il boit encore, il est tout à fait gris.*) Tu t'appelleras Torchica... du vin! du Chype... j'veux boire.

Zuléma. — Quel homme! Ah! bon Dieu!

Pacot. — Culéma, il a raison... Allons, mes petits bijoux, pas de torticolis... et en avant.

Dumanet. — Pas d'ça... je reste... je suis vainqueur, j'veux t'être l'dey, moi, tiens! Torchica, fais moi dey...

Zuléma, *allant chercher un doliman et un turban.* — Allons, il ne partira pas sans ça... tenez... (*Elle lui passe le doliman et le turban.*)

Dumanet. — C'est bien... me v'là dey... Torchica, j'suis content d'toi... l'damas... à présent...

Pacot, *prenant aussi un turban, et une lance à trois queues.* — Me v'là bacha, moi, et à trois queues encore... soutiens moi, Culéma..

(*Ils se chargent du reste de leurs effets et se préparent à sortir.*)

Pacot. — Sublime dey, adieu!... viens Torchica... Mariotte... Picheux... le Champagne... l'Chype... j'y vois décuple... Allons, si ça peut...

(*Ils sortent.*)

La campagne près d'Alger en avant du campement des Français.

(*Pacot marche donnant le bras à Zuléma qui le soutient, son turban est retombé sur ses yeux et l'empèche d'y voir... Dumanet trébuche à chaque pas. Zoraïde l'abandonne.*)

Dumanet. — Mon sac m'pèse... à bas... à toi Torchica.

Zoraïde. — Comment il faut?

Dumanet. — Un peu... l'harem est à nous... c'est connu... vaincues... obéissez aux vainqueurs...

Pacot.— Toi, mon schako, et ma poche à chique... bien.

Dumanet. — Quoi qu'on dit? Prends ça... sans plus (*trébuchant.*) Aie !.., je l'veux... *nom d'un dey porte mon sac... souris de Mahomet, ou je t'estermine... car je suis féroce comme l'beudoin.*

Zoraïde, *croisant les mains avec désespoir.* — Ah! mon Dieu, cst-ce bien possible.

Zuléma.—Je te le disais bien ma chère, tu l'as voulu.

Ch. de B.

ENCORE CELLE-LA.

Allons Cadet, mon ami, encore celle-là.

Et le célèbre Cadet d'Irlande, avec qui nous avons déjà fait connaissance, maintenant triste et veuf de Paillasse et de ses marionnettes, assis sur son tambour, désormais inutile; exhalait piteusement quelques bouffées de la pipe qui lui était si gracieusement offerte par son joyeux interlocuteur.

Ce personnage à la taille courte et ramassée, aux favoris épais, à la face épanouie portait sur sa figure cicatrisée l'expression d'une amère ironie; car des personnes dignes de foi assurent que ce brave marin, qui, sous l'apparence d'une feinte bonhomie, semblait inviter Cadet à savourer les joies et la félicité du parfait fumeur, était le même qui lui avait enlevé ses marionnettes pour les régénérer dans un bon bain de mer; quoiqu'il en soit, il comptait bien apparemment ne pas s'arrêter à une première politesse, car il tenait de l'autre main une seconde pipe toute prête sans doute à remplacer celle que Cadet aspirait avec une grace toute britannique.

Pas n'est besoin de vous dire, je pense, que le troisième personnage du tableau, appuyé sur son fusil, guerrier au teint noirci par le soleil d'Italie et d'Afrique, au sourire sardonique, à la moustache grisonnante, était guidé par le même sentiment que le marin; et lui aussi attendait son tour pour offrir à Cadet quelques bouffées de ce tabac qui semblait lui faire si peu de plaisir: mais avec le vieux soldat pas d'accommodement possible; depuis long-temps, dit on, il conservait une dent contre le ci-devant directeur de marionnettes. A la suite de quelques démêlés, Cadet avait reçu sur l'échine plus d'une contusion dont il n'avait trouvé moyen de se venger que par une trahison tout à fait digne d'un aussi pauvre hère; aussi une pareille rencontre était bien faite pour réveiller l'ardeur du brave troupier français. Le temps était enfin venu où, la pipe à la main, il pouvait à son tour aborder Cadet d'Irlande avec ces mots triomphans: *Encore celle-là.* La chronique ne dit pas s'il eut le courage de rejeter la politesse du soldat; pour moi, qui m'occupe de recherches actives sur l'histoire du tabac et des fumeurs, je compte bien un jour vous apprendre le dénoûment de cette histoire curieuse et véritable.

J'en étais là de ma narration, et je traversais les bureaux du ministère de l'intérieur avec mon petit tableau, approuvé et paraphé par la censure, lorsqu'un ancien ami, maintenant attaché au service du gouvernement et de son Excellence, m'accoste, en me priant de lui expliquer le sujet de ma lithographie. Parbleu, me dit-il, après m'avoir écouté bien tranquillement, vous me la donnez belle! Comment, c'est à moi que vous donnerez le change sur ce person-



Nom d'un Dey... porte mon sac... souris de Mahomet ou je t'estrémine... car j'suis féroce comme le Bedouin



Encore celle-là!

nage de Cadet d'Irlande. Eh ! mon cher, il ne faut que des yeux pour voir qu'il ressemble à .... — En vérité, repris-je, vous m'étonnez, ce portrait si laid, c'est celui de ..... — oui vraiment, baron de ... ., et de .... et de ... — Vous voulez rire. — Comte de ..., de et de... — Mais puis que la censure.... —Prince, enfin. —Ah ! pour le coup, je n'en crois rien : car enfin, quel rapport peut-il exister entre ce grand personnage et le chétif directeur des marionnettes irlandaises ? — Quel rapport, me répondit mon apprenti censeur, eh parbleu, si je vous disais que votre gros marin est aussi la ressemblance d'un personnage bien connu. Otez-lui son chapeau goudronné, et vous reconnaîtrez sur-le-champ l'amiral ....., jusqu'à sa cicatrice inclusivement. — Ah ! par ma foi, que ne trouvez-vous dans ce troupier quelque allusion politique ? — Eh ! eh ! je ne jurerais pas que votre dessinateur n'a pas voulu personnifier l'armée française. La prise d'Alger, la marine victorieuse, lord Wellington et la fumée de toutes ces pipes, en voilà plus qu'il n'en faut pour constituer un délit, un grave délit intentionel. — A la fin, vous me poussez à bout, vous voudriez me persuader que la censure est aveugle, et moi surtout, moi qui suis responsable .. Pour ma part, je vous déclare que je n'ai rien vu dans ce tableau de tout ce qu'il vous a plu d'y découvrir. Cadet d'Irlande est un personnage historique, il est assez connu d'ailleurs pour que je me dispense d'entreprendre ma justification.

Sur ce, je pris mon chapeau, et j'enfilai les longs corridors du ministère, en pensant à la susceptibilité d'un employé du gouvernement, à la tolérance de la censure, a ma responsabilité physique et morale, et tout fier d'avoir été absous par mes juges d'une accusation si peu fondée, je me disais à part moi : *encore celle-là.*

E. D.

HISTOIRE CIVILE, POLITIQUE ET MORALE DU LAMPION.

Bien qu'il brille par essence, le lampion n'en voit pas moins son origine, comme celle de tout ce qui a jeté quelqu'éclat sur la terre, se perdre dans la nuit des temps, et l'historien serait fort embarrassé d'assigner une date précise à sa radieuse naissance. Cependant tout porte à croire qu'il est plus ancien que le monde, et qu'il scintillait déjà dans le Paradis, où nos premiers parens s'abreuvaient à longs traits de tous les genres de plaisirs et de félicité. En effet, sans parler des poètes profanes qui ont illuminé leurs Champs-Elysées des plus vives clartés, Milton n'a-t-il pas dit « qu'à peine dans le délicieux pays d'Eden distin» guait-on le jour de la nuit, tant des flammes célestes » jaillissaient de toutes parts: » Laissant à l'académie des inscriptions et belles lettres le soin d'éclairer cette question, qui a déjà donné le jour à de lumineux mémoires pour et contre; nous allons esquisser rapidement l'histoire des premiers âges de cette partie intéressante de la pyrotechnie, puis nous nous hâterons d'arriver au lampion tel que l'a fait le 19e siècle.

Si, comme le prétendent quelques auteurs, on a connaissance de lampions antédiluviens, à travers les masses d'eau dont la terre fut depuis inondée, les reflets qu'ils ont laissé percer sont si pâles et si vagues, que l'écrivain consciencieux doit douter et s'abstenir.

La première lueur d'illumination qui apparaît d'une manière un peu claire à l'œil de l'observateur est celle du feu de joie que Noë, sorti de l'arche avec sa famille, alluma pour rendre grâces au seigneur. Depuis, cet usage se propagea avec la rapidité de la flamme; les Grecs eurent *des Lampadaphories*, Palerme vit célébrer dans ses murs, en l'honneur de Bacchus, des *Lamptéries*, qui consistaient dans une grande illumination nocturne et dans une profusion de vin qu'on versait aux passsans : d'aucuns assurent que c'est là l'origine de nos distributions de comestibles. Puis viment les jeux séculaires avec trois jours de danses et de théâtre et *trois nuits sans obscurité*, et Paul Emile célébrant la conquête de la Macédoine par des illuminations dont les préparatifs durent un an, et l'empereur Adrien allumant au milieu de Rome un feu de joie avec les titres des redevances de ses provinces, estimées 133,000,000 illumination d'un genre nouveau,' et qui n'a malheureusement pas trouvé d'imi-

tateurs, générosité qui ne peut être comparée de nos jours qu'à celle du prince de Talleyrand papillotant la Contemporaine avec des billets de banque. Jusque-là des branches d'arbres résineux ou tout au plus des torches grossières sont les seuls interprêtes de ces éclatantes réjouissances, c'est l'enfance du lampion.

La Chine, qui devait précéder tous les peuples dans les voies de l'industrie et de la civilisation, emprunte à Rome et à la Grèce leurs illuminations; mais elle en perfectionne le système, et parmi ses fêtes elle enrégistre celle des *Lanternes* où les seigneurs de la contrée rivalisent par le luxe et le nombre, quelques-uns même, dit un missionnaire, retranchent de leur nécessaire afin de se montrer *magnifiques en lanternes*, comme pour prouver que *tout ce qui brille n'est pas or*. Ici le lampion grandit et prend de l'importance.

Vient le moyen âge, les hordes barbares envahissent les nations policées, les lettres, les arts, tout tombe, tout périt sous le fer meurtrier du vainqueur, le lampion disparaît avec les autres lumières, comme elles il doit rester longtemps sous le boisseau : c'est la chenille qui se fait chrysalide, un jour elle ressuscitera brillant papillon.

Enfin, avec le siècle de Médicis le bon goût reparaît : une fille du Florentin règne sur la France; nouveau phénix le lampion sort de ses propres cendres; plus éclatant, plus radieux que jamais, il éclaire la renaissance des arts. Sur les bords de la Seine les solemnités, les fêtes se multiplient; pas de solemnités, pas de fêtes sans lampions; le lampion devient aussi indispensable que le gendarme de nos jours. Chaque nuit sur toutes ses rives le fleuve reflette les vives lueurs. Un prince se marie, des lampions; une princesse devient-elle grosse, des lampions; accouche-t-elle, des lampions; un roi prend-il une maîtresse, des lampions; en change-t-il, des lampions: de Paris à Toulouse, de Toulouse à Versailles, le lampion serpente en guirlandes, s'élève en pyramides, et jusque sous Louis XV tout en France se passe à la lueur des lampions. A la lueur des lampions on danse, on conspire, on joue, on trahit, on soupe, on épouse, on assassine. Un duc de Gèvres, un d'Aumont se font une réputation par leur art à disposer symétriquement des lampions; et des philosophes, en parlant de fêtes et d'illuminations dirigées par un Turgot, écrivent cette phrase si honorable pour le lampion : *Aussi le nom de Turgot sera-t-il cher à une nation sensible à la gloire.*

Le 19[e] siècle approchait. La France se régénéra non sans efforts, et le lampion put s'écrier, comme la Contemporaine : « J'ai assisté aux victoires de la république, j'ai traversé les saturnales du Directoire, j'ai vu la gloire du consulat et la grandeur de l'empire. » Mais s'il est vrai de dire qu'il céda aux décrets de la convention, qui dans sa rage de tout décréter, décrétait même des lampions, il faut ajouter à sa gloire qu'on le vit maintes fois surgir spontanément, et comme par une inspiration patriotique éclairer les triomphes de nos phalanges victorieuses.

Sous l'empire, le lampion eut plus de besogne peut-être qu'eu aucun temps; car bien différent de nos académiciens, Napoléon ne s'endormait pas sur son trône. Chaque jour voit une nouvelle victoire et chaque victoire est célébrée à grand renfort de lampions. Comme on a refait la noblesse il faut bien reprendre les vieux us; on se marie, on illumine; on a un fils, on illumine; on fait la paix, on fait la guerre, on illumine. A la voix du maître le lampion pullule d'une manière effrayante; c'est une nouvelle milice qu'on enrégimente comme des soldats; il devient mer, vaisseau, temple, forteresse; il va succomber... le prestige de la gloire le soutient encore.

L'homme du destin a cédé la place à la *légitimité* et nous voyons le lampion, comme tant d'autres, venir encore protester de son dévouement. Mais depuis ce moment, et pendant douze années, soit honte de tant de tergiversations, soit lassitude, il ne jette plus qu'à de rares intervalles une lueur officielle, il paraît comme forcé et contraint, et s'il se montre pâle et chetif au haut de quelque monument, on voit toujours ces mots inscrits en grosses lettres *par ordre* : car il est donné aux hommes, les plus différens, de tomber dans les mêmes erreurs; et la restauration comme la convention semble ignorer que l'amour ni les lampions ne se commandent.

Que si jetant ici un coup-d'œil rétrograde, nous examinons le caractère du lampion, quelques personnes prétendront peut-être qu'il s'est montré bien complaisant, un peu flatteur et presque vil, mais avec une petite dose d'indulgence on conviendra qu'il est simplement de bonne composition, d'un naturel doux, conciliant et pacifique, qu'il est enfin *bon enfant* dans toute l'acception du mot, et que Molière eut pu dire de lui : *messieurs, ami de tout le monde.*

En effet, religieux à sa naissance, bientôt il devient baladin à la solde des grands pour éblouir les petits sans les éclairer, perfide sous Catherine de Médicis, superbe sous Louis XIV, libertin sous la régence et sous Louis XV, téméraire et poltron sous Louis XVI, républicain sous la république, bonapartiste sous l'empire, ministériel depuis la restauration; nous le voyons changer d'opinion comme M. de Montbel change de ministère. C'est un esclave doré, mais c'est un esclave.

L'instant de la réhabilitation devait venir. Qu'elle fut belle pour la France la nuit du 17 avril 1827! Qu'elle fut glorieuse pour le Lampion! Une lutte s'était engagée plus importante mille fois que toutes les batailles; il s'agissait des droit de la nation, et la nation était victorieuse. Aussitôt de tous côtés, et bravant les clameurs forcenées des vaincus, comme par enchantement surgissent des milliers de lampions serrés, resplendissans. Pour fêter cette victoire tout devient lampion, la chandelle, l'humble chandelle, l'huile même de la petite propriété, rivalisent de lumières. Tout Paris nage dans la joie, d'épais nuages de fumée s'élèvent au ciel; jamais protestation plus imposante et plus énergique, spontanéité plus unanime : ce fut une acclamation flamboyante.

Pourquoi faut-il que la conversion ne soit pas complète? Pourquoi faut-il, qu'insensibles au noble exemple de leurs frères, quelques lampions brûlent encore parmi nos oppresseurs. De peur qu'on ne confonde le bon grain et l'ivraie, nous allons donner ici le signalement des deux partis. A sa taille petite mais bien proportionnée, à sa lumière vive et scintillante, on reconnait le lampion libéral; il se voit sur les fenêtres des citoyens, et se trouve dans la modeste boutique de nos épiciers. Le lampion ministériel, au contraire, prend naissance dans une officine administrative. il habite les palais les ministères et tous les monumens publics; son feu est terne; gros comme un ventru, indolent comme un moine, gras comme un sinécuriste, plat comme un courtisan, il brûle et n'éclaire pas; il n'est bon à rien, propre à rien, c'est un fonctionnaire en terre cuite.

Sévères à l'excès, quelques journaux repoussent cette année le secours du lampion : ils l'accusent de s'être prostitué; mais aujourd'hui les enfans subissent-ils donc la honte des auteurs de leurs jours? Les fils du général d'Afrique sont-ils donc traités en traitres? Et d'ailleurs les lampions n'ont-ils pas glorieusement racheté les erreurs de leurs péres? Laissons à une caste rétrograde ces vieux préjugés; s'il y a des lâches dans l'armée, toute l'armée est-elle donc lâche? Si M. de Polignac ne sait pas sa langue, toute la France fait-elle des cuirs? Et si M. de B....... était nommé maréchal, MM. Macdonald et Maison seraient-ils donc forcés de renoncer à leur glorieux titre?

Non! le lampion ne répudiera pas son noble mandat; il est acquis à la cause constitutionnelle; il a pris rang parmi les libéraux; naguères il a prouvé qu'il sympathisait avec toutes les gloires; qu'il brille encore pour le désespoir de nos ennemis, muette mais éclatante protestation! V. R.

Variétés.

*** Mademoiselle Atala Beauchêne s'engage au Vaudeville. Elle est jeune et avenante, elle plaît, il lui faut un rôle. Alors MM. Duvert, Varin et Desvergers se mettent à l'œuvre, rassemblent des plaisanteries quelquefois lestes, quelquefois bonnes, quelques observations de mœurs assez fines, trois couplets fort drôles, un catalan, un apothicaire, une grisette et une jeune fille, Arnal, mademoiselle Brohan jouent les principaux rôles, et l'affiche intitule la pièce la *Petite prude,* seulement, sans doute, pour mademoiselle Atala Beauchêne, qui a été du reste fort gentille. Le public, qui avait beaucoup ri, a fait répéter le vaudeville final presque entier.



— Une jeune personne, qui sans doute a vu ou lu quelque part la belle Arsène, s'avise un beau jour de désespérer tous les jeunes gens qui prétendent à sa main. Soudain se présente un beau cavalier qui parvient à faire oublier son serment à la belle, et qui écarte son rival en le mariant à une petite coquette, dont le caractère jette un peu de gaîté sur cette légère bluette. Au total, l'Ambigu compte encore un de ces succès anodins que l'on serait tenté d'appeler succès d'ennui. MM. Davesnes et Arthur ne sont pas encore passés maîtres ; car leur *Leçon de Dessin* n'a produit qu'une bien faible esquisse.

— Le charlatanisme des enseignes est poussé en Angleterre encore plus loin qu'il ne l'est à Paris. Un droguiste de Londres s'intitule : *Destructeur breveté des punaises de Leurs Majestés.* On lit au-dessus d'une boutique élégamment décorée : *C'est ici que demeure le fournisseur de lait d'ânesse de LL. AA. RR. la duchesse d'Yorck et la duchesse de Clarence.* On prétend que le duc de Kent a refusé à un tourneur la permission de prendre le titre de *Fabricant de jambes de bois de S. A. R. le duc de Kent.*

— Un habitant de Londres va chez un bottier pour commander une paire de bottes ; il le trouve à table, et est invité par l'artisan à prendre part à son dîner. Le repas terminé, l'hôte prend son chapeau pour s'en aller : le bottier lui fait observer qu'il ne lui a pas encore pris mesure. « Vous ne la prendrez pas, répliqua l'autre : je suis venu dans l'intention de vous escroquer des bottes ; mais votre hospitalité m'oblige à y renoncer : un de vos confrères paiera pour vous. »

CARICATURES DE LA SEMAINE.

PAR TOUT LE MONDE.

⁂ Odry dit que M. Boudet le serpent est le boa du parquet.

⁂ Le collége de Besançon, dans son dévoûment au ministère, a nommé deux députés, dont l'un sourd et l'autre muet.

⁂ La *Quotidienne* prête un bon mot a M. de Polignac ; M. de Polignac ne lui rendra jamais la pareille.

⁂ Les électeurs de Nantes prétendent que M. Dud... a commis de nombreuses irrégularités dans le *dépouillement* du scrutin. Nous avons peine à le croire, M. Dud... doit s'entendre mieux que personne à *dépouiller*

⁂ Quel habit m'apportez-vous, vous ne me mettez pas dans de *beaux draps*? Monseigneur, c'est un habit noir, vous êtes *en foncé.*

⁂ L'*Universel* s'est chargé de rédiger les pensées du premier ministre, si toutefois le mot de pensées n'est pas une flatterie. Qu'est-ce que Monseigneur veut qu'on prouve? Et il met ensuite en français ce que Monseigneur a dicté.

⁂ Dernièrement la *Gazette* disait en parlant du comité électoral de Paris : « C'est une véritable *diète* à laquelle les libéraux vont bientôt soumettre toute la France. » En lisant cette nouvelle, M. Piet s'est évanoui.

⁂ Il y a quelques jours, M. de Bourmont, assis sous un palmier, mangeait des fruits de cet arbre; un vieux grognard qui passait par là, dit dans ses moustaches. « Va, mange » des *dattes*, j'en connais une que tu ne pourras jamais » digérer. »

⁂ En apprenant la prise d'Alger, Odry s'est écrié : Il fallait que le dey ait le *diable au corps* pour oser se mesurer avec nous; décidément c'est un *dey possédé.*

⁂ Les habitans de Bourg de Nantes ont choisi M. Dudon pour les *représenter.* La France aura une jolie opinion de ces messieurs.

⁂ On assure que M. Piet prépare une ode à M. Jules de Polignac. Il l'appellera la julienne.

⁂ On assure que Joson l'apostolique veut partir accompagné de Madrolle, pour aller convertir les Bédouins.

⁂ C'est bien à tort qu'on croit le père *Duchesne* mort. Il travaille au *Drapeau blanc.*

⁂ Le dey n'a plus ni liqueurs énivrantes, ni pipes, ni sérail; le voilà *dey rangé.*

⁂ Les serpens à sonnettes d'Afrique n'ayant pas encore fait leur soumission, on va leur envoyer le *serpent Boudet* pour s'entendre avec eux.

⁂ Odry appelle M. Beugnot le plus beau port de France, parce qu'il est *tout long.*

⁂ Si la chambre refuse le budget, M. Boudet a promis de donner du serpent au bénéfice du ministère.

⁂ M. de Pina, maire de Grenoble, a écrit à un journal une superbe lettre finissant par ces mots : « Je vous invite *d*'insérer ma lettre. » Nous invitons M. de Pina *à* vouloir bien aller à l'école, si celà lui est égal.

⁂ Au lieu de M. Capelle, ne valait-il pas mieux mettre M. Dudon aux travaux publics? Le premier n'est bon que pour la farce.

⁂ L'honorable M. Martainville assure que *lorsqu'on pense de quoi se compose l'opposition en France, on est humilié de n'avoir que de pareils adversaires à combattre.*

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

UN QUART D'HEURE.

CHAPITRE VIII.

Il y en avait de plus jolies, mais elle avait dix-sept ans et elle s'appelait Léontine.

Malheur à toi, être froid et incomplet, si tu ne sens pas tout le charme renfermé dans un nom, un nom de jeune fille, doux à prononcer et à entendre! Si un nom ne réveille pas, en retentissant au fond de ton cœur, un souvenir frais et suave, ou triste et mélancolique; si un nom de femme frappe ton oreille, comme le ferait un son banal, un bruit vulgaire, malheur, malheur à toi! Tu ignores les plus doux frémissemens de l'âme qui aime, les émotions délicieuses alors que ce nom s'entend, inattendu quoique toujours espéré, les molles rêveries alors qu'on se surprend à le dire bas, bien bas! Ton être est manqué, tu touches au néant, tu es blasé; autant vaudrait pour toi être, depuis vingt-cinq ans, membre de l'Académie des inscriptions, ou d'un comitéde lecture.

Elle s'appelait Léontine, et lui, il adorait ce nom: peut-être parce qu'il adorait celle qui le portait. Qu'importe?

Or, il advint un jour, où s'aimer en silence ne fut plus assez, où se le dire ne suffit plus. On se l'était tant de fois dit et répété.

Ils étaient tous les deux libres, indépendans, joyeux, vivant le jour du travail de la veille et sans souci du lendemain. La même mansarde de douze pieds carrés, divisée en deux par une cloison, les contenait eux et tout leur avoir: deux lits, six chaises, deux chevalets, des pinceaux et les chansons de Béranger. Puis, quand venait l'instant du repas, une table vermoulue, un plat et deux assiettes, sans nappe, sans serviette... mais tout près l'un de l'autre, et des chansons gaies et tendres; c'étaient comme un frère et une sœur..

Depuis quelques jours Léontine était rêveuse; sur son front blanc une ride légère, amenée là par un nuage de tristesse, se faisait voir par momens, et puis un gros soupir et des larmes sans cause; et cependant, au milieu de tout cela, une joie douce et indicible débordait de son cœur, si bien que les larmes coulant le long de sa joue venaient parfois tomber sur un sourire éclos rapide et mélancolique sur ses lèvres pâles. Vous dire ce qui la faisait ainsi rire et pleurer, je ne le puis: il semblait que dans son âme une crainte inexplicable d'un instant pourtant désiré, mit en présence la terreur et le plaisir, et qu'ainsi placés le combat restât indécis, sans qu'elle-même pût savoir qui l'emportait du plaisir ou de la terreur.

Souvent elle avait eu ces pensées; mais, à présent, plus vives, plus stables, elles bondissaient dans la tête de la jeune artiste. Souvent elle avait pensé qu'à ce drame qui se jouait dans sa tête et dans son cœur, il devait y avoir un dénouement; mais alors elle frémissait instinctivement, et ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que les caresses de frère qu'il lui donnait ne faisaient qu'ajouter à l'ardeur du sang qui, à ces instans-là, refluait avec force vers son cœur. Ses jambes tremblaient, la tête lui tournait; elle était obligée de s'asseoir... et tout cela, sans savoir pourquoi. C'était bien extraordinaire!

Lui aussi, il éprouvait quelque chose de bizarre et d'inaccoutumé. Il lui arrivait de passer des heures entières sans donner un coup de pinceau; les couleurs séchaient inemployées sur sa palette; sa physionomie mobile réflétait des transports, de la joie et

puis de l'indécision, et tout cela passait rapide et insaisissable. Après, il se réveillait comme d'un songe, et de grosses gouttes d'eau coulaient de son front. Il s'essuyait brusquement, et voulait se remettre à son travail; mais sans qu'il s'en aperçut, au bout d'une heure, le même rêve avait recommencé, fini, et son foulard rafraîchissait de nouveau son visage rouge et humide de sueur.

C'était un spectacle curieux à observer que celui offert par ces deux êtres isolés sur la terre, dont l'un n'avait d'appui et de consolation que dans l'autre, évitant de se regarder trop long-temps à la fois, ne s'entendant pas ou craignant de s'entendre.

Ainsi ils étaient, depuis deux ans que le malheur et l'isolement les avaient réunis.

C'était un jour de mai... dix heures et demie venaient de sonner à Notre-Dame-des-Champs : dans trente minutes Léontine allait avoir dix-huit ans. Il avait ouvert sa fenêtre pour respirer librement. Ainsi, renfermé dans sa mansarde, il étouffait; mais bientôt le ciel bleu, l'air pur lui rendirent un peu de calme. Alors il pensa à celle qui attendait sans doute son bonjour et ses vœux de fête pour sortir de sa chambre. A cette pensée, son cœur battit plus fort, puis il se remit, et s'arma de courage : il avait peur. On eût dit qu'il allait braver un grand danger. Et prenant en passant dans un vase un bouquet composé d'une rose et d'un bouton mi-éclos, il se dirigea vers cette porte dont jusqu'alors le seuil lui avait paru infranchissable; tout son corps trembla; il entra.

La jeune fille avait revêtu son habit de fête, et lorsqu'elle le vit, elle courut à lui. — Eh bien! tu ne me dis rien, c'est pourtant le jour de ma fête... — Si, répondit-il; bonjour, Léontine, et il tendait machinalement le bouquet. — Comment, tu ne m'embrasses pas? Voyons! Monsieur, un baiser... Aujourd'hui il n'y a pas de mal. C'est ma fête. Et pourtant elle baissait les yeux. — Tu le veux, dit-il. — Certainement je le veux, reprit-elle en riant, et comme jouissant du trouble où elle voyait celui qu'elle appelait son frère.

Alors il l'embrassa et l'on n'entendit plus rien. En ce moment, le vent qui passait par la fenêtre restée ouverte souffla plus fort, et la porte se ferma.

Un quart d'heure après elle se rouvrit. Ils pleuraient et riaient en même temps.. — Mes pinceaux, Léontine, dit-il. . . . .

. . . .

Onze heures sonnaient, lorsqu'un élégant cabriolet, emporté par un cheval bouillant d'ardeur, quitta la rue de Provence, parcourut les boulevards, et entra dans la rue de Bondy; où il s'arrêta devant le théâtre de l'Ambigu-Comique. Une jeune personne s'en élança vivement. Elle aussi elle avait eu ce jour-là dix-huit ans. « Vous direz à Milord, cria-t-elle au groom qui l'accompagnait, de ne pas venir me prendre. J'ai affaire. » Le cabriolet repartit, et un jeune homme qui se trouvait là, je ne sais par quel hasard, offrit son bras à mademoiselle Herminie pour monter l'escalier du théâtre.

Ch. de B.

LE CONSCRIT.

Il n'y a plus de lâche dès qu'il entre dans le régiment de Champagne.....

(Labruyère.)

Il maniait la bêche, il conduisait la charrue. Rustre, grossier, jamais un sourire de femme ne l'avait fait rêver. Jamais son cœur n'avait battu au froissement d'une robe. Il se levait, mangeait, travaillait, se couchait. Il vivait de la vie de son cheval. Chez lui tout était chair et os, tout jusqu'à l'âme.

Un matin on vint lui dire : Laisse-là tes travaux; marche, va servir ton roi, ta patrie; va, tu auras deux sous par jour, tu seras nourri, logé, couché; cours affronter les balles, les boulets; cours vaincre ou mourir. La gloire t'attend au champ de l'honneur. Or, il craignait les balles et les boulets; il se souciait peu de la gloire et du champ d'honneur, et il refusa;

mais on lui dit encore : Marche ou les gendarmes te saisiront, tu seras garotté, puis plongé dans un sombre cachot. Il ne redoutait rien tant que le cachot ; il opta pour la gloire, pour le champ d'honneur.

On lui mit sur le dos un sac, sur les bras un lourd fusil, et il partit. Chaque matin on le fesait marcher en cadence sur une immense place ; il avançait, reculait, reculait, avançait. On le forçait de passer son mousquet de droite à gauche, de gauche à droite, et il trouvait la gloire chose singulière et fort ennuyeuse. La gloire pour lui, c'était un pantalon rouge, un habit bleu, un schako, du pain de munition, la consigne et six heures d'exercice par jour. Il dormait sur son lit de camp comme M. de Jouy sur son fauteuil, seulement il ne faisait pas de rêves d'immortalité.

Mais le temps est un grand maître. Au bout de six mois il était las de la gloire ; il était las du champ d'honneur. Pour la première fois il se mit à penser. Il avait vu une jeune *bonne* accorte, vive, légère. Il comprit que le soldat peut faire autre chose que porter et présenter *armes*. Son baudrier, son frac recouvraient un cœur sensible ; il découvrit dans ce cœur des battemens, des désirs, des passions. Il connut l'amour ; il peignit sa flamme ; il fut éloquent et heureux... Il avait commencé à vivre,...

Vint la guerre ; les trompettes sonnèrent, les tambours battirent la charge. Il saisit son mousquet et courut à l'ennemi. Le plomb sifflait à ses oreilles, l'acier foid et étincelant menaçait sa poitrine. Il eut peur, il recula : personne ne le suivit. Au contraire, il vit ses camarades pousser toujours en avant. La honte alors fit place à la crainte. En voyant une plaine jonchée de morts, des braves affrontant les boulets, il sentit naître son émulation et son ardeur. Il revint au combat. Plus de timidité, plus de faiblesse ; c'était un lion. Depuis long-temps son sang coulait et il combattait toujours. Il tomba, mais il tomba vainqueur. On le porta dans le camp. Son nom fut proclamé dans l'armée. Partout des éloges, partout l'estime et l'admiration ; puis un ruban rouge comme le sang qu'il avait versé vint cicatriser ses blessures. Depuis ce moment il avait compris et senti la gloire ; les mots d'honneur et de patrie retentissaient à son oreille comme une musique harmonieuse ; c'est que le conscrit était un soldat et ce soldat devait être un héros.

Jadis il avait été *Pacot*, *Canivet*, *Dumanet* ; il avait servi de but aux piquantes railleries, aux spirituelles boutades des artistes. On s'était moqué du conscrit, de sa gaucherie près des belles, de sa poltronnerie en face de l'ennemi, de ses réflexions naïves, de sa tournure ridicule. On le respecte maintenant, c'est le modèle de la sensibilité et de l'insouciance, de la bonhomie et de la rudesse, de la bravoure et du sang-froid.

C'était à sa seconde campagne ; il était sur le champ de bataille, calme, impassible au milieu des coups de feu qui se croisaient en tous sens. Un ennemi venait de tomber sous ses coups ; il rechargeait son arme, une bombe s'élance des lignes opposées et vient éclater à cinq pas de lui ; le soldat ne se dérange pas : un grand homme lui a dit que les bombes respectaient les braves ; il regarde dédaigneusement : *Passe ton chemin*, *cochon*. Il dit et continue de charger.

C'était à sa dernière campagne ; ses cheveux avaient grisonné, pour la première fois la victoire l'avait trahi ; mais sa bravoure avait doublé ; il attendait froidement la mort au milieu des débris et des cadavres de ses vieux compagnons. Un militaire ; un général passe rapidement près de lui ; il fuyait à toute bride, il trahissait et pourtant il était Français !!! A cette vue le front du soldat rougit d'indignation et de fureur ; il lève son fusil, il ajuste le fuyard, le coup va partir ; mais non, pour lui c'est une victime trop méprisable, il baisse son arme et se contente de dire : *Passe ton chemin*, *cochon*.

Aujourd'ui le soldat est rentré dans ses foyers ; il a revu le toit de son vieux père, mais son vieux père n'y était plus. Toujours calme et résigné, le soldat a changé le fusil pour la bêche, mais l'étoile de l'honneur brille encore sur sa poitrine. Il ne verse plus son sang pour la patrie, mais il lui consacre ses sueurs. Cette patrie lui est toujours chère, et quand il voit des hommes odieux méconnaître et mépriser ses droits,



ternir son antique splendeur, violer ses franchises, porter atteinte à ses institutions, il s'indigne et s'écrie : *Passez votre chemin*, *cochons*.

DES PARASITES.

Il est un fait qu'on peut affirmer sans crainte d'être démenti, le voici : le premier jour ou un individu a eu son repas chez soi, il s'est certainement trouvé un autre individu pour en prendre sa part. Ce fait une fois admis, je n'irai pas rechercher quel fut le premier parasite, il est clair que ce fut le second homme, et l'auteur de *L'art de ne jamais déjeuner chez soi*, *et de toujours dîner chez les autres*, n'a évidemment fait qu'un livre renouvelé des Grecs, aussi suis-je bien tenté de le prendre pour un romantique.

Chez les Grecs et chez les Romains, être parasite était presque un état, les riches avaient leur parasite comme nos rois ont eu leurs fous, comme nos dames on eu leurs sapajous, leurs nègres, leurs confesseurs; et les auteurs à côté du nom des gastronomes célèbres ont aussi inscrit celui des célèbres parasites. Mais à quoi bon demander à l'antiquité des types qui sont encore sous nos yeux. Si la forme a changé, le fonds est toujours le même, car en tous temps manger sera manger, et le parasite c'est la manducation personnifiée.

Sous l'empire de notre civilisation, consommer le bien des autres n'est plus un métier, (progrès immense des lumières!) c'est un art difficile que peu de gens possèdent à fond, malgré le grand nombre de ceux qui le cultivent, et dans lequel il faut, pour réussir, une réunion prodigieuse de talens. Et d'abord une patience à toute épreuve, une persévérance infatigable, une imperturbable mémoire, sont les moindres mérites de l'homme qui aspire à vivre sans bourse délier; qu'il cesse d'y prétendre, s'il ne joint à tout cela un estomac aussi vaste, aussi élastique que celui d'un *ventru*, une épine dorsale aussi flexible que celle de M. Beugnot, une garrulité aussi comique que celle de M. de Laboulaie, un nez aussi long et plus fin que celui de M. de Polignac.

Véritable Protée, caméléon de la mastication, le parasite doit savoir, dans la même journée, changer vingt fois d'opinion, de visage et de langage : c'est *le pour et le contre* en chair et en os. Le matin béat et mystique, après midi fanatique ou véhément, le soir égrillard et libertin, selon qu'il déjeûne auprès d'une dévote, qu'il dîne avec un libéral ou un ultra, qu'il soupe avec une actrice. Il trouvera mauvais demain ce qu'il trouvait bon hier, car il a changé d'amphytrion, ou bien son amphytrion a changé d'avis; heureux, si, placé chez son hôte d'aujourd'hui près de son hôte de la veille, il n'est pas obligé de dire un mets à la fois mauvais et bon; sous son palais, le Suresne devient du Bordeaux, le Bordeaux du Madère; le dindon le plus dur est un poulet délicat, le beurre fort sent la noisette; gras, maigre, tout est *exquis*, *délicieux*, *divin*. C'est peu de louer et de louer à point. Le maître est-il triste, sachez vous taire; est-il malade, sachez jeûner. Il faut penser comme Monsieur, comme Madame, comme le petit chien de madame; et quand on songe que certains parasites changent de commensal à chaque repas, on est effrayé de voir que vivre à rien faire est une profession qui exige infiniment plus de travail et de talent que pas une sur cette terre. Qu'on m'appelle Peyronnet, si je sais un métier plus pénible, plus dégoûtant, fut-ce celui de portefaix ou de député ministériel.

Et qu'elle vaste érudition ne doit pas être celle de ces Lazzarone de la civilisation. Encyclopédie ambulante, les sciences, les arts, la politique, les lettres, la religion, la mode, tout cela est indispensablement familier à notre sujet; autrement, comment se présenter tour-à-tour chez le ministre, chez la femme du monde, chez l'artiste, chez le rentier, chez le magistrat? C'est pour lui que nos journalistes écrivent, c'est pour lui que s'impriment le *Courrier* et l'*Apostolique*, le *Globe* et la *Gazette*, le *Figaro* et le *Corsaire*, le *Gastronome*, et la *Silhouette*, il les rumine il les digère, car un parasite ne doit jamais avoir d'indigestion.

S'il réunit toutes ces qualités, pour peu qu'il ait

un habit noir et la barbe rasée, un homme n'a pas besoin de s'inquiéter de sa table ; il peut sortir de chez lui sans donner d'argent à sa cuisinière, et quoique maintenant *la fourmi soit moins prêteuse* que jamais, quoique l'égoïsme soit la vertu à la mode, il est toujours sûr de trouver à dîner... J'oubliais un point important : il devra au moins avoir un chapeau neuf tous les mois ; car le sien ne sera plus de mise au bout de ce temps, s'il ne manque pas à saluer régulièrement tous ceux qui ont pu, qui peuvent, ou qui pourront l'admettre à leur table.

Tels sont les signes caractéristiques généraux de cette espèce d'*homme-champignon*, vulgairement appelé parasite. Mais cette grande famille se subdivise comme dirait M. de Labourdonnaie, en plusieurs *catégories*. Nous nous bornerons à indiquer les principales, au nombre de trois : le parasite par goût ; le parasite par intérêt ; le parasite par nécessité.

Cette dernière variété plus à plaindre qu'à mépriser est peut-être la moins incommode : les sujets qui la composent sont pour la plupart des plaideurs ruinés, des nobles déchus, des auteurs sifflés, ils mangent, boivent, dorment et ronflent. Pour eux indulgence est bon sommeil.

Les jeunes hommes à 20,000 livres de rentes, les vieux célibataires et généralement les gens qui ne peuvent pas se suffire à eux-mêmes, forment la classe des parasites par goût. Pour eux manger chez soi est une punition, c'est tout au plus s'ils ont une cuisinière, ils paieraient volontiers le dîner, pourvu qu'il n'eut pas lieu dans leur salle, en tout cas ils paient en bonne mine, en bon appétit, en bons mots, ceux-là sont fous et ridicules, il faut en rire.

Mais des trois variétés, la plus insupportable est, sans contredit celle des parasites par intérêt. Que parfois ils soient forcés de prendre quelque chose à la maison, cela leur semble amer ; ils ne mangeraient pas, plutôt que de manger chez eux, si l'on pouvait vivre sans manger; ils sont sans nulle vergogne : on les chasse par la porte, ils rentrent par la fenêtre. Leurs repas sont échelonnés comme les échéances d'un banquier : ils savent le premier du mois, chez qui ils dîneront le trente; malencontreux troublefêtes, ils interrompent sans scrupule un doux tête à tête, un déjeuner d'amis. Que je suis désolé de n'avoir qu'un si maigre dîner. — C'est bien mal à vous d'arriver si tard. — Je n'oserai pas offrir à ces messieurs... Vains subterfuges. *Il y a toujours assez pour moi ; ne vous dérangez pas. — J'arrive à temps. — Mon cher, je vous présente quelques amis*, sont des réponses stéréotypées dans leur bouche. Ce sont ceux-là qui, demandant une fève pour un pois, vous apportent, avec un melon gros comme le poing, Mme leur épouse, Mlle leur fille, M. leur fils, et aussi Mlle leur bonne, qui fait plus souvent l'appartement que la cuisine. Pour moi, je m'étonne qu'il leur reste assez de pudeur pour ne pas amener leur roquet et leur matou.

Cette espèce-là est maudite, et s'il est quelque chose au monde de plus ennuyeux, ce ne peut être qu'une tragédie classique ou un rhume de cerveau. V. R.

MA MÈRE L'OIE.

Il était une fois.... Mais non, je vous fais grâce de mon récit ; d'abord, parce que vous savez peut-être aussi bien que moi ce que j'allais vous dire ; ensuite, parce que, si vous ne le savez pas, je préfère vous fournir le moyen de l'apprendre d'une manière à la fois instructive et agréable ; mais avant tout, permettez-moi une légère digression.

L'Angleterre tant vantée pour ses rostbeefs et pour ses institutions libérales, l'Angleterre dont nous empruntons jusqu'aux modes, comme si nous n'avions pas assez de nos ridicules, l'Angleterre enfin que, par esprit national sans doute, nous citons à tout propos tant en politique qu'en morale ou en cuisine, l'Angleterre, dis-je, est le point de mire de ma comparaison.

Personne n'ignore qu'à Londres il existe un théâtre où la pantomime drolatique, entourée de la considération générale, a le double privilége de dilater les poumons aristocratiques, et d'arrêter les progrès du spleen de la petite propriété. Heureuse Cité où le clown irlandais est estimé à l'égal de l'interprète des Sheridan

et des Shakespeare, où le Mime adroit, grâce à ses ronds de jambe et à ses tours d'agilité, acquiert un renom digne des Macready et des Kean, et moissonne plus de lauriers que la Smithson ou la Sontag. Bien plus, il obtient les honneurs de la transmigration, et l'annonce adroitement propagée de la prochaine apparition sur un théâtre de la capitale d'une troupe anglo-mimique met en fermentation plus de têtes parisiennes que jamais n'en dérangea la première répétition d'un opéra du grand Maëstro ou la lecture d'un drame romantique.

Et tandis que le spectateur, avide de nouveautés, porte son tribut à l'industrie étrangère, et tout émerveillé de la pompe dramatique et de l'extravagance des pantomimes anglaises ne sait ce qu'il doit le plus admirer des nombreux changemens à vue ou des tours de force de ces Clowns miraculeux, il ignore peut-être qu'il existe à Paris un théâtre qui sait reproduire d'une manière fidèle, quoique plus modeste et plus sage, ce panorama varié de décors et de costumes, cette succession rapide de sauts et de cabrioles que l'on pourrait en conscience se dispenser de faire venir à grands frais d'outre-mer.

Pas d'équipage qui s'arrête devant la façade de ce théâtre, pas de valets et de gendarmes qui en encombrent les avenues, pas de vaste pérystile pour offrir un abri aux curieux et aux piétons; un frontispice de peu d'apparence, des escaliers étroits et tortueux, une salle triste et enfumée, tel est l'aspect qu'il présente au premier coup-d'œil; mais que soudain on frappe les trois coups d'usage, et qu'après l'ouverture indispensable, la toile se lève au bruit des applaudissemens, vous ne sauriez avoir trop d'yeux et trop d'oreilles pour ouïr et admirer. Cette troupe modeste qui se contente de la dénomination peu favorable de Funambules, représente, à la satisfaction universelle, un drame de longue haleine, plus intéressant mille fois que la tragédie ou l'opéra à la mode, malgré la présence inévitable du pierrot et de l'arlequin de fabrique italienne; ce dernier personnage, repoussé peu à peu des scènes du premier ordre qui furent son berceau, exilé récemment du Vaudeville avec l'acteur Laporte, digne successeur de Dominique, s'est enfin réfugié au boulevart du Temple entre les figures de cire et les acrobates de madame Saqui. Et, en conscience, ne faut-il pas plus de talent pour rendre supportables ces masques noir et blanc que l'on rencontre dans toutes les productions de ce genre que pour réciter méthodiquement les vers et la prose de MM. tel le tel. Pour moi, je professe une profonde admiration pour les chefs-d'œuvre des Funambules si plaisamment représentés par l'arlequin Laurent, et surtout par l'inimitable Debureau, type de tous les pierrots passés, présents et futurs. Vous ne savez certainement pas de quelles jouissances vous vous privez, ô vous qui n'avez jamais contemplé la face longue et blafarde de ce héros drolatique. Non, jamais, malgré la concurrence, vous n'avez rencontré sur la scène française ou dans les loges grillées de M. Martin un comique ou un singe dont les grimaces expressives sachent rendre avec plus de bonheur les diverses sensations que l'on prête communément au caractère du rival d'Arlequin. Et certes, le succès n'était pas usurpé lorsque le nom du célèbre Debureau attirait pendant plus de cent représentations consécutives les admirateurs enthousiastes d'un talent aussi vrai qu'original.

Homme du monde, homme raisonnable, homme à la mode, que je vous plains, si, dépouillant un instant la gravité de vos occupations et de vos habitudes, vous ne vous êtes pas surpris pouffant de rire à la représentation du *Bœuf enragé*, de l'*Homme légume*, ou de *Ma mère l'Oie*. Je vous déclare que vous n'êtes et ne serez jamais susceptible d'aucun sentiment de plaisir ou de peine; que, semblable à Pierrot, dont la figure impassible est le siège de la naïveté et de l'insouciance, vous resterez froid et blasé sur toutes les actions de la vie humaine, si vous n'avez pas trouvé le moindre sourire sur vos lèvres à la vue de ce masque si niaisement spirituel qui exprime tour à tour la poltronnerie, la paresse ou la gourmandise. Et d'ailleurs ne craignez pas de compromettre votre dignité d'homme pensant et jugeant, en prenant un billet à la porte des Funambules. Une ordonnance de police a rendu aux compagnons d'Arlequin et



LES PARASITES.

Oh! la bonne odeur et quel plaisir nous allons leur faire!



Lith de Ratier

Passe ton chemin; cochon.

de Pierrot la parole que depuis si long temps ils avaient perdu; et grâce à M. Mangin, vous admirerez ce langage de *Ma mère l'Oie*, qui jouit aujourd'hui d'une vogue presque aristocratique; vous l'entendrez parler en beaux et bons vers, moins rocailleux ma foi que certains de ma connaissance, et après avoir applaudi aux beautés d'un genre jusqu'ici presque ignoré, vous conviendrez avec moi, quand ce ne serait que par un retour d'esprit national, que ces clowns irlandais si indiscrètement vantés, et ces pantomimes anglaises si pompeusement pronées, auront du bonheur s'ils réussissent à nous faire oublier le talent de l'inimitable Debureau et les prodigieux prestiges de *Ma mère l'Oie*.

E. D.

Variétés.

Les premières représentations, chez les comédiens italiens, se succèdent avec une telle rapidité, qu'à peine au bout de huit jours se souvient-on de ce qui a paru dans la semaine. Malgré le talent véritable de madame Internari, *la Rosmunda* et la *Virginia* n'ont pas obtenu beaucoup de succès. *Alfiéri* est décidément trop classique pour nous. Mais si les Italiens ne peuvent nous faire ni frémir ni pleurer, ils ont trouvé le secret de nous faire rire, ce qui certes est cent fois plus rare et cent fois préférable : Taddeï surtout, dans les différentes *farse* qu'il a représentées, a fait tour-à-tour pouffer et pâmer son auditoire. Quant à moi, je ne sache rien de plus drôle et de plus bouffon, si ce n'est le programme composé par M. *Roullet*. En voici un échantillon : il s'agit du dénouement du cinquième acte de la *Virginia* : « Appius tombe sous les coups des révoltés, combat; on se jette sur les licteurs et les affidés d'Appius. Enfin, Appius reçoit de Virginia même le coup fatal. Victoire des *Romains*. La toile tombe. *Tableau*.» Le premier fauteuil vacant à l'Académie est, dit-on, promis à M. Roullet.

⁂ Un mari à qui on emprunte sa femme, ce n'est pas rare dans notre malheureux siècle de perdition; mais un mari qui consente à la prêter, c'est moins commun : c'était bon sous Louis XIV. Sur une donnée de cette espèce, un peu trop semblable à celle de *Une heure de Mariage*, M. Rosier, jeune auteur de nouvelle mais heureuse espérance, a bâti une jolie petite comédie, intitulée le *Mari de ma femme*, que le public de l'Odéon a accueillie à grands éclats de rire.

⁂ Depuis quelque temps les auteurs de mélodrames font tellement bailler leurs spectateurs, que les malheureux n'ont plus la force de siffler. Grâce à ces béantes dispositions, on a vu en dormetant la semaine dernière au théâtre de la Gaîté un *Jeffries*, véritable caricature historique. Le coupable est M. Benjamin qui a déjà à se reprocher une partie des *Massacres*........ du boulevard du Temple; sa pièce est cent fois pire que mauvaise, elle est médiocre.

⁂ Un jeune homme enlève l'une portant l'autre, la fille et la jument de son maître, qui ne les retrouve que victorieuses *aux courses d'Epsom*, où la demoiselle s'est rendue déguisée en *jockei*. Telle est l'intrigue de la pièce jouée samedi aux Variétés. MM. Masson, Charles et Adolphe, disait un confrère, ont sans doute fait leurs *Courses* en *courant*, mais elles ne feront *courir* personne. Heureusement ces messieurs, pour *courir* à la fortune, ont de meilleurs *jockeis*.

⁂ *Aben Humeya*, mélodrame de M. Martinez de la Rosa, a obtenu lundi sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin un éclatant succès. L'espace nous manque pour analyser cette pièce. Nous passerons donc sous silence les défauts qu'on pourrait lui reprocher; nous dirons seulement que le style rachète le manque d'intérêt; que la musique, due à MM. Gomis et Piccini, est vraiment remarquable, la mise en scène très-soignée, et les décors admirables.

LE PAPILLON ET LA ROSE.

Une rose venait d'éclore;
Un jeune papillon, plein d'un tendre désir,
Près d'elle voltigeait, sans se fixer encore.
Ses aîles tout-à-coup frémissent de plaisir :
Heureux, dit-il, celui qui sur toi se repose!
Qu'à jamais de mon sort le Zéphir soit jaloux!
Oui, toujours du sein de la rose,
S'exhaleront pour moi les parfums les plus doux.
Il jurait, et bientôt la fleur à peine éclose,
Triste, voit s'envoler son infidèle amant.
Chaque fleur le séduit, à toutes même chose.
En amour que vaut un serment!
Aucune cependant de la rose merveille
N'a pour lui l'éclat, la fraîcheur.
Lors il revient plus épris que la veille;
Mais, hélas! la charmante fleur
Déjà recelait une abeille.

Frédéric ***.

CARICATURES DE LA SEMAINE.

PAR TOUT LE MONDE.

*** M. de P...... vient de retirer à mademoiselle Delphine Gay la pension de 1,500 fr. dont elle jouissait. Mademoiselle Delphine Gay est pourtant une dixième muse mais l'Apollon de la rue de Grenelle ne peut pas accorder des faveurs à toutes ses sœurs.

*** M. d'Haussez a obtenu à Nîmes son huitième accessit électoral.

*** Le préfet de la Creuse a voulu destituer en masse les tambours de *Felletin*, qui avaient raisonné pour un député libéral. Les peaux d'ânes sont-elles donc faites pour l'administration exclusivement?

*** Puisque M. de Clermont-Pétard voulait se permettre dans le collége électoral d'imiter Louis XIV entrant au parlement, il aurait dû avoir le fouet.

*** Par suite de la mise à la retraite de la plus grande partie des ventrus de la brigade Piet, les truffes éprouvent une forte baisse.

*** Le comité-directeur se promenait dernièrement sur les boulevards la canne à la main ; il a été rencontré par la *Quotidienne*, qui l'a parfaitement reconnu.

*** Le pigeon de la *Quotidienne* est mort, dit-on, des suites d'une courbature qu'il avait attrappée dans son retour d'Afrique. Le gouvernement et la *Quotidienne* perdront en lui un sujet dévoué et un excellent royaliste.

*** M. Cotta a bien voulu se charger de donner des douches à M. Madrolle.

*** M. Cottu et M. Madrolle ont demandé qu'on leur envoyât un chameau par le télégraphe.

*** L'*Universel* ne veut pas qu'on attaque les perruques ; il a ses raisons pour cela.

*** M. D.... est au désespoir ; un de ses amis en le rencontrant hier lui a pris la main.

*** On prétend que M. Boudet a toujours une sonnette dans sa poche ; c'est un serpent à sonnette.

*** Je vous ai parfaitement compris, disait M. Cottu à M. Bonald. — Vous êtes plus heureux que moi, répondit celui-ci.

*** Joson continue à damner bêtes et gens ; il consent pourtant à faire grâce aux pères jésuites et aux capucins. Du reste, pour se consoler et pour se venger des infamies qui se commettent chaque jour sur la terre, il espère être correcteur dans l'autre monde.

*** M. de Peyronnnet prétend qu'il ne connaît ni mademoiselle Delphine Gay, ni sa pension, ni ses vers. C'est la grisette de la caricature devenue grande dame : *Monsieur, je ne vous connais pas.*

*** Apollon de l'intérieur a fait remettre à la muse de la patrie un exemplaire de l'épître sur l'*indifférence*, enveloppé dans une épreuve de la *loi d'amour.*

*** M. Joson n'a pas bu depuis le commencement des chaleurs ; l'effroi s'est répandu dans son quartier.

*** Un garçon boulanger se présente à la tournée de M. Dupuytren pour se faire remettre l'os maxillaire qu'il s'était décroché la veille au soir en baillant. « M. *Dupuytren.* Que faisiez-vous donc, mon ami, pour bailler si fort? Le *patient.* Je lisais. M. *Dupuytren.* Et quoi donc? Le *patient.* La *Gazette.*

*** Il a fallu M. de Polignac pour éclipser M. de Conny à la tribune.

*** On dit que les cordonniers ont adopté une nouvelle expression pour désigner le plus fort de tous les cuirs ; ils disent maintenant : le *cuir Polignac.*

*** Une Algérienne disait à un de nos jeunes soldats, « Vous venez ici, parce que vos femmes sont mortes ; s'ils » vous en faut d'autres, allez à Tunis, elles sont plus jolies. » Dumanet a répondu galamment : « A Alger, vous êtes des *deyesses* ; à Tunis, on ne trouve que des *bey etes.* »

*** Qu'est-ce qu'un bulletin ouvert? — C'est la main d'un pauvre qui demande l'aumône.

*** Depuis que Sa Majesté a daigné embrasser M. d'Haussez, celui-ci prend des golfes pour des détroits et des frégates pour des bricks. On assure que son S. Exc. aurait dit hier à une grande dame du noble faubourg : « Vous avez un beau *bras et un beau port de mère.* »

*** Un individu qui avait acheté *un chapeau imperméable*, se présente, la tête mouillée, chez le chapelier, et lui fait part de son étonnement. « Je vois ce que c'est, dit le marchand ; *monsieur sera sorti par la pluie !*

*** On vient d'afficher, dans l'intérieur d'une messagerie de Lyon à Bordeaux : « MM. les voyageurs sont priés, s'ils descendent, de ne pas aller plus vite que la voiture. »

V. RATIER.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

AVIS.

La révolution d'abord, et ensuite des circonstances indépendantes de notre volonté, ont retardé de deux numéros la publication de la *Silhouette*. Notre recueil reparaît aujourd'hui. Des mesures sont prises pour qu'il n'éprouve plus aucune interruption, et pour que les livraisons parviennent régulièrement chaque jeudi de bonne heure à nos abonnés. Tous nos efforts tendront à mériter de plus en plus la bienveillance que le public a bien voulu nous témoigner.

Le montant des abonnemens faits à la *Silhouette* dans le courant du mois d'août, sera versé à la souscription ouverte pour les victimes des 27, 28 et 29 juillet. La *Silhouette* consacrera au même usage le produit de la vente du portrait de Charles X en jésuite, qui avait été condamné par jugement du tribunal de première instance. Prix : 50 centimes.

LE ROI DÈTRONÉ,

RÉVOLUTION POPULAIRE EN TROIS JOURNÉES

et en douze arrondissemens, avec prologue et épilogue

PROLOGUE.

(*L'entrée d'une imprimerie.*)

Premier imprimeur. — Allons, nous v'là licenciés. Charles X nous a donné notre compte.

Premier compositeur. — Je vous disais bien, moi, que ça en viendrait là; vous ne vouliez pas me croire.

Deuxième compositeur. — Parce que t'as travaillé au *Drapeau blanc*.

Deuxième imprimeur. —Cré coquin, ça ne se passera pas comme ça. Non! non!

Premier compositeur. — Eh bien! qu'est-ce que nous ferons?

Troisième imprimeur. — C'est là l'*hic*, qu'est-ce que nous ferons?

Troisième compositeur. — Avec tout ça, la paie va venir, et enfoncés les pauvres imprimeurs. Si les journalistes voulaient me croire, je sais bien ce qu'ils feraient, moi!

Un rédacteur. — Allons, messieurs, à l'ouvrage.

Tous. — Comment, à l'ouvrage! et les ordonnances?

Premier imprimeur. — Révoquées, qu'on te dit.

Le rédacteur. — Non, mais les rédacteurs des journaux constitutionnels ont tous juré de paraître nonobstant.

Tous. — Bravo! bravo!

Premier compositeur. — Tiens, voilà M. de C....; c'en est un de *l'Universel*; comme il lève la tête aujourd'hui.

Deuxième imprimeur. — Oh! c'te tête!

M. de C... — Eh bien! mon cher confrère, j'avais bien raison de vous dire qu'*avant peu, il ferait bon d'être royaliste.*

Le rédacteur. — Riez, riez! Rira bien, qui rira le dernier... Le peuple...

M. de C... — Le peuple! le peuple!... *c'est un grand enfant; on le fouettera un peu plus fort, et il se taira*;... ce sera comme aux affaires de la rue Saint-Denis...

Le journaliste. — Les ministres qui ont contresigné l'ordonnance *ont perdu la tête.*

M. de C... — Les ministres ont fait leur devoir *C'est une affaire arrangée;... le reste regarde la gendarmerie...* Un petit feu de peloton dissipera toute votre *canaille...*

Le rédacteur. — Canaille!... style de cour,... et les magistrats sanctionneraient une violation aussi atroce de nos lois?

M. de C... — Ils ont fait serment de fidélité au roi,



Pour eux, le roi est tout; ils le voient dans tout. Demandez aux rédacteurs de la *Silhouette*.

(*L'hôtel du président du tribunal de première instance.*)

(Minuit.)

LE PRÉSIDENT. — Disons que Plassan sera tenu de procéder aux composition et impression du *Journal de Paris*. La présente ordonnance sera exécutoire sur minute, nonobstant appel et avant enregistrement.

PREMIÈRE JOURNÉE.

27 *juillet*.

(La rue de Richelieu en face les bureaux du *Temps*).

UN CITOYEN.—Les voilà, les voilà!

UN GENDARME.—Rangez-vous, messieurs.

UN GAMIN.—Nous ne faisons pas de mal, il me semble... je veux voir le commissaire, moi!

UN PASSANT.—Qu'est-ce donc? pourquoi toute cette troupe?

UN OUVRIER.—C'est le roi qu'a démoli la charte hier, et ils viennent aujourd'hui pour prendre le TEMPS.

UN GAMIN.—Il paraît que c'est furieusement lourd, une presse; qu'il faut, pour la saisir, 40 gendarmes à cheval.

LE GENDARME.—Silence donc, rangez-vous!

LE GAMIN.—Tiens, ct' autre, est-ce qu'on ne peut pas parler?

UN APPRENTI.—Monsieur le gendarme, je peux t'y passer, moi, je suis de la maison.

LE GENDARME.—On n'entre pas, sacre dieu! gare donc, canaille.

LA FOULE.—Canaille?..

UN PASSANT.—C'est au *National* qu'on leur a monté un fameux coup! Depuis ce matin on distribue le journal gratis au bureau; et quand le commissaire s'est présenté, on lui a fermé les portes au nez, et on a distribué le journal par la fenêtre.

L'APPRENTI.—Ah! v'là mon compagnon... nous allons savoir du nouveau.

LA FOULE. Eh bien! qu'est-ce qu'il y a... comment ça se passe-t-il?

LE COMPOSITEUR.—Pour lors, quand ils ont été entrés, le directeur les a tous fait mettre en rond; il leur a dit que les portes étaient fermées et barricadées; qu'il avait jeté la clef dans le puits; qu'en conséquence il ne la leur donnerait pas.

LA FOULE.—Bravo, bravo!

LE COMPOSITEUR.—Ensuite, il leur a dit que, s'ils touchaient à quelque chose, ils étaient des voleurs, et il leur a lu le code, qui condamne les voleurs à dix ans de galères à perpétuité.

UN GAMIN.—Fameux!

LE COMPOSITEUR.—Le commissaire était pâle, pâle comme une chemise... quoi... mais c'est égal; il a voulu faire enfoncer la porte; le serrurier lui a dit que les serruriers faisaient des serrures, mais qu'ils n'enfonçaient pas les portes.

UN GAMIN.— Enfoncé le commissaire. Maintenant ils courent après un autre... mais ils ne peuvent pas en trouver.

UN CITOYEN.—Parbleu, je crois bien, il n'y a pas de voleur parmi nous!

UN GENDARME.—Séparez-vous donc, f....

LA FOULE.—Ou... ou...ou...

UN GENDARME. — Place, place, passage.

UN GAMIN.—Tiens, regarde donc Loulou, ce vilain particulier.

LOULOU. — Tiens, c'est celui qui ferre les galériens, je le reconnais, je l'ai vu à la dernière chaîne

UN CITOYEN.—Ils ne pouvaient pas en trouver d'autre, un bourreau et Mangin; ça doit aller ensemble.

L'APPRENTI. — Les v'là qui s'en vont, v'là le fiacre

UN GENDARME CARACOLANT. — Arrière, arrière.

UN GAMIN. — M'embête-t'y ce gendarme, je voudrais t'y pouvoir le descendre.

LE COMPOSITEUR. — C'est ça, v'là le commissaire dans le coin, il est encore tout tremblant, et puis v'là! nos formes: ces gueux-là, ils nous enlèvent nos formes, mais c'est égal, nous aurons encore du caractère; ils ont pourtant démanché la presse à ce pauvre Jean. Oh! les scélérats.

PLUSIEURS VOIX. — A bas le commissaire! A bas les gendarmes!

UN JEUNE HOMME. — Vive la Charte!

UN GENDARME. — Ah vive la Charte, à toi, tiens (il lui donne un coup de sabre.)

LE JEUNE HOMME. — A ton tour. (Il l'étend mort d'un coup de pistolet.)

LE GAMIN. — Le v'là descendu lui, attrape! enfoncé gendarme!

LA FOULE. — Bravo! Bravo! Vive la Charte! vive la Charte!

(La gendarmerie fait une charge.)

LA FOULE. — A bas les gendarmes! A bas le commissaire! vive la Charte!

LE BOULEVARD DES CAPUCINES.

(La foule, des gendarmes, un détachement de ligne, un détachement de garde royale des canonniers, un canon.)

Un enfant. — Maman, est-ce qu'il y a une revue aujourd'hui?

Un citoyen. — Des canonniers mèche allumée, c'est une infamie; si le roi le savait...

Un passant. — Le roi le sait bien, parbleu; puisqu'il a donné pour mot d'ordre hier *Victoire et Montauban.*

2e Citoyen. — On dit qu'il a nommé pour commandant de Paris le fameux Raguse.

3e Citoyen. — Raguse, il les trahira comme il a trahi l'autre.

1er Citoyen. — C'est pourtant cet infernal Polignac qui est cause de tout cela.

2e Citoyen. — Ça toujours été *là son idée.*

3e Citoyen. — Ça n'est pas possible; c'est pour faire peur; ils n'oseront jamais tirer sur le peuple.

1er Citoyen. — Ils sont capables de tout.

2e Citoyen. — Sur un peuple sans défense!

3e Citoyen. — Voyez donc comme ils sont rouges, ces canonniers; on leur a sans doute donné double ration pour les engager à nous mitrailler.

Un enfant. — Maman, à quelle heure tirera-t-on le canon?

Un gamin. — C'est ennuyeux, je m'en vas, ils n'en finissent pas.

(Passe une voiture.)

La foule. — A bas Polignac! A bas les ministres!

(Des pierres sont lancées contre les glaces de la voiture. La troupe charge la foule qui se disperse, criant à mesure qu'elle s'éloigne: A bas Polignac! à bas les ministres.)

LA PLACE DE LA BOURSE.

(Un cadavre, un rassemblement.)

Il faut aller chercher un médecin. — Pourquoi faire, puisque cet homme est mort depuis deux heures. — Eh non, il vit peut-être encore. — Il faut que le médecin descende, où nous allons jeter des pierres. — Oui, des pierres! des pierres! — Le médecin! le médecin! — Il faut qu'il vienne sauver notre camarade. — Il ne viendra pas si vous lui jetez des pierres. — C't' homme ne peut pas rester là, pourtant. — Il faut que les gendarmes le reçoivent. — Ils ne voudront pas. — Forçons le poste. — Messieurs; les gendarmes consentent à recevoir notre camarade. — Non, non, il faut qu'il reste là. — Oui, que tout Paris le voie. — Vengeance! vengeance! — Liberté! liberté!

Un boulanger (soulevant au-dessus de sa tête une femme ensanglantée). — Oui, vengeance! vengeance! (jetant le cadavre aux pieds des soldats de la ligne) Tenez, voilà comme vos camarades arrangent nos femmes, en ferez-vous autant?

Les soldats. — Non! non!

Un caporal. — Mais venez donc avec des armes!

Le lieutenant. — Tuez-moi, tuez-moi; la mort est préférable à une position si horrible que la nôtre.

La foule. — Vengeance! vive la liberté! vive la ligne! vive la Charte! à bas les ministres! à bas Charles X! plus de Bourbons! liberté! liberté!

(On met le feu au poste des gendarmes.)

DEUXIEME JOURNÉE.

28 *juillet.*

(La place de l'Hôtel-de-Ville.)

Un jeune homme. — Courage amis, courage, les balles suisses n'atteignent pas le cœur français..... En avant.

La foule. — Nous n'avons pas d'armes.

Le jeune homme. — Nos ennemis en ont. (s'élançant sur deux soldats morts). Tenez voilà des armes et des munitions,

La foule. — Bravo! Vive la liberté: mort aux Suisses.

Le jeune homme. — Maintenant il faut traverser ce pont; je vais donner l'exemple, si je meurs, souvenez-vous que je m'appelle d'Arclo. (Il tombe.)

La foule. — Qui va nous commander maintenant.

Un élève de l'école polytechnique. — Vous avez encore un général, suivez-moi. En avant, le premier qui recule et passe la ligne indiquée, par mon épée est mort.

La foule. — Vive l'école polytechnique! vive la Charte!

Un ouvrier (ramassant un biscaïen). — Tiens, regarde donc comme Charles X en envoie à son peuple.

Un autre. — Oui, c'est des fameuses prunes de Monsieur.

Un journalier. — Qui vient avec moi prendre cette pièce; je ne veux que des hommes sans armes.

.... Elle est à nous; je la garde; je mourrai dessus plutôt que de la rendre.

Une voix. — Revenez, revenez, les braves nous sont chers!

Le jeune homme. — Lâches, vous m'abandonnez au moment où la pièce est à nous, réparez votre honte, à moi!

La foule.—Courons! vive la liberté! vive la liberté! (Ils s'emparent du canon.)

TROISIEME JOURNÉE.

29 *juillet.*

SAINT-CLOUD.

Charles. — Dieu! cher enfant, la belle chasse que notre dernière chasse à Rambouillet. Seulement, la vue de cet aigle qui est venu s'abattre à quelques pas de moi a troublé ma royale allégresse.

Polignac. — Comment, Sire, de la superstition chez le fils aîné de l'Église; c'est un événement rare, il est vrai, mais qui ne peut en rien diminuer le plaisir que nous a fait éprouver à tous la vigoureuse défense du sanglier.

Le Dauphin. — Le fait est que mon père a personnellement couru de bien grands dangers dans la personne de ses piqueurs.

Charles. — Mais c'est là le beau de la chasse, cette image de la guerre civile, religieuse et étrangère; aussi ai-je écrit à Girardin pour en ordonner une seconde aujourd'hui à deux heures. Ce matin, j'accorde séance à un jeune artiste qui m'a été présenté par madame de Berry, pour faire mon portrait au moyen d'un nouveau procédé.

Polignac. — Eh! quoi, Sire, vous aussi vous donnez dans l'innovation?...

(*Entrent le jeune peintre et* Madame, *les yeux hagards, la figure renversée, et le cou plus long de quelques pouces.*)

Madame. — Sire!

Charles. — Madame?

Madame. — Ah! sire...

Charles. — Eh bien, madame?

Madame. — Quel désespoir!

Charles. — C'est vrai, madame; une négligence impardonnable... nous manquons de glace, et ne pouvons boire frais.

Madame. — Mais, sire...

Charles. — C'est comme Girardin, à qui j'ai commandé une chasse au courre, et pas un roquet n'est en bas.

Madame. — Je crois bien que votre lettre a été interceptée.

Charles. — Quel est le vassal assez félon?..

Madame. — Sire, tout Paris est en armes, à feu et à sang. On s'y massacre, on s'y égorge; et monsieur, qui arrive, pourra vous donner quelques détails sur cet affreux événement

L'artiste (avec feu.) — Oui, majesté...

Charles. — Nous Charles, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, vous octroyons par bon vouloir la parole, et écoutons.

L'artiste. — Depuis deux jours, Paris est en proie au plus affreux carnage. Des barricades s'amoncèlent, le tocsin sonne, le tambour bat; déjà un régiment tout entier s'est rendu au peuple; citoyens et soldats, tous tombent sous la mitraille sous une grêle de balles et de pavés. C'est au point que, forcé de traverser la rue saint Denis, pour arriver ici, j'ai reçu sur moi la cervelle d'un citoyen dont la tête a été traversée par un coup de biscayen.

Charles. — Ah!... Eh bien, prenez vos pinceaux, je pose, — (à Polignac). Mais mon cher enfant tu ne nous avait rien dit de tout cela.

Polignac. — Sire, j'ai pris les mesures nécessaires à l'anéantissement des rebelles, et je voulais préparer une agréable surprise à votre majesté, en lui présentant un peuple purgé de mauvais esprits.

Le Dauphin (d'une voix glapissante). — Mais sire, à ce compte il nous resterait peu de vassaux.

Charles. — Mon fils, laissez-nous et contentez-vous d'être le plus grand capitaine de l'époque.

Le Dauphin. — Merci, sire.

Charles a l'artiste. — Vous disiez donc, monsieur le peintre, qu'un régiment de ligne avait trahi?

L'artiste. — Sire, la ligne a fraternisé avec le peuple et a refusé de tirer.

Charles. — Il faut faire tirer sur elle par la garde royale.

L'artiste. — Mais la garde royale refuse aussi.

Charles. — Eh bien il faut faire tirer sur la garde royale.

L'artiste. — Mais par qui? Au fait le peuple s'en acquitte assez bien.

Charles. — Diable, Polignac, mais cette boucherie deviendrait désagréable, mon ami, si pour moi il pouvait y avoir préjudice, car autrement, peu importe.

L'artiste. — Il est bien déplorable que votre majesté ait consenti à être parjure en violant la Charte.

Charles. — Erreur, monsieur le peintre, erreur; le 25 juillet, entre ma communion et ma tasse de chocolat, j'ai été relevé de mes sermens de Reims par M. le nonce du pape,



Le Général LAFAYETTE,

Commandant Général de la garde nationale



Louis Philippe d'ORLÉANS,

Lieutenant Général du Royaume.

Lith. de V Ratier



Eteignons les lumières
Et rallumons le feu!



Lith. de Lasteyrie

Charles par la grace de Dieu

X. Roi de France &. &

Chez Aubert Galerie Véro Dodat

L'artiste. — Ah ! sire ! vos ministres et leurs journaux ont choisi là un mauvais moyen pour vous sauver.

Charles. — Alors je me *sauverai* tout seul.

AUX TUILERIES.

Une foule de citoyens armés se précipite vers le château, en demandant un chef. Un élève de l'école polytechnique s'élance à cheval à leur tête ; mais il est aussitôt renversé par une balle ; la foule intimidée semble hésiter, lorsqu'un second élève monte sur le même cheval, et ramène les Parisiens à la charge.

Plusieurs citoyens fesant feu sur les **Suisses** : Tiens ! c'te prune sortie d' mon local à poudre, quel effet. V'là un caporal au repos à perpétuité. — Toi, vieux ! mets ton gilet de flanelle.

Un citoyen arrachant une balle de son sein : Mon ami porte cette balle à ma femme, et dis-lui que je suis mort pour la... pour la liberté... (*Il expire.*)

Un anglais : Goddem ! pourquoi n'y a-t-il pas de la graine de français, j'irais en féconder le sol de ma patrie.

Une voix. — Pressons donc l'ouvrage, car autrement il va nous tomber comme hier, sur le dos, un assortiment complet de gendarmes.

(Au milieu d'une grêle de balles, le peuple renverse les portes, franchit les barrières, et répand dans les appartemens du château, sur lequel flotte le drapeau tricolore.)

Plusieurs voix. — Citoyens, il ne sera touché à rien, au sinon une balle de plomb fera justice du premier pil'ard. Abstinence complète. — Soyez tranquille, mon capitaine ; si nous avons changé de gouvernement, nous n'avons pas changé de conscience. — Et puis, nous sommes venus pour vaincre, et non pour dérober.

Vive le peuple ! mais à bas Raguse (Le portait du maréchal est renversé.) Et puis Charles (son buste est abattue.) A bas le gros Louis XVIII... — Non, non, c'est le père de la charte, c'est l' parrain de la liberté ; seulement qu'il soit voilé d'un crêpe noir, pour n'être pas témoin du parjure. — Vive la charte, vive la liberté !

Un faubourien, montrant son pistolet à un camarade. — Tu vois bien, ce mâtin là ? il n'a pas cessé d'aboye z'aujourd'hui. Ne passez donc pas, gamins. — A compter d'aujourd'hui, il n'y a pas de gamins, entends-tu, soldats do malh^eur. — C' pauvre Charlot, il n'était pas féroce après tout... Il tirait bien lui même sur les bêtes ; mais il a fait tirer sur les hommes. — Cré coquin ! faut-il que je n'aie pas sous la main une femme qui m'ait fait des traits, pour me venger dans un moment où tout est légal... — Dis donc, comme le barbare a été culbuté ? — D'après la méthode de Jacotot, c'lui-là qu'apprend à lire en trois jours.

Un citoyen (devant une statue d'Henri IV). — C'est pas toi mon vieux qu'aurait fait de ces bêtises là. — Non. celui-là il envoyait du pain à son peuple, et Charles leur envoie des balles. — Eh Tibotin, rafraîchis-toi donc un peu ? — Non, mon frère a été hier ; j'ai juré de ne manger que du pain et de ne boire que de l'eau tant qui n'sera pas vengé ; il me faut la vie de douze Suisses pour la sienne, et je n'en ai encore tué qu'onze. — Messieurs, qu'est-ce que va faire notre monarque. — Il fera comme moi, il cirera à l'anglaise. — Et la Dauphine ? — Elle fera des ménages. — Non ; faut les envoyer tous à Ste-Hélène.

Un maçon s'assied sur le trône, puis prenant un air bien niais, il s'écrie : — Mes enfans, je vous porte tous dans mon cœur..... Allons, en route pour la chasse ? — Chaque citoyen se dispute le siège royal pour l'occuper pendant un instant, jusqu'à ce que le corps mort d'un élève de l'Ecole polytechnique déposé dessus, le rende un objet de respect et de vénération. La foule, douloureusement émue, s'achemine silencieusement, et aux portes, des sentinelles populaires fouillent chaque citoyen sortant du palais pour s'assurer qu'il n'a point compromis l'honneur national.

ÉPILOGUE.

8 *août.*

LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Le Président. — S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans, est proclamé *roi des Français.*

LE DUC D'ORLEANS,

PAR UN VIGNERON.

J'aime le duc d'Orléans, parce qu'étant né prince, il daigne être honnête homme. Il ne m'a rien promis ; mais, le cas avenant, je me fierais à lui, et l'accord fait, je pense qu'il le tiendrait sans fraude, sans en délibérer avec des gentilshommee, ni en consulter les jésuites. Voici ce qui me donne de lui cette opinion : il est de notre temps, de ce siècle, non de l'autre ; ayant peu vu ce qu'on nomme ancien régime. Il a fait la guerre avec nous, d'où vient qu'il n'a pas peur des sous-officiers ; et depuis, émigré malgré lui, jamais il

ne fit la guerre contre nous, sachant trop ce qu'il devait à la terre natale, et qu'on ne peut avoir raison contre son pays. Il sait cela, et d'autres choses qui ne s'apprennent guère dans le rang où il est. Son bonheur a voulu qu'il en ait pu descendre, et, jeune, vivre comme nous. De prince il s'est fait homme. En France, il combattait nos communs ennemis; hors de France, il a travaillé pour vivre. De lui n'a pu se dire le mot: *Rien oublié, ni rien appris.* Les étrangers l'ont vu s'instruire et non mendier. Il n'a point prié Pitt ni supplié Cobourg de ravager nos champs, de brûler nos villages, pour venger les châteaux. De retour, il n'a point fondé des messes, des séminaires, ni doté des couvens à nos dépens; mais sage dans sa vie, dans ses mœurs, il a donné un exemple qui prêchait mieux que les missionnaires. Bref, c'est un homme de bien. Je voudrais, quant à moi, que tous les princes lui ressemblassent; aucun d'eux n'y perdrait, et nous y gagnerions. S'il gouvernait, il ajusterait bien des choses, non seulement par la sagesse qui peut être en lui, mais par une vertu non moins considérable et trop peu célébrée. C'est son économie, qualité si l'on veut bourgeoise, que la cour abhorre dans un prince, mais pour nous si précieuse pour nous administrés, si belle, si... comment dirai-je? divine, qu'avec elle je le tiendrais quitte quasi de toutes les autres.

Lorsque j'en parle ainsi, ce n'est pas que je le connaisse plus que vous, ni peut-être autant, ne l'ayant même jamais vu. Je ne sais que ce qui se dit; mais le public n'est point sot, et peut juger les princes, car ils vivent en public. Ce n'est point non plus que je sois son partisan, n'ayant jamais été du parti de personne. Je ne suivrai pas un homme, ne cherchant pas fortune dans les révolutions, contre-révolutions, qui se font au profit de quelques-uns. Né dans le peuple, j'y suis resté par choix; et, quand il faudra opter, je serai du parti du peuple, des paysans comme moi.

LES SOUFFLETS.

Éteignons les lumières,
Et rallumons le feu.

Il est des circonstances où la satyre ne saurait être joyeuse et folle, où l'âme préocupée ne saurait voir que des objets sinistres et affreux. S'il peint, l'artiste alors ne broie que des couleurs noires et sombres; plus de grisettes folâtres, plus de figures grotesques et risibles, mais des mourans, des cadavres, des suppliciés. S'il écrit, l'auteur alors trempe sa plume dans le sang, il la taille avec un poignard, un scalpel, que sais-je? pour lui, l'existence n'a plus de contrastes piquans, de plaisans ridicules, de quiproquos bizarres; c'est une production de la ronde du sabbat, c'est la réalité d'un conte d'Hoffmann, c'est une scène de la morgue ou de la guillotine. Je vous le dis, il est des cas ou la caricature n'est guère de mise; on ne rit point sur le cercueil de son père, on ne rit point en voyant les membres déchirés et palpitans d'une mère ou d'une fiancée.

Fidèle à sa sa promesse *la Silhouette* a beaucoup observé depuis peu de jours, mais chaque objet lui apparaissait à travers un crêpe de deuil, à travers un nuage de douleur.

Et d'abord la scène se passait dans un vaste salon; on distinguait à la lueur de la lune des meubles richement ornés, partout l'or et la soie, mais des lumières, nulle part; rien que des ténèbres et la solitude. Une trappe se leva, des êtres noirs en sortirent; êtres fantastiques, veritable création de l'enfer. Ils étaient huit et marchaient tous à reculons. Je les examinai longtemps sans les comprendre, puis je découvris que sept d'entre eux n'avaient pas de têtes. Leur col était surmonté d'un soufflet ou d'un éteignoir. Le huitième avait une tête, mais la drôle de tête! c'était trait pour trait la figure de Jésuite qui parut jadis *dans la Silhouette*, et à laquelle des connaissears nommés gens du roi, rendire si bien justice, qu'il décidèrent que l'artiste serait logé et nourri gratis pendant six mois dans les appartemens de l'état. Ce jésuite semblait être le chef de la bande. Par devant, les sept autres lui rendaient

de grands honneurs, par derrière ils fesaient des grimaces hideuses, des contorsions de mépris. Il grimpa avec peine sur une espèce d'échafaud dressé en manière de trône, et ce, non sans de grandes précautions, car cet échafaud semblait bien peu solide, moins solide que l'échafaud ou montent ceux qui tuent leur père.

Quand il se fut péniblement hissé sur son siège, le monarque se trouva trop petit; lors un de ses affidés prit un gros volume sur lequel était écrit *Charte*, et il le placa sons les pieds de son chef. La séance commença par une prière au diable, où l'on demandait mort et perdition pour tous ceux qui veulent paix, justice et liberté, puis l'un des membres prit la parole et débita un fort beau discours qui prouvait qu'un grand roi doit éteindre les lumières et rallumer le feu dans son royaume. Or, le roi jésuite fut surpris, plus qu'on ne saurait croire d'un tel langage, jurant par Loyala que les lumières n'avaient jamais été son fait et que le feu avait été vigoureusement attisé dans le Calvados et la Normandie, prenant à témoin son grand chauffeur Peyronnet (assentiment général!)

Force fut à l'orateur d'apprendre au roi jésuite qu'il parlait au figuré; il voulait qu'on ralumât le feu, c'est-à-dire qu'on rétablit les autodafés, la flamme des ossemens libéraux étant douce, brillante et salutaire (battemens de mains). Il voulait qu'on éteignit les lumières, c'est-à-dire que la presse fut anéantie, parce qu'elle servait d'arme à des scélérats qui trompaient le peuple, lui suggérant qu'il était malheureux, que les ministres gouvernaient mal, et mille autres atrocités de ce genre, tandis que le peuple est on ne peut plus heureux, admirablement gouverné, et que les ministres sont tous de grands hommes. (Bravos prolongés, trépignemens, acclamations.)

Il voulait la mort des députés, (les bravos recommencent) car ils sont aussi pernicieux que la presse, (encore des bravos) il voulait la mort des électeurs, (cris de joie, battemens de main) car ils ne valent pas mieux que la presse et les députés. — Bref, il voulait la suppression de la nation, ajoutant avec timidité que là gisait la solution du problème celui de sauver la France et la monarchie.

La harangue terminée; les six membres ouvrirent da grands yeux, le grand roi ouvrit une grande bouche, et tous furent ébahis de tant de logique jointe à tant d'éloquence.

Pourtant un membre d'un jugement moins supérieur, se hazarda de dire que le peuple crierait peut-être. — Le peuple! on lui fermera la bouche avec des cervelats, il les aime. (Marque d'assentiment.) — Mais s'il se révolte? — On le tuera à coup de sabres (Acclamations.) — Et les sermens de Rheims? — Ils ne valent pas mieux que ceux de Lisbonne. (Autres acclamations! grands éclats ds rire.

Puis, vinrent des quolibets sur le peuple, snr les gendarmes, sur les massacres de la rue saint-Denis, sur ceux qu'on pourrait faire encore, et tous recommencèrent à rire à en être suffoqués. C'était du dernier plaisant, un feu roulant de saillies.

Quand l'hilarité fut calmée, l'ordre du jour fut demandé; on vota la rédaction du grand projet de suppression de la nation! Le membre qui savait écrire en fut chargé, puis tous les autres signèrent, puis la clôture de la séance fut prononcée. On se sépara en poussant de nouveaux éclats de rire en faisant des plaisanteries fort agréables sur les cours prévôtales et les guillotines; mais ce rire était affreux; il était sourd comme le râle d'un agonisant : il glaçait d'horreur.

Ceci se passait le 26 juillet de l'an *de grâce* 1830.

— Le 29 du même mois, de la même année, j'étais sur une vaste place. Il était quatre heures; un peuple généreux poussait des cris de victoire, de liberté! A ces acclamations de triomphe se mêlaient de douloureux accens. C'était de la joie et des pleurs. Une humble croix s'élevait sur une terre fraîchement remuée. Près d'elle flottait l'étendard de la gloire et de l'indépendance; on y lisait ces mots : *Aux Français morts pour la liberté!*



CARICATURES DE LA SEMAINE.

PAR TOUT LE MONDE.

On a vu M. de Chabrol, l'ex-ministre de la marine, avec une énorme cocarde tricolore. On parle de créer une cocarde multicolore pour les fonctionnaires publics qui ont servi sous tous les gouvernemens.

⁂ M. de Polignac reconnut, le 28, un habile chanteur dans un des officiers d'artillerie qui avait mitraillé le peuple sur la Grève, et qui venait lui demander des ordres : « Eh bien, mon cher, lui dit-il, vous jouez maintenant d'un autre instrument, continuez à en jouer de mieux en mieux. »

⁂ Où est ma couronne, demandait Charles X à M. de Latil? — « Sire, elle est au ciel. » — Mieux valait dire au diable.

⁂ Les astrologues ont oublié d'annoncer pour 1830 une éclipse de gendarmes visible à Paris.

⁂ La *Quotidienne* n'a plus d'abonnés; ils sont morts sur les marches du trône.

⁂ Enfin Charles X est monté à cheval; mais c'est pour se rendre à Cherbourg à travers champs.

⁂ Le parapluie de M. Cottu vient d'être déposé au musée des Invalides.

⁂ M. Syrieys de Mayrinhac se retire des affaires politiques; il va se mettre à la tête d'une tannerie.

⁂ L'officier-général qui conduisait les Parisiens à Rambouillet disait « qu'il n'avait jamais vu un peuple plus affamé de voir un roi. »

⁂ S'ils osent rester sur leurs siéges, ce sera une inamovibilité de honte.

⁂ La place de grand-chambellan est supprimée; c'est la première fois que M. de Talleyrand aura perdu quelque chose à une révolution.

⁂ Un citoyen auquel un individu proposait 200 francs pour un cheval pris à un gendarme refusa toute offre « parce que, disait-il, son cheval était *celui de la cause.* »

⁂ Les trois quarts des larges cocardes tricolores que l'on rencontre dans les rues ne sont autre chose que des pétitions.

⁂ M. Cottu est à Londres; on est venu lui proposer de se faire voir à un schelling par personne; s'il y consent, sa fortune est assurée.

⁂ Pendant le prélude à de plus crians assassinats, les sept grands coupables étaient réunis chez M. de Polignac, vers onze heures du soir. Ils affectaient du calme. M. de Peyronnet, couché nonchalamment sur un canapé, se contentait de répondre aux renseignemens qui arrivaient : « Il faut charger et sabrer. Chargez et sabrez, il n'y a pas autre chose à faire. Napoléon, leur patron, nous a appris comment il fallait les traiter en pareille circonstance; chargez donc et sabrez. »

⁂ Un mauvais plaisant de Tours a placé au-dessus de la maison d'arrêt où sont retenus MM. de Peyronnet, Chantelauze et Guernon-Ranville, l'inscription suivant : *Hôtel des ministres.*

⁂ Au moment où M. de Latil s'embarquait à Calais pour l'Angleterre, un marin s'approcha et lui dit : « Vous êtes bien heureux, monseigneur, que les conseilleurs ne soient pas les payeurs. »

⁂ Dimanche dernier, un curé des environs de Paris entonna vers la fin de l'office le *Domine salvum fac*, mais arrivé au *fac*, il s'arrêta tout court, on attendait la suite, lorsque, sans s'intimider, il reprit d'une voix mâle et de toute la force de ses poumons : *Domine salvum fac le gouvernement provisoire.*

⁂ M. Talleyrand a déjà reparu à la cour; on peut appeler M. le prince de Bénévent le bouchon politique; il revient toujours sur l'eau.

⁂ On offre une récompense honnête à qui pourra fournir, pour déposer au cabinet d'histoire naturelle, un seul échantillon, quelque petit qu'il soit, de l'espèce de royalistes qui juraient, il y a un mois, de se faire tuer sur les marches du trône.

⁂ Un des patriotes entrés les premiers au château, jeudi 29, s'étant assis dans le fauteuil de l'ex-roi, un de ses camarades lui demande : Est-on bien dans ce fauteuil? — Je le crois bien; si tu savais comme on s'enfonce!

⁂ Un patriote des trois journées qui voyait hier la foule des solliciteurs qui se ruent partout, disait avec dépit : « Les misérables, ils me gâtent ma belle révolution. »

⁂ Les jésuites ont écrit à l'ex-roi qu'ils feraient dire trois messes à son intention.

⁂ Madame de Pontallié, professeur de piano, rue Coquenard, n. 54, donnera samedi à huit heures du soir, dans les salons de M. Petzold, rue Grange-Batelière, un concert au profit des blessés, veuves et orphelins des 27, 28 et 29 juillet. On y entendra les premiers artistes de la capitale.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

AVIS.

Nous avons omis d'annoncer, dans l'avis inséré en tête de notre numéro de jeudi dernier, que pour remplacer les numéros de *la Silhouette* qui n'ont pas paru les jeudi 29 juillet et 5 août, nos abonnés recevraient notre journal les dimanches 15 et 22 courant.

LE CHATIMENT.

AVENTURE FRANÇAISE.

(1815.)

> Femme! femme! être faible et décevant! Nul animal créé ne peut manquer à son instinct.
>
> BEAUMARCHAIS. *Mariage de Figaro, act. V.*

Or, le bon sire, depuis deux années aux lieux saints, chevauchait de vespres à matines et de matines à vespres, rompant lances, frappant et recevant durs horions de haches d'armes et d'épée, se disant sans cesse : « de la rançon de ce mécréant, ma dame achetera un couvre-chef rouge de rubis et blanc de perles : du prix de ces belles et bonnes armures damasquinées en or, elle octroyera largesses à ses varlets, pages et dames d'atour. »

Et il dépêchait un écuyer tout aussitôt pour déposer aux pieds de sa belle tous ces trésors si cher payés par lui. Un beau jour, à la fin, il revint de Terre Sainte; navré de coups de lances, piteux et besogneux.

Or c'était le jour des noces de sa dame avec un sire qui ne s'était point départi pour la Terre Sainte.

(*Fabliaux de Pierre Mahu.*)

Oh! qu'il est affreux d'être trompé par une femme! par une femme dont on se croyait chéri! par une femme à qui l'on a sacrifié son rang, sa fortune, et jusqu'au repos de sa conscience!

Les devoirs de son grade de major le tenaient éloigné d'elle; il a renoncé à ce grade, gagné à force de blessures, obtenu à force d'attente. Pour l'entourer d'opulence, pour satisfaire à ses plus frivoles caprices, il a vendu son patrimoine et tout ce qu'il possédait au monde; il s'est réduit à un état voisin de la misère!.... S'il n'avait fait que cela!.... Il a délaissé une épouse vertueuse et qui l'aimait de l'affection la plus tendre : il l'a délaissée! et ni le désespoir de l'infortunée, ni les plaintes d'une famille outragée, ni les remords, les remords insupportables de sa conscience.... Misérable! misérable qu'il est! une pareille idée empourpre son visage! elle étreint, elle écrase son cœur.

Il a trahi une épouse pour une maîtresse. Sa maîtresse le trahit à présent : ce qui lui arrive est justice du ciel.

Il n'a pas le droit de se plaindre!

Non! mais était-ce Maria, Maria, si tendrement aimée, si éperduement adorée, Maria, Maria qui devait le punir des fautes qu'il avait commises par amour pour elle.

Malédiction! trompé! trompé de sang-froid, par calcul, pour un peu d'or. Une poignée d'argent préférée à lui, à lui qui l'aimait plus que sa fortune! plus que son honneur! plus que sa conscience!.. Maria, vendre ses baisers à un vieillard! de telles idées, c'est la mort, c'est l'enfer.

Il lui faut une vengeance! il la faut terrible, inexorable! Allons, qu'il la fasse pleurer : qu'elle torde ses

bras avec désespoir, qu'elle se traîne à ses genoux dans des angoisses inexprimables. Qu'il puisse la calmer d'un mot, d'un geste, d'un regard; et qu'il ne dise pas ce mot, qu'il ne fasse point ce geste, qu'il ne jette point ce regard !

Vengeance! vengeance !

Il court, il arrive sous les fenêtres de cette maison, dont l'aspect faisait naguère encore battre si délicieusement son cœur; il pénètre dans ce corridor obscur, il parvient à cet escalier dérobé tant de fois parcouru par lui : le voilà devant cette porte qui ne devait s'ouvrir que pour lui.

Là, il s'arrête. Ses forces l'abandonnent, ses genoux se dérobent sous lui. Une sueur glacée découle de son front. Tout son bonheur d'autrefois, maintenant lourd souvenir, atroce et court, pèse sur sa poitrine et l'accable des plus horribles tourmens que jamais un homme ait subi.

Il écoute. Elle n'est pas seule : elle parle : oh ! que dit-elle.

« Tu ne sais pas combien je t'aime, bien-aimé de mon âme ! tu ne le sais point? sais-tu, dis-moi, que je t'aimerai toujours, toujours? »

Les mêmes promesses qu'hier elle lui jurait, à lui ! les mêmes inflexions de voix, la même émotion ! Oh ! que cela finisse, que cela finisse. Il a trop de souffrance à entendre cela !

Soudain la porte s'ouvre. Il apparaît pâle, sans pitié.

Maria s'évanouit. Son vieil amant demeure immobile de surprise et d'effroi.

Demain, crie le major, demain, vous serez libre de revenir entendre ses douces paroles, de recevoir ses étreintes.

Mais cette nuit, cette dernière nuit sera pour moi. pour moi seul, pour moi qu'elle a trahi, pour moi, à qui elle appartient encore !

Le vieillard voulut résister. Une terrible main que la rage faisait trembler étreignit sa main débile, le bout froid d'un pistolet vint se poser sur son front, il tressaillit et disparut.

Quand elle reprit connaissance, elle se trouva seule avec celui qu'elle avait outragé.

Debout et les bras croisés, il attendait son réveil dans un calme plus effrayant cent fois que les plus effrayans éclats de colère.

Il tira sa montre, la présenta à Maria, et lui dit : prenez.

Elle détourna la tête et refusa.

Prenez, répéta-t-il d'une voix basse et creuse. Prenez, c'est le seul bien qui me reste. C'est le prix de la nuit que je vais passer avec vous. Prenez, c'est mon dernier présent. Prenez, je le veux.

Elle aurait voulu ne pas obéir, mais elle ne put se soustraire à l'influence de cette voix sombre, subjuguée, elle prit la montre.

Après cela, il se mit dans un fauteuil, à quelques pas devant elle; et il lui fit cette question :

Quelle heure est-il ?

Dans un trouble et une confusion d'idées inexprimable, elle leva sur lui des yeux qu'elle avait tenu baissés jusqu'alors, et répondit : il est onze heures.

Dans une heure, reprit-il, vous me remettrez tous les diamans, tous les bijoux, tous les cachemires que vous tenez de moi, je les anéantirai.

Par un mouvement brusque, elle voulut s'élancer à sa sonnette. Plus prompt qu'elle, le major la saisit par le bras, la força de se rasseoir, et lui montra l'arme que cachait son habit.

Elle retomba sur son fauteuil.

Minuit sonna sans que ni lui, ni elle eussent proféré un seul mot.

Quelques instans suffirent pour briser et fouler aux pieds les riches bijoux, pour mettre en pièces les tissus précieux. Quand il eut fini, il jeta par la fenêtre ce qui en restait.

Et puis il se rassit avec calme, et demanda une seconde fois :

Quelle heure est-il?

Maria ne voulait pas répondre, mais il porta la main à son pistolet, et elle répondit d'une voix étouffée: minuit !

Dans une heure, je briserai tous ces meubles, toutes ces glaces, tout ce qui se trouve dans cet appartement meublé par moi.

La pendule sonna, elle fut la première brisée; puis ensuite tout le reste. Le fauteuil du major et celui de Maria furent les seuls épargnés.

Quand il eut terminé, il fit pour la troisième fois cette question :

Quelle heure est-il?

Les cheveux épars, mourante de terreur, et versant des larmes amères, elle se jetta aux genoux du major; elle le supplia de la prendre en pitié, elle demanda pardon du passé, elle fit les plus touchantes promesses pour l'avenir.

Quelle heure est-il?

Cette question foudroyante fut sa réponse.

Une heure.

Dans une heure je vous frapperai au visage du fouet que voici.

Elle retomba sans connaissance. Le major lui jetta froidement de l'eau au visage, et la fit revenir à elle.

Quelles angoisses subit Maria durant cette longue heure d'attente et de désespoir. Cette heure qui précédait un supplice douloureux, un supplice qui la stygmatisait pour toute sa vie.

Et pas d'espoir de le fléchir! ne point oser seulement l'essayer.

Deux heures sonnèrent.

Il la frappa au visage, et la jeta sanglante sur le parquet.

Ensuite il tira son pistolet et le déposa sur un débris de table. Ces apprêts furent suivis de la terrible question :

Quelle heure est-il?

Mourir! mourir! telle fut l'idée dont l'horreur s'empara de Maria et la fit relever tremblante et éperdue. Oh! la vie! la vie, s'écria-t-elle. La vie! la vie! laissez-moi la vie! frappez-moi, foulez moi aux pieds; mais conservez-moi la vie, laissez-moi vivre.

Il sourit avec amertume, le repoussa du pied et demanda :

Quelle heure est-il?

Cette fois elle ne répondit point, elle ne songeait qu'à la mort.

Trois heures vinrent à sonner.

Le major arma son pistolet, entoura de l'un de ses bras la taille de Maria et lui montra l'arme.

Elle voulut demander grâce une dernière fois; mais ses lèvres contractées n'articulèrent qu'un son confus.

Il jouit un moment de sa terreur, et puis il lui dit :

Tu ne mourras point.

Et puis posant le pistolet dans sa propre bouche, il tira la détente et le coup partit.

Les domestiques accoururent au fracas de la détonation, et enfoncèrent les portes.

Ils trouvèrent leur maîtresse enlacée des membres du major et couverte de sang et de débris palpitans encore.

Elle a eu assez de bonheur pour que le coup reçu par elle au visage n'ait point laissé de traces; et, quelques jours après, changeant de quartier et de nom, elle ne tarda pas à retrouver un nouvel amant.

Maria est à présent la maîtresse de l'un de nos plus riches banquiers. Je l'ai vue, il y a peu de jours; elle était riante et folâtre.

S. Henri Berthoud.

LES BÉATITUDES.

J'ignore quelles sont les béatitudes célestes, et franchement, je ne suis guères pressé d'en jouir, bien que mon curé m'en ait fait un pompeux éloge dans ma jeunesse. En bon chrétien, je n'en doute point, et j'ose en espérer ma part; mais, en attendant, je m'occupe des béatitudes d'ici-bas, parce que n'étant point ecclésiastique, mon royaume est un peu de ce monde. Or, parmi les béatitudes d'un mondain, je place celles

d'être ministre et de n'avoir point de comptes à rendre; d'être mineur et de n'avoir point de tuteur qui vous ruine; d'être dissipateur et de ne pas rencontrer d'usuriers qui vous poussent plus rapidement dans l'abîme; d'être laid et de rencontrer pourtant de jolies femmes; d'avoir été belle et de conserver encore des galans dans sa vieillesse; de rencontrer femme qui n'aime jamais que son mari, d'avoir des enfans qui ne ressemblent qu'à leur père, de ne voir que de bonnes pièces et de bons auteurs, de rencontrer des journalistes de bonne foi, et de n'être point gérant responsable de la feuille la plus inoffensive; de faire de bonnes études en trois ans, au lieu d'en perdre dix parmi des ergoteurs ennuyeux et ignorans; de ne jamais se trouver en face de jésuites ou de missionnaires; de n'avoir d'affaires ni avec la police, ni avec les mouchards, ni avec les gendarmes; de ne point être obsédé par des parasites ou de faux amis; de ne pas avoir de procès; de n'avoir jamais à corriger les épreuves de ses ouvrages; de ne point avoir un commerce à vendre en détail; de ne jamais voyager avea des dévotes ou dans des voitnres de place; de ne point se trouver à table à côté d'une vieille coquette, d'un médecin ou d'un avocat; de n'avoir point de duel avec un Italien ou un Corse; de pouvoir se lever ou se coucher quand bon nous semble; de ne jamais assister à un concert d'amateur; de n'avoir pas besoin de solliciter; de pouvoir demeurer étranger à la politique ou à toute place qui tienne aux excellences, oiseaux de passage s'il en fut jamais, et personnages singulièrement humoristes et capricieux, peut-être égoïstes, jaloux et quelquefois méchans.

Enfin, je place parmi les béatitudes, de n'avoir point de créanciers, de trouver du poisson tout pêché, des vendanges toutes faites, fort peu de domestiques, une jolie maison de campagne; ce que je vous souhaite, cher lecteur, et par dessus encore, une belle et bonne voiture et cinquante mille livres de rentes. Si avec tout cela, il vous fallait d'autres béatitudes, j'ose affirmer que vous seriez l'homme le plus dégoûté du monde, et que ma modestie s'en accommoderait parfaitement à ce prix. Ainsi que Sénèque, qui, soit dit en passant, avait six ou sept millions de rentes, j'écrirais *ser le Mépris des richesses*, et répéterais avec mon curé, au bout de cinquante ans. *Vauitas, vanitatum, omnia vanitas.*

J. B. M.

CHARLES X ET LE DEY D'ALGER.

Et ces deux grands débris se consolaient entr'eux.

HUSSEIN.

Salut, voisin et confrère! Eh bien! commences-tu à te faire à ton nouvel état? Ma foi, vive la vie privée; au diable le trône et les grandeurs!

CHARLES, *poussant un soupir.*

Ah!

HUSSEIN.

C'est à toi et à Mahomet que je dois mon bonheur, et je voudrais te voir un peu plus philosophe. J'étais là bas comme un prisonnier dans ma Casauba; j'avais une milice pour me garder de mes sujets; mais qui m'aurait gardé de ma milice? Mon gracieux protecteur le sultan m'avait envoyé un jour le cordon, et j'avais eu l'impolitesse de le remercier. Il ne me le pardonnait pas : ces messieurs sont très-vétilleux sur tout ce qui touche à la civilité. Mon affaire était donc claire; en tout, trois chances, toutes fort agréables : le lacet d'un sultan, l'yatagan d'un Turc ou le fusil d'un Bédoin. J'étais donc là à régner en attendant la mort, en tremblant comme une autruche qui secoue ses ailes après un orage, et n'osant plus même faire le soir l'inutile prière de tous les deys présens et..... j'allais dire futurs : Allah, accorde-moi la grâce de mourir dans mon lit! Quand ton armée arrive, me fait l'amitié de me détrôner, croyant bien m'attraper, et, avec une politesse exquise (et même un peu bête, entre nous,) me permet de me retirer avec mes femmes, quelques millions et les gens de ma suite. Par Mahomet! on n'avait qu'à me dire d'abord qu'on ne me voulait pas plus de mal que cela, j'aurais épargné à la France bien du sang, bien de l'or et bien de la poudre.



Lith de V. Ratier

Arrêtez ! c'est mon frère !

(Historique) ... 1830

INTÉRIEUR DE FAMILLE.



Lith. de V Ratier.

Mille bombes! —— prenez la donc, Sire
— Je n'en veux point, je ne suis pas de la famille....

CHARLES.

Vous en parlez bien à votre aise. Avant d'être dey, vous n'étiez qu'un obscur marchand de tabac, vous n'étiez pas comme moi d'un sang illustre, d'une famille où l'on a pris l'habitude d'être roi de père en fils : vous n'aviez pas les souvenirs de la féodalité, de l'œil de bœuf, des lits de justice, toutes choses infiniment nobles et délicates, qui ne peuvent être comprises par un barbare.

HUSSEIN.

Par Allah ! je pense que ce chien de chrétien se croit encore sur son trône de France. Tout beau l'ami ! les gardes ne sont plus là. J'ai un poignard à ma ceinture et je ne vois à la tienne qu'un chapelet. Apprends que j'ai été élevé dans les meilleures société du désert, et qu'un barbare comme moi vaut bien un *roi chevalier* comme toi. Si je me suis laissé détrôner, ce n'est pas en trois jours... Un barbare...

CHARLES.

Vous ne m'avez pas laissé finir le mot : je voulais dire un barbaresque ; ainsi ne nous fâchons pas et causons tranquillement. Vous êtes content de votre sort ?

HUSSEIN.

J'ai du vin, des femmes, une retraite paisible dans un pays délicieux ; jolie villa ma foi, vrai paradis de Mahomet ! Que faut-il de plus à un honnête musulman sur cette terre ? Vois, de cette terrasse, assis nonchalament sur des carreaux moelleux, je me laisse aller au *far niente*, comme ils disent ici, mes yeux à demi fermés, voyent se balancer dans un vague lointain, à travers la fumée de chibouque, le golfe de Naples, le Vésuve et les collines de Baïa ; je ne me sens vivre que tout juste ce qui faut pour savoir que je suis bien, je laisse aller le monde, je ne pense à rien, je suis le plus heureux des hommes.

CHARLES.

Vous êtes bien heureux d'être... j'allais dire une bétise.

HUSSEIN.

Va ton train.

CHARLES.

Je veux dire que vous êtes bien heureux d'être si content. Depuis que j'ai perdu mon trône, il me semble toujours qu'il me manque quelque chose. O mes bois de Meudon, de Compiègne, de Rambouillet, où êtes-vous ? Et ma belle voiture à huit chevaux, avec laquelle je fendais l'air, et quelquefois la tête des gens de ma suite ? Mes 34 millions ! mon budget, mon cher budget ! Ce sont là des choses dont on ne se console pas aisément !... Du vin, des femmes !... Et moi aussi, autrefois... Mais j'ai renoncé à ces vains plaisirs, à ces coupables séductions de Satan... (Il balbutie : *libera nos à malo*,... *vade retrò Satanas.*) Et, entre nous, j'ai aussi bien fait d'y renoncer ; car, je puis vous le dire en confidence, mon confesseur n'est pas là.... (Il dit quelques mots à l'oreille de Hussein.)

HUSSEIN.

Vraiment !... Le pauvre homme !

CHARLES.

Vous parlez du pays...... detestable pour la chasse ! Et sans les églises, sans les couvens, je ne sais ce que j'y deviendrais. Mais tous les jours je vais entendre l'office à l'église *del Gesù*, à Naples ; nous lisons des psaumes avec Polignac, cela me fait du bien, me rend la vie confortable, comme il dit.

HUSSEIE.

J'entends : cela te fait l'effet d'une bonne pipe.... Eh bien ! je te souhaite bien du plaisir. Veux-tu dîner avec moi auujourd'hui ?

CHARLES.

Je suis sensible aux sentimens que la Cour royale... Ah mon Dieu ! encore ces maudites idées !... Je vous remercie ; j'ai rendez-vous avec Polignac, nous allons lire le psaume 60.

HUSSEIN.

Et moi je vais voir mes femmes.

UNE CONFESSION ENTRE MILLE.

Trop heureux ce mari, s'il connaît son bonheur.

Marié à 19 ans avec une femme charmante et riche ayant une belle position dans le monde, tout se réunissait pour me faire croire au bonheur.

J'entendais bien autour de moi se plaindre; mais j'écoutais tous ces discours avec l'indifférente pitié que l'on éprouve quand on entend raconter un malheur arrivé à l'autre bout du monde.

Je me croyais tout-à-fait un être privilégié.

Un de mes élémens de bonheur me prouva bientôt à quel point j'étais insensé! Ma femme, que je croyais adorer en me mariant, me devint antipathique. (Remarquez que j'avais tout au plus vingt ans.) Il me sembla qu'elle s'opposait à mon bonheur, qu'un mari si jeune était ridicule. Ce ne fut pas tout; je me figurai qu'elle était coquette avec tous mes amis, froide avec moi et presque dédaigneuse; je me crus trahis; une séparation devint l'objet de tous mes vœux, je signifiai à ma belle-mère que je voulais retrouver ma liberté. Je ne vous dirai point combien j'eus de querelles à soutenir; mais on chercha en vain à me faire changer de résolution. Je partageai la moitié de ma fortune avec ma femme et la priai de retourner dans sa famille. Après son départ, je me crus de nouveau le plus heureux des hommes. Cependant, je dois l'avouer, je n'avais plus la même confiance dans mon étoile.

En deux ans je fus blasé sur tous les plaisirs, désabusé de toutes mes illusions, aux trois quarts ruiné et dévoré d'ennui. Tourmenté par cette fièvre morale contre laquelle l'agitation paraît le seul remède, j'allai un soir au bal de l'Opéra.

J'entends déjà dire : Il est fou, aller au bal de l'Opéra pour se désennuyer! Un peu de patience et vous verrez. Seul au milieu de cette foule où chaque individu est occupé d'un autre, je commençais à me trouver embarrassé de mon isolement, et j'allais partir, lorsqu'un domino vint me prendre le bras; j'en éprouvai presque de la reconnaissance, car il me sortait de ma solitude. Nous dîmes d'abord quelques mots insignifians; bientôt la conversation devint d'un si grand intérêt qu'elle me captiva tout entier. Une sensibilité, un tact, et puis un certain air de tristesse et de mélancolie, tout en elle me charmait.

J'étais comme entraîné, et je ne dirai pas malgré moi, car je m'abandonnais avec ravissement à ces sensations délicieuses que j'avais cru ne plus pouvoir éprouver; une existence nouvelle se montra à moi; je me sentis comme renaître!

Nous nous donnâmes rendez-vous pour les bals suivans où je la retrouvai plus aimable encore.

Cependant plusieurs choses me contrariaient. Je croyais remarquer de l'ironie dans ses réponses quand je lui parlais de mon amour!...... Et puis, malgré mes prières, elle persistait à garder son masque, je redevins malheureux; mais quelle différence!

Je voyais arriver la fin des bals avec une sorte d'épouvante, je n'osais m'arrêter à l'idée de ne plus la voir, et comme j'en paraissais désespéré, elle me promit de se faire connaître au dernier bal; cependant elle ajouta que lorsque je la verrais, elle était bien sûr que je cesserais de l'aimer, j'essayai inutilement de la dissuader, elle me quitta sans avoir changé d'opinion.

C'était l'avant dernier bal,.... Vous dire comment je passai la semaine me serait impossible, seulement je me souviens qu'un de mes amis qui avait contribué à mon mariage, et que par conséquent j'avais négligé depuis, vint me voir; il m'apprit que ma femme au désespoir de ma conduite extraordinaire s'était retirée dans une terre, depuis notre séparation; qu'ensuite ne pouvant plus vivre si éloignée de moi, elle était revenue à Paris depuis un mois. Il voulut me faire des remontrances, me traita de fou, de capricieux, et ajouta que je n'étais pas digne de posséder une femme aussi parfaite. Impatienté, je le priai de ne plus me parler d'elle..... Le jour du bal approchait.

Il me quitta, non sans quelques remords de ma part, e l'avoue, j'en fus bientôt distrait, je devais la voir le lendemain.

Je me fis ouvrir une loge. Comme mon cœur battait, j'allais la connaître!... Elle tremblait; non moins ému

qu'elle, je la conjurai de tenir sa promesse. Je n'obtins aucune réponse, je la vis chanceler et perdre connaissance.

Effrayé, hors de moi, je lui arrachai son masque pour la faire respirer..... C'était ma femme ! ! !

Quand elle revint de son évanouissement, elle me trouva à ses genoux implorant son pardon.

CAMILLE.

PHYSIOLOGIE GASTRONOMIQUE.

Lavater, Gall et autres physiologistes, ont trouvé le secret de deviner les affections morales, physiques et intellectuelles des hommes, par l'inspection méditée de leurs physionomies, de leur démarche, de leurs crânes. Cette science, si profonde, si utile, si agréable, quoique parvenue à un haut degré de perfection, n'est pourtant pas encore arrivée au niveau des besoins actuels et des nécessités de notre civilisation française; elle ne s'adresse aujourd'hui qu'à certaines classes privilégiées, qu'à certains individus en bonnet de docteurs La crânologie, la physiognomonie, n'ont été appliquées qu'aux illustres assassins, qu'aux célèbres imbécilles, qu'aux furieux érotiques. Les bosses de la tête, le feu des yeux, les battemens du cœur ont été analysés; mais on a négligé la délicatesse du palais, la capacité et les mouvemens de l'estomac. Tous les hommes ne sont pas assassins, imbécilles et érotiques, mais tous les hommes ont une bouche, un estomac et un ventre. Cette vérité, si évidente, aurait dû déterminer MM. Lavater, Gall et compagnie, à abandonner les spécialités pour généraliser l'application de leur science. La bosse frontale, la physionomie, la démarche de l'homme qui mange et de celui qui sait manger, sont assurément des signes généraux que tout homme possède; il suffit de les étudier pour en découvrir les différences phénoménales.

Depuis quarante ans, j'observe à table; c'est donc le résultat de longues et de pénibles études (pénibles ! douloureuses ! puisqu'il m'a fallu étudier à table !) que je vais exposer avec la bonne foi qui caractérise un bon vivant.

Principes généraux. Tous les hommes mangent; mais très-peu savent manger. Tous les hommes boivent; mais un plus petit nombre encore sait boire. Il faut distinguer les hommes qui mangent et boivent pour vivre, d'avec ceux qui vivent pour manger et boire. Il y a une infinité de nuances délicates, profondes, admirables entre ces deux extrêmes. Heureux, mille fois heureux celui que la nature a destiné à former le dernier anneau de cette grande chaîne! lui seul est immortel!

Deux numéros de la *Silhouette* ne suffiraient pas à mes développemens, si je voulais analyser toutes mes observations; je dirais à quel signe extérieur on reconnaît l'homme qui préfère le Beaune au Tavel, le Volney au Côte-Rôtie, le filet de chevreuil mariné aux rognons de coq sautés à la bierre. Mais je vais restreindre mes démonstrations aux points suivans, qui ne sont encore que les grandes divisions de la science : *le glouton*; — *le mangeur*; — *le gourmand*; — *le friand*; — *le gastronome*; — *l'ivrogne*; — *le buveur*; — *le sommellier*; — *le dégustateur*; — *le gourmet*.

Boire et manger exigent des qualités différentes, quelquefois opposées; c'est le motif pour lequel j'établis deux catégories distinctes. L'homme est trop imparfait pour cumuler des penchans aussi nobles. Le mathématicien et le poëte ont une physionomie différente. Il en est de même des hommes qui brillent dans tous les arts, dans toutes les sciences. La nature a diversement et avec sagesse réparti ses dons. L'homme qui réunirait la qualité de *gastronome* au même degré que celle de *gourmet*, serait un phénomène, un monstre dans la nature. Nous ne nous occuperons donc pas de cet être idéal.

Les applications au prochain numéro.

Variétés.

— On lit dans les journaux belges : « Le père et la mère du duc de Bordeaux vont réclamer leur fils devant les tribunaux, attendu, disent-ils, qu'ils n'avaient consenti à se prêter à une substitution d'enfant que pour en faire un roi de France, mais non pour le voir chasser du territoire français. » Rien ne prouve plus l'illégitimité du duc de Bordeaux que sa neutralité dans les dernières circonstances.

— Un ancien militaire est mort de joie à Marseille en revoyant flotter le drapeau tricolore.

— Un ouvrier blessé et un peu pris de vin, disait, pendant qu'on le portait à l'ambulance : « Les gredins ! je suis empoisonné..... j'ai bu du vin de gendarmes. »

— Les laboureurs de la Champagne et de la Lorraine mettent le drapeau tricolore jusque sur leurs charrues.

— Sur le quai de la Grève, un citoyen a eu l'idée d'exposer aux regards du public un boulet de huit suspendu par un ruban tricolore, avec cette inscription :

Prune de Monsieur,
28 *juillet* 1830.

— Lorsque les élèves de Saint-Cyr arrivèrent à Saint-Cloud, à deux heures après-midi, le mercredi 28, ils trouvèrent Charles X jouant au whist, et le dauphin courant après les princesses dans le jardin. Bientôt il se mit à *jouer* avec les élèves eux-mêmes ; seulement il leur disait de temps en temps : « N'est-ce pas, vous nous défendrez, si l'on vient nous attaquer ? » Les jeunes militaires furent tellement indignés que beaucoup d'entre eux se retirèrent aussitôt.

CARICATURES DE LA SEMAINE.

PAR TOUT LE MONDE.

Ce qui prouve la bonté de Charles X, c'est qu'il se contentait de tirer lui-même sur les bêtes, et qu'il faisait tirer sur les hommes.

⁂ MM. les pairs et les députés qui ont déploré les malheurs de la famille déchue, sont priés de répéter leurs discours sur les tombes des parisiens morts dans les trois journées.

⁂ M. de Polignac pense probablement diriger encore d'Angleterre quelque machine infernale contre la France ; mais le temps des machines est passé.

⁂ L'ex-ministre de la marine d'Haussez, malgré sa répugnance pour l'eau, était sur le point de s'embarquer quand il a été arrêté.

⁂ Les braves royalistes se sont écriés pendant qu'on se battait dans Paris : *Il est temps de se montrer ; cachons nous !*

⁂ M. de Dreux-Brézé voit avec peine l'étiquette de l'ancienne cour mise à la porte du Palais-Royal.

⁂ M. Sosthène de Larochefoucauld vient d'arriver à Paris pour sauver la monarchie.

⁂ Plusieurs membres de la cour royale ont conseillé à M. Amy de donner sa démission. Espérons que quelques autres magistrats seront traités en *amis*.

⁂ M. Dudon s'est retiré, dit-on, dans la forêt de Bondy ; la révolution comme on le voit, remet tout le monde à sa place.

⁂ Il est question de diviser la France en douze à quinze cents préfectures pour satisfaire tous ceux qui en demandent.

⁂ *Imbécillité et arrogance.* Les extrêmes se touchent ; le duc d'Angoulême ne comprend rien à sa position, et M. Peyronnet brave la sienne.

⁂ Les cochers de cabriolet gagnent beaucoup à la révolution nouvelle ; on a calculé que chaque pétition exigeait au moins dix heures de course.

⁂ En se rencontrant on ne se dit plus : « Comment vous portez-vous ? » On se dit : « Etes-vous préfet ou sous-préfet.

⁂ Le baron Trouvé est décidément perdu.

⁂ Comment M. de Polignac se serait-il brûlé la cervelle ? Il n'en avait point.

⁂ Martainville s'est fait faire une chemise de son *Drapeau blanc.*

⁂ *Nouvelles de la cour, le* 3 *août.* Le Roi et le Dauphin ont été *chassés* à Rambouillet.

⁂ Ils avaient emporté les diamans de la couronne pour se faire regretter.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

L'INTELLIGENCE ET L'ARGENT.

Chacun sait qu'à la suite d'un accord ratifié par Jupiter, la Goutte et l'Araignée se logèrent, la première chez les riches, et la seconde chez les pauvres. Aujourd'hui, et sans doute aussi par une secrète convention, l'intelligence et l'argent se rencontrent rarement ensemble; ils sont le partage de deux espèces d'hommes bien distinctes. De larges fronts, que l'habitude de la réflexion a prématurément inclinés vers la terre, surmontent ou couronnent plus souvent des habits dont on voit la corde, que ceux dont Staub ou Blain ont tout récemment ajusté les basques et les collets, selon les caprices de la mode. Si l'indigence est le résultat ordinaire de ces hommes rares que l'amour de l'humanité détourne quelquefois trop de l'amour d'eux-mêmes, la richesse, nous chercherions vainement à nous en expliquer la cause, offre des compensations à la nullité de ceux qu'elle favorise.

Dans cet état de choses, tout est pourtant comme il doit être. Que deviendraient ces pauvres millionnaires s'ils n'avaient rien de ce qui constitue leur mérite, rien de ce qui leur procure de si douces illusions? Et comment la société supporterait-elle l'aspect d'une plaie si large et si profonde! C'est là un des sujets les plus féconds en méditations pour les riches qui ne possèdent rien au monde, et qui, dégagés de liens brillans, trouvent leur bonheur dans la pensée d'une répartition plus juste du bien être terrestre, sans songer encore le moins du monde à eux-mêmes. Mais *basta cosi*, et abordons quelques détails de cette vaste généralité.

J'entendais dire, il y a quelques jours, et c'était un homme de lettres qui parlait: « Pourquoi vais-je à pied, moi, de qui l'on ne peut nier l'intelligence, quand tant d'imbécilles me narguent du haut de leur tilbury? — Je n'ai pas autant d'argent qu'eux, voilà le procès jugé. — Il y a plus, je suis l'instrument dont ces hommes, que je traite d'imbécilles, se servent pour augmenter leurs jouissances; mon intelligence est exploitée à leur profit, pour une faible rétribution; et que j'écrive un livre, une pièce de théâtre, ou un article de journal, c'est pour et par l'argent que je pense. Oh l'argent! l'argent! Funeste aristocratie qui nous domine dans l'intérêt des sots! Injuste société, où les impôts servent à former des castes au nom de l'égalité, où le droit du plus riche succède au droit du plus fort, sans que le plus intelligent soit compté pour quelque chose! Les voyez-vous ces sages à coffre-fort, engraissés des sueurs du pauvre, nous insulter de leur pitié! L'ex-marchand de bonnets de coton, l'huissier en retraite, le rentier à fonds-perdus, le fringant héritier d'un brouillon d'affaires, le libraire et l'entrepreneur de journaux à tant la ligne, tous s'écrient: Notre règne est arrivé! *Beati pauperes spiritu*! Le royaume de ce monde est pour eux un avant-goût de celui qui les attend dans les cieux. Leur cave est pleine, leur soupe est chaude, leurs chevaux sont pansés et leurs maîtresses les lorgnent amoureusement. Un moment pour Dieu! messieurs les gens heureux, ne suis-je pour rien dans votre fait, moi, que vous avez pressuré physiquement et moralement? ne puis-je pas dire avec quelque justice ce que Lageingeole répètesi souvent à son associé Tristapatte: Notre femme, nos chevaux, notre soupe et notre lard? Point. Ils vous répondent: ce qui est à nous, est à nous. — Éloquence sublime! — Nous avons de la capacité. — Dix doigts ou le calcul décimal! — Nous sommes des fractions de la grande machine. — Non, mais les machines de la grande fraction..... — Tout cela est

bien affligeant. L'or est un soleil qui fait manger des petits pois en janvier et des pêches en mars. Et nul moyen de faire de l'or!..... Cela me rappelle une histoire racontée par je ne sais qui, et je ne sais où: Un père, avant de mourir, fait approcher ses deux fils, et leur dit: Mes enfans, j'ai amassé une grande fortune (comme M. Lafitte); on ne m'a rien transmis, je n'ai rien à vous transmettre à la rigueur. Cependant, après de mûres réflexions, j'ai arrangé les choses de façon que toi, mon fils aîné, tu n'aies rien, et que toi, mon fils cadet, tu aies tout. Vives réclamations de l'aîné, durant lesquelles le père mourut en lui disant ces paroles: De quoi te plains-tu, mon pauvre garçon? tu es assez bête pour faire fortune. — En vérité, il y a dans la vie mille occasions où l'on regrette d'avoir de l'esprit: aux époques d'échéance, par exemple. Encore si les prix fondés n'étaient pas remportés à l'avance, il y aurait quelque bénéfice à prouver qu'on sait ce qu'on dit; mais les loteries *de la Revue de Paris* et des académies sont le jeu *de qui perd gagne*. Et la *Mode* n'a pas encore proposé de question! Cependant il y en avait une bien naturelle à faire circuler, ne fut-ce que pour la forme, à propos du buste de madame de Staël, et la voici: *L'argent peut-il aujourd'hui se passer du secours de l'intelligence? L'intelligence peut-elle se passer du secours de l'argent?* Qu'on la proclame encore, et, pour peu qu'on mette un chiffre là-dessous, une médaille de 2,000 par exemple, toutes les intelligences seront en mouvement pour prouver..... quoi? — que l'intelligence est au-dessus de l'argent? Je crains que l'auteur de la conclusion n'ait vu qu'un côté de la question, et qu'on ne lui montre qu'un côté de la médaille. — Que l'argent peut, dans certains cas, aujourd'hui, remplacer l'intelligence? — J'ai grand peur, tant l'esprit humain est bizarre, que cette solution ne soit regardée comme une fin de non-recevoir. — Que l'intelligence et l'argent doivent s'entr'aider? — Autre bannalité. — Bien certainement le prix sera gagné, car il y a des gens si adroits! Mais savez-vous par qui? par un avare: c'est toujours au profit de l'erreur que l'on compromet la vérité. »

Après cette sortie, dont le vide parut de la profondeur aux yeux de quelques personnes, l'homme de lettres offrit la main à son libraire, dont la présence venait d'interrompre à temps sa doléance. Tous deux montèrent en tilbury: l'argent et l'intelligence parurent l'un soutenant l'autre, et, comme une conclusion naturelle, il disparurent sur leur frêle voiture.

Voilà donc ce qu'on entend vulgairement par intelligence et par argent, pensai-je à mon tour? Des apparences de part et d'autre, une intelligence qui ne s'appuie que sur un argent qui roule..... et la société est livrée à de si misérables acceptions!

Si cette intelligence est le lot de nos frondeurs: quelle est donc celle des hommes qu'ils regardent comme au-dessous d'eux? Et répondant mentalement à la question qui venait d'être posée, je la résolus par ces mots: dans la société telle que vous l'entretenez, l'argent peut se passer d'intelligence, puisque toute votre intelligence ne parvient pas à détrôner l'argent.

A.

LA SILHOUETTE DU PETIT POSTILLON.

Neuf heures venaient de sonner à l'horloge du bourg. Ce soir-là toute la famille de Jacques Mercier, savoir Marguerite sa femme, une jeune fille de quinze ans, fraîche et avenante comme une Comtoise, et le petit Pierre, garçon de douze ans, robuste, gaillard et avisé s'il en fût jamais; toute cette petite famille était assemblée autour d'une large cheminée, où figuraît une énorme marmite. En attendant le souper, on bénissait le ciel à l'occasion de la paix.

— Not' pauvre petit Pierre serait encore allé se faire tuer pour lui, disait Marguerite en embrassant son fils. Au moins, j'serons tranquille, maintenant.

— Femme, dit Jacques, j'sommes à un bon quart de lieue du bourg, à deux fortes lieues de Dole, c'te maison est isolée, et, par le temps qui court, faut s' ramasser de bonne heure..... Avec ça qu'y disent que les fédérés recrutent cor pour lui, et qu' je n' sommes pas bon soldat; avec ça qu' les Dolois y crient *vive le*

roi! à faire plaisir, comme des enragés, quoi!... On n'sait, ma fine, et comme y pourrait ben encore y avoir de la grabuge, fermons la porte : ça nous mettra en seureté, tout ainsi que not' petit fût de la comète, vois-tu. Le grand chem n n'est pas loin d'ici, on peut voir la lumière.....

Et en disant cela, il se levait pour fermer la porte, lorsque deux hommes parurent au dehors.

Le premier serrait entre ses dents une pipe bien noire, bien culottée. C'était un postillon de petite taille, mais gros et vigoureusement bâti; il ôta en entrant son chapeau ciré et laissa voir sous une grosse tête un peu chauve un front large et élevé, des yeux d'un bleu pâle, un regard et des traits singulièrement durs; et cependant je ne sais quel air jovial affecté que trahissait un rire froid et sérieux. Le second était un militaire d'une trentaine d'années au plus, mais pâle, maigre et portant sur une physionomie intéressante l'empreinte d'une inquiétude rêveuse. Il se tenait derrière son compagnon comme un voyageur qui suit son guide.

— Bonsoir la compagnie, dit le postillon en entrant. Les fédérés nous ont arrêtés à une demi-lieue d'ici, ils ont volé mes chevaux, volé les effets du capitaine, et comme il faut que nous couchions quelque part..,..

— Vous me paraissez de braves gens, répliqua Jacques, et je vous offre ma soupe au lard, mais pas un sou, entendez-vous bien! Et vive le roi!

Le postillon sourit d'un air embarrassé, serra la main de Jacques, s'assit avec le capitaine, et la porte se referma sur eux. La marmite fut aussitôt décrochée, on se rangea autour d'une table longue et l'on soupa. Le souper fut court, comme entre gens qui se voient pour la première fois au milieu de la nuit, sur le bord d'une grand' route. La conversation, qui n'avait jamais été bien vive, finit par tomber tout à fait, et pendant que Marguerite et sa fille enlevaient le couvert, Jacques se mit à fumer, le postillon s'endormit, tandis que le capitaine, la tête appuyée dans sa main et dans l'attitude d'un homme qui réfléchit profondément, semblait suivre au loin sa pensée comme la jeune fille suit des yeux l'amant qu'elle tremble de ne plus revoir, lorsqu'il la quitte au tomber de la nuit et se perd dans le bois sombre.

Un juron de Jacques réveilla en sursaut le postillon, et, en levant la tête, il vit sa silhouette, que le petit Pierre, posté devant lui, venait de barbouiller avec du charbon, en suivant les traces de l'ombre projetée par la lumière sur la muraille.

— C'est bien, c'est très-bien, mon garçon, s'écria-t-il en riant à gorge déployée et de bon cœur pour cette fois.

Et tout le monde de rire, excepté le capitaine et le petit Pierre, encore tout ébahi de son talent.

On entendit alors un bruit de voitures sur la grand' route; les deux inconnus remercièrent brusquement leurs hôtes et sortirent aussitôt de la chaumière.

Il y avait à peine dix minutes qu'ils étaient partis, lorsque Pierre trouva sous l'assiette du postillon une pièce de vingt francs toute neuve. Il poussa un cri de joie qui fut à l'instant répété par sa sœur et interrompu par la voix d'un paysan des environs.

— Vous n'avez pas vu? vous n'avez pas vu? il est parti!...

— Eh qui donc? s'écria Jacques.

— Qui? répétèrent la femme et les deux enfans.

— Comment, vous ne savez pas?... Le tyran donc, l'empereur qui retourne dans son pays, à ce qu'y disent. Ses voitures viennent de passer, on l'a vu; mais y voulaient l'tuer à Dôle et il a pris le chemin de traverse déguisé, bien déguisé, ma fine!...

A ce mot, Jacques resta muet de surprise; puis il regarda tour à tour la pièce de vingt francs, la silhouette au charbon, et le napoléon fut immédiatement cloué au-dessus de la silhouette du petit postillon, on encore aujourd'hui on le montre à tous les voyageurs.

Depuis ce jour, le vieux Jacques et sa famille n'ont pas cessé d'être bonapartistes quand même; ils assuraient encore l'an dernier que l'empereur n'était pas mort.

LE RETOUR DU CONSCRIT.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

Isidore Melot subit les conséquences rigoureuses, non plus de la conscription qui est abolie, mais de la loi de recrutement, choses absolument opposées, comme chacun sait; il lui fallut, bon gré mal gré, s'éloigner de cette belle vallée de Corbon, la plus riche, la plus délicieuse, et peut-être la moins connue de France; il lui fallut abandonner aux soins d'un autre ses oies si grasses et si chères! laisser la bien-aimée de son cœur, la tendre Suzon, exposée aux séductions des pâtres normands, tous égrillards et dangereux comme Lovelace! Que de larmes!

Bientôt le schako remplaça le bonnet de coton, la capote gris-ardoise la blouse, et le pantalon rouge-sang la culotte de chanvre. La giberne, le briquet et le mousquet, complétèrent la métamorphose: Isidore fut soldat de l'armée d'Afrique! A peine *l'intrépide* avait-il filé en mer cent nœuds, qu'une grosse ancre écrasa deux doigts du pied droit au pauvre Isidore! Hors de combat sans avoir vû le feu, il entendit le canon français battre en brèche les remparts barbaresques. Le cri de la victoire fut pour lui le signal du retour dans la patrie.

Appuyé sur une béquille, il descendit péniblement à Toulon du vaisseau invalide. Entouré de ses frères d'armes, mutilés par la mitraille africaine, il fut aussi salué par les applaudissemens, les bravos et les larmes de ses compatriotes: cette campagne fut aussi glorieuse pour Isidore!...

Arrivé à Paris, Isidore Melot peut marcher sans appui, quoique blessé pour toute sa vie. Fier de sa blessure, il racontait à ceux de ses camarades qui n'avaient point fait partie de l'expédition, comment l'armée française s'était emparée du fort de l'empereur, comment le dey et la *deyesse* avaient été faits prisonniers, comment la flotte était entrée dans Alger; enfin on aurait dit un bulletin vivant... Un matin, Isidore racontait avec feu la prise du sérail à un jeune conscrit en bonnet de police dans la *Vallée*, rendez-vous des hommes, oies, femmes et dindonneaux de Normandie, lorsque celui-ci, remarquant une oie grasse, rondelette et de bonne mine, qu'une paysanne au teint frais et vermeil plumait avec grâce, s'écria avec l'accent d'un gastronome qui n'a depuis huit jours mangé que du *kouskous*: *c'est pour le coup qu'ils s'auraient tappé s'ils en avaient tant seulement trouvé une comme ça dans l'sérail!* La jeune Normande baisse les yeux en rougissant, et sourit avec orgueil. Isidore Melot, qui a bien déjeûné au Val-de-Grâce, jete des yeux dévorans, non sur l'oie, mais sur la jolie Normande... immobile, la bouche ouverte, les yeux fixes, les mains croisées; il ne peut proférer une seule parole... que reconnaît-il? Suzon! puis après? trois de ses oies! Pour le coup, il n'y tient plus! des oies de Normandie! ses chères oies! oh! bonheur! *A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!...*

VITRERIE D'UN LITHOGRAPHE.

1re VITRE,

IL M'ÉPOUSERA.

Il était nuit.

Debout sous l'embrâsure d'une porte, elle parlait à voix basse; ses deux mains étaient dans les mains d'un jeune homme: une vive émotion agitait son sein. Pauvre petite! elle n'est que la fille d'un artisan, et la famille de son amant est riche!

Mais quelle est donc la puissance magique du mot qu'il murmure? Elle ne repousse plus le bras qui vient entourer sa jolie taille; ses lèvres ne se refusent plus au long baiser que des lèvres brûlantes y impriment.— A dix heures! dit-il en s'éloignant rapidement.— A dix heures! répond-elle avec émotion.

Long-temps elle le suit des regards; long-temps elle croit voir encore flotter son manteau à travers l'obscurité.... mais la rue solitaire ne résonne plus du bruit de ses pas. Elle rentre dans l'humble demeure où elle vécut seize ans heureuse et sage; là elle s'assied sur la

petite chaise de paille qui, placée près de la fenêtre, lui permet durant le jour de jeter, sans quitter son ouvrage, un coup-d'œil sur chaque passant qui traverse la rue. Mais, cette fois, son regard est fixé vers la terre; ses mains sont croisées sur ses genoux; sa jeune imagination s'abandonne aux plus délicieux pensers.

Enfin il l'a faite, cette promesse si longtemps attendue, objet de tant d'espérances et d'inquiétudes! Que de finesse et de ruses il a fallu mettre en jeu pour l'obtenir!... Mais il l'a juré, il l'épousera; elle n'habitera bientôt plus cette pauvre chambre dont quelques gravures de *la Mode* couvrent seules les murs nus et blanchis par la chaux.

D'élégans et longs rideaux de soie envelopperont sa couche en acajou; de riches tissus ne laisseront pénétrer dans son appartement qu'un demi-jour voluptueux; son pied ne foulera que des tapis magnifiques dont la molle épaisseur redoublera le silence de sa charmante retraite; partout d'immenses glaces réfléchiront son image, et offriront à la fois, à ses regards charmés, son pied mignon et sa jolie figure, qu'elle peut à peine entrevoir tout entière dans le petit miroir à bordure rouge suspendu au mur de sa chambrette.

Quelle sera la surprise de ses compagnes, lorsqu'elles sauront cette grande nouvelle! lorsqu'elles traverseront ses beaux appartemens pour lui apporter les robes magnifiques qu'elles auront passé la nuit à façonner, comme hélas! elle est obligée de le faire pour d'autres. Cependant elle ne sera pas trop fière avec elles: sans doute elle sait ce qu'elle doit à son rang; mais il est si aisé de concilier avec la bienveillance le ton de protection qu'il faut nécessairement avoir lorsque l'on est grande dame!

C'est le matin qu'elle les recevra, après qu'une femme de chambre alerte et fidèle sera venue l'aider à s'envelopper d'une robe de chambre et d'un cachemire. Tandis qu'elle sera mollement couchée sur un canapé, elle leur fera donner une chaise, devant elle, et ne les laissera pas debout, comme cela lui est arrivé l'autre jour chez Mme ***.

Le reste de la journée est employé à lire quelque roman bien noir qui la fait frissonner de plaisir et d'épouvante. Lorsqu'elle aura dîné, car elle dînera à cinq heures, elle ira au spectacle, après avoir, toutefois, fait une élégante toilette. Ce n'est plus aux dernières places qu'elle vient s'asseoir, c'est dans une loge qui lui est réservée, la seule qui soit restée vide, quand on étouffe dans toutes les autres. La porte fait en s'ouvrant un tapage extrême. Aussi tout le monde a-t-il tourné la tête de son côté, et chacun se demande quelle est cette charmante dame?

Elle n'attend pas la fin du spectacle. D'autres plaisirs la réclament, et son absence se fait vivement sentir dans cette brillante soirée, qu'elle n'est plus, grâce au ciel, réduite à voir de l'antichambre. Elle rentre chez elle, l'adroite soubrette enlace des fleurs dans ses cheveux, des diamans étincelent sur son sein demi-nu.

Elle paraît. Une foule idolâtre s'élance au devant d'elle. Un de ses sourires épanouit telle figure; sa froideur assombrit telle autre; et tristes et délaissées, les grandes dames dont elle a tant envié les succès, envient les siens, à leur tour...

Mais le bruit rauque d'une horloge de bois sonne dix heures, elle se lève précipitamment, s'enveloppe à la hâte d'un châle. Doit-elle faire attendre au rendez-vous celui qui la nommera son épouse, celui qui va la placer au rang qu'une voix secrète lui designait toujours comme devant être le sien? Elle sort; il l'attendait à quelques pas, et tous deux disparaissent.

Pauvre petite! qu'elle va expier chèrement ses rêves de bonheur, délaissée bientôt, livrée à de longs repentirs. Elle se fie aux promesses d'un séducteur. Franche et naïve, elle le croit, comme elle, incapable de tromper.

Six mois après, la modeste chambre au quatrième brillait de clartés dont la lueur venait se réfléchir sur le mur blanc de la maison en face; les ombres noires de groupes de valseurs paraissaient et disparaissaient tour à tour sur cette vaste lanterne magique, et, à travers des murmures confus et joyeux, perçaient les sons d'instrumens de musique. — Que se passe-t-il ici? — C'est une noce. — Une noce? Quoi! il l'épouse? sa

famille si riche?...—Sa famille! il n'a plus ni père ni mère; un honnête mais pauvre ouvrier.....

Soudain la fenêtre s'ouvre; elle y paraît le bras appuyé sur l'épaule de son mari. Elle semble heureuse et gaie... — Mais voici qu'un jeune homme dont le bras presse tendrement celui d'une grisette, vient à passer. Au bruit des contredanses, il lève la tête, la lumière reluit sur son visage : c'est lui .. l'infortunée l'a vu... Oh ! mon Dieu ! quelle triste scène va se passer.

Eh quoi ! la pâleur ne couvre point son visage, un tremblement convulsif ne secoue pas ses membres, et le sourire qui entr'ouvre ses lèvres n'est seulement pas effacé.

S. Henri Berthoud.

ESQUISSES PHYSIOLOGIQUES.

LE FIGURANT.

Espèce de mécanique dont le mouvement doit commencer et finir à heure fixé; être passif et négatif, dont tout l'emploi consiste à avoir des jambes, des bras et un visage; qui, pendant quatre heures par jour, se réduit à la plus simple expression de l'*entéité*; l'entéité agissante, parlante, taciturne et immobile, et cela par une volonté étrangère, par une sorte de ressort caché, correspondant à son *sens intime* pour le comprimer et l'étouffer; nature abâtardie, dépouillant sa *spécialité* pour revêtir celle des circonstances, des temps et des lieux : voilà l'homme physique!

Modèle de douceur et d'obéissance, d'indifférence stoïque et de calme imperturbable, disciple constant de la plus difficile des vertus, la patience; être modeste par excellence, puisqu'il lui arrive en un jour de faire abstraction de lui même jusqu'à cinquante-six fois, toujours avec autant de succès; et puis, après les triomphes, pas plus fier, aussi doux, aussi souple qu'auparavant; toujours satisfait après les sifflets comme après les bravos, pourvu qu'il lui soit bien démontré que la *maison* ne peut pas faire banqueroute : c'est l'homme moral!

Et encore, je n'ai pas dit la millième partie de ses qualités, de son savoir, de sa force d'inertie ou d'action. Non, vous ne vous figurez pas, vous, jeunes fashionables du balcon ou de l'avant-scène, vous, en gants blancs et en gilets couleur flamme de punch; vous ne pouvez vous figurer, belles dames en chapeaux roses, à blondes riches et longues, enfans, bourgeois, peuple, vous tous qui venez pour voir et pour être vus, votre esprit, quelque étendu, quelque capace que je me plaise à le croire, n'a point assez de sagacité pour découvrir dans cet homme qui pose devant vous en habit de chevalier, et qui tout-à-l'heure portait si noblement la toge romaine, quels élémens il a fallu trouver réunis en faisceau, quels dons précieux, quelles vertus, pour que de cet ensemble rare et grandiose surgît un figurant! L'œil le plus exercé, le lorgnon le plus clair, la lunette la plus *grossissante*, tout cela n'est rien... rien... pas même les binocles, voire même les *jumelles*.

En effet! que de métamorphoses! que de transformations soudaines, bizarres! Là, c'est un grand seigneur; ici, un charbonnier; là bas, un soldat; plus loin, un gascon; un paysan, un Turc, un grand homme, un médecin, un Prussien, un Russe, un sot, un niais, un auteur, un journaliste, un escroc, un Anglais, un fournisseur, un mouchard, un galérien! des dorures, des haillons! de la misère, de la honte, de la boue!... et lui, lui, propre à tout!... Voyez, ô dégradation! ces jambes de chameau et d'éléphant, un homme dans chaque jambe! Ces flots d'une mer agitée, un homme pour un flot! C'est le dernier degré! Pour le plaisir des hommes, il faut que d'autres hommes se fassent machines. Irons-nous loin encore sur le chemin de la civilisation?

O figurans, comparses, coryphées! qu'importe le nom? vous vous ressemblez tous... Que l'orgueil n'établisse parmi vous ni distinctions, ni rangs! Classe intéressante, classe à part, quoique nombreuse! A toi qui souffres sans te plaindre le mépris et les plats quolibets, à toi la palme du mérite paisible et sociable! A



C'est pour le coup qu'y sauraient tapé s'ils en avaient tant seulement trouvé une comm'ça dans l'sérail



Lith. de V. Ratier

LA SILHOUETTE DU POSTILLON.

toi la couronne civique du dévouement; car il doit être grand le tien, lorsque assailli par un orage de sifflets, tu restes ferme et inébranlable, toi qui ne les as pas mérités, toi qui ne peux les faire cesser, puisque tu n'as rien à dire! Ton devoir est d'attendre, et tu attends, roc impassible!

Et l'on te dédaigne! qu'est-ce qu'un figurant? A cette demande, des sourires ironiques, des regards pleins de pitié moqueuse!... Mais ne t'étonnes pas d'être ignoré de ceux qui ne te connaissent point; ceux même qui te connaissent ne te comprennent pas... car s'ils te comprenaient oseraient-ils jamais te rudoyer, répondre à tes humbles remontrances par des rebuffades, voire quelque chose de plus matériel et de plus sensible? Auteurs et directeurs, à bas ces vaines bouffées d'orgueil! celui que vous maltraitez est un père de famille.

Avez vous, dans vos voyages, rencontré beaucoup d'hommes qui poussassent l'abnégation d'eux-mêmes jusqu'à anéantir leur dignité, et cela sans espérance de briller, pour vingt sous par jour?

Vous vous plaignez de voir habillés en élégans des gens qui n'ont ni façons, ni tournure; à qui la faute? Pour vingt-cinq centimes de plus vous auriez mieux.... Vous spéculez sur la nature humaine; vous la préférez grêle, apauvrie, ou sauvage et grossière!... Vingt sous pour un homme! qui se présente?

Cet homme que vous avez vu hier au soir flot ou jambe d'éléphant, voyez le aujourd'hui dans son ménage; il est bon père, bon époux, bon ami, bon fils... Il mange, il boit... il souffre... il pleure... il rit... L'homme-machine a déposé entre onze heures et minuit sa casaque de fer... l'homme social a reparu... il est absolument comme un autre... Non... meilleur qu'un autre... bon de la gêne qu'il s'impose pour nourrir ses enfans et sa femme! Créature rendue à la vie véritable, il jouit avec délices du temps où il est libre, et ce temps, il l'emploie encore au travail... Il sera gai, triste, sensible lui-même... il mangera la soupe et le petit salé, il vivra de la vie réelle jusqu'à sept heures du soir... l'heure du néant!

Ch. de B.

Variétés.

Le premier à se battre, le premier à chanter victoire, M. Arago a été aussi le premier à retracer les événemens de nos glorieuses journées. Tout Paris connaît les 27, 28 *et 29 juillet*, ce sont de ces choses qu'on veut revoir et que l'on n'analyse pas. Il faudrait trop citer pour citer tous les couplets qu'on a applaudis avec transport. Nos lecteurs aimeront mieux aller les entendre eux-mêmes.

—Après avoir été fermé pendant près de deux mois, le Gymnase, de théâtre de *Madame* redevenu Gymnase sans s'en douter, a rouvert mardi ses portes aux nombreux amateurs de ses gracieux tableaux. Si tout le monde s'est accordé à trouver élégante et commode la salle restaurée, on s'est assez généralement accordé aussi à trouver peu original la lanterne magique dite *Foyer du Gymnase*, à travers laquelle MM. Scribe, Bayard et Mélesville ont fait passer plusieurs des caricatures qu'ils ont jadis immolées sur la scène, lesquelles, furieuses d'abord contre le Gymnase, finissent ensuite par le trouver un théâtre charmant. Restait à savoir si, pour sa pièce d'ouverture, le directeur avait commis *une faute*. Non: c'est Mlle Léontine Fay, ou pour mieux dire: Mlle Léonie. Mariée à un jeune homme que les circonstances forcent à la quitter au bout de quelque temps, elle a cédé aux instances de son cousin. Un vieux serviteur d'une tante aux soins de laquelle Léonie est confiée, aperçoit le séducteur au moment où il s'évade, lui tire un coup de fusil et le manque. Ernest revient, c'est le mari; Mme d'Armantières veut ménager une surprise à sa mère, et Ernest se présente à l'improviste aux yeux de Léonie; cette vue est pour elle celle d'un remords; elle tombe en délire et avoue ses torts, quand rien ne l'accusait. Ernest, par générosité, joue le rôle qu'Odry joue dans la *Servante justifiée*, par bêtise: c'est lui qui s'est introduit furtivement chez sa femme, c'est lui que le vieux domestique a failli blesser. Les apparences sont sauvées; il donne la moitié de sa fortune à Léonie et s'éloigne pour toujours. Si je n'avais à reprocher à M. Scribe d'avoir fait jeter son nom à la tête du public, qui ne voulait pas le savoir, je lui reprocherais de ne nous faire trop souvent pleurer, qu'en nous serrant, en nous écrasant presque le cœur.

—Qui de nous n'a attendu ou n'attendra avec un voluptueux plaisir, *la première nuit*? Cet instant heureux où l'on presse pour la première fois entre ses bras une jeune fille au cœur timide et palpitant, aux lèvres ardentes et tremblantes tout ensemble! Oh maudit mille fois, maudit soit l'être qui vient apporter des entraves à notre bonheur! C'est ainsi que je pensais lundi à la porte Saint-Martin, en voyant la gentille Mlle Aubé

sous l'appétissante cornette d'une mariée au dernier acte. Mais, je l'avoue, sans me croire un génie ou mieux sans consentir à passer pour un imbécille d'une trempe perdue, je ne puis penser que je me fusse jamais laissé berner comme ce bon M. Honoré par cette rusée et toujours charmante Mme Adolphe, que je trouve vraiment bien bonne de se donner tant de mal pour M. Monval, espèce de commis-marchand qui, soit dit en passant, s'habille comme un cocher de fiacre.

Cette bluette avait été défendue par feue la censure, qui une fois dans sa vie avait peut-être bien fait. Les auteurs, MM. Philippe et Masson, dont la *Silhouette* a quelquefois offert à ses abonnés les spirituels articles, ont trop d'esprit pour ne pas voir qu'ils se sont trompés, et pour ne pas prendre au plus vite leur revanche : hier un revers, demain un succès; les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Un couplet du vaudeville final, chanté par l'épicier Thomassin, a beaucoup fait rire le public, notamment un officier de gendarmerie placé à l'orchestre; il finit ainsi :

Pour eux Paris, hélas ! n'a plus de charmes,
Et mes bâtons se trouvent sans eppas :
Pour la réglisse et pour les bons gendarmes
Les jours se suiv'nt et ne se r'ssemblent pas.

— On lit dans le Mathieu Laensberg de 1830 : « Au mois d'octobre. exhumation et translation des cendres d'un guerrier illustre, mort sur le sol étranger. »

— M. Bellet, jeune écrivain français, condamné et incarcéré en Belgique, pour avoir demandé l'abolition de l'infâme droit de mouture, a conçu la patriotique idée d'offrir un banquet à ses compagnons d'infortune, MM. de Potters, Thielmans et autres exilés de leur patrie. Les personnes qui désireraient faire partie de ce banquet, sont priées de souscrire rue du faubourg Poissonnière, n° 52, chez M. L. de Béthune. M. Fontan assistera à cette fête.

CARICATURES DE LA SEMAINE

PAR TOUT LE MONDE.

*** M. Boisbertand a prêté le serment de fidélité à ses douze emplois.

*** Le pauvre M. d'Haussez a du malheur, il perd le portefeuille de la marine au moment où il vient de finir son apprentissage de marin. On écrit de Dieppe qu'il est resté quatre nuits en mer à bord d'un bateau pêcheur.

*** La *Quotidienne* ouvre une grande bouche à la Bossuet pour s'écrier douloureusement : ô nuit déplorable ! nuit désastreuse, où l'on entendit retentir comme un coup de tonnerre, le grand séminaire de Nanci est menacé, le grand séminaire de Nanci n'est plus !

*** Le cri de mort aux machines, poussé par quelques ouvriers. a effrayé un grand nombre de fonctionnaires nouveaux.

*** En partant pour la guerre royale, le général Despinois n'a oublié que son épée.

*** L'ex-roi vient de faire acheter cent exemplaires du *Code du Commis-Voyageur.*

*** Sa Majesté a choisi plusieurs de ses ministres parmi ses députés. La France verrait avec plaisir que Dupin fût bientôt remplacé par Dufresne.

*** Un Monsieur disait modestement au ministre de l'intérieur : Je ne puis pas me contenter d'une sous-préfecture ! « Eh bien, Monsieur, prenez-en deux », lui a répondu M. Guizot.

*** On désirerait trouver des ouvriers mécaniciens propres à briser des machines....... S'adresser aux bureaux de la *Gazette* et de la *Quotidienne.*

*** M. de Villèle, dit-on, est devenu fou depuis les derniers événemens. Voilà des choses qui n'arriveraient pas à M. Cottu.

*** Dans les premiers jours de la révolution de 1830, on ne trouvait personne qui ne voulût être préfet, comme à présent on ne trouve presque personne qui ne veuille pas l'être. Le choix est presque aussi difficile aujourd'hui que les candidats étaient rares alors.

*** En lisant quelques-uns des nouveaux choix insérés au *Moniteur*, plus d'un brave mutilé, pendant les immortelles journées, frédonne tristement :

C'était bien la peine !

*** Le *Précurseur* prétend que Charles X est père de M. de Polignac, c'est bien possible, on sait que l'ex-roi n'a jamais fait que des bêtises.

CHOUANNERIE.

*** Un ancien chef de chouans exhortait récemment les paysans de sa commune — Eh bien ! mes amis, il nous faudra de nouveau courir *la brousse et les haies* ! — N'y a pas d'apparence, lui répondit un ancien, nos vieux se sont aperçus que c'était eux qui battaient la haie, mais que c'était vous qui preniez les oiseaux !.....

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

LE SPADASSIN,

NOUVELLE FRANÇAISE.

(1825.)

> De cette façon donc, nn homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme et de n'être point tué.
>
> MOLIÈRE, le *Bourgeois gentilhomme*, acte 2, scène 3.

> Le bon jeune homme ne put concevoir comment les torts n'étant pas de son côté, la honte y était. Mais les lois de l'honneur! lni criait-on de tous côtés: malheureux, vous êtes perdu, si vous n'y satisfaites. —J'y satisferai donc, dit-il.
>
> SAINTINE, *Jonathan le visionnaire*, t. 2.

J'avais bien des fois ouï chanter la cavatine *d'il Barbiere di siviglia.*

Jamais, jusqu'à ce jour là, l'air délicieux n'avait été compris ni par moi ni par la cantatrice.

Mais elle, mais la signora Camilla! oh! quelle expression elle lui donnait! comme elle revélait à l'âme des pensées, des sensations, restées inaperçues pour tout autre que pour elle, pour elle, jeune fille aux grands yeux bleus, au sourire tendre et malin.

D'abord, c'est une protestation d'amour, naïve, solennelle, profondément émue; une protestation d'amour d'espagnole. Après cela, et insensiblement, le naturel malicieux et enfantin de Rosina reprend le dessus: car ces pensées graves, même quand la passion les produit, ne peuvent bien long-temps préoccuper une tête frivole de seize ans. Viennent donc les caprices fantastiques de chants badins et légers. Elle se rit de son tuteur, elle se réjouit de lui échapper, et grâce aux prestiges de son imagination, pauvrette et sous les verroux d'un tuteur, la voilà qui chante le bonheur et la liberté.

Il y avait près de moi un jeune Italien qui ne détournait pas les yeux de dessus la cantatrice.

Aucun souffle ne s'échappait de ses lèvres entrouvertes; des larmes brillaient dans ses yeux; l'énivrement ineffable de sa pâle figure exprimait plus que de l'enthousiasme: c'était de l'amour.

Et lorsqu'elle eut fini la cavatine, et tandis que des transports éclataient de tous côtés, Camilla jeta furtivement un regard vers lui.... Il était aimé autant qu'il aimait.

Oh! que j'enviai son bonheur! car l'on doit être si heureux d'entendre mille voix qui saluent celle que l'on aime, on doit être si heureux, en regardant autour de soi, de ne voir que des physionomies attentives, des joues enflammées de ravissement, et puis un signe d'elle, un signe que nul autre ne comprend, un signe qui dit: cette gloire, elle est à toi: car elle t'appartient comme tout ce que je possède, elle t'appartient comme Camilla t'appartient. Et puis ce souvenir de paroles confuses d'amour, de sourires langoureux, de bras blancs et demi-nus qui étreignent avec tendresse!

Oh! que j'enviai son bonheur! moi, seul au monde, et qui n'ai personne pour m'aimer, personne!

A la droite du jeune homme se trouvait un inconnu, que, depuis le commencement de l'opéra, j'avais plus d'une fois maudit en moi-même. Il y avait dans tout cet homme, un mélange rebutant de recherche et de mauvais goût. Étendu sur sa banquette, il froissait les

coudes des voisins, et gorgé sans doute de boisson (car une rougeur épaisse cernait ses yeux, et s'épanchait sur ses joues) il troublait à chaque instant le spectacle par des réflexions brutales et faites presque à voix haute. Plusieurs fois il avait excité des chuts désapprobateurs, mais sans qu'il y prît garde.

Tout entier à ses émotions, l'amant de Camilla n'avait point remarqué tant de discourtoisie; mais lorsque la scène resta occupée par Bartholo et le digne Basile, il repoussa doucement les coudes de son voisin, dont pour la première fois il sentait les incommodes façons.

Je ne sais quelles paroles dit l'autre; mais je vis s'animer les yeux de l'Italien, et ses joues pâles devenir pourpres.

Il garda pourtant le silence.

Enhardi par tant de modération, son antagoniste fit une menace et leva la main. Il fut prévenu : l'Italien le frappa au visage.

« Sortons! sortons! » s'écrièrent-ils en même temps.

Comme ils s'éloignaient, un cri partit du théâtre. Je vis alors le jeune homme frissonner, puis hésiter, de grosses larmes dans les yeux; mais son adversaire retourna la tête pour voir s'il le suivait, et il marcha.

Je ne saurais dire l'intérêt que me faisait éprouver l'amant de Camilla. Ce fut au point que je le suivis pour connaître l'issue de cette scène.

Deux hommes d'assez mauvaise mine accompagnaient le brutal inconnu. L'Italien était seul, et jetait de temps à autres des regards inquiets autour de lui.

Vous êtes étranger; vous n'avez pas de témoins; je vous en servirai, dis je en m'avançant. Il me tendit la main, et me serra la mienne. Je compris combien il y avait de désespoir dans cette étreinte.

Après avoir pris des armes, nous traversâmes plusieurs rues solitaires, et nous sortîmes de la ville.

Il faisait le plus beau clair de lune que j'aie jamais vu. Le ciel était pur et suave, l'air, empreint d'une voluptueuse fraîcheur. Il y avait là je ne sais quelle ironie de bonheur et de volupté qui me rendait encore plus triste.

Arrivé sur un terrain propre au combat, l'inconnu défit avec tranquillité son habit. Il retroussa jusques aux coudes les manches de sa chemise, examina soigneusement le fleuret aiguisé, et puis il se mit en garde comme un professeur d'escrime, et en souriant; je ne saurais dire quelle horreur me prit à la vue de ce sourire.

Dès la première botte, l'Italien tomba, la poitrine percée de part en part.

Il voulut parler, le sang l'en empêcha : il voulut faire un signe, les convulsions de la mort l'en empêchèrent.

Camilla! Camilla! lui dis-je; car j'avais compris sa dernière pensée.

Je crus sentir sa main presser la mienne, et puis il se roidit, et c'en fut fait. Pendant ce temps, celui qui l'avait tué, essuyait l'arme sanglante, et devisait avec ses compagnons. Aidez-moi, leur dis-je dans mon trouble, aidez-moi à transporter cet infortuné quelque part, où il trouve des secours.

L'assassin le regarda de l'œil dont un vieux médecin regarde un malade : il interrogea le pouls du cadavre, et puis il dit : « Marchons, marchons! il n'a point besoin de secours, il est mort! »

Ils me laissèrent seul près de leur victime.

Je me sentis plein d'effroi et d'inquiétude. Je ne connaissais pas même le nom de celui qui gissait à mes pieds; je ne savais pas même en quelles mains je devais faire remettre ce corps sanglant.

Comme je portais autour de moi des regards sans but, je vis briller à la clarté de la lune l'agraffe d'argent d'un portefeuille; c'était celui de l'Italien. Il était tombé de son habit, durant les apprêts du combat. Je l'ouvris.

Il contenait un portrait de Camilla et une lettre, adressée au signor Paolo Frienzi. Je la lus; c'était une lettre d'amour, la première qu'il eut reçue d'elle, et qu'une main pleine d'émotion avait datée de ce jour-là même.

Vous comprenez quelles furent mes sensations à cette lecture de paroles tendres et heureuses de jeune fille, faite la nuit, près du cadavre de son amant.

Des paysans vinrent à passer. Ils se rendaient au marché avec une voiture. J'obtins d'eux qu'ils transportassent à la ville les restes de l'Italien; et quand

nous fûmes arrivés, j'informai la justice du triste évènement de la nuit, et je me rendis à la demeure de Camilla.

Pâle, et dans une horrible résignation de désespoir, elle comprit à mon premier mot ce que je venais lui apprendre. Elle m'écouta sans m'interrompre; elle ne parla point quand j'eus fini.

Et je cherchais en vain dans ses traits immobiles, quelque chose de la Rosina de la veille. Ce n'était plus elle; c'était la Vengeance.

« Son nom! son nom! dit-elle enfin.

— Je l'ignore, répondis-je.

— Son nom! répéta-t-elle en s'élançant près de moi, son nom! dites-le moi. Je veux le savoir, dis-le moi! ajouta-t-elle en posant un stilet sur ma poitrine. »

Je saisis son bras, que je détournai de ma poitrine : « Le ciel m'est témoin que je l'ignore!

— Pardonne-moi, oh! pardon! toi qui l'as vu mourir, qui as reçu son dernier souffle, toi si généreux pour lui! N'importe, murmura-t-elle, je le saurai. »

Quatre années après cet évènement, je fis un voyage à Naples. Le soir, allant au théâtre de *la Scala*, on jouait *il Barbiere di Seviglia.*

Rosina parut, et *Rosina* est la signora Camilla.

Je tressaillis; et par un mouvement machinal, je cherchai à côté de moi Paolo Frienzi.

Son assassin était assis sur la banquette où je me trouvais.

Camilla, comme moi, le vit tout à coup; car tout à coup un cri d'elle interrompit la cavatine qu'elle chantait alors.

Mais son émotion disparut aussitôt, et jamais sa voix ne me parut plus ravissante et plus hardie.

Cela me fit un mal! elle, chanter cet air, et devant le spadassin!

Il me fallut sortir du théâtre, car je ne pouvais supporter une telle preuve d'insensibilité. Je me mis à errer dans Naples, et quand je revins près de la salle de *la Scala*, la foule achevait d'en sortir.

Tout à coup, au détour d'une rue, une femme qui fuyait, se heurte contre moi : elle lève la tête, me reconnaît et jette un cri : « Il est vengé! dit-elle. » Et ses mains, qui étreignaient les miennes, tenaient un stilet, et se trouvaient humides de sang.

S. Henry Berthould.



LES MARRONS.

Ils sont trop chauds, milord.

Tous ces fraudeurs de cour portent, sur leur visage,
Des enfans d'Inigo le masque et le langage...

Mais tout beau, milord, le grand carnaval politique a cessé chez nous, et notre exemple est contagieux, vous le savez. N'est-ce pas, milord-duc, que ces Français n'y vont pas de main-morte, pour des gens qui ne *vivent que de grenouilles et de poulets étiques* (1)? comme ils *voltigeaient* aux 27, 28 et 29 juillet, ces *voltigeurs de Louis XIV!* Comme l'odeur de la poudre leur donnait des nausées... et des jambes à ces *braves* transfuges de la Vendée, de Coblentz, à ces restes de Quiberon! Comme ils ont sauté devant cette *prétendue canaille*, tous ces paillasses, tous ces pantins et arlequins de cour et d'antichambre! Ils devaient monter à cheval et ils ont fui; ils devaient briller au grand jour de tout leur éclat chevaleresque, et ils se sont cachés. Vive la peur pour opérer une émigration bien conditionnée. Mais les choses ne finissent pas là : arrivent l'intrigue, l'espionnage, les agens provocateurs; l'or ne coûte rien s'il doit en rapporter davantage; l'humiliation des uns, l'accroissement de puissance pour les autres. Cela, j'en conviens, pouvait avoir un certain résultat, il y a quelques quarante ans, aujourd'hui tout est changé. Ces diables de lumières ont tout gâté. Par exemple, en France, la Vendée ne s'armerait plus et ne jouerait plus sa vie contre la défense de princes qu'elle ne connaîtrait que de nom, que par la crainte ou de vieux préjugés. La no-

(1) Les Anglais pensaient, il y a quinze ans, que nous n'avions pas d'autre nourriture.

blesse, serait un peu moins dévouée et consentirait à se rendre à l'évidence d'un exemple qui pourrait conduire à un second exil plus long que le premier; des puissances battues vingt fois y regarderaient de près avant de tenter de nouvelles guerres, et préféreraient garder leurs finances à payer les frais d'une guerre trop chanceuse; d'autres sentiraient que la franchise et la loyauté sont le meilleur parti, l'intervention une imprudence, et que chacun doit porter la peine de ses mauvaises œuvres. Pensez-vous, milord-duc, que les Irlandais, les Gascons des Trois-Royaumes, soient de cet avis? Ils raisonnent aussi aujourd'hui les Gascons, même en France; ils ont ap[illegible] que leurs gasconnades ne faisaient plus rire, [illegible] vos compatriotes ont pris naguère leur émancipation au sérieux.

Le premier pas est fait, milord-duc, les autres ne doivent pas coûter; en face de leurs besoins essentiels, les peuples sont partout les mêmes, et les Anglais pourraient se lasser de ne jeter que de la boue à leurs hautes notabilités.

Quant à nous, observez-nous bien : notre attitude, au bout de trois semaines, n'est déjà pas mal imposante. Un seul mot de Philippe a fait de cent cinquante mille citoyens cent cinquante mille soldats bien armés, morbleu, qui humeraient la fumée de la poudre comme vous avalez un verre de porter ou de champagne. Polignac, votre commis aux affaires de France, n'aurait plus beau jeu, et je crois qu'il n'est guère rassuré... Nous nous sommes relevés sur la brèche même où il se flattait de nous battre.

Sous l'espèce de palmier, où je vous vois placé, rêvez bien à tout cela? On prétend que vous nourrissez la velléité de tâter votre part de la conquête d'Alger, mais je n'en crois rien. J'aime mieux me faire un instant illusion, supposer que vos souvenirs se reportent vers les ruines de cette antique Carthage, que votre âme cherche à se grandir un peu devant l'ombre colossale de Scipion, et que le refrain éternel du morose et patriote Caton ne vous châtouille point.

Des méchants qui vous ont vu à Waterloo, qui depuis ont fréquenté votre salon chéri, qui ont vu ses orgueilleuses fresques, vont partout répétant que vous avez un amour-propre aussi mauvais conseiller que le dernier ministère de Charles X, je n'en crois rien. Dans votre figure bénigne et cajoleuse, si je ne retrouve ni les traits de Caton ni ceux de Scipion, je n'y saisis pas davantage ceux d'un Jean Jean. Passe que vous ne soyez point Duguesclin ni un Robert Wallace, mais vous serez peut-être un ministre prudent. Alger est un morceau friand; la Cassauba vous fournirait un joli petit magot, j'en conviens; peut-être, afin de mieux vous l'assurer, n'avez-vous point été étranger aux insurrections, aux petits coups de main des Africains, au 28 juillet et depuis; mais la figure du sergent vous en impose. Franchement, milord duc, je le crois... comme vous, je me plais à supposer qu'il ne trouverait pas bon que vous croquassiez les marrons qu'il aurait tirés du feu. Il sait que, depuis le 29 juillet, il est dans sa patrie plus d'un luron qui lui ressemble; qu'il serait bien soutenu, et que s'il vous prenait la fantaisie de lui *chipper* ses marrons, pardonnez-moi l'expression, il pourrait bien y joindre quelques prunes mieux conditionnées que les prunes de *mossieur* qui ont été jetées aux Parisiens.

C'est un drôle de peuple que celui de Paris, il faut en convenir; ignorant, docile, passif, il y a un demi siècle, voila qu'il s'est émancipé tout de bon : il s'est instruit; il s'est dressé pour se trouver plus vîte à la hauteur de la taille des grands, et il s'est avisé de se rendre compte de ses actions, de son obéissance. Les ministres, les rois l'opprimaient, voulaient qu'il fléchit devant leurs *ordonnances*, comme devant celle de son médecin, et crac voilà qu'un après midi, après son dîner, il court aux armes et le soir il n'y avait plus ni roi, ni ministres. Puis il s'en est donné d'autres, puis il a repris ses travaux, puis il a continué à chanter mais tout haut et de ces chants qui valurent cent victoires. Son sang a coulé! qu'importe, il en est sorti de la gloire, de la grandeur, sa liberté! et il chantera plus fort encore, il n'en travaillera que davantage pour augmenter le nombre des couronnes; puis quel bonheur de partager le fruit de ses sueurs avec les veuves, les orphelins, les fils des conquérans de la liberté! quel beau sujet de narration au coin du feu, pendant les

veillées de l'hyver prochain de l'hyver, de sa vieillesse. Ah! milord duc! n'est-ce pas que vous êtes de mon avis; qu'il n'y a point de plus grand peuple que celui qui se rend libre par ses propres mains, qui d'une révolution sans exemle, sort pur de tout reproche, de toute souillure, du plus petit excès? N'est-ce pas qu'il est digne de jouir de ses succès, de toutes ses conquêtes; que misérable serait celui qui voudrait les troubler, les emsonner, les corrompre, chacun doit garder ce qui lui appartient, il ne serait pas facile au reste de le lui ravir, de le jouer; aussi vous pensez que le Français n'est pas un chat qui vous prêtera sa patte pour tirer les marrons du feu, et vous regarder ensuite tranquillement les croquer; il a prouvé qu'il savait tirer la griffe à propos... Si je puis le dire: il trouvé le marron de la liberté trop chaud pour vous; voyez si vous voulez vous brûler?... le sergent vous a prévenu, et je vous ai répété son avis: *Un bon averti en vaut deux.*

J. B. M.

UN PATRIOTE COMME IL Y EN A TANT.

SCÈNE DU 29 JUILLET 1830, DE MIDI A 2 HEURES.

(On frappe à la porte de la rue à coups redoublés.)

Adèle. Mais, mon père, je vous en supplie, ordonnez à M. Cerbère de tirer le cordon.

Sinécure (se précipitant à la fenêtre de la chambre qui donne sur la cour; d'une voix éclatante). N'ouvrez pas, Cerbère... gardez-vous d'ouvrir... je vous le défends expressément.

Adèle (à la même fenêtre). Ouvrez donc, Cerbère .. Mon bon Cerbère...

Sinécure (lui saisissant le bras et l'entraînant). Y pensez-vous, mademoiselle... dans un moment semblable... donner asile à un garde national... un révolté.

Adèle. Mais c'est mon oncle... il est peut-être poursuivi... blessé...

Sinécure. Silence! un libéral... Savez-vous, mademoiselle, qu'aujourd'hui libéral et régicide c'est absolument... (On frappe de nouveau, il court à la fenêtre.) Cerbère... Cerbère... O ciel! le traître ouvre la porte... Je suis perdu!...

Adèle. Au nom du ciel, mon père, calmez-vous! que pouvez-vous redouter de votre beau-frère?...

Sinécure. Paix, fille insensée; car, en vérité, je crois que l'esprit de rébellion a pénétré jusque... (La porte de la chambre s'ouvre, Duval entre revêtu d'un habit de garde national.)

Duval. Eh bien, beau-frère, que dites-vous de ces événemens?

Sinécure (d'un ton brusque). Que vous importe?... Bonté divine, la livrée du crime introduite chez moi!

Duval. Dites plutôt l'habit de la liberté... de l'honneur...

Sinécure (s'animant jusqu'à la colère). Enfin, que me voulez-vous .. que venez-vous chercher ici... N'espérez pas m'entraîner dans votre odieuse révolte, sujet rebelle et déloyal... sortez... Sortez, cessez de me compromettre par votre présence.

Duval (souriant). Ah ça, mon digne Sinécure, vous ignorez donc ce qui se passe...

Sinécure. Que voulez-vous dire?

Duval. Il y a suspension... Le roi, dit-on, renvoie ses ministres et rapporte les infâmes ordonnances.

Adèle. Ah! quel bonheur, le carnage va s'arrêter.

Sinécure. En vérité? Comment, il y a suspension! (Il s'avance vers le balcon et s'arrête subitement.) Êtes-vous bien sûr, au moins?...

Duval. Rien de plus certain... le feu cesse de toutes parts, la confiance renaît, le calme se rétablit.

Sinécure (après avoir été au balcon). C'est vrai. (Prenant le bras de Duval.) Ainsi donc, mon ami, vous pensez que cela va s'arranger?

Duval. Nul doute... Nous allons avoir un ministère constitutionnel.

Sinécure. Ecoutez, mon excellent frère, vous connaissez ma position; si j'étais, comme vous, indépendant et contribuable... je crois que j'écouterais la voix de la patrie... Oui, je sens là quelque chose qui me dit... (Plus bas.) Mais je me vois forcé de faire la

sourde oreille... Je n'ai que les 4,000 fr. que me donne ma place... une place tranquille... Et d'ailleurs mes sermens, mon attachement pour le roi, mon dévouement pour son auguste famille. (On entend le bruit d'une fusillade.) Mais qu'entends-je? (Il court au balcon... plusieurs balles viennent briser les carreaux.) O ciel!... trahison!... la suspension est rompue.

Duval. En effet, les hostilités recommencent... Voici ces coquins de Suisses. (Avec énergie.) Allons, frère, ce ne sont pas des Français ceux-ci, prenez ce fusil, tandis qu'avec mon sabre...

Sinécure. Vous osez me proposer!... Non, non, jamais!... J'ai juré fidélité au roi... C'est pour lui que je dois, que je veux mourir.

Duval. Eh bien, morbleu, courez donc dans leurs rangs, citoyen sans âme et sans honneur, royaliste intrépide et dévoué... Montrez-vous, enfin.

Sinécure. Et que fais je donc en ce moment?... Qu'ai-je fait ces jours-ci? M'a-t-on vu, traître envers mon roi, grossir les bandes des révoltés?... Qui l'ose dire?... Je prouverai que je ne suis pas sorti de chez moi... et que suis resté fidèle à mes principes... Si vous n'appelez pas ça se montrer?

Duval (haussant les épaules). Allons donc!

Jules (polytechnicien, entre précipitamment, il a le bras en écharpe... Apercevant Duval, il court à lui.) Quoi! c'est vous, mon père! que je suis heureux de vous revoir... Embrassez-moi, je me suis montré digne de vous. (Ils s'embrassent.) Et vous, mon oncle?

Sinécure (le repoussant). *Tu quoque*, Jules! quelle horreur!!!

Jules (avec exaltation). Vive la liberté!

Sinécure (lui mettant la main sur la bouche). Tais-toi, malheureux... C'est fini, ma famille a juré ma perte...

Adèle (s'approchant de Jules). Grand Dieu! mon cousin, vous êtes blessé.

Jules (avec enthousiasme). Dieu merci... Mais rassurez-vous, c'est fort peu de chose... Oui, mon père, mon oncle, la sainte cause de la liberté triomphe enfin... les vils satellites d'un odieux pouvoir ont fui devant nous. (Les entraînant sur le balcon.) Voyez-vous ces glorieuses couleurs que chacun s'empresse d'arborer... Entendez-vous ces chants de victoire?

Duval. Et Béranger cette fois encore pourra dire :

Un beau soleil a fêté ce grand jour!

(La foule qui se presse au-dessous du balcon apercevant Jules, laisse éclater les transports de sa joie et fait retentir les airs de ses acclamations.) Vive l'école polytechnique! Honneur, honneur à l'école!

Sinécure (à lui-même). Allons, puisque décidément ces imbécilles ont perdu la partie, profitons du moment pour me rallier au vainqueur... ma place avant tout. (Il se jette au cou de Jules et le montre au peuple.) C'est mon neveu, mes amis! ce jeune héros est mon neveu! Vive la nation! la liberté! le peuple! Vive le peuple! (Le peuple répond vive l'école! la garde nationale!)

Sinécure (à Adèle). Eh vite, vite, Adèle, un drapeau tricolore...

Adèle. Mon père, vous savez bien...

Sinécure (trépignant d'impatience). Malédiction! il n'y a jamais rien dans cette maison... Cours promptement... Non, attends... Oui, c'est ça... ce mouchoir blanc... ma cravate bleue... (Arrachant le fichu d'Adèle.) Ce fichu rouge.

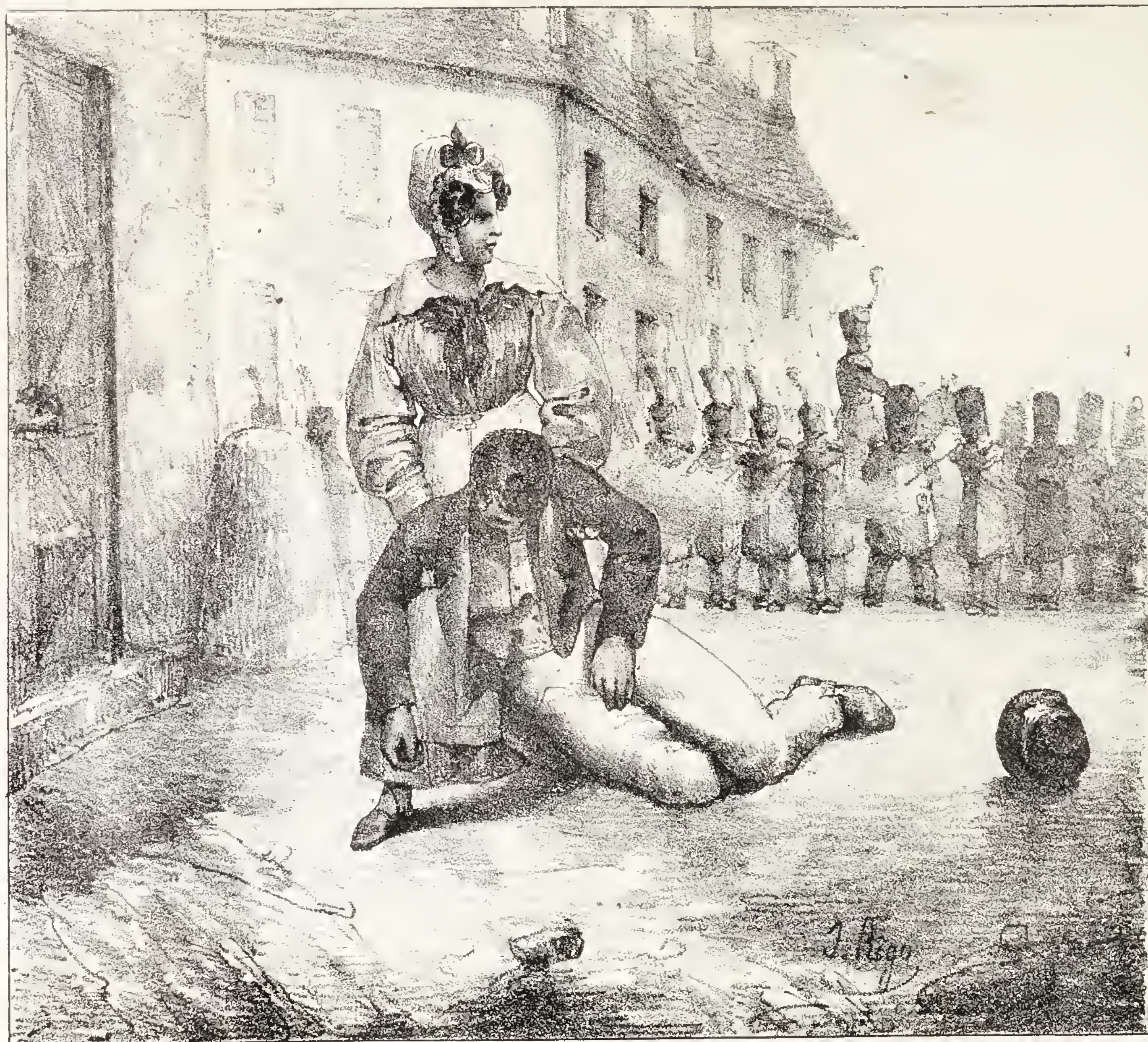
Adèle (confuse et cherchant à ressaisir son châle). Mais, mon père, que faites-vous donc?... Y songez-vous?

Sinécure (formant un drapeau avec les trois mouchoirs). Eh qu'importe... Il s'agit bien... Si tu avais vu ta mère en 92, c'était bien autre chose, va; tudieu!... quelle superbe liberté ça faisait. Donne moi la flèche du lit maintenant... (Elle la lui donne, il brise sur le balcon la fleur de lys qui la termine en criant :) A bas les Bourbons... les fleurs de lys. (Le peuple applaudit; Sinécure s'élance, monte sur le balcon et plante le drapeau en criant à tue tête :) Vive la liberté!

Le peuple. Prenez garde, descendez, vous allez vous tuer.

Sinécure (bas à sa famille). Tenez-moi bien, mes amis. (Haut.) Que n'ai-je mille vies, mes frères, pour les sacrifier en ce jour à la patrie. (Bas.) N'allez pas

RÉVOLUTION PARISIENNE (27, 28 et 29 Juillet 1830)



Lith de V Ratier

Dans la journée du 28, une jeune femme va chercher un blessé et le rentre chez elle malgré la plus vive fusillade.



Ils sont trop chauds, Milord

me lâcher. (Avec transport.) Vive l'égalité!.. les braves sans-culottes!... à bas les aristocrates!... mort aux tyrans!!!

Duval et Jules. Taisez-vous donc.

Sinécure (descendant). Ah ça, qu'avez-vous donc, vous autres? Vous me laissez m'égosiller depuis une heure... Si j'avais un bonnet rouge... Ah! ma calotte grecque, que c'est heureux.

Jules et Duval. Arrêtez-vous donc... c'est aller trop loin... ce n'est plus cela.

Sinécure. Non, non, plus de repos qu'ils ne soient tous anéantis. (Criant.) A bas les jésuites... les brigands, les scélérats de jé... (A lui-même.) Quel bonheur que je n'aie pas eu le temps de signer mon acte d'affiliation. (A Duval.) Donnez moi votre fusil... que j'aille exterminer...

Duval. Non pas, c'est inutile maintenant. (Cherchant à le retenir.) Allons, apaisez-vous.

Sinécure. Laissez-moi... laissez-moi... Je cours à mon ministère... et, vive Dieu! je connais une demi-douzaine de drôles... s'ils ne font amende-honorable... par la corbleu... je leur ferai voir ce que c'est qu'un vrai patriote. (A lui-même.) Les affiliés la sauteront, sans doute, et je serai bien malheureux ou j'aurai 6,000 fr. avant la fin du mois. (Haut.) Vive la patrie! à bas les jésuites! (Il sort; on cherche à le retenir, mais en vain; il s'élance hors du salon.)

Duval (à lui-même). Voilà pourtant comme ils sont tous.

LE PATRE,

CHANT MONTAGNARD (1).

Je suis le pâtre des montagnes;
De la bruyère, où paissent mes troupeaux,
Je regarde en bas les campagnes,
Et domine sur les châteaux.

Quand le jour commence à paraître,
Sur moi d'abord il répand sa clarté:
Ma voix ne connaît point de maître,
Je chante ici la liberté!

Pendant que la foudre terrible,
Contre les monts promène son éclair,
A leur sommet toujours paisible,
Je m'assieds dans l'azur de l'air.
J'ai les grands chênes pour ombrages;
Par l'aigle seul je me vois visité...
Au-dessus de tous les orages,
Je chante ici la liberté!

Mais qu'entend-il? un cri de guerre!
Il voit au loin marcher des bataillons;
Le drapeau qu'il suivit naguère,
Des champs traverse les sillons....
Armé d'un mousquet, le vieux pâtre,
Fier et noirci par les feux de l'été,
Pour son pays qu'il idolâtre,
Part en chantant la liberté!

C'est l'honneur du peuple qu'on venge:
Tel qu'un lion sorti du fond des bois,
Il s'est rangé dans la phalange
Qui détrône les mauvais rois.
Et lorsque la balle étrangère
Livre à la mort son cœur ensanglanté,
Il s'écrie: « Elle était ma mère,
» Sauvez, sauvez la liberté! »

Sylvain BLOT.

(1) M. Roux-Martin a mis ce chant en musique; il se vend en ce moment chez les principaux éditeurs de Paris.

Variétés.

—Tous les théâtres de la capitale ont mis le patriotisme à l'ordre du jour; c'est à qui chantera la grande semaine. Mais où s'arrêtera ce débordement de flons flons nationaux? Messieurs les directeurs, il est un terme à tout, voire même à l'enthousiasme: pourdieu, ne réveillons pas les vieux souvenirs de l'empire et de la restauration; on a chanté les triomphes de Napoléon, puis les traités du libérateur de l'Espagne; assez long-temps les *succès* ont rimé avec les *Français*, la *gloire* avec la *victoire*;

il est beau de vaincre; mais il ne faut pas gâter nos trophées en les chantant nous-mêmes.

— L'Opéra-Comique, aujourd'hui sous la direction de M. Singier, dont on attend merveilles, nous a offert *Trois journées en une heure*. Cette copie est bien loin d'avoir le mérite de l'original, en ce qu'elle se ressent terriblement de la précipitation avec laquelle elle a été faite. MM. Masson et Gabriel n'ont pas abusé de la facilité grande que donne la circonstance pour se procurer un succès patriotique. MM. Romagnesi et Adam n'ont pu réchauffer de leurs accords un poëme froid et languissant. Allons, M. Singier, maintenant que votre tribut est payé, bien vite une revanche; qu'elle soit prompte et éclatante!

— *Le Gentilhomme de la Chambre*, représenté cette semaine à l'Odéon, est une imitation fort gaie et fort originale d'une comédie de Fabre-d'Eglantine, jouée à l'aurore de la révolution; un vieux partisan de l'ancien ordre de chose, sinécuriste s'il en fut, s'est endormi en rêvant au coup d'état qui doit bientôt régénérer la France, et ne se réveille qu'au moment de la victoire. Qu'on juge de sa surprise, en apprenant tout ce qui s'est passé pendant son sommeil! Le rôle principal de cette bluette, confié à Ferville, des couplets très spirituels et un dialogue plein de saillies et de traits plaisans, lui ont valu un succès fort honorable, en dépit de la concurrence.

— Au théâtre des Variétés, *M. de la Jobardière*, seconde édition du *Gentilhomme de la Chambre*, a obtenu un triomphe également complet; on a fait répéter plusieurs couplets, et on a surtout applaudi l'heureuse idée qu'ont eue les auteurs d'opposer un patriote de 92 à un révolutionnaire de 1830. Lhéric a fort bien joué, et a été parfaitement secondé par tous ses camarades.

— Les Nouveautés ont déjà terminé avec la circonstance; le répertoire est remis en activité, et la direction, fidèle à ses anciens usages, débute dans sa nouvelle carrière par une chute; *la Contre-Lettre*, de MM. Paulin et Edouard, drame long et insignifiant, n'a de remarquable que l'ouverture, qui est sans doute de quelqu'opéra italien ou allemand. Madame Théodore, qui débutait dans cet ouvrage, a joué de manière à nous faire apprécier plus vivement la perte qu'a fait en elle le Gymnase dramatique, où son talent était si bien placé

— Le maréchal-des-logis Laurrin, de Strasbourg, vient de s'engager comme remplaçant, dans la seule vue d'offrir les 800 fr., prix de son remplacement, aux victimes des événemens de Paris,

— Un ouvrier maçon, qui est heureusement entré aux Tuileries avec la garde nationale, s'est assis sur le trône, et en sortant du palais, sa montre à la main, il disait aux citoyens qu'il rencontrait: « Quatre minutes sur le trône de France, messieurs, montre en main! »

OPINION DU DAUPHIN SUR LES TROIS JOURNÉES.

Les barricades! ah! ah! — Les coups de fusil! hi! hi! — Les coups de canon! oh! oh!

» Il ne s'agit que de vouloir,
» Disait Latil au pauvre sire:
» Ressaisissez votre pouvoir.
» Tirez l'épée et que la charte expire.
» — Mais si mon peuple est soulevé?
» — Eh! vous le chasserez comme une bête fauve!
» Montez vite à cheval, et vous serez sauvé. »
Latil, tu l'as prédit: le pauvre roi se sauve.

CARICATURES DE LA SEMAINE

PAR TOUT LE MONDE.

*** Le *Globe* parle des *vertus privées* de la jeunesse de polignac: c'est dans sa jeunesse que ce vertueux prince a inventé la machine infernale.

*** La fidélité de M. le duc de Guiche n'a pu aller jusqu'à Cherbourg: ce noble seigneur était premier menin du dauphin; mais il n'a voulu accompagner son auguste maître que jusqu'au paquebot. O dévouement! ô courage des amis de l'infortune! M. le duc de Guiche se montrera bientôt au Palais-Royal.

*** Il y aurait un curieux parallèle à faire entre les gentilshommes d'Alger qui ont pillé le trésor de la Casauba et les vilains de Paris qui ont respecté celui des Tuileries.

*** Il y a quelques jours, les jésuites jouaient à la chapelle; maintenant ils jouent à la pétition.

*** Ferdinand VII veut bien consentir à ne pas nous faire la guerre. Nous en sommes bien aises.... pour Ferdinand VII.

*** Polignac, qui semblait avoir oublié les articles de la Charte, commence à se les rappeler: il en réclame l'exécution en sa faveur.

*** Personne ne se risque plus qu'en tremblant du côté de la forêt de Bondy, depuis qu'on a répandu le bruit que M. Dudon s'y est réfugié.

*** M. Berryer, l'aigle de la *Quotidienne*, ne bat plus que d'une aile.

*** Il n'y aura guère que deux millions de gardes nationaux en France. Avis aux bons Autrichiens, qui pourraient porter envie aux Suisses, aux lanciers et aux gendarmes.

*** Durant le voyage à Cherbourg, la dauphine ne cessait de répéter à son mari: « Ah! si j'avais eu seulement ce qui vous manque. »

*** M. Amy vient de donner sa démission; il commence à savoir rendre justice.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

AVIS.

Quelques plaintes nous étant parvenues sur l'irrégularité apportée dans la distribution de LA SILHOUETTE, l'administration a pris les mesures nécessaires pour qu'un pareil inconvénient ne se renouvelât pas à l'avenir. Comme il a toujours été indépendant de sa volonté, elle prie ses abonnés de vouloir bien l'instruire, s'ils avaient encore à s'en plaindre.

Une livraison s'étant trouvée en retard, par suite des événemens de juillet, l'abonnement du trimestre courant, au lieu de finir le 24, sera prolongé jusqu'au 30 septembre.

FAC-SIMILE

D'UNE

SÉANCE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

PRÉSIDENCE DE M. LAFFITTE.

Sommaire.—Lecture du procès-verbal.— Chicanes oiseuses (*perte de temps*). — Pétitions absurdes (*perte de temps*). — MM. Charles Dupin et Mestadier (*ridicule*). — Discussion générale (*scandale*, *ridicule*, *perte de temps*). — Aspect de la chambre (*scandale*, *perte de temps*). — Clôture (*scandale*, *ridicule*). Résumé : Beaucoup de temps perdu, de ridicule et de scandale.

A une heure, M. le président occupe le fauteuil.

Un des secrétaires lit la rédaction du procès-verbal.

M. d'Escayrac. — Vous me faites dire une bêtise.

Le secrétaire. — Je ne vous fais dire que ce que vous avez dit.

M. d'Escayrac. — Je n'ai pas dit que Charles X et ses ministres adoraient le peuple; mais j'ai dit que je disais ce qu'avait dit M. de Martignac.

Plusieurs voix de la gauche. — Mais c'est la même chose.

M. d'Escayrac. — Non, pas du tout. J'ai voulu que mon serment soit tout de même que celui de M. Martignac. Je ne veux pas de mon serment à moi, je veux...

Le président. — Vous avez fait le serment; vous ne pouvez y revenir.

A gauche. — A l'ordre! à l'ordre!

M. d'Escayrac. — Il ne s'agit pas de l'ordre, puisque je dis que je réclame, c'est clair. Car enfin, de deux choses l'une : ou je suis député, ou je ne le suis pas, ou il y a un procès-verbal ou il n'y en a pas. S'il y a un procès-verbal et si je suis député...

Plusieurs voix. — En voilà assez.

M. d'Escayrac.— Non, non; attendez; laissez-moi achever; vous verrez que mon argument est très-*considérable;* car enfin, si je suis député et s'il y a un procès-verbal...

De toutes parts. — C'est ridicule; c'est insoutenable. Nous avons déjà perdu deux heures... Aux voix! aux voix!

On va aux voix, et la réclamation de M. d'Escayrac est rejetée.

M. d'Escayrac. — ... C'est une horreur; je ne parlerai plus; la révolution et la monarchie s'en tireront comme elles pourront.

L'ordre du jour est la discussion du projet de loi sur les élections.



M. le président. — Plusieurs lettres ont été remises sur mon bureau. Je vais d'abord en faire la lecture.

« M. Jozon, de Paris, demande à la chambre la permission d'épouser sa sœur. Le signataire cite plusieurs exemples tirés du paganisme et de l'écriture sainte. »

M. de Conny. — Messieurs, à cette demande se rattache une question de juridiction ecclésiastique, et notre saint père le pape...

Plusieurs voix. — Que nous fait le pape? L'ordre du jour, l'ordre du jour.

« M. Beugnot, majeur, se plaint à la chambre de ce que sa femme ne lui laisse pas sucrer son café à sa guise. »

A droite. — C'est affreux! sous le régime des lois et de la liberté!

Renvoi dans les bureaux.

« M. de Cottu demande l'autorisation de porter le grand cordon de la Légion-d'Honneur, attendu qu'il est du même âge que M. Gérard, et qu'à ce titre il croit l'avoir suffisamment mérité. »

M. Dupin aîné (prend la parole). — Messieurs, la demande du signataire est digne de fixer notre attention. Dans la constitution de tout gouvernement fort et bien organisé, un fait apparaît avéré, notoire, incontestable, c'est la conscience intime...

Le président. — Vous sortez de la question.

M. Dupin. — C'est possible; mais c'est pour y rentrer avec plus d'éclat; attendez une petite demi-heure; laissez-moi venir; vous verrez, je serai sublime. Je disais donc : Dans la constitution de tout gouvernement fort et...

A gauche. — L'ordre du jour, l'ordre du jour; à droite : Ah! ah! hi! hi! A gauche : Oh! oh! hu! hu! (Le président crie, agite sa sonnette. Au bout de 25 minutes le calme se rétablit. On passe à l'ordre du jour.)

« M. Madrolle demande une direction générale ou un ministère. Par l'art. 1er de la Charte tous les Français sont égaux devant la loi; or, il est Français; or, il y a des directeurs généraux, donc il peut l'être, donc il doit l'être. »

On rit à gauche; c'est clair; il n'y a rien à répondre à cela. Renvoi au ministre de l'intérieur.

M. le président tient encore une masse de lettres qui sont autant de pétitions.

M. Benjamin Constant. — La lecture de ces pétitions nous fait perdre un temps précieux. Je demande qu'on l'interrompe et qu'on passe à l'ordre du jour. — Appuyé.

M. Mestadier. — Messieurs, pour éviter l'inconvénient du grand nombre de pétitions, je suis d'avis qu'on ne puisse en adresser à la chambre, si l'on n'est âgé de soixante ans. Avant ce terme, tous les hommes sont des morveux et des polissons.

M. Montigny appuie M. de Mestadier.

M. Charles Dupin. — Je combats la proposition de l'honorable préopinant. Je vais exposer à la chambre un petit moyen statistique fort ingénieux; ce serait de partager les pétitions en différentes classes, qui se composeraient de divisions, puis de subdivisions, avec des numéros et des bandes noires, grises, blanches, vertes, etc. Au moyen de chiffres, d'équations et avec une table de logarithmes, la question serait infiniment simplifiée.

La proposition ingénieuse de M. Dupin n'est pas appuyée.

L'ordre du jour est la discussion générale sur les élections.

M. le président. — Le premier des orateurs inscrits en faveur du projet a la parole.

Plusieurs voix. — C'est moi, c'est nous, c'est lui.

Dix à douze membres s'élancent à la tribune. M. Dupin aîné s'y cramponne.

Plusieurs voix. — Ce n'est pas à vous.

M. Pas de Beaulieu le tire par la jambe; M. Dupin lui donne des coups de pied; M. Berryer met sa main sur la bouche de M. Dupin pour l'empêcher de parler.

M. Dupin. — Messieurs, il y a violence; à la garde! vous déchirez mon habit; c'est indigne. On m'étouffe.

Grand tumulte. M. le président agite sa sonnette. Il veut parler, le bruit couvre sa voix.

M. le président. — Messieurs, M. Dupin est arrivé

là le premier, il a la place; laissez-le, vous parlerez ensuite.

(Plusieurs membres du côté droit retournent à leur place en grognant et en aboyant à l'injustice.)

M. Dupin (après avoir toussé, craché et mis une épingle à sa cravate déchirée dans la lutte, commence son discours).

Les conversations particulières s'établissent. M. de Curzay fait des niches à M. Villemain, qui l'égratigne; M. Berryer fait des bons mots; M. Mestadier rit aux larmes; M. Colomb se promène à cloche-pied dans le couloir; M. de Balzac met des queues de papier à ses voisins. On s'amuse beaucoup.

M. Dupin. — Messieurs, je réclame du silence et de l'attention; dans ce moment-ci, je dis de fort bonnes choses.

Au bout de trois quarts d'heure, M. Dupin s'essuie le front; il avertit la chambre qu'il a fini.

M. Chilhaud de la Rigaudie monte à la tribune; il tire de sa poche un énorme manuscrit. On se récrie; on l'interrompt; on veut qu'il descende de la tribune. Messieurs, dit il, j'ai comme vous le droit d'être imprimé dans le *Moniteur*, ma femme et mon oncle le reçoivent. J'userai de mon droit envers et contre tous Il continue de lire.

Plusieurs voix. — Mais ce n'est pas la question; on a déjà répondu à cette objection-là.

M. Chilhaud. — C'est égal; je devais parler hier. Ce que je dis-là était alors à propos; pourquoi a-t-on usurpé mon tour? L'orateur termine au milieu des bâillemens et des ronflemens.

M. Creuzé-Delessert monte à la tribune: Messieurs, hier soir il fesait mauvais temps, j'ai changé.

De tout les coins de la salle: La question! la question! votre opinion pure et simple.

M. Creuzé-Delessert. — Messieurs, je l'ai laissé dans la poche de ma redingotte (on rit)..... Si l'on m'avait donné le temps d'achever on aurait compris ma pensée. J'ai voulu dire que j'avais oublié mon discours dans la poche de ma redingotte.

Mais votre opinion!

M. Creuzé-Delessert. — Je vous répète que j'ai oublié (on rit plus fort)..

L'orateur descend de la tribune. Un autre se dispose à le remplacer, mais les deux centres se récrient, ils se lèvent en masse et demandent à aller dîner.

M. le Président. — La séance ne peut être levée, il n'est que six heures et la discussion générale n'est point terminée.

M. Mestadier. — J'ai déjeûné à 7 heures. Je n'ai pris qu'une légère soupe au lait. Il y a de la tyrannie à me tenir onze heures sans manger. Je suis mandataire du peuple et comme tel.....

Plusieurs voix du centre: On veut nous prendre par la famine, c'est atroce. Allons nous-en.

Les bancs des deux centres et du côté droit se dégarnissent. Ces messieurs sortent avec grand bruit. Quelques-uns font en ricanant des cornes au président et au côté gauche.

Le Président au côté gauche, d'un ton pénétré: Messieurs, nous ne sommes plus en nombre pour voter; la séance est levée; mais en nous retirant nous avons la conscience d'avoir fait notre devoir.

C. O.

FAMEUSE SPÉCULATION.

UN BRAVE HOMME.

Varium et mutabile semper.

Si celui-là a son pareil au monde, je veux bien l'aller dire à Rome et même plus loin encore.

Mettez-le dans une loge, taxez en le prix d'entrée à six francs, et je vous jure ici qu'il ne vous faudra pas une semaine pour faire fortune.

Car jamais cornac n'aura montré pareil phénomène, jamais affiches de six pieds de haut n'auront annoncé pareille chose en lettres égyptiennes ou gothiques. Ce sera une vogue pire que la vogue de la ménagerie Martin, pire que l'ex-vogue de la giraffe. Or, notez

bien que celle-ci a duré d'autant plus long-temps que c'était un spectacle gratis.

Mais n'importe; oui, je m'en tiens pour garant, malgré ce haut prix d'entrée votre loge ne désemplira jamais, fût-elle aussi grande que la loge de la baleine : il y aura queue dès quatre heures du matin ; à minuit, il faudra renvoyer au lendemain la foule des curieux qui n'auront pu entrer.

Déjà j'en saute de joie, il me semble que j'entends l'annonce du cornac : le bras étendu, il frappe d'une longue baguette l'immense tableau posé au-dessus de la porte, il s'écrie :

« Entrez, messieurs, entrez mesdames, il n'en coûte que six francs, et quand vous saurez de quoi il s'agit, vous direz, cela est bon marché. Entrez, messieurs, entrez mesdames, c'est ici que l'on fait voir un phénomène rare et curieux, l'idéal d'un BRAVE HOMME.

» Quand la victoire trahit Napoléon, il fut un des premiers à imiter la victoire ; il mît dans sa poche la cocarde tricolore, couvrit son chapeau de six aunes de rubans blancs, et fut enroué durant je ne sais combien de semaines pour avoir crié à bas le tyran ! vive le roi ! vivent les Bourbons !

» Puis Napoléon revint, et les six aunes de rubans blancs, retirés et empochés avec soin, firent place à la cocarde tricolore remise au grand jour, et le BRAVE HOMME attrappa un enrouement à force de brailler : à bas les Bourbons! vive l'empereur ! vive l'empereur !

» Mais Napoléon ne se prit point au beau semblant du masque, il le repoussa du bout de sa botte, et répondit : Il n'y a rien à donner pour vous, que le bon Dieu vous assiste.

» Qui fut dolcant, qui fut penaud? je vous le demande?

» Mais le BRAVE HOMME reprit bientôt courage, se mit à pleurer de porte en porte, tirant le pan d'habit de celui-ci, accrochant celui-là par le bras, et par-dessus tout geignant haut et dru. Il y avait à fendre le cœur : mes braves camarades vont en découdre, et moi, moi compagnon de leur gloire, il me faut rester ici, tandis qu'ils chargent leurs fusils et qu'ils sanglent leurs havresacs sur le dos.

» Un loyal soldat fut dupe du pleurart et se rendit sa caution près de l'empereur. Le héros, qui connaissait si bien les hommes, fit quelques difficultés, puis enfin céda aux prières de son fidèle serviteur.

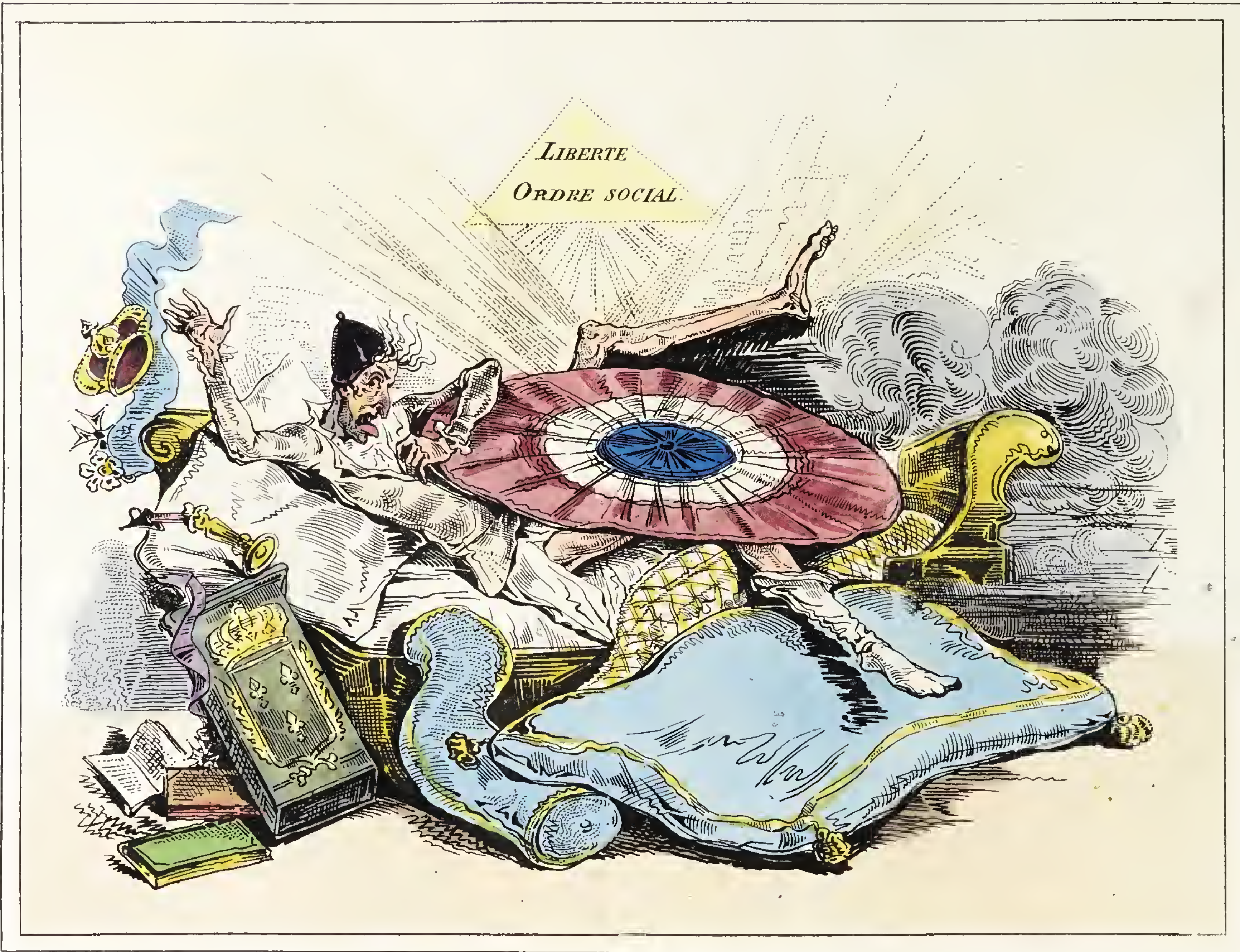
» Jamais on ne fit plans de fidélité diablesse et bruyante, comme celle dont le brave homme assommait un chacun, c'était à en avoir la migraine, et Dieu sait pourtant si le bruit du canon l'avait jamais donné à un de ceux que ses cris rendaient malades.

» Le jour de la bataille arrive. Au premier coup de fusil, le BRAVE HOMME fit partir son cheval au grand galop, et, suivi de quelques honnêtes gens de sa sorte, il courut porter au général ennemi les plans de la bataille. Cela coûta la vie à des milliers de vieux soldats ; cela livra le sol français à l'étranger.

» Mais qu'importe? Cela valut gros au BRAVE HOMME. Il eut des honneurs, il eut des rubans, il eut des titres, il eut de l'or, de l'or, de l'or. Quant il eut tout cela et que, grâce à quelques cent mille baïonnettes étrangères, les Bourbons furent rendus à l'amour des Français, le BRAVE HOMME trouva des flatteurs, des poètes et même des faiseurs d'odes. J'en pourrais citer un qui beugle au jour d'à-présent plus haut que vous et que moi *vive la liberté !* et qui demande la place d'un pauvre homme dont toute la faute est de n'avoir osé rien dire au temps des Villèle et des Polignac. Nulle part des digressions ! Je reprends l'histoire du brave homme.

» Or, ceux qui gouvernaient alors la nation cherchèrent pour ministres tout ce qu'il y avait de plus avili en France. C'était à la manière de Caligula, qui donnait aux Romains son cheval pour consul à vie. Le BRAVE HOMME fut le premier nommé. Un moment, on avait hésité entre lui et un spadassin ; pour sortir d'embarras, on les prit tous les deux.

» Puis, comme on n'avait point encore assez rémunéré sa trahison, on le mit à la tête d'une armée si brave et si puissante, qu'elle n'avait qu'à serrer la main pour écraser celui qu'elle allait combattre. Vous seu-



H. Gérard Fontallard.

Lith. de V. Ratier

Le Cauchemar.



Lith de V Ratier

LES MOUSTACHES.

Les nôtres sont celles de l'indépendance. . . . elles ne sont ni gagées ni vendues

tez bien que le BRAVE HOMME resta vainqueur. A moins de le faire exprès, il ne pouvait en être autrement; et comme il n'y avait de l'argent à gagner qu'en vainquant, il vainquit.

» En voyant ce beau triomphe, des âmes charitables crièrent: Réhabilité! il est réhabilité! La gloire efface les taches qui le souillent; réhabilité! réhabilité!

» N'ayant cure de leur propos, le BRAVE HOMME, tandis qu'ils s'égosillaient, s'occupait, lui, du solide; remplissait d'or ses poches, bourrait d'or son chapeau, crevait d'or ses goussets, chargeait d'or ses bottes, et envoyait en France quatre caisses de *linge sale*, contenant chacune un million.

» Il avait déjà volé de quoi rendre honnêtes gens trois *lazzaronnis*, six corsaires et douze jésuites, quand on vint lui apprendre que ses maîtres étaient déchus, et qu'il fallait arborer les trois couleurs, les couleurs qu'il portait le jour de sa défection à l'ennemi.

» Il ne se le fit pas dire deux fois. Si vous en doutez, lisez la lettre suivante, sous la date du 17 août :

« Les armées de terre et de mer ont arboré aujour-
» d'hui le drapeau tricolore. Les troupes ont quitté la
» cocarde blanche. Elles prendront les autres couleurs
» lorsque tous les corps pourront le faire à la fois. »

» Eh! bien, messieurs et mesdames, six francs sont ils trop pour voir un pareil phénomène, pour voir l'homme-modèle de la trahison, l'homme-modèle de l'impudeur.

» Entrez, entrez, car depuis que le monde est monde, rien de pareil ne s'est jamais vu sur la terre. »

Oui, c'est une spéculation riche, infaillible, une spéculation à rouler sur l'or, que la spéculation que je vous propose.

Et ne craignez point de sa part à lui, un refus pour cette association; il n'est rien que l'argent ne lui puisse faire faire; il a bu toute honte; et payez-le assez cher, il dansera; ou en plein jour, ou le soir, à la clarté de quatre lampions; oui, il dansera la tête courbée sous un bâton, dont chacune de ses mains le replacera sur l'extrémité. Doublez la somme, et il fera pis encore.

Que ne ferait-on pas quand on s'est avili à la face du monde? Quand on a trahi la confiance de tous les maîtres qu'on a servis? Quand on a vendu son pays à l'étranger?

S. HENRY BERTHOUD.

LE CAUCHEMAR.

Comme il court le cavalier!!!
Qui le poursuit?... c'est le remords.
(*Ancienne ballade.*)

C'était signé CHARLES en toutes lettres. . . . .
. . . .
. . . .

Il rêvait. Des idées sombres et terribles traversaient incessamment son cerveau. Il voyait des glaives, des poignards, des cadavres. Il sentait sur sa poitrine le froid de l'acier. Une sueur glacée l'inondait. Les mots LIBERTÉ, ORDRE PUBLIC, tracés en caractères de feu, flamboyaient devant lui. Ses yeux ne pouvaient s'en détacher, et cependant leur éclat brûlait ses yeux. Il voulait fuir.... une main invisible, une main forte comme celle de la Justice le retenait sur son lit. Ce lit, c'était un bûcher, c'était l'enfer, c'était le remords. Comme il souffrait!!! Tout-à-coup la vision cessait; ce n'était plus la douleur aiguë des charbons, c'était la pesanteur d'un corps qui suffoque et écrase. Il veut l'écarter de sa poitrine; sa main saisit une étoffe légère; un tissu de soie, une cocarde aux trois couleurs, et c'est cette cocarde qui le tue; car il y a dessus: 20 ans de triomphes, des victoires, des canons, des soldats. Le malheureux se débat en vain; on dirait la lutte d'un agonisant contre la mort. Il pousse des cris, qui déjà ne sont plus que des râlemens. Il invoque ses conseillers, ses prêtres, ses courtisans;... il écoute;... pour toute réponse, un rire affreux, le rire de Méphistophélès entraînant Faust aux enfers. Pauvre roi! Dans la dernière convulsion du désespoir, il fait un effort; son lit s'écroule; il roule dans un abime; sa couronne tombe de sa tête; il ne lui reste plus qu'une calotte de jésuite...

Il se réveille.... ce n'était point un rêve.

LES MOUSTACHES.

Les nôtres sont celles de l'indépendance,
. . . Elles ne sont ni gagées ni vendues.

Une tête empanachée
N'est pas un petit embarras.
LAFONTAINE.

Je haimais bocoupe les petites moustaches,
ce était un grand agrément de société.
Le Comédien d'Etampes.

Comment les aimez-vous? Noires, comme celles d'un arménien? Blondes, comme celles d'un suisse? Rouges, comme celles d'un valet en uniforme de général? Les voulez-vous longues et effilées comme celles d'un Chinois? Tirebouchonnées et terriblement coquettes comme un habitué du Vaudeville, ou bien grasses et épaisses comme celles de Chodruc Duclos? Préférez-vous les moustaches imposantes du grognard à la moustache présomptueuse de l'aide-de-camp caracoleur.

Oh! pour moi, une petite moustache drue et serrée, noire comme ébène luisante. comme geai, une moustache d'artiste enfin, tantôt droite, tantôt bouclée, jamais la même, changeante comme les rêves de son imagination multiface, au gré de son caprice, non pas taillée en coupe reglée comme le poil d'un soldat, ou comme les arbres d'une forêt royale; mais un jour rêveuse, l'autre ironique, soit qu'il la déprime machinalement entre le pouce et l'index, soit qu'il la recourbe malignement en deux croissans arrondis comme ceux de la lune. Si seule elle couronne, imposante, deux lèvres de corail qui laissent deviner, en s'entre ouvrant, des dents d'ivoire, la moustache me plaît. Si elle partage le pouvoir d'ennoblir, d'amâir la physionomie, avec ce que vous appeleriez, vous autres partisans, une *impériale*, *républicaine* ou *royale* et que je nommerai indépendante, j'en suis idolâtre. Qu'onduleuse et serpentante elle vienne rejoindre d'épais favoris semblables au collier voluptueux d'un angora, la moustache m'enchante, j'en raffole et dusse-je scandaliser plus d'une prude, je le déclare ici, je n'aurais rien à refuser à une moustache d'artiste.

Oui, pour moi, les moustaches du mâle Corneille, du gigantesque Williams Shakespeare, du tendre Racine, de l'immortel Molière; pour moi, la moustache de Marot, de Montaigne; pour moi, la moustache de Raphaël et de Rubens; pour moi encore, la moustache des Dévéria, des Delacroix et des Dumas; mais loin, oh! bien loin les moustaches gagées ou vendues.

Arrière le poil vénal de l'indigne descendant de Guillaume Tell; car ce qui rend la figure du soldat patriote plus terrible, celle de l'artiste plus expressive, lui donne, à lui, l'air faux et sauvage. Arrière le poil gagé du vil chasseur doré et galonné, épauletté, aiguilletté, brodé, emplumé, enrubanné, encocardé, éperonné; car ce qui fait paraître les autres plus dignes et plus nobles nous le montre plus fat et plus impertinent.

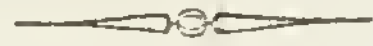
Qu'il parte, le Suisse; qu'il retourne dans ses montagnes; qu'il tâche de redevenir honnête homme; que le travail purifie son bras, s'il se peut, du sang qu'il a versé chez nous; mais surtout qu'il coupe ses moustaches; qu'il les coupe, ou malheur à lui; qui les porte doit savoir les défendre; il ne trouvera pas partout un Louvre royal pour protéger ses assassinats, et l'on ne se contenterait plus de lui raser la moustache.

Plus de moustaches à ce laquais; il était homme, il s'est muselé, il s'est fait chien, furet, singe; par lui l'épée est devenue tranche-lard; ce fer qui devrait protéger des citoyens sert à égorger des bêtes; l'épaulette, le plumet, ce qui distingue nos braves, il a tout avili; non, plus de moustaches à lui, plus de faux général au dos d'un équipage, ou demain mon jockei porte derrière ma voiture un costume d'archevêque avec une tonsure.

Signe de force et d'énergie, les moustaches appartiennent à l'homme libre; elles doivent être l'apanage du soldat citoyen qui prête son bras à la patrie; mais ne le vend pas à l'étranger; du véritable homme de lettres, qui dit la vérité aux rois et aux peuples au péril de sa tête; de l'artiste, surtout de l'artiste libre par

excellence, qui n'est l'esclave ni du pouvoir, ni de la fortune, ni des préjugés ; car ceux-là peuvent dire avec orgueil :

Les nôtres sont celles de l'indépendance; elles ne sont ni gagées ni vendues.



UNE RUSE DE GUERRE.

— Quel est l'argument le plus péremptoire?
— Le rapprochement d'une cervelle et d'une balle de plomb.

JACK LE DÉTERMINÉ.

L'amour est une petite guerre. — On le pensait déjà avant le déluge et on l'a dit quelque temps après, ainsi tout le monde doit le savoir; mais chacun comprend différemment la guerre et, en amour, le houzard, intrépide par nature comme par état, passe généralement pour être plus favorisé, comme étant plus habile. Le fait est que les moyens de succès l'inquiètent peu; ainsi, trop heureuse la conquête d'un houzard, si son galant vainqueur n'arrive pas à cheval au moins jusques dans la salle à mangé. ; s'il ne la réveille pas à l'heure militaire, en fesant exécuter par son trompette une bruyante fanfare dans sa chambre à coucher; ou si enfin, le susdit vainqueur n'invente pas quelqu'autre gentillesse du même calibre.

Voici l'heureux expédient récemment imaginé par un officier de ce corps, qui, en vrai Français, avait pris pour devise : *Vaincre ou mourir*, et qui, comme on va voir, mourût d'abord, puis vainquît ensuite.

Depuis peu, le régiment de Victor (c'est le nom de l'intéressant jeune homme) venait de prendre garnison à Paris, lorsque, dans un bal, il retrouva par hazard la jolie madame de B..., avec laquelle il avait passé une affectueuse enfance, mais qu'il n'avait jamais revue, toujours séparé d'elle par les évènemens sociaux. — Bientôt la connaissance fût renouée, et comme l'uniforme de houzard paraissait amuser infiniment le petit enfant de M. de B... Victor venait fort souvent voir Madame, et, chaque fois en grande tenue. Avec son caractère belliqueux, la paix ne pouvait être de longue durée entre le houzard et la charmante amie de son enfance : en effet la guerre éclata...

Encore naïve comme aux jeunes jours, madame de B... savait mal se défendre; mais elle ne s'appartenait plus... elle était femme, elle était mère, et dans ces retours d'abandon, où la confiance de l'amitié répondait au langage de la passion, une crainte plus forte que tous les devoirs, que toutes les autres craintes semblait surtout la retenir : c'était de voir son repos à jamais troublé par l'idée qu'il dépendrait d'une imprudence, d'une indiscrétion, d'une bizarrerie du sort.....

Toujours prompt à découvrir un remède, Victor le houzard proposait de se casser la cervelle au commandement, pour calmer toutes frayeurs: puis comme on trouvait le remède pire que le mal, Victor voulait se la casser tout de suite. — C'est sentimental, mais ce n'est pas gai, dit-il enfin un soir, en coiffant son colback d'un air sinistre; puis il sortit en jurant par son grand sabre, qu'il brûlerait sa malheureuse cervelle avant qu'il fût seulement vingt-quatre heures.

Or, voici comment il procéda à cette cérémonie.

Ayant remarqué chez madame de B... un petit journal qui ne compte guères que quarante neuf abonnés et demi, parce que ceux au-dessous de sept ans ne paient que moitié prix, Victor se dirige de très grand matin chez le directeur. Introduit auprès de l'aristarque qui était encore au lit, Victor le salue, et sans plus de préambule pose sur la table de nuit deux pistolets parfaitement nétoyés et à côté, deux pièces de 30 sous à beaucoup près moins brillantes. Ensuite il approche gravement une chaise, s'assied et s'exprime ainsi. — Monsieur le directeur, je suis épris de la plus belle personne du monde et, pour être un houzard fort heureux, il ne me manque que deux lignes de 55 lettres dans votre estimable journal. Si vous voulez bien me les consacrer, en voilà le prix, tarif du *Constitutionnel*, sinon, j'aurai l'honneur de vous proposer une partie de casse-tête, à pied ou à cheval, à jeun ou après déjeuner, tout comme il vous plaira. — Eh quoi, Monsieur, s'écrie le journaliste un peu remis, j'irai me faire casser la tête par quelqu'un qui en possède une aussi bien orga-

nisée que la vôtre, plutôt que de lui rendre un service! Ah! désabusez-vous, je vous prie, et croyez que je m'estime trop heureux de pouvoir être utile à un galant homme Où est la note en question? — Monsieur, le directeur, voici la note en question; c'est tout simplement un petit fait insignifiant, comme vous en insérez tous les jours :

Hier matin, M. le baron Victor de L... lieutenant des houzards de la garde, s'est brûlé la cervelle. On attribue ce suicide à un désespoir amoureux.

Le lendemain matin, comme vous et moi, l'infortunée madame de B... lût la fatale nouvelle dans le petit journal; mais si elle nous était parfaitement égale à nous, qu'on juge des regrets de celle qui avait causé le trépas de Victor! Désormais, plus de repos... Toute le jour avait été passé dans les sanglots, dans les larmes; et bien avant dans la nuit, elle fixait encore, immobile, la place où naguères il lui demandait à vivre! — Par un nouveau mouvement de poignante douleur, elle venait, pour la centième fois peut-être, de presser son mouchoir contre ses paupières humides, lorsqu'en levant les yeux, elle aperçoit à genoux devant elle... Qui? — Le coupable Victor, qui muet et suppliant, semblait demander s'il lui fallait vraiment mourir. . . . .

. . . .

Et comme plusieurs journaux s'empressèrent de répéter gratis les deux lignes à 30 sous pièce, bientôt tous les parens du houzard se rendirent à Paris, les uns pour le pleurer, les autres pour recueillir ses riches dépouilles: mais tous également trouvèrent mine brillante et joyeuse au suicidé, qui, au risque de faire mourir de chagrin sa respectable famille, s'applaudissait beaucoup de ce qu'il appelait tout simplement *une ruse de guerre.*

A. A.

CARICATURES DE LA SEMAINE

PAR TOUT LE MONDE.

*** C'est le duc d'Angoulême qui disait que M. *Labosse* était un grand peintre, parce que la plus grande partie de ses tableaux étaient d'après la bosse.

*** Charles X a toujours été un trop pauvre *Monsieur* pour n'être pas un triste *sire.*

Pendant les trois jours, M. de Brezé est toujours resté auprès de Charles X à cheval.... sur l'étiquette bien entendu.

*** Le duc de Bordeaux régnera plus long-temps ingnito sur nous que son grand-oncle Louis XVIII.

*** Odry prétend qu'on a confié la marine à M. Sébastiani, parce qu'il a un beau port.

*** M. Cottu est nommé généralissime de l'armée de cinq cent mille hommes qui doit ramener Charles X dans trois semaines.

*** M. de Villèle prétend que les gardes nationaux sont des factieux, parce qu'ils veulent encore faire des factions en France.

*** La duchesse d'Angoulême n'a pas craint un seul instant d'être inquiétée; elle est inviolable.

*** La dernière pièce de M. Scribe est une *faute.*

*** Des deux rédacteurs de la *Gazette*, l'un, M. Luby, ploie le genou; l'autre, M. Genou, a des lubies.

*** Ne trouvant plus rien à prendre sous le régime absolu, M. Dudon a pris la cocarde tricolore.

*** Les saules-pleureurs de la chambre commencent à sécher sur pied.

*** On peut appliquer aux rédacteurs de la *Gazette* et de la *Quotidienne* un mot très piquant de Rivarol : « Les bonnes gens! après avoir été incendiaires, ils viennent s'offrir pour être pompiers.

*** L'homme à la longue barbe a demandé la faveur de voir l'ex-ministre Peyronnet à Vincennes. « Que je l'embrasse encore une seule fois, a-t-il dit, puis je le verrai pendre avec plaisir. »

*** Variante à la chanson de M. Guernon de Ranville :

De Guernon est en cage,
Qu'il en crève de rage....
Il servit les Bourbons
Sous le ducque Marmont.

V. Ratier.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

CORRESPONDANCE.

Monsieur le rédacteur,

Voilà déjà un mois ou à peu près, sauf erreur, que dans les rues de Paris, les promenades, les marchés et les places publiques, le canon tonnait avec fracas, le sang coulait, et les fusillades de la légitimité faisaient pâlir celles de la rue Saint-Denis; puis, trois jours après, le calme était rétabli, tout était rentré dans l'ordre; seulement il y avait éclipse complète de gendarmes, de Suisses, de mouchards et de garde royale; les fleurs de lys avaient fait place aux couleurs d'Austerlitz et de Marengo, et notre roi, par la grâce de Dieu, avait été chassé par la grâce des baïonnettes. Je vous avoue, M. le rédacteur, qu'en voyant tout cela, après avoir donné une première pensée au souvenir de cette grande révolution, la seconde avait été pour vous, pour votre feuille, dont j'ai toujours estimé l'indépendance et la franchise. Plus d'abus, plus de privilèges, plus de ridicules; les balles des citoyens les ont tués, me disais-je, partant plus de caricatures, plus de ces croquis piquans et spirituels, de ces satires vivantes et animées, dont *la Silhouette* s'était fait une arme si terrible et si formidable. Ah! combien je m'étais étrangement abusé, lorsque, dans la naïveté de mon âme, je me faisais une constitution, un gouvernement, deux chambres, et plusieurs académies, exempts d'abus et de ridicules; lorsque je m'imaginais que le peuple s'était battu pour lui-même et pour la destruction de ces mêmes abus! En vérité, en vérité, je vous le dis, à la vue de tout ce qui se passe, je sentais ma pauvre tête s'échauffer insensiblement; mais tout en méditant sur les effets et les causes, je me suis aperçu que j'avais grand tort de me plaindre. Or, la question de vie ou de mort pour les ridicules étant précisément celle de *la Silhouette*, vivez donc, M. le rédacteur, pour appeler le sarcasme sur nos *charges* politiques et morales, pour stygmatiser impitoyablement les méchans hommes et les sots; tel est votre mandat. et chacun sait que l'influence exercée par les caricatures, est celle qui laisse après elle les plus profonds sillons; regardez donc sans rire, si vous le pouvez, cet homme, dont l'opinion publique a fait justice, et dont les carreaux de Martinet se sont chargés de populariser la juste déconsidération. Voyez plutôt ce bon M. Cottu! je ne puis plus penser à lui, sans me le représenter aussitôt avec sa monture grotesque et son énorme parapluie; et ce brave Bourmont partant pour la guerre, un canon sous le bras, un chien à ses côtés : mépris! dérision! c'est tout ce qu'ils méritent!

Eh! monsieur, pour preuve de la terreur qu'inspire cette guerre de si bon aloi! dites, que n'a-t-on pas fait depuis notre révolution de trois jours, pour attacher haine et dégoût aux productions de nos artistes qui nous ont fait rire un instant d'une famille qui nous décimait! N'a-t-on pas été jusqu'à leur attribuer la déplorable fin du duc de Bourbon : le piège est vraiment trop grossier! Et ces mêmes hommes, qui font aujourd'hui de la sensiblerie politique pour d'*augustes infortunes*, et qui, tout en arborant la cocarde nationale, larmoient à faire pitié, sur la déconvenue de Charles X, et tonnent contre la dérision et l'outrage auxquels on l'a livré, ne sont-ils pas les mêmes qui, en 1814 et en 1815, trouvaient les caricatures de meilleur goût, lorsqu'il s'agissait de l'usurpateur, de l'ogre de Corse, du croque-mitaine de la restauration? Il

ur sied bien, ma foi, de pousser ainsi des jérémiades à fendre le cœur! Eh! j'y pense, M. le rédacteur, que ne priez-vous vos artistes de prendre des mitaines pour tailler leurs crayons; Charles X en a bien pris pour faire mitrailler son peuple! Mais, hélas! il n'est plus temps! cette urbanité française tant vantée est restée cette fois au fond d'une *cruche fêlée* ou d'un *bocal de cornichons*.

Et vous, MM. les artistes, qui n'avez pas craint d'attaquer l'odieux par le ridicule, de quel droit avez-vous été vrais et spirituels aux dépens d'une famille que nous avons eu l'ingratitude d'exiler bénignement avec une pension plus que suffisante pour ses besoins domestiques? Ne devrait-on pas, en vérité, sévir contre Philippon et *tutti quanti*, qui n'ont pas eu pitié de ce pauvre Charles X, de jésuitique mémoire? Mais non, M. le rédacteur, leurs crayons nous sont aujourd'hui trop nécessaires. Vite en campagne, et qu'ils ne craignent pas de manquer de pâture. La critique est toujours là avec ses *ongles crochus, sa tête de vieille femme, ses lunettes de sorcière et son sourire impitoyable*. C'est elle qui dirigera leur course et qui les conduira partout où se cachera le ridicule, aux ministères, aux séances législatives et académiques, aux spectacles, au palais de notre nouveau roi; car la révolution, en entraînant dans son choc rapide la stupide ignorance et la tyrannie, nous a laissé assez bon nombre de sujets pour que nos caricaturistes soient encore arrêtés par l'embarras du choix.

Voyez plutôt se multiplier ces figures grotesques qui s'agitent en tous sens, ces personnages de toutes tailles et de toutes proportions qui vont, viennent et rampent tout à la fois.

Ce ministre d'un roi dévot et parjure, qui se plaint d'avoir été arrêté *contre l'esprit de la Charte* et demande, pour prix du sang qu'il a fait verser, à aller tranquillement finir ses jours au sein de la vie privée et du bonheur domestique.... Caricature.

Ce député poltron et insatiable qui refusait de remplir son mandat aux jours du danger, et qui maintenant s'applaudit *d'avoir sauvé la France*.... Caricature.

Ce général qui, sans crainte de défriser ses ailes de pigeon et comme pour faire mentir les plaisanteries dirigées contre les royalistes, ose *monter à cheval* en laissant son épée au logis, et bat la campagne au profit de la légitimité en déroute.. Caricature

Cet académicien qui, à peine sorti d'un sommeil léthargique, proclame au nom de la liberté une croisade contre le romantisme... Caricature.

Ce gendarme, ce garde-du-corps, ce séminariste, maintenant déguisés et fomentant la discorde au nom de la république ou du duc de Reichstadt, qui naguère portaient une main patricide sur ces braves citoyens dont ils jalousent la paix et la liberté... Caricatures.

Et ces hommes qui ont levé la main pour tous les gouvernemens, ces pleurnicheurs de la monarchie déchue, qui, pour une place, prostitueraient leur foi au plus offrant... Caricatures.

Et ces mendians de cour qui réclament aujourd'hui le prix de faux services et qui, magnifiquement enrubanés et pêle-mêle entassés dans les antichambres de ministères, protestent d'un beau dévouement ou d'une action sublime que personne n'a vus... Caricatures.

Je n'en finirais pas si je voulais poursuivre cette longue énumération. Guerre aux ridicules et liberté aux caricaturistes, telle doit être votre devise; marchez d'un pas ferme et hardi dans cette carrière immense, où le monstre dont H. Monnier nous a tracé l'image guidera vos pas, et si, grâce à cette salutaire proscription, vous restez un jour à l'affût, sans *croquis* et sans *charges*, c'est que, par une conséquence bien naturelle, tout sera enfin pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles

J'ai l'honneur, etc.,

Un Patriote.

LETTRE D'UN CHIEN AU RÉDACTEUR DE LA SILHOUETTE SUR LES ÉVÉNEMENS DE JUILLET.

Monsieur le Rédacteur,

Tandis que les Parisiens, glorieux à bon droit de leur triomphe, se félicitent des heureux changemens promis à l'avenir de la patrie, permettez qu'au nom d'une partie de la population quadrupède de la capitale, je vous expose ses doléances et ses douleurs.

Les Français sont libres, M. le Rédacteur, libres en toute vérité; et nous dogues, bouledogues, barbets, danois, lévriers, caniches, carlins, bichons, etc., nous voilà déjà rejetés sous l'humiliant esclavage de la muselière. Concevez-vous tout ce qu'a de honteux pour notre espèce cette réprobation qui fait peser sur nous tous sans distinction le soupçon de tant de malice et de perversité? On nous objectera sans doute que M. Mangin nous a muselés et qu'il n'y a rien rien de changé dans notre état, puisque la révolution de juillet ne s'est pas faite au profit des chiens: on nous demandera en quoi nous avons contribué au succès de ces glorieuses journées, pour prétendre en recueillir le fruit.

Hélas! cela est trop vrai, M. le Rédacteur; nous n'avons pas combattu aux 27, 28 et 29 juillet; mais à qui la faute? Est-ce la nôtre, ou celle de nos maîtres, qui, nous retenant captifs, nous ont empêchés d'associer nos aboiemens au roulement des tambours, nos morsures aux coups de sabre et de baïonnette? Ah! sans cette funeste captivité, que de héros à quatre pattes se seraient signalés au milieu des héros à deux pieds!

Un seul d'entre nous, plus heureux que tous les autres, a pu montrer par son exemple ce dont nous étions capables. « Va-t-en, Médor, lui disait son maître, qui, le fusil sur l'épaule, marchait à grands pas vers la porte Saint-Denis: va-t'en; retourne au logis; la politique ne te regarde pas. » Médor était né brave, il refusa de quitter son maître; arrivé au champ de bataille, il se précipita au milieu des gendarmes, les harcela, mordit les jambes de leurs chevaux et ne s'arrêta que quand une balle maudite lui eut traversé les flancs. Son maître le vengea; le meurtrier rejoignit sa victime; mais Médor n'en était pas moins mort, et son maître, en mettant de côté le cadavre d'un si fidèle ami, lui répétait encore la larme à l'œil: « Pauvre Médor, je t'avais bien dit de ne pas te mêler de politique!

Ab uno disce omnes. Excusez-moi de vous parler latin, M. le rédacteur; mais voilà ce que nous aurions fait s'il nous eût été permis de le faire. Jugez de l'effet qu'aurait produit sur les soldats une légion canine, grondant, aboyant, mordant: ils nous auraient pris pour des *enragés*, et la bataille finissait vingt-quatre heures plus tôt.

Hélas! ce ne sont là que de vains regrets. Pendant deux ou trois jours nous avons pu croire que la liberté était aussi pour nous, puisque nous allions dans les rues le museau dégagé, sans lesses, sans entraves. Mais que cette joie a été de courte durée! les muselières nous ont été bien vite réimposées, et, sous ce rapport, M. Girod de l'Ain n'a pas eu pour nous le cœur plus tendre que son odieux prédécesseur.

Priez pour nous, M. le Rédacteur; insérez ma lettre dans votre journal: M. le préfet de police la lira peut-être, et j'aime à croire que son cœur en sera touché. Nous n'espérons qu'en vous et en lui.

Je suis, avec tous les aboiemens imaginables,

Monsieur le Rédacteur,

Votre très-obéissant et très-muselé serviteur,

MOUFLARD, *chien barbet.*



LE CIGARRE.

(Soirée d'automne.)

Oh! le soir, un soir de printemps, à sa fenêtre, avec un ciel bleu, un air doux et frais, un paysage riant devant le regard, distiller un cigarre, un cigarre de la Havanne!

Vous, vous aimez les bals joyeux, les soirées où l'on étouffe! vous vous délectez, vous autres, devant un bol fumant, devant des glaces parfumées. A moi, un cigarre de la Havanne, et un verre de bierre! — De bierre! ce breuvage grossier! — Vous frémissez d'horreur, belles dames, élégans fanatiques de la déesse bizarre que les Anglais appellent *Fashion*; de la bierre! à la bonne heure, si nous vivions à Liège, sous le règne du bon roi Louis XI, n'est-ce pas? Et encore? — Oui, monsieur, la bierre est un breuvage de charretier, de crocheteur, ou d'étudiant allemand. — Mais je suis allemand... — Ah! — Et eux de rire de pitié.

Oui, un cigarre, un long cigarre! que j'aspire à loisir ses douces émanations! que pas une pensée triste ou indifférente ne vienne troubler mon plaisir à voir s'envoler ces nuages transparens et bleuâtres, que pas un bruit ne vienne interrompre mes suaves méditations! que je fume avec amour! tout mon cigarre, tout!

Oh! cependant que j'entende un bruit de pas, de pas légers, un bruit de robe, qui glisse sur le parquet.. alors je consens à m'éveiller de mes songes enivrans... alors je dépose le tube précieux... mais seulement à ce prix...

Oui, c'est elle; la voilà! à mes côtés elle s'est assise. Son œil bleu est sur le mien fixé avec tendresse; ses blonds cheveux effleurent voluptueusement ma joue. Elle me parle d'amour, de bonheur! mais voilà qu'elle se plaint de l'odeur *empestée*, et du fumeur aussi. — Empestée, pauvre fille!

J'ai saisi un flacon, et répandu par la chambre quelques gouttes d'une liqueur odorante; j'ai, en soupirant, éteint le cigarre, qui maintenant gît sans gloire sur une console de marbre. Mais de meilleurs destins t'attendent, ô cigarre ami!

Plus de parfums! plus d'ivresse! elle est partie, et mon œil, qui la suit de loin, voit enfin disparaître le dernier pli de sa robe blanche!... un soupir!... un regret!... une idée mélancolique... Vite! mon cigarre! le reste de mon cigarre.... Et les songes de revenir! et les pensées joyeuses, les touchans souvenirs..... Son image, à elle, ses paroles, à elle encore! tout cela se croise, s'entrechoque, mais doucement, tout doucement, devant moi,... dans ces flots de fumée... et puis, tout cela va se perdre dans les airs pour faire place à d'autres paroles, à d'autres pensées, à d'autres souvenirs... mais toujours la même image s'élève radieuse et chérie... comme dans mon cœur... ô cigarre, bienheureux cigarre, dure, dure encore!

Il faut que je vous conte une histoire.

— Monsieur, voulez-vous me donner un cigarre?

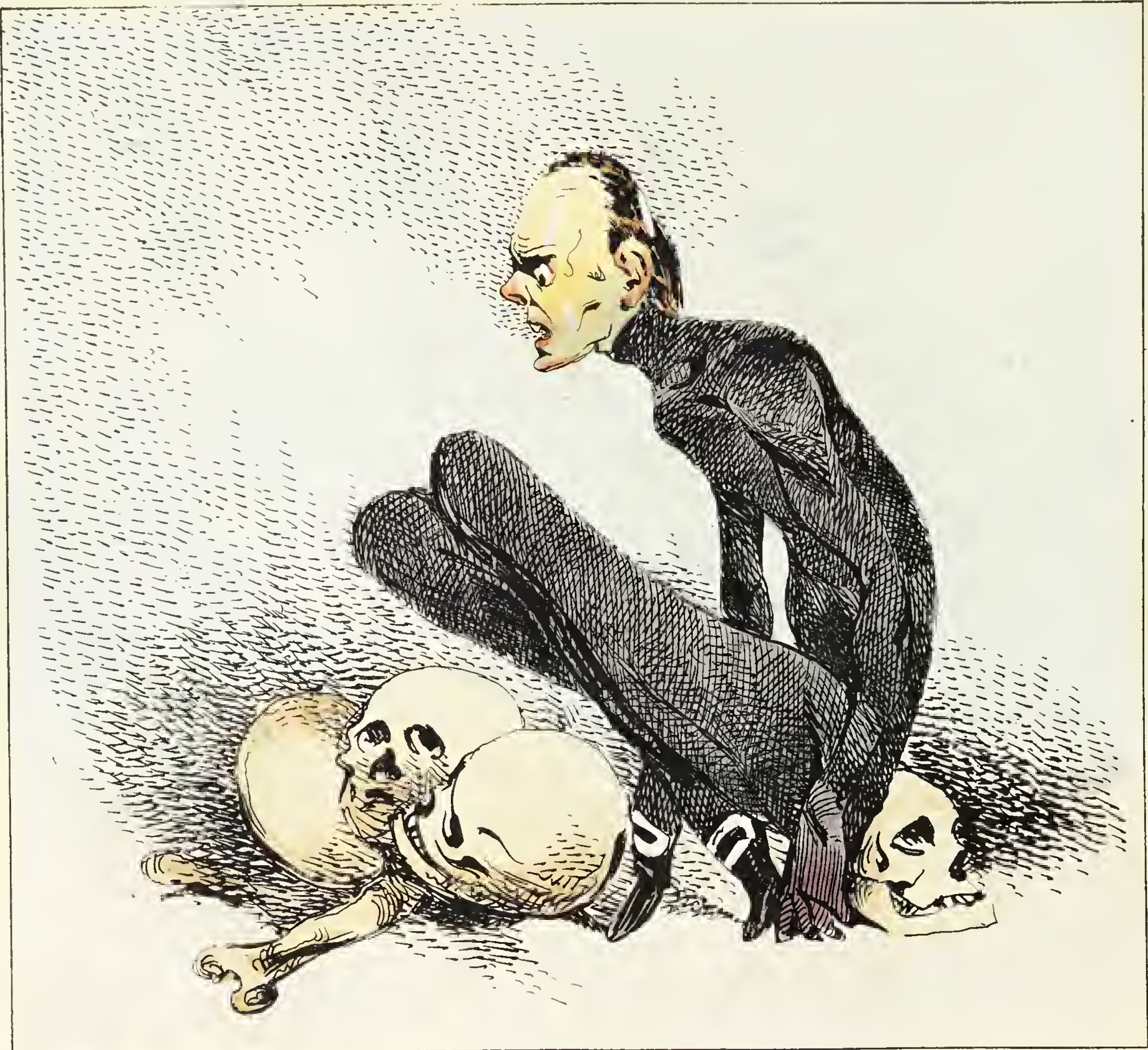
A vrai dire, nous étions dans un lieu où l'on ne peut guère s'en passer... et tout le monde fumait: c'était en Allemagne, dans une taverne peuplée d'étudians de l'Université... Nous étions en automne, et le soir un vent piquant rendait plus douce encore la chaleur du lieu délicieux de nos réunions.

— « Je ne crois pas aux *entéités* d'Aristote! disait Brown. — Je suis pour Kant, criait Werner. »

Plus loin, c'était un chœur d'Obéron... là bas... un chant polonais, qu'exécutait Zacharie, avec sa basse-taille admirable. Le cœur d'Obéron se tut, et Zacharie seul domina toutes les voix.

Mais dans un coin, cinq ou six bons compagnons n'écoutaient rien, ni la musique, ni le chant de la liberté... Ils étaient sombres et buvaient de la bierre comme des gouffres.,. ils parlaient politique.

Au milieu de tout cela: — Monsieur, voulez-vous me donner un cigarre? .. Au premier aspect, j'aurais cru qu'il allait me demander l'aumône de quelques kreutzers..... Représentez-vous un bâton, divisé en deux par le bas, et auquel on eût attaché vere le sommet deux bâtons plus minces; le tout recouvert d'une peau d'homme, et marchant et agissant... Oui, mais à chaque pas, il tremblait, et ses os craquaient. La figure de cet homme était..... Avez-vous vu de ces vessies dans lesquelles, dans certaines contrées, on conserve de la graisse... C'était cela... un petit nez, une petite bouche, des yeux petits, un front petit... et puis, un aspect misérable: une redingotte qui avait été certainement faite exprès pour lui... car nul autre n'eût pu servir de modèle au tailleur..... un pantalon trop court de plusieurs pouces, et une cravatte noire tranchant piteusement entre le collet rayé de la redingotte, bou-



UNE BÊTE MALFAISANTE.



Par H. Gérard Fontallard.

Lith. de V. Ratier.

LE M^{d}. DE GIROUETTES

tonnée du haut en bas, et cette figure d'un blanc de cire... cela faisait peine à voir...

Était-ce un étudiant? non. — Était-ce un professeur? encore moins. Et lui, toujours ses mains sèches et longues tendues vers moi, me disait : Monsieur, voulez-vous...

— Garçon! —

Le grand homme sec alluma, sans mot dire, le cigarre que je venais de lui faire apporter, aspira pendant une minute ou deux, puis regarda si la bouteille que j'avais devant moi était vide. Ce signe fut compris; un verre lui fut apporté, que je remplis et qu'il vida d'un trait. Il se remit à fumer.

Vous dire le ravissement, la joie extatique qu'exprimaient ses traits, d'ordinaire si mornes et si impassibles! vous dire quel feu brillaient dans ses yeux éteints, et par-dessus tout vous peindre l'étrange contraste que produisaient cette flamme subite et l'animation de ce visage, avec sa pâleur de mort, sur laquelle la plus légère teinte de rougeur ne passait pas... Ce serait chose difficile. Je me contenterai de vous assurer que je le croyais heureux et qu'il l'était réellement. Le cigarre tirait à sa fin... il le jeta, but un large verre de bierre, et me dit : Un autre?

Il fut content; mais en échange, je voulus obtenir quelques paroles. Pour toute réponse, il me fit remarquer que la bouteille était vide... La bouteille fut remplacée, et vidée comme la première, et le second cigarre suivit le premier. Oh! que c'est une bonne chose, dit alors le grand homme sec... Et puis : Un autre?

Il en fuma quatre... il en but quatre.... et à la fin de chacun et de chacune : Oh! que c'est une bonne chose! disait-il.

A la fin, il se leva... il frappa de ses deux mains sèches sur ses genoux, qui retentirent... il voulut s'enlever de terre comme pour danser... mais il ne le put pas, et s'apercevant que tout le monde le regardait, il se dirigea vers la porte en courant autant que possible, l'ouvrit et disparut... sans vouloir répondre aux : Monsieur? monsieur? que je lui adressais pour l'arrêter..... Seulement nous entendîmes ces mots prononcés d'une voix claire et grêles Bonne chose! qui s'évanouirent dans l'air et vinrent à peine mourir à nos oreilles.

J'aurais voulu le connaître : ce devait être un phénomène curieux... et puis cet homme m'intéressait... nul ne put m'en donner des nouvelles. L'hôte de la taverne seul en avait entendu parler, et il me raconta l'histoire de l'homme sec...

Elle fut bien courte.... Il était fou..... il avait été riche... il était misérable... on ne lui connaissait aucun moyen d'existence... il ne se nourrissait que de bierre et de fumée de cigarre... mais quand il en prenait un peu trop pour son faible cerveau, il était ivre et fuyait. Du reste, toujours aussi taciturne.

Durant trois mois quo je demeurai à Bamberg, mon homme vint, chaque soir, me demander quatre cigarres et quatre bouteilles de bierre..... et jamais je n'ai pu tirer de lui que ces paroles : Oh! que c'est une bonne chose! Comme il disait des cigarres au père nourricier, la seule source de sa joie.

Et pourtant, ô cigarre! il y a des gens qui te calomnient!

Ch. de B.

LE MARCHAND DE GIROUETTES.

Venez, messieurs, mesdames, approchez; je ne suis point un charlatan, et la preuve, c'est que je ne les vends point, je les donne. Et combien? j'en ai à tous prix, pour tous les goûts et pour toutes les fortunes : choisissez, c'est pour rien, voyez plutôt comme ils sont bien confectionnés, comme ils tournent à tous les vents. J'en possède un assortiment complet, comme il n'en est pas dans l'univers entier; ne craignez rien, pères et mères sensibles, ne craignez rien pour vos tendres progénitures : ils sont vivans, ils ont des dents, mais ils ne mangent point la chair humaine. Que faut-il donc leur donner pour leur nourriture, me direz-vous? La moindre chose, un portefeuille, une préfecture, un octroi, une sous-préfecture, une direction, un

bureau de tabac, et généralement un aliment quelconque, que l'on puisse surtout digérer sans fatigue et sans peine.

Messieurs, mesdames, vous y voyez d'abord le célèbre D..., animal sans pareil, dont auquel il n'y a pas de semblable en Europe; vous le connaissez déjà depuis long-temps, puisqu'il a sauvé à lui seul tout un peuple qui ne se battait pas pour lui, sans compter qu'il a la parole en main; il possède plusieurs talens de société, comme aussi d'escamoter une sinécure, ou de souffler un portefeuille.

Le grand B... d'Alger, animal carnassier comme s'il en fût jamais, qui avale un *bâton* comme vous et moi avalerions une huître. Voyez, Messieurs, comme il est gras et dodu, ce qui ne l'empêche pas de tourner avec tant de vitesse qu'il transpire facilement et amasse considérablement de *linge sale*; dont on sera chargé de faire la lessive.

Le député du centre, qu'il est plus vorace qu'un vautour et qu'il est très-agile, malgré sa pesanteur.

Le fidèle ambassadeur, qu'il est infiniment jovial et qu'il a déjà prêté treize sermens, histoire de rire et de s'amuser.

Le folliculaire *quand même*, oiseau de passage, qu'il s'accroche à toutes les branches et qu'il chante pour tout le monde.

Vous y voyez aussi un homme tout noir qui morderait bien fort, si on lui en laissait le loisir, la main de celui qui lui en donne la nourriture.

Vous y voyez... Vous y voyez...

Mais approchez, Messieurs, mesdames, faites-vous servir, il y en a pour tout le monde; des petits, des moyens et des grands, une demi-douzaine de généraux, trois censeurs, cinq poètes, un suisse d'église et plusieurs centaines de légistes, feuillistes, trapistes, séminaristes, qu'il serait trop long aujourd'hui de vous en donner le signalement. Ce sont les mêmes, Messieurs et dames, dont, il y a déjà quinze ans, j'ai fait une effroyable consommation. Tout le monde sait qu'ils sont faciles à contenter, pourvu que vous ayez soin, en leur servant à manger, de chasser les oiseaux de proie qui leur disputent leur nourriture.

Approchez donc, Messieurs et Mesdames, le vent est bon, faites-vous servir.

LE VOILE DE LA COMMUNIANTE.

Elle pleurait... sa tête de jeune fille était penchée vers la terre et elle pleurait. C'était devant une église, sur le soir, et personne ne passait qui eût dit à la pauvre enfant : Pourquoi pleurez-vous?

Etaient-ce chagrins d'amour qui attristaient cette jeune âme ? Non. Marie n'avait que quatorze ans. Si son cœur avait battu quelquefois, c'était dans cette église, aux jours de grandes fêtes, quand les cloches sonnaient, quand les chants de la prière s'élevaient vers Dieu, et que son âme montait avec les chants. Si ses bras avaient entouré, si ses lèvres avaient pressé un être vivant, c'était la pauvre femme qui l'avait recueillie orpheline, et qui souvent jeûnait pour donner du pain à l'enfant qui n'avait pas de mère. Celui qui saisissant la main de Marie l'eût posée sur sa poitrine agitée et se fût écrié : Ceci est pour toi! l'eût étrangement étonnée... Marie ne savait rien de l'amour.

Depuis qu'elle s'était assise là, sur la pierre, un homme se promenait à quelques pas, caché par des arbres. Il s'était arrêté plusieurs fois, avait regardé l'enfant, puis continué sa marche, puis enfin il se décida à s'en approcher.

— Qu'avez-vous donc, Marie? lui dit l'homme, sur qui elle jeta les yeux et qu'elle reconnut aussitôt. C'était un homme du village qu'on disait riche.... et comme l'éloge était immense, on s'arrêtait là.

Elle se leva, essuya ses yeux bleus avec son tablier, puis conta son chagrin...

Le lendemain était le jour de Pâques, et Marie *faisait sa première communion*, et elle n'avait pas de voile, et c'est ce qui la faisait pleurer!

Concevez-vous maintenant tout ce qu'il y avait de douleur dans cette pauvre enfant qui pleurait? Elle n'avait pas de voile!... Qui le lui aurait donné?... Et c'était demain!... Ses compagnes en auraient toutes de

si beaux : elles n'étaient pas orphelines .. Mais elle, comme elle allait se trouver chétive et misérable !... et cela fait tant de mal d'être humilié !... Aussi elle pleurait.

— Consolez-vous, lui dit l'homme, vous aurez un beau voile... Venez.

Et ils s'éloignèrent.

Le lendemain, par une belle matinée de printemps, il fallait les voir toutes, vêtues de blanc, défiler silencieusement et deux à deux dans les rues du village. Marie ne pleurait plus... son voile était si beau ! Elles se dirigeaient vers l'église, où le prêtre les attendait pour les écouter une dernière fois et leur donner l'absolution.

Tout ceci fut un mystère. Mais quand les jeunes filles sortirent du temple, Marie n'était plus parmi elles et leurs visages pâles, leurs regards effarés annonçaient que quelque chose d'extraordinaire s'était passé. Bientôt on sut que l'absolution avait été refusée à Marie et qu'elle était exclue de la communion. Qu'avait-elle dit au prêtre ?...

Cependant la foule demeurait devant l'église, et on s'inquiétait sourdement du sort de la pauvre fille, lorsqu'on la vit paraître échevelée et poussant des cris aigus. Elle traversa la foule en courant et partit comme un trait en déchirant avec rage son voile, dont les lambeaux étaient semés sur le chemin et marquaient son passage. On se précipita sur ses pas et on la vit tomber sur le seuil de sa mère adoptive. Transportée sur son grabat, elle fut saisie d'une fièvre ardente, et, dans le délire, elle s'arrachait les cheveux en criant : Otez ce voile ! otez le voile de l'homme maudit !...

Quelques jours après, plus de fièvre, plus d'yeux brillans, plus de joues empourprées... mais un teint livide, des yeux ternes, la langueur des derniers momens... Elle se mourait... Ses regards de jeune fille étaient élevés vers le ciel, et elle se mourait.

PHILIPPE D.

CROQUIS.

— Étant jeune encore, Martainville fréquentait le café sur le boulevart du Temple, je crois le café du Théâtre de la Gaîté. Le limonadier était créancier de l'homme de lettres pour une somme assez ronde, les ressources de l'écrivain n'étaient pas assurées comme elles le furent plus tard. Martainville était recherché pour sa conversation spirituelle et son caractère caustique et jovial; personne n'entrait au café qu'il ne tint à honneur de lui faire accepter un verre de liqueur. Martainville affectionnait le kirsch, et il n'acceptait jamais que cette liqueur qu'un garçon de confiance lui versait. Le compte était aussitôt soldé par la personne qui avait fait l'offre à l'auteur. Or, le maître limonadier était seul dans la confidence de ce que venait de boire Martainville. Ce kirsch, si limpide, si transparent, si perlé, était de l'eau pure clarifiée, dans laquelle on avait jeté quelques grains de sucre candi; l'homme de lettres le buvait rapidement, son ami payait, le limonadier recevait le prix d'un verre de kirsch, il déchargeait d'autant le compte de son débiteur, et quand Martainville eut ainsi bu deux cents verres d'eau, il fut quitte envers le limonadier.

— Une plaisante circonstance a eu lieu à la fin du discours, qu'à l'occasion des élections, M. Sheil prononça vendredi à Dundak. Dans un accès d'enthousiasme oratoire, M. Anthony Marmion sauta sur la voiture de M. Sheil et commença à haranguer le peuple malgré le tumulte général. Il continuait toujours à pérorer au milieu des cris, lorsque quelqu'un faisant marcher la voiture, emmena avec elle M. Marmion qui gesticulait sur l'impériale. C'est ainsi qu'il fut arraché du lieu de la scène de ses exploits, et qu'il fut déposé dans une rue détournée, où son éloquence considérablement aigrie finit par s'éteindre dans le vague.

— A Rambouillet, un officier des gardes-du-corps dit à Marmont : « Voici cinq mille Parisiens qui s'avancent. » Marmont dit au duc d'Angoulême : « Monseigneur, voici cinquante mille Parisiens qui viennent à nous » Le duc d'Angoulême dit au roi : « Mon père, voici cinq cent mille hommes qui marchent sur Rambouillet. » Et le roi dit : « Filons au plus vîte. »

— Une petite scène de naïveté provinciale a égayé jeudi dernier la cérémonie de présentation. Le chef de la députation de la ville de Pr... venait d'achever son discours au roi, lorsque S. M. lui dit avec cette bonté qui la caractérise : « J'espère, M. le maire, que vous voudrez bien nous faire le plaisir de dîner demain avec nous? — Ah ! mon Dieu ! Sire, répondit le maire, vous me voyez désespéré; mais je dois partir demain; ma place est retenue à la diligence. — Eh bien ! alors, ce sera pour aujourd'hui, reprit le roi en riant, *à*



moins toutefois que vous n'ayez une autre invitation. »

— Un solliciteur s'étant présenté dernièrement chez M. Guizot, ce ministre lui demanda quels titres il avait pour obtenir la sous-préfecture qu'il demandait. « Je n'en ai qu'un, répondit le solliciteur, c'est le titre de la Charte dans lequel il est dit expressément que *tous les Français sont admissibles aux emplois civils et militaires*; or, je suis Français, et vous ne voudriez pas, monsieur, commencer votre carrière ministérielle par violer la Charte. »

— Notre spirituel Charlet est officier de la garde nationale parisienne; il a trouvé un moyen efficace de conserver la bonne tenue et la discipline dans sa compagnie; il ne met personne aux arrêts, mais il menace les délinquans de les mettre en caricature. Un coup de crayon de Charlet est plus à craindre qu'un coup d'épée.

— Un individu qui avait acheté un chapeau *imperméable*, se présente furieux et la tête toute mouillée chez le marchand qui le lui a vendu. « Ah! je vois ce que c'est, dit fort tranquillement le chapelier, monsieur sera sorti pendant la pluie. »

— Il y a quelques jours, un botaniste du jardin du roi a découvert une plante qui préserve de la mort. Malheureusement, le pauvre homme était si content, qu'il en est mort de joie.

CARICATURES DE LA SEMAINE

PAR TOUT LE MONDE.

*** M. Dupin le député, l'avocat et le nouveau procureur général de la cour de cassation, cherchait dernièrement des amis au Palais de Justice; il s'est promené pendant trois heures dans la salle des Pas-Perdus.

*** Charles X devait bien prévoir une révolution, puisqu'il ne parlait que *des meutes*.

*** M. Dupin a commandé son portrait. — Il se fait représenter repoussant du pied le flot populaire; au bas est cette devise :

« Que peut contre le roc une vague animée? »

*** Charles X ne veut-être désormais qu'un simple particulier. — En effet, c'est un particulier bien simple.

*** Pourquoi donc le gouvernement français envoie-t-il à Londres un boiteux pour représenter une nation qui marche droit?

*** L'Autriche ne veut pas nous reconnaître. Ne nous a-t-elle donc pas vus assez souvent chez elle?

*** Les imprimeurs en veulent aux presses mécaniques; les bureaux de la *Quotidienne* et de la *Gazette* sont respectés; c'est pourtant là que se trouvent les principales machines.

*** La nation Belge et le peuple Hollandais faisaient trop mauvais ménage pour qu'ils n'en vinssent pas au divorce.

*** M. Dupin a couru les plus grands dangers dans les trois journées : la fraîcheur de sa cave a failli lui causer un rhumatisme.

*** Un journal, en annonçant qu'il est question du rétablissement du divorce, ajoute par réflexion que celà décide beaucoup de personnes à se marier.

*** Marmont, à la première nouvelle de l'insurrection des Belges, est parti de Londres pour Rotterdam; probablement pour offrir ses services au roi Guillaume.

*** La liberté voyage en ce moment; elle vient d'arriver à Bruxelles; de là elle doit prendre la poste pour se rendre en Espagne, en Portugal et en Italie.

*** Le discours de M. Dupin, du 29 août, est l'histoire du pôt au feu : les journalistes ont fourni le bœuf et les légumes, le peuple a écumé le bouillon; or maintenant mettez-vous à table, messieurs les députés, vous êtes servis.

*** Les pairs de Charles X ont été licenciés parce qu'ils n'étaient que des *pairs conscripts*.

*** M. Humblot-Conté, le fabricant de crayons, est bien lourd à la tribune, disait hier Odry, c'est de la mine de plomb.

*** M. Dupin affirmant qu'il a sauvé la France, rappelle cet officier qui écrivait : J'ai eu un cheval de tué sous mon maréchal-des-logis.

*** *Recette pour un nouveau genre d'héroïsme* : au moindre bruit, tenez-vous coi, cachez-vous bien, exposez-vous dans le silence, et quand tout sera fini, dites hardiment que vous avez sauvé la patrie.

*** *Recette pour sollicitations* : Ayez un pair de France et un député, de manière que le ministre soit harcelé dès son arrivée à la séance de l'une ou l'autre chambre; dans l'intervalle des séances, écrivez au ministre; toutes les semaines, relevez votre pair et votre député; allez régulièrement à l'audience des chefs de division; feu dessous, feu dessus et servez chaud.

*** On fait des sous-préfets par fournées, comme des brioches.

*** Plusieurs députés tremblans à l'idée du renouvellement prochain de la chambre, viennent de se faire river sur leurs bancs.

*** Les pavés de Paris, disait hier un étranger, sont les pierres les plus sublimes du monde : ils se sont levés pour la liberté.

V. RATIER.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

AVIS.

Les Souscripteurs, dont l'abonnement finit avec la 13e livraison, sont priés de faire renouveler leur abonnement, s'ils ne veulent point éprouver de retard dans l'envoi du 4e volume de la SILHOUETTE.

UNE DÉPUTATION.

TRILOGIE.

> Par St-Dunstan, c'était un luron que William Wallace. Il y avait plaisir à lui voir abattre une tête du revers de sa claymore... Eh bien, plus d'une fois, Mac-Ivan, il a bu dans la coupe du montagnard
>
> (*Extrait of the life of W. Wallace.*)

> Les députations de plusieurs villes ont été admises à présenter leurs félicitations à S. M. Louis Philippe.
>
> (*Le Moniteur.*)

L'INVITATION.

La scène se passe au Palais-Royal.

Les députations de Provins, président *M. Jolivet*; de Périgueux, président *M. Prudhomme*; de Bourges, président *M. Mayeux*; de Quimper, président *M. Dubichon*, présentent au roi les félicitations et les hommages de leurs concitoyens.

S. M. après avoir répondu à chaque discours avec sa grâce et sa bonté ordinaires, s'adresse aux présidens réunis : « J'espère MM. que vous me ferez l'honneur de dîner demain avec moi ; nous serons en famille.

M. Prudhomme, (s'inclinant jusquà terre après avoir fait les trois pas de rigueur.) Certainement, grand et vertueux prince, premier homme de l'état, roi citoyen, je me fais celui d'être l'interprête dessentimens de mes honorables collègues en assurant votre majesté auguste.. car que.. comme.. et votre royale famille.. je veux dire après les trophées glorieuses des 27, 28 et 29 juillet...

M. Jolivet. Sire, j'en suis désolé, mais j'ai promis à ma femme de partir demain.

M. Mayeux (à ses voisins) : Dieu de dieu quelle bêtise! nom de dieu! sont-ils sots les gens mariés, bon dieu!

Le Roi. Alors, MM. ce sera pour aujourd'hui si vous le voulez bien.

M. Prudhomme. Certainement, roi citoyen, je me fais celui d'être l'interprête des sentimens...

M. Mayeux, (tirant M. Prudhomme par l'habit.) Nom de dieu! taisez-vous donc, laissez dire le prince, bon dieu!

M. Prudhomme, (continuant)... d'être l'interprête des sentimens patriotiques dont les trophées glorieuses...

M. Mayeux, (à son voisin.) Ce diable d'homme! il veut toujours parler, dieu de dieu! bon dieu avec ça qu'il se met devant moi, bon dieu! je ne peux pas voir le roi citoyen : je n'en vois que la moitié. — (Poussant M. Prudhomme), dites donc, nom de dieu, baissez-vous, vous m'empêchez voir S. M. vous n'en avez pas le droit, bon dieu, je suis autant que vous. Je suis député de ma ville. — (A son voisin :) Nom de dieu! je suis autant que lui.

M. Prudhomme, continue impassible. Sa harangue

terminée, il fait les trois pas et le salut de rigueur. Dans cette manœuvre, la partie postérieure de son individu atteint le visage de *M. Mayeux* qui tombe et dont la bosse va meurtrir les genoux de *M. Dubichon* son voisin.

M. Mayeux. Se cramponnant aux fesses de M. Prudhomme : Dieu de dieu ! monsieur, faites donc attention, vous me foulez, mon dieu.

Le Roi. Ainsi donc, Messieurs, c'est convenu, ce soir à 7 heures.

M. Jolivet, (à demi voix) : C'est contrariant que ce soit si tard, je devais aller à la Gaité avec la mère et le petit chien de ma femme.

M. Mayeux. Sept heures ! dieu de dieu, bon dieu ! c'est l'heure où l'on soupe dans ma ville. Mais c'est égal bon dieu, je dînerai avant, pas si bête ! Mayeux, comprend l'apologe.

M. Dubichon. Moi, j'ai bien regret d'avoir déjeuné ce matin ; et si j'avais su...

M. Prudhomme. Nous sommes, honorable collègue, incertain de l'avenir. Nos meilleurs auteurs l'on dit : *incertanus futuro.*

M. Jolivet, *riant :* Ah ! ah ! monsieur parle espagnol, ma femme aussi parle espagnol, c'est une andalouse.

M. Dubichon à Jolivet. C'est très flateur, le roi qui a daigné nous parler lui-même.

LE DINER.

Le roi et la reine prennent place, puis le duc d'Orléans, puis les princes et les princesses. S. M. invite les autres convives à en faire autant.

(Grand bruit d'assiettes, de verres, de cuillers, de couteaux.)

M. Prud'homme (présentant un potage à un militaire décoré). Monsieur le militaire, daignerez-vous être assez bon pour me faire l'honneur de vouloir bien accepter le potage ci-présent.

Le militaire. Monsieur, vous n'êtes pas servi, je ne souffrirai pas...

M. Prudhomme (insistant et se levant). Monsieur le militaire, c'est un service personnel, et je me fais celui d'être l'interprète...

Pendant cette lutte de politesse, le potage s'échappe des mains de M. Prudhomme et tombe sur la tête de M. Mayeux, placé entre les deux interlocuteurs. Le bouillon pénètre dans la poitrine et dans le dos de M. Mayeux, qui pousse un juron, fait un saut et va rouler avec sa chaise à deux pas de là. Les domestiques accourent, on le relève, on le débarbouille, on l'essuie, on lui met des serviettes dans la poitrine, dans le dos, et on le replace sur sa chaise...

Le roi (avec bonté). Je suis fâché, M. Mayeux, d'un pareil accident. J'espère, au moins, que vous ne vous êtes point blessé.

M. Mayeux. Certainement, au contraire, majesté, ce grand monsieur m'a échaudé avec son potage ; j'en ai plein le dos, nom de Dieu ; mais Mayeux en a vu d'autres, bon Dieu.

M. Dubichon. D'autres potages ?

M. Mayeux. Nom de Dieu, je ne vous parle pas de potages ; je vous dis que j'en ai vu d'autres.

M. Prudhomme (se levant). Je crois être l'interprète de la royale et illustre société en adressant la parole à M. Mayeux, pour lui demander s'il a été un des héroïques citoyens combattant lors des trophées glorieuses des 27, 28 et 29 juillet...

M. Mayeux. Certainement que j'ai combattu, nom de Dieu ! je suis Français, connu dans ma ville, honoré, estimé de mes concitoyens. C'est moi que je peux dire que j'ai renversé le trône des tyrans... dans ma ville.

M. Prudhomme. Que daignez-vous nous apprendre ! alors, c'est absolument comme moi !

M. Dubichon. Et comme moi !

M. Jolivet. Et comme moi !

Un convive (à part). Il y a de l'écho ici.

Un militaire (à demi-voix). Diable ! il paraît que depuis peu la race des Dupin s'est prodigieusement multipliée en France !

Le roi. M. Mayeux, voudriez-vous nous faire le plaisir de nous apprendre comment s'est opérée la révolution dans votre ville.

M. Mayeux. Comment donc! Majesté, certainement. Voilà mon affaire, bon Dieu! J'avais faim; je vais dîner, nom de Dieu! Garçon! un potage, dis-je, aux fines herbes. — On y va, Monsieur. — Mon potage n'arrivait pas; garçon! nom de Dieu! mon potage, donc? — On y va, Monsieur! — J'avais à côté de moi trois militaires, trois troupiers; l'un me dit, passez-moi le sel. — Je lui passe le sel. — L'autre, passez-moi le poivre. — Je lui passe le poivre. — L'autre, passez-moi la moutarde. — Oh! nom de Dieu! bon Dieu! elle me monte au nez; je me fâche tout rouge. — Tiens! ce petit Monsieur fait l'insolent, dit un militaire. — Oui, nom de Dieu! je fais l'insolent. — Il faut le jeter par la fenêtre. — Ils me saisissent et ils me f.... par la fenêtre. — Moi subtil, bon Dieu! je m'accroche à la corde d'un réverbère et j'y reste suspendu. Voilà le citoyen qui se groupe, la foule qui s'assemble: Il tombera, il ne tombera pas, il tombera *pile*, il tombera *face*. — Eh bien, nom de Dieu! j'enfonce le citoyen, je tombe sur le dos; je me relève, je crie vengeance! vive la Charte! et voilà comme la révolution s'est faite dans ma ville.

Plusieurs convives. Bravo! bravo!

Le roi. M. Mayeux, je vous remercie de ces détails; ils m'ont intéressé. La reine se lève, le reste de la société imite son exemple. M. Mayeux s'élance pour offrir la main à mademoiselle d'Orléans. On passe dans les salons.

M. Dubichon (confidentiellement à M. Jolivet): Avez-vous vu? le roi a daigné manger lui-même.

LA SOIRÉE.

On va, on vient, on se croise, on se parle, on se quitte, on s'assied, on reste debout.

M. Prudhomme s'approchant des fenêtres, adresse au peuple force salutations avec une gravité pleine de noblesse.

Le roi (accostant les présidens de députations): Messieurs, j'espère que si quelqu'un de vous avait quelque faveur à réclamer dans l'intérêt de sa ville, il n'hésiterait pas à m'en faire part.

M. Prudhomme. Non, certainement, roi citoyen, grand roi, et je me fais celui d'être l'interprète... et si votre royale sollicitude et mon patriotique dévouement, je veux dire que si les immenses services que j'ai rendus et mon civisme brûlant de patriotisme... j'ose croire qu'un portefeuille...

Le roi. Bien, bien! M. Prudhomme, je vois votre affaire, et j'y songerai.

M. Prudhomme fait 13 inclinations, 5 pas en arrière, se retire et se promène avec dignité; il se rapproche des fenêtres, et recommence ses salutations au peuple.

M. Dubichon. J'oserai, sire, demander à Votre Majesté, une direction générale pour le petit-cousin de ma femme.

M. Jolivet. Et moi, vertueux roi, j'implorerai de votre patriotisme une recette générale pour moi dans ma ville, une direction des postes pour ma femme, une préfecture pour mon fils aîné, une sous-préfecture pour mon cadet, et un secrétariat général pour mon petit dernier.

Le roi. Et quel âge a votre petit dernier?

M. Jolivet. Mais, sire, il aura 15 mois pour la Saint-Martin. C'est un bien bel enfant!

M. Mayeux. Oh, nom de Dieu, quelle charge! un secrétaire général de 15 mois!

Le roi. Et vous, M. Mayeux, vous ne demandez rien?

M. Mayeux. Sire, nom de Dieu! je demande deux choses. La première, c'est que tous les Français soient de la même taille, puisqu'ils sont tous égaux, bon Dieu! et que la Charte est une vérité. La deuxième, c'est que vous me nommiez colonel de la garde nationale dans ma ville. Les armes, c'est mon fait, bon Dieu!

O. O.



UNE AVENTURE DE JACQUES CALLOT.

(1609.)

C'était le diable d'enfer en personne, cornes au front et griffes aux mains, si l'on peut nommer de la façon serres du mauvais esprit. Il me happait de cruelle force à la gorge.

Bodin, *Démonomanie.*

J'ai toujours gémi de voir les grands hommes copier leur talent par quelque sotte manie qui faisait plier les épaules de pitié. Sur mon âme, on dirait que l'on ne peut avoir de génie, sans être maniaque ou fou. Rien n'est plus pénible que cette idée, qui ravale au plus bas ce qu'il y a de plus noble et de plus sublime dans l'espèce humaine.

(*Conversations intimes et philosophiques.*)

Le célèbre Callot ne traçait jamais d'esquisse préparatoire, jamais il n'affaiblissait la force de sa pensée, en l'essayant d'abord sur le papier, puis en la traduisant du papier sur la planche, à l'aide du calque et du crayon; puis enfin en la gravant avec les outils de son état.

Callot improvisait sur le cuivre avec un burin.

Aussi rien n'égale la vigueur, rien n'égale la hardiesse de ses ouvrages.

Cependant sa fougue d'imagination, son originalité, sa consciencieuse exactitude de costumes walter-scottiques sont peut-être plus admirables encore.

Un de mes amis possède une gravure de Callot assez rare, que je lui ai toujours enviée, et que mille de mes offres, même les plus séduisantes, n'ont jamais pu obtenir de lui. Elle est de petite dimension, et représente une halte de Bohémiens. Callot a mis à l'un des coins les deux vers qu'on va lire :

Au bout du comte, ils trouvent pour destin
Qu'ils sont venus d'Aegypte a ce festin.

Le plus grand mouvement règne dans cette composition. Les plans du fond sont occupés par une nuée d'enfans qui se jouent auprès d'un grand feu, par du gibier qui rôtit et par des femmes occupées à cuire leurs repas dans une vaste chaudière. A gauche, des hommes dépècent un mouton et embrochent au bout d'une perche une cuisse de je ne sais quel animal. On voit, à droite, une femme en gésine au milieu de cinq commères. L'une d elles reçoit l'enfant, tandis qu'un vieillard à barbe de capucin présente à l'accouchée un vase plein de liqueur.

Aux plans rapprochés, sur un grand arbre, deux hommes, dont l'un ronfle et dont l'autre fait pire; au pied, des joueurs acharnés; à quelques pas, une femme dont le poignard gît à terre, et à laquelle pourtant les immondes cheveux de son mari donnent une occupation qui n'est ni ragoutante, ni belliqueuse. Puis jeter au milieu de tout cela des femmes demi-nues et les cheveux épars, des drôles le vaste chaperon en tête, la dague à la ceinture, l'arquebuse au côté, animer, donner du mouvement, voilà la gravure de Callot.

Voilà la scène qui se passait en 1609, presque aux portes de Rome, et dont Callot lui-même était un des acteurs.

Né à Nancy d'un héraut d'armes, Callot avait vu traiter d'instinct misérable, de goût honteux, sa passion pour le dessin; on l'en avait puni comme d'un vice. Callot, âgé de dix-sept ans, s'évada par une nuit et prit la route de Rome.

Mais pour voyager, et surtout au commencemnt du dix-septième siècle, il fallait beaucoup d'argent; le trésor du fugitif se trouvait des plus minces et fut bientôt épuisé. Que faire alors? Retourner dans sa famille, qui, forte de sa faute et plus encore de son retour contrit, l'enchaînera à l'étude de l'art héraldique et brisera pour jamais ses crayons.... Marcher en avant? Mais comment, sans même posséder de quoi acheter du pain?

Là dessus, il s'endormit au pied d'un arbre; car il est un âge heureux durant lequel le sommeil l'emporte sur les plus graves inquiétudes, ou plutôt, durant lequel il n'est point de grave inquiétude.

En se réveillant, Callot aperçut autour de lui une

CAMPAGNE DE FLANDRE.



Lith de V. Ratier.

Dame, Citoyen Général, j'venons vous demander not' congé, c'est qu', sauf vot' respect, j'ons été habitué à boire du cidre et je n' pouvons pas nous habituer à boire c'te bière.



H. Monnier. Lith. de V. Ratier.

CHANGEMENT DE LIVRÉE.

foule d'hommes à faces brunes, à vêtemens pauvres et bizarres; ils le dépouillaient de ses habits, et Callot dormait si fort que déjà il se trouvait à demi-nu.

Sa colère, ses cris, et peut-être cet intérêt indicible, don mystérieux et bienfaisant de la nature, qui s'attache à tout ce qui est jeune et a besoin de protection, trouvèrent grâce devant les Bohémiens : Callot conserva sa chemise et son haut-de-chausse.

Faute de mieux, il se mit ensuite à faire route avec les larrons. Ils s'émerveillèrent bientôt de sa gaîté, de ses réparties joyeuses et de son adresse. En quatre coups de crayon, Callot croqua le portrait d'une jeune Bohémienne. Dès lors il fut impatronisé dans la horde, eut une maîtresse passionnée et resta possesseur de son pourpoint et de son chapeau.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES BÊTES MALFAISANTES.

> J'entends, dit le petit homme, cela est déjà trop mort pour toi, tandis que l'autre palpite encore. Tu es raffiné dans tes voluptés, Friend, autant qu'un homme; tu veux que ta nourriture vive encore, au moment où tu la déchires; tu aimes à sentir la chair mourir sous ta dent; tu ne jouis que de ce qui souffre; nous nous ressemblons; car je ne suis pas un homme, Friend, je suis une bête farouche comme toi. Je voudrais que tu pusses parler, compagnon Friend, pour me dire si elle égale ma joie, la joie dont palpitent tes entrailles d'ours, quand tu dévores des entrailles d'homme.
>
> (*Han d'Islande*, par Victor Hugo.)

C'était minuit; c'était l'heure où le sylphe vient amoureusement bruire au chevet de la jeune fille, où par fois l'on entend un gémissement plaintif, puis la chute d'un corps lourd dans les flots, puis un long silence. C'était l'heure où les morts vont vite, l'heure où l'on rêve; c'était minuit. J'étais sur une place, non loin d'une colonnade. La lune brillait au ciel, et je voyais des ossemens blanchir, et je songeais... Un cri rauque et terrible partit tout près de moi. Je ne saurais le définir; il me glaça. C'était comme un rugissement de bête féroce, mêlé à un râlement d'homme. La lune avait disparu. Le cri cessait, puis j'entendais comme un craquement d'os; puis ce cri recommençait. Cette fois il exprimait du plaisir, mais le plaisir de la vengeance; on eût dit la Volupté sur un cercueil. Je m'enhardis, j'approchai avec précaution. La lune brilla de nouveau, et je reculai avec effroi. Un spectacle hideux avait frappé mes regards. Une foule de bêtes noires et malfaisantes se roulaient et folâtraient au milieu des ossemens. Quelques unes buvaient dans des crânes. La liqueur était rouge comme du sang. Elles buvaient à s'enivrer, brisaient ensuite leurs coupes, en poussant des hurlemens d'allégresse, formaient une ronde et dansaient. Quelle danse! une véritable ronde du sabbat! elle dura long-temps. Quand le jour vint à poindre, je vis les bêtes malfaisantes prendre la fuite de terreur; il semblait que la lumière leur brûlât la vue : elles passèrent rapidement près de moi. Elles avaient deux pieds, deux mains et des têtes d'hommes : ce n'était point des bêtes que j'avais vues; c'était des *jésuites!*

ESPRIT DES LOIS.

HÉRÉDITE DE LA PAIRIE.

Jamais sujet ne fut plus fécond en développemens. Entrons en matière.

. . . .
. . . .
. . . .

Le père est un enfant, et l'enfant est un pair.

UNE CONQUÊTE.

> Une femme est bien près d'aimer
> celui qu'elle plaint sans le connaître.

Elle est presque jeune, elle est piquante : de ces femmes que les autres femmes appellent *minaudières*

parce qu'elles sont grâcieuses; que les hommes trouvent *adorables*, parce qu'elles sont coquettes. On venait de lui apporter un chapeau charmant, une robe à la *Parisienne*, une écharpe *tricolore*; le patriotisme exigeait la mise en scène de la toilette nouvelle; elle alla aux Tuileries. Là, moins de poussière qu'ailleurs, mais de la foule beaucoup. Pour tapisserie, des mamans et de vieilles filles assises, mécaniques à médisance; pour promeneurs, un grand nombre de fashionables, machines à complimens, et parmi tout cela, un jeune homme à taille svelte, à cheveux blonds et à figure mélancolique, la poursuivant comme une ombre plaintive. Elle s'assit, et il prit une chaise vis à vis de la sienne; plusieurs fois elle jeta un coup d'œil sur lui, et chaque fois elle rencontra ses regards langoureux; enfin elle se leva, il la suivit jusqu'à sa voiture, puis il disparut.

Le même soir, l'Opéra-Comique devait voir la parure de notre élégante, encore augmentée d'un bonnet du dernier goût. En franchissant le marche-pied de son équipage, elle crut rencontrer les yeux qui la suivaient aux Tuileries, et dont l'involontaire souvenir l'avait souvent occupée depuis. Peu de temps après son arrivée au théâtre, la porte de sa loge s'ouvre, elle regarde:... c'était lui qui venait prendre place derrière elle. Dès lors, ce furent mille imprudences. Ses yeux supplians réclamaient la compassion; un langage plus significatif, en ce qu'il était muet, exprimait les mouvemens d'une âme ardemment éprise; enfin, il s'oublia jusqu'à oser presser contre ses lèvres, à lui, l'heureuse écharpe qui entourait son sein, à elle; et cependant, elle ne s'en plaignit point à son mari: c'est qu'elle voulait éviter un malheur, et puis il était si jeune, si intéressant, l'extravagant aux cheveux blonds!

Enfin, le spectacle terminé, il fallut se séparer.

Un commencement d'aventure est une page de la vie d'une coquette, et, lorsqu'elle s'éveilla le lendemain, la nôtre sourit en songeant que, pour cette fois, elle ne retournerait probablement pas le feuillet... C'était jeudi dernier; elle sonne pour demander son journal, et, avec *la Silhouette*, on lui remet une lettre. Un pressentiment l'agite, elle hésite; elle décachète... Elle ne s'était point trompée, le beau jeune homme des Tuileries lui écrivait. Dans un chaleureux et entraînant début, il peignait les sentimens les plus respectueux, les angoisses de la passion la plus vive, les funestes conséquences d'une cruelle rigueur; ensuite, quittant ce langage naturellement diffus pour celui de la candeur, il avouait ingénuement, qu'issu de nobles émigrés, il était sans fortune... et elle lui savait déjà gré d'un aveu franc qui dénotait un cœur honnête... Mais, ô surprise! ô dépit! le beau jeune homme aux blonds cheveux faisait d'un style positif, le tableau de la plus horrible misère; et, comme le pauvre honteux de Charlet, il terminait son épître par ces mots accablans:

J'ai besoin de cent francs!...

A. A.

PROFIL DES THÉATRES.

Opéra. — Depuis long-temps le *girouettisme* et le *pirouettisme* ont ensemble une grande affinité; on les croirait frères jumeaux, tant ils se ressemblent. L'homme en place tourne à tous les vents, le danseur pirouette sur toutes les notes de la gamme; lorsqu'un même désir les anime, qu'un même élan les pousse, et qu'un même but est ce à quoi ils aspirent, que veulent-ils tous deux? de l'argent et encore de l'argent!... Ils en obtiennent, mais à quel prix? L'un est couvert de mépris et de ridicule; l'autre est couvert d'applaudissemens et entouré d'éloges... Ici cesse la ressemblance; et c'est pour cela que j'abandonne volontiers l'homme en place, pour ne m'occuper que du danseur, ou, pour mieux dire, du théâtre qui en produit tant. On a écrit des volumes sur l'Opéra, et surtout à l'occasion de son répertoire éternellement peu varié... Parisiens! et vous tous étrangers, allez voir *le Comte Ory*, *la Muette de Portici*, *la Belle au bois dormant*, *Manon Lescaut*, et n'en demandez pas plus! Lisez sur l'affiche les noms de MM. Scribe, Rossini, Auber et Aumer, et n'exigez pas davantage... O bienheureux privilégiés! il n'y a pas de révolution qui tienne, votre trône est encore debout.

Théâtre-Français. — Un drame de circonstance, intitulé: *Trois Jours d'un Grand-Peuple*, vient d'y tomber avec fracas. La plus belle page de notre histoire politique n'a pu inspirer l'auteur de cette rapsodie,

c'est jouer de malheur !... Le public a ri de la partie sérieuse de cette pièce, et il a sifflé à outrance les trois actes. Les *Polignac* et les *Peyronnet* de ce théâtre le conduisent à sa perte... Vite, un second 29 juillet, mais rue de Richelieu seulement.

Opéra-Comique. — Samedi dernier, notre roi citoyen a honoré de sa présence *l'Auberge d'Auray* et *le Concert à la Cour*. Faut-il peindre l'enthousiasme du public ? non. Le fait parle, inutile d'écrire.

Odéon. — *Les Hommes du Lendemain*. Sous ce titre modeste, M. d'Epagny a fait représenter samedi dernier, à l'Odéon, un petit acte en vers, que le public a couvert d'applaudissemens. C'est la protestation énergique et mordante d'un homme d'hier contre les hommes d'aujourd'hui ; c'est une comédie politique en style d'Aristophane ; c'est, si je puis ainsi parler, un moxa sur la plaie qui ronge la France, et il sera curieux de voir pâlir tous les soirs les malades qui oseront affronter l'opération. Le public a vivement applaudi au récit renouvelé d'une des dernières caricatures de *la Silhouette*, fait par un homme du peuple qui a eu le crâne brisé pour n'avoir pas reculé devant le brutal :

On se range... on n'a pas les pieds dans un manchon,
Et l'on dit au boulet : *passe au large, cochon !*
Voilà....

On n'a pas moins applaudi ces deux vers adressés par le vieux brave à un jésuite chargé de distribuer les récompenses :

Quel fou l'a donc placé ? Quel traître l'a souffert ?
Est-ce donc pour cela que j'ai le crâne ouvert ?...

Mais, à ce dernier vers, le nom de M. Dupin a été de toutes parts jeté à l'acteur, comme pour demander la variante :

Est-ce donc pour Dupin que j'ai le crâne ouvert ?

Le nom de l'auteur a été accueilli par des applaudissemens unanimes, et cette âpre et sanglante bluette attirera long-temps la foule à l'Odéon. Vizentini a merveilleusement représenté le peuple. Duparai est très-comique en sortant de sa cave.

Vaudeville. — Un roman de M. Victor Ducange vient de valoir à ce théâtre *le Congréganiste*, qui n'est autre chose que le squelette du *Tartuffe* de Molière ; aussi est-ce peut-être à cause de cela que l'ouvrage a obtenu du succès. Devant une foule immense, Lepeintre aîné, qui avait fort bien joué le rôle de Judassin, est venu nommer MM. Devilleneuve et Anicet, comme auteurs de cette production, qui ne manque pas d'intérêt.

Variétés. — *M. de la Jobardière* et *l'Ivrogne* se partagent chaque soir l'honneur de paraître sur cette scène. Odry se montre entre eux deux, et voilà une recette.

Nouveautés. — Rien de nouveau.

Gymnase. — La pièce intitulée : *Avant, Pendant et Après*, n'a été reprise que samedi dernier. M. Poirson a été cette fois bien retardataire dans son élan de *circonstance*. Mais, mais.... quant à M. Rougemont, modèle de toutes les girouettes littéraires, il a cru devoir refaire un nouveau troisième acte à son ouvrage ; il a eu tort. Notre admirable révolution demandait mieux que cela.

Gaîté. — Tous les jours *le Jésuite*, puis *le Tocsin*, et *le Te deum*. En attendant mieux.

Ambigu-Comique. — Relâche. Incessamment *Charles-le-Simple*, allusion mélodramatique en trois actes, que nous devrons au nouveau directeur, M. Lemetheyer.

Porte-Saint-Martin. — Chaque soir, l'ombre de Monvel tressaille à la vue de ses *Victimes cloîtrées*, et le public l'imite.

Cirque-Olympique. — *La Prise de la Bastille* et *le Mont-Saint-Bernard en* 1830 ! c'est plus que risible, c'est ridicule ; mais voilà comment la richesse des décors excuse la pauvreté de l'esprit.

CROQUIS.

Un avocat d'une petite ville des environs de Lyon défendant un individu accusé du vol d'un ciboire, posait dernièrement en fait qu'il y avait une attraction tellement invincible entre l'homme et le métal, qu'on ne pouvait savoir si le prévenu avait attiré le calice, ou bien si c'était le calice qui avait attiré le prévenu, de sorte qu'il résultait d'un pareil système de défense que le ciboire était coupable d'avoir escamoté l'accusé.

— Un curé des environs de Paris, parlant dimanche dernier de l'abolition de la loi du sacrilége, s'est écrié : « Mes chers paroissiens, il n'y aura plus rien de sacré ! le bénitier sera aux yeux de la loi une terrine d'eau, la bannière une serviette, le tabernacle un buffet, et ceux qui attaqueraient l'agneau pascal ne seront pas plus punis que ceux qui prendraient une côtelette chez le boucher. » — Quel dommage !

— Lorsqu'il fallut signifier à Charles X et à sa famille la nécessité de quitter la France, ses trois commissaires se partagèrent les rôles. Le maréchal Maison parla le premier. « Sire, dit-il, les circonstances sont graves, votre majesté doit prendre un parti. » M. Odillon-Barrot vient ensuite. « Sire, votre position est des plus critique, il faudra vous résigner à une mesure décisive pour assurer votre retraite. » M. de Schonen entra le troisième, et dit avec vivacité : « Sire, il n'y a plus rien à faire, il faut partir. »

— Un *dilettante*, probablement aussi natif d'Avignon, nous écrit de Berlin pour nous assurer que mademoiselle Nina Sontag console les habitans de cette ville de l'absence de sa sœur, si admirable virtuose, parce qu'elle ne lui cède en rien sous le rapport des grâces et de la beauté. Heureusement, une seconde lettre du dilettante ajoute, comme par post-scriptum, ce que tous les journaux prussiens ont déjà proclamé, qu'une voix pleine de fraîcheur et une méthode parfaite font concevoir les plus hautes espérances de cette jeune cantatrice.

— Un courtisan fit hommage au duc d'Angoulême d'une peinture, en lui disant qu'elle venait de Géricault. C'est prodigieux, répondit le prince, que le tableau se soit si bien conservé depuis l'écroulement de cette ville.

CARICATURES DE LA SEMAINE

PAR TOUT LE MONDE.

*** *Conséquence.* M. Dupin dit qu'il a sauvé la France : M. Dupin fait partie de la France, donc M. Dupin s'est sauvé pendant les trois journées.

*** Le ministère va proposer, sur le budget, l'énorme économie d'un million. Que le peuple ait encore le front de se plaindre.

*** M. Dudon ne trouvant plus rien à prendre en France a pris la route de la Hollande.

*** Les postillons demandent l'abolition du télégraphe.

*** On a rencontré M. Boudet qui boudait.

*** Pour prouver qu'il n'est pas jésuite, M. Dupin tire ses argumens de Saint-Augustin.

*** M. Mangin a pris en Hollande le titre de meunier dans l'espérance de se blanchir.

*** L'amiral Duperré ayant fait demander une provision d'ancres au ministère de la marine, celui ci lui a expédié plusieurs caisses des produits de l'inventeur de la petite vertu.

*** Un membre de la chambre des pairs, dont les créanciers ont saisi la voiture, demande que son cheval soit inviolable.

*** La commission dramatique vient de terminer ses travaux après de longues et orageuses séances. Voici ce qu'elle a décidé : Art. 1er. Les auteurs ne feront que de bonnes pièces. Art. 2. Tous les acteurs joueront bien. Art. 3. Le ministre de l'intérieur est chargé de faire exécuter la présente ordonnance.

*** Quand on a dit à Polignac qu'on allait commencer son instruction, il a répondu : Je ne serai pas fâché d'apprendre quelque chose.

*** On vient de mettre en vente une nouvelle caricature où Charles X dit au nouveau gouvernement : « Je vous laisse *Dupin*, cela vaut toutes mes *brioches*. »

*** Le bruit court à Vienne que M. de Metternich veut se retirer des affaires, sans doute, pour se *tirer d'affaire*.

*** Les vaudevillistes demandent la démolition de M. Scribe comme machine à vaudevilles.

*** La légitimité de don Miguel est en péril comme celle de Charles X. Le roi-copie a porté malheur au roi-modèle.

*** M. Martin se propose de faire voir, à un centime par tête, le royaliste qui s'est battu pendant les trois journées dans les rangs de la garde royale.

*** On va incessamment procéder à la vente au rabais, pour cause de départ, d'une collection de *sermens*, à l'hôtel de M. Talleyrand.

*** A force de plaider pour rien, M. Dupin a gagné cinquante mille livres de rentes.

*** Rossini arrive d'Italie. Le cygne du Pézarre vient chanter pour le coq gaulois.

*** M. Pict le gastronome aime certains de nos députés parce qu'ils sont *aux tomates*.

*** En matière de sermens, ceux qui ne lèveront pas la main pourraient bien être forcés de lever le pied.

*** Un journal dit que la plainte portée par les hommes de couleur de la Martinique contre Polignac et Peyronnet a été renvoyée à un bureau. Il y a faute typographique. On a sans doute voulu dire au bourreau.

*** M. Sébastiani s'est rompu un vaisseau, en s'occupant trop chaudement de la marine.

☞ *** L'abbé Frayssinous est allé sur les montagnes de Suisse apprendre à conduire un troupeau.

*** Nous ne redoutons rien des étrangers : l'abbé Louis a été enfant de cœur.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

AVIS.

Les Souscripteurs, dont l'abonnement finit avec cette 13e livraison, sont priés de faire renouveler leur abonnement, s'ils ne veulent point éprouver de retard dans l'envoi du 4e volume de la SILHOUETTE.

FAC SIMILE
D'UNE SÉANCE DE LA CHAMBRE.

(Septembre.)

Présidence de M. Laffitte.

SOMMAIRE. — Discussion de la loi du sacrilége (congréganisme); rapport sur la situation de la France (M. Guizot veut garder son portefeuille); discussion sur la loi des élections (les députés veulent rester députés); scènes scandaleuses (les députés veulent leurs aises). — RÉSUMÉ : *La congrégation existe en* 1830 *comme en* 1829; *les ministres de* 1830 *sont comme ceux de* 1829; *la chambre de* 1830 *est comme celle de* 1829; 1830 *ressemble en tout à* 1829. — CONSÉQUENCE :.......

L'ordre du jour est la discussion sur l'abolition de la loi du sacrilége.

M. Bizien du Lézard : Arrêtez, Messieurs, ceci est une question religieuse, un sujet sacré. Nous autres mondains nous ne pouvons porter nos mains profanes sur une œuvre qui émane d'en haut.

M. Mauguin : Dites plutôt qu'elle émane de bien bas, c'est la sœur *de la loi d'amour*.

M. Bizien du Lézard : Souvenez-vous, mes chers frères (on rit),..... je veux dire, Messieurs, que Loth fut changé en statue de sel (on rit), que Dathan, Abiron et Architophel furent engloutis (on rit plus fort)... Souvenez-vous que l'homme qui voulut retenir l'arche sainte... Souvenez-vous (les éclats de rire couvrent la voix de l'orateur)...

M. de Lardemelle : Messieurs c'est une abomination, une impiété, une désolation, une exécration; il faut être bien effronté (à l'ordre), bien misérable (à l'ordre), bien scélérat (à l'ordre, à l'ordre) pour rire aussi indécemment de l'éloquence divine...

M. le président : M. Lardemelle, vos paroles sont inconvenantes, je ne les qualifierai point autrement. Je vous rappelle à l'ordre.

M. Lardemelle : Vous êtes un profane, je plaide pour le Très-Haut, je me moque de votre rappel (explosion de murmures; indignation à gauche); oui, je le répète, je m'en moque, je m'en moque, je m'en moque, je m'en moque (le tumulte est à son comble; la gauche crie au scandale... La droite triomphe, elle est épanouie); oui, quatre fois, huit fois, vingt fois, cent fois, je m'en moque, je m'en moque, je m'en moque.

M. Berryer à ses voisins : Ça va bien, nous sommes déjà un peu martyrs; oh! si seulement on pouvait nous faire *empoigner*!!

La gauche est profondément peinée d'un pareil scandale. Plusieurs de ses membres se retirent. M. le président agite sa sonnette. La droite et le centre droit montrent les cornes à la gauche. Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que le calme se rétablit.

M. de Tracy a la parole : MM. il faut jeter un voile sur la scène déplorable qui vient d'avoir lieu; j'aborde la discussion; la loi du sacrilége doit être abolie...

M. Dupin s'élance à la tribune, culbute les uns,

pousse les autres, renverse M. de Traey. MM. c'est mon affaire, j'ai sauvé la France, je sais mieux que personne ce que je veux, ear, je le répète, j'ai sauvé la Franee.

M. Benjamin-Constant : Dites plutôt que vous vous êtes sauvé.

M. Dupin : C'est vrai, mais e'est la preuve logique que j'ai sauvé la France, car enfin je fais partie de la France et si je l'ai sauvée, il a fallu que je me sauve; or je me suis sauvé, donc je l ai sauvée.

Les deux centres : Bravo ! bravo !

M. Dupin : Je reviens à mon discours, attention. Je suis d'une belle force sur la question ; je eonnais mes livres saints mieux que mon code, mieux que la Charte. Le grand saint Augustin....

M. Casimir-Périer : Il ne s'agit pas de saint Augustin; il s'agit de la loi de M. de Peyronnet.

M. Dupin : Que diable ! un instant, à quoi bon m'interrompre? J'arriverai... en deux mots : mon avis est que la loi du saerilége doit être modifiée, mais non pas abolie. Au lieu d'être guillotiné que le coupable soit pendu, le supplice est plus doux et la morale de la soeiété...

M. Mauguin : C'est la morale de la société de St.-Acheul, mais ce ne sera jamais celle de la Chambre.

M. Dupin : La morale de St.-Acheul (A la question) est douce (A bas! à bas! à l'ordre)... douee et pleine... (Les haros continuent.) M. Dupin est foreé de se taire; il a beau crier à tue-tête pour se eoncilier l'auditoire, qu'il a sauvé la France, on ne l'écoute pas. Il deseend de la tribune.

M. le ministre de l'intérieur demande la parole pour communiquer à la chambre un rapport officiel fui doit eonsidérablement l'éelairer sur la situation de la France,

Messieurs, je vais dire la vérité toute erue, comme à la Sorbonne. Je ne me flatterai point; mais je me vois tout d'abord, et malgré mon excessive modestie, forcé d'en convenir, je suis un grand ministre, un excellent ministre, je serais digne du titre de *Monseigneur*. En eela je ne cède pas seulement à ma eonviction personnelle; je suis l'écho de ma famille, de mes amis et de mes connaissanees qui me l'ont dit et répété; j'ai accompli des travaux véritablement immenses, des travaux herculéens, sur-humains. Dans eette tâche gigantesque j'ai été admirablement secondé par madame Guizot; 76 capacités ont obtenu ses faveurs et sont devenus préfets; par M. Jacques Guizot, mon frère, qui a distribué d'une haleine et *sans main*, 196 sous-préfeetures; par mon fils M. Ernest Guizot, à peine âgée de 7 ans et dont l'étonnante précocité s'est signalée par le choix de 53 seerétaires-généraux; enfin par mademoiselle Pauline Guizot, ma fille qui, âgée de 4 ans, a montré un tact exquis dans la nomination de 127 conseillers de préfecture. Ces deux enfans sont de vrais phénomènes, ils sont vivans. On peut les voir à l'*hôtel de Grenelle* de 2 à 4. D'autre part, Messieurs, je dois le dire, *mon Excellence* est satisfaite, *mon excellence* est richement meublée, *mon Excellence* est voiturée eommodément, *mon Excellence* boit frais, bref *mon Excellence* et la France nous nous trouvons fort à notre aise et nous souhaitons que eela dure. Telles sont, Messieurs, les vives lumières que je devais faire jaillir à vos yeux sur la situation de la France et de l'Europe.

L'orateur descend de la tribune. Les deux eentres poussent des hurlemens d'enthousiasme. Ils battent la semelle d'admiration; on s'embrasse, on pleure de joie.

M. de Berbis demande que le rapport soit imprimé à 30 millions d'exemplaires, afin que chaque Français en ait un.

M. Mauguin, rapporteur du projet de loi sur les éleetions, a la parole. Des cris de : *A bas!* partent des deux centres. Il n'y a pas besoin d'élections; nous devons rester eomme nous sommes. Nous sommes les sauveurs de la Franee. Les deux centres se lèvent instantanément : Oui, oui nous sommes ses sauveurs, nous sommes tous grands, très-grands.

M. d'Escayrac propose que la chambre se vote une adresse d'éloges et de remercîmens (adopté à une grande majorité), et que les députés actuels le soient à vie (fortement appuyé).

M. de Tracy : Mais, Messieurs, vous n'êtes ni les organes, ni les représentans de la France nouvelle.

Les deux centres : Oh ! oh ! ah ! ah ! voyez-vous ça; allons donc, hu! hu! hu! ho! ho! hi! hi!

M. de Tracy : ... Vous devez... — Oh ! oh ! à bas ! hé! hé! hé! Une trentaine de membres s'élancent à la tribune pour en chasser M. de Tracy. Dans leur précipitation, dix-huit perdent leurs perruques, sept leurs faux-toupets et quatre leurs ailes de pigeons. M. de Tracy, tiré par les bras, tiré par les jambes, est forcé de battre en retraite, et termine en fuyant sa périphrase à quatre membres.

M. Chilhaud de la Rigaudie demande la parole pour prouver qu'il est l'organe de la génération nouvelle.

Plusieurs membres de la droite prennent M. Chilhaud sous les bras et le mènent avec de grandes précautions à la tribune. Une demi-heure s'écoule dans le traject. On assied M. Chilhaud; un des membres prend son mouchoir et s'apprête à le moucher : soufflez, dit-il, à M. Chilhaud. M. Chilhaud souffle, on lui essuie le nez. M. Mestadier lui crie dans l'oreille êtes-vous à votre aise?

M. Chilhaud : Quoi?

M. Mestadier crie plus fort : Etes-vous à votre aise?

M. Chilhaud fait signe qu'oui. Il commence : Messieurs.... (Il se met à tousser; au bout d'un quart-d'heure il tousse encore; M. Chilhaud tousse toujours. On l'emporte de la tribune et on le repose à sa place.)

M. Benjamin Constant : Et voilà les représentans de la jeune France ! ! !

M. de Grammont : Oui, de la toute jeune, voire même au maillot.

Dans ce moment, une voix aigre et glapissante se fait entendre dans le couloir; c'est la bonne de M. Mestadier qui a pénétré dans l'enceinte malgré les huissiers. Elle apporte à son maître sa redingote, son bonnet de soie et son parapluie, attendu qu'il fait froid et que le temps est humide. Elle veut à toute force emmener son maître.

M. le président : Huissiers, faites retirer cette femme.

La bonne résiste. C'est une horreur ! s'écrie t-elle; il n'y a pas de bon sens de me le garder tous les jours deux ou trois grandes heures d'horloge. Mon pauvre maître ! Ça le tue...

Les deux centres, comme frappés d'une illumination soudaine : Mais c'est vrai; nous nous tuons; nous nous tuons.

M. Berryer se lève et propose qu'il n'y ait à l'avenir qu'une seule séance, de deux à quatre.

M. de Tracy : Messieurs, si la chambre a besoin de repos qu'elle résigne son mandat : le peuple a besoin de lois.

M. Berryer : Le peuple est bien pressé! qu'il attende!

M. Dupin : Après ce que nous avons fait pour lui!

UN JOUR DE SOUS-PRÉFECTURE.

Chambre à coucher élégante.

PREVAL couché. *Il baille et regarde sa montre.*

Ah !... sept heures!... oh! le cours n'est qu'à huit, ainsi... ah! mon Dieu, qu'est-ce que je dis donc? (*Il se frotte les yeux*)... je suis sous préfet, je suis, dans mon hôtel, à Riberac... ça n'est pas étonnant : arrivé d'hier soir, je n'ai pas encore l'habitude. (*Regardant autour de lui.*) Diable, quel genre! quel changement! il y a quatre jours, simple étudiant, en mansarde... et aujourd'hui!... ce que c'est que de connaître une dame *du canapé* qui a des bontés pour vous. Sous-préfet à vingt ans! quel bonheur! (*Il saute à bas de son lit et fait deux ou trois tours en courant en chemise dans sa chambre*)... Ah Dieu! quelle brioche pour commencer : j'allais me lever tout seul, comme à mon sixième étage de la rue des Grés. (*Il se remet dans son lit et agite une sonnette*). François paraît.

FRANÇOIS.

Que désire Monsieur!

PRÉVAL.

(*A part*) Voilà!... allons, de la dignité! (*haut*) Mon cher... ouvrez-moi mes volets... (*Pendant cette scène Préval s'habille*). Vous étiez au service de mon prédécesseur?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur, et si j'osais me flatter que mon zèle, mon respect...

PRÉVAL.

C'est bien, mon cher, c'est bien, nous nous ferons un plaisir d'employer tous ceux qui concourront... franchement.... (c'est singulier, voilà déjà que je dis des bêtises).

FRANÇOIS.

Monsieur est bien bon! (*à part*) il a l'air drôle, mais c'est égal, il est bon enfant, monsieur veut-il ses journaux?

PRÉVAL.

Ah diable! oui, [certainement... (*à part*) c'est fort agréable, ça me coûtait deux sols tous les jours, galerie de l'Odéon. (*François apporte les journaux*). Du 18!... qu'est ce que c'est que ces vieilleries là?

FRANÇOIS.

Monsieur ne songe pas qu'ils mettent quatre jours à venir.

PRÉVAL.

Ah! c'est juste... ce sont les nouveautés de Riberac... on est un peu en retard ici... voyons les spectacless... la première représentation de *Junius Brutus*... moi qui avait tant d'envie de le voir... allons, je suis mort à tout cela...Y a-t-il un théâtre ici, François?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur, très bien monté encore. Par exemple, il n'est ouvert que trois mois par an. Nous avons eu l'hiver dernier Mlle Clara, du théâtre du Luxembourg à Paris, qui a donné douze représentations.... Quelle bonne actrice!.... aussi fallait voir les bouquets, les madrigaux!.. Mais j'y songe, monsieur doit connaître le théâtre du Luxembourg?

PRÉVAL.

Tiens! si je connais le théâtre du Luxembourg, où était la petite Angélina que.... (*à part*) imbécille! qu'est-ce que je vais dire là. (*haut*) C'est là votre extraordinaire? l'ordinaire doit être bien!... Allons, je n'irai pas au spectacle: un fonctionnaire se doit à ses administrés.

FRANÇOIS.

Oh! monsieur trouvera ici Paris en miniature. Un cabinet littéraire très bien assorti... toutes les nouveautés... les *Méditations poétiques* de M. de la Martine, *Marino Faliero*, l'*Homme des ruines* de M. Dinocourt et les *Mémoires de Samson*, qui ne sont pas encore coupés.

PRÉVAL.

Vraiment!... c'est du neuf.

FRANÇOIS.

Nous avons encore une société Philharmonique qui reprendra ses séances dès qu'elle aura trouvé des basses, des hautbois et une seconde clarinette... si monsieur ne dédaignait pas... peut-être monsieur joue-t-il de la clarinette.

PRÉVAL.

Non! du tout... (*à part*) avec cela que j'aime les concerts d'amateurs!

FRANÇOIS.

Mais ce qui plaira à monsieur, c'est l'Athénée, où l'on fait des lectures tous les mardis. M. Durand, le professeur de rhétorique, un homme rempli de talents, qui n'est pas à sa place, y a déjà lu les trois actes de sa fameuse tragédie de *Romulus* et *Remus*, dont M. aura sans doute entendu parler.

PRÉVAL.

Oui! Romulus... certainement (*à part*) Oh Dieu! perruque, archi-perruque! (*François sort*) Je vois que je ne serai pas distrait; je n'aurai même pas grand mérite à résister à de pareilles séductions... il paraît qu'on vit ici... enfin!... je donnerai tout mon temps aux devoirs de ma place... car il y a surement quelque


Lith. de V Ratier

Esprit des lois.



Le père est un enfant et l'enfant est un pair

chose à faire .. si je sais quoi, par exemple !.. j'ai pourtant vu ça dans les Institutes du droit administratif, à mon quatrième examen... voyons : un sous-préfet ! à quoi diable cela peut-il être bon ?

FRANÇOIS, *rentrant.*

Monsieur Germon demande à monsieur l'honneur d'un instant d'audience.

PRÉVAL.

(*A part.*) D'audience !... (*Haut.*) Qu'est-ce que c'est que M. Germon ?

FRANÇOIS.

C'est celui qui était secrétaire avant la révolution.

PRÉVAL.

Ah ! j'entends ! qu'il entre... Il vient me demander à conserver sa place, mais s'il ne concourt pas, ma foi, tant pis pour lui.

GERMON entrant, *à part.*

Ah ! mon Dieu, c'est un enfant.

PRÉVAL, *à part.*

Ah ! mon Dieu, c'est une tête à perruque.

GERMON, *pesant ses paroles.*

Monsieur, me permettra-t-il de lui offrir mes hommages, comme c'est mon devoir, et de lui demander s'il est dans l'intention d'user de mes services comme ses devanciers. Il y a vingt ans que j'occupe cette place et il me serait dur d'être renvoyé.

PRÉVAL, *affectant de l'importance.*

Je dois vous demander avant tout, Monsieur, si vous donnez une adhésion franche et sincère au nouvel ordre de choses. L'administration doit entrer dans des voies plus larges et plus consciencieuses. Le gouvernement a le droit d'exiger que ses subdélégués le secondent dans ses intentions régénératrices, il faut que tous portent la main à... à l'arche de nos institutions... pour achever... de la faire sortir... de l'ornière... (*A part.*) Allons, je m'enfonce.

GERMON.

Monsieur, je ne crois pas que mes cadres aient jamais été trouvés inexacts, ni mes rapports fautifs, et je puis me flatter que les calculs les plus compliqués ne m'effrayent pas ;... quant à la politique je ne m'en mêle pas beaucoup ;... je connais mon affaire et voilà tout.

PRÉVAL.

(*A part.*) C'est déjà bien gentil et se trouve on ne peut mieux. (*Haut.*) Eh ! bien, Monsieur, je vois que vous êtes disposé à marcher dans les voies d'amélioration, et ce sera pour moi un vrai plaisir de vous garder auprès de moi.

GERMON.

Monsieur est bien bon.... Monsieur a certainement déjà des données sur les communes dont se cumpose sa sous-préfecture et sur la division de son administration.

PRÉVAL.

Oui.... sans doute.... je dois savoir ces choses-là..... mais je serais bien aise d'entendre vos idées là-dessus.

GERMON.

Monsieur va sûrement commencer par faire une tournée dans son ressort.

PRÉVAL.

Oui..,. il faut toujours commencer par là... (*A part.*) Cela va être amusant !... (*Haut.*) Tenez, M. Germon, vous allez me faire le plaisir de déjeûner avec moi et vous m'accompagnerez.

(*Ils sortent.*)

(Sept heures du soir.)

PRÉVAL, *il se jette sur un fauteuil.*

Ouf ! quelle corvée, bon Dieu ! et que de brioches j'ai faites ! D'abord, je veux conduire mon cabriolet comme je conduisais ceux de louage au bois de Boulogne ; j'accroche la charrette d'un paysan qui se fâche, et sans Germon qui se tuait de décliner ma qualité, les gendarmes et les gardes champêtres conduisaient M. le sous-préfet chez le maire... Et puis les visites à mes administrés, qui me parlent de dégrèvemens, d'in-

demnités, de chemins vicinaux, de... quoi encore? Je n'y comprenais rien; car il n'y a pas à dire, tout cela ne se devine pas, et sans Germon je n'aurais su que devenir. Puis quelle galerie d'originaux! M. le substitut, M. le receveur, M. le maire, chez qui il m'a fallu accepter un dîner qui m'a fait regretter ceux de Poinsignon à 32 sous, rue de La Harpe. Il fallait peser toutes mes paroles, et encore je suis sûr que j'ai fait cent bévues... Dans quelle galère m'a-t-on fourré-là, et quelle mauvaise plaisanterie que de m'affubler d'une sous-préfecture. Moi, qui étais si heureux dans ma mansarde. Avec cela, il paraît qu'il n'y a pas une jolie femme dans le pays... Ça me fait penser à cette pauvre Jenny, la petite modiste de la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel... Je suis sûr quelle est inconsolable de mon départ... Oh! oui!... voyons; j'ai mis trois jours pour venir: oui, elle est encore inconsolable. Si l'on m'entendait... Dieu que c'est ennuyeux la tenue et la dignité. (Il regarde à sa montre.) Sept heures!... Je m'amuserais maintenant à Paris... Je jouerais la poule au café Molière, ou bien je sifflerais une mauvaise pièce à l'Odéon; car Dieu me pardonne! Je regrette jusqu'à l'Odéon, tant je m'amuse. Et Germon qui va venir me soumettre je ne sais quel travail.... Il faudra pourtant dire quelque chose... et il verra que je n'y entends rien... Quelle honte! Mais aussi où madame R... va-t-elle s'aviser de demander pour moi une sous-préfecture? Je la donne au rabais. Qu'est-ce qui en veut, de ma sous-préfecture?

FRANÇOIS, *entrant.*

Monsieur, une lettre qui arrive à l'instant. (*Il sort.*)

PRÉVAL, *brisant le cachet.*

C'est du ministre... que peut-il... Ah! mon Dieu! (*Lisant.*) Monsieur, je ne doute pas qu'un jeune homme aussi distingué que vous l'êtes n'ait plus que la capacité nécessaire pour être sous-préfet (*j'en doute, moi*); mais votre extrême jeunesse a déjà été pour les ennemis du gouvernement un prétexte d'attaquer le nouveau choix qu'on a fait de vous. (*Tiens! on s'occupe de moi!*) J'ai donc cru devoir, pour concilier à la fois les intérêts de l'Etat et ce que je devais à une famille aussi honorable que la vôtre, transporter à M. votre père des fonctions plus en harmonie avec son âge et ses habitudes. (*Bravo! cela ne sortira pas de la famille.*) Il importe même que le gouvernement puisse dire, et le public croire, que telle a été la nomination dès le principe. Soyez persuadé, du reste, Monsieur, que s'il est en mon pouvoir de vous dédommager par quelque place plus analogue.... — Grand merci! je suis revenu de la manie des places. Voilà une leçon qui me profitera... Gardons mon indépendance et allons à Paris reprendre ma bienheureuse vie de garçon. Allons, vite en poste, *un cheval, mon royaume pour un cheval!*

Historique. (*Pour les pièces justificatives, voir le* Moniteur *du 17 septembre.*) B. R.

LE CHANGEMENT DE LIVRÉE.

Je ne connais rien de plus petit
que les grands . . . .

(*Félix Bodin.*)

Jacques, donne moi ma soutane, je vais faire ma cour à la vénérable abesse des Ursulines. — Oui M. l'abbé. — Maraud, tu pourrais bien dire *noble abbé;* et Jacques apporte la soutane du noble abbé.

Jacques, lui, était vêtu d'une veste bleue aux revers jaunes.

Jacques, mes gants violets, ma crosse, ma mître, c'est aujourd'hui que je célèbre ma messe solemnelle au Champ-de-Mars, je bénirai les drapeaux de la république. — Les voilà, noble abbé. — Allons, imbécille, ne pourrais-tu dire *citoyen évêque.* — Les voilà, citoyen évêque.

Et Jacques avait toujours sa veste bleue.

Jacques, allons, vîte mon garçon! mon épée, mon frac de diplomate; sa majesté Napoléon Buonaparte, empereur des Français, daigne m'honorer d'une au-

dience particulière. — Oui, citoyen évêque. — Stupide chrétien, je ne suis plus évêque, je ne suis plus citoyen, appelle-moi *monsieur*. — Soit, Monsieur.

Et Jacques avait encore sa veste bleue aux revers jaunes.

Jacques, mon frac galonné, mon grand cordon de la Légion-d'Honneur, mes gens et ma voiture à six heures précises. — J'y vais, Monsieur. — Mais rustre, manant, idiot, tu ne diras donc jamais que des sottises et des inepties; je suis *prince*, *prince de Bénévent*. — Oui, prince de Bénévent.

Et Jacques ne quittait pas sa veste bleue.

Jacques, mon habit de pair, est-il prêt, ma cocarde blanche, où est-elle? il faut que j'aille à la Chambre. — Les voici, prince de Bénévent. — Je suis prince de Bénévent, c'est vrai, mais je suis aussi *pair de France*; je préfère ce dernier titre. — Pair de France, vous serez obéi.

Et sur le dos de Jacques, toujours une veste bleue.

Jacques, demain à six heures nous partons pour Vienne, tu m'accompagneras. — Oui, noble pair. — Jacques, apprends donc à t'exprimer, tu ne t'es jamais servi une seule fois du mot propre; je suis aujourd'hui *ministre plénipotentiaire de S. M. Louis XVIII*, *roi de France et de Navarre*. — Je tâcherai d'apprendre à m'exprimer, ministre plénipotentiaire de S. M. Louis XVIII, roi de France et de Navarre.

Et Jacques n'avait point encore changé sa veste bleue aux revers jaunes.

Jacques, vite, vite, ôte moi ce vêtement galonné, cette épée, allons donc! plus vite!! donne moi ton habit, ton gilet, ton chapeau. — Quoi? — Ton habit, te dis-je, maraud. — Voilà, voilà, M. le ministre plénipotentiaire de S. M. . . . . — Tais-toi, veux-tu te taire, malheureux! dis Monsieur, tout court et bien bas. — Oui, *Monsieur tout court et bien bas*. — Idiot!! — Et le ministre plénipotentiaire endossa la livrée de Jacques; Jacques endossa la livrée du ministre.

Jacques n'avait plus sa veste bleue aux revers jaunes.

Jacques, Jacques, jette ce sale ruban blanc, apporte-moi du ruban tricolore, beaucoup! beaucoup!.. encore . . . toujours, . . . mets une cocarde à mon chapeau, mets en deux . . . . bien . . . tu diras à mon cocher de piquer au Palais-Royal, et delà chez Lafayette . . . — Oui Monsieur tout court . . . — Oh! ignoble valet! encore des inepties! ne peux-tu m'appeler *prince*. — Oui, prince.

Jacques avait repris sa veste bleue aux revers jaunes.

Jacques, mon habit d'ambassadeur, mes gens, mes chevaux, toute ma suite, nous partons pour Londres, le 19 septembre . . . .

Ils sont partis, et Jacques avait comme par le passé sa veste bleue aux revers jaunes.

De Jacques à la veste bleue et aux revers jaunes, ou du *noble abbé*, ou du *citoyen évêque*, ou de *monsieur le diplomate*, ou du *prince de Bénévent*, ou du *pair de France*, ou du *ministre plénipotentiaire*, ou de *monsieur*, *tout court*, ou de l'*ambassadeur à Londres*, lequel est le valet, lequel porte la livrée? . .

PROFIL DES THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS. — Une tragédie nouvelle sur *Junius Brutus!* oh! pour le coup, il n'y a pas là de quoi rire, c'est du sérieux!... Aussi, pourquoi diable M. Andrieux, si fin, si spirituel, si gai dans ses poésies diverses et dans l'une de ses comédies (*les Etourdis*), s'avise-t-il de refaire le *Brutus* de feu M. de Voltaire? Pense-t-il que cette tragédie soit oubliée parce qu'elle date du 11 décembre 1730? Croit-il qu'il était très-nécessaire à sa gloire théâtrale de chercher à détrôner son confrère en académie? A-t-il bien réfléchi au pesant fardeau dont il chargeait sa vieillesse? Non; mais qu'importe? Si faute il y a, elle est faite et l'on doit s'en consoler aussi vite que M. Andrieux a mis de temps à mettre au monde son *Junius Brutus*.

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage.

C'est probablement pour suivre ce conseil que M. Andrieux a été *trente ans* à composer sa tragédie; en est-elle mieux conçue, mieux combinée, mieux écrite? On serait tenté de le croire, à en juger par le succès qu'elle a obtenu. Le premier mérite de cette œuvre est d'avoir été jouée après notre admirable et miraculeuse



révolution. Toutes les pensées, tous les vers de cette tragédie étaient, il y a quinze ans, de véritables *prévisions*, des espérances qu'il est permis de concevoir aujourd'hui.

Odéon. — *Nobles et Bourgeois*, ou *la Justice des partis*. Certes, voilà un titre tout-à-fait de circonstance pour une comédie ; mais pour un drame, c'est bien froid, et le public a sifflé la pièce malgré le jeu de la jolie mademoiselle Al. Noblet, malgré les situations vraiment dramatiques de cet imbroglio improvisé. Les auteurs ont gardé l'anonyme; mais ils doivent, dit-on, prendre une revanche complète à la seconde représentation.

On a beaucoup ri d'un vieux bourgeois qui brûle de se venger des nobles, et s'écrie qu'il en veut sang pour sang. Odry ne ferait pas mieux, et, n'était la puissance de leur drame, on dirait que les auteurs sont deux transfuges des Variétés. Il y aurait erreur au moins de cinquante pour cent.

Variétés. — On peut comparer nos auteurs dramatiques à de véritables chasseurs armés, et toujours prêts à courir les bois et les plaines. A l'affut, et l'oreille au guet, ils tirent sur tout ce qui se présente, et si chaque coup de leur arme n'est pas un coup mortel, ce n'est souvent pas faute de viser juste.

Il y a peu de jours qu'un nouveau gibier a paru à leurs yeux, aussitôt, pif! paf!... chacun des chasseurs s'est fait gloire de mettre dans sa carnacière un échantillon de ce gibier. Il est bipède et se nomme *Jésuite*. Il ressemble au corbeau, du moins par le plumage, il est gourmand, friand et a un cri sinistre... M. Edouard, tout fier d'en avoir attrappé un, a voulu en régaler promptement ses amis du passage des Panoramas. Les convives ont d'abord fait la grimace à la vue de cette vilaine bête, mais grâce à une assez bonne sauce piquante, ils ont pris leur part de l'animal, et ils ont applaudi presque généralement au soin qu'avait mis l'Amphitrion à le leur offrir.

Nouveautés. — Tous les quartiers de Paris, *la bonne ville de Paris*, obtiennent avec le temps l'honneur de la litographie dramatique. Sous le titre du *Marchand de la rue Saint-Denis*, un coin du sixième arrondissement vient d'avoir son tour, et c'est sur ce théâtre que ce nouveau dessin a été exposé.

Dans ce tableau populaire se trouve un peu de tout, c'est un croquis de portraits divers, c'est un album de choses, c'est un panoroma de mœurs. Le premier plan est occupé par un séducteur et une jeune innocente dont il répare l'honneur au nom de l'hymen. L'idée de ce groupe n'est pas neuve? Les connaisseurs ont trouvé du vague dans le reste de la composition. Les accessoires ne manquent pas d'une certaine vérité ; mais au total, le crayon de MM. Brazier, Devilleneuve et Emile est peu vigoureux. Quelques amateurs difficiles ont voulu décrocher le cadre, peut-être pour le briser, cependant il est resté en place, et il est probable que l'exposition se prolongera encore plusieurs jours, en attendant mieux.

L'abondance des matières historico-grotesques nous a empêchés de donner cette fois la suite de l'*Aventure de Jacques Callot*, qui sera publiée au prochain numéro.

— M. Bouton s'étant retiré du Diorama, M. Daguerre reste seul chargé des tableaux et de la gérance de cet établissement. Les billet de faveur, signés Bouton, seront admis jusqu'à la fin du mois de septembre courant, passé ce temps ils seront refusés.

— Nous recommandons en toute confiance la musique de M. V. Henry (voir les annonces) comme une jolie caricature musicale.

CARICATURES DE LA SEMAINE

PAR TOUT LE MONDE.

Une adresse a été présentée par les notables de la Normandie, avec cette épigraphe : *Eh ! allais ! marchais !*

*** M. de Talleyrand a emporté à Londres une petite cocarde blanche; on ne sait pas ce qui peut arriver.

*** Un ministre ayant demandé à un député ce que la France pourrait avoir à lui reprocher. « Peu de chose, répondit le député, elle pourrait seulement vous accuser de faire de mauvais rapports sur son compte »

*** Toute la piété du précédent ministère n'a abouti qu'à faire mettre saint Vincent de Paule en prison pour dettes. Crime du sacrilége à ajouter autres.

*** Il faut que le fanbourg Saint-Germain se résigne à n'être plus désormais que ce qu'il a été sous le consulat, *l'aristocratie des manières*.

*** La chambre des députés a ajourné l'époque où elle s'occuper d'une loi définitive des élections. On n'aime pas à faire son testament.

*** Odry chaque soir chante la cantate des cornichons. On n'appelera plus la salle des Variétés une bonbonnière ; elle devient un bocal.

*** Plusieurs journalistes anglais approuvent la nomination de M. de Talleyrand. Cela ne lui rendra pas la jambe mieux faite ?

V. RATIER.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

1re livraison du 4me volume



La Silhouette.

CONCORDIA.

ZÉRO,

CONTE FANTASTIQUE.

Je ne puis pas trop préciser l'époque à laquelle je vis un être singulier, dont la description épuiserait toutes les ressources du langage, s'il était possible de l'entreprendre.

Ce fut à Paris que je le rencontrai, rue Croix-des-Petits-Champs, à la porte d'un luthier.

Cette femme — car c'était une femme — avait une configuration presque circulaire. Elle ne marchait pas; elle roulait, petite, terre à terre, couverte de boue et familière avec les ruisseaux.

Existait-elle?...— C'était vraiment un mystère.

On voyait bien que jadis elle avait dû être jeune et belle, parée de toutes les grâces de la simplicité — véritable statue grecque — blanche — au front virginal.

Puis, dans l'âge des passions, devenue riche, elle étincela de diamans, de luxe et de luxure; — hardie, fière — voulant tout, obtenant tout et renversant tout sur son passage, comme une prostituée en vogue qui court à l'Opéra — sanguinaire, parce qu'elle était hébétée de plaisirs — stupide par moment; puis tout-à-coup merveilleusement intelligente — à l'exemple d'un jeune journaliste sortant d'une orgie.

Enfin, poète, peintre, cantatrice, aimant les cérémonies splendides, elle a peut-être protégé les arts par caprice — et seulement pour dormir sous des lambris magnifiques.

Elle a — j'en suis sûr — tout soumis à sa pantoufle, et l'a jetée sur la tête des souverains qui avaient ici-bas le pouvoir, l'argent ou le talent.

Que sais-je? Peut-être s'amusa-t-elle à jouer avec son fils, comme Ninon....

Insultant à l'homme et prenant joie à voir jusqu'où allait la bêtise humaine, tantôt elle disait à ses amans de marcher à quatre pattes, de lui donner leurs biens, leurs trésors — leurs femmes même, quand elles valaient quelque chose!...

Elle demandait du sang et en obtenait. — Elle était gourmande de farine. Mais elle ne s'enivrait jamais, car elle mettait de l'eau dans son vin comme les ambitieux.

Originale en tout, elle défendait à ses amans épuisés de manger, et ils ne mangeaient pas.

Elle extravagua peut-être jusqu'à vouloir l'impossible, et, comme une femme gâtée par ses adorateurs, elle s'affola de niaiseries, et ils la trouvaient ravissante, expliquaient tout, justifiaient tout.

Enfin, elle a eu, sans doute, une dernière passion — terrible comme l'amour d'une femme de quarante ans. — Alors, elle a peut-être rugi! et voulu étreindre l'univers entier dans son dernier embrassement!

Puis, après les jeunes gens, sont venus à ses pieds des vieillards, des impuissans qui l'ont rendue hideuse. — Et les hommes à coup-d'œil d'aigle lui disaient d'un regard :

— Tu périras sans gloire, parce que tu as trompé — parce que tu as manqué à tes promesses de jeune fille. Au lieu d'être un ange au front de paix, et de semer la vie et le bonheur sur ton passage, tu as été une Messaline aimant le cirque et les débauches, abusant de ton pouvoir... Tu ne peux plus redevenir vierge; il te faudrait un maître... Ton temps arrive .. Tu sens déjà la morte... Tes héritiers te croient riche — ils te tueront et ne recueilleront rien.



— C'est là ton histoire, me disais-je, vieille caduque, édentée, froide — maintenant oubliée, et qui passe sans obtenir un regard... Pourquoi vis tu?... Que fais-tu de tes yeux crevés?... De ta robe de plaideuse que personne ne veut plus soulever?... Où est ta fortune? — Pourquoi l'as-tu dissipée?...

Etait-ce une femme véritablement vivante, ou bien une entéléchie?

— Mais, Monsieur, cela est rond comme une calotte, dit un passant.

— Oui, c'est noir et vide.

C'était une religion dominante qui remuait encore... Une vieille fille lui apporta un peu de *poussier*, afin qu'elle renouvelât les cendres de son *gueux*; car l'hiver était rude, et lui alluma, à elle qui avait eu des milliers de bougies dans ses palais, un rat-de-cave, pour qu'elle montât son cinquième étage sans se casser le cou.

Alcofribas.

UNE AVENTURE DE CALLOT.

(Suite et fin.)

On se lasse de tout, même d'une jeune fille aux grands yeux noirs, au teint de cuivre, aux caresses ardentes. Les larcins de la gent bohémienne, dire la bonne-aventure, faire maigre chère et recevoir des tendres baisers et des horions jaloux; aujourd'hui, comme hier, comme avant hier, comme le jour précédent; puis comme demain, comme après-demain, comme ensuite, comme toujours... Ce n'était point là le fait d'une imagination de feu, d'une imagination d'artiste. Callot prit patience jusqu'au moment où Rome apparut. Puis, tandis que le cœur de sa maîtresse mettait au monde un petit Bohémien, que toutes les femmes s'empressaient près d'elle, et que les hommes hâtaient le dîner, il s'échappa sans encombre et se trouva une heure après errant dans les rues de Rome.

Alors, il eut faim, et il se mit à regretter la chère peu exquise, il est vrai, des gens de Bohême, mais qui du moins apaisait comme il faut les criaillemens d'entrailles qui lui faisaient tant de mal.

Assis tristement sur le seuil d'une maison, il réfléchissait, incertain de la route qu'il devait suivre pour retrouver ses compagnons de route, cherchant l'excuse qu'il allèguerait pour sa fuite, auprès du chef de la horde, et surtout auprès de la douce moitié dont il redoutait si fort la tendresse aigre-douce.

Il résolut de se fier au hasard pour cela, comme pour la vie qu'il avait menée depuis sa fuite de Nancy, et malgré l'obscurité qui commençait à régner, il enfila à tout hasard la première rue qui se trouvait devant lui.

Mais au lieu qu'il retrouvât sa route, une nouvelle rue s'alongeait toujours devant lui, et d'innombrables carrefours lui présentaient à chaque instant leurs embarrassantes étoiles de chemins.

Il était là, debout et bien en peine, quand un homme qu'enveloppait soigneusement un manteau lui demanda s'il voulait gagner une bonne soirée?

Callot mit en œuvre tout ce qu'il savait de mauvais italien, pour répondre qu'il ne demandait pas mieux.

Suis-moi, dit l'inconnu. Et alors il se mit à marcher pendant long temps et à parcourir ces rues désertes. Une vague frayeur s'empara peu à peu de Callot, et se signant avec dévotion, il se recommanda au ciel, sans trop savoir précisément de quel péril il avait à être préservé.

Et cependant son guide marchait, marchait toujours. La nuit était devenue des plus noires, et le pauvre Français crut voir que son guide revenait sur ses pas, et que la rue où ils se trouvaient était la même que celle d'où ils étaient partis. Hélas! son dessein était-il de le fourvoyer, et la longue et si prompte course qu'il s'en trouvait hors d'haleine ne s'était-elle faite que pour l'empêcher de savoir en quels lieux il se trouvait?

L'homme au manteau s'arrêta enfin devant une petite porte qui s'ouvrit, et il murmura en ricanant: J'en ai un.

Callot manqua de s'évanouir à ces paroles sinistres. Il essaya de prendre la fuite, mais ses jambes se dérobaient sous lui, et un poignet vigoureux le saisit au collet et l'entraîna à travers un long corridor noir.

Quel spectacle s'offrit tout-à-coup à la vue de Callot!

Une vaste chambre éclairée par une seule torche, des êtres hideux et dont la figure n'avait rien d'humain, des êtres couverts de vêtemens fantastiques. Puis des figures blanches et immobiles contre les murs, et que l'on entrevoyait à peine.

Le plus terrible, au milieu, un cadavre meurtri, sanglant, mutilé !

On fit avancer Callot. On étendit sa main sur le cadavre.

« Fais serment, hurla une voix étrange, fais serment de ne jamais redire ce que tu as vu, ce que tu vas voir »

Mourant de peur, il balbutia le serment.

Alors ces figures extraordinaires qui remplissaient la salle se mirent à danser autour de Callot. Lui, habitué à la danse bizarre des Bohémiens ne pouvait supporter ces gambades fantasques, ces grimaces, ces cris confus, ces éclats de rire étouffés, vrai sabbat de sorciers et de démons.

Quand ils furent las, on prit le cadavre, on le dressa contre le mur, et on fit avancer Callot, pour le charger de cet horrible fardeau.

Il eut beau prier, beau pleurer, beau intercéder, beau représenter que lui, pauvre Français, étranger à Rome, allait être accusé du meurtre de ce cadavre, il lui fallut se courber sous la charge exécrable.

Traînant de son mieux le corps raide et immobile, il crut tou-à-coup le sentir s'animer, et bientôt deux bras vigoureux entourèrent son cou de leurs rudes étreintes et une voix sauvage se prit à imiter le chant du coq et à entonner un air diabolique.

Le pauvre Callot n'y tint plus et tomba sans force; mais les talons nus du cadavre se mirent à l'éperonner, bel et bien. Il lui fallut se relever.

Sainte Vierge ! s'écria-t-il avec désespoir, suis-je assez puni d'avoir quitté ma famille? Mon amour pour la peinture est-il assez cruellement expié?

Les étreintes du cadavre se relâchèrent : Tu es peintre? s'écria-t-il ; tu es peintre? Prouve-le moi.

Une lanterne, allumée comme par enchantement, brilla dans la main de l'étrange corps sanglant et nu, et Callot se sentit passer entre les doigts un morceau de braise.

Sans trop savoir ce qu'il faisait, il traça au hasard une figure de Bohémien dans l'auréole lumineuse que la lanterne reflétait sur la muraille.

Il n'avait pas encore fini que le cadavre lui sautait au cou, l'embrassait avec enthousiasme et criait d'une voix qui n'avait plus rien d'infernal : Venez, Laurenzo, venez, Pietro, venez, Jacomo, venez tous... C'est un jeune artiste, un talent original, inoui.

Et toutes les figures de tout-à-l'heure accoururent à demi vêtues, la plupart encore barbouillées de couleurs. C'était un atelier d'artistes qui avaient voulu s'ébattre aux dépens de la frayeur d'un passant, et qui avaient mis en exécution le tour dont Callot se trouvait victime.

Tandis qu'ils admiraient l'esquisse de Callot et que, revenu de sa peur, il leur contait naïvement ses aventures, le cadavre ressuscité faisait disparaître à grands coups d'éponge les teintes rouges et noires qui figuraient si bien sur ses membres du sang et des meurtrissures. Quand il eut repris son pourpoint et son haut-de-chausses, il parut un grand jeune homme de mine avenante.

Mon compère, dit-il à Callot, je vous ai fait belle frayeur, tantôt; pour vous en payer, je vous offre pour tout le temps qu'il vous plaira un logement chez moi, une place à ma table, mon crédit et mes conseils, que l'on recherche quelquefois.

Moi aussi, jeune homme, j'ai fui comme toi mon pays et ma famille pour me livrer en liberté à ma passion pour les arts; moi aussi, sans un digne sculpteur tyrolien qui m'accueillit par pitié, j'aurais dû lutter contre la misère pendant bien des années de ma jeunesse. Je ferai pour toi ce que l'on a fait pour moi. Et

vive Dieu! compère, si tu as autant d'ardeur au travail que d'heureuses dispositions, tu deviendras célèbre.

Or sus, mes compagnons, je vous convie à venir souper tous chez Pierre de Franqueville, et à boire jusqu'à demain matin, à ma statue *della Presiravera* (1), que je viens d'achever. Nous boirons aussi aux succès futurs de Jacques Callot.

S. Henri Berthoud.

STATISTIQUE INDIVIDUELLE.

M. MAHIEUX.

Qui connaît M. Mahieux? Tout le monde. Qui a vu M. Mahieux? Personne. Cependant M. Mahieux a vécu, vit, ou vivra. On est bien d'accord sur ce point, seulement on diffère sur la date précise de son existence. Ainsi, les uns pensent que M. Mahieux n'est autre qu'Esope le Phrygien, qui, comme on sait, faisait fort bien, avant la 89 et la 1830, les fables et la cuisine. D'autres assurent que M. Mahieux a quitté ce monde il y a quelques années, pour gagner le paradis des bossus. Enfin, depuis huit jours, on rencontre partout des privilégiés qui ont diné la veille ou dineront le lendemain, avec M. Mahieux, parce qu'il y a des gens qui croient que c'est un mérite personnel que d'entrevoir une célébrité, et qui tiennent à connaître une bosse, si la bosse est illustre.

La meilleure preuve de l'existence actuelle de M. Mahieux, c'est l'empressement qu'on met à le rechercher, parce qu'il est à la mode. Le fait est, que les Tuileries, deux fois par semaine, Tortoni tous les matins, et chaque soir le balcon d'un Théâtre royal, offrent la réalité de cette création burlesco-fantastique, connue généralement sous le nom de Mahieux. — Chapeau haut, pointu et tapageusement incliné, habit bleu-clair, gilet de velours, surchargé de jabots, de brillans et de plusieurs fonds-transparens; pantalon collant chamois; force breloques, chaînes, lorgnon et dorures; le tout d'une hauteur de quatre pieds, appuyé sur une espèce de canne à tambour-major, et surmonté d'une protubérence monticulaire: voilà l'esquisse physique de M. Mahieux. Ensuite, ôtez-lui son chapeau, ce qui diminue prodigieusement ses avantages; et c'est le plus drôle de moral.

Mahieux est grivois, quoique voyant fort bonne compagnie, mais, à lui seul, il en réunit tous les vices. C'est l'aristocratie de la bosse. Ainsi, Mahieux fume, boit sec, parle haut et jure fort, parceque l'excessif mauvais genre constitue l'extrême bon ton, et que de blasphêmer grandit. Mahieux est farceur, bon enfant, partisan de la charge, même contre sa bosse; preuve, ses articles dans *la Silhouette*, où lui-même s'est mis en scène avec cette piquante gaîté, contresignée *O. O.* Mahieux est drôle, mais il est tapageur, querelleur, mauvaise tête et terrible quand il a bu: témoin sa dernière querelle avec un garde-du-corps, qui mit tout le passage des Panoramas en révolution. — Sacré Dieu! bon Dieu! monsieur le garde-du corps, prenez donc garde, nom de Dieu! voilà deux fois que vous rabattez mon col de chemise avec vos bottes à l'écuyère. . . hoye! Voilà que vous me crevez les yeux avec vos breloques, à présent . . . Gare à vous, nom de Dieu! ou je vous mords les genoux, bon Dieu! Et là dessus, Mahieux reçoit un vigoureux soufflet. — Sacré Dieu! monsieur le garde-du-corps, je crois que vous m'avez touché . . . Mais vous n'oseriez pas recommencer, vrai Dieu! Et pan! Mahieux reçoit un second soufflet. — Vous ne m'en donneriez pas un troisième. — Et deux autres sont appliqués. Nom de Dieu! s'écrie alors Mahieux courroucé, je me retire, garde-du-corps, car, vois-tu, je n'aime pas les querelles . . .

Depuis cette époque, l'uniforme des gardes était antipatique à Mahieux, qui cherchait toujours des tabourets pour sauter aux yeux de ces militaires, et il est persuadé que le gouvernement ne les a licenciés que pour les soustraire à sa fureur.

(1) *Pierre de Franqueville*, né à Cambrai, était premier statuaire de Henri IV. La statue *della Presiravera* se trouve placée à Florence, au bas du pont de la Trinité.

Malgré un caractère aussi bien fait, Mahieux a un travers, ce qui prouve que le travers est naturel aux humains, aux grand hommes comme aux petits bossus. Celui de Mahieux est de tenir à n'être point contrefait de naissance, mais par suite d'une vicissitude humaine, et voici comment lui-même raconte ce tragique événement. « Dans mon enfance, nom de Dieu ! j'avais la fureur des moineaux, et mon père avait la fureur des chats. J'élevais beaucoup de moineaux, et mon père beaucoup de chats ; mais souvent il arrivait que le ventre des chats du père servait de cage aux moineaux du fils, nom de Dieu ! Pour remédier à cet inconvénient, j'établis le domicile de mes volatiles sur les toits, près d'une cheminée, où chaque jour j'allais les visiter. Depuis quelque temps ils commençaient à goûter le repos si nécessaire au bonheur, lorsqu'un matin, bon Dieu ! j'aperçois un des chats de mon père qui emportait un de mes moineaux. Furieux, nom de Dieu ! je m'élance à sa poursuite, mais le pied me glisse, je roule, et tombe dans la rue, d'une hauteur de 45 pieds. A trois lignes du pavé, j'étais encore aussi gaillard qu'un Hercule, mais quand ma poitrine donna ! oh ! alors, nom de Dieu ! il y eût un tel renfoncement, qu'il a produit cette grosseur que je porte encore sur le dos. »

Sans chercher à dévoiler ici la vie intérieure de M. Mahieux, on peut dire qu'il est *homme comme il faut* jusque dans la vie privée. Il est mauvais sujet et fait des dettes et des victimes.

C'est lui, qui tous les premiers du mois, entre une heure et deux, met une clé rougie à sa porte, pour que le créancier ponctuel se brûle les doigts avant de toucher son dû.

Pour les femmes, oh ! Mahieux les adore. Dans un atelier de modes ou de couture, Mahieux est la coqueluche de toutes les grisettes. C'est que, comme le héros de Monnier, *il est un être bien aimable*. Seulement, s'il aime les femmes, il ne les promène jamais, parce qu'il n'en a pas encore trouvé d'assez solide pour le porter suspendu au bras. Du reste, amateur consommé du beau sexe, il le dévore à travers son lorgnon. — Sacré Dieu ! bon Dieu ! la belle femme ! quelle jambe ! — Oui Mahieux, et quelle tête donc ! — La tête, nom de Dieu ! C'est pas de ma compétence ; ou bien apportez-moi l'échelle, bon Dieu !

C'est encore Mahieux qui, la première fois qu'il vit Talma, disait, « Nom de Dieu ! c'est un bel homme, le tragédien ; mais c'est dommage qu'il ait les bras si courts. C'est tout au plus si ses mains lui viennent jusqu'aux genoux. »

Accessible à tout ce qu'il y a encore de noble et de généreux, après la table, le sexe et le blasphême, Mahieux comprend le patriotisme. On l'a vu en juillet courir les rues et les carrefours bastillés. « Vive la liberté ! vive la Charte ! vive Dieu ! criait-il vaillamment ; moi j'm'en bats l'œil, nom d'un roi ! les balles n'arrivent qu'à hauteur de ceinture, je n'vais pas jusque là ....

Et lorsqu'il franchissait les dalles du Louvre : Nom de Dieu ! s'écriait Mahieux, en traînant un pistolet d'arçon comme un grand sabre, voilà des escaliers bien mal faits, car je me marche sur les mains et me crotte les ongles.

Mais tout fatigue, même la gloire. Aussi quand on proposa à Mahieux, couché, souffrant dans son lit de quatre pieds et demi, de venir faire des barricades à Rambouillet. Ah ! nom de Dieu ! dit-il, laissez-moi donc, avec vos barricades, j'en ai plein le dos.

A. A.

LE VIEIL HOMME

OU

L'ANTIQUAIRE ET SES ANTIQUAILLES.

(1930)

..?.? Et cet homme l'avez-vous vu ?
Comme je vous vois...
(*Anonyme.*)

Or, en ce temps-là, c'était bien des années après l'an de *grâce* 1830, il y avait au-delà des mers un vieux

château : un vieil homme l'habitait. A tort ou à raison, les uns le disaient fou, les autres le disaient antiquaire ; le fait est qu'il était l'un et l'autre. Le vieil homme avait des formes si bisarres, une face si laide, si ridée, si décrépite, qu'on le croyait sexcentigénaire, c'est-à-dire plus âgé que feu Mathusalem. Le vieil homme contrefaisait le monarque. Dans le château se trouvait une salle enfumée ; le vieil homme l'appelait *salle du trône* (1). Il y régnait deux heures chaque jour. Singulière manie ! si singulière que je n'y voulais pas croire, mais des gens dignes de foi ont vu la salle du vieil homme. Je ne vous dirai point : elle était faite de telle ou telle manière (*voyez la lithographie de M. Fontallard*), mais je vous dirai ce que faisait et ce que disait le vieil homme pendant son règne dans la salle du trône.

Le vieil homme, éteignoir en tête, gibecière au flanc, collet de jésuite au dos, guêtres aux jambes, croix au col, s'asseyait dans un large fauteuil. Sur un prie-dieu était un microscope ; le vieil homme y ajustait son œil et le règne commençait.

Le royaume, c'était une table chargée d'une foule de marionnettes imperceptibles, accoutrées de la plus singulière façon. Nos ancêtres devaient être ainsi vêtus. Bref, on eut dit des antiquailles. Or, ces marionnettes parlaient comme des personnes naturelles, comme des serfs et des vassaux véritables. — Jugez-en :

Le vieil homme, à une *marionnette maréchal :* Eh bien, mon amé et féal, comment se portent mes vassaux ?

Le maréchal : A merveille, très-catholique Majesté. Comment ne pas se porter parfaitement sous un si excellent roi ? — J'ai fait tirer sur eux hier, Sire, ces drôles-là voulaient polissonner.

Le vieil homme : Bien !

Le maréchal : Je crois, grand prince, que je les ferai mitrailler demain ; car je n'aime guère qu'on s'émancipe.

Le vieil homme : Très-bien !

Le maréchal : Ces petits coquins-là sont d'une mutinerie depuis quelque temps ! ! Le dimanche, au lieu d'aller aux églises, aux sermons, aux processions, ils vont courir et gambader dans les rues et les places ! Et puis, figurez-vous, Sire, qu'ils se permettent de raisonner quand on les tue, et qu'ils ne paient plus la dîme à notre pauvre clergé. Nos excelleus jésuites sont de vrais martyrs ; ils sont dans la misère. Je crois, apostolique souverain, qu'il ne serait pas mal de mettre le feu aux quatre coins de la capitale, comme l'a fait autrefois un prince romain, et de brûler tous ces polissons-là. Cette petite mesure leur apprendrait à vivre.

Le vieil homme : Très bien, parfaitement bien, excessivement bien, mon amé et féal, puisqu'un prince romain l'a fait. (S'adressant à *une marionnette garde des sceaux.*) Chancelier, les conseils de mon fidèle maréchal me sont agréables, Ma Majesté très catholique, très apostolique et très romaine, le fait grand croix de mes ordes (le maréchal s'incline). Elle le fait grand cordon. . . . . . (le maréchal met un genou en terre) Elle lui accorde une allocation de six cents mille francs (le maréchal se prosterne).

Une marionnette, ministre de l'intérieur : La mesure que propose le maréchal est en effet admirable. C'est très bien de donner un peu sur les ongles de ces petits drôles.

Une marionnette, préfet de police : Les coquins sont d'un bavardage !!! quand ils crient tous à la fois, c'est à ne pas s'entendre !!!

Une marionnette, colonel de gendarmerie : Il y aurait une manière assez plaisante de les faire passablement endéver tout en leur fermant la bouche ; ce serait de leur couper la langue.

Une foule de marionnettes riant aux éclats : Ah ! ah ! le remède est vraiment très-joli. Ce diable de colonel, toujours de l'esprit !

Le colonel : Ah ! ah ! ah ! Quelles grimaces ils nous feraient ! (Explosion de murmures de satisfaction ; on trouve la plaisanterie charmante.)

Une marionnette, conseiller à la Cour royale: Il faut avouer que les petits lutins méritent bien ce léger châtiment.

(1) Historique.

Une marionnette, archevêque : Oui, mais les scélérats ont le diable au corps. Ils connaissent je ne sais quelle invention, invention satanique (il fait un signe de croix). C'est un griffonage noir comme l'enfer (il fait un autre signe de croix) appliqué sur du papier blanc. Avec cela ils s'entendront encore pour nous faire enrager.

Plusieurs marionnettes : Oh! les coquins! les méchans drôles!!! Qu'on les brûle, qu'on les brûle.

Une marionnette ministre des finances : Ecoutez, Messieurs, moi, j'opine pour l'indulgence, car enfin, ils ne sont peut-être pas incorrigibles. Qu'on leur coupe la main droite et la langue jusqu'à nouvel ordre ; que les impôts soient augmentés d'un milliard, et puis si au bout d'une quinzaine les drôles ne vont pas mieux, eh bien nous les ferons brûler. Voilà mon avis.

Le vieil homme : Cette dernière mesure convient mieux à mon ardent amour pour mes espiègles de vassaux; je l'adopte. (*Au maréchal.*) Ainsi, maréchal, vous l'avez entendu, encore de l'indulgence et de la bonté pour cette fois; qu'on leur coupe seulement la langue et la main droite. Nous verrons plus tard.

Le maréchal : Par tous les saints, sacrée Majesté c'est trop de clémence. Mais vous serez obéie.

. . . . . . Après cet épisode de souveraineté toute paternelle, le vieil homme quittait la salle du trône et les marionnettes. Il allait à son oratoire. Or, j'ai ouï dire que jadis, il y a de cela nombre d'années, le vieil homme avait réellement été roi.

O. O.

PROFIL DES THÉATRES.

Théatre-Français. — *Corinne*, si grande, si majestueuse, si poétiquement peinte par Mme de Staël, vient d'être métamorphosée en un squelette de théâtre, dont l'aspect fait naître dans l'âme du spectateur une émotion triste et pénible. Les belles formes de cette Corinne ont disparu pour ne laisser voir que des ossemens secs et poudreux.

Tranchons le mot, le roman de Mme de Staël n'était pas de nature à figurer sur la scène. En nous traçant Oswald et Corinne ; cette *femme-homme* a voulu personnifier à nos yeux la sombre et orageuse Angleterre et la riante et délicieuse Italie. Tout est brûlant, tout est beau, tout est brillant dans le roman ; tout est mesquin, tout est pâle dans le drame joué à la Comédie-Française. L'auteur anonyme pouvait choisir un meilleur sujet. De longues et pompeuses descriptions ne suffisent pas pour réussir au théâtre : il faut du *positif* et non de *l'idéalité*.

Quelques vers passablement ampoulés; mais assez bien débités par Mme Valmonzey, ont forcé le parterre indulgent à donner plusieurs marques d'approbation, dont l'auteur a du se contenter pour un travail qui n'exigeait pas davantage.

Vaudeville. — Voici, Messieurs, Mesdames, la lanterne magique, approchez et écoutez tout. *La foire aux places* va commencer. Prêtez l'oreille et ouvrez les yeux.... Si vous y êtes, v'là que m'y v'là... Vous allez voir, Messieurs, Mesdames, des provinciaux petits, grands et moyens ; *c'est* des solliciteurs qui n'ont rien fait pour la nation et qui d'mandent des places ; ils voulont choisir, comme qui dirait dans un panier d'cerises, les grosses à côté des p'tites... Vous allez voir, Messieurs, Mesdames, un vrai Suisse qui, au lieu d'porter un fusil, porte z'une hallebarde, c'qui vous prouve qu'il n'était pas caserné à Babylone ; mais à St-Roch, ou à Saint-Sulpice, une supposition... Vous allez voir, Messieurs, Mesdames, deux gros joufflus et un maigret; c'qui fait trois congréganistes; parc'que pourquoi? C'est qu'ces vilains magots, en prêtant serment, comme employés, ont mis des bâtons dans les roues d'leur conscience... Vous allez voir, Messieurs, Mesdames, un provincial de département et craqueur d'naissance ; il dit avoir pris le Louvre, comme si not' belle colonnade était à Bergerac, le 29 juillet 1830.... Vous allez voir, Messieurs, Mesdames, un citoyen très-connu qui d'mande une place pour lui et ses deux chiens blancs; mais il n'aura rien, ah! quelle niche!.. Vous allez voir, Messieurs, Mesdames, une jolie particulière qui, plus que son mari, promet et donne des places ; grâce à elle, il pleut des préfets, des sous-préfets et des maires... Vous allez voir, Messieurs, Mesdames, un monstre féminin, une harpie, une lionne... Enfin, madame la *Quotidienne*; elle d'mande à s'vendre ; j'gage qu'personne n'en voudra.... Vous allez voir... que vous ne verrez plus rien ; car en voilà pour vos dix centimes... Si mes personnages ne parlent ni ne chantent, croyez bien qu'ils ne sont pas plus bêtes que moi, bien au contraire. Pour peu que vous soyez content, Messieurs et Mesdames, faites en part à vos amis et connaissances.

Ambigu.— Il y avait une fois... non pas un roi et une reine, mais un auteur qui, pour s'élever au niveau du siècle, imagina un beau matin de populariser sa plume

en attendant le moment heureux de populariser sa personne. A défaut d'imagination, feuilleter l'histoire et les romans fut pour lui chose facile. Bref, sa bonne étoile lui fit mettre la main sur un roman allemand intitulé : *Les Patriciens*. En faire un mélodrame en trois actes, lui donner pour titre : *Henriette*, ou *Deux Ans après*, se servir des principaux événemens avec plus ou moins d'art et d'adresse, appropriés à notre goût moderne, des personnages et des mœurs gothiques ; tout cela ne coûta à l'auteur que quelques nuits de travail.

L'Ambigu allait rouvrir, l'ouvrage y fut reçu. « Oh ! » pour le coup, s'écrie notre jeune dramaturge, comme » je n'ai pas été toujours heureux... au théâtre, je puis » d'avance tirer l'horoscope de ma pièce. Le jour de la » réouverture, le public arrivera, il écoutera, il sera » ému, un peu intéressé, il bâillera, il sifflera, il ap» plaudira ; il me demandera, on me nommera, puis » enfin il s'en ira, mais reste à savoir s'il reviendra. »

Cet auteur était M. Ancelot.

GAÎTÉ. — Chénier, ce grand poète, ce favori des muses, ce héros de notre littérature, n'est pas mort tout entier ; son ombre se promène encore, mais où, grands dieux ! sur l'un des théâtres du boulevard. Sous les traits du respectable Fénélon, il respire et fait entendre aux foubouriens ébaillis et attentifs, ses mâles et vigoureux accens. Mais où la tragédie va-t-elle se nicher ? Révolution ! voilà de tes coups, dramatiques !

CROQUIS.

— Une jeune dame, que nous verrons bientôt à la Comédie-Française, récitait dernièrement devant un sociétaire de ce théâtre un passage du rôle de Cléopâtre. Arrivée à la scène de l'empoisonnement, le professeur l'arrête. — « Ah ! ma chère, ce n'est plus cela, lui dit-il, il nous faut ici du diable au corps, de l'art scénique. — De *l'arsénic ?* reprend l'artiste-élève, le plus souvent !... Et depuis quand s'empoisonne-t-on au théâtre avec de l'arsénic ? »

—Le fougueux Montébello disait, en fesant l'éloge de l'impassibilité diplomatique de M. Talleyrand : » Si, pendant qu'il cause avec vous son derrière recevait un coup de pied, sa figure ne vous en dirait rien, »

— Belval en mangeant une salade de chicorée appela sa cuisinière et lui dit : » Et tu donc la fille de cette salade là ? — comment monsieur ? — c'est qu'elle est amère.

CARICATURES DE LA SEMAINE

PAR TOUT LE MONDE.

*** M. de Polignac ayant entendu dire qu'on devait exécuter son buste, a demandé que le statuaire Flatters fût chargé de ce soin.

*** On disait hier au *Constitutionnel* que le cautionnement des journaux était un impôt que le sang des braves avait soldé. Les rédacteurs ont répondu que celà ne les regardait pas.

*** Don Miguel s'est sauvé chez Ferdinand, qu'on assure embarqué pour Naples, dont le roi vient de prendre la route de Dresde, où le souverain n'est déjà plus. Ces messieurs jouent à la crémisette.

*** La *Gazette de France* dit qu'un malaise général se manifeste parmi le peuple ; c'est faux : une preuve que le peuple se porte bien, c'est qu'il ne veut pas *garder la chambre*.

*** Le *Journal des Débats* se justifie d'avoir renversé la monarchie de Charles X. Eh ! qui donc songeait à l'en accuser ?

*** Le général Clauzel a été dignement choisi par le maréchal Gérard ; en arrivant à Alger il a prouvé qu'il était un homme de *tête*.

*** Le cordonnier de M. Dupin réclame une pension pour avoir fourni les escarpins historiques avec lesquels ce grand avocat a fait la révolution.

*** Un journal n'est qu'un noyau dont le gouvernement croque l'amande.

*** Si le peuple, à une certaine époque, a demandé *du pain*, il en a aujourd'hui tout son saoul.

*** Les couvreurs parlent de s'insurger. Leur effervescence est au comble.

*** M. de Talleyrand est vraiment un ambassadeur extraordinaire.

*** Le Moniteur n'est pas un journal, c'est une affiche.

*** On parle d'abolir tous les jeux de hazard ; c'est un heureux acheminement au divorce.

*** D'habitude, on trouvait du vin dans les caves ; dans la révolution, on y a trouvé *du pain*.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

BOUTADE POLITIQUE.

Eteignons les lumières et rallumons le feu.
(Béranger.)

La liberté est le premier besoin d'un grand peuple.
(Histoire de la Civilisation, par GUIZOT.*)*

C'est à faire pouffer de rire, à faire pleurer, à faire gambader d'enthousiasme, à faire grincer les dents d'indignation. Moi, je pouffe de rire; mais mon voisin, un journaliste, grince les dents, et voici comme: Il y eut — et de cela quelques trois mois — une grande révolution, la plus grande qui se fut oncques vue depuis le déluge de Deucalion. Le fait est sûr. On le tient d'un nommé Guizot, autrefois *Guizot-l'historien*, *Guizot le doctrinaire;* aujourd'hui, *Guizot l'homme d'état*, *Guizot l'Excellence.*

Il l'a dit formellement dans un rapport plein de style et d'agrément, en tête duquel on lit: *Rapport sur la situation de la France;* le tout en fort grosses lettres, afin qu'aucuns ne s'y trompent.

Or, après cette grande révolution, chacun se frotta les mains, ceux qui n'avaient pas les bras cassés, s'entend; on tailla ses plumes, on aiguisa sa langue. Ceux-ci s'écrièrent: Nous allons enfin écrire; ceux-là: Nous allons enfin parler. Mais quand ils eurent taillé leurs plumes, on leur dit: C'est bien; mais payez 60 mille francs (1) pour la sûreté des tiers. Cette sûreté est estimée 10,000 francs seulement, c'est vrai; mais nous ferons valoir vos fonds; fiez-vous à nous. Payez ensuite, pour que Messieurs *du timbre* se chauffent en hiver et boivent frais en été; et puis remerciez et saluez; on ne dira plus *timbre royal*, on dira *timbre national.* Ce qui devient fort honorable pour vous, qui faites partie de la nation. — Saluez donc. — Payez encore, pour que Messieurs de la poste fassent bonne chère et mènent joyeuse vie. Payez donc, payez toujours.

Et puis quand vous aurez payé, vous publierez tout ce que vous voudrez, absolument tout. Seulement, si vous écrivez contre le ministère, vous paierez et vous irez en prison. — Du reste, vous êtes libre. — Si vous écrivez que la France est inquiète, troublée, et que *Guizot l'Excellence* n'est pas fait pour la rassurer, — vous paierez et vous irez en prison. — Du reste, vous êtes libre. — Si vous écrivez pour dire au peuple qu'il est grand, fort, qu'il doit faire respecter son indépendance, vous paierez et vous irez en prison. — Du reste, vous êtes toujours libre, parfaitement libre. — Sauf les cas mentionnés, vous pouvez tailler vos plumes, préparer votre encre, votre papier; et cela fort à votre aise. Grâce à la révolution, les vieux abus ont été anéantis, pulvérisés, et la liberté triomphe!!!

A vous autres, maintenant. Vous vous êtes fait mitrailler pour parler sans gêne ni bâillon. Eh bien! permis à vous, parlez, enfermez-vous chez vous; causez avec votre maîtresse, avec vos amis, avec votre femme, avec vos enfans. Le ministère est bon, indulgent, ami de la liberté; il y consent. Causez de vos affaires, si vous êtes négociant; causez de vos amours, si vous êtes amoureux; causez des œuvres de M. de Jouy, de celles de M. de Parceval, de celles de M. Ancelot si le sommeil vous plaît; causez médecine, cau

(1) Voir le projet de loi présenté au nom de la commission, par M. André de Haut-Rhin. Chambre des députés, séance du 6 octobre.



sez cuisine, causez boisson, causez même *classique* et *romantique*; encore un coup, le ministère est bon. Causez de *tout*. Il est enchanté de pouvoir vous être agréable; — mais, par exemple, n'allez point vous assembler en plein air, au nombre de vingt et un, vous paieriez et vous iriez en prison.—N'allez pas contrôler les actes du gouvernement et des chambres, vous paieriez et vous iriez en prison. — N'allez pas répandre d'affiches pour éclairer le peuple, vous paieriez et vous iriez en prison. — N'allez pas prêcher la réforme des abus, des cumuls, des sinécures, que sais-je? Vous pairiez encore, toujours, et vous iriez — encore, toujours en prison. — Voyez plutôt la Société des *Amis du peuple*, et profitez de l'exemple. Sa condamnation est un avis gratuit que le ministère (touchante attention de sa part!!) a voulu vous donner par l'organe de M. Dufour; — excellent M. Dufour! excellent ministère! excellente révolution! Allons, Messieurs, saluez, saluez bien bas! Des remercîmens, force remercîmens à M. Dufour, au ministère, à la révolution! Car, enfin, vous êtes libres, bien libres. On se tue de vous le répéter. Vous l'avez vu, vous pouvez écrire et dire tout ce que vous voudrez, partout où vous le voudrez et quand vous le voudrez.

Et lorsqu'on pense qu'il y a des cerveaux assez mal organisés pour prétendre que nous n'avons point avancé d'un pas depuis trois mois! Allons donc! ces gens là sont des malveillans, des *carlins*, des jésuites, etc. . . . .

TOUT,

CONTE FANTASTIQUE.

Il était né. — Il avait mangé de la bouillie et polissonné.

Il avait fait sa première communion à l'âge de quinze ans — et c'était le seul souvenir d'innocence qu'il gardât de sa jeunesse. — Il croyait alors en Dieu, avait dit son *Credo* avec ferveur. — Il se regardait comme souillé quand—pour obliger un camarade—il se permettait un de ces mensonges officieux qui font sourire les anges. — L'autel lui parut nager dans une atmosphère lumineuse et les cierges jetèrent une lueur aussi douce qu'un amour. — Quand il tendit sa langue au prêtre et qu'il sentit le corps de Jésus-Christ se fondre en lui, ce fut comme une rosée.— Il eut cette sensation vive et tuante que donne le premier baiser d'une femme.— Après la messe, il se sentit plus léger, crut être un séraphin et mangea de bon appétit. — Il était pur.

Puis il se trouva plus tard dans le lit d'une courtisanne, croyant à son amour comme il avait cru au paradis. — Il y aperçut un foulard qui ne lui appartenait pas.

— Tiens!... dit-il.

Il se fit militaire et prêta dix fois un serment inviolable. Il eut un ami — auquel il brûla la cervelle.

Il se maria et s'abandonna aux douceurs d'un amour légitime, protégé par M. le procureur du roi, et néanmoins il retrouva vers trente ans un autre ami auquel il ne brûla rien.

Le 27, il a fait une barricade pour défendre la patrie, — et la patrie, dont il attendait une récompense, lui a demandé — cinq cents francs. — Il était capitaine dans la garde nationale.

Puis, hier, il a déposé son 7e bilan. — Toujours honnête homme; mais profondément politique.—C'est un des plus aimables garçons que l'on connaisse; mais il a fait répandre plus de larmes que Danton n'a versé de sang. — Tout cela pour se coucher avec une veilleuse, marcher sur un tapis — aller en cabriolet et dire d'un honnête imbécille : — C'est un pauvre homme!... et lever l'épaule.

Quoiqu'il n'eût pas cinquante ans, il était cassé, laid, vieux comme un diplomate usé. — Avant-hier, en revenant du corps-de-garde, — il alla on ne saioù; — mais il mourut à peu près comme M. de Lauriston.

Et sa veuve désolée, n'ayant pu, — il était mort insolvable—lui élever un tombeau, elle nous prie d'an-

noncer qu'elle continue la maison de commerce, rue de la Verrerie.

UN GROGNARD AU CONSEIL DE GUERRE.

(Scène historique.)

D. Comment vous appelez-vous?

R. F... Gabriel Ignace.

D. Quel est votre grade?

R. Soldat.... Ils ont cru me faire une niche alors... Aujourd'hui... suffit.

D. Depuis quand servez-vous?

R. Oh! oh! c'est pas d'hier. je me suis t'enrôlé volontaire dans c'te marine égyptienne où c'qu'à treize ans on m'appelait le petit nom de Dieu. J'y étais z'avec *l'autre* que je dis qu'y n'y a pas d'affront. Et puis après j'ai z'été z'en Italie, puis en Espagne, que ce coquin de duc m'a fait pincer dans c'te garde qui ne tirait que sur l'z'ennemis, pour aller planter des choux sus ce sacré ponton anglais pendant quatre ans, puis à Waterloo, où ce que j'ai évu un coup de fusil dans la tête qui n'était pas de paille, dont j'ai z'été tué pendant un jour et demi, que j'ai repris mes forces.... Après, ils m'avont fichu sergent dans c't'autre garde que vous savez... J'n'y valais pas une bourre en blanc, v'là pourquoi qu'ils m'avont mis où ce que je suis... et voilà.— Salut, mon colonel président.

D. Vous êtes accusé de voies de fait et d'insultes graves envers votre capitaine... Qu'avez-vous à dire pour votre justification?

R. Moi! pas possible.... Allons donc, c'est de la farce.

D. Expliquez-vous plus tranquillement... Songez que vous parlez à vos juges; soyez décent dans vos réponses.

R. Il est bon là, M. le lapin... Tranquille, et ils veulent crever ma boule... Décent! qu'est-ce que ça dit?... Je dis comme ça, que je dis que le capitaine en a menti—et voilà.

D. Encore!

R. Mais le bon Dieu n'est donc plus chrétien! Moi, z'avoir offensé mon capitaine... Est-ce que j'ai z'oublié ma discipline de sergent? Ça n'est pas vrai; le v'là, qu'y l'dise.

Le capitaine. Vous m'avez pris à la gorge, vous m'avez violemment poussé dans un coin de ma chambre, égratigné le cou et menacé de me tuer si je disais un mot.

L'accusé (en saluant). Oh! capitaine! faut que vous ayez diablement dormi depuis ce temps-là, ou que vous soyez une fière grenouille... Moi, j'vous ai pas tant seulement vu... j'vous ai vu qu'une fois dans votre chambre, avec madame la capitaine et vos enfans de troupe, et votre domestique, le planton de tous les jours; c'était z'un jeudi, 29 juillet, jour du fameux tam-tam de Paris, après la soupe, où ce que je vous dis avec respect et honneur (il salue): Capitaine, vous êtes fichu et madame aussi... V'là les bourgeois qui z'ont dégalonné mon bonnet de police de la fleur de lys du despote; qui z'ont ôté ceux-là des pans d'nos habits... Il faut le drapeau tricolore et la cocarde *idem.* Que vous avez crié: Non, diable, va-t-en z'à la salle de police... que je n'ai pas voulu, par rapport à la liberté renaissante, et que, par votre grâce (il salue encore), vous avez eu l'honneur de me dire: Mauvais sujet, canaille, que j'ai z'encore dans le cœur, va-t-en z'à Paris chercher ton drapeau, et que je suis parti avec cette permission verbale d'ordre.

Si j'vous ai tant seulement tapé du petit doigt, que le bon Dieu m'tortille. Quand vous fesiez votre barbe et que le petit capitaine avait renversé le pot à l'eau que madame vot' femme lui a z'allongé un coup de poing de sa main sur le dos, qu'il criait comme un aveugle, que vous vous avez coupé z'en vous retournant, et puis v'là les égratignures avec le rasoir.—J'ai dit.

D. Vous soutenez donc n'avoir ni insulté, ni frappé M. le capitaine.

R. Laissez-moi donc tranquille... J'vous dis que c'est z'une blague; ni vu ni connu... Ah! que je dis, si fait; je l'ai peut-être z'endommagé, que je lui ai dit

de bon vrai, fichez-nous la liberté avec le drapeau. Nous ne voulons pas de vos cartouches à balles pour tirer sur le peuple, puisque nous être d'avec les bons bourgeois qui sont d'avec nous... Et puis encore, à propos, qu'eu bêtise d'avoir jeté z'en bas la guérite de monseigneur l'évêque, ousqu'y n'y avait point de factionnaires pendant l'autre nuit; y aurait mieux valu, si on lui en voulait, lui couper les oreilles dans son lit. Pardon, excusez encore, président.

Le président. Allez vous asseoir.

L'accusé. Sauf vot' respect, c'n'est pas de refus, mon colonel, car ma jambe me fait un mal de nom de Dieu.

Le président. Appelez les témoins.

Ils ne savaient rien contre le vieux troupier, le brave grognard, et ils n'ont rien voulu dire contre le capitaine plaignant et témoin lui-même... L'accusé a été acquitté à l'unanimité et renvoyé sous les ordres de l'antipathique commandant.

LA FEMME DE PARIS.

C'était un jeune comte allemand, élevé à la moderne, je veux dire ayant appris le français avant sa langue maternelle, ne jurant que par Hugo et Delavigne, souriant aux noms de Schiller et Goëthe, et n'ayant presque rien étudié, afin que ses compatriotes le regardassent tout à fait comme un être exotique. Il avait voyagé en Angleterre, en Italie et surtout en France, où même il était venu passer deux hivers.

Paris était tout pour lui; c'était par cette filière que devait passer tout ce qui avait quelque mérite à ses yeux. Avez-vous été à Paris? voilà sa première demande à l'étranger qui se présentait chez lui. Il se flattait de connaître parfaitement cette capitale du monde. Guidé par un cicérone, il avait tout vu, tout visité. Dans les maisons de jeu, disait-il, j'ai appris à connaître les hommes; pour la politique, j'ai été à la Bourse; pour la musique, j'ai assisté à vingt ballets de l'Académie royale; le cœur des femmes s'est dévoilé à moi dans les coulisses, et pour la littérature, j'ai vu une réception de l'Institut.

Quand les trente ans s'approchèrent, M. de Lindenberg songea à se marier. Depuis cinq ans, il fesait tout venir de Paris, habits, chaussures, bijoux; il en fera venir une femme. Il s'assied devant son secrétaire, et écrit à son agent à Paris.

M. Robert,

Au reçu de la présente, vous me chercherez une femme, âgée de dix-huit à vingt ans, ressemblant autant que possible au portrait ci-joint. Je l'attends vers le 15 prochain. Je mets à votre disposition mille louis d'or pour les courses et les frais d'envoi.

Comte de LINDENBERG.

C'était la première fois que M. Robert, honnête quoique homme d'affaires, recevait une pareille commande. Procurer à M. le comte une veste de chasse moderne, une cravache, un chapeau, un gilet même, passe encore; on peut consulter la mode; mais une femme! marchandise si difficile à choisir, et pour laquelle on ne donne pas de garantie.

Cependant il faut obéir. M. Robert se met en route, le portrait à la main; il court long-temps; après huit jours, passant dans une rue des plus vivantes de Paris, il aperçoit une figure qui semble presque avoir fourni le modèle du portrait. Il descend de cabriolet, et suit l'inconnue; taille élégante, toilette soignée, très-recherchée même; d'ailleurs yeux, bouche, nez comme l'idéal de M. le comte. Il l'aborde, lui explique en peu de mots sa commission, et demande réponse. La jeune dame, un peu étonnée d'abord, se remet facilement, et accepte sans balancer. Parfaitement d'accord, ils vont ensemble chez les modistes, chez les joailliers; le lendemain on commande une chaise de poste, et la future comtesse part, munie d'un bon de mariage au porteur, signé Robert.

M. de Lindenberg fut enchanté à la vue de la femme de Paris. Il n'y avait pas seulement prévention de sa part;



Mme Edouard de St Albain dictant ses memoires à Mr Auguste de ***



Pourriez vous m'enseigner ous s'qu'on donne des préfectures.

elle était réellement d'une grande beauté, s'exprimait avec grâce, esprit même, déployait des talens avec un art qui leur donnait plus de valeur; et quand le comte l'interrogeait sur ses sentimens, elle ne jouait pas un amour subit, mais promettait d'abord de la reconnaissance pour son bienfaiteur. Sans aucun doute, ajoutait la jeune épouse, j'aimerai bientôt celui qui me montre tant d'affection, de générosité. Le mariage fut célébré sur le champ.

Or, d'où venait cette facilité, que M. Robert avait trouvée à conclure le marché, cette promptitude a accepter une offre bizarre. Interrogée *comment on l'appelait*, la femme de Paris avait répondu : *je suis connue sous le nom de Lisette.*—En effet, elle était assez connue.

La noce fut brillante. Pour qu'il n'y manquât rien, un jeune baron parisien, arrivé récemment, avait été invité. — M. le baron, dit le marié à son hôte, je vous présente madame la comtesse. Rien ne peut dépeindre l'étonnement du jeune homme; mais il sait vivre; quelques coups-d'œil furent échangés et compris; on demandait, on implorait de la discrétion, et l'on semblait promettre une récompense.

Après le dîné, on dansa, on chanta. Le jeune parisien ne se fit pas prier, et se rappelant son Béranger, commença :

Quoi! Lisette, est-ce vous?
Vous en riche toilette!
Vous avez des bijoux!
Vous avez une aigrette!
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette.
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Comme ils sont loin ces jours,
Où dans votre chambrette,
La reine des amours,
N'était qu'une grisette?
Eh! non, non, non, etc.

Lindenberg avait invité son ami le parisien à passer l'été à son château. Celui-ci, la veille encore irrésolu, accepta avec empressement; il resta l'été, puis l'hiver presque une année entière; car s'il était bien avec Monsieur, il était au mieux avec Madame.

Un matin, le comte entre tout joyeux chez son ami, — Mon cher, embrassez-moi, j'ai un fils, c'est tout à fait un petit parisien; il a ces yeux, ces cheveux, cette coupe de visage, comme vous enfin... Voilà ce que c'est de faire venir de Paris sa femme...

— Et son ami. — Pensa le jeune baron.

UNE CONTEMPORAINE.

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE COMMERCIALE.

Soutientout. — Dieu, Ida, que tes soixante années d'existence ont été réparties avec agrément! Et pour peu que tu t'épanches encore, je récompense ton aimable confiance par les douceurs de l'impression.

La Contemporaine. — Quoi! tant d'honneur me serait réservé? J'ai traversé la révolution, l'empire, la restauration, et suis arrivée comme tant d'autres à la débâcle de la légitimité, mais ce bref résumé de mon obscure histoire ne me fait pas croire à la possibilité de développemens bien curieux.

Soutientout.—Erreur, petite; erreur.—Tu as connu le frère de Robespierre; tu as folâtré avec un valet de chambre de Napoléon; tu as fréquenté la grande armée; on lira que tu as été à même d'apprécier tous les jacobins, que tu as charmé les loisirs du grand homme; enfin, que jetée au milieu des illustrations civiles et militaires de l'époque, leur juste appréciation t'est entrée par tous tes pores.

La Contemporaine. — Ah! comme c'est drôle la littérature! — Combien y aura-t-il de pages à mes aventures?

Soutientout. — Tiens ! cette farce ! combien de pages? C'est combien de volumes, tu veux dire. — A moins de faire comme le duc d'Angoulême, qui écrit en ce moment ses mémoires militaires sur une simple feuille de papier. — Mais ici, autre manière. D'abord, je te pose, jeune, belle et avenante. Je te donne une naissance quelconque, entourée cependant de toutes les vapeurs gazeuses du mystère, pour ne pas priver le lecteur du charme de la conjecture. Ensuite viennent les liaisons à noms historiques : voilà les cinquante premières pages. Une fois arrivé là, je pille à droite, à gauche, je copie la biographie, je transcris le *Moniteur*, je n'oublie pas une proclamation de l'*autre*, je t'environne de scandale et te plaque de dramatique extérieur, j'assaisonne le tout des anecdotes critiques, sinistres, héroïques, érotiques, bachiques, publiées par les journaux de l'époque, et le lecteur rit, pleure, grince, dort, fait ce qu'il veut, enfin, et cherche ton histoire, à toi, où il peut. — Allume-moi mon cigarre.

La Contemporaine. — Oh ! homme séducteur en tous genres ! Comme c'est ça !

Soutientout. — Et puis, autre chance, ne pas oublier la réfutation historique, par manière d'érudition excessive. Voyons ! sur quels mémoires tomberons-nous?... Sur ceux de la *vicomtesse de Fars*; ce sont les derniers parus.

La Contemporaine. — Mais je croyais, cher Soutientout, que tu avais contribué à leur succès en participant à leur rédaction.

Soutientout. — Juste, et raison de plus; car, connaissant leur côté faible, je les infirmerai plus proprement et avec moins de peine.

La Contemporaine. — Mais que dira l'éditeur ?

Soutientout. — L'éditeur . . . — Question russe. — Moi je ne connais qu'une chose. Je vis, j'ai faim ; j'ai un métier pour manger, ma plume est mon gagne-pain. En conséquence, j'écris pour quiconque paie, et j'échange de l'écriture contre de l'argent, sans prendre d'engagemens ultérieurs. Littérateur commercial, ma marchandise est au premier chaland, et, une fois débitée, je ne m'en inquiète pas plus que l'inoffensif artisan qui vend un couteau dont un criminel se sert pour assassiner quelqu'un.

La Contemporaine, clignotant ses yeux taillés en noisettes. — Oh ! touchante application des idées financières aux principes de conscience et de moralité !
(A cette gentilesse, Soutientout répond aimablement par une épaisse bouffée de fumée, qui vient se briser contre le visage de son interlocutrice.)

La contemporaine, après avoir éternué pendant cinq minutes, et avoir suffoqué pendant trois. — Soutiens-moi, Soutientout, j'm'évanouis.

Soutientout. — Allons, soutenons encore cette grosse-là, puisque, pour moi, c'est une petite entreprise commerciale.

A. A.

PROFIL DES THÉATRES.

Opéra-Comique. — L'acteur chéri vient de faire sa rentrée dans *la Fiancée* et *les Voitures versées*. Le directeur l'appelle *Chollet*, et le public le surnomme *Rossignol*. Ces deux noms ne font plus qu'un.

— Mention honorable à l'administration de ce théâtre, dont deux récens débuts, un répertoire extrêmement varié, et les préparatifs d'un nouvel opéra, constatent les efforts soutenus. Espérance.

Odéon. — *Le Roi fainéant*, tragédie en cinq actes. — Malgré le titre de la pièce, M. Harel ne comptait pas sur un succès, et la première représentation a été pour lui comme pour le public une véritable comédie. Seulement il y a eu plus de baillemens et de sifflets que de rires et d'applaudissemens, et l'ouvrage a été enterré tout vif, c'est-à-dire avant la fin de sa longue agonie. Pourtant l'auteur s'est fait bien plat, bien petit; plus plat, plus petit encore encore qu'on ne le dit, et tout cela, pour se populariser. Il a sacrifié à tous les partis, même aux romantiques, qui, assurément, ne veulent de lui pas plus que l'Académie, témoin ce vers, le meilleur de l'ouvrage :

Qu'on ramasse le roi des Francs, et qu'on l'emporte !

ainsi parodié :

Qu'on ramasse l'auteur de l'œuvre, et . . . . . à la porte !

VAUDEVILLE. — *Au voleur ! au voleur !* tel pourrait être le cri de Pigault-Lebrun et du libraire Barba, car les œuvres de notre gai romancier passent tour à tour du magasin de ce libraire sur nos différentes scènes. Aujourd'hui c'est le roman d'*Angélique et Jeanneton*, qui obtient cet honneur, mais à vrai dire, les auteurs n'ont offert que l'imparfaite *silhouette* des principaux personnages si bien peints par Pigault, et que le public connaît trop pour que nous les esquissions ici.

Une fille qui est maman, une autre fille qui voudrait bien être mère, des parens en courroux, et puis monsieur le maire, qui, à la municipalité, passe l'éponge par là-dessus, voilà tout le fond de la pièce, ce qui n'empêchera pas Barba de vendre encore quelques centaines d'exemplaires d'*Angélique et Jeanneton*, et l'acheteur de rire après lecture faite.

VARIÉTÉS. — Si Voltaire vivait encore il aurait pu s'écrier dans un accès de sa caustique humeur : « Répondez, mes gaillards, pourquoi vous êtes vous permis de me mettre en scène ? Vous ai-je prié de me faire faire de la philosophie de cuistres de collége ? Vous ai-je dit de me faire débiter de vos fadaises ? Vous ai-je encore autorisé à charger M. Daudel de me singer si mal, au point de me rendre caricature ?... » Ce que Voltaire aurait pû exprimer à MM. Dumersan et Dupin, le parterre l'a articulé et nous le répétons.

Que fait ce génie qui plane toujours sur l'immortalité ? Que fait ce flambleau du monde ? Que fait enfin *Voltaire chez les capucins ?* il détourne tout simplement une jeune novice de former ses vœux, il convertit un papa et il opère le mariage d'une jeune innocente, déguisée en officier, avec le capucin manqué.

C'est bien en vrai Cassandre achever l'aventure !

NOUVEAUTÉS. — De la représentation donnée au bénéfice de l'acteur Armand, il n'est resté debout qu'un gendarme... oui, un gendarme, mais ne vous effrayez pas, c'est un *bon gendarme* du quinzième siècle qui, à tort ou à raison, aide autant qu'il le peut Louis d'Orléans à monter sur le trône sous le nom de Louis XII.

Si ce bon gendarme eut vécu en 1830, il n'aurait sans doute pas voulu, au nom de M. Mangin, racommoder la Charte à coups de sabre, aussi le public l'a-t-il assez bien accueilli : six mille francs de recette et la présence toujours heureuse du souverain, ont payé dignement les services du bénéficiaire.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Un directeur de spectacle peut bien faire un mauvais rêve, comme un autre citoyen, témoin M. Crosnier, qui a rêvé une belle nuit de remettre à la scène *Robert chef de brigands*, et cela sans pouvoir s'aider du talent que Baptiste aîné déploya jadis dans le principal rôle de ce long drame. Par ses gestes et par ses paroles, le public a invité le directeur à mieux rêver un autre fois ; ce dernier l'a promis.

CIRQUE OLYMPIQUE. — Si *la caricature* qui fait en ce moment son tour de Paris, expose ses œuvres piquantes et spirituelles dans les rues, sur tous les boulevards et sur tous les théâtres, elle ne se vantera pas, sans doute, d'avoir fait cadeau à M. Franconi, d'un pauvre croquis intitulé *Philippe* ou *la guérison militaire*, nous engageons le dessinateur à la renfermer dans ses cartons à *deux sous*. C'est le prix que vaut ce coup de crayons.

— Michelot, aux Français ; Frédéric, à l'Odéon ; Perrin-Bérenger, au Vaudeville ; Mlle. Dejazet, aux Nouveautés ; Gobert, à la Porte Saint-Martin ; Francisque à l'Ambigu-Comique, et Chevalier, au Cirque, sont les acteurs chargés d'offrir la grande pourtraiture historique de Napoléon.

CROQUIS.

— Un jour, un Anglais vint chez Carle Vernet et demanda comme une faveur à cet artiste de dessiner une esquisse de cheval sur son album. Carle prit ses crayons, le trait fut rapidement achevé : quelques minutes avaient suffi pour faire piaffer et hennir un cheval sur l'étroite feuille de vélin. L'Anglais, satisfait, demanda le prix du dessin. — Vingt-cinq louis, dit Carle en souriant. — Vingt-cinq louis ! goddem ! vous n'avez seulement pas travaillé un quart-d'heure. — Comment ! un quart-d'heure ! s'écrie Carle à son tour : il y a trente ans que je travaille à votre cheval. L'artiste avait raison ; mais l'Anglais en fut quitte pour la peur ; le peintre français refusa son or.

— Il n'y a pas long-temps qu'un peintre fit le portrait d'un musicien. Au moment où quelques amis agitaient la question de ressemblance, vint à entrer l'enfant du musicien, qui s'écria, en présence de l'artiste. « Ah ! mon papa, tiens, voilà mon papa ! » Le peintre ne se sentit plus de joie, jusqu'à ce qu'un ami demandant à l'enfant où il trouvait la ressemblance, celui-ci répondit : « Monsieur, c'est dans le violon. »

— Un fumeur de Copenhague se sert de la pipe la plus grande qu'on ait vue jusqu'à présent; elle contient une livre entière de tabac, le possesseur l'échange en une demi-heure en fumée, qu'il a l'art de faire sortir de sa bouche de manière former différentes figures, telles que des fleurs, des étoiles, des couronnes. Il se propose d'enseigner publiquement cet art. L'académie danoise vient de nommer une commission chargée d'examiner sa capacité sous ce point de vue.

— On lit dans le registre de l'église de Lymington, l'article curieux qui suit :

En l'année 1735, Samuel Baldwin a été *enterré sans cérémonie.*

On en a agi ainsi, par suite de la volonté du défunt qui, peu de tems avant de mourir, ordonna son enterrement incognito, pour tromper sa femme qui ne cessait de lui répéter dans leurs querelles domestiques (ordinairement très fréquentes), que si elle lui survivait, elle vengerait ses tribulations matrimoniales en dansant sur son tombeau.

A l'une des dernières audiences de la police correctionnelle, l'huissier fait observer à Didion, plaignant, qu'il a ôté son habit et que ce costume n'est pas convenable. Didion répond avec fierté : « Un habit? j'en ai pas, parceque, voyez vous, j'suis Français, et les suisses me l'ont déchiré z'avec leur balles, quand j'nous avons battu le 29 pour défendre la liberté z'et l'honneur. »

— Un jour que l'abbé Grécourt avait fait un déjeuner copieux avec la femme du premier serpent de Saint-Sulpice, on l'invita à dîner. « Je ne puis accepter, répliqua le chantre de Philotanus, j'ai déjeuné avec *la moitié d'un serpent*, que j'ai encore sur le cœur. »

— Dans un village près de Cambridge, une dame qui tient le bureau de la poste, est sage-femme de son état. Elle a beaucoup de pratiques. Un passant écrivit sur une vitre de la principale croisée avec un diamant : « Ici on délivre les dames et les lettres. »

— Il y a quelques jours qu'un individu ne trouvant pas de place au théâtre de Surrey, se mît à crier : « N'y a-t-il pas ici un monsieur Smith, M. Smith est invité à rentrer à l'instant même chez lui. » Comme il y a beaucoup de Smith en Angleterre, une vingtaine de personnes portant ce nom sortent bien vîte de la salle, et font ainsi place au mystificateur.

— Un cheval étant tombé dans une cave, des passans s'étaient assemblés et on se demandait comment *le tirer* de là. Rien de plus aisé, dit un farceur; il n'y a qu'à *le tirer en bouteilles*.

— Le comte Rostopchin, disait : Je suis venu exprès à Paris pour y voir les deux plus grands farceurs de l'Europe, Potier et Talleyrand.

Un célèbre avocat refusait de se charger de la défense de M. de Polignac, lui avouant qu'il ne pouvait plaider en sa faveur que l'imbécillité. « Dam, répondit le prince romain, si vous trouvez le moyen bon. »

CARICATURES DE LA SEMAINE

PAR TOUT LE MONDE.

⁂ On va publier par souscription l'Histoire du parlement anglais, extraite des discours de M. Villemain à la chambre des députés.

⁂ On a entendu dire au petit Titus du Portugal : « Si je n'étais pas don Miguel, je voudrais être le prince Frédéric. »

⁂ On appelle à présent *carlins* les partisans de Charles X.

⁂ On a des nouvelles de M. Cottu : son parapluie et lui se portent à merveille.

⁂ Le croiriez-vous, disait dernièrement M. Dudon, ces évènemens m'avaient tellement troublé, que j'ai été deux jours sans rien prendre.

⁂ Les Suisses avaient assez long-temps battu les pavés de Paris : ceux-ci ont pris leur revanche.

⁂ M. Dupin partira dans un mois pour aller sauver la Belgique.

⁂ Charles X prétendait gouverner la France *paternellement*; il voulait dire *à la papa*.

⁂ Un curé des environs de Paris, qui, probablement, s'accommode de beaucoup de choses, chante tous les dimanches le *Domine salvum fac totum*.

⁂ Le dey d'Alger commence enfin à avoir des mœurs; il vient de congédier, à Naples, douze de ses femmes. Il n'en garde plus qu'une quarantaine.

⁂ Depuis les dernières affaires, M. Piet écume.

A. Audibert.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.



La Silhouette.

CONCORDIA.

UNE MÉSAVENTURE DE L'ABBÉ GUYON.

Il n'est personne au monde qui plus que moi vénère un bon prêtre.

Non pas que je partage ses croyances, moi que le raisonnement et la conviction ont rendu sceptique, moi qui, de même que mon maître Montaigne, ne *professe qu'une chose certaine à savoir, l'incertitude*.

Je ne crie point ceci ; mais je le dis de voix ferme et de manière à être entendu de quiconque prêterait l'oreille. Selon moi, faire blanc à tout propos de ses opinions philosophiques, c'est vanterie ; mais au rebours, mâchonner ses mots quand l'heure survient de parler haut, c'est faiblesse et déloyauté.

Cependant si je vénère un bon prêtre, si je me déchaperonnerais volontiers devant chaque sœur de la charité que je rencontre, la robe d'un grand flandrin de séminariste, apprenti du métier de prêtre, me donne des nausées, celle d'un missionnaire me fait mal et m'empourpre le visage de colère.

C'est que j'ai vu, il y a quatre années, sous le ministère Villèle, une mission de l'abbé Guyon.

Quatre années !

C'était alors le bon temps ! la loi du sacrilège et les missionnaires ; une destitution en bonne forme à tout employé assez mécréant pour faire gras le vendredi, et pour ne point baiser la terre à l'élévation.

Et moi, jeune homme, qui n'étais venu à Perreux que pour chasser du matin au soir, pour dessiner un site, ou pour rêver en liberté sous quelque grand arbre, moi jovial naguère, et sans aucun souci, je devins triste, et sans me sentir le cœur de sortir du logis. Je le crois bien. Les jeunes filles que je rencontrais n'avaient plus pour moi d'accueil avenant et de joyeux propos. Les missionnaires m'avaient signalé en le village comme un impie, un damné qui n'allait point les entendre prêcher, et qui s'était permis de dire que leurs sermons étaient de la braillerie, leurs gestes, des mouvemens de forcenés, et leurs doctrines une perpétuelle calomnie de l'évangile. Il est plus triste qu'on ne le pourrait croire d'être paria : même quand on l'est de la façon de l'abbé Guyon.

J'aurais donné, de bon cœur, une grosse somme pour pouvoir, à mon tour, mystifier le jésuite et ses dignes suppôts ; honnêtes gens, dans la physionomie desquels pour trouver du renard, du dindon et du loup, il n'aurait point fallu le don inconcevable d'analogie que possède si bien Granville.

Cette heure favorable, elle advint.

Par un matinée de dimanche, que j'errais autour de la campagne de mon vieil oncle, lequel, grâce aux missionnaires, et en dépit de sa tendresse extrême pour moi, m'avait ce jour-là donné les noms de jacobin et de buveur de sang, le frêlement d'un tambour de basque vint frapper mon oreille.

Je ne saurais vous dire le bien que cela me fît.

Un tambour de basque ! moi qui depuis six grandes semaines n'avais ouï, pour toute musique, que les gémissemens essoufflés d'un mauvais orgue, ou d'imbécilles cantiques sur des airs de pont-neuf.

Un tambour de basque qu'agite gaîment une femme aux grands yeux qui brillent, aux nez rettroussé, aux cheveux noirs, que recouvre à demi un mouchoir de couleur tranchante, un mouchoir qui reflète sur sa phisionomie naturellement fort peu pudique, une expression égrillarde qui réjouissait.

Comme elle frappe résolument du revers de la main sur la peau de son tambour de basque ! Comme elle en

fait entre-heurter les petites cymbales! Sur ma parole, je veux lui acheter tous les cahiers de chansons qui remplissent l'immense poche de son court tablier de tapisserie.

Je veux l'écouter, sans me déporter, tant qu'elle sera là, debout sur sa chaise de paille, à la fois sa boutique et son théâtre.

Le ciel en soit loué! je ne serai pas son unique auditeur. Voici plus de vingt paysans qui se grouppent autour d'elle. Ils se trouvent tellement sous le prestige de ses façons burlesques, et de sa voix tout ensemble criarde et fluttée, qu'ils ne songent point à se découvrir devant le monstrueux crucifix des missionnaires.

Et la joyeuse créature redouble d'hilarité et se démène de plus belle pour qu'on l'écoute avec intérêt. Comme elle fait ressortir chacun des passages lestes du couplet qu'elle chante. Et Dieu sait si les passages lestes y sont épargnés. Bien loin de çà, ils débordent de toutes parts.

Ah! ah! ah! la bonne scène qui va se passer. Le Père Guyon, affublé de son surplis, l'indignation dans le regard, et l'injure de l'anathême à la bouche. Oh! la digne femme, elle ne fuit pas; elle ne descend pas de sa chaise, mais les poings sur ses hanches, elle élève le fausset de sa voix à un diaphason deglapissement où jamais ne s'était élevé voix de femme.

Fulminant l'excommunication, et s'apprêtant à aider les vengeances célestes de moyens tout à fait terrestres, l'abbé Guyon porte une main sur la chaise de la chanteuse.

Mais elle, sans se déconcerter, lui prenant le menton d'une main, lui pose l'autre sur le front et se met ainsi à le regarder.

Ce missionnaire restait immobile et comme fasciné par une influence magique.

Ah! Pierre, Pierre, lui dit la chanteuse, d'un ton radouci et même bienveillant : Ah! Pierre, mon petit Pierre, cela n'est pas bien. Je ne vous empêche pas de faire votre métier, de dire vos sermons, de vendre vos chansons, et d'ouvrir vos boutiques. Et vous, voulez-vous? vous voulez m'empêcher de gagner ma pauvre vie. Si, encore, nous faisions dans la même partie, s'il y avait concurrence; mais vous faites dans le sacré et moi dans le profane; vous gagnez plus en une matinée que moi en six semaines; et si l'on n'avait d'autre ressource... ajouta-t-elle, hélas! il faudrait quelquefois me coucher sans souper.

Si j'étais pour vous une étrangère!... Mais, Pierre, je suis votre sœur, la seule que vous ayez au monde, hormis que notre père n'ait fait des siennes. Ayez donc un peu plus d'égards, pour une bonne fille de votre famille, pour Magdelaine Guyon.

Les missionnaires partirent une heure après du bourg de Perreux.

S. H. B.

LA PATROUILLE.

...Voilà la meilleure des républiques.

(LAFAYETTE)

Viennent des ridicules à fronder, des vices à terrasser, des crimes à flétrir. — A moi la critique. — A moi la caricature. — Folle et joyeuse. — Apre et sanglante! — A l'aspect de la grandeur, de la vertu, de ce je ne sais quoi qui fait battre le cœur. — Arrière! — Arrière la caricature.

Oh! C'est qu'alors mon âme s'éprend de douces rêveries — d'émotions délicieuses — mes larmes coulent.

Je l'ai vu — je croyais m'être trompé — mais je l'ai bien vu.

La lune ne brillait point au ciel! à la clarté bleuâtre du gaz, des massifs de colonnes projetaient leurs ombres longues et rembrunies. Un homme s'enfonce rapidement dans cette auréole d'obscurité. — A travers les allans et les venans, je ne distinguai point ses traits. Il était coiffé d'un feutre gris rabattu sur ses yeux. — Il portait des vêtemens noirs — tout noirs. — Sa taille pouvait être de cinq pieds trois pouces. — Sa démarche

précipitée ne manquait pourtant pas de noblesse... Je le suivis des yeux...

Halte-là! On ne passe pas! Puis, j'entendis raisonner l'arme d'un factionnaire — Il avait croisé la bayonnette. L'homme au feutre gris murmura plusieurs mots à voix basse. Le factionnaire présenta les armes — Confus — Immobile. L'homme passa. Tout cela fut prompt comme la pensée.

Dans un corps de garde vaste, bien éclairé, des militaires étaient étendus pêle-mêle sur des lits de camp. On riait, on dormait, on fumait, on fredonnait de joyeuses chansons, des refrains patriotiques. En un instant, et comme par enchantement, tous furent debout — la main au front — dans un silence respectueux.— C'était l'homme au feutre gris.....

Onze heures avaient sonné. — A l'entrée de la rue Saint-Honoré, une patrouille s'avançait. — Lente. — solennelle — sur deux lignes. Les passans s'arrêtaient et admiraient — le filou prudent baissait la tête, pressait le pas et s'esquivait dans une sombre allée. La jeune fille, le cœur palpitant cherchait sous les longs poils noirs du bonnet militaire l'œil bleu de son amant — ou de son fiancé — souriait — puis disparaissait légère comme une sylphide.

Quelle était belle cette patrouille! quel noble orgueil au front de chaque soldat! Mais le chef? je le cherche — je le vois — quel est-il? L'homme au feutre gris.

La patrouille longera la rue Saint-Honoré — la rue de Richelieu — la rue Neuve-des-Petits-Champs — elle arriva dans le Palais-Royal.

Dans le corps-de-garde, des militaires groupés parlaient entr'eux avec chaleur et enthousiasme — la joie brillait sur leurs visages; j'entendis distinctement les mots de *roi-citoyen*! — *Meilleure des républiques*! prononcés avec la noble exaltation du dévouement.... je n'aperçus plus l'homme au feutre gris.

— Le lendemain, on lisait ce qui suit dans tous les journaux :

« S. M. Louis-Philippe, qui ne peut faire un pas sans » être, pour ainsi dire, rapporté par la foule — en » triomphe — aux cris de *vive le roi*! vient de faire » une nouvelle tentative pour n'être point reconnu. » Hier au soir il va trouver le chef du poste du Palais- » Royal à l'heure où la patrouille allait faire sa ronde : » — Caporal, je vais vous accompagner; peut-être, » avec vous pourrai-je faire une promenade *incognito*? » — Sire, je vous supplie dès-lors d'accepter le com- » mandement — soit; je vous commanderai. Allons, » mes amis, en avant; et la patrouille se mit en marche » ayant à sa tête Louis-Philippe, roi des Français.»

Et moi, l'âme profondément émue, je me disais : Heureux, trois fois heureux, le roi qu'escortent en tous lieux les bénédictions de son peuple.

Heureux, trois fois heureux le peuple qui peut dire : Un roi juste, affable, ami des lois et de la nation est enfin une vérité.

O. O.

STATISTIQUE INDIVIDUELLE.

LE MYSTIFICATEUR.

Bien qu'en débrouillant le cahos, le créateur semble n'avoir rien oublié pour le perfectionnement de la belle nature, cependant les humains ont encore trouvé des motifs de créations secondaires dans les premiers élémens d'existence universelle. De là l'invention de la guillotine, des bretelles, de l'omnibus et du gendarme, comme aussi celle sans doute prochaine des promenades à ânes dans Paris, du pain de farine de caillou et des voyages à heures fixes en aérostat.

Des besoins ou des caprices de la société naissent ainsi de nouvelles conceptions, et le mystificateur est une de ces heureuses créations de la civilisation en goguette, mais que de trop rares sujets savent convenablement interpréter. Quelle masse de qualités précieuses ne faut-il pas à cet être froid et impassible au milieu des grands événemens qu'il improvise; seul calme parmi tous les gens qu'il agite et met en révolution autour de lui; enfin à ce grand mécanisme social caché sous un habit bourgeois, qui, suivant son ma-

lin plaisir fait pivôter, reculer, voire même sauter en l'air tous les petits rouages auxquels il donne le mouvement, sans qu'ils sachent d'où leur vient si violente secousse! Comment se figurer en effet que l'auteur des scènes les plus grotesques est précisément celui qui, placé à votre côté, partage votre étonnement de l'air le plus sincère? Comme ce mystificateur de bonne maison, qui, à la table du prince Eugène, appela l'un après l'autre tous les convives avec la voix différente de chacun de leurs valets, et se procura ainsi le double plaisir de joindre son apparente stupéfaction à celle de tous ces généraux, après les avoir fait courir dans le vestibule où ils avaient inutilement cherché et juré dans tous les sens.

Le mystificateur est généralement honoré à cause des rares et précieux priviléges qui le distinguent: car à lui seul le mystificateur est une puissance, et compose une véritable aristocratie sociale: c'est qu'il y a plus de comtes, de marquis, de barons, que de ventriloques et de prestidigitateurs. Quelle reconnaissance ne mérite pas cet être qui, faisant abnégation de sa dignité, se consacre tout entier, et gratis encore, à l'amusement de ses semblables! L'ennui règne-t-il dans un salon, il s'échappe par la fenêtre dès que le mystificateur franchit le seuil de la porte; tous les fronts se déridént, et l'on s'apprête à rire; mais aux dépens de qui? Voilà la question, car c'est l'ennemi de tout le monde qui entre là; et quand il a fini de serrer la main à chacune de ses connaissances, chacune d'elles peut craindre de devenir son jouet de la soirée. Cependant, là comme ailleurs se trouvent les prédestinés: quelques pauvres vieux avec leurs ridicules, les mamans avec leurs épagneuls et leurs parapluies. Pour les jolies femmes, la courtoisie n'en fait que de joyeuses spectatrices, et pour de mâles amours-propres, il est toujours dangereux de les froisser. Voilà justement le côté désagréable de la mystification, parce qu'il répugne à un honnête homme qui n'a que le défaut d'être trop gai, d'aller tuer quelqu'un qu'il a caricaturé.

C'est la pénible nécessité dans laquelle se trouva, il y a quelque temps, un individu bien connu dans Paris pour professer la mystification, mais en détail seulement; ce qui ne lui mérite que le modeste surnom de *farceur.* Tendre nuitament une corde pour culbuter bêtes et gens, attacher après un équipage arrêté l'étalage d'un marchand de marrons, pour le voir, lui et tout son attirail, entraînés par les chevaux: voilà des tours de sa compétence. Mais son passe-temps favori, c'est, dans la rue, de se jeter bras ouverts au cou de toutes les jolies femmes, et de les embrasser comme du pain de gruau, quitte ensuite à trouver une excuse à cet enthousiasme de bon parent dans leur ressemblance extraordinaire avec une cousine ou belle-sœur bien-aimée. Pour les hommes, même excuse, mais non même traitement: la démonstration amicale se borne à une de ces petites tapes sur le ventre, qui, savamment combinées, suspendent pendant quelques minutes la plus solide respiration.

Un jour, traversant la cour des Messageries, notre farceur voit descendre de diligence un enfant de la Tamise, à l'abdomen protubérent. Bientôt le malheureux est gratifié de l'accolade mystifiante, et après le pénible recouvrement de sa respiration étranglée, il reçoit explication de la méprise et se retire en demandant honnêtement pardon du mauvais coup qu'il a reçu.

A quelques jours de là, comme il passait avec un ami sous la sombre voûte du passage Feydeau, notre individu aperçoit, s'avançant devant lui, un ventre majestueux; aussitôt il quitte son compagnon, et pan! d'un coup artistement appliqué, le voilà qui suspend brusquement une existence digestive. C'était l'anglais débarqué. A l'accueil, à l'excuse, de suite il reconnaît le faux parent de tous les gros ventres, et il demande réparation de l'insulte faite au sien. Le lendemain, pour réparer les choses, le mystificateur donna à travers cet infortuné ventre, un coup d'épée qui l'empêcha de revoir pour jamais la grande Bretagne.

Ceci rend fort désagréable le rôle de mystifié, et, dans ce cas, mieux vaut rencontrer des farceurs aussi pacifiques que celui qui, ayant reçu un vigoureux soufflet d'un mécontent, lui demandait, presque fâché, s'il plaisantait, et sur une réponse négative —



Le Roi faisant une patrouille

« A la bonne heure, monsieur, reprit il dignement, car je ne souffre jamais des plaisanteries de ce genre-là ! »

A. A.

PHYSIOLOGIE GASTRONOMIQUE.

LE MANGEUR ET LE GLOUTON.

Les dispositions gastronomiques sont subordonnées aux qualités physiques et morales des hommes : toujours aussi l'influence combinée de ces deux principes qui, selon les cas, se modifient mutuellement ou s'impriment une plus grande activité, détermine la catégorie dans laquelle on doit placer le sujet. S'il y a quelques êtres mixtes, espèces d'eunuques ou d'hermaphrodites en gastronomie, qui appartiennent à toutes les catégories sans appartenir à aucune; c'est la médiocrité du genre. Nous ne nous occuperons pas de cet être si commun, mais si méprisable. Le plus bel apanage de l'homme est d'être lui, d'avoir un caractère distinctif.

Le sujet sans contredit le moins estimable de la gastronomie, c'est le glouton : il mange;..... il mange encore....., il mange toujours....., ; mais sans méthode, sans intelligence, sans esprit; il mange, parce qu'il a faim, toujours parce qu'il a faim. C'est une disposition physique, indépendante de son intelligence; c'est un appétit vorace ; c'est un besoin impérieux des sens.

Le glouton ignore le principe élémentaire de la gastronomie, l'art sublime de broyer ! il avale les morceaux entiers; ils passent dans sa bouche sans chatouiller son palais, sans éveiller la plus petite idée; ils vont droit se perdre dans un estomac d'une capacité effrayante.

Le glouton est beaucoup plus qu'un animal ; il est beaucoup moins qu'un homme.

Amphytrions dont la table est toujours bien servie, défiez-vous de ce destructeur; il dévorera votre repas sans vous en savoir gré, sans le trouver ni bon, ni mauvais : injure sanglante!

C'est donc rendre un véritable service à la société que de donner le signalement détaillé d'un être si dangereux.

Le Glouton est généralement de la taille aujourd'hui exigée pour un grenadier de la garde nationale de Paris : cinq pieds quatre pouces; ses épaules sont larges, arrondies et bombées; son gros ventre avance en pointe; le poids de son corps a fait dévier en dedans ses jambes courtes et épaisses; ses pieds sont aplatis. Il a les mains larges et courtes, les doigts inégaux et défigurés par d'énormes *nœuds*, les ongles épais, rudes et jaunes, la tête immense, les cheveux épais, le front bas, les oreilles rouges comme l'écarlate, le nez gros, les narines ouvertes, les yeux petits, ternes, gonflés et remplis d'eau; la bouche fendue jusqu'aux oreilles : c'est le signe caractéristique; les lèvres épaisses et bleuâtres, les dents larges, courtes, neuves et jaunes, le menton rond et triple, les joues rubicondes.

Sa démarche est lente, très-lente, après un copieux dîner : avant cette précieuse opération, elle est assez vive ; mais lorsque le glouton se rend à une invitation, il va comme le vent.

A table, jamais il ne lève les yeux, il dévore de l'œil comme de la bouche ; il ne desserre les dents que pour manger; jamais un propos facétieux, ce sel de tous les bons dîners, même des mauvais; rien ne sort de sa bouche, tout y entre ! Jamais un coup-d'œil à sa jolie voisine; jamais la plus légère attention, la moindre prévenance; il la coudoie par fois, parce qu'il lui faut ses aises, et que fort souvent l'on est l'un sur l'autre à table.

Enfin, il est tout à son assiette; qu'il voudrait voir de la capacité du plus énorme plat.

Parlerai-je de l'intelligence, de l'esprit d'un pareil sujet? Néant! Il dort, il ronfle, il geint après dîner.

Néanmoins, j'aimerais mille fois mieux être le plus glouton des gloutons, que de n'avoir en gastronomie aucun caractère distinctif: rien n'est poignant comme d'être ce qu'est tout le monde. Un écrivain absurde,

mais copieusement absurde, a plus de mérite à mes yeux, qu'un écrivain médiocre, qu'un auteur comme tout le monde peut l'être. L'absurdité est le génie de la bêtise. En gastronomie, il en est de même de la gloutonnerie.

Le Mangeur, quoique placé dans un rang gastronomique très inférieur, occupe pourtant une place plus honorable que le glouton; il a moins de défauts, mais il est doué de bien faibles qualités. Il ne mange pas pour vivre; mais il ne vit pas non plus pour manger: chez lui, ces deux influences se combinent; ces deux affections le travaillent tour-à-tour, et quelquefois en même temps.

Le mangeur cède à l'appétit des sens, il cède aussi à l'appétit de l'imagination. Un morceau, en passant dans sa bouche, y imprime une sensation, bien légère il est vrai, mais enfin elle éveille une idée; c'est un éclair qui peut produire la lumière; c'est un germe qui, habilement fécondé par l'art, peut faire du sujet un gourmand de mince mérite. La nature est plus souvent avare que prodigue.

Le mangeur est difficile à reconnaître à la seule inspection de la physionomie; pour porter un jugement infaillible, il faudrait le voir opérer. Cependant, il est quelques signes caractéristiques qui peuvent mettre le novice observateur sur la voie.

Souvent il est maigre et grand; il mange vite, beaucoup; rarement il est difficile: cependant, il n'admet point tous les mets. Il préfère généralement les morceaux solides, fait peu de cas des entremets, du dessert. Un gigot braisé, une côte de bœuf, un fricandeau, le rôti sont assez de son goût, mais il refuse parfois d'y toucher, dans la crainte de montrer quelque analogie avec le glouton.

Le signe distinctif du mangeur est d'opérer lentement, et après avoir passablement broyé: il parle assez souvent; quelquefois même il est enjoué, mais cette précieuse qualité ne se révèle chez lui qu'à la fin du second service.

Jamais le mangeur ne fait usage de pain tendre.

BEAUX-ARTS.

L'Académie des Beaux-Arts de l'Institut a procédé à la distribution des grands prix de sculpture. Ils ont été ainsi répartis:

Premier grand prix. — M. Husson, de Paris, élève de M. David;

Deuxième grand prix. — M. Camus, d'Aix, élève de M. Cortot;

Mention honorable. — M. Bion, de Paris, élève de M. Cortot.

— En ce moment a lieu au palais de l'Institut l'exposition des tableaux, statues, et autres travaux envoyés de Rome par les éléves de l'Ecole Française.

— A l'école des Beaux Arts a lieu aussi l'exposition du concours pour le grand prix d'architecture, ainsi que celle de la médaille ordonnée par une loi, afin de perpétuer le souvenir de notre régénération politique.

— Une troisième exhibition existe encore au Luxembourg. Celle des tableaux de divers artistes, au profit des blessés de juillet. — Un pareil motif y attirerait tout Paris, quand même la curiosité publique ne serait pas aussi vivement excitée par la réunion des productions de nos premières célébrités.

PROFIL DES THÉATRES.

Odéon. — *La mère et la fille*, comédie en cinq actes et en prose, de MM. Empis et Mazères. — Un jeune pair d'Angleterre, lord Telmour, a séduit du même regard la femme et la fille de M. Duresnel, conseiller à la cour de cassation. Pour sauver l'honneur de la mère, il se résout à épouser la jeune personne. C'est alors que M. Duresnel découvre la malheureuse passion et la conduite coupable de sa femme. Le pauvre homme se venge en magistrat: il enfonce sa toque sur son front, sacrifie son ressentiment a sa charge et à ses enfans, rompt sans éclat le mariage de sa fille, aban-

donne les coupables à leurs remords, et déchire devant sa femme la lettre qui a servi de preuve au crime. Voilà pour la partie pathétique de la pièce. Si cette donnée est peu en dehors de la nature, il en ressort au moins quelques scènes merveilleusement détaillées et d'un intérêt profond. Et maintenant, la partie comique: c'est un vieux mari trompé, divorcé, malin, méchant même, espèce de crapuleux de bonne société, qui, n'ayant plus rien à perdre, brouille les cartes des autres et en particulier de son cher Duresnel, pour fraterniser avec lui, et prouver que tous les hommes sont frères; c'est encore un bon fermier qui vient naïvement découvrir son front vierge pour étaler des charmes qu'il croit avoir, et ne possède pas encore, disons mieux, pour ouvrir les yeux de son maître sur le trouble de Mad. Duresnel.

Cet ouvrage a obtenu un succès complet. Mais le jeu des acteurs y est pour beaucoup; c'est un justice à leur rendre. Tout le monde voudra porter son tribut d'admiration à Frédéric qui a fait preuve d'une intelligence supérieure dans le rôle difficile de Duresnel, et à Mlle. Alexandrine Noblet dont le talent se développe chaque jour et promet une célèbre actrice.

VAUDEVILLE. — Pendant que le peuple de Paris, ce roi des révolutions, criait: *vive la charte*! et *vive la liberté*! nos auteurs dramatiques criaient ensemble: *à bas la censure*! Ce bâillon royal n'existe plus; Louis-Philippe l'a brisé pour toujours. Gloire et encore gloire à notre nouveau monarque!

Le 26 juillet, le nom de Napoléon était encore un épouvantail pour certaine famille exilée à jamais. Aujourd'hui le nom du grand homme vole de bouche en bouche, et son ombre est parlante sur tous les théâtres. Le malin vaudeville même a aussi son ombre colossale sous le modeste costume d'un *lieutenant d'artillerie*, Des faits connus et un peu d'histoire en miniature, voilà ce que MM, Duvert et Ernest ont voulu nous représenter, mais ils n'ont réussi qu'à moitié. Plus l'homme est grand à nos yeux, moins il est difficile de nous rendre ses traits ressemblans; mais avec de l'audace on entreprend tout, et c'est maintenant le premier mérite de nos auteurs. Napoléon sur la scène du Vaudeville!.... qui voudra le croire un jour? N'importe; c'est un fait historique qui a valu à MM. Duvert et Ernest un succès de nom: mieux vaut cela que rien....

NOUVEAUTÉS. — *Aimez-vous Bonaparte? on en a mis partout.*

C'est encore *le petit Caporal*, mais à *l'école de Brienne*; c'est Bonaparte jeune, l'avenir d'un héros qui commande à de petits soldats, et qui bat l'ennemi à coups de boules de neige, en attendant les coups de canon; c'est le génie des siècles couronné par le ministre de la guerre, en attendant que le pape le couronne à son tour; et c'est toujours une pâle copie d'un grand tableau que l'on doit à MM. Gabriel, de Villeneuve et Masson.

GAITÉ. — Certes, la liberté de tout peindre et de tout dire au théâtre, est une bien jolie chose pour les auteurs et pour le public; mais est-il nécessaire pour notre instruction que la licence vienne à la suite de cette même liberté? La représentation du *Logeur* nous sert de réponse négative à cette question, aussi nous abstiendrons-nous d'entrer dans les détails de ce tableau populaire indigne de MM. de Villeneuve, Masson et Vanderburk, et de ses spectateurs qui ne peuvent que rougir en entendant la conversation du gamin Dodoze et de son ami Bistoquet. Encore une fois, liberté au théâtre, mais non licence.

CIRQUE OLYMPIQUE. — Un frère qui, contre les ordres donnés, allume un *feu de bivouac* pour réchauffer sa sœur presque morte de froid, voilà l'exposition; la condamnation à mort de ce militaire, voilà l'intrigue; le pardon généreux du prince Frédéric, voilà le dénouement; un petit succès d'amis, voilà le résultat; et M. Valory, nommé, voilà l'auteur.

Recette pour faire une pièce sur Napoléon. — Prenez un homme de cinq pieds deux pouces, un peu gros; mettez-lui sur le dos une redingote grise et sur la tête un tricorne; faites-lui croiser les bras derrière le dos; placez à côté de lui quelques-uns de ses généraux, une lorgnette, une carte géographique et deux trois personnages d'invention, si vous avez de l'invention; saupoudrez le tout d'un peu d'esprit, si c'est possible; s'il n'y en a pas, ayez trois ou quatre cents claqueurs qui applaud'ront à tout rompre, et crieront à bas le jésuite! si quel qu'un siffle; appelez votre œuvre *Napoléon* ou *Bonoparte*, et servez chaud.

CROQUIS.

VISITE INATTENDUE. — Il y a quelques jours, un cheval, et ce qu'il y a de plus fort, un cheval de brasseur, s'est permis d'entrer dans la maison d'un gentleman, à Londres, et de grimper jusqu'au troisième étage, pour se présenter dans le boudoir de sa femme occupée à lire le Renégat. — On juge de la surprise de cette dame en voyant l'intéressante physionomie de l'*Inconnu*, et des cris perçans qu'elle jeta. L'*Etranger* en fût même si effrayé qu'il s'apprêtait sans façon à fuir par la fenêtre, lorsqu'un domestique accouru aux lamentations de sa maîtresse lui fit reprendre le chemin par lequel il était venu. En se retirant l'*Individu* en-



fonça les marches de l'escalier, renversa les rampes, brisa des vases et des statues, et laissa encore d'autres marques de sa fuite bien excusables dans une si difficile sortie.

Tels Pères, tels Fils! — Dimanche dernier, jour de la revue d'une partie de la garde nationale, une trentaine de marmots de dix à douze ans, en uniforme complet, sapeurs, tambours et officiers en tête, parcouraient martialement le boulevard avec armes et bagages. Un vieux monsieur les ayant traités de petits drôles, de *révolutionnaires en herbe*, les héros en miniature se sont contentés de rire au nez du détracteur et de l'appeler *Charles X.* Ensuite, ayant rencontré un pauvre petit savoyard qui venait de s'écorcher le pied, ils ont ouvert, en faveur du blessé, une souscription, qui a produit *onze sous*, et lui a été remise aussitôt.

Renseignement. — Quelques personnes ignorent encore qu'on ne peut demander l'aumône en Angleterre, sans que celui qui donne et celui à qui l'on donne, risquent d'être inquiétés par la police; mais, avec deux ou trois allumettes à la main, on passe pour un marchand et non pour un mendiant. Voici comment le mendiant aborde ses pratiques : *Kind gentleman*, *assist a poor matches man in distress;* ce qui signifie en français : Bon gentilhomme, secourez un pauvre marchand d'allumettes qui *souffre.*

Mal et remède. — Dernièrement, à New-Yorck, deux sœurs très-jolies et aimant le même individu, étaient prêtées à décider le sort de leur amour par celui des armes. Averti du malheur dont il allait être cause, le jeune homme, pour le prévenir, épousa une veuve de 65 ans, immensément riche. La première chose que firent, en apprenant cette nouvelle, les deux sœurs rivales, fut de *fraterniser.*

Argot gastronomique. — Hier, chez Bandinelli, une dame qui n'a pas l'habitude du langage des restaurans, a failli avoir une attaque de nerfs, parce que, à une table voisine de la sienne, un garçon demandait à un monsieur à moustaches, comment il voulait ses pieds et sa cervelle, et que celui-ci répondit d'une voix forte : *faites-moi griller les pieds et sauter la cervelle.*

Nouvel inconvénient de diligence. — Un événement d'un nouveau genre, (car il y a beaucoup de variété dans les accidens) est arrivé jeudi dernier près de Roanne. L'impériale d'une diligence sur laquelle étaient placés trois millions venant, dit-on, d'Alger, s'est subitement enfoncée, ce qui a brusquement introduit dans l'intérieur de la voiture, un surcroît d'individus et de ballots. Quant aux voyageurs victimes de cette visite inattendue, il se sont jetés promptement à droite et à gauche par les portières, en criant, jurant, riant suivant la qualité de leurs contusions; c'est-à-dire, avec toutes les formalités usitées en pareil cas.

CARICATURES DE LA SEMAINE,

PAR TOUT LE MONDE.

*** Dimanche, le pape et la papesse des Saints-Simonistes ont fait une visite à Dieu. On ne sait pas si la visite leur sera rendue.

*** Le prince Guillaume, des Pays-Bas, est vraiment une Orange de Portugal.

*** La diète germanique vient de se rassembler, sur la menace faite par les peuples de mettre tous les princes absolus à la diète.

*** Autrefois on en voulait aux places fortes; aujourd'hui on n'en veut plus qu'aux fortes-places.

*** Vous serez mise à l'amende, disait hier Odry à une chanteuse de l'Opéra, car vous n'avez pas de timbre.

*** L'Allemagne prend les armes pour donner la chasse à tous les oiseaux de proie. L'alarme est parmi les *grands-ducs.*

*** Quand M. Villemain parle des affaires de la France, c'est toujours relativement à l'Angleterre.

*** Les ouvriers maréchaux se sont rassemblés; le jésuitisme avait soufflé le feu à la forge.

*** Le roi Guillaume cherche à négocier une petite réconciliation avec la Belgique. Il offre pour garantie de sa loyauté future, une lettre de change tirée à poudre.

*** Après avoir été toile, foulard, lithographie, bronze, marbre, plâtre, cristal, sucre, savon, confiture, chocolat et pain d'épice, il ne restait plus à Napoléon, pour achever tant d'infortunes, que de devenir vaudeville.

*** Grâce à nos électeurs, le vase va remplacer enfin la vase de l'élection.

*** Potier fils vient de débuter aux Variétés. Potier père est un très-bon acteur.

A. Audibert.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

LE BOURREAU D'ANGERS ,

ÉPISODE HISTORIQUE DU MOIS D'OCTOBRE 1830.

Depuis hier les soucis rongent son âme son front brûle. Un poids lourd comme le remords écrase sa poitrine. Il est rentré chez lui, non plus, comme naguères, l'œil brillant, le teint frais, mais pâle, défait, livide. Sa femme, sa jeune fille — car, lui aussi, il a une femme, une fille — accourent empressées pour l'enlacer de leurs caresses; sombre, il les repousse. Les muscles de son visage se contractent, puis tirant de son sein une mèche de cheveux : «Tiens, Amélie, tu pourras faire des bagues encore une fois... la dernière. » — Il murmura sourdement ce mot — sur ses lèvres errait un rire amer, et sa femme le fixait avec terreur — pour la jeune fille, légère comme la gazelle, insouciante comme elle, elle bondit de joie dans l'appartement. Elle était heureuse, son père lui avait donné des cheveux noirs, bien noirs, bien longs.

Mais lui? pourquoi ce désespoir? a-t-il des créanciers, des dettes? sa femme a t-elle deshonoré sa couche? sa fille, vierge innocente, a-t-elle été souillée? y a-t-il de la boue sur cette fleur? Non rien de tout cela.

Et pourquoi donc ces remords qui semblent l'agiter? a-t-il assassiné son père? a-t-il été censeur? a-t-il mutilé des pensée d'homme? a-t il, journaliste gagé, vendu sa conscience d'écrivain à tant la ligne, au plus offrant?

Non, il n'est point censeur, mais il est bourreau, mais il a mutilé des têtes, des têtes vieillards, de femmes, de jeunes filles ; il n'a point de créanciers mais il a des envieux, et il craint d'être destitué. Destitué ! lui, le bourreau !

Et a-t-il tort de craindre. Hier par un beau soleil une guillotine était dressée sur la place d'Angers. La foule se pressait aux alentours, avide de contempler du sang, de savourer des râlemens. Pour Fischer, l'exécuteur, c'était un grand jour ; il allait *faire* une femme, une femme jeune avec des yeux noirs, une chevelure noire. Il coupa la chevelure, et la mit dans son sein pour que sa fille en fit des bagues. Puis quand tinta le dernier son de midi, il lâcha l'anneau avec une facilité pleine d'insouciance et de laisser aller. Il semblait leur dire: voyez-moi, jamais homme déploya-t-il plus de grâce et plus d'aisance. Le couteau tomba ; le sang jaillit. Il s'éleva un murmure rauque et sourd. C'était de l'indignation. Fischer avait manqué son coup, il s'était perdu d'honneur....

Le cou de la victime était partagé, il ne tenait aux épaules que par quelques fibres. A l'œil humide et mourant de la jeune femme dont la paupière était haletante, aux secousses heurtées et convulsives de tous ses membres, on jugeait que la vie en elle n'avait point encore cessé et que d'attroces souffrances torturaient ses derniers instans. — Son sang, à lui, se glaça, non d'horreur et de pitié pour sa victime, mais de honte et de rage d'avoir perdu par sa maladresse tout son avenir de bourreau. Il se sentit défaillir.

Un homme était là, épiant ses mouvemens d'un regard ironique et jouissant de ses angoisses. Cet homme s'élança, releva la hache. La hache retomba. La tête de la patiente avait roulé en bondissant dans le fatal panier. Ce fut fait en un clin d'œil avec autant de promptitude que de sang froid. La multitude applaudit à tant d'adresse. La multitude ! Amas repoussant d'enfans déguenillés, de vieilles femmes hideuses avec des dames à vapeurs, des messieurs en lorgnon ! Ils

applaudirent, comme on applaudit aux tours d'un jongleur, à l'équilibre d'un acrobate. L'amour propre de cet homme fut flatté ; il se redressa, avantageux, regardant avec mépris le malheureux Fischer. Cet homme, c'était *le valet des hautes œuvres*. Dès longtemps il avait envié la dignité de son maître, ses honneurs, ses privilèges. Sous l'ancien gouvernement, il l'avait dénoncé comme libéral, sous le nouveau gouvernement, il l'avait dénoncé comme carliste ; vaine bassesse ! On lui avait répondu : la guillotine n'a pas d'opinion. Mais, aujourd'hui, il dira : « me voici; récompensez-moi, j'ai des titres, je sais abattre une tête mieux, bien mieux que lui » et de dégoût, on lui jettera en détournant les yeux son brevet de bourreau.

Fischer avait compris l'espoir et l'ambition de son valet. Il prévit toute l'horreur de sa position. Lui destitué ! — Destitué ! malédiction ! et sa femme, et sa fille ! qui donc les nourrira, si le sang lui manque ! car elles vivent du sang ! le sang, c'est atroce ; mais il en veut, il lui en faut, parce qu'il est bon père. Ira-t-il donc mendier son pain ! mendier ! on le repoussera. — Arrière, lui criera-t-on, il y a du sang sur vos mains, sur vos vêtemens, partout. Stupide préjugé ! et pendant ce temps-là sa fille se débattra contre la faim. Cette idée est horrible ; elle le tue.

Il s'arrache des bras de sa femme, de sa fille, et s'élance dans une chambre étroite, sombre, garnie de crânes ; de bras, de jambes desséchées. Cette chambre est son laboratoire ; c'est là que Fischer vient chaque jour s'exercer aux difficultés de son art ; c'est là qu'il étudie les jointures des ossemens où doit frapper la hache pour que la mort soit plus prompte. Au plancher est appendu, par le moyen d'une mince ficelle, un immense squelette. Fischer le détache, puis, montant sur une chaise, il entoure son col de cette corde légère, et demeure suspendu. Déjà la respiration lui manque, il se débat ; mais la corde ne peut résister à la pesanteur de son corps, et il retombe à terre. Sa résolution n'est point ébranlée, il a l'effrayant sang-froid du désespoir. Allons pense-il en lui-même : La Guillotine est une belle invention, avec elle ce serait déjà fait. Cherchant à remplacer la corde cassée, il tire de sa poche un long fichu de femme, c'était celui de la femme guillotinée, il le fixe avec soin, fait l'essai de sa solidité et il monte....

Au bout de plusieurs heures, inquiètes de son absence, sa femme, sa fille accourent empressées dans le laboratoire... C'était fini, le bourreau était mort victime de trop de sensibilité. O. O.

MA TANTE.

C'est une forte femme aux puissantes mamelles...
Aug. Barbier.

Nous n'avions pas le sou, mais nous étions contens
Nous étions malheureux... c'était notre bon temps !
Andrieux, *épître à Collin-d'Arleville.*

Il y a quelque chose de plus curieux qu'une salle de jeu, qu'une maison de femmes, c'est le boudoir de *ma tante*.

Car *ma tante* est la confidente de tout ce qu'il y a de plus noble et de plus canaille, de plus riche et de plus misérable, de plus absolutiste et de plus républicain, de plus bigot et de plus athée dans Paris ; ma tante a des amans dans toutes les classes, dans tous les partis.... Elle est si bonne, si généreuse !...

Or, voici comment j'ai connu ma tante :

Un jour... Oh ! de ce jour là, je m'en souviendrai toute ma vie !... Un jour. . il faisait le plus beau temps du monde. Le ciel était bleu, le soleil brillait ardent à l'horison sans nuage ; pas un souffle dans l'air, pas un murmure dans le feuillage de mes deux pots de géranium.

Il était sept heures du matin.

Mes moineaux vinrent chanter sur ma fenêtre pour me demander du pain ; car je leur en donnais tous les matins en me levant.

Alors il me souvînt que je n'avais pas dîné la veille.

Et je songeai que nous n'étions qu'au 28 juillet.

Puis, je m'aperçus que j'avais faim.

Puis, je me dis, c'est drôle de n'avoir pas le sou !... c'est très drôle.

Et je me mis à rire de ma misère, mais à rire, à rire !... car il y a du roman, de la poésie dans cette idée de misère quand elle vous vient pour la première fois ; cela sent les aventures, et un petit chapitre d'aventure arrosé avec des pleurs de femme ; c'est du pain à vingt ans ; il y a de quoi remplir pendant deux jours le vide de l'estomac avec le trop plein du cœur...

Alors je fis une réflexion étrange : si, depuis un an, j'avais retranché la nourriture aux oiseaux du ciel, Dieu m'aurait coupé les vivres deux ou trois jours plus tard...., c'est drôle !...

Et je me mis à rire de plus belle.

Tout-à-coup, je fus interrompu dans mes bruyans éclats par un souvenir qui se vint poser tristement devant mes yeux.

J'avais fait la cour la veille au soir à miss Maria, une petite femme ravissante, et je l'avais invitée à déjeûner pour la signature du contrat...

Comment faire? Comment me tirer de là ?... Je ne puis reculer..., non, non, c'est impossible... Alors, il n'y a pas un instant à perdre, et peut-être irai-je frapper chez dix amis sans trouver un sou : l'un sera enfoncé, l'autre sorti ; celui-ci sera en recouvrement, celui-là aura fermé sa porte... Diable ! Diable !!

Et je me mis à siffler.

Et tout en sifflant je songeai à *ma tante ;* et je me demandai pourquoi je ne me présenterais pas chez elle... car enfin on la dit si simple, si bonne, si généreuse!...

Je sautai en bas de mon lit, je m'habillai à la hâte, et je sortis, mon manteau sous le bras... Un manteau par une chaleur de 25 degrés !... Après tout, j'allais faire une première visite, et, en pareil cas, on prend tout ce qu'on a de mieux ; rien de plus naturel.

Je n'avais pas fait trois pas dans la rue quand deux gamins passèrent à côté de moi et me glissèrent dans l'oreille :

« Allez trouver *ma tante* ! »

C'était apparemment des habitués de la maison.

Je n'entendis pas l'apostrophe, je poursuivis ma route, et me présentai assez hardiment dans l'antichambre de *ma tante.* On me fit passer dans une sorte de confessional, et là se vint planter devant moi, son registre à la main, une femme d'une cinquantaine d'années (j'ai su depuis qu'elle est née en 77). Je la priai de faire poser mon manteau ; elle me répondit assez sèchement que cela n'était pas reçu chez elle.

Mon manteau était complètement piqué.

Cependant, j'avais un poids horrible sur la conscience, je voulais être entendu, et je tirai machinalement, mais tout honteux, ma montre de mon gousset, comme pour voir l'heure. . . . Une belle montre plate, une montre de Bréguet, montée sur diamant, une montre qui valait au moins 800 fr. — Ma tante me regarda avec bienveillance, prit ma montre, l'examina et la mit de côté. Je vis bien que ma montre lui souriait, car elle souriait à la montre.

— Vous avez bien fait, me dit-elle, vous avez très bien fait de me venir voir ; j'adore les jeunes gens bien nés. . . . et si je puis vous être utile . . . .

En disant celà elle inscrivit avec bonté sur son registre mon nom d'anonyme et l'aveu de mes fautes ; puis elle me remit cent francs avec un billet de confession.

Cette pauvre tante ! on m'avait bien dit : bonne, sensible, charitable ! . . . Elle ne demande qu'à connaître nos maux pour les soulager. . . . Elle s'abreuve de nos larmes. . . .

Ainsi pensais-je en rentrant chez moi la joie au cœur.

Mes moineaux eurent du pain, miss Maria un déjeûner exquis, de l'amour à cœur plein, et moi, une indigestion de bonheur. . . . Encore une fois, je ne l'oublierai de ma vie !

J'ai fait, depuis, bon nombre de visites chez ma sensible et généreuse tante, car mes parens ont exigé



de moi, jusqu'à mon âge de vingt-deux ans, des billets de confession pour payer mes folies, et j'allais à confesse toutes les semaines.

Et j'ai trouvé au confessionnal bien des pauvres pécheurs de toutes sortes, j'ai ouï raconter bien des histoires, vu couler bien des larmes, et j'ai rencontré bien des regards honteux, contrits et repentans..... Et j'ai vu s'avancer dans l'ombre bien des visages pâles, amaigris, allongés par les tiraillemens du remords et de l'estomac... L'avouerai-je enfin? J'y ai trouvé deux fois l'amour sous les traits agaçans de la grisette innocente, malheureuse et abandonnée!.. .

Et j'allais, la joie dans le cœur, chez ma tante, car elle m'avait inspirée une passion profonde.

Mais, avec l'âge, les goûts changent, me disait feue ma grand'-mère quand je m'écartais à poursuivre un cerceau, et feue ma grand'-mère avait raison.

J'ai pris ma tante en horreur, et n'en parle plus qu'avec dégoût : il est des femmes et des parfums qu'il ne faut sentir que de loin; ma tante est une de ces femmes-là : je le dis hautement, car c'est la seule vengeance qu'il me soit possible d'exercer contre celle qui a convoité mon lit pour s'emparer de ma maison; de celle qui me tendit la main, pour me faire glisser dans la tombe qu'elle m'avait creusée...

Car vous allez voir.

Un soir..... c'était le troisième!

J'avais fouillé vingt fois déjà dans les poches de mon pantalon et de mon habit.... rien!.... voyons encore : Ici, rien!!... Là, rien!!!.... Dans celle-ci, rien!!!!..... Dans l'autre, rien!!!!!.. ... rien.

Je me mis à siffler.

Il y avait sur ma cheminée une mauvaise paire de pistolets. Il me vint à l'esprit d'en tirer parti, car j'avais là par hasard un peu de poudre et trois balles.... Mais les lumières étaient bouchées par la rouille, et il est désagréable de se manquer.... Et puis, on aime toujours à prendre quelque chose avant de se mettre en route.....Il ne faut jamais partir à jeun.. .. Encore un bon principe de feue ma grand'-mère.

Une autre idée!... Et mais parbleu, c'est cela.

Je croisai soigneusement ma redingote sur ma poitrine, j'enveloppai mes pistolets dans un mouchoir et je me rendis chez ma tante.

La malheureuse femme eut peur du spectre et des pistolets. Elle me pria de mettre mes armes dans ma poche, et m'écouta plus froidement que de coutume.

— Je ne puis rien, me dit-elle.

— Mais, ma tante..., ma bonne tante..., je...je... depuis trois jours je n'ai pas...

— Mon Dieu, mon cher ami, vous sentez bien, je ne demande pas mieux que de vous obliger; mais enfin quelle reconnaissance pouver-vous encore attendre de votre tante en vous présentant ainsi fait chez elle?... Fi!... vous avez un autre habit?

— Non.

— Et cette redingote croisée jusqu'au menton, avec une cravate noire sans col... Quel mauvais ton!... Est-ce que vous n'avez pas de gilet?

— Non.

— Mais au moins on ouvre un peu sa redingote par le haut pour laisser voir les plis d'une chemise bien blanche. Est-ce que vous n'avez pas de chemise?

— Non.

— Ah! Monsieur... Monsieur!... je vous estimais, je vous aimais, je vous croyais digne de mon amour.. j'aurais donné pour vous tout mon sang... Mais, vous présenter chez moi avec une redingote et un pantalon sur la peau...je ne vous le pardonnerai jamais!..Non, monsieur, jamais!!...

Ce fut mon dernier pélerinage au *Mont-de-Piété*.

I. I.

LES VICTIMES DE LA RÉVOLUTION.

Vous les avez vues, n'est-ce pas? vous les connaissez comme moi; je ne vous ferai donc pas leur portrait. Qui pourrait avoir oublié ce teint appétissant, ce regard furtif, ce sourire malin, cette taille à serrer entre dix doigts, ce pied qui emplirait à peine la pantoufle

Des Victimes de la Révolution.



Lith. de V. Ratier

Comme c'est amusant la politique.



Moi, je me règle toujours sur le soleil!..

de Cendrillon, sans compter vingt autres choses dont je ne vous dirai rien, parce qu'il ne faut pas tout dire, et que vous avez de l'intelligence? — Ainsi, vous les connaissez, c'est convenu, nous sommes d'accord.

Par un des beaux derniers soleils d'octobre, qui rappellent l'été en dépit des brouillards de l'automne, toutes deux se donnant le bras, entraient gaiement dans le jardin du Palais-Royal. Dès qu'elles y furent, leur marche se ralentit un peu, et leurs figures, ordinairement si gaies, se rembrunirent légèrement, comme si quelque nuage en eût obscurci les rayons. Elles cherchaient.... Elles cherchaient.... O! ma foi, ce qu'elles cherchaient, vous le devinerez si vous pouvez : elles ne me l'ont pas dit à moi, ce qui n'empêche pas que je m'en doute et vous aussi.

Vous savez déjà que la journée était belle et le soleil riant, comme le regard de la femme qu'on aime. Deux cents individus, de tout âge, étaient groupés autour de légers kiosques, tout brillans de dorure, où, pour la modeste somme de cinq centimes on peut, chaque jour, s'initier aux mystères de la politique. Quelles bonnes figures j'aurais à vous peindre, si j'avais les crayons de Callot! vous verriez l'un profondément occupé des affaires de la Belgique, méditer sur ses destinées futures, et laisser deviner dans ses traits le regret de voir une si riche proie sacrifiée par la France au désir de maintenir la paix; l'autre tout embarrassé de notre situation intérieure, récapitulant en lui-même les motifs d'espérance et de crainte, et montrant, sur sa figure soucieuse, l'attente de la punition des anciens ministres, ou de la chute des nouveaux; tandis qu'un troisième, les traits contractés et frappant du pied la terre en dépit des flots de poussière dans lesquelles ils engloutissait ses voisins, s'indignait de la lenteur et de la timité de notre marche, persuadé que, avec le mot de liberté pour enseigne, la France domplerait encore l'Europe, comme aux jours de Napoléon.

Et les deux jeunes filles parcouraient les rangs de ces politiques soucieux; et leurs voix douces se faisaient entendre sans qu'une oreille curieuse, une seule s'ouvrit pour les épier. Dans leur marche légère, leurs robes touchaient, ou la chaise rustique, ou le genou immobile de plus de vingt lecteurs, sans qu'un seul œil se dirigeât vers elles pour reconnaître à quel joli visage appartenait le fin tissu. Par fois, seulement, un tête, jeune ou vieille, se soulevait pesamment, promenait sur elles un de ses regards qui ne voient pas, ouvrait avec effort une bouche défigurée par un interminable baillement; puis retombant vers l'imprimé soporifique, se livrait de nouveau à toute la profondeur de ses méditations.

Les deux nymphes se promenèrent long-temps, avec une persévérance que leur âge ne faisait pas attendre; mais elles eurent beau aller, venir, passer, tourner, retourner encore; c'était un jour de guignon, ce qu'elles cherchaient ne se trouva pas.

Lasses enfin de cette promenade inutile; car, hélas! de quoi ne se lasse-t on pas; elles prirent le parti de la retraite, et s'éloignèrent en jettant sur la foule ensorcelée un regard de dédain, accompagné de cette réflexion triviale à force de vérité :

Comme c'est amusant la politique!

U. U.

DE LA LAIDEUR EN MATIÈRE DE SÉDUCTION.

CAUSERIE.

Nous causions.

C'était le soir, très tard, au milieu de l'été. La duchesse de V*** avait marié sa petite-fille le jour même. Tous les invités qui ne pouvaient loger au château, venaient de partir pour revenir le lendemain; le calme avait succédé au tumulte; pour les mariés, le bonheur allait suivre l'étourdissement de la fête. Pour nous autres, huit ou dix jeunes gens, qui nous inquiétions fort peu d'un lit de duvet, il avait été résolu que nous ne partirions pas. Aussitôt des lits de camp avaient été dressés dans une vaste chambre attenant à une ferme voisine, et bien résolus à ne point fermer l'œil

de la nuit, nous avions fait apporter là tout un souper de viandes froides, des fruits et du Champagne. Alors ce fut un concert sublime : dix mâchoires opérant simultanément le même mouvement; le bruit des verres, des fourchettes, des bouchons! Il était plus de minuit, le dîner avait fini à sept heures, et nul parmi nous n'avait à se reprocher d'avoir manqué une seule des trente-trois contredanses exécutées par Collinet, sans compter les galopes et les valses. Ce ne fut guères que vers deux heures du matin que nous nous arrangeâmes autour des douze dernières bouteilles de Champagne, et que la conversation s'établit d'une manière plus suivie, quoiqu'interrompue de temps en temps par un bouchon qui partait, ou par un éclat de rire.

Un soir de noces, entre jeunes gens animés par la danse et par le Champagne, on devine aisément le sujet des joyeux récits et des bons mots : on parlait jolies femmes, amour et galanterie. En vain Charles tenta, à deux reprises différentes, de nous mettre sur le chapitre de la chasse que nous devions faire le lendemain; en vain, Antoine se lança à perte de vue dans les conquêtes de la mode; ils ne furent pas écoutés, ou, pour mieux dire, le terrain sur lequel ils s'établirent fournit bientôt une transition à notre sujet favori : on reparla jolies femmes et aventures amoureuses. Par exemple, je dois dire à notre louange que le drame et la politique furent laissés de côté : nous voulions nous amuser.

La mariée était charmante, le marié bien fait : nécessairement, ce fut là le début; puis leur bonheur, et des soupirs d'envie et de regret. Puis, une fois arrivés là, les contes, les histoires; enfin, une discussion s'éleva, sur les qualités les plus efficaces en matière de séduction... La beauté, l'esprit, la gaieté, la mélancolie, une danse nonchalante, vive, un sourcil plus ou moins arqué, un nez aquilin, un coude, un pied élégant, etc., etc. Chacun soutenait son dire et citait un exemple à l'appui : c'était à ne pas s'entendre, un déluge de mots piquans, de saillies, une débauche de conversation, une orgie délirante! on ne s'accordait pas, lorsqu'un de nous s'avisa d'élever la voix pour faire cette remarque si gracieuse et si neuve, si neuve surtout : « Parbleu, messieurs, vous parlez de tout ce que vous pouvez apporter d'avantages dans ce combat à mort, entre un homme qui attaque et une femme qui résiste, mais votre plus puissant auxiliaire, vous n'en dites rien... le caprice, messieurs, le caprice, la fantaisie de ces dames... » Celui qui avait parlé ainsi étudiait depuis dix ans l'âme et le cœur des femmes... Faites donc des études psycologiques !

« Pour moi, dit le vieux chevalier de Charville.....

Je ne saurais vous dire comment le vieux chevalier se trouvait alors avec nous.. Sans doute ses habitudes et ses goûts de jeune homme, lui avaient fait croire qu'il tiendrait bien sa place en notre compagnie; du reste, à table, à la chasse, ses cinquante ans ne paraissaient pas, il nous amusait : gai, spirituel, et laid.., Oh! mais comme... comme quoi vous dirais-je? — Comme un singe! — C'est peu. — Comme un censeur. — Je ne veux pas l'insulter. — Comme M. Dup . . . — Serait trop fort. — Comme une chenille. — Plutôt cela.

« Pour moi, dit donc le chevalier de Charville, vous me paraissez tous sortir de la vérité.... La laideur, Messieurs, parlez-moi de la laideur pour réussir auprès des femmes. » Tous nos regards le fixèrent en même temps, et nous partîmes d'un bruyant éclat de rire. Mais lui, sans se déconcerter : « Riez, riez. Quel est ensuite celui d'entre vous tous, jeunes gens beaux et galans, quel est celui dans les bras duquel une jolie femme s'est jetée implorant sa défaite? » Nul ne répondit. « Regardez-moi, dit-il. » Cette fois nous ne rîmes pas en le regardant. C'était de la surprise, un étonnement stupide parmi nous qui tout-à-coup nous égayaient aux dépens du laid chevalier. Il continua :

« L'histoire n'est pas longue. Il y a de ça quinze ans; j'étais à ......, il y avait aussi là des militaires, des officiers charmans bien faits et spirituels. L'un deux surtout..., permettez-moi de me servir d'une vieille expression, c'était un véritable Antinoüs. Depuis longtemps il faisait la cour à une femme adorable. Tous ses

camarades, voyant ses prétentions, s'étaient empresssé de lui céder le pas; rien n'y fit, et moi.... » — Vous!!!

« Oui, moi qui n'y pensait pas... un soir... à la campagne... elle s'imagina de me faire danser; pour lui obéir, je fis de mon mieux.. elle riait comme une folle.. l'air était chaud .. On proposa une promenade dans le parc... le jeune officier lui offrit son bras... elle refusa.. je marchais seul... elle vint prendre le mien... et deux ou trois fois je sentis une douce pression... Plus tard, toutes ces circonstances me revinrent à l'esprit... le lendemain, ses yeux, si doux pendant la nuit, n'exprimaient plus que du mépris en me regardant; et ce ne fut que quinze jours après que le jeune officier l'emporta. » — C'est impossible! c'est bien bizarre! nous écriâmes-nous. Je vous le jure, répliqua le chevalier... et cele n'a fait que me convaincre de cette vieille vérité, c'est qu'il n'y a pas une demi-heure de différence entre les succès d'un homme très laid et ceux d'un homme très beau.,

Mais peut-être alors, dit Antonio, d'un air singulièrement significatif, en toisant du regard la personne du chevalier... C'était un an après ma petite vérole, répondit-il... alors il se leva, et se mit à se promener par la chambre. Nous étions stupéfaits. Il est inutile de vous parler d'un sourire qui passa sur nos lèvres à tous à la vue du jarret sec et nerveux du chevalier. Chacun de nous eût voulu le voir danser......

Ch. de B.

BEAUX-ARTS.

M. Horace Vernet, directeur de l'académie de France, à Rome, vient de donner sa démission, et doit revenir prochainement à Paris. Quelques nuages élevés entre le ministre français et ce célèbre artiste, relativement à l'école des beaux arts qu'il dirige, sont, dit-on, la cause de la détermination qu'il a prise.

Quelques jours avant d'offrir sa démission, M. Vernet avait adressé au gouvernement français un Mémoire important, par lequel, dans l'intérêt des arts, autant que par économie, il demande la suppression de cette académie.

L'école actuelle coûte à la France 100,000 fr., et n'a jamais eu vingt élèves pour les trois arts qu'elle enseigne. D'après la proposition de M. Horace Vernet, l'entretien de vingt pensionnaires ne reviendrait qu'à 60,000 fr.; chacun des élèves recevrait 3000 fr. par an; 450 fr. seraient payés aux pensionnaires, chaque trimestre chez l'ambassadeur de France; 1200 leurs seraient comptés à la remise qu'ils devraient faire des essais constatant les études de chaque année. Ces essais seraient envoyés à l'Académie des Beaux-Arts de Paris, qui, en les jugeant, déciderait si le pensionnaire doit être maintenu à Rome, ou s'il faut l'en rappeler.

A l'économie de 40,000 fr., que présente la suppression de l'Accadémie, en payant même un plus grand nombre d'élèves qu'elle n'en a aujourd'hui, viennent se joindre les 30.000 fr. que coûte la location de l'hôtel de l'ambassadeur de France à Rome, qui pourrait alors habiter le superbe palais qu'occupe en ce moment l'Académie. La France touverait donc dans la suppression demandée une économie de 70,000 fr. pour le trésor, la convenance d'une somptueuse habititation pour son ambassadeur, et un avantage incalculable pour les élèves qu'elle envoie apprendre des inspirations sur la terre du génie.

— Tous les amis des arts apprendront avec plaisir que M. de Fosestier, l'un de nos peintres les plus distingués, vient d'échapper aux suites de l'accident qui a failli l'enlever récemment, et d'une manière si déplorable, lors de l'explosion qui a eu lieu au coulage de la statue du roi Stanislas. Déjà M. Forestier a recouvré la vue, et a pu reprendre quelques travaux.

— Un concours va être ouvert pour l'exécution de nouveaux bas-reliefs destinés à remplacer ceux de l'arc de triomphe du Carrousel. L'objet de ces bas-reliefs sera de perpétuer le souvenir des glorieuses journées qui ont vu le triomphe de la libeıté en France.

PROFIL DES THÉATRES.

Opera — Oui, Monsieur, m'a dit hier mon portier, grâce à mon cousin, qui est concierge de l'Académie de musique, j'ai été voir *le Dieu, et la Bayadère...* Imaginez-vous, Monsieur, un vieux juge d'avant la première révolution qui devient amoureux d'une demoiselle, comme qui dirait une sauteuse de l'*Ambigu* ou de la *Gaîté*. Ce vieux lapin, qui n'est pas bête et qui sait qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre, offre à la sauteuse, pour le faire aimer d'elle, quelques rouleaux de pièces cinq francs..... Quoiqu'un peu farceuse, on peut avoir des principes : la petite particulière refuse le *quibus*..... C'est alors que la ganache se fâche et veut la faire mettre aux Madelonnettes.... Par bonheur pour la belle, il se trouve là tout exprès pour

la défendre un inconnu, un jeune homme presque aussi beau que M. Auguste, votre neveu, sous son habit de canonnier de la garde nationale.... Le juge, qui se met aussitôt en colère comme un dindon, veut lui faire couper la tête; cela ne prend pas..... Après des mais, des si et des car que je ne vous dirai pas, voilà la sauteuse et notre gailliard qui sortent des remparts de la ville, une supposition comme ceux de défunte la Bastille, et cela en présence d'un tas de demoiselles qui cabriolent et montrent leurs mollets, oh! dame! faut voir!

Ce n'est pas tout : au second acte la sauteuse est chez elle; son inconnu, ou peut-être bien *son monsieur*, meurt de faim, de soif et de fatigue.... Afin de lui donner des secours, elle va pour mettre ses bijoux au Mont-de-Piété.... mais un moment.... devinez un peu, Monsieur, quel est cet inconnu?... Eh bien! c'est M. Brama, vrai Jésus-Christ empaillé, qui aimerait autant être dans les cieux que sur la terre.... Un autre paroissien, laid à faire peur, qu'ils nomment, je crois, petit ou grand Visir, veut faire empoigner M. Brama par les gendarmes du pays comme on a empoigné feu ce brave M. Manuel; mais il n'y a pas mèche..... si fait, il y en a une pour le visir, qui fait mettre le feu à la chambre de la sauteuse, qui, protégée par la providence de l'endroit, monte au ciel bras dessus bras dessous avec M. Brama, qui en fait sa fiancée en attendant qu'elle devienne son épouse au vis-à-vis du maire de son arrondissement.

Mon cousin, qui a de l'esprit, m'a juré sur sa parole d'honneur que le *Dieu* et que la *Bayadère* ne valaient pas le diable : je le crois, car si je n'ai pas ri, j'ai furieusement bâillé.... Après que la claque *payée* a eu fait son commerce, on a demandé l'auteur, qui est justement le même monsieur dont le nom est tous les jours trois ou quatre fois sur l'affiche de cet ennuyeux Gymnase.... Et voilà.

Je voulais faire, cher lecteur, un article sur l'opéra nouveau; mais la narration de mon portier m'en tiendra lieu : c'est bien assez pour un semblable ouvrage.

Th. Français. — Qu'un homme d'esprit se trompe, il est excusable; mais deux de compagnie, ils sont impardonnables : voilà ce qu'a dit le public et ce qu'ont pu entendre MM. Empis et Mazères, qui viennent de couler dans le moule de la nullité leur comédie intitulée : *La Dame et la Demoiselle*. Le talent de Mlle Mars n'a servi qu'à prolonger l'erreur de ces messieurs. Presque justice a été faite de cette œuvre par quelques bons juges. Le temps fera le reste en confirmant l'arrêt de condamnation.

Variétés. — Là comme ailleurs on peut y voir un Banaparte, mais un Bonaparte affublé de sa fameuse *redingote grise*. C'est encore un des beaux traits de la vie de ce météore humain; c'est le trait relatif au prince de Hatzfeld, et c'est toujours le prestige d'un grand nom qui a merveilleusement servi au succès de MM. Dumersan et Dupin.

Porte-Saint-Martin. — Que M. Alexandre Duval s'amuse à lire et relire son *Chanoine de Milan*, cela se conçoit; mais qu'il ose en permettre la représentation, il y a réellement crime de lèze-amour-propre, crime qui sera puni par les bâillemens du parterre. Chose convenue, chose faite.

La gloire des siècles, le prodige de l'immensité, l'*homme* du monde enfin vient d'apparaître aussi sur le plus vaste théâtre des boulevards. Dans cette nouvelle conception dramatique, qui reproduit ce roi des rois terrestres à *Schœnbrunn* et à *SainteHélène*, tout y est palpitant d'histoire et de vérité : c'est plus que Clio burinant, c'est Clio qui parle!... Tout Paris voudra voir et entendre Gobert, qui est admirable, surtout lorsqu'il représente l'*homme* à Sainte-Hélène. Ce magique mélodrame est dû à MM. Dupeuty et Régnier : ils ont obtenu un incommensurable succès.

CARICATURES DE LA SEMAINE,

PAR TOUT LE MONDE.

*** On disait à M. Peyronnet « Vous avez fait une bien sanglante tragédie! — Oui, répondit-il, mais il faudrait en retrancher *vingt scènes* et changer le dénouement.»

*** L'orchestre qui joue avec le plus d'ensemble, est sans contredit celui de l'Elysée Belleville. Tous les musiciens en sont mauvais.

*** Il n'est bruit à la cour de Lulworth, que de la grande vision d'une religieuse de Paris, qui nous annonce gracieusement la guerre, la famine, la peste et, par dessus tout cela, le duc de Bordeaux.

*** La loterie est supprimée à Bruxelles. La du moins la révolution joue à coup sûr.

*** A Rennes, quelques pertubateurs avaient révêtu l'habit de prêtre. L'autorité compétente les a condamné à le garder.

*** Le prince d'Orange vient d'adopter les couleurs brabançonnes. Ce n'est pas la première fois que les Belges le font changer de couleur.

*** *La Quosidienne* a été arrêtée à la poste. Que ne pense-t-elle comme le *Courrier*?

A. Audibert.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

LULWORTH ET HOLYROOD.

Ils étaient là réunis autour du foyer de la royauté déchue, parlant avec ces accens grèles et ces raisonnemens débonnaires que le destin, dans un de ses accès de bizarrerie capricieuse, s'amusa à faire glapir sur un trône, sous des lambris royaux, et, pour plus de contraste, après cette voix de bronze qui tonna partout l'univers.

Ils étaient là, chauffant leurs êtres jadis divins, sacrés ; légitimes, inviolables..... tout jadis, mais aujourd'hui rien; lorsque deux étrangers ayant demandé à être introduits, permission leur en fut donnée d'après leur titre d'Anglais. — Car un Français ne peut être reçu à Lulworth que sur la recommandation de M. Castelbajac, chargé à Paris, comme chacun sait, d'affaires en fort mauvais état.

Les inconnus introduits, posés debout devant la famille assise, Charles ouvrait ses oreilles jusqu'à la bouche, croyant avoir à entendre de la compassion, de la sympathie, des condoléances à la manière du féodal Walter-Scott; mais quel fut son étonnement, étonnement traduit par une gambade de d'Angoulême, quand il apprit avoir devant lui MM. Lloid et Drummund, créanciers du comte d'Artois, qui venaient réclamer de Charles X le paiement d'une somme de 30,000 liv. sterling !

X: Eh quoi, gentlemen, c'est à moi que vous venez demander une pareille bagatelle! Vous devriez comprendre cependant qu'il n'est point de ma dignité de m'occuper de ces sortes de choses.

Lloid: Mais, monsieur, pendant seize années de luxe et de regorgement, vous avez méprisé nos justes réclamations ; et aujourd'hui nous venons avec la ferme intention de les faire valoir *efficacement.*

X: Ah! il y a déjà seize ans que vous êtes en instance ! alors je conçois.... C'est qu'à cette époque mon peuple n'aura pas jugé à propos de vous solder, ce qui est bien mal de sa part. Mais maintenant mon entretien ne le regarde plus; quant à moi, je ne m'en mêle pas davantage. Ainsi donc, gentlemen, adressez-vous, je vous prie, à mon cousin d'Orléans : c'est lui que nous avons officiellement chargé de nos affaires. — Salut.

Drummund: Mais, Monsieur, ceci est une mystification. Nous n'irons point postuler en France pour le remboursement d'une somme, quand les lois mettent le débiteur à notre disposition.

X, vivement : Qu'est-ce à dire, gentlemen? le droit divin et les lois de l'inviolabilité n'auraient-ils pas cours ici, par hasard?

Lloid: Nous ne connaissons que la loi plus naturelle de l'honneur.

X: Ah! si nous parlons chacun un langage différent, ce n'est pas le moyen de nous entendre. Aussi, assez sur ce sujet, gentlemen; je daignerai en écrire moi-même à mon cousin d'Orléans, et je pourrai bien daigner aussi vous faire connaître sa réponse. — Salut.

(Lloid et Drummund se retirent.)

Bordeaux: Bon papa, qu'est-ce que c'est donc que le droit divin, l'inviolabilité et les créanciers ?

X: Oser mettre de pareilles choses en doute ! Il faut le délire des révolutions pour cela.

Bordeaux: C'est donc mal de renier des créanciers, bon papa?

Le Dauphin, à part; On voit bien qu'il n'est pas de la famille, celui-là.....

La Dauphine: Sire, est-ce que vous croyez bonnement, sacrebleu, que d'Orléans va payer vos dettes, dettes d'erreurs et de débauches, encore ?

X: Mais il me semble, douce amie, que notre beau royaume de France vaut bien 30,000 liv. sterling.

Le Dauphin: Sans doute, Sire; mais moi, j'ai une idée.....

Toute la famille avec surprise: Comment! d'Angoulême, une idée à lui?

Le Dauphin: Oui, mais une idée momentanément sombre et funeste pour notre inviolabilité. Car enfin, une supposition..... Il me semble que l'inviolabilité, çà n'est pas portatif. Elle appartient au trône, et non à celui qui est dessus. Çà fait partie du mobilier royal. Ainsi, en ce moment, nous avons prêté la nôtre à notre lieutenant-général..... Autrement il y aurait pour la France inviolabilité à Paris et à Lulworth; pour la Belgique, inviolabilité à Bruxelles et à La Haye; pour le duché de Brunswick, pour Dresde, etc., toujours double emploi, partout concurrence, et c'est ce qu'il faut empêcher..... Car enfin, une supposition..... le 6 décembre prochain, à midi et demi précis, quand la religieuse aux visions nous remettra en possession du trône, il serait fort désagréable de n'y retrouver que la moitié de notre inviolabilité pour la partager avec ceux qui alors en auraient un grand besoin....Car enfin, une supposition.....

La Dauphine, interrompant: C'est juste, d'Angoulême a raison, morbleu; et pour sa première idée, elle n'est pas trop stupide.

Le Dauphin, frémissant d'aise: Hi!... hi!... hi!....

*X:*Tout cela, c'est possible, mes chers enfans; mais cependant je ne peux pas me passer de mon inviolabilité, moi; j'en ai besoin comme de mon fusil de chasse ou de mon bréviaire: au moins laissez-m'en une portion quelconque, aussi mince que vous voudrez, pourvu que je puisse dire que j'en ai un peu.

La Dauphine: Non, vieillard, non. Nous sommes dans le malheur par votre faute; sachons le supporter avec dignité. Refusons aujourd'hui une parcelle de votre puissance pour pouvoir la ressaisir plus tard, mais tout entière et sans lambeaux.....Vos dettes nous mettent sous le coup de la rigueur des lois....Eh bien! faisons comme les seigneurs anglais qui ont des dettes: retirons-nous dans la Canongate, ce sanctuaire inviolable, où tout débiteur peut impunément braver les huissiers. Là, défions le malheur; car le terme de l'infortune approche, et, pour le mériter, d'Angoulême et moi nous ferons à pied le pélerinage d'Holyrood, afin que le rétablissement du trône de Saint-Louis soit l'immanquable résultat de ce pénible voyage.

Tous ensemble: Eh bien! partons.

A. A.

HISTOIRE D'UN CRAYON.

Le diable, qui, dans les choses humaines, est pour moitié en tout, de même que la femme constitue la moitié de la société; le diable, dis-je, me jeta un jour sur la terre.

« Va, dit-il en jurant par les noms les plus sacrés, va tracer des promesses qu'on parjurera, des tragédies qu'on sifflera, des lois dont on rira, ou des romans qu'on mettra avec les vers d'Oronte.

Je tombai de très-haut ou de très-bas, comme on voudra, car vous savez que l'univers n'a proprement ni dessus ni dessous. La verticale que je parcourus avait pour *nadir* un pavé de la rue St-Jacques; ce fut sur ce point de quatre pouces carrés que je rebondis deux fois: l'air en vibra, et frappa le tympan d'un poète qui passait.

En ce moment il songeait à une épigramme contre une jeune actrice qui l'avait éconduit. Il me vit, me ramassa, et, inspiré par ma pointe molle et d'un beau gris, par mon entourage brillant, il étendit ma substance sur le papier en figures ïambiques.

J'avais rapidement servi la verve du poète. Encore rouge d'enthousiasme, il courut chez la rivale de celle qui l'avait méprisé, lui déclama son épigramme, et sur la prière de la belle *** me tirait de sa poche pour ajouter un trait sanglant, quand un grand seigneur entra.

C'était un personnage auguste, un prince. Me voyan

dans la main du poète, il m'en arracha et griffonna un bon pour une lettre de cachet. Elle était destinée à un jeune homme qui la veille avait provoqué le prince en duel.

Oublié sur la table, je passai le soir dans les mains d'un autre amant de l'actrice. J'allais servir dignement les vœux de Satan; mon nouveau propriétaire était un jésuite.

En effet, constamment à sa main, à la cour, à l'église, aux séances des Etats-Généraux (c'était en 1790), je servais à écrire les notes où il dénaturait l'opinion de ses collègues, où il les dénonçait, soit aux Jacobins, soit à Pilnitz, car le jésuite était agent des deux partis. J'étais destiné au mal : tantôt je traçais une déclamation pour le père Duchêne, tantôt je travaillais pour l'abbé Royou. Robespierre me prit une fois pour dénoncer Lafayette, et me passa dans la main de Marat qui additionnait le nombre des têtes à couper en France pour le plus grand bonheur public.

Marat m'avait gardé : je restai chez lui jusqu'à sa mort. Ce jour-là, ses amis, avides de posséder la moindre bagatelle qui ait appartenu au martyr républicain, envahirent ses appartemens. Un orateur populaire, aujourd'hui membre des Pères de la Foi, s'empara de mon individu.

Où ne me portait-il pas? Aux Cordeliers, à la Section, chez Théroigne de Méricourt; je ne sais où encore. Pitoyable destinée que celle de l'être qui dépend! Ainsi le fer sert la justice et l'assassin; ainsi le papier porte le bonheur d'un amant ou la délation du sycophante; ainsi la presse envoie dans le monde un proverbe de Scribe ou une *prédication* de M. L'Enfantin!

L'héritier de Marat notait à mon aide ses petits comptes-rendus à M. de Provence, qui, par amour de la patrie, avait pris un intérêt dans les affaires de la République. La réaction de thermidor fut mon ouvrage; un morceau de papier, où mon maître avait couché les noms d'une vingtaine de conventionnels suspects à Robespierre, tomba entre les mains de ceux-ci, qui prévinrent le coup et le détournèrent sur la tête de leur proscripteur.

J'ai oublié (pardonnez à l'âge) comment, sous le Directoire, je me trouvai entre les mains d'une femme aussi galante que spirituelle, qui dans son boudoir traitait les affaires de l'Etat, dressait avec moi ses listes d'invités au *Bal des victimes* et ses rendez-vous à Barras. A cette époque, je servis divinement le diable.

Mais sous Napoléon, j'étais devenu court et de peu d'usage. Je passai des doigts de Geoffroy entre ceux de Fontane, brouillonnant chez tous deux les louanges de l'astre impérial. Un jour le grand-maître m'oublia chez Napoléon, qui, m'apercevant, esquissa son plan de la campagne de Russie.

J'avais donc le privilége de rendre fou ou méchant..

Napoléon m'avait oublié un an dans sa redingote; en mai 1815 il me retrouva, cherchant à noter ses idées sur l'acte additionnel.

Perdu à Waterloo, j'y restai au milieu des ossemens et des armes brisées; Walter Scott passa, me distingua dans un tas de boue, et se servit de moi pour se rappeler ce qu'il inséra dans ses *Lettres de Paul.*

Je passai le détroit avec l'auteur de Waverley, mais jamais il ne m'employa dans la composition de ses romans. C'est vers 1824 que, songeant à son *Histoire de Napoléon*, il me trouva sous sa main et esquissa le portrait du grand homme.

A Paris, il me laissa chez Raguse, à qui il avait demandé un détail exact des circonstances de la prise de Paris. J'y restai : un ami du maréchal m'y a trouvé le 30 juillet, et mon dernier acte d'existence a été cette mauvaise parodie latine :

O! malheureux Marmont,
Tu trahis le malheur, et fuis avec les traîtres.

LE PROTECTEUR DES ARTS.

(LA SCÈNE SE PASSE EN ESPAGNE.)

— Ah ça! Et ma vierge, me l'amènes-tu?...
— Général, elle est là dans le couloir.
— Est-elle aussi belle qu'on le dit?

— Pas mal, tonnerre de dieu, vos grenadiers lui ont fait une petite paire de moustaches qui lui vont à ravir.

— Comment, est-ce que ses drôles là ?...

Et le général courroucé, saisit une mauvaise lampe placée au milieu d'une foule de cartes et de papiers, sortit précipitamment, vit devant la porte de la cellule oú il était, la plus belle des vierges de Murillo, son chef-d'œuvre peut-être, cette vierge extatique, prise au moment où l'imagination brûlante d'un espagnol pouvait seul le prendre, instant unique de la vierge, respecté par tous les peintres de l'Italie, oublié sans doute, ou plutôt abandonné comme au-dessus de leur talent, comme impossible à prendre.

Il n'était pas trop connaisseur le soldat; seulement il savait que ces bons Espagnols avaient de fort jolis tableaux, que ces tableaux valaient plus que des caissons chargés d'or, que ces chefs-d'œuvres de l'art, uniques, inestimables, pouvaient se rouler commodément autour d'un bâton, se restaurer à Paris, et qu'un fourgon pouvait servir de musée à trente madones, à cent Rubens, à vingt l'Espagnolet, à vingt Père-Eternels, à dix Jésus-Christ, à un millier d'anges. Allant décrochant les vieux cadres dorés, sculptés, les donnant à ses soldats pour faire rôtir les chevreaux des montagnes, il dépouillait les autels de leur poésie, enrichissant de chefs-d'œuvres la France afin de lui épargner la peine d'en faire, ruinant les artistes à venir, et achetant le génie. Comme cet ambassadeur achetait l'amour, mais plus cher peut-être, car l'un ne le soldait qu'avec de l'or, et mon rusé général le payait avec des soldats, tout militaire et préoccupé qu'il était, il resta stupéfait.

— Ah, sacré diable, cela est joliment troussé, ce farceur là..! Tu dieu! la vierge...

— Mon général vous avez votre vierge.

— Ah ça! tu appelles ça une verge...

— Je dis, mon général que vous avez votre vierge, et je vous laisse parce que la mienne m'attend.

Quel cadre! reprit le général, comme cela est sculpté, quel dommage qu'on ne puisse pas emporter les cadres... Il y a de l'or la dessus... Qu'il fait froid... Jean! Jean! Une espèce de sapeur, haut de six pieds, arrive d'une cellule voisine, et le général lui dit :

Démolis-moi cet assortiment de bienheureux qui se balancent dans les nuages comme sur des escarpolettes et fais moi du feu, cela flambera de suite, si tu touches à la toile, je te fais fusiller, sous un prétexte quelconque.

Jean se mit à sourire en entendant ces paroles amicales; et, assez habile dans le métier d'amballeur que lui fesait exercer le général, il détacha très-adroitement, malgré la lourdeur et l'effroyable dimension de ses mains, la précieuse toile, et, en quatre coups de sabre, il détruisit l'une des plus belles sculptures dues à Van Haydem, un de ces artistes qui dans le XVI[e] siècle créèrent ces œuvres d'art, que l'Angleterre achète aujourd'hui au poids de l'or.

— Il faut avouer, dit l'illustre guerrier que si je n'avais pas le soin de prendre ces chefs-d'œuvre...

Il regarda une douzaine de tableaux roulés qui lui étaient arrivés de trois ou quatre couvens de l'Estramadure.

...Les soldats les auraient brûlés, ou bien ils auraient fusillé les vierges sans pitié, comme à Sarragosse où ils ont allumé leur feu avec un Raphaël, m'a-t-on dit... J'ai envie d'attacher à chaque régiment, un peintre, un sculpteur... J'y penserai.

(LA SCÈNE EST A PARIS.)

— Tu n'as pas encore vu la galerie de sa Seigneurie? Oh mon cher! viens donc; cela est superbe : une collection de tableaux admirable! elle vaut six millions.

— Elle ne lui a pas coûté grand chose.

— Oh! il a eu cela de Brick et de Brocke.

— *Fructus belli* .... Les alliés nous ont arraché un musée dont chaque tableau avait été l'objet d'une stipulation; et ceux que des généraux ont dû prendre leur sont restés parce que c'étaient des propriétés particulières. Un général est plus fort qu'un gouvernement tombé.

— Bah! mon cher, si tu savais avec quelle bonne



Lith de Ratier.

Le mot d'ordre.

grâce le maréchal vous ouvre sa galerie, comme il aime à rendre service aux artistes...... C'est le protecteur le plus éclairé que nous ayons; c'est un bon homme ; ceux qui le plaisantent ne le connaissent pas. L'on ne conçoit pas sa pensée.

— Eh ! qui te dit que ces tableaux ne lui ont pas été offerts par des peureux, par des intrigans.....

— Après tout, dis-je, que des objets d'arts soient arrachés par le canon et la baïonnette ou achetés à prix d'or par Elgin, par un lord Stuart, les pays n'en sont pas moins dépouillés de leur parure..... Celui qui transporta l'aiguille de Cléopâtre à Rome, le sphynx à Paris, le cheval de Phidias à Londres, est un protecteur des arts, comme celui qui fait des chanteurs pour la chapelle du pape est un musicien.

— Mais tu es injuste, car le cheval de Phidias, ou sa tête du moins (car lord Elgin n'a eu que la tête), peut, par sa présence, régénérer l'école de sculpture et de peinture en Angleterre, produire de bons effets, comme la botte de Charles XII dans la conseil de Stockholm.

— Au diable les raisonnemens! Entrons chez ton protecteur des arts.

UN MIRACLE A BRIVES-LA-GAILLARDE.

Celui-là est bien authentique, bien vrai, authentique comme le texte des évangiles, vrai comme la parole des prophètes, comme l'humilité des jésuites, comme la pauvreté du clergé. Le fait s'est passé, octobre courant, dans la bonne ville de Brives-la-Gaillarde. Or, afin qu'aucuns ne l'ignorent, dans cette bonne ville pullulent force athées, beaucoup d'impies et pas mal d'excommuniés, engeance maudite, gibier de damnation, arrière-famille de feus les citoyens de Sodôme et de Gohmorre.

Et donc, cette canaille impure, Belzébuth aidant et poussant, s'imagina au grand scandale des âmes pieuses et dévotes, trois vieilles femmes, deux ex-gendarmes et un Suisse, s'imagina dis-je, d'enlever de son piédestal, et de confiner je ne sais où, une croix belle et grande, toute faite d'or, de fer et d'indulgences, croix de salut, croix de paradis, présent de la miséricorde divine, accordé par la munificence des saints missionnaires Guyon et Descorbiac, aux habitans de la bonne ville, le tout aux frais des susdits habitans.

A l'ouïe du projet sacrilège, chair de poule vint à toute âme contrite. Trois jours durants on alla à confesse, on chanta psaumes et litanies à l'effet de conjurer la colère du très-haut.

Il vint ce jour de malédiction, d'exécration, d'abomination, de désolation, il vint, et grande fut la surprise des vrais fidèles en voyant que le soleil s'était levé comme d'ordinaire, que le ciel était bleu comme la veille, qu'on ne respirait pas d'odeur de soufre, et que toutes les maisons n'étaient pas sous terre. A cela MM. du clergé répondirent prophétiquement : *Qu'il n'est pire eau que l'eau qui dort* (saint Marc, ch. 4, verset 3), et les vrais fidèles ébahis, de se retirer avec grands signes de croix, entrevoyant et la fin du monde et le jugement dernier.

Ce jour là, en plein midi, car l'esprit de ténèbres ne craint plus la lumière depuis qu'on a cessé de brûler M. de Voltaire et de guillotiner en idée M. Jean-Jacques, en plein midi on vit s'avancer vers le lieu de la croix une procession de démons, une ronde de sabbat, sous les formes et apparences de M. le maire, de M. le préfet, de MM. du conseil municipal et de la garde nationale. A la tête de la procession, des démons avec des marteaux, des pics, des scies, absolument comme autrefois les juifs au mont Calvaire ; à la queue, toute la population de Brives-la-Gaillarde, moins les vrais croyans.

Et le premier démon, qui portait un habit de préfet, donna le signal de l'attaque, et les pieus et les marteaux frappaient alternativement le signe de la rédemption, lorsque... ô miracle ! ! ! — Fermez les yeux et dites un Pater. — Des cris aigus retentissent, maire, préfet, conseil municipal, démons de toute sorte se jettent les uns sur les autres, mugissant, agitant bras et jambes avec des grimaces hideuses, des contorsions effrayantes.. ..

Et maintenant, oyez un peu la vengeance divine ! Elle qui jadis s'était résolue en pluie de feu pour punir Sodôme, s'était métamorphosée cette fois en essaim d'abeilles pour châtier l'impiété de Brives-la-Gaillarde... Une ruche toute entière s'était soudainement élancée de l'un des membres du Christ. Quel membre? Je ne le dirai pas : car son nom est presqu'aussi *impudique* que naguères celui de Napoléon.

Que si, dans tout cela, il n'y a point manifestation du courroux céleste, exorcisme, miracle, enfin, je crierai à l'aveuglement, j'en appellerai aux trois vieilles femmes, aux deux gendarmes et au Suisse de Brives-la-Gaillarde, qui ont vu le fait comme je vous vois; j'en appellerai à Sa Sainteté le pape, lequel, sur le témoignage des trois vieilles femmes, a jugé comme moi qu'il y avait bien miracle; enfin, j'en appellerai à MM. les cardinaux réunis, qui, sur le désir de Sa Sainteté le pape, ont enregistré le dit fait au chapitre des miracles, sous le numéro d'ordre 7245792451864432594 et immédiatement après *la croix de Migné.*

IL N'AVAIT SEULEMENT PAS DE QUOI PRENDRE UN FIACRE!

C'était, m'a-t-on dit, par une belle matinée de juillet ; de doubles rideaux défendaient aux rayons du soleil l'entrée du cabinet où monseigneur déjeunait tête à tête avec la marquise. Des mets exquis, des pâtisseries fines, des vins délicats, couvraient la table étroite, qui n'empêchait ni les mains de se toucher, ni les pieds de se rencontrer. Toutes les ressources du luxe et de la mollesse étaient déployées dans ce voluptueux séjour: l'or étincelait sur les bordures, la soie dans les lambris; sur un meuble orné de dorures brillantes, reposait la mitre épiscopale, riche des dépouilles du Brésil et de Golconde; et pour signaler le contraste, le tableau d'un antique grand maître représentait l'entrée du Sauveur à Jérusalem. Or, vous savez que, dans cette solemnité, Jésus n'était pas conduit par un de ces riches équipages inconnus de son temps et prodigués de nos jours aux chefs opulens de la hiérarchie catholique. Il n'avait pour monture que l'humble et modeste animal qui distinguait si pittoresquement le porte croix de Sa Sainteté Pie VI au couronnement de Napoléon.

Quand les deux aristocratiques convives, ayant satisfait leur appétit, n'eurent plus qu'à savourer le parfum provoquant du Champagne, ou la douceur moelleuse du Malaga :

Vous me promettez donc, dit la marquise, d'appuyer vivement mon cousin le colonel ; il a du mérite de la piété : vous ferez réellement une bonne œuvre.

— Voilà qui est sûr, marquise, il sera maréchal de camp à la première promotion. J'ai tort, peut-être de me mêler des vanités de ce monde ; mais.....

— Pourquoi, pourquoi? Les vanités de ce monde ont bien leur mérite, et je vous en veux, Monseigneur, toutes les fois qve vous tonnez contre elles.

— Il le faut bien, marquise, au moins une fois par semaine, en chaire, et pour garder le décorum. Mais ne vous effrayez pas, nous sommes loin d'y renoncer, et voilà (ajouta-t-il en montrant à la belle dame les énormes colonnes du Moniteur), voilà qui nous répond de l'avenir.

La marquise y jeta un coup-d'œil, puis elle reprit : — Comment? mais dans ces ordonnances il n'est pas question de vous, ce me semble?

— Pas directement, j'en conviens; mais cela ne vaut que mieux. Les mesures que l'on y proclame étendent l'autorité royale, qui vient de Dieu, et par conséquent la nôtre; elles écrasent ces impies de libéraux qui voudraient nous réduire tous à l'état des premiers apôtres.

— Et vous ne vous en souciez pas, je le vois. Eh bien, vous avez raison ; un carrosse, des laquais, un palais, une table somptueuse ont leur mérite, quoique pourtant votre divin maître n'ait rien possédé de tout cela. Voyez quel équipage.....

— Fi, marquise, fi, dit le prélat sans daigner jeter les yeux sur le tableau que lui montrait la dame. De grâce, pas de comparaisons : *Il n'avait pas seulement de quoi prendre un fiacre!*

En ce moment, un laquais entra tout effaré et dit quelques mots à l'oreille du prélat qui pâlit. La conversation fut interrompue.

Le lendemain, monseigneur monta en chaise de poste, prit la route.... — D'Hermopolis, allez-vous dire? — Non pas, mais de la Suisse, où il apprend en ce moment à conduire un troupeau ...

CHARGES.

L'ENTHOUSIASME.

Transféré de sa prison au tribunal des assises, un meurtrier, nonchalamment étendu dans une charrette, s'abandonnait aux idées sombres que doivent naturellement faire naître un présent de chaînes et un avenir d'échafaud. Habitué au bruit régulièrement monotone de son équipage de captivité, rien ne troublait ses rêveries de douleurs et de sang, lorsqu'il en fût tiré par son gendarme d'escorte, qui, dérogeant à la coutume silencieuse de ses sinistres confrères, commença ainsi l'entretien :

— Eh bien! criminel! nous avons donc tué not' père?

— Ah! mon Dieu oui, monsieur le gendarme, répondit, en ôtant promptement sa casquette, le coupable honoré de tant d'égards.

— De quinze coups de couteau, je crois?

— Dam', oui, monsieur le gendarme.

— Diable! quinze! C'est répréhensible. Un, encore, passe; mais quinze! C'est de l'*Enthousiasme*....

— Ah! c'que vous dites-là, c'est conséquent, judicieux, gendarme; mais, vous voyez bien, on n'peut pas être parfait, ici-bas : tout l'monde a ses défauts; chacun les leurs.

BEAUX-ARTS.

— Dans sa séance du 23 octobre, l'académie des beaux-arts de l'Institut a jugé le concours des grands prix de peinture, qui ont été ainsi répartis :

1er *grand prix* : M. Signol (Emile), de Paris, âgé de 26 ans, élève de M. Gros;

2e *Grand prix* : M. Schopin (Henri-Frédéric), de Lubeck, âgé de 26 ans, élève de M. Gros.

— Une réunion de riches Anglais vient d'entreprendre, sous la protection du cardinal Albani, des fouilles en dehors de la *porte Pia*, à Rome. On y a déjà découvert plusieurs chambres sépulcrales dans lesquelles se trouvaient quatre beaux sarcophages ornés de sculptures, une statue de Vénus, un buste d'Auguste, et d'autres antiquités.

— M. le ministre de l'intérieur a adressé au Roi un rapport sur les embellissemens à faire dans l'intérieur de la chambre des députés; il s'agirait de six statues, représentant la Liberté, l'Ordre public, la Force, la Paix et la Fortune publique; d'un grand bas-relief représentant la France répandant son influence sur les sciences, les arts, le commerce, l'agriculture et l'industrie, et d'un autre bas-relief représentant l'arrivée du duc d'Orléans à l'Hôtel-de-Ville, et retraçant ainsi le souvenir de l'alliance de la nouvelle dynastie avec la cause de la liberté.

— Par arrêté du 21 août 1830, M. Galle a été désigné pour graver le type de Louis-Philippe destiné aux monnaies. Le travail touche à sa fin, et il paraît certain que le 5 novembre prochain anniversaire de la bataille de Jemmapes, une émission considérable de pièces de 5 francs aura lieu à la monnaie de Paris, sauf à retoucher plus tard la matrice originale si les maîtres de l'art en signalaient la nécessité.

— Le 15 de ce mois, le roi de Bavière a inauguré huit statues nouvelles dans son palais de Munich. C'est un hommage rendu aux grandes illustrations dramatiques de tous les pays. Sophocle, Euripide, Ménandre, Caldéron, Shakespeare, Gœthe, Schiller et Racine, rappellent la splendeur de toutes les époques littéraires. Ces huit statues, remarquables par leur exécution, sont de MM. Haller, Lazarini, Bandi, Schwanthaler et Stiegelmaier.

— A Saint-Pétersbourg, on élève une statue à Copernic, et à Milan, une à Beccaria.

— L'exposition publique de l'école royale de dessin, pour les jeunes personnes, a été close le 24 de ce mois. Parmi une foule de dessins bien travaillés, nous en avons remarqué plusieurs qui, en faisant honneur à leurs auteurs, font en même temps aussi l'éloge du zèle et du talent des professeurs de cet établissement, confié aux soins de mesdemoiselles Frère de Montizon.

— Le ministre de l'intérieur vient de commander trois tableaux pour la chambre des députés. Le premier représentera Mirabeau faisant sa célèbre réponse au grand-maître des cérémonies; le second, Boissy-d'Anglas en présence des assassins de Ferrand; le troisième, Louis-Philippe jurant la Charte devant les chambres assemblées.

— Dans un enclos de Londres, destiné aux peintres en carosses, il se trouvait une poutre sur laquelle, depuis nombre d'années, les ouvriers essuyaient leurs brosses; il s'y était formé une croûte tellement épaisse et tellement solide, qu'on a pu la scier comme du bois. On en a fait des plaques, qui, par leur dureté et la variété de leurs couleurs, imitent le plus beau marbre.

— On assure qu'enfin l'arc de triomphe de la barrière de l'Etoile verra bientôt de nombreux compagnons se joindre à l'ouvrier désigné par M. Corbière pour terminer ce trophée de notre gloire militaire.

PROFIL DES THÉATRES.

Opéra-Comique. — *L'enlèvement, ou les Guelfes et les Gibelins*, opéra-comique en 3 actes de MM. Saint-Victor (Scribe) et Ancelin (d'Epagny), musique de M. Zimmermann. — La scène se passe au temps des dissensions meurtrières entre les Guelfes et les Gibelins. Afin d'y mettre un terme, le prince Corsini, chef du premier parti consent à épouser la sœur d'Altamonte, chef du second. Pour voir sa fiancée, il revient de l'armée; mais il la trouve enlevée par un sien cousin, et, qui plus est, c'est qu'il a lui-même favorisé le rapt en défendant le ravisseur contre des assassins et en fournissant un refuge aux deux amans. — Heureusement, l'amour arrange des affaires, comme on voit fort compromises. La nièce d'Altamonte, Gibeline dans l'âme, n'a fui le toît fraternel que pour échapper à un mariage incompatible avec son patriotisme, et nullement par passion pour son cousin Lorenzo. Réfugiée dans un couvent, elle veut braver l'autorité de son frère; mais les soins et les tendres aveux de Corsini triomphent de sa répugnance, et leur hymen termine enfin les fureurs de deux factions prêtes à s'entr'égorger.

On sent que la position équivoque des deux prétendus, position prolongée pendant trois actes, amène les situations les plus comiques entre Corsini et Lorenzo.

Quant à la musique, premier opéra de M. Zimmermann, elle a fait prendre à ce pianiste distingué rang parmi nos compositeurs. Les deux premiers actes sont parsemés de beaux chœurs, de motifs heureux, d'airs bien facturés, et d'un finale remarquable; mais le troisième est d'une rareté musicale qui a excité les murmures de quelques dilettanti affamés.

Cette pièce, montée par la nouvelle administration, fait le plus grand honneur à M. Singier, tant à cause du soin de la mise en scène que du luxe des costumes, éblouissans de richesse et de bon goût.

Mention honorable à Chollet, qui, par égard pour M. Corsini, son délicat rival, devrait bien se charger de chanter les airs confiés à celui-ci.

A. A.

CARICATURES DE LA SEMAINE

PAR TOUT LE MONDE.

*** La place de Luxembourg est en état de siége. On attend des bœufs, des jambons et des Autrichiens de Mayence.

*** Des étrangers qui allaient pour voir les ruines de l'Institut, n'y ont trouvé qu'un académicien. Ils sont partis satisfaits.

*** L'ex-dauphin vient de s'abonner au journal de M. de Lamennais. Il craint l'*avenir*.

*** M. Héricart de Thury vient d'être destitué d'une de ses places. Il ne lui en reste plus que dix-sept.

*** Les bons d'Espagne sont, en ce moment, bien mauvais.

Les carlistes réfugiés à Naples sont appelés *Carlini*, du noms d'une petite pièce de monnaie de fort peu de valeur.

*** Depuis le fameux billet anonyme qui l'engageait à se montrer sur le pont des Arts un rouleau de papier à la main, *la Quotidienne* a tellement peur d'être compromise, qu'elle passe sous les ponts et sort sans papier.

*** Le curé du val St-Germain ambitionnant les honneurs du martyre et les joies de la persécution a, dernièrement, brûlé la cervelle à son cabriolet, pour faire croire qu'on avait voulu faire sauter la sienne.

*** Le prince d'Orange s'obstine à gouverner Anvers et contre tout.

*** Depuis le mois d'août le *Corsaire* fait de l'esprit sur les pavés de juillet. Voilà pourquoi il est si lourd.

A. Audibert.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
Rue des Jeûneurs, n. 14.

La Silhouette.

LE FOU.

> Je ne puis m'empêcher de sourir de pitié en voyant les hommes s'enorgueillir des talents, du génie, de la raison que le hasard leur a départis : car tout cela diffère si peu de la dégradation humaine appelée folie, que chaque jour, à tout moment, on les prend l'un pour l'autre.
>
> (Paolo Frienzi, *il Pergamo.*)

Deux étrangers de distinction, arrivés depuis peu de jours à Ferrare, visitaient l'hôpital, ou plutôt la prison de *Sainte-Anne,* dans laquelle sont renfermés les malheureux privés de la raison. La tête du plus âgé des voyageurs était entièrement chauve, et sa physionomie présentait un mélange de naïveté et de malice, de bonhomie et de noblesse. Toutes les fois qu'il interrogeait le guide grossier que leur avait donné le P. Antonio Mosti, prieur de l'hôpital, il attachait un regard perçant et plein de feu sur les traits rudes et impassibles de ce hideux geôlier, et semblait vouloir y lire ses réponses avant qu'il les eût prononcées d'une voix rauque et sinistre.

Le seigneur qui l'accompagnait paraissait plus jeune de quelques années. Ses cheveux parfumés s'échappaient d'une toque étincelante de pierreries. Un court mantel de velours écarlate et richement brodé enveloppait ses épaules d'une élégante draperie, et laissait néanmoins entrevoir, sur un pourpoint garni d'hermine, les anneaux larges et brillants d'une magnifique chaîne d'or. Sa main, couverte d'un gantelet de soie, s'appuyait sur le pommeau d'une épée suspendue à une écharpe de satin, et le bruit de ses éperons d'argent troublait seul le silence des longs corridors qu'il parcourait.

Etienne de La Boëtie, lui dit en français son compagnon, ce geôlier me paraît aussi stupide qu'effrayant; et à coup sûr, il ne saura nous donner aucun renseignement sur tout ce que nous voyons ici. J'en ai du regret, car ma curiosité est vivement excitée par l'étrangeté de tels lieux.

A ces mots, un jeune Italien qui se promenait dans la galerie s'avança vers eux, et, s'exprimant en français avec facilité, leur proposa de les guider dans leur visite de l'hospice. Je vous ferai connaître, ajouta-t-il, le genre particulier de folie des malheureux qui gémissent ici.

— Cette offre est faite de trop bonne grâce pour que le seigneur de Montaigne et moi nous ne nous empressions de l'accepter, répliqua La Boëtie.

Strozzi fit parcourir à Montaigne et à son ami une longue allée, formée par d'étroits cachots, devant lesquels il s'arrêtait pour expliquer avec beaucoup de sagacité le genre de folie des infortunés que l'on y avait renfermés. Ses réflexions pleines de justesse, et la forme agréable sous laquelle il les présentait, charmèrent les deux étrangers, et firent naître dans leurs âmes une foule de pensées qu'ils se communiquaient en essuyant parfois des larmes.

Le poète et Montaigne allaient continuer sans doute leur dissertation mélancolique, lorsqu'ils furent interrompus tout à coup par le bruit d'un cachot dont la porte tournait en criant sur ses gonds énormes. Un homme couvert de haillons et courbé par la misère plutôt que par l'âge en



sortit avec précaution et jeta autour de lui des regards inquiets. Sa barbe, ses cheveux, étaient en désordre; et ses traits pâles et flétris offraient néanmoins je ne sais quoi de noble et d'imposant.

Il s'avança mystérieusement vers les étrangers, et, tirant une lettre de son sein : Si vous êtes chrétiens, leur dit-il d'une voix basse et solennelle, faites parvenir cet écrit à la princesse Léonore d'Est.

La Boëtie échangea un sourire avec Montaigne et Strozzi, tandis que le premier prenait le papier, pour ne pas heurter la folie de l'infortuné qui lui parlait.

Je vous parais un insensé, continua celui-ci, et vous me confondez avec les êtres avilis parmi lesquels on m'a jeté? Hélas! je ne sais pas moi-même comment j'ai pu conserver ma raison au milieu des infâmes tourments dont on m'accable. Plongé du sein d'une cour brillante dans un cachot infect, arraché aux douces illusions de la gloire, de l'amitié et de l'amour, pour gémir sept ans seul, seul ou parmi des insensés et des persécuteurs; maudire le don fatal du génie et la gloire attachée à mon nom; ah! qui saurait supporter une telle existence! Au nom de la mère de Dieu, s'écria-t-il en embrassant les genoux de Montaigne et en les baignant de larmes, mettez un terme à cet horrible supplice! Que Léonore apprenne en quels lieux je gémis, et elle viendra me délivrer.... Mais vous hésitez; vous redoutez son frère. Ah! oui, redoutez-le, car ses vengeances sont affreuses, implacables...... Eh bien, dites à Conça, au prince de Mantoue, ou à l'ami de mon enfance, au fidèle cardinal Cinthio, qu'ici, sous un nom supposé.... Tout à coup retentit la voix formidable du geôlier, et l'écho répéta sa marche lourde et précipitée. L'infortuné tressaillit, se tut, et courut avec effroi se réfugier dans son cachot, que l'impassible gardien referma sur lui, sans interrompre la *canzonetta* qu'il fredonnait à voix basse.

La manie de ce fou, dit le jeune Italien aux voyageurs émus, est de se croire aimé d'une grande dame. Tantôt il arrose de pleurs des lettres qu'il s'imagine avoir reçues d'elle; tantôt on l'entend se rappeler avec désespoir des fêtes, des tournois, des triomphes. Quelquefois il chante des vers et les trace sur les murs de sa prison, quand, par pitié, on lui accorde un peu de lumière, car sa folie n'a rien de furieux. C'est une profonde mélancolie, une tristesse sombre et continuelle. Ses vers sont toujours consacrés à l'objet imaginaire de sa tendresse; et cette lettre qu'il vous a donnée est, j'en suis sûr, remplie d'expressions amoureuses.

Cela est vrai, dit Montaigne, qui venait de la lire. Il écrit à la princesse de Ferrare, comme si l'auguste Léonore le payait du plus tendre retour! Il lui parle des rendez-vous nocturnes qu'elle lui accordait, et ne doute pas qu'elle n'accoure elle-même le délivrer dès qu'elle saura qu'il est ici. Pauvre nature humaine! ajouta-t-il en soupirant : de tout ce que je viens de voir ici on tirerait quelque argument bien fort pour secourir ce mot hardi de Pline : Rien n'est plus misérable et plus orgueilleux que l'homme.

Sur ces entrefaites, on entendit dans l'hôpital une rumeur vague et confuse : quelques instants après, le cardinal Cinthio, que, la veille, Montaigne avait vu à la cour, entra précipitamment, suivi du prieur Antonio Mosti. Ses traits exprimaient la plus vive émotion, et une rougeur brûlante couvrait son visage. Le P. Mosti prit des mains du geôlier son énorme trousseau de clés, et ouvrit lui-même la porte épaisse qui venait de se refermer sur l'insensé dont s'entretenaient encore les voyageurs.

Cinthio se jeta en pleurant dans les bras de l'infortuné prisonnier, qui le regardait avec une joie douloureuse et stupide. « O mon ami! s'écria le cardinal, lorsque ses sanglots lui permirent de parler, mon ami, était-ce ainsi que tu devais m'être rendu? Puis, se tournant vers les specta-

teurs de cette scène attendrissante : « Étrangers, dit-il avec un transport d'indignation, voyez comment le duc de Ferrare récompense le génie! Redites à vos compatriotes, à l'univers entier, que Torquato Tasso a gémi pendant sept ans dans ces lieux infâmes, tandis que l'univers pleurait sa mort!... Viens, mon noble ami, viens, ajouta-t-il ; fuyons cette terre impie; viens : Rome te réserve des palmes et des triomphes.

Après leur départ, Montaigne, un peu confus de sa méprise, garda quelques moments le silence. Puis enfin, prenant congé de Strozzi, il le remercia, d'un ton affectueux, de la complaisance avec laquelle il leur avait servi de guide. « Eh quoi, demanda gravement celui-ci, vous me quittez sans m'adorer? » Montaigne, à cette question, le regarda avec étonnement. « Mortel grossier, continua le jeune Italien, mon sublime génie, qui vous a plongé dans l'admiration, le don des langues que je possède, ne vous ont pas révélé ma divinité mystérieuse? A genoux, s'écria-t-il au même instant avec fureur, et en saisissant Montaigne à la gorge ; à genoux, profane; adore-moi, ou je t'étrangle. »

La Boëtie et le geôlier s'empressèrent de tirer Michel des mains de ce fou; et tandis qu'on l'entraînait dans un cachot : « Ami, dit Montaigne, en rajustant sa simarre, assurément nous ne devons pas aujourd'hui dresser fièrement la tête, en vanité de la justesse de notre entendement, puisque nous avons admiré l'esprit d'un fou, et pris pour un fou le plus grand génie de l'Italie. En vérité, Socrate avait bien raison de professer qu'il ne savait qu'une seule chose, c'est qu'il ne savait rien; Pline d'écrire : Il n'y a rien de certain que l'incertitude; et moi de redire après eux : Que sais-je? »

S. Henry Berthoud.

MON ÉQUIPAGE.

En vérité, je vous le dis, c'est un équipage excellent!

Non! pas de landaw richement armorié de duc et pair, pas de coupé légèrement suspendu de banquier, pas de berline dévotement massive de prélat, de dormeuse douillettement rembourrée de douairière, qui lui puisse être comparé : car, je le répète, c'est un équipage excellent. Le plus fin voilier qui sillonne les mers de Liverpool à Philadelphie, l'aérostat le plus léger qui s'élève des délicieux jardins de Tivoli aux régions sublunaires; l'octuple attelage qui emportait Charles X à la chasse, le cheval sur lequel Bourmont désertait à Waterloo, la chaise de poste d'un agent de change en faillite, d'un amant qui court après sa maîtresse, d'un mari qui fuit sa femme, sont de véritables tortues auprès de mon équipage.

Vous voyez que c'est un équipage comme on en voit peut.

Par un mécanisme incroyable, pour qui ne l'a pas soigneusement anatomisé, il me transportera aussi promptement à Lulworth qu'à Saint-Cloud, aussi chaudement à Moscou qu'à Rome, aussi facilement sur le sommet des Alpes que dans la plaine Saint-Denis, sur le verglas que sur le sable, dans un grenier que sur une place publique. Pour voir un roi dans son palais, un autre roi met pied à terre : moi, sans quitter mon équipage, je pénètre chez les princes, chez les dames, dans le secret du cabinet et dans celui des boudoirs; moins audacieux jadis, éperons au pied, fouet en main, Cromwel entrait au parlement. Mer, montagnes, précipices, étages, ne sauraient entraver sa marche : car il n'est mu ni par la force des hommes, ni par celle des chevaux, ni par celle de la vapeur; c'est en un mot.... comment expliquer cela...? m'y voilà.... c'est un rêve.... figurez-vous la pensée sur roulettes.

Certes, vous en conviendrez, c'est là un équipage unique.

Sans parler plus long-temps de sa célérité, il a mille autres avantages.

Et d'abord, il est économique et à la portée de toutes les fortunes; plus économique cent fois que vos Omnibus, Dames-Blanches, Tricycles, Carolines, Citadines, Béarnaises, Batignolaises, etc., qui, après leur existence ruineuse, ont fait dépenser à maint honnête bourgeois cent fois plus d'argent qu'il n'en avait employé jusque là à se faire véhiculer pendant cinquante ans de sa vie : car, notez-le bien, ceci est à la lettre, il faudrait être absolument sur la paille pour ne pas se servir de mon équipage; ni de remise à louer, ni de chevaux à nourrir; de gens à payer, point.

Sur mon âme, c'est un équipage bien économique. Et commode donc! et commode par dessus tout. On y peut tenir deux, ce qui est fort agréable; rien que deux, ce qui est plus agréable encore : un groom dans un cabriolet, un conducteur dans un omnibus, un cocher sur le siége d'un coupé, un laquais au dos d'une calèche, sont autant d'importuns mouchards. Consolez-vous, car vous n'aurez point à craindre les regards jaloux, les oreilles indiscrètes de ces ennemis domestiques. Que votre femme soit gaîment du voyage, un marche-pied indécent ne déchirera pas ses légers falbalas, une roue impure ne souillera pas sa robe blanche, un fouet brutal ne viendra pas cingler sur ses doigts délicats, ni la poussière insolente, ni la boue infâme qui vole ou rejaillit. Pas n'est besoin non plus de vous embarrasser de pelisse, de casquette, de bonnet de soie noire, de porte-manteau, de valise, de malle, de rasoirs, de carton à serrer chapeau d'hommes, chapeau de femmes.

C'est un équipage bien commode.

O vous tous qui, de quelque voiture que vous vous soyez servis, avez si souvent rencontré dîner froid, volaille sèche, épinards sans beurre, rôti brûlé, beurre fort, lit mal fait, hôtes malhonnêtes, servante malpropre, conducteur mal pris, postillon maladroit, servez-vous de mon équipage; voyez s'il vous expose à aucun de ces horribles inconvénients, et dites ensuite s'il est au monde un équipage plus commode.

J'ajouterais bien encore quelque chose, mais personne ne voudra me croire, et cependant cela est. Oui, jadis *l'Hirondelle* écrivait pompeusement et menteusement sur ses panneaux: *Sûreté, Célérité.* Et bien, sur les flancs de mon équipage il y a cette légende : *Économie, Sûreté, Commodité, Célérité;* je pourrais encore ajouter, sans crainte d'être démenti, le mot *Inversabilité.* Oui, inversabilité. Mon équipage résout le grand problème de toutes vos maisons roulantes; c'est mieux qu'un homme, c'est une machine intelligente. Vos chevaux suent, vos ressorts cassent, vos essieux se rompent, une ornière vous fait trébucher, un pavé vous fait sauter, une montagne vous fait culbuter : rien de tout cela n'émeut mon équipage; on y est comme chez soi, comme dans une dormeuse, comme dans un lit.

Un équipage incroyable, n'est-ce pas?

Vous riez, belle dame : eh bien, daignez y monter avec moi, donnez-moi votre main, placez-vous mollement sur le duvet, couvrez vos blanches épaules de cet édredon moelleux, rapprochez sur vos oreilles votre bonnet de nuit, fermez les yeux et partons.

. . . .

. . . .

Rapide, économique, commode et inversable. . . . .

. . . .

En vérité! en vérité! pour l'homme doué d'un peu d'imagination, c'est un excellent équipage que mon équipage.





Lith de Ratier

Les loups ne se mangent pas



Lith. de Ratier

Bonne nouvelle!.. voilà la guerre civile qui commence!..

JOHN-BULL IMPORTUN.

On se rappelle la mésaventure arrivée dernièrement à mylord Wellington avec M. Dryden.

Fatigué des contrariétés parlementaires, Sa Seigneurie parcourait à pied les rues de Londres, le jarret tendu et le nez au vent; non point avec un nez de simple particulier comme le vôtre ou le mien, mais avec ce nez à forme devenue historique. A plusieurs centaines de pas de cette portion du noble duc se promenait aussi le quincailler Dryden; du reste quincailler fort honnête homme, grand consommateur de porter, et surtout patriote consommé: car le sort passé, présent ou futur, de la vieille Angleterre, le moindre soupçon de la supposition d'une apparence de probabilité politique, voilà qui absorbe chez M. Dryden tout le reste de son existence que la quincaillerie n'occupe pas. Il sortait de chez son vénérable voisin, épicier par état et whig par opinion. Avec sa perspicacité diplomatico-commerciale, aussitôt qu'il fut parvenu de l'atmosphère de la canelle dans celle du charbon de terre, M. Dryden ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il se passait quelque chose d'inhabituel, d'extraordinaire, dans *Great-Street*. La perspective s'y trouvait interrompue par un obstacle horizontalement recourbé... Dryden saisit son lorgnon, braque le phénomène, l'examine... et reconnaît le noble nez de lord Wellington s'agitant incognito dans l'espace.

Ravi de cet heureux hasard, qui peut, en un quart d'heure, le rendre le politique le mieux informé des trois royaumes, maître Dryden accoste poliment mylord duc, et l'accable de questions sur la situation politique du moment. — Vainement celui-ci lui représente qu'en cet instant il se promène pour son compte particulier, et non pour celui de l'état; qu'il ait à le laisser en repos, ou qu'il va se fâcher : le persévérant Dryden insiste toujours... Alors arrivent menaces, et *Goddem!* Bref, mons Dryden, caporalement empoigné, est condamné à plusieurs jours de prison pour avoir adressé la parole au duc de Waterloo dans une rue de Londres.

Afin de parer à cet inconvénient, lord Wellington a pris depuis la précaution de ramener son nez en voiture; mais sa longueur empêche qu'il y soit tellement bien caché que le bout ne s'en voie parfois un peu, et c'est justement ce qui est arrivé le jour de l'ouverture du parlement. John-Bull, sans doute trompé sur l'espèce par la forme, voulait à toute force sauter après; et, n'y pouvant parvenir, il a traduit ses regrets par de menaçantes vociférations, criblant de mille coups de pierres l'équipage rapide qui lui ravissait l'objet de ses vœux.

Et comme Sire Guillaume s'informait de la cause du vacarme populaire : Ce n'est rien, répondit un lord: c'est John Bull qui manifeste à Wellington le plaisir que lui cause son acharnement à toujours montrer son nez.

—Alors, reprit le roi, nous nous verrons forcé de faire pour notre premier ministre ce que notre cousin de Sardaigne a fait pour ses troupes. Voulant maintenir chez son peuple le respect dû à l'armée, ce pauvre sire vient, par décret spécial, d'interdire à ses sujets la faculté qu'ils se sont arrogée depuis quelque temps de jeter des pierres à ses fidèles soldats.

A. A.

LES LOUPS NE SE MANGENT PAS.

Assez voyons la folle politique
Crier : *Arrière* et *Marche* tour à tour,
Et, se targuant d'ordre et de paix publique,
Briser la nuit ce qu'elle a fait le jour;
Assez parlons de rois et de ministres,
Sots députés et pairs mourant de peur,
Noirs jacobins, agitateurs sinistres,
Prêtres soufflant rage, trouble et terreur :
Quitter il faut ces lugubres matières....
Au lieu des grands qui traitent nos affaires,
Que d'entretiens les bêtes soient l'objet.
Aucuns diront que c'est même sujet....

Or vieux récit me vient dans la mémoire :
Oyez, amis, la véridique histoire.

Il fut un temps où tous les animaux
Etaient régis par une loi commune :
Point n'existait dans leurs rangs libéraux
Distinction de force, de fortune;
Tous ils étaient ou se croyaient égaux;
L'oiseau chétif trouvait devant justice
Appui semblable, avait semblables droits
Que le lourd bœuf ou le tyran des bois;
Chacun faisait à son tour le service;
Chacun priait suivant sa volonté.
Selon l'avoir dont il était doté,
Chacun payait la gabelle et la taille:
Coq portait grain; aigle, perdrix ou caille;
Linot, brin d'herbe, et souris, brin de paille....
Mais trop court fut un régime aussi doux!
Toujours il est un parti qui conspire.
Or dans ce temps la famille des loups
De dent, de griffe et d'œil visait l'empire.
Adresse et force ils unissaient en eux :
Plus en faut-il pour qu'un grand réussisse?
Beaucoup servaient leurs desseins factieux,
Aucuns par peur, aucuns par avarice;
Tant firent-ils qu'ils en vinrent à bout.
La race louve, intrigante affamée,
Sut doucement s'insinuer partout:
Vers trône, autel, chaire, justice, armée,
Loup, toujours loup, on ne voyait que loup.
Oh! comme alors l'état changea de face!
La loi n'était que trompeuse grimace.
Par la puissance on mesurait le tort :
Le droit ainsi revenait au plus fort.
Amis de loups seuls parvenaient en place.
Le bon plaisir tenait lieu de raison.
S'y montrait on ou rétif ou contraire,
Loups de rabat vous jetaient en prison....
Loups d'épaulette envoyaient à la guerre,
Loups de soutane à tous disaient : Priez;
Loups de finance à tous disaient : Payez.
Partout enfin la tourbe sanguinaire
Au nom de Dieu mangeait, pillait, grugeait,
Incendiait, violait, égorgeait.
L'ébat fut court, car si dure souffrance
D'un ange aurait lassé la patience.
Les animaux ne sont guère endurants.
Cri de vengeance effraya les tyrans.
On courut sus; après maintes merveilles,
A chaque loup on coupa les oreilles.
Mais c'était peu pour aussi grands méfaits.
Aucuns étaient que le sang encor frais
Montrait assez comme les plus coupables.
« De l'attentat rendons-les responsables!
» Et, chatiés par un juste retour,
» Que les mangeurs soient mangés à leur tour. »
Ainsi parla la voix du peuple-juge.
Ils périront sous la dent.... C'est fort clair.
Mais quelle dent?.... Un chat quelque peu clerc,
Chat beau parleur, à qui dans le grabuge
Un trou de cave a servi de refuge,
Au soupirail montre la tête, et dit :
« Illustres chats, je suis sans contredit
» Ainsi que vous sauveur de la patrie.
» Moult ont brillé dans le noble conflit
» Par griffe ou bec, mais nous par le génie.
» *Ergo,* crions : Vive l'ordre légal!
» Et réservons au conseil ce régal. »

Fin est le chat, ou du moins il s'en flatte.
Or celui-ci plus qu'aucun autre était
Souple de langue aussi bien que de patte.
Chacun tout bas sans comprendre écoutait.
Partant, pour lui ce fut chose facile
Que décider une foule imbécille.
Ainsi fait-on; et selon son souhait
En parlement on traîne les coupables
Chargés de fers, de dépit harassés,
L'oreille roide et les crins hérissés,
Poussant au loin hurlements lamentables.
On fait savoir ensuite aux grands doyens
Qu'ample curée est là pour leurs altesses.
Eux d'accourir, espérant faire liesses
De gros moutons, pour le pis, de gros chiens,
Comme au doux temps de leurs galas anciens.
Tous sont présents... mais, chose singulière!
Pareil spectacle onc peut-il s'être vu?
Après trois jours passés en jeûne austère,
Tout le conseil d'appétit dépourvu
Tire la langue et recule en arrière.
Les grands doyens sont malades ou fous...?
A d'autres...! non... les grands doyens sont loups!

Loups renforcés, loups de haute volée,
Loups dont la tête est par l'âge pelée,
Et dont le corps rabougri, délabré,
De belle hermine est richement paré.
Oyez-les tous hurler avec leurs frères;
Regardez-les, penchés sur le bureau,
Cligner de l'œil, ou levant le museau,
Tendant le cou, déplorer leurs misères.
« Les manger, nous! l'espéra t on jamais?
» Punir si fort légère peccadille!
» Quand nous aussi sommes de la famille,
» Et même avons pris part à leurs méfaits!
» Leur peau serait par nos dents déchirée,
» Nos estomacs deviendraient leurs tombeaux,
» Nous qu'on a vus à leur meute altérée
» Servir le sang et tailler les morceaux,
» Puis avec eux partager la curée!
» Non.... quand par nous un seul serait occi,
» Il faudrait tôt qu'on nous mangeât aussi :
» Car, si le sang de leur gueule dégoutte,
» Sur nous de même on doit voir quelque goutte...»
Ainsi parlant, grand nombre lacrymait,
D'autres bâillaient, et le reste dormait.
Cris, ronflements, font retentir la voûte.
En tel état se montre le conseil,
Et l'on devait s'attendre à cas pareil.
Honteux débris du régime vorace,
A tout complice ils doivent faire grâce.
Contre nature est semblable repas :
Tout loups qu'ils sont, loups ne se mangent pas.

CHARGES.

CHAPITRE DES CONSOLATIONS.

To be, or not to be.

Dans cette position délicate de la vie sociale qui place l'homme à erreurs entre un arrêt de la cour d'assises et l'espoir chanceux d'un pourvoi, il mâchait un morceau de tabac, quand le bruit sourd des verroux vint réveiller son attention assoupie. C'était le geôlier de la Conciergerie. Eh bien, condamné! dit celui-ci, êtes-vous un homme?

— Mais... oui, monsieur le geôlier, répondit le condamné en étudiant son interlocuteur d'un œil inquiet. Pourquoi ça?...

— Chose de savoir. Tant mieux ensuite que vous soyez un homme, parce que dans ce monde il faut être un homme... C'est que, voyez-vous, y a comme ça des hommes qui ne sont pas hommes... mais, puisque vous êtes un homme, c'est différent... Ainsi, tenez, moi, je suis un homme... Vous, vous êtes un homme... Eh bien! nous voilà deux hommes ici; et puisque vous êtes vraiment un homme... — Eh bien!...... — Votre pourvoi est rejeté....

Ici le condamné parcourt en un long cri toutes les gammes de la désolation; l'impassible geôlier l'interrompt :

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc?..... Comment! vous me dites que vous êtes un homme... et puis pas du tout, vous n'êtes pas un homme... Nous ne sommes donc plus deux hommes ici.

— Mais!...

— Allons, sacrebleu, soyez donc un homme... Tenez, voici justement M. l'abbé Montèze qui arrive... Ah! voilà un homme! c'est lui qu'on peut appeler un fameux homme... depuis trente ans qu'il apprend aux hommes à être hommes!... Il vient vous exhorter à devenir aussi un homme... Ainsi, condamné, je vous laisse avec lui, et au moins.... montrez-vous un homme... C'est pour tantôt quatre heures, entendez-vous?...

ERRATA.

Oh! heureux, trois fois et demie heureux! l'être non obligé d'écrire ses pensées, et libre,

en les disant, de s'écouter parler, de se reprendre, de répéter, d'ajouter même des variantes, ce qui est fort amusant pour ceux réduits au seul rôle d'auditeur. Mais désespoir pour celui forcé, afin de faire lire son idée, de la transmettre à l'homme machine appelé imprimeur, cent fois plus machine que la feue machine de Marly. Souvent une idée n'arrive à l'abonné que tronquée ou incomplète, quand l'abonné a droit à une idée tout entière. C'est ainsi que, dans notre dernier numéro, le premier des deux vers qui terminent *l'Histoire d'un crayon* n'est rapporté qu'à moitié. Peut-être cette faute, en apparence involontaire, révèle-t-elle un ami dévoué à Marmont; mais, comme *la Silhouette* doit en compter peu parmi ses souscripteurs, nous les rétablissons ici :

Misérable Marmont, trop funeste à tes maîtres,
Tu trahis le malheur et fuis avec les traîtres.

PROFIL DES THÉATRES.

C'était une véritable fête à l'Opéra-Comique le jour de la rentrée de Ponchard. Cet acteur, déjà si aimé, s'est surpassé dans *la Dame Blanche*, et il en a été remercié par jusqu'à trois coups de tonnerre applaudissant. — Au premier jour *l'Amazone*, opéra en deux actes, au même théâtre. — A présent que le calme est rétabli, tout Paris court aux Variétés pour y voir *la Coalition*, ou *les Catilina de faubourg*. — Contre son habitude, M. Scribe n'a pas été heureux, deux pièces nouvelles ont été mal accueillies du public : *Fra Ambrosio* et *la Protectrice*. Mademoiselle Jenny Vertpré a reparu au Gymnase dans *la Reine de seize ans*, et toujours avec plus de succès. — L'Ambigu-Comique se ressent de l'activité de son nouveau directeur. Deux opéras-comiques, *les Petits Savoyards* et *Ambroise*, ont été transportés sur cette scène; *Toulon et Fontainebleau* rivalisent avec le *Napoléon* de la Porte Saint-Martin; *Une Nuit au Palais-Royal* est une réussite, et deux nouveaux mélodrames, *la Brainvilliers* et *Cinq-Mars*, viennent d'y être reçus. — Au Cirque-Olympique, les Athlètes luttent chaque soir avec succès contre la chute du *Curé Mingrat*. — Voilà Potier à la Gaîté. Sur quel théâtre n'aura-t-on pas vu *le ci-devant jeune homme*. — On monte avec activité le *Napoléon* de l'Odéon. — *Le Paradis en goguette*, parodie des divers *Napoléon* représentés sur les différentes scènes, vient d'être reçu par la Gaîté. — Le théâtre des *Folies dramatiques*, situé sur l'emplacement de l'ancien Ambigu, ouvrira dans le courant du mois de décembre.

CARICATURES.

⁂ Le *Temps* est changé.

⁂ *Fléaux*. — Le cholera-morbus à Moskow. — Les chiens enragés à Versailles. — A Paris, *la Quotidienne*.

⁂ Le *Moniteur* annonçait dernièrement que le roi avait reçu une députation de sourds muets. Si S. M. n'avait reçu que de pareilles députations, M. Guizot serait encore ministre.

⁂ Les *carlins* ne sont pas fidèles.

⁂ *Eure* et *bonheur* sont synonymes.

⁂ En Espagne, M. de Bourmont a été déclaré incapable de faire partie de l'armée de la *Foi*.

⁂ A Toulon, en fait de monuments publics, il n'y a que les bureaux de tabac qui aient fait disparaître les fleurs de lis. Que Dieu les bénisse!

⁂ M. de Talleyrand représente la révolution en béquilles.

⁂ Charles X avait dit : « J'aime mieux monter à cheval qu'en charrette. » — Pour tout arranger, il est monté en voiture.

⁂ Le journal des *Débats* devrait changer de titre, puisque tout, chez lui, se fait maintenant à l'amiable.

A. Audibert.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.

La Silhouette.

MŒURS PARISIENNES.

LES LOGES DU CINTRE,

TRILOGIE RÉCENTE.

—

SCÈNE Ire.

(Le boulevart Saint-Martin; devant est le théâtre; à droite, tout ce que la nature parisienne offre de gracieux; à gauche, tout ce qu'une imagination féconde peut y ajouter de plus champêtre.)

Un jeune homme et un homme jeune reculant chacun de deux pas comme deux gens fort surpris. — Eh bonjour, mon cher Grimard! Comment! toi à Paris!

Grimard. — Oh! mon Dieu oui. Je me suis dit comme ça : Je suis d'une position à tout voir, et pour lors j'ai quitté mon endroit afin d'envisager Paris.

Sainville. — Ah! ah! c'est bien ça, mon garçon. Et tout Joigny se porte bien?

Grimard. — Mais tout Joigny en masse, oui, il ne se porte pas mal. Et à propos, qu'est devenu madame ton épouse?

Sainville. — Elle a la migraine.

Grimard. — C'est comme à Joigny. Dis donc, est-elle jolie, madame ton épouse?

Sainville. — Comme ça.

Grimard. — Comment, comme ce laidron qui passe là?

Sainville. — Et non; je te dis : Comme ça.

Grimard. — Ah! j'y suis; locution. Comme à Joigny.

Sainville. — Où allais-tu donc ainsi?

Grimard. — Au théâtre Saint-Martin.

Sainville. — Qu'est-ce que tu vas faire là?

Grimard, *couleur de chat effrayé.* — Tiens, c'te bêtise! j'y vais pour voir le spectacle, donc; comme à Joigny.

Sainville. — Ah! c'est qu'à Joigny vous allez au théâtre pour voir le spectacle.

Grimard, *un peu remis.* — Ah çà, mon ami, pourrais-tu me faire le plaisir de me dire pourquoi l'on y va, à Paris?

Sainville. —Dam, cela dépend des goûts, des conditions et de la nature des protubérances cranologiques, ce qu'il serait trop long de détailler ici.

Grimard. — Excuse de farceur; c'est comme à Joigny. Il y a de fameux farceurs, va, par là! Mais alors je te demanderai pourquoi toi, vicomte Alexandre de Sainville, tu vas au théâtre...... quand tu y vas.

Sainville. — Moi, mon cher, c'est pour admirer la nature environnée de tous ses charmes, la nature prise de son seul bon côté; enfin, la nature vue par un carreau de loge.

Grimard. — Tiens, ce drôle de goût! Mais tu ne dois guère bien voir le spectacle par là?

Sainville. — Eh! qu'est-ce qui te parle du spectacle? Comment, tu ne comprends pas?

Grimard. — Pas du tout.

Sainville. — Eh bien, mon cher, apprends-donc que, pendant que quelques individus (comme toi et ma femme de chambre, par exemple, vont au théâtre pour y trouver du plaisir dra-



matique, il en est d'autres qui y vont chercher la solitude dans les cinquièmes loges, au cintre; et, tandis que ces divers motifs, agissant diversement sur les divers individus, produisent divers résultats, moi j'établis mon domicile dans le couloir des cinquièmes, j'observe; et alors tu sens bien, mon cher, que je vois de ces choses...

GRIMARD. — Ah! tu vois de ces choses-là!.... Hi... Hi.... Ce doit être drôle, tout de même.... Ah çà, et l'ouvreuse, qu'est-ce qu'elle dit?

SAINVILLE. — Rien. J'ai fait avec elle un bail de trois, six, neuf. Veux-tu en user?

GRIMARD, *cherchant son argent dans son mouchoir.* — Volontiers; d'autant plus que ça doit être bon marché deux billets de couloir..... et du cintre encore!

SAINVILLE. — Laisse donc, Grimard; c'est mon affaire. Entrons.

SCENE II.

(Couloir des cinquièmes loges.)

SAINVILLE, *à l'ouvreuse.* — Bonjour, madame Barbichon.

L'OUVREUSE, *souriant gracieusement comme un sanglier.* —Ah! c'est M. le vicomte, que j'ai bien l'honneur d'être sa servante, ainsi qu'à monsieur, que je présuppose qu'est l'ami qu'il m'a souvent parlé que j'devais m'attendre qu'incessamment qu'il l'amènerait.

SAINVILLE. — Non, madame Barbichon, non; c'en est un autre. Et le roman, vous amuse-t-il toujours beaucoup?

L'OUVREUSE. — Ah! Seigneur de Dieu! que j'crois bien qu'il est joli, M. le vicomte! J'en suis que l'brigand dit à l'époux que la jeune personne que j'vous ai dit l'autre fois qu'on prétendait qu'elle était morte, voilà qu'elle ne l'est pas! Cette pauvre jeunesse! Que si c'était mademoiselle Juliette....

SAINVILLE. — Eh bien, madame Barbichon, voulez-vous aller lire la fin pour me la narrer tantôt?

L'OUVREUSE. —Certainement, sauf votre respect, M. le vicomte. Mais que je n'oublie pas que j'vous dise que vous n'alliez pas au 39, parce qu'il est occupé; ça n'est pas pour dire, mais que c'est des gens qui....

GRIMARD. — Suffit, l'ouvreuse, suffit.... Oh! quelle langue! c'est comme à Joigny.

Perspective générale. — L'ouvreuse se trouve nez à nez avec son roman au moyen de ses lunettes; Sainville, nez à nez avec un carreau noir, parce qu'un chapeau est accroché devant; Grimard, nez à nez avec une jolie femme qui est justement tournée de son côté pendant qu'il regarde par la serrure.

SCÈNE II.

(Le foyer).

SAINVILLE. — Ah çà, maintenant, mon cher, pourrais-tu me dire pourquoi tu mets ton argent dans ton mouchoir?

GRIMARD. — Parce qu'à Paris, ce n'est pas comme à Joigny. A Joigny, je pourrais aller avec nonante-trois pièces de cinquante-cinq sous dans le creux de la main, sans que personne y touche; ici, m'a-t-on dit, l'on trouve toujours la main d'un autre dans son gousset, et c'est désagréable. Pour lors, vois-tu, je mets mon argent dans mon mouchoir, mon mouchoir dans mon chapeau, mon chapeau sur ma tête, et il faudrait bien que le diable s'en mêle...

SAINVILLE. — Mais, au moins, est-il fermé à clé, ton chapeau?

GRIMARD, *tirant tout à coup Sainville par le pan de son habit, au point de le déformer à tout jamais.* — Sainville! Sainville! Dis donc, les voici! la voilà! cette petite commère qui.... que... le chapeau... le couloir... tu sais bien.....

SAINVILLE, *avec des yeux d'apoplectique.* — Quoi! es-tu sûr de ce que tu dis là?...

Grimard. — Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qui te prend donc ? tu cramoisis, Sainville ! Est-ce que tu te trouves mal, mon ami ?... Garçon ! à moi ! garçon !... au secours ! garçon ! Un flacon d'eau sucrée, et un verre de vinaigre des quatre voleurs !

(Un cri de femme se fait entendre; tout le foyer est en combustion; et quand, une heure après, l'ordre est enfin rétabli, Grimard ne peut plus se moucher, Grimard n'a plus d'argent pour payer le garçon, Grimard est obligé de s'en aller nu-tête, parce qu'on lui a volé son chapeau, ce qui n'empêche pas Grimard de s'écrier : C'est très gentil, le couloir des cinquièmes!)

A. A.

LE CAPORAL INSTRUCTEUR

DE LA GARDE NATIONALE.

Au pas, citoyens, au pas ! Y aurait-il des recrues ici ? Je crois cependant que nous sommes tous du 29 juillet... excepté vous, monsieur n° 2, là-bas, qui arrivez de Bruxelles. Au pas !

Vous avez fait votre apprentissage dans la guerre populaire, jeune homme. Le Hollandais Guillaume a drôlement profité de la leçon donnée à son cousin Charles. Tous aussi sots, n'est-ce pas ? c'est dans le sang ; rois apportés par la force étrangère, avec l'apostille de la grâce de Dieu, et un bout de constitution, pour que la sauce fasse passer le plat réchauffé... Patron, à la boutique c'est vous qui ordonnez. Ici le caporal vous prie de ne point accélérer le pas. Un, deux ; un, deux.

Que diable vient-on, à l'âge du monde, nous rabacher de droits divins et de naissance ? Quelles écrevisses politiques ont rêvé une lutte possible entre les chargés d'affaires du peuple et ce même peuple ? Comme si je ne renvoie pas le cordonnier qui m'a assasiné le pied, et le barbier qui m'a écorché le menton ? Concevez-vous ce cordonnier et ce barbier me forçant, le pistolet sur la gorge, à accepter leurs services, alléguant que Dieu a graissé leur cuir ou parfumé leur savonnette ? Attention ; tournez !

Mais toute comparaison cloche. Le bonheur général réclame que nous soyons pratiques constantes, autant que faire se peut. Le gouvernement des peuples est une industrie qui, chez nous au moins, ne veut point de concurrence. Le trône doit exister beau, brillant, digne, mais tombeau des contrefacteurs en matière politique. Voilà la chose. Un d'entre la nation est estimé chez nous, connu au dehors ; il s'est battu contre nos ennemis, et ne les a jamais servis ; il était ami du peuple, et sujet fidèle quand c'était un devoir : vous nous convenez ; voilà un contrat : l'acceptez-vous ? soyez notre roi ; sinon, non. Présentez armes !

Aurons-nous toujours un bon roi, dira-t-on, et la nature va-t-elle changer son cours pour favoriser de ses dons l'enfant destiné au trône ?... Non, mais en tout cas nous avons une Charte, une représentation ; le prince sera tel quel : s'il trahit son éducation, les grilles sont là pour l'empêcher de mordre. Au pas donc, s'il vous plaît !.

La royauté, mes camarades, me paraît comme une magnifique citadelle, défense indispensable de la cité ; mais, pour qu'elle ne devienne pas dangereuse aux habitants, nos députés, autorités civiles, partagent avec le roi la garde des clés. Attention !

Quatre cents défenseurs, élus de la nation, sont une belle garantie, que l'on fausse difficilement. Ça c'est vu toutefois. La nation, qui dort parce que ses mandataires veillent, peut être déçue ; livrée à ses affaires d'industrie, à ses travaux, elle choisira un peu à l'aveuglette, s'en remettra trop à la confiance d'anciens services. Oh ! oh ! voilà nos autorités civiles qui font cau-

se commune avec la garnison, et laissent tirer à boulets rouges sur la ville... On souffre, beaucoup, et long-temps même; on courbe la tête pour éviter le boulet meurtrier. L'indolence, la sollicitude des pères de famille, conduirait même à transiger. Mais, bah! ça ne dure pas; le peuple est toujours là. Un beau jour, il secoue la poussière d'un vieux drapeau, et déploie dans les airs cette inscription éternelle : *L'insurrection est le plus saint des devoirs.* Pas accéléré, citoyens!

Dieu nous garde, camarades, d'être obligé de relever ce palladium populaire. Cette belle armée dont nous faisons partie, qui marche avant et arrière le bataillon, est le plus sûr garant de la liberté. Le roi ami du peuple se réjouit en considérant tant de défenseurs de l'indépendance; le tyran frémit en voyant tant de vengeurs de ses attentats. Car la garde nationale ose tout, et bientôt tout sera garde nationale. En elle repose l'avenir de la France : elle a des artisans pour capitaines, et un prince pour soldat. Que pourrions-nous désirer encore? J'aperçois le Champ-de-Mars; nous sommes au but. — Halte!...

NAPOLÉON A SCHŒNBRUNN.

Dans un moment où l'irruption de la foule au théâtre de la Porte-Saint-Martin signale un grand succès, nous croyons satisfaire au double besoin de la circonstance et de la curiosité publique en donnant sur ce drame une lithographie accompagnée de la scène qu'elle représente.

(*Napoléon, entouré de son état-major et accompagné du comte de Bubna, envoyé autrichien, passe en revue la garde impériale. Il s'arrête devant le sergent Hubert, qui est en serre-file à l'un des pelotons, lui fait signe d'avancer.*)

Hubert, *présentant les armes.* — Présent!

Napoléon. — Tu te nommes Hubert?

Hubert. — Oui, mon empereur; Jérôme Hubert, enfant de Paris. J'ai six frères au service, et mon père est invalide.

Napoléon. — Tu étais à Toulon?

Hubert. — Oui, mon empereur; simple volontaire, et vous capitaine.

Napoléon. — Caporal à Marengo?

Hubert. — Oui, mon empereur, et vous premier consul.

Napoléon. — Sergent à Austerlitz?

Hubert. — Oui, sire, et vous empereur.

Napoléon. — Veux-tu un grade de plus?

Hubert. — *J'aime mieux la croix, si ça vous est égal.*

Napoléon. — La voilà!

(*Il lui donne la sienne, qu'il attache lui-même sur la poitrine d'Hubert.*)

Hubert. — Merci, mon empereur. Bon, j'ai mon affaire.

(*Il se remet à son rang.*)

Napoléon, *à un officier supérieur.* — Colonel, votre régiment a été oublié... Vous me proposerez quatre légionnaires par bataillon. (*Du fond.*) Soldats, je suis content de vous.

De Bubna, *au duc.* — Avec des mots comme celui-là, on prend des empires.

Le duc, *s'avançant au-devant de Napoléon.* — Votre Majesté doit être satisfaite?

Napoléon. — Ma garde est magnifique!

Le duc. — En vérité, on se demande, si rien pourrait arrêter le chef d'une telle armée?

Napoléon. — Eh! eh! il ne faut qu'une balle. N'est-il pas vrai, comte de Bubna?

De Bubna. — Oui, sire, rien qu'une, même celle d'un maladroit.

Napoléon. — Depuis quinze ans je vis dans une atmosphère de balles; mais je ne finirai pas ainsi, ce n'est pas ma destinée. Je n'ai d'inquiétude, sur les champs de bataille, que pour mes voisins..... Voyez-vous, monsieur de Bubna, ma

Doctrine Ministérielle.



Lith. de V. Ratier.

Pouah! que ça sent le peuple!

journée n'est pas faite. (*Il indique du doigt un point de la sphère céleste.*) Ce soir, à dix heures, regardez là... sur la flèche du château de Schœnbrunn... vous y verrez une brillante étoile... Cette étoile, je la vois tous les jours... (*Avec feu, et comme inspiré.*) L'Espagne aura son temps; l'Italie est en marche. Et vous, messieurs les courtisans autrichiens, qui prêchez la liberté aux universités allemandes, craignez qu'un jour la liberté ne vous déborde. Les rois me détestent, mais les peuples m'aiment. Le sens commun leur dit que je suis l'homme des peuples: ils savent bien ce qu'ils auraient si l'on me culbutait. Voyez mes soldats, comme ils me chérissent: c'est qu'ils me connaissent jusqu'au fond de l'âme. (*Se tournant vers un maréchal.*) N'est-il pas vrai, maréchal, que l'empereur est un bon camarade? (*Le maréchal s'incline profondément.*) Maréchal, montrez donc un peu au comte de Bubna la précision de nos manœuvres. Comte de Bubna! la garde de votre maître est aussi fort belle, fort instruite. Je tiens beaucoup à votre opinion sur nous.

De Bubna. — Sire, je vous la donnerai avec toute la franchise d'un Allemand.

DOCTRINE MINISTÉRIELLE.

M. L'ABBÉ SEUL.

Le bien du peuple, voilà le grand mot; c'est comme on dit: *Il faut être honnête homme.* Parbleu, on le sait. Mais la théorie et la pratique sont deux.

C'est sur les épaules du peuple que vous êtes monté au ministère, me crie-t-on. Bon, on se sert de l'échelle, puis on la jette après soi. Le peuple! Nous autres ministres sommes si haut placés que nous ne distinguons au-dessous de nous qu'une petite masse d'élite, circulant autour de nos portefeuilles, comme la lune autour de la terre, tandis que nous tournons autour du soleil.... royal. On prétend qu'une autre masse, qu'un corps beaucoup plus dense, fait aussi sa *révolution,* tout en bas, sans doute; je ne m'en aperçois guère aujourd'hui.

Il faut l'avouer, le petit collet de 1789 est bien haut monté en 1830. Qu'il y a loin du jeune enfant de cœur servant Talleyrand à l'autel de la fédération, au rond et solide ministre des finances de Louis-Philippe, homme d'état, riche, bien riche, grâce un peu aux contribuables! Il est vrai que devoir à tout le monde, c'est ne devoir à personne. Hé bien, c'est lorsque j'allais achever de consolider mes affaires d'une manière tout anodyne; c'est à moi, vétéran du fisc, façonné par trente ans à recevoir sans remords l'argent des administrés, qu'on vient chanter une prière pour le peuple! (*On entend un roulement funèbre.*)

Hem! qu'est-ce cela? un mort qu'on porte en terre; des ouvriers....; un habit avec eux, un habit propre vraiment...; de la garde nationale.., et un prêtre. Il y a aussi une sorte d'inscription sur le drapeau: *Mort pour la liberté!* Pouah! que ça sent le peuple! Et Girod qui laisse se former des attroupements!

Voyons *messieurs* les journaux. « Le peuple s'est montré héroïque pendant le combat, magnanime après la victoire. » Les imbécilles! Et vous croyez, pauvres têtes, qu'il faut ainsi gâter la basse classe par les compliments; qu'il faut l'élever peu à peu à notre niveau; qu'il faut écouter ses demandes, *fraterniser* avec elle! Le peuple a fait la révolution... Sans lui, le 29 juillet, j'étais ministre de Charles X plus sûrement et plus à l'aise que sous Louis-Philippe. Oh! j'en aurais bientôt fini avec l'héroïsme!

Mais, c'en est fait, les *brailleries* des journaux l'emportent; de faux frères plaident la cause de l'humanité; le pied de l'ouvrier menace de rayer le parquet ciré du salon ministériel. Qu'on mon-

tre à lire aux gens du peuple, rien de mieux: il faut qu'ils comprennent les avertissements du receveur des contributions. Mais compter, grand Dieu! c'est ce qui perd les ministres!

L'ABBÉ, L'ANCIEN COMMIS.

L'ancien Commis.—M. l'abbé, c'est bien malgré moi, c'est sur l'ordre exprès de Sa Majesté, ordre auquel il m'a fallu obéir, que je prends le portefeuille des finances.

L'Abbé, à part. En voilà un qui va gâter le métier. — Je vous cède de grand cœur: la position n'était plus tenable; on voulait compter.

L'ancien Commis. — Eh! monsieur, on vous appelait à l'emploi de régénérateur, et vous avez préféré le rôle de routinier. On vous chargeait de conduire la révolution financière, et vous l'avez embourbée. Non, vous n'avez pas voulu marcher.

L'Abbé. — Je ne cours jamais, mon cher ami: c'est un principe d'administration tiré d'Horace. Vous ferez comme moi, où vous vous casserez le cou.

L'ancien Commis. — En me conformant aux intentions du roi, j'ai pesé mûrement mes devoirs. Il est si aisé de bien faire.

L'Abbé. — Ma foi, on voit bien que vous n'êtes pas de ma force en administration.

L'ancien Commis. — Je dis qu'une volonté ferme et des intentions pures sont les premières qualités du ministre. J'espère ne point laisser la nation plus long-temps livrée aux agents fiscaux de Charles X. Mes premiers travaux tendront à diminuer les charges publiques, à faire circuler l'argent, et à ramener la confiance.

L'Abbé. — Vous arrangerez les affaires? mais vous ne serez pas ministre! Croyez-en un *ancien,* le portefeuille est un métier d'or ou un métier de galérien. Faites choisir le plus honnête homme, et...

L'ancien Commis. — Mon choix n'est pas douteux; c'est pour le peuple que je travaille.

L'abbé, quittant l'appartement. — Voilà ce qui s'appelle se donner de la peine pour bien peu de chose.

L'ANCIEN COMMIS, *resté seul.*

J'y suis donc! Jusqu'à ce jour ma gloire était de ne vouloir point être ministre; tous m'en jugeaient d'autant plus digne; c'était ma place, d'autant plus que je ne l'occupais point. Faveur populaire m'accompagneras-tu jusque dans le salon de Rivoli?

Sorti des rangs du peuple, j'ai monté degré par degré jusqu'au temple de la déesse. Un seul restait encore pour parvenir au faîte. J'en considérais en souriant la hauteur: d'autres y sautaient, puis retombaient. Pauvres gens! disais-je, il ne tiendrait qu'à moi d'y poser le pied, et je saurais ne pas glisser. M'y voici. Quelle sera donc maintenant mon ambition?

D'y rester? A quel prix? En marchant avec le peuple, en décimant ses charges au lieu de décimer ses revenus, en déléguant les parties subalternes de l'administration à d'autres moi-même, dignes aussi de la confiance nationale...

Je l'ai dit député, le ferai-je ministre?

Il semblerait que le ministère fût la création des Harpies; il salit celui qui l'approche. Une autre atmosphère m'environne. Déjà mes yeux voient autrement.

Diminuer les impôts! comment payer les percepteurs? Impossible: nous sommes *unanimes* mes collègues et moi sur ce point; je le dirai au moins, et on le croira quand même.

Ne paraîtrai-je que pour courir les chemins battus? Les journaux, à la voix effrayante, font déjà retentir les airs politiques! La chambre serait docile, mais les journaux sont les chefs du peuple... Allons, un grand sacrifice; payons ma popularité. Accordons quelque chose aux premiers auteurs de la révolution. Ils ont mis leur tête en jeu, ils GAGNERONT UN CENTIME.

CROQUIS.

La politesse française. — Il est des Français chez lesquels le langage de la politesse est tellement instinctif, qu'ils ne sauraient s'empêcher de l'employer, même dans les circonstances les plus critiques. Un gentleman anglais, qui résidait à Paris pendant la dernière révolution, reçut la visite de plusieurs Français de bonne mine, qui, après avoir frappé doucement à la porte de son appartement et avoir donné la tournure la plus polie à leur visite inattendue, demandèrent *la permission de tuer quelques Suisses de la fenêtre de sa maison, très bien située pour cela.* — Ne pouvant en conscience refuser une chose demandée avec tant de politesse, le gentleman fit assaut d'urbanité. « Comment donc! Messieurs, mais très volontiers, répondit-il; et s'il vous convient même de jeter mes meubles sur les gendarmes, ne vous en faites pas faute, je vous en prie. Ils sont peu modernes, comme vous voyez, et je compte m'en procurer de plus nouveaux: ainsi, Messieurs, vous m'obligerez, parole d'honneur!

Economie. — Les journaux anglais contiennent l'adresse d'un gentleman de Londres qui prie tous les marchands de bois de la Grande-Bretagne de lui envoyer leur soumission pour obtenir la préférence dans la fourniture de sa provision d'hiver, montant *à une voie et demie de bois* (mesure française).

Une majesté quadrupède. — Lorsque le frère de l'ex-roi de Saxe était sur son lit de mort, le confesseur de celui-ci dit que, s'il voulait faire le vœu d'un pèlerinage à Jérusalem, son frère mourrait, et que lui régnerait à sa place. Il fit le vœu, son frère mourut, et il monta sur le trône. Lorsque arriva l'époque d'accomplir ce vœu, il trouva que ses devoirs et ses infirmités l'empêchaient de le faire. Après beaucoup de discussions parmi les saints pères, un compromis eut lieu, et le roi s'engagea à parcourir à genoux la grande galerie de son palais pendant un certain temps par jour, jusqu'à ce qu'il eût parcouru un espace égal à la distance entre Dresde et Jérusalem. S. M. avait déjà rempli une grande partie de sa tâche lorsqu'elle fut interrompue par ses sujets rebelles. (*Historique.*)

Matérialisme électoral. — On lit dans un journal irlandais : « Nous venons d'ouvrir un nouveau magasin qui offre un riche assortiment de gourdins à gros nœuds, destinés à l'usage des électeurs indépendants. »

Signalement. — M. A...., grand sec, redingote noire, passe son temps à battre les femmes; n'a pas un moment à lui. (*Courrier des bals.*)

PROFIL DES THÉATRES.

Vaudeville. — D'honneur! c'est à faire à MM. les vaudevillistes pour révolutionner les théâtres où, de par Momus et la Folie, on riait naguère. — L'*enfant malin* est détrôné, ses pipeaux et son tambourin ont été brisés aux yeux de toute la France par ces jeunes régénérateurs qui ont en exécration le *rire*, parce qu'il date de bien longtemps avant notre première révolution. Il faut maintenant, bon gré, mal gré, pleurer et sangloter au théâtre, ainsi le veut la nouvelle *charte dramatique* que ces Messieurs viennent de retoucher en dépit des *perruques*, comme ils veulent bien le dire. — C'est donc au nom de la larmoyante tristesse que le *Fou du roi* s'est présenté sur la scène de la rue de Chartres. Ce roi c'est François Ier, ce fou c'est le jeune Caillette. Quoique ce dernier ne soit pas plus gai en 1550 qu'un discours de M. Lameth en 1830, il n'en aime pas moins la célèbre et belle Diane de Poitiers. Ce fou de profession devient réellement fou à lier quand il a la certitude que la belle Diane préfère un roi de France au farceur de cour payé

pour amuser les loisirs de Sa Majesté. — Ce véritable drame, car c'est le mot, n'a pas même le mérite de ce genre d'ouvrage. Les trois actes que comporte cette nouveauté sont froids, languissants et sans intérêt. MM. Dupeuty et Rochefort, qui en sont les auteurs, ont jugé à propos de garder leur esprit pour une meilleure occasion, ils ont eu tort; mais pour se faire excuser ce péché d'oubli ou de paressse, ils viennent de donner à madame Albert les moyens de déployer dans le rôle de Caillette tout le talent qu'on lui connaît. Cette actrice est une excellente acquisition pour ce théâtre, qui aurait grand besoin d'en faire d'autres.

Salle Chantereine. — Oh! je plains l'auteur de talent, le journaliste à conscience! tous deux sont le point de mire de l'intrigue. Oh! je plains l'actrice aux formes gracieuses, à la voix argentée, au maintien décent! elle amasse contre elle des jalousies de femme, des haines de femme, et je ne sais rien de pire. Et donc, je plains madame Vigne, jeune débutante, dont l'auditoire de la salle Chantereine a vivement applaudi, jeudi dernier, les brillantes dispositions. Je la plains, car elle est doué d'une jolie voix, de beaucoup de méthode, et d'une rare intelligence. Je la plains, car elle a trois fois plus de talent que mesdemoiselles *une telle* du *Vaudeville* ou du *Gymnase*, que je ne nomme point par galanterie. Toutefois, que madame Vigne ne se décourage pas; qu'elle étudie; elle a devant elle un bel avenir, et bien avisé sera le directeur qui l'engagera à son théâtre.

— L'impôt onéreux d'un décime par franc pour les hospices paraît, dans le budget de 1830, devoir être réduit à un décime par spectateur pour les grands théâtres, et un demi-décime seulement pour les scènes secondaires.

— A Londres, on se casse bras et jambes pour voir *the King of Abobathesauronesonocrisidesocrackopizzicatocatore felto*, pièce très amusante comme on le voit par son titre.

CARICATURES.

⁂ Quelques personnes ont jeté l'autre jour l'alarme dans le faubourg Saint-Germain en disant qu'il y avait du bruit aux environs du Luxembourg. C'était *Urbain Grandier* qu'on sifflait à l'Odéon.

⁂ Cette année nos magistrats n'ont pas invoqué le Saint-Esprit. — En auront-ils l'esprit plus sain?

⁂ On assure que l'abonné du journal l'*Avenir* vient de donner sa fille en mariage au fils de l'ouvrier de l'arc de triomphe de l'Etoile.

⁂ C'est en effet par le droit *canon* qu'aujourd'hui les peuples ébranlent les trônes.

⁂ Le roi de Hollande va, dit on, se retirer dans un fromage.

⁂ Ancien girondin, M. de Lameth avait échappé au sort de ses amis : ce n'est qu'en 1830 qu'il a perdu la tête.

⁂ Mina est sauvé; Ferdinand est perdu.

⁂ Avez vous vu, au magasin de la rue du Coq, n° 4, une jolie caricature dans laquelle un homme est occupé à museler des dogues, en leur disant : « Nous n'avons plus besoin de vous. » C'est l'histoire de MM. les journaux et les députés.

⁂ Mardi, ils ont donné à la France pour un centime de liberté.

⁂ Devise de la chambre. — *Panem et truffas*, c'est-à-dire *Dupin et des truffes*.

⁂ L'ex-préfet de police a reçu la croix de la Légion-d'Honneur pour avoir laissé dissiper les rassemblements par la garde nationale.

⁂ Décidément, le pavé a quelque poids dans la balance politique de l'Europe.

A. Audibert.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
rue Saint-Honoré, n° 315.

La Silhouette.

LA TOUR DE LA BIRETTE.

LÉGENDE DU BERRI.

—

C'était par une soirée d'automne, en 1820. J'avais, un jour durant, chevauché à travers les campagnes arides qui s'étendent à l'est de la bonne ville de Bourges. Dans ces plaines incommensurables dont la surface monotone est à peine coupée de loin à loin par une touffe de bruyères, un ruisseau fangeux, ou quelques huttes entassées en manière de village, l'âme reste froide et l'imagination est muette. Fussiez-vous Victor Hugo, défi à vous d'y glaner une pensée poétique. C'est le purgatoire du romancier. Mais êtes-vous mathématicien, aimez-vous le silence du néant, vite prenez la poste : les plaines du Berri sont la terre classique de la méditation ; jamais un son importun ne vint tinter aux oreilles, pas plus le chant d'un coq que la voix d'un homme, que les aboiements d'un chien. Êtes-vous antiquaire, aimez-vous la rouille des vieux âges, prenez encore la poste, et puis fouillez, furetez, exhumez, et vous reviendrez ployant sous le faix des casques romains, des boucliers gaulois, des monnaies du moyen âge, avec la mémoire flanquée de légendes, de chroniques, de fabliaux, de ballades, que sais-je !...

Et donc, je m'étais fatigué tout le jour dans les champs compris entre Bourges et la petite ville de Dunleroy. Il faisait nuit, nuit noire ; une pluie fine et presque continue avait transpercé mes vêtements, et je m'enfonçais à chaque pas dans les ornières profondes d'une route construite jadis, si la chronique dit vrai, par les légions du grand César. Or, maudissant le grand César, ses légions, la chronique et les autorités locales en sus, je tournai brusquement sur ma gauche, et j'arrivai, après une heure d'efforts, sur une vaste esplanade enceinte d'arbres, espèce d'île au milieu des bois. A l'extrémité une masse noire gigantesque projetait ses ombres dans les airs. On eût dit une de ces figures fantastiques enfantées par les superstitieuses terreurs de nos aïeux. C'était une tourelle ; à l'entour, des débris, des ronces, des épines ; et puis un silence effrayant comme celui de la mort. Je crus voir une lueur briller et s'éteindre au sommet de la tour ; apparemment c'était une illusion. Je m'éloignai de ce lieu inhospitalier.

Après un quart d'heure, je me trouvais dans la cour d'une ferme. Un homme d'environ trente ans, grand, sec, vigoureux, m'introduisit dans une salle basse, illuminée par un vaste foyer où se consumaient en petillant deux ou trois fagots. Des femmes, des filles, des hommes, des enfants, tout le mobilier humain d'une ferme, formaient un cercle autour de l'âtre, où prenaient aussi leurs ébats une demi-douzaine de chiens et autant de chats. On filait, on causait, on broyait des pommes-de-terre dans de vastes baquets, on cassait des noix sur des tonneaux. La présence d'un intru à pareille heure suspendit les travaux et les langues. On n'eut plus que des yeux. Gars ! s'écria mon maître des cérémonies d'une voix rude ; le monsieur s'est égaré ; il est mouillé : faites place.

Je fus installé au coin de la cheminée, à l'endroit de préférence. En face de moi un vieillard à cheveux blancs lisait gravement, les lunettes sur le nez, dans un livre dont la date, à en juger par la noirceur des feuillets, devait remonter aux premiers jours de l'imprimerie. Mon arrivée ne troubla point sa lecture; à peine s'il m'avait vu. Dieux! s'écria soudainement une jeune femme, le monsieur est blessé. Voyez, mon père, il a du sang sur ses mains, sur sa chemise. Et tous les yeux m'étreignirent avidement. Jeune homme, dit alors le vieillard en me fixant, tu as du sang: es-tu criminel? as-tu été attaqué? réponds. — Non; mais, dans l'obscurité de la nuit, je suis tombé, à peu de distance de cette ferme, au milieu des ronces, des épines, tout près d'une vieille tour où je voulais pénétrer. Un sentiment d'effroi se peignit sur tous les visages. C'est celle de *la Birette*, murmurèrent les assistants. Et, comme si ce mot eût produit une commotion électrique, chacun se serra instantanément et en frissonnant contre son voisin.

Cette tour de *la Birette* est-elle habitée? répliquai-je. S'il en est ainsi, les maîtres auraient besoin de recevoir des leçons d'hospitalité. Le vieillard hocha tristement la tête; il se fit un long silence. Mon hôte reprit: Jeune homme, tu dois une neuvaine à sainte Solange. C'est aujourd'hui le 15 novembre, c'est le jour où la Birette traîne des chaînes et fait sa promenade dans les ruines. Quiconque aurait l'imprudence d'errer aux environs, après le coucher du soleil, n'habiterait plus sous un toit humain, et son âme pousserait à minuit des gémissements plaintifs sur le clocher de la grande tour. C'est un miracle de la bonne Vierge que tu en sois revenu. Et l'auditoire se serra davantage, et les femmes se signèrent dévotement.

Ma curiosité était vivement piquée, j'insistai pour connaître l'histoire de *la Birette*. Soit, dit le vieillard, et si tu fais de mauvais rêves, ne t'en prends qu'à toi. Femelles, jetez un fagot dans le foyer: il y aurait demain un malheur si nous parlions du malin esprit dans les ténèbres. Et à la lueur d'un fagot flamboyant je vis les visages pâlir d'une terreur anticipée; puis le vieillard me conta à peu près ce qui suit.

(*La suite au prochain numéro.*)

M. SHIRMER.

Du dernier examen des pétitions à la Chambre a jailli une physionomie neuve, un type nouveau, une célébrité inconnue: M. Shirmer, l'homme aux pétitions.

Sans contredit, M. Shirmer est le plus ardent pétitionnaire des quatre parties du globe. Depuis douze années il ne cesse de réclamer, soit par écrit, soit en personne, soit par intermédiaire quand il est malade, toujours prêt à recommencer avec un nouvel enthousiasme.

Voyant pour lui dans l'exploitation du droit pétitionnaire tout un avenir d'existence et de félicité administratives, M. Shirmer a consenti à l'entière abnégation de sa personne pour la mettre au nombre des effets mobiliers de la chambre législative. Aussi, chaque jour, depuis douze sessions, l'a-t-on trouvé dans l'antichambre du Palais, l'air triomphant, haletant d'aise, et porteur d'un énorme dossier de réclamations, qu'il distribue aux ministres, aux députés, aux journalistes, aux huissiers, aux amateurs même.

Mais la matière la plus féconde s'épuise quand elle est prodiguée avec la passion que M. Shirmer apporte dans l'exploitation de sa manie. Aussi, après avoir fait passer, l'une après l'autre, du tamis de l'analyse au creuset de l'amélioration, toutes les spécialités politiques, financières, administratives, militaires, scientifiques, agricoles, industrielles et commerciales, afin de les reproduire ensuite à la chambre sous la forme sé-

duisante de pétition, M. Shirmer s'est vu menacé dans son existence, faute de matériaux. Alors son génie a créé des ressources nouvelles; et, semblable à ces agents provocateurs qui font eux-mêmes des conspirations dans la crainte d'en manquer, M. Shirmer a rendu de la fertilité à un terrain devenu aride, le tout dans l'intérêt de l'art auquel il s'est consacré.

Pour des gens qui la commencent, elle est longue la carrière de pétitionnaire; mais, repartant du but qu'il a atteint, M. Shirmer recommence, et exploite maintenant, comme sujet à réclamations, les anciennes pétitions qui signalèrent ses premiers travaux. C'est ainsi que samedi dernier il en a lancé douze à la chambre, tendant:

1° A faire adjoindre à chaque sous-préfet des surnuméraires chargés d'entendre les réclamations du public,— surtout les siennes;

2° A ce que les pétitions portent les numéros auxquels elles ont droit par leurs dates,—surtout les siennes;

3° A faire annuler le registre où sont inscrites toutes les pétitions, — même les siennes;

4° Enfin à ce que ses pétitions des 5 mars et 11 juillet soient annulées.

Après l'énonciation de ces importantes demandes, un membre de la chambre rappelle que M. Schirmer a été interdit... A ces mots une voix glapissante, partant des tribunes, crie: C'est faux!... c'est une imposture!... j'ai été victime de mille et une machines infernales..... c'est-à-dire machinations. » Tous les yeux se tournent du côté de la voix, et l'on aperçoit le pétitionnaire, M. Shirmer en personne, l'œil en feu, l'indignation rouge sur le visage, et le portefeuille vert sous le bras, planant avec de violents gestes au-dessus de l'assemblée, qui s'attend à tout moment à le voir tomber de sa tribune sur le dos de nos législateurs.

Partageant la même crainte, M. le président ordonne à un huissier d'aller inviter, avec ménagement (c'est-à-dire sans injures ni coups de poing), M. Shirmer à se retirer.

Et M. Shirmer en se retirant pensa aux prochaines pétitions qui, pour le samedi suivant, remplaceraient sa dernière douzaine, qu'une fois la discussion reprise, on s'empressa de rejeter.

A. A.

UNE ARRESTATION.

SCÈNE EN DEUX ACTES AVEC ENTR'ACTE.

—

PREMIER ACTE.

(Une salle de la mairie. — Le maire consulte un signalement.)

LE MAIRE. — Tu l'as vu, Pollet?

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Je l'ai vu, M. Renard. — Dans sa calèche? — Non, c'est un carosse. — Bon. C'est un grand? — C'est-à-dire pas très grand. — Bon. Comme çi comme ça, entre les deux. Assez laid? —Oui; c'est-à-dire non, pas absolument laid. — Joli homme. — Très bien. — Cheveux roux? — C'est-à-dire roux, roux si vous le voulez; mais.... là, assez bruns..., comme châtains.... enfin, pas très roux. — Bien, bien, c'est bien lui. Oh! grand scélérat, profond scélérat, tu ne m'échapperas pas. Il a des lunettes? — Non. — Ah! c'est ça, il voit clair: c'est fait exprès. Tu dis qu'il a un habit bleu? — Un habit, si vous voulez; mais ça me semble.... je crois..... je ne sais pas si ce n'est pas une redingote. — Ah! bon, bleue. — C'est-à-dire... oui, mais là.... d'une couleur... comme qui dirait blanc. — A merveille, bravo! Oh! sycophante politique, tu voudrais déguiser tes opinions avec ta redingote blanche; mais, suffit, Renard n'est pas manchot. Et tu dis qu'il a un ruban blanc à sa boutonnière? — C'est-à-dire pas très blanc

tricolore. — C'est égal, c'est cela. Il y a du blanc, Pollet: j'en infère que c'est mon carliste, le fameux espion de *Pic* et *Faubourg*, dont son envie est de voir notre roi présent mécanisé comme autrefois c't autre à Waterloo, où le propriétaire français fut si tellement vexé. Pollet, tu as de l'honneur; je te confie la liberté de ton pays : il nous faut saisir le gredin à la sourdine, là, sans avoir l'air de rien, et puis vous l'empoigner, entends-tu, sans en avoir l'air. Va dire à Thomas de sonner le toscin pour que la garde nationale y s'assemble; recommande leurs-y d'avoir des fourches pour la seule fin d'arrêter le sang. Va. Tiens, Pollet, embrasse-moi : c'est beau de se périr pour son pays. C'est pour lors qu'on marche fier.

—

ENTR'ACTE.

Le Maire, *en grande tenue, l'écharpe au flanc, escorté de paysans armés de fourches et de pioches.* — Tenez, v'là la voiture ici; et puis lui, le v'la là-bas. Il se promène. Bon, vous êtes témoins qu'il a les mains dans ses goussets. C'est sûr, c'est un *charlisse*. Regardez ces gros favoris. Infâme gré[illegible]! va... Il examine sa voiture : oh! il voudrait être loin. Tiens, il nous fisque et il s'avance.

Pollet.—Allons-nous en... s'il avait des pistolets de poche!

Le Maire. — Tu n'es encore guère sublime pour ta patrie, toi, Pollet. Bon, il se mouche; je ne m'avais pas trompé, c'est un charlisse..... Empoignons-le subtilement, et on le garrottera.

Dagobart. — Sacredieu!... il ne fait pas de mal c't homme.

Le Maire. — Qu'est-ce qu'a dit ça? Comment, il conspire d'égorger le peuple, et il ne fait pas de mal!

Dagobart. — Qu'est-ce que c'est donc, sacredieu! de conspirer?

Le Maire. — Ce que c'est! Tiens, une supposition: t'es pas petit que je dis, au lieu de cela que tu es grand; t'as des favoris et tu te promènes seul en roulant des gros yeux; des fois même tu prends du tabac, et tu es vêtu d'une manière quelconque. Pour lors..... —Eh ben, après... — Quoi?— Je te dis après. — Ah! tu dis après? — — Eh ben! — Eh ben..... pour lors que je dis que tu est un scélérat.—Pas vrai. —Que tu boirais du sang si t'en avais. — Pas vrai. — Enfin, finalement, que tu conspires comme lui!

Plusieurs voix : Oh! si il boit du sang, c'est conséquent, faut l'arrêter.

Pollet.—Faut-y mettre un bâillon? Dam! on ne sait pas, y pourrait mordre.

—

DEUXIÈME ACTE.

L'inconnu. — Mes amis, vos intentions sont bonnes, mais...

Pollet. — Tais-toi, tu veux faire ton calin; mais suffit.

Le Maire.—Pollet, laisse parler la justice. (*A l'inconnu.*) Tu es suspect de révolutionner le gouvernement, et je t'arrête au nom du roi. (*L'inconnu sourit.*) T'as beau rire, faut que tu me répondes. Réponds.

Pollet. — C'est vrai, réponds.

Le Maire. — Tais-toi donc, Pollet.

Pollet. — Je lui dis de répondre.

Le Maire. — C'est à moi de lui dire, puisque je suis la justice.

Dagobart.—Sacredieu! demandez-lui queuqu' chose si vous voulez qu'il réponde.

Le Maire. — D'où que tu deviens? — De Paris. — Où que tu vas? — A Orléans.

Pollet. — Oh! tenez, comme il se coupe! Il dit tantôt Orléans, tantôt Paris. C'est un *charlisse*.

Le Maire. — Taisez-vous donc, Pollet; vous interrompez toujours la justice. (*A l'inconnu.*)


Lith. de V. Ratier.

La Noblesse et la Finance.

Pourquoi que t'as une redingote blanche? — Il n'est pas défendu d'en porter. — Bon, vous êtes témoins qu'il a une redingote blanche pour se déguiser. Et ce ruban à la boutonnière? — C'est le ruban national. — Bon, il se trahit, vous en êtes témoins. Tu t'es mouché, c'était un signal pour appeler ta bande, avec cela que ton mouchoir était de la même couleur de c't autre : tu conspires, la chose est claire. Vous autres, gardez-le pendant que je vais dresser procès-verbal....

(En ce moment un valet arrive en saluant respectueusement.) — Monseigneur, votre voiture est prête.

Dagobart. — Qui donc, monseigneur?

Le Valet. — Eh bien, le prince royal.

O. O.

LA FINANCE ET LA NOBLESSE*.

Monsieur, pourriez-vous, s'il vous plaît, me dire ce que c'est que l'aristocratie?

— Monsieur, en 1600, c'était un château-fort; en 89, une place dans une des voitures du roi; en 1800, c'était un sabre; en 1816, un parchemin; en 1830, un billet de mille francs.

— Monsieur, à quoi sert l'aristocratie?

— A faire reluire les trônes. C'est le cirage anglais des monarchies.

— Monsieur, quelle est la plus forte de toutes ces aristocraties?

— Celle qui peut régner : aujourd'hui, c'est celle de l'argent, qui se rengorge parce qu'elle vient d'écraser celle des titres, qui rampe et s'abaisse pour tâcher de se relever.

— Mais, monsieur, est-ce que la puissance du génie ne forme pas une autre catégorie aristocratique?

— Non, tant que le génie aura besoin de la finance, et fera la sottise de rechercher la noblesse.

— Ainsi, monsieur, il n'y a plus d'autres aristocraties que celles-là? pas la moindre petite?

— Si; il en est encore une, mais puissante et terrible, car elle fait trembler et fuir toutes les autres quand elle éternue: c'est l'aristocratie faubourienne. Aussi les époques de son règne sont rares, et toujours la durée en est courte.

***

* Première lithographie jointe à ce numéro.

NOUVELLE INFORTUNE DE M. MAHIEUX.*

— ...Eh! comme vous voyez, mon cher, pas mal. — Mais voilà long-temps qu'on ne vous a vu aux Tuileries, M. Mahieux. — C'est vrai, nom de Dieu; et tout de suite on a remarqué mon absence, n'est-ce pas?... Il y a comme ça de ces nécessités sociales... — Ah! M. Mahieux, toujours l'amabilité... — C'est très vrai, monsieur; ainsi, par exemple, si je me retirais en province, il y aurait une énorme lacune à remplir; je ferais tout-à-fait faute à la société.... — Et aux caricaturistes, donc... — Oh! nom de Dieu, monsieur : la belle personne que voilà là-bas.... Regardez donc... vrai Dieu! comme on ferait des folies pour une femme comme ça... Ah! polisson de sexe... Monsieur, si je suivais cette séductrice? — Elle se sauverait : ainsi restez donc. Est-ce que par hasard vous songeriez à vous retirer en province, M. Mahieux? — Oh! pour Dieu, non : des mal-appris, des malotrus, des ma-

* Deuxième lithographie jointe à ce numéro. — Après avoir donné une notice biographique sur M. Mahieux, nous devions compléter par un portrait en pied la peinture de ce personnage, l'un des plus importants de l'époque. (*A. du D.*)

nans... — Mais, M. Mahieux, ne me crachez donc point au visage. — Des butors, des orang-houtangs... — Comment! est-ce qu'il vous serait arrivé quelque chose de désagréable pendant votre dernier voyage? — Quoi! vous ne savez donc pas? — Non. — Eh bien!... Ah! en voilà encore une autre fameuse de séductrice... Oh! sacré Dieu, bon Dieu! qu'elle est donc enchanteresse, celle-là... Tiens, gueugeuse, voilà un baiser..... (Ici, Mahieux se tord d'aise.) En voilà deux...... (Il bave de bonheur.) Oh!... oh! Dieu! je crois qu'à présent la scélérate me fait des mines........ Ne me fait-elle pas des mines, monsieur, la scélérate? — Eh non, M. Mahieux, c'est au jeune élégant qui lui parle. Mais, dites-moi, que vous est-il donc arrivé?

— Comment! les journaux ne vous ont pas appris que j'ai mis Argentan sens-dessus-dessous, en révolution; j'y ai mis tout à feu et à sang; j'ai fait le sac de la ville, nom de Dieu.

— Mais vous n'avez rien pillé?

— Monsieur, voilà le fait: J'étais à la foire d'Argentan accompagné de deux femmes charmantes... deux déesses, quoi!... et je regardais danser des marionnettes, pour faire plaisir à ces femmes charmantes, à ces déesses, quand je me sens violemment heurté. Je me retourne....... ce n'était pas un homme, monsieur, c'était un bœuf, un colosse; enfin la tête de plus que moi, nom de Dieu, et gros à proportion. Furieux, je me hérisse, et j'apostrophe le géant.... à voix basse cependant. Mais celui-ci se retourne avec le sang-froid de la stupidité, et, se baissant à ma hauteur, il se met à crier comme un sourd: *Qui est-ce qui est donc là-bas?* A ces mots tout le monde nous fixe, le spectacle est interrompu, et je deviens l'objet de la terreur universelle. En vain mes deux femmes charmantes, mes déesses, le public et les gardes nationales d'Argentan essaient de me retenir: rien n'y fait, nom de Dieu!... Je m'élance sur le colosse, et, le saisisant aux genoux, je le provoque à une réparation publique... Ah! monsieur! Que fait l'animal?.... entendant le point d'honneur comme la civilité, il me saisit par le milieu du corps, et, me posant sur le théâtre, il se met à crier le plus froidement du monde: *Tenez, M. le directeur, serrez donc votre Polichinelle, qui s'amuse à faire ici du tapage.*

***

RELATIVEMENT A L'ANGLETERRE.

Grâces aux peintres et aux sculpteurs, il y a sujets à consolations pour quelques difformités humaines. L'homme grêle, fluet, à la jambe en fuseau, dit qu'il est taillé en Apollon du Belvéder, et le monstre informe, masse compacte de chaire humaine, à la jambe en poteau, se trouve, lui, taillé en Hercule. — Jeudi, dans un de nos salons diplomatiques, quelqu'un accusait M.*** de devoir à dieu et à diable. «Moi? reprit le nouveau parvenu: ce sont au contraire les deux seuls êtres avec lesquels je n'ai jamais eu affaire.» — Un miroir est bien le meilleur ami de ceux qui le consultent: car il leur répond toujours fidèlement, et ne les dément jamais quand ils interprètent trop favorablement ses réponses. — Il n'y a de vraiment roturier que les gens qui vont à pied. — Rien ne me fait de la peine comme de voir madame Boulanger sautillonnant sur la scène. On dirait feu la Bastille en goguette. — Un jour madame Dupin mourut. Comme le plus érudit de la famille, M. Dupin l'aîné fut chargé de composer son épitaphe, et, comme le plus modeste de humains, il mit: *Ci gît la mère des trois Dupin.* — Il est des gens à qui l'on est toujours surpris de voir arriver des choses étonnantes. On le serait moins si l'on remarquait qu'il n'y a de surprenant que leur manière de raconter. — A voir l'hésitation maladroite d'un provincial traver-

sant un ruisseau de Paris, on le dirait incertain d'un choix : s'il se fera écraser de préférence par un landeau ou par un tilbury. — Deux femmes logent en face de moi. Les voilà toutes deux à leurs croisées. Je fais des mines à celle du second, elle ne fait pas attention à moi ; et celle du troisième me répond, tandis que je ne pensais pas à elle.—N'espérant plus rentrer en France, Charles X en est à plaider en faveur de la légitimité de Napoléon II auprès des puissances, pour la plus grande tranquillité de la France ! —Une bûche, une maîtresse et une plume, ne sont choses bonnes à entamer qu'une seule fois. — Le nez de lord Wellington et la jambe de M. de Talleyrand, voilà les deux colonnes de la diplomatie européenne. Joli monument ! — Oh ! que, si j'étais roi, je prendrais tous les jours un fiacre pour venir faire mon article au bureau du journal !....

A. A.

PROFIL DES THÉATRES.

Opéra-Comique. — *L'Amazone,* opéra-comique en 2 actes, musique de M. Amédée de Bauplan.— Avant la représentation de cet ouvrage, les auteurs avaient prévenu le public par la voie des journaux qu'ils ne prétendaient point offrir une nouveauté; mais qu'à la sollicitation d'un jeune jeune compositeur, ils lui avaient abandonné leur vaudeville du *Petit dragon* comme canevas de son premier opéra. Inutile donc de le rappeler ; mais, quant à la musique, elle mérite mention. M. Amédée de Beauplan, ce pianiste connu par une foule de jolies romances, a, dans ce coup d'essai de partition, donné une nouvelle preuve de sa légèreté, de sa grâce et de son goût musical. Bientôt nos jeunes dames du grand monde, et, par suite, toutes nos grisettes, répéteront les airs de ce compositeur; et c'est alors qu'on aura peut-être raison de répéter mille fois à M. Amédée de Beauplan : *Faites des romances ! faites des romances !* — Madame Casimir est un fort gentil petit dragon.

Nouveautés. — Le théâtre fourmille de jeunes filles de tous les rangs, de tous les étages, de toutes les paroisses, dont on nous a peint et vaudevillisé les mœurs avec une vérité presque scandaleuse. C'est encore un de ces tableaux connus qui, sous le nom de *Manette* ou *les dangers d'être jolie fille,* vient d'être offert au public, qui paie pour avoir du nouveau, et auquel on ne donne que du vieux.

Mademoiselle Manette est une jeune grisette, ouvrière en modes par état, et *farceuse* par caractère. Capricieuse comme une Parisienne, elle ne craint pas de donner son cœur à tous les jeunes gens qui la courtisent; et, en trois jours d'une vie tour à tour gaie, active et malheureuse, elle apprend par expérience qu'il y a quelquefois du danger d'être jolie fille.

Le public, qui a de la mémoire, a trouvé que cette production peu amusante ressemblait trop à une kyrielle d'ouvrages taillés sur le même patron, et il a sifflé l'auteur anonyme, naguère homme d'esprit. Tout passe, tout s'use, tout finit.

Gaîté. — D'honneur, ce n'est pas une plaisanterie, on vient de donner à ce théâtre *Napoléon au Paradis.* Je ne voulais pas le croire, mais je l'ai vu, et de plus j'ai vu avec lui dans le ciel saint Pierre portant la cocarde tricolore, et presque aussi patriote qu'un faubourien de 1830.

J'ai vu un tas d'anges grimpés sur des nuages comme des singes sur des arbres, et au milieu d'eux Gabriel et Azaël qui parlent comme des petits amours.

J'ai vu une danseuse de l'Opéra toute surprise de se trouver dans le ciel à côté d'une sœur de la charité.

J'ai vu le jeune Arcole moins audacieux dans le séjour céleste que sur le pont de la Grève.

J'ai vu un vieux grognard qui ne m'a pas fait peur.

J'ai vu un élève de l'Ecole polytechnique aussi instruit que nos maréchaux dans l'art de la guerre.

J'ai vu des ouvriers qui ont rendu mémorables trois journées du mois de juillet.

J'ai vu beaucoup de petits Bonaparte, si on les compare au grand Napoléon.

J'ai vu tant de choses, qu'en vérité je n'ai rien vu; mais j'ai entendu de jolis couplets, des plaisanteries hasardées qui, au nom de la liberté, tiennent un peu de la licence; j'ai entendu rire et applaudir, et par là-dessus j'ai entendu proclamer les noms de MM. Simonnin et Théodore comme auteurs de cette *débauche* plus spirituelle que raisonnable.

CROQUIS.

Naïveté. — Un paysan était allé vendre deux oies au marché de Margate. Une dame en voulut acheter une; le paysan refusa de la lui donner, disant qu'il voulait vendre ses deux oies ensemble. La dame, espérant en céder une à son voisin, les acheta toutes deux, mais désira savoir du marchand pourquoi il avait tenu à ne pas se défaire de ses deux oies séparément. « Ma mère me l'a défendu, lui dit-il; elle les a nourries pendant quinze ans ensemble, et elle n'a pas voulu qu'elles fussent séparées. — Quelle *tendresse!*

— Gainsborough faisait le portrait de Garrick, mais il ne pouvait attraper sa ressemblance. Malpeste! lui dit-il avec humeur, vous prenez les figures de tout le monde, et vous n'en avez pas une à vous.

CARICATURES.

⁂ Un Saint-Simonien prêche en ce moment à Bordeaux. L'orateur y a déjà parlé de son dieu avec un enthousiasme de bon ton et des gants glacés.

⁂ M. de Metternich a rêvé pavés.

⁂ La révolution anglaise, qui s'est faite pour un dîner, est tombée ivre au coin d'une borne.

⁂ Dieu soit loué! tous les journaux sont libres.... de cesser de paraître, ou de fournir un cautionnement.

⁂ A Paris, les pavés ont fait la révolution; à Londres, tout s'est arrangé de *gré à gré.*

⁂ Après avoir exilé le docteur Grosse, le roi de Bavière a bien voulu pourvoir à l'existence de ses parents. Il leur a envoyé ses poésies.

⁂ Décidément, la fermentation des esprits anglais n'a produit que de la petite bière.

⁂ Il y a encore des curés qui refusent de chanter le *Domine salvum.* Néanmoins, le roi se porte bien. *C'est comme s'ils chantaient.*

⁂ Depuis la révolution belge, on fume davantage à l'estaminet hollandais.

⁂ En fait d'amnistie, don Miguel a déclaré ne vouloir pas même faire grâce aux innocents.

⁂ Un prince d'Allemagne, souverain de trois lieues de pays, vient de publier une protestation contre tout démembrement de ses états.

⁂ Les Anglais, ayant projeté une expédition contre Tripoli, ont engagé leur consul à se faire insulter, afin de n'admettre aucune satisfaction. On lui tiendra compte des soufflets qu'il recevra.

A. Audibert.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
rue Saint-Honoré, n° 315.

La Silhouette.

ALMANACH DU GARDE NATIONAL.

Ah ! M. Mathieu Laensberg, dans vos dernières prophéties pour 1830 vous aviez oublié de nous annoncer un véritable phénomène, l'apparition d'un almanach populaire basé sur la science, le bon sens et l'intérêt; d'un almanach lisible pour toutes les classes, curieux pour le riche, instructif pour le pauvre, amusant et bon marché pour tout le monde, enfin l'ALMANACH DU GARDE NATIONAL.

Ce serait chose importante à la connaissance des mœurs des nations que des recherches sur l'histoire des almanachs de chacune d'elles.

Dans les pays ignorants, ces sortes d'ouvrages sont encore le flambeau de la superstition, qui, comme on sait, est l'éteignoir des lumières.

En Angleterre, ces petits livres sales, grossiers et impropres, ont été (pour la littérature s'entend) sujets de guerres, de combats, de discussions et d'intrigues, auxquels des ministres, des magistrats et des hommes du premier mérite, ont pris part avec des ignorants. Et en y réfléchissant, rien d'étonnant à cela : car c'est un poste à envier que celui qui met à même de parler au peuple. Et quel organe plus direct qu'un simple almanach !

En France, à l'époque où une cour superstitieuse se réservait le privilége de la divination, on défendit aux fabricants d'almanachs de prophétiser l'avenir, ainsi qu'en l'église de Saint-Médard on écrivit sur le tombeau du bienheureux Pâris :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Mais les prophètes destitués n'en continuèrent pas moins à faire toujours des almanachs, inutiles aux vilains illettrés, indéchiffrables pour ceux qui savaient lire. Cependant on y trouvait parfois des renseignements fort curieux, et je me rappelle d'avoir lu dans un de ces livres, daté de l'an de grâce 1683, que, « lorsque notre mère commune, madame Eve, accoucha de son premier enfant, elle était assistée de deux sages-femmes. »

Avec la révolution française arriva un moment de hausse pour l'astrologie. La crédulité augmenta en raison de l'importance des événements, et les astrologues exploitèrent savamment ce fait constant pour quiconque étudia l'histoire de la superstition. Saisissant leur trompette prophétique, on ne saurait imaginer tout ce que ces perturbateurs du repos moral des peuples annoncèrent, de la part des astres, de malheurs et de désolations pour *l'an de grâce* 1790. Car, par une attention bien touchante, ces messieurs présentent toujours leurs calamités destructives comme autant de faveurs spéciales du Seigneur.

Sous l'empire, on permit de prophétiser, mais le gouvernement soufflait. Libre alors aux rédacteurs d'almanachs de rêver, mais seulement en sujets fidèles, en serviteurs dévoués. Les almanachs prophétisèrent donc pour Napoléon comme plus tard pour Louis, Charles et Philippe. De tout temps les étoiles, les comètes et la lune, furent aux ordres des gouvernants, légi-



times ou non. Seulement une distraction du pauvre Mathieu Laensberg faillit le mettre mal avec son souffleur. Entre autres bagatelles il avait prédit à la terre une bonne peste pour l'an de grâce 1810, et il l'avait placée sans façon à Rome. Le directeur de la librairie, furieux de sa témérité, le fit comparoir. — Comment, malheureux, vous mettez la peste à Rome? —Mais, monsieur, il faut bien que je la mette quelque part; on nous passe une peste tous les ans, l'année dernière je l'ai mise en Espagne, maintenant c'est le tour d'Italie. — Mais vous ignorez donc que Rome vient d'être réunie à l'empire. Vous êtes un conspirateur. — Monsieur, je suis un père de famille, la survivance du respectable feu M. Mathieu Laensberg est ma seule ressource; comment vivrai-je si vous m'ôtez la peste? Ici le directeur s'attendrit. — Eh bien, dit-il d'un ton plus doux, envoyez la peste autre part. — Monsieur, puis-je la mettre à Hambourg, s'il vous plaît? demanda humblement le pauvre homme. —Va pour Hambourg, répliqua généreusement le directeur. L'homme aux almanachs s'en allait bien content d'avoir gagné son juge et un fléau, lorsque le premier le rappela par la fenêtre. — Monsieur, Monsieur, lui cria-t-il, définitivement mettez la peste à Saint-Pétersbourg. Le directeur avait pensé à la réunion des villes anséatiques et à l'expédition de Russie.

Aujourd'hui que le tuyau de l'inspiration a été nettoyé de la bonne manière, aujourd'hui que le bon sens n'est plus un titre à la réprobation du peuple, c'est atteindre le but d'une institution amie des lumières que de publier sous la forme d'almanach tout ce qu'un savant résumé peut renfermer de matières neuves, instructives et amusantes (1). Néanmoins, ce que je ne comprenais pas hier, c'est qu'on pût donner pour la modeste rétribution de dix sous un volume luxurier de texte et de portraits, surtout quand mon imprimeur me dit que c'était le prix de simple fabrication; et comme je paraissais ne pas comprendre davantage qu'on renonçât ainsi à un bénéfice certain, il m'apprit que les éditeurs de l'Almanach du Garde National étaient des philanthropes. C'est une belle chose que la philanthropie!

Ainsi donc, mon sir Mathieu Laensberg, comme je le disais tout à l'heure à toi et à tes collègues en ignorance et en absurdité, tu n'avais pas prédit celui-là. C'est que tu sentais que la naissance de l'Almanach du Garde National devait être le signal de votre mort à tous. Car, lorsque, après quelque temps encore, vous aurez tiré la comète par la queue, vous briserez sphères et lunettes de dépit, vous achèterez le nouvel almanach, vous le lirez, puis vous expirerez, ayant appris au moins comment on doit parler à un grand peuple quand on s'adresse à lui.

A. A.

(1) Voir les annonces.

LA TOUR DE LA BIRETTE.

LÉGENDE DU BERRI.

(Suite et fin.)

Il y a de cela bien long-temps! ma grand' mère le tenait de son grand-oncle, qui ne l'avait pas vu, mais qui l'avait entendu dire aux anciens. Un soir, sur le lieu de la tour que vous avez aperçue, et qu'on nommait alors *le Placis*, on vit se promener un homme petit de taille, avec des épaules larges, une barbe noire et épaisse; son air était farouche, ses vêtements déguenillés; par dessus il portait une énorme peau de loup. Il allait sans s'arrêter. Deux manouvriers osèrent lui adresser la parole: il ne répondit rien, mais il les fixa, et ses yeux ardaient dans l'obscurité comme deux charbons; et les manouvriers s'enfuirent saisis d'effroi. Leurs cheveux devinrent blancs, et ils moururent quelques

temps après, sans avoir pu prononcer une parole. Le jour, le petit homme était invisible; on ne savait ni ce qu'il devenait ni de quoi il vivait; mais, à la nuit tombante, il errait sur le Placis, et malheur aux êtres qui blessaient ses regards! Il leur jetait un sort; hommes et bêtes périssaient presque toujours dans le mois ou dans l'année.

Une nuit, tout le village fut réveillé par des rugissements de rage venant du *Placis*. C'était un concert de hurlements atroces dont le son glaçait l'âme. On eût dit que les démons et les bêtes féroces se livraient un combat acharné. Les chiens en périrent de frayeur. Le bois parut tout à coup embrasé, puis tout redevint obscur, et le bruit cessa. On fut neuf jours sans revoir le petit homme, on crut que le diable l'avait emporté; mais un matin grande fut la surprise de voir sur le Placis une tour qui n'y était point la veille, et qu'on eût dit construite depuis deux cents ans, tant ses murailles étaient sombres, tant la mousse abondait sur ses pierres. Et ce jour-là l'on distingua le petit homme assis sur l'herbe du Placis : il n'était plus déguenillé; ses habits étaient faits d'or, d'argent et de pierres précieuses; mais il portait toujours sa peau de loup. Depuis lors, le petit homme devint moins terrible. On le vit souvent descendre dans le village, causer avec les paysans, pénétrer dans les maisons, dont on n'osait lui refuser l'entrée. On remarqua que sa peau de loup ne le quittait jamais, soit qu'il fût assis, soit qu'il restât debout. Et de même, partout où il passait, il laissait un empreinte noire comme la trace d'une brûlure, et cette trace était évidente même sur le fer et la pierre; ses doigts consumaient ce qu'ils touchaient, et son rire était un râlement rauque qui faisait hérisser le poil des animaux.

Il s'écoula bien des années, et le petit homme ne vieillissait pas, et il portait toujours sa peau de loup, et les hommes s'étaient habitués à le voir et à l'entendre, si bien, disent les anciens, qu'une jeune fille de ce village en devint amoureuse; mais au premier baiser qu'elle reçut du petit homme, elle se sentit comme frappée au cœur, elle tomba, se roula par terre avec des cris aigus, au milieu de convulsions atroces, et expira en vomissant d'horribles imprécations. Et quand le prêtre voulut asperger son corps d'eau bénite, chaque goutte bruissait et se consumait sur sa peau comme sur un fer rouge. Elle était morte possédée du diable. On ne la mit point dans un cercueil, un prêtre ne l'enterra point dans le cimetière; mais le petit homme creusa une fosse dans les bois, et l'on assure, qu'en ensevelissant la jeune fille, il poussait des éclats de rire.

Il s'écoula encore bien des années, le petit homme errait, toujours avec sa peau de loup. Un étranger vint à passer. Ils parlèrent long-temps ensemble une langue étrangère, et dans la chaleur de la discussion le petit homme laissa tomber sa peau de loup. L'étranger s'élança pour la saisir. Le petit homme avait disparu. Le ciel devint obscur, la tour fut entourée de flammes, et l'on vit distinctement une légion de diables enlever le petit homme à travers les airs. Depuis, il ne s'est jamais montré sur le Placis; mais, le 15 de chaque mois, après le coucher du soleil, son âme revient dans la tour, elle luit et voltige dans les ruines comme un feu follet.

Le conte superstitieux du vieillard m'avait frappé. A mon retour à Bourges, je demandai à un antiquaire de mes amis des notions sur la tour de la Birette, et voici les détails qu'il me communiqua : Le nom historique de la tour de la Birette est tour *des Bruyères*. On croit qu'elle fut bâtie par Jacques Cœur en 1440. Cette tour communiquait, dit-on, au superbe palais qu'il avait à Bourges par d'immenses souterrains, dont une partie existe encore. Jacques Cœur y avait établi le dépôt secret d'une grande quantité de richesses et de marchandises, et ce fut là qu'il se tint caché en 1451, lorsque ses ennemis, après l'avoir

perdu dans l'esprit de Charles VII, obtinrent qu'il fût arrêté et condamné, comme convaincu de concussion, de trahison et de sortilége. Son existence mystérieuse à la tour des Bruyères, sa disparition subite, le bruit répandu par ses ignorants contemporains qu'il avait trouvé la pierre philosophale, la découverte de quelques figures singulières sculptées dans ses maisons, et que l'on regardait comme des emblèmes de magie noire et de sorcellerie, enfin la diversité des opinions sur la fin de Jacques Cœur, tout cela contribua à propager dans les campagnes des croyances superstitieuses, dont l'absurdité et l'exagération n'ont fait que croître de siècle en siècle. Une circonstance bizarre confirma dans l'esprit des crédules paysans l'opinion qu'à certaines époques un malin esprit hantait la tour des Bruyères. Le temps, en dégradant la tour, épargna un des milliers de petits carreaux octogones qui garnissaient les fenêtres en ogive. Quand les rayons de la lune dégagée des nuages frappaient sur ce carreau isolé, on apercevait comme une flamme brillante et mobile au milieu d'une masse noire.

O. O.

CHARGES.

LE PORTRAIT DE LA RÉPUBLIQUE.

(Historique.)

Il était parti de N..... (1) sur l'impériale, sans faire part de son projet à personne : car, dans le pays, les élèves ne donnent guère, et, pour le quart d'heure, il y avait plus gras à exploiter la république que les églises.

Le voilà donc sur le pavé de Paris. Diable! s'est-il dit, comme tous les yeux se portent sur moi ; on me montre au doigt : Vous voyez bien ce petit homme, pâle, maigre, mal vêtu...... — Oui. — Eh bien, c'est un de nos grands talents en peinture... Il n'est pas encore bien connu, mais il n'a pas la cinquantaine, et il a de l'avenir... Voyez, il y a de l'étincelle, du génie, dans ces petits yeux noirs... Un jour, quand on ira glaner pour les musées les tableaux d'église, on découvrira ses morceaux merveilleux au fond de la Basse-Bretagne... Alors... alors... Laissez faire au temps, car c'est lui qui met la dernière main aux hommes de génie...

Et comme il rêvait ainsi, je le rencontre au Palais-Royal.

Eh mais, c'est toi, mon vieux camarade. Est-ce que tu es ici en députation ?

— Pas précisément... c'est-à-dire que je me suis député moi-même...

— Toujours farceur !..... Et que viens-tu faire ici ?

— Tu ne devines pas ?...

— Solliciter, peut-être...

— Pas précisément...... pourtant j'ai présenté mon placet.

— Bien ! Et que demandes-tu ?

— Une audience à Sa Majesté... Hein !... dis donc... Sa Majesté la république... Je ne peux pas m'y faire, moi...

— Farceur !... vieux farceur !... Ah çà, mais tu seras donc toujours farceur ?

— C'est dans le sang, ça, vois-tu. Le testament de mon père était écrit en calembours, tout en calembours......... Heureusement qu'il n'a pas laissé un sou, car les avoués m'auraient mangé tout l'actif pour interpréter ses volontés et me faire mettre en possession du passif........ Mais, plaisanterie à part, je ne peux pas obtenir mon audience.

— Hé que diable as-tu donc à dire au roi ?

— Oh ! pour cela, rien du tout ; je veux seulement considérer sa belle physionomie bourbonnienne ou citoyenne : c'est l'un ou l'autre, ou

(1) Par égard pour le talent malheureux, je crois devoir lui garder l'anonyme.



Lith. de Delaunois Suc.r de Ratier et Ducarme.

Monsieur le Préfet recevra-t-il avant ou après la messe?

— Avant, pendant et après. (Historique)



Lith de Delaunois, Suc.r de Ratier et Ducarme

Domine salvum fac regem.... ...Philippum

l'un et l'autre, comme tu voudras... cela dépend de la manière de voir.

— Allons, tu es fou.

— D'accord; mais je veux le portrait de Sa Majesté pour notre mairie, là-bas, et je l'aurai.

— Ah ! maintenant j'y suis : tu as été exploiter la peinture en province.

— Certainement; et, si tu m'avais suivi, tu n'aurais pas la barbe si longue... car, vois-tu, je suis logé, nourri et blanchi par mes pinceaux, moi, en attendant la renommée... sans compter que je prends ma demi-tasse et mon petit verre tous les soirs.

— Diable !

— Oh ! c'est comme je te le dis... Encore que j'ai ma stalle dans toutes les églises du département.

— En vérité !

— Tiens, parbleu ! je fais le tableau sacré, à vingt-cinq francs par tête, et ça ne rapporte pas mal; ça donnait surtout joliment l'an dernier.... C'est assez bien payé, vingt-cinq francs par tête, car enfin...

— Qu'entends-tu par là ? Dieu me damne si je sais ce que tu veux me dire ? Est-ce encore un calembour ?

— C'te farce... Pour le portrait du roi, par exemple, j'aurai cinquante francs, parce que je le ferai en pied, et que ça vaut deux têtes... Je viens d'achever un Repos en Égypte : hé bien, j'ai eu cent francs.

— Comment cela ? Tu ne pouvais y mettre que trois têtes : la Vierge, saint Joseph et l'enfant Jésus...

— Et l'âne... Au fait, le curé ne voulait pas le compter, mais je lui ai fait observer que ça ne marcherait pas sans l'âne... Hein !..... pas mauvais, celui-là...

— Le roi ! le roi !

— Où donc ? où est-il ?

— A son balcon.

— Ah !... bel homme, ma foi... Lequel des deux ?

— Celui-ci.

— Lequel ?

— Le plus près de nous.

— Bien... Diable !.. diable... il a l'air bon enfant, respectable; mais voilà tout... Une figure de bois... un regard... et puis il est plus vieux que je ne croyais. Il paraît que la couronne a bientôt fait de vous rider le front... Tiens, voilà l'autre qui regarde par ici... Quel est-il ?

— Lafayette.

— A la bonne heure, au moins, il a plus de jeu de physionomie... il y a de la bonté dans ce regard-là, et du feu aussi... et de la liberté... du patriotisme... Je l'aimerais mieux que l'autre; mais je n'ai point encore vu un portrait ressemblant ni de l'un ni de l'autre, et cela me contrarie : car, à défaut d'audience... tu comprends ?

— A merveille, et j'ai ton affaire. Tiens, regarde.

Et je lui montrai une tabatière ornée du portrait de Lafayette.

— Bon ! s'écria-t-il, c'est frappant. Prête-la-moi pour deux jours seulement; je m'enferme... et mon affaire est faite.

— Volontiers.

— Ah çà, tu vas dîner avec moi. J'ai ici pris un restaurant délicieux à trente-deux sous... oh ! mais délicieux, parole d'honneur !... On ne mangeait pas si bien de mon temps !... J'y ai dîné hier : trois plats, un potage, un dessert, une demi-bouteille... linge blanc, argenterie... et encore j'ai mis un gros morceau de pain dans ma poche... Allons, viens... nous prendrons la demi-tasse après... Au fait, je peux bien me lâcher cela aujourd'hui.

— Mon cher ami, je suis engagé; mais prends ma tabatière, je t'en fais cadeau, à condition que tu te souviendras de moi...

— Comment donc ?... je n'ai pas besoin de cela.

Je lui serrai la main, et me perdis dans la foule, riant à gorge déployée.

Le lendemain je racontai l'aventure à Philippon... Ma foi, me dit-il, quand nous eûmes fini de rire, la comédie de l'artiste, c'est la charge. Il m'est arrivé cent fois de payer 6 francs 50 cent. pour bâiller aux Français, et voilà qu'hier au soir vous avez ri tout votre soûl pour la modique rétribution d'une tabatière de 25 sous !

DOMINE,

SALVUM FAC REGEM.... PHILIPPUM *.

(Une sacristie.)

M. LE CURÉ.

Ah! mes frères! l'œuvre d'impiété s'accomplit. Il est arrivé le temps des aberrations, des abominations, des désolations, et des grincements de dents.... Je grince déjà, moi, d'abord. Vous savez que le *fils du régicide* a supprimé le traitement des cardinaux.....

CHOEUR *de chantres et de prêtrailles.*

Quelle horreur !

M. LE CURÉ.

Que le pauvre archevêque de Paris en est réduit à n'avoir plus que 50,000 fr. d'appointements spirituels....

CHOEUR.

Le pauvre homme !.... Quelle horreur !

M. LE CURÉ.

Cela est peu encore, mes frères, parce que, après tout, on peut gagner le paradis à moins de 100,000 fr. par an; mais ce qui dépasse toutes les bornes du sacrilége, c'est une lettre que vient de m'adresser le préfet du département, et par laquelle ce suppôt de l'enfer me prévient que, dorénavant, il n'y a que les prêtres chantant le *Domine, salvum fac regem Philippum,* qui toucheront leur salaire.

CHOEUR.

Oh ! horreur des horreurs!

M. LE CURÉ.

Oui, mes frères. Aussi, avant l'office, j'ai voulu vous consulter pour savoir quel moyen catholique nous pouvons opposer aux impies.

UN GROS DIACRE, *bien gros.*

Mes frères, dans l'urgence des circonstances actuelles, nous devons faire preuve du courage si nécessaire au maintien de notre dignité; cependant, comme il n'y a pas de dignité possible sans traitement quelconque, je propose que nous nous renfermions dans la restrietion mentale......

CHOEUR.

Renfermons-nous dans la restriction mentale.

UN GROS DIACRE, *encore plus gros que le précédent.*

Mes frères, sacre.... au nom de Dieu ! de l'énergie pour la gloire de l'église et de ses membres ; laissons la restriction mentale, et choisissons comme bouclier de damnation la mutilation du chant. Ainsi, chantons tous, chantons le *Domine, salvum fac....* et qu'ici, chacun s'ingénie à estropier le *regem Philippum,* de façon qu'il ressemble tout-à-fait à *regem Carol....*

CHOEUR.

Gringem huhuhum... Legem phiiicum... Tontaine pompum...

M. LE CURÉ.

Ah ! bien, mes chers frères, vertueux défenseurs de la religion outragée. Voilà la branche de salut.

UN CHANTRE.

Mais, messieurs, je ne vois point quelle nécessité nous engage à nous défignrer ainsi l'imaginative et la physionomie pour trouver et prononcer une consonnance différente de celle qui nous est prescrite par le gouvernement du roi Philippe. Ah ! si le *regem* Charles X continuait notre salaire, je comprendrais l'héroïsme. Mais, comme, si nous perdons notre traitement par obstina-

---

* Voir la lithographie jointe à ce numéro.

tion, personne ne nous le rendra par charité, je vous préviens, pour ma part, et je vous engage à en faire autant pour la vôtre, que je chante le *fac regem Philippum*, comme j'ai chanté *fac le gouvernement provisoire*, et comme je chanterai, s'il le faut plus tard, le *fac qui que ce soit.*

CHOEUR.

. . . .

Et il parut que l'opinion du chantre fit des prosélytes : car, pendant l'office, le maire présent, et à part quelques horribles contorsions physionomiques, le chœur de prêtrailles entonna franchement et à haute voix le *Domine, salvum fac* REGEM PHILIPPUM.

A. A.

LE PATRIOTISME N'EST QU'UNE FEINTE.

Ah! ma chère baronne, les patriotes d'aujourd'hui sont des imposteurs. Ils prétendent ne vouloir que la prospérité de leur patrie : jugez de leur sincérité. Le petit Guizot avait, comme vous savez, donné une préfecture à mon filleul Grignolet. Grignolet pense bien; mais il n'a jamais été élevé pour être *plumassier*. Ainsi, il monte bien à cheval, danse passablement, est fort sur l'escrime, mais n'entend rien du tout à la bureaucratie. Pour remédier à ce petit inconvénient, je voulus bien entrer en relation avec un homme qui se trouve dans sa localité, qui a déjà été préfet, et qui passe pour un administrateur libéral et habile. Je le prai de *faire* la préfecture, et de ne laisser à Grignolet que le titre et le traitement. De cette manière, lui dis-je, vous pourrez servir encore votre chère patrie; vous pourrez payer votre dette à l'idole. Eh bien! croiriez-vous, ma belle, que cet homme a refusé la proposition que je voulais bien lui faire. Il m'a allégué qu'il avait ses usines, son commerce à surveiller, et puis je ne sais quels autres prétextes encore... Et voilà nos patriotes !!! La préfecture de Grignolet ira tout de travers parce que le patriote capable reste à ses soudes et à ses potasses, au lieu d'aider un novice en gérant pour lui!

Ah! ma chère, comme disait hier M. l'abbé : *Le patriotisme* n'est qu'une feinte.

***

CROQUIS.

— Madame Catalani, dont l'érudition littéraire est apparemment moins profonde que l'érudition musicale, voyageait dernièrement en Allemagne. Pendant le séjour qu'elle fit à Weimar, elle rencontra dans un cercle le célèbre Goëthe, qu'un des assistants lui présenta en lui disant : Madame, voici l'illustre auteur de Werther. — Ah! Monsieur, repartit madame Catalani, que votre pièce est amusante, et que Potier y est comique!....

— Dans un moment où Frédérick Morel était occupé à traduire *Libanius,* on vint lui annoncer que sa femme était très malade et qu'elle désirait le voir. — Je n'ai plus que deux paragraphes à traduire, répondit-il, et ensuite j'irai. — Une autre personne se présenta de nouveau, et lui dit que sa femme était sur le point de mourir. — Je n'ai plus qu'une douzaine de lignes à traduire, et j'y vais. — Enfin l'on vint quelques minutes après lui annoncer que sa femme était morte. — J'en suis fâché, s'écria-t-il, c'était une bien brave femme. — Et il continua sa traduction.

— Lors de l'abdication de Napoléon en 1814, on disait, dans une société fashionable à Paris, que toutes choses seraient remises dans le même état qu'en 1788. Tant mieux, s'écria une dame, j'en suis enchantée, car alors je n'aurais plus que dix-huit ans.

PROFIL DES THÉATRES.

Théatre-Français. — La vie galante du maréchal le duc de Richelieu, quoique peu morale et édifiante, a cependant servi plus d'une fois de prétexte à quelques ouvrages joués avec succès. C'est encore ce héros en amour qui vient de paraître dans une *esquisse* intitulée : 1760, ou *une Matinée d'un grand seigneur*. Les ressorts qui font mouvoir l'intrigue de cette nouveauté consistent dans trois chapeaux à cornes, qui coiffent tour à tour le duc, un mari et un amant.

A côté de mots et de pensées hasardés, il y a de l'esprit et des détails agréables dans cette bluette, dont la versification est souvent facile. Elle est due à M. Alexandre Longpré, qui, par ce coup d'essai, augmente la liste, ou, pour mieux dire, le *martyrologe* des auteurs vivants.

Vaudeville. — Un héritage dont jouit à tort la famille d'un pâtissier, et qui revient à une orpheline comme légitime héritière, est le pivot sur lequel repose le vaudeville intitulé : *la Succession*, ou *Trente mille livres de rente*. Cette pièce, qui n'offre rien de saillant, a été reçue froidement. Le public n'a payé à MM. Dulong et Valori qu'un faible droit de succession; mais il a cru devoir s'acquitter, sans récrimination, d'une autre dette envers Lepeintre, Arnal et mademoiselle Rohan, et l'on devine facilement avec quelle monnaie.

Variétés. — Imaginez un moment qu'une danseuse de l'Opéra, pour ne pas payer son loyer, temporise amoureusement avec les trois personnes qui tour à tour viennent pour le toucher, et vous aurez l'idée du vaudeville intitulé : *la Monnaie de singe*, ou *le Loyer de la danseuse*. Plusieurs rôles de cette pièce ne manquent ni de vérité, ni de comique. Quant à la morale, elle ne paraît pas, même en profil, chez la nymphe dansante, et il est aisé de voir que MM. Philippe et Julien sont ennemis des contrastes; ce qui n'a pas empêché qu'un succès n'ait couronné cette bagatelle.

Gymnase. — La fatalité de la restauration plane sur ce théâtre, en dépit du 29 juillet. Cette scène sent toujours le musc et l'ambre : car dans son enceinte n'est pas encore arrivée l'odeur de la poudre à canon des mémorables journées. Rien de positif, rien de vigoureux, rien qui prouve notre victoire remportée sur les hommes, les besoins et les plaisirs passés. Tout est vieux et usé à ce théâtre, et la preuve de ce fait est palpable dans la représentation de *Jeune et Vieille*, ou *le Premier et dernier chapitre*. Il est à croire que le manuscrit de cet ouvrage est parvenu de l'arche de Noé à MM. Scribe, Mélesville et Bayard, grâce à quelques amateurs d'antiques.

Le public, qui n'aime pas plus le vieux en littérature qu'en politique, a trouvé *Jeune* un peu trop vieille, et *Vieille* pas assez jeune. Un succès léger a couronné cette œuvre, qui, espérons le, sera peut-être appuyée par la nouvelle pièce annoncée pour ce soir.

Nouveautés. — Vive l'histoire ! C'est aujourd'hui la providence des auteurs. La tragédie, la comédie, le drame, l'opéra comique, le vaudeville, le mélodrame et la pantomime, sont maintenant à l'histoire. Celui qui veut s'instruire, en courant à deux ou trois théâtres dans la même soirée, peut rentrer chez lui ayant dans la tête les époques les plus remarquables du règne de plusieurs rois.

C'est en exploitant cette nouvelle mine dramatique que MM. Paulin et Edouard ont eu l'idée de vaudevilliser la mort terrible des *Trois Catherine*, qui, avant de périr sur l'échafaud, ou de mort forcée, partagèrent la couche du plus féroce des rois, Henri VIII d'Angleterre !

L'intrigue qui lie ces trois époques mémorables est attachante, et le dénouement, qui amène le trépas du tyran et la joie du peuple à la vue de son cadavre, produit une vive impression. Cet ouvrage, dont le succès a été contesté le premier jour, est accompagné d'une musique qui fait honneur, par quelques morceaux, à MM. Adam et Casimir; mais faire jouer une pareille pièce sur un théâtre où l'on chante habituellement le *vaudeville*, en vérité, c'est un fait aussi bizarre que cette œuvre elle-même!

Ambigu-Comique. — Quel est donc le mauvais génie qui a inspiré à M. Paul la fatale volonté de faire *la Fille du bandit?* Qui a pu lui donner le conseil de perdre son temps à reproduire et à entasser dans cet ouvrage tous les lambeaux d'une vingtaine de mélodrames? Quel est le parterre qui n'aurait pas sifflé une pièce comme celle-ci, sans intérêt, sans mouvement réel, sans gaîté, sans esprit, et sans ce romantique obligé, qui rend encore plus monstrueux un genre déjà trop bâtard? De tout ce fatras il est résulté un déluge de sifflets et de coups de poing, qui n'a pas empêché de nommer M. Paul, avantageusement connu lorsqu'à ce premier nom il veut bien en ajouter un autre.

CARICATURES.

*** Notre révolution fait peur aux Autrichiens. Il y en a en ce moment deux cent mille sur le Pô.

*** Qu'est-ce qu'une cour? — Un mur debout entre le prince et la vérité. — (Lisez de boue.)

*** Charles X n'est un homme de poids que depuis qu'il est dans l'Ecosse.

*** La chambre des députés a obtenu les suffrages et les éloges de *la Quotidienne*. Voilà le thermomètre actuel de la considération dont elle jouit.

A. Audibert.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
rue saint-honoré, n° 315.

La Silhouette.

LE FANTOME.

SCÈNE HISTORICO-ROMANTIQUE.

—

C'était minuit, l'heure aux doux songes et aux noirs complots, l'heure des filoux et des amants, l'heure enfin où la garde nationale commence les patrouilles.....

La rue Saint-Denis était plongée dans une paix profonde, rarement interrompue par le cri plaintif du maraicher nocturne ou le chant joyeux du compagnon qui regagne son logis en répétant le refrain de *la Parisienne*.

Le corps de garde de la rue Mauconseil n'était plus éclairé que par la lueur vacillante du réverbère. L'officier du poste, étendu dans un long fauteuil à bras, oubliait la fatigante oisiveté du jour, tandis que cinq à six de ses voltigeurs, réunis autour d'une table noire, entretenaient la flamme bleuâtre d'un punch; les autres, mollement couchés sur la paille du lit de camp, faisaient résonner la voûte de ronflements réitérés; le sergent, artiste de son métier, crayonnait sur la muraille une mâchoire de Charles X enrichie d'une pipe; le tambour battait le rappel sur le ban, en achevant son cigarre, et le caporal lisait *le Moniteur* de la veille, en attendant l'instant d'aller relever le factionnaire qui se promenait de long en large, en soufflant dans ses doigts.

Dans un coin du tableau, deux braves achevaient une partie de dominos, tellement débattue, qu'ils échangeaient à peine entre eux quelques phrases entrecoupées....

M. Canivet. — Du six partout... Vous boudez, M. Lecoq ?

M. Lecoq. — Ayez la complaisance de m'excuser, M. Cannivet; je ne boude jamais. Demandez plutôt à madame Lecoq.... De l'as.

M. Cannivet. — Hélas! j'en ai... Eh bien, M. Lecoq, comment vont les affaires depuis la révolution?.... Domino.... C'est la troisième...

M. Lecoq. —Ah! ne m'en parlez pas, M. Cannivet, il n'y a plus de liberté, aujourd'hui que tout le monde fait des plumets en crin.... Sous un bon gouvernement républicain, surtout avec une charte, ce sont de ces priviléges qui sont intolérables et qui ne devraient pas exister. Aussi, vous me croirez si vous voulez, mais, si je pouvais approcher du roi....

M. Cannivet. — Le roi! notre monarque chéri! Je l'ai vu de bien près, moi, M. Lecoq; j'ai eu l'honneur de dîner chez lui.... Excellente société; bon ton...; vaisselle plate. Il est fort aimable, le monarque, et ses demoiselles aussi.... A propos, M. Lecoq, pourriez-vous me faire l'honneur de me dire s'il est vrai que le fils unique du grand Napoléon I[er] va épouser une de ces charmantes demoiselles et monter avec elle sur le trône de la Grèce ?....

M. Cannivet attendait encore la réponse de son adversaire, lorsque les bruyants éclats de rire des amateurs de punch couvrirent et la voix de M. Cannivet et celle du factionnaire, qui s'évertuait à crier *Qui vive !* sans pouvoir obtenir la moindre réponse. Silence, Messieurs, s'écria M. Cannivet. Et au même instant la sentinelle, en-



tr'ouvrant la porte du corps-de-garde, avança sa tête en disant d'un ton mystérieux : Caporal, auriez-vous, je vous prie, la complaisance de vouloir bien venir reconnaître, s'il vous plaît ?

Le moyen de résister à une prière faite d'aussi bonne grâce. Le caporal se réveille en sursaut, glisse *le Moniteur* dans sa poche et saisit son fusil, tandis que MM. Lecoq et Canivet se disposent à l'accompagner, selon l'usage antique et solennel.

Mais soudain la scène a changé; le factionnaire, pâle et tremblant, se précipite au milieu de ses compagnons, et parvient enfin à articuler distinctement le cri *Aux armes !* Tout le monde est sur pied, l'on s'empresse, et l'on sort du corps-de-garde. D'où vient donc ce cri d'alarme? Qu'est-ce donc? un assassin? des voleurs? des filles? une fausse patrouille?

Ecoutez, s'écrie le factionnaire; entendez-vous là-bas...., là-bas...., à travers ce brouillard....., comme un bruit de chaînes..... (On écoute.)

Vous m'en croirez si vous voulez, dit M. Cannivet en tremblant, mais je crois que nous sommes fondés à présupposer que c'est un bruit de chaînes.

Le Caporal. — En effet, il approche..... Le voici... *Qui vive !*... Pas de réponse... Voilà qui est singulier et guère patriotique.

M. Lecoq. — A propos, Messieurs, si c'était une trahison; maintenant que j'y pense..... ne doit-on pas s'attendre à tout..... c'est peut-être Charles X qui revient nous apporter des fers.... (Profond silence.)

M. Cannivet. — Non, c'est plutôt un caisson d'artillerie : il fait assez de train pour ça.

M. Lecoq. — Ce qu'il y a de plus positif, c'est que cela me semble fort inquiétant.

En ce moment le bruit augmente, approche, et passe rapidement à la barbe du poste.

Le Caporal. — Je l'ai vu, Messieurs, c'est un jésuite.... Portez armes! apprêtez armes! en joue.... Prenez donc garde, M. Lecoq, vous avez manqué me crever un œil.

M. Lecoq. — Pardon, mon caporal, mon fusil n'est pas chargé....

Le Caporal. — Mais c'est avec votre *ballionnette*.

Pendant cette légère altercation, le bruit s'est éloigné; on l'entend encore faiblement dans la direction de la rue Saint-Denis.

Messieurs, s'écrie le caporal, qui m'estime me suive; il s'agit peut-être de sauver la patrie d'un grand péril. Ce soir le danger, à demain matin les récompenses. Je ne veux que deux hommes bien déterminés.

Tout le monde se présente; et le caporal, forcé de faire un choix, désigne ses deux premiers compagnons, MM. Lecoq et Cannivet.

Ils partent, ils suivent la trace du fantôme, dont un brouillard épais leur dérobe la vue. Chaque fois qu'ils se croient sur le point de terminer cette singulière aventure, le monstre qu'ils poursuivent s'échappe, et les conduit par des détours prolongés au milieu des rues les plus infectes du quartier des Lombards.

Ah mon Dieu! s'écrie M. Lecoq en passant dans la rue aux Ours, il va réveiller ma femme... Le misérable !

— S'il n'était qu'un encore! reprend M. Cannivet.

Au même instant, un rire rauque et sinistre se fait entendre... La patrouille recule, étonnée; mais soudain le pavé retentit de pas précipités... Le caporal reprend courage, et, décidé, quoi qu'il arrive, à pénétrer ce terrible mystère, il arrête ses hommes, et d'une voix formidable redit encore : *Qui vive !*

Un homme accourt sans répondre; il est effaré, tremblant, et porteur d'une énorme bosse... C'est M. Mayeux.

M. Mayeux, *en uniforme de la garde nationale, le sabre nu à la main.* — N'ayez pas peur,

patrouille... nom de Dieu ; c'est moi, Mayeux, caporal pour le quart d'heure, en fonctions, et veillant au salut de la patrie.

Le Caporal. — Ah pardon ! M. Mayeux, je n'avais pas l'honneur de vous apercevoir.

M. Mayeux. — Monsieur, est-ce que j'ai l'air d'un homme qu'on n'aperçoit pas, nom de Dieu... Tous les citoyens sont égaux, monsieur..; mais ce n'est pas cela dont il s'agit... ma personne a été attaquée, elle a été compromise, monsieur, grièvement compromise.

Le Caporal. — C'est encore le monstre !

M. Mayeux. — Qui appelez-vous monstre, monsieur ? Monstre vous-même, nom de Dieu. Voici le fait : Je sortais tout à l'heure d'une maison quelconque... enfin suffit, nom de Dieu... Je suis citoyen et Français, j'ai le droit de marcher sur le pavé de Paris comme tout le monde... Eh bien ! caporal, figurez-vous qu'en passant dans la rue aux Ours, je me vois accoster par un homme, non ce n'était pas un homme... ni une femme non plus, nom de Dieu... suffit que c'était une créature... Enfin, caporal, l'être se jette sur moi, il m'invective, il m'arrache la figure telle que vous la voyez tout en sang ; et, non content de cela, monsieur, il saute à cheval sur ma...... oui, il a été jusqu'à profiter de mon indisposition pour m'insulter, nom de Dieu ; j'en porte encore les marques, une contusion à la tête, une bosse...

M. Cannivet. — Ça se voit bien, monsieur.

M. Mayeux. — Il avait des fers aux mains comme un prisonnier, et c'est avec ça, nom de Dieu, qu'il m'a tappé... mais il ne me tappera plus.

M. Lecoq. — Permettez donc, monsieur, vous dites un prisonnier... des fers aux mains... Attendez donc... si c'était un ministre... un ex-ministre... l'infâme Polignac, ou bien ce polisson de Peyronnet...

M. Mayeux. — C'est possible, nom de Dieu ; mais n'importe, je veux être vengé, je serai vengé, on ne m'aura pas mis en colère impunément... Je ne suis pas grand, monsieur, mais c'est égal, quand je le veux, nom de Dieu, je ne suis pas bon, je suis même féroce.

Le Caporal. — Chut !.. chut !... Le voici encore... M. Mayeux, passez par ici... vous par là... de cette façon il est à nous... Un ministre, quel honneur !...

M. Mayeux. — Adieu, messieurs, je vous remercie ; vous êtes des braves, nom de Dieu.

A ces mots, M. Mayeux fait un pas pour se retirer ; mais le bruit des chaînes redouble, un être informe se dessine dans l'ombre aux yeux des gardes nationaux. M. Mayeux veut fuire, mais le monstre s'attache à lui et ne tarde pas à l'entraîner dans sa lourde chute. Par bonheur l'infortuné Mayeux étreint de toutes ses forces le corps de son adversaire, et, malgré les égratignures dont on le gratifie, il ne lâcherait pas prise pour un trésor. Je le tiens, nom de Dieu, je le tiens, s'écrie-t-il ; arrêtez-moi, ou je l'étouffe.

On approche, on l'entoure, on saisit la chaîne du monstre, du jésuite, de l'ex-ministre. Le hasard fait tomber sur ses traits les rayons d'un réverbère, on regarde... O surprise !... c'était l'enfant gâté de madame la marquise de C..., c'était un singe, un énorme singe échappé à l'obséquieuse sollicitude de sa maîtresse.

LES ÉMIGRÉS EN 1830.

(La scène se passe au château de Vieuxfont, en Vendée.)

La Marquise de la Révérencière. — Je vous répète, Monsieur, que je suis bien décidée à retourner à Paris.

Le Marquis. — Y songez-vous, Madame? Vous ne parlez sans doute pas sérieusement.

La Marquise. — Très sérieusement, Monsieur; si j'ai consenti à vous accompagner ici, c'est que vous aviez su me persuader que cet insupportable exil ne durerait qu'un temps.....

Le Marquis. — Mais, Madame, permettez-moi de vous faire observer qu'après l'éclat de notre retraite....

La Marquise. — Eh! que m'importe? l'essentiel pour une femme comme moi, Monsieur, est de jouir des avantages de sa fortune et de son rang; et ce n'est pas en restant au fond de ce manoir perdu, où je ne rencontre que de sales villageois ou d'insipides voisins, que j'en profiterai. Ainsi donc préparez-vous à me suivre, ou je pars sans vous.

Le Marquis. — Madame, vous m'étonnez; je ne vous vis jamais tant d'humeur et de résolution.

La Marquise. — C'est que je suis lasse enfin de me sacrifier inutilement. A vous entendre, c'était un voyage qui durerait tout au plus deux mois... Nous profiterions des circonstances pour visiter cette terre, que nous connaissions à peine; pendant ce temps, Charles X, rentré dans tous ses droits, ayant recouvré sa toute-puissance, aurait appris notre dévoûment: vous étiez alors pair de France, moi dame d'honneur.....

Le Marquis. — Eh bien, Madame, ces brillantes espérances existent encore.... plus belles, plus riches, plus positives que jamais... Les événements glorieux dont vous parlez arriveront, c'est infaillible; le préfet me l'écrivait encore hier, et notre excellent ami, le vicomte de B***, me le répétait aussi la semaine dernière.... Or plus il s'écoulera de jours, plus le moment après lequel nous soupirons approchera...., et plus....

La Marquise. — Plus je sécherai d'ennui, d'impatience, et maudirai le jour où je fus assez sotte pour vous suivre à votre inhabitable château de Vieuxfont.... Je veux aller à Paris. Et pourquoi pas?... Serons-nous donc les seuls à revenir de nos résolutions?... Serait-ce la première fois? Sans vous rappeler ici notre conduite dans une circonstance bien autrement critique, et où nous eûmes tant à nous louer d'avoir été à la cour de Napoléon, je pourrais encore.....

Le Marquis. — Ah! madame la marquise...., osez-vous bien parler d'une cour....

La Marquise. — Vous en direz ce qu'il vous plaira.., mais, puisque nous sommes sur ce chapitre, j'ajouterai que je l'ai toujours.... oui, toujours regrettée. Il y avait peut-être plus de gens nés à celle de Charles X; mais quelle différence d'hommes! Qu'étaient devenus cette foule de beaux colonels..., d'élégants généraux....; il n'y avait pas jusque aux capitaines de ce temps qui n'eussent quelque chose de séduisant. (*Soupirant.*) Ah! quels hommes!

Le Marquis, *d'un ton concentré.* — En vérité, Madame, je me tiens à quatre pour ne pas éclater.

La Marquise. — Je vous conseille de ne pas lâcher prise..., je vous le conseille, entendez-vous, Monsieur le marquis? Oui, je suis résolue à partir, et j'irai à la cour de Louis-Philippe, parce que décidément je ne puis exister qu'à la cour... Et je vous connais, Monsieur, vous y viendrez aussi, vous y viendrez, car vous avez du sens, Monsieur (*Le Marquis sourit d'un air satisfait.*), et vous n'êtes pas sans vous apercevoir qu'en venant ici vous avez fait une école..., pour ne pas dire une sottise.

Le Marquis. — Que voulez-vous, ma chère, il fallait bien risquer quelque chose... Certainement, si j'avais pu prévoir.... Mais, écoutez, capitulons ensemble.... (*D'un air aimable.*) car il faut toujours vous céder....; accordez-moi quinze jours encore... Ce temps écoulé, si Charles X n'est pas aux Tuileries..., eh bien, nous irons au Palais-Royal.

La Marquise. — Non, je n'écoute rien....; d'ailleurs je veux assister au procès des ministres.

Lith. de Delaunois Sr de Ratio et




Bien-heureux ceux qui ont faim et soif, parcequ'ils seront rafsasiés

Le Marquis. — Ah ! diable, j'oubliais. Vous avec quelque raison, marquise : dans le fait, des ministres accusés..., jugés..., cela se voit si rarement.... Charles X à Holyrood.... s'occupant de tout autre chose que de.... Décidément, marquise, je vous suivrai.

La Marquise. — A la bonne heure donc ! marquis, vous êtes un homme délicieux...

Le Marquis, *lui baisant la main.* Vous êtes ravissante, madame. Nous partirons. D'ailleurs je ne serai pas le premier : le comte de R***, le duc de S*** et une foule d'autres, se pressent déjà dans les salons de Louis-Philippe.

La Marquise. — Les journaux en publient une liste chaque matin.

Le Marquis. — Et si jamais Charles revenait, notre séjour ici nous servira à merveille. Eh mais, qui nous empêcherait de dire que nous ne l'avions quitté, pour aller à Paris, que dans l'intention d'être utiles à ce pauvre de Polignac ? C'en est fait, partons. Quand partons-nous ?

La Marquise. — Dès demain, si vous voulez.

Le Marquis. — Pourquoi pas aujourd'hui...., tantôt.

La Marquise. — C'est juste.... Donnons des ordres. (*Elle sonne, et ordonne de mettre les chevaux à la voiture. — Entre le vicomte de B***.*)

Le Marquis *et* la Marquise. — Eh, c'est ce cher de B***.

Le Vicomte, *se jetant tout essoufflé dans un fauteuil.* — Ouf ! vous savez la nouvelle ?

Le Marquis *et* la Marquise. — Quelle nouvelle ?

Le Vicomte. — Comment ! vous ne la connaissez pas ?

La Marquise. — Et non......; dites-nous-la donc.

Le Vicomte. — Les alliés reviennent évidemment en France !

Le Marquis *et* la Marquise. — Que dites-vous ?

Le Vicomte. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. (*Baissant la voix.*) Le préfet en a reçu l'avis confidentiel. La Russie, l'Autriche, la Prusse et l'Espagne vont évidemment fondre sur la France.

Le Marquis. — O jour mille fois heureux !.... Marquise, je reste ici.

Le Vicomte. — Sans doute... ; c'est évidemment le moment ou jamais de nous montrer.

La Marquise. — Dans le fait, je me rappelle que la cour est en deuil pour deux mois..... Cela se trouve à merveille. Ainsi les puissances vont entrer dans Paris.

Le Vicomte. — Oui..., l'année prochaine...., évidemment vers le printemps... ou l'automne, les Russes ne se battant jamais dans l'été.

La Marquise. — Mais cela me paraît horriblement long... Neuf mois encore à passer ici.... Je ne m'y résignerai jamais... si vous ne trouvez quelque moyen...

Le Vicomte. — Oh ! une idée...., une excellente idée ! c'est bien évidemment la meilleure idée que j'aie eue depuis long-temps.

Le Marquis et la Marquise. — Voyons, voyons.

Le Vicomte, *d'un air déterminé.* — Emigrons !... Il n'y a pas le plus léger inconvénient aujourd'hui.

Le Marquis. — Bravo, bravo, vicomte ! c'est admirable.

La Marquise. — Voyons, où irons-nous ?

Le Marquis. — Eh mais, partout, ce me semble.

Le Vicomte. — Evidemment, partout. Nous n'avons qu'à choisir.

La Marquise. — Mais encore.

Le Marquis. — Allons en Angleterre... pays des gens de qualité... Là, au moins, la canaille enrichie ne vient pas se mêler effrontément à la noblesse.

Le Vicomte. — Evidemment ; mais vous oubliez que nous pourrions y être inquiétés.... J'ai

ouï dire que le roi George ne peut y dîner tranquillement.

Le Marquis. — C'est vrai..., vicomte, c'est vrai. Si nous allions à Vienne, à Saint-Pétersbourg.

La Marquise. — Volontiers.

Le Vicomte. — Et le cholera-morbus!

La Marquise. — Ah Dieu! quelle horreur! N'en parlons plus. Allons à Naples; j'ai toujours désiré voir Naples. On dit que c'est un pays délicieux. N'avait-il pas été question d'y exiler M. de Polignac?

Le Marquis. — C'est ce qu'on aurait pu faire de mieux. Ah çà, nous allons donc à Naples?

Le Vicomte. — Je le veux bien. Mais on parlait dernièrement de révolte contre les Autrichiens; et, pour plusieurs raisons, je ne me soucie guère de me trouver en contact avec des révolutionnaires. Si cela vous était égal de choisir quelque autre endroit....

La Marquise. — Choisir, choisir, je ne vois plus trop.... Ah! voulez-vous venir à Madrid? Nous assisterons aux fêtes qui doivent avoir lieu à l'occasion de la naissance de l'infante.

Le Vicomte. — Mais Mina...., Guerrea...., Valdès.,..

Le Marquis. — Oh! pour ceux-là, ils ne sont pas à craindre; notre ministère y a mis bon ordre.

Le Vicomte. — Evidemment, mais....

La Marquise. — Mais... mais..... Vous nous disiez que nous n'avions qu'à choisir, vicomte, et maintenant vous vous opposez....

Le Vicomte. — Que voulez-vous, belle marquise, je ne puis vous laisser ignorer que Carthagène, Valence et plusieurs autres villes importantes de l'Espagne viennent de s'insurger.

Le Marquis. — Diable, diable..., où donc aller?

Le Vicomte. — Evidemment, où vous voudrez : je suis prêt à vous accompagner.

La Marquise. — D'abord je suis bien décidée à ne pas rester ici.

Le Marquis. — Encore faut-il savoir où aller?

Le Vicomte, *réfléchissant.* — Si nous allions...

Le Marquis *et* la Marquise. — Où?

Le Vicomte, *résolument.* J'y rêverai.

La Marquise. — Ce cher de B***, il est d'une complaisance! Vous nous tirerez d'ici, n'est-ce pas?

Le Vicomte. — Evidemment, évidemment. Il faut partir, il faut émigrer. D'ailleurs j'ai quelques dettes, et une petite indemnité....

Le Marquis. — C'est vrai..., c'est vrai. Le sort en est jeté : émigrons...., allons.

Le Marquis *et* la Marquise. — Oui, allons..., partons toujours, et nous verrons après.

Le Vicomte. — Evidemment. (*Entre un valet qui remet une lettre au marquis.*)

Le Marquis. — C'est du duc de L***, qui me propose une préfecture.

Le Vicomte *et* la Marquise. — Eh bien... (*Le valet annonce que les chevaux sont mis.*)

Le Marquis. — Eh bien, partons.

Le Vicomte *et* la Marquise. — Pour?

Le Marquis. — Parbleu, pour le Palais-Royal.

A.

CHARGES.

ENTREVUE DE DEUX EMPÉREURS, DONT L'UN ÉTAIT LE ROI DE PRUSSE, RACONTÉE PAR UN ANCIEN.

Et tu dis donc, malin, que t'as été z'à l'affaire de Ziémen?

— Pardi, mon homme, je peux t'en parler savamment; j'étais justement de garde à la tente de S. M. l'empereur, quand je vis arriver z'à moi un grand pékin, bien mis, beau linge, bonne tenue, bottes bien cirées, ma foi; mais il vous avait une polissonne de queue, morbleu, qui lui dépassait les reins de quinze pouces. Je

me dis comme ça z'à moi z'à part, tout seul : Voilà z'un cadet qui z'a une autre paye que moi. Halte-là, qui z'es-tu ?

— Je suis le roi de Prusse, qui m'réponds.

— Pour lors, que je m'dis, c'est pas du genre mousseux, c'est z'un gros major.

— Je veux parler à S. M. l'empéreur.

— Toi...? t'y parleras pas.

— Je lui parlerai.

— T'y parleras pas, que j'te dis, et j'veux que vingt-cinq mille biscaïens me servent de pillules si tu me fais reculer d'une semelle.

Pourtant j'entre ; j'vois S. M. l'empereur assis par terre. Y avait ben des tabourets z'autour ; mais c'était son habitude. J'lui dis : Sire, il y a là-bas z'un grand pékin qui demande s'il faut qu'il entre. Il me dit qu'il entre ; je lui dis qu'il entre ; le v'là qu'il entre, il entre.

Quand il est entré : — C'est donc toi, greluchon (que dit le Prussien à S. M. l'empéreur), qui vient ravager mes états, mécaniser mes filles, tourmenter mes peuples, et m'enlever ma colonne de Rosbache.

— Pour ce qui est de tourmenter tes peuples, ça te regarde, lui répond l'autre ; mais relativement à ta colonne de Rosbache, je veux que dans les vingt-quatre heures elle figure sur ma cheminée des Tuileries sous un bocal, nom de Dieu.

Quand le roi de Prusse vit que ça commençait à se gâter, il lui battit z'un six, que l'empéreur n'eut que le temps de lui dire :

Chasse d'la fouine, tourne ton dos z'en hotte,
Car je crois voir en toi la Vénus hotentotte.

CROQUIS.

Influence de l'esprit. — Le célèbre médecin Radcliffe avait la réputation de ne pas payer ses dettes. Un paveur, après plusieurs longues et vaines tentatives, le surprit un jour comme il descendait de voiture, et réclama avec instance le prix de ses journées. « Comment drôle, dit le docteur, tu prétends te faire payer un pareil travail ! tu m'as gâté mon pavé, et tu l'as recouvert de terre pour cacher ta mauvaise besogne. — M. le docteur, répliqua l'ouvrier, je ne suis pas le seul dont la terre cache les sottises. — Ah ! ah ! reprit Radcliffe, tu fais de l'esprit : en ce cas tu dois être pauvre. Entre. » Et il le paya. — Il perdit sa place de médecin de la cour pour avoir répondu au roi Guillaume, qui lui montrait l'enflure de ses jambes et lui demandait ce qu'il pensait : « Ma foi, sire, je ne voudrais pas, pour les trois royaumes de Votre Majesté, avoir ses deux jambes. »

Une entrée au théatre. — Un jour, au grand théâtre de Londres, John Somerford se laissa tomber de la galerie dans le parterre sans se faire aucun mal. Aussitôt relevé, il se présenta au directeur, et lui fit observer que, puisqu'il avait su franchir sans payer l'espace de la galerie au parterre, il croyait avoir acquis le droit d'une entrée libre au théâtre. Le directeur la lui accorda, le priant cependant de ne plus se placer au parterre d'une manière aussi brusque.

Indépendance de l'artiste. — Au temps où Fischer, le célèbre haut-bois, se faisait entendre dans les grands concerts qui se donnaient, il y a environ cinquante ans, à la rotonde, à Dublin, un lord, enchanté de son beau talent, vint à lui, et, après l'avoir complimenté, l'invita d'une manière pressante à venir souper avec lui le jour suivant, ajoutant : « *Vous apporterez votre haut-bois avez vous.* » Fischer, un peu piqué de cette invitation cavalière, répondit : « *Mylord, mon haut-bois ne soupe jamais.* »

— Il vient de mourir un marchand-voyageur, âgé de quatre-vingts ans, qui était l'homme le plus exact des Trois Royaumes. Il n'y a pas longtemps qu'un voyageur descendit dans une petite auberge de Cornouailles. Voyant une volaille à la broche, il demande qu'on la lui serve. L'aubergiste s'y refuse en disant qu'elle était destinée pour M. Scott, qu'on attendait. — Ce M. Scott, reprit le voyageur, vous a donc fait dire qu'il allait venir. — Non, Monsieur, répondit l'auber-

giste; mais, en passant par ici, il y a six mois, il m'a recommandé de tenir aujourd'hui, à deux heures, une volaille prête pour dîner, et M. Scott ne manque jamais à sa parole. En disant ces mots, il regardait par la croisée. Voilà M. Scott qui arrive à cheval, dit-il, et je cours le servir.

PROFIL DES THÉATRES.

Odéon. — *La Nuit vénitienne,* ou *les Noces de Laurette.* — Un petit jeune homme s'est enivré à boire à même dans la grande coupe de Byron, et voilà qu'il est venu un soir vomir son vin et son nom au visage du public : tel est l'auteur, telle est la pièce.... Il paraît que le grand drame de *Napoléon* sera décidément une véritable ovation pour le théâtre de l'Odéon. Toutefois, il faut que M. Harel n'oublie pas de faire balayer la scène.

Opéra-Comique. — *Joséphine,* ou *le Retour de Wagram.* — Jusqu'à présent on n'avait mis en scène que Napoléon seul. L'Opéra-Comique y a ajouté Joséphine et le prince Eugène, qui, sous les traits de madame Lemonnier et de son mari, figurent les acteurs d'un grand acte politique, le divorce. Le dramatique abonde dans un pareil sujet; mais les auteurs en ont fait une simple scène d'intérieur, un trio de soupirs, de larmes et de hoquets, soutenu heureusement par une musique intéressante. On peut bien reprocher à l'ouverture une orchestration prétentieuse; la lenteur produite par la combinaison d'instruments à effet suspend l'harmonie; mais cet opéra compte plusieurs jolis morceaux pour la plupart bien exécutés. C'est Génot qui représente l'empereur, et de la manière la plus fidèle. Heureusement que le bruit de ses lourdes bottes à l'écuyère couvre les rares intonations de son si monotone organe. La musique est de M. Adolphe Adam, et mérite vraiment d'être entendue, ainsi que les bottes de Génot.

Gymanse. — Il faut avoir définitivement la manie, ou pour mieux dire la rage des pièces *historiques,* pour oser mettre à la scène le duc de Chartres, aujourd'hui notre souverain. Il faut qu'un auteur soit bien hardi pour ne pas craindre de *singer* son monarque. Les éloges d'un roi vivant sont toujours petits et mesquins au théâtre; mais ils sont grands sur sa tombe : c'est là seulement qu'il faut les graver et les lire.

La belle vie de Philippe I[er] offre, il est vrai, mille épisodes qui le placent depuis long-temps au rang des hommes que des vertus sans nombre et des malheurs passagers savent illustrer; mais était-ce une raison pour faire de ce prince le principal personnage d'un *vaudeville?* Le talent des auteurs et l'adroite convenance dont ils ont fait preuve ont triomphé de la difficulté.

Le Souvenir de Collége réunit heureusement dans un même cadre les rares vertus, la vaste érudition, le mâle courage et l'admirable philosophie du vainqueur de Valmy et de Jemmappes.

— Le succès de *Napoléon* fait trembler un actionnaire superstitieux. Le pauvre homme a, dit-il, par trente absences consécutives de dividende, acquis l'expérience qu'un succès pyramidal avait toujours préludé à la fermeture de ce théâtre.

CARICATURES.

⁂ Hier, un monsieur, carliste ou vendéen de son état, est venu demander chez Auber le portrait de M. de Kergorlay, et voulait arracher les yeux de l'éditeur parce qu'il n'avait pas le portrait que le vendéen appelait celui *d'un grand homme.* On l'a envoyé chez Martinet.

⁂ M. Jars a parlé; la patrie est en danger.

⁂ Avec sa rage de saisir tous les journaux, *Persil* devient *serre-feuille.*

⁂ Lord Wellington a profité de ce qu'il était encore maître pour donner sa démission.

⁂ La police de Londres a fait nettoyer la ville, afin qu'on ne puisse plus jeter de boue à lord Wellington.

⁂ M. Salvandy est l'ombre de Chateaubriant....... au clair de la lune.

⁂ Le roi de Hollande a envoyé trente trois cordons de différentes couleurs à ceux qui ont eu l'affreux courage d'incendier Anvers. Un Turc s'est imaginé que c'était pour les étrangler.

⁂ En passant à Mayence, Raguse s'est rendu au spectacle, où on ne l'a pas sifflé! Il a paru surpris.

⁂ Le prince de Hohenloe vient d'acheter les bâtiments d'un vaste monastère. S'il peut le peupler de dévots, ce sera son plus grand miracle.

A. Audibert.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
rue Saint-Honoré, n° 315.



La Silhouette.

BAINS DE MER.

La Mare aux abbés et l'Anse aux maris.

CHRONIQUE SCANDALEUSE.

Dans ce pays-là, on prend un bain de mer comme ici une glace, une bouteille de bière ou un verre de coco; seulement il n'en coûte ni vingt sous, ni huit sous, ni deux liards. Point d'impôt sur le linge, point de garçon à payer, tout est gratis, et, s'il vous arrive par hasard de vous noyer, il ne vous en coûte pas un centime... C'est un pays délicieux.

Depuis deux heures jusqu'à neuf heures du soir, pendant les trois mois d'été, vous voyez fourmiller sur une grève dorée qui se déploie dans une étendue de plus de deux lieues la foule des gamins légèrement vêtus qui vont se promener sur le dos des vagues; vous apercevez au loin des centaines de jeunes hommes, de jeunes enfants *tout nus*, qui se jouent sur les rochers noirs et escarpés, au risque de se déchirer la plante des pieds; puis se précipitent au fond de la mer pour y aller chercher la coquille argentée et la faire glisser à la superficie de l'eau comme l'étoile qui file sur un ciel bleu par un beau clair de lune....

C'est un des grands bonheurs que j'ai goûtés dans ma vie que ces bains en dehors de la civilisation, entourés de tout ce que la nature a de plus pittoresque, de plus enivrant, de plus simple, de plus poétique! .. C'est une des pages les plus riantes de mes souvenirs d'enfance que celle où ma plume, trempée de volupté naïve, a tracé le récit de nos baignades de gamins.... Je t'en supplie, mon petit ami, disaient nos mères à chacun de nous, ne va pas à la mer, nous sommes dans la canicule, à l'époque où l'on se noie, tu le sais..... Et, livrés à nous-mêmes: La canicule, disions-nous, c'est la saison des baigneurs.... A la mer! à la mer!.... Et la petite troupe, où quelquefois se mêlaient une ou deux jeunes filles, allait danser nus en rond là où viennent se briser les premières vagues, car nous étions bien enfants alors....

Et plus tard, quand nous eûmes appris le nom de tous les rochers, de toutes les anses, nous vîmes les petites filles aller de leur côté avec leurs mères, et nous devînmes curieux et questionneurs....

Et nous parvînmes à découvrir les grottes où s'allaient cacher nos baigneuses d'autrefois.

Et alors il y eut à les surprendre quelque chose de plus que de l'espieglerie; et nous n'allions plus à la mer sans rêver... Heureux temps que celui-là, où l'amour n'est qu'un pressentiment, où la sensualité est encore de l'innocence!...

Peu à peu cependant la réflexion intervint dans nos petites découvertes, et nous apprîmes de ces choses qui rendent un jeune homme embarrassé d'abord devant les jeunes filles, puis embarrassant pour elles, et l'éqoque vint enfin où la nature n'eut plus pour nous de secrets.

Oh! combien alors nous dévorions du regard tous les plis d'une robe blanche, comme pour compter les battements de cœur de la jeunefille!... Combien nous prenions plaisir à écouter les con-



versations de nos aînés lorsque le nom d'une femme sortait de leur bouche!...

Et je me souviens, entre les mille chroniques scandaleuses des baigneurs, d'une histoire très singulière qui fit beaucoup de bruit alors.

Sur le revers d'un rocher assez élevé et le plus avancé dans la mer, les vagues ont creusé une sorte de baignoire naturelle dont l'eau est renouvelée chaque jour à la marée haute. C'est cette baignoire pittoresque qu'on appelle *la mare aux abbés.* C'est là en effet que vont se baigner ceux qui craignent les flots de la pleine mer et les regards des curieuses.

Non loin de là, et aussi à l'extrémité de l'îlot, se trouve une petite baie sablonneuse resserrée entre deux crêtes de rochers : de là on ne voit que la mer, le ciel, et *la Roche aux abbés.* Aussi a-t-on nomme cette baie *l'Anse aux maris,* car il n'est pas rare de voir un pauvre diable en faction, la canne à la main, sur une des crêtes du rocher, tandis que madame se livre sans défiance aux carresses des flots.

Et voilà qu'un beau jour le colonel du 15[e] de ligne, en garnison dans la ville voisine, se trouva de garde à *l'Anse aux maris.* Il y avait à peine dix minutes qu'il faisait les vingt pas de rigueur, et madame avait eu le temps d'ôter pour le moins sa robe et son corset, quand il entendit à quelque distance : Pst! pst! pst! et il vit un petit roquet couleur café au lait remonter sur la cime de la roche la plus voisine.

Et voilà le pauvre homme qui, moins colonel que mari pour l'instant, se dirige, frémissant de rage, vers la retraite de l'impudique roquet.

La canne levée, l'œil en feu, le colonel atteint le sommet du rocher, et aperçoit un petit abbé d'une soixantaine d'années, au front chauve, à l'abdomen rentré, et plongé jusqu'au menton dans la mare sacrée.

Pst! pst! venez ici, Monsieur, s'écriait l'abbé.

Le colonel lança sa canne au roquet, et hurla un affreux jurement.

Alors vous eussiez vu le pauvre abbé dans un cruel embarras, suppliant, au nom de la décence et de son caractère, qu'on le laissât au moins passer sa chemise.

Mais ces paroles et la vue d'une soutane ne firent qu'irriter plus encore le colonel, et les coups de canne allaient pleuvoir sur l'abbé, quand un jeune homme, qui se promenait par hasard près de là, survint, attiré par les cris, et se fit fort de prouver l'innocence du pauvre abbé, car c'était le prêtre le moins intolérant, le plus pieux et le plus charitable du département.

Cependant la jeune dame avait en toute hâte passé une robe et jeté un schall sur ses épaules, pour s'interposer entre l'abbé et son mari. Mais tout était fini lorsqu'elle arriva, et sa présence ne fit qu'embarrasser le pauvre homme, car il avait à peine passé sa chemise, et la rougeur lui monta au visage quand il se vit exposé dans cet état aux regards d'une jeune femme de vingt ans, la plus jolie peut être qui l'eût jamais surpris aussi légèrement vêtu....

La baigneuse, un peu embarrassée elle-même, redescendit aussitôt de la cime du rocher et s'éloigna avec un sourire moqueur; elle se disait à elle-même : Jaloux d'un abbé de soixante ans!... Ah! ah!... fi donc!... c'est bien mal à vous, Monsieur, car enfin....

Elle en était là de ses réflexions, quand elle arriva au pied du rocher : alors elle se retourna et rencontra les yeux rêveurs du baigneur qui avait arrêté le bras du colonel. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, au teint brûlé par le soleil, aux cheveux noirs et crêpus, un créole de la Martinique.

Madame de R.... baissa doucement ses longues paupières blanches, et se remit à sauter de rocher en rocher, posant sur les pierres noires inégales et taillées en angles ses petits pieds plus blancs que le marbre, plus tendres que la neige rosée qui se fond aux premiers rayons du soleil. Et il

la suivait de rocher en rocher, le jeune créole au teint basané; et quand elle se retourna une seconde, puis une troisième fois, elle rencontra encore des regards rêveurs, et sa longue paupière se baissa plus lentement, car elle rêvait aussi, la jeune baigneuse, elle rêvait une promenade en mer à deux, dans une yole bleue avec une voile.... Ils s'égaraient bien loin, bien loin, à l'horizon brumeux, perdus entre la mer et le ciel. . . . .

Il y avait de cela une semaine jour pour jour, quand le colonel revint avec sa femme à *l'Anse aux maris*. Madame de R.... paraissait distraite, ses yeux allaient s'égarant de tous côtés, comme si elle eût craint les importuns....

— Ma petite amie, qu'as-tu donc? personne ne viendra te troubler aujourd'hui; tu peux te reposer sur moi.... D'ailleurs tu t'enfonceras un peu plus avant dans la grotte pour te déshabiller, et puis tu poseras ton parasol à l'entrée..... Tu vois donc bien....

— Oui, mon ami....

Elle lui demanda du regard un baiser; il en prit deux; puis elle le congédia, posa son parasol ouvert sur le sable, et s'enfonça dans la grotte.

Tranquille cette fois, le colonel, après avoir visité les rochers d'alentour, revint stationner à quelques pas de l'Anse aux maris.

Le parasol était soigneusement posé à l'ouverture du rocher, et madame de R*** dans la grotte.

— Louise, est-tu prête?

— Dans un instant, mon petit ami.

— A ton aise, ma petite....; rien ne te presse.

— Je suis à toi, mon Jules.

Un quart d'heure après, elle escaladait gaîment les rochers, pendue au bras de son mari.

— Bon Dieu, ma Louise, que tu es fraîche, vermeille!.... Tiens, je suis enchanté de ta santé.... Encore quelques bains de mer, et tu deviendras plus fraîche, plus ravissante encore...., et j'en perdrai la tête!

Pas de réponse..... Louise baissa les yeux.

Comme ils mettaient le pied sur le sable de la grève, un jeune homme apparut à quelque distance, sortant du creux d'un rocher... C'était le jeune créole.

Un mois après, le colonel partit avec sa femme et son régiment. Les bains de mer avaient entièrement rétabli madame de R***; elle était enceinte pour la première fois depuis quatre ans de mariage.

L'Anse aux maris est aujourd'hui complétement abandonnée; on a découvert que la grotte a deux issues.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

MÉMOIRES D'UNE MOUCHE.

Je suis, ou plutôt j'étais une mouche: car aujourd'hui mon corps est mêlé à la terre, et mon âme (si l'on veut nous en accorder une), s'est confondue dans la grande âme de l'univers.

Les hommes, qui se laissent toujours égarer par d'injustes préventions, nous traitent de parasites, d'importunes.... En bonne conscience, avez-vous raison, Messieurs? Nous ne butinons que pour vivre, et cependant on nous chasse avec dédain des antichambres des grands et des ministres, tandis qu'on y tolère les solliciteurs, essaim bien plus importun que nous, et toujours plus affamé à mesure qu'on lui jette de quoi assouvir sa voracité.

Mais il est un reproche qu'un de vous a méchamment adressé à l'espèce dont je fais partie, dans une fable intitulée *le Coche et la Mouche*. Je ne prétends pas en contester la justesse, au moins fort équivoque. Je n'examinerai point si l'insecte *mouche*, piquant sans relâche six robus-

tes chevaux, ne peut pas contribuer plus efficacement à faire avancer une mauvaise diligence que le bipède *député* à assurer le salut et la bonne direction du char révolutionnaire, en délibérant derrière un rideau, pendant que ses roues sont engagées dans les barricades. Je m'attacherai seulement à vous prouver par le récit des faits qui ont rempli une courte vie, qu'une mouche, chétif animal, peut exercer quelquefois une influence décisive sur les événements les plus importants pour l'homme et pour les sociétés.

Vous apprendre ma naissance et mon éducation serait, je crois, chose inutile et fastidieuse. Qu'il vous suffise de savoir qu'après avoir passé quelques mois à savourer les trésors gastronomiques du célèbre *Chevet*, je fus chassée de ces heureuses régions par le froid qui se faisait sentir, même au milieu de l'été, autour du Théâtre-Français. J'allai m'établir au Marais. Un soir je m'introduisis par une fenêtre en mansarde, dans une petite chambre, où j'aperçus deux personnes qui se livraient à un entretien fort animé. Postée sur une des cinq ou six dents, derniers débris d'un peigne négligemment placé entre un flacon d'eau-de-Cologne et un pot de pommade, je m'amusai à considérer les interlocuteurs. Un jeune homme était assis auprès d'une jeune fille plus jolie, plus fraîche, plus aimable, que la plus belle mouche que j'aie jamais caressée. Le jeune homme parlait avec feu et la jeune fille l'écoutait avec un doux sourire. Tout à coup, à la suite d'un propos que je ne pus entendre, une vive rougeur colora son visage; ses yeux se baissèrent, son sein se souleva voluptueusement; c'était, en un mot, la pudeur aux prises avec l'amour. L'amant déclamait de tendres propos, lieux communs à l'usage des hommes et des mouches... « Ah! disait-il, pourquoi ne me souris-tu pas comme avant.... Un sourire, Émilie, un seul sourire, et tu fais mon bonheur!... » Heureuse de pouvoir faire le bonheur d'un pauvre humain, tenant à si peu de chose, je me posai brusquement sur la lèvre vermeille de la jolie maîtresse. J'agitai doucement mes pattes, et une vive démangeaison, contractant ses nerfs, produisit l'apparence de ce sourire tant désiré... Il n'en fallut pas davantage, et... j'eus à peine le temps de quitter mon poste dangereux pour regagner la fenêtre.

Un autre jour (c'était, si je ne me trompe, après le 20 juillet), lasse de voltiger autour des orangers des Tuileries, je pénétrai dans le palais malgré les factionnaires, et j'entrai dans une salle si riche, si riche, que je ne puis la comparer qu'à l'intérieur d'un pâté de Lesage. Plusieurs personnes entouraient une table. « Sire, disait « un homme long et fluet, il ne manque plus que « votre auguste signature.... Les Français seront « bientôt à la raison. — Par la Sainte-Vierge! « répliqua le vieillard, et s'ils allaient prendre la mouche....! — Je tressaillis, et m'occupai plus particulièrement de l'honnête homme qui prenait tant d'intérêt aux mouches. — Sire, continuait le premier interlocuteur, c'est pour votre bien, pour votre salut peut-être. — Un brusque mouvement du vieillard fit couler de la plume qu'il tenait entre les doigts une goutte d'encre qui tomba sous la dernière ligne du vélin. — Signez, Sire, ou je ne réponds plus de la tranquillité du royaume; signez, et vos fidèles sujets béniront le nom de Charles X. — Effrayé pour le vieillard, qui m'intéressait, je résolus de tenter une démonstration pour le décider à donner la signature si désirée. Je me posai près de la tâche d'encre, j'y trempai ma patte, et, en lui faisant parcourir une ligne courbe, je parvins à tracer passablement un C. — Par saint Charles, s'écria le vieillard! mon bon ange le veut, puisqu'il a permis qu'une goutte d'encre échappée à notre royale plume figurât ainsi notre auguste initiale. — Le monarque signa. Pour moi, je m'éloignai au plus vite... L'encre infernale avait failli brûler ma pauvre patte... C'était de la boue délayée dans du sang!

Quelques jours après, j'entendis un grand tu-

multe dans la rue. Je me réfugiai sous un réverbère qu'on brisa; je me glissai dans le tiroir d'une commode qu'on jeta par la fenêtre. Enfin je me cachai dans les plis d'un lambeau d'étoffe à trois couleurs, attaché au bout d'un bâton...... Là, je fus tranquille et respectée. On me promenait dans les rues; je crois même qu'on me rendait hommage, tant j'entendais de cris de joie, tant je voyais de mains étendues vers moi!

J'aperçus partout les communications interrompues par des murs de pavés et de meubles autour desquels gisaient des corps de soldats, de chevaux et de mouches. J'appris que c'étaient des barricades, et qu'on avait fait une révolution. Ce mot me fit une telle peur que je m'envolai bien loin et me réfugiai dans une cave... Je n'y étais pas seule. Je découvris bientôt un citoyen tout habillé de noir, qui sortit dès que je fus entrée. Présumant que cette visite à la cave devait précéder quelque bon repas, je m'attachai obstinément à son chapeau, et je suivis pendant quelque temps sa marche gênée par de gros souliers. Je ne m'étais guère inquiétée de cette promenade, lorsque, une semaine après, je me vis aborder et féliciter par toutes les mouches de ma connaissance. On me disait de toutes parts : ... A Neuilly... en gros souliers... tu as sauvé la patrie....! et autres propos que je ne pouvais comprendre. Je crus que la révolution leur avait tourné la tête, et je ne fus bien convaincue de la justice de leurs éloges que lorsque j'entendis un jour déclamer avec fierté, par mon compagnon de voyage, qu'il avait sauvé la patrie!... Et moi aussi, me dis-je, car ce jour-là j'ai couru les mêmes dangers.

Mais le froid commençant à se faire sentir à l'approche de la saison rigoureuse, et pour nous autres mouches c'est la révolution la plus terrible, j'émigrai, et me confinai dans une chaude et belle chambre du faubourg St-Germain. Elle était habitée par un vieux baron asthmatique qui ne cessait de crier : « Oui, oui, nous en « viendrons à bout...... Si les révolutions ne « donnent pas, nous nous rejetterons sur les « conspirations... et puis le grand moyen, la ma- « chine infernale! » Il sortait tous les soirs pour aller conspirer avec quelques nobles compères. Enfin il brava si souvent la fraîcheur des nuits, qu'il gagna un catarrhe le plus rude... C'est un martyre comme un autre... Voilà mon homme aux tisannes sucrées. Je m'accommodai fort bien de ce régime, mais non lui, car sa poitrine se chargeait, et l'expectoration devenait d'heure en heure plus difficile... Les médecins prétendaient qu'il se tirerait de là; mais, hélas! on voulut approcher de ses lèvres un bol dans lequel j'étais occupée à pomper quelques parcelles de sucre : ma friandise m'y retint une seconde de trop, et, lorsque je m'envolai, je me trouvai prise dans la bouche du malade... Je suivis dans son gosier une gorgée du funeste liquide, et je provoquai ainsi un violent accès de toux qui l'emmena... Le conspirateur mourut étouffé par une mouche, et devint bon citoyen.... sur le marbre de sa tombe!

Ainsi, dans une singulière destinée, j'ai décidé de l'avenir d'une femme et de la vie d'un homme; j'ai présidé à la chute d'un trône et au salut d'une grande nation... Je ne suis pourtant qu'une mouche... pas même une de celles que vous autres humains appelez *fines mouches*.

Agénor Altaroche.

LE CARLISTE A LA GUERRE,

OU L'INVASION QUAND MÊME.

Mais, mon cher et respectable monsieur, songez donc que pour faire la guerre il faut de l'argent, et l'Angleterre ne sera plus cette fois munitionnaire de la sainte alliance.

Le Carliste. — Eh! pourquoi l'Angleterre ne

se saignerait-elle pas encore une dernière fois en faveur de la bonne cause ?

— Parce que le simple bon sens s'y oppose.

Le Carliste. — Au contraire, le bon sens, la légitimité, lui en font un devoir. Le catholicisme....

— Que ne dites-vous aussi le papisme, pour renforcer votre argument ?

Le Carliste. — Monsieur, vous mettez de l'aigreur dans la discussion. Nous voulons l'invasion, nous la demandons dans nos neuvaines; et nous l'aurons, oui, oui. *Panem nostrum quotidianum et invasionem nostram da nobis hodie :* c'est la prière de tout bien-pensant. Ne me dites pas que nous aurons la paix, vous me déchireriez l'âme : ça n'est pas d'un chrétien, d'un honnête homme, d'affliger les autres parce qu'on ne pense pas comme eux.

— Monsieur, je suis véritablement peiné d'irriter vos cheveux blancs, mais je suis forcé de vous dire que l'Angleterre est pour nous.

Le Carliste. — Pour vous, pour vous! voilà bien les Français, toujours égoïstes, toujours eux en avant; mais vous n'en êtes pas encore où vous croyez, messieurs les Français...... les libéraux, veux-je dire.

—Je ne vous demanderai point si vous êtes né en France : je hais les personnalités.

Le Carliste. — Oui, je suis né en France, et j'en rougis quand je vois la France tricolore. Mais, que dis-je ! non je ne suis plus de cette France enragée; je suis Français de Gand, Français de Coblentz, Français de Hollande, Français comme le baron Chassé, et tous les chassés de la terre, entendez-vous bien.

— Là, là ! ne vous fâchez pas, mon Dieu ! vous n'êtes pas Français du tout; soyez bien tranquille.

Le Carliste. — Vous m'accordez donc l'invasion cette fois ?

— Mais non, désolé de vous contredire.

Le Carliste. — Dieu ! quel entêtement !

— Mais, monsieur, l'Angleterre...

Le Carliste.—L'Angleterre est carliste, elle l'est, elle le doit être. Wellington...

— N'est plus ministre.

Le Carliste. — Je le sais : c'est ce gueux de Talleyrand qui nous a joué ce tour-là.

— Monsieur, monsieur, des formes : vous parlez d'un ambassadeur.

Le Carliste. — Pourquoi n'a-t-il pas trahi leur Philippe?

— Parce qu'il a quatre-vingts ans, qu'il écrit ses mémoires, et ne veut pas ternir la fin de ses jours; parce que...

Le Carliste, *furieux.* — Parce que, parce qu'il est orléaniste, philosophe et libéral au fond, comme toute la canaille de France. Je l'ai toujours dit à Vienne comme à Leybach : Méfiez-vous de Talleyrand; nous n'avons pas son dernier mot; il en veut plus à Napoléon qu'à la France; il y aura toujours chez lui comme un vieux levin du 14 juillet. Si l'Angleterre ne nous fait pas les fonds, je la déclare libérale, huguenote, industrielle, patriote, tricolore... tout ce qu'il y a de pis aux yeux des honnêtes gens.

— Songez donc, monsieur, que les rois de France et d'Angleterre se connaissent, s'aiment, et s'estiment personnellement.

Le Carliste. — Tant pis! Je vous prends par vos arguments : on ne doit point écouter les rois dans un gouvernement constitutionnel.

— Surtout quand ils sont pour la paix, n'est-ce pas, et de l'avis de leur peuple?

Le Carliste. — Les peuples! voilà bien. Je déteste les peuples, moi ! les peuples radotent; ils s'entendent entre eux pour ne pas se battre, c'est une horreur. Si on les laisse faire, ils fraterniseront comme des... traîtres!... Mais heureusement les cabinets sont là. Oui, que les rois de France et d'Angleterre s'entendent, que les Anglais et les Français conspirent la paix comme des scélérats contre nous, pauvres carlistes : nous aurons les cabinets.

— Vous en avez un de vieux laque de la Chine, dont je suis grand admirateur.

Le Carliste. — Mauvaise plaisanterie! M. de Waterloo, M. de Wellington, M. de Marmont, M. de Bourmont, M. de Fourmont... M. de Metter...

— Eh! monsieur, rangez votre monde! Nous avons pour nous M. Lafitte et M. Grey qui s'entendent très bien, et nous avons aussi MM. *Grès*, que les peuples connaissent, et qu'ils trouveront toujours au service de la liberté.

Le Carliste. — Les pavés n'en sont point: c'est contre les lois de la guerre, c'est contre les convenances et la diplomatie. Nous voulons l'invasion, sans doute, nous l'appelons dans l'intérêt de Charles X et de ses fidèles serviteurs; mais, vienne l'invasion, nous protestons d'avance, comme nous protesterons toujours, contre les pavés et les patriotes. Que les patriotes et les pavés se déclarent neutres : ils sont parties dans la question. Nous, de notre côté, nous laisserons faire l'étranger, nous ne nous battrons pas........ plus qu'aux jours de juillet.

— J'admire votre modération, sans pouvoir l'imiter : nous nous battrions, nous.

Le Carliste. — Oui! ah! mes petits jacobins! vous vous révolteriez contre la sainte alliance. Eh bien! qu'elle vienne, qu'elle triomphe! et nous vous ferons pendre : car à la fin la patience se lasse.

— Mon bon monsieur, si vous buviez un peu d'eau sucrée, vous vous échauffez la gorge.

CROQUIS.

— Il n'y a pas long-temps qu'un gentleman qui s'était marié, ce jour-là même avait invité quelques amis à dîner. Pendant le repas il eut une querelle assez vive avec sa femme, et se trouva tellement piqué, que, quelques instants après, il sortit sans rien dire, emmenant avec lui un ami, qui, ne sachant ce que cela signifiait, lui demanda bientôt le but de cette brusque sortie. Le marié lui dit d'un grand sang-froid qu'il allait se noyer, et qu'il désirait qu'en qualité d'ami, il fût témoin de sa mort, pour en aller porter ensuite la nouvelle à sa femme. — Bien, dit l'ami, qui ne pouvait pas supposer que le mari eût réellement l'intention de mettre ce projet à exécution; je suis curieux de voir cela. Bientôt ils arrivent à la Tamise, et le marié, remettant à son ami, qui ne pouvait pas se décider à prendre la chose au sérieux, chapeau, habit, veste et pantalon, prit son élan comme un fou, et se précipita dans l'un des endroits les plus profonds de la Tamise. Il allait périr, lorsque fort heureusement un batelier qui l'avait aperçu accourut à lui à force de rames, et le ramena à terre, tout étourdi, à la grande satisfaction de son ami, non moins étourdi que lui. Le marié se rhabilla, reprit le bras de son ami, et s'en revint se remettre à table, entre la poire et le fromage, préférant encore se raccommoder avec sa femme que de tenter un nouveau plongeon.

Où, de grâce, l'industrie va-t-elle aujourd'hui se nicher, avec sa puissance d'amélioration et de supériorité, pour saper, détruire et assassiner partout les essais timides et stationnaires de l'antique routine. Cette fois, ce n'est pas d'un livre qu'il est question, ni d'un album, ni de l'Almanach du Garde national, ni d'une gravure, ni d'un in-32, ni d'un in-62 : c'est plus petit encore; c'est enfin de simples cartes de visites qu'il s'agit. Déjà on se les arrache, et, au jour de l'an, tout le monde en sera muni. Il y a foule chez M. Henrionnet, graveur, rue Richelieu, n° 38, pour se procurer des *Cartes égyptiennes* sur papyrus, dont la nouvelle invention est un pittoresque progrès d'élégance et de bon goût : bon goût à la portée de toutes les intelligences, car il est coquet; élégance à la portée de toutes les bourses, car le prix de mille cartes varie de 8 à 16 francs, suivant leur grandeur. Ne sera plus considéré comme Français quiconque, avant quinze jours, n'aurait pas de *Cartes égyptiennes*.

PROFIL DES THÉATRES.

VAUDEVILLE. — Une révolution qui déplace, renverse des hommes et des choses, pour en replacer d'autres, amène nécessairement à côté de faits d'une haute importance des faits comiques et plaisants, et dont s'emparent promptement les auteurs à l'affût. La réorganisation de la garde nationale devait donc, à son tour, servir de prétexte à un de ces ouvrages taillés sur le patron des pièces de *circonstance*.

La Ligue des femmes, ou *le Bal et la Faction*, est une bluette fort agréable, qui doit sa naissance aux heureux effets des événements de juillet. Un garde national possédé du démon de la jalousie, et sa femme, dirigée par ce même sentiment, sont les deux principaux personnages de ce vaudeville. L'un parvient à soustraire des invitations de bal, l'autre s'empare des billets de garde. Cette petite guerre maritale fait naître quelques situations plaisantes et diverses allusions qui donnent à ce cadre bien choisi une teinte générale de gaîté qu'on ne rencontre pas toujours au théâtre de la rue de Chartres.

Cette jolie bagatelle, de MM. Duvert et Ernest, est très bien jouée par Arnal, Lepeintre jeune, et mesdames Rohan et Guillemin.

VARIÉTÉS. — Encore MM. de Villeneuve, Masson et Leuven, qui, après nous avoir montré au Gymnase Louis-Philippe en *Suisse*, viennent de nous présenter notre roi-citoyen sous l'image d'un héros près *le moulin de Jemmapes*. Jeune, et sous les drapeaux de notre première révolution, on voit d'Orléans, vainqueur des Autrichiens, devenir bientôt, par décret de la convention nationale, l'un des proscrits de la France à cette époque.

Quelques mots patriotiques et des éloges adroits du prince qui nous gouverne ont valu à cette ébauche un succès complet.

GAÎTÉ. — Il existe dans l'histoire d'Angleterre un certain Lambert Simnel qui, sous le faux nom de Warwick, combattit pour le parti des Yorks, et qui, battu par l'armée de Lancastre, fut pourtant gracié par Henri VII, et nommé par lui son premier maître d'hôtel.

C'est ce même Simnel que Potier vient de représenter en *pâtissier usurpateur*. En dépit de quelques sifflets, le jeu de cet acteur doit donner à ces deux actes en cinq tableaux quelques jours d'existence, qui chatouilleront sans doute l'amour-propre des auteurs, MM. Simonnin et Théodore.

CIRQUE-OLYMPIQUE. — L'histoire mémorable de *Napoléon* n'est plus aujourd'hui dans les rayons de nos bibliothèques; elle est tout entière sur nos théâtres, elle marche, elle parle, elle émeut, elle attendrit, elle transporte, elle électrise. Ce héros du monde repose à Sainte-Hélène; mais il vit encore dans notre capitale, et c'est au Cirque enfin que l'*empereur* est à nos yeux plus grand que jamais.

Toute la vie miraculeuse de ce géant-roi est déroulée dans dix-huit tableaux avec une vérité qui surpasse toute imagination. Depuis le directoire jusqu'à son lit de mort on suit *l'homme du destin*, on l'admire, on le contemple, on est fier du souvenir qu'il a laissé.

Le succès mérité de cet ouvrage sera partagé sans doute par quelques milliers de spectateurs qui applaudiront à la fois l'acteur Edmond, qui représente Napoléon; le luxe et la magique mise en scène de M. Adolphe Franconi; les admirables décors de MM. Filatre et Cambon; et cela sans oublier l'idée de chaque tableau, due à M. Prosper, demandé et nommé au bruit de mille bravos.

CARICATURES.

*** L'administration de l'Ambigu-Comique compterait-elle sur les Alcides du nord pour relever son théâtre! Ce serait par trop fort.

*** Vous ne savez pas, le ministère est changé? — Bah! lequel? — Le ministère Polignac...... de domicile.

*** Le public de l'Opéra-Comique répète maintenant tous les soirs : « Joséphine, vous me faites de la peine. »

*** Le théâtre du petit Lazary a maintenant des auteurs en chair et en os. Le directeur, M. Frénoy, l'ancien Talma du boulevart du Temple, a supprimé ses marionnettes, parce la chambre lui faisait tort.

*** La cloche est remplacée par le tambour dans tous les colléges. Ça *clochait* autrefois, ça commence à *rouler*.

*** En Angleterre, les paysans font une guerre d'extermination aux machines... Ils ont brûlé et pendu Wellington... en effigie.

*** L'empereur Nicolas rappelle auprès de lui ses sujets qui sont en France; ils lui rapporteront la liberté.

*** Les saints-simoniens prétendent que, si madame Malibran avait embrassé leur religion, tout le monde l'aurait embrassée.

*** Comme le duc d'Angoulême n'a pas succédé à son père, il vient d'être nommé saint-simonien.

*** En voyant tant de banquets, une Anglaise a dit : Ils ont si bien fait, que la révolution de juillet ressemble à une *restauration*.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.

La Silhouette.

STATISTIQUE INDIVIDUELLE.

LES PORTIERS.

C'est notre portière
Qui voit tout,
Qui sait tout,
Entend tout,
Est partout.

Madame Brulebeurre. —Dis donc, Brulebeurre, mon petit, que penses-tu de ces gens du troisième, nouvellement emménagés? Ça sort dès le matin, ça prend sa chandelle et sa clé sans rien dire; ça n' peut être que des gens suspects...

Blrulebeurre. — Sans doute; et puis, pas la moindre usage du monde, pas le moindre petit mot de politesse ou pour rire. Ça n'est pas comme M. et Madame Tribulard, du quatrième. A la bonne heure, au moins, c'est aimables ces personnes-là, ça cause, ça vous donne des renseignements instructifs; on n'a qu'à gagner à leur fréquentation. C'est eux qui m'a appris que le menuisier d'à côté se laisse battre par sa femme, qui est battue à son tour par le tambour-major du 15e de ligne, et qu'ils ont même des raisons de croire que la petite Julie, qu'ils disent avoir adoptée, est fille de cette piegrièche, la sœur du menuisier, qui a aussi un frère, qui est même un très mauvais garnement. C'est encore eux qui m'a appris que, bien que la petite bonne du second s'en laisse conter par un ex-gendarme, aujourd'hui garde municipal, elle a encore l'air d'écouter son maître, qu'il a le cœur de la distraire pendant que son épouse est dans son lit malade... Ah! pauvre chère femme!... que c'est une horreur, quoi; mais qu' c'est dans la nature de tous les maîtres d'être des monstres.... Aussi ai-je raconté à ces bons M. et Madame Tribulard tout ce que nous avons pu découvrir dessur les locataires du quatrième, ce que nous supposons sur la manière d'être des gens du premier, et comment nous interprétons la dissimulation de ceux du troisième.

Madame Brulebeurre. — C'est bien ça, mon ami; mais y faut engager M. et Madame Tribulard à observer ces gens du troisième, à tirer aussi des conjectures.....; peut-être alors que nous pourrions nous assurer si.... (*Entre un jeune fashionable, qui demande si M. de Flavigny est chez lui.*)

Madame Brulebeurre, *souriant agréablement comme un sanglier.* — Non, Monsieur; mais Madame est chez elle...

Le Fashionable. — Merci. (*Et il monte précipitamment.*)

Madame Brulebeurre. — Voilà un brave, un excellent, un délicat jeune homme. Au moins il connaît les convenances, lui, il a des égards.... Il fait la cour à Madame Flavigny, mais avec quelle grandeur d'âme : il m'a déjà donné 20 fr.; aussi suis-je tout-à-fait dans ses intérêts, et tant pis pour M. Flavigny si sa femme.... Au fait, ça n' me regarde pas ça, j'ai déjà reçu 20 fr. et des espérances....

Brulebeurre. — C'est possible, mais M. Flavigny se doute de quelque chose. Ce matin il m'a fait appeler et m'a prié de l'instruire de ce que je pourrais savoir à ce sujet, il m'a promis de me récompenser d'une manière proportionnée à mes services, et il m'a donné 30 fr.

Madame Brulebeurre. — Comment, mon p'tit homme, il t'a donné 30 fr.! Ah! mon dieu! mais c'est bien, ça, c'est très bien, ça. Quel brave homme que ce bon M. Flavigny! Aussi j'l'ai toujours dit, moi, je préfère l'honnête, l'estimable M. Flavigny, à ce jeune freluquet : c'est pas par intérêt, tu sais bien; mais c'est que je n' peux voir de sang froid tromper un homme si respectable. Comment, il t'a donné 30 fr.!

Brulebeurre. — Oui, c'est avantageux pour nous, toujours, cette petite intrigue-là, et il serait bien à désirer qu'il y en ait seulement une petite comme ça par étage : depuis l'entresol jusqu'au cinquième, ça ne ferait pas mal, dis donc.

Madame Brulebeurre. — Il n'y a pas d' doute; mais que veux-tu, y a pas mèche à présent, tout l' monde s' mêle d'avoir des mœurs. Foi de portière, c'est révoltant, ma parole....

Brulebeurre. — Eh bien, puisque nous n'avons que M. et Madame Flavigny qui nous procurent de ces profits-là, il faut les prolonger le plus long-temps que nous pourrons.

Madame Brulebeurre. — Bien pensé. Mais comment faire? Car enfin il faut gagner notre argent, cependant.

Brulebeurre. — Si je pensais comme ça, moi, ça serait bientôt fini. Mais faut être plus malin, vois-tu. M. Flavigny me donne à moi pour que je jase, le freluquet te donne à toi pour que tu ne jases pas, Madame Flavigny nous donne à tous deux pour que nous gardions le silence : Je sais bien que nous pouvons recevoir leur argent à tous, il n'y a pas de doute à ça, c'est même très naturel; mais ensuite faire ce que chacun demande, c'est autre chose, ce n'est même pas possible. Ainsi donc je t'engage à te taire, à me taire, à nous taire, et, comme il faut toujours agir avec conscience, puisque nous avons reçu des preuves d'estime des deux côtés pour agir en sens contraire, je crois que, par délicatesse, nous devons ne nous mêler de rien ni pour les uns ni pour les autres, et laisser aller les choses comme elles voudront.

Madame Brulebeurre. — C'est bien, mon petit chat. T'as ma foi raison; mais t'as aussi une expérience.... (*Dans ce moment on entend dans la rue le cri de :* Porte, s'il-vous-plaît!)

Madame Brulebeurre. — Ah! mon dieu! voilà le cabriolet de M. Flavigny qui rentre! Vas ouvrir la porte, Brulebeurre, mais ne lui dis pas que l' freluquet est là-haut.

M. Brulebeurre, *s'en allant.* — Et non, sois tranquille.

(Brulebeurre ouvre la porte, M. Flavigny descend avant que le cabriolet soit dans la cour, et monte vite chez lui d'un air soucieux.)

Brulebeurre, *rentrant dans sa loge.* — A-t-il l'air vexé donc aujourd'hui; il ne m'a seulement pas r'gardé quand je lui ai ôté ma casquette.

Madame Brulebeurre. — Ils sont tous les mêmes, ces gens-là. Ça croit, parce qu'ils vous font gagner de l'argent, qui sont dispensés d'être honnêtes. Mais dis donc, s'il allait trouver là-haut....

Brulebeurre. — Eh bien?....

Madame Brulebeurre. — Eh bien, ça s'rait drôle.

Brulebeurre. — Drôle! comme ça : si c'est avantageux, oui; mais si ça n'est pas, non.

Madame Brulebeurre. C'est juste. Mais, entends-tu ce bruit? Il est déniché; viens donc voir.

(Brulebeurre et sa femme sortent avec empressement et arrivent dans la cour au moment où le fashionable, que M. Flavigny a jeté par la fenêtre, vient se casser les reins sur le pavé.)

TABLEAU.

M. Flavigny, les yeux hors la tête, regarde tomber son rival; sa femme, échevelée, est renversée sur la balustrade, sans connaissance; son petit pleure et tient son polichinelle; tous les locataires et les domestiques sont

aux croisées, tandis que le fashionable jette des cris effroyables. — Stupéfaction générale.

Madame Brulebeurre. — Quel dommage !.... Plus de profits !....

A. A.

LA PETITE BOURSE.

Vous connaissez bien ce vaste et beau monument, soutenu par des colonnes magnifiques et orné de paratonnerres superbes, situé entre la rue Vivienne et la rue Feydeau, la Bourse enfin.

Eh bien ! ce n'est pas de cette Bourse-là que je veux parler.

Là est le temple de la Fortune, le grand tapis vert autour duquel se pressent les gros joueurs ; aussi là tout devient grandiose et important : l'escroquerie y est décorée du titre légal de banqueroute, et toute affaire trouble est traitée de spéculation malheureuse.

Mais il est une autre chambre représentative d'une autre espèce de commerce, d'un autre genre d'industrie. Celle-ci tient ses séances en plein vent, le verbe haut quand le temps est clair, les mains humblement en poches et l'air contrit quand il pleut. C'est tout simplement la cour des Fontaines, ce bazar des *trouvailles, des occasions inouïes*, qui lui sert de local.

N'avez-vous pas remarqué, en passant sur les midi dans ce quartier, la réunion hétérogène de ces figures inusitées qu'on ne rencontre jamais qu'une ou deux fois pendant tout un séjour dans la capitale, et qui se trouvent groupées là chaque jour, comme réunies par un intérêt commun.

Ici sort d'une allée sombre et étroite un monsieur à moustaches qui siffle la *Parisienne*, et qui, le chapeau fortement incliné, pourrait passer pour élégant, si sa cravate était aussi blanche qu'elle est bien mise, si son habit était aussi propre qu'il est bien fait. Derrière, et comme contraste, se traîne péniblement un être chétif, à l'air minable, au teint blême et aux joues creuses, mais à l'œil perçant. Toute sa fortune est dans son regard. D'un café voisin s'élancent joyeusement deux gaillards l'œil enluminé, le cigarre à la bouche. Ils terminent une partie de billard commencée depuis le matin. Ensuite, arrive en se dandinant un amateur en chapeau crasseux et en habit rapé, mais couvert de chaînes, de breloques et de dorures. Il en vend. Un autre qui serait supérieurement mis, si l'ancienneté de ses bottes et de son chapeau ne juraient point avec l'élégance de ses vêtements. C'est un marchand d'habits tout faits. Voici venir un autre industriel à l'habit étriqué, et en pantalon blanc par le froid qu'il fait. Mais l'industriel a des éperons, c'est le chef de la bande, le Rotschild de la petite Bourse, comme le prouvent assez le pas tranquille et lent dont il se rend au *parquet*, sa voix de basse-taille, son regard protecteur, son faux air d'insolent financier.

Et tous ces divers personnages s'approchent, se parlent, se félicitent, se heurtent, crient haut et rient fort ; mais tout cela dans un langage et avec des manières inconnues du vulgaire. C'est l'indication d'une *affaire* à tenter. L'adresse d'une personne récemment débarquée, qu'il faut voir ; des renseignements sur certaines gens ou certaines localités. Ce sont des habitués qui se concertent ; des adeptes qu'on présente ; des vétérans qu'on revoit. Eh ! comme te voilà calé, Julien : la dupe donne donc solidement ? dit avec un air d'envie l'industriel moins favorisé du sort. — *C'est, que vois-tu, mon cher, je ne fais plus le mouchoir; je suis maintenant censé une victime de la révolution* (1). Et, après une poussade joyeuse, chacun reçoit son instruction spéciale, et s'éloigne, en prenant l'air qui convient à son nouveau rôle.

---

(1) Voir la première lithographie jointe à ce numéro.

Et le soir, vers le minuit, tous les citoyens rentrés chez eux, si l'on pouvait connaître le total des chapeaux changés, des portefeuilles et des lorgnettes perdues, des chiens pris, des montres et des manteaux volés, des chaînes et des lunettes dédorées, des contremarques et des pièces fausses, des promesses de places qui n'existent point, enfin des escroqueries cachées sous toutes les formes de séduction possibles, on pourrait alors évaluer le résultat quotidien des opérations de la petite Bourse.

A. A.

A BÉRANGER.

Grand poète, quelle est la cause
Pourquoi que tu ne chantes pas?
Tu faisais de si bonnes choses
Sous ces Bourbons si scélérats!

Pour célébrer la jolie ère
Des vingt-sept, vingt-huit et vingt-neuf,
Toutes les classes littéraires
A fait quelque chose de neuf.

Tous les fameux étaient en veine :
Victor a fait sa production,
Delavigne sa *Parisienne,*
Et moi j'ai fait mes *Cornichons.*

Si on est malad', je suppose,
On met un' lett' dans les journaux,
N'y a pas besoin de dir' grand' chose,
Mais on dit deux pauv' petits mots.

Ton silence est un vrai problème
Sous le nouveau gouvernement :
Grand homme, on t'estime tout d'même,
Mais on t'en veut fameusement.

ODRY.

PROCÈS DES MINISTRES.

DÉPOSITION DE M. MAHIEUX.

—

Le témoin est introduit. (*M. Mahieux salue l'assemblée par des petites secousses toutes grâcieuses.*)

LE PRÉSIDENT.—Témoin, ôtez votre chapeau.

MAHIEUX. — Mon chapeau? Ah! c'est juste, président, duc et pair. C'est que, comme vous gardez le vôtre, Mahieux croyait pouvoir garder le sien; car il fait joliment froid aujourd'hui, nom de Dieu.

LE PRÉSIDENT. — Quels sont vos nom et prénoms?

R. — Alcide Mahieux.

D. — Votre profession?

R. — De la mobile, et bossu.

D. — Jurez-vous de ne dire que la vérité, rien que la vérité?

R. — Ah! mon Dieu, rien que ça. D'abord, président, duc et pair, je ne sais pas ce que c'est que l'imposture, nom de Dieu!

LE PRÉSIDENT. — Songez, M. Mahieux, que vous êtes devant la cour, et expliquez-vous plus convenablement.

MAHIEUX. — Je sais bien que la cour est derrière moi, président, duc et pair; mais je ne vois pas, nom de Dieu, en quoi je pourrais lui avoir manqué. Demandez plutôt au public. N'est-ce pas, public, que je suis dans les bornes de la déposition légale? Voyons, parle franchement; est-ce que tu trouves que j'ai tort, public? (*Rires dans les tribunes.*)

LE PRÉSIDENT. — Racontez ce que vous savez de la journée du 29 juillet, relativement à M. de Polignac.

MAHIEUX. — Ah! à propos, président, duc et pair, où est-il donc ce scélérat de Polignac, que je le voie un peu?



Lith. de Delaunois, Suc^r de Ratier et Ducarme

.... et pas un dîner au ministère
— décidément je donne ma démission!..

Paris, chez l'Editeur, rue du Coq, N.° 4; et Hautecœur Martinet, même rue



C. J. Traviès

Lith de Delaunois, Sucr de Ratier et Ducarme

Mon cher, je ne fais plus le mouchoir, je suis sensé une victime de la révolution

Paris chez l'Editeur, rue du Coq. N° 4, et Hautecœur Martinet même rue.

Une voix. — A votre gauche.

Mahieux, *regardant à sa droite au premier banc des pairs.* — Oh ! a-t-il l'air scélérat; et puis celui qui est à côté aussi; c'est-il Peyronnet qu'est à côté ?

Le Président. — Témoin, voulez-vous répondre aux questions de la cour.

Mahieux. — Ah ! la cour a demandé quelque chose, pardon, président, duc et pair, j'ai pas entendu. Qu'est-ce que demande la cour ?

Le Président. —Faites le récit de ce que vous savez.

Maxieux. — Volontiers. Mahieux n'est pas fier, il va vous conter ça. — Pour lors donc, président, duc et pair, les ordonnances lâchées, je prends ma canne et mon chapeau, c'est-à-dire madame Mahieux me donne mon chapeau, car j'ai l'infirmité d'être pas assez grand pour le prendre tout seul, et je m'en vais pour aviser au moyen de sauver l'état, nom de Dieu; ce qui fait que j'entre au café, bon Dieu ! — Garçon !

— On y va.

— Tiens, garçon, v'là cinq francs, va poignarder l' monarque.

— Plaît-il, Monsieur ?

— Je te demande *le Moniteur* et trois petits verres, dis-je alors avec assurance : car le garçon n'avait pas entendu, et, par réflexion, j'aimais mieux trois petits verres. C'était moins cher. Mais, nom de Dieu, bon Dieu, les murs ont des oreilles quand y a des hommes derrière, et un provocateur qui m'avait entendu envoya un gendarme pour m'empoigner. N'approche pas, gendarme, ou je te fais avaler mes trois petits verres ! N'importe, le gendarme approche. J'allais le terrasser, nom de Dieu, quand par malheur, bon Dieu, voilà qui m'pousse, voilà que j'tombe, voilà que j'roule, si bien, mille Dieu, que le polisson de gendarme me prend par les pieds, et se met à me tirer hors du café comme une brouette. Et même, président, duc et pair, qu'on a fait depuis une charge là-dessus. Si je savais quel est le rapin qui en est susceptible, je lui repasserais volontiers ma bosse au travers du corps; mais, puisque je ne le sais pas, je profiterai de cette occasion, président, duc et pair, pour réclamer de votre obligeance une loi qui défende les charges infirmes : car enfin, nom de Dieu...

Le Président. — Témoin, voulez-vous ne point sortir du cercle de la déposition.

Mahieux. — Le plus souvent que j'irai m'occuper de votre déposition, quand je défends mon infirmité.

Le Président. — Témoin, vous manquez à la cour.

Mahieux. — Encore la cour; qu'est-ce qu'elle demande donc la cour ? A la porte, la cour !

Le Président, *à un garde municipal.* — Reconduisez le témoin.

Mahieux *se débattant.* — Non, président, duc et pair, Mahieux ne peut pas sortir sous l'apparence capitale d'avoir manqué au public. N'est-ce pas, public, que je ne t'ai pas manqué ?

Le Président. — Garde, faites sortir le témoin.

Mahieux, *s'arrêtant stupéfait au moment de mordre le garde municipal.* — Ah ! nom de Dieu, c'est mon gendarme, que j'ai roulé...... ; c'est-à-dire qui a roulé mon infirmité. Ah ! gueu de Dieu ! Eh bien, mes concitoyens, nous v'là bien gardés avec des scélérats pareils déguisés en municipal !...

Le Président *impatienté.* — Garde, emportez le témoin.

(*Et l'ex-gendarme, saisissant Mahieux au collet, l'emporte à bras tendu.*)

A. A.

MAITRE DUPAONT.

Eh bonjour, mon ami Dupaont ! Où courez-vous donc ainsi, Dupaont, mon ami?........ Mais maître Dupaont ne vous répondra point, car il

est trop affairé, ma foi. Il présuppose avoir découvert la possibilité d'un prétexte à procès, et le voilà qui court en développer les probabilités. Car c'est chose passée en proverbe au barreau, que, d'avocat consultant, Me Dupaont est devenu *avocat tourmentant.* Sentinelle perdue de la plaidoirie, il n'attend point le client dans son cabinet, car il lui faudrait long-temps attendre; mais il élague soigneusement chaque branche des relations sociales, pour en étudier toutes les ramifications; il essaie la solidité de tous liens de famille, la concordance de toute espèce de rapports généralement quelconques, puis il en extrait toutes les chances de scission, d'abord, de procès ensuite; le succès ne le regarde point.

Alors, gros de satisfaction, gonfle de discorde, il se pend après l'homme paisible, objet de son humeur brouillonne. — Monsieur, je suis Me Dupaont. — Qu'est-ce que c'est que M. Dupaont? — Monsieur, puisqu'ici je ne parle pas de moi, mais de mon caractère, je puis vous dire que Me Dupaont est un avocat bien distingué, car jamais les trois journaux qui ont parlé de ses plaidoiries n'ont oublié les épithètes si éblouissantes de *piquante, spirituelle, amusante* même. — C'est que peut être avez-vous parlé pour ces journaux? — Je ne plaide que pour eux. — Mais, à force de parler, parler, parler, ne craignez-vous pas, Me Dupaont, des adversaires aux serres assez longues pour vous arracher le langue jusqu'au fond du bec? — Impossible. Je n'en connais point de ma force sur le calembourg et le coq-à-l'âne. — Et moi, monsieur, qui ne suis qu'abonné, et non propriétaire de gazettes, qu'est-ce qui me procure l'honneur de votre visite? — Le désir de vous offrir mes services, s'ils peuvent vous être agréables. — Bien sensible, mais je n'ai pas de procès. — Pas pour l'instant, il est vrai; mais je vous apporte un projet immanquable d'attaque judiciaire, plus un plaidoyer charmant, improvisé à l'avance, parsemé de calembourgs délicieux et de quolibets succulents, enfin la protection d'une publicité puissante pour ma défense, ce qui est fort avantageux pour vous. Les débats s'engagent, nous plaidons, nous gagnons ou nous perdons, n'importe; mais, dans tous les cas, vous êtes sûr de lire le lendemain une phrase exprès consacrée pour moi : « *On a beaucoup ri de la plaidoirie de Me Dupaont* (1). » Et le bourgeois plaide, et l'avocat perd, et le public rit beaucoup.

DES DINERS MINISTÉRIELS

ET DES BANQUETS PATRIOTIQUES.

Les publicistes les plus éclairés ne sont point encore bien d'accord sur la meilleure manière de gouverner les empires; mais tous les esprits solides reconnaissent une nécessité sous tous les gouvernements possibles, celle des dîners. Bien à plaindre serait l'état dans lequel on ne dînerait pas! Ici reste encore à déterminer la forme, le mode, car nul doute qu'ils n'influent prodigieusement sur le moral des gouvernants, sur le physique des gouvernés, sur la marche des événements.

Quelle différence, en effet, pour la physionomie et les résultats, entre un dîner ministériel d'autrefois et un banquet d'aujourd'hui. Le premier n'était qu'un repas féodal, composé d'estomacs privilégiés, d'abdomens aristocratiques, où la consommation suppléait à l'amabilité, et l'étiquette à l'épanchement. Le cliquetis des mâchoires et des assiettes troublait seul le silence goulu des convives, et souvent arrivaient la poire et le fromage sans qu'on eût encore égayé le repas par quelque plaisanterie contre *John Bull* de Paris, ou quelque projet de nouvelles muselières

(1) Une indisposition du seul artiste qui sache rendre deux natures en un croquis nous empêche de donner aujourd'hui le portrait de notre ami Dupaont. Mais personne n'y perdra pour attendre. *(Note du rédacteur.)*

à l'usage des parleurs et autres canailles du genre. Mais aussi, dans ces réunions tout était bon, succulent, car le peuple payait; et l'on cite tel ventru de la restauration qui n'ambitionna le titre de député que pour venir le mettre à la discrétion de l'appétit ministériel, à charge d'invitation.

Le règne de la liberté devait changer ce mode égoïste de réunions gastronomiques, où consciences et estomacs étaient bourrés à l'envi. Aujourd'hui, plus d'exceptions ni de parties secrètes. La nation tout entière s'assied au festin : un jour les canonniers; hier les cavaliers; la veille les grenadiers; un autre jour le roi et les citoyens, les élèves des écoles et les enfants du commerce, les collégiens et les corporations; tout le monde dîne, tout le monde trinque. De là les toasts patriotiques, l'énergie citoyenne, l'unité des Français entre eux. Et pendant que, satisfaits, ils promettent de se réunir encore, quelques plats vides se promènent désolés devant l'ex-palais Rivoli, s'écriant avec le désespoir de lafaim : — « Et pas un dîner au ministère! — Décidément, je donne ma démission » (1).

***.

CROQUIS.

Le maire dans l'embarras. — Un bon cultivateur des environs de....., maire de sa commune, quoique peu instruit en matière d'administration, se trouva dernièrement dans le plus grand embarras, d'où il se retira très adroitement. Sa femme était accouchée depuis deux jours; l'adjoint de la commune était absent. Il fallait cependant dresser l'acte de naissance sur-le-champ : après avoir mûrement réfléchi, il trouva un expédient pour se tirer d'affaire, et dressa l'acte à peu près en ces termes : « Cejourd'hui, etc..., étant accompagné de tels et tels, mes témoins, je suis comparu devant moi, maire de la commune de....., à l'effet de me déclarer que ma femme venait d'accoucher d'un enfant vivant et bien constitué. Sur la demande de quel sexe était l'enfant, et quels étaient ses père et mère, je me suis répondu qu'il était du sexe masculin, et fils de François-Boniface *Piot*, et de Marie-Madeleine *Bidon*, mon épouse, en légitime mariage. En foi de quoi j'ai signé le présent avec moi maire et lesdits témoins. « Au bas il signa deux fois comme *père* et *maire*.

Un monarchiste et un républicain. — Pourquoi le gouvernement républicain ne convient-il pas à la France? — Parce qu'elle est trop grande. — Pourquoi ne convient-il pas à la Belgique? — Parce qu'elle est trop petite. — Mais la Hollande n'a-t-elle pas fleuri long-temps sous des institutions républicaines? — C'est bien différent, c'est un pays de marécages. — Et la Suisse? — C'est un pays de montagnes? — Et les États-Unis? — C'est un pays maritime. Vous voyez que la Belgique ne peut pas être une république.

Un cumulard. — En janvier 1812 est mort à Kirton, près de Boston, John Thompson, original s'il en fut jamais, et qui laissa une fortune acquise au moyen de ses diverses professions. Il était tout à la fois peintre de paysages et de portraits, épicier, bonnetier, sculpteur, musicien, boucher, cordonnier, chimiste, papetier, boulanger et barbier. Il n'en coûtait pour se faire raser chez lui que la bagatelle d'un sou.

Statistique poétique. — Un amateur de statistique a calculé que notre révolution de 1830 avait donné lieu à huit mille inspirations poétiques qui s'étaient élaborées en huit mille chansons, dithyrambes, cantates, poèmes, offrant un total de quatre-vingt-quatre mille couplets ou strophes, et présentant l'ensemble de huit cent mille soixante vers, se subdivisant en sept millions deux cent quarante-huit mille mots, formés par quarante-neuf millions six cent soixante et un mille huit cent quarante-sept lettres, sans compter les points et virgules.

Une victime. — Forte de tout l'intérêt que peut inspirer le vol d'un vieux parapluie et le titre de fille d'un pauvre sire, la princesse Abdulakan vient de présenter une pétition à la chambre des députés pour obtenir une pension. Suivant l'antique usage parlementaire, on a beaucoup ri et passé à l'ordre du jour.

Usage. — En Sicile, les domestiques se croient déshonorés pour porter un paquet dans les rues. Dernièrement un Anglais, suivi de son domestique, acheta des harengs saurs; le domestique ne se contenta pas d'en faire un paquet, il défit l'enveloppe qui les contenait, les enfila dans sa canne, et les porta en suivant son maître, auquel il donnait ainsi l'apparence flatteuse d'un marchand de mort aux rats.

Un médecin carliste. — On questionnait, il y a quelque jours, un enfant d'Esculape sur son penchant inexplicable pour le monarque déchu, penchant assez fort pour lui faire préférer au repos de sa profession les embarras de l'intrigue. Enfin, lui disait-on, quelle sympathie si grande peut donc exister entre vous et Charles x?

(1) Voir la deuxième lithographie jointe à ce numéro.

« C'est, répliqua une de nos abonnées, que M. l'ex-médecin a peut-être cela de commun avec l'ex-roi, qu'ils ont signé tous deux des ordonnances qui ont coûté la vie à beaucoup de personnes. » Pas mal dit.

PROFIL DES THÉATRES.

Théatre italien. — *L'Ultimo giorno di Pompeï.* — Toilettes magnifiques, luxe éblouissant, éclats superbes de trombone, glaces et bavaroises, bouquets de roses, sublimité de madame Lalande et de Lablache, héroïsme de l'orchestre, accès particuliers de dilettantisme et délire général, rien n'a manqué à la splendeur de cette solennelle soirée. Quelle puissance d'organe et de méthode chez Lablache ! quelle savante précision chez madame Lalande dans l'attaque des notes les plus difficiles ! Nous n'en dirons point autant de David, dont l'intonation pénible fait mal à entendre quand elle s'élève, et qui, par la multiplicité de ses gestes, gesticule la mesure, trépigne la note et étrangle le chant. A part cette expression nerveuse, la supériorité des chœurs complète l'ensemble de la troupe de M. Robert, qui peut prétendre aux plus brillants succès. — Et la bouquetière des premières loges, donc ; moi qui allais l'oublier. Il faut que je vous conte. J'avais suivi du cœur et du regard une jeune fille aux beaux yeux noirs, à la paupière modeste, à l'air timide, mais aux contours voluptueux, et je soupirais en moi après cet échantillon d'aimable innocence..... Mais l'ingénue avait un manteau ; elle quitta sa famille un instant pour le confier à la bouquetière, qui, en reçu du dépôt, glissa un billet doux dans la main de la jeune fille. Et celle-ci rentra froide et modeste dans sa loge, quand, pour sûr, elle était palpitante d'émotion. Et moi je m'en fus, sachant enfin à quoi sert une marchande de bouquets dans un théâtre où chaque femme arrive muni du sien.

CARICATURES.

⁂ Le temps d'épreuve commence pour la garde nationale. L'hiver est rude, et l'été paraît devoir être *chaud.*

⁂ Probablement qu'en l'an de grâce 1831 il faudra changer toutes les cartes géographiques de l'Europe.

⁂ Les habitants de la grande prairie de Vaud ont envoyé paître leurs autorités.

⁂ La chambre des députés est tombée de toute la hauteur de Benjamin Constant.

⁂ M. Dudon se promène à Hyde-Park comme aux Tuileries, ses mains dans les poches.

⁂ Nos boulevarts et nos places publiques sont presque aussi malpropres qu'aux mauvais jours de M. Mangin. Ce n'est pas le tout de sauver la patrie, il faut encore la balayer.

⁂ La majorité des Français s'est trouvée aux funérailles d'un protestant.

⁂ Toutes les dernières révolutions ont eu lieu le 29. Les peuples paient avant l'échéance.

⁂ L'autocrate et le choléra-morbus se font réciproquement toutes les malices possibles. Nicolas lève des régiments, et le typhus les enlève : le czar veut la guerre, et son adversaire souffle la paix.

⁂ Les imprimeurs polonais se sont conduits comme les imprimeurs français : ils ont pris des parcs d'artillerie avec du petit canon.

⁂ Charles X et M. Mahieux sont sur les rangs pour être papes.

⁂ La junte carliste de Dieppe va ouvrir un crédit de 150 fr. pour les frais de la guerre.

⁂ On ne dit plus les adieux de Napoléon à Fontainebleau; mais les adieux de Napoléon à la porte Saint-Martin.

⁂ Il va être ouvert un dépôt de mendicité pour tous les princes sans asyle qui ne pourront justifier de leurs moyens d'existence.

⁂ Le Vésuve est en pleine insurrection. Le procureur du roi de Naples vient de lancer contre lui un mandat d'arrêt.

⁂ M. Capet Locquet, négociant en huiles, prie le public de ne pas confondre son nom avec celui de M. Capet *Alias*, en ce moment poursuivi pour dettes à Edimbourg.

⁂ Mayeux prétend que Dieu fit l'homme à son image.

⁂ Dernièrement, dans la cour du Palais-Royal, le roi saisit avec empressement la main d'un brave ouvrier qui la lui présentait, et, dans son enthousiasme, cet ouvrier, s'écria, en levant en l'air la main que le roi venait de serrer : Oh ! le brave homme ! *Je jure de ne jamais la laver !*

⁂ Ci-gît qui ne fut rien,
Pas même Saint-Simonien.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.

La Silhouette.

LES VOISINES
DU FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

—

Mad. *Flanard.* — Comment que ça vous en va, ma voisine?

La Portière. — Mais pas trop mal, comme vous voyez, madame Flanard, si ce n'est que l'appétit n'est pas des plus fameuses.

Mad. *Flanard.* — C'est tout comme de moi...; avec ça que c'te gueuse de révolution m'a coupé mon habitude de café z'au lait.

La Portière. — C'en a-t-y vexé des honnêtes gens!

Mad. *Flanard.* — Ne m'en parlez pas..., j'en ai maigri des trois quarts. Heureusement qu'on dit que ça ne durera pas, et que les cosaques vont revenir.

La Portière. — Pour sûr que ces chers enfants vont revenir réhabiliter l'harmonie dans ces lieux; comme disait *la Quotidienne* d'hier soir, que m'a lue mon époux; et puis nous en avons reçu zune lettre de Saint-Pépersbourgue qui nous révèle leur approche.

Mad. *Flanard.* — Alors c'est donc pas des menteries?

La Portière. — Des menteries! qu'est-ce qui dit ça?

Mad. *Flanard.* — C'est le père Marengo, l'invalide, vous savez bien, le mari de la frutière...., qu'a deux jambes en bois..., dont il ne peut plus marcher..., avec zun nez de carton.

La Portière. — C'est encore un fameux jacobin, celui-là. Faut-il que Charles X aye supporté qu'un bonapartiste parcil se fixasse dans le Faubourg-Saint-Germain; ça déshonore le quartier.

Mad. *Flanard.* — Il dit qu'on rosserait les cosaques, et qu'y n'oseraient venir.

La Portière. — Il a dit ça, lui, jarnidieu, ma voisine......! le chien de cul-de-jatte en a menti. Tenez, c'est pas avec vous que je ferai des mystères... vous voyez bien cette lettre-là?

Mad. *Flanard.* — C'est peut-être celle-là qui dit...

La Portière. — Que les cosaques viendront, voisine.... Vivent les cosaques! c'est ça des bons enfants.

Mad. *Flanard.* — J'ai-t-y eu du regret de pas être à Paris l'autre fois. On dit qu'y zavaient des manières si aimables avec les dames.

La Portière. — Ah! oui, qu'y sont charmants...; y en avait zun qu'était coureur du comte Ostrogoff qu'était logé zici. Dieu de Dieu! quel mortel enchanteur, voisine!... Il s'appelait Karouga. Je voudrais que vous l'auriez vu.... avec ses six pieds de haut... Mon époux m'en a-t-y fait des fameuses scènes... relativement à ce qu'un jour j'avais eu la chose d'aller avec Karouga dans l'écurie.... ousque j'étais bien aise de voir des chevaux russes.

Mad. *Flanard.* — Les époux d'aujourd'hui sont si ridicules.... Et vous dites donc que c'te lettre....

La Portière. — C'est le maître de Karouga, le comte Ostrogoff, qui l'a zécrite à madame la comtesse.



Mad. *Flanard.* — Je croyais que la chère dame était à la eampagne.

La Portière. — Elle y est... pour sûr et eertain... : e'est ça qui m'a donné la ehose de voir ee qu'on lui disait.

Mad. *Flanard.* — Ah! oui... oui.

La Portière. — Tiens, pardine, faut'y pas que je susse ee qui se passe à la maison..., faut ben surveiller... : e'est pas pour rester les yeux fermés qu'on m'a mise portière.

Mad. *Flanard.* — Ah ben, par exemple, c'est des bêtises que de ne pas voir... quand on peut: faut y pas que vous répondiez quand on vient zaux renseignements... Vous disiez done...

La Portière. — Je disais que Agénor, mon petit..., qui va zà la mutuelle... C'est ça qui vous déehiffre une éeriture au vol..., et les journals done!

Mad. *Flanard.* En vérité?

La Portière. — L'enfant m'a lu toute la lettre.... Ah voisine, si vous aviez entendu...; j'en ai pleuré comme une biche... C'est du eœur que le cher homme écrit. Attendez donc...., il commence par dire... oui... c'est ça, il dit d'abord qu'il est un ange..., qu'il viendra la voir à genoux..., et que...

Mad. *Flanard.* — Dieu, que je voudrais savoir le reste.

La Portière.—Je peux pas résister non plus..., faut que je la rentende eneore une fois. Attendez, je vas appeler Agénor, qu'est à faire sa grandemaire... Pendant ce temps-là défaites le eachet. Ah! j'oubliais, faut que je vous montre eomment....

Mad. *Flanard.* — Laissez done.... est-ce que je eonnais pas ça?... C'est moi qui les ouvre tous les jours à ma tante la concierge du n° 3 bise.

La Portière. — Alors c'est bon.... C'est que tout le monde.. (*Appelant.*) Agénor, Agénor! Allons, le v'là qu'est allé lire les affiches à présent.. il ne fait plus que ça... Agénor! veux-tu bien venir iei... Si t'as le malheur d'y retourner... Tiens, faut me relire ça... Dépêche-toi...

Agénor (lisant). — « Mon... sieur l'abbé. »

Mad. *Flanard.* — Tiens c'te chose.

La Portière. — Qu'est-ce que tu dis done, imbéeille?

Agénor. — Y a monsieur l'abbé... Tenez, regardez.

La Portière. — Ah! pardienne... j'y suis; c'est celle qu'est venue ce matin... pour l'abbé Bigoteux, qui demeure au quatrième... Refermez-la pendant que je déeachetterai l'autre... C'est pas la peine de la lire... mon époux m'en a donné la connaissance tantôt... pendant que je frisais mon tour... C'est madame la baronne de la Momerie qui lui dit de venir passer un mois chez elle... vu qu'elle est attaquée de splécnne... et que son époux est à Jolirode, pour voir Charles X... C'est ça un abbé dans le bon style que M. Bigoteux... un vrai chérubin du Seigneur... Là, voilà ce que c'est... Tiens, Agénor.., lis-nous ça à haute et instinguible voix.

Agénor (lisant). — « Belle comtesse... j'ai reçu « votre adorable épître... D'honneur, vous êtes « un ange... et si le serviee de l'empereur, mon « maître, ne m'enehaînait iei... je serais en ee « moment à vos genoux. »

La Portière. — C'est-y ça du tendre.!

Agénor (eontinuant). — « Grâees au eiel... ee « bonheur n'est différé que de quelques mois... « L'invincible et magnanime Nicolas a déeidé, « dans le dernier eonseil, que nous serions à Pa- « ris pour le 5 mars. »

La Portière. — Vous entendez, voisine... pour le 5 mars... C'est dans trois mois... Ce eher Karouga... va revenir aussi... pas de doute.

Mad. *Flanard.* — Il ne sera peut-être plus avee le eomte Ostrogoff.

La Portière. — Oh que si fait... Il ne peut pas le quitter, puisqu'il est son serf.

Mad. *Flanard.* — Qu'est-ee que e'est que ça, son eerf? Ah! je suis-t-y bête... e'est tout sim-

ple... Il est son coureur... C'est un sorbiquet, comme mon maître, que tout le monde appelle M. Girouette, à cause que v'là sept ou huit fois..

La Portière. — Eh non, c'est pas ça... Les serfs, en Russie..., c'est comme qui dirait des esclaves...

Mad. *Flanard.* — Ah... j'y suis... à présent... Continue, mon petit.

Agénor (continuant de lire). — « Le 5 mars...
« Vous peindre l'émotion qui s'est emparée de
« mon âme... serait au-dessus des forces de vo-
« tre Ostrogoff! Il est donc vrai... bientôt, char-
« mante amie... le jour que nous appelions de
« tous nos vœux depuis quinze ans éclairera notre
« réunion... Ainsi que moi, tous mes amis sont
« dans l'enchantement, dans l'ivresse! O noble
« et délicieux Faubourg-Saint-Germain... que
« de cœurs battent à ton souvenir!.. »

Mad. *Flanard* (pleurant.) — Jésus... mon divin rédempteur... Arrête, je t'en prie, mon petit... Dieu! que c'est aimable un Cosaque... Je m'étonne pas que mes maîtres les regrettent tant.

La Portière. — Quand je vous disais...

Agénor. — « Qui de nous... »

Mad. *Flanard.* — Attends que je me mouche, mon enfant.

Agénor. — Maman... faut que je m'en aille à la mutuelle, il est deux heures.

Mad. *Fanard.* — C'est-y dommage...

La Portière. — Nous allons la mettre de côté.. le petit l'achèvera ce soir... Qu'est-ce qui nous arrive donc là?

Agénor. — C'est la berline de madame la comtesse... La v'là qui descend.

La Portière. — Ah! bon Dieu... Et la lettre, donne vite la lettre, Agénor.

Agénor. — Attendez que je voye les chevaux..

La Portière. — Veux-tu bien me donner ça. (Elle lui arrache la lettre qui, se déchire.)

Mad. *Flanard.* — Ah! Seigneur du Ciel! la v'là zen deux.

La Portière. — Ah ben tant pis... Ne dites rien, v'là M. La Fleur qui vient. (Elle serre promptement la lettre dans sa poche.)

La Fleur. — Madame la comtesse fait demander si vous n'avez pas reçu des lettres pour elle.

La Portière. Ah mon Dieu, non, il n'est rien venu.

La Fleur. — Cependant Madame en attendait une qui devrait...

La Portière. — Puisqu'on vous dit qu'il n'y a rien, M. La Fleur... je peux pas vous dire autre chose, moi... S'il y en avait des lettres... je vous les donnerais... Qu'est-ce que vous voulez que j'en fisse? (Le valet s'en va.)

Mad. *Flanard.* — Ces valets sont-ils embêtant avec leurs questions.

La Portière. — Heureusement que je ne m'épouvante pas... Elle se passera de sa lettre, voilà tout, c'est un petit malheur.

Mad. *Flanard.* — N'y a pas de quoi sécher dans les larmes... Eh bien, à ce soir, voisine.

La Portière. — A tantôt, mame Flanard.

Mad. *Flanard* (s'en allant, à elle-même). — C'est-y indiscret une portière.

A.

JADIS.

« Il n'y a plus moyen de vivre aujourd'hui!
« Le bon temps est passé; les vieilles traditions,
« mortes en 89, renaissaient à peine depuis
« 1814; mais en 1830 un bon gentilhomme n'a
« plus rien à faire dans ce monde. Ah! que n'est-
« il possible d'émigrer dans le passé, comme on
« émigre à Coblentz, à Fribourg, etc., et de
« refouler son existence cinquante ans en ar-
« rière. »

Ainsi parlait M. *de la Houssine,* royaliste par principes, dévot par caprice, et marquis de profession. Pendant qu'il exhalait ainsi sa mauvaise humeur, ses souliers, d'un noir bien luisant, faisaient

gémir le parquet, qu'il fatiguait d'une promenade monotone, et sa tête blanche, qu'il secouait par intervalles, épandait à l'entour un nuage de poudre.

« Pourquoi ne peut-on pas rétrograder de cinquante ans dans sa carrière ?

« — Hélas, oui ! Que n'est-ce possible? »

Ces derniers mots étaient prononcés par madame de la Houssine, qui, jadis, avait fait les délices des cercles de l'empire, et traité presque aussi bien que la victoire les grands généraux et les brillants officiers d'ordonnance de Sa Majesté l'empereur et roi. En l'an de grâce 1830, où l'on voit tant de ci-devant, la ci-devant jeune marquise, subissant, à son insu, l'influence de l'esprit démocratique, fraternisait assez volontiers avec *La Fleur*, grand laquais aux larges épaules, à la voix de Stentor, sujet précieux pour vociférer *Mort aux ministres!* au milieu des rassemblements, et pousser les groupes sur les rangs serrés de la garde nationale. En ce moment, nonchalament assise sur une bergère, la marquise parcourait *la Peine de mort* de *Lamartine,* son poète favori, qu'elle aimait presque autant que *Demoustier,* et qui ne le cédait dans son opinion qu'au voluptueux *Parny*.

Monsieur. — Autrefois, Madame, la vieillesse était révérée; les jeunes gens se modelaient sur elle, et l'environnaient de respect et d'affection.

Madame. — Le siècle n'a pas perdu sous ce rapport. La jeunesse est pour nous d'un respect à faire mourir d'ennui.

Monsieur. — Autrefois la noblesse était tout. Le commerce, cette vile occupation, était universellement dédaigné. Il n'était point comme aujourd'hui la source de rapides fortunes qui élèvent une aristocratie d'argent sur les ruines de l'aristocratie de la naissance. Il n'avait point infiltré le luxe dans le corps social, et détruit la la simplicité des mœurs primitives.

Madame. — En parlant de commerce, Monsieur, il est bon de vous rappeler que vous m'avez promis un cachemire des Indes sur le produit de la première vente des bois de la forêt que vous exploitez... Mais il est temps que vous partiez, et, puisque vous allez en soirée, ne me faites pas honte comme la dernière fois. Sachez que la baptiste la plus fine et le jabot de dentelles sont de rigueur, et n'oubliez pas votre boîte en or enrichie de diamants.

Monsieur. — Autrefois le sol de la France n'était pas sillonné en tout sens par de larges routes, de magnifiques canaux, utiles auxiliaires de l'agriculture et de l'industrie, et qui, accumulant peu à peu les capitaux dans les mains des petites gens, ont contribué puissamment à la spoliation progressive des antiques possessions de la noblesse.

Madame. — Demain, Monsieur, je compte partir pour le Havre par les bateaux à vapeur, et vous, vous prendrez en même temps la poste pour aller à notre château de la Beauce.

Monsieur. — Autrefois le peuple s'occupait de ses affaires privées, et laissait le soin des affaires publiques à ses maîtres et seigneurs. Il ne prenait point part au gouvernement, et ne se doutait pas même de l'existence de ces prétendus droits qu'il revendique aujourd'hui avec tant de ténacité.

Madame. — Puisque vous ne pouvez parvenir à la pairie, il serait bon, Monsieur, de se rejeter sur la députation. Il faudra rendre visite aux électeurs influents, et donner des poignées de mains amicales à cette engeance sotte et vaniteuse.

Monsieur. — Autrefois les nobles n'avaient point à craindre mille petites tracasseries dont on les accable aujourd'hui. Les baillis et conseillers punissaient sévèrement le vilain qui avait l'audace de plaider contre le plus mince gentillâtre. Alors il ne m'eût point fallu subir une condamnation pour empiètement, à la requête d'un misérable cultivateur.

Madame. — A propos d'empiètement, Mon-



Lith de Delaunois Suc.r de Ratier et Ducarme

Eh bien Classique? – eh bien Romantique? ... enfoncés!!

Paris, chez l'Editeur, rue du Coq, N.° 4 — et Hautecœur Martinet, ménerue.



Lith de Aubert.

LA PREMIÈRE FACTION.

sieur, savez-vous que le jardin de l'archevêché obstrue entièrement le quai et gêne la circulation. J'ai failli l'autre jour y laisser une roue de ma calèche. N'est-il pas déplorable que monseigneur se permette ainsi d'envahir la voie publique, parce qu'il est prélat et bien en cour. Mais patience, la justice est pour tout le monde, et nous nous adresserons à l'autorité compétente.

Monsieur.—Autrefois tous les plaisirs volaient sur les pas des jeunes gentilshommes; l'amour les comblait de ses faveurs. Remarquaient-ils parmi les femmes de leurs vassaux un joli minois qui leur revînt, ils arrangeaient un petit enlèvement qu'ils exécutaient avec facilité, ou bien ils attiraient la belle au château seigneurial. Il ne leur en coûtait rien. Le vilain élevait et nourrissait les enfants à ses frais, en vertu de l'axium *Is pater est quem nuptiœ demonstrant.*

Madame. — Allons, Monsieur, voici l'heure du départ; j'ai besoin d'être seule. Si vous voyez le ministre, et qu'il y ait encore des chances pour une promotion à la pairie, faites valoir vos droits incontestables. Songez à votre jeune fils que vous n'aimez point assez. Partez, monsieur, emmenez votre livrée; mais laissez-moi La Fleur, dont j'ai besoin.... Le marquis sortit, souriant aux souvenirs du XIIIe siècle. La marquise déposa sur la console l'opuscule de M. Lamartine, agita sa sonnette; et... se prit à rêver sur les *Déguisements de Vénus.*

R. Alt.

LES DEUX DRAGONS.

—

D'immenses et hauts herbages, des bœufs qui s'y engraissent, des chevaux aux formes arrondies, à la démarche paisible, qui errent ou regardent par dessus des haies semées de pommiers, vignobles de la Normandie; un ciel brillant de soleil, et ses rayons qui s'adoucissent sur toute cette verdure; une colline avec son chemin jaunâtre; une troupe de jeunes *gars* normands qui la descendent, s'entraînant bras dessus bras dessous, en chantant faux et fort.....

Ce n'était pourtant pas un jour de fête, et des hommes bêchant quelque coin de terre se redressaient pour les voir passser. Ce costume endimanché, ces chapeaux bariolés de rubans de mille couleurs. — On eût dit une noce. — Mais la mariée manquait. — Au lieu de violon, un tambour au milieu des rubans, des plaques de papier portant les moindres numéros de l'alphabet arhitmétique. — Le premier de la bande, une énorme canne à la main, cette tournure de tambour-major, dernière tradition des bizarres attitudes guerrières, dont l'image curieuse se retrouve dans quelques gravures du XVIe siècle.

C'étaient donc des conscrits. — Il ne leur manquait pour jouir de leur reste que d'être tout-à-fait ivres, et c'est à quoi ils pourvoyaient, en réveillant leur soif à courir d'un village à l'autre, trempant chaque fois leur cidre dans du vin. — Ils faisaient bien. — L'ivresse, dit-on, est mauvaise pour les sauvages, qui n'ont pas besoin d'ivresse. — Ils sont libres. — Mais quand le villageois quitte sa chaumière, sa maîtresse, pour servir sous un caporal, le vin profite, et l'on n'en saurait trop boire.

Derrière la troupe marchaient deux jeunes paysans; l'un, d'une taille médiocre. — Une figure douce et pâle, de grosses larmes coulant dessus; l'autre, haut, robuste. — Des cheveux d'un roux ardent; des joues rondes et rouges, comme le fruit de sa province. — Les plus beaux yeux qu'on puisse voir, tant ils étaient grands, fermes, gais et bleus. — Il faudrait que Charlet les eût vus.

Mais cette figure joviale était presque triste en ce moment. Penché sur son camarade, le soutenant d'une main, et posant l'autre sur sa poitrine gonflée de sanglots, Norbert s'y prenait de son mieux pour le consoler. Ne pleure

pas, Thibaut, disait-il en le secouant. — A quoi ça sert? Qu'est-ce que tu regrettes donc? Tu es orphelin. — Nous partons ensemble. — La guerre! je ne la hais pas, moi. — Ni toi non plus, je t'en réponds. Tu es un peu enfant; mais, au fond, tu as du cœur, tu en as, Thibaut, et si tu me voyais dans l'embarras...... Tu aurais mieux aimé le séminaire qu'un régiment? Bah! la tonsure. — Bon pour les chauves. — Des Français comme nous, c'est fait exprès pour la troupe. — Si c'est que tu penses à la fille à Girard, elle ne vaut pas ça, vois-tu, et moi qui te parle, si j'avais voulu... suffit. — J'en ai une aussi, moi, qui pleurait ce matin. — Ne me soutenait-elle pas qu'elle était grosse! c'te idée de femme. — Allons, allons, vive la joie! vive l'empereur. — Le roi, faut dire. — Car, pour l'autre, il paraît qu'il est mort tout de bon. — Viens, nous vivrons long-temps ensemble, nous deux. — Viens.

La troupe s'était arrêtée autour d'un petit cabaret situé au bas du coteau. Bonne station pour nos pèlerins. Toutes les voix appelaient Norbert. Les fainéants, disait-il, ils ont besoin de moi pour rire. — On buvait, au grand air, à l'ombre; le cidre pétillait comme du Champagne. — Des cris, des verres brisés, de bons tours aux camarades, et des refrains, et des chorus! plusieurs de ces chansons populaires, psaumes de ceux qui ne savent pas le latin. — Norbert même improvisait des couplets, moins riches de rimes que de sa verve villageoise. — Puis des saillies, des éclats. — Que de gorgées renvoyées par le rire! Norbert n'était pas de ceux qui regardent l'effet qu'ils produisent; mais voyant du coin de l'œil Thibaut qui riait malgré lui, assis à sa droite, le bon jeune homme en prit tant, que, si son camarade ne l'eût ramené trébuchant, au village, il eût dormi, là, à la belle étoile, au fond d'un fossé, bivouac des ivrognes. — Il n'en aurait pas plus mal dormi.

Les deux Normands avaient été dirigés sur un régiment de dragons en garnison en Alsace. Norbert était surtout propre à cette arme, qui tient à la fois de la troupe légère et du cuirassier. Elle souffrit, dit-on, lorsqu'on voulut y mêler aussi du fantassin. — Mais les dragons ont fait parler d'eux en 1814, quand, pour bien finir, chacun fit de son mieux. On en parle encore, et grâces à ces vieilles bandes accourues d'Espagne au secours de la patrie, ces gens du nord ont laissé des carcasses de plus pour engraisser nos champs et nos chiens.

Norbert avait tant fait qu'on ne l'avait pas séparé de Thibaut. « Si vous ne nous laissez pas ensemble, disait-il à l'officier de recrutement, sauf respect, mon capitaine, je vous promets que je déserte. » L'officier était jeune : il comprit le paysan, et Thibaut fut dragon.

Un dimanche soir, deux mois après son entrée au régiment, il était assis seul, près d'une table, dans le jardin d'une brasserie, rendez-vous ordinaire des cavaliers. Son casque était placé devant lui, à côté d'un pot de bière et de deux verres énormes. Il s'ennuyait en attendant Norbert, qui tardait à venir.

En ce moment vint un dragon, surnommé *le Parisien,* et connu de tous pour un homme dangereux, féroce, brave pourtant, fameux par son adresse dans tous les genres d'escrime et par vingt duels funestes à ses adversaires.

Le Parisien s'avança, suivi de deux cavaliers et d'une fille. Toutes les tables étaient prises. Il s'approcha de celle où Thibaut s'était assis, et, faisant glisser le fourreau de son sabre au ras de la table : « Place aux anciens, conscrit, lui dit-il en jetant bas le casque, le pot et les verres; va-t'en bailler ailleurs, m'entends-tu! » Thibaut le regardait, tout étourdi de cette attaque imprévue.

« Va-t'en donc », dit le Parisien en le poussant brusquement. Thibaut se débattit, et le mot de *brutal*... L'autre avait déjà bu copieusement; le sang lui monta au visage : deux soufflets re-

tentirent sur celui du jeune soldat; tous les cavaliers se retournèrent.

Thibaut n'était pas un lâche, non certainement; mais son inexpérience, sa faiblesse, sa stupeur, la redoutable réputation du Parisien, ce que l'affront même avait de terrible, ces mots, ces regards moqueurs qui l'accablaient de toutes parts... La fille s'était jetée entre l'autre et lui. Bref, il ramassa son casque, et sortit, non sans jeter sur le Parisien un regard plein de colère, non sans penser à une vengeance; mais le chagrin et la honte étaient ce qu'il sentait le plus, et il pensait surtout à Norbert.

Il le cherchait au hasard et comme par instinct. Il l'aperçut enfin qui se promenait tranquillement sur le rempart, serrant le bras ou plutôt tenant le sien autour d'une grande et jolie paysanne, qui riait, comme lui, de tout son cœur, et marchait à demi-penchée, touchant de ses lèvres l'épaulette du dragon. Dieu sait pourquoi le patois normand et le jargon d'Alsace pouvaient jaser ensemble et se comprendre. Deux mois de service avaient déjà fait de Norbert un cavalier accompli, et, quand les jugulaires de son casque encadraient cette figure animée, quand le cuivre de sa visière brillait au niveau de son œil hardi, quand le rire secouait sa jeune moustache, il n'est pas étonnant qu'il plût aux jeunes filles alsaciennes, race de femmes fécondes en bons, en beaux soldats, et qui les aime.

Ils riaient donc tous deux, et sans quelques baisers ils auraient ri toujours. Thibaut les atteint. Norbert lève les yeux...

« Qu'as-tu, s'écria-t-il en quittant brusquement la jeune paysanne. »

Thibaut se jeta en pleurant sur la poitrine de son ami, et cet embrassement émut plus Norbert que tous ceux de sa maîtresse.

« Est-ce qu'on t'a manqué, Thibaut? » reprit-il, baissant la tête sur lui et le soutenant dans son bras gauche. Je ne sais quel pressentiment l'avertissait.

« Oui, dit Thibaut, en se frappant le cœur; le Parisien.... »

Norbert devint pâle comme un mort. Il lui avait suffi de voir le Parisien pour le prendre en haine, et d'entendre son nom pour être sûr....

« Il t'a frappé, dit-il, mille noms de... L'as-tu tué, le brigand! C'est ma faute, ajouta-t-il, en frappant du pied, c'est ma faute. — Je t'avais promis de me trouver là : pour une fois que je te quitte; mais ne m'en veux pas, Thibaut, s'écria-t-il en lui serrant les mains. — Deux larmes roulaient dans ses grands yeux. — J'vais t'venger. — Viens.

« C'est à moi à me battre avec lui, Norbert; tu seras mon témoin, et je ferai de mon mieux.

« — A toi! s'écria Norbert en haussant les épaules, à toi! tu es trop faible. — Je t'ai toujours bien dit que si tu me voyais dans l'embarras..... C'est mon tour aujourd'hui. — Viens. Quand nous étions enfants, Thibaut, je t'ai défendu plus d'une fois, tu sais. — Je suis toujours le même, frère, et à présent j'ai un sabre au flanc. — Tu ne voudrais pas me faire de la peine. Marchons. »

Thibaut le suivait dans un état impossible à décrire. Norbert avait toujours eu un grand ascendant sur lui. La jeune fille les regardait s'éloigner, tremblant de peur et ne reconnaissant plus à son air le galant et joyeux cavalier. Lui s'avançait d'un pas rapide; à travers sa contenance hardie on retrouvait encore le jeune soldat — rien de ce qui signale un spadassin de régiment. — Son œil bleu semblait noir, sa voix grondait entre ses dents, sa main secouait la poignée de son sabre — la lame râlait dans le fourreau.

Il entre dans la brasserie. — Le Parisien lui tournait le dos. — Mais qu'il le reconnut bien vite! Il s'élance en face de lui, et, renversant du pied la table et tout ce qu'elle portait, il abattit trois fois sa large main sur le visage du dragon.

(*La suite au prochain numéro.*)

PROFIL DES THÉATRES.

VAUDEVILLE. — Toute la France a répété mille fois ce refrain : *Soldats, voilà Catin !* L'échanson féminin de la grande armée, cette vivandière si joyeuse dont le portrait est si admirablement dessiné dans une chanson de Béranger, a servi de prétexte à un acte en deux tableaux qui a pour titre ce refrain si connu. L'espoir d'un succès ne se réalise pas toujours, et les auteurs de cette chétive ébauche en ont aujourd'hui la preuve : nul intérêt et peu d'esprit sont les premières causes de leur mésaventure, dans laquelle le talent de Mme Albert a été compromis. Cette aimable actrice, qui a, dit-on, du tact, aurait dû refuser le rôle de la vivandière, qui, quoique fait pour elle, ne lui convient pas.

En dépit des auteurs, relisez la chanson de Béranger, mais n'allez pas la voir sur la scène du Vaudeville, à moins que vous n'ayez rien de mieux à faire.

VARIÉTÉS. — Il existe, dans l'une des rues de Paris, une petite société prêchant à peu près dans le désert, sous le nom de *Saint-Simonistes*. Cette secte obscure devait avoir aussi son côté risible, et c'est aussi du côté plaisant que des auteurs nous ont présenté ces soi-disant novateurs gros de croyances ridicules et de projets inexécutables. Mettre en commun les fortunes, les hommes et les femmes, tel est le rêve creux et la doctrine des *saints-simonistes*. Le règne de l'égoïsme sous lequel nous vivons doit étouffer et engloutir un pareil plan. Le public en a déjà fait justice : le théâtre vient de l'imiter, et c'est Odry qui a été chargé de placer sur les épaules de ces messieurs le lourd manteau du ridicule. Il s'est acquitté de sa mission avec assez de gaîté. Mais des murmures, et plus que cela encore, lui ont fait voir que la plus salutaire correction a son terme et ses limites. Le public rit quand on l'amuse, et siffle quand on passe les bornes de la bêtise. Le parterre s'est permis l'un et l'autre plaisir à la représentation de cette pièce, qui, maintenant revue et corrigée, égaie le commun des spectateurs. Qui peut résister au jeu d'Odry ? Personne.

AMBIGU-COMIQUE. — *Robespierre!...* oui *Robespierre* sur une des scènes de la capitale ! Qui eût pu croire qu'un jour ce monstre à figure humaine figurerait sur le théâtre ; que les traits les plus odieux de la vie de ce *boucher*, non autorisé, ni patenté, serviraient de matériaux pour enfanter un mélodrame ? Et cependant le fait existe, et nous devons en dire quelques mots. Le caractère de ce sanguinaire personnage est tracé avec vérité ; tout en lui est hideux, repoussant ; mais l'ensemble de ce mélodrame a quelque chose d'attrayant. Les tableaux du crime piquent beaucoup plus la curiosité que ceux de la vertu. Refaites le cœur humain, si vous pouvez.

Ce mélodrame renferme aussi d'autres personnages historiques que la stricte bienséance aurait dû écarter ; il n'en a point été ainsi, et les auteurs ont été hardis jusqu'au bout. Que de fois la plume a dû leur échapper de la main !... En écrivant, la nôtre tremble !

Grâce à MM. Anicet et Francis, les âmes fortes peuvent se repaître de l'horreur de voir Robespierre tour à tour chez le citoyen Lizerolles, dans son cabinet, à la Conciergerie, dans le salon de madame Tallien, au Champ-de-Mars, à la Convention, et enfin à l'Hôtel-de-Ville... Ici se termine sa vie, et heureusement notre tâche.

CARICATURES.

⁂ Don Miguel fait construire une nouvelle prison : il paraît qu'il y a encore quelques honnêtes gens qu'on avait laissés libres à Lisbonne.

⁂ Certains messieurs viennent de prouver la vérité de cette définition de l'abbé Galiani, que *le courage est l'effet d'une grandissime peur.*

⁂ Décidément toute la famille de certain avocat est de la pâte qui fait les brioches.

⁂ L'ancien directeur du Mont-de-Piété est, dit on, en fuite. S'il emporte le denier du pauvre, il n'emporte pas sans doute leurs reconnaissances.

⁂ La garde nationale, qui s'est si bien montrée dans ces derniers jours, n'a pas été très bien traitée : *du pain sec* pendant trois jours, voilà qui est bien difficile à digérer.

⁂ Chargée de garder tour à tour l'une et l'autre chambre, on dirait que la garde nationale est chargée de la surveillance des hospices et des incurables.

⁂ A certain corps délibérant on voudrait offrir pour étrennes des *confitures* et des *gelées*.

⁂ Quand on garde la chambre, on est réputé malade.

⁂ M. Dupin l'aîné vient de prendre un abonnement aux bains Saint-Sauveur.

⁂ *La Gazette de France* n'est qu'une *étoile* qui file.

⁂ On doit incessamment reprendre aux Français *l'Ecole des Vieillards*, au bénéfice de la chambre des députés.

⁂ En votant des remercîments aux écoles, les députés ont fait une école.

⁂ Tel s'endort tous les soirs démissionnaire à l'Hôtel-de-Ville, qui n'est pas fâché de se réveiller préfet.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
RUE SAINT-HONORÉ, N° 315.

Annonces diverses.

PRIX DES INSERTIONS : 75 c. la ligne.

Table des Matières.

Conditions de la Souscription.

La Silhouette paraît tous les jeudis, par livraison composée d'une feuille de texte, papier vélin satiné, in-4°, imprimée à deux colonnes, et de deux lithographies, avec une couverture élégante. — 13 livraisons forment un volume tous les trois mois.

Le Prix, port franc, est ainsi fixé :

Paris	3 mois	14 fr.	6 mois	27 fr.	1 an	52 fr.
Les départemens	»	15	»	29	»	56
L'étranger	»	16	»	30	»	60

On Souscrit :

A **PARIS**, au Bureau de la Silhouette, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 24;
Chez Aubert, éditeur, galerie Véro-Dodat.
A **LONDRES**, chez Tilst, Fleet Stred.
A **BRUXELLES**, Librairie Parisienne, Française et Etrangère, rue de la Madeleine, n° 438.
A **GENÈVE**, chez Barbezat.
A **STRASBOURG**, pour l'Allemagne et tous les départemens de l'Est, chez M. Alexandre, directeur des Salons littéraires.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé *franco* à M. Victor Ratier, rédacteur en chef au bureau de *la Silhouette*.

Les paquets et envois d'argent doivent être adressés aussi *franco* au directeur chargé de la comptabilité, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 24.

Les personnes qui recevraient nos livraisons froissées, sont invitées à les faire retirer elles-mêmes au bureau de la poste où nous nous sommes assurés qu'elles devaient leur parvenir intactes. Si néanmoins nos feuilles se trouvaient parfois endommagées, il suffit pour les restaurer de les presser fortement entre deux livres après les avoir exposées quelque temps à l'humidité.

IMPRIMERIE DE SELLIGUE, RUE DES JEUNEURS, N° 14.

